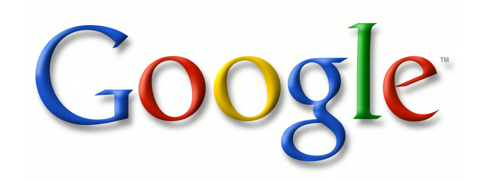


REVUE
INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-CINQUIÈME — Ire LIVRAISON

15 Janvier 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME	PARIS
51, Corso Vittorio Emanuele, 51	6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie. imprimeurs du Sénat (Palais Madama)

REVUE

INTERNATIONALE

TOME VINGT-CINQUIÈME.

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 15 DE CHAQUE MOIS

MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

DE 1889

SEPTIÈME ANNÉE

TOME VINGT-CINQUIÈME

ROME

51 - CORSO VITTORIO EMANUELE - 51

1890

Rome - Forzani et C., imprimeurs du Sénat.



A NOS LECTEURS

En entrant dans sa septième année d'existence, la *Revue Internationale*, désireuse de se mettre à la portée du plus grand nombre de lecteurs possible et de remplir les conditions que lui impose son titre et les objectifs qu'elle poursuit, va subir plusieurs transformations.

Nous appelons d'abord l'attention de nos lecteurs sur l'innovation importante que nous allons introduire dans nos pages.

Voulant faire de notre publication une véritable tribune internationale où toutes les opinions et toutes les théories sérieuses et libérales, exposées de la bonne façon, puissent trouver place, nous comptons laisser la plus grande liberté aux écrivains qui, signant leurs articles, en endossent ainsi la responsabilité. Pour que cette liberté soit complète et profitable, nous comptons même, soit mettre en présence dans une même livraison deux opinions disparates sur un même sujet, soit accueillir les réfutations que tel ou tel autre article pourra provoquer.

Outre les articles politiques, biographiques et littéraires qui ont fait la notoriété de la *Revue*, il y aura dans chaque numéro deux Romans, des rubriques nouvelles telles que la Chronique du Vatican, le Guide du Touriste etc. etc. et un résumé de tout le mouvement intellectuel des deux mondes.

Dans chaque livraison, quatre ou cinq littératures étran-

gères seront passées régulièrement en revue par des écrivains de différents pays, spécialement chargés de ces études. C'est ainsi que le public par la simple lecture de la *Revue* se trouvera au courant de tout ce qui se publie d'intéressant en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Russie, en Scandinavie, en Amérique, en Espagne, en Suisse etc. etc.

En outre la *Revue,* fidèle à une de ses spécialités, publiera dans le courant de l'année plusieurs documents inédits sur des personnages marquants.

La Direction.

LA TRIPLE ALLIANCE ET L'ITALIE

Dans la *Contemporary Review* du mois d'octobre dernier paraissait un article: *The triple alliance and Italy's place in it*, signé « Outidanos » qui, après avoir discuté d'abord la politique étrangère de l'Angleterre, puis la position de chacune des puissances formant la triple alliance contre la France et la Russie, traitait l'accession de l'Italie à cette alliance de « folie gigantesque (*The appearance of Italy in the triple alliance is no better than a gigantic piece of political tomfoolery*), si étrange qu'elle en devient grotesque et qui même serait comique, si elle n'était pas ruineuse. » Voilà un jugement qui ne manque certes pas de netteté, mais qui probablement aurait passé inaperçu, si le lendemain le *Daily News* ne l'avait signalé en faisant le plus grand éloge de cet article, dont l'auteur n'était rien moins que M. Gladstone. Celui-ci en effet n'opposa qu'un démenti très vague [1] à cette divulgation de son nom, disant que le *Daily News* n'était pas « autorisé » à le désigner comme l'auteur de l'article en question. Il ne nia donc point sa paternité, et en effet ceux qui connaissent sa manière d'écrire, ne sauraient douter que ce ne soit le « grand vieil homme » qui se cache sous le pseudonyme d'Outidanos. Or, comme l'importance de tout ce qui est parlé ou écrit dépend, non seulement de *ce qui* est

[1] M. Gladstone est très fort pour cette sorte de démentis: en 1882 il nia que l'Angleterre, en bombardant Alexandrie et battant Arabi pacha à Teb-el-Kebir, faisait la guerre: elle exécutait simplement « des opérations militaires. » En 1885 il nia que le général Lumsder était rappelé de Penjdeh, il n'était qu'engagé « à se rendre à la métropole. » Il nia que Gordon fût assiégé à Khartoum, il n'était « qu'empêché dans ses mouvements » (*hemmed in*).

dit, mais encore de *qui* le dit, il ne sera pas sans intérêt d'examiner si les assertions du chef de l'opposition en Angleterre, qui malgré son grand âge espère bien encore revenir au pouvoir, sont fondées, d'autant plus qu'il cite à l'appui de son affirmation deux auteurs italiens d'une tout autre trempe, savoir le marquis Alfieri di Sostegno [1] et M. Jacini,[2] auxquels est venu se joindre récemment le comte Greppi, ancien ambassadeur d'Italie à Saint-Pétersbourg, dans certains articles de la *Perseveranza* qui paraissent lui avoir valu l'approbation de M. de Giers.

I.

Remarquons d'abord que M. Gladstone, quoi qu'on puisse penser de sa politique intérieure, n'a jamais eu la main heureuse pour les affaires étrangères de son pays. Lorsque la guerre de Crimée se préparait il s'opposa vivement à la politique énergique de Palmerston qui, si elle avait été suivie par le faible lord Aberdeen, aurait retenu la Russie; en 1855, lorsque l'honneur de l'Angleterre était engagé devant Sébastopol, il donna sa démission, dénonçant la continuation de la guerre comme « immorale, inhumaine et contraire aux maximes du christianisme. » Lors de la guerre civile aux États-Unis, il prit hautement le parti du Sud esclavagiste, prédit son triomphe comme certain et déclara que Jefferson Davis, qui avait créé une armée et un gouvernement, était en train de former une nation indépendante des États du Sud. (Discours du 7 octobre 1862). L'Angleterre dut expier ces sympathies par le traité de Washington de 1871, conclu par Gladstone lui-même, qui la condamna d'avance et aboutit au payement de trois millions de livres sterling, décidé par le tribunal d'arbitrage de Genève. Lors de l'affaire de la candidature Hohenzollern, il est hors de doute qu'une intervention énergique de l'Angleterre à Paris aurait empêché la guerre, car l'empereur Napoléon, au fond, ne demandait qu'à être retenu. M. Gladstone, alors premier ministre, n'en fit rien et se retrancha dans une position passive. Il s'en dédommagea secrète-

---

[1] *Italy dristing. Nineteenth Century;* September 1889.

[2] *Pensieri sulla politica italiana;* Firenze, 1889.

ment en écrivant un article dans la *Edinburgh Review* (oct. 1870) dans lequel le ministre dirigeant de l'Angleterre se prononça d'une manière assez offensante pour le roi Guillaume I[er] et glorifia la position admirable de la Grande-Bretagne « encadrée par la mer d'argent. » Il fut promptement et rudement éveillé de son optimisme par la dénonciation unilatérale russe de la clause du traité de Paris relative à la neutralisation de la mer Noire, condition à laquelle la Russie avait souscrit sans réserve en 1854. Il s'en fâcha bien un peu, mais finit par tout accorder dans le traité de Londres du 13 mars 1871. En 1873, l'empereur de Russie envoya le comte Schouvalof en Angleterre pour assurer solennellement le gouvernement de la reine que l'expédition préparée contre Khiva ne devait aboutir à aucune annexion ; quelques mois après le général Kauffmann incorporait une partie du Khanat et en réduisait le reste au vasselage de la Russie. M. Gladstone accepta la rupture de la parole impériale sans sourciller.

Battu dans les élections de 1874, il se retira de la vie politique et écrivit des brochures violentes contre l'infaillibilité qui ne furent point oubliées au Vatican, lorsque plus tard il sollicita en vain l'appui de la curie dans les difficultés irlandaises. La question orientale le ramena à la politique étrangère ; lors des massacres de Bulgarie il organisa une agitation contre la Turquie, demandant que cette nation décampât de l'Europe avec tout son bagage. Il accusa le gouvernement de violer la constitution par le transport de troupes indiennes à Malte, et qualifia le traité de juin 1878, qui soumit l'île de Chypre à l'administration de l'Angleterre, de pacte insensé (*insane covenant*). En somme, il fit tout pour affaiblir encore la main déjà faible de lord Derby et prit hautement parti pour la Russie, l'adversaire de sa patrie. Cela ne l'empêche pas de blamer aujourd'hui l'accord secret entre lord Salisbury et le comte Schouvalof, qui rendit possible le congrès de Berlin, comme « entaché de souvenirs dégoûtants », oubliant que c'était sa propre politique aveugle en Afghanistan qui avait rendu possibles les empiétements de la Russie. N'avait-il pas d'ailleurs célébré la mission civilisatrice de cette puissance en Asie dans un article de la *Nineteenth Century* et ridiculisé la crainte de la voir attaquer l'Inde dont la séparaient des déserts inexpugnables, comme « un tas de commérages de vieilles femmes ? »

Dans la campagne oratoire qu'en 1880 il entreprit en Écosse pour renverser le ministère, M. Gladstone attaqua sans mesure, non

seulement la Turquie, mais encore l'Autriche et son souverain comme l'implacable ennemi de la liberté dans tous les pays de l'Europe et maintint que l'on ne saurait trouver un lopin de territoire où l'Autriche eût jamais fait quelque chose de bien. Arrivé au pouvoir, il eut à se rétracter humblement dans une lettre adressée à l'ambassadeur d'Autriche, qui se refusait d'entrer en relations avec lui sans une apologie pour son inqualifiable discours. Lord Salisbury avait salué l'alliance austro-allemande comme une bonne nouvelle. M. Gladstone s'empressa d'inaugurer une politique tout opposée, il humilia la Porte autant que possible et proposa le blocus de Smyrne, repoussé par toutes les autres puissances, il chargea M. Goschen, envoyé à Constantinople, de tenir un langage tel que le sultan refusa de l'écouter; la conséquence fut que l'influence anglaise au Bosphore tomba à zéro. Il réussit très efficacement à s'aliéner l'Allemagne et l'Autriche, mais la poursuite d'une entente avec la France et la Russie, ne lui apporta que d'amères déceptions. M. Ferry profita de sa sympathie pour traiter fort cavalièrement les intérêts anglais en Chine et à Madagascar et montrer dans l'affaire du missionnaire Shaw un dédain qui n'aurait pas passé impunément sous lord Palmerston, témoin l'affaire Richard, mais que M. Gladstone traita de « léger malentendu. » La Russie de son côté s'empressa de faucher le foin tant que le soleil gladstonien durait. Dans sa haine pour Beaconsfield, son adversaire s'empressa de renverser la politique de la frontière scientifique de l'Inde, Kandahar fut évacué et le chemin de fer de Oucha abandonné, actes insignes de faiblesse aux yeux des Asiatiques. M. de Giers amusa le cabinet britannique de belles promesses sur Merv; en attendant les Russes soumirent les Turcomans, poussèrent énergiquement le chemin de fer transcaspien, et le 14 février 1884 l'organe officiel de Saint-Pétersbourg surprit le monde par la nouvelle que les chefs de Merv s'étaient volontairement soumis au czar. L'ambassadeur russe assura lord Granville que cet événement avait complètement surpris son gouvernement, qui aurait volontiers évité l'apparence de vouloir profiter des embarras intérieurs du cabinet anglais! La diplomatie russe sait parfaitement ce qu'elle peut oser vis-à-vis de ses adversaires.

M. Gladstone ne sut opposer à ces procédés que la proposition d'une commission mixte pour fixer les frontières occidentales de l'Afghanistan, la Russie fit attendre les commissaires anglais pendant des mois et alors sous leurs yeux infligea une défaite signalée

aux Afghans, alliés de l'Angleterre, à Penjdeh. M. Gladstone commença à se fâcher, il demanda au parlement un crédit de onze millions de livres et fit des préparatifs de guerre, mais seulement pour reculer, en abandonnant Penjdeh aux Russes. Ce qu'il avait qualifié de commérages de vieilles femmes s'était réalisé, grâce à sa politique; les troupes russes étaient campées à trois jours de marche de Néral, et le moment parut arrivé de la réalisation des paroles dites il y a quelques années par un homme d'état russe à lord Napier:

— Résistance, mylord, est un mot qui n'a plus de place dans le vocabulaire politique de l'Angleterre.

M. Gladstone ne fut pas plus heureux en Afrique. Il s'était fortement opposé à l'annexion du Transvaal, mais une insurrection y ayant éclaté, il voulut rétablir l'autorité de la reine par les armes, les Anglais furent battus à Majuba Nilo et le premier ministre soudain éclairé télégraphia au commissaire anglais: « Nous avons fait tort aux Boers, faites la paix; » décision qui fut reçue avec indignation dans toute la colonie du Cap. Mais c'est l'Égypte qui offre le tableau le plus mélancolique de sa politique indécise et contradictoire. Il avait critiqué l'achat des actions du canal de Suez par Disraeli comme une mesure mal conçue et sans utilité, et dans un article de la *Nineteenth Century*, « *Aggression in Egypt* » (août 1877) s'était prononcé contre toute intervention. Néanmoins lors de l'insurrection d'Arabi pacha l'excitation de l'opinion publique le força d'intervenir par les armes, mais toute son action était incohérente. Alexandrie fut réduite en cendres et on n'eut pas de troupes à débarquer pour maintenir l'ordre, on ne profita pas de la victoire de Teb-el-Kebir, les propositions de lord Dufferin pour la réorganisation du pays restaient dans les cartons du ministère, l'administration tomba dans un état chaotique, le sécurité fut partout menacée, le commerce s'arrêta et les finances atteignirent un déficit de huit millions de livres. On permit de partir à l'expédition de Nichs pacha, qui fut massacrée, Gladstone appela les hordes du Mahdi des hommes « luttant justement pour être libres, » néanmoins trente mille d'entre eux furent tués sans que cela profitât au rétablissement de l'ordre. Il abandonna arbitrairement le Soudan, qui depuis 1878 faisait partie intégrale de l'Égypte, il abandonna les garnisons des forteresses, envoya Gordon à Khartoum, mais le laissa sans secours pendant des mois. Après la chûte de cette ville et l'assassinat de son héroïque défenseur, une expédition fut organisée à grands frais contre le Mahdi, mais abandonnée sans aucun

résultat que le sacrifice de plusieurs millions et de milliers d'hommes. La détresse financière força le gouvernement anglais d'avoir recours aux autres puissances, et pour gagner la France, Gladstone promit d'évacuer l'Égypte dans un terme fixé; néanmoins la conférence convoquée à cet effet à Londres échoua et la tentative de violer la loi de liquidation dut être abandonnée vis-à-vis des protestations unanimes des autres puissances. Un pacte signé avec M. de Lesseps sur le canal de Suez et le traité avec le Portugal sur le Congo, eurent le même sort, l'un échouant devant l'opposition des chambres de commerce anglaises, l'autre devant celle de l'Allemagne et de la France.

On le voit, le catalogue des fautes et des mécomptes de M. Gladstone en fait de politique étrangère est assez complet pour ne faire envie à personne, et son dernier mot dans un discours à Manchester, célébrant le pronunciamiento d'un dictateur militaire à Rio de Janeiro comme « un triomphe de l'esprit de la liberté, » tandis qu'en février 1888, dans une visite à Cannes, il avait rendu hautement hommage à la sagesse de l'empereur don Pedro, n'est pas fait pour donner une plus grande idée de sa perspicacité. L'objection se présente donc fort naturellement: un homme politique qui a fait fiasco partout où il a touché à la politique étrangère dans la pratique, est-il bien autorisé à porter un jugement compétent sur les affaires des autres pays? Nous allons prouver que cette objection est parfaitement justifiée par le récent article d'Outidanos, qui bâtissant sur des données erronées arrive à des résultats insoutenables.

II.

Dans les premières pages de son article sur la triple alliance, M. Gladstone traite des ligues de paix antérieures et de la politique étrangère actuelle de l'Angleterre. Il condamne d'abord sévèrement la soi-disant Sainte-Alliance comme une ligue non pas défensive, mais offensive, faite dans le but d'annihiler la liberté par la force. Nous ne la défendons certes pas et nous observons seulement que l'auteur confond le traité mystique inauguré par Alexandre Ier et qualifié par Metternich très justement de « verbiage » avec la politique postérieure des congrès de Vérone, de Troppau

et de Laybach, présidée par Metternich, amenant les interventions en Italie et en Espagne, et finissent par échouer devant la résistance de Canning. Il rend plus de justice à la coalition des puissances contre les empiétements de l'empereur Nicolas qui aboutit à la guerre de Crimée, dont pourtant il a tout fait pour empêcher les résultats, comme nous l'avons vu plus haut, et il arrive à la triple alliance d'aujourd'hui se demandant si elle a bien le droit d'être appelée une ligue de paix, trois des grandes puissances en étant exclues? Laissant de côté l'Angleterre, il croit pouvoir prouver ses raisons de douter de l'efficacité de la ligue des trois puissances vis-à-vis de la Russie et de la France en juxtaposant les chiffres de la population, des armées et des recettes des deux groupes et en tirant la conséquence que ces deux dernières sont parfaitement en état de tenir tête aux trois alliés. Il ne prétend pas lui-même à l'exactitude parfaite de ses chiffres, il les tire des sources populaires d'informations et parvient à « quelque chose d'approchant. » Il aurait mieux fait de consulter le livre remarquable d'un officier français, M. Paul Morin, *Français et Russes*, qui donne des chiffres incontestables et arrive au résultat que la France et la Russie ne disposent pas de forces suffisantes pour lutter avec succès contre celles de la triple alliance et que surtout une alliance franco-russe serait une folie pour la France qui aurait à supporter le poids principal de la guerre et ne ferait que sortir les marrons du feu pour la Russie en Orient, à laquelle le sort de l'Alsace-Lorraine est parfaitement indifférent.

Ce qui est plus étrange encore, c'est de voir notre auteur ne pas se rendre compte du fait que c'est bien la triple alliance qui jusqu'à présent a préservé la paix, car qui peut douter que lors du coup de jarnac dont le prince Alexandre de Bulgarie a été victime et de la mission manquée du général Kaulbars, la Russie aurait fait occuper la principauté, si elle n'avait pas reculé devant le *casus belli* posé par l'Autriche, forte de l'appui de ses deux alliés? et qui pourrait nier que c'est grâce à cette égide négative que la Bulgarie a pu se reconstituer et se consolider sous le règne du prince Ferdinand?

M. Gladstone admet pourtant, d'après le témoignage irrécusable e M. Flourens, qu'il n'y a pas d'alliance proprement dite entre la 'rance et la Russie et que ces deux États se sont jusqu'à présent bornés à éviter tout ce qui pourrait troubler leurs relations. Cela e rend d'autant plus inquiet au sujet de la possibilité d'une entente

secrète entre l'Angleterre et la triple alliance. Il reconnaît bien que tout pacte à cet effet a été formellement nié par sir J. Fergusson, le 19 août 1889, à la chambre des communes en réponse à une interpellation de M. Labouchère, lorsque le sous-secrétaire d'état des affaires étrangères déclara « que l'action du gouvernement de S. M. dans l'éventualité d'une guerre, sera décidée comme toutes les autres questions de politique, selon les circonstances du moment et selon les intérêts de ce pays. Le gouvernement de S. M. n'a pris aucun engagement entravant sa liberté à cet égard. » Néanmoins, et quoique sir J. Fergusson ait qualifié de pures conjectures les articles de journaux prétendant qu'une entente se serait établie lors de la visite de l'empereur allemand en Angleterre sur une politique identique à suivre dans des questions européennes entre la Grande-Bretagne et la triple alliance, M. Gladstone maintient que des conversations à cet effet ont eu lieu, et que d'après des rumeurs qui ne paraissent pas sans fondement l'Angleterre aurait promis à l'Italie en cas de guerre de protéger ses côtes, ce qui rendrait l'armée italienne libre d'opérer contre la France. Cela paraît indigne à notre auteur qui, même en cas de guerre sur le continent, ne voit aucune raison devant faire sortir l'Angleterre de sa neutralité, une telle guerre ne pouvant en rien toucher l'équilibre de l'Europe, le sentiment national étant aujourd'hui trop développé pour permettre l'annexion d'États indépendants.

Laissons M. Gladstone dans cet optimisme, contredit par tous les événements récents, et constatons seulement que ses craintes quant à l'Angleterre ne reposent que sur des rumeurs. Nous croyons savoir de bonne source que lord Salisbury lors de son dernier passage à Paris, en octobre, s'est simplement borné à constater que l'Angleterre ne saurait rester indifférente à un changement quelconque de l'état actuel de la Méditerranée. Certes, c'est là une déclaration à laquelle personne ne saurait trouver à redire et M. Gladstone n'a nul besoin d'en appeler à l'opposition, la conjurant d'empêcher comme en 1877 que l'Angleterre ne se jette dans des aventures. Le cabinet actuel ne nous a jamais paru souffrir d'un excès d'énergie et nous savons parfaitement à quoi nous en tenir pour le cas où M. Gladstone reviendrait au pouvoir. Il verrait l'âme tranquille se dérouler partout sur le globe les plus grands événements et prétendrait toujours qu'ils ne touchent aucun intérêt anglais.

III.

S'étant allégé le cœur de ses craintes chimériques pour l'Angleterre, M. Gladstone se tourne vers les autres puissances, dont il croit que deux sont unies par une entente mutuelle, tandis que les trois autres sont positivement alliées.

Il discute d'abord la question de l'Alsace-Lorraine et veut bien admettre que l'Allemagne n'a jamais songé à la conquérir et que la guerre de 1870 lui a été imposée (*The war forced upon her by France and upon France by infatuation in high places*). Observons aussi que la manière dont il s'efforce de rendre suspectes les déclarations positives du gouvernement anglais ne pèche pas par un excès de loyauté. Constatons également que l'Allemagne n'a jamais invoqué le principe de nationalité pour justifier sa demande de la cession de cette province, mais simplement le besoin impérieux de s'assurer une frontière militaire tenable. Strasbourg avait toujours été la grande porte d'invasion dans les guerres séculaires que la France a infligées à l'Allemagne; rentrée en possession de cette forteresse, c'eût été folie de rendre à l'ennemi la clef de la maison.

Mais quand M. Gladstone dit qu'avant 1870 l'Alsace était plus française que la moyenne de la France, cela prouve simplement qu'il n'a jamais mis le pied dans ce pays; quiconque parcourt les villages et les montagnes de l'Alsace peut se convaincre que la population est aussi allemande que celle de la Forêt Noire sur la rive droite du Rhin; tous les curés, même dans les villages de frontière, prêchent en allemand, tandis que dès que l'on franchit les Vosges on n'entend plus parler que le français; c'est cette chaîne qui forme la véritable frontière nationale. Nous reconnaissons que la noblesse, le clergé et la haute bourgeoisie ont des tendances françaises, et il est tout naturel qu'après une union de plus de deux cents ans avec la France il se soit formé beaucoup de liens, dont le déchirement a dû être douloureux. On comprend donc que la revendication de l'Alsace par l'Allemagne exigée par sa sécurité militaire ait produit souvent des conséquences pénibles, comme la cession de Nice en a eues en son temps. Il est vrai encore que ces

conséquences ont été aggravées par les fautes de l'administration allemande, mais si la « réassimilisation » d'une province si longtemps séparée est nécessairement une œuvre lente, il est tout aussi certain que l'Allemagne par les motifs ci-dessus indiqués ne renoncera pas à ce qu'elle a obtenu au prix de tant de sang versé. M. Gladstone reconnaît la légitimité de son titre acquis par une juste guerre et confirmé par le traité de Francfort; néanmoins il pose le cas où l'assimilation ne serait pas efficace et demande « si la population tend les mains et implore avec persévérance la mère, dont on l'a violemment séparée, de la reprendre dans son sein, celle-ci peut-elle s'y refuser et s'y refusera-t-elle ? »

Plaider ainsi une éventualité qui ne pourrait se réaliser que par une guerre à outrance, n'est pas certainement aider la cause de la paix et en outre l'auteur par cette phrase de sentimentalité mal placée prouve qu'il ne connaît pas la France. Il prend la voix de M. Deroulède pour celle du pays et paraît ignorer que le cri de la revanche fait beaucoup plus de bruit qu'il n'a de force, tandis que les dernières élections auraient dû le convaincre que l'immense majorité du peuple français ne veut que la paix et la tranquillité.

Mais c'est surtout en parlant de la position de l'Autriche et de la Russie en Orient que M. Gladstone paraît à dessein fausser les faits. Il dit que « lord Salisbury a salué comme une bonne nouvelle pour l'humanité le projet qui tendrait à rapprocher de Constantinople la puissance autrichienne, bien qu'il dût savoir que la plupart des Autrichiens et les plus sages d'entre eux répugnent à une politique qui par l'accroissement de l'élément slave, mettrait en danger l'équilibre délicat de cet empire si curieusement construit. » Où donc a-t-il appris que l'alliance allemande, célébrée par lord Salisbury, ait rapproché l'Autriche de Constantinople ? Elle est exactement sur la presqu'île des Balkans là où elle était le jour avant l'alliance, elle n'a pas fait un seul pas en avant. L'administration autrichienne en Bosnie et en Herzégovine semble déplaire à notre auteur et il prétend qu'elle n'a pu résister à la tentation de faire de la propagande catholique bien que voilée. C'est là un reproche aussi gratuit qu'inexact; le gouvernement autrichien maintient la plus parfaite impartialité vis-à-vis des différentes confessions, les Musulmans non exceptés; ce pays jadis le théâtre perpétuel de luttes intestines funestes jouit d'un ordre parfait et d'une prospérité qu'il n'a jamais connue; des routes sont

construites, les exportations s'accroissent et les finances sont en équilibre.

Vu les conditions géographiques et politiques, il est tout naturel que l'Autriche exerce une influence spéciale en Serbie. M. Gladstone en la qualifiant de « position gratuite de parrain » semble oublier que c'est le cabinet de Vienne qui a sauvé la Serbie des conséquences de son agression malavisée contre la Bulgarie en 1885 et que ce fut l'intervention de son ministre, le comte Kehevenhueller qui seule arrêta la marche victorieuse du prince Alexandre sur Belgrade après la victoire de Slivniza. Si après l'abdication du roi Milan l'influence autrichienne en Serbie a baissé, la condition actuelle du pays n'est certes pas faite pour qu'on puisse la féliciter de ce changement, mais l'Autriche en observant la plus stricte abstention en face de ce revirement prouve une fois encore qu'elle respecte l'autonomie des États balkaniques. Pourrait-on en dire autant de la Russie? M. Gladstone lui-même avec toute sa prédilection pour cette puissance, prédilection qui semble subsister malgré toutes les humiliations qu'elle lui a infligées, n'ose pas l'affirmer, mais il élude cette question incommode en disant, après avoir rappelé les immenses services rendus par la Russie à la Bulgarie: « Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les circonstances particulières de sa conduite. » Pourquoi pas? Il nous semble au contraire qu'il aurait été de son devoir d'éclairer ses lecteurs et de leur expliquer, comment il s'est fait que la Russie après avoir libéré les Bulgares de la domination turque, s'en est faite des adversaires acharnés. Que tel soit le fait, personne n'en saurait douter et il s'explique tout naturellement par la façon inouïe dont les Russes se sont conduits en Bulgarie depuis la paix de Berlin et qui a fini par lasser la patience des Bulgares et du prince Alexandre. Mais il est naturel que M. Gladstone n'aime pas parler du guet-apens au moyen duquel le prince fut détrôné ni de la mission Kaulbars, cela ne cadrerait guère avec son dessein de disculper autant que possible la Russie; il préfère donc glisser sur ce point capital par la phrase que nous avons citée et invoquer la communauté de race et de religion qui devrait attirer les peuples de la presqu'île des Balkans vers la grande puissance slave.

Mais les Polonais sont slaves aussi, les Roumains sont une nation orthodoxe, et pourtant la Russie n'a réussi à se faire aimer ni des uns ni des autres. La raison en est fort simple, elle veut dominer dans ces pays et en faire une étape pour sa marche

sur Constantinople, c'est pourquoi elle maintient un état d'agitation perpétuelle en Roumanie et en Serbie dont le centre est à Bukarest, où son ministre M. Chistrow au défi du droit des gens conspire avec l'opposition anti-dynastique. En revanche, depuis que par les fautes de sa politique elle a perdu toute influence en Bulgarie, ce pays est tranquille et prospère sous le régime du prince Ferdinand et de M. Stamboulof.

Quiconque désire que la boîte de Pandore reste fermée pour la presqu'île des Balkans, doit souhaiter le développement graduel de ses États autonomes, les sauvegarder de toute intervention étrangère et maintenir aussi longtemps que possible la Turquie dans le *statu quo* actuel; c'est le programme de la triple alliance et c'est elle qui a empêché jusqu'à présent la Russie de troubler le *statu quo*. M. de Giers a assuré M. Jantrof, d'après les rapports des journaux, que la Russie s'est complètement désintéressée de la Bulgarie et qu'elle considère avec une suprême indifférence tout ce qui passe là-bas. Cela ressemble, à ce qu'il nous paraît, un peu à la fable du renard qui déclare amers les raisins auxquels il ne peut pas atteindre et ne cadre pas tout à fait avec l'amertume de ton que prend son journal pour commenter la cote de l'emprunt bulgare à la Bourse de Vienne.[1] Cependant, ses manifestations d'aigreur sont sans importance, l'essentiel est qu'on laisse les États balkaniques en repos, mais quiconque attaque la politique de la triple alliance ne saurait prétendre à plaider le maintien de la paix. M. Gladstone le fait pourtant en ignorant à dessein les péchés de la Russie et en rendant suspecte la politique autrichienne représentant dans les Balkans le programme de l'alliance. Il finit par déclarer que, quoique la Russie n'ait pas un titre légitime pour aspirer à la possession de Constantinople, elle ne saurait à la longue acquiescer à « l'invention fabriquée, qui sous le nom d'une loi européenne emprisonne ses bâtiments de guerre dans la mer Noire et leur refuse le seul accès que la nature leur a fourni par le Bosphore et les Dardanelles à la Méditerranée et à l'Atlantique. » (?)

---

[1] Le reproche du *Journal de Saint-Pétersbourg* du 13 décembre, que c'est là une infraction au traité de Berlin est, du reste, peu fondé; c'est le pays dont l'autonomie est parfaitement reconnue par le traité de 1878 qui fait l'emprunt et non pas le prince Ferdinand, dont la reconnaissance a jusqu'à présent été empêchée par la Russie.

Il oublie que c'est par le traité de 1841, dont l'initiative est due à la Russie, que l'ancienne règle de l'empire ottoman de tenir fermés les détroits (dont il possède les deux côtes) à toutes les marines de guerre étrangères a été érigée en principe de droit européen, que ce principe a été maintenu non seulement par le traité de Paris de 1856, mais encore par celui de Londres du 13 mars 1871 qui, sur la demande de la Russie, abolit la neutralisation de la mer Noire.

Si ce principe était si nuisible à la Russie, y aurait-elle souscrit librement en 1841 et en 1871? C'est d'abord que cette fermeture des détroits protège aussi les côtes et les ports russes de la mer Noire, comme l'a vu l'Angleterre elle-même lors de ses velléités de guerre contre la Russie en 1885, la Turquie refusant le passage des bâtiments anglais. Puis à quelle fin la Russie pourrait-elle désirer le passage de ses bâtiments de guerre par la Méditerranée sinon dans des buts agressifs, ses bâtiments de commerce étant de tout temps libres de naviguer dans ces parages? Et c'est un homme d'état anglais qui blâme le maintien d'un règlement européen, dont l'abolition tendrait en premier lieu à menacer le libre passage des bâtiments de sa patrie par le canal de Suez et permettrait à la marine russe de s'unir à celle de la France contre la flotte de Malte!

IV.

Si donc le jugement de M. Gladstone sur l'ensemble de la situation européenne est de tout point erroné, on peut justement présumer que sa condamnation de l'accession de l'Italie à la triple alliance comme une insigne folie ne sera pas mieux fondée. En abordant ce dernier point de son essai nous écartons tout ce qui se réfère à la politique intérieure italienne comme ne touchant pas directement notre sujet. Nous reconnaissons avec le marquis Alfieri que cette politique ne répond guère aux idées de Cavour. Nous admettons même que celui-ci ne se serait pas lancé dans des aventures coloniales comme celle de la mer Rouge, qui coûtent beaucoup plus qu'elles ne rapportent. Mais pour la politique étrangère c'est différent. Cavour avait profité des sympathies italiennes de Napoléon III et des craintes que lui inspiraient les carbonari pour

établir les bases du traité de Plombières. Certes la Sardaigne aidée par la révolution n'était pas assez forte pour délivrer l'Italie, les événements de 1848 l'avaient démontré, il fallait le secours d'une grande puissance. Le chef-d'œuvre de la diplomatie de Cavour est d'avoir su faire marcher Napoléon III, placé, comme disait le prince régent de Prusse, entre la guerre et le poignard, et en même temps d'être parvenu à faire crouler le programme bâtard de Villafranca, de sorte que la révolution put s'accomplir à la barbe de la France et de l'Europe.

Ces circonstances étant données, Cavour ne pouvait s'adresser pour cette œuvre qu'à Napoléon III qui avait fait la guerre de 1859 et admettait, bien que maussadement, l'unification italienne vis-à-vis de l'opposition de tous les politiques de l'ancienne roche tels que Thiers, Guizot, Villemain attachés à la tradition de Richelieu de tenir les voisins de la France divisés et faibles; cependant le grand homme d'état italien a toujours reconnu que la Prusse était l'alliée naturelle de l'Italie. Il me l'a dit lui-même dans une conversation que j'ai eue avec lui au commencement d'août 1860 à Turin, conversation dans laquelle il regrettait amèrement l'aveuglement de la politique légitimiste du gouvernement prussien, qui s'obstinait à ne pas reconnaître que les intérêts de l'Italie et de la Prusse étaient identiques. Le comte de Cavour a formulé ces vues dans sa réponse à M. Brassier de Saint-Simon, chargé par le baron de Schleiniz, ministre des affaires étrangères à Berlin, de lui faire la leçon sur l'immoralité des annexions, prédisant, avec une fine ironie, qu'un jour la Prusse saurait gré à l'Italie de lui avoir montré le chemin. MM. de Barral et de Launay, ministres d'Italie à Berlin, ont constamment travaillé dans ce sens et en 1864 personne n'a plus contribué à l'alliance de l'Italie avec la Prusse que M. Nigra, ministre à Paris, l'élève de préférence de Cavour, qui certainement connaissait ses idées. Le livre de M. Rothan sur la politique française en 1864 témoigne suffisamment quelles difficultés il avait à vaincre chez son gouvernement, qui se méfiait de la Prusse après la convention de Gastein. De l'autre côté M. de Bismarck n'a jamais partagé les velléités légitimistes de son gouvernement contre l'unification italienne, il s'est opposé de toutes ses forces à ce qu'en 1859 la Prusse vînt au secours de l'Autriche et c'est à son intervention qu'on doit principalement l'issue incolore de l'entrevue des souverains de Russie et de Prusse à Varsovie dans l'automne 1859.

Devenu ministre, il a dès le commencement entrevu la nécessité

de l'alliance italienne pour la Prusse et il l'a imposée à son souverain en 1866; Sadowa a donné la Vénétie à l'Italie comme Solferino lui a valu la Lombardie. On sait aujourd'hui par les révélations récentes de M. Cucchi que, loin d'être partisan du pouvoir temporel, il a poussé les Italiens en août 1871 à s'emparer de leur capitale. Certainement en agissant ainsi M. de Bismarck a fait avant tout les affaires de l'Allemagne, comme il était de son devoir, mais l'Italie n'en a pas moins profité.

La querelle de l'Italie et de l'Allemagne d'une part et de l'Autriche de l'autre étant vidée, la tâche de l'avenir était de maintenir le *statu quo* de 1871; le chancelier allemand y pourvut d'abord par l'entente des trois empereurs, puis par l'alliance avec l'Autriche en 1879. M. Gladstone pense que l'Italie n'a eu aucun intérêt à se mêler des affaires cisalpines, dont elle est séparée par les Alpes plus effectivement encore que l'Angleterre par le canal de la Manche, d'autant moins qu'elle ne dispose pas de la marge financière qui suffirait à couvrir bien des fautes de la politique britannique. Il lui reproche de s'être lancée dans des dépenses ruineuses pour la marine et l'armée, ridiculise M. Crispi marchant à la remorque de Bismarck, et prétend que l'Italie est payée en monnaie de cuivre pour l'or qu'elle donne à son allié qui étant le plus fort se servira d'elle comme bon lui semble. Et à quoi aboutit cette politique? A la faute capitale de s'être fait une ennemie de la France. M. Gladstone qualifie cette action de suicide et dit: « L'animosité allant jusqu'à l'hostilité sans une cause d'une grandeur juste et proportionnée, est une grande erreur et il n'y a pas de pareille cause entre la France et l'Italie. » L'Italie est-elle bien la coupable en tout cela? Il nous semble que des deux ce n'est pas elle qui la première a montré de l'animosité, mais bien la France.

Est-ce que notre auteur a oublié l'affaire de l'*Orénoque* que M. Thiers envoyait devant Civitavecchia, feignant de devoir sauvegarder l'indépendance du pape? A-t-il oublié qu'en 1871 le comte de Chambord déclarait à ses partisans qu'il ne transigerait jamais sur deux questions: le drapeau blanc et le rétablissement du pouvoir temporel? Or, la majorité de l'assemblée nationale était certainement vorable à ce dernier point, et s'il n'avait tenu qu'à elle, Henri V rait venu réoccuper le trône de France. Encore aujourd'hui, éon XIII, dont l'idée dominante est le rétablissement du pouvoir mporel, sait que la France est son meilleur appui et lui a passé politique anti-cléricale de Gambetta et de Ferry, tandis qu'il ne

pardonnerait pareille chose à aucun autre gouvernement. Ensuite et avant tout l'Italie, étant devenue une grande puissance, elle ne pouvait consentir à ce que la Méditerranée devînt un lac français. La rivalité entre elle et la France dans ces parages est naturelle; l'Italie doit par conséquent posséder une flotte assez respectable pour pouvoir se faire respecter.

M. Gladstone dispose fort légèrement de l'affaire de Tunis, disant: « On nous dit quelquefois que la France s'est mal conduite vis-à-vis de l'Italie à Tunis, mais l'Italie n'aurait jamais pensé à avancer des prétentions politiques sur ce territoire, si l'esprit théâtral, qui paraît être le mauvais génie de quelques-uns de ses hommes d'état modernes, ne prévalait chez elle. » C'est traiter fort cavalièrement les faits; l'auteur ne sait-il pas qu'en Tunisie il y a plus d'Italiens que de Français, que l'Italie y a des intérêts matériels très importants? Et ignore-t-il que l'expédition contre les soi-disant Kroumirs qui aboutit à l'établissement du protectorat français, fut faite après que l'ambassadeur de France eut assuré M. Cairoli que son gouvernement ne songeait à rien entreprendre contre la régence? Peut-on s'étonner après cela que les relations entre les deux gouvernements aient été empreintes d'une certaine froideur qui a été augmentée par le rejet du traité de navigation de la part de la chambre française? Et n'est-il pas naturel que de pareils faits aient réagi sur l'esprit public en Italie? Pour être amis il faut de la réciprocité et personne ne saurait maintenir que l'opinion publique en France soit favorable à l'Italie. Le marquis Alfieri en cite un exemple curieux. Lors de la récente conférence interparlementaire les délégués italiens présentèrent deux propositions:

1. D'adopter comme règle internationale l'incompétence des tribunaux civils en matière de controverses religieuses, de façon à ce qu'aucun gouvernement ne puisse intervenir vis-à-vis d'un autre, excepté pour la protection de la liberté de conscience de ses sujets en pays étranger;

2. La parité parfaite du traitement légal des sujets respectifs dans les colonies et protectorats respectifs, en matière de juridiction communale.

Ces propositions furent écartées par la majorité des délégués français et renvoyées à un futur congrès.

En face de ces faits est-il donc étonnant que l'Italie ait cherché un appui dans l'alliance austro-allemande qui ne demande que

le maintien du *statu quo* territorial de l'Europe? Or, ce n'est pas M. Crispi qui a inauguré cette politique, l'accession de l'Italie à la triple alliance a été accomplie sous le ministère Depretis-Mancini; M. Minghetti, le baron Blanc, alors sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, le comte de Launay et M. Nigra ambassadeurs à Berlin et Vienne, tous des hommes d'état qui peuvent s'appeler disciples de Cavour y ont fortement contribué. Le conservateur comte de Robilant et M. Crispi, l'ancien garibaldien, n'ont fait que continuer leur œuvre. Les critiques du comte Greppi contre cette alliance ne nous paraissent pas mieux fondées; il veut que l'Italie se fasse la médiatrice entre la France et l'Allemagne, à quel propos? L'Allemagne ne demande qu'à être laissée tranquille et la France, délivrée par les dernières élections du cauchemar boulangiste, est décidément pour la paix; il n'y a donc pas d'objet de médiation. M. Greppi demande ensuite à l'Italie un rapprochement avec le saint-siège pour réconcilier le monde avec la « Roma intangibile, » mais il ne nous donne pas la recette pour vaincre le *Non possumus* du Vatican, d'après lequel Rome n'appartient qu'au pape. Il dit encore qu'une amalgamation intellectuelle est impossible entre Allemands et Italiens, mais est-elle nécessaire pour une alliance politique? C'est tout bonnement une phrase oratoire comme celle qu'une guerre entre la France et l'Italie serait une lutte fratricide, qui même victorieuse pour cette dernière lui causerait des remords. L'Italie ne songe pas à faire la guerre à la France, elle n'a aucun projet hostile contre sa voisine, ainsi que le démontre l'abolition du tarif différentiel. Elle n'a pas non plus d'hostilité contre la Russie et si celle-ci, selon M. Greppi, a été péniblement surprise de voir dans la question bulgare l'Italie se mettre du côté de ses adversaires, c'est que le cabinet de Rome a simplement pris parti pour l'autonomie et la liberté des États des Balkans et qu'il entend conserver le *statu quo* dans la Méditerranée. L'ancien ambassadeur est-il peut-être d'avis qu'il serait dans l'intérêt de sa patrie de permettre à la Russie d'arriver à Constantinople, ou même simplement de la laisser devenir une grande puissance dans le Levant par l'ouverture des détroits à sa marine de guerre?

Le comte Greppi conseille enfin à l'Italie de se dégager de tout engagement obligatoire pour pouvoir donner dans toutes les questions européennes des conseils autorisés et dominer ainsi le monde. Tout cela nous parait passablement chimérique de la part d'un ancien diplomate. Dans les grandes affaires politiques ce n'est que

le fort dont la voix est écoutée, et si l'Italie isolée voulait donner des conseils aux autres puissances, elle risquerait d'être poliment éconduite. Sans doute la paix armée dans laquelle nous vivons actuellement a de grands inconvénients, mais il ne dépend pas de l'Italie de changer cet état de choses. Nous ne vivons pas dans l'hémisphère américain où les Etats-Unis, n'ayant comme voisins que le Canada et le Mexique, peuvent se passer de grands armements. Si après son unification l'Italie avait désarmé en se retirant des grandes questions européennes, selon le conseil de M. Gladstone avec la devise *Rest and be thankful* elle aurait risqué de voir ses intérêts méconnus à la première occasion et elle ne compterait certes pas aujourd'hui parmi les grandes puissances.

Nous le répétons une fois encore, nous nous abstenons de tout jugement sur sa politique intérieure, c'est aux Italiens de faire leurs affaires, mais quant à sa politique étrangère nous maintenons qu'en accédant à l'alliance austro-allemande, l'Italie n'a fait que suivre ses intérêts bien entendus et nous espérons que ni les critiques de M. Gladstone ni celle du comte Greppi ne la feront chanceler dans cette voie.

H. DE GEFFCKEN.

ERRATA.				CORRIGE.
Page	7	(note)	Lumsder	Lumsden
»	8	»	*dristing*	*drifting*
»	10	ligne 20	Richard	Pritchard
»	10	» 25	Oucha	Quetta
»	11	» 6	Néral	Hérat
»	11	» 14	Nilo	Hill
»	11	» 32	Nichs	Hick
»	17	» 8	Vehevenhueller	Khevenhueller
»	18	» 3	Chistrow	Chirtrovo
»	18	» 14	Jantrof	Zankof
»	32	» 32	1864	1866

L'AVENIR DE LA PAPAUTÉ

I.

Au mois d'août de l'an dernier (1889) paraissait dans la *Contemporary Review* de Londres un article intitulé: *The Papacy: a revelation and a prophecy*, qui fut très lu et très commenté. Il était dû, paraît-il, à l'éminent directeur en chef de la *Pall Mall Gazette*, M. Stead. La révélation consistait à faire connaître que Mgr Persico, le légat du pape en Irlande, n'avait nullement inspiré le fameux « rescrit » (1888) dans lequel le Vatican condamnait le « plan de campagne, » au moyen duquel les nationalistes espéraient arriver à forcer les propriétaires à subir les réductions de fermage exigés par les tenanciers. Le pape, toujours diplomate, avait agi ainsi, contrairement à l'avis de son légat et aux sentiments des évêques irlandais. Aussi ceux-ci considérèrent-ils le rescrit comme non avenu.

La prophétie est celle-ci : la papauté pourra un jour réaliser le rêve grandiose des papes du moyen-âge et régner sur le monde entier, mais à deux conditions: premièrement, qu'elle se mette franchement à la tête du mouvement du socialisme démocratique qui entraîne les sociétés modernes, et deuxièmement que, quittant Rome, elle cesse d'être italienne, mais devienne anglo-saxonne, parce que le monde de l'avenir appartiendra aux Anglo-Saxons qui domineront sur la plus grande partie de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Australie et même de l'Asie.

Récemment (novembre et décembre 1889), M. Stead s'est rendu à Rome pour voir jusqu'à quel point le Vatican était préparé à entrer dans cette voie. Bien qu'il ait recueilli de la part de

cardinaux influents quelques belles phrases de sympathie pour la liberté, le *home rule* en Irlande et les classes laborieuses, le brillant écrivain qui nous communique ses impressions dans la *Pall Mall Gazette* revient assez désillusionné. Il a trouvé le monde papal plus préoccupé de reconquérir le pouvoir temporel que de se mettre à la tête de la démocratie socialiste et nullement décidé à quitter Rome et à choisir un Anglo-Saxon comme futur pape. J'ai déjà discuté ces vues dans la revue américaine le *Forum*. Je désire les examiner de nouveau ici, parce que la propagande de M. de Mun en France et de M. Windhorst en Allemagne y donne de l'actualité.

Il y a quelques années on était disposé à considérer la papauté comme une institution vieillie, dont l'action sur les affaires de ce monde diminuait rapidement. Sans doute, les enfants fidèles de l'Église romaine continuaient à croire à l'éternelle durée de l'autorité suprême des successeurs de Pierre; mais à la vue des dangers qui de toutes parts menaçaient la barque mystique, ils ne pouvaient se défendre de jeter un cri d'alarme et chaque fois qu'au Vatican le pape élevait la voix, c'était pour gémir sur la triste condition que lui faisaient l'ingratitude et la perversité des peuples égarés. Ce fut surtout quand, en 1870, profitant de la défaite des Français, l'Italie se fut annexé Rome et ce qui restait des États de l'Église que l'on s'imagina que la papauté avait reçu un coup mortel. C'était là une complète erreur, comme les événements l'ont démontré depuis.

Voici ce que me disait à ce sujet, en 1876, à Saint-Maurice en Engadine, le comte d'Arnim qui avait représenté l'Allemagne à Rome et qui s'était efforcé de détourner M. de Bismarck d'engager le *kulturkampf* contre Rome: « Le chancelier croit que la suppression du pouvoir temporel affaiblira le pape et que maintenant on en viendra facilement à bout. C'est le contraire qui est vrai. Tant que le pape avait un territoire et des intérêts terrestres, on pouvait agir sur lui en le menaçant ou en lui promettant certains avantages. Lisez l'histoire de la papauté depuis Charlemagne jusqu'à nos jours et vous verrez tout ce qu'elle a fait en vue de sa domination temporelle. Pie IX lui-même n'a-t-il pas un moment abandonné la cause de la Pologne pour plaire au czar de Russie? Aviez-vous quelque difficulté avec le pape, vous pouviez envoyer une frégate à Civitavecchia ou occuper Bologne et c'était un bon moyen de l'amener à réfléchir. Mais, maintenant que le pape est

un vieillard désarmé dont le pouvoir est uniquement spirituel, que pouvez-vous lui faire pour le déterminer à agir suivant vos vues? Le saisir, l'emprisonner? Ce serait odieux et, en outre, parfaitement inutile. Vous feriez un martyr. Désormais, il échappe à la main des hommes. Et son autorité morale se trouve ainsi prodigieusement agrandie. Les amis de la papauté sont étonnamment aveuglés quand ils veulent lui rendre ses États. Aujourd'hui, « le prisonnier du Vatican » est complètement libre. Rendez-lui le pouvoir temporel, et le voilà asservi de nouveau aux exigences de la politiqne. Quelle contradiction d'ailleurs de faire un roi comme un autre de celui qu'ils appellent le successeur du Christ qui disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! »

La suppression du domaine temporel des papes est probablement un fait définitif; car elle semble être la dernière application de cette loi historique générale qui a emporté successivement toutes les principautés ecclésiastiques créées au moyen-âge, comme les évêchés de Mayence, de Cologne, de Liège et tant d'autres. Mais les amis de l'Église n'auront pas à le regretter, car, ainsi que le prédisait le comte d'Arnim, depuis l'avènement de Léon XIII, le rôle de la papauté n'a cessé de grandir.

Le Vatican est aujourd'hui un des centres diplomatiques de l'Europe, où se traitent les plus grandes affaires. Le pape intervient ouvertement ou par des influences secrètes dans le mouvement politique intérieur de tous les pays civilisés. La raison en est évidente. La majorité des habitants dans presque tous les pays catholiques et de puissantes minorités dans les pays protestants, comme en Allemagne et en Angleterre ou dans les pays schismatiques comme la Russie, obéissent à la voix du prêtre qui reçoit lui ses instructions des évêques et du pape. Chez les peuples où la foi est restée vive, comme en Belgique, le pape exerce une autorité incomparablement plus grande que celle du roi. C'est à lui qu'obéissent les électeurs qui nomment la majorité des représentants et qui ainsi font les membres dirigeants.

La principale victoire remportée récemment par la papauté est celle qui a amené à composition l'homme d'état le plus fort de notre époque, le chancelier de fer, M. de Bismarck. La lutte entreprise contre Rome pour forcer les prêtres à subir les règlements de l'État était une faute, car le chancelier ne pouvant plus employer contre le clergé catholique ni le fer ni le feu, n'avait aucun moyen de dompter la résistance des évêques et du pape. Pourquoi avait-il

commencé le *kulturkampf?* Un des amis particuliers du chancelier, M. de Balan, qui était ministre d'Allemagne à Bruxelles il y a quelques années, me l'expliquait de la façon suivante: « Les catholiques allemands ne se résigneront jamais définitivement à voir le sceptre de l'empire germanique, toujours, depuis Charlemagne, porté par des mains catholiques, passer dans celles d'un prince protestant. Puisque tôt ou tard la lutte est inévitable, il vaut mieux la commencer immédiatement au moment où le peuple allemand, tout fier de ses victoires sur la France, croit à la primauté de la race germanique et ne voudra pas la voir soumise aux ordres de quelques vieux prélats italiens. »

Ces raisons semblaient plausibles, puisqu'elles décidèrent un politique aussi clairvoyant que le prince de Bismark; néanmoins l'expérience a montré qu'il s'était trompé. Il s'était mépris sur la force de résistance de l'Église catholique et sur les moyens dont on peut disposer aujourd'hui pour la dompter. Il aurait dû se rappeler que deux souverains avaient échoué, en perdant leur couronne dans une entreprise semblable à la sienne. Joseph II, empereur d'Autriche avait voulu contraindre les aspirants à la prêtrise en Belgique à suivre les cours de l'université de Louvain. Le clergé avait résisté et fait la révolution de 1788. Le roi des Pays-Bas, Guillaume I[er] avait édicté les mêmes mesures que Joseph II; il en avait été puni par la révolution de 1830.

Ne pouvant venir à bout de la résistance du clergé dans les provinces catholiques de la Prusse et voyant qu'il avait fait fausse route, M. de Bismarck s'est brusquement et complètement retourné. Il a fait la paix avec le pape et, qui plus est, il est parvenu à en faire l'auxiliaire de ses desseins et le complice de sa politique. Une à une, il a abrogé les « lois de mai » c'est-à-dire les lois faites pour imposer certaines conditions à la nomination des prêtres. Puis, dans la querelle avec l'Espagne au sujet des îles Carolines, par un comble d'habileté il s'en est remis pour juger le différend au jugement de Léon XIII, lui laissant entrevoir ainsi la réalisation de ce beau rêve du moyen-âge, le pape souverain arbitre de toutes les contestations entre les peuples et les souverains chrétiens. Récemment, en permettant le rétablissement des ordres religieux, sauf les jésuites, M. de Bismarck a fait du pape son courtier électoral. Dans les dernières élections, Léon XIII a donné l'ordre aux catholiques de voter pour les candidats ministériels, assurant ainsi l'adoption de la loi, qui accordait à l'empereur un budget militaire fixe

pour sept années, (*le septennat*). Quoique cette mesure fût dirigée contre la France, le pape n'a pas hésité à y accorder son concours. De cette façon, en effet, il devenait l'arbitre de la politique intérieure de l'empire germanique qui récemment encore lui faisait une guerre acharnée.

Autre triomphe récent de la papauté. Pour amener les prêtres irlandais à cesser leur opposition au gouvernement anglais, lord Salisbury envoie à Rome en mission extraordinaire le duc de Norfolk qui représente les intérêts des landlords irlandais et récemment un autre envoyé anglais a été reçu au Vatican.

Lors des fêtes jubilaires de Léon XIII, on a vu la reine Victoria s'incliner devant Sa Sainteté. A en croire le journal officiel de la papauté, elle lui aurait exprimé le vœu « que la religion catholique puisse prospérer de plus en plus dans toute la vaste étendue de l'empire britannique. » Elle lui fit offrir, par un délégué spécial, un bassin et une aiguière en or, sur lequel étaient inscrits ces mots: « A Sa Sainteté le pape Léon XIII, de la part de Victoria R. I. 1888. » A force de prévenances, le ministère conservateur est parvenu à arracher au pape le rescrit condamnant le plan de campagne dont j'ai parlé plus haut, peut-être dans l'espoir d'obtenir un ambassadeur anglais au Vatican ou d'éloigner l'Angleterre de l'Italie.

Afin de s'assurer l'appui du pape contre les revendications de l'Irlande, le ministère tory a été, à la fin de la dernière session (juillet 1889), jusqu'à promettre de doter à Dublin une université exclusivement catholique, quoique l'université actuelle soit ouverte aux élèves de toutes les dénominations. Le pape est donc reconnu comme l'arbitre de la situation en Irlande.

En France, la majorité du parlement et des amis de la liberté désirent adopter le régime de la séparation de l'Église et de l'État comme en Amérique, régime que la Révolution française avait décrété et qui a duré jusqu'au rétablissement du concordat par Napoléon. Mais les républicains reculent devant cette mesure, parce qu'ils croient et avec raison que la république pourrait succomber dans la lutte qu'il faudrait engager contre le pape et contre le clergé.

En Autriche, l'influence du clergé a été assez grande pour faire restituer aux écoles le caractère confessionnel et pour remettre l'enseignement sous la direction ecclésiastique comme autrefois. En même temps parmi les Slaves du rite oriental il se fait une active

propagande pour les ramener dans le giron de l'Église catholique en les autorisant à conserver la liturgie grecque-orthodoxe et même le mariage des prêtres, comme cela a été accordé déjà à l'Église grecque-unie.

En Espagne, quoique les libéraux arrivent parfois au pouvoir, la puissance des évêques est encore telle que le dogme de l'intolérance est enforci par l'autorité civile et que la pratique ostensible du protestantisme est sévèrement interdite. Des autodafés ont encore lieu de temps en temps, mais heureusement ce ne sont plus des hommes, mais seulement des livres qu'on brûle.

Dans les Pays-Bas les catholiques, quoiqu'en minorité notable, imposent leur volonté au gouvernement en s'associant aux protestants « anti-révolutionnaires. » C'est ainsi qu'ils viennent de faire modifier à leur gré la loi sur l'enseignement primaire non confessionnel dont les Hollandais étaient fiers à juste titre et qui fonctionnait bien depuis 1806.

Dans beaucoup de pays, dans le Tyrol, dans les provinces rhénanes, en Belgique, dans le Bas-Canada, le vrai souverain n'est pas le roi, mais le pape par l'intermédiaire des évêques et des curés. C'est au pape qu'on obéira bien plutôt qu'aux lois civiles, à moins que celles-ci ne soient acceptées par l'autorité ecclésiastique.

C'est en Italie que la papauté semble exercer le moins d'influence. La raison en est évidente. Le pape en continuant à revendiquer le pouvoir temporel menace sans relâche l'unité récemment conquise de la patrie italienne. Il ne reculerait même pas, dit-on, devant l'emploi des armées étrangères. Pour obéir au pape, il faut donc étouffer tout sentiment patriotique. Beaucoup de bons catholiques et même de prêtres se refusent à aller aussi loin. Il en résulte un grand obstacle à l'action politique du clergé et on comprend que la règle: *Nè elettori nè eletti* continue à être observée. Toutefois lentement et pierre à pierre l'Église reconstruit l'édifice de sa domination si ébranlé par les révolutions récentes. On a supprimé les anciens monastères et vendu leurs biens, mais de toutes parts, grâce à la liberté d'association, s'élèvent des couvents nouveaux qui bientôt seront plus nombreux et plus riches qu'autrefois.

Rien ne prouve mieux la vitalité du catholicisme que ce qui s'est passé en France à la fin du siècle dernier. Au dix-huitième siècle l'indifférence en matière religieuse était générale dans la classe aisée, même parmi la noblesse et dans le haut clergé. La

Révolution ne recule devant aucun moyen pour anéantir l'Église catholique. Ses biens sont confisqués et vendus, les églises dédiées au culte de la Raison, les prêtres chassés, déportés, fusillés, guillotinés ou forcés à prêter le serment d'obéissance à la constitution nouvelle, les fêtes religieuses, les dimanches mêmes supprimés. Jamais effort plus violent n'a été fait pour extirper un culte dont les plus cultivés de ses sectateurs étaient déjà détachés. Après plusieurs années d'une tourmente sans exemple, Napoléon signe le concordat avec Rome et rouvre les églises. Le peuple s'y précipite en foule et aujourd'hui le catholicisme est plus vivant, plus actif, plus puissant qu'il y a cent ans.

La cérémonie du jubilé pour la cinquantième année de l'admission du pape à la prêtrise a été, semble-t-il, la consécration et le couronnement de tous ces triomphes de la papauté.

Des dons et des hommages sont arrivés de tous les pays du monde, même de la part de l'empereur protestant d'Allemagne et du chef de la république française. Il n'y a pas, jusqu'au président des États-Unis, qui, en son nom personnel, ait envoyé à Léon XIII, spirituelle ironie, « une édition magnifiquement reliée » de la Constitution américaine, où se trouvent inscrites toutes les libertés que l'Église condamne. Des pèlerins en foule ont rempli le temple bâti par Michel-Ange, et quand le pape, porté sur la *sedia gestatoria*, a fait le tour de la basilique, il a pu croire que l'heure de son règne universel approchait.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, cette imposante cérémonie était la manifestation, non de la puissance du catholicisme, mais plutôt de celle de l'esprit de tolérance et de philosophie. Le pape faisait son entrée dans Saint-Pierre avec la tiare envoyée par l'empereur Guillaume, le petit-fils de Luther, se servant de la barette offerte par Victoria, l'héritière de la furieuse Élisabeth, et portant au doigt l'anneau présenté par le sultan. C'était là certes un spectacle curieux, mais qui faisait penser à ce panthéisme de l'empire romain qui admettait tous les dieux dans le Panthéon d'Agrippa. Ce que prouve cet universel hommage, c'est la largeur de vues de l'esprit philosophique moderne, bien plus que l'esprit exclusif du vrai catholicisme des faits que nous venons de rappeler. Des écrivains éminents y voient la preuve que l'Église catholique est appelée à ramener sous l'autorité de Rome les peuples des deux hémisphères et à réaliser ainsi l'idéal d'une Église universelle. Elle peut en effet, sans renier ses origines, s'associer à ces deux puis-

sants mouvements qui remuent et transforment le monde actuel, le mouvement démocratique et le mouvement de la réforme sociale.

A l'origine, l'Église chrétienne était la plus démocratique des institutions. Toutes les autorités étaient directement élues par le peuple entier sans distinction aucune, ni parmi les élus, ni parmi les électeurs. Elle était une république et une république internationale. Si elle veut se souvenir de ses commencements et se conformer à ses principes essentiels, elle sera le premier pouvoir d'opinion de l'univers. Elle réalisera le type de démocratie le plus parfait qu'on puisse rêver. Tout ce que perdront les rois, le pape, chef élu de cette démocratie, peut le gagner. Les frontières des États ne borneront pas les conquêtes de l'Église; car elle est cosmopolite par essence. Elle est ce fameux cercle dont la circonférence est partout et le centre nulle part.

Pour se laisser porter en même temps par cette force incalculable de la rénovation sociale qui n'en est encore qu'à ses débuts, l'Église n'a qu'à s'inspirer de ce qu'ont fait ses fondateurs et de ce qu'ont dit ses pères. Les apôtres n'ont-ils pas poussé la fraternité jusqu'à mettre tous leurs biens en commun et tous les écrivains sacrés n'ont-ils tonné contre les riches et revendiqué les droits des pauvres? Qu'est-ce que l'évangile sinon la bonne nouvelle annoncée aux déshérités? Récemment, certains évêques catholiques ont semblé se ressouvenir de ces traditions du christianisme primitif. Léon XIII, alors qu'il était seulement évêque de Pérouse, écrivait dans sa lettre pastorale de 1877 : « En présence de ces êtres épuisés avant l'heure par le fait d'une cupidité sans entrailles, on se demande si les adeptes de cette civilisation sans Dieu, au lieu de nous faire progresser, ne nous rejettent pas de plusieurs siècles en arrière, nous ramenant aux époques de deuil où l'esclavage écrasait une si grande partie de l'humanité et où le poète s'écriait tristement: le genre humain ne vit que pour quelques rares privilégiés: *humanum paucis vivit genus.* »

En Allemagne, sous l'inspiration des écrits laissés par l'évêque Ketteter, les ecclésiastiques tiennent souvent le même langage. L'abbé Winterer, député de Mulhouse, disait récemment au sein du Reichstag: « La question sociale tient de près à la question religieuse: l'Église ne l'a jamais ignoré quand il s'est agi d'abolir d'abord l'esclavage, puis le servage. Elle ne peut l'ignorer davantage aujourd'hui qu'elle se présente sous la forme de la question agraire ou de celle des salaires, c'est-à-dire, en un mot, du socialisme. Si

elle l'oubliait, elle devrait effacer de l'Écriture ces mots: *Misereor super turbam.* »

Le cardinal Manning s'exprimait récemment de façon à ne pas être désavoué par le socialisme radical: « La prédominance du capital se cercle dans ce fait que sur cent grèves cinq ou six à peine se terminent en faveur des ouvriers. Leur dépendance est si complète, les privations de leurs familles composées de faibles femmes et d'enfants si intolérables et si impérieuses, que la lutte entre le capital mort et le capital vivant est trop inégal et la liberté du contrat si vantée par les économistes n'existe pas du tout en réalité. Dans ces circonstances, le devoir de l'Église n'est-il pas de protéger les ouvriers qui créent la richesse commune de l'humanité? »

En Amérique, le cardinal Gibbons, qui a fait retirer par le Vatican la condamnation des *Chevaliers du travail,* et qui a empêché qu'on ne mette à l'*Index* le fameux livre de Henri George, écrivait ce qui suit:

« Comme c'est un fait reconnu que la grande question de l'avenir ne sera pas celle de la guerre, du commerce ou des finances, mais celle de l'amélioration de la condition des masses et surtout des ouvriers, il est de la plus haute importance que l'Église prenne en mains le côté le plus humain de cette question et accorde son appui à ceux qui réclament justice pour la multitude qui compose le corps de la famille humaine. »

Il faut relire à ce sujet les paroles de Bossuet dans ses *Méditations sur l'évangile de Saint Jean,* 157[e] jour. L'inspiration égalitaire de l'Évangile y est tout entière.

II.

Le clergé catholique guidé par ses évêques entrera-t-il franchement, ouvertement dans cette voie et prendra-t-il en mains, comme les premiers pères, la cause des travailleurs? Comme le prévoit M. de Vogüé, verra-t-on un jour un catholique éminent, un pape socialiste dénoncer, ainsi que le fait déjà le cardinal Manning, la tyrannie du capital? Suivant certaines interprétations récentes qui ont cours parmi les protestants, la femme vêtue de pourpre assise sur la bête écarlate de l'Apocalypse, n'est autre que la

papauté qui afin de régner sur les peuples et les rois se couvre du manteau rouge du socialisme et s'allie à la démocratie radicale.

Si ce moment doit venir, ce ne sera que plus tard. La papauté étant aujourd'hui l'autocratie la plus absolue du monde, il est probable qu'elle invoquera le principe d'autorité aussi longtemps que l'appui des rois pourra lui être utile. Mais le jour où son influence et ses privilèges n'auraient plus rien à espérer du côté des souverains, elle pourra se retourner vers le peuple et demander des armes à la démocratie et au socialisme.

Toutefois je ne pense pas que le catholicisme puisse devenir la religion universelle. Ce n'est qu'au christianisme primitif, à l'Évangile de Jésus que peut être réservé cette haute destinée. Le jour où le Christ a dit à la Samaritaine: « Femme, l'heure est venue où l'on n'adorera plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, » la vraie religion de l'humanité a été fondée, la religion éternelle et universelle, sans attache nationale, sans dogmatisme, sans hiérarchie. Le sermon sur la montagne ne sera pas dépassé. Dans les enseignements du Christ le dogme et le culte occupent peu de place. L'amour de Dieu conçu comme le type de toute perfection, l'amour des hommes, la charité, voilà à quoi se réduit sa doctrine: « Soyez parfaits comme mon père est parfait. » « Aimez-vous les uns les autres. » Voilà pour Jésus « la loi et les prophètes. » Les prolétaires qui se sont détachés du christianisme y reviendront, quand ils auront compris qu'il leur apporte l'égalité et l'affranchissement, tandis que le matérialisme athée consacre leur esclavage et les sacrifie aux prétendues lois naturelles. L'Évangile de Jésus, la « bonne nouvelle » apportée aux pauvres, mettrait fin à toutes nos difficultés économiques si l'esprit de fraternité et de charité qu'il enseigne était compris et appliqué.

Quoi qu'en ait dit Macaulay et malgré les progrès apparents du catholicisme, l'avenir ne lui appartiendra pas.

Il est deux grands pays auxquels semble réservé un développement illimité, c'est la Russie avec la Sibérie et l'Asie centrale et les États-Unis. Le milliard d'hommes qu'ils compteront avant deux siècles seront en très grande majorité protestants ou grecs-orthodoxes; iront-ils reconnaître l'autorité du Vatican et de quelques vieillards italiens dont ils connaissent à peine l'existence?

Le catholicisme ne peut répondre au besoin de foi des esprits éclairés. Depuis qu'il a proclamé l'infaillibilité d'un homme, du pape,

ce que Bossuet rejetait comme un blasphème, il s'est mis en opposition avec l'idée même de l'état et en lutte avec toutes les aspirations de l'homme moderne. Il s'est surchargé de dogmes qu'il ne peut ni rejeter, ni même interpréter. Ces dogmes ne se maintiennent que dans la pénombre du mysticisme et ne supportent pas la lumière de la discussion scientifique.

Benjamin Constant prouve que la religion s'est toujours transformée en même temps que la civilisation; il est donc impossible de l'immobiliser. Un culte qui ne se met pas au niveau du progrès, des connaissances et de l'instruction ne convient bientôt plus qu'aux classes les moins éclairées; il est délaissé par les gens instruits. Il se change alors en superstition, tandis que l'incrédulité envahit les classes supérieures. C'est la situation actuelle dans presque tous les pays catholiques. Le christianisme de Jésus échappe à ces changements parce qu'il est un pur idéal réduit à ces deux commandements: aimez Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-même.

Ce qui empêchera toujours le catholicisme de devenir le culte des pays libres, c'est que l'un de ses dogmes, proclamé par les papes et par les conciles et encore imposé aujourd'hui, ordonne la suppression de l'hérésie et des hérétiques.

Écoutez sur ce point Bossuet, qui était hostile aux ultramontains et qui n'était pas disposé à accroître l'autorité des papes:

« Je déclare, dit-il, que je suis et que j'ai toujours été du sentiment premièrement que les princes peuvent contraindre par des lois pénales tous les hérétiques à se conformer à la profession et aux pratiques de l'Église catholique; deuxièmement, que cette doctrine doit passer pour constante dans l'Église qui non seulement a suivi, mais encore demandé de semblables ordonnances des princes. Ces doctrines sont incontestables et constantes parmi les catholiques ». [1] Le quatrième concile de Latran qui fut œcuménique, sous le pontificat d'Innocent III en 1216, s'exprime ainsi dans le canon III: « Si un seigneur temporel requis et averti par l'Église, néglige de purger son territoire de la peste hérétique, qu'il soit chargé des

[1] Lettre du 12 novembre 1700 dans le débat avec l'evêque de Montauban pour savoir si l'on devait contraindre les protestants convertis par les dragons à aller à la messe. Bossuet pense que non par respect, non pour la liberté de conscience, mais pour la messe. Il faut lire et méditer cette curieuse correspondance pour comprendre l'esprit du catholicisme.

chaînes de l'excommunication par le métropolitain et s'il néglige de donner satisfaction, qu'il en soit donné avis au souverain pontife afin que celui-ci proclame les vassaux désormais relevés de leur fidélité et livre son territoire à l'occupation des catholiques qui, après l'extirpation des hérétiques le posséderont, sans contestation, dans la pureté de la foi. »

Le pape actuel Léon XIII a recommandé instamment de prendre pour base de l'enseignement moral et philosophique les livres de saint Thomas. Or ce dernier « père de l'Église » expose encore plus nettement que Bossuet la vraie doctrine catholique au sujet de la liberté religieuse: « Si les hérétiques ne corrompaient point les autres hommes ils pourraient cependant être retranchés, mais la justice séculaire peut licitement les mettre à mort (*judicio seculari possunt licite occidi*) et les dépouiller de leurs biens, même s'ils ne corrompent pas les autres hommes, car ils sont blasphémateurs envers Dieu et ils observent une foi fausse, de sorte qu'ils méritent un châtiment plus grand que ceux qui sont coupables du crime de lèse-majesté ou qui battent de la fausse monnaie. » (*Sententiae, lib. IV, d. 13, quest. II, art. 3*).

La papauté a toujours considéré la destruction des hérétiques comme un triomphe de l'Église.

Avant d'entrer dans la chapelle Sixtine, au Vatican, on passe par une salle magnifique appelée la *Sala regia*. Les panneaux sont couverts de fresques peintes par Vasari; elles représentent les triomphes de l'Église catholique. Quatre de ces tableaux sont consacrés à des scènes de la Saint-Barthélemy, la mort de Coligny, le massacre des huguenots. C'est le pape Grégoire XIII qui dans sa joie d'apprendre le succès de la nuit du 24 août voulut perpétuer sur les murs de son palais le souvenir de ce crime dont l'anniversaire arrachait des larmes aux yeux de Voltaire déjà desséchés par l'âge. La résidence du pape est le seul lieu du monde où l'assassinat soit publiquement glorifié, a dit Stendhal dans ses *Promenades dans Rome*.

Les catholiques sans épithète, les vrais, comme Louis Veuillot, approuvent franchement la Saint-Barthélemy, regrettant seulement que la saignée n'ait pas été plus complète, mais les catholiques libéraux s'efforcent d'expliquer ces actes odieux en les attribuant aux passions excessives d'une époque troublée.

Ainsi lord Acton, dans sa réponse aux *Expostulations* de M. Gladstone, a soutenu que cette intolérance de l'Église était chose du

passé et le cardinal Manning soutient la même thèse en prétendant notamment que jamais les catholiques n'ont persécuté leurs frères protestants en Irlande. Dans une brochure récente *On religious persecution*, M. John Lee a prouvé que, même récemment, les autorités ecclésiastiques en Irlande ont approuvé des mesures de violence pour extirper l'hérésie. On peut répondre à lord Acton que Pie IX, un homme de bien et un saint, obéissant aux dogmes de sa foi, a inscrit partout où il l'a pu dans les concordats la proscription des cultes dissidents. Lorsqu'en 1815, le roi de Hollande accorda à son nouveau royaume une constitution qui consacrait la liberté des cultes, les évêques la firent rejeter, parce que cette liberté est contraire « à l'esprit et aux maximes de l'Église catholique. » Quand en 1830 la Belgique se donna une constitution proclamant les libertés modernes, Grégoire XVI la condamna, pour cette raison dans une encyclique célèbre et souvent citée. Dans le concordat conclu par Pie IX avec l'Espagne en 1851, un article porte: « La religion catholique sera maintenue comme religion exclusive du royaume de telle façon que tout autre culte sera interdit et empêché. » Dans le concordat avec la république de l'Équateur de 1862, on lit: « La religion catholique, apostolique et romaine continuera d'être la religion de la république de l'Équateur. En conséquence, la pratique d'aucun culte et d'aucune société condamnés par l'Église ne seront tolérés dans la république. » Quand la liberté des cultes fut proclamée au Mexique, l'encyclique du 15 décembre 1856 vint dénoncer au monde « cet attentat abominable destiné à corrompre les peuples et à déraciner la sainte religion « *ad populorum mores animosque corrumpendos ac detestabilem, teterrimamque indifferentismi pestem propagandam.* » Sans doute dans les pays protestants et dans ceux où les libertés modernes sont entrées dans les mœurs, les catholiques dissimulent ou nient le dogme de l'intolérance, mais quand ils sont les maîtres ils l'appliquent. Un de leurs écrivains les plus approuvés à Rome, M. Louis Veuillot, l'a dit cyniquement: « Quand les protestants sont en majorité nous réclamons la liberté religieuse, parce que c'est leur principe, mais quand nous sommes en majorité nous la refusons, parce que tel est notre principe. »

M. de Tocqueville en parlant de l'influence de la religion aux États-Unis dit: « Rien dans le christianisme, ni même dans le catholicisme n'est absolument contraire à l'esprit des sociétés démocratiques et plusieurs choses y sont très favorables. » Il confond ici

bien à tort catholicisme et christianisme. Le christianisme, religion d'origine et d'essence complètement démocratiques, est certainement très favorable au maintien de la démocratie. On l'a vu en Hollande et aux États-Unis fonder et soutenir la république et la liberté. Mais le catholicisme, modèle achevé d'autocratie théocratique, a inspiré le despotisme de Philippe II et de Louis XIV, combattu et perdu la Révolution française et aujourd'hui il est ligué avec l'aristocratie pour rétablir, partout où cela est possible, l'ancien régime.

Un culte qui accorde le privilège inouï de l'infaillibilité à une créature humaine, qui s'est surchargé de pratiques et de superstitions opposées à l'Évangile, qui est aussi éloigné des enseignements du Christ que les ténèbres de la lumière et qui surtout condamne les libertés modernes et particulièrement la liberté de conscience, un tel culte ne peut être la religion des peuples civilisés de l'avenir.

ÉMILE DE LAVELEYE.

DISPARUE

I.

UN CYNIQUE.

Comme l'histoire que je vais raconter est ma propre histoire et que je me trouve être le héros, — un bien pitoyable héros, — des pages qu'on va lire, le lecteur aura souvent l'occasion de s'occuper de mes affaires et me pardonnera, sans doute, de consacrer quelques lignes, au commencement de mon récit, à un autre personnage, à un homme sur la tombe duquel l'herbe croît depuis nombre d'années.

Cet homme portait le nom de Julian Loraine et, depuis le jour où je le vis pour la première fois jusqu'à celui de sa mort, il vécut dans la même résidence, l'abbaye de Herstal, belle et ancienne maison située dans la partie boisée du comté de Somerset où les chemins de fer n'ont pas encore pénétré.

Bien que M. Loraine fût riche et parfaitement qualifié par son éducation et aussi, je le crois, par sa naissance, pour occuper un rang élevé dans la société, l'abbaye de Herstal n'était pas sa propriété patrimoniale. Il avait simplement acheté ce domaine à une famille ruinée, mais très populaire du comté. Il avait acquis en bloc meubles et immeubles, s'y était installé carrément et faisait bon usage des chaises et des tables de l'ancien propriétaire, s'il ne pouvait faire usage de sa chaussure.

Ces achats de propriétés nobiliaires faits par un inconnu émeuvent et effrayent toujours un peu la population locale, aussi Julian Loraine fut-il durant un certain temps regardé de travers par ses

voisins. Il ne fit aucune de ces démarches, en usage chez les nouveaux venus, pour obtenir d'être admis dans les cercles magiques où ils n'ont pas accès. Il ne présenta aucune lettre d'introduction et ne témoigna aucun désir de prendre part aux chasses en offrant une généreuse contribution aux frais de ce sport. Il ne manifesta pas l'intention de donner des fêtes brillantes. Bref, il se borna à acheter l'abbaye de Herstal avec son mobilier, s'installa dans cette vieille demeure et ne se soucia en aucune façon de ses voisins, ce qui fut pour ceux-ci le plus sensible des griefs.

Mais peu importait à Loraine, qui était le moins sociable des hommes, si la réputation de son cynisme s'était fait jour dans le comté de Somerset. Il ne croyait pas à l'humanité. A cet égard-là, je le dis à regret, son incrédulité était totale. Peut-être la vie qu'il avait menée jusqu'alors était-elle la cause de cet état d'âme.

Ses voisins ne furent pas longtemps à découvrir, cependant, qu'il n'était pas l'homme obscur qu'ils croyaient. Les habitués de Londres avaient beaucoup entendu parler de ce Julian Loraine et son titre d'homme instruit, et solidement instruit, s'affirma promptement. Mais on devait faire d'autres découvertes encore.

Loraine avait mené la plus orageuse des vies. C'était un vrai miracle qu'il y eût résisté, un plus grand miracle encore que sa fortune y eût survécu. Pendant des années il avait disparu. On le croyait mort, mais il se trouva qu'il n'avait fait autre chose que d'aller vagabonder dans les parages lointains. Non, décidément, Julian Loraine n'était pas un homme recommandable.

Recommandable ou non, personne n'eut plus désormais la moindre envie de le tenir à distance, et, s'il l'eût désiré, il eût été accueilli à bras ouverts dans la meilleure société du comté. Mais les avances le laissèrent aussi indifférent que la réserve et force fut de reconnaître que le propriétaire de l'abbaye de Herstal n'avait plus le moindre désir de frayer avec ses semblables.

On s'étonna, cela va sans dire, de voir un homme acheter une belle résidence et s'y établir pour y mener une existence de reclus, et cela d'autant plus que ce reclus était riche, beau et à la fleur de l'âge. Le fait est que Julian Loraine était un homme indéchiffrable.

Au moment où il acheta l'abbaye de Herstal, il était veuf et avait avec lui un fils, garçon de sept ans, qu'il gâtait et négligeait tour à tour. Il y avait des jours où l'enfant ne le quittait pas un instant, du matin au soir. Mais il y avait aussi des semaines où il ne le voyait pas. Parfois, M. Loraine s'absentait durant plusieurs mois

consécutifs allant on ne sait où et abandonnant l'enfant aux soins des domestiques.

En voyage comme chez lui, il vivait grandement, en vrai prodigue ; il jetait son argent à droite et à gauche sans se soucier du lieu où il tombait. Il laissait ses domestiques le voler sans s'en émouvoir. Mais malheur à celui ou à celle qui négligeait, si peu que ce fût, une des exigences de son confort ou de son caprice!

Comme on le verra bientôt, tout ce que j'ai relaté jusqu'ici, ou à peu près, m'a été fourni par la chronique locale. Mais les incidents que je vais raconter, je les tiens de la propre bouche de M. Loraine.

En 1853, il revenait d'Australie. Il ne me dit pas ce qui l'avait poussé à aller là-bas, mais j'ai quelque raison de croire qu'il avait entrepris ce voyage pour des raisons de santé. Il faisait la traversée sur un voilier portant le nom de *Cygne noir* et ayant à son bord d'autres passagers, — hommes, femmes et enfants. Une nuit, un horrible craquement se fit entendre en même temps qu'un mouvement de recul se produisait tout à coup, et tranquillement, sans autre secousse, le *Cygne noir* descendit et alla s'installer au fin fond de l'océan. On ne sut jamais si ce désastre fut l'effet d'une collision ou d'un rocher à fleur d'eau. En moins de cinq minutes le sinistre était accompli et Julian Loraine se trouvait nageant en pleine mer sans aucun espoir de sauver sa vie.

Il était passé maître à la nage comme à tout autre exercice viril, cependant sa grande force touchait à son terme lorsqu'il se sentit saisi au collet et jeté, quasi insensible, dans un petit bateau, la seule embarcation de sauvetage qui eût été descendue ou qui se fût détachée d'elle-même du navire naufragé.

Par bonheur, la mer était relativement calme, sans cela jamais ce frêle esquif n'eût résisté jusqu'au matin suivant. Les premières lueurs de l'aube firent voir à Julian Loraine tout ce qui restait du navire et de son chargement.

Ce qui restait c'était lui-même, quatre matelots, trois femmes et un enfant au maillot!

Les matelots ramaient, non dans l'espoir de gagner la terre, mais simplement pour faire face aux vagues. La mère avec son enfant serré dans ses bras, et les deux autres femmes s'étaient blotties dans les voiles de la poupe.

Le bateau contenait, en fait de vivres, une douzaine de biscuits et un petit tonnelet d'eau.

A l'apparition de la lumière tous les regards se dirigèrent vers Loraine, implorant avis et secours. Loraine était un homme d'aspect imposant, vers lequel il était naturel que des gens moins richement doués se tournassent en cas de difficulté. Il accepta le rôle qui lui était tacitement offert, avec la responsabilité qui y était attachée.

Après avoir ordonné aux matelots de fixer le mât, de hisser ce qu'il y avait de voiles et de gouverner aussi près du vent que possible, il les rassura par sa certitude que la terre n'était pas éloignée. Sa seule raison, me dit-il, pour en agir ainsi était l'horreur que lui inspirait la fatigue de la rame. Quant à sauver la vie des occupants de la chaloupe, il n'en nourrissait pas le moindre espoir.

Avant la tombée de la nuit, cependant, ils touchaient terre, un simple roc nu, il est vrai, mais c'était la terre ferme.

Au moment où l'on y abordait, une des femmes couchées au fond du bateau commença à pousser des gémissements lamentables et ses compagnes se mirent à échanger entre elles des regards effrayés. On transporta à terre la pauvre créature et alors seulement la situation fut expliquée aux naufragés de l'autre sexe.

Une tente ou plutôt un écran fut promptement dressé à l'aide des voiles et des rames et, une heure plus tard, dix créatures humaines au lieu de neuf se trouvaient échouées sur ce roc dénudé. Cette augmentation de nombre ne fut pas toutefois longtemps maintenue. Avant l'aube suivante le nombre des naufragés était le même qu'au débarquement, seulement la place d'une des femmes se trouvait prise par un enfant né avant terme et qui pleurait.

Ces hommes rudes et ces femmes firent leur possible pour l'infortunée petite créature. Celle des deux femmes qui avait un nourrisson priva celui-ci, en faveur du nouveau-né, d'une portion de sa part légitime de nourriture, ce que Julian Loraine déclara être un des témoignages les plus déplacés de faux sentimentalisme qu'il eût jamais observés.

Le soir du même jour, une tombe fut creusée pour la morte. On eut soin de ne pas la combler entièrement tenant pour certain que le nouveau-né ne tarderait pas à être mis dans les bras de sa mère.

Il sembla tout d'abord qu'il en serait ainsi et les matelots, estimant, sans doute, qu'un homme du monde devait être plus proche du ciel que les hommes du commun, apportèrent à Loraine le pauvre petit être éploré et le prièrent de le baptiser.

Avec la mort à proche échéance, il ne valait vraiment pas la peine d'argumenter. Mais je vois d'ici le sourire cynique qui devait se jouer sur les lèvres de l'officiant, tandis qu'il aspergeait la tête de l'enfant de quelques gouttes d'eau puisées dans une grosse coquille. Lui, Julian Loraine, faisant office de prêtre, et cela pour la satisfaction de la galerie!

Néanmoins, sans qu'il ne s'expliquât trop comment, il baptisa le nouveau-né qui était un garçon et, se disant probablement qu'un nom était indispensable, il lui donna avec une sorte d'ironie lugubre celui de Julian.

Mais personne ne mourut, pas même ce pauvre enfant, venu au monde dans de si étranges circonstances. Le jour suivant, un vaisseau se montrait à portée des signaux des naufragés et, peu de temps après, hommes, femmes et enfants étaient en sûreté à bord d'un bâtiment en route pour l'Angleterre.

Personne, pas même ses compagnes de voyage, ne connaissaient le nom ni les circonstances de l'infortunée dont la dépouille mortelle était restée en arrière. Ses vêtements ne portaient aucune marque. Son mari, s'il était à bord du *Cygne noir*, avait sombré avec le navire. Qu'allait devenir leur enfant?

Loraine trancha la question, se disant peut-être que cet enfant avait quelque absurde titre à sa sollicitude. Incapable de préoccupations mesquines ou sordides, il chargea quelqu'un, — on ne pouvait s'attendre à ce qu'il prît cette peine lui-même, — de trouver un abri convenable pour l'enfant et donna l'ordre qu'on s'adressât à lui pour régler toutes les dépenses qu'il occasionnerait. Puis il poursuivit sa route et, pendant des années, vécut à sa guise.

De temps à autre, lorsque le protecteur de l'enfant se trouvait en ville, la femme à qui la garde du petit avait été confiée, se hasardait à venir le lui présenter. Il lui arrivait alors parfois de froncer les sourcils. D'autres fois, il souriait de son sourire cynique et regardait avec intérêt le petit garçon que sa bonne appelait M. Julian. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de sept ans, Julian Loraine donna l'ordre qu'on le lui envoyât à l'abbaye de Herstal dans le comté de Somerset. L'enfant ayant toujours entendu dire dans son entourage que le beau monsieur, auquel on le conduisait de temps en temps, était son père, n'hésita pas à lui donner ce doux nom. En entendant pour la première fois cette appellation, Julian Loraine tressaillit et sourit sans doute. Cependant il n'interdit point à l'enfant de s'en servir. Et ce fut ainsi qu'à ses propres yeux et

aux yeux du monde il fut le petit Julian, fils unique de Julian Loraine de l'abbaye de Herstal.

Quelle lubie extravagante put engager ce dernier à présenter au monde comme son propre fils un enfant sans nom, issu de parents inconnus, de condition certainement humble, je ne le saurai jamais. J'ai essayé de m'expliquer la chose par son affection pour l'enfant, par un besoin inconscient d'avoir quelqu'un à aimer et à appeler sien; mais je n'ai pu m'arrêter à cette idée. Était-ce cynisme pur? Était-ce fantaisie de faire volte-face un beau jour et de dire au monde: « Qu'est-ce donc que la naissance? Voyez, j'ai élevé ce rejeton de bas étage, je l'ai instruit comme un gentilhomme et chacun le croit de race. » Peut-être Loraine avait-il un mobile moins élevé encore, celui de la vengeance. Je ne le saurai jamais.

L'enfant grandit. On ne l'appela plus le petit Julian, mais M. Julian, ou bien le jeune M. Loraine et toujours son prétendu père gardait son secret, — il le garda jusqu'à ce que le jeune homme atteignit sa dix-neuvième année et que, ainsi que tant d'autres jeunes gens de cet âge, fils uniques de pères riches, il commençât à se donner des airs. Alors, par un beau soir d'été, tandis que le père et le fils dégustaient leur vin au dessert, Julian Loraine trouva opportun de raconter au jeune homme, avec plus de détails encore que nous n'en avons donnés, l'histoire du naufrage et de la dramatique naissance qui s'ensuivit.

Et moi, — car c'était à moi que s'adressait ce récit, — je devins mortellement pâle et je sentis mon souffle s'étrangler dans ma gorge. Je crois que je n'avais jamais aimé réellement l'homme que je prenais pour mon père et dont la nature était si peu attachante. Bien des fois je m'étais reproché mon manque d'affection filiale. Mais à ce moment-là, lorsque je tournai vers lui mes yeux troublés et vis le sourire satirique avec lequel il me regardait, je me sentis près de le haïr. Je me levai en chancelant.

— Il faut absolument que je sorte et que j'aille réfléchir à tout ceci, bégayai-je.

— Certainement, allez et réfléchissez-y.

Il parlait d'un ton dégagé, et tandis qu'il retournait à son verre de bordeaux, je m'élançais comme un fou hors de la chambre.

II.

« DE MORTUIS NIL NISI BONUM. »

L'après-midi du lendemain touchait à sa fin lorsque je pus enfin me résoudre à me retrouver en présence de l'homme que j'avais pris jusqu'alors pour mon père. Durant les heures passées loin de lui, j'avais passé par diverses phases de douleur, mais je ne crois pas me tromper en disant que ma colère surpassait encore mon affliction. Je n'avais que dix-neuf ans, mais par le caractère j'avais plus que cet âge. La vie étrange et solitaire menée par moi à l'abbaye de Herstal durant tant d'années m'avait certainement mûri avant le temps. Jusqu'au moment de mon entrée à Oxford, je n'avais guère vu que mon prétendu père, mon précepteur et les serviteurs de la maison.

Mais, dans les derniers temps, ma vie avait changé de face. J'avais passé deux trimestres à l'université et j'y avais trouvé beaucoup d'amis. L'existence s'ouvrait pour moi sous des couleurs toutes nouvelles, des couleurs fraîches et riantes, pleines de promesses d'avenir. J'étais très populaire parmi mes camarades, bien pourvu d'argent et considéré à la ronde comme l'héritier unique d'une superbe propriété. Mon sort, pour le dire en un mot, paraissait brillant entre mille.

Et c'était là le moment choisi par M. Loraine pour me révéler le secret de mon humble extraction, me précipiter du piédestal, où il m'avait élevé en me faisant comprendre que je n'avais aucun droit sur lui, et que, au lieu d'être le jeune M. Loraine de l'abbaye de Herstal, j'étais un être sans nom.

Peu de temps avant de connaître l'histoire du naufrage, j'avais discouru, avec une arrogance inspirée par mon amour-propre, sur les devoirs incombant aux anciennes familles propriétaires d'apanages territoriaux, m'étendant avec complaisance sur les bienfaits incontestables conférés au pays par l'existence de la noblesse. Je servais là, en l'honneur de mon père présumé, un hâchis confectionné avec les débris d'un discours entendu récemment à l'Union. J'avais cru remarquer que l'effusion de mes sentiments lui avait

plu. Il avait souri en m'écoutant et avait semblé amusé. Certes, mes paroles l'avaient diverti, et si bien diverti qu'elles avaient réveillé en lui le démon du sarcasme et précipité sur ses lèvres la révélation que peut-être il n'était pas encore résolu à me faire. La tentation d'aplatir d'un seul coup le ballon si bien gonflé par ma juvénile arrogance dut être irrésistible pour M. Loraine. Enfant encore, j'avais remarqué déjà cette disposition à la cruauté qui formait un trait distinctif de son caractère. Ce trait m'avait souvent frappé dans ses rapports avec les domestiques, dans ses relations avec ses rares amis et avec moi-même. J'avais observé sa manière d'écouter et même d'encourager l'expansion pour terrasser, bientôt après, le malheureux orateur par un sarcasme inexorable. C'étaient des traits semblables, et d'autres analogues, qui m'avaient empêché de m'attacher à lui alors que je le croyais mon père.

Il ne m'aimait pas davantage. S'il avait eu la moindre affection pour moi, n'aurait-il pas gardé son secret en m'épargnant une douloureuse humiliation ? Aussi, en dépit de tout ce qu'il avait fait pour moi, ma colère contre Julian Loraine était-elle montée à son faîte.

J'avais tort peut-être, mais comme on ne tardera pas à le voir, j'étais farci de défauts. Il n'était guère surprenant qu'une association de douze années, et plus ou moins intime, avec un homme de la trempe de M. Loraine eût été de nature à développer des défauts.

Il suffit. Je ne prolongerai pas mon réquisitoire contre lui. Il m'a fait du mal, mais il m'a aussi fait du bien. Il est mort. En levant les yeux du côté de la fenêtre, je puis presque apercevoir sa tombe.

Vers la fin de l'après-midi, je me mis à sa recherche et le trouvai occupé à lire dans sa bibliothèque. A mon entrée, il leva les yeux et me fit un signe de tête, puis il retourna à son journal pour y achever un paragraphe.

— Eh bien, Julian ? dit-il m'informant par ces trois mots qu'il était à mon service.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez communiqué hier au soir, M. Loraine.

En entendant ce nom inusité sortir de mes lèvres, il éleva ses sourcils foncés. Jusqu'alors je m'étais toujours servi, en lui parlant, du terme acccoutumé de « monsieur. » Quelquefois, mais rarement, je l'avais appelé « père. »

— Je déteste les changements, Julian, dit-il. Vous savez que la

noblesse territoriale est tenace dans le maintien des anciennes coutumes.

Même dans ce moment, il ne pouvait renoncer à un sarcasme. Mes joues s'empourprèrent.

— Vous avez si bien changé la vie pour moi! répliquai-je vivement.

— C'est vrai. Je me demande ce que vous seriez maintenant sans moi.

— Je vous prierai de me dire plutôt ce que je suis.

— Si je ne me trompe, vous êtes un jeune homme de dix-neuf ans, de bonne éducation, de bonne mine et tout rempli des principes de l'Église et de l'État. Pas plus tard qu'hier le recteur de l'université m'a arrêté dans la rue pour me donner l'assurance que vous étiez un des plus remarquables élèves qui eussent passé jusqu'ici sous ses yeux, que vous faisiez vraiment honneur au comté.

Cette raillerie me fit l'effet d'un coup de poignard.

— Veuillez m'informer, monsieur, répliquai-je, si j'ai à vous remercier pour ce que vous avez fait pour moi.

— En ce qui me concerne, je hais les formules de gratitude; mais si vous pouvez y trouver quelque satisfaction personnelle, remerciez-moi, je ne m'y oppose pas.

— Non, je ne vous remercie pas. Si vous m'aviez placé dans une situation humble, conformo à ma naissance en me laissant le soin de faire moi-même mon chemin dans le monde, j'aurais pu vous être reconnaissant. Mais me laisser passer pour votre fils durant des années, pourquoi l'avez-vous fait, monsieur?

— J'ai eu sans doute une raison pour en agir ainsi, mais j'en ai presque perdu le souvenir.

— Monsieur Loraine, j'ai réfléchi à tout cela.

— Vous me l'avez déjà dit, Julian, continuez.

— Aussi risible que la chose puisse vous paraître, je prétends avoir des droits réels sur vous.

Il se borna à élever ses sourcils, mais ne démentit pas mon assertion.

— Vous m'avez tenu dans l'ignorance durant des années, poursuivis-je rapidement. Vous m'avez élevé et lancé dans la vie sous de fausses couleurs. Et maintenant que me voici arrivé à l'âge d'homme, vous me dites qui je suis, ou plutôt qui je ne suis pas. Vous avez eu, dites-vous, quelque raison pour en agir ainsi: soit. Mais en retour j'ai le droit de vous faire une demande.

— Une demande! Un droit! N'importe, continuez.

Je m'étais attendu à une explosion de colère. Son calme m'encouragea.

— Oui, monsieur, je vous demande de me permettre de terminer mes études à Oxford. Lorsque j'aurai obtenu un grade, je m'en irai gagner ma vie de mon mieux. Il va sans dire que je changerai de nom. Pourriez-vous m'en indiquer un?

M. Loraine eut un rire étrange.

— J'aime mieux les gens qui demandent que ceux qui mendient, dit-il. Retournez à Oxford, cela va sans dire. Quant à un nom, celui de Julian Loraine ne vous suffit-il pas? Vous avez pleine liberté de le porter.

— Mais il ne m'appartient pas.

— N'importe, prenez-le. Je désire que vous le portiez aussi longtemps que vous dépendrez de moi, comme aussi je désire que vous continuïez à être considéré comme mon fils. Non, — il vit que j'allais l'interrompre, — je ne vous donnerai aucune raison de ma conduite, peut-être n'en ai-je pas à donner. Mais vous pouvez être certain que le fait d'avoir été pris pour le fils d'un homme riche ne nuira en aucune façon à votre carrière future. D'ailleurs je déteste toute espèce de changement. Et maintenant, n'en parlons plus. Vous m'avez adressé votre demande, j'y ai accédé. Vous pouvez vous retirer.

Embarrassé et mécontent je me dirigeai vers la porte et sortis. J'avais réussi à me convaincre entièrement que la réclamation présentée par moi à M. Loraine était parfaitement légitime et je n'eus pas non plus grand'peine à considérer comme un devoir le désir exprimé par lui de me voir continuer à porter son nom en passant pour son fils. D'ailleurs, — il faut se souvenir que je n'étais qu'un adolescent, — malgré toute mon indépendance de parade, l'idée de révéler à mes amis mon humble origine me brûlait le cœur comme un fer rouge. Descendre de la position dont j'étais redevable à M. Loraine pour prendre, dans la société, une place plus qu'infime, c'était là une évolution que je ne pouvais envisager de sang-froid. Je ne fis donc plus d'objection au plan adopté par M. Loraine et ma vie, en dépit de son horizon noirci reprit peu à peu son train habituel.

Je puis aussi bien dire ici que le récit de M. Loraine fut tout ce que je sus jamais sur ma famille authentique. Qui avait été mon infortunée mère, je l'ignorai toujours, tout comme les raisons

qui avaient pu pousser mon prétendu père à m'élever comme son fils.

Les trimestres universitaires et les vacances se succédèrent sans que je visse beaucoup M. Loraine ni qu'il m'engageât à venir le visiter à l'abbaye de Herstal. Cependant un sentiment, sinon de gratitude du moins de convenance m'y fit séjourner à diverses reprises. On ne put guère remarquer de changements dans les relations existant entre lui et moi. S'il y en avait un, c'était un changement en bien. J'acceptais ses bienfaits, mais avec la conviction intime d'y avoir droit et la ferme décision d'y renoncer dans le plus bref délai possible. J'essayai, à différentes reprises, de lui exprimer mes sentiments à cet égard et, en dépit du sourire moqueur qui accueillait mes ouvertures, je ne crois pas qu'elles me fissent du tort dans son opinion. Il n'aurait point été impossible qu'une sincère amitié se fût formée entre nous avec le temps, car, en dépit de la nature intime de Julian Loraine dont personne n'avait la clef, lorsqu'il voulait bien se laisser aborder d'égal à égal, il était un des hommes les plus charmants qu'on pût rencontrer. Sa conversation, mordante et amère, était toujours cependant spirituelle et brillante.

Mais le temps ne devait pas permettre à ce germe naissant d'affection de grandir. Je venais d'atteindre ma vingt et unième année lorsque je fus rappelé en toute hâte d'Oxford. M. Loraine était mourant.

J'arrivai juste à temps à l'abbaye de Herstal. Mon bienfaiteur, — oui je dois lui donner ce titre, — respirait encore, mais ne parlait plus. Je me penchai sur son lit et pris sa main. Ses doigts répondirent à mon étreinte par un léger mouvement. A ce moment solennel même, je demeurai étonné de cette preuve de sentiment et du regard étrange de ses yeux sombres. Ils semblaient animés d'un désir intense. Le mourant aurait évidemment désiré me dire quelque chose; j'avais toutefois l'intuition que ce n'était pas de moi qu'il avait à parler. Je penchai mon oreille tout près de sa bouche. Ses lèvres sèches s'agitèrent, mais ne purent rien articuler. Il fit entendre un léger soupir, ses paupières eurent un frémissement et tout fut fini. Ses dernières paroles n'avaient pu se faire entendre.

Je sortis et après être entré dans la chambre connue sous le nom de chambre de M. Julian, — je suis reconnaissant de pouvoir le dire, — je pleurai. Après tout j'étais grandement redevable à cet

homme. Sans lui, ma place eût été au dépôt de mendicité et je n'aurais eu d'autre carrière devant moi que celle d'apprenti maçon. Julian Loraine m'avait assuré les moyens d'arriver à une carrière honorable. Il avait vraiment été mon bienfaiteur.

Si mon affliction n'était pas aussi vive qu'elle aurait dû l'être, elle était au moins sincère et un certain temps s'écoula avant que je me misse à réfléchir aux conséquences directes que cet événement aurait pour moi. Je n'étais pas à court d'argent, M. Loraine m'ayant toujours fait tenir une très forte pension. Cette pension était si exorbitante, en effet, que je l'avais prié moi-même de la réduire lorsque j'avais appris de lui le secret de ma naissance. Le droit que j'avais prétendu réclamer était bien loin d'atteindre au chiffre que M. Loraine m'allouait comme pension et lorsque j'avais essayé de lui faire des représentations à ce sujet, il m'avait répondu dédaigneusement de ne pas lui casser la tête par des questions d'argent. J'avais été mis ainsi dans l'impossibilité de suivre le plan que je m'étais tracé de ne recourir à lui que pour le strict nécessaire. Toutefois, ce surplus dû à sa générosité je m'étais gardé de le dépenser et il allait me servir à présent à compléter mon éducation. En dehors de cela, je n'attendais rien et je le lui avais fait comprendre de toute manière. Peu m'importait où irait sa fortune et qui se trouveraient être ses héritiers directs. Maintenant que Julian Loraine était mort, il ne me restait plus qu'à rendre à sa mémoire un hommage de reconnaissance pour tous les bienfaits que je lui devais, à renoncer à son nom et à faire moi-même mon chemin dans le monde.

Son homme d'affaires vint lui-même régler la question de ses funérailles, et cela à ma requête. Sachant que j'allais être un étranger dans la maison, je ne voulais assumer aucune responsabilité. Je demandai seulement que la cérémonie se fît avec simplicité et sans bruit, connaissant l'opinion du défunt sur les obsèques pompeuses.

Les funérailles terminées, on se mit à la recherche du testament. J'avais défendu de toucher à un seul papier jusqu'à ce moment. Nous ne tardâmes pas à le trouver.

— Cet acte n'a pas grande importance, je suppose, dit l'homme d'affaires, puisque vous êtes un fils unique.

En parlant, il décachetait l'enveloppe et moi je gardais le silence.

— Je n'ai jamais lu un testament plus court, dit le notaire, et

écrit de la main même du testataire, mais en bonne forme et parfaitement légal.

Il me tendit le papier et je lus :

« Je lègue toute ma propriété, meubles et immeubles, à mon fils « adoptif Julian, connu généralement sous le nom de Julian Lo- « raine. »

Cet acte, dûment signé en présence de témoins, était le testament de M. Loraine. Je m'affaissai dans un fauteuil, me sentant tout étourdi et interloqué. M. Loraine mort me semblait plus énigmatique encore que vivant. Par quelques mots tracés à la hâte, peut-être sous l'impulsion du moment, il m'avait laissé toute sa fortune. Était-ce par affection, par sentiment de justice, par cynisme ? Qui eût pu le dire ?

— J'ignorais que vous fussiez un fils adoptif, M. Julian, dit le notaire très surpris.

— Croyez-vous, répliquai-je, en tâchant de reprendre mes esprits, que je doive accepter ce legs ?

— Et pourquoi pas ?

— Le défunt n'a-t-il pas de proches parents ? Bien que considéré comme son fils, je suis si peu au courant de ses affaires.

— J'en suis plus ignorant encore que vous. Mais je n'ai jamais entendu M. Loraine parler d'aucun parent. En vous adoptant il a fait de vous un héritier légitime.

Je demeurai plongé dans mes pensées. Tout ceci était si étrange, si soudain.

— A votre place, monsieur, ajouta le notaire, je laisserais ignorer au public la révélation que renferme le testament de M. Loraine au sujet de votre origine. Excusez-moi si je prends la liberté de vous donner ce conseil. Évidemment, il désirait lui-même que vous fussiez considéré partout comme son propre fils. Vous ne ferez donc qu'agir selon ses vues en gardant le silence. Pour ma part, je me garderai de divulguer cette affaire.

Je pesai l'avis du notaire et, à tort ou à raison, je me décidai à suivre son conseil. Je pouvais, me semblait-il, passer pour le fils du défunt sans faire de tort à personne. Le fait qu'il m'avait institué son légataire universel me paraissait prouver suffisamment qu'il me considérait comme son fils. Je pris donc la résolution d'enterrer l'histoire du naufrage au fond de mon cœur et de continuer à être M. Loraine de l'abbaye de Herstal.

Je terminai mes études à Oxford, pris mes grades et quittai

l'Angleterre pour aller passer quelques mois à l'étranger. Comme l'abbaye de Herstal était une beaucoup trop grande résidence pour mon usage actuel, je louai la propriété. A mon retour en Angleterre je menai la vie que mène d'ordinaire un jeune homme riche.

Trois années s'étaient écoulées depuis la mort de Julian Loraine, lorsque je devins amoureux.

III.

PREMIER AMOUR.

C'est vers cette époque, je crois, que l'éducation première que j'avais indirectement reçue de M. Loraine commença à produire ses premiers fruits. Lorsque j'avais fait mes premiers pas dans le monde, la nouveauté de tout ce que je voyais m'avait assez absorbé pour maintenir à l'arrière-plan les principes que j'avais absorbés inconsciemment. Mais maintenant que j'étais un homme et que l'espèce de prestige dont la jeunesse revêt tout ce qu'elle voit s'était dissipé, un bon nombre des enseignements de M. Loraine et de ses axiomes cyniques me revenaient à la mémoire à mon insu. Si je n'avais pas, comme lui, l'absolue certitude de trouver toujours quelque mobile de secret égoïsme caché sous chaque action humaine, j'en avais tout au moins le soupçon. Il m'était déjà arrivé de rencontrer de faux amis et d'être volé par eux, sous le masque de l'affection, non seulement de mon argent mais, perte plus sensible pour moi, de ma confiance en mes semblables. J'en vins peu à peu à me persuader que ma popularité ne tenait nullement à mes mérites personnels, mais uniquement à ma belle position de fortune et que, enfin, je n'étais point un jeune homme beau et bien doué, mais tout simplement un homme fortuné.

Ce sentiment est un danger qui menace d'assiéger souvent l'homme riche et sensible, surtout lorsqu'il est environné de compagnons moins bien partagés que lui et qu'il ne prend aucun plaisir à la flatterie. Les théories cyniques de Julian Loraine trouvaient en moi un terrain très propice à leur développement.

Jusqu'ici les femmes n'avaient pas contribué à diminuer mon

amour-propre et je n'en avais pas rencontré une que je pusse aimer. J'étais d'une nature romanesque et bien décidé, si je me mariais, à épouser une femme qui m'aimerait pour moi-même et non pas pour mon argent.

J'ai le sincère désir d'éviter tout sarcasme, mais je dois avouer qu'il m'arriva plus d'une fois de me demander si les mères qui avaient de belles jeunes filles à marier m'auraient trouvé un si charmant garçon si ce testament si bref de Julian Loraine n'avait jamais été écrit.

C'en était fait cependant, j'étais amoureux, irrémédiablement amoureux. Je suis d'une nature passionnée, à ce que je crois, et maintenant que ma passion avait trouvé un objet, elle se donnait libre et pleine carrière. J'aimais follement, en aveugle et, hélas, aussi en jaloux.

Celle qui avait fixé mon cœur n'était point une jeune fille riche ou appartenent à un rang élevé et je ne l'avais point rencontrée dans le monde. Cependant j'escomptais déjà avec une fiévreuse impatience le jour où tous les yeux seraient éblouis par la beauté de celle qui me charmait et où les connaisseurs en fait de mérites féminins déclareraient ma femme au-dessus de toute comparaison.

Il est évident que j'étais partial, — tous les amoureux le sont, — mais aujourd'hui même, en regardant le portrait suspendu à la muraille en face de moi, je constate que mon amour ne m'entraînait pas bien loin de la vérité.

D'épais cheveux blonds tombant bas sur le front et passant pardessus les oreilles pour aller se confondre avec la masse soyeuse qui formait nœud derrière la tête. Une tête petite, bien formée et, surtout, bien attachée. Des yeux bleu-foncé grands et doux; une frange de longs cils droits, non recourbés, mais tombant jusque sur les joues lorsque les yeux étaient baissés, — telle était cette figure enfantine et parfaite. Oh! je n'ai pas besoin de regarder son portrait pour la décrire!

Ella s'appelait Viola Keith, était orpheline et presque seule au monde.

Peu importe où et comment je la rencontrai. Presque toutes les premières rencontres se font dans des circonstances prosaïques. Quoi qu'il en soit, la première fois que mes yeux rencontrèrent les siens, j'eus l'impression que j'avais devant moi l'unique femme qu'il me serait possible d'aimer d'un amour éternel.

Je ne savais rien ni d'elle ni de son entourage et ne tenais à

rien savoir. Je me posai une seule question: Pourrai-je l'obtenir, et l'obtenir par mon seul mérite? Même alors, dans le premier élan d'amour qui s'éveillait en moi, je n'étais pas à l'abri d'un indigne soupçon.

Lorsque j'en vins enfin à pouvoir lui parler, je lui cachai mon nom et me fis connaître à elle sous celui de M. Julian Vane. Si elle m'épousait, il fallait qu'elle me crût de son propre rang.

Non que sa position eût rien dont elle eût à rougir. D'après ce que je pus comprendre, ses parents, comme tant d'autres, lui avaient laissé, en mourant, un mince patrimoine, mais suffisant pourtant pour la mettre à l'abri du besoin. Je découvris que Viola habitait une petite maison sous le patronage d'une vieille dame proprette, vrai modèle de dignité et de convenance. Cette respectable personne avait jadis été l'institutrice de la jeune fille. Quelle vie morne et solitaire elle menait à présent!

Je riais à la pensée de la sortir, si elle m'aimait, de ce triste milieu et de lui montrer le vaste monde et sa gloire.

Mais comment lui faire la cour? Nous n'avions aucune chance de nous rencontrer chez des amis mutuels. Je n'avais ni sœur, ni cousine, ni personne qui pût me donner un coup de main en pareille occurrence. Cependant, je ne pouvais rester en suspens, il fallait agir.

Un jour donc je guettai le moment où Viola sortait de chez elle. Je vis sa taille svelte et gracieuse disparaître dans le lointain, et réprimant un désir impérieux de la suivre, je me dirigeai délibérément vers sa demeure et demandai à voir Mlle Rossiter, la vieille fille proprette dont j'ai parlé plus haut.

Je lui exposai avec simplicité le but de ma visite, je lui parlai sans réticences de mon vif amour pour sa jeune compagne, en sollicitant son aide pour faire disparaître les barrières qui nous empêchaient de nous voir. Est-il besoin de dire que je mis en œuvre toute la ruse d'un amoureux pour conquérir les bonnes grâces de la respectable femme? Il paraît que j'y réussis, car la permission de fréquenter la maison en ami me fut gracieusement accordée.

Je n'en demandais pas davantage et me levai pour prendre congé. Je brûlais déjà d'être au lendemain pour oser répéter ma visite, puisqu'il ne me paraissait pas faisable de me présenter deux fois en une même journée. Au moment où j'allais me retirer, la porte s'ouvrit et Viola entra.

Un éclair passa dans ses yeux, éclair de surprise non de dé-

plaisir, et une légère rougeur colora ses joues. A ce signe, j'augurai avec bonheur que je ne serais pas éconduit.

Une fois le pied dans la citadelle, je me consacrai à mon œuvre de conquête avec impétuosité, avec fougue. Les jours qui suivirent sont trop sacrés à mes yeux pour être décrits, mais je n'eus pas longtemps à attendre le succès de mes efforts.

Bientôt nous nous rendîmes ensemble auprès de la bonne vieille dame à qui Viola avait été confiée et lui fîmes part de l'heureuse nouvelle. La brave femme laissa tomber sur ses genoux ses aiguilles à tricoter et nous considéra d'un air consterné.

— Oh! non, s'écria-t-elle avec l'accent de l'épouvante, vous ne pouvez parler sérieusement !

La rougeur de Viola et mes véhémentes assertions lui eurent bientôt prouvé que nous ne plaisantions pas.

— Mais vous ne vous connaissez que depuis une semaine! dit en soupirant Mlle Rossiter. Que faire? Grands dieux! Que faire?

— Il m'aurait suffi d'un jour, répondis-je, en regardant avec extase ma ravissante Viola.

— Cette décision est bien soudaine, poursuivit Mlle Rossiter. Vous me prenez tout à fait par surprise. De mon temps les choses se passaient avec plus de décorum. J'avais pensé, M. Vane, qu'il vous faudrait au moins trois mois pour faire la connaissance de Viola. Oh! que de reproches j'ai à me faire!

La pauvre créature semblait si désolée que Viola courut à elle et l'embrassa.

— Que va dire Eustache? Il va me rendre responsable de tout. Ne savez-vous pas comme il est autoritaire, Viola ?

— Qui est Eustache? demandai-je. Il me sembla que la figure de Viola était devenue pensive en entendant ce nom.

— C'est M. Grant, mon tuteur et un excellent ami, répondit-elle.

— Alors il faut que je le voie. Où puis-je le trouver?

— Il est absent, dit Mlle Rossiter d'une voix plaintive. Oh! que je suis à blâmer! Avant de vous admettre ici, j'aurais dû prendre toute espèce de renseignements sur vous, M. Vane.

— Votre ami les prendra à son retour. Quand doit-il revenir?

— Personne ne le sait. Peut-être demain, peut-être le mois prochain, ou bien dans une année. On ne peut jamais le savoir d'avance. Oh! quelle fatalité!

Je me mis à rire et j'entraînai Viola hors de la chambre. Nous

étions si heureux que nous oubliâmes bien vite les soupirs douloureux de Mlle Rossiter et la mention menaçante de M. Grant. Je ne pris pas même la peine de demander quelle espèce d'homme était ce tuteur.

Deux jours après, je devais en être instruit. Je m'étais présenté, vers le soir, à mon heure habituelle, à la porte de Mlle Rossiter. Viola, ayant reconnu mon coup de marteau, courut au-devant de moi dans le vestibule.

— Eustache est revenu aujourd'hui ; il est ici, s'écria-t-elle toute joyeuse.

Je l'embrassai et la suivis dans l'appartement où je devais trouver son tuteur. Bien qu'elle l'eût appelé par son nom de baptême, je m'attendais à voir un homme posé et d'âge mûr. Je me trompais. Négligemment étendu sur une chaise longue comme quelqu'un qui se sent chez lui, M. Grant était un homme robuste et bruni par le soleil, qui ne devait pas être de beaucoup mon aîné. Il était en train de parler avec volubilité à Mlle Rossiter. A notre entrée, il se leva et Viola nous présenta timidement l'un à l'autre.

Il était grand, plus grand que moi, et carré d'épaules. Ses membres paraissaient souples et musculeux. C'était un homme qui, s'il n'était pas précisément beau, devait certainement être remarqué partout où il se présentait. De quel droit ce jeune homme était-il le tuteur de celle que j'aimais? me demandai-je, dès que ma première surprise eut fait place à la réflexion.

Il me tendit la main, mais sans grande cordialité. Son regard investigateur semblait étudier mon visage pour y lire quelques données sur mon caractère. Tout à coup je lus dans son regard une évidente surprise, les coins de sa bouche s'abaissèrent avec une expression de mépris à demi réprimé et, dès ce moment, je n'éprouvai plus pour lui que des sentiments de défiance et d'antipathie.

Il semblait si peu disposé à quitter la place que ce fut moi qui donnai le signal de la retraite. Pour la première fois, je n'étais pas attristé à l'idée de quitter Viola. L'apparition de ce personnage et le pied d'intimité évidente sur lequel il était avec ces dames avaient jeté une ombre sur ma félicité. Je bondissais intérieurement à la pensée que mon sort dépendait plus ou moins de la faveur de cet homme. Mon humeur s'assombrit, je devins morose et taciturne et la soiré me parut être ennuyeuse.

Évidemment ces dames ne partageaient pas mes sentiments. Grant était un brillant causeur et il racontait d'une manière fort

divertissante son séjour dans quelque village retiré des Alpes. Il ne laissa rien transpirer des motifs qu'il avait eus pour s'en aller là-bas. Mais il me sembla remarquer que sa gaîté était plus ou moins forcée et à diverses reprises je vis son regard perçant fixé sur moi d'une façon qui m'agaçait au delà de toute expression.

Lorsque je me levai enfin, il suivit mon exemple. Viola, selon sa coutume, m'accompagna jusqu'à la porte de la maison, mais il me sembla remarquer, ce soir-là, une certaine hésitation et moins d'abandon dans ses manières. Eustache Grant passa devant nous, ouvrit la porte et se tint sur le seuil. Je m'attardai un instant pour dire une dernière fois bonsoir à Viola.

Grant tourna la tête de notre côté avec un mouvement d'impatience. Un reverbère, placé en face de la maison, éclairait tout le vestibule. Je pouvais donc voir distinctement la figure de cet homme et je saisis dans son regard, à ce moment-là, une expression qui me révèla toute la vérité.

Cet Eustache Grant, je n'en pouvais douter, aimait Viola autant que je l'aimais. Toute ma jalouse défiance fut à l'instant en éveil. Je saisis la main de Viola et je l'entraînai dans un petit salon tout proche de la porte d'entrée. Elle me regarda d'un air effrayé.

— Viola, dis-je, qui est cet homme?

— Mais, mon bien-aimé, je vous l'ai dit déjà: c'est Eustache Grant, mon tuteur!

— Qui est-il? Quelle est sa profession?

— Ah! cela, c'est encore un secret. Il vous le dira quelque jour, car vous l'aimerez comme un frère, Julian, quand vous le connaîtrez.

— Jamais! Écoutez-moi, Viola, cet homme est amoureux de vous.

Elle ne répondit pas, et à la lueur du rayon de lumière qui passait par la porte entr'ouverte je vis une expression de regret et de pitié se répandre sur son doux visage.

— Vous le saviez? m'écriai-je.

— Je l'ai craint, en effet. Pauvre Eustache!

L'intonation de ces deux dernières paroles fut un baume pour mon cœur. Elle me garantissait suffisamment que je n'avais pas de rival à redouter. Je serrai Viola dans mes bras et la quittai. Grant était resté sur le seuil, m'attendant évidemment. Une fois sur la route, je m'arrêtai guettant le passage d'un fiacre vide.

— Vous serait-il désagréable de faire un bout de route avec moi à pied, M. Vane? dit Grant.

— J'ai une assez longue distance à franchir, et je préférerais trouver une voiture.

— Je ne vous emmènerai pas loin, mais j'aurais quelque chose d'important à vous dire.

Il se tourna vers moi d'un air impérieux, et comme ne doutant pas de mon obéissance. J'hésitai un instant, puis, prenant une décision, je le rejoignis et nous cheminâmes côte à côte.

Un silence glacé régnait entre nous. Cependant, tandis qu'à la lueur des réverbères j'examinais furtivement la puissante encolure et la remarquable figure de mon compagnon de route, le démon de la méfiance se réveilla de nouveau en moi. Comment, à mérites égaux, était-il possible qu'une femme me préférât à cet homme-là? Et, grâce au silence que j'avais observé sur mon vrai nom, Grant devait offrir à une femme des perspectives pour le moins équivalentes aux miennes.

A un moment donné, mon compagnon s'arrêta devant une maison, dont il ouvrit la porte au moyen d'un passe-partout. Il m'invita à le suivre et m'introduisit dans une chambre du rez-de-chaussée. Une fois entré, sa manière d'être changea. Maintenant il était mon hôte et j'étais son visiteur. Il commença par s'excuser au sujet du désordre qui régnait dans l'appartement. De retour seulement depuis la veille, il n'avait pas encore eu le temps de se réinstaller. La chambre, bien que meublée simplement, témoignait du goût et de la culture d'esprit de son possesseur. Des livres étaient semés un peu partout et Grant dut en enlever une pile de la chaise qu'il me présenta.

— Vous fumez? demanda-t-il en ouvrant un étui de cigares. Et puis-je vous offrir un verre de cognac et de soda?

En parlant ainsi, il ouvrait un dressoir et en tirait deux bouteilles. Je refusai ses offres et attendis en silence la communication qu'il avait à me faire. Il était demeuré debout, le dos appuyé à la cheminée et bourrait machinalement une pipe. Il n'alla pas pourtant jusqu'à l'allumer et, bien que j'affectasse la plus parfaite indifférence en portant mes regards dans une autre direction que la cheminée, je m'apercevais parfaitement qu'il scrutait attentivement mon visage.

Cette minutieuse étude de ma physionomie me devint intolérable.

— Vous avez quelque chose à me communiquer, M. Grant, dis-je enfin.

— Oui, et je suis en train de me demander comment je dois m'y prendre pour vous le dire. Je suis un peu physionomiste et j'étudiais vos traits pour me fixer sur la tactique à suivre.

Je souris dédaigneusement et n'ajoutai rien. Il était libre de me regarder ainsi toute la nuit si cela lui convenait. Tout à coup, d'une voix brève et aiguë, il rompit ce silence prolongé:

— Pourquoi portez-vous un faux nom? s'écria-t-il.

HUGH CONWAY.
(Imité de l'anglais).

(*La suite à la prochaine livraison*).

M. CRISPI

SA VIE – SON CARACTÈRE – SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(*Suite*).

Le mouvement insurrectionnel sicilien, si longtemps retardé par l'indécision des chefs et par suite aussi des conseils que La Farina faisait parvenir à quelques individualités de l'île en relations avec certains membres des comités dépendants du parti d'action, avait enfin éclaté le 4 avril. Ainsi, ce qui n'avait pas été fait le 4 octobre 1859, jour primitivement indiqué, lorsqu'on comptait sur le Piémont comme sur le libérateur assuré, s'effectuait six mois plus tard. Dans l'intervalle, les comités révolutionnaires n'étaient pas restés inactifs. Au son des cloches du couvent de la Gancia, mises en branle par Francesco Riso, l'héroïque homme du peuple, les libéraux en armes avaient essayé de soulever la population palermitaine. Trahis avant même d'avoir donné un commencement d'exécution à leurs desseins, les insurgés de Palerme avaient eu le dessous, et les plus infortunés d'entre eux expiaient bientôt après, sous les balles des escouades d'exécution, le crime d'avoir aimé leur pays et la liberté. Il en était arrivé de même des insurrections qui, en même temps, ou peu après, avaient éclaté dans d'autres villes et localités voisines, — Milazzo, Barcelonne, Patti : toutes avaient été aussitôt, ou presque aussitôt, réprimées. Vaincus dans les villes, ceux des insurgés qui avaient pu se soustraire aux poursuites des autorités, s'étaient jetés dans les campagnes, attendant des jours meilleurs,

[1] Voir les livraisons du 25 octobre, du 10 et 25 novembre et du 10 et 25 décembre.

bravant de leur mieux les troupes bourboniennes lancées à leur poursuite.

Lorsque Rosalino Pilo, bien digne du nom de « Précurseur » de Garibaldi, Rosalino qui avait dit: « S'ils (les Siciliens) ne font pas une révolution, c'est moi qui imprime le mouvement! » — débarquait (6 avril) aux Grotte, près de Messine, deux jours s'étaient écoulés depuis l'insurrection de Palerme. On en connaissait déjà l'insuccès. Le mauvais accueil, le découragement des Messinais lui fit comprendre que c'était à Palerme, dans la capitale même de l'île, ou dans ses environs immédiats, que le feu de l'insurrection devait être entretenu. C'est donc vers Palerme qu'il se dirigea. Y vouloir pénétrer eût été folie; folie que de chercher à y renouer les fils de la conspiration. Il resta dans les alentours, où d'autres se rallièrent à lui. Il entra dans Carini, mais en fut bientôt chassé par les troupes du roi François II. Il devait y rentrer peu après. Mais, en attendant, sur leur route, de Messine à Palerme, Pilo et Corrao avaient eu soin de semer la bonne parole, d'annoncer la prochaine arrivée de Garibaldi et d'une expédition dirigée et commandée par lui. Sans rien savoir de précis, on avait donc dans toute l'île le pressentiment de prochains événements. Cela suffisait pour jeter l'inquiétude dans les rangs des partisans du régime des Bourbons, pour entretenir les plus chaudes espérances dans le cœur des libéraux.

∴

En Piémont, l'insurrection de Palerme du 4 avril, celle de la nuit du 10 au 11 à Messine, n'avaient pas produit chez tous le même effet. Tandis que le parti d'action en concevait de grandes espérances et se préparait à seconder l'insurrection sicilienne, l'attitude des modérés, de ce parti dont La Farina était le chef visible et qui paraissait s'inspirer de M. de Cavour, avait été une attitude de défiance. Ce parti admettait l'utilité d'une révolution en Sicile, pour amener l'annexion de l'île, mais il ne consentait qu'à une révolution faite à sa manière, par lui, à son usage, et surtout au moment qu'il aurait choisi. M. de Cavour homme supérieur, et de cent coudées, à ceux qui le composaient, Cavour homme de génie, plus et avant que d'être homme d'état, discernait peut-être déjà tout l'avantage que le Piémont pouvait tirer des événements qui éclateraient dans le midi de la péninsule. Mais il redoutait l'action du

parti mazzinien, il se préoccupait, lui, ministre d'une monarchie, du danger d'une révolution, même unitaire, suscitée, dirigée par des républicains déclarés. Ses craintes ne cessèrent jamais. Mais il eut le grand mérite de laisser faire bien des choses, de rassurer par son maintien l'Europe craintive et soupçonneuse, et, dès qu'il le put, de prendre en main la direction des affaires, de dominer, diriger et, d'après l'expression de Crispi, de *diplomatiser* la révolution.

« Croyez-vous, disait Crispi à la chambre des députés, le 18 mai 1883, croyez-vous, messieurs, qu'autant l'honorable Minghetti que l'illustre comte de Cavour, bien qu'ils n'aient pas été des unitaires de la veille, n'aient pas rendu de grands services à notre cause? Ils ont modéré notre impatience et peut-être empêché que par notre action téméraire et insuffisamment préparée, l'Italie ait rencontré l'abîme et que la constitution de l'unité nationale en ait été retardée. Je dirai plus, messieurs. Si la révolution italienne n'avait pas été soumise à un frein, peut-être n'eût-elle pas été reconnue en Europe; peut-être n'aurait-elle pu se *diplomatiser*, passez-moi la phrase, sans le concours de Camille de Cavour. »

Paroles très justes, très sagement inspirées, très méritoires aussi, dans la bouche d'un homme qui n'avait eu qu'à se plaindre, sinon de Cavour lui-même, du moins de son gouvernement et de ses amis et clients.

∴

Mais au moment où nous sommes encore, M. de Cavour était absorbé par d'autres devoirs et par d'autres préoccupations. Pour un homme d'état, obligé à un labeur de chaque jour, en face d'une diplomatie soupçonneuse, les intérêts du moment priment tout. Il ne fallait pas risquer de compromettre les résultats déjà acquis dans l'Italie centrale. Que l'on ajoute à cela que M. de Cavour connaissait peu, ou ne connaissait pas du tout, le midi de l'Italie; que la Sicile notamment était pour lui une terre inconnue; que, pour ce qui la concernait, il était obligé de se fier à d'autres, et que, pour comble de malheur, sa confiance à cet endroit avait été mal placée, et l'on comprendra comment et pourquoi son coup d'œil, dans la circonstance, semble moins certain, sa conduite moins assurée. On lui avait fait croire que le mouvement insurrectionnel sicilien aurait été étendu, pressant, franchement monarchique et annexionniste, guidé par des hommes fidèles et disciplinés.

Dans ce cas, l'intervention du Piémont aurait eu toutes les apparences et toutes les excuses de la légitimité. Au lieu de cela, que se produisait-il? Le mouvement se manifestait limité, étroit même, sans tendances bien déterminées, à part l'aspiration à un changement de régime, — dirigé par des inconnus, ou par des hommes dont le passé pouvait être suspect au premier ministre d'une monarchie, par des hommes qui lui étaient représentés comme des suppôts de ce mazzinianisme qu'il redoutait par-dessus tout. Que l'on se reporte à l'époque dont nous parlons, que l'on considère les circonstances, et l'on verra que M. de Cavour, ministre responsable de celui qui n'était encore que le roi de Sardaigne, avait quelque raison de se méfier de ce qui se passait et plus encore de ce qui se préparait. Il est peut-être permis, en politique, à qui n'a rien à perdre, de jouer un coup de hasard; mais M. de Cavour représentait un principe et une cause, et s'il lui était permis de jouer, ce n'était qu'à coup sûr, avec tous les atouts en mains et à condition de gagner la partie, — de gagner toujours, — sans jamais compromettre ce qui était déjà acquis.

∴

Le parti révolutionnaire, lui, avait foi dans ses moyens, dans ses voies, dans ses principes. Connaissant mieux la Sicile, il savait que difficilement la révolution, d'elle-même, s'y serait soutenue, mais il avait aussi la conviction qu'avec des aides du dehors elle pouvait devenir invincible et irrésistible. Pour éviter que la révolution fût condamnée à s'éteindre, il fallait donc la soutenir par des secours, par des envois d'hommes, d'argent, d'armes. C'est pourquoi Crispi, Bertani, Bixio s'étaient efforcés d'obtenir de Garibaldi la promesse qu'aussitôt l'insurrection déclarée, quels que fussent le nombre et la force des insurgés, il accourrait avec ses volontaires pour leur prêter main forte et les guider à la victoire.

Garibaldi promit. Mais en face de la révolution du 4 avril, aussitôt réprimée, suivie de faits mal expliqués, en face des nouvelles contradictoires auxquelles donnaient lieu les conditions de l'île, il hésitait encore ou semblait hésiter. La partie qu'il allait jouer était trop forte; trop gros était l'enjeu pour le hasarder sur un coup incertain. Un grand capitaine disait qu'il ne livrait bataille que lorsque le 75 pour cent des probabilités étaient pour la victoire. Mais pour une expédition en Sicile on était encore loin du compte. Cependant, sa nature aven-

tureuse, son caractère généreux aidant, il venait de céder — nous l'avons vu — aux arguments de ceux qui le pressaient, de Bertani, de Bixio, de Crispi surtout, qui avait eu gain de cause. Le départ était décidé. Les difficultés de principe vaincues, restaient celles d'exécution. Les volontaires étaient réunis, mais en moins grand nombre qu'on aurait pu l'espérer, et cela à cause de l'incertitude qui n'avait cessé de régner sur le moment où l'expédition aurait lieu et par suite des entraves précédemment mises à ce qu'elle s'effectuât; l'argent était rare; les armes étaient insuffisantes; les 700 fusils fournis par La Farina étaient jugés par Garibaldi de « vieilles ferrailles ». C'était cependant là tout ce dont on disposait; c'était cela qu'il fallait employer ; c'est avec ces moyens, et non avec d'autres, qu'il fallait aller de l'avant et vaincre.

*
* *

Le départ, à lui seul, était chose compliquée et d'une exécution difficile. Embarquer un millier d'hommes, avec les armes et le bagage que ce nombre comporte, en pleine paix, pour une expédition non autorisée, et le faire à l'insu des pouvoirs constitués, n'est pas chose facile. Mais Garibaldi avait chargé de ce soin un maître homme — Nino Bixio, frère d'Alexandre, bien connu à Paris, avant lors et depuis. — Nino Bixio, hardi génois qui, dans son jeune âge, traversait les rues de sa ville natale en sautant d'un toit à l'autre, qui avait fait tour à tour le vagabond, le mousse, le capitaine au long cours, le commerçant, le soldat, qui avait navigué sous toutes les latitudes et à travers une existence des plus accidentées, dans les circonstances les plus étranges de la bonne et de la mauvaise fortune, avait conservé son nom et son honneur intacts, son caractère droit et intègre, son cœur tendre et ouvert aux plus saines affections.

Il n'avait pas été difficile de trouver des bateaux. Raffaele Rubattino, célèbre armateur, patriote éminent, avait permis que l'on s'emparât de ceux des siens qui se trouvaient dans le port de Gênes, pourvu que sa complicité fût masquée sous l'apparence d'une violence qu'on lui ferait subir. Il fallait que l'on eût l'air de s'emparer de ses bateaux par la force. Ce feint acte de piraterie exigeait dans l'exécution une série d'opérations qu'un homme du métier pouvait seul accomplir: démarrer les bateaux, allumer les chaudières, mettre les machines

en mouvement, diriger les bateaux hors du port. Mais Nino Bixio était apte à suffire à tout.

Les deux bateaux sur lesquels Bixio jeta son dévolu furent le *Lombardo* et le *Piemonte*, qui se trouvaient à l'ancre dans un coin du port de Gênes, séparés l'un de l'autre par une vieille carcasse vermoulue, la *nave Joseph*. Ce rebut des mers fut choisi par Bixio comme base d'opérations. C'est là que pendant plusieurs jours de suite on transporta des caisses mystérieuses, des sacs, des ballots soigneusement enveloppés. La police fermait les yeux: c'était tout ce qu'on attendait d'elle, et cette connivence tacite, voulue et ordonnée par M. de Cavour, fut un service inappréciable rendu à l'expédition.

Le soir du 4 mai, une quarantaine d'hommes, marins ou volontaires garibaldiens, se trouvèrent réunis sur la *nave Joseph*. Bixio arrive, se coiffe d'un képi de major et dit à ses hommes:

— Maintenant, je commande.

Ses ordres se résument en quelques mots: se jeter, le revolver au poing, sur les bateaux voisins, réveiller les hommes de bord, qui feignent de dormir; obliger les machinistes, les marins, etc., qui feindront de résister, à faire chacun ce qui est de son métier en vue d'un départ immédiat. Tout s'accomplit en silence, d'après l'ordre convenu, tout ce monde jouant son rôle à perfection. A l'aube les deux bateaux à vapeur sortaient du port et se dirigeaient à l'est, vers Quarto, lieu fixé pour l'embarquement. Bixio avait pris le commandement du *Lombardo*, et donné au sicilien Castiglia, capitaine au long cours, aujourd'hui consul général à Odessa, celui du *Piemonte*. Achille Campo, sicilien, était préposé à la machine du *Piemonte;* Giuseppe Orlando, de la grande famille des patriotes, constructeurs et armateurs de ce nom, avait la direction des machines du *Lombardo*.

Sur le rivage, au fond d'une petite anse, se tenait Garibaldi, entouré de ses amis: revêtu de la légendaire chemise rouge des volontaires, son *puncho* de drap de Sardaigne jeté sur l'épaule, le sabre au côté, le revolver à la ceinture, tranquille, calme, le visage éclairé de temps à autre de sourires de bon augure. Autour de lui ses aides-de-camp et ses fidèles: Sirtori, qui avait dit: « Je ne crois pas à la réussite de l'expédition, mais si Garibaldi va, j'y vais; » les trois frères Cairoli, à la tête d'une escouade de jeunes gens de Pavie; les hongrois Turr et Tukery; les mantouans Acerbi, vétéran de 1848, et Ippolito Nievo, soldat et poète; Domenico Mauro et Luigi Miceli, calabrais;

Missori et Nullo, l'un milanais, l'autre bergamasque, types l'un et l'autre de vaillance héroïque, aristocratique, élégante; les frères Mori, Savi, Stallo, Burlando, Canzio, génois; Schiaffino, marin et soldat; Manin, de Venise, fils de Daniel; Montanari, de Modène, survivant miraculeux des combats les plus désespérés; Giacinto Bruzzesi, romain; Bandi, toscan; et parmi les siciliens Francesco Crispi, le ressort caché de l'audacieuse entreprise, Giuseppe La Masa, Giacinto Carini, Mario Palizzolo, Salvatore Calvino, Alessandro Ciaccio, Vincenzo Fuxa, tous patriotes d'ancienne date, tous éprouvés par les combats, par l'exil, par la prison.

En deux heures l'embarquement s'achève et les deux bateaux prennent le large. Mais, — malheur ou trahison, les armes manquaient.

La plupart des fusils destinés à l'expédition avaient été expédiés de Milan à Sampierdarena, et de là, sur deux barques, devaient être amenés, dans la nuit, en mer à la hauteur de Bogliasco, et être pris à bord par les deux bateaux à vapeur. Les barques ne paraissant pas, Nino Bixio avait continué sa route pour Quarto, en proie à une violente fureur. On ne sut jamais le fin mot de la chose. Garibaldi qui suspectait difficilement le mal et rarement perdait son calme dans les circonstances les plus graves, écrivait à Bertani de Talamone, le 8 mai:

« Dans la nuit de notre départ, les deux barques de Profumo se sont perdues. Ces barques portaient les munitions, les capsules, toutes les carabines-revolver, deux cent trente fusils, etc. Le jour suivant nous les avons vainement cherchées pendant plusieurs heures.... »

D'après la version la plus accréditée, les barques furent détournées de leur route dans un but de contrebande. L'explication est insuffisante. Il y eut un traître, mais un seul. Tous les autres s'efforcèrent toujours de décharger leur responsabilité et y réussirent. Les fusils ne furent pas perdus pour cela; repris quelques jours plus tard par Maurice Quadrio et par Bertani, ils furent envoyés en Sicile et servirent aux expéditions successives.

∴

Au moment de quitter le rivage, Garibaldi consignait à son vieil ami Vecchi un paquet de lettres à jeter à la poste. Une de ces let-

tres était adressée à Victor-Emmanuel et conçue dans les termes suivants :

« Sire !

« Le cri de douleur qui de la Sicile est parvenu à mes oreilles a profondément ému mon cœur et celui de quelques centaines de mes vieux compagnons d'armes.

« Je n'ai pas conseillé le mouvement insurrectionnel de nos frères de Sicile ; mais du moment qu'ils se sont soulevés au nom de l'unité italienne, dont Votre Majesté est la personnification, je n'ai pas dû hésiter à me mettre à leur tête contre la plus infâme tyrannie de notre époque.

« Je sais que je me lance dans une entreprise périlleuse, mais je place ma confiance en Dieu, non moins que dans le courage et dans l'abnégation de mes compagnons. Notre cri de guerre sera toujours: « Vive l'unité de l'Italie! Vive Victor-Emmanuel, son premier et plus vaillant soldat ! »

« Si nous succombons, j'espère que l'Italie et l'Europe libérale n'oublieront pas que notre entreprise a été décidée par des motifs dépouillés de tout égoïsme et exclusivement patriotiques.

« Si nous réussissons, je serai heureux d'orner de ce nouveau joyau la couronne de V. M., à condition toutefois que V. M. s'oppose à ce que ses conseillers ne cèdent cette terre à l'étranger, comme ils l'ont fait de ma ville natale.

« Une seule raison m'a empêché de communiquer à V. M. mon projet ; c'est la crainte que, par suite de la dévotion que je lui professe, V. M. ne réussît à me désarmer de sa mise à effet.

« De V. M.

« le plus dévoué serviteur
« GIUSEPPE GARIBALDI. »

* * *

Les volontaires en étaient réduits à n'avoir que leurs armes et leurs munitions personnelles. Les carabiniers génois et les chasseurs de Pavie étaient, à la vérité, munis d'excellentes armes de précision, achetées en Suisse, mais ils ne formaient qu'une minorité dans le corps d'expédition. Des autres volontaires, tel ne possédait qu'un revolver, tel autre qu'un sabre, ou une paire de pistolets.

Ce n'était pas là un armement sérieux pour une expédition qui

allait se trouver aux prises avec trente ou quarante mille hommes de troupes régulières, bien équipées et bien armées.

Que faire? différer le départ, c'était rendre l'expédition impossible et la faire tomber dans le ridicule. D'autre part, comment se procurer des armes? Tous étaient perplexes. Garibaldi trancha la question en donnant l'ordre de mettre le cap sur le canal de Piombino. Il savait que l'arsenal d'Orbetello renfermait un certain nombre de canons et de fusils. Il se proposait de s'en emparer par l'adresse ou par la force. En même temps il aurait pris au passage une troupe de deux cents volontaires toscans dont le départ lui avait été annoncé de Livourne.

Le 7 mai, à 7 heures du matin, l'expédition jetait l'ancre dans le port de Talamone, à la frontière toscane. Peu d'instants après, Garibaldi en débarquait en uniforme de lieutenant-général de l'armée sarde, — grade qu'il avait conquis dans la campagne de 1859, à la tête de ses chasseurs des Alpes. C'était la première fois et ce fut la dernière qu'il revêtit cet uniforme chamarré et galonné, si peu adapté à sa nature simple, ennemie de tout faste. Il était accompagné d'Étienne Türr, chargé par lui de se rendre à Orbetello auprès du commandant de la forteresse pour demander, au nom du général, des canons, des fusils et des munitions. En guise de pleins-pouvoirs et de lettres de créance, Garibaldi munit Türr d'un bout de billet ainsi conçu:

« Croyez à tout ce que vous dira mon aide-de-camp Türr et aidez-nous, par tous les moyens, dans l'expédition que nous entreprenons pour la gloire du Piémont et pour la grandeur de l'Italie. Vive Victor-Emmanuel! Vive l'Italie!

« G. GARIBALDI. »

Le commandant de la forteresse d'Orbetello se nommait le lieutenant-colonel Giorgini, de l'armée toscane passé à l'armée sarde. Türr formula sa demande, fit entendre que l'expédition se faisait par la volonté formelle, mais tenue à rester secrète, du roi Victor-Emmanuel, que d'autres armes avaient été données à l'expédition et que seulement par un cas fortuit elles n'avaient pu être chargées à bord. Türr réussit, sinon à persuader le commandant de la place, du moins à faire vibrer en lui la fibre patriotique. Giorgini consentit à livrer les armes confiées à sa garde. « Militairement je commets une faute, dit-il, mais je le fais pour la gloire de mon roi et pour le bonheur de mon pays. »

Grâce à lui, l'expédition avait maintenant des fusils, des munitions, même une colubrine de six, montée sur un affût de marine, et trois autres canons, dont un seul cependant muni d'affût et d'avant-train. Deux de ces pièces purent être débarquées en Sicile; les autres restèrent à bord et tombèrent, comme les deux bateaux à vapeur, au pouvoir de la marine napolitaine.

*
* *

Un autre fait encore signala le débarquement de Talamone.

L'expédition de Sicile ne devait pas, dans l'idée de Garibaldi, rester un fait isolé; le plan du général était complexe. Il voulait attaquer à la fois les États pontificaux et le royaume des Deux-Siciles. Lorsque, le 16 avril, à la suite de bonnes nouvelles venues de Sicile, il envoyait Crispi et Orlandi à Turin, Nuvolari à Pavie et Stradella pour réunir des armes, de l'argent, des volontaires en vue de l'expédition de Sicile, il écrivait à Bertani: « Il est indispensable de dire à Pellegrini qu'il se prépare à aller dans les Abruzzes pour les soulever, de voir combien des nôtres, — de ceux qui ne viendront pas avec nous, — pourront être dirigés sur l'Italie centrale pour soulever les Marches, l'Ombrie, et d'exciter tout homme de cœur à seconder ce mouvement.... Envoyer le plus de monde possible sur toutes les frontières de la Toscane, vers Arezzo, vers la Cattolica, et que la jeunesse se jette par bandes dans les États pontificaux! Former des bandes dans les Abruzzes si l'on ne peut y exciter l'insurrection. En faire de même dans les Calabres; provoquer, à Naples, toute démonstration possible; en faire de même partout, sur les côtes napolitaines, où l'on aura quelque chance d'aboutir.... »

Arrivé à Talamone et pendant que Türr se rendait à Orbetello pour en rapporter les armes cédées par Giorgini, Garibaldi appelait à lui le colonel Zambianchi et lui proposait de se mettre à la tête d'une troupe de chasseurs des Alpes pour tenter du côté d'Orvieto une invasion du territoire pontifical. Il lui donnerait des armes et de l'argent, et lui céderait la colonne toscane annoncée de Livourne. Zambianchi et ses hommes formeraient ainsi l'avant-garde d'une expédition en préparation à Gênes et que devaient commander Cosenz et Medici; lui-même, Garibaldi, paraîtrait peut-être en Ombrie pour prendre le commandement de l'expédition.

Les instructions données au colonel Zambianchi portaient qu'il

envahirait le territoire pontifical, susciterait l'insurrection et chercherait de l'étendre dans les États du roi de Naples. S'il venait à se trouver avec d'autres corps italiens, il s'unirait à eux pour opérer en commun. Si à la tête de ces corps se trouvaient les brigadiers Cosenz ou Medici, il se placerait sous leurs ordres; si la guerre venait à éclater entre Victor-Emmanuel et les « tyrans » de l'Italie méridionale, il se mettrait sous les ordres du roi ou de qui commanderait en son nom. Ces instructions étaient données par écrit et signées « G. Garibaldi, général du gouvernement de Rome, élu par le suffrage universel et muni de pouvoirs extraordinaires. »

∴

La preuve de l'importance que Garibaldi ajoutait à cette expédition se retrouve dans le fait qu'il se priva pour elle de quatre-vingts volontaires qu'il avait à bord, auxquels il abandonna soixante bonnes carabines et quarante revolvers, et des deux cents Toscans qui venaient le rejoindre sous les ordres d'Andrea Sgarallino et du frère de Felice Orsini.

Le tort de Garibaldi était d'avoir choisi Zambianchi, intransigeant tellement outré que les triumvirs, à Rome, en 1849, avaient dû le punir sévèrement des sévices exercées contre des prêtres, — notamment de la sanglante tragédie de San Callisto. Il effrayait le clergé et les populations et devait misérablement échouer dans la tâche qui lui était confiée. Mais, à d'autres points de vue, le débarquement et l'expédition Zambianchi produisirent l'effet voulu. Les troupes napolitaines précédemment massées sur le Tronto avaient été rappelées en toute hâte à Naples, lorsque les préparatifs de Gênes avaient été connus; dès que la nouvelle des faits de Talamone et Orbetello se répandit à Naples, ces mêmes troupes reçurent le contr'ordre de reprendre leurs positions, en prévision d'une invasion par terre. De même, les troupes pontificales furent dirigées vers la frontière toscane. L'attention publique était donc momentanément détournée du véritable but de l'expédition et le gouvernement des Deux-Siciles induit en erreur sur les mouvements de Garibaldi.

∴

On a vu le titre que prenait Garibaldi au début de l'expédition: Il était étrange que lui qui, à Orbetello, s'habillait en général pié-

montais, signât ses proclamations et ses ordres du jour de son vieux titre de 1849: général de la République Romaine. Ce titre s'accordait mal avec le mot qu'il ne cessait de répéter et qui formait la devise de l'expédition: « Italie et Victor-Emmanuel. » Crispi lui fit remarquer la discordance entre un terme et l'autre et l'engagea à adopter le titre qu'il porta jusqu'à Salemi, où il devait se proclamer dictateur: le titre de « Commandant des forces nationales en Sicile. »

∴

On a dit qu'une autre question plus grave s'était déjà soulevée à bord: celle du drapeau; que les républicains de l'expédition tâchèrent de persuader Garibaldi à arborer un drapeau où le nom de Victor-Emmanuel ne figurât pas; que Garibaldi répondit que lorsqu'il s'agissait de porter secours à des frères, il n'y avait pas lieu de soulever une question de ce genre. Celui qui avait pris la parole ayant répliqué que l'on ne pouvait aller imposer aux Siciliens ni une monarchie, ni une république, et qu'il n'y avait qu'à les laisser libres de choisir le gouvernement qu'ils préféreraient, Garibaldi n'aurait plus répondu ou aurait répondu évasivement, ce qui avait fait croire qu'il cédait. On a ajouté qu'après l'ordre du jour de Talamone, où la formule « Italie et Victor-Emmanuel » était de nouveau adoptée, il fut tenu à bord du *Lombardo* un conciliabule entre les frères Mosto, Savi, Crispi, Orlandi, Miceli, Calvino, Bellisomi et quelques autres, pour décider ce qu'il fallait faire. Considérant que beaucoup de volontaires auraient suivi l'exemple de ceux qui auraient débarqué sous ce prétexte, et que le sort de l'entreprise, déjà si périlleux en aurait été compromis, il aurait été sagement décidé par la majorité de suivre le drapeau déployé par le général. Un petit nombre seulement s'était obstiné dans ce respect fanatique d'un principe et avait débarqué. Ce dernier point est seul vrai; le fait du conciliabule est controuvé. Crispi, du moins, ne prit part à aucune réunion de ce genre et n'en eut même pas connaissance. Si cette réunion fut tenue, elle eut lieu sans lui et à son insu. Le drapeau de l'expédition ne pouvait être, selon lui, mis en question. Dans sa réponse aux Siciliens, le 29 septembre 1859, Garibaldi avait écrit:

« Frères, la cause que je défends ainsi que mes compagnons d'armes est la cause unitaire, celle de l'Italie qui nous appartient de Trapani à l'Isonzo, de Tarante à Nice.... Ralliez-vous à notre

programme : *Italie et Victor-Emmanuel !* » Dans sa lettre à Rosalino Pilo, de Caprera, 15 mars 1860, il répétait encore; « Entendez-vous avec Bertani.... En cas d'action rappelez-vous que le programme est celui-ci : *Italie et Victor-Emmanuel !* » Aucune erreur n'était possible. Ni Crispi ni aucun de ceux qui avaient suivi Garibaldi ne pouvaient ignorer sous quel drapeau ils devaient marcher.

*
* *

Ce fut à Talamone que le corps des volontaires s'organisa. Sirtori reçut le grade de chef d'état-major, Crispi et Manin furent nommés sous-chefs. Les volontaires formèrent sept compagnies, dont cinq montèrent à bord du *Lombardo,* deux avec Garibaldi, son état-major et les carabiniers génois sur le *Piemonte.*

Repartie de Talamone, l'expédition navigua tout le soir du 8 et la journée du 9 sans incident notable. La mer était calme; une gaieté insouciante régnait parmi les volontaires. On employait les heures à déballer les armes, à les fourbir, à confectionner des cartouches, à fondre des balles.

Dans la nuit du 9 au 10, l'expédition courut un danger des plus graves. Le *Piemonte* filant deux nœuds à l'heure de plus que le *Lombardo,* les deux bâtiments s'étaient perdus de vue. Or Garibaldi n'avait pas encore fixé le point de débarquement, laissant aux circonstances et plus encore aux dispositions de la croisière ennemie d'en décider. Arrivé dans les eaux de Marittimo et Favignana, il résolut de naviguer couvert par les deux îles et de se jeter ensuite rapidement sur la côte sicilienne dans l'endroit qui se présenterait comme le plus favorable. Il fallait faire connaître cette résolution à Bixio qui commandait le *Lombardo.* Garibaldi se détermina donc à l'attendre. Mais comme au nord et au couchant on voyait poindre dans la nuit les fanaux rouges de la croisière ennemie, Garibaldi ordonna d'éteindre tous les feux à bord et de garder le silence le plus absolu. Le *Lombardo* continuant sa route, découvrit à peu de milles de Marittimo la masse noire du *Piemonte* et le prit pour un navire ennemi aux aguets. L'ordre de Garibaldi, en cas de rencontre ennemie, était: à l'abordage! Bixio appelle aussitôt aux armes; commande au machiniste de forcer les feux, au timonier de diriger la proue du navire contre le supposé croiseur ennemi. Tout le monde à bord est sur pied, le *Lombardo* se lance

à toute vapeur sur le mystérieux navire, quand une voix sonore, chaude, pleine s'élève dans la nuit:

— Nino!... Oh! Nino!...

Un seul cri retentit à bord du *Lombardo :*

— Le général!

On s'accoste.

— Que diable faites-vous? Vous voulez donc nous couler à fond!

— Général, je ne voyais plus les signaux....

On approchait du but. De ce moment les deux bateaux marchèrent de conserve.

∴

Le lieu de débarquement, avons-nous dit, était encore incertain. Garibaldi s'en était préoccupé depuis les premiers préparatifs de l'expédition. Lorsque le pilote Raffaele Motto, qui avait accompagné Rosalino Pilo et Corrao en Sicile, lui avait fait son rapport, il l'avait interrogé sur ce point, et Motto, se faisant fort de l'avis de Corrao, conseillait Trapani. Mauvais conseil s'il en fût, et que Crispi n'aurait pas manqué de combattre.

En effet, au point de vue de la navigation, les approches de ce port présentaient un grave inconvénient dans la présence de bancs de sable. Au point de vue militaire, la localité n'aurait pas été moins mal choisie, car, de même que les autres villes, depuis le 4 avril, Trapani était gardée par une forte garnison et pourvue d'artillerie.

On avait parlé de Marsala, mais, d'après les informations de Crispi, Marsala était fortement occupée par des troupes et le voisinage de Trapani permettait d'y amener sans délai des renforts. Crispi conseillait au général d'aborder entre Sciacca et Menfi, sur la côte sud de l'île, point éloigné de tout endroit fortifié et dégarni de troupes, dans une localité nommée Porto Palo. Une baie d'un commode abord y promettait toutes facilités au débarquement; il était aisé d'y organiser la marche en avant, de s'y refournir de vivres, etc. Dans la matinée du 11, encore dans les eaux des Égades, le général avait appelé Crispi à lui. Ils discutèrent entre ux ce point important entre tous. Garibaldi penchait encore pour Iarsala. Crispi insistait pour Porto Palo. Pendant ce temps, on écouvre Marsala; deux navires s'y trouvent; ce sont des navires e guerre. Portent-ils le pavillon napolitain ou appartiennent-ils une marine étrangère? On discute et cherche d'éclaircir ce doute

inquiétant. En ce moment un schooner anglais s'approche du côté de levant. On en approche à portée de la voix.

— D'ou venez-vous?

— De Marsala.

— Quels navires avez-vous laissés dans le port?

— *English steamers!*

Cette réponse redonne la joie aux garibaldiens. Quelques instants après, une *palanza*, barque de pêcheurs à rames, accoste le *Piemonte.* On interroge le patron; lui aussi vient de Marsala.

— Y a-t-il des troupes dans la ville?

— Elles sont parties hier.

— Où se trouve la flotte?

— Dans la direction du levant.

Les circonstances étaient plus favorables qu'on eût osé l'espérer. Aussitôt Garibaldi donne ordre à Castiglia de forcer les feux, au *Lombardo* de suivre aussi rapidement que possible, et se dirige à toute vapeur sur Marsala.

Quatre bâtiments de la croisière napolitaine apparaissaient sur l'horizon et s'approchaient rapidement. Mais il était trop tard pour couper la route à l'expédition.

∴

Il était une heure de l'après-midi lorsque le *Piemonte* et le *Lombardo* entraient dans le port de Marsala ayant à dos les navires ennemis déjà à portée de canon et qui se rangeaient en ordre de bataille. Garibaldi donna aussitôt à Crispi l'ordre de descendre à terre et de prendre possession de la ville. Sicilien, il devait inspirer confiance à des compatriotes, et il lui était bien dû, après tout ce qu'il avait fait pour le succès de l'audacieuse entreprise, d'être le premier des Mille à toucher le sol de son île natale. Crispi débarqua suivi de cinquante carabiniers de Pavie, se rendit à la municipalité et s'en empara. Son principe étant: désorganiser les pouvoirs existants, en organiser de nouveaux, il convoqua pour le soir même, dans sa qualité de commissaire civil qui venait s'ajouter en lui à celle de sous-chef d'état-major, le conseil municipal de la ville. Le débarquement commença aussitôt. Pourquoi ne fut-il pas empêché par les marins du Bourbon? Fut-ce de crainte qu'une bordée n'atteignît les deux bâtiments anglais qui se trouvaient dans le port? Ou bien pour ne pas endommager quelques-unes des

nombreuses maisons anglaises qui s'alignent sur le rivage de Marsala? On ne sait. Mais quand, après de longues hésitations, le *Stromboli* se décida à tirer à boulet et à mitraille, il était trop tard: les dernières barques garibaldiennes avaient quitté le bord, et quand les marins napolitains montaient par une échelle de bord sur le *Lombardo,* Nino Bixio, qui avait voulu voir débarquer jusqu'à la dernière caisse, en descendait par le côté opposé.

Un des premiers ordres donnés par le général avait été de courir au télégraphe et de s'en emparer. Pentasuglia et deux autres se chargent de la chose. Le revolver sur la tempe, les employés sont forcés de livrer leurs appareils. Un garibaldien s'y installe, juste à temps pour recevoir un télégramme de Palerme, où l'on demande si des navires sont en vue.

— Aucun! est-il répondu.

Évidemment cette réponse était en contradiction avec les nouvelles dejà parvenues dans la capitale.

On réplique de Palerme:

— Mais les sémaphores que disent-ils?

— Mer tranquille!

Sur quoi, d'après l'ordre donné par Garibaldi, le fil était coupé.

∴

Garibaldi ne pouvait demeurer longtemps à Marsala, exposé à un débarquement de troupes royales. On insinue aussi qu'il craignait pour ses hommes l'abondance de bons vins trop capiteux à de trop bas prix. Garibaldi ordonne pour le lendemain matin la marche sur Palerme par la voie qui lui semble la plus facile et la plus courte, celle de Partinico et Monreale. Il sait que la rapidité de ses mouvements est pour lui le gage le plus sûr de victoire. Palerme! tel est aussi l'objectif indiqué par Crispi, par presque tous, contre un avis isolé qui voudrait que le général s'attardât dans l'intérieur jusqu'à ce que tous les partisans de l'indépendance sicilienne l'eussent rejoint. Mais Garibaldi a compris par l'accueil reçu à Marsala que les populations sont plutôt sous le coup de la surprise et de l'étonnement que de l'enthousiasme. Il ne force donc pas la marche jusqu'à Salemi le même jour. Il se fait précéder par des éclaireurs qui l'informent de l'état du pays et en même temps répandent à l'entour la nouvelle de son arrivée. Le soir du premier jour il s'arrête à Rampagallo, où le rejoint une

première bande, celle de Sant'Anna, composée de cinquante hommes armés de fusils de chasse! C'est à partir de Rampagallo que Sirtori cesse d'exercer les fonctions de chef d'état-major et que, sans en prendre le titre, Crispi en remplit toutes les attributions.

A Salemi, ancienne cité qui faisait partie de l'apanage de la couronne,[1] l'accueil est plus chaud qu'à Marsala, il est même déjà enthousiaste. Les paysans descendent des montagnes; les propriétaires laissent leurs villas pour venir saluer la légion libératrice et connaître ou voir de près le héros légendaire qui la conduit. D'autres bandes accourent, mal armées, mal équipées, sans munitions suffisantes, sans aucune instruction militaire, mais animées de cette ardeur patriotique qui, pareille à la foi, soulèverait les montagnes. Il en est, parmi elles, une de Castelvetrano que commande un capucin destiné à devenir le grand aumônier du dictateur, Fra Pantaleo. La révolution, à partir de ce jour, est réellement triomphante. Tout est mis à la disposition des *chemises rouges:* vivres, logements, chevaux, armes, — pour autant du moins qu'on en peut trouver. C'est de Salemi que l'idée révolutionnaire se propage dans toute la Sicile; c'est de Salemi que Garibaldi se met en communication avec Rosalino Pilo; de Salemi que part La Masa pour appeler le peuple aux armes; de là que sont expédiées dans toutes les directions les proclamations de Garibaldi, l'une aux soldats italiens, l'autre aux Siciliens, une troisième, caractéristique, aux « bons prêtres. »

⁂

Mais il était indispensable de donner sans retard au nouveau gouvernement de la Sicile une forme quelconque, la plus adaptée aux moments exceptionnels que l'île traversait. Déjà cette question avait été agitée à bord du *Piemonte* entre Garibaldi et les plus autorisés de ses compagnons, notamment siciliens, Carini, La Masa, Castiglia, Orsini, Crispi. Ceux-ci lui avaient présenté une adresse

---

[1] On distinguait, en Sicile, les villes et les terres en domaniales et baronales. Sur les premières le monarque exerçait, selon le terme consacré, un domaine absolu; les secondes étaient des fiefs seigneuriaux. Les villes domaniales envoyaient leurs représentants au Parlement; les villes baronales étaient représentées dans la chambre haute par le seigneur et titulaire du fonds. Salemi était ville domaniale. Voilà pourquoi la couronne d'Italie a pu tout dernièrement disposer du nom de cette ville pour en créer un comté.

pour l'inviter à assumer la dictature. De nouvelles instances lui avaient été faites dans ce sens par les autorités de Marsala et par celles de Salemi. Tous étaient d'accord sur ce point que le gouvernement le plus adapté était celui d'une dictature.

Garibaldi céda et le décret rédigé par Crispi et écrit de sa main fut lu sur la grande place de la ville, en présence du corps d'expédition, des bandes accourues, des autorités de la ville et de toute la population :

« Salemi, 14 mai 1860.

« ITALIE ET VICTOR-EMMANUEL.

« Giuseppe Garibaldi, commandant en chef les forces nationales en Sicile ;

« Sur l'invitation de citoyens notables et sur les délibérations des communes libres de l'île ;

« Considérant que, en temps de guerre, il est nécessaire que les pouvoirs civils et militaires soient concentrés en un homme seul ;

« Décrète :

« D'assumer, au nom de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, la dictature en Sicile.

« *Le dictateur :* G. GARIBALDI.

F. CRISPI. »

Ce décret est un des titres de gloire de Crispi, un des faits de sa vie dont il aime le mieux à se souvenir. C'est là que pour la première fois, dans un acte public, Victor-Emmanuel figure comme roi d'Italie. Émané dans une petite ville de Sicile, par le chef d'une poignée d'hommes résolus, mais qui allaient affronter une armée considérable et qui attendaient encore la consécration du succès, ce décret était à la fois un coup d'audace et une inspiration de génie.

Le même jour, sous les mêmes signatures de Garibaldi et de Crispi, apparaissait un autre décret qui organisait la nouvelle milice sicilienne, y incorporant tous les hommes valides, aptes à porter les armes, de dix-sept à cinquante ans. Cette milice se divisait en trois catégories : les citoyens de dix-sept à trente ans, appelés au service actif dans les bataillons de l'armée; ceux de trente à quarante ans, organisés en compagnies pour le service des districts respectifs; enfin, les citoyens de quarante à cinquante ans, chargés du service intérieur des communes. La milice de la première ca-

tégorie était placée sous le commandement immédiat du chef de l'armée; les Siciliens de la seconde et troisième catégorie étaient soumis aux gouverneurs des différents districts. Par ce décret le peuple sicilien était transformé en une armée : tel a toujours été l'idéal de Garibaldi, tel est encore celui de Crispi, qui le rappelait récemment dans son discours de Palerme. Cette grande réforme était encore impossible à effectuer : mais il était bien, il était grand de la proclamer.

*
* *

Au moment où Garibaldi mettait le pied en Sicile, la bande de Rosalino Pino tenait la campagne sur les montagnes de la Piana et sur les collines qui entourent Palerme. Luigi La Porta et Ferdinando Firmaturo soulevaient les terres de Ciminna et de Ventimiglia; partout l'insurrection redressait la tête et allait s'efforcer de seconder les libérateurs de l'île. Pas un jour ne se passera désormais sans que Garibaldi ne reçoive des secours en hommes, ne rallie de nouveaux adhérents.

Après s'être reposés une partie le 13 et tout le 14 à Salemi, les volontaires reprennent leur marche en avant, le 15. Les sept compagnies formées à Talamone sont réparties en deux bataillons, le 1er commandé par Nino Bixio, le second par Giacinto Carini. Après avoir dépassé les hauteurs de Vita, Garibaldi apprend que l'ennemi n'est pas loin et fait halte. En effet, les troupes du Bourbon s'étaient apostées sur les hauteurs de Calatafimi, décidées à barrer la route au corps d'invasion. Garibaldi sentit que là se jouaient la destinée de l'expédition, le sort peut-être de la Sicile et certainement sa propre gloire. Il fallait déloger l'ennemi, le culbuter, lui passer sur le corps, aller outre. Les positions à prendre étaient au nombre de sept, disposées à échelons, chacune défendue par des pièces d'artillerie et par des troupes quatre fois supérieures en nombre.

Après avoir envoyé quelques bandes sur le flanc de l'ennemi, plutôt pour le surveiller que pour le combattre, Garibaldi donna le signal de l'attaque à la baïonnette. Le combat s'engagea aussitôt. Garibaldi le jugeait le plus terrible et le plus sanglant de tous ceux auxquels il eût assisté. Sept fois les garibaldiens durent monter à l'assaut pour conquérir, à la suite l'une de l'autre, les sept positions qu'occupait l'ennemi. A chaque échelon de terrain, une décharge, une course furieuse sous la mitraille ennemie, un corps à corps ra-

pide, muet, désespéré, un moment de repos sur la position conquise. Et ils étaient huit cents contre près de quatre mille!

Un moment vint où il sembla que les forces des garibaldiens fussent à bout. Les plus vaillants étaient blessés ou morts; les munitions manquaient; sous un soleil dardant des rayons africains, après ces courses réitérées, les forces défaillaient; la lassitude gagnait tous, chefs et soldats. Et cependant, il restait encore une dernière position à prendre; sur le sommet de la colline les troupes royales formaient encore une ligne sombre, barrière humaine qu'il s'agissait d'enfoncer. Bixio, le brave des braves, s'était approché du général. Il lui murmure à l'oreille:

— Je crains qu'il ne nous faille battre en retraite.

Garibaldi se retourne brusquement:

— Que dites-vous? Nous retirer: — Jamais.... Ici l'on meurt.

Il commande alors cinq minutes de repos.

— J'ai besoin, dit-il, d'un dernier assaut. Reprenez haleine et nous irons ensemble.

Les garibaldiens s'arrêtent, serrent leurs rangs. Les yeux sur le général, ils n'attendent qu'un signe de lui.

— Maintenant, mes enfants, à la baïonnette!

— Vive l'Italie! Vive Garibaldi!

Tels sont les cris qui répondent à son commandement. Rapides, pressés, les volontaires s'élancent tête basse sur l'ennemi. A ce même moment la colubrine et le canon d'Orbetello, postés sur la droite des troupes royales, commencent leur feu. Leurs coups ne portent pas, mais qu'importe? ils produisent un effet de surprise. Le sommet de la colline est gagné à la course; la position enlevée à la baïonnette; on se bat encore autour d'un canon que les troupes royales défendent avec acharnement et que les volontaires voudraient conquérir comme trophée de victoire. Le canon est pris, les soldats du roi sont mis en fuite. Dans la nuit, le général Lanza abandonne Calatafimi et bat en retraite sur Palerme, non sans être inquiété sur sa route par les habitants de Partinico et de Montelepre.

∴

Le soir et la nuit de ce combat mémorable furent employés par les vainqueurs à enterrer les morts et à soigner les blessés. Fatigués d'une journée de marche et de combat, ils durent demander

l'aide des paysans pour le transport des blessés. Crispi qui s'était battu tout le jour, s'occupa activement des services d'ambulance. Il trouva dans les environs des gens de bonne volonté; mais il en fut aussi qui se montrèrent sourds aux sentiments d'humanité, et refusèrent l'aide de leurs bras. Indigné que dans son île natale il y eût des hommes aussi dépourvus de cœur et de patriotisme, Crispi n'hésita pas à recourir aux menaces, et plusieurs furent amenés par lui, le revolver à la tempe, à se faire brancardiers.

Les amis de Crispi conservent le souvenir d'un fait qui peint bien sa bonté. Parmi les blessés il en était un qui ne possédait pas de chemise de rechange, tandis que celle qu'il portait avait dû être coupée pour permettre le pansement de graves blessures à la poitrine. Or la nuit était fraîche, et le malheureux grelottait de froid autant que de fièvre. Crispi qui n'était pas mieux fourni en linge, n'hésita pas à se dépouiller pour l'en couvrir du vêtement dont le blessé avait besoin et en resta dépourvu lui-même.

Un jour, à Gênes, vers 1867, le député Crispi, parcourant avec un ami je ne sais plus quelle rue, est arrêté par un homme encore jeune qui lui jette les bras au cou avec les témoignages d'une amitié et d'une reconnaissance extrêmes, en l'appelant son sauveur et son père. Il éprouva quelque peine à le reconnaître, ou, pour dire la vérité, ne le reconnut pas: il avait soigné tant de blessés, vu tant de visages! Mais au récit ému que lui fit celui qui l'abordait, il comprit qu'il n'était autre que le blessé dont j'ai parlé. Pour une fois le monde marchait autrement qu'à l'ordinaire: le bienfaiteur avait oublié son bienfait, et celui qui en avait été l'objet s'en souvenait avec reconnaissance.

Le garibaldien de qui je parle vit encore: Adriano Lemmi pourrait dire son nom.

.:.

Une défaite à Calatafimi aurait été pour Garibaldi un désastre sans remède. La victoire remportée était loin d'être un triomphe décisif. Son nom acquérait un prestige nouveau; les volontaires y puisaient une nouvelle confiance en eux-mêmes, dans leur chef, dans la cause pour laquelle ils se battaient. Mais tant que Palerme n'était pas pris, tout restait à faire.

Le 16 fut consacré au repos. La marche en avant recommença le 17,

jour où les volontaires entrèrent à Alcamo. Dans cette vieille ville, d'origine arabe, où naquit le plus ancien poète italien que vante la Sicile, fut émané le décret qui nommait auprès du dictateur un secrétaire d'état dans la personne de Francesco Crispi. Pour la première fois le nom de Crispi apparaît dans les actes publics, à la suite de celui du dictateur, avec le titre de *segretario di stato*. Deux autres décrets sont publiés le même jour, signés de ces deux noms destinés à rester accouplés dans l'histoire étonnante de cette expédition: un des décrets institue des gouverneurs dans les vingt-quatre districts de l'île, en leur donnant faculté de rétablir les conseils civiques et de nommer les questeurs, les délégués et les assesseurs de la sûreté publique. Sont exclus du conseil civique, de la magistrature communale, des fonctions de juges et d'agents de l'administration publique tous ceux qui ont favorisé directement ou indirectement la restauration des Bourbons, ceux qui ont exercé ou exercent des fonctions publiques par nomination du pouvoir illégitime qui gouverne la Sicile; ceux qui notoirement s'opposent à la rédemption de la patrie. Le même décret établit que les sentences, les décisions et les actes publics seront précédés de ces mots: « Au nom de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, » et que les lois, les décrets et les règlements qui existaient au 15 mai 1849 seront remis en vigueur.

D'Alcamo encore, sous la double signature de Garibaldi et de Crispi, paraît, en date du 17 mai, le décret qui prescrit dans toute commune libre de la Sicile la vérification des caisses publiques; qui abolit l'impôt sur la mouture et tout autre impôt décrété par le gouvernement des Bourbons après le 15 mai 1849; l'abolition des droits d'entrée sur les céréales. Défense est faite aux possesseurs par droit d'emphythéose et aux locataires de biens domaniaux, de payer leurs redevances au gouvernement du Bourbon ou à ses agents; tout payement fait contrairement à cette disposition serait réputé nul, et en cas de fraude ou de dol, puni comme un crime de haute trahison et frappé d'une amende se montant au triple de la somme versée.

Le même jour deux gouverneurs sont nommés: le baron Sant'Anna, pour Alcamo; le baron Mistretta pour Mazzara. Sant'Anna était un des chefs de la bande insurgée de ce nom; Mistretta avait été des premiers à bien recevoir les garibaldiens sur la route de Marsala à Salemi.

⁂

Le 18, l'expédition arrive à Partinico et y fait halte. Un décret signé Garibaldi, contresigné Crispi, établit que les dommages causés par les troupes bourboniennes seront provisoirement indemnisées par les communes, que le gouvernement remboursera à la fin de la guerre. Les municipalités reçoivent l'ordre de secourir les familles de ceux qui se battent pour la défense de la patrie.

Le 19, Garibaldi et sa troupe arrivent à Passo di Renna. De cette localité Crispi écrit à Rosalino Pilo, rentré à Carini, une lettre où il lui donne quelques explications au sujet de détails administratifs et lui raconte la bataille de Calatafimi. Cette lettre se trouve à l'état de brouillon dans la troisième partie du *Diario* de Crispi et sera publiée en son temps. Il y fait le plus grand éloge des carabiniers génois qui, sur soixante qu'ils étaient, ont laissé huit morts sur le terrain, sans parler d'une quantité de blessés. Il y offre à Pilo une place de gouverneur. Pauvre Pilo! deux jours plus tard, le 21, une balle l'atteignait au milieu du front et privait la Sicile d'un de ses meilleurs enfants, la cause italienne d'un de ses plus vaillants défenseurs. Un nouveau décret émané de Passo di Renna institue un conseil de guerre pour connaître, pendant la durée des hostilités de tous les délits commis soit par des militaires, soit par de simples citoyens. Jusqu'à la promulgation du code militaire sarde dans l'île, il est établi que les Italiens du continent seront punis d'après les prescriptions de ce même code, et les insulaires d'après celles du statut pénal militaire et les lois en vigueur au 15 mai 1849. Le conseil de guerre est composé d'un président, de quatre juges, d'un avocat fiscal militaire, d'un officier instructeur, d'un secrétaire. Sont nommés: président, le colonel Calona; juges, Bixio, Carini et Forni, commandants de chasseurs des Alpes, et Sant'Anna commandant de chasseurs de l'Etna; avocat fiscal, Manin, officier d'état-major, etc. Il pourra y avoir, si la sûreté publique l'exige, un conseil de guerre dans chacun des 24 districts de l'île.

Un italien.

(La suite à la prochaine livraison).

UN ENFANT DE LA NATURE[1]

I.

C'était en été, au milieu du jour, à l'une des extrémités de la plaine. Un grand arbre s'élevait en cet endroit, un vieux chêne au tronc rugueux, dont le branchage noirâtre et noueux avait tout l'air de se tordre de désespoir devant les disparates qu'offraient ses arabesques rudes et grossières avec le feuillage frais éclos, aux teintes glauques et tendres. Au delà du chêne croissait une végétation plantureuse de noisetiers et d'arbustes feuillés de vert foncé, aux frondaisons mates et si drues que l'œil n'apercevait pas un tronc, pas un rameau. Deux érables élancés étendaient au-dessus de ce fourré les dentelures élégantes de leurs feuilles vert-clair balançant les longues grappes pendantes des graines au bout de leurs stèles rougeâtres. Derrière les érables commençait la forêt, qui montait en pente douce, vaste dôme de verdure, avec un va-et-vient d'oiseaux qui en sortaient et s'y enfonçaient tour à tour, comme on dit que font les fées dans quelque colline enchantée.

On embrassait tout cela d'un coup d'œil en suivant le sentier des prés qui longeait la barrière. En revanche, si l'on s'étendait à l'ombre du chêne, le dos contre le tronc rugueux et le visage tourné du côté opposé à la forêt, — dans la position qu'avait choisie un personnage dont nous aurons à nous occuper, — on apercevait tout d'abord ses deux pieds, puis quelques mètres d'herbe drue et courte, bornée par un gros bouquet d'orties foncées, puis

[1] Cette nouvelle, due à un romancier danois enlevé prématurément à la carrière des lettres, nous a paru offrir, malgré sa forme ébauchée, assez de couleur locale et d'originalité pour mériter la traduction.

N. DE LA DIRECTION.

une haie vive toute hérissée de grands liserons blancs, ensuite une porte à claire-voie, un petit bout de champ de seigle de l'autre côté, enfin sur un monticule à l'horizon, le mât où l'on hissait les jours de fête le drapeau de monsieur le conseiller de justice et au delà le ciel bleu.

Il faisait étouffant; pas un souffle de brise n'agitait l'air, où l'on sentait vibrer la chaleur; les feuilles pendaient affaissées, endormies le long des branches; rien ne remuait dans la nature sauf une vingtaine de coccinelles fort affairées sur les plantes d'orties, et çà et là quelques feuilles sèches oubliées sur l'herbe, qui se recroquevillaient par de petits mouvements brusques, comme si elles s'étaient tordues sous l'ardeur du soleil.

Quant au personnage allongé sous le chêne, il demeurait là haletant de chaleur, lançant vers le ciel des regards douloureux, qui semblaient implorer du secours. Il avait chantonné d'abord, mais s'en était bientôt lassé; après quoi il s'était mis à siffler, mais s'en était lassé aussi; il se tournait, se retournait, et attachait ses regards machinalement sur une vieille taupinière devenue presque blanche à force de sécheresse. Tout à coup une petite tache circulaire vint se dessiner en foncé sur ce fonds gris-perle, une d'abord, puis deux, trois, quatre, une infinité, et toujours davantage jusqu'à ce que la taupinière tout entière eût passé au gris foncé. L'atmosphère s'était striée de larges bandes sombres, superposées les unes aux autres, le feuillage s'agitait, un long bruissement courait du nord vers le sud: l'eau tombait à flots.

C'était partout des bouillonnements, des éclaboussures, des éclairs mouillés. Les feuilles, les branches, les troncs, tout reluisait d'humidité; la moindre gouttelette qui tombait sur le sol, sur l'herbe, sur la barrière, se brisait, rejaillissait en mille perles imperceptibles. D'autres gouttelettes demeurées suspendues çà et là glissaient l'une vers l'autre et s'agglméraient à l'infini; devenues de grosses gouttes d'eau, elles tombaient à leur tour et en rencontrant d'autres, formaient de petits ruisselets, allaient se perdre dans quelque sillon, ou ressortaient plus loin, torrent en miniature charriant de la poussière, des brins d'herbe, des brins de végétaux que tantôt il déposait sur son passage et tantôt il entraînait au loin, tourbillonnant dans une course folle. Des feuilles qui ne s'étaient plus revues depuis le temps où elles avaient grandi ensemble pliées dans un même bourgeon, se rencontraient sous l'averse, des mousses que la sécheresse avait réduites à rien repre-

naient soudain leur élasticité, se gonflaient, se frisaient, reverdissaient à vue d'œil, et des lichens grisâtres pulvérisés à demi s'étendaient en ondulations élégantes, avec d'opulentes cassures de brocart et de chatoiements soyeux. Les liserons laissaient la pluie remplir jusqu'au bord leurs coupes blanches, les entre-choquaient en des toasts joyeux, puis les versaient en cascades sur les plantes d'orties. Les grosses limaces noires sortaient ravies de leurs cachettes et rampaient solennellement sur le sol détrempé en levant parfois vers le ciel un regard satisfait. Et l'homme, que faisait-il pendant ce temps? L'homme se tenait tête nue au beau milieu du déluge, laissant la pluie inonder à torrents sa chevelure, son front, ses yeux, son nez, sa bouche; il envoyait à l'averse des claquements de doigts narquois et gais, soulevait un pied, puis l'autre comme s'il eût été pris de l'envie de danser; par moments il secouait la tête, quand ses cheveux étaient par trop remplis d'eau, et chantait tout le temps à gorge déployée une ballade populaire, sans accorder la moindre attention aux paroles, tant il était occupé de la pluie.

Tandis qu'il chantait de la sorte, les noisetiers au noir feuillage s'entr'ouvrirent derrière lui, livrant passage à une fine tête de jeune fille. L'un des pans d'une écharpe de soie rouge s'était entortillé autour d'une branche proéminente et l'on voyait paraître à intervalles réguliers une petite main qui s'efforçait de dégager l'étoffe; mais ces tentatives aboutissaient uniquement à provoquer une averse subsidiaire venant de la branche proéminente et des rameaux voisins. Le reste de l'écharpe entourait la tête de la jeune fille, cachant la moitié du front et abritant les yeux; de là un brusque contour faisait disparaître la bande soyeuse au milieu du feuillage, pour reparaître ensuite en une grosse rosace de plis sous le menton. Le gentil visage, presque enfantin, avait une expression d'étonnement non déguisé, qui ne devait guère tarder à dégénérer en éclat de rire; les yeux brillants souriaient déjà. Sur ces entrefaites, l'individu qui vocalisait sous l'averse fit tout à coup un pas de côté et aperçut le pan de soie cramoisi, le visage, les grands yeux bruns, la petite bouche entr'ouverte de surprise: aussitôt l'embarras se peignit dans toute son attitude et il glissa un regard légèrement stupéfait le long de sa personne inondée. Mais au même instant un petit cri retentit, la branche emprisonnée eut un balancement brusque, en un clin d'œil le pan cramoisi et le fin visage eurent disparu, tandis qu'une série de craquements se fai-

sait entendre parmi les noisetiers, s'éloignant de plus en plus. Le chanteur se mit à courir, sans trop savoir pourquoi, sans penser à ce qu'il faisait. La jovialité folâtre que la pluie engendrait en lui s'était éveillée et il s'élança à la poursuite de ce frais minois enfantin, sans se rendre compte le moins du monde que c'était après une personne qu'il courait; revoir ce fin visage de jeune fille, il ne songeait qu'à cela. Et il courait. Les craquements, les froissures du feuillage et des rameaux se faisaient entendre à droite, à gauche, tantôt devant, tantôt derrière le coureur; les noisetiers craquaient et bruissaient sur son passage à lui, sur son passage à elle, il s'enivrait à la fois de ces sons et de sa course et finit par clamer:

— Crie donc coucou, où que tu sois!

Mais personne ne cria « coucou! » et le son de sa propre voix lui laissa une certaine oppression. Il courait toujours pourtant. Enfin une pensée, une seule, se formula dans sa tête, et il se reprit à marmotter entre ses dents tout en courant:

— Que lui diras-tu bien? que lui diras-tu bien?

A quelque distance au devant de lui, il y avait un gros buisson; elle s'était cachée là, il apercevait de loin un pan de sa robe sous les branches basses.

— Que lui diras-tu bien? que lui diras-tu bien? continuait-il à murmurer tout en courant. Il atteignit le buisson, fit un brusque détour et s'enfuit plus loin, marmottant encore son éternelle phrase, jusqu'à ce que, rencontrant une large allée, il la suivit un moment, puis s'arrêta tout à coup et éclata de rire. Quand il eut ri tout son soûl, il se remit en marche avec un sourire placide, pour se livrer bientôt toutefois à un nouvel accès de fou rire et traverser tout ce coin du bois avec des alternatives de cette sorte.

II.

L'automne était venu, mais la journée était belle. Les arbres se dépouillaient grand train, le chemin qui descendait vers la grève était tout couvert du feuillage jaune-citron des ormeaux et des érables, tacheté çà et là de feuilles mortes aux tons plus foncés. C'était charmant de cheminer sur ce vaste tapis tigré si propre et si mou, charmant de suivre de l'œil la pluie des feuilles tourbillonnant dans l'air; les bouleaux avaient plus de grâce que jamais avec

leurs rameaux amincis, les sorbiers étalaient superbement leurs lourdes grappes de baies écarlates. Le ciel était d'azur et la forêt semblait agrandie de moitié, tant le regard arrivait loin entre les troncs dénudés. D'ailleurs, qui plus est, tout cela allait bientôt disparaître. Le bois, les prés, le ciel bleu, le plein air allaient devoir céder la place aux lampes, aux tapis et aux jacinthes. Aussi le conseiller de justice était-il sorti avec sa fille pour profiter des derniers beaux jours. Ils avaient quitté leur villa Trafalgar en voiture, puis laissé l'équipage chez le bailli et descendaient à pied vers le rivage.

Le conseiller de justice était un admirateur de la nature. La nature, selon lui, avait des mérites tout particuliers, elle constituait l'un des plus beaux ornements de l'existence. Le conseiller de justice protégeait la nature, il la défendait contre les incursions de l'art; à ses yeux, les jardins n'étaient autre chose qu'un coin de nature abîmé; s'agissait-il de jardins dessinés d'après les lois d'un style quelconque, alors c'était positivement une nature en démence. Dans ces cas-là, il s'indignait et protestait. Il n'y a pas de style dans la nature, disait-il; le bon Dieu, dans sa sagesse, a fait la nature naturelle, uniquement et exclusivement naturelle. La nature est libre et immaculée dans son essence; mais la civilisation, étant entrée dans le monde par la chute de l'homme, est devenue peu à peu une nécessité, toutefois il eût infiniment mieux valu qu'on pût s'en passer; l'état de nature est tout autre chose. Personnellement, le conseiller de justice n'aurait pas demandé mieux que de se vêtir de peaux de mouton et de vivre du produit de sa chasse, passant les journées à tirer des lièvres et des bécasses, des perdreaux et des gélinottes, des chevreuils et des sangliers. Selon lui, l'état de nature était une perle, une vraie perle fine.

En attendant, le conseiller de justice et sa fille descendaient vers la plage, regardant le mer scintiller entre lès rameaux dépouillés; arrivés au détour du chemin près du grand peuplier, elle se déploya devant eux dans son immensité, avec ses vastes plaques d'eau tranquille luisante comme un miroir, ses languettes d'eau agitée, crêpée, ridée, d'un bleu d'acier, ses larges ceintures alternativement unies et ridées, les rayons du soleil reposant sur les surfaces crêpées. Elle captivait le regard, cette vaste étendue animée et frémissante, elle l'entraînait bon gré mal gré le long de ses rives, lui faisant suivre des courbes largement arrondies, des lignes brisées brusquement, puis doubler des caps encore verdoyants,

et alors seulement elle le lâchait pour aller se perdre elle-même au fond de grands golfes, emmenant encore la pensée à sa suite. Il fallait la voir de plus près, cette sirène! Y avait-il des bateaux à louer dans le voisinage?

— Non, il n'y en avait pas, dit un garçonnet venu de la maison blanche qu'on apercevait à quelque distance et s'amusant à faire des ricochets sur l'eau. Comment? Il n'y avait pas de bateaux du tout dans ces environs?

— Oh que si! Il y avait celui du meunier, d'abord, mais on ne pouvait pas l'avoir celui-là; le meunier n'entendait pas de cette oreille; il avait joliment arrangé son valet Niels la dernière fois qu'il s'était avisé de prêter la barquette. Non, il n'y fallait pas penser, à ce bateau. Mais il y avait encore le monsieur qui demeurait chez Nicolaï, le garde-chasse; il avait un superbe bateau, ce monsieur, noir au bord et rouge par en bas, et puis il le prêtait à tout le monde.

Le conseiller de justice remonta avec sa fille vers la maisonnette de Nicolaï le garde-chasse; ayant rencontré chemin faisant une des petites filles de ce fonctionnaire, ils prièrent l'enfant d'aller s'informer s'ils pourraient dire deux mots au monsieur qui logeait chez son père. La petite se mit à courir comme si le feu était à la maison, des bras et des jambes, jusqu'à ce qu'arrivée devant la porte, elle s'arrêta court, posa un pied sur la première marche du seuil et rattacha sa jarretière avant de se précipiter dans la maison. Elle reparut au bout d'un instant, laissant deux portes grandes ouvertes derrière elle et criant à tue-tête, avant même d'avoir atteint le perron que « le monsieur allait venir tout de suite. » Cela fait, elle s'assit à côté de la porte, le dos contre la muraille et abritant son visage d'un de ses bras se mit à contempler les étrangers à la dérobée, de dessous cet écran improvisé.

Le monsieur la suivit de près. Il se trouva être un homme de haute taille et fortement bâti, qui pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. La fille du conseiller de justice tressaillit imperceptiblement en reconnaissant en lui le personnage qui avait chanté sous l'averse à la lisière du bois. Elle se rassura bien vite, cependant, en remarquant son air à la fois très bon et profondément distrait; évidemment cet homme venait de poser un livre qui l'intéressait, cela se voyait à l'expression de ses yeux, à ses cheveux, à ses mains, dont il ne savait que faire.

Ayant embrassé la situation d'un coup d'œil, la fille du conseil-

ler de justice fit une révérence railleuse en criant « coucou! » et partit d'un éclat de rire argentin.

— Coucou? répéta le conseiller de justice d'un ton interrogateur.

Les yeux de l'étranger avaient perdu soudain leur expression vague en reconnaissant ce fin visage de jeune fille. Il devint très rouge et se perdait en vains efforts pour agencer une phrase quelconque lorsque le conseiller de justice se mit à parler du bateau.

— Le bateau? Sans doute, il était tout à fait à son service.

— Mais où trouver des rameurs?

— Comment? mais c'est monsieur qui ramera, dit la jeune personne, sans s'arrêter aux objections soulevées par son père: si cela dérangeait monsieur, peu importait, car il s'entendait fort bien aussi à déranger son prochain lorsqu'il lui en prenait fantaisie. Tout en descendant vers le bateau, les jeunes gens eurent soin de donner au conseiller de justice la clef de l'énigme. Puis ils s'embarquèrent tous trois et étaient déjà à bonne distance du rivage avant que la jolie enfant se fût établie à son gré et eût trouvé le loisir de causer.

— Voyons, dit-elle enfin, je parierais que vous étiez plongé dans une lecture terriblement savante au moment où je suis venue chanter « coucou! » sous vos fenêtres et vous forcer à mettre à la voile?

— A prendre la rame, voulez-vous dire. Savante! c'était l'*Histoire du chevalier Pierre à la clef d'argent et de la Belle Maguelonne.*

— Par qui est cette histoire?

— Par personne. Les livres de cette espèce ne sont jamais par personne. Sait-on qui a écrit *Vigoleis à la roue d'or,* par exemple, ou bien *Bride le franc-tireur?*

— Je n'ai jamais entendu citer aucun de ces titres.

— Veuillez vous placer un peu plus à droite, je vous prie, autrement le bateau ne serait pas d'aplomb. Non, je comprends que vous ne les connaissiez pas; cela va sans dire. Ce ne sont point des ouvrages élégants, ce sont de ces livres qu'on achète aux foi-res, aux colporteuses de chansons.

— Extraordinaire! Lisez-vous toujours des livres de cette èce?

— Toujours? Oh! je ne lis pas beaucoup de livres, somme toute; ux que je préfère, au fond, ce sont les histoires d'Indiens!

— Et les poètes? Oehlenschläger, Schiller et tant d'autres?

— Oui, je sais, je les connais. Nous en avions une armoire pleine à la maison, et M[lle] Holm, la dame de compagnie de ma mère, les lisait à haute voix le soir, quelquefois aussi après le déjeuner. Mais je ne puis pas dire qu'ils me plussent beaucoup, — je n'aime pas les vers.

— Vous n'aimez pas les vers!... Mais vous avez dit *avions*, est-ce que madame votre mère n'est plus en vie?

— Non; ni ma mère ni mon père.

Cette réponse faite d'un ton bref et peu encourageant coupa court à l'entretien momentanément et l'on entendit pendant quelques instants tous les petits bruits divers que produisait le bateau en glissant sur l'eau. La jeune fille rompit le silence:

— Aimez-vous les peintures? demanda-t-elle.

— Les tableaux d'autel? Je ne sais trop.

— Ces tableaux-là ou d'autres, les paysages, par exemple.

— Est-ce qu'on peint aussi des paysages? Oui, c'est vrai; je le sais bien.

— Vous vous moquez de moi, je crois?

— Moi! S'il y a ici quelqu'un qui se moque....

— Mais n'avez-vous pas fait vos études? N'êtes-vous pas étudiant, enfin?

— Étudiant! Comment donc serais-je devenu étudiant? Non, non, je ne suis rien.

— Mais il faut bien que vous soyez quelque chose, que vous ayez quelque chose à faire?

— Pourquoi cela?

— Eh! mais, parce que.... tout le monde a quelque chose à faire.

— Vous aussi?

— Oh moi!... Mais vous n'êtes pas une femme?

— Non, Dieu en soit loué.

— Merci!

Il cessa tout à coup de ramer, souleva un peu les rames hors de l'eau et regardant la jeune fille bien en face, il reprit:

— Qu'entendez-vous par là? — Non, je vous en conjure, ne vous fâchez pas contre moi. C'est que, laissez-moi vous le dire, je suis un fort drôle de corps. Vous n'y devez rien comprendre, évidemment. Vous vous imaginez, parce que vous me voyez bien mis, que je dois être un homme distingué, comme mes habits. Mon père était

un homme distingué et savait une foule de choses, à ce que l'on m'a dit; cela devait être, du reste, puisqu'il était bourgmestre. Moi, je ne sais rien, car ma mère et moi, nous avons toujours consulté les désirs l'un de l'autre en toutes choses et jamais je ne me suis soucié d'apprendre ce qu'on enseigne dans les écoles, pas plus que je ne m'en soucie à l'heure présente. Ah! si vous aviez vu ma mère! C'était une chère dame, petite, petite! Si petite qu'à l'âge de treize ans je pouvais déjà la descendre au jardin en la portant. Elle était si légère! Les dernières années, que de fois je l'ai portée dans mes bras tout autour du jardin, tout autour du parc! Je la vois encore avec ses robes noires toutes garnies de larges dentelles....

Il saisit les avirons et se reprit à ramer avec une vigueur extraordinaire. Le conseiller qui ne laissait pas d'éprouver une certaine inquiétude en voyant l'eau s'élever à une hauteur considérable derrière la poupe, exprima l'avis qu'il pourrait être temps de tourner le cap vers la terre; le jeune homme obéit sur-le-champ à la suggestion.

— Dites-moi, reprit la jeune fille, quand l'ardeur du rameur se fut plus ou moins calmée, séjournez-vous souvent à la ville?

— Je n'y ai jamais été.

— Jamais été à la ville! Et vous en êtes ici à trois lieues à peine.

— Je ne demeure pas toujours ici, je vis tantôt dans un endroit tantôt dans un autre depuis que ma mère est morte; mais l'hiver prochain je compte aller en ville apprendre à calculer.

— Apprendre les mathématiques?

— Non pas; apprendre à calculer le prix du bois, repartit-il en riant. Vous n'y comprenez rien, je vois. Eh bien! voici: à ma majorité, je veux acheter un *sloop* et entreprendre le commerce des bois avec la Norvège; pour cela, il faut que je sache calculer à cause des douanes et des règlements de comptes.

— Réellement cette carrière vous tente?

— Oui, j'aime la mer; on n'est nulle part si bien que sur un navire.... Attention, nous touchons au débarcadère.

Le bateau aborda. Le conseiller de justice et sa fille mirent pied à terre après avoir fait promettre au complaisant rameur qu'il viendrait les voir à leur villa de Cap Trafalgar. Puis ils allèrent retrouver leur équipage chez le bailli, tandis que le jeune homme traversait la baie dans son bateau. Arrivés près du grand peuplier, ils entendaient encore la cadence régulière des coups de rames.

III.

— Dis-moi, Camilla, — c'était le conseiller qui parlait après avoir été fermer à double tour la porte d'entrée et tout en éteignant sa petite lampe portative avec la barbe de la clef, — dis-moi, Camilla, la rose que nous avons vue chez les Karlsen s'appelait-elle Pompadour ou Maintenon?

— Cendrillon, répondit sa fille.

— C'est juste; Cendrillon, tu as raison. Eh bien! voici le moment d'aller chercher le repos. Bonne nuit, ma fillette, bonne nuit, dors bien.

Camilla, une fois dans sa chambre, releva les jalousies, appuya son front contre la vitre fraîche et se prit à chanter à demi-voix une romance très sentimentale. Le vent s'était levé vers le coucher du soleil et plusieurs groupes de petits nuages blancs couraient dans le ciel, éclairés par la lune. On eût dit qu'ils se dirigeaient tous du côté de Camilla. Longtemps elle les suivit des yeux dans leur course du bout de l'horizon, sa voix s'élevant à mesure qu'ils approchaient. Lorsqu'ils disparaissaient au-dessus de sa tête, le chant cessait un instant, tandis que son œil cherchait de nouveaux nuages à suivre. Enfin, avec un léger soupir, elle fit descendre les jalousies, alla s'asseoir devant sa toilette et y posant ses coudes, elle appuya la tête sur ses deux mains jointes et regarda son image dans la glace, sans la voir, à proprement parler.

Elle pensait à un jeune homme de haute taille qui se promenait en portant dans ses bras une petite dame malade vêtue de noir; elle pensait à un jeune homme de haute taille pilotant un petit navire au milieu de rochers et d'écueils dans un épouvantable ouragan. Puis elle repassait dans sa mémoire toute une conversation, et rougissait. « Si c'eût été Eugène Karlsen, se disait-elle, il se serait imaginé que je lui faisais la cour. » Puis une association d'idées où perçait une ombre de jalousie lui fit ajouter à son petit monologue mental: « Ce n'est pas Clara qui aurait entraîné qui que ce fût à sa poursuite dans la forêt par une pluie battante; ce n'est pas Clara non plus qui aurait invité, — oui, positivement invité, — un étranger à monter en bateau avec elle ensuite. « Grande dame jus-

qu'au bout des ongles, » Eugène Karlsen avait qualifié Clara de cette épithète, qui équivalait sans doute à une réprimande indirecte adressée à cette petite paysanne de Camilla. » Sur cette pensée, elle commença à se déshabiller avec une grande affectation de lenteur, se mit au lit, étendit la main et prit un petit volume fort élégant sur l'étagère suspendue à sa portée. Ayant ouvert le livre à la première page, elle parcourut d'un bout à l'autre un morceau de poésie écrit à la main, après quoi, d'un air de lassitude et de dédain, elle laissa glisser le volume sur le parquet et se mit à pleurer. Bientôt cependant, prise de remords, elle ramassa doucement le livre, le remit à sa place et éteignit la lumière, et après être demeurée quelque temps dans la contemplation mélancolique du clair de lune qui filtrait à travers les jalousies, elle finit par s'endormir.

Quelques jours, — en fort petit nombre, — s'étaient écoulés, lorsque l'« amateur de pluie » prit la route du Cap Trafalgar. Chemin faisant, il rencontra un paysan qui conduisait un char de paille de seigle et lui permit d'y prendre place. Il s'étendit tout de son long sur la paille, les yeux attachés sur la voûte du ciel, où l'on n'apercevait pas un nuage. Pendant la première demi-lieue, il laissa ses rêveries aller et venir comme bon leur semblait, sans qu'il s'y manifestât du reste beaucoup de diversité, attendu qu'elles se concentraient pour la plupart sur un seul et même objet: il avait commencé par se demander tout en rêvant comment un être humain pouvait posséder une beauté aussi enchanteresse ; puis il s'était émerveillé de ce qu'on pût trouver de l'occupation et de la distraction plusieurs jours durant à se rappeler les traits d'un visage avec toutes ses variations de couleur et d'expression, les moindres mouvements d'une tête et de deux belles mains et les plus légères intonations d'un organe.

Il en était là lorsque le paysan désigna du manche de son fouet un toit d'ardoise, disant que c'était là chez le conseiller de justice. Aussitôt le bon Axel, — le visiteur se nommait ainsi, — quitta d'un bond sa couche de paille de seigle et attacha sur ce toit des regards inquiets. Une singulière sensation de suffocation, le prenait à la gorge, il tâchait de se représenter qu'il ne trouverait personne la maison, mais demeurait persuadé malgré lui qu'il tomberait milieu d'une nombreuse société et ne parvenait pas à chasser ette fatale idée, quelques efforts qu'il fît pour cela, comptant sans e lasser les vaches qui paissaient dans les champs et les tas de ailloux amassés au bord du chemin. Enfin, le paysan arrêta son

cheval à l'endroit où un sentier se détachait de la route et menait à la villa. Axel se laissa glisser à terre et s'occupa tout d'abord à débarrasser ses vêtements des brins de paille qui s'y étaient attachés, tandis que le lourd chariot s'éloignait lentement. Cela fait, il se dirigea à pas comptés vers la grille du jardin, d'où il entrevit une écharpe rouge qui disparaissait de l'une des fenêtres du balcon, où était demeurée une petite boîte à ouvrage abandonnée tout près d'un fauteuil à bascule encore en mouvement.

Axel entra dans le jardin, les yeux toujours fixés sur ce point du balcon, entendit la voix du conseiller de justice qui disait: « Bonjour, » tourna la tête du côté d'où venait cette voix et aperçut le conseiller en personne qui le saluait de la tête, ayant les deux bras chargés de pots à fleurs vides. Ils échangèrent quelques phrases polies et le conseiller ne tarda pas à enfourcher son dada. Il était lancé en plein dans une dissertation sur les avantages et les inconvénients de la greffe, qui, selon lui, tendait à niveler complètement les différences de caste, les traits originaires des grands végétaux, et déclarait qu'en conséquence cette invention lui était personnellement antipathique, lorsque Camilla s'approcha d'eux à pas lents, enveloppée d'un châle bleu clair. Elle avait entortillé les pans de ce châle autour de ses bras et salua d'un léger mouvement de tête et d'un « soyez le bienvenu » un peu nonchalant. Dès qu'elle fut arrivée, le conseiller s'éloigna avec ses pots à fleurs. Camilla, tournant la tête à demi, jetait des regards vers le balcon, tandis qu'Axel ne détournait pas les yeux de son visage. Comment s'était-il porté depuis l'autre jour? — Mais pas mal, — fort bien même; il n'avait à se plaindre de rien. — Avait-il beaucoup ramé? — Mais oui, il avait ramé comme d'habitude, — ou plutôt un peu moins que d'habitude peut-être. — Elle tourna la tête de son côté, le regarda avec une certaine froideur et penchant cette jolie tête légèrement sur l'épaule gauche, elle demanda, les yeux à demi fermés, un sourire à peine esquissé sur ses lèvres, si c'était la belle Maguelonne qui avait monopolisé ses loisirs. Sans trop savoir ce qu'elle voulait dire, il répondit qu'il le croyait presque. Après cela, la conversation étant tombée, ils restèrent quelques instants sans rien se dire. Camilla fit deux ou trois pas pour atteindre un banc et un fauteuil de jardin qui se trouvaient près de là, et s'étant assise sur le banc, elle désigna de la main l'autre siége au jeune homme en l'invitant à y prendre place. Il devait être las après sa longue promenade.

L'alliance projetée se conclurait-elle? qu'en pensait-il? Ou peut-

être cela lui était-il indifférent? Naturellement, la famille royale était le dernier de ses soucis. Et pour être conséquent, il détestait également l'aristocratie. Parmi les jeunes gens, mon Dieu, la plupart s'imaginaient qu'il n'est rien au-dessus de la démocratie. Selon toute apparence, il était de ceux qui n'accordent aucune signification politique aux alliances de la famille royale? Il pouvait se tromper, cependant. N'avait-on pas vu plus d'une fois...? Ici, elle s'arrêta court, fort surprise de voir le visage d'Axel qui avait trahi au début une certaine stupéfaction devant tant de volubilité, prendre peu à peu une expression de franche gaîté. Est-ce que par hasard il se moquerait d'elle, tout simplement? Son visage se couvrit de rougeur à cette pensée.

— Vous intéressez-vous beaucoup à la politique? demanda-t-elle troublée.

— Pas le moins du monde.

— Mais alors, pourquoi me laissez-vous causer politique pendant une éternité?

— Oh! vous dites tout cela si joliment; peu importe de quoi vous parlez.

— Ce n'est guère un compliment que vous me faites là.

— Si, c'en est un, je vous assure, repartit Axel vivement, trouvant qu'elle avait pris un air tout à fait offensé.

Camilla éclata de rire, et s'étant levée pour bondir au-devant de son père, elle passa son bras sous le sien et le ramena auprès d'Axel, retombé jusqu'à un certain point dans sa stupéfaction et ne comprenant pas trop ce qui s'était passé.

Après le dîner, lorsqu'ils eurent pris le café sur le balcon, le conseiller proposa un tour de promenade. Ils se dirigèrent à travers champs du côté de la forêt et eurent bientôt atteint le grand chêne qui en marquait la lisière. Rien n'était changé depuis l'été, et même il y avait encore des liserons dans la haie verte. Camilla pria Axel de lui en cueillir quelques-uns. Il arracha toute la plante et revint à elle les mains pleines de ces lianes fleuries.

— Je vous remercie, je n'en voulais pas autant, dit-elle en en prenant un certain nombre et laissant tomber le reste.

— Alors je regrette de les avoir cueillis, dit Axel gravement.

Sans répondre, Camilla se baissa et se mit à ramasser les liserons. Elle s'attendait à ce qu'il l'aidât et leva sur lui un regard étonné; il n'en fit rien cependant et la regarda tranquillement relever ces fleurs. Puisqu'elle avait commencé, force lui était d'ache-

ver. Pas un liseron ne resta sur le sol, mais aussi il se passa du temps avant qu'elle adressât la parole à Axel, ou jetât les yeux du côté où il se trouvait. A la fin cependant, il paraît que la récon ciliation eût lieu, car, lorsque les promeneurs passèrent devant le chêne au retour, Camilla courut se placer tout près du tronc rugueux, leva les yeux vers le sommet de l'arbre dans le fouillis des rameaux et du feuillage, sautant d'un pied sur l'autre, en frappant des mains et finit par entonner une chanson, en enjoignant à Axel d'aller se cacher parmi les noisetiers afin de voir quel drôle d'air il avait eu sous cette averse d'été. Soudain, Camilla s'élança du côté où était le jeune homme, mais alors Axel soutint fort mal son rôle, il oublia complètement de crier et de s'enfuir. Sur quoi Camilla déclara en riant qu'elle était très mécontente d'elle-même, qu'elle ne se fût jamais crue téméraire au point de tenir bon lorsqu'un si terrible personnage s'élançait à sa poursuite ! Axel, en revanche, reconnut que son rôle avait été joué dans la perfection.

Quand il prit congé de ses hôtes vers le coucher du soleil, le conseiller et sa fille lui donnèrent un pas de conduite; et lorsqu'ils l'eurent quitté pour rentrer chez eux, Camilla dit à son père que ce serait une bonne action d'inviter souvent ce solitaire pendant les quelques semaines qu'il pouvait encore être question de passer à la campagne, car, pauvre jeune homme, il ne connaissait absolument personne dans la contrée. Le conseiller de justice acquiesça à la proposition, en souriant de ce qu'on fît fonds à ce point sur sa crédulité, tandis que Camilla à ses côtés prenait des airs de douceur sérieuse, afin de mieux se persuader qu'elle était bien la compassion en personne.

L'automne fut si doux cette année-là que le conseiller put passer encore un mois entier dans sa villa, où la compassion eut pour effet d'amener Axel deux fois dans le courant de la première semaine et à peu près journellement à partir de la troisième.

On était aux derniers beaux jours, il avait plu de bonne heure et les nuages s'étaient traînés dans le ciel presque toute la matinée, mais enfin le soleil avait percé cette épaisse couche grise et luisait à son tour si brillant et si chaud que de légères vapeurs s'élevaient des allées humides, des pelouses, des arbres et des plantes. Le conseiller de justice coupait les dernières reine-marguerites, Axel et Camilla étaient allés au verger dépouiller un pommier tardif. Le jeune homme était juché sur une table de jardin, un panier passé

au bras, Camilla debout sur une chaise tenait de ses deux mains étendues les coins d'un grand tablier blanc.

— Eh bien! comment cela a-t-il fini? s'écriait-elle non sans impatience, Axel ayant interrompu le conte qu'il lui narrait, dans ses efforts pour saisir une pomme qui semblait le narguer en se balançant au bout d'une des hautes branches. Ainsi mis en demeure, il reprit:

— Le paysan, ayant enfin découvert la grotte où se cachait le sorcier, il trouva cet être cruel qui finissait précisément de déjeuner, et s'écria sans manifester aucune frayeur.... Puis s'interrompant tout à coup: Non, je ne veux pas raconter la fin de l'histoire! s'écria-t-il avec impatience.

Camilla, très surprise, leva les yeux vers lui.

— Ne la racontez pas si cela vous ennuie, dit-elle.

— Pourquoi renvoyer plus longtemps? poursuivit Axel. J'ai quelque chose à vous demander, mais il ne faudra pas vous moquer de moi.

Camilla sauta à terre.

— Dites-moi.... Non, attendez, c'est moi qui vais vous dire.... Vous voyez cette table où je suis, et la palissade tout auprès: si vous ne voulez pas être ma bien-aimée, je saute avec votre refus et avec ce panier par-dessus la palissade et jamais vous ne me reverrez. Un....

Camilla lui jeta un regard furtif et vit le sourire s'évanouir sur son visage.

— Deux!

Il était devenu tout pâle d'émotion. Alors elle murmura bien bas:

— Oui! lâcha les coins du tablier et s'enfuit, tandis que les pommes roulaient à l'aventure.

Mais elle eut beau courir, Axel l'eut bientôt rejointe.

— Trois! s'écria-t-elle au moment où il l'entourait de ses bras. Mais lui, loin de sauter par-dessus la palissade, embrassa sa fiancée de tout son cœur.

Ils allèrent déranger le conseiller au milieu des soins qu'il prodiguait à ses reine-marguerites, mais le fils du bourgmestre présentait un mélange trop rare de nature et de civilisation pour que le conseiller songeât à soulever des objections quelconques.

IV.

L'hiver avait remplacé l'automne depuis longtemps. L'épaisse couche de neige qui s'était entassée peu à peu au souffle glacial des vents du Nord et de l'Est commençait à présenter des indices de dégel. L'air était tout imprégné de soleil, mille reflets étincelants s'y croisaient en tous sens, venant des blancheurs de la neige étendue sur les toits, qui tombait en larges gouttes scintillantes devant les fenêtres. Dans le salon, les contours et les lignes s'accentuaient, les formes et les couleurs reprenaient vie.

C'était dans la jardinière une gamme tapageuse de tons verts, depuis l'émeraude sombre, doux et velouté jusqu'au vert véronèse suraigu. La table d'acajou donnait toute la symphonie du brun-rouge, l'or reluisait, étincelait sur les bibelots et sur les cadres, tandis que toutes les nuances imaginables se mariaient en un gai tohu-bohu dans les arabesques du tapis.

Camilla s'occupait à un ouvrage à l'aiguille près de la fenêtre, enveloppée, ainsi que le groupe des Trois Grâces placé sur la console, du reflet chaud des rideaux de damas rouge. Axel se promenait de long en large dans l'appartement, traversant à chaque pas des colonnes de lumière oblique où vibrait une poussière aux légères teintes d'arc-en-ciel. Il était en humeur de causerie ce jour-là.

— Ma foi, disait-il, ce sont des gens tout particuliers que vos relations; ils savent à quoi s'en tenir sur les affaires de ce bas monde en un tour de main: à les entendre, telle chose est indigne, telle autre est noble, telle action, la plus sotte qui ait été commise depuis la création du monde, telle autre la plus sage; un tel est horrible, horrible, et son voisin si charmant qu'il n'est pas d'expression pour le dire. Et ce qu'il y a de mieux, c'est que tout le monde est du même avis là-dessus, comme si l'on avait un tableau, une liste, que sais-je, donnant la mesure de tout, d'après laquelle chacun arrive nécessairement au même résultat. Comme ils se ressemblent tous ces personnages! Tous ils savent les mêmes choses, parlent des mêmes choses, en se servant des mêmes termes, pour exprimer des opinions toujours les mêmes.

— Tu ne prétends pourtant pas, objecta Camilla, que M. Karlsen et M. Rönholt soient du même avis?

— Ces deux-là! Mais ce sont les plus divertissants de toute la bande. Ils appartiennent à des partis opposés, leurs principes diffèrent autant que la nuit et le jour, croirait-on. Eh bien! pas le moins du monde; ils s'entendent entre eux comme larrons en foire. Y a-t-il au fond quelque bagatelle insignifiante sur laquelle ils ne soient pas d'accord, ou bien toute l'affaire n'est-elle qu'une colossale méprise, on se le demande; quoi qu'il en soit, Dieu sait qu'il n'est pas de meilleure comédie que de les entendre discuter. On jurerait qu'ils ont pris leurs arrangements au préalable pour éviter d'arriver à s'entendre: ils commencent par crier de tous leurs poumons et s'échauffent bientôt à ce jeu; dès qu'ils se sentent convenablement excités, l'un des deux lance dans sa colère quelque phrase dont il ne pense pas le premier mot et l'autre riposte aussitôt en soutenant tout le contraire, qu'il ne pense pas davantage; la partie une fois engagée, ils continueront à perte de vue à attaquer et à défendre réciproquement des opinions qui au fond les laissent radicalement indifférents.

— Voyons, quel mal t'ont-ils donc fait?

— Ils m'irritent, vois-tu, ces individus. Il suffit de les voir et de les entendre pour se sentir persuadé que désormais il ne se passera plus rien de grand, plus rien de remarquable dans ce monde.

Camilla posa sa broderie, alla vers Axel et saisissant les deux bouts du col de son veston, elle le regarda au fond des yeux avec une interrogation malicieuse.

— Je ne puis pas supporter ce Karlsen, dit-il en secouant la tête d'un air boudeur.

— Eh bien! après?

— Après, tu es si douce et si mignonne! murmura-t-il avec une tendresse rieuse.

— Et ensuite?

— Ensuite, s'écria-t-il en éclatant soudain, cet homme te regarde, il t'écoute, il cause avec toi d'une façon qui ne me plaît pas. Il changera de manières, sur ma parole! Car tu es à moi et non pas à lui, n'est-il pas vrai? Tu n'est pas à lui, mais pas du tout, pas du tout. Tu es à moi, tu m'as donné ton âme comme le docteur Faust avait donné la sienne au diable, tu es à moi corps et âme, des pieds à la tête jusqu'au dernier jour de l'éternité.

Un peu troublée, elle dit oui de la tête en levant sur lui un regard confiant; puis ses yeux s'étant remplis de larmes, elle se

cacha contre sa poitrine et lui, l'entourant de ses bras, se pencha vers elle et lui mit un baiser sur le front.

Le soir venu, Axel accompagna le conseiller de justice à la diligence, car ce magistrat avait reçu des instructions qui l'obligeaient à entreprendre sans délai un voyage d'affaires. Camilla devait se rendre le lendemain matin chez une tante et rester auprès d'elle jusqu'au retour du conseiller.

Lorsqu'il eut mis en voiture son futur beau-père, Axel, tout en regagnant son logis, se disait qu'il ne reverrait pas Camilla de plusieurs jours. Comme il pouvait passer par la rue où elle demeurait, il choisit ce chemin de préférence à un autre. C'était une longue rue étroite et assez peu fréquentée, une voiture roulait au loin, un chien solitaire aboyait au fond d'une cour. Arrivé devant la maison, Axel s'arrêta et leva les yeux vers les croisées; tout était sombre, sauf une des mansardes où la lune faisait pénétrer un rayon d'argent, et les carreaux blanchis du rez-de-chaussée où se jouaient quelques pâles reflets de la flamme d'un réverbère. Au second étage, un faisceau de planches sortait d'une fenêtre ouverte. Les nuages couraient au-dessus du toit poussés par un vent d'orage. Les croisées des deux maisons voisines étaient encore éclairées.

La vue de cette habitation plongée dans l'obscurité attrista profondément Axel; il demeurait là immobile sur le trottoir d'en face, saisi d'une impression de désolation et d'abandon; les espagnolettes des fenêtres ouvertes cliquetaient en battant contre les ferrures, l'eau du dégel coulait le long des chéneaux avec un martèlement monotone, de temps en temps de petits paquets de neige amollie, presque liquide, glissaient du toit et venaient s'écraser sur le pavé avec un son creux et mou. Le vent courait en gémissant le long de la rue déserte. Oh! cette maison noire, toute noire! Axel sentit des larmes lui monter aux yeux, sa poitrine était oppressée sous le sentiment confus qu'il avait quelque chose à se reprocher vis-à-vis de Camilla. Puis par un écart soudain ses pensées s'envolèrent vers sa mère et il eût donné tout au monde pour pouvoir poser la tête sur ses genoux et y pleurer à chaudes larmes.

Il resta longtemps ainsi, une de ses mains pressée nerveusement contre la poitrine, jusqu'à ce qu'une voiture ayant passé au grand trot, il se mit à la suivre inconsciemment et finit par rentrer chez lui. Il lui fallut frapper à coups redoublés avant de se faire ouvrir. Lorsque la porte eut cédé enfin, il monta l'escalier quatre

à quatre en chantonnant, se jeta sur son canapé et prit un roman de Smollett, où il se plongea, non sans s'égayer à maintes reprises, jusqu'après minuit.

Enfin le feu étant éteint et la chambre glacée, il se remit sur pieds et se donna du mouvement pour se réchauffer.

En allant et venant à grands pas, il s'arrêta devant la croisée. Le ciel était si clair d'un des côtés de l'horizon qu'il se confondait presque avec les blancheurs des toits couverts de neige; du côté opposé traînaient quelques grands nuages allongés, éclairés par-dessous d'une étrange lueur rougeâtre, une lueur incertaine, ondoyante, une sorte de nébulosité pourpre enflammée. Axel ouvrit la fenêtre brusquement: c'était le feu, un incendie, dans la direction de la demeure du conseiller. Il ne fit qu'un bond jusqu'au bas des escaliers, le long de la rue, enfila de toute sa vitesse une rue de traverse, puis une autre, courant toujours devant lui et ne voyant rien, jusqu'à ce qu'à un dernier contour il aperçut distinctement la lueur enflammée. Une vingtaine de personnes descendaient la rue au pas de course isolées ou par petits groupes. En passant les uns près des autres, on se demandait où était le feu. A la raffinerie, disaient les uns. En entendant cela, Axel, toujours courant à perte d'haleine, se sentit le cœur allégé d'un poids énorme. Il traversa encore une ou deux rues, la foule croissait à vue d'œil et on parlait de la fabrique de savon. Cette fabrique était juste en face de la maison du conseiller. Axel courait comme un fou, il ne lui restait plus qu'une rue de traverse à franchir, seulement elle était bondée de monde. Des hommes bien mis, au maintien calme y coudoyaient des vieilles en haillons échangeant des observations larmoyantes, les poings sur les hanches; des groupes d'apprentis et d'ouvriers vociféraient et gesticulaient, des filles trop parées chuchotaient entre elles; des manœuvres, blasés par la misère sur les souffrances humaines, se tenaient là les mains dans les poches et faisaient assaut de traits d'esprit; puis encore beaucoup de buveurs, les uns à la phase de la stupéfaction passive, d'autres à la phase agressive de l'ivresse, et des fiacres qui ne pouvaient ni avancer ni reculer, et des agents de la sû-[...]é publique impuissants à calmer la bagarre. Axel se fraya un [...]min à travers cette cohue au prix d'efforts inouïs. Enfin, au [...]ment où il atteignait le coin de la rue, une pluie d'étincelles [...]attit lentement sur sa tête. Plus il avançait, plus les étincelles [...]ombraient l'atmosphère; de çà et de là de la rue, chaque vitre

était un foyer d'incandescence, la fabrique brûlait, la maison du conseiller et la maison voisine brûlaient aussi. Partout de la fumée, des flammes, l'égarement, les cris, les imprécations, des tuiles ardentes précipitées du haut des toits, et les coups de haches retentissants les madriers volant en éclats, les vitres qui se brisaient avec un cliquetis sec, l'eau lancée à larges jets pressés qui sifflaient, grésillaient, clapotaient à l'accompagnement sourd et régulier du sanglot machinal des pompes. Au travers d'entassements de meubles, de literie, d'un entrelacement d'échelles, de casques noirs, de boutons brillants, de visages éclairés d'étranges lueurs, de poulies, de cordages, de toile à voile et de mille engins indéfinissables, Axel se lança vers la maison, franchissant tous les obstacles d'un élan invincible.

La façade était violemment éclairée par les jets de flammes venant de la fabrique incendiée, la fumée s'échappait en minces panaches entre les tuiles de la toiture et sortait en tourbillons des fenêtres ouvertes du premier étage; au dedans du bâtiment, le feu bruissait et crépitait; on entendait comme des mugissements sourds sur lesquels se détachaient par saccades des roulements, des craquements, puis tout finissait en un épouvantable effondrement; la fumée, les étincelles, les flammes s'élançaient en gerbes énormes de toutes les ouvertures, et le feu s'était à peine mêlé à l'air extérieur que ses langues ardentes doublaient de force et de clarté, leurs craquements se faisant encore plus avides et plus furieux. C'était presque tout le plafond du premier étage qui venait de crouler. Axel saisit des deux mains une énorme échelle de sauvetage appuyée contre un des murs de la fabrique qui n'avait pas encore pris feu. Il parvint à la maintenir un instant en équilibre, puis elle lui échappa et alla tomber contre la maison du conseiller de justice, enfonçant une des fenêtres du second étage. Axel franchit les échelons en un clin d'œil et pénétra par la croisée enfoncée. Au premier moment une fumée épaisse l'obligea à fermer les yeux, et la vapeur âcre, étouffante qui se dégageait de la charpente charbonnée partout où l'eau des pompes avait pu atteindre, lui coupa la respiration. Il était dans la salle à manger. La paroi qui séparait cette pièce du salon était tombée presque en entier, le salon formait une vaste fournaise ardente, des jets de flamme s'élançaient du rez-de-chaussée parfois jusqu'au plafond, les quelques planches qui étaient restées en place quand le parquet s'était effondré brûlaient en donnant une flamme claire, presque blanche avec des re-

flets dorés ; les ombres et les langues de feu se pourchassaient sur les parois, les lourds papiers de tenture se recroquevillaient par places, s'arrachaient en longs tisons enflammés et allaient s'abîmer en tournoyant dans la fournaise, tandis que d'agiles flammèches jaunâtres grimpaient aux baguettes dorées et léchaient les cadres des tableaux. Axel rampa jusqu'au bord de la fournaise en s'accrochant aux débris de la paroi effondrée. De violents courants d'air alternativement chaud et froid montaient du fond de cette fournaise incandescente et le frappaient au visage. La paroi qui lui faisait face avait commencé à s'écrouler à son tour, laissant le regard pénétrer jusque dans la chambre de Camilla; du côté où se trouvait le bureau du conseiller, la cloison tenait encore. La chaleur augmentait de seconde en seconde; Axel sentait la peau de son visage s'étirer et remarquait que ses cheveux frisottaient. Tout à coup un poids s'abattit sur son épaule, glissa le long de son épine dorsale et le cloua les mains contre le sol: c'était une poutre qui venait de se détacher du plafond. Il ne pouvait faire un mouvevement, la respiration devenait de plus en plus difficile et ses tempes battaient à l'assourdir. Un jet d'eau dirigé sur la muraille de la salle à manger tombait en sifflant, en bouillonnant un peu à sa gauche, et toutes ses facultés se concentraient dans le désir fou que quelques-unes de ces gouttes fraîches, de ces gouttes glacées qui se répandaient de tous côtés à profusion pussent rejaillir jusqu'à lui. Soudain, il entendit un gémissement qui partait du bord opposé de la fournaise et vit quelque chose de blanc qui se mouvait sur le parquet de la chambre de Camilla. C'était elle. Elle était à genoux, le corps agité d'un balancement machinal des hanches, une main pressée sur chacune de ses tempes. Bientôt elle se releva lentement et avança jusqu'au bord de l'abîme enflammé. Un moment elle se tint là, droite, les bras pendants le long de son corps, le cou ne soutenant plus bien la tête branlante. Lentement, très lentement, sa taille se pencha en avant, ses beaux cheveux dénoués balayèrent le plancher, une vive flambée les eut dévorés en une seconde et l'instant d'après elle disparaissait dans les flammes.

Axel fit entendre une plainte courte, profonde, impétueuse comme ı rugissement d'un animal sauvage, faisant en même temps un vio-ənt effort pour s'éloigner de cet épouvantable précipice. Mais la ɔutre ne lui permettait pas de bouger ; ses mains passaient et re-ıassaient en tâtonnant sur les débris de la muraille, enfin elles s'y ·amponnèrent d'une étreinte désespérée et le malheureux se mit

à battre le sol de son front à intervalles réguliers en poussant le gémissement monotone : Seigneur Dieu, Seigneur Dieu, Seigneur Dieu !

Il demeura longtemps ainsi. A la fin il lui sembla que quelqu'un le prenait par l'épaule. C'était un des pompiers qui avait enlevé la poutre et se mettait en devoir de porter le blessé hors de la maison incendiée. Axel se rendit compte vaguement, mais non sans un sentiment de répulsion extrême, qu'un homme le soulevait et l'emportait dans ses bras. Le pompier arriva avec son fardeau jusqu'à la croisée enfoncée ; mais là, Axel reprenant en partie ses facultés, ne douta plus qu'il ne fût victime d'une tentative coupable et que l'individu qui le portait n'en voulût à sa vie. S'arrachant des bras de son sauveur, il saisit un bardeau à demi consumé, tombé sur le plancher, lui en asséna sur la tête un coup si rude qu'il le fit reculer tout chancelant, et se précipitant hors de la croisée béante, il descendit l'échelle en courant, tenant toujours le bardeau au-dessus de sa tête. Il franchit au pas de course les ruines fumantes, se fraya un passage de vive force au travers de la foule et reprit sa course le long des rues désertes, des places solitaires, jusqu'à ce qu'il se trouvât hors de la ville.

Une épaisse couche de neige couvrait la campagne à perte de vue. A quelque distance des murs cependant le sommet d'un grand tas de gravier perçait d'un point sombre ce vaste drap blanc : Axel y courut et se mit à frapper cet objet de son bardeau ; il l'attaquait avec fureur de tous les côtés, il frappait, frappait à coups redoublés, il voulait le détruire à tout prix ; mais cela résistait. Alors le malheureux, dans son emportement, lança au loin le bardeau inutile et se précipita sur ce monstre noir pour l'anéantir. En se sentant les mains pleines de petites pierres, — mais c'est du gravier ! se dit-il, c'est un gros tas de gravier : pourquoi donc suis-je ici en rase campagne, à démolir un tas de gravier ? L'odeur de la fumée le poursuivait, des flammes ondoyaient autour de lui : il revit Camilla s'affaisser dans le brasier, poussa un cri déchirant et reprit sa course folle à travers champs, quoiqu'il lui fût impossible de se délivrer de l'obsession de ces flammes. Il se couvrait les yeux de ses deux mains : des flammes, des flammes ! Il se jetait sur le sol et enterrait son visage dans la neige : des flammes encore ! Il se relevait affolé, revenait sur ses pas, courait en avant, essayait de louvoyer : des flammes partout ! Alors il se reprit à courir en droite ligne sur la neige, laissant derrière lui les cabanes, les arbres, çà et là quelque visage épeuré

qui le regardait passer de derrière un carreau, sautant les haies, coupant au travers des cours de fermes où les chiens hurlaient en tirant sur leur chaîne. Dans une de ces cours, il se trouva soudain devant une fenêtre très éclairée; cette lumière lui fit du bien, on eût dit que les flammes qui l'obsédaient s'effaçaient devant la réalité. Il s'approcha de la fenêtre et regarda: c'était une sorte de buanderie, une fille debout devant la vaste cheminée remuait quelque chose qui bouillait dans une chaudière; la chandelle qu'elle tenait à la main prenait des reflets rougeâtres dans l'épaisse buée qui montait de la chaudière. Une autre fille assise non loin d'elle plumait des volailles, qu'une troisième flambait à mesure sur une brassée de paille allumée. Elle faisait de grandes flammes, cette paille, et dès qu'elles baissaient on jetait une nouvelle brassée pour les raviver, jusqu'à ce que la besogne étant finie, on les laissa baisser et s'éteindre peu à peu. Axel, irrité, cassa d'un coup de coude un des carreaux de la fenêtre et s'éloigna à pas lents.

Les trois filles s'étant mises à crier, il reprit son élan et courut longtemps, la poitrine secouée de gémissements étouffés. De temps en temps quelque souvenir des jours heureux brillait en sa mémoire, au milieu de sa douleur, lueurs éparses qui rendaient les ténèbres doublement épaisses en s'effaçant. Le malheureux ne pouvait supporter de penser à ce qui était arrivé, il ne *voulait* pas que ce fût arrivé, il tombait à genoux et tordait ses bras levés vers le ciel en implorant, en suppliant que ces choses terribles fussent annulées, que tout redevînt comme auparavant. Longtemps il se traîna sur ses genoux, les yeux attachés incessamment sur la voûte du ciel, comme s'il avait craint qu'elle ne disparût pour se dérober à ses prières, s'il ne l'eût retenue là par la fixité de son regard. Alors les images des jours heureux revinrent en foule flotter autour de lui, l'envelopper, pareilles à une procession de fantômes lumineux; les unes, plus vivantes, se jaillissaient de son cœur même l'illuminant de leur éclat soudain, d'autres passaient au loin, faiblement éclairées et si indistinctes qu'elles avaient disparu avant qu'il les eût bien reconnues. Il demeurait là dans la neige, immobile, sous le charme de cette douce lumière du passé, retrouvant peu à u la vie et le bonheur; même l'angoisse indéfinie qu'il avait éprouée d'abord en prévoyant vaguement que quelque chose viendrait .issiper cette vision enchanteresse, même cette angoisse l'avait uitté. Peu à peu le calme s'était fait en lui, pareil au calme prond de la nature qui l'entourait; les images avaient disparu, mais

le bonheur était resté. Quelle tranquillité partout à la ronde! On n'entendait pas un son ni de près ni de loin; toutefois les sons ont leurs spectres comme les corps. Faiblement d'abord, il y eut comme un écho de rires et de chants, puis quelques paroles murmurées, puis des pas légers qui semblaient approcher et enfin.... oui, c'était bien le lourd sanglot des pompes! Le pauvre halluciné s'enfuit avec un cri de désespoir et courut en gémissant longtemps encore; à la fin, il atteignit la mer, changea de direction et suivit la grève, jusqu'à ce qu'une racine d'arbre l'ayant fait tomber, il demeura étendu là, trop épuisé pour se relever.

L'eau clapotait avec des gloussements doux sur les cailloux du rivage; des coups de vent ébranlaient par intervalles les arbres dénudés de la forêt voisine; de temps en temps, une corneille s'enlevait en croassant pour voler vers le large et le jour jetait sa première lueur bleuâtre et grêle sur le bois et sur la mer, sur la plaine de neige et sur les traits pâles de l'homme évanoui.

Au lever du soleil, un forestier du voisinage le trouva et le porta chez Nicolaï, le garde-chasse, où il resta pendant bien des semaines entre la vie et la mort.

A peu près au moment où l'on introduisait Axel chez le garde-chasse, un attroupement se formait autour d'une voiture arrêtée à l'une des extrémités de la rue qu'habitait le conseiller de justice. Le cocher ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi des agents de police prétendaient l'empêcher de s'acquitter du devoir dont il était chargé, et une vive altercation venait de s'élever entre eux en conséquence. C'était la voiture qui venait prendre Camilla pour la conduire chez sa tante.

J. P. Jacobsen.
(Traduit du danois).

(La fin à la prochaine livraison).

UN ASSAUT D'ESPRIT AU XVIIIE SIÈCLE

VERS INÉDITS
DE VOLTAIRE ET DU CHEVALIER DE BOUFFLERS[1]

Vers de Voltaire à M. de Boufflers.

Croyez qu'un vieillard cacochime
Chargé de soixante et dix ans
Doit mettre s'il a quelque sens
Son âme et son corps au régime.
Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous, l'ambition,
Et la retraite pour les sages.
Vous me direz qu'Anacréon,

---

[1] Nous devons ces pièces de vers à l'obligeance de Mme la baronne de Linden, née de Lessert, qui les a récemment découverts dans des papiers de famille.

Nous ne sommes plus à l'époque où le bel esprit était de mode et où l'on rimait volontiers le soir dans les salons. Ces joutes spirituelles sont allées rejoindre les neiges d'antan. Cependant l'on s'intéresse encore à ce temps disparu, justement peut-être, parce qu'il forme avec le nôtre un contraste si frappant. C'est pourquoi nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant ces vers inédits de Voltaire et du Chevalier de Boufflers, improvisés, pendant leur séjour de Lausanne, dans les assemblées brillantes dont ils étaient l'ornement.

Ces impromptus ont été faits dans la même soirée.

LA DIRECTION.

Que Chaulieu, même Saint-Aulaire
Tiraient encore quelques chansons
De leur cervelle octogénaire.
Mais ces exemples sont trompeurs
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne;
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ses vilains doigts
Marquait d'un sept avec un trois
La tête froide et peu pensante
Du Fleuri qui donna des lois
A notre France languissante;
Il porta le sceptre des rois
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,
De toute autre chose incapable,
Mais vieux bel esprit, vieux amant,
Vieux chanteur est insupportable.
C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suisse admire
Les crayons, la prose et les vers
Et les petits contes pour rire;
C'est à vous de chanter Thémire
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

Réponse du Chevalier de Boufflers.

Je fus dans mon printemps guidé par la folie
Dupe de mes désirs et bourreau de mes sens.
Mais s'il en est encore temps
Je voudrais bien changer de vie.

Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis,
Convertissez-moi, je vous prie,
Vous en avez tant pervertis!
Sur mes fautes je suis sincère
Et j'aime presque autant les dire que les faire.
Je demande grâce aux amours,
Vingt beautés, à la fois trahies
Et toutes assez bien servies,
En beaux moments, hélas! ont changé mes beaux jours!
J'aimais alors toutes les femmes,
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux
Et, sans cesse auprès de ces dames,
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette les airs que j'ai fait pour mes belles,
Je regrette vingt bons chevaux
Qu'en courant par monts et par vaux
J'ai comme moi crevé pour elles;
Et je regrette encore plus
Les utiles moments que j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'amour. Dans le métier galant
Le corps s'use bientôt, et l'esprit reste enfant.
Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire
Viennent chez vous sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire.
Je viens dans ce château voir mon oncle et mon père.
Jadis des chevaliers errants
Sur terre, après avoir longtemps cherché fortune,
Allèrent trouver dans la Lune
Un petit flacon de bon sens;
Moi je vous en demande une bouteille entière.
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'esprit dont il prive tous les sots de la terre
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

Les cœurs

par le Chevalier de Boufflers.

Le cœur est tout, disent les femmes,
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur,
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent les dames
En nous parlant toujours du cœur?
En y pensant beaucoup je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul et n'égaie personne.
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison,
Et, dans cet art charmant, la meilleure leçon
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons
Pour nous avoir fourni des cœurs de deux façons,
Car, que deviendraient les familles
Si les cœurs des jeunes garçons
Étaient faits comme ceux des filles?
Avec variété la nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise:
Prince, manant, abbé, roi, reine, marquise,
Celui qui dit *Sanctus,* celui qui dit Allah,
Le bonze, le rabin, le moine, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir choqué le vôtre,
Nous en cherchons partout un autre.
Nature, en fait de cœur, se prête à tous les goûts,
J'en ai vu de toutes les formes:
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes;
Mesdames et messieurs, comment les voulez-vous?
On fait partout des cœurs tout ce qu'on en veut faire,
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend,

Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre,
C'est un merveilleux instrument.
J'en jouais bien dans ma jeunesse,
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
Oh! vous qui cherchez le bonheur,
Il faut tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse,
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps on l'use;
Et chacune et chacun finissent en tout lieu
Par en avoir trop ou trop pèu.
Ainsi, comme un franc Helvétique,
Je médisais de Dieu, de la terre et du ciel.
En amour j'étais tout physique,
C'est bien le point essentiel,
Mais ce n'est pas le point unique.
Il est mille façons d'aimer,
Et ce qui prouve mon intérêt
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille ma bergère,
Par un mouvement généreux
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous gagnerions tous les deux

Réponse de Voltaire.

Certaine dame honnête et savante et profonde
Ayant lu le traité du cœur
Disait en se pâmant: que j'aime cet auteur!
Ah! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.
De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur,
Mon cœur pourtant me parle encore.
Du nom de petit cœur quand l'amour me décore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.
Hélas! faibles humains, quels destins sont les vôtres!
Qu'on a mal placé les grandeurs,

Qu'on serait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres!
Aimable chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires, votre empire,
Et dans vos vers heureux comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.
Quand Lisette vous dit: « Rodrigue, as-tu du cœur? »
Sur l'heure elle l'éprouve et dit avec franchise:
« Il eut plus de valeur
Quand il était homme d'église. »

Sur le même par M. de Voltaire à Madame Cramer.

Mars l'enlève au séminaire,
Tendre Vénus il te sert,
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire.
Tous les arts sont sous sa loi.
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire avec toi?

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Sommaire: Sciences morales et politiques. 1° Histoire: Fustel de Coulanges: *Institutions politiques de l'ancienne France,* tome III° - Blaze de Bury: *Jeanne d'Arc* - Ernest Daudet: *Histoire de l'émigration* - Ernest Bertin: *La société du Consulat et de l'Empire.* — 2° Critique littéraire et pédagogie. Joseph Reinach: *Études de littérature et d'histoire* - Paul Desjardins: *Notes contemporaines* - Lavisse: *Études et étudiants.* — 3° Économie politique: *L'État moderne et ses fonctions* par Paul Leroy-Beaulieu.

En reprenant, à une heure critique, cette chronique littéraire que nous avions inaugurée jadis dans l'excellente *Rivista europea* de M. De Gubernatis, nous avons conscience de servir au rapprochement des races latines, et en étudiant les meilleures productions de nos plus célèbres écrivains, nous aurons souvent l'occasion de constater la sympathie persistante entre la France et l'Italie, sympathie dont on a pu recueillir l'expression chaleureuse sur les lèvres de Renan, de Jules Simon et de cet admirable Fustel de Coulanges qui vient de descendre si prématurément dans la tombe au moment de publier un nouveau chef-d'œuvre.

Lorsque l'année dernière, à la fin de l'hiver, j'analysais, ici même, le deuxième volume de son grand ouvrage, je savais que les jours de l'illustre historien étaient comptés, mais ce qu'on ignorait généralement c'est l'invincible persévérance avec laquelle cet homme austère et vaillant qui se sentait frappé à mort, poursuivait sa tâche difficile durant ses retraites alternatives à Arcachon ou à Massy. Aussi eut-il la consolation de corriger de sa main défaillante les épreuves de son troisième volume et il laissait dans ses cartons tout ce qu'il fallait pour conduire son travail jusqu'au règne de Charles-le-Chauve; le temps lui a manqué malheureuse-

ment pour pousser cette œuvre jusqu'au bout. Mais de nombreux jalons sont posés et ils aideront les élèves de M. Fustel de Coulanges à continuer pieusement son livre inachevé, à publier comme il le comprenait les deux volumes qu'il voulait consacrer à l'*Empire romain* et aux *Invasions,* celui dans lequel il comptait étudier le *Bénéfice,* peut-être même son travail sur les *Institutions carolingiennes.*

Aucun de ces livres n'est complètement terminé; il n'en est pas de même du volume sur l'*Alleu* et le *Domaine rural pendant l'époque mérovingienne.* M. Fustel de Coulanges s'est borné dans les derniers jours de sa vie à des retouches légères et l'on retrouvera la méthode du maître, sa sincérité, sa précision, sa clarté habituelles, sa langue ferme et vigoureuse; on verra qu'il est resté fidèle jusqu'à la fin à la devise qu'il avait choisie, et qui peut résumer sa vie scientifique tout entière: *Quaero.*

Pour rendre compte dignement d'une telle publication, nous aurions donc à chercher avec l'auteur quel fut l'état du sol dans les premiers siècles du moyen-âge; comment et à quel titre il était possédé; quelle idée les hommes se faisaient de la propriété et quels droits ils y attachaient; par qui il était possédé, si c'étaient les mêmes hommes qui possédaient et qui cultivaient; ce qu'étaient les tenanciers et quels droits le propriétaire avait sur eux. La nature de la propriété, les divers modes de tenure, les relations entre cette propriété et les tenures, voilà ce que nous avons besoin de connaître pour comprendre la vie de ces générations et pour comprendre même leurs institutions politiques.

Une pareille tâche est évidemment hors de proportion avec l'espace limité que la *Revue* veut bien nous réserver, et nous devrons nous borner à indiquer sommairement quelques-uns des points si nombreux où Fustel de Coulanges, renouvelant entièrement son sujet, a fait jaillir la lumière sur les plus obscurs problèmes historiques. Nous citerons d'abord une question que le savant M. Accarias tranche en deux mots, lorsqu'il dit: « La propriété n'était qu'une concession de l'État qui retenait le *Dominium.* » La première moitié de cette affirmation ne saurait être par malheur prouvée historiquement et doit être rejetée sans hésitation; quant au *Dominium,* M. Fustel de Coulanges constate d'abord qu'il n'en est fait mention dans aucun document ancien et que la fameuse théorie de Gaius ne saurait s'y appliquer. Il discute ensuite les preuves indirectes dont il montre le néant et produit enfin un texte décisif

de Julius Frontinus qui vivait sous le règne de Trajan, texte duquel il résulte que « l'État n'a pas le droit de déposséder un particulier *même pour le profit commun.* »

Un peu plus loin l'auteur traite un sujet beaucoup plus intéressant pour nous autres profanes, celui des *latifundia* « qui ont ruiné l'agriculture italienne en concentrant la propriété en un trop petit nombre de mains. » C'était pour tous les professeurs au temps de ma jeunesse un article de foi: *latifundia perdidere Italiam: Pline l'a dit;* mais ce n'était qu'une simple boutade, car l'instructive inscription de Viterbe est là pour attester qu'un aqueduc de 5,900 pas romains traversait *onze propriétés.* Ce qui est vrai, c'est qu'en Italie ou dans les provinces, les petits domaines commençaient à devenir plus rares cent ans après Pline; mais les vrais *latifundia* n'apparurent réellement en grand nombre que vers le milieu du quatrième siècle. Il faut remarquer d'ailleurs que les vastes domaines se prêtent parfaitement à la petite culture qui emploie une infinité de bras et qui était particulièrement en honneur en Sicile et en Gaule. Ajoutons que la tradition s'en est fidèlement conservée dans les petites métairies du Bourbonnais, pays riche et bien cultivé.

On avait, en somme, sur les *latifundia* des idées vagues que M. Fustel de Coulanges remplace par des idées précises, et il nous rend le même service à propos d'une question plus importante: l'origine du servage de la glèbe. Ce servage nouveau se greffe en quelque sorte sur l'esclavage antérieur; il est l'ancien esclavage qui se continue avec une seule modification. Le serf est le même homme que l'ancien esclave; mais au lieu de travailler en troupe, il travaille sur un champ particulier et suivant des conditions qui lui sont personnelles. Ce servage ne débute pas tout à coup comme institution générale; il n'est encore qu'un fait individuel. Il se produit d'abord sur un domaine, puis sur un autre, et peu à peu sur tous. Il ne s'établit pas sur le domaine tout entier, mais seulement sur une partie du domaine. Le maître ne transforme pas d'un seul coup tous ses esclaves en tenanciers; en effet, l'auteur montrera qu'il est toujours resté sur chaque domaine un bon nombre d'esclaves travaillant en commun suivant la règle ancienne. C'est tel tel esclave qui, individuellement, a été changé en tenancier serf r la volonté du maître. Celui-ci n'abdiquait rien de son droit imitif, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la tenure concédée ait mieux cultivée qu'autrefois; la petite redevance qu'il en tirait

était un profit sûr et dépassait sans doute ce que l'exploitation directe eût donné. Il arriva donc que la tenure servile se généralisa et prit consistance parce qu'elle améliorait à la fois la condition des deux parties.

Tout en résolvant avec son habituelle supériorité ce difficile problème, M. Fustel de Coulanges prodigue chemin faisant les plus piquantes études sur chacune des individualités qui peuplaient la campagne, depuis le colon proprement dit, jusqu'à l'homme complètement libre que sa condition de métayer volontaire réduisait néanmoins à une situation à peu près analogue. Mais l'historien s'est réellement surpassé dans cette portion du volume où il aborde le droit mérovingien sur la terre, et nous donne la définition de l'alleu sur lequel ses devanciers ne nous avaient guère éclairés jusqu'ici. Ceux-ci avaient imaginé sans motifs sérieux que les Francs s'étaient, à leur entrée en Gaule, emparés d'une partie des terres et se les étaient partagées entre eux par la voie du sort; d'où cette conséquence qu'il y aurait eu, à partir de cette opération, une catégorie de terres nommées *alleux,* avec ce caractère distinctif d'appartenir à des guerriers francs. Les textes nous montrent au contraire que le terme d'*alodis* dégénéré plus tard en *alodium* était tout simplement le synonyme du mot *hereditas*. C'est ainsi que des Romains tels que Vigilius et Reolus mentionnent les prés, champs et forêts « qu'ils ont de l'héritage de leurs parents, *de alodo patrum* » et nous voyons, au temps même de Clovis, l'évêque saint Germain rappeler que son père Eleutherius et sa mère Eusebia avaient possédé avant lui, c'est-à-dire avant l'invasion, l'*alodium* de Vitriacus. Il y a plus, car les Francs ne se sont jamais établis en Auvergne et c'est dans cette province que le mot *alodis* est le plus féquemment employé.

Les érudits français et allemands avaient évidemment erré sur ce point, mais c'est à propos de la prétendue communauté de village qu'ils ont fait preuve de la plus incroyable obstination et de l'aveuglement le plus complet. Autant les documents sont clairs, unanimes, incontestables en faveur de la propriété privée, autant sont ardents et convaincus les théoriciens de la communauté. Ils omettent de dire que toutes les lois et les milliers de chartes sont contraires à leur système. Mais ils disent avoir découvert quelques mots dans les lois, quelques lignes dans sept ou huit chartes, qui suffisent à leur faire croire à la communauté. Ils soutiennent cela en un langage si affirmatif et sont si sûrs d'eux-mêmes, qu'involontairement le

lecteur en est un peu ébranlé et accorde son adhésion à des théories qui ne manquent pas d'un certain attrait.

Pour être sûr de la vérité, il n'y a qu'un moyen; il faut se livrer à un travail fastidieux que M. Fustel de Coulanges a fait heureusement pour nous, et dans sa vigoureuse campagne contre M. Glasson il a réussi à le prendre *quarante-neuf fois* en flagrant délit de citations inexactes. Nous ne saurions évidemment énumérer toutes les distractions du savant académicien et nous nous contenterons d'indiquer la première car elle est fort jolie. Il s'agit d'un passage de Marius d'Avenches où il aurait parlé de *terres communes* sous le nom de *marca*. Si l'on se reporte au texte de Marius on y lira tout simplement ceci: « Le patrice Mummolus, poursuivi par le roi Gontran, se réfugia dans les limites du royaume de Childebert, c'est-à-dire à Avignon. » De terres communes pas un mot; M. Glasson a ajouté au texte ce qui n'est pas.

De la part d'un illustre professeur dont la parole a tant d'autorité à l'Institut, une aussi singulière bévue étonne; mais on se l'explique à la réflexion, si l'on songe que les érudits ne prennent pas toujours le temps de vérifier leurs citations et se copient volontiers les uns les autres. On sait d'ailleurs que cette pratique expéditive et commode n'est pas l'apanage exclusif de la France et M. Fustel de Coulanges, après avoir passé en revue les ouvrages de ses compatriotes, a fait les plus singulières découvertes dans les doctes écrits de M. Maurer et d'autres Allemands, partisans infortunés du système de la communauté. Nous ne pouvons que renvoyer au livre de notre auteur ceux de nos lecteurs qui voudraient suivre jusqu'au bout cette longue série de triomphantes réfutations, et nous passons au chapitre IX où il est parlé des sources de l'esclavage et de la situation des esclaves dans les grands domaines.

M. Fustel de Coulanges traite d'abord des simples *servi* et des divers emplois auxquels ils étaient assujettis. Ce sujet du reste nous était assez bien connu, mais ce que l'auteur a mieux étudié que personne au monde, ce sont les différentes sortes d'affranchis: le *denarialis* qui est complètement homme libre et exempt du patronage; le *civis romanus* qui peut aller où il veut, qui n'a pas de atron, qui possède en propre et peut tester; le simple affranchi qui reste soumis à son ancien maître et qui, de père en fils, doit e service et l'obéissance; le lite qui reste dans une position inféeure et continue à avoir un maître; l'homme d'église qui subit patronage et doit des services et des redevances; enfin l'homme

du roi, qui appartient au roi à titre privé et qui descend d'un ancien esclave.

Ce chapitre est, de tous peut-être, le plus caractéristique et nous y voyons mieux qu'ailleurs le régime romain persistant à l'état latent sous la domination barbare qui n'avait apporté jusqu'au neuvième siècle que des modifications insensibles au système impérial. Dans cette étude notamment, nous n'avons pu saisir un seul moment où il se soit fait un changement dans la nature du domaine rural; les invasions germaniques ne l'ont transformé en rien; les documents ne montrent aucune différence essentielle entre les domaines du nord de la Gaule ou de la région rhénane et ceux de la Gaule centrale. Dans tout ce que nous avons vu il n'y a, en conséquence, rien de féodal, car l'esclavage, le servage, la tenure servile, les redevances seigneuriales, les services et les corvées n'ont rien de commun avec la féodalité et lui sont antérieurs.

M. Fustel de Coulanges ne nous a pas dit un mot du *bénéfice*; il n'en sera question que dans le prochain volume dont nous aurons bientôt sans doute à rendre compte et qui est, assure-t-on, singulièrement curieux et intéressant. Nous y verrons, en effet, que le régime domanial précédemment décrit a duré pendant tout le moyen-âge, et, en se modifiant, plus loin encore. La féodalité qui ne l'a pas créé, n'a pas non plus songé à le détruire; elle s'est simplement élevée par-dessus. L'alleu, la grande propriété, le grand domaine avec ses terres et ses personnes, forment les fondations cachées et solides sur lesquelles se dressera l'édifice féodal.

En lisant les trois volumes de M. Fustel de Coulanges nous assistons à la lente et pénible formation de notre nationalité, tandis que M. Blaze de Bury qui, lui du moins, est descendu plein de jours dans la tombe, nous décrit la période la plus agitée de la guerre de cent ans, formidable épreuve d'où la France devait sortir plus glorieuse et plus forte. Venant après un millier d'autres, le nouveau biographe de Jeanne d'Arc était largement pourvu, par bonheur, de cette sorte d'imagination qu'il est permis d'introduire dans l'histoire, de cet esprit d'intuition qui fit la renommée de Michelet dès ses premiers volumes, et l'on arrive au bout de cette biographie sans avoir subi un seul moment de lassitude et d'ennui. Ce sceptique et spirituel Blaze qui se vantait de n'être dupe de rien ni de personne et qui, dans ses vers comme dans ses *Mémoires* publiés ici même, a démasqué tant de fausses vertus, a pris son héroïne tout à fait au sérieux; il croyait à son patriotisme

et à son inspiration et, tout en écartant plus d'une fausse légende, il fait largement sa part au surnaturel et il ne craint pas d'écrire dans sa préface ces mots si caractéristiques: « Dieu n'inspire que ceux qui le cherchent et Jeanne cherchait Dieu. »

C'est qu'aussi, dans les dernières années de sa vie, Blaze « cherchait Dieu » pour lui-même; peut-être, comme la douce héroïne de Vaucouleurs, pensait-il entendre « des voix » à de certains moments, et ce mystique improvisé était désormais en mesure d'offrir un pieux hommage à la vierge surnaturelle :

> A celle qui vengea le trône et la patrie
> Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits...

Il nous retrace avec sa verve habituelle, avec une éloquence et une chaleur de cœur qu'on ne lui connaissait pas, les jours d'ivresse et les angoisses de la prison, et nul mieux que lui n'a montré le rôle prépondérant qu'a joué la pucelle dans le rétablissement des affaires du royaume, comme dans le grand réveil de la nation, ni mieux constaté la mauvaise foi et la bassesse de ses ennemis et de ses calomniateurs intéressés. Mais je recommanderai tout spécialement à mes lecteurs les pages de la fin, où l'auteur racontant l'histoire scandaleuse des trois pseudo-pucelles qui parurent successivement après le trépas de la vierge immortelle, réfute par anticipation un livre infâme composé récemment par un fanatique ennemi de Jeanne d'Arc.

Cette fille du peuple qui porta les premiers coups aux envahisseurs anglais et ouvrit la voie aux Dunois et aux Richemont assura par cela même un long regain de prospérité à la royauté française, et il nous faut franchir une période de près de quatre cents années pour aboutir à l'effondrement de la maison de France, au déclin de cette famille illustre dont les membres survivants parcouraient en 1793 toutes les étapes de l'exil, de Coblentz à Turin ou à Venise, et de Vienne à Mittau. L'histoire de cette lamentable odyssée avait déjà tenté M. Forneron, et M. Ernest Daudet, le chercheur ingénieux, a su recueillir une moisson nouvelle dans un champ qui semblait épuisé.

Pourvu, comme il l'était, des papiers inédits du maréchal de Castries, du marquis de Larouzière, du duc d'Harcourt et du ministre Calonne favori du comte d'Artois, il nous fait pénétrer dans les plus obscurs recoins du morne château des Tuileries et nous assistons, grâce à lui, à la lutte sourde et désespérée du pauvre

Louis XVI contre des frères et des cousins dont les menées ineptes achevaient de le perdre. Puis quand la guillotine a achevé son œuvre, quand le roi et la reine sont descendus dans la tombe, et que le petit Dauphin épuisé par les mauvais traitements du cordonnier Simon a disparu à son tour, nous suivons, dans leurs interminables pérégrinations, des prétendants légers et orgueilleux vivant d'aumônes et gaspillant noblement leurs ressources dernières.

Ces récits anecdotiques ne constituent, si l'on veut, que l'envers de l'histoire, mais ils nous offrent à chaque instant de bien pathétiques péripéties, et l'on ne saurait voir sans émotion, le général Dumouriez contraint de fuir presque au lendemain de ses plus beaux triomphes, mettre au service de la légitimité son épée déshonorée et son goût pour l'intrigue. Au cours de son travail qui n'est point achevé et sur lequel nous aurons à revenir, M. Daudet aura du reste bien souvent l'occasion de constater la fragilité des choses humaines et nous pouvons prédire un beau succès à ce premier volume qui se termine par un choix si intéressant de lettres publiées pour la première fois et qui portent la signature du comte de Provence, du comte d'Artois, de Gustave III, de MM. de Calonne, de Castries et de Breteuil.

Tandis que M. Daudet s'appliquait à mettre en pleine lumière tout un côté de l'histoire révolutionnaire que M. Thiers avait laissé dans l'ombre, un brillant professeur de la Sorbonne déjà connu par ses travaux sur l'époque impériale, notamment par ses belles études sur les *Mémoires du maréchal Davout,* M. Ernest Bertin, a voulu combler à son tour les grandes lacunes qu'on peut signaler dans le monumental ouvrage sur le *Consulat et l'Empire* dont l'immortel auteur, maître souverain en stratégie et en diplomatie, a passé dédaigneusement sous silence les vicissitudes de la littérature et de la société françaises. Les éléments de ce travail supplémentaire ne faisaient pas défaut, et M. Bertin a su les condenser et les exposer avec la précision et la verve éloquente d'un Macaulay. [1]

Après avoir extrait la quintessence des admirables essais de Sainte-Beuve sur Fontanes, Chateaubriand et leur groupe littéraire, il a compulsé avec soin les beaux livres de M. Bardoux sur Mme de Beaumont et Mme de Custine, feuilleté d'une main prudente les agréables et suspects mémoires de Mme de Rémusat, en les contrôlant par la correspondance de cette femme spirituelle et médi-

[1] *La Société du Consulat et de l'Empire,* 1 vol. chez Hachette.

sante; il a interrogé bien d'autres figurants connus ou inconnus de cet âge héroïque et il a saisi sur le vif la physionomie mobile de Paris au lendemain des fameuses journées de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

Quoi qu'en disent les adorateurs quand même des idoles de 89, les transformations qu'on put constater dans l'ordre matériel sont peu de choses auprès de celle qui s'opéra dans les esprits, et c'est avec la perspicacité exceptionnelle d'un médecin moraliste que M. Bertin observe les maladies intellectuelles dont souffraient nos grands-pères et que leur avaient inoculées, — après Rousseau, — Benjamin Constant et l'auteur de *René*. Ainsi qu'il nous le dit, « l'esprit sceptique, léger, sensuel de l'âge précédent n'a pas impunément traversé ces terribles crises qui ont bouleversé et renouvelé l'ancien monde: le caprice n'est plus l'unique lien des libres amours; la passion y entre; elle y mêle une exaltation où l'imagination et le cœur ont plus de part que les sens; elle y porte de rêveuses ardeurs, de fiers élans vers un irréalisable idéal, suivis de chutes douloureuses et d'invincibles tristesses.... Ainsi va l'âme française se modifiant, se transformant avec le temps et les circonstances, infiniment souple et diverse, capable de tout, même de sérieux, âme séduisante jusque dans ses erreurs.... »

Cette étude psychologique est pleine de finesse et de profondeur, mais il y a bien autre chose encore dans ce volume qu'on n'analyse point et dont la trame est si prodigieusement variée. Il faut absolument le lire, et M. Bertin qui appartient au *Journal des Débats* peut se flatter de nous avoir fourni un précieux et indispensable appendice aux écrits de M. Thiers, le dieu de la maison.

Le temps me presse maintenant et les spirituels *Essais* de M. Reinach vont me servir de transition pour passer de l'histoire à la critique. Mais je regrette vivement de ne pouvoir m'arrêter plus longtemps sur un aussi grand personnage que le directeur de la *République française*, ce causeur étincelant que j'aime à contredire tout en l'appréciant à sa juste valeur. Je ne ferai qu'indiquer, on le conçoit, les trois morceaux sur Gambetta qui sont connus de tout le monde et où l'ex-dictateur est naturellement un peu flatté par son ien secrétaire; je ne puis qu'applaudir, en revanche, au remar-ble article sur l'Allemagne, cette Allemagne du dix-huitième siè-qui nous admirait et nous aimait, et renonçait à sa propre lan- pour adopter la nôtre. Ces douces réminiscences ressemblent n rêve que M. Reinach expose avec un charme sympathique,

mais ses instincts de polémiste ne tardent pas à prendre le dessus, et c'est avec une antipathie marquée qu'il nous parle de M. Fustel du Coulanges et de M. Thureau-Dangin. Entre ces deux hommes et lui il y avait un antagonisme de race et, Français de fraîche date comme ses amis Spuller et Gambetta, il avait ses raisons pour affirmer que l'histoire de France commençait avec l'année 1789. Ce qui lui déplaît dans MM. Fustel et Thureau-Dangin, c'est que ces historiens, dont il reconnaît d'ailleurs en rechignant le mérite éclatant, ne sont pas susceptibles d'être enrégimentés dans une coterie, parce qu'ils voient les événements tels qu'ils sont, ne mettent rien au-dessus de la vérité et comptent également la tradition pour quelque chose. Son indignation m'amuse lorsqu'il trouve mauvais que M. Thureau expose des « faits exacts » *dans un mauvais esprit*, parce qu'il enregistre les navrants aveux de Carrel, ou les passages les plus compromettants des mémoires de Lafayette. Pour donner libre cours à sa fougue juvénile il s'emporte jusqu'aux gros mots qui ne prouvent rien, et n'hésite pas à qualifier de *clérical* un grave écrivain dont le seul tort est de réclamer pour les catholiques la liberté dont ils jouissaient sous le gouvernement républicain de M. Thiers. Mais M. Reinach vient heureusement de déposer sur le bureau de la chambre des députés un projet de loi pour bâillonner la presse, et le moment approche où les historiens sans pudeur n'oseront plus se permettre ces allusions malséantes qui fustigent le présent sur le dos du passé.

La *République française* n'est pas aimable tous les jours et je féliciterai volontiers M. Paul Desjardins de fréquenter une autre maison qui sert de quartier-général aux derniers survivants de notre urbanité traditionnelle. On ne saurait monter le vieil escalier de la rue des Prêtres ou circuler dans le vestibule sans coudoyer quelque membre de l'Institut, et c'était bien à un habitué de ce cénacle qu'il convenait de disserter sur les candidats à l'Académie française, fort nombreux en ce moment. Parmi ces futurs immortels, il en est trois qui ont les préférences de l'auteur et les miennes : MM. André Theuriet, Pierre Loti et Houssaye. Mais hélas ! il n'y a que deux sièges à occuper et il faut voir avec quelle délicatesse, quelle grâce enlaçante M. Desjardins sait se débarrasser d candidat gênant. Il commence par comparer Pierre Loti à Chateau briand et à Vigny, ces deux grands académiciens déclassés, parc que l'esprit de corps leur faisait absolument défaut, puis il ajout

« Certes, je serais embarrassé de citer un seul livre français coı

temporain authentiquement supérieur à *Pêcheur d'Islande.* Mais, justement, le mérite en est si exceptionnel, si à part de tout le reste qu'il ne saurait être humiliant pour l'auteur de n'être pas inséré dans une liste d'écrivains à aucun desquels il ne saurait être assimilé; et, d'autre part, cette série n'a pas l'air décomplétée par l'absence d'un échantillon tout à fait hétérogène. Imaginez une fort belle collection de tulipes; regretteriez-vous qu'il n'y eût pas là une place pour cet admirable lis tigré, pourpré, hiératique qui vient de Chine? « C'est une fleur que j'adore, direz-vous. — C'est possible, répondra le maître: j'avoue même que c'est une merveille, seulement, je ne collectionne pas cette fleur; elle sort de ma spécialité; allez la voir là où elle croît.... » — Et nous irons voir Loti là où il vit et nous charme. Non pas sous la coupole de l'Institut, en habit brodé de vert, mais très loin, au large, sur un pont de navire, pendant son quart de veille solitaire, à l'heure où les étoiles, — les constellations du sud que nous ne connaissons pas, — s'allument au ciel.... »

Si M. Pierre Loti n'est pas satisfait il sera difficile, mais il faut lire le chapitre entier pour bien comprendre l'histoire du « guillotiné par persuasion » et lire aussi un article qui dans son genre est un vrai tour de force et où M. Desjardins, avec mille délicates précautions oratoires, nous explique pourquoi il inscrira son collaborateur Houssaye en tête de sa liste. Moi, je tiens toujours pour Theuriet, mais puisqu'il y a deux fauteuils je ne désespère pas de m'arranger avec le *Journal des Débats.*

J'aurais à causer encore sur quelques bons livres de critiques et notamment sur les délicieux *Essais* de M. Paul Deschanel, mais j'en suis réduit à renvoyer à la chronique prochaine toutes ces analyses car il ne me reste plus aujourd'hui que deux ou trois pages à consacrer à la pédagogie et à l'economie politique, et je passe immédiatement à M. Lavisse, le piquant auteur du livre intitulé: *Études et étudiants.* Le brillant historien avec lequel les Italiens ont eu le plaisir de faire connaissance aux fêtes de Bologne est tout le contraire d'un pédant et on l'écoute avec plaisir même lorsqu'il plaide *pro domo sua,* c'est-à-dire pour cette noble université di France dont il est un des plus illustres représentants.

« Je fais le serment, écrit-il, que je n'aime point la maison pour elle-même, par habitude de vieux locataire, ni par un effet de cette vanité inconsciente qui nous persuade que, pour être bien élevées,

les générations nouvelles n'ont pas d'autre ressource que de se laisser élever par nous, de la manière dont nous avons été élevés nous-mêmes. Si je croyais la maison pernicieuse, ma pioche ne serait pas la moins active parmi celles des démolisseurs. Mais je suis et demeure convaincu que les lettres anciennes sont le meilleur moyen d'éducation pour l'esprit, parce qu'elles sont belles et qu'elles sont simples.... »

Les études classiques se sont attiré pourtant, il en convient, de justes inimitiés. Elles ont eu longtemps le tort de ne pas s'orienter vers la vie d'aujourd'hui, de vouloir accaparer l'écolier, de réclamer tout son temps pour des exercices dont la fréquente répétition était un abus ridicule, et de regarder toutes les nouveautés qui s'efforçaient d'entrer dans les anciens cadres, de cet œil superbe que les Romains du quatrième siècle laissaient tomber sur les Barbares. Les humanités ont failli payer cher cet orgueil. Elles ont été accusées de tous les crimes, même de celui de haute trahison; nos malheurs dans la guerre civile et dans la guerre étrangère leur ont été imputés. Les études négligées, les sciences, les langues vivantes, la géographie ont pris leur revanche. Un combat furieux a été livré entre les lettres anciennes et les nouvelles venues sur le dos de nos écoliers.

Ce pauvre dos plie à se rompre, et comme son digne collègue, M. Gréard, M. Lavisse a déclaré franchement la guerre au régime encyclopédique. Ces idées sont excellentes et la façon dont il les développe est extrêmement remarquable. Du moment qu'il lui est interdit de couper dans le vif il est évident qu'il parle comme un sage et qu'il adopte le seul moyen qu'il y ait d'entamer la routine. Mais moi qui ne suis qu'un théoricien indépendant, je me demande pourquoi, au lieu d'affaiblir les programmes, on ne préfère pas fortifier le personnel enseigné. Tout le monde sait, en effet, que dans nos collèges-casernes qui renferment parfois jusqu'à deux mille écoliers, le *caput mortuum,* la collection de jeunes martyrs qui ne font et n'apprennent rien, s'élève environ aux trois cinquièmes de l'effectif total. Je proposerais donc de fermer au plus vite la moitié de ces coûteuses bâtisses et de peupler au concours les trente ou quarante établissements conservés. Je sais bien que mon avis est celui d'un radical, mais je parle pour la postérité par-dessus la tête de ces ministres prodigues qui ont dépensé si allégrement le milliard de l'instruction publique.

Je m'attarde, hélas! à ergoter misérablement contre M. Lavisse, un homme sympathique dont on ne se sépare qu'à regret, et je vais faire banqueroute, ou peu s'en faut au gendre de mon ancien maître Michel Chevalier, au grand économiste Leroy-Beaulieu au sujet duquel j'ai eu jadis le plaisir de recueillir un éloge des plus flatteurs sur les lèvres éloquentes du fameux ministre Magliani. Mais le jeune professeur est de ceux qui se rient de mes appréciations hostiles ou bienveillantes, car ses livres s'enlèvent chez l'éditeur avant que la critique ait eu le temps de proférer sa sentence, et il s'établit une communication électrique entre l'auteur et le public. Son dernier ouvrage ne sera certes pas moins populaire que les autres, et tous les infortunés, — on les compte en Europe par centaines de millions, — qui ont à souffrir de cet affreux fléau qu'on nomme « socialisme d'État, » voudront observer avec lui les symptômes et les conséquences d'une maladie dont le remède ne saurait être appliqué par d'autres que par les électeurs. En France, en Allemagne, en Italie et jusqu'en Angleterre, aujourd'hui, les usurpations administratives tendent à se multiplier et rendent chaque jour plus difficile le contrôle des actes du pouvoir. Nulle cour des comptes n'y pourra bientôt suffire et, multipliant ses subventions, ses dons, ses agents, l'État moderne arriverait à supprimer en fait toute liberté électorale et toute liberté politique. Comment un peuple serait-il libre quand une grande partie de la population se composait de fonctionnaires et que, à côté de ceux-ci, un nombre considérable de citoyens attendraient à leur tour de la Providence terrestre des encouragements et des faveurs sans limites?

La liberté industrielle périrait bientôt avec la liberté politique, et ces énormes rouages de l'État prenant dans leurs engrenages tous les efforts privés, finiraient par les lasser ou les briser. C'est au pur collectivisme que, graduellement, certains docteurs veulent conduire l'État moderne. Ils s'y acheminent par des sentiers détournés, par des étapes discrètes. Or, le collectivisme partiel ou le collectivisme total, c'est, à des degrés divers, la déchéance de la civilisation européenne.

Ainsi que le dit fort bien l'auteur, « on se flatte vainement de l'idée que les nations ne peuvent pas rétrograder, que, grâce à l'imprimerie et aux écoles, toute connaissance acquise appartient à l'humanité qui ne saurait la perdre. Rien ne prouve que cette confiance

ne repose pas sur un préjugé. » Mais tout fait espérer que ces graves enseignements ne seront point perdus. Notre jeune démocratie commence à comprendre combien l'intervention de l'État est à la fois coûteuse et impuissante à remplacer l'initiative individuelle, et M. Leroy-Beaulieu aura une place d'honneur parmi ceux qui, depuis dix ans, se sont efforcés de lui ouvrir les yeux !

AMÉDÉE ROUX.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Les lettres de Wagner et de Liszt[1] sont attristantes à lire. Elles renferment trop de plaintes, trop de regrets, — mais jamais comme prétexte à belles phrases. Le pessimisme n'est point ici une phraséologie littéraire, c'est, si je puis dire ainsi, un pessimisme dépendant de la seule réalité. Wagner est en exil, Wagner n'a pas de quoi vivre, et les lettres qu'il envoie à Weimar n'ont rien de rhétorique, il n'a nulle arrière-pensée de publication future. Ce sont des billets brefs ou prolixes, selon le hasard, disant son âme découragée, et ses heures de misère, et ses banqueroutes et sa profonde détresse morale. Il y a dans ces volumes mieux que dans le journal d'Amiel, mieux que dans les lettres de Flaubert, de désolantes visions de la vie. Nulles au point de vue artistique, de petite valeur au point de vue historique ou esthétique, elles restent incomparables au point de vue psychologique. On y trouve avec ses haines, avec ses jalousies, avec son diabolique désir de succès, comme aussi avec ses tendresses, astucieuses ou sincères, et son éternel découragement, une confession, non point écrite pour un public quelconque, mais surprise dans le secret de billets si intimes qu'on les dirait détournés.

Feuilletant ces deux gros volumes nous voudrions établir d'abord dans quelles conditions ces lettres ont été écrites, en notant, chemin faisant, ce qui nous paraît surtout digne d'intérêt, puis esquisser un portrait de Wagner d'entre la 36e et la 48e année, — les premières lettres étant datées de 1849 et les dernières de 1871. Il

---

[1] *Briefwechsel zwischen Wagner und Liszt.* Zwei Bände. Breitkopf Härtel, in Leipzig 1889.

va sans dire que plusieurs ouvrages seront consultés à titre de documents complémentaires, dont, seule, mérite d'être citée ici la définitive étude de M. Adolphe Jullien.

Compositeur applaudi de *Rienzi,* compositeur méconnu du *Vaisseau Fantôme*, compositeur discuté du *Tannhaeuser*, efficacement protégé pourtant par le roi de Saxe et par la princesse Sophie, et soucieux seulement de questions artistiques, Richard Wagner, criblé de dettes, traqué par ses créanciers, ruinant ses éditeurs, attendant sans doute la fortune et le succès d'une révolution politique, se laissait affilier à des sociétés secrètes en 1848. Puis, inquiété et bientôt enthousiasmé par les théories du révolutionnaire russe Bakounine, il n'hésita pas, le 1er mai 1849, lorsque le roi prononça la dissolution de la diète saxonne, à courir aux barricades avec les chefs du parti socialiste. Trente-six heures plus tard les troupes prussiennes arrivaient, Bakounine était arrêté, Wagner se réfugiait à Weimar chez Liszt, et le 19 mai suivant, au cours d'une répétition du *Tannhaeuser*, il apprenait qu'un édit venait d'être promulgué à Dresde, ordonnant d'arrêter dans toute la confédération germanique un « individu politiquement dangereux » du nom de Richard Wagner. Il fallait fuir encore; Liszt lui procura un passeport et le conduisit jusqu'à Eisenach, sur la route de Paris, — sur la route de l'exil. Et dès lors, de Paris comme de Zurich, comme de Venise, durant douze années, des lettres partiront souvent pour Weimar, — des lettres intimes, d'ami à ami, pleines des angoisses du cœur et des angoisses de la vie.

Le 19 juin déjà, Wagner regrette son acte de volonté: « N'est-ce pas, je n'ai pas du tout besoin de t'assurer que maintenant je ne me compromettrai plus dans aucune catastrophe politique; cette révolution m'a servi de leçon. Toute personne raisonnable comprend bien que je suis redevenu un artiste dans toute la force du terme. C'est ce que je puis affirmer. » Alors commencent, aussitôt après l'arrivée à Zurich, les éternelles demandes d'argent qui disent combien précaire et pleine de soucis fut longtemps la vie de Wagner. Sa femme est restée à Dresde, il voudrait qu'elle le rejoigne à Zurich, mais il lui manque soixante-deux thalers: « Je ne sais personne que toi à qui m'adresser, avec plus d'espérance de voir bientôt mon vœu réalisé. Je te prie au nom de ce que tu aimes, au nom de ce qui t'est cher. Cherche tout ce que tu peux obtenir, tout ce que tu peux rassembler, autant que tu le pourras — et envoie-moi cela, non pas à moi, mais à ma femme, afin qu'elle puisse partir,

me rejoindre et avoir la certitude de pouvoir vivre avec moi au moins quelques semaines sans soucis. Cher, cher ami, il importe pour mon bien, pour mon âme, pour mon art, rends-moi la santé pour mon art! Vois, je n'ai plus de patrie, mais j'ai encore cette bonne, cette chère, cette fidèle femme; je ne lui ai presque donné que des soucis, elle est pleine d'appréhensions, elle n'est pas exaltée et pourtant elle se sent éternellement enchaînée à un diable mal élevé comme moi. Donne-la-moi, car tu me donnes tout ce que je peux désirer, et n'oublie pas que pour cela je te serai reconnaissant, oh, certes reconnaissant! » Et bien des années plus tard: « Écoute-moi, *Tannhaeuser* et *Lohengrin,* je les ai jetés dans le vent, je ne veux plus entendre parler d'eux; lorsque je les ai livrés au commerce théâtral, je les ai abandonnés, ils ont été maudits, ils doivent mendier pour moi et m'apporter de l'argent, seulement de l'argent. Mais pour cela même je ne les emploierais pas si je ne le devais. Dans les dispositions où je suis cet été, je me condamnerais, et même avec plaisir, à oublier mes projets de commerce et à m'en aller, nu comme je le suis, dans le grand monde où cette fois, je te le jure, aucune illusion ne me prendrait plus. Mais ma femme ne le supporterait pas, je le sais, ce serait sa mort. Donc, par amour pour elle, je me suis décidé à prendre courage. Que *Tannhaeuser* et *Lohengrin* aillent donc aux juifs! » Ou bien encore cette remarque bien simple dans une lettre de décembre 1858: « La caisse de ma femme est à ses derniers centimes et je sais qu'elle attend de moi l'argent nécessaire aux longues notes de la nouvelle année. » Enfin, cette page plus sinistre encore, écrite en janvier 1859: « ..... C'était le soir de la Saint-Sylvestre, je n'avais plus d'argent, plus du tout, je venais d'engager ma montre, la tabatière du grand-duc, la bonbonnière de la princesse (mes seuls objets précieux). De ce que j'en avais obtenu il me restait bien un napoléon et demi. Au soir, en rentrant dans ma maison solitaire, je trouvai ta lettre. J'avoue ma faiblesse, j'espérais qu'elle m'annonçait l'envoi des vingt-cinq louis d'or, et cela à la suite d'une heureuse démarche auprès de D. car je pensais l'avoir préparée, — et tu m'annonçais bien au contraire ta rupture sérieuse avec D. Ce dernier espoir d'un envoi d'argent, espoir secret sans doute, mais d'autant plus confiant, — ce dernier espoir était trompé. Le profond découragement qui me saisit alors m'eût vraisemblablement rendu muet et réservé en toute autre occasion, mais ce que j'attendais depuis si longtemps avec une impatience incroyable, —

l'assurance de ta sympathie pour *Tristan,* m'enthousiasma extraordinairement. Ta joie sur mon premier acte me rendit un ami intime, profondément intime, si bien qu'à cet instant je croyais pouvoir exiger de toi les choses les plus folles. Mais l'argent! Ne m'en fais pas un reproche; un reproche, ah! ne devrais-tu pas bien plutôt me plaindre? » En réponse à ces demandes pressantes qui se succèdent de mois en mois, pendant tant d'années, Liszt répond toujours avec bienveillance, il partage son pain quotidien, il fait des collectes, il adresse des suppliques aux petits princes d'Allemagne, il est l'ami dévoué, celui qui ne se lasse jamais. Non content de diriger à Weimar les représentations des œuvres wagnériennes d'alors, c'est lui qui traite avec les éditeurs, c'est lui qui correspond avec les directeurs de théâtre, avec les artistes interprètes. Il écrit de dithyrambiques études sur le *Vaisseau Fantôme,* sur *Tannhaeuser*, sur *Lohengrin,* il les écrit en français, les fait traduire en allemand, les publie dans de grandes revues, les fait tirer à part en brochure, les répand partout à des milliers d'exemplaires. D'une activité prodigieuse, il ne perd pas une occasion; ce sont des échos sur les faits et gestes de Wagner ou quelques paroles dites à propos à un grand-duc quelconque, ou une tractation nouvelle avec Breitkopf et Härtel, ou une représentation à Vienne, à Pesth, à Berlin, — et ses lettres ne sont plus que des lettres d'affaires disant l'abnégation de cette unique et admirable amitié. Obligé de refuser, car il arrive à Wagner d'être indiscret, Liszt s'excuse longuement, tant l'amitié lui est un devoir: « Cherche, mon cher, à vivre jusqu'à Noël, si tu le peux, car pour l'heure, ma bourse est vide. D'ailleurs, il ne t'est pas inconnu que la fortune de la princesse est sous séquestre depuis une année et qu'elle est menacée d'un moment à l'autre d'une complète confiscation. Je compte sur quelques envois d'argent pour la fin de l'année, et tu peux être sûr que je ne manquerai pas de te transmettre, alors, autant que me le permettront mes très modestes moyens. Tu sais quelles lourdes charges j'ai à supporter. Avant de penser à moi-même, il faut entretenir convenablement ma mère et mes trois enfants habitant Paris, etc. »

Pour échapper aux tracas d'une vie si hasardeuse, Wagner fait sans cesse des plans d'avenir. C'est vraiment l'homme aux projets. *Lohengrin* vient d'être chanté à Weimar, au plaisir de la grande-duchesse; Wagner voudrait avoir quelques années assurées et travailler en paix à *Sigfried.* Liszt lui conseille de s'adresser directe-

ment. Il y a des lettres échangées, des paroles dites; au dernier moment Wagner refuse: « Jusqu'à présent, écrit-il, dans l'intérêt qu'elle m'a témoigné, cette princesse m'a fait une si belle impression qu'il me serait douloureux de la gâter. » Daté avril 1851. Dès janvier 1852, il expose le plan de Bayreuth et des représentations de la tétralogie, plan déjà énoncé en 1851 dans la fameuse *Communication à mes amis*. La réalisation ne devait venir que vingt-cinq ans plus tard. Et déjà l'exil lui est pénible; on parle de jouer *Lohengrin* à Berlin, Liszt dirigerait: Wagner insinue qu'il pourrait peut-être assister *incognito*, et cette idée que je trouve presque enfantine lui reviendra souvent, — ou bien il songera sérieusement à demander la bourgeoisie suisse, pensant lever ainsi son arrêté de bannissement. Mais Liszt l'en dissuadera strictement, sachant combien la police de Saxe le surveille et combien ses moindres actes sont mal commentés. Jusqu'au grand projet inexécuté et inexécutable comme les autres, exposé avec détails dans une lettre du 23 janvier 1859 — de constituer une association de princes amateurs d'art de l'Allemagne en but de lui fournir une pension viagère de deux ou trois mille francs pour le laisser travailler paisiblement le peu d'années qui lui restent à vivre: « J'ai 46 ans et compte au plus sur un avenir de dix années. »

D'ailleurs durant son bannissement son activité reste prodigieuse. Ce sont d'abord les travaux esthétiques: *L'art et la révolution* (1849), *L'œuvre d'art de l'avenir* (1850), *L'opéra et le drame* (1850), *Le judaïsme dans la musique*. A ce propos, demandons à Wagner pourquoi il fut esthète et ce qu'il pensait des esthètes: « Mon cher Franz, écoute-moi; une fois pour toutes ne me demande plus de travaux littéraires ou critiques, je ne peux plus écrire. Naguère, ce me fut une véritable nécessité d'exprimer dans un tout complet mes opinions sur l'art et sur la vie; maintenant, et pour cela sans doute, je ne désire plus du tout écrire des communications inutiles. Tu sais encore, comme tu le sais aussi, et comme tu en es la preuve vivante, que quand on agit on ne s'explique pas. Or, maintenant je suis prêt à l'action et point à l'explication. » Ailleurs: « Je ne peux plus, je ne veux plus faire de la théorie et celui-là n'est pas mon ami qui cherche à m'attirer de nouveau sur ce terrain que je déteste. *Pereant* tous les X et tous les Y qui ne savent rien faire de mieux que d'éternellement philosopher sur l'art, et Dieu sait avec quelle obscurité! » Au fond, c'est le mot de Gœthe: *la théorie est morte*. J'ai tenu à rapporter ces paroles significatives afin de

prouver combien il est faux de voir en Wagner, ainsi qu'on le prétend assez généralement, un esthète préoccupé de subtiles théories d'art, et composant ses drames dans l'unique but de les pratiquer, — à peu près comme Poë écrivait ses poèmes ou M. Mallarmé ses sonnets. Comme tous les grands artistes allemands de Beethoven à Gœthe, Wagner pensa une théorie d'art et l'expliqua avant de l'exprimer; mais comme pour tous les artistes du monde, dans l'application, les théories, les subtilités s'effaçaient; il y avait alors des heures de travail inconscient et pourtant passionné, — une sorte de floraison inexplicable et merveilleuse d'où l'œuvre d'art surgissait lentement en dépit des théories, alors que les facultés analytiques étaient paralysées. Et cela, discutable peut-être jusqu'ici, certaines lettres de Wagner citées plus avant l'affirment.

A côté de ses travaux esthétiques, Wagner était poète; il écrivait *Wieland le Forgeron* (1849), *L'anneau des Niebelungen* (1853), *Tristan et Isolde* (1857). En 1861 enfin, il commençait les *Maîtres-chanteurs de Nuremberg*. Mais surtout, il chiffrait les partitions de l'*Or du Rhin* (1854), de la *Walkyrie* (1856) de *Sigfried* qu'il interrompt découragé en 1857, de *Tristan et Isolde* (1859). Puis c'étaient d'incessants voyages à Paris 1849, en 1850, en 1859 en 1860 avec des concerts au Théâtre Italien sous le patronage de la princesse de Metternich, en 1861 avec les trois uniques et tempêtueuses représentations du *Tannhaeuser* à l'Opéra. C'étaient encore des voyages à Londres, à Venise, à Genève, de fréquentes cures de bains, des rencontres avec Liszt longtemps demandées, longtemps désirées et toujours trop courtes, — et puis des haltes de plusieurs mois à Zurich, avec la solitude, la tristesse des labeurs à décourager la pensée, et toujours des craintes de ne pas savoir de quoi vivre demain, — un tempérament énervé, maladif, rongé de passions mauvaises, la jalousie amère de voir d'autres célèbres et de rester en exil, oublié, alors que les années passent et qu'on sait qu'on aura soi-même bientôt passé.

Allemand de cœur, Allemand d'instinct, incarnant pour ainsi dire le sens artistique de l'âme allemande, Wagner devait trouver les années d'exil longues, décourageantes et douloureuses. Sa première épreuve fut ne plus pouvoir entendre ses opéras. — Ainsi, sachant que *Lohengrin* était annoncé à Weimar pour le 28 août 1850, il écrivait mélancoliquement à Liszt: « Seul avec ma femme, j'irai passer au Righi la journée et la soirée du 28: cette petite équipée dans les Alpes, rendue possible par ton amicale attention, sera sans

doute profitable à ma santé physique et à ma santé morale, — surtout dans ces jours où je suis naturellement agité de sentiments bien divers. » Puis, avec les années, les plaintes deviennent plus fréquentes, plus désolantes. En 1853, Wagner supplie Liszt de lui procurer un permis de circulation pour quatre semaines, et comme on répétait le *Vaisseau Fantôme* à Weimar, il ajoute: « Bonne chance pour le Vaisseau Fantôme. Ce lamentable héros ne me sort pas de la tête; j'entends toujours: *Ah puisses-tu trouver la délivrance, pâle homme des lacs!* Et aussi: *Et pourtant la délivrance peut encore venir pour l'homme pâle!* Et j'ai perdu même cela! N'y a-t-il plus de délivrance pour moi? — si ce n'est la mort! Oh! combien volontiers je périrais dans la tempête de la mer, mais non pas sur le lit d'un malade. — Vraiment, je voudrais mourir dans l'incendie du Walhalla. Lis bien mon nouveau poème, il contient l'aurore et le crépuscule du monde. Donc, c'est pour les Juifs de Francfort et de Leipzig que je le composerai prochainement, c'est pour eux qu'il a été fait, pour eux seuls. Halte! ma lettre commence à devenir de plus en plus sauvage. — Donc brisons là. Adieu, mon Franziskus, mon unique, mon grand cœur. Porte-toi bien toujours, toujours. Et demain lorsque tu feras jouer la *Ballade*, pense à moi. Je serai assis sur mon canapé, tout solitaire, immobile sous la clarté de la lampe et je méditerai sur mon grand bonheur: de t'avoir enfin arraché de ce monde de misère. Oui, oui, c'est cela seul ce qui me tient encore droit. » — Ou bien, la même année, ce commencement de lettre: « Cher, cher Franz, j'habite ici dans la cité du gris: tout est gris, gris. — Je prendrai donc du papier rose, il luira dans toutes ces grisailles, comme une certaine chose rouge luisait sur ton chapeau gris. Tu le vois, je dois m'encourager ainsi avec de mauvaises plaisanteries pour sortir un peu de mon habituel état d'âme. La solitude, la solitude, oh l'effrayante solitude grise depuis que tu es parti!» — Ou bien encore ces lignes métaphoriques datées de 1854: « Avec ces soucis horribles, mon mal de nerfs est revenu. Mais pendant le travail je me sentais tout à fait bien, le mauvais temps semblait être parti pour de bon, je me sentais délicieusement soulevé et délicieusement porté, — alors je restais silencieux de contentement intérieur même l'espérance posait tendrement sa main sur mon cœur et déjà venaient les enfants de la légende auprès de la Nixe en larmes et lui disaient: ne pleure plus, tu peux aussi devenir bienheureuse. — Et pourtant toujours plus lointaines, toujours plus

lointaines résonnaient les paroles jusqu'à ce que tout fut silence. Et maintenant la nuit d'avant m'environne de nouveau, elle m'écrase! — Excuse-moi, je ne peux pas dire autrement. » Je feuillette, et c'est toujours la même lamentation, monotone, attristante, — la plainte de l'exilé qui regrette la patrie, et la musique de la patrie, et les paysages de la patrie, et les choses et les gens de la patrie. Jusqu'à cette page poursuivante écrite à Zurich un soir d'absolu découragement: « Ah! ne pourrait-on pas tout oublier et recommencer une vie nouvelle? N'est-ce pas insensé que tu te tourmentes à m'aider? Mais non, car n'est-ce pas, ce n'est pas moi que tu aides, c'est à ma gloire tout au plus? Or, d'après moi, cela est fort différent. Plus rien sur papier ne peut plus m'être utile, et pour moi, pourtant, tout rapport avec la société ne peut plus être que sur papier. Quoi pourrait encore m'aider! Mes nuits sont presque sans sommeil; las et misérable je quitte mon lit pour vivre une journée qui n'a pas une joie à m'apporter. Un tournoiement qui ne fait que me martyriser, un tournoiement que j'évite pour me martyriser moi-même à nouveau. J'ai la nausée des choses de ma vie. Cela ne peut pas durer ainsi, je ne peux pas supporter la vie plus longtemps.... J'aimerais aussi voyager par le monde; mais si je ne trouve point d'argent à emprunter, mais si les voyages ne m'apportent aucun soulagement! Alors il y aura une fin; j'aime mieux me donner la mort que de continuer à vivre ainsi. » En lisant cela, presque sans y penser, j'écris en marge le beau vers de Victor Hugo :

Oh! n'exilons personne! Oh! l'exil est impie!

Sympathique, dévoué jusqu'à l'abnégation, le cœur plein de pitié, Liszt répondra en ami véritable, évitant les points de désaccord, taisant les choses pénibles, écoutant avec indulgence la sempiternelle litanie des regrets, cherchant même des consolations — de ce ton sérieux : « Mon très cher, tes lettres sont tristes, mais ta vie est encore plus triste; tu veux aller dans le vaste monde, tu veux vivre, tu veux jouir, tu veux t'enivrer. Ah, comme je te souhaite cela! mais ne sens-tu pas que les aiguillons plantés à ton cœur, rien ne les arrachera et que les blessures de ton cœur jamais, jamais ne guériront? Ta grandeur fait ta misère, ces deux choses sont indissolublement liées, et te tourmenteront et te martyriseront jusqu'à ce que tu les oublies: *Laisse-toi instruire dans la foi, il y a un bonheur,* et cela est la seule vérité éternelle. Je

ne veux ni te catéchiser, ni t'expliquer, mais je prierai Dieu qu'il éclaire ton cœur par la foi et par l'amour. Puisses-tu ne pas railler trop cruellement ce sentiment! Je ne puis m'empêcher de croire que telle est la seule guérison possible. Par Christ, et en acceptant à souffrir en Dieu, nous obtiendrons le salut et la délivrance. » Et jamais pendant tant d'années Liszt ne s'impatientera. Il sera toujours l'ami exemplaire, et toutes les belles paroles que les anciens nous ont laissées sur l'amitié lui sont simplement applicables. Aussi bien Wagner avait-il compris combien rare et profonde était cette amitié. Et je ne sais rien de plus touchant à lire que les billets de Liszt, si ce n'est les réponses naïvement reconnaissantes et naïvement amicales de Wagner lui-même. Ici l'amitié n'est pas la totale communion de désirs, de talents, d'habitudes qui unit les deux vies de Pierre et de Thomas Corneille, ni le panthéisme intellectuel de Gœthe et de Schiller qui les rendait curieux l'un l'autre des évolutions de leurs pensées, mais une sorte d'association où Wagner était écouté, était plaint, tandis que Liszt se dévouait et préparait les chemins devant celui qui venait. Pour ceux qui ont appelé Wagner un Messie, Liszt devient un Saint Jean-Baptiste, il est celui qui prêche au désert, — et Liszt lui-même ne serait pas pour me contredire. En dédiant à Wagner sa symphonie *Dante*, n'a-t-il pas écrit : « Comme Virgile a conduit Dante, ainsi tu m'as conduit à travers les régions mystérieuses du vivant monde des sons. Du plus profond de mon cœur je te dis aussi :

Tu se' lo mio maestro, e'l mio autore! »

Pourtant les années d'exil prenaient fin; en 1860, par l'intercession du grand-duc de Bade, Wagner obtenait du gouvernement saxon la liberté de séjour dans les États de la confédération germanique; en 1862, enfin, la Saxe lui était ouverte. Mais les années de souffrance n'étaient pas toutes vécues, et, jusqu'en 1864, Wagner aura à pâtir des hommes. Alors montera sur le trône de Bavière le roi artiste, le roi pur, Louis II, celui qui comprendra Wagner et qui lui donnera les moyens de réaliser ses pensées. Louis II, mort il y a à peine quatre ans est pourtant perdu déjà dans la poésie des légendes; il est le grand inconnu pour lequel l'histoire ne dit pas son secret, et toujours il passe, lointain, miraculeusement beau sous l'armure d'argent de Lohengrin, dans la nacelle traînée par des cygnes en des harmonies de rêve :

Nun sei bedankt mein lieber Schwan!

Et son nom, jamais oublié, reste en tête de la tétralogie:

> O toi! noble protecteur de ma vie!
> O toi! suprême refuge d'une bonté inépuisable!

⁂

Remarque singulière, ces lettres de Wagner et de Liszt n'indiquent que le caractère de Wagner, tant Liszt s'efface constamment. Wagner ne parle que de lui-même, et peu à peu, à le lire avec sympathie, nous devenons de ses intimes. Or, ce nouvel ami des heures de lecture nous semble sensuel et passionné à l'excès. Son système nerveux est d'une sensibilité maladive: « La bataille va recommencer, dira-t-il par exemple, avec mon mortel ennemi l'hiver! Je dois chercher le plus possible à me ménager, et, malheureusement, avant le printemps, je ne pourrai pas travailler à *Sigfried*, malgré mon désir. Mais cet été je le finirai. » Ailleurs: « Les belles journées de printemps me rendent la jeunesse; après un hiver assez triste je recommence à travailler à mon poème. J'écrirais bien plus de vers et bien plus de poèmes si je vivais à Naples, ou en Andalousie ou dans l'une des Antilles. Mais dans notre climat gris, nuageux, on n'est jamais incité qu'aux pensées abstraites. » — Et cette page sur Venise encore: « Il te sera agréable d'apprendre que Venise n'a pas trompé mon attente. Elle m'est sympathique, la mélancolie silencieuse du grand canal; chaque jour ma promenade sur la place Saint-Marc me procure des distractions, de charmantes distractions; les gondoliers partant pour les îles, d'autres choses encore et enfin les trésors d'art. Le pittoresque si curieux des environs me charme aussi. Je n'attends plus qu'un piano et j'espère pouvoir me remettre au travail, le mois prochain, sans être dérangé. Je pense à finir *Tristan*, mais pas à plus. » Or, comment Wagner écrivait-il? Le travail de composition n'était pas un pur acte de volonté, mais, pour lui, comme pour tous les grands artistes, le travail était un besoin de la nature, un épanouissement des forces psychiques, si je puis m'exprimer ainsi, en tout pareil à la floraison inconsciente d'une plante. C'était une fonction de son cerveau, — fonction toute naturelle dont la suspension trop prolongée le faisait souffrir et dont l'activité modérée rétablissait en lui la santé. Ne dit-il pas: « La musique de mon *Sigfried* m'affole le corps; » et aussi ne s'indigne-t-il pas de ceux « qui ne trouvent point de mots pour exprimer leurs sentiments, mais des sons. » Par un tra-

vail psychique dont le secret nous échappe, les émotions suscitées en lui se transformaient en harmonie. De même que, malgré lui, un poète comme Lamartine entendait les vers sonner leurs rimes dans son âme, écrivant jusqu'à trois cents vers en une matinée, de même que, malgré lui, un peintre comme Delacroix corporisait ses rêves et ses désirs en d'enchantantes ou diaboliques visions, toujours, malgré lui, Wagner sentait vivre et chanter en son âme ses souffrances et ses énergies. Il a raconté dans son *Esquisse autobiographique* qu'à seize ans la *Fondamentale,* la *Tierce* et la *Quinte* lui « apparaissaient en personne et lui dévoilaient leur importante signification. » Or, les sons, les intervalles, les accords furent toujours pour lui des choses vivantes, pouvant dire l'au-delà des cœurs, l'au-delà des âmes, l'au-delà des vies. De là, le bien-être moral et physique que lui causait le travail, — de là encore le caractère distinctif de son orchestration. Tandis que, dans la musique italienne de Bellini, de Rossini, même de Verdi, à l'exception d'*Aïda* et d'*Othello,* l'orchestre est une guitare gigantesque accompagnant avec grâce, avec charme, l'amusante mélodie du chant, — chez Wagner l'orchestre est un être doué de vie. On a dit avec justesse qu'il jouait le rôle du chœur dans les tragédies antiques, commentant, expliquant les actes des héros, en tous cas, avec ses rappels de *leitmotive* et avec d'autres procédés. Wagner prétendait donner par l'orchestre l'analyse psychologique des êtres, le flux et le reflux de leurs pensées, la plastique de leurs gestes et même la vision des paysages en lesquels ils se meuvent. Mais avant Wagner, Gluck, Beethoven, Mendelssohn, Weber et d'autres avaient déjà tenté et réussi à exprimer plus ou moins complètement par les sons la vie en sa totalité. Or, ce but, comme ce besoin physique d'écrire de la musique, comme cette sensation que lui causaient certains paysages, comme cette sensibilité au froid, à la chaleur, disent un tempérament nerveux jusqu'à la maladie que des traitements à Saint-Moritz, à Genève prouvent matériellement. Wagner n'avait pas la santé physique ; la vie, les passions avaient exacerbé son système nerveux.

Je dis les passions, car, — et c'est le dernier trait que je me ɔpose de relever, — Wagner fut une âme passionnée, si passione même qu'elle nous paraît souvent impondérée et romantique. écrira sans hésitation : « Je brûle du désir d'aller en Italie, et ne puis pas partir avant la fin d'août, car l'Italie ne nous est pportable que depuis septembre. Ah ! combien de temps y res-

terai-je ? Dieu le sait. » Mais surtout ses effusions d'amitié à Liszt nous impressionnent curieusement; avec un manque de retenue et de sentimentalités bien allemandes, Wagner écrira des billets tendres et pédants qui semblent égarés plutôt de la correspondance de deux amants que de celle de deux amis. Au fond, je sais très bien que ce ne sont, après tout, que des paroles de reconnaissance, d'affection extrêmement touchantes, mais, quoi que je pense, je ne puis m'empêcher d'être surpris désagréablement d'un tel manque de correction : « Merci, cher, saint, toi le Christ. Je te prends pour le Rédempteur lui-même, et, comme tel, je t'ai placé sur mon autel de travail. Merci, merci mille fois d'être venu, j'ai été assez longtemps seul ! Si j'avais une bien-aimée, je crois que je ne lui écrirais plus. Permets-moi de ne t'écrire que quelques mots, je veux dire non pour rendre compte d'événements extérieurs, mais pour dire ce qui se passe en moi ; et cela puis-je le dire moins que naguère ? Ai-je jamais pu le dire ? Ce m'est assez de sentir ou d'agir. Je sais que je recevrai bientôt une lettre de toi parce que tu auras des nouvelles à me donner; aussi je suis fier, je me confie à toi et je m'arrête pour te répéter encore que je t'aime de tout mon cœur. » — On comprendra qu'en telle disposition d'esprit le flegme britannique ne laisse pas que de l'impatienter infiniment et qu'il n'entend rien à l'ironie ni au scepticisme qui est précisément la négation de toute passion. On comprendra enfin que s'il a pu trouver les litanies affolantes, — les litanies extasiées de Tannhaeuser et de Vénus, de Lohengrin et d'Elsa, de Sigmund et de Siegelinde, de Siegfried et de Branehilde, — c'est qu'il vécut dans un monde de passions et de rêves qui le rendait étranger sur cette terre, il le reconnaissait avec amertume :

Sais-tu ce qui m'a tout à fait fortifié dans le sentiment de cet orgueil qui m'est revenu à nouveau ? C'est ton article sur le *Vaisseau Fantôme*. Dans cet article, je me suis retrouvé enfin tel que je suis exactement, et j'ai reconnu que nous n'avons rien de commun avec ce monde. Car qui me comprend ? Toi et nul autre. Qui te comprend ? Moi et nul autre. Sois sûr de cela. Pour la première et pour la seule fois tu m'as accordé la jouissance d'être absolument compris. Vois, pour toi je me suis purement épanoui; pas une fibre, pas une pulsation de mon cœı si légère soit-elle, que tu n'aies oubliée, que tu n'aies pas sentie. Ma que pourrais-je vouloir de plus après avoir vécu cela ? Mais que vo drais-tu encore de moi après avoir vécu cela ? Laisse dans cette joui sance suprême couler les larmes avec tendresse, comme une femme

quoi de plus? Oh! ne nous estropions pas ainsi, ne contemplons pas le monde autrement qu'avec dédain, cela seul convient; mais que notre cœur n'ait plus d'espérance et plus d'illusion sur le monde! Le monde est mauvais, mauvais, essentiellement mauvais, et seul le cœur d'un ami, et seules les larmes d'une femme peuvent nous délivrer de ses imprécations. Non, nous ne le respectons pas et dans rien de ce qu'il admire, honneur, gloire, ou n'importe quoi! Le monde appartient à Alberich, à personne d'autre. Loin de lui, — c'est assez!

Je m'arrête; j'ai essayé de montrer la vie de pensées, de travail, de voyage, la vie ballottée en chemin de fer, minée par les passions, énervée par les souffrances, fortifiée par l'hydrothérapie, ressuscitée par des hivers au soleil, mais inquiète, découragée, soucieuse de tout ce qui était l'inconnu, — de cet être amaigri, aux gestes fermes, au front immense, aux yeux durs de volonté, aux joues balafrées de ces rides que laissent certaines heures de nuit, — de cet être à la bouche obstinée, mais pourtant triste, que nous montrent un portrait de 1855 et une lithographie de 1857. J'ai montré encore son âme sensuelle, passionnée, enthousiaste, et combien la musique était l'expression naturelle de ses pensées, et combien la passion était l'expression naturelle de ses sentiments. Mais surtout j'ai montré par quel constant effort de tant et tant d'années Wagner créa son œuvre, Wagner créa ses succès. Sa vie de travail à tomber sur place, sa vie de quarante faméliques années de déboires, d'efforts sans cesse répétés et si longtemps inutiles, avec, au terme, la tétralogie, *Parsifal*, Bayreuth et la gloire immense, — sa vie reste comme un des plus bienfaisants, un des plus magnifiques exemples de ce que peut ici-bas la volonté, cette force qu'un grand philosophe de l'Allemagne moderne, Schopenhauer proclamait l'âme du monde et qu'un moraliste de France, M. Bourget, affirmait, dans la préface du *Disciple* devoir être le principe du salut pour la génération qui vient.

Ce qui précède indique suffisamment, malgré d'énervantes coupures et d'évidentes lacunes, l'intérêt réel de la correspondance de Wagner et de Liszt. Je la recommande à M. Jullien, il y trouvera de quoi compléter et modifier plusieurs points de son travail.

*
* *

C'est avec curiosité, je l'avoue, que j'ai ouvert les deux volumes lesquels M. Gustave Freytag a réuni d'entre les articles publiés

par lui de 1848 à 1874 au *Messager de la frontière* et au *Nouvel Empire* ceux qu'il pense dignes d'être conservés. [1] En effet, avec M. Dahn, Lindau, Spielhagen, Heyse et quelques autres M. Freytag est certainement un des écrivains les plus en vue de l'Allemagne moderne. *Doit et Avoir* (1855) a été traduit dans presque toutes les langues européennes; tout récemment un critique de la *Deutsche Rundschau* n'hésitait pas à rapprocher le cycle des *Rougon Macquart* du cycle des *Ancêtres* et ce rapprochement est pour nous plein d'enseignement.

De ces deux volumes, le premier ne renferme que des articles politiques. M. Freytag étudie avec bon sens et sagacité, — bien qu'avec un patriotisme très partial, cela va sans dire, — 1848, les années d'attente, la fondation de la ligue des États du Nord, la puissance grandissante de Napoléon III, la guerre de 1870, enfin la fondation de l'empire allemand. Dans le second volume, M. Freytag est tour à tour feuilletonniste théâtral, critique littéraire, biographe d'une manière toujours intéressante et avec un sérieux qui ne se dément jamais, que d'aucuns trouveront peut-être monotone.

J'aime assez ses feuilletons dramatiques. M. Freytag parle des choses de théâtre, des gens de théâtre avec un ton dont on a bien perdu l'habitude. Ce n'est pas lui qui traiterait les acteurs de cabotins ou de cabotines et qui aurait pour eux l'ironique mépris, de mode en France. On me répondra sans doute que les acteurs allemands sont des artistes, tandis que les acteurs français n'en sont pas toujours. Et cela, je serais assez disposé à le croire en pensant, par exemple, à ces Devrient qui donnèrent six grands acteurs en trois générations; mais enfin, sans partialité, les choses sont après tout en même état au delà qu'en deçà du Rhin. Il suffit de savoir et de vouloir distinguer. Or, M. Freytag a voulu distinguer; surtout il a su être sérieux et s'occuper moins des performances et des beaux yeux que du talent et du travail. Aussi n'a-t-il pas craint de défendre le théâtre, car le théâtre n'était pas pour lui un futile et dangereux divertissement, mais « un plaisir quotidien dont les représentations ont une puissance infinie sur les pensées et sur les sentiments du peuple. » « L'art du théâtre, dit-il encore excellemment, maintient un sentiment de souveraine

---

[1] *Gesammelte Aufsätze* herausgegeben von GUSTAVE FREYTAG. 2 Bände. Erster Band: Politische Aufsätze; Zweiter Band: Aufsätze zur Geschichte, Litteratur und Kunst, 5 Hirzel in Leipzig, 1889.

liberté dans les souffrances, dans les énigmes de la vie, car il présente une alliance utile entre la faute et le châtiment, entre les perversités souriantes et leurs suites tragiquement émouvantes. Or, ces directions éthiques du théâtre sont précisément les plus importantes pour ceux qui n'ont que rarement l'occasion de les remarquer. Elles mettent les cœurs et les âmes en relations aussi intimes avec les cercles élevés de la société que les gazettes unissent les intérêts pratiques aux progrès des contemporains. » Pour les acteurs, pour les actrices, au lieu de nous décrire leurs costumes, de nous dire leur beauté, de nous conter leur vie et leurs secrets, M. Freytag s'est appliqué à les comprendre avec sympathie. Il a écrit, en particulier, quelques pages indiquant pourquoi l'actrice rentrée dans la vie ordinarie s'y trouve malheureuse ou fait des malheureux, — qui doivent être d'une psychologie très vraie. Il dit: « Elle a beaucoup vécu, surtout beaucoup senti, et des sentiments que les dieux protecteurs du foyer éloignent toujours de la femme. Pendant des années elle a travaillé pour elle seule, elle s'est considérée comme le centre d'un cercle d'une très grande périphérie. Des centaines ont ri à son rire, des milliers ont été charmés par une de ses paroles, par un de ses mouvements. Elle doit le savoir et penser toujours comment il en est ainsi. Dans chaque rôle qu'elle crée elle doit montrer à des milliers une partie de son cœur, le charme de son corps. Aussi, aura-t-elle, pourra-t-elle avoir la résignation dans sa vie future de se cacher au monde comme il convient à l'épouse, à la mère?... » Je m'arrête à regret; jugeant ces lignes suffisantes pour indiquer l'esprit philosophique de M. Freytag et naturellement aussi l'absence de quelques mots légers, plaisants, adroits, à la Heine, — car on a toujours, n'est-ce pas? — les défauts de ses qualités. C'est ainsi qu'il parle de Rachel, d'Agnès Schebert, des Devrient, de Davison et qu'il critique fort agréablement l'*Honneur et l'argent* de Ponsard et des pièces moins connues de Geibel, de Krufe, de Grillparzer.

Comme critique littéraire, M. Freytag me plaît moins, — ce qui ne veut pas dire qu'il manque d'intérêt, mais il se souvient trop du temps où il était professeur extraordinaire à Breslau. Il écrira sans hésitation un long article de conseils adressés aux jeunes romanciers. C'est toute une esthétique en quelques pages, — une esthétique à l'usage des Allemands avec de curieux aveux sur les déficits de la littérature nationale. Entre autres choses, M. Freytag y déplore la pauvre imagination de ses concitoyens; plus loin il nomme

Walter Scott « le père du roman moderne » et cela donne à penser. S'il suffit pour faire preuve d'imagination, d'échafauder de charmantes et folles aventures au caprice de la fantaisie, les auteurs d'outre Rhin auraient bien tort de se mettre en frais. Ils ont mieux à faire que de nous conter les plus ou moins invraisemblables équipées des Rebecca ou des Marie Stuart, que de remplir leurs histoires de trahisons, de captivités, d'enlèvements avec des forêts pleines de brigands, des juifs riches et avares et des jeunes premiers malheureux et chevaleresques. D'ailleurs, après Gœthe, quelques auteurs allemands ont compris que l'imagination doit seulement reconstituer et reproduire le flux, le reflux des pensées, des sentiments, étant donnée une action quelconque. Ainsi « le père du roman moderne » ce n'est pas Walter Scott, mais Gœthe dans ce merveilleux livre *Les affinités électives,* mais Gogol, mais George Eliot, mais Gustave Flaubert.

D'ailleurs, sans paraître se souvenir de Victor Hugo et de la préface de *Cromwell,* M. Freytag établit d'après des remarques de psychologie physiologique fort intéressantes et nouvelles, j'en conviens, que dans la poésie apparaît « d'abord l'épopée, puis l'ode, enfin le drame. » Victor Hugo avait dit d'abord l'ode, puis l'épopée, puis le drame. Comme on en peut juger, ces discussions d'esthétique ne laissent pas que d'être assez subtiles ; elles ont de l'intérêt, elles sont traitées avec érudition, avec précision, avec logique comme aussi avec une opiniâtreté un peu fatigante. Lorsqu'il n'esthétise pas, M. Freytag analyse très simplement les livres qu'il étudie, il donne son avis, il dit ce qui lui semble mauvais sans chercher des raisons de midi à quatorze heures. Il y a même dans ces compte-rendus sans prétention mais scrupuleusement consacrés à l'ouvrage en discussion avec des conseils, des reprimandes, la naïveté sérieuse qui consiste à ne pas parler de tout à propos d'un livre mais à vouloir tout dire sur un livre.

J'ai eu plaisir à trouver défendues par M. Freytag quelques-unes des idées qui me sont devenues chères parce que je les crois vraies. Ainsi, il affirme et trouve juste *la subjectivité de l'œuvre d'art :* « L'artiste, dit-il, doit laisser entendre à ses lecteurs comment il comprend la vie et comment il juge, comment il dirig les êtres qu'il a créés. On examinera avec quelle dextérité et ave quelle liberté il est en état de le faire. Car en lisant, nous n'ap prenons pas seulement à connaître le scénario du récit, mais aussi le narrateur lui-même, nous entendons sa voix, nous cherchon

ses jugements, nous sommes agréablement ou disagréablement affecté, selon que ce qu'il montre de sa propre âme nous a contenté ou mécontenté, etc.... » Ainsi, M. Freytag définit *la critique psychologique* telle que nous l'entendons : « Ce qui est réussi, comme ce qui ne l'est pas, sera reconnu comme tel non seulement en tant que déficit des facultés ou qu'insuffisance de travail, mais en tant que caractéristique du poète qui par la logique même de sa force créatrice, devait composer de la sorte. Et si l'on établissait un pareil tableau des facultés créatrices pour quelques puissants talents de différentes époques, — la constante différence de la force créatrice dans l'individuelle culture des peuples et comment un même peuple apprend au cours des siècles la méthode de la création artistique, — ces questions-là pleines de mystère deviendraient alors d'une solution facile. » De semblables pages, abstraites d'expression mais pleines de pensées permettent d'oublier ce qu'il a dit de Gœthe, de Heine, de Wagner, c'est-à-dire des trois plus grands artistes de l'Allemagne moderne. Lorsqu'on a lu avec tristesse qu'il ne cite jamais Gœthe et qu'il ne craint pas d'écrire qu'il manque de couleur et d'écriture artiste (*Schildernder Styl*), qu'ailleurs, il parle « du mauvais esprit des plaisanteries du jeune Heine, » et qu'ailleurs encore il donne des conseils à Wagner qui a dû en profiter, — semblant croire que la décadence date de la tétralogie, — on saisit mieux pourquoi M. Freytag n'étant pas un artiste ne les comprend point et pourquoi aussi *Doit et Avoir*, comme *Les ancêtres*, comme les comédies manquent souvent d'art, de légèreté d'esprit et de charme. C'est un savant, c'est un penseur — si l'on veut; surtout c'est un moraliste car, en Allemagne, on aime à moraliser, ce qui ne signifie pas nécessairement qu'on soit plus moral qu'ailleurs. En tous cas, M. Freytag ne perd pas une occasion, il se prononce sévèrement contre les analyses d'état d'âme que n'autorise pas une fin moralisante (page 162), il regrette que les jockeys de courses n'entendent pas plus sérieusement leurs devoirs, enfin il a le courage de répondre à Wagner en plaidant la cause des Juifs, — ce qui est d'une âme indépendante mais peu aristocratique.

Si la critique littéraire de M. Freytag prête aux reproches que ilà, il faut ajouter que ses études biographiques sur le dramarge Otto Ludwig, sur les deux barons de Stockmar, sur le comte ıudissin et sur quelques autres sont des travaux très achevés ıne lecture profitable, infiniment intéressants par l'abondance des formations, des pensées et des points de vue. Devant me borner

et sans préférence, je ne parlerai que de l'essai sur le baron Christian de Stockmar. Né à Cobourg en 1787, il vit passer en 1812, l'armée d'abord victorieuse, puis blessée et traînante de l'expédition de Russie. Comme médecin, il fit son devoir, dirigea un lazaret, puis, après diverses places, partit à la fin de 1816 pour l'Angleterre accompagnant le prince Léopold de Cobourg qui allait épouser la princesse Charlotte d'Angleterre. Alors, de 1816 jusqu'en 1857, avec de rares et courtes absences, d'abord médecin, agent intime du prince Léopold, puis, lorsque la carrière diplomatique de ce dernier fut achevée, après l'échec de sa candidature au trône de Grèce, — conseiller intime, sans position spéciale, mais aimé en haut lieu et tout-puissant, il négocia le mariage de la jeune reine Victoria avec le prince Albert, comme il devait vingt ans plus tard négocier celui de la princesse Victoria avec le prince héritier d'Allemagne — la dernière tâche de sa longue carrière diplomatique. Et durant ces quarante années de séjour en Angleterre il fut mêlé et connut dans son secret toute l'histoire de ce siècle. Qu'on juge de l'intérêt du travail de M. Freytag:

Dans les dernières années de sa vie, avec les progrès de la maladie, il ne pouvait plus se décider à accepter les invitations de la famille royale d'Angleterre et à faire encore une fois le voyage. Aussi, le désir d'être près de lui, engagea-t-il le prince époux et la reine à faire un long séjour en Allemagne. Lorsqu'ils furent installés à Cobourg, le vieillard se rendit bien une fois au château, mais bien plus souvent les hôtes étrangers vinrent le trouver dans sa demeure. Et l'on vit presque chaque jour, la famille royale et aussi le prince impérial et la princesse impériale de Prusse se diriger vers une maison silencieuse, dans une rue à l'écart, pour visiter le vieil ami à cheveux gris. La conscience paisible de l'homme privé auquel étaient offerts les témoignages affectueux d'une race de rois et l'amicale attention de ces hôtes illustres étaient l'expression naturelle d'une amitié profonde entre des êtres honnêtes et actifs dont la valeur ne provenait pas le moins du monde du fait qu'ils étaient princes. Toutes les grandes et les petites choses qu'ils avaient dans l'esprit, les soucis de la politique, les projets du prince, l'éducation des enfants royaux, les joies et les ennuis de chaque jour, tout cela était raconté au cœur fidèle du prudent vieillard par la reine, par son époux, par sa famille. Et celui-ci avec sa judicieuse équité, sa bonne approbation ou sa sérieuse prévoyance ne déguisait pas son avis.

Pour être correct, je termine, passant sous silence les plaisanteries de ton plus ou moins fin, les critiques plus ou moins oppor

tunes que M. Freytag a cru devoir écrire sur la France, sur l'esprit français, — et pourtant son portrait de Napoléon III bien que sévère à l'excès, mériterait encore d'être rapporté. Mais d'autres ouvrages m'attendent.

⁂

M. Kuno Fischer, qui sait en érudit, en artiste la vie et l'œuvre de Gœthe et dont je signalais en avril un philosophique travail sur *Iphigénie*, étudie aujourd'hui avec un bon sens rare les méthodes employées par les commentateurs de *Faust*. [1] Ce travail était nécessaire car les savants, les philologues allemands ont tellement discuté, annoté, commenté vers à vers les deux *Faust* que l'unité vivante et philosophique du poème s'en est allée sous l'inutile amas de leurs notes pédantes. M. Fischer blâme l'abus de cette interprétation allégorique qui sous prétexte de tout expliquer aboutit à de véritables déchiffrages de rébus et trouve en des scènes gesticulantes comme la buverie dans la cave d'Auerbach des symboles inanimés et abstraits. Puis il engage à ne point chercher au delà du possible les œuvres antérieures qui sont censées avoir servi de modèle à Gœthe, — à voir, dans les yeux bleus de Marguerite comme un souvenir des yeux bleus de Frédérique de la cure de Sesenheim et pas du tout la copie d'une méchante petite brochure de l'époque. Il blâme encore ceux qui, rapprochant de l'œuvre antérieure de Gœthe des fragments de *Faust*, établissent ainsi la date de composition de telle ou telle scène; il dit ce procédé inexact et faux. Se basant sur des remarques philosophiques, s'aidant d'observations psychologiques et historiques, M. Fischer réfute l'opinion d'une rédaction complète, primitive, du *Faust* en prose et recommande aux commentateurs d'étudier le texte en lui-même, de l'éclairer par les commentaires directs ou indirects que Gœthe en a donnés. La plupart de ces remarques sont excellentes, encore que très spéciales, comme on le pense, et exposées avec des éloges quelque peu superlatifs en un manque de courtoisie pour les critiques attaqués — désagréable pour l'esprit français. Si les pages consacrées aux ori-gines historiques laissent supposer que M. Fischer n'a pas connaissance des presque définitifs travaux de M. Faligan, en revanche

[1] *Die Erklärungsarten des Goetheschen Faust*, herausgegeben von [Ku]no Fisher, 1 Band. Carl Winter in Heidelberg, 1889.

les passages où *Faust* est rapproché de la *Divine Comédie*, où sa philosophie est mise en regard de la philosophie allemande du commencement du siècle de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel avouent la puissance et l'originalité d'une grande pensée unie à une grande érudition. Et si ses notes précises — pointillées, dirait Sainte-Beuve, — sur le monologue de Faust rappellent les pages où ce bon Le Batteux jugeait utile de commenter La Fontaine, les passages signalant des concordances entre l'âme allemande et l'âme de Faust font songer aux meilleurs travaux de M. Taine. Et les vingt pages sur *la tragédie de Marguerite*, comme dit M. Fischer, combien vraies et délicatement pensées et écrites dans une belle langue à la Thucydide! Je regrette de ne pouvoir les traduire. A défaut, voici, d'après M. Fischer, ce que signifie *Faust*. La citation est longue, je ne m'en excuse pas:

La légende de Faust était une légende religieuse. Son thème était le péché et la damnation d'un être humain aspirant aux grandes choses mais étouffé dans l'air de ce monde. Le *Faust* de Gœthe est un poème religieux. Son thème est le péché et la délivrance d'un être supérieur que fascinent, qu'entraînent les voluptés de la vie mais qui ne saurait en être contenté. Je n'appellerais pas ce poème religieux si, comme on le croit, le fait de n'être jamais, jamais contenté était le thème essentiel du *Faust* de Gœthe — ce poème ne serait alors que pessimiste à la manière de ceux de Byron. Car il y a une vue religieuse et une vue pessimiste de la misère humaine : le pessimiste trouve le monde mauvais parce que le monde ne lui procure pas assez de jouissances. Or, ce pessimisme que nos jours ont mis à la mode n'est au fond qu'une soif de jouir incontentée. Telle ne fut ni la pensée de Gœthe, ni celle de son Faust. Il sent, il décrit admirablement dans son second monologue la misère de la destinée humaine. Seul, le célèbre monologue d'Hamlet peut lui être comparé. Pour Faust aussi, la mort est le but, le plus, le seul désirable. Il veut rejeter la vie comme un lest inutile. Et l'hymen de Pâques l'inquiète avec son avertissement. La vie n'est pas un fardeau, elle est une épreuve, une douloureuse, une salutaire épreuve: *Christ est ressuscité, Saint, Saint celui qui a aimé, qui a traversé la désolante, la salutaire, la bonne épreuve!*

La vie est une épreuve, une épreuve qui doit être vaincue par des purifications successives. Tel est le principe religieux que Gœthe posa dans le *Prologue* au Ciel et dont il fit le thème de la tragédie de *Faust*. Il laisse Faust marcher en avant vers une hauteur où ne l'atteindront plus ni les joies, ni les détresses de ce monde. Et de cette hauteur il répondra au tentateur étalant sous ses yeux les richesses et les voluptés de la terre: *Pervers et moderne Sardanapale, jouir c'est déchoir*. De

cette hauteur il apaisera son inquiétude qui lui rappelle une fois encore la détresse du monde: *Je ne la connaîtrai plus.* L'activité du travail, l'activité de l'effet n'est arrêtée ni par les lamentations, ni par les soucis de la vie. Il y a là un pur et vrai mécontentement, — un mécontentement qui ne gémit pas sur la misère du monde mais sur la faiblesse, sur les insuffisances de sa propre force: *Il reste calme et regarde autour de lui. Pour l'homme actif, ce monde n'est pas muet, mais en avançant il trouve partout malheur et bonheur, il est toujours incontenté.*

Ce sont là de sérieuses, de nobles pensées et d'aucuns jugeront même qu'elles renferment les seules vérités qu'il soit toujours utile de rappeler.

ERNEST TISSOT.

Dernières publications de la librairie Allemande.

Henrik Ibsen, 1828-1888, ein litterarisches Lebensbild von HENRIK JAGER. 1 vol. Heinrich Minden, Dresden, 1890.

Goethes Tagebücher der sechs ersten weimarischen Jahre (1776-1782) in lesbarer Gestalt herausgegeben und sachlich erläutert von HEINRICH DÜNTZER. 1 vol. Dyck, Leipzig, 1889.

Der Kronprinz un die deutsche Kaiserkrone. Erinnerungsblätter, herausgegeben von GUSTAVE FREYTAG. 1 vol. S. Hirzel, Leipzig.

Geschichte der deutschen Litteratur von Leibnitz bis auf unsere Zeit. 4 vol. herausgegeben von I. SCHMIDT. Besser, Berlin.

Was ist die Liebe? Erzählung herausgegeben von T. DAHN. Breitkopf und Härtel, Leipzig.

Aus meinem Leben und aus meiner zeit von Ernst II von SACHSEN Coburg-Gotha. 3me vol. Berlin, W. Hertz.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Sommaire: Les creusets de la pensée — Etudes parallèles — Les expositions universelles — Une ex-reine — Les classiques — Le roman italien — La perfection dans le dire — La vie pensée — La vie de province — Les romanciers de la province — Les romanciers imitateurs — Le centre littéraire et les centres de culture spéciale — La vie sérieuse — Le drame et le roman — Le théâtre italien — Une rare fortune — L'objectivisme dans le drame et dans le roman — La poésie classique — La décadence du vers — La victoire de la prose sur le vers — Les mètres barbares et la prose rhythmique — Les chants populaires — Les formes poétiques disparues — Les chansonniers — L'enthousiasme — Période d'incubation — La science et la pratique — Le travail utile et la richesse effective — Les laboratoires scientifiques — Le génie italien — Les éclectiques — La culture populaire — La guerre à l'ignorance — Les revues, les expositions d'œuvres d'art, les expositions nationales — Les pédants — Un rendez-vous.

La France, l'Italie, la Russie, l'Espagne, l'Autriche, la Hongrie, la Roumanie, la Serbie, la Scandinavie, l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, tels sont les foyers multiples sur lesquels chauffent les creusets de la pensée humaine; et s'ils n'y sont pas élevés partout à la même température, du moins y travaillent-ils tous à une même œuvre: élaborer la civilisation, établir la communauté des fins, l'unification du savoir, amener les peuples à se connaître réciproquement. Sans contredit, il s'échappe de ces creusets des modes d'expression et de sentiment fort divers, des œuvres d'art, des livres essentiellement dissemblables entre eux, et l'on remarque surtout des différences notables dans la profondeur des empreintes dont la pensée marque ses productions di-

verses. Mais de cette infinie variété partielle on voit ressortir en même temps l'expression, la physionomie d'ensemble de la société civilisée, si dissemblable dans ses parties et au fond si une, si identique.

De là, en suivant le mouvement intellectuel dans toutes ses formes, dans toutes ses manifestations chez les peuples civilisés, on arrive non seulement à démontrer en quoi ils diffèrent entre eux, mais on réussit plus sûrement encore à faire voir en quoi ils se ressemblent. Les racines de la pensée sont partout les mêmes, le degré de culture varie seul, tendant toutefois par nature à prendre graduellement un niveau identique chez tous les peuples qui trouvent moyen de se rapprocher, de se connaître, de s'entendre et d'échanger les produits de leur esprit. Parmi les moyens pouvant servir à rapprocher les peuples entre eux, il en est peu d'aussi efficaces que les études parallèles sur la quantité et la qualité de leurs produits multiples, et ces études ont pour principal auxiliaire les expositions universelles, qui à elles seules font faire en peu de mois aux nations qui y prennent part plus de chemin qu'elles n'en feraient en un siècle, livrées uniquement à leur expérience personnelles. C'est que ces expositions universelles sont pareilles à un terrain neutre où nombre de peuples se donnent rendez-vous afin de se prêter réciproquement ce qui leur manque. Une exposition universelle est une entrevue internationale où les peuples se rencontrent dans des sentiments d'amour et de concorde, comme les membres d'une même famille, pour faire l'inventaire de leur fortune respective, ce qui revient à faire l'inventaire de la richesse totale de la société civilisée.

La *Revue Internationale* veut devenir à son tour un de ces lieux de rendez-vous des nations civilisées, en ouvrant ses colonnes à une exposition universelle des produits de leur pensée. Des ouvriers en grand nombre ont été appelés à travailler à l'édifice imposant du mouvement intellectuel ; chacun d'eux aura à s'occuper de sa section particulière, en d'autres termes, il sera chargé de parler de son pays, de mois en mois, ou tous les deux ou trois mois suivant un tour régulier, passant en revue la littérature, les beaux-arts, les sciences et en discutant les productions à mesure qu'elles voient le jour. De la sorte, on verra se dérouler peu à peu une étude parallèle considérable, au cours de laquelle aucune nation n'aura à rougir de la pauvreté de ses produits intellectuels vis-à-vis d'une autre nation plus opulente sous ce rapport ; dans

l'immense engrenage de la société humaine, un petit peuple aussi bien qu'une grande puissance représente un rouage et a par conséquent son importance, car il concourt au mouvement général dans la mesure de ses forces.

* * *

Il peut se faire aussi qu'un grand peuple, comptant un passé glorieux dans ses annales, se trouve à un moment historique donné, transporté à une place inférieure à celle qu'il occupait précédemment. Une nation, jadis reine du monde, ayant servi de guide et d'éducatrice à des centaines de peuples, pourra se trouver un jour au rang secondaire par suite d'un concours de circonstances défavorables; mais cette nation ayant la conscience exacte et nullement exagérée de sa valeur, de son passé et de son présent, dédaignera de se faire illusion, elle aura le bon sens, la sagesse de se reconnaître, dans certaines branches du savoir et de la culture, inférieure à d'autres nations auxquelles des circonstances propices, jointes à un moins grand nombre de siècles pesant dans la balance de leur existence nationale, permettent de développer une vie plus exubérante, une activité plus incessante et par conséquent d'amasser dans le domaine intellectuel des richesses plus considérables.

C'est l'Italie et sa culture littéraire qui nous suggèrent ces réflexions. Celui qui écrit ces lignes étant italien, personne ne pourra le soupçonner de ne point aimer cette terre classique, toujours classique, même à présent, en dépit de l'influence déjà séculaire des nations de l'Europe centrale et septentrionale qui a fait pénétrer chez elle en maint endroit les germes de la culture moderne, de cette culture qui s'appelait hier le romantisme et qui prend aujourd'hui les noms de réalisme, de naturalisme et ainsi de suite. Au risque de paraître paradoxal, disons avant tout que les manifestations multiples de la pensée italienne en littérature subissent toutes l'influence des traditions classiques. La culture est classique en Italie, et classiques sont les écoles, où la jeunesse apprend les formes de la diction bien plus qu'elle n'apprend à penser, — mal invétéré et à peu près impossible à déraciner, au point que les meilleurs d'entre les romanciers nationaux ne réussissent point à s'en défaire complètement, même au prix d'efforts prolongés et d'un laborieux apprentissage. En général, lors même qu'il atteint à une certaine hauteur, le roman italien, au lieu de s'attacher à infuser la

vie dans ses pages, vise à respecter les formes littéraires, la mesure et l'équilibre des chapitres, la symétrie des scènes; on y sent l'étude académique dans les expressions, dans les mots limés avec soin, dans les phrases correctement alignées: ce n'est plus la représentation, la révélation de la vie réelle, c'est exclusivement un essai littéraire, plus ou moins bien réussi.

Chose étrange mais indubitable, le plus grand des romans italiens, sorti de la plume d'un écrivain qui se rattachait à l'école romantique et qui a défendu à outrance la cause du romantisme contre les traditions classiques, ce roman n'est pas parvenu à éviter entièrement l'écueil des classiques, le désir insatiable et jamais satisfait d'une forme parfaite. Cette soif inextinguible de perfection a tourmenté Manzoni pendant de longues années et lui a enlevé les loisirs nécessaires pour donner des frères aux *Promessi Sposi.* L'*unique roman* de l'immortel Lombard a coûté autant de temps et demandé autant de travail qu'un poéme, en raison de ces exigences exagérées de la *diction parfaite*, qui ont constitué de tout temps l'idée fixe, l'unique préoccupation des classiques. Par bonheur, Manzoni était un homme de génie, autrement ses scrupules infinis en fait de langue, de mots et de phrases auraient fait de son chef-d'œuvre un livre indigeste et ennuyeux.

Après lui, le roman italien continua à se débattre au milieu des difficultés de langue et de style contre lesquelles il lutte encore aujourd'hui, à quelques rares exceptions près, qui se produisent de loin en loin, au bout de quelques dizaines d'années, — trop rares par conséquent pour contre-balancer la règle. C'est la vie pensée qu'on rencontre en thèse générale dans les romans italiens, non pas la vie vécue; tous ils portent les traces de l'influence classique qui a assujetti depuis des siècles les écrivains nationaux à l'étude du mot pour le mot. A cet inconvénient vient s'en ajouter un autre qui en est, en quelque sorte, la cause première, savoir les disparités d'idiome excessivement prononcées qui existent en Italie de ville à ville et de province à province. Ces disparités tendent assurément à s'effacer, elles ne sont déjà plus ce qu'elles étaient à l'époque où des barrières insurmontables s'élevaient entre les diverses contrées de la péninsule, l'unification politique entraînera nécessairement à sa suite l'unification de l'idiome national. Mais en attendant que cette seconde unification passe à son tour au rang de fait accompli, qu'on prenne aujourd'hui un romancier italien de la Vénétie, de la Lombardie, de Naples ou de la Sicile, et l'on se

convaincra dès les premières pages qu'à force de vouloir échapper à l'influence de son dialecte, il manie une langue construite à coups de grammaire et de lexiques, à laquelle il n'est rien resté de l'allure naturelle coulante et prime-sautière de la langue parlée. L'italien continue à être la langue de l'école et des livres, la langue glanée chez les classiques et déposée dans les dictionnaires; il est bien loin encore d'être la langue des Italiens.

Vient ensuite un troisième défaut, conséquence immédiate d'une langue faite par pièces et morceaux, et qui contribue à maintenir le roman italien à un rang de beaucoup inférieur au roman anglais ou français: c'est qu'en Italie le roman peint presque invariablement la vie de province et n'arrive pas à incarner la vie italienne, dans le sens où le romancier de Paris, par exemple, reproduit « la vie française. » La couleur locale y surabonde; les romanciers italiens placent à peu d'exceptions près la scène de leurs récits dans leur province, souvent dans leur district, et il n'en saurait guère être autrement, puisqu'un romancier de la Haute-Italie ignore du tout au tout la vie des provinces méridionales et vice-versa, tandis qu'un romancier des contrées centrales ne sait point comment on vit au deux extrémités de sa patrie. De la sorte, leurs romans forment, si l'on veut, autant de documents spéciaux de la vie de province, mais ont le tort de n'être pas encore les romans de l'Italie unifiée. Le roman à couleur nationale est encore à naître, ce roman ou tout Italien se reconnaitra et se sentira chez lui, à quelque province, à quelque cité qu'il appartienne. Mais pour donner naissance à ce roman-là, il faut bien autre chose que les amourettes, les scandales et les intrigues de la vie intime; il faut des matériaux autrement solides et surtout une main capable de les manier. Il faudrait qu'un Hugo ou un Dickens italien vînt révéler à ses compatriotes le roman national et leur enseigner à cultiver cette branche nouvelle de la littérature. Un roman italien, où vivent des types italiens, qui soit l'expression, non pas uniquement de certaines couleurs locales indispensables selon les régions où se déroule le récit, mais encore, mais surtout l'expression du caractère italien, ce roman-là, nous le répétons, n'existe pas encore, soit dit sans offenser les Barrili, les Farina, les Fogazzaro, les Castelnuovo, les Verga, les Serao, les Cordelia, les Valcarenghi, les Rovetta, les Neera, les Del Balzo et tant d'autres qui tous, du plus au moins, ont produit sans contredit des œuvres d'art, des monuments littéraires de premier ordre même, mais rien selon nous

qui retrace la physionomie d'un grand peuple: et comment l'eussent-ils pu d'ailleurs? Il y a parmi eux d'excellents dessinateurs, des ciseleurs merveilleux, des coloristes étonnants, des humoristes de premier ordre, de véritables artistes en un mot, mais pas un seul peintre de la vie italienne dans son intégrité nationale.

Ceux que nous venons d'énumérer sont les écrivains originaux, ceux qui mettent à contribution leur talent personnel et dédaignent la tâche de suivre pas à pas un modèle étranger. Mais à côté de cette phalange d'élite, l'Italie compte un nombre considérable de romanciers de second et de troisième ordre, imitateurs serviles des romanciers français, dont nous ne nous oocuperons point ici. Ces écrivains vivent de rapine et sont, croyons-nous, l'une des principales causes de la réserve dédaigneuse qu'observent les écrivains originaux, qui préfèrent demeurer franchement provinciaux plutôt que de s'exposer à être confondus avec eux.

Les romanciers italiens s'enferment volontiers dans leur cabinet; ils préfèrent leur ville natale à la capitale du royaume ou à toute autre grande ville. Castelbuono, par exemple, demeure en général à Venise; Fogazzaro à Vicence, sauf quand il va se réfugier dans les montagnes pour échapper au bruit et à la foule; Capuana coule la plus grande partie de son existence dans sa retraite de Sicile; Barrili vit presque toujours en Ligurie, et soit les uns soit les autres ne se montrent à Milan et à Rome qu'à de rares intervalles. En thèse générale l'Italien est foncièrement provincial, et l'on ne saurait trop lui donner tort sur ce point: la vie de la capitale est avant tout et presque exclusivement politique; un grand centre littéraire tel qu'en possèdent les Anglais et les Français fait défaut aux Italiens. En ceci, ils se rapprochent davantage des Allemands et des Russes, placés dans des circonstances analogues, dépourvus, eux aussi, d'un grand centre littéraire et n'ayant pas jusqu'à ce jour leur roman national. Ils possèdent comme les Italiens de grandes et belles villes dont chacune constitue un centre de culture spéciale, et où la vie de la nation se brisant en mille facettes diverses demeure éminemment provinciale.

L'Italie produit chaque année une abondante moisson de récits, 'e nouvelles et de romans, que nous serions tenté de désigner sous épithète d'illustrations de mœurs et coutumes. Il est dans le nomre de vrais chefs-d'œuvre. Verga, Capuana, Ciampoli, Del Balzo t d'autres encore sont les maîtres du genre. Rappelons, pour citer n exemple tout récent, ce joyau que C. Del Balzo intitule *Ere-*

ditù illegittime, publié dernièrement par la maison Chiesa et Guindani de Milan, et où l'auteur nous fait vivre partie à Avellino, partie dans les villages voisins pendant toute une période d'élections politiques sous le ministère Depretis.

Un trait caractéristique des romanciers italiens à ajouter à leur passion exclusive pour la couleur provinciale, c'est qu'ils ne considèrent pas le roman comme une œuvre d'imagination pure et simple, à la façon d'un tableau ou d'une statue, mais y attachent presque toujours une thèse. En général c'est l'auteur lui-même qui parle par la bouche de l'un ou de l'autre des personnages, défaut, — si c'en est un, — commun aussi aux romanciers allemands, commun à tous les peuples qui prennent la vie trop au sérieux. Les romanciers français seuls ont la prérogative de demeurer absolument impersonnels, absolument objectifs, et cette qualité n'est nulle part aussi évidente que dans leurs œuvres dramatiques.

∴

Tout le monde connaît en effet la très grande affinité qui règne entre le drame moderne et le roman. Les conditions favorables ou nuisibles à l'une de ces productions sont au même degré favorables ou nuisibles à l'autre, pour la raison fort simple que le drame moderne n'est autre chose que le roman transporté sur la scène. A une exception près cependant : c'est que dans le roman les artifices de la forme littéraire peuvent remédier à bon nombre de défauts, tandis que le drame ne dispose pas de cette ressource ; car, si des artifices de style peuvent le rendre agréable à la lecture, ils ne sauraient faire le miracle de lui assurer le succès au théâtre, où il ne plaira qu'à condition d'être une reproduction fidèle de la vie vécue. Tel est, selon nous, le vrai motif de la pauvreté du théâtre italien mis en regard de toutes les autres scènes nationales ; la raison qui oblige la scène italienne à recourir sans cesse aux dramaturges étrangers, aux Français surtout, qui conservent dans cette branche une supériorité indiscutable, même sur les Anglais, qui leur disputent la palme quant au roman. Du reste les œuvres dramatiques sont rares en Italie et, — toujours en raison des traditions classiques que les auteurs ont sucées avec le lait de leur nourrice, — le peu qu'il s'en écrit, même lorsque ce sont des ouvrages littéraires de premier ordre, délicieux à la lecture, n'ont aucun succès sur la scène. Au lieu de chercher les effets drama-

tiques, le dramaturge italien se préoccupe infiniment plus des effets de style; il se demande avant tout *comment* doivent parler ses personnages et finit par les faire parler comme autant de professeurs d'esthétique et de belles-lettres, irréprochables au point de vue de la syntaxe et de la phraséologie, mais artificiels comme des habitués d'académies. Les Italiens, toujours fidèles par tradition aux exigences scolastiques, ne voient pas la perfection de la forme dans une simplicité naturelle, ils la voient dans un certain type littéraire puisé dans les livres, et ils liment, ils cisèlent, ils brodent, ils se consument en efforts autour de minuties qu'il faut considérer de fort près pour les apprécier. Aussi en est-il de leurs pièces précisément comme des miniatures qui perdent tout leur mérite dès qu'elles sont placées à quelque distance de l'œil, ne laissant apercevoir alors qu'un amas informe et confus de taches et de traits. La plupart des œuvres des dramaturges italiens, et des meilleurs, dès qu'il ne s'agit plus de les lire, — la lecture représentant la distance à laquelle il faut se placer pour apprécier les beautés de la forme littéraire, — mais qu'il s'agit de les transporter sur la scène, perdent presque tout ce qui constituait leur excellence. Ces écrivains dramatiques semblent ignorer les lois de la distance, d'après lesquelles les peintres de fresques exécutent les figures d'une coupole avec de gros pinceaux, en posant des teintes larges et rapides, de façon à ce que ces figures vues d'en bas fassent l'effet d'une peinture exquise. Or, l'éloignement qui sépare la scène des spectateurs est immense et les joyaux littéraires se perdent en le traversant. Ce fait explique à la fois les chutes bruyantes et fréquentes de drames italiens dus à des écrivains éminents, et l'enthousiasme, l'orgueil que déploie la presse périodique, lorsque par hasard un drame italien parvient à faire le tour des théâtres de la péninsule; elle salue un succès comme un événement extraordinaire sur lequel on ne saurait assez appeler l'attention du public; on vient de le voir tout récemment à propos de l'*Esmeralda* de Giacinto Gallina, qui a fait fureur dès le début et continuera vraisemblablement à faire fureur un certain temps encore.

Si l'on retourne d'un siècle en arrière, ou même d'une cinquantaine, d'une trentaine d'années seulement, on trouve le théâtre italien tout autrement riche. Mais les comédies de Goldoni sont mortes et enterrées depuis beau temps et celles de Giacometti, de Ferrari et d'autres qui ont occupé après lui la place d'honneur ne sont guère plus vivantes. Cependant, bien que mortes aujourd'hui, elles

ont eu leur heure de gloire, ayant eu la bonne fortune de se trouver à l'unisson avec les besoins et avec le goût de leur époque: ces œuvres étaient artificielles comme la société qui les voyait représenter. Aujourd'hui la société a fait bien des pas en avant, tandis que le théâtre est demeuré à peu de chose près stationnaire: de là, les drames nouveaux n'arrivent pas à la troisième représentation que déjà on les croirait vieux d'un siècle, et les directeurs de théâtre n'ont pas si grand tort de payer de beaucoup meilleur cœur une mauvaise traduction d'un bon drame français qu'un drame de Capuana ou de quelqu'un de ses émules.

Cependant, il n'y a rien là dont on doive particulièrement s'étonner ou se plaindre. Les productions littéraires de tout genre obéissent, comme les phénomènes quelconques de la vie universelle, à des lois qui leur sont propres; il y a une latitude pour les œuvres de l'intelligence comme pour les plantes. Or la plante-drame prise dans le sens moderne du mot, — c'est-à-dire répondant aux besoins, aux exigences et aux goûts modernes, — fleurit en France uniquement, attendu que ce n'est qu'en France que le roman éminemment objectif a pris racine. De fait, il n'est pas de roman français qui ne soit susceptible de se transformer en drame fort aisément, et c'est le drame français qui défraye partout la scène dans les deux mondes, surtout chez les nations de même race, comme la nation italienne.

∴

Que dirons-nous maintenant de la poésie en Italie? Tout d'abord nous constaterons qu'elle est, comme facture, exclusivement classique. Le premier des poètes contemporains, Carducci, est classique jusque dans la forme du vers, jusque dans l'agencement de la phrase. Tous ses disciples font du classique à son exemple. Rapisardi également est classique. L'un rappelle Horace, l'autre traduit Lucrèce afin de se retremper auprès du plus latin des poètes latins. Après ces maîtres auxquels revient de droit le titre des deux plus grands poètes contemporains de l'Italie, il en vient de moindres et d'infimes, ces derniers en grand nombre. Cependant la poésie n'est guère un des traits caractéristiques de cette fin de siècle; on constate partout, non pas en Italie spécialement, un courant contraire à ce mode d'expression; même en France, les vers rencontrent peu de faveur. Sur les deux versants du Mont Cenis, l'art poétique com-

mence à faire l'effet d'un clinquant inutile. Du reste, l'essence de la poésie étant le sentiment et l'imagination, pourquoi la prose ne lui conviendrait-elle pas tout aussi bien que le langage rhythmé? Manzoni n'est-il pas dans ses *Promessi Sposi* bien plus grand poète qu'il ne l'a été dans ses pièces lyriques et dans ses tragédies? Et que de poésie dans la prose d'un Dickens, d'un Töpffer, d'un Xavier de Maistre, d'un Fogazzaro, d'un Dossi! De leur côté, les mètres barbares, — cette nouveauté à laquelle en cherchant bien on trouverait des cheveux blancs, — les mètres barbares qui s'efforcent de reproduire la mélopée des vers latins sonnent à l'oreille comme une période de prose cadencée, et la faveur qu'on leur témoigne aujourd'hui vient surtout de cette ressemblance qu'ils offrent avec la prose. Mais une nouveauté d'un autre genre a commencé à s'affirmer ces derniers temps, la *prose-rhythmique;* la désignation comporte, à la vérité, une contradiction dans les termes, mais quoi qu'il en soit, cette nouvelle forme est toujours autant de gagné, un pas de plus dans le sens du triomphe complet de la prose sur le vers. Désormais le vers, ce legs des peuples primitifs, n'a plus sa raison d'être que dans les chants populaires, attendu que le peuple chante réellement toutes ses poésies et qu'un chant ne saurait se moduler que sur des paroles rhythmées.

Depuis une dizaine d'années, le nombre des fabricants de vers a considérablement diminué en Italie; à mesure que la langue s'est ployée toujours mieux à exprimer les nuances variées des divers dialectes, la prose a gagné de plus en plus sur le vers. C'est un fait reconnu que les versificateurs ont abondé de tous temps partout où la pensée n'a pas pu disposer librement de la langue sans tomber sous la censure de reviseurs ou de pédants, soit en raison de lois despotiques, soit en vertu d'usages invétérés ou d'usurpations académiques; mais à mesure qu'une nation conquiert ses franchises aussi bien politiques que littéraires, la langue se jette de préférence vers les canaux où elle coule le plus naturellement et la fabrication du vers passe en seconde ligne. Ainsi, au cours de sa renaissance politique toute récente, l'Italie a vu tomber l'une après l'autre mainte forme soi-disant poétique: la tragédie, l'ode, l'élégie, le madrigal; le sonnet, bien ébranlé cependant, se soutient core, grâce à sa brièveté, sans doute, au milieu de cet effondrement général des entraves inventées au profit de la poésie. Nous entendons pas dire par là qu'on ne remplisse pas de nos jours volumes de vers en l'honneur des Lydie et des Phryné, mais

ce que nous entendons, c'est que le public ne s'en émeut guère, qu'il n'applaudit ni ne siffle ces publications, indice irrécusable de ce que l'art du vers est désormais, en Italie du moins, un art décadent, un art condamné. Pour qu'une œuvre poétique soit durable, il faut qu'elle suscite l'enthousiasme, il faut tout au moins qu'elle éveille l'intérêt, ainsi que le fit en son temps l'*Ermengarda* de Prati, par exemple, le seul poème qui survivra, à ce qu'il paraît, à l'infinité de vers sortis de la plume du prolixe chantre d'*Armando*. Pour la même raison *Evangeline* en Amérique, *Enoch Arden* en Angleterre, *Hermann und Dorothea* en Allemagne survivront à toutes les autres œuvres de Longfellow, de Tennyson et de Gœthe, non point parce que ces récits ont été écrits en vers, mais en raison de leur contenu essentiellement humain, parce qu'ils retracent la vie réellement vécue et parlent au cœur et à l'imagination comme les poèmes d'Homère et comme les drames de Shakspere.

Somme toute, en ce qui touche aux trois formes principales de la littérature contemporaine, le roman, le drame et la poésie, on peut dire que l'Italie traverse une période d'incubation; les écrivains se cherchent et ne font encore qu'ébaucher le simulacre de ce que devra être un jour la physionomie littéraire du pays. Il faudra la main d'un grand artiste pour communiquer en quelques touches puissantes l'expression et la vie à ce simulacre, pour en faire la conscience et la mesure de la force nationale. Quand Victor Hugo écrivait ses pages immortelles, il n'était pas un Français qui ne sentît vibrer dans ses livres la force et la grandeur de la France; mais Victor Hugo ne chantait ni Lydie ni Phryné, il disait les intérêts suprêmes de l'humanité, ses besoins infinis et ses grandes douleurs, ses aspirations et ses espérances.

∴

La pensée toutefois n'appartient pas exclusivement à l'art, elle est aussi à la science et à la pratique; si l'art réfléchit la physionomie d'un peuple, le travail réfléchit sa force et sa richesse. Dans le concert des nations modernes, les plus fortes, les mieux constituées en tous cas, celles à qui une longue vie est réservée, sont celles chez qui la pensée se traduit en travail profitable et en richesse effective. Ce côté de la tâche appartient à la science, qui résout chaque jour de nouveaux problèmes et rend l'existence

plus facile. Enfermés dans leurs cabinets, dans leurs laboratoires, les savants représentent les centres nerveux de ce colosse qu'on appelle un peuple, et de ces centres partent et rayonnent les impulsions, le mouvement, l'activité, la vigueur. Or l'Italie possède un grand laboratoire scientifique en pleine activité; des Instituts en grand nombre dirigent leurs efforts sur les ramifications infinies du savoir et de la pratique; d'importantes publications périodiques rendent compte de leurs travaux, qui atteignent souvent des proportions colossales et sont consignés aussi en partie dans des monographies et des traités spéciaux dont chaque année voit paraître un nombre considérable. Dans l'honorable et nombreuse phalange de ces pionniers de l'utilité publique, il faut distinguer un L. Cremona, un R. Ferrini, un L. Gabba, un G. Strafforello, littérateur éminent en même temps que savant distingué, un I. Regazzoni, un A. Stoppani, un G. V. Schiapparelli, un G. Celoria, un U. Gobbi et beaucoup d'autres encore, tous vrais représentants du génie italien qui au fond est demeuré et demeurera toujours positiviste, comme tous les peuples appelés à de hautes destinées.

A mi-chemin entre ces deux extrêmes, c'est-à-dire entre la pensée active et fébrile consacrée à la recherché des vérités bienfaisantes et au service de l'utilité d'une part, et de l'autre la pensée qui s'attarde aux œuvres d'art, on trouve celle des éclectiques, la pensée qui embrasse et réunit les deux extrêmes opposés pour leur emprunter l'expression complète de la vie. Ceux-là sont les cerveaux les mieux équilibrés qui s'adonnent avec un égal succès tantôt aux recherches patientes dans le domaine de l'histoire ou de la science, tantôt à des occupations littéraires où leur talent se récrée et se repose. Au nombre de ces éclectiques signalons entre autres trois sommités: Cantù, Massarani, De Gubernatis, chacun desquels possède des aptitudes aussi diverses qu'éminentes.

*
* *

Reste à considérer quel peut être le degré de culture de l'immense majorité qui constitue les quatre-vingt dix-neuf centièmes le la nation italienne. Sans contredit, les Italiens sont fort en arière sur d'autres peuples, dont les gouvernements, moins inconsiérés que ceux qui ont opprimé l'Italie jusqu'en 1860, leur ont perais d'aller s'instruire à l'école et de puiser le savoir dans l'éducation. lle n'a aucune raison de désespérer de son avenir, cependant, puis-

qu'elle est entrée désormais dans la bonne voie. Un grand travail fermente à cette heure dans les rangs serrés du peuple, travail dont on se doute guère en général, mais qui n'en a pas moins son importance; c'est le combat lent mais continu que livrent à l'ignorance les écoles ouvrières. Les lois qui président à l'enseignement pourraient il est vrai être mieux entendues, elles imposent maintes fois à l'ouvrier d'user ses efforts sur un livre de lecture unique et souvent inepte; mais, quoi qu'il en soit, le nombre de gens qui savent lire un livre imprimé est le décuple de ce qu'il était il y a vingt ans en Italie. Le jour où la nation entière saura lire, la littérature nationale se verra mise en demeure d'abandonner les derniers débris de formes conventionnelles et académiques dont ses meilleurs écrivains ne sont encore parvenus à se défaire entièrement. Ce jour sera propice à la naissance de l'homme dont la parole écrite pourra être lue et comprise par les Italiens, du premier jusqu'au dernier; à dater de ce jour, ils formeront réellement une famille, non seulement politiquement, mais encore intellectuellement parlant, car tout Italien se sentira fort et grand dans l'œuvre de l'écrivain national.

Une langue ne s'unifie point du fait des écrivains, mais du fait du peuple: raison de plus pour prendre au sérieux la campagne menée contre l'ignorance et pour lui apporter des auxiliaires, au nombre desquels il faut placer en première ligne les revues sérieuses, rédigées avec intelligence et avec goût, les expositions soit artistiques soit industrielles, qui n'ont pas fait défaut en Italie depuis une vingtaine d'années. Le niveau national s'élèvera graduellement, le peuple italien affirmera de plus en plus sa personnalité et échappera par là même à l'influence étrangère: ce sont les conditions nécessaires du développement d'une littérature originale; les Italiens auront leur roman, leur théâtre parce qu'ils auront un idiome à eux, au lieu de la langue postiche qui étale aujourd'hui pompeusement dans les livres ces élégances, cette phraséologie, ces constructions, ces vocables auxquels le vulgaire n'entend rien. Alors vraisemblablement on n'écrira plus de *Trionfo d'Amore*, cette ravissante ciselure d'art aristocratique, mais les Italiens auront leur *Roméo et Juliette*, joyau d'art populaire d'un bien plus grand prix: on ne composera plus de *romanceros*, de poésie lyrique plus ou moins barbare, mais l'Italie aura son *Evangelina*, son *Enoch Arden*, son *Hermann und Dorothea;* elle ne verra plus naître de *Giacinte* ni de *Tigri reali*, mais elle aura ses *Misérables*. Les aca

démiciens, les pédants, tous les écrivains formés sur les bancs de l'école et non à l'école de la vie, crieront à la décadence du goût, ainsi qu'on le fit en France à l'apparition de Victor Hugo; néanmoins ce jour-là la nation italienne sera devenue véritablement une grande nation, car elle aura pris conscience d'elle-même jusque chez le plus humble de ses enfants.

Nous suivrons avec attention ce mouvement ascendant et régénérateur, étudiant à mesure qu'elles se produiront les manifestations importantes de la pensée en Italie, nous les suivrons sous toutes leurs formes diverses, aussi bien les manifestations lentes élaborées dans le silence du cabinet de travail, celles où l'écrivain imprime en traits profonds la trace de son individualité, que les manifestations rapides et comme improvisées de la presse périodique; nous nous arrêterons chemin faisant tantôt auprès d'un arbre de haute futaie, tantôt devant quelque fleur oubliée au coin d'un parterre, persuadé que nous sommes que si toutes choses ne sauraient avoir la même valeur, il n'en est pas une cependant qui n'ait sa valeur. Ce sera rendre service à la fois à l'Italie elle-même et aux étrangers, facilitant les voies à ces derniers pour apprendre à la connaître et à l'apprécier à sa juste valeur. A partir d'aujourd'hui, nous considérons donc cette Revue comme un terrain où les peuples vont se donner rendez-vous, se rencontrer et apprendre à s'entendre, à s'aimer et à s'apprécier réciproquement.

A. Lo Forte-Randi.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

« Je m'éveillai un beau jour et me trouvai célèbre ! » Ce mot fameux de lord Byron prononcé lors du succès inouï des deux premiers chants de *Sir Childe Harold* pourrait s'appliquer à peu près au jeune auteur de *Mr Isaacs*, publié à New-York au commencement de l'année 1883 et bientôt après à Londres.

Le nom de Crawford était absolument inconnu dans le monde littéraire, à tel point qu'on était incertain si l'auteur de ce roman, — qui devint immédiatement le roman de la saison aussi bien en Amérique qu'en Angleterre, — si ce jeune débutant « qui pour son coup d'essai fit un coup de maître » était un homme ou une femme. Ce qui est très caractéristique d'une certaine classe de critiques, c'est la remarque faite un ou deux ans plus tard : « Si F. Marion Crawford est un homme, ses livres sont admirables; si c'est une femme ou une jeune fille, oh! alors c'est le contraire. *Shocking!* » Pourtant, l'auteur de *Mr Isaacs* n'a jamais tracé une ligne que la femme la plus pure, ou même la jeune fille innocente, ne pût lire sans rougir.

Aujourd'hui que sa réputation, inaugurée d'une façon si brillante, est un fait accompli, on sait bien qui est M. Crawford. Cependant, les notices biographiques sur son compte ont été souvent tellement inexactes, que nous demandons aux lecteurs de la *Revue* la permission de leur donner quelques renseignements sur sa famille et sur sa vie, car mieux que beaucoup d'autres nous sommes en état de le faire, le connaissant depuis longtemps et bien avant le commencement de sa carrière littéraire.

M. Crawford est fils unique d'un sculpteur américain renommé, mort à Rome à l'âge de trente-huit ans et dont les œuvres se trouvent dans les musées de différentes villes de sa patrie. M. Crawford père descendait d'une famille écossaise émigrée en Amérique lors des persécutions religieuses. Le nom de *Marion* qu'il donna à son fils et qui a causé tant de quiproquos, est un nom de famille français, conservé en souvenir d'un de ses ancêtres du côté maternel. La famille se vante même d'une parenté quelque peu éloignée avec l'héroïque Charlotte Corday; Marion Crawford a donc aussi quelques gouttes de sang français dans les veines.

Le sculpteur américain trouva à Rome non seulement la révélation de son art, mais encore le bonheur de sa vie, en épousant Mlle Louise Ward, fille d'un riche banquier appartenant à une des familles les plus distinguées de New-York. La villa Negroni, disparue aujourd'hui pour faire place à la gare, fut le paradis où les jeunes époux passèrent leur vie heureuse et tranquille jusqu'à la mort prématurée de M. Crawford. Sa femme resta veuve avec quatre enfants, trois filles et un fils, né le 2 août 1854.

Quelques années plus tard, Mme Crawford épousa en secondes noces M. Luther Terry, peintre américain, et leur salon au palais Odescalchi devint un des centres les plus recherchés de la société anglo-américaine, ainsi que de la haute société romaine.

On a dit si souvent que la plupart des hommes de génie ont eu pour mères des femmes supérieures que l'on ose à peine répéter cette phrase devenue banale. Pourtant, on peut vraiment la citer en ce cas, car Mme Terry est une femme distinguée autant par sa beauté et son intelligence que par la noblesse de son caractère et surtout par ce charme de douceur et de grâce toute féminine, auquel il est impossible de résister. Ce qui a surtout élevé le cœur du jeune poète et l'a rendu capable de créer ces nobles types de femme que nous admirons dans ses romans, c'est le culte pour cette mère adorée, c'est l'affection qu'il a toujours eue pour ses sœurs (dont une mourut toute jeune). Elles lui ont fait comprendre l'idéal de la femme et lui ont inspiré pour elle ce respect, cette vénération que nous retrouvons dans ses ouvrages.

Frank Crawford (car c'est ainsi qu'on l'appelait dans son en-
nce et durant sa première jeunesse) fit sa première éducation à
me dans la maison de ses parents, entouré des meilleurs maîtres.
avait surtout un talent prodigieux pour les langues; en effet il
le l'anglais, le français, l'italien et l'allemand avec la même per-

fection, de sorte que souvent on a été fort embarrassé de se prononcer sur sa nationalité, ne lui trouvant dans aucune de ces quatre langues le moindre accent étranger.

A douze ans sa mère l'envoya au collège en Amérique et quatre ans plus tard il se rendit en Angleterre pour finir ses études, d'abord chez un pasteur protestant à la campagne dans le comté d'Essex, plus tard à l'université de Cambridge où il se voua avec ardeur aux études de la littérature et des langues classiques. Cependant il passait presque toutes ses vacances à Rome, dans la maison paternelle, aussi ne cessa-t-il jamais d'être romain. De 1874 à 76 nous le trouvons en Allemagne, étudiant à la célèbre école polytechnique de Karlsruhe. Il entra avec toute la verve de la jeunesse dans cette vie d'étudiant allemand, dont il sentit le charme poétique. Toutes ces expériences variées devaient porter leurs fruits plus tard.

De retour à Rome, jeune, beau, riche, il mena la vie du *signorino* romain, et bien qu'il continuât ses études phylologiques à la Sapienza, étudiant surtout le sanscrit, la plus grande partie de son temps appartenait à cette société brillante de Rome qui sait si bien emporter dans son tourbillon vertigineux tout ce qui peut lui servir d'ornement. On ne devinait pas alors, et lui peut-être moins que nul autre, que c'était justement dans cette société romaine que le futur romancier faisait ses plus précieuses études. Sa mémoire prodigieuse gardait fidèlement les moindres détails de tout ce qui l'entourait, préparant ainsi pour plus tard l'étoffe nécessaire aux créations de son talent. Il n'a jamais copié un personnage, mais dans l'abondance de son expérience et de ses souvenirs il a puisé tant de traits caractéristiques, qu'il a su reproduire de véritables types de notre société moderne, types réels, pleins de vie et d'individualité, que nous croyons avoir rencontrés nous-mêmes.

Il me semble que c'est surtout dans cette qualité qu'il faut chercher le secret de son grand succès. Certes, ce n'est pas dire qu'il manque d'originalité, mais à l'originalité il joint l'observation minutieuse et une fine critique des hommes et des choses. Sa mémoire est celle du poète, dont parle Hans Christien Andersen quand il dit dans son aimable modestie: « Ce qui distingue le poète des autres mortels c'est qu'il a meilleure mémoire. »

Mais n'anticipons pas. Lorsque j'eus le plaisir de faire la connaissance de M. Crawford et de passer plus de six mois dans la maison de sa mère, soit à Rome au palais Odescalchi, soit à Sienne dans la villa délicieuse qu'elle habitait, la plupart de ses amis ne

l'auraient pas cru capable d'assez de persévérance pour écrire même une vingtaine de pages et bien moins encore un volume. Beaucoup me l'ont dit plus tard quand sa renommée était faite.

Pourtant personne ne pouvait nier qu'il ne fût un homme de talent ou plutôt de talents variés. Sa conversation était brillante, il chantait d'une façon charmante et avait beaucoup de goût pour la musique, mais surtout il lisait admirablement à haute voix. A l'exception de Dickens, nous n'avons jamais entendu rien de plus parfait dans le genre humoristique. Nous n'oublierons jamais les lectures de Thackeray, de Bret Harte, qu'il nous faisait dans les longues journées d'été à Sienne. Sa voix donnait la vie aux personnages du livre; ce qu'il ressentait en lisant se communiquait à son auditoire comme par une force électrique. Certes, celui qui interprétait si bien les récits d'un autre, devait un jour raconter ses propries histoires avec un succès pareil.

Ce fut en 1879 que M. Crawford partit pour les Indes avec le docteur Dacunha, un érudit portugais. Il avait l'intention d'étudier les langues orientales; cependant une fois à Bombay, il entreprit la rédaction d'un journal anglais. Le climat des tropiques affaiblissait sa santé robuste, la vie molle ne convenait pas à sa nature active, la société anglo-indienne lui plaisait médiocrement; il fut pris par la nostalgie du beau pays de sa naissance et un an plus tard nous le revîmes à Rome.

Pendant son séjour aux Indes il se fit catholique, ayant été profondément impressionné du zèle et de la dévotion des missionnaires catholiques aux Indes, dont la vie lui parut en harmonie parfaite avec leur foi.

Sa santé se rétablit en peu de temps dans les montagnes d'Olévano. Sa famille se trouvait alors en Amérique et la nouvelle de la maladie dangereuse de sa sœur cadette, (fille de M. Terry) qu'il aimait tendrement, le décida à partir pour la rejoindre.

On prétend qu'il fit le vœu de ne pas revenir en Europe avant de s'être fait un nom.

On raconte aussi qu'un jour un de ses amis auquel il avait exprimé le desir de faire quelque chose sans savoir quoi, lui aurait répondu:

— Eh bien! écris un roman! raconte-nous quelque chose du ...rsonnage qui t'a frappé comme le plus singulier ou le plus re-arquable dans tes voyages.

Telle fut l'origine de *Mr Isaacs*.

Comme journaliste, M. Crawford avait déjà eu l'occasion de dé-

couvrir son talent d'écrivain, cependant il publia son premier roman avec très peu de confiance en lui-même, plutôt avec la vague appréhension d'échouer.

D'autant plus grandes furent sa joie et sa surprise lorsqu'il constata son succès. C'est sur ce livre qu'il a écrit son nom pour la première fois: *F. Marion*, au lieu de Frank M. Crawford, et depuis ce temps, selon son désir, on l'appelle Marion dans sa famille et parmi ses amis.

Il se peut que plusieurs des ouvrages de Crawford, postérieurs à *Mr Isaacs* lui soient supérieurs pour le style et la composition; ce premier pourtant garde toujours ce charme irrésistible de fraîcheur et d'originalité qui lui gagna tout de suite les suffrages du public.

L'auteur place son récit dans la bouche de Griggs, journaliste américain, établi à Bombay, qui nous fait d'abord une description amusante de la vie à Simla, ce Spa des Anglo-Indiens, où le monde élégant va chercher l'air salubre durant les grandes chaleurs de l'été. C'est à la table d'hôte d'un grand hôtel qu'il fait la connaissance du Persan Abdul Kafiz ben Isâk, homme d'une beauté merveilleuse, d'une haute intelligence et d'une richesse fabuleuse. Nous croyons lire une page des *Mille et une Nuits*, quand Griggs nous présente son ami Mr Isaacs entouré de son luxe oriental. Isaacs raconte à son nouvel ami l'histoire de sa vie aventureuse. Malgré son contact avec la culture de l'Ouest, le Persan est resté oriental dans ses sentiments et ses idées. La grande différence entre sa manière de voir et celle de l'Américain se manifeste surtout quand ils parlent des femmes. Pour Isaacs, la femme est un être sans âme, un objet de luxe à peu près comme un autre; les trois femmes qu'il a épousées, lui sont plutôt importunes et il serait très content de s'en débarrasser. Griggs tâche de lui faire comprendre l'amour et le mariage dans leur sens le plus élevé comme l'union de deux âmes dans une harmonie parfaite.

S'il y réussit, c'est qu'une influence plus puissante a déjà commencé sa conversion. Miss Westenhaugh, la belle anglaise aux cheveux blonds, est pour lui une révélation de « l'éternel féminin »[1] qui nous élève:

Ah si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête,
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

[1] Das ewig Weibliche zieht uns hinan.
GŒTHE, *Faust*.

Leur rêve d'amour est court. C'est en vain que le sage Ram Lal avertit Isaac du danger qui la menace si elle se rend avec les autres à la chasse aux tigres. Isaacs est sûr de pouvoir la protéger, il ne pense pas à un ennemi secret, invisible. On pressent la catastrophe: on suit les aventures de la chasse avec un intérêt fiévreux; tout danger semble passé. Isaacs s'éloigne pour peu de jours, il va sauver son ami Shere Ali des mains de ses ennemis. Lorsqu'il revient, il trouve la belle Anglaise mourante; durant la chasse elle a respiré l'air empoisonné des steppes; la fièvre (*jungle-fever*) ne pardonne pas, elle détruit ce beau corps. Mais l'âme divine qui s'en détache ne peut mourir ni être séparée de celle de son amant; leur parfaite harmonie continuera dans l'éternité; Isaacs va quitter le monde, il va suivre son ami mystérieux, Ram Lal, qui l'initiera à cette communauté des croyants qui, ayant renoncé à tout bien terrestre, vivent dans la contemplation des choses célestes et éternelles.

Le mysticisme du bouddhisme est représenté d'une manière très poétique et à la fois plausible. Si nous-mêmes ne pouvons croire à telle ou telle chose, nous sommes pourtant convaincus que tels autres y croient; si nous ne pouvons nous rendre compte d'où vient ce brouillard soudain qui dérobe Isaacs et Shere Ali à la poursuite de leurs ennemis, nous savons pourtant que Griggs a vu tout cela, qu'il a eu l'impression d'un phénomène surnaturel, inexplicable, dont il croit que Ram Lal est l'auteur.

Le romancier sait rendre vrai l'invraisemblable, et tant que nous l'écoutons, nous sommes sous le charme de son éloquence.

M. Crawford a sans doute un grand penchant pour le mysticisme, car nous le voyons reparaître dans plusieurs de ses autres ouvrages. Pourtant on n'en trouve aucune trace dans son second roman, *Le docteur Claudius*. Nous ne sommes pas d'accord avec les critiques qui ont voulu voir un grand progrès dans ce second ouvrage qui parut peu de temps après le premier. C'est certes un joli roman, mais un joli roman comme il y en a beaucoup d'autres, et nous sommes convaincus que si c'eût été la *première* publication d'un auteur inconnu, elle ne l'aurait pas rendu célèbre d'un ur à l'autre. Ce qui est charmant, c'est l'exorde, la description l'université de Heidelberg et de ce jeune érudit Claudius, qui se « qu'il commence à se faire vieux. » Claudius est un beau type l'homme du Nord; il pourrait être Allemand tout aussi bien que orvégien, si M. Crawford n'avait pas voulu représenter les habi-

tants de Heidelberg, sinon les Allemands en général, d'après certains clichés un peu usés, c'est-à-dire comme des Philistins, qui fument leur pipe, mangent leurs saucissons et boivent leur bière. Le docteur Claudius fait la connaissance de la jeune veuve d'un comte russe, Américaine de naissance, qui d'abord ne voit en lui qu'un livre intéressant qu'elle pourra feuilleter. Elle est enchantée qu'il l'accompagne en Amérique sur un vaisseau qu'un duc anglais, — type très peu flatteur de l'aristocratie britannique, — met à la disposition de ses amis. Peu à peu elle reconnaît que la noblesse de son caractère égale les hautes qualités de son intelligence; elle l'aime pour lui-même. Il lui donne les preuves du plus parfait dévouement, du plus noble désintéressement, et nous avons lieu de croire qu'elle l'aurait épousé même s'il était resté le simple professeur de Heidelberg. Quelle consolation cependant pour ses belles compatriotes, lectrices de son histoire, qui avec leurs grosses fortunes vont chercher un titre à l'étranger, d'apprendre à la fin que la comtesse Marguerite ne va pas perdre le sien ! Le docteur Claudius se trouve être le dernier rejeton d'une grande famille dont il hérite des biens et des titres.

Malgré cette fin banale, le roman a de très beaux passages, parmi lesquels nous comptons surtout la promenade solitaire des deux amants au pied des rochers de Newport, où, dans le crépuscule du soir, la clarté se fait dans leurs âmes.

Une des figures du deuxième plan, qui pourtant prend beaucoup de place, est celle de M. Barker, de New-York, type d'une certaine classe américaine, très bien réussi dans la première partie du livre. Il n'est que le jeune homme hardi, peu scrupuleux, très sûr de lui-même, fier en un mot, « the smart joung American, » fier de son expérience du monde, ainsi que de son manque total d'érudition. Il se flatte de pouvoir mener cet ours germanique où il voudra et comme il voudra. Plus tard Barker est un coquin rusé, méprisable au dernier degré, en un mot, le Barker de la seconde partie n'est plus celui de la première.

Peut-être M. Crawford s'est-il trop préoccupé de créer des types dans ses premiers ouvrages, au point de négliger parfois toute l'individualité de ses personnages. Cette idée nous est venue aussi en lisant *Un chanteur romain (A Roman Singer)* dont nous nous occuperons plus tard. C'est dans son troisième roman *To Leeward, (Avec la marée* ou *A vau l'eau)*, que nous constatons un progrès remarquable dans les ouvrages de M. Crawford, surtout

dans le caractère des femmes. Disons plutôt que c'est la première fois qu'il réussit à créer un caractère de femme plein de vie et de réalité et pourtant individuel. Miss Westenhaugh est une belle vision poétique, Marguerite une jolie héroïne de roman, qui a beaucoup de sœurs qui lui ressemblent, Diana et Leonora sont uniques, chacune dans son genre.

Léonore Cornethy, fille d'un Anglais, raide, froid, formaliste, et d'une mère russe, dont la fille a hérité les superstitions et les passions, a passé sa jeunesse en Italie. Elle n'a jamais eu d'éducation suivie ou systématique, ni en science ni en religion; au fond ignorante, elle a lu beaucoup, sceptique en religion, elle s'est donnée à l'étude de la philosophie moderne ou plutôt elle a lu beaucoup de livres de philosophie sans les comprendre. Le sophisme lui tient lieu de logique. Citons un joli exemple : « Une fille avec un caractère noble comme moi n'épouserait jamais un homme sans l'aimer. J'épouserai le marquis Marcantonio Carantoni, donc je l'aime. » Malheureusement cette logique ne tient pas. Léonore a épousé le marquis avec l'espoir de trouver enfin un appui dans la vie; mais l'amour profond et sincère de son mari et le bonheur tranquille du foyer domestique ne lui suffisent pas. Elle s'ennuie fièrement dans sa belle villa de Sorrente, elle est mécontente d'elle-même plus encore que de son mari. Il lui faut l'émotion d'une grande passion ! Voilà Julian Batiscombe, qui arrive, invité par le marquis avec donna Diana, sœur de ce dernier « pour faire une agréable partie carrée. » L'athmosphère lourde fait pressentir l'orage. Batiscombe, homme du monde, reconnaît le danger et veut le fuir, par un faible sentiment d'honneur qui lui est resté. Il se souvient aussi que dans sa jeunesse il a aimé Diane, ce modèle de femme parfaite, belle, vertueuse, beaucoup plus intelligente que son frère, supérieure sous tous les rapports à la petite Léonore, à laquelle il a pourtant fait un peu la cour avant son mariage. C'est Marcantonio lui-même qui le retient; depuis ce moment il se dit, que c'est la fatalité et se laisse entraîner par le torrent. Diane voit plus clair que son frère, de plus elle entend une conversation entre sa belle-sœur et Batiscombe, qui ne lui laisse plus de doute. Elle induit son frère à le 're partir en lui disant : « Il a offensé ta femme » sans autre expliιion. « Et quelle offense plus grande peut-on faire à une femme, ıe de lui offrir un amour illégitime ? » ajoute l'auteur. Nobles pa'es qui auraient dû suffire pour garantir ce roman du reproche ımoralité qu'on lui a fait à tort. Oui, ces prudes Anglaises qui

ne rougissent pas de lire les romans français les plus dangereux (en cachette peut-être) ont taxé d'immoralité un roman dont la force est surtout du côté éthique. L'action de Julian et de Léonore est immorale, certes, et l'auteur ne laisse pas à ce sujet le moindre doute, bien qu'il dépeigne leur fuite et tout ce qui s'ensuit avec une délicatesse extrême; mais le livre comme tel a une très grande valeur morale. Il est vrai, l'auteur ne *prêche* pas, mais nous fait voir où peut conduire la passion déréglée, le manque de conscience, l'absence de tout principe, de toute croyance religieuse.

To Leeward est un ouvrage tout d'un jet, admirablement fini dans tous ses détails, un des meilleurs romans modernes et à la fois un des plus vrais.

Zoroaster, publié la même année, est le fruit des études orientales faites par l'auteur. Il nous transporte en Asie à l'époque du roi Xerxès. On sait que les savants ne sont pas d'accord sur le siècle qui vit naître le grand réformateur persan. Bunsen est d'opinion que ce fut 2500 av. J.-C., d'autres le placent plus tard, mais toujours avant le cinquième siècle av. J.-C. Crawford a suivi cette dernière opinion.

Son Zoroaster est un jeune guerrier, amoureux d'une belle juive de la famille royale détrônée. Quand il la croit à jamais perdue pour lui, il se retire dans la solitude; c'est là que lui viennent les révélations divines, pendant ses longues journées de jeûne et de méditation. Il retourne enfin parmi son peuple pour lui donner une religion sublime et un culte mystique.

Le livre est écrit dans un style élevé, tout particulier, tel qu'il convient au sujet. Les traductions des livres sacrés persans, qui sont introduites vers la fin, sont d'une grande beauté.

On pourrait supposer que ce livre est purement didactique, dépourvu des qualités dramatiques qui donnent la vie au roman. Il n'en est rien. En France, où *Zoroaster* a beaucoup plu, on a voulu même en faire un opéra. Disons encore que M. Bonghi est parmi les plus grands admirateurs de *Zoroaster*.

Lorsque M. Crawford publia *Zoroaster*, il était de retour à Rome avec sa famille qui habitait alors le palais Altemps. Il se dévouait particulièrement à cette époque à son oncle maternel, M. Samu[illegible] Ward, venu avec lui de l'Amérique. C'est sous ses auspices qu[illegible] écrivit *Un homme politique américain* (*An American politicia*[illegible] le moins réussi de ses ouvrages, contenant néanmoins quelque pages remarquables. On y trouve ces belles paroles, qui caractér[illegible]

sent bien l'auteur et ses idées: « C'est une opinion favorite et caractéristique de notre société moderne d'associer la vertu à l'ennui, et par conséquent, je suppose, le vice à tout ce qui est gai, intéressant et amusant. Il n'y a dans toute l'histoire du monde rien de plus pervers, d'absurde et de méprisable que cette opinion. »

Pendant son séjour en Amérique, M. Crawford fit la connaissance de M[lle] Élisabeth Berdan, fille du célèbre général américain, qui bientôt après se rendit à Constantinople. L'impression profonde que la belle et aimable jeune fille avait produite sur l'âme du poète, lui fit faire deux fois le voyage de Rome au Bosphore pendant l'année 1884. En octobre de la même année les heureux fiancés furent unis à l'ambassade d'Amérique à Constantinople et jamais union n'a été plus heureuse et plus parfaitement harmonieuse.

Cpendant M. Crawford comprenait que les exigences de la société où lui et sa femme étaient accueillis et fêtés ne lui permettraient pas de continuer sa carrière littéraire dans la mesure où il aurait voulu le faire. Il lui fallait du repos. Il loua donc une villa à Sorrente, — villa qu'il a achetée depuis, — et dans cette charmante retraite au bord de la mer, au milieu d'une nature riante, le jeune couple alla cacher son bonheur. Ce fut dans cette retraite que Crawford se livrant à un travail ardent composa une longue série de romans, sans compter quelques petites nouvelles ou articles publiés dans des revues anglaises ou américaines.

Parmi les romans de cette période il en est un, tout à fait original, qui doit en partie son origine à l'inspiration de la belle-mère de M. Crawford et à celle de sa sœur cadette. Il a pour titre: *Avec les Immortels* et nous présente le petit cercle de famille, — bien entendu sous d'autres noms, — assemblé dans une villa au bord de la mer, tandis que l'idée lui vient de ressusciter certains grands personnages du passé pour converser avec eux. L'hôte lui-même imagine un procédé très ingénieux à la Jules Verne pour évoquer de l'autre monde les esprits de François I[er], de Heine, de Chopin, du docteur Samuel Johnson et d'autres célébrités. Ils viennent, en effet, l'un après l'autre; ils daignent parler aux mortels, qui les ont appelés, chacun conservant son propre ractère, ses manières et jusqu'à un certain point même le lange dont il devait se servir autrefois dans le monde. Il s'ensuit e conversation très animée, pleine d'esprit entre les immortels et mortels, qui nous révèle combien l'auteur doit avoir étudié son et pour faire revivre ces esprits d'une manière aussi admirable.

M. Crawford nous a dit, en parlant des *Immortels*: « J'ai écrit mes romans pour faire plaisir aux autres, ce livre-ci pour me faire plaisir à moi. » Certes, cela n'empêche pas qu'il fasse aussi plaisir aux autres, pourvu qu'ils le comprennent.

En général, les romans de M. Crawford ont un caractère international, il y en a un pourtant qui porte le cachet anglais à tel point qu'on dirait que seul un Anglais pur sang a pu l'écrire. C'est l'*Histoire d'un village solitaire* (*The Tale of a lonely Parish*).

L'histoire est simple et touchante. Marie Goddard, une jeune veuve, vient s'établir avec sa petite fille dans un village tranquille en Essex. Il n'y a que le recteur du village qui connaisse le triste secret de sa vie: son mari n'est pas mort, mais condamné à douze années de travaux forcés. Il réussit à s'évader et vient la trouver dans sa retraite. La rencontre entre la pauvre femme et le criminel, avili par trois ans de prison, est déchirant. Il n'a jamais mérité son amour, il l'a perdu ainsi que son estime, mais la pitié a survécu dans son âme, elle fait tout ce qu'elle peut pour le sauver et le soigne sur son lit de mort.

Nous ne pouvons pas entrer dans tous les détails de l'histoire qui en font le plus grand charme: la description de la maison du bon recteur de la paroisse, de cette vie rurale d'Angleterre qui a été dépeinte tant de fois, mais jamais avec plus de grâce et de fraîcheur que dans cette idylle d'Essex.

Paul Patoff est encore un roman international; la partie principale de l'histoire se passe à Constantinople, l'autre en Angleterre. Le héros et son frère sont Russes. Paul est attaché à l'ambassade de Russie à Constantinople, où son frère Alexandre, jeune officier des gardes nobles, vient lui faire visite et disparaît d'une manière mystérieuse, pendant qu'ils assistent ensemble à une des grandes cérémonies du mois du Ramazan à Sainte-Sophie. M. Crawford a bien profité de son séjour à Stamboul, où, grâce à la position de son beau-père, il avait eu l'occasion mieux que beaucoup d'autres voyageurs de connaître la vie de la capitale turque. Fin observateur, il a reproduit ces impressions variées en couleurs vives. Les brillantes descriptions du pays servent de cadre à une histoire dont l'intérêt est soutenu jusqu'à la fin.

Greifenstein, une de ses plus récentes publications, est un roman dont la scène se passe en Allemagne et dont tous les acteurs sont Allemands. Il est rare qu'un auteur étranger ait aussi bien

compris le caractère allemand qui, dans ce livre, dépeint les personnages sans préjugés, d'une manière impartiale et naturelle.

La terrible tragédie du commencement de l'histoire, terrible à un tel point qu'on a peine à y croire, n'est pas une pure invention de l'auteur. Une catastrophe pareille à celle du château de Greifenstein a eu lieu au XIXme siècle dans une ancienne famille noble de l'Allemagne. Cependant, le motif de l'assassinat et du double suicide n'est pas le même que dans le roman, un des frères suicidés étant un ecclésiastique.

Il nous reste encore à parler de ce que nous appellerons les Nouvelles romaines de M. Crawford, qui sous beaucoup de rapports sont parmi ce qui il a écrit de plus intéressant: *Un chanteur romain, Le Crucifix de Marzio, Saracinesca, Sant'Ilario.* On voit bien que l'auteur est chez lui à Rome, qu'il en connaît la vie intime dans toutes ses différentes manifestations, dans la classe moyenne *(mezzo ceto)* tout aussi bien que dans la haute aristocratie, chez le pauvre artisan comme chez le clergé.

L'atelier du ciseleur ou du sculpteur, l'ancien restaurant du *Faucon,* le modeste intérieur du bon Cornelio Grandi, avec la vieille bonne et le gros chat, le château féodal, le palais du noble romain, le cabinet du cardinal, le salon de la grande dame, l'atelier du peintre à la mode, tout cela sont des tableaux *vrais* jusqu'aux moindres détails, tracés d'une main de maître, et tout cela porte le cachet romain. On dirait: il n'y a qu'un « Romain de Rome » qui ait pu faire cela, — mais non, beaucoup de ces petits traits, qui frappent l'étranger, lui auraient échappé, car bien souvent on n'observe plus ce l'on voit tous les jours. Il fallait précisément un étranger, *an outsider,* comme disent les Anglais, — qui connût Rome comme son propre pays, et qui en même temps sût discerner les traits caractéristiques autour de lui.

Ajoutons à cette finesse d'observation et à une certaine impartialité, une grande affection, une profonde sympathie pour sa ville natale, et nous comprendrons pourquoi Crawford a si bien réussi dans ces contes romains.

Le chanteur romain en est le plus fantastique et le moins parfait quant à la composition; il y a de grandes improbabilités et ême quelques personnages impossibles, comme par exemple le omte de Lira. On comprend qu'un comte de la vieille noblesse emande ne voudrait pas accorder la main de sa fille à un jeune ofesseur de littérature italienne qui court le cachet, mais il la don-

nerait moins encore à un ténor d'opéra. Mais ce qui est absolument incroyable c'est de le voir désirer pour gendre un vieux baron juif, riche banquier! Ensuite les manières grotesques du comte et son extrême violence sont, au moins, étonnantes.

Mais, quoi qu'on en dise, il y a des scènes ravissantes, des figures délicieuses dans ce livre, et puis des scènes fantastiques dignes de l'imagination d'un Th. Amédée Hoffmann. *Le chanteur romain* sera toujours lu avec délices par la jeunesse.

Les deux romans: *Saracinesca* et *Sant'Ilario* qui en fait la suite, sont d'un genre bien supérieur. Ils tracent l'histoire d'une noble famille romaine durant la période de transition ou de révolution depuis 1865–69. L'exorde qui nous donne un tableau de Rome il y à vingt-cinq ans, est digne d'un grand historien.

M. Crawford veut être impartial sous tous les rapports; mais comme catholique et conservateur, ses sympathies le font pencher cependant du côté du parti *della Roma che se ne va.*

L'espace ne nous permet pas de faire l'analyse de ces deux livres trop remarquables pour être traités en peu de mots. Peut-être nous sera-t-il permis d'y revenir une autre fois.

Il nous importe de dire encore quelques mots d'un ouvrage plus modeste, qui nous paraît être cependant la plus parfaite des œuvres de M. Crawford; c'est le *Crucifix de Marzio.* Petite histoire bien simple, d'une composition claire et nette, elle montre le pouvoir irrésistible de la religion chrétienne même sur une âme qui croyait s'y être soustraite pour toujours, sur un esprit libre qui méprisait, maudissait même tout ce qui est sacré aux autres. La haine aveugle de Marzio le ciseleur contre son frère don Paolo le prêtre tient du véritable fanatisme. Ce prêtre lui semble l'incarnation de tout ce qu'il déteste: la religion, l'église, l'ordre social, et c'est précisement ce prêtre qui est l'ami paternel et le conseiller de sa femme et de sa fille, qu'il protège contre les excentricités du mari et du père. Pis encore: c'est à ce prêtre qu'il doit sa fortune, car don Paolo, secrétaire d'un riche cardinal, procuré toujours des connaissances lucratives à son frère artiste.

Le caractère de Marzio est très compliqué; il a la nature de l'artiste avec toutes ses faiblesses et ses excentricités, surtout une vanité et une irritabilité presque maladives, mais il manque d grandes qualités du vrai génie. Sa vanité d'artiste pourrait êt satisfaite; nul autre que lui ne faisait si bien ces beaux vaissea en métal, dont l'Église catholique se sert pour son culte on l'

pelait même le dernier successeur de Benvenuto Cellini. Mais pour Marzio le socialiste il était positivement pénible de mettre son art au service de l'Église. Il rêvait au jour où il conduirait une armée d'hommes furieux au Capitole, où il serait proclamé le champion des droits de l'humanité contre les privilèges du roi et du clergé! Il était toujours prêt à combattre le monstre de la tyrannie, bien qu'il y risquât sa petite fortune gagnée par son honnête travail. Et pourtant il aimait tant son argent!

Derrière ses paroles violentes se cachait une lâcheté invétérée qui l'empêchait de s'élever jamais au-dessus de cette populace, dont il aurait voulu être le chef. Le conflit dans son ménage éclate quand tout d'un coup il refuse la main de sa fille à son jeune assistant, auquel il l'avait promise depuis longtemps. Il dit que Jean-Baptiste trahit la « bonne cause, » qu'il est l'ami du « prêtre » (c'est-à-dire de don Paolo, oncle de sa fiancée) et que, par conséquent, Lucie épousera non lui, mais un « homme de bien, » l'avocat Carnesecchi. Celui-ci est le type du socialiste italien, chef d'un cercle intime qui se réunit dans une petite salle du *Faucon*.

Don Paolo est présent à cette scène violente; il sait calmer son frère, en lui faisant, au nom du cardinal, la commande d'un grand crucifix en argent. L'artiste l'emporte sur le socialiste. Marzio ne pense plus qu'à son nouvel ouvrage. Dès ce moment, le crucifix devint le centre de l'action.

Il y a plus de dix ans que Marzio en avait achevé un, qu'il n'avait jamais fait voir à personne. Dans sa pensée fantasque, illogique, ce crucifix était pour lui une chose sacrée que les yeux des autres auraient profanée.

Il va à son atelier, remue la grande caisse qui couvre une trappe donnant dans la cave et en retire le crucifix.

La beauté de ce chef-d'œuvre le frappe plus que jamais; l'ayant placé sur une table, il s'agenouille pour mieux le voir.

Dans ce moment sa fille entr'ouvre la porte de l'atelier; voyant son père à genoux devant un crucifix, elle croit à une conversion soudaine et court à la maison pour donner la bonne nouvelle à son fiancé.

Marzio est bien loin d'être converti; le démon en lui est plus puissant que jamais. Son frère est venu le voir, et pendant qu'il contemple le Christ avec une pieuse dévotion, Marzio saisit un de ses instruments pointus pour porter un coup mortel à la tête de don Paolo. Celui-ci tourne la tête, — il voit moins l'arme meur-

trière dans la main de son frère que son regard d'assassin. Marzio cache l'outil dans sa main, dit que le soleil l'avait ébloui, enfin dissimule de son mieux, et Paolo, quoique mortellement effrayé, s'en va avec l'espoir de s'être trompé.

Resté seul, Marzio revient à son horrible dessein de tuer son frère, il imagine en détail tout ce qu'il va faire, — et puis il pourra garder pour lui son beau crucifix que nul autre n'a encore vu. Il va même ouvrir la trappe par laquelle il jettera le corps de son frère. Dans ce moment il entend un léger bruit derrière lui. Il se lève avec un cri d'horreur, comme si c'était le corps assassiné, étendu par terre, qui avait remué. Son imagination surexcitée l'effraye, les yeux lui sortent de la tête. Il va à la table et découvre la cause du bruit: le Christ d'argent, grâce à sa pesanteur, avait glissé du coussin, sur lequel il ne l'avait pas suffisamment appuyé.

Ce petit incident donne une autre direction à ses pensées: les terreurs de la conscience s'éveillent en lui et quoi qu'il fasse pour vaincre cette peur inexplicable afin de pouvoir réfléchir encore avec calme à son horrible dessein, ce sont toujours les conséquences funestes de son action qui se présentent à son esprit. Il sent qu'elles le poursuivraient pendant toute sa vie, qu'il n'y aurait plus de repos pour lui sur cette terre.

Une dernière fois nous voyons le crucifix. Le voilà à la pâle lueur d'une lampe au pied du lit de Marzio; étendu sur ce même lit, mortellement blessé à ce qu'il paraît, gît son frère, ce frère qu'il a voulu tuer, et qui a risqué sa propre vie pour sauver Jean-Baptiste d'une chute dangereuse. A genoux près du lit, Marzio, pleure à chaudes larmes tremblant, peut-être priant pour cette même vie qu'il a voulu anéantir. Enfin le malade s'éveille et lui parle avec douceur.

Tout finit bien; mais non seulement dans le sens ordinaire de la parole. La lumière l'emporte sur les ténèbres, le bien sur le mal, et tout cela d'une manière simple et naturelle.

Toutes les bonnes qualités de l'auteur se trouvent réunies au plus haut degré dans cette histoire touchante.

La production de tant d'ouvrages en si peu d'années avait dû fatiguer l'auteur, malgré sa robuste constitution. Il éprouvait lui même le besoin de longues vacances. C'est dans un climat plus froid qu'il espère retremper ses forces. Au moment où nous écri-

vons, il se trouve à Prague avec sa famille, sa femme et ses deux charmants petits enfants. Il a commencé à apprendre la langue bohême, afin de pouvoir mieux étudier le pays et ses habitants.

Sans doute ces nouvelles impressions porteront leur fruit après son retour en Italie.

TH. FREDERICK.

LA VIE EN ITALIE

Si tout humble chroniqueur devait à certaines époques exceptionnelles se déguiser en philosophe, s'il lui fallait rassembler dans son esprit — comme des cantiques dans un temple harmonieux — toutes les voix du merveilleux concert de la vie, s'il se sentait obligé de déduire de l'ensemble varié des événements toutes les conséquences possibles, que faudrait-il dire des faits que la nouvelle année a apportés dans son sein ou a hérité de l'ancienne? C'est au plus noir pessimisme qu'il devrait s'inspirer, si grande est la tristesse qui se dégage des faits récents.

Cette seconde semaine de l'année a été, on peut le dire, une semaine de deuil, tant en raison des décès de trois ou quatre personnages éminents survenus coup sur coup, que parce qu'elle ramène l'anniversaire de la mort du roi Victor-Emmanuel.

Bien que la légende populaire ait déjà placé le *Père de la Patrie* dans l'Olympe des demi-dieux et des héros, bien qu'un souffle d'antique fête païenne semble passer à travers la colonnade du Panthéon, la cérémonie du 9 janvier a toujours quelque chose de triste et de douloureux.

Je pourrais multiplier cette fois la liste des cas fâcheux, mais je m'en abstiens, préférant vous entretenir de sujets plus gais, ou tout au moins plus agréables.

En fait de gaîté, le peuple est une source inépuisable. Cependant en thèse générale ce n'est pas dans le peuple romain, un peu bien gros, un peu bien lourd, qu'il faut chercher les signes intimes et caractéristiques d'une allégresse pleine d'entrain; mais, grâce à

une occasion extraordinaire, nous ferons cette fois une bonne exception.

Le jour des Rois, qui est comme la clôture du premier cycle des fêtes mystiques, a à Rome une importance exceptionnelle. La fête nocturne qu'on y célèbre est surtout digne de remarque.

Parmi les étrangers qui visitent Rome, il n'en est pas un qui ne s'arrête à admirer la magnificence sévère et monumentale de la place Navona.

La merveilleuse fontaine du XVIIe siècle, avec son obélisque historié qui s'élève dans les airs pareil à une grande épée à arabesques, les chevaux marins qui émergent tumultueux du sein des eaux, portant sur leur dos les dompteurs des ondes, le charmant nègre du Bernin, la façade de l'église dessinée par Salviati, tout cet ensemble forme un magnifique décor.

Or donc, la nuit de l'Épiphanie, dès que les premières ombres violettes descendent sur la vaste place, dès que les lumières des échoppes et des bazars à bibelots environnent la place d'une couronne de flamme, la grande orgie populaire, balayant tout sur son passage, commence.

Ce sont d'abord des troupes de gamins qui avancent au pas militaire, les longs buccins aux lèvres, comme un vent de tempête; puis la foule augmente, et aux garçons se mêlent les hommes, les femmes, et même les jeunes filles, ces jeunes filles romaines au geste impérieux, aux yeux larges, intrépides et pourtant si langoureux et remplis de tant de promesses qui font rêver. Tout cela siffle, sonne, hurle, les vendeurs vantent leurs marchandises à gorge deployée, et tandis que les enfants des riches ont un sourire de triomphe, les enfants pauvres, les enfants du peuple, la tête en avant, immobiles, les yeux grands ouverts regardent longuement, tristement, les beaux polichinelles, les châteaux de carton, les poupées blondes — toute une admirable féerie — et un désir immense, presque douloureux s'empare de leur petit être.

Vers minuit la fête bat son plein. D'un côté éclate le grondement d'une fanfare héroïque, rythmée par des fifres et des cymbales, de l'autre un scintillement vif de torches fumeuses pétille comme incendie.

Ce formidable brouhaha dure toute la nuit, puis, à mesure que étoiles commencent à pâlir, les bruits cessent, les gens attar-
, pâles, épuisés, abandonnent le champ de bataille, et — seule
se vivante — l'œil humide et froid de la lune contemple la scène

du haut du firmament laissant tomber les dernières paillettes d'argent qui renferment le mystère des fascinations nocturnes.

Une fois, et l'époque n'est pas fort lointaine, les grandes dames elles-mêmes prenaient part à la fête, les étrangers, surtout les blondes misses anglaises, y accouraient en foule; mais à présent la fête, suivant le sort des choses humaines, a perdu une grande partie de ses attraits et de sa splendeur.

C'est que, malgré le souffle démocratique du siècle qui essaye de niveler les différentes classes sociales, les grandes dames aiment à garder leurs places éminentes; et peut-être n'assisterons-nous jamais à un rapprochement même purement extérieur entre le peuple et l'aristocratie.

La vie mondaine a commencé à s'affirmer, mais sans montrer jusqu'ici beaucoup d'entrain. C'est que l'habitude prise par une partie de la haute noblesse de demeurer enfermée dans ses foyers pendant le court hiver romain retarde l'ouverture de la véritable saison du grand monde et en empêche l'épanouissement.

Du reste, à part cette fâcheuse *influenza*, qui fait des victimes dans tous les rangs de la société, les mondaines ont joué de malheur ces jours-ici. Il y a tout d'abord le départ de l'impératrice Frédéric et des jeunes princesses ses filles que la mort de l'impératrice Augusta a rappelées à Berlin et qui laissent de vifs regrets derrière elles. Bien des pensées ont suivi au loin ces trois femmes en deuil que la destinée vient de frapper successivement de tant de coups douloureux.

La présence de l'impératrice à Rome aurait assurément donné plus d'éclat à l'hiver; sans elle, on éprouve comme un sentiment de vide, ce vide que parfois laissent à leur suite les choses longtemps désirées et bientôt disparues.

Les deux grands bals que la cour donnera vers la fin de ce mois seront considérés comme l'ouverture officielle des fêtes mondaines.

Ce sera alors que les familles patriciennes ouvriront leurs salons où l'on pourra admirer ce charmant pêle-mêle d'épaules, de nuques, de diamants et de soies qui luisent et chatoient en un flot frissonnant de lumière.

Pour le moment les ambassadeurs et les ministres étrangers seu_ ouvrent leurs salons. La réception de l'ambassadeur d'Angleterre lord Dufferin, a eu un cachet tout particulier de distinction et d'espri

Lord Dufferin, ce grand seigneur, qui a fait tant de voyage

qui a prié dans les temples sombres et grandioses de l'Inde, dont il fut jadis le vice-roi, est artiste dans l'âme et passionné de l'Italie, dont il affectionne tout particulièrement la littérature. Les grands poètes, les bons romanciers italiens lui donnent de vraies jouissance intellectuelles.

Sa femme, douce et charmante, est l'âme intelligente de son foyer; ses trois filles en forment l'ornement exquis.

Au cours de la prochaine saison de carnaval lord Dufferin donnera de grands bals dans les magnifiques salons de l'ambassade où se réunira la fine-fleur de l'aristocratie romaine, qui aura bien à faire alors à se partager entre le triple enchantement du bal, du sport et du théâtre.

Car le théâtre occupe un rang distingué parmi les jouissances de la vie mondaine. Pour la comédie on conservera, selon toute apparence, les mêmes troupes qu'à présent, celles de MM. Emanuel et César Rossi, et cela ne sera point pour déplaire au public tout habitué qu'il est à assister à d'incessants changements de personnel sur la scène.

Ces mutations à bref délai constituent une des différences fondamentales à relever entre les mœurs théâtrales de l'Italie et celles de la France, et de l'avis de bon nombre de juges compétents, c'est précisément dans leur vagabondage que les troupes italiennes puisent leur force et même leur fortune.

A vrai dire, les détracteurs du système sont à peu près aussi violents et aussi nombreux que ses adhérents, mais il faut se souvenir que la scène italienne n'a jamais été aussi glorieuse qu'à l'époque où les compagnies de comédiens parcouraient la péninsule en tous sens, sans jamis se lasser de ces pérégrinations. En effet, quelle moisson merveilleuse de types caractéristiques à recueillir, que d'anecdotes, que d'aventures à prendre sur le vif, au cours de ces voyages ininterrompus, la vie se déroulant devant les yeux des comédiens dans toute sa réalité multicolore! L'excellence du système des troupes itinérantes a été comprise par les critiques français eux-mêmes, qui ont ouvert des polémiques tendant à combattre l'ordre administratif actuel du théâtre en France.

Dans la belle préface qu'il a composée pour les *Annales du théâtre et de la musique,* de MM. Stoulling et Noël, M. Got, le doyen des sociétaires du théâtre français, a trouvé l'occasion de rompre une lance en faveur du système itinérant des troupes ita-

liennes; M. Henry Fouquier, l'un des plus brillants et des plus féconds parmi les chroniqueurs français, soutient la même thèse, et MM. Claretie et Sarcey, l'un directeur de la *Comédie française*, et l'autre, critique dramatique distingué, demandent que l'on forme en France, sans avoir recours à la participation de l'État, des troupes semblables à celles d'Italie. Car, c'est l'État en France qui règle les rapports des diverses troupes, dont la plus illustre, la plus fameuse, la plus aimée est celle qui porte le nom de *Comédie française*. Cette *Comédie*, autrement dit la maison de Molière, compte plus de deux siècles d'existence et de tradition ininterrompue. C'est une institution nationale, une institution d'État, dépendant du ministère de l'istruction publique et des beaux-arts; mais malgré cela elle a ses amis, ses fidèles qui la protégent, la défendent et la vénérent, et qui parfois se passionnent étrangement pour la distribution des douzièmes aux pensionnaires, lors de leur accession au sociétariat.

La *Comédie française* jouissant de privilèges particuliers, exerce une prépondérance absolue et parfois arbitraire sur toutes les autres scènes. Cette prépondérance, qui paraîtrait insupportable en Italie, constitue une des différences essentielles entre le théâtre des deux pays.

Ces quelques reinseignements donnés en passant sur un sujet décidément compliqué et digne d'une étude que nous ne saurions entreprendre ici, sont plus que suffisants, et nous avons hâte d'en revenir à la chronique des théâtres italiens.

La saison musicale a commencé assez médiocrement en Italie, si l'on excepte le succès que les *Maestri Cantori* de Wagner ont obtenu à la Scala de Milan.

Après de longues querelles et force difficultés surmontées, le puissant génie du compositeur allemand, sans exciter au midi des Alpes un enthousiasme exagéré, poussé jusqu'au délire, va cependant y être compris et admiré.

A Rome, la liste n'est pas longue des ouvrages nouveaux représentés sur le seul théâtre lyrique qui soit ouvert en ce moment, l'Argentina.

Dans plusieurs reprises de la *Juive*, M. Stagno, le ténor à la voix très douce, tramée de soupirs et de larmes, mais qui sait trouver bon moment des notes puissantes, a remporté un véritable triompl
Le public romain a manifesté ensuite raisonnablement ses symp
thies pour le *Cid* de M. Massenet, où la forte chanteuse Mme Th

dorini a nui quelque peu aux effets de sa voix, réellement fort belle, par d'étranges fantaisies de costume. On n'est guère habitué à voir Arimène, la fille d'un grand d'Espagne, figurer dans des cérémonies de cour, les cheveux déroulés le long du dos comme si elle sortait du bain, et ne pas trouver le temps, durant les quatre actes de l'opéra, de réparer cette négligence de toilette. Si Mme Theodorini tient à étaler sa chevelure, qu'elle la fasse tomber dans un des élans de passion dont elle a le secret. Exhibée de la sorte, cette opulente crinière n'en fera que plus d'effet. Autre détail: l'actrice a parfaitement le droit de découvrir ses bras jusqu'à l'épaule avec les toilettes claires des premiers actes; mais au troisième, portant le grand deuil de son père, il serait plus séant et beaucoup plus correct que sa robe eût des manches. Ce sont des détails, si l'on veut, mais de ces détails qui nuisent à l'effet général à l'égal d'une fausse note indéfiniment tenue.

La *Juive*, le *Cid* ont été sans contredit une fête pour l'esprit et pour l'ouïe, mais qui nous délivrera de l'irruption des concerts et des matinées musicales qui infestent la capitale et qui, pour la plupart du temps, au lieu d'être de hautes manifestations d'art, ne sont que l'épanouissement malsain d'ambitions juvéniles?

Je puis me tromper, mais, en fait d'harmonie, à tout ce que le dilettantisme musical saurait m'offrir je préfère le flot qui murmure en molles ondulations et en légers tournoiements dans les strophes perlées que vient de publier M. Gabriele d'Annunzio, à mon sens le plus parfait, le plus lumineux, le plus suave poète d'amour que possède l'Italie.

L'*Isotteo e la Chimera*, le charmant volume à la gloire d'Isaotta, la belle femme qui a l'allure des déesses florentines, est un exemple de virtuosité extraordinaire. Pour donner aux Français une idée du talent de M. d'Annunzio, il faut leur rappeler deux de leurs poètes: Théophile Gautier et Théodore de Banville.

Le poète italien possède à l'égal du premier le mouvement abondant, l'évidence plastique des idées jointe à une certaine impassibilité à la fois sensuelle et précieuse; s'il n'a pas toute l'animation logique du second, il a comme lui le sentiment de la beauté, choix brillant des mots, ces mots qu'il aime riches et rares, et 'il veut placer sertis d'or autour de son idée comme un bracelet pierreries autour d'un bras de femme.

Gautier aurait redit cela en lisant ce poète, aux vers duquel ubert aurait appliqué cette remarque si fine: « Les mots s'illu-

minent quand le doigt du poète y fait passer son phosphore; les mots des poètes conservent du sens même lorsqu'ils sont détachés des autres, et plaisent isolés comme de beaux sons; on dirait des paroles lumineuses, de l'or, des perles, des diamants et des fleurs. » M. d'Annunzio affectionne l'art florentin; ses femmes, ses formes, ses symboles arrivent à son imagination à travers un voile tramé de rayons, empruntés au ciel merveilleux de la Renaissance.

On l'a compris déjà, M. d'Annunzio est un poète trop soigneux de la forme; mais cette remarque faite en façon de reproche est toutefois légèrement injuste, si l'on considère les nouvelles aspirations du poète, qui va désormais à la recherche de quelque chose de plus haut, de plus profond, de plus universel, de plus humain. Dans l'*Isotteo e la Chimera,* nous trouvons ces aspirations, nous assistons à l'évolution d'un esprit qui s'élève vers un idéal humanitaire, nous avons devant nous un homme, qui ne voulant pas demeurer insensible ou indifférent à aucune des misères de la vie, tend sa main à celui qui souffre, à celui qui pleure, en lui inspirant une grande pensée de rédemption et de paix. M. d'Annunzio se plaît à développer ses sentiments à force de symboles, et c'est un mal, car du symbolisme à l'art décadent le pas est bientôt franchi.

Il faut que M. d'Annunzio se contente de ce qu'il y a déjà de préciosité dans son art: au delà de cette limite, toute fraîche inspiration, toute haute pensée se perd dans le mécanisme compliqué d'une virtuosité insupportable.

Si précieux qu'il soit dans ses vers, M. D'Annunzio l'est autant dans ses romans. Mais la finesse de son observation, la vérité de ses types, qui à vrai dire sont d'une sensibilité exagérée, font oublier la nature essentiellement poétique du romancier.

Après le *Plaisir,* le jeune écrivain abruzzais a écrit un autre roman, l'*Invincible,* dont le commencement a paru dans la première livraison de la *Tribuna illustrata.* Ce nouveau roman qui débute par une scène d'une tristesse vague, inachevée, indéfinie, sera l'attrait de la publication, à laquelle, du reste, travaillent les meilleurs artistes de Rome et de l'Italie.

A propos d'artistes, j'ai une nouvelle à donner. L'exposition annuelle de la société *In Arte Libertas,* sera ouverte vers la moitié du mois prochain au palais des beaux-arts.

Pour donner un plus grand intérêt à l'exposition, qui, du reste, n'a pas de but commercial, la direction a invité les artistes de

presque toutes les provinces de l'Italie, et même des étrangers à y faire figurer leurs œuvres. Les peintres de la Toscane y seront dignement représentés. Dans cette exposition, par une pieuse pensée, les amis du pauvre Alfred Ricci, le doux peintre des enfants et des vierges préraphaélites, rassembleront toutes les toiles de l'artiste malheureux qui s'est éteint dans la vigueur de l'âge et du talent.

Ces paysages à peine ébauchés, ces esquisses, ces lumineuses figures de femmes extatiques, et surtout ces têtes d'enfants, si vivantes, si fines, montreront la perte que l'art a subie et seront en même temps la plus belle couronne qu'un artiste d'à peine vingt-cinq ans ait pu désirer voir déposer sur sa tombe précoce.

ESTORE MOSCHINO.

CHRONIQUE POLITIQUE

Bien que cette appréciation soit désormais entrée dans la conscience publique, et qu'elle commence à devenir assez banale, nul chroniqueur ne saurait aborder la première revue politique de l'année 1890 sans constater que cette année s'ouvre sous les meilleurs auspices, et qu'il faudrait remonter fort loin dans le passé pour rencontrer une situation aussi favorable que celle où se trouve l'Europe à cette heure. Cette vérité, nous venons de le dire, est désormais du domaine du public et peut se passer de démonstration. Évidemment des circonstances inopinées peuvent surgir, qui troubleraient l'équilibre actuel et remettraient en présence des intérêts toujours en lutte les uns avec les autres ; mais n'ayant pas le don de prévoir l'avenir, on ne saurait constater pour le moment chez les divers gouvernements autre chose que le vif désir de conserver le plus longtemps possible à leurs peuples les bienfaits de la paix. Le fantôme de la guerre a agité longtemps sa faux sanglante aux yeux des nations européennes ; loin de se familiariser avec ce spectre menaçant, tous les esprits s'en sont détournés avec une salutaire frayeur, aussi bien les peuples que les chefs d'état, résolus, ces derniers, à ne rien négliger pour assurer une période de tranquillité générale.

Cet état de choses une fois constaté, il faut ajouter que ces derniers temps ont vu surgir quelques petits incidents, sinon de nature à troubler l'équilibre maintenu au prix de tant d'efforts, pouvant du moins inspirer certaines inquiétudes. Il suffira de citer le différend survenu entre l'Angleterre et le Portugal à propos de certains territoires africains, la crise espagnole et la menace d' changement dans la succession au trône de ce pays, au cas où petit roi Alphonse XIII viendrait à mourir, enfin le contre-cou que les récents événements du Brésil exercent nécessairement s

les aspirations d'une partie de l'opinion publique en Espagne et en Portugal.

Un télégramme que nous recevons à l'instant nous apprend que l'Angleterre a envoyé un *ultimatum* au Portugal, déclarant qu'elle rappellerait son ambassadeur avec le personnel de la légation si le gouvernement de Lisbonne ne consentait pas à retirer ses troupes des territoires contestés. Le gouvernement portugais a répondu qu'il se conformerait aux désirs du cabinet britannique, tout en déclarant ne céder qu'à la force et réserver tous les droits de la couronne.

On comprend aisément que cette réserve constitue une protestation absolument platonique, et que la question est désormais tranchée, en ce qui concerne l'Angleterre et l'Europe. Il se peut toutefois que les choses ne se passent pas aussi tranquillement à l'intérieur du pays. La même dépêche qui nous a communiqué la réponse du cabinet portugais, annonce que des désordres ont éclaté à Lisbonne et que des groupes d'étudiants, accompagnés de populace, ont tiré contre les maisons des ministres et renversé les armoiries du consulat d'Angleterre. Ce n'est pas, assurément, le meilleur moyen pour calmer les aspirations de la population républicaine que de subir un échec dans une question de dignité nationale, et le gouvernement se trouvera sans nul doute assez embarrassé de la position à prendre vis-à-vis de l'effervescence populaire et de la queue que le différend menace d'avoir dans l'incident du consulat anglais. Toutefois nous croyons que l'Europe peut maintenant se désintéresser de la question, vu qu'il semble peu probable que les menées de la populace portugaise soient de nature à exercer un contre-coup au dehors.

On peut en dire autant à l'égard de la situation en Espagne. Nous souhaitans de grand cœur à la jeune reine que la douleur de perdre son fils bien-aimé lui soit épargnée, et c'est souhaiter du même coup à la nation espagnole d'éviter les périls que, dans les conditions particulières où elle se trouve, un changement dans la succession au trône pourrait entraîner à sa suite. Mais même étant donnée la pire des hypothèses, il ne nous semble pas que des ngers véritablement graves soient à redouter. Certainement, les mbreux prétendants à la succession du jeune roi ne manqueraient s de s'agiter; mais de là à croire qu'il soient disposés à faire che de tout bois pour arriver à leurs fins et à plonger le pays ns les horreurs d'une guerre civile, il y a loin encore. La mort

d'Alphonse XIII ouvrirait évidemment une période de tâtonnements et d'incertitudes; mais ces incertitudes, selon nous, ne tarderaient pas à faire place à une situation normale, la succession au trône étant tout indiquée dans la personne de la sœur du roi actuel, Marie de las Mercedes, et la transmission du pouvair ne pouvant soulever de difficultées sérieuses. Reste, il est vrai, la crise ministérielle, que la maladie du roi à momentanément assoupie, et on ne doit pas s'attendre à voir cette crise résolue du jour au lendemain. Les difficultés que rencontre M. Sagasta pour former un cabinet libéral paraissent presque insurmontables, et le parti conservateur, d'autre part, ne forme qu'une minorité exiguë à la chambre. De la sorte, si, après une série de tentatives, avortées, le pouvoir devait passer dans les mains des conservateurs, il faudrait avoir recours aux élections générales, ce qui ne serait pas sans compromettre la tranquillité du pays et aggraver par conséquent la situation. Aussi, sans être disposé à voir les choses sous un aspect trop défavorable, nous croyons que la presqu'île ibérique constituera pendant quelque temps encore un sujet de préoccupations pour l'Europe politique et financière, et qu'il faudra souvent tourner les yeux de ce côté, d'autant plus qu'en l'absence d'autres motifs d'appréhension, l'attention se portera volontiers vers les affaires de l'Espagne, et peut-être aussi du Portugal.

D'autres notes discordantes dans le concert de la paix sont venues de la presqu'île des Balkans. La question du monopole du sel et l'incident du pont de Mitronitza en Serbie, les conseils de l'Angleterre à la Porte au sujet des concessions faites aux populations chrétiennes dans l'île de Crète, conseils faisant craindre un retour aux dispositions révolutionnaires dans l'île, et enfin les protestations de la Russie contre la cession faite par la Bulgarie d'une hypothèque sur ses chemins de fer en garantie de l'emprunt de 30 millions contracté récemment à Vienne, tout cela a fait toucher du doigt que les affaires d'Orient demeurent toujours hérissées de difficultés et que les incidents peuvent surgir d'un moment à l'autre. Mais devant les tendances franchement accusées des gouvernements à ne troubler à aucun prix le calme actuel, ces légers incidents n'ont qu'une importance tout à fait relative. En effet, les différends entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie ont été tranchés à la satisfaction des deux parties, et les protestations du gouvernement de Saint-Pétersbourg ne sauraient rien changer à la situation.

Et, comme notre office de chroniqueur nous impose le devoir

d'examiner tout ce qui est de nature à troubler les esprits, nous ne manquerons pas de relever soit l'extension que vient de prendre le mouvement des grèves en Belgique, soit l'état des choses à cet égard en Angleterre et en Allemagne, où, il est permis de le répéter, le feu des grèves couve toujours sous la cendre. En effet, après s'être réunis, les mineurs des provinces rhénanes ont décidé d'accorder une trêve d'un mois aux Compagnies, pour leur permettre de réfléchir sur les concessions demandées par les ouvriers. Ce délai expirant le 1er février prochain, si l'on n'a pas satisfait à cette date aux prétentions des mineurs, la grève recommencera sur toute la ligne avec une intensité redoublée. Il est fort à souhaiter que ce malheur puisse être evité.

En attendant, le bassin de Charleroi en Belgique est de nouveau le théâtre de grèves étendues; cependant, le mouvement ne semble pas devoir dégénérer comme autrefois en scènes de violences. Les dispositions, soit des ouvriers soit des patrons, sont assez conciliantes, ce qui donne lieu d'espérer que la grève arrivera bientôt à une solution.

Des grèves ouvrières à l'agitation socialiste il n'y a qu'un pas. Cette agitation se manifeste et s'accentue en Allemagne, où l'approche des élections au Reichstag a réveillé les aspirations des divers partis. Les socialistes présentent leurs candidatures dans deux cent trente circonscriptions électorales. Il va sans dire qu'ils n'ont aucune chance de réussir, sauf dans un petit nombre de circonscriptions de trente à quarante au plus. Mais ce serait déjà là un résultat très favorable pour le parti. En attendant, les chances de victoire des socialistes mettent de très mauvaise humeur la presse officieuse qui en rejette la responsabilité sur les progressistes.

Des bruits qui auraient été de nature à inquiéter l'opinion publique de l'Europe sont venus ces jours derniers de l'Autriche-Hongrie. Nous voulons parler des nouvelles répandues au sujet de l'abdication de l'empereur. Ces bruits se sont trouvés être des racontars dépourvus de tout fondement, au grand avantage de la tranquillité de l'Europe qui n'aurait pu voir sans alarme ce puissant État privé, au moment actuel, d'un guide aussi sage que l'empereur François-Joseph et plongé dans l'inconnu. L'époque actuelle, où les plus graves questions d'ordre intérieur s'agitent en Autriche-Hongrie, aurait été des plus mal choisies pour un changement dans la direction suprême de l'État, car l'influence personnelle de l'empereur régnant pèse d'un grand poids dans la question qui se débat

entre les jeunes Tchèques et les Allemands de Bohême. Aussi bien à cet égard, qu'en ce qui touche aux luttes des partis en Hongrie, la situation offre bon nombre d'incertitudes. Toutefois, il faut espérer que l'esprit de modération qui guide le gouvernement en tout ce qui a rapport aux affaires intérieures de la monarchie, finira par trouver un moyen d'entente générale, propre à calmer les discordes intestines, qui sont sans nul doute une cause de faiblesse pour l'État.

Le reste de l'Europe ne fournit guère matière à la chronique.

En France, il faut relever l'attitude qu'a prise à la chambre un groupe de l'ancienne droite. Ce groupe, présidé par M. Cazenove de Pradine, se propose d'élaborer un programme qui permette aux monarchistes de ne pas se tenir, comme par le passé, en dehors de la vie parlementaire, mais au contraire d'accepter et de proposer les mesures qu'ils jugent avantageuses pour le pays.

On regarde la formation de ce groupe comme un blâme jeté aux chefs de la droite, qui ont permis une alliance avec les boulangistes et avec les hommes de l'appel au peuple. Le nouveau groupe, en effet, ne rencontre pas les sympathies de ces hommes; toutefois on ne saurait que louer M. Cazenove de Pradine et ses adhérents de l'initiative qu'ils viennent de prendre et qui témoigne de leur esprit pratique et patriotique.

M. Boulanger vient de lancer un nouveau manifeste adressé aux électeurs de Clignancourt. Mais les cris de l'ex-général restent désormais sans écho, sa voix est *vox clamantis in deserto.* Nous lui avons de tous temps prophétisé cette fin.

En Angleterre, tout l'intérêt se porte sur le procès intenté à M. Parnell par le capitaine O'Shea, ainsi que sur le travail de la commission d'enquête parlementaire sur l'affaire judiciaire entre ce même M. Parnell et le *Times.* Le parlement qui se réunira le 11 février prochain, aura à s'occuper de la question, sur le rapport présenté par la commission.

En Italie, le calme plat de ces derniers temps a été rompu par une nouvelle allocution du pape dirigée contre la loi sur les institutions de bienfaisance. Cette allocution, l'une des plus violentes qu'ait prononcées Léon XIII, n'est cependant pas une des plus efficaces.

Nous croyons pouvoir nous passer d'autres commentaires à ce sujet.

X.

ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

Choix de lectures de géographie, accompagnées de résumés, d'analyses, de notices historiques et de notes explicatives et bibliographiques par M. L. LANIER, agrégé de l'Université, professeur d'histoire et de géographie au Lycée Janson-de-Sailly et à l'École des hautes études commerciales, officier de l'instruction publique. [1]

L'Europe (sans la France). 1 volume de 1000 pages, orné de 44 vignettes, de 10 cartes tirées en couleur et de 53 cartes intercalées dans le texte. 4e édition, revue et corrigée, in-12 broché. 7 fr.

L'Afrique. 1 volume de 930 pages, orné de 57 vignettes, de 11 cartes tirées en couleur et de 31 cartes intercalées dans le texte. 5e édition, revue et corrigée, in-12 broché. 6 fr.

L'Amérique. 1 volume de 668 pages, orné de 37 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 26 cartes intercalées dans le texte. 5e édition, revue et corrigée, in-12 broché. 4 fr.

L'Asie. Ouvrage orné de 50 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 40 cartes intercalées dans le texte:

Première partie (Asie Russe, Turkestan, Asie Ottomane, Iran). 1 volume de 630 pages in-12 broché. 4 fr.

Deuxième partie. 1 volume, in-12 broché. (Sous presse).

La France. 1 volume, in-12 broché. (En préparation).

L'Océanie et les régions polaires. 1 volume, in-12 broché. (En préparation).

Éditeurs: Vve EUGÈNE BELIN ET FILS, Paris, rue de Vaugirard, 52.

…es lectures géographiques constituent à elles seules une véritable encyclopédie géographique, car on ne saurait donner un autre

---

[1] Les chiffres de statistique sont revus et corrigés à chaque nouvelle édition de ces ouvrages.

nom à ce choix de lectures fait avec le goût d'un lettré et la patience d'un bénédictin.

L'auteur ne s'est pas contenté, comme tel ou tel de ses prédécesseurs, de glaner dans les articles de revues ou dans les récits de voyages tel ou tel passage intéressant. Il les a accompagnés de notices originales, puisant ses documents aux sources les plus autorisées et de plus fraîche date et les présentant avec un véritable art, si bien que pour chaque pays il nous donne des notions étendues sur la géographie physique, politique et économique, passant successivement en revue leur développement historique, leurs constitutions, la population, les races, l'immigration, les religions, l'instruction publique, la justice, les productions, les poids, mesures et monnaies, les chemins de fer et télégraphes, la balance du commerce, la dette publique et les budgets, etc.

A côté de ces renseignements documentaires, viennent les extraits qui constituent le fond de l'œuvre et sont pour l'esprit une récréation et un enseignement tout ensemble. Le tout est suivi d'une savante bibliographie qui, évitant aux travailleurs bien des recherches, leur permet de connaître pour chaque pays, ce qui a paru de plus remarquable dans les trente dernières années.

Le dernier volume publié est consacré à l'Asie, le berceau de l'humanité, le foyer des plus anciennes civilisations.

Il eût été difficile de grouper en un seul volume la géographie du plus vaste des continents; aussi scindant en deux son travail, M. Lanier n'étudie dans la première partie que l'Asie Russe, le Turkestan, l'Asie Ottomane, l'Iran. Comme dans les autres volumes de la collection, on y remarquera l'abondance et la précision des détails fournis par l'auteur sur la géographie physique, historique et économique de ces contrées si difficiles à bien connaître. Les progrès des Russes au delà du Caucase, de la Caspienne et de l'Aral y occupent naturellement une place éminente; c'est la partie vraiment émouvante du livre.

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

du Magasin d'Éducation et de Récréation

(F. Hetzel et Cie éditeurs à Paris).

Le *Magasin illustré d'Éducation et de Récréation*, que publie la librairie Hetzel, commence l'année 1890 d'une façon exceptionnellement heureuse. Il n'y a pas lieu d'en être surpris, car l'on sait le soin scrupuleux avec lequel les ouvrages publiés sont choisis, et l'inépuisable variété de ce recueil hors ligne, qui compte déjà un quart de siècle d'existence et dont la naissance marque une date littéraire.

Jules Verne reste parmi les collaborateurs de la première heure. Il était, avec P.-J. Stahl et Jean Macé, témoin des débuts d'une publication qui a si rapidement pris place dans l'affection du public; et, depuis lors, sa précieuse collaboration n'a jamais été interrompue.

Nous le retrouvons, cette année, en tête du recueil, avec une œuvre qui promet des surprises nouvelles à de jeunes lecteurs qu'il a déja tant de fois surpris et charmés, et qui attendront, avec impatience, la série des aventures de *César Cascabel* et de sa famille, dans leur maison roulante, à travers le monde.

Nous y trouvons aussi M. Ernest Legouvé, de l'Académie française dans son *Journal d'un aïeul* dédié à *Une élève de seize ans*, où les chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique sont étudiés et analysés avec autant de charme que de précision et de pénétration savante. *Kitty et Bo*, par J. Lermont, une de ces adaptations que l'on pourrait dire originales, tant elles sont faites avec art et habileté, par un des meilleurs élèves de P.-J. Stahl, le maître incontesté du genre; enfin les *Jeunes aventuriers de la Floride*, utre adaptation par I.-F. Brunet, d'après Goulding, et qui proıèneront le lecteur dans une des contrées les plus curieuses et ˌes moins connues de l'Amérique du Nord.

André Laurie achève un roman écrit spécialement en vue des

lecteurs du *Magasin d'Éducation*. Les chapitres ne tarderont pas à paraître.

Ajoutez à cela des articles et des variétés dus à la plume des collaborateurs habituels du recueil, parmi lesquels les études si fines d'observation enfantine de Dupin de Saint-André, et vous aurez une idée de ce premier numéro de l'année, qui en promet tant d'autres excellents.

Abonnement: Paris, 14 fr., Départements, 16 fr., Union, 17 fr.

LE GUIDE DU TOURISTE

Les touristes étant considérés, en général, comme des êtres intelligents et privilégiés qui n'ont d'autre but que de connaître tout ce que le monde renferme de plus beau, de plus pittoresque et de plus gai, sont accueillis partout par des visages remplis d'un profond respect et d'une estime particulière. En outre, le touriste est celui qui donne la mesure de la beauté et des avantages d'un pays, et à cet égard, vu le grand nombre de ceux qui la visitent, l'Italie peut être excessivement flattée.

La nouvelle année, malgré les bruits qui circulent sur les conditions de la santé publique, a amené cependant dans la péninsule beaucoup d'étrangers. Dans l'Italie supérieure, où les hôtels abondent, la liste en est très longue.

Le *Grand Hôtel Milan*, situé au milieu de la grande ville du même nom est surtout très fréquenté. Cela se comprend aisément lorsqu'on aura dit que cet hôtel est l'un des mieux tenus de la capitale lombarde. Son propriétaire M. Spatz, — qui possède deux autres établissements bien connus : le *Grand Hôtel* à Venise, situé en plein midi sur le Grand Canal, et le *Grand Hôtel* à Livourne, placé au milieu d'un magnifique jardin, — possède le talent de l'organisation. Toute la maison est éclairée à la lumière électrique et chauffée par des calorifères. Dans chaque pièce se trouve un tableau portant le prix de la chambre, celui du service, du chauffage, etc. Aucune surprise n'est donc à craindre. Nous ne saurions assez conseiller aux hôteliers italiens d'adopter ce système à la fois pratique et commode.

Rome, grâce aux attraits qu'elle offre et à la fascination qu'elle exerce sur tous les esprits intelligents, voit passer, chaque année, comme dans [u]n kaléidoscope, des milliers et milliers d'étrangers.

Parmi les hôtes illustres de cet hiver nous signalons, tout d'abord, le [pr]ince héréditaire du Japon et la princesse sa femme. Ils voyagent sous [le] nom de comte et comtesse de Save, mais le parfum exotique qu'ils ap[po]rtent, ce parfum qui fait songer à tout un monde peuplé de bonzes, [de]s temples majestueux, de tours de porcelaine et de fleuves sur les

bords desquels les chrysantèmes et les lotus ouvrent leurs calices symboliques, — ce parfum révèle la différence qui passe entre nos princes d'Europe et ceux qui viennent du pays des idoles.

Les altesses japonaises arrivées à Rome avec une suite nombreuse occupent l'appartement d'honneur à l'*Hôtel du Quirinal*, un des meilleurs, mais des plus chers de la ville.

Les princes japonais aiment à vivre solitaires, mais les étrangers qui sont descendus aux Hôtels Minerva et Laurati ou à la Pension Chapman ne sont nullement animés des mêmes intentions. Ces journées claires et ensoleillées invitent au mouvement et à la vie. Les uns vont à Saint-Pierre et visitent les musées. D'autres poussent jusqu'aux Catacombes ou parcourent les allées des belles villas des environs de Rome. Le Corso, Piazza di Spagna, sont des plus animés; on y rencontre des jolies misses en manteau rouge ou en jaquette de loutre, sur les blonds cheveux desquelles le soleil romain met des paillettes d'or. On croise aussi de sérieux professeurs allemands, des lunettes d'or sur le nez et un livre rouge sous le bras. Ces types divers mêlés à la population romaine donnent à la ville un aspect d'animation joyeuse.

Voici pour les touristes futurs que les fêtes de Mai amèneront à Rome au printemps quelques renseignements sur les établissements que je viens de nommer.

L'*Hôtel de la Minerve*, situé au centre de la ville, près du Panthéon et du Capitole est un ancien hôtel dont la réputation n'est plus à faire. Il est très fréquenté par les Italiens et les Français. Le parti clérical l'affectionne particulièrement.

La *Pension Chapman,* rue San Niccolò da Tolentino, est montée à l'américaine et offre tous les comforts. Dernièrement à l'occasion d'un anniversaire patriotique, une fête y a été donnée à la colonie américaine qui a réussi des plus brillamment. On avait transformé l'hôtel en serre odorante, et les fleurs les plus variées réunies en immenses bouquets la décoraient d'une façon charmante. Les Américains de Rome ont été reconnaissants de cette fête qui leur donnait l'illusion de la mère patrie.

L'*Hôtel Laurati,* situé au commencement de la rue Nazionale, offre également aux voyageurs tout le confort désirable. Les étrangers de distinction qui y descendent toute l'année témoignent en faveur de l'excellente tenue de la maison.

BULLETIN DES LIVRES

Leonardo da Vinci: *Trattato della Pittura*. Un très élégant volume in-4° de 400 pages, orné de beaucoup de gravures dans le texte et d'un grand nombre de reproductions de dessins de Léonard de Vinci. Broché 12 fr. Reliure artistique avec ornements en couleur, reproduits du frontispice d'un code ms. du quinzième siècle, et médaillon doré contenant le portrait de Léonard de Vinci, 15 fr. Huit exemplaires numérotés sur papier du Japon, 25 fr. Huit exemplaires numérotés sur papier de lin, 20 fr. (Rome, 1890. Unione Cooperativa Editrice). — Parmi les œuvres de Léonard de Vinci, celle qui porte le titre de *Traité de la Peinture* a été de tout temps la plus recherchée par les artistes qui désirent faire leur profit des enseignements qu'on peut tirer des toiles du grand maître.

On a cru pendant assez longtemps ce traité perdu en tout ou en partie. Les premières éditions qui en ont été faites soit en France soit en Italie étaient des éditions tronquées, où les chapitres les plus importants faisaient défaut, et ce n'est que rt tard qu'on réussit à réunir les embres épars du précieux autoraphe de façon à en composer un olume. Cela fait, cependant, le olume demeura enfoui dans la bi'iothèque des ducs d'Urbin d'abord, puis dans celle du Vatican, jusqu'à ce qu'en 1817, Guillaume Manzi, directeur de la bibliothèque Barberini, vint le tirer de l'oubli, et en fit tirer une édition à Rome, chez l'imprimeur De Romanis. Toutefois cette édition était fort défectueuse; les Viennois ne tardèrent guère à reconnaître la nécessité d'en faire tirer une seconde, et en en présentant aujourd'hui une troisième à l'appréciation des artistes, les éditeurs peuvent ajouter que cette nouvelle édition n'est pas davantage la reproduction de celle de Manzi, qu'elle n'est une réduction de l'ouvrage allemand de Ludwig.

Ornée de reproductions nombreuses et soignées des dessins du grand artiste, cette édition, également soignée au point de vue de la typographie, verra le jour sous une forme digne d'une œuvre d'un aussi grand mérite. On s'est efforcé de rétablir partout le texte original et de débarrasser l'ouvrage à la fois des fautes qui fourmillent dans l'édition Manzi et des difficultés paléographiques du manuscrit primitif, que l'édition viennoise avait cru devoir reproduire, sans égard pour les obstacles qu'elle créait par là au lecteur.

M. Marco Tabarrini, vice-président du Sénat et président de l'Institut Historique Italien, a bien

voulu en écrire la préface et autoriser les éditeurs à présenter le volume au public sous les auspices d'un nom éminent tel que le sien. En outre, pour ajouter à l'intérêt de l'ouvrage, la Maison Sansoni de Florence leur a accordé la permission de reproduire la *Vie de Léonard de Vinci* par Vasari, enrichie des notes et des commentaires de l'éminent prof. Gaetano Milanesi.

Le Traité de la Peinture de Léonard de Vinci ne constitue pas seulement une source d'enseignements précieux pour l'artiste, il a son importance en même temps pour les études littéraires. En préparant l'édition actuelle de façon à satisfaire à toutes les exigences, l'*Union éditrice coopérative* estime donc avoir fait une œuvre qui a son utilité, et fière de joindre son nom modeste à celui du maître immortel, elle offre avec confiance ce premier essai de ses travaux à quiconque professe le culte de l'art et de la science, aussi bien en Italie qu'à l'étranger.

Giacomo Bobbio : *Due famose Mazarinades* (Roma, 1890, Unione Cooperativa Editrice).—On n'ignore pas le rang important que tiennent les *Mazarinades* parmi les curiosités historiques et littéraires du dix-septième siècle. Plus riche en hommes de lettres qu'en hommes d'épée, le parti de la Fronde déversait dans d'innombrables pamphlets sa haine contre le cardinal-ministre, car c'était lui qu'elle rendait responsable en fin de compte de tous les griefs soulevés contre la Cour. Impuissants à lui enlever la faveur d'Anne d'Autriche et le pouvoir, les adversaires de Mazarin soulageaient leur haine en le noircissant sous des flots d'encre; il n'était pas de calomnie qu'ils n'inventassent à sa charge, pas de racontars qu'ils ne missent en avant, pour ineptes qu'ils pussent être. Aussi cette branche de la littérature diffamatoire du grand siècle constitue-t-elle un fatras immense dans lequel il y a bien plus à rejeter qu'à conserver. Cependant, au milieu d'une infinité de libelles qui ne paraissent au lecteur moderne que naïfs ou sots, il se rencontre çà et là des pages échappées à la plume d'un homme d'esprit ou dictées par une conscience droite, jetant des lumières imprévues et sur l'époque et sur des personnages qui y ont joué un rôle proéminent. Il faut féliciter M. Giacomo Bobbio d'avoir consacré ses loisirs à l'étude de ces curiosités littéraires et féliciter le public de ce qu'il lui fait part, dans l'élégant petit volume qui vient de sortir de presse, d'une partie de ses découvertes. Chaque *Mazarinade* est précédée d'une courte notice historique, claire et complète dans sa brièveté, qui rafraîchit dans la mémoire du lecteur les noms et qualités des héros du parti de la Cour et du parti de la Ville, ainsi que les circonstances de l'époque dans leurs grandes lignes et le met à même de saisir les allusions contenues dans ces deux *Mazarinades*. La première présente un tableau spirituel et passablement malin de la Cour à Saint-Germain et se recommande par sa modération même, tandis que la seconde, qui appartient au genre sérieux, est une diatribe furibonde contre les concussions et les maux de toute sorte que le ministre étranger est accusé d'avoir déchaîné su la France. L'une et l'autre représentent également bien la manière de penser et d'écrire de l'époque

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 615 (1er janv. 1890):

TEXTE. — Les bordures des tapisseries de Raphaël, par Eugène Müntz - Exposition universelle de 1889: Les peintres du centenaire, 1789-1889 (fin), par A. Hustin - Notre bibliothèque.

GRAVURES HORS TEXTE. — Saül et David. Eau-forte de Decisy, d'après le tableau de Rembrandt - Bretonnes au pardon. Gravure de J. J. Puyplat, d'après le tableau de P. A. J. Dagnan-Bouveret. (Salon de 1889).

GRAVURES DANS LE TEXTE. — La fontaine de Médicis. Jardin du palais du Luxembourg. Dessin de G. H. Toussaint, d'après Léon Gaucherel - Fragment inférieur de la bordure de la prédication, d'après une des tapisseries de Madrid - Bordure de la Pêche miraculeuse - Bordures de Conduis mon troupeau - Bordure du Sacrifice de Lystra - Bordure de la Mort d'Ananie - Bordure de la prédication de saint Paul - Saint Paul en prison ou le Tremblement de terre. Tapisserie du Vatican. Dessins de Mlle Marie Weber - Philippe Rousseau, croquis de Philippe Rousseau d'après son portrait, par Edouard Dubufe - Croquis de Philippe Rousseau - Ferdinand Heilbuth, par lui-même - Gravures extraites de la *Revue universelle illustrée* - Paris-Brillant, par Mars - Marins et navires anciens et modernes, par Sahib - Les grands peintres des Flandres, de la Hollande, l'Italie et de la France - Dalmatia, the Quarnero and Istria with Cettigne in Montenegro and the Island of Grado, by T. G. Jackson - Les chefs-d'œuvre de la Chaire - La France moderne. Journal d'un lycéen de quatorze ans, pendant le siège de Paris - Paris au bois - Les types de Paris - Le centenaire de la science - Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections, par Emile Molinier - L'exposition universelle - Les chiens d'arrêt - Le fils de l'amiral - Histoire d'un garçon - Le journal d'un écolier au moyen-âge - Mémoires de Léda. Histoire d'un cheval - Le Victor Hugo de la jeunesse - Les proverbes de Pierrot - Le dieu Pépétius - Les fleuves de France. La Seine.

P. J. STAHL. ***Magasin illustré d'éducation et de récréation.*** **Sommaire du n° 601, 1er janvier 1890:**

César Cascabel, JULES VERNE.
Une élève de seize ans, E. LEGOUVÉ, de l'Académie française.
Kitty et Bo, J. LERMONT.
Semaine des enfants, par UN PAPA.
Ce qui est bête, DUPIN DE SAINT ANDRÉ.
Les jeunes aventuriers de la Floride, J. F. BRUNET.
Une mauvaise rencontre, J. GEOFFROY.
Étude des beaux-arts, C. et E. CARTERON. 14 dessins.

Livres reçus:

De la maison P. Ollendorff, Paris:

A. BOCHER. *L'univers: Hier - Aujourd'hui - Demain* (1 vol. 1890).

AUGUSTE VITU. *Les Mille et une Nuits du théâtre* (1 vol. 1890).

COMTE STANISLAS RZEWUSKI. *Alfrédine* (1 vol. 1890).

LOUISE MORILLOT. *Madame de Santenau* (1 vol. 1890).

De la maison Hachette et Cie, Paris:

CHARLES DE POMAIROLS. *Lamar-*

tine, étude de morale et d'esthétique (1 vol. 1889).

De la maison E. Plon, Nourrit et Cie, Paris:

VICOMTE E. M. DE VOGÜÉ, de l'Académie française. *Remarques sur l'exposition du centenaire* (1 vol. 1889).

De la maison P. Alcan, Paris:

JULES THOMAS. *Principes de philosophie morale*, suivis d'éclaircissements et d'extraits de lectures, conformes aux programmes des écoles (1 vol. 1890).

De la maison Guillaumin et Cie, Paris:

Nouveau dictionnaire d'économie politique, publié sous la direction de MM. LÉON SAY et JOSEPH CHAILLY (1re livraison, 1890).

De la maison E. Dentu, Paris:

JEAN AICARD. *Don Juan 89*, drame en vers (1 vol. 1889).

De la maison Hetzel et de la maison Quantin, Paris:

VICTOR HUGO. *Marion De Lorme* (1 vol.).

De la maison Orell Füssli et Cie, Zurich:

L'Europe illustrée :

F. O. WOLF. *Zermatt, les vallées de Saas et de Saint-Nicolas.*

F. O. WOLF. *Lonèche-les-Bains, les vallées de Loetschen et de la Dala.*

F. O. WOLF. *Brigue et le Simplon.*

F. O. WOLF. *De la Furka à Brigue.*

De la maison Ernst Keil's Nachfolger, Leipzig:

A. SCHNEEGANS. *Romeo's Tochter - Lenz im Herbst - Speranza, italienische geschichten* (1 vol.).

De la maison Manini, Cremona:

SAC. ANGELO BERENZI. *Storia di Pontevico* (1 vol. 1888).

De la maison Enrico Sinimberghi, Rome:

EGISTO ROSSI. *La istruzione pubblica negli Stati Uniti* (brochure, 1889).

De l'Unione tipografico-editrice, Rome, Naples, etc.:

PROF. FRANCESCO FERRARA. *Esame storico-critico di economisti e dottrine economiche del secolo XVIII e prima metà del XIX* (1er vol. 1889).

De la maison Dumolard, Milan:

A. CIPOLLINI, *Saffo*, studio critico-bibliografico, con 47 illustrazioni (1 vol. 1890).

De la maison E. Casanova, Turin:

UN EX-MINISTRO. *Lo Stato italiano nelle condizioni presenti; sua separazione dalla Chiesa* (1 vol. 1889).

De la maison Zanichelli, Bologne:

DOMENICO ZANICHELLI. *La coscienza nazionale italiana.* Discorso (1890).

Les Directeurs :
A. FANTONI.
D. MELEGARI

Le Gérant:
ALESSANDRO SCAMUZZI.

M. CRISPI

SA VIE – SON CARACTÈRE – SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(Suite).

L'expédition n'était plus qu'à sept milles de Monreale, à douze de Palerme. C'est là surtout que les conseils de son sous-chef d'état-major furent au général d'une utilité suprême. Crispi qui, en 1848-49, avait eu, à Palerme même, une position élevée dans l'administration de la guerre, qui s'y trouvait et faisait partie du gouvernement lors de l'approche du prince de Satriano, qui avait, comme député au parlement sicilien, voté pour la résistance à outrance, qui s'était démis de son mandat législatif lorsque l'assemblée avait décidé d'avoir recours aux offices de l'amiral Baudin, Crispi avait étudié à fond la défense de la ville, dont il savait aussi bien les ressources que les points faibles. Au contraire, Garibaldi ne connaissait nullement la Sicile, ne savait de Palerme que ce qu'on lui en disait, et n'avait pour se guider par lui-même que des cartes et des notions insuffisantes. On lui persuadait que l'attaque devait avoir lieu par Monreale, ville près de laquelle Rosalino se tenait avec ses bandes chaque jour grossissantes, mais dont la position est très forte et que défendaient quatre à cinq mille hommes. C'était la conviction de tous, depuis les chefs jusqu'au dernier des soldats, que l'attaque aurait lieu de ce côté-là. Crispi était d'un avis différent. Il voulait que l'effort portât directement sur Palerme et qu'on y arrivât sans pertes préalables. Arriver à Palerme par Monreale, c'était livrer deux combats, qu'il fallait tous deux victorieux. La

---

[1] Voir les livraisons du 25 octobre 1889 au 15 janvier 1890.

prise de Monreale n'eût pas manqué de causer aux légionnaires des pertes sérieuses. Comme il avait l'oreille du dictateur, il lui inspira le projet qu'il avait conçu. Le secret le plus absolu était nécessaire pour son exécution; il fut donc convenu entre Garibaldi et Crispi que leur véritable plan resterait caché à tous. Le général fit dire à Rosalino qu'il se multipliât, qu'il ne laissât pas de trêve à l'ennemi, qu'il le harcelât sans cesse, et qu'ils se reverraient bientôt. Lui-même pousse, le 22, une forte reconnaissance sur la route de Monreale, ce qui ne fait que confirmer tous dans l'idée que de ce côté aura lieu l'attaque, — tous, aussi bien les siens que les ennemis qui, du haut de Monreale, suivent des yeux ses mouvements. Garibaldi fait plus: il lance une colonne en avant, jusqu'à ce qu'elle entre en contact avec l'ennemi. On échange quelques coups de fusil, et pour quelques instants Garibaldi laisse faire; ensuite, ayant reconnu la position et les forces ennemies, il fait sonner la retraite et rentre, à la tombée de la nuit, au bivouac de Renna.

C'est alors que commence le mouvement conseillé par Crispi, et qui devait permettre à Garibaldi d'arriver sur Palerme avec toutes ses forces en laissant de côté Monreale. Sans perdre une minute, Garibaldi donne l'ordre de lever le camp; il abandonne les bagages, il considère les canons comme perdus, tout en les consignant à Orsini, et par un sentier de montagne indiqué par des paysans des alentours, il se jette dans la direction de Parco.

Cette marche, par une nuit sombre, sous une pluie torrentielle, par des sentiers de chèvre, sur des pentes abruptes, dans des terrains détrempés, sous des coups de vent terribles, est un des exploits les plus étonnants de la campagne des Mille. Tous ceux qui en étaient en ont gardé un ineffaçable souvenir. Garibaldi la disait la plus fatigante qu'il eût jamais faite. Des incidents sans nombre la signalèrent.

C'est ainsi que la caisse de l'expédition, confiée à Acerbi, se défonça et que tout l'argent monnayé roula sur le sol où il fallut le chercher une pièce après l'autre, sous une pluie battante, dans des terres fangeuses et en pente, à la lueur d'allumettes phosphoriques. Luigi Miceli, aujourd'hui ministre dans le cabinet Crispi, tombait de fatigue: Crispi lui céda son cheval.

Au matin, Garibaldi et la tête de la colonne arrivaient à Parco. Le reste de ses gens suivait un peu à la débandade. Les canons que Castiglia avait entourés de cordes et tantôt fait porter à épaule d'hommes, tantôt fait rouler le long des pentes, arrivèrent le soir.

on les avait sauvés par miracle et au prix de fatigues inouïes. Le plus difficile était fait: le général s'était retiré de la route de Monreale sans être attaqué, était arrivé à Parco, où il occupait de fortes positions, sans être découvert, grâce à la rapidité de sa marche et aussi à la pluie et au brouillard qui avaient caché ses mouvements. Il pouvait maintenant se jeter sur Palerme. Le plan de Garibaldi était alors celui-ci: attirer, au moyen de Rosalino Pilo et de ses bandes, les troupes royales hors de Palerme sur la route de Monreale: profiter de leur sortie et de la diversion qui en résultait pour attaquer Palerme de surprise. Malheureusement, Rosalino Pilo mourait ce même jour d'une balle au front, dans un combat d'avant-garde. Il fallait dès lors trouver une autre combinaison.

Le 24, au matin, les troupes bourboniennes sortent de Palerme en deux fortes colonnes, sous les ordres des généraux Bosco et Lanza. Une colonne suit la route de Monreale, d'où elle se détache plus loin pour traverser la vallée et prendre à dos le corps d'expédition; l'autre suit la route qui conduit à Corleone et dans l'intérieur de l'île, en passant à Parco. Leur projet est d'attaquer Garibaldi, de le prendre entre deux feux. Garibaldi donne les ordres pour la défense. Les canons sont braqués au croisement des routes, les bandes siciliennes échelonnées sur les côtés; les volontaires garibaldiens au centre, formant noyau. Le combat semble imminent; déjà la fusillade crépite aux avant-postes. Tout à coup Garibaldi donne un contre-ordre, lève le camp et par un rapide mouvement de retraite se porte en bon ordre sur la route de la Piana. Les troupes royales croient déjà tenir en main la victoire; elles se mettent à la poursuite de Garibaldi, inquiètent sa droite, l'obligent à développer ses tirailleurs génois et à prendre lui-même position défensive sur des hauteurs qu'il parvient à occuper, avant les troupes royales, avec quelques *picciotti* et la compagnie Cairoli. Il arrête ainsi le mouvement de la colonne venue de Monreale et permet à sa petite armée d'atteindre Piana dei Greci, où elle arrive dans l'après-midi.

Là, pendant que les volontaires s'abandonnent au repos, les chefs tiennent conseil. Garibaldi qui a eu déjà mainte occasion de recontre le coup d'œil et le jugement de Crispi en matière militaire, ait de lui son véritable chef d'état-major. Crispi est donc appelé prés du général avec Sirtori et Bixio. Sirtori propose un mouve- nt de retraite vers l'intérieur de l'île; Crispi s'y oppose. Gari-

baldi hésitant ou feignant d'hésiter, demande quelle localité, dans l'intérieur de l'île, offrirait le plus d'avantages pour s'y fortifier. Crispi indique Giuliana, au delà de Corleone, petite ville située sur une montagne escarpée, accessible d'un seul côté, où une poignée d'hommes pourrait aisément tenir tête à une armée et n'aurait à craindre que la famine. Sur ces indications, Garibaldi fait demander Orsini et lui ordonne de prendre, avec les canons et les bagages, la route de Corleone et Giuliana.

— Crispi vous donnera vos instructions.

Orsini part donc avec une compagnie, l'artillerie et les bagages, dirigé sur Corleone. Tout est disposé pour répandre la conviction que les troupes garibaldiennes battent en retraite vers le centre de l'île. Quelques instants plus tard, Garibaldi et le gros du corps d'expédition se mettent en marche pour se rapprocher de Palerme par une autre direction. On traverse le bois de la Ficuzza. A minuit on fait halte et l'on s'étend par terre pour dormir quelques heures. A l'aube du 25, Garibaldi reprend sa marche. Il atteint Marineo, sur le haut d'une colline, où il rejoint la grande route. Vers deux heures de l'après-midi, il repart pour Misilmeri, à une étape de Palerme, et y arrive le soir.

Dans la nuit se présente à Garibaldi un émissaire envoyé par le comité secret de Palerme.

Les troupes royales qui avaient continué leur poursuite, le 24 et le 25, arrivent à Marineo pour apprendre que des canons, des bagages et des troupes sont partis la nuit même pour Corleone. Ils ne doutent pas un instant que le nerf des volontaires et leur chef lui-même ne se trouvent avec leur artillerie. Ils se confirment dans l'idée que Garibaldi est en déroute et telle est leur conviction qu'ils en envoient la nouvelle à Palerme et la répandent sur leur passage. Garibaldi avait complètement réussi dans son plan de les induire en erreur sur ses propres mouvements, de les jeter sur une fausse piste et de diviser leurs forces.

Pendant que Bosco le poursuit et le cherche sur la route de Corleone, Garibaldi, à Misilmeri, s'est abouché avec La Masa, et par les paroles magiques dont il a le secret, a relevé le courage et le sentiment de la discipline chez les volontaires siciliens, défiants et insoumis, les *picciotti,* que celui-ci a réunis à Gibilrossa. Cela fait Garibaldi convoque ses officiers:

— Vous savez tous, leur dit-il, que je n'ai jamais réuni de conseil de guerre; je le fais aujourd'hui. Deux routes s'ouvrent devan

nous: l'assaut de Palerme ou la retraite dans l'intérieur de l'île. Choisissez.

— L'assaut à Palerme, répondent-ils unanimement.

— Ce sera donc pour demain matin.

L'avis qui triomphait était, enfin, celui de Crispi. Dès le premier jour du débarquement en Sicile, il n'avait cessé de désigner Palerme comme le but à atteindre; c'est à Palerme que le sort de l'île et la fortune de l'expédition devaient se décider. D'ailleurs, tout ce que Garibaldi avait désiré, prévu, préparé se vérifiait. La garnison de Palerme était privée de ses meilleures troupes, sorties pour le combattre; de son meilleur général, Bosco. Le bruit de sa fuite s'était répandu, on le croyait dans les montagnes, et il était aux portes mêmes de Palerme. A moins de disposer d'une armée de 20 mille hommes et de 50 pièces d'artillerie, on ne pouvait attaquer Palerme sous de meilleurs auspices.

Le soir même du 26, Garibaldi formait la colonne de marche.

En tête, 24 légionnaires et une quinzaine de Siciliens d'un courage et d'un sang-froid éprouvés, commandés par le hongrois Tukery;

Les *picciotti* de La Masa, qui avait demandé pour eux l'honneur de marcher en tête de la colonne: trois mille hommes environ;

Les carabiniers génois commandés par Nino Bixio, et le premier bataillon, en tout 300 hommes;

Le deuxième bataillon commandé par Carini, 400 hommes;

A l'arrière-garde, les bandes de Sant'Anna et d'autres; 700 hommes.

En tout, 4500 combattants, dont huit cents seulement — ce qui restait des Mille — aguerris, disciplinés.

L'ordre était de marcher sans avant-garde, compacts et silencieux; arrivés aux avant-postes ennemis, de les culbuter à la baïonnette; de traverser au pas de course les lignes des troupes royales, d'arriver avec elles ou avant elles dans Palerme.

La marche commence pendant la nuit. Les *picciotti*, quel que soit le courage individuel de chacun, se ressentent du manque d'éducation militaire et du commandement insuffisant de La Masa; ils marchent mal, s'impressionnent de tout. Bixio, qui les suit et ressent le plus directement les effets de leurs incertitudes, les cahotements de leur marche, véhément comme toujours, apostrophe violemment La Masa et fait conjurer Garibaldi de leur envoyer Carini, Sicilien lui aussi, dont la bravoure personnelle est bien

connue, et le moine Fra Pantaleo, qui a pour lui le prestige du vêtement religieux et la parole emphatique. Le conseil est accepté. Garibaldi fait plus encore : il ordonne de diviser les *picciotti* en trois escadres, dont il donne, le commandement à trois hommes déterminés : Crispi, Bruzzesi et Bassini. Il sait que ces trois chefs donneront l'exemple et qu'avec des soldats novices, avec des volontaires, avec des recrues, le commandement ne suffit pas : il faut l'entraînement des chefs. Grâce à ces dispositions, l'ordre se rétablit un peu et la marche continue jusqu'aux Mulini della Scaffa. Là, sans qu'on sache pourquoi ni comment, un mouvement de panique se met dans les *picciotti*; la colonne est découverte par les sentinelles ennemies, et l'alarme est donnée aux troupes royales. Il faut à tout prix éviter que celles-ci aient le temps d'organiser la défense et pour cela, il faut précipiter l'attaque. Pendant que les chefs des *picciotti* les réunissent et les rallient, Nino Bixio et les siens se lancent à la baïonnette, à la suite de la petite avant-garde de Tukery, qu'il a rejoint; ils sont deux ou trois cents qui s'avancent au pas de course, tête baissée, à travers une pluie de balles, renversant tout sur leur passage. Les soldats royaux ne résistent pas à l'avalanche humaine qui se renverse sur eux; ils s'enfuient et les volontaires les poursuivent, la baïonnette dans le dos. Ils arrivent ainsi devant la porte Termini, passent par-dessus les barricades qui y ont été élevées et pénètrent jusque dans la ville. Pendant ce temps, les *picciotti* se sont ralliés; ils suivent l'exemple qui leur est donné et arrivent à leur tour, la baïonnette basse. Ils entrent bravement eux aussi dans l'enceinte des murs, se répandent dans les rues et ruelles de quartiers qu'ils connaissent tous, pas à pas. Les troupes royales sont partout refoulées, et leur retraite se change en déroute lorsqu'elles aperçoivent, sur leur flanc, débouchant par des rues transversales, la compagnie de Vincenzo Fuxa, que Garibaldi avait lancée vers l'extrême droite et qui avait pénétré hardiment dans la ville par la porte Royale.

∴

Pendant quatre jours encore on se bat dans les rues de Palerm- dont la population a passé rapidement de la surprise et presque d l'incrédulité à l'enthousiasme. Tukery, Benedetto Cairoli, Piumin Francesco Cucchi, Benedetto Campo, Bixio étaient blessés. La Russ Iserillo, Lo Squillo morts. Bixio fut embrassé par le général sur

place publique; Crispi, qui était entré dans la ville le revolver au poing, à la tête de sa compagnie, est au nombre de ceux que Garibaldi met à l'ordre du jour.

Dans cette matinée même un malheur lui arrive, auquel, de prime abord, il paraît insensible. Qu'est-ce que pareil incident au milieu d'un tel triomphe? Il avait mis pied à terre pour se mettre en contact plus immédiat avec les hommes qu'il commandait: on lui vole son cheval. Ce n'est pas tout: son bagage disparaît — riche butin s'il en fût, car il contenait les archives de l'expédition, les actes de la glorieuse campagne et une correspondance précieuse. Il le regrette encore.

Le 27, la canonnade continue et commence le bombardement de la ville par les troupes royales qui se sont réfugiées dans la forteresse et à bord de l'escadre.

Le 28 le bombardement est moins actif à la suite d'une protestation du corps consulaire.

∴

Le recueil des lois et décrets du gouvernement dictatorial nous donne la mesure de l'activité de Crispi, tour à tour soldat et organisateur. En date de Passo di Renna, 19; de Poggio del Castro, 22, nous avons quelques nominations de gouverneurs de districts. Il en est de même de Palerme, 28. Le même jour, l'intendant général des forces nationales est désigné pour exercer, jusqu'à nouvel ordre, les fonctions de trésorier et de payeur général de la Sicile. Les receveurs généraux, les percepteurs et les administrateurs du denier public, sont placés sous sa dépendance.

Sous la même date, est instituée à Palerme une commission de six membres chargée de l'organisation de la milice nationale, conformément au décret de Salemi du 14 mai. Les attributions de la commission sont nettement tracées et définies.

Le même jour encore est émané le décret suivant:

« Italie et Victor-Emmanuel.

« Le peuple de cette ville sublime et héroïque a défié avec une constance digne des temps antiques la famine et les dangers qui sont la conséquence d'une guerre fratricide provoquée par des traîtres. Cependant les propriétés des citoyens ont partout été scrupuleusement conservées et protégées.

« Louange au peuple: il a bien mérité de la patrie!

« Comme, cependant, dans le but de servir la cause de nos ennemis, de jeter le désordre dans nos rangs et de marquer d'une sceau d'infamie cette population magnanime, des gens malintentionnés, qui ne sauraient lui appartenir, pourraient se livrer au vol et au pillage, nous avons résolu ce qui suit:

Article unique.

« Les crimes de vol, d'homicide et de pillage, de toute nature, seront punis de mort.

« Ils seront jugés par le conseil de guerre dépendant du commandant en chef des forces nationales et dictateur en Sicile.

« G. GARIBALDI.

« *Le secrétaire d'état:* F. CRISPI. »

∴

Toujours en date du 28, sont nommés les nouveaux questeurs de Palerme, chefs du service de la sûreté publique. Par un coup de maître, dès le 28 mai, Crispi avait fait cerner les locaux de l'administration de la police et arrêté d'un coup tous les fonctionnaires et employés qui la composaient. On voit le piquant de la chose: la police faite prisonnière en bloc. Cet acte d'audace était nécessaire pour éviter que des documents fussent soustraits des archives, que les individus compromis pour des faits d'ordre politique ou privé, réussissent à détruire ou à détourner des pièces importantes.

Le même jour encore la municipalité, de Palerme est dissoute et le nouveau gouvernement procède à la nomination du nouveau préteur, dans la personne du duc de la Verdura, père du syndic actuel de la même ville, — ainsi que des sénateurs en charge dans les personnes du prince de San Cataldo, du comte Federico, du chev. Cusa, du chev. Paolo Amari, de MM. Favara et Carcamo; et des sénateurs adjoints dans celles de MM. Ugdulena, Fileti, Lo Jacova, chev. Di Cordova, baron Casimiro Lo Piccolo, G. Costantino. Nous donnons ces noms pour que l'on voie mieux le caractère de la révolution sicilienne, qui n'était pas le fait d'une classe, mais à laquelle tous les rangs de la société ont fourni des chefs, des soldats ou des adhérents.

∴

Tant que les troupes des Bourbons tenaient les forts, un retour offensif de leur part était à craindre. Les garibaldiens auraient sans doute suffi à les repousser. Mais il valait mieux encore que la population tout entière fût mise elle-même en état de défense. C'est pourquoi, se souvenant de son rôle de 1848, Crispi fait signer au dictateur un décret instituant une commission pour l'érection de barricades et autres œuvres de défense. Cette « commission de défense » devait pourvoir activement à tout ce qui était nécessaire pour construire les barricades régulières dans toute la ville et la mettre en état de se défendre indépendamment du concours des vaillants soldats venus des autres provinces de l'Italie en aide à la Sicile.

Ce décret est curieux et mérite de nous arrêter. Il y est dit:

« Les barricades permanentes seront formées à la distance de cent mètres environ l'une de l'autre. On emploiera pour les former les pavés, les gabionades, les fascines et les sacs remplis de terre. Les travaux seront dirigés par des hommes choisis parmi les plus intelligents et les plus habiles dans la construction de semblables travaux. Les objets nécessaires à l'érection des barricades se réuniront sur les lieux que l'utilité indiquera, surtout en vue du cas où nos milices devraient s'avancer, protégées contre le feu ennemi, comme pour livrer assaut aux casernes et autres édifices et localités occupés par les troupes royales.

« On emploiera aussi des sacs remplis de terre, des matelas, des paillasses, etc.

« La commission entretiendra des dépôts de terre.

« Les portes et fenêtres des maisons devront être ouvertes jour et nuit et accessibles aux personnes que la commission envoie sur les lieux pour mieux s'assurer des moyens de défense.

« La commission organisera un corps de garde central, aussi près que possible de sa résidence. Dans chaque rue sera institué u corps de garde qui, au moyen de patrouilles, se tiendra en rela ion avec le corps central, l'informera, chaque demi-heure, de l'état d travaux et ne cessera d'exciter les habitants de chaque maison à .'employer en vue de la défense.

« La commission s'entourera d'un fort détachement d'hommes

armés pour pouvoir, au besoin, envoyer des renforts aux quartiers les plus menacés.

« La commission aura soin de faire préparer des munitions et surtout de la poudre révolutionnaire. »

⁂

Une masse énorme d'affaires et une bien grave responsabilité pesaient sur Crispi. Dans sa qualité de secrétaire d'état du nouveau gouvernement, il représentait pour le dictateur un gouvernement tout entier. Aucune branche de l'administration n'était soustraite à sa tâche. Tous les services dépendaient de lui. Dans les premiers jours, lorsque la plus grande unité d'action était nécessaire, cette extrême concentration de pouvoirs avait son bon côté. Mais, à la longue, les forces d'un homme n'y auraient pas résisté. Par décret du 2 juin, le dictateur établit que le secrétariat d'état sera divisé en six départements: guerre et marine, intérieur, finances, justice, instruction publique et cultes, affaires étrangères et commerce.

Les titulaires de ces différents départements sont: pour la guerre le colonel Vincenzo Giordano Orsini; [1] pour l'intérieur et les finances, l'avocat Francesco Crispi; pour la justice, l'avocat Guarneri; pour l'instruction publique et les cultes monseigneur Gregorio Ugdulena; pour les affaires étrangères et le commerce, le baron Casimiro Pisani.

⁂

Dans le cabinet ainsi formé, qui devait se réunir sous la présidence du dictateur, Crispi conservait donc deux portefeuilles, évidemment des plus importants: celui de l'intérieur et celui des finances.

Passons en revue quelques-uns de ses actes dans ces deux branches de l'administration.

Une loi de l'année 1849, remise en vigueur par la dictature, attribuait aux communes les anciens domaines féodaux et ecclésiastiques. Un décret du 2 juin 1860 établit que tout citoyen qui se sera battu pour la patrie recevra, sur les terres en partage, une qu e-

[1] Vincenzo Giordano Orsini, Sicilien, n'a que le nom de commun avec Felice Orsini, qui attenta à la vie de Napoléon III.

part assurée, égale à celles des chefs de famille pauvres et non propriétaires. Dans les communes dont les terres sont très étendues et supérieures aux besoins de la population, cette part sera double. En cas de mort, elle ira aux héritiers du défunt. Dans le cas où la commune n'aurait pas de biens en partage, on y suppléera par des concessions de terres appartenant au domaine de l'État.

Le 4 juin, Crispi, par une circulaire adressée aux vingt-quatre gouverneurs de l'île, rétablit les « magistratures communales » et les « conseils civiques », tels qu'ils étaient le 15 mai 1849, avec les seuls changements que rendent nécessaires la diversité des temps et les circonstances politiques du moment; il donne en même temps des instructions générales pour le recouvrement des impositions, ainsi que pour l'installation du service de la sûreté publique.

A la même date, Crispi émane un décret en vertu duquel les fils des citoyens morts pour la cause nationale sont adoptés par la patrie. Ils seront élevés et nourris aux frais de l'État, jusqu'à l'âge de seize et de dix-sept ans. A seize ans, les jeunes filles recevront une dot en rapport avec leur condition et origine, qui leur sera payée au moment de leur mariage; à vingt et un ans les jeunes gens recevront, eux aussi, un capital en rapport à leur naissance.

Les veuves des morts pour la cause nationale recevront une pension congrue, sans préjudice des droits de leurs enfants.

Tous ceux que des blessures reçues dans les mêmes circonstances rendent inhabiles au travail, les mutilés, les invalides, seront entretenus aux frais de l'État.

Presque toutes ces dispositions, qui semblaient improvisées, conçues dans un grand élan patriotique et révolutionnaire, faisaient parti d'un plan général longuement mûri. On se souvient des années de préparation de Turin, des études faites par Crispi en commun avec des amis, comme lui de futurs hommes d'état, avec Correnti notamment. On se souvient qu'à son départ de Turin la police sarde, croyant saisir des papiers compromettants, s'était trouvée en possession d'un cours d'études constitutionnelles et administratives, organique et complet, et que là où elle avait espéré trouver un dossier de conspirateur, elle avait rencontré le bagage intellectuel d'un homme d'état. Jamais ces études n'avaient été interrompues. Malte, à Londres, à Paris, Crispi les avait continuées. Revenu en ...alie, dans les mois qui avaient précédé l'expédition des Mille, il ...vait réuni ses notes. Le moment d'appliquer ses principes appro...ant, au mois de mars 1860, Crispi avait envoyé à Nicola Fabrizi,

qui de Malte l'informait de ce qui se passait en Sicile, un plan complet d'organisation politique et administrative de l'île. Fabrizi lui rendit plus tard ce précieux manuscrit, écrit sur papier pelure, de ce caractère menu et espacé que connaissent bien ceux qui ont été en correspondance avec Crispi. Nicola Fabrizi disposait d'une imprimerie; il fit composer le manuscrit en forme de placard destiné à être affiché dans les communes de l'île, et en envoya à son ami, alors à Gênes, un exemplaire annoté de sa main, en marge, à l'encre bleue. Ces documents encore font partie des richissimes archives de Crispi.... Ce projet d'une véritable loi organique pour la Sicile, ne fut jamais promulgué sous sa forme primitive. Mais il devint une mine précieuse que Crispi et les mêmes hommes d'état du gouvernement dictatorial exploitèrent largement.

Jusque-là, l'accord le plus parfait n'avait cessé de régner à Palerme et dans l'île. Tout le monde obéissait, les uns avec enthousiasme, les autres sans répugnance marquée. Le nouveau gouvernement s'affirmait et s'affermissait par tous ses actes. Ceux-là qui trouvaient quelque chose à redire à la précipitation de certains actes, au caractère révolutionnaire de certaines dispositions, reconnaissaient aussi la pureté des intentions, la droiture de caractère, la moralité scrupuleuse des hommes qui avaient pris en main le gouvernement de la Sicile. Pas un mouvement de révolte ne s'était produit; pas une récrimination n'avait été formulée; pas une réclamation ne s'était fait entendre.

La présence d'un homme vint changer tout cela.

*
* *

Nous avons déjà eu l'occasion de nommer La Farina. Ancien ami et collègue de Crispi, il avait rompu avec lui sans motifs appréciables. Ancien conspirateur, ministre du gouvernement sicilien en 1849, La Farina avait les mêmes précédents que son compatriote; mais tandis que Crispi restait en rapports intimes avec Mazzini et le parti révolutionnaire, qui représentait alors l'idée unitaire italienne, La Farina se ralliait au parti modéré, qui ne voyait guère au delà de l'idée fédérative, et fondait à Turin l'Association nationale. Lorsqu'il s'était agi de préparer l'expédition de Sicile, le pa révolutionnaire et Garibaldi lui-même n'avaient pas hésité à s dresser à l'Association et à La Farina lui-même. Mais une extrê défiance envers Mazzini et les mazziniens empêcha une union co

plète des forces dont on eût pu disposer. La Farina se prononça tout d'abord contre l'expédition et rien ne fit que Crispi, oubliant ses griefs, allât en personne lui demander son concours, lui exposer l'état de l'île qu'il venait de visiter par deux fois et lui démontrer, preuves en main, que les circonstances étaient favorables à une révolution. Lorsque l'expédition fut décidée, grâce surtout à la persistance, à l'acharnement de Crispi, les secours de l'Association nationale furent presque dérisoires. La Farina lui-même demeura en Piémont. Il va reparaître en scène et nous aurons à le juger sévèrement. Celui que la hauteur de son intelligence aurait pu placer au premier rang parmi les hommes politiques italiens, est à jamais ravalé dans l'histoire de la rédemption sicilienne par les petits côtés de son caractère, envieux, jaloux, peu loyal, peu sincère. Je m'empresse de dire que je n'exprimerai que des jugements qui me sont personnels. Jamais, dans les conversations que les plus intimes ont eues avec Crispi au sujet de celui qui fut peut-être son plus mortel ennemi, jamais un jugement portant condamnation n'est sorti de ses lèvres.

— Il se trompait!

Tel est le résumé de la pensée de Crispi sur La Farina. Car, jamais homme d'état n'a moins que Francesco Crispi connu la haine et la rancune. Jamais aucun n'a plus pardonné que lui à ses ennemis politiques. Jamais aucun n'a plus volontiers, plus complètement que lui oublié les torts dont il a pu être l'objet.

*
* *

Le 7 juin, La Farina arrivait à Palerme, à bord de la *Maria Adelaide*, bâtiment de la marine royale sarde. On voyait généralement en lui le chef du parti modéré sicilien. Son passé et ses relations avec M. de Cavour faisaient de lui un personnage considérable. Son but était surtout d'enlever au parti révolutionnaire qu'il personnifiait en Crispi la direction des affaires de Sicile, de supplanter Crispi dans l'esprit du dictateur, de capter la confiance de Garibaldi et de le dominer. Le tout se colorait d'un mandat tacite ou explicite reçu de M. de Cavour: pousser à l'annexion, la préparer, hâter.

Malheureusement pour La Farina, Garibaldi, avant tout homme d'action, prisant par-dessus tout le courage personnel, ne professait pour La Farina, chez qui cette vertu ne brillait pas de l'éclat

le plus vif, qu'une médiocre considération. Bien qu'il se fût, depuis peu, à Gênes, réconcilié avec lui, son ancienne aversion s'était réveillée par suite de la conduite ambiguë de La Farina dans la préparation de la campagne des Mille. La Farina s'était achevé dans l'esprit du général en s'abstenant, lui Sicilien, de prendre une part plus active, plus nette, plus décidée dans l'expédition. Et maintenant qu'il ne s'agissait plus que de recueillir les fruits des dangers passés, il reparaissait!

Lorsque La Farina se présenta au général, il fut reçu d'une manière froide et ironique. Garibaldi lui demande avec une intention marquée des nouvelles de sa santé; il remarque avec finesse que La Farina était venu à bord d'un navire de la marine royale, aux ordres d'un contre-amiral; il écoute à peine, et d'un air de distraction voulue, les propos de son interlocuteur, abrège la conversation, lui fait comprendre qu'on n'a nul besoin de lui et le congédie assez brusquement.

Crispi avait son cabinet à quelques pas de celui du dictateur. Il en sortait pour se rendre chez Garibaldi au moment où La Farina, tout déconcerté de l'accueil reçu, si différent de celui dont il s'était flatté à l'avance auprès du comte de Cavour, cherchait une issue pour s'éloigner. Ils se croisèrent et leur surprise réciproque fut grande. Malgré leurs dissentiments, Crispi alla à lui:

— Vous ici? Depuis quand?

La Farina essaya de donner quelques explications embarrassées sur le but de son voyage.

— Vous avez vu le général?

— Je sors de chez lui.

Mais il était pénible d'interroger un homme qui paraissait confus, décontenancé, bouleversé, comme sous le coup d'un choc violent. Crispi ne le retint pas plus longtemps. Il eut bientôt après de la bouche de Garibaldi le récit du court entretien qui avait eu lieu entre eux et s'expliqua l'état où il avait trouvé son ancien collègue, son ancien ami, devenu par l'effet plutôt de son caractère jaloux et ombrageux que par suite des circonstances, son ennemi irréconciliable.

∴

Il serait peu généreux d'insister dans ces pages sur la condu. tortueuse et dissimulée de La Farina. Nous ne pouvons cependa

imiter Crispi, qui a fait plus que pardonner, puisqu'il a voulu oublier et qu'il y a réussi. Le devoir d'historien impose de pénibles obligations. Nous n'ajouterons rien à ce qu'on a déjà dit, mais nous ne pouvons passer sous silence des faits démontrés et prouvés.

Ce que venait faire La Farina en Sicile, nous l'avons dit. Il avait adroitement réussi à persuader M. de Cavour que lui, La Farina, était pour la Sicile l'homme indispensable, qu'il maîtriserait Garibaldi, qu'il éloignerait de lui les *mazziniens* qui l'entouraient, qui le conseillaient de près ou l'inspiraient de loin. Ces mazziniens étaient notamment Crispi et Bertani, les plus dangereux de tous aux yeux de La Farina et de Cavour lui-même.

∴

Le jour même de l'arrivée de La Farina, Garibaldi avait signé avec le général Letizia une convention établissant les conditions auxquelles les troupes napolitaines, qui occupaient encore quelques forts, en seraient sorties. Les jours suivants, à la grande joie des Palermitains, ces troupes, qui représentaient pour eux un régime abhorré, vidaient les lieux et s'embarquaient pour le continent.

A la même date, Garibaldi licenciait les bandes siciliennes, en invitant ceux qui les composaient à prendre des engagements réguliers et à entrer dans les cadres des Mille, destinés à former le noyau de la nouvelle armée.

∴

Crispi ne fit que passer au département des finances: au bout de quelques jours, il cédait volontairement sa place à Peranni. Pendant son court ministère, il avait rendu des décrets importants: l'abolition de l'impôt sur la mouture, l'abolition des droits d'entrée sur les céréales et celle de quelques autres taxes impopulaires.

Il lui restait le portefeuille de l'intérieur, et à sa qualité de ministre il joignait celle de secrétaire du dictateur. Difficilement Garibaldi eût pu se passer de celui qui avait été son inspirateur fi-
[illegible] et dévoué.

[illegible]ans sa double qualité, Crispi poursuivit hardiment son œuvre [illegible]forme: il divisa l'île en vingt-quatre districts, il organisa la [illegible]ce, il confia l'administration de la justice, pour les crimes et [illegible]ts de droit commun, à des commissions spéciales. Grâce à son

énergie, l'ordre et la tranquillité régnaient à Palerme; la meilleure harmonie se maintenait entre les classes sociales. Aucune question politique n'avait été soulevée. Ce qui restait des partisans de l'ancien régime se tenait dans l'ombre. Tout se passait régulièrement; tous les actes publics étaient émanés au nom de « Victor-Emmanuel, roi d'Italie. » Cela n'empêche pas à La Farina d'écrire à M. de Cavour, en date du 10 juin, que « personne ne croit Garibaldi capable de gouverner, que parmi les hommes au pouvoir le plus impopulaire est Crispi, qui se moque de l'autorité du dictateur. » Il ajoute: « Dans cet état de choses, les regards de tous se dirigent sur moi, depuis la haute aristocratie jusqu'aux chefs du peuple. Lorsque je passe dans les rues, on me fête, tandis qu'on ne salue même pas les hommes qui détiennent le pouvoir. Un grand nombre des chefs de la force armée et les questeurs de Palerme eux-mêmes se mettent à ma disposition. Ce pauvre homme de Garibaldi est obsédé, ennuyé, fatigué d'une manière incroyable. On voit bien, en parlant avec lui, que les soins du gouvernement l'écrasent, l'atterrent: jamais je ne l'ai vu dans un pareil état. »

Or La Farina n'avait vu le général qu'un instant, le jour de son arrivée, et, comme nous l'avons dit, Garibaldi, après l'avoir tant soit peu bafoué, s'était empressé de l'éconduire. Il ne put l'approcher de nouveau que le 22, jour où, grâce à Persano, il obtint de nouveau une audience du dictateur. Comment donc pouvait-il juger de la sorte des dispositions d'âme du dictateur? Tout ce qu'on sait, d'ailleurs, sur l'état d'esprit de Garibaldi pendant ces jours mémorables dément l'assertion téméraire de La Farina. Le 8 juin, Garibaldi écrivait à Bertani: « Mon cher Bertani, nos affaires marchent à merveille, nous sommes maîtres de la ville; les troupes napolitaines s'embarquent; nous sommes en train d'organiser l'armée. Envoyez cette lettre à la direction de Milan. » Ce n'est pas là le langage d'un homme découragé, obsédé, atterré.

La Farina est pourtant obligé de reconnaître que l'esprit public continue à être excellent, que plus de neuf mille volontaires se sont enrôlés dans l'armée, que les impôts rentrent dans les caisses publiques.

∴

Le 22 juin, a lieu le second colloque entre La Farina et Garibaldi. La Farina expose son opinion au sujet des ministres et e

leur manière de gouverner. Peine perdue: Garibaldi lui répond par un panégyrique de Crispi et de ses collègues et lui affirme avec chaleur que tout marche bien, que « Crispi et le gouvernement jouissent de la pleine confiance de la Sicile.... »

L'œuvre néfaste de La Farina ne s'arrêtait pas pour autant. Il avait su réunir quelques adhérents, exciter adroitement la partie de la populace qui est toujours accessible aux intrigants. Le 27 juin, des groupes se forment dans la rue de Tolède: aux mécontents qui ont reçu la consigne de La Farina se joignent des gens qui ont intérêt à troubler l'ordre, ceux qui sont secrètement hostiles à l'unitarisme et qui dans leur for intérieur et pour des raisons à eux, regrettent les Bourbons. On crie: « Vive Garibaldi! A bas Crispi! A bas le ministère! »

Cette démonstration d'une infime minorité, sans cohésion comme sans conscience politique, mit Garibaldi hors de lui. Lorsque Crispi, pour rendre au dictateur sa pleine liberté d'action, lui apporta ses démissions, il les refusa nettement.

La Farina écrit à Cavour à ce sujet:

« Le dictateur dit que Crispi est un patriote insigne, qu'on lui doit en grande partie l'expédition de Sicile et qu'il ne l'éloignera jamais de sa personne. »

En effet, Crispi, insistant, avec son énergie habituelle, pour se retirer du ministère, Garibaldi, tout en cédant sur ce point à une volonté si nettement exprimée, ne le fit qu'à condition qu'il restât auprès de lui en qualité de secrétaire privé.

Là-dessus, La Farina écrit encore, le 29, à M. de Cavour:

« On dit que Garibaldi a choisi Crispi pour son secrétaire particulier: difficulté très grave pour le nouveau ministère, car le général est habitué à rendre ses décrets sans consulter les ministres. Ce matin, le général, venu à cheval à l'*Albergo della Trinacria* pour visiter Carini, qui est gravement blessé, était accompagné par Crispi. »

Dans une autre lettre du 2 juillet, La Farina résume ses griefs dans une phrase: « Garibaldi laisse à Crispi, dont il a fait son secrétaire particulier, toute la réalité du pouvoir. »

Garibaldi avait voulu faire plus pour Crispi. La *Gazette officielle* 29 juin publiait, à l'insu de Crispi, le décret suivant:

« Giuseppe Garibaldi, etc.

« Sur la proposition du secrétaire d'État pour les finances;

« Ouï le conseil des secrétaires d'État;

« Décrète :

« *Il signor Don Francesco Crispi* est nommé procureur général près la Haute Cour des comptes, en substitution de D. Pietro Ventimiglia. »

Crispi répondit, le 1er juillet, au dictateur :

« Général,

« Votre décret du 29 juin, par lequel vous me nommiez procureur général de la Haute Cour des comptes de Sicile ne peut avoir à mes yeux que la valeur d'une attestation de votre estime pour moi, estime dont je suis fier. Mais vous le savez, général : nous ne sommes pas venus dans l'île pour y conquérir de hautes places et de gros appointements. Nous y sommes venus pour aider ces vaillantes populations à briser leurs chaînes et concourir avec elles à constituer l'Italie une et libre, cette Italie qui a formé l'aspiration de nos jeunes années et dont l'idée a été la consolation de notre exil. Permettez donc, général, que je renonce à un tel honneur, tout en continuant de me dire

« Votre très dévoué

« FRANCESCO CRISPI. »

Il ne sera pas hors de propos d'ajouter, pour mieux faire connaître l'homme, que, comme secrétaire d'État en Sicile, Crispi n'a jamais perçu un seul centime des caisses de l'État, et que, lorsqu'il se remit à sa profession d'avocat, en 1860, il était pauvre.

UN ITALIEN.

(La suite à la prochaine livraison).

TROIS EXPLORATEURS DU CONTINENT AFRICAIN

STANLEY, EMIN, CASATI

Ces trois noms résument le fait le plus éclatant qui ait été accompli de nos jours dans le monde géographique; le premier d'entre eux personnifie un des succès les plus merveilleux que l'histoire de l'audace humaine ait enregistrés.

Quelle personnalité que celle de Stanley! Comme elle s'élève majestueuse à la fin de ce siècle, qui, après avoir parcouru son cycle avec tant de hardiesse, se qualifie volontiers, avant d'expirer, d'époque de décadence! Quelle harmonie admirable il y a chez lui entre l'ingénuité de la foi et l'habileté de l'expérience, la vive intuition du but qu'il se propose et le discernement sûr des moyens nécessaires pour y parvenir! Quelle aisance d'allures, soit qu'il se trouve au milieu de grossiers Africains qui avec un enthousiasme bruyant embrassent ses genoux, soit qu'il s'avance au-devant d'Européens raffinés qui, avec une déférence marquée, viennent lui serrer la main!

C'est que Stanley a conservé les meilleures qualités de l'individu primitif tout en acquérant celles de l'individu civilisé. Il est l'homme intègre, dont la vie se reflète au dehors par une action énergique et qui se plaît à reconnaître le résultat de sa force, en face de l'homme corrompu qui se dédouble dans une indolente contemplation et s'enorgueillit en analysant les progrès de sa lâcheté.

Avant de donner des détails sur ce drame grandiose, nous exposerons brièvement les précédents des personnages qui y ont joué les rôles principaux. Pour ce qui est de Stanley, ses faits et gestes sont trop connus pour que nous osions les raconter aux lecteurs de la *Revue*. Sa rencontre avec Livingstone égaré au milieu de l'Afrique, la découverte de tout le cours du Congo, la fondation de l'État indépendant de ce nom, voilà ses trois œuvres dont une seule suffirait à illustrer une vie. C'est à bon droit qu'on peut l'appeler le Colomb de l'Afrique, de même que Livingstone en a été le Cook, pour autant qu'il est possible de comparer les péripéties diverses qui distinguent l'exploration d'un continent de celle d'un océan. Livingstone, après s'être rendu en Afrique, y séjourna plusieurs années, cherchant patiemment, ici, le cours d'un fleuve, là, les sinuosités d'un lac, plus loin, le prolongement d'une chaîne de montagnes, ou la configuration d'une vallée. Ces recherches, en déchirant le voile de notre ignorance, ont amené la découverte, au cœur même de l'Afrique, de plusieurs groupes oro-idrographiques disséminés sur l'immense étendue du continent. De même, Cook, en se faufilant entre les îles, en suivant leurs canaux, en tournant leurs golfes, en doublant leurs promontoires a pu retracer la topographie d'une quantité d'archipels perdus au milieu de la vaste mer de l'Océanie.

Stanley, de son côté, en voyageant à marches forcées, en mesurant le continent de long en large, en en révélant les lignes principales d'une côte à l'autre, a imité Colomb qui, voiles déployées, traversait et retraversait l'Océan, en saisissait les contours et en fixait les limites entre les rivages extrêmes.

Quant à Emin et à Casati, nous ne croyons pas qu'il soit superflu de rappeler sommairement ce qu'ils ont fait à partir du jour où Stanley, envoyé par le monde civilisé, vint les retrouver au sein de la barbarie où ils arboraient encore le drapeau de la civilisation. Mais il nous faut, pour plus de clarté, remonter à l'époque où cette civilisation a pénétré dans ces régions peu connues.

I.

Méhémet Ali a été le premier qui ait conçu le projet de conquérir à l'Égypte la région du haut Nil et le Soudan oriental qui lui est limitrophe. En conséquence, il avait poussé jusqu'à Kartoum dont il fit la capitale des conquêtes nouvelles. Mais le gouvernement égyptien n'a pas poursuivi l'exécution d'un plan aussi judicieux, ses gouverneurs et ses employés n'ont pensé qu'à dépouiller le pays et à y organiser le commerce de l'ivoire et la traite des nègres. C'est ainsi que Kartoum était devenue le rendez-vous général des marchands d'esclaves qui y arrivaient de toutes parts et en repartaient pour toutes les directions, en pénétrant jusque dans le pays des Bahr-el-Ghazal, et en construisant partout des *zéribe* (factoreries fortifiées) pour la récolte de l'ivoire blanc et de l'ivoire noir. Il est vrai que ces *zéribe* ont servi d'étape et de refuge à plusieurs voyageurs (Lejean, Piaggia, Cuny, Münzinger et autres). Grâce à leurs explorations éclairées, bien que partielles, il a été possible de commencer à combler la lacune immense créée dans l'intérieur de l'Afrique par l'esprit scientifique de Danville, lorsqu'il effaça de la carte géographique toutes les données capricieuses et fantaisistes dues à des traditions incertaines d'anciens auteurs et aux récits controuvés des marchands arabes modernes.

Les découvertes de Speke et de Baker dans la région des grands lacs du bassin du Nil et le cri d'horreur arraché aux explorateurs européens par les infamies des négriers avaient convaincu Ismaïl-pacha de la nécessité d'une expédition qui, en étendant la zone des pays conquis, mît fin à ce trafic abominable. Baker, choisi comme chef de cette expédition, après avoir, en 1870, établi à Gondokoro le centre de son administration, poussait jusqu'à Dufilé et Fatiko. Mais l'hostilité de ses subalternes, qui tous étaient intéressés dans le commerce des esclaves, lui faisait abandonner la partie et la traite recommença de plus belle.

Sur ses entrefaites, Schweinfurth visitait la région du Bahr-el-Ghazal et découvrait ainsi les mystères horribles des *zéribe*. Ismaïl décida alors une deuxième expédition qui fut dirigée par Gordon (1874), aux côtés duquel l'Italien Romolo Gessi sut acquérir

une grande célébrité. Le quartier général était transporté à Ladò en aval de Gondokoro ou Ismaïlia, dans une localité bien plus salubre que ne l'est cette dernière ville.

La conquête embrassait tout le pays au sud, une grande partie du bassin du Bahr-el-Ghazal avec le Dar-Fertit, et au nord-ouest le Darfour en entier.

Mais le rappel de Gordon suivait de près la déposition d'Ismaïl en 1879. En conséquence, tout l'empire du Soudan égyptien tombait au pouvoir des pachas ottomans, et les négriers relevaient partout la tête.

Lors du départ de Gordon, le Soudan égyptien était divisé en trois gouvernements: la province de l'Équateur, que Gordon avant de partir confiait à Emin-bey; la province de Bahr-el-Ghazal, où Lupton-bey remplaçait Gessi; le Darfour, que Slatin-bey était chargé d'administrer. Résuf-pacha était élu gouverneur général, avec Kartoum pour résidence.

En mai 1881, Mohammed-Ahmed, Soudanais, se proclamait Mahdi, dans l'île d'Abba, au milieu du Nil, un peu au-dessus de Kartoum, environ à la hauteur de El-Obeid, chef-lieu du Kordofan.

A la suite d'une victoire remportée sur les soldats égyptiens à sa sortie de l'île, il s'emparait de toute cette province. La ville du Caire était précisément en ce moment le théâtre de désordres provoqués par un pronunciamiento dirigé par Arabi-pacha, ce qui ne pouvait que favoriser les desseins du Mahdi. Celui-ci, après avoir été reconnu par presque toutes les populations et les tribus de l'empire du Soudan, se mettait en mesure de le conquérir en menaçant la ville même de Kartoum.

Au commencement de 1884, Gordon, cédant aux prières du gouvernement égyptien, arrivait au Caire et de là il pénétrait dans Kartoum, où il combattait en héros jusqu'au 26 janvier 1885. Ce jour-là, trahi par une partie de ses soldats, et Kartoum étant tombée au pouvoir des hordes ennemies, le général, couvert de blessures, rendait le dernier soupir. L'empire égyptien du Soudan avait pris fin.

Quelle était la situation des deux autres provinces séparées ainsi de l'Égypte et dans quelles conditions leurs gouverneurs se trouvaient-ils?

Le Darfour eut bientôt le sort du Kordofan. Lupton-bey, dès le mois de mai 1884, avait dû mettre bas les armes et se rendre aux rebelles qui le conduisirent dans le Kordofan et tout la

province de Bahr-el-Ghazal passait sous l'autorité du Mahdi. Quant à la province de l'Équateur, confiée à Emin-bey, son sort était bien différent. Mais le moment est venu de rappeler les précédents de l'homme, grâce auquel cette province a eu une destinée plus heureuse.

II.

Lorsqu'en 1874, Gordon prenait pour la première fois possession du gouvernement du Soudan égyptien, il avait amené avec lui, en qualité de médecin, le docteur Édouard Schnitzer, d'Oppeln, dans la Silésie prussienne. Ce dernier, arrivé dans le Soudan, s'engageait formellement au service de Gordon et prenait, à partir de ce moment, le nom de Emin-effendi. Chargé de missions très délicates auprès des rois de l'Ouganda (Mtesa) et de l'Ounioro (Kabarega) il réussissait pleinement à les persuader de s'allier avec l'Égypte. Il déploya dans ces circonstances et dans d'autres encore un talent d'explorateur vraiment remarquable, eu égard surtout à ses profondes connaissances scientifiques et il devint bientôt célèbre en Europe par ses correspondances avec le *Petermann's Mitteilungen* sur les pays qu'il avait visités.

Ayant pris, avec le titre de bey, la direction de la province de l'Équateur, il sut la gouverner en administrateur consommé, puisque sans grever les populations, dont il s'efforçait bien plutôt de développer l'amour pour le travail et l'esprit d'initiative, il avait pu retirer de sa province des recettes considérables pour le trésor égyptien.

Ce fut pendant son gouvernement que le capitaine Gaetano Casati, de Monza, arrivait dans l'Équateur. Ce dernier avait été envoyé, en 1879, dans la province de Bahr-el-Ghazal, comme correspondant du journal géographique l'*Esploratore* de Milan. En cette qualité, il avait parcouru les pays des Djours, des Denka, du Mombouttou où il réussissait à pénétrer dans la direction du sud-ouest plus avant que Schweinfurth, en arrivant jusqu'à Bakangai dans le pays de Niam-niam, complétant ainsi de ce côté les données que nous avions sur l'Afrique.

En 1883, par suite de la révolution du Mahdi, il était obligé de rebrousser chemin et de se diriger vers l'est, d'où il parvenait à

l'Équateur. Très bien accueilli par Emin, il se mettait à sa disposition à l'heure du danger qui ne tarda pas à sonner.

En effet, vers la fin de 1884, l'armée du Mahdi, après avoir soumis la province de Bahr-el-Ghazal, se dirigeait vers l'Équateur, mais elle était battue à Remio par Emin qui était courageusement accouru au-devant d'elle et qui restait ainsi maître de sa province; les mahdistes dès lors avaient cessé de le harceler.

Ce gouverneur, cependant, n'en restait pas moins privé de tout rapport avec le gouvernement égyptien, de toute communication avec le monde civilisé.

Un Russe, le docteur Junker, s'efforça, en conséquence, de rétablir ces relations que la guerre avait interrompues, dans le but surtout de faire savoir à tous qu'Emin et Casati vivaient encore et tenaient bon dans leur province. Si le nom de ce quatrième personnage de ce drame épique n'est pas, aujourd'hui, mis en relief autant que les trois autres, cela dépend du fait que ce voyageur a quitté la scène avant l'heure, mais dans le but d'en rendre le dénouement aussi heureux que possible.

Junker, de 1874 à 1877, avait déjà voyagé en Tunisie, dans la basse et haute Égypte, à Kartoum, dans le bassin du Sobat et dans celui de Bahr-el-Ghazal. Rentré en Europe, il en était reparti trois ans après pour Kartoum, afin de résoudre la question importante du cours de l'Ouellé, en faisant Ndovouma, dans le pays de Niamniam, le centre de ses explorations. Au sud, il atteignait le Bomokandi, un des affluents de la rive gauche de l'Ouellé; à l'ouest, il poussait jusqu'aux Randja et à l'est jusqu'au Mombouttou où il faisait la rencontre de Casati, à Tangasi. De là, vers le sud, il quittait le bassin de l'Ouellé pour pénétrer dans celui de l'Arouhouimi jusqu'au Népoko, affluent de ce dernier, puis il retournait aux Randja jusqu'à Ali-Kobo, sur l'Ouellé, mais les nouvelles fatales de Kartoum l'empêchaient de s'engager plus avant. La route du nord lui étant fermée par suite des événements successifs, il se dirigeait vers le sud, après six mois de douloureuses alternatives et, le 23 janvier 1884, il arrivait à Ladò, auprès d'Emin, avec lequel Casati se trouvait déjà.

Ils restèrent ensemble pendant deux ans, en se tenant prêts à repousser les Arabes et soumettant les indigènes révoltés. Afin de se procurer ce qui leur était nécessaire pour vivre eux et leurs soldats, ils s'appliquaient à exploiter les ressources du pays, soit en dirigeant des travaux agricoles et en cultivant les céréales et

coton, soit en enseignant à filer, à tisser, à tanner les peaux, à faire des souliers, à fabriquer du savon, des chandelles, etc. Emin transportait le siège de l'administration à Wadelai, plus au nord de Ladò et à peu de distance du lac Albert. Ses nombreux devoirs ne pouvaient l'empêcher de s'adonner à des travaux scientifiques, car il employait ses loisirs à préparer des mémoires topographiques, ethnographiques, climatologiques, à recueillir et à classifier des herbiers, à étudier des crânes d'homme et de chimpanzé, comme s'il avait non seulement l'espoir, mais la certitude de pouvoir communiquer un jour les résultats de ses études aux académies d'Europe.

En 1885, Emin et ses deux compagnons se décidaient enfin à sortir de l'isolement dont personne ne songeait à les délivrer, sans doute parce qu'on ignorait qu'ils y fussent renfermés. Casati devait rester avec Emin pour l'aider dans la défense et pour maintenir de bons rapports avec les peuplades limitrophes. Quant à Junker, il devait se rendre à Zanzibar par l'Ounioro et l'Ouganda. Le 2 janvier 1886, il quittait Wadelai et après avoir côtoyé le lac Albert dans toute sa longueur, il se dirigeait vers le sud-est en suivant la route qu'il avait décidé de prendre. Mais il rencontrait un obstacle insurmontable de la part de Mouanga, successeur de Mtesa, qui s'efforçait d'empêcher toute relation entre les blancs de son pays et ceux de l'intérieur et de la côte, car, à la suite des nouvelles qu'il avait reçues touchant les progrès des blancs dans la région du lac Victoria et du Zanzibar, ce roi nourrissait vis-à-vis d'eux une grande méfiance, craignant sans doute pour l'indépendance de son royaume. Il permettait, il est vrai, à Junker de résider à Roubaga, capitale de l'Ouganda, mais il repoussait avec fierté et même avec menaces toute demande ayant pour objet de poursuivre le voyage dans la direction de la côte, c'est-à-dire vers Zanzibar.

En dépit de cette attitude hostile, Junker réussissait à s'embarquer sur la rive septentrionale du grand lac africain, le lac Victoria, et il touchait à Msalala, sur la rive méridionale où il était accueilli par les missionnaires français et anglais qui y étaient établis et qui lui prodiguaient à l'envi les soins les plus affectueux. Grâce à eux, il pouvait faire parvenir à Zanzibar et de là en Europe, e première lettre qui soulevait le rideau qui cachait à tous les ux la scène où se jouait le grand drame équatorial. Cette mis-e n'était pas un récit mais un cri à la fois de détresse et de ven-ance : « Secourez Emin ! Une potence pour Mouanga ! » mais au

moins savait-on en Europe qu'Emin vivait encore. Junker arrivait dans les premiers jours de décembre 1866, à Zanzibar, non sans avoir dû lutter contre bien d'autres dangers, et de là il volait en Europe en faisant retentir toujours plus fortement son appel au secours et à la vengeance. Les dernières nouvelles qu'on avait reçues au sujet d'Emin et de Casati remontaient au mois d'avril 1882. Quatre années et demie de lugubre silence s'étaient donc écoulées depuis lors!

Certains Arabes qui faisaient le commerce de l'ivoire à Zanzibar avaient rapporté, il est vrai, que des hommes blancs, à la tête de quelques troupes, se soutenaient encore aux alentours du lac Albert; et sur des données aussi vagues on organisait, en août 1885, deux expéditions de secours: la première, guidée par le docteur Fischer, devait passer par Zanzibar; la seconde, sous la conduite du docteur Lenz, devait se diriger vers le Congo; mais ni l'une ni l'autre n'arrivèrent à destination. Fischer ne put aller au delà du lac Victoria; Lenz, une fois arrivé à Stanley-Falls, fut impuissant à réunir une escorte qui lui permît de traverser la région inconnue comprise entre cette localité et le lac Albert.

III.

Il ne s'agissait plus désormais d'une simple espérance, mais d'une certitude. L'Europe entière s'en était émue. Les différentes sociétés de géographie se mirent à étudier le moyen de répondre à l'appel de Junker; la société italienne, entre autres, nous nous le rappelons très bien, avait élaboré un plan d'expédition et en avait confié l'accomplissement au regretté Jacques Brazza, frère de Pierre. Mais elles furent toutes devancées par la société d'Édimbourg qui provoqua, en Angleterre, la constitution d'un comité promoteur présidé par M. Mackinnon, directeur de la *British-India Steam Navigation*, et qui contribua immédiatement pour une somme de 250,000 fr. Cet exemple trouva plusieurs imitateurs et les fonds ne tardèrent pas à être trouvés. Le gouvernement égyptien offrait une cor pagnie de soldats soudanais, Léopold, roi des Belges, garantiss la coopération de tous les fonctionnaires de l'État indépendant (Congo, le consul anglais à Zanzibar était chargé d'enrôler des sc

dats et des porteurs.... Mais quel était l'homme auquel l'Europe confierait la délivrance de ses fils héroïques? Henri Stanley fut désigné par un vote unanime. Il se trouvait aux États-Unis occupé à donner des conférences en faveur de la cause africaine, lorsque l'invitation lui parvint: il interrompit aussitôt ses *lectures*, et, sans aucun délai, partit pour l'Europe afin de retourner en Afrique; il arriva à Londres le 27 décembre 1886, et le 30 à Bruxelles.

Il s'agissait, avant tout, de déterminer la voie qu'il devait suivre. Il fallait choisir entre les quatre routes différentes qui conduisent à Wadelai: celle du nord qui était fermée par les Mahdistes, celle de l'est où se trouvaient les féroces Massai, celle du sud qui passait par l'Ouganda, et celle de l'ouest qui traversait des régions inconnues. Stanley se prononça pour cette dernière. A Londres on crut à une folie; des voyageurs très expérimentés comme Junker, Schweinfurth, cherchèrent à l'en dissuader, mais il triompha de toutes les objections, comme plus tard il devait vaincre tous les obstacles et l'itinéraire du Congo fut définitivement décidé. Ce que nous pourrions appeler l'état-major de Stanley se composait de huit Européens: le major Barthelot, le capitaine Nelson, le lieutenant Stairs, le médecin Parke, Jamiesson, Walker, Jephson et Bonny. Le 22 janvier 1887 ils quittaient Londres et le 22 février ils débarquaient à Zanzibar. Tout était prêt à leur arrivée: les provisions, les marchandises, les hommes; le bateau à vapeur *Madura* n'avait plus qu'à lever l'ancre pour transporter l'expédition à l'embouchure du Congo. Neuf Européens, soixante-trois Soudanais, six cent vingt-trois Zanzibariens, quatorze Somalis et une cinquantaine de domestiques des deux sexes composaient la caravane.

Stanley, cependant, retarda d'un jour son départ afin de traiter avec un singulier personnage et le gagner à ses desseins, en vue d'assurer le succès de l'entreprise, nous voulons parler de Hamed-ben-Mohamed, plus connu par son surnom de Tippo-Tip. Ce dernier est, depuis des années, l'homme le plus riche, le plus entreprenant, le plus redouté de l'Afrique centrale, depuis Manyéma (à l'ouest du lac Tanganika) jusqu'à Stanley-Falls; propriétaire de plantations considérables, maître d'une quantité innombrable d'esclaves, il est parvenu à s'emparer du monopole du commerce de l'ivoire; généreux avec les siens, sans pitié pour ses ennemis, il est devenu de fait, sinon de droit, le souverain de cette région immense. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait trempé lui aussi dans la traite

des esclaves et c'est pour ce motif qu'on voyait en lui un ennemi de l'État du Congo, depuis que la diplomatie avait assigné à ce dernier le territoire sur lequel ce personnage exerçait une influence irrésistible. Stanley parvint, dans les pourparlers qu'ils eurent ensemble à Zanzibar, à le persuader d'accepter une convention par laquelle Tippo-Tip reconnaissait la souveraineté de l'État du Congo et entrait à son service en qualité de commissaire de toute la région du haut Congo, au-dessus de son affluent, le Arouhouimi. Quant à l'expédition elle-même, Tippo-Tip s'engageait à l'escorter jusqu'à Stanley-Falls, où il l'aurait laissée afin de rassembler une troupe de six cents portefaix chargés de transporter la quantité considérable d'ivoire dont Emin, au dire de Junker, était possesseur. La conclusion de cette convention provoqua en Europe une grande surprise et de l'indignation au Congo où l'on avait de grandes préventions envers Tippo-Tip. Les faits ne devaient pas tarder à justifier l'opinion plus favorable que Stanley avait conçue à l'égard de cet homme.

Le *Madura* partit le 24 février après que Stanley et Tippo-Tip y furent montés; le 9 mars il doublait le Cap, et le 18 du même mois il jetait l'ancre devant Banana, à l'embouchure du Congo.

Le voyage de Banana au lac Albert peut être divisé en quatre longues étapes: la première jusqu'à Matadi, au pied des cataractes, par eau (180 kilom.); la deuxième, de Matadi à Stanley-Pool, par terre (340 kilom.); la troisième, jusqu'au confluent de l'Arouhouimi, par eau (2,200 kilom.); la quatrième jusqu'au terme du voyage, par terre (515 kilom. en ligne droite).

De Banana jusqu'à Matadi, on est encore en pleine civilisation; l'organisation politique, administrative et judiciaire du royaume du Congo y fonctionne d'une manière plus régulière que dans les autres contrées de cet État. Il y a une force publique de 2,000 nègres commandés par des officiers et des sous-officiers belges et une flottille de six bateaux à vapeur. Des villages assez grands se trouvent des deux côtés du fleuve, sur la droite: Banana, Boma (résidence du gouverneur de l'État) et Vivi; sur la gauche: Kissanga et Matadi. Un grand nombre de factoreries françaises, hollandaises, allemandes, portugaises, etc. s'élèvent au sein de ces villages et aux alentours. C'est à Banana que s'opéra le transbordement des hommes et des objets de l'expédition du *Madura* aux nombreux bateaux à vapeur appartenant les uns à l'État, les autres à des part

culiers qui les avaient loués. On arriva ainsi sans aucun incident à Matadi, le 20 mars, où on débarqua le jour suivant.

Matadi et Vivi gisent au pied de l'escalier continental suivant lequel, le sommet, formé par le noyau massif de l'Afrique, au sud du Sahara, s'abaisse par degrés jusqu'au petit socle constitué par la plaine qui côtoie le fleuve et qui, précisément dans cet endroit, s'étend dans la proportion indiquée jusqu'à Banana. Ce sont six ou sept terrasses énormes, enclavées l'une dans l'autre, et chacune desquelles a l'étendue d'une province et possède un fleuve dont les eaux viennent se réunir au collecteur commun, le Congo.

Ce dernier, qu'on nous passe l'expression, s'est taillé une série de marches découpées en degrés plus nombreux et plus bas par conséquent; de même qu'on peut voir dans l'enceinte d'une arène antique, au milieu des gradins élevés qui constituent les sièges des spectateurs, un escalier plus commode qu'on y a pratiqué pour passer d'une rangée à l'autre. C'est de cette manière que le Congo roule ses eaux depuis la sommité du gran plateau africain jusqu'à la plaine qui longe la côte et qu'il atteint après avoir fait trente-deux bonds formidables.

Qu'on s'imagine l'effet que doivent produire des sauts aussi prodigieux accomplis par une masse d'eau dont le volume n'est surpassé que par celui du Rio des Amazones! Ne dirait-on pas que la nature s'est efforcée de racheter en quelque sorte par ce spectacle sublime le caprice cruel d'avoir déroulé à travers l'Afrique un fleuve superbe, qui, avec ses nombreux affluents disposés d'une façon si remarquable, constituerait le meilleur système de voies naturelles, et de lui avoir donné un débouché qui l'empêche d'être un moyen de communication avec la mer et avec les autres parties du monde?

Aucun incident remarquable ne se produisit pendant que l'expédition gravissait la pente très raide qui conduit à Stanley-Pool et, le 27 avril, on saluait avec joie la surface étincelante de ce lac. Stanley-Pool est un autre centre de civilisation, car ses rives bornent, à gauche, l'État libre du Congo avec Léopoldville, et, à droite, la possession française de l'Ogouai avec Brazzaville. C'est dans ses eaux que viennent aboutir les bateaux à vapeur qui sillonnent tout le cours du grand fleuve et qui appartiennent à l'État ou à des par-
uliers.

Ce fut cette flottille qui transporta l'expédition de secours jusqu'à fluent de l'Arouhouimi, où eut lieu la première séparation. Le jor Barthelot continua à remonter le Congo avec son bateau,

pour accompagner et débarquer Tippo-Tip à Stanley-Falls; puis il redescendit afin de se réunir au reste de l'expédition qui avait déjà quitté le grand fleuve et était entrée dans l'Arouhouimi afin d'atteindre les cataractes de Yambouya où la quatrième phase du voyage devait commencer. Le 17 juin on jetait les ancres devant Yambouya: on se trouvait sur le seuil de l'inconnu.

Sur la carte de l'Afrique, entre les limites immédiates du Congo, savoir: de Niangoué à l'Arouhouimi au nord, les lacs Albert, Moutan-Nzige et Tanganika à l'est, la région occidentale de ce dernier lac au sud, le bassin de l'Ouellé au nord, on remarque un espace entièrement blanc, couleur funèbre pour la géographie, car c'est la confession symbolique de son ignorance.

Il fallait, pour parvenir jusqu'au lac Albert, traverser toute cette étendue et y dessiner des lignes et des points qui représentaient autant de dangers et de souffrances que personne jusqu'alors n'avait éprouvés et que personne ne pouvait prévoir.

Stanley, qui jusqu'à ce moment avait étonné son monde par son enjouement, l'émerveilla par son sang-froid dès qu'il se trouva en présence de l'inconnu fascinateur. Voici quel fut son plan: il établit un campement à Yambouya, avec des fossés, des palissades et des bastions et qui était destiné à servir de refuge au gros de l'expédition avec la plus grande partie de ses bagages jusqu'à l'arrivée des porteurs de Tippo-Tip, tandis que lui, Stanley, se rendrait au lac Albert avec une escorte de quatre cents hommes. Cette avant-garde était chargée d'indiquer, par des traces sensibles de son passage, la route que le reste de l'expédition devait suivre lorsque l'arrivée des porteurs lui permettrait de se diriger à son tour vers le lac Albert.

Le major Barthelot revint, le 22 juin, de Stanley-Falls où il avait débarqué Tippo-Tip et ce fut à lui que Stanley confia la garde et la direction du camp avant de quitter ce dernier, le 28 juin, pour se lancer dans l'inconnu.

Cette région mystérieuse ne tarda pas à se révéler sous un jour bien triste, horrible même, pour autant que nous pouvons en juger par les quelques détails qui sont contenus dans les lettres adressées par Stanley au comité promoteur de l'exposition et à la Société géographique de Londres.

Après une journée de marche, la petite troupe s'engagea dans une forêt dont l'étendue, au dire de Stanley, surpasserait celle de la France et de la péninsule ibérique ensemble. Il suffira de dire que cinq longs mois furent employés à la traverser!

On y rencontra des arbres de toutes les dimensions, enchevêtrés les uns dans les autres, quelquefois même les uns au-dessus des autres et au milieu d'eux, des buissons impénétrables entourés de lianes, de façon à former des barrières inextricables d'une épaisseur parfois de quelques kilomètres, où l'on ne pouvait s'avancer qu'à grands coups de serpette et de hache. Qu'on ajoute à cela une rosée suintant continuellement de cette végétation si fortement saturée d'humidité, et qui souvent se changeait en de vraies averses sous l'action des pluies. De toutes parts il n'y avait que de la boue et des bourbiers d'où s'exhalent des miasmes pestilentiels; des nuées de mouches et de papillons s'élevaient en tourbillonnant dès que la pluie cessait de tomber, et harcelaient les voyageurs qui ne faisaient ainsi que passer d'un tourment à un autre. Les singes poussaient leurs cris furieux ou moqueurs, les oiseaux gazouillaient leurs chansons étranges et plaintives, le sol tremblait au passage d'une troupe d'éléphants.... Mais ce qui était à craindre par-dessus tout, c'était la rencontre d'hommes qui apparaissaient tantôt sur un point tantôt sur un autre et dont les uns, grands et musculeux, semblaient être les chefs, tandis que les autres, bien plus nombreux, petits et malingres, paraissaient être leurs sujets. Ces derniers surtout, blottis derrière les troncs d'arbres, lançaient leurs flèches empoisonnées dont tous les traits, même légers, étaient mortels. Il est vrai que quelques coups de fusil suffisaient à mettre en fuite ces adversaires mystérieux, mais il fallait résister au hâle, au découragement, aux fatigues de toutes sortes, de façon à pouvoir être continuellement sur le qui-vive et empêcher l'ennemi de s'approcher par surprise. Des deux côtés du fleuve Arouhouimi, qui servait de guide aux voyageurs, les villages étaient très nombreux dans l'intérieur de la forêt; par contre, quelques rares villages s'élevaient au milieu d'éclaircies étroites que les indigènes avaient pratiquées à coup de hache, précisément dans le but d'y construire leurs chaumières. Les riverains cultivent le long du fleuve quelque petit champ de manioc, tandis que ceux qui habitent à l'intérieur sont presque exclusivement chasseurs.

Les naturels du pays montrèrent, en grande partie, une hostilité acharnée; quelques-uns, cependant, attirés par les cadeaux et l · l'affabilité de Stanley, se familiarisèrent jusqu'au point d'apporter (s vivres pour la caravane. Ce voyage s'accomplissait ainsi au s n d'alternatives de conditions plus ou moins favorables. Le mois (ctobre fut la période la plus critique pour les voyageurs, car ils

durent traverser un pays entièrement dévasté par les négriers, où ils ne trouvèrent, pour apaiser leur faim, que des fruits sauvages et des champignons.

Dès les premiers jours du mois d'août, la dyssenterie avait exercé ses ravages dans les rangs de la petite expédition et la mortalité y avait été en augmentant. Plusieurs hommes de l'escorte l'avait désertée pour se réunir à une caravane de négriers qui avait été rencontrée le dernier jour de ce même mois. De sorte que le nombre des voyageurs qui, au commencement, s'élevait à trois cent quatre-vingt-huit, n'était plus, le 14 septembre, que de deux cent soixante-six, et, le 12 novembre, il se réduisait à cent soixante-quatorze !

Le 1er décembre, après cent soixante jours de voyage, Stanley put enfin sortir de la forêt, mais, pour traverser la contrée qui la sépare du lac, il dut livrer un vrai combat avec les naturels du pays. La pente que l'on devait gravir devenait toujours plus pénible. Stanley prédisait toujours l'approche du lac qui devait être le terme de tant de dangers et de tant de souffrances, mais le lac si ardemment désiré n'apparaissait pas. Le 13 décembre, l'abattement et la consternation se peignaient sur tous les visages. De même que Colomb avait promis à ses matelots révoltés, la nuit du 12 octobre 1492, que la terre apparaîtrait le lendemain, Stanley assura ses compagnons découragés, à une heure du matin de ce même jour 13 décembre, que, après avoir atteint une dernière colline qui s'élevait devant eux, ils verraient, depuis son sommet, la surface scintillante du lac. On ne lui répondit que par un murmure accusateur. Mais à une heure de l'après-midi, comme autrefois sur la *Pinta* on avait crié: *Terre! terre!* le cri de: *L'eau! l'eau!* fut poussé avec enthousiasme sur la crête des Montagnes Bleues.

C'était le lac Albert qui déployait sa nappe d'eau azurée et miroitante sous les rayons ardents du soleil tropical. Ici encore, les plus mutins furent ceux qui témoignèrent avec le plus d'élan leur enthousiasme. Ils se jetèrent aux pieds de Stanley, les embrassèrent même, en le suppliant d'oublier leurs murmures et leur incrédulité; leur admiration pour celui qui les avait amenés à bon port tenait du délire, allait presque jusqu'à l'adoration, comme s'il s'agissait d'un être surhumain. Après avoir ainsi donné libre co
à leurs transports, ils descendirent tous de la montagne jusq
proximité du lac où ils s'arrêtèrent.

Sur ces entrefaites, Emin et Casati avaient été informés par d

lettres de Zanzibar arrivées à destination, de l'organisation d'une expédition de secours conduite par Stanley. Mais à l'arrivée de ce dernier à Kavalli, sur la rive méridionale du lac Albert, par une suite de circonstances qu'il serait peu intéressant et trop loug de raconter, ils se trouvaient encore à Wadelai. Stanley, convaincu que l'attente serait trop longue, remonta sur les Montagnes Bleues et construisit à Bodo, sur le haut Arouhouimi, un camp fortifié destiné à servir de refuge à tous les malades et à ceux qui étaient restés en arrière pendant le voyage. Mais il tomba lui-même gravement malade d'une gastrite, et il dut passer dans cet endroit un mois entier, réduit à l'inaction. Grâce à sa constitution de fer, Stanley put surmonter la violence du mal et, une fois rétabli, il retourna au lac avec une escorte de cent quarante hommes, laissant à Bodo Nelson avec quarante-trois autres hommes auxquels devaient bientôt s'ajouter les convalescents et les traînards que Stairs était chargé de ramener. Le 21 avril, Stanley se trouvait de nouveau sur la rive du lac où l'attendait une lettre d'Emin qui arriva enfin avec Casati, le 29 du mois, tous deux sains et saufs, sur le *Khèdive*, un des bateaux à vapeur de Wadelai.

Emin, toutefois, hésitait à abandonner la province qu'il avait conservée pendant six ans à la civilisation, et demandait un certain temps pour réfléchir. Ce délai permettait à Stanley d'exécuter le dessein qu'il avait formé, c'est-à-dire, de retourner à Yambouya afin de se rendre compte de la situation de ceux qu'il avait laissés dans le camp fortifié, et en particulier de ce qui avait pu retenir le major Barthelot et les porteurs de Tippo-Tip lesquels, malgré les instructions reçues, n'étaient pas venus le rejoindre par l'Arouhouimi. Aussi, après avoir laissé Jephson avec treize Soudanais auprès d'Emin, il repartit le 25 mai pour refaire le terrible voyage de Yambouya lui seul, blanc, avec une faible escorte et soixante porteurs qu'Emin lui avait procurés. Il retraversa cette forêt immense et terrible, et arriva au camp le 16 août, aprés quatre-vingt-deux jours seulement de marche et n'ayant perdu que trois hommes. Il trouva le camp dans un état de désorganisation complète; des cinq Européens qu'il y avait laissés il n'y en avait plus qu'un, Bonny. Le m[illegible]que de tact et d'habileté du major dans ses rapports avec les n[illegible]es avait été la cause de ce désastre. Il ne sera pas inutile d[illegible]aire remarquer ici que Stanley se distingue particulièrement p[illegible] sa connaissance approfondie du cœur des nègres et par l'adresse c[illegible]ommée avec laquelle il sait en faire jouer les ressorts les

plus cachés; il sait à la fois se faire aimer et craindre par eux, leur donner un ordre, leur imposer silence au moment voulu et provoquer chez eux, lorsqu'il le juge opportun, la joie la plus vive, en donnant même le signal de leurs danses frénétiques. Tandis que, Barthelot, avec sa raideur constante, sa sévérité et ses manières peu courtoises s'était rendu antipathique à ses subordonnés et attiré la haine de tous les habitants des villages environnants, qui ne s'approchaient plus du camp pour y échanger leurs marchandises, — ce qui fit cruellement souffrir de la faim ceux qui s'y trouvaient. Les porteurs envoyés par Tippo-Tip étant arrivés avec un retard d'une année environ, le gros de l'expédition ne put se mettre en marche pour l'Arouhouimi qu'au mois de juin 1888. Des deux cent cinquante-sept hommes dont l'expédition se composait lors du départ de Stanley, il n'y en avait plus que cent quarante-cinq. Deux blancs seulement se trouvaient parmi eux, Jamieson et Bonny; Rose Trupp et Ward étaient partis pour le bas Congo, le premier à la suite d'une grave maladie et le second afin d'informer le comité de Londres de l'état des choses.

Le 18 juillet, le campement était mis en émoi par un événement des plus graves. Le soir de ce jour, le major avait rejoint le camp, à Banalya, après une petite excursion jusqu'aux Falls, et ayant trouvé son monde qui chantait et dansait bruyamment il s'était fortement irrité et avec force menaces il avait exigé et obtenu le silence. Le charivari ayant recommencé le matin, il était sorti furieux de sa tente et ayant vu une femme qui chantait, il l'avait apostrophée avec violence, menaçant de la battre, lorsqu'un coup de fusil tiré par le mari de cette femme, un des porteurs de Tippo-Tip, l'avait étendu raide mort. Il est impossible de décrire la confusion, la panique qui en résulta. Les nègres, épouvantés, fuyaient de tous côtés. C'est alors que Jamieson était parti pour Stanley-Falls, afin de combler les vides que cette désertion avait causés, en laissant Bonny seul à la tête de la caravane où ce dernier parvenait, non sans peine, à rétablir la discipline. Le 17 août, Stanley arrivait, apprenait ce qui s'était passé et constatait qu'il ne restait que soixante-onze hommes seulement, dont cinquante-deux à peine étaient en état de supporter le voyage, des trois cent soixante-cinq qu'il avait laissés à Yambouya. C'est alors qu'il é vit en Europe une lettre datée de Banalya et qui ne devait a ver à destination qu'en décembre de la même année. Cette mis coupait court à tous les bruits sinistres qui avaient été répan

sur la mort du célèbre voyageur et auxquels l'absence de nouvelles qui durait depuis quinze mois donnait une certaine autorité.

Après avoir reconstitué sa caravane composée de trois cent cinquante hommes, Stanley se mit en marche avec tous les bagages de l'expédition, dans la direction de la forêt immense qu'il allait traverser pour la troisième fois, avec plus d'énergie encore que la première, car il en connaissait maintenant tous les dangers et toute l'horreur mystérieuse. Et ce courage indomptable que la connaissance des difficultés et des périls ne faisait qu'accroître, ne l'abandonna pas un instant pendant ce troisième voyage qui devait être plus pénible que les deux autres. La petite-vérole, en effet, décima ses porteurs; des contrées entières ayant été dévastées par les négriers, la disette atteignit son apogée: « Dans toute ma carrière africaine, s'écrie Stanley, je ne me suis jamais trouvé en présence de privations aussi absolues. » Le 9 décembre, en effet, il dut faire halte et envoyer un détachement à la recherche des vivres vers un village populeux qu'il savait être proche. Mais après une semaine d'attente, ne voyant arriver personne et les gens de son escorte commençant à tomber cà et là d'inanition, il alla, suivi des plus valides, au-devant des pourvoyeurs dont plusieurs étaient tombés en chemin, morts d'inanition. Il rencontra, le lendemain, les survivants avec d'abondantes provisions: ces canailles, après avoir apaisé leur faim, se dirigeaient vers le camp sans se presser. Stanley y retourna en grande hâte en apportant, avec les vivres, la vie et la joie à ses compagnons désespérés, dont vingt et un, cependant, avaient déjà succombé. Il arriva le 19 décembre à Bodo, où il trouva tout en ordre, mais sans pouvoir s'y procurer aucune nouvelle d'Emin, de Casati et de Jephson, ce qui le jeta dans une grande anxiété. Il poussa alors jusqu'à Goviras où il reçut les correspondances d'Emin et de Jephson avec des détails sur les graves événements qui s'étaient passés durant son absence. Il est nécessaire que nous nous arrêtions quelque peu sur ces détails, d'autant plus qu'ayant été appréciés diversement par les trois héros de notre récit, ils ont provoqué parmi ces derniers quelque dissentiment et ont été l'objet de bien des rumeurs et d'interprétions malignes de la part de certains journaux européens.

Il paraît que l'autorité d'Emin, pendant les années où il se ouva isolé à la tête de la province équatoriale, était plus appante que réelle, ou, pour mieux dire, elle ne s'exerçait pas sur s soldats d'une manière directe, mais par l'intermédiaire des of-

ficiers égyptiens, auxquels il ne pouvait désormais donner des ordres que sous forme de conseils ou de prières.

Lorsque, sur la nouvelle de l'arrivée de l'expédition de secours, Emin était parti pour le lac Albert, ses officiers s'étaient révoltés sous prétexte qu'il voulait les abandonner. Emin n'en avait rien dit à Stanley, espérant que son retour à Wadelai aurait eu pour effet d'y rétablir l'ordre. Mais, au contraire, la sédition y éclata de plus belle; Emin et Jephson furent aussitôt chargés de chaînes et jetés en prison. Sur ces entrefaites, une armée mahdiste apparaissait à Ladò et après avoir assailli la station de Réjaf s'en emparait et y massacrait toute la garnison. On apprenait, peu de temps après, que les Bari s'étant soulevés s'étaient unis aux mahdistes.

Le danger imminent qui menaçait toute l'armée égyptienne fut le salut des prisonniers, qui bientôt furent délivrés; on replaça Emin à la tête de ses troupes et les mahdistes furent immédiatement mis en déroute, à Dufilé, d'où ils se retiraient à Réjaf, en attendant des secours de Kartoum.

Stanley écrivit depuis Kavalli, où il était arrivé le 19 janvier 1889, à Jephson en lui ordonnant de revenir immédiatement et de supplier Emin de mettre fin à ses hésitations pour se rendre lui aussi à Kavalli, d'où, en abandonnant les soldats rebelles on gagnerait la côte de Zanzibar. Il ajoutait dans cette lettre que, quant à lui, il était décidé à accomplir sa mission telle que le comité et le Khédive l'avaient formulée, savoir, de porter à Emin des munitions suffisantes pour lui permettre de retourner en Europe, mais que si ce dernier préférait rester dans sa province ce serait sous sa propre responsabilité.

Jephson rentra à Kavalli le 6 février, Emin et Casati y arrivèrent le lendemain et peu après on y reçut la nouvelle que la rébellion avait éclaté de nouveau. Malgré cela, Emin pria Stanley de retarder le départ d'un mois, afin que les soldats qui lui étaient restés fidèles eussent le temps de le rejoindre. Stanley acceda à sa demande, en prolongeant même de douze jours ce délai et le départ fut fixé au 10 avril. Selim bey fut envoyé dans la province pour en régler l'évacuation; on reçut de lui, un mois aprés, une lettre annonçant qu'il était encore à Dufilé, occupé à rassemb ceux qui voulaient partir, dont il avait expédié déjà un petit tachement à Tunguru. Avec cette lettre il s'en trouvait une au d'un officier rebelle qui faisait acte de soumission et priait Sta de le recevoir dans sa caravane. Sur ces nouvelles qu'il jugea

courageantes, Emin demanda encore un délai de trois mois. Stanley réunit alors tous les blancs qui faisaient partie de l'expédition (Stairs, Nelson, Parke, Jephson et Bonny), leur exposa la situation et demanda leur avis. Emin et Casati assistaient à ce conseil; ils s'y montrèrent inspirés, le premier, par le sentiment — « il lui en coûtait trop, disait-il, de se détacher de la province qu'il avait défendue pendant tant d'années » — et le second, par l'esprit militaire — « un officier, objectait-il, ne pouvait sans lâcheté abandonner ses soldats. » Mais Stanley, avec une logique serrée raisonnait de la manière suivante: « Toute l'armée d'Emin, faisait-il observer, a été informée du but de l'expédition et invitée à partir pour le Zanzibar, depuis le mois d'avril 1888: elle a répondu en se soulevant en masse contre son chef, qui voulait l'y conduire. Nous avons, neuf mois après, renouvelé l'invitation et retardé à cet effet le départ de quarante jours et plus: les soldats ont riposté par une nouvelle révolution. On nous demande maintenant un nouveau délai de trois mois; or, il y a de très fortes raisons de croire qu'on veut attaquer l'expédition par surprise pour s'emparer de ses munitions et de ses vivres. En de telles circonstances, pouvons-nous accorder ce délai? » Les membres du conseil répondirent par un refus unanime. Alors Stanley dit à Emin: « Pacha, voici ma décision: nous partirons le 10 avril. » Emin céda, mais Casati conservait ses scrupules que Stanley s'efforça d'étouffer en lui faisant remarquer que les Égyptiens avaient rompu par leur rébellion l'engagement que général et soldats sont tenus de tenir réciproquement. Les choses en étaient là, quand les Égyptiens qui s'étaient réunis déjà près du camp, essayèrent, une nuit, de l'attaquer. Une déloyauté aussi grande et le péril commun dissipèrent tous les doutes. Stanley offrit encore aux Égyptiens de les conduire sains et saufs avec leurs femmes et leurs enfants, tout en menaçant de les écraser au moindre indice de révolte.

C'est ainsi que le 10 avril 1889 on leva le camp de Kavalli et on commença à opérer cette retraite célèbre que Wauters a jugée avec raison plus extraordinaire que celle des dix mille décrite par Xénophon. La caravane se composait de cinq cent cinquante personnes de la suite de Stanley, de six cents appartenant à celle d'Emin et de trois cent cinquante porteurs indigènes; en tout quinze cents personnes dont deux cent soixante-onze femmes et soixante-quatorze enfants.

Mais voici que deux jours seulement après le départ, Stanley

retomba malade et si gravement qu'on désespéra presque de sa vie; cet incident douloureux nécessita un arrêt de vingt-huit jours dont les Égyptiens profitèrent pour se soulever de nouveau. Une fois rétabli, Stanley fit juger et exécuter le chef de cette sédition; puis, afin d'éviter l'Ouganda que l'on ne pouvait traverser sans combattre, il se dirigea vers le sud. Il parcourut toute la vallée du Semliki, entre les lacs Albert et Moutan-Nzige, pays inconnu où il s'arrêta quelque temps afin de faire quelques explorations géographiques et même l'ascension du Ruvenzori. Il contourna ensuite vers le nord le second lac à Unyampaka, puis se dirigea vers le sud-est pour rejoindre, à travers le plateau de l'Ankori et du Karagoué, les rives méridionales du lac Victoria. Mais cette terrasse de l'Ankori, exposée au soleil équatorial de juillet et balayée par des vents relativement très froids, risqua de devenir fatale aux voyageurs et fut l'étape la plus pénible de cet exode à la fois grandiose et terrible. Cent quarante et une personnes succombèrent aux fièvres et à la dyssenterie qui marquèrent tristement cette traversée, — la dernière qui pût présenter de sérieuses difficultés. Tous, même Emin et Casati, payèrent leur tribut à ces deux fléaux, à l'exception de Stanley qui se soutenait sur ses jarrets d'acier, « en sentant, — ce sont ses propres expressions, — le poids de tout ce monde qui pesait sur ses épaules. » Enfin, le 5 août, Kafourro dans le Karagoué fut atteint, où l'expédition fut cordialement accueillie et fêtée par les habitants et où elle put se reposer quelque peu de ses fatigues et se remettre de ses souffrances. Elle traversa ensuite l'Ousinja, au sud du lac Victoria, le plus grand des lacs africains, où l'on fit d'autres découvertes géographiques remarquables. Après s'être remise en route, Stanley dut combattre pendant quatre jours contre les Warafoura qui accouraient de toutes parts pour assaillir les Égyptiens. Le 11 novembre il parvint à Mpouapoua et enfin, le 5 décembre, deux cent soixante-quatre jours après avoir laissé Kavalli, l'expédition faisait son entrée triomphale à Bagamoyo.

Telle fut cette entreprise qui restera mémorable à travers les siècles et que même un récit aussi incolore et aussi précipité que le nôtre ne saurait diminuer.

Les publications du docteur Junker montrent que non seu ment la géographie, mais les sciences physiques et sociales béné cieront considérablement de ce voyage extraordinaire.

Les commentaires mêmes nous paraissent de trop; qu'il n

soit permis seulement de signaler brièvement les importants problèmes géographiques dont cette expédition mémorable nous a fourni la solution, bien que nous ne possédions encore à ce sujet que les quelques données qui se trouvent dans les lettres de Stanley.

Il y avait, tout d'abord, au sujet de l'Ouellé, dont Schweinfurth avait exploré le cours supérieur dans le Mombouttou, trois opinions diverses émises par trois célèbres explorateurs: Schweinfurth soutenait qu'il s'agissait du Chari, affluent du lac Tsad; Nachtigal penchait pour le Binoué, affluent du Niger; Stanley enfin se prononçait pour l'Arouhouimi. Les cartes et les atlas les plus autorisés représentaient ce fleuve selon l'une ou l'autre de ces hypothèses. Le *Hand-Atlas* de Stiener et le *Royal-Atlas* de Johnston, ainsi que la *Wand-Karte* de Kiepert indiquent le Chari; Chavannes, par contre, avait choisi l'Arouhouimi. Maintenant, après les explorations de Junker et de Casati dans le bassin de l'Ouellé et depuis que Stanley a suivi tout le parcours de l'Arouhouimi, il est certain que l'Ouellé n'est autre que le cours supérieur du plus grand des affluents de droite du Congo, c'est-à-dire de l'Oubangi.

Le deuxième résultat important est la découverte complète et définitive des sources du Nil, par la connaissance que l'on a acquise de la vraie situation des montagnes de la Lune qui après avoir été, pour ainsi dire, promenées de çà et de là à travers l'immensité africaine ont enfin retrouvé leur place. Nous disons retrouvé, car cette place est précisément celle qui leur avait été assignée par les géographes anciens. La mappemonde de Ptolémée indiquait sur le même parallèle deux grands lacs où plusieurs fleuves venaient se jeter; chacun des lacs donnait naissance à un émissaire qui venait aboutir à un troisième lac commun d'où sortait le Nil en un seul lit; entre les lacs s'élevaient les montagnes de la Lune. Eh bien! sauf l'exactitude précise des positions et des dimensions, après la découverte du Semliki qui porte les eaux du Moutan-Nzige au lac Albert, cette esquisse s'est trouvée correspondre à la réalité. Les deux lacs qui sont le centre de toutes ces diramations sont le Victoria et le Moutan-Nzige; l'émissaire du premier est le Somerset, celui du second est le Semliki qui se réunissent au lac Albert. Le groupe considérable du Gordon Bennet et du Ruvenzori qui s'élève entre ces lacs sont les montagnes de la Lune sur le sommet desquelles scintillent les neiges équatoriales.

La troisième découverte est celle de la vraie configuration du

lac Victoria, au sud-ouest. Stanley en avait côtoyé les bords en 1876 dans tout leur circuit et avait indiqué comme rivage au sud-ouest une âpre chaîne montueuse qui a été en effet dessinée sur toutes les cartes géographiques. Mais après avoir retraversé dernièrement l'Ousinja pour retourner à la rive sud du lac Victoria, il a pu s'assurer que cette chaîne de montagnes n'était autre qu'une suite d'îles rocheuses, au delà desquelles le grand lac étend de nouveau sa nappe immense dans un périmètre de dix mille kilomètres carrés.

C'est ainsi que la carte de l'Afrique a pu être complétée et corrigée pour ce qui regarde l'immense espace qui de l'Ouellé va au lac Tanganika, à partir des lacs nilifères jusqu'au Congo.

C'est là la récompense la plus précieuse que ces quatre voyageurs, vraiment célèbres, puissent ambitionner, celle qui répond le mieux à leur conscience élevée, savoir, la satisfaction, la joie, bien légitimes, d'avoir contribué au progrès universel, en lui indiquant de nouveaux champs, de nouveaux buts d'activité, et lui créant de nouveaux débouchés, où il puisse poursuivre sa parabole ascendante, son évolution naturelle.

Ah certes! à une époque où le plus grand nombre donne un spectacle aussi écœurant, et où certains doctrinaires fondent sur nos instincts les plus dégradants la nécessité de revenir aux origines, bestiales d'après eux, de l'espèce humaine; à une pareille époque, disons-nous, l'exemple du petit nombre d'hommes qui établissent sur les tendances nobles de notre esprit leur foi sincère dans le développement de la famille humaine, est bien propre à nous encourager et à nous soutenir. Lorsqu'on se trouve en présence du matérialisme moral et de l'égoïsme sensuel qui se croient triomphants, il est bon de pouvoir s'écrier :

— L'idéal n'est pas mort!

PHILIPPE PORENA.

UN COUP D'ŒIL

SUR LA QUESTION IRLANDAISE[1]

Depuis quelques années surtout, la question irlandaise s'impose plus que jamais à l'attention des hommes d'État britanniques. Tous reconnaissent que la situation présente est anormale et qu'elle ne peut durer. Je n'excepte même pas le cabinet actuel, car bien que lord Salisbury prescrive en public vingt années de coercition comme remède souverain aux maux de l'Irlande, il paraît cependant que les trois années qui viennent de s'écouler n'ont pas produit le résultat qu'on en attendait. Par conséquent, les sages de Downing Street en sont à deviser sur un projet qui permettra, pour quelque temps du moins, de jeter de la poudre aux yeux des étrangers: le mystérieux « Projet de loi pour l'achat des terres » dont on ne connaîtra la teneur qu'à l'ouverture du parlement. Je dois avouer toutefois que « ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille. » L'Irlande a souffert trop longtemps de cette politique de bâton et de gigot, pour que l'on puisse raisonnablement fonder des espérances sur un projet qui plane encore dans le vague de l'inconnu.

---

[1] Ayant fait de la *Revue Internationale*, ainsi que l'annonçait notre préface du 15 janvier, une tribune ouverte à la discussion de toutes les opinions, nous accordons volontiers l'hospitalité de nos pages à cet article qui nous arrive de Dublin. Suivant ce que nous avons également écrit d[illegible]s notre préface du premier numéro de l'année, nous laissons la respons[illegible]lité de l'article à son auteur qui, bien que ne signant que de ses init[illegible]es, nous a autorisés à révéler son nom tout entier, si la demande nous e[illegible]tait faite.

N. DE LA DIRECTION.

Et d'ailleurs la question irlandaise ne se compose pas de la seule question agraire. Nombreuses et profondes sont les blessures qui saignent au cœur d'Érin. En ce siècle que l'on a appelé le siècle de lumière et de liberté, le bélier du moyen-âge sous la protection de la police, et souvent, helas! des baïonnettes anglaises, a renversé la demeure du paysan irlandais parce qu'il ne pouvait payer le dernier sou d'une rente exorbitante: on a défendu au peuple de s'assembler, et si un « leader » a osé adresser à la foule une parole d'avis, de consolation ou d'espérance, c'est à coups de bâton que l'on a dispersé le peuple, que dis-je? à coups de carabine quelquefois, et les rues de Youghal et de Mitchelstown sont encore marquées de la tache de sang: paysans, journalistes, deputés, prêtres ont été entassés en prison, et le cadavre de John Mandeville proclame assez haut le traitement qu'ils y ont subi. On s'est fait une étude d'insulter au sentiment d'une nation tout en faisant fi de ses intérêts et en proclamant la suprême sagesse de la règle de fer.

Un tel régime serait plus que suffisant pour exaspérer le peuple irlandais et le pousser à quelques-uns de ces actes de désespoir qui assombrissent plus d'une page de ses annales. Mais non: il peut souffrir patiemment ces derniers outrages d'un pouvoir qui s'en va, l'avenir lui appartient: le parti libéral est lié à sa cause et nous avons tout lieu de croire que le triomphe du « Home Rule » n'est pas loin.

Ce projet a été fortement, j'allais dire vicieusement attaqué. Les chambres anglaises l'ont rejeté une fois et un appel au peuple a confirmé le rejet. Mais rien n'ouvre les yeux comme l'expérience; les Anglais sous ce rapport se sont trouvés être de la même nature que le commun des mortels. Il n'est pas difficile pour l'observateur impartial de découvrir la signification du mouvement qui s'opère aujourd'hui dans les masses: « The rising tide is with us, » disait Gladstone, et l'œil d'aigle du « grand vieillard » ne l'a pas trompé.

J'ai volu mettre sous les yeux des lecteurs de la *Revue Internationale* quelques-unes des causes qui rendent le « Home Rule » nécessaire. Ce résumé sera sans doute imparfait et court; j'ose espérer toutefois qu'il permettra de comprendre pourquoi nous demandons si fort l'administration de nos propres affaires.

I.

La question agraire est celle qui attire d'abord notre attention et c'est aussi la plus importante. Les autres sont plutôt des difficultés créées par un gouvernement de coercition dans le but de donner une apparence de justice à sa conduite; elles disparaîtront avec leur cause. La question agraire concerne le bien-être de tout le peuple et rien ne sert de nier, comme on va le voir, la nécessité d'une réforme radicale.

Le système de la tenure des terres en Irlande est basé sur le principe de la double propriété: il y a l'intérêt ou la propriété du landlord, et l'intérêt ou la propriété du tenancier: le premier possède la rente à acquérir, le second le « dominium utile » de la ferme. Généralement ces intérêts sont à peu près d'égale valeur; souvent l'intérêt du tenancier l'emporte: et nous en avons le témoignage du solliciteur-général pour l'Irlande, l'hon. M. Madden, dans un discours à la Chambre des communes en novembre 1886: « Toute personne, dit-il, qui s'entend quelque peu aux affaires d'Irlande, sait que l'intérêt du tenancier dans un grand nombre de cas excède celui du landlord. »

La conduite du gouvernement vis-à-vis de l'un et de l'autre n'a pas toujours été d'accord avec ce fait. L'intervention officielle a été toute en faveur d'un parti: le ministère tory a fait sienne la cause du propriétaire irlandais contre son tenancier; l'acte de coercition a été voté dans le but évident et à demi avoué de rendre aussi facile que possible la collecte des rentes exorbitantes. Toute la machine gouvernementale de Dublin Castle a été mise au service du « rack-renter: » la loi elle-même s'est faite l'humble esclave de ce personnage qui est la gangrène de la plaie de l'Irlande.

Le rapport de la commission Cowper, paru en mars 1887, révéla un état de choses révoltant. Les dépositions devant la Commission ne sont pas sans intérêt même aujourd'hui: elles nous laiss[ent] voir que ce n'est pas sans connaissance des faits que le [go]uvernement actuel s'est engagé dans la voie qu'il poursuit en[cor]e avec une ardeur réellement digne d'une meilleure cause.

[U]n officier du gouvernement, sir Redvers Buller, dépose:

« .... La majorité des tenanciers désirent payer leurs rentes, et, quand ils ont pu le faire, ils les ont payées; mais les rentes sont trop élevées, je suis d'avis qu'elles sont trop élevées.

« *Le président*. Vous êtes d'avis qu'elles sont trop élevées?

« *Sir R. Buller*. Oui, je le suis. »

M. M. Carthy, maintenant l'un des commissaires chargés de l'administration de l'« acte pour l'achat des terres, 1887, » dit à son tour:

« Dans le cours de mon expérience comme juge administrant le « land act » de 1881 dans les comtés de Mays, Kerry et Clare, j'ai trouvé que les rentes exorbitantes prévalaient à un point simplement révoltant » (simply shocking).

Pour donner une idée de la signification du mot « rack-rent, » quatre tenanciers de lord Castletown étaient chargés respectivement de la façon suivante: 10 liv. st., 28 liv. st., 478 liv. st. et 74 liv. st. La Commission trouva que le landlord ne pouvait exiger plus de 5 liv. st., 13 liv. st., 330 liv. st. et 47 liv. st. Et la rente d'un tenancier de sir A. C. Weldon, marquée liv. st. 108. 15. 2, fut jugée raisonnable à 58 liv. st.

Le cours des ans n'a changé ni les hommes ni les choses.

Le 23 janvier de l'an de grâce 1890, on a pu voir les décisions suivantes données à New-Castlewest par le sous-commissaire du « land act » de 1887, M. James Green:

Landlords	Tenanciers	Rente exigée	Rente fixée par la cour
N. M. Darcy	Mary Sheahan	Liv. st. 49. 17. 6	Liv. st. 20
Id.	M. Sheahan .	» 25. 19. 0	» 11
Juge Ferguson (de la cour de comté).	James Liston .	» 130. 13. 4	» 67
Id.	John Liston .	» 20. 00. 0	» 12

Mais l'on ne nous dit pas depuis combien d'années cette rente excessive a été chargée, et j'aimerais bien à savoir si ce représentant de la justice, de l'équité, de la moralité, dont les rentes ont été réduites de 50 pour cent va rembourser à ses tenanciers ce qu'il leur a injustement arraché depuis nombre d'années.

Mais peut-être ma curiosité est-elle indiscrète!

A la vue de ces réductions, il paraîtra sans doute paradox[illegible] quelques lecteurs de dire que le gouvernement marche bras des[illegible] bras dessous avec les landlords. Mais prenez garde, « tout ce reluit n'est pas de l'or. » Le sous-commissaire n'est pas le gou[illegible]

nement, et d'ailleurs ne faut-il pas de temps à autre quelques petites sévérités pour donner le change au public ou au moins à ses amis? Pour que les décisions des sous-commissaires soient valides, elles doivent être approuvées par les commissaires chargés de l'administration de l'acte de 1887. Ces trois messieurs ont, de leur bureau, la haute-main sur les sous-commissaires qui parcourent le pays; et lorsque les décisions de leurs inférieurs (décisions basées sur l'expérience personnelle) ne sont pas de leur goût ou n'entrent pas dans les vues du gouvernement, ils n'hésitent pas à les annuler ou à les remanier comme bon leur semble. Ce triumvirat me paraît être un instrument très utile dans les mains du gouvernement. Si le ministère veut prouver, par exemple, que l'Irlande a été très prospère sous le régime paternel de la coercition, il n'a qu'à presser un peu sur les commissaires, et aussitôt un rapport paraît haussant les rentes en moyenne de 15 pour cent, comme cela vient d'arriver inopinément dans le rapport issu au commencement de janvier. Cette hausse est basée sur le prix moyen du bétail, des grains, des instruments aratoires, etc., en un mot de tout ce qui est nécessaire pour l'aménagement d'une ferme et sur l'*augmentation* de la *valeur des denrées,* de sorte que là où la pomme de terre, par exemple, serait le produit principal, le manque de la récolte de ce tubercule en en doublant ou en triplant le prix, doublerait ou triplerait la rente. N'est-ce pas superbe?

Le gouvernement tory, fidèle à sa tradition d'ôter d'une main ce qu'il a été obligé de donner de l'autre, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour réduire à néant l'acte de 1887 concernant les terres. Il manquait à ses principes en donnant à la Commission le pouvoir de toucher aux rentes; mais il voulut rendre nul ce que le cri de la conscience publique le forçait d'accorder, et il y réussit à merveille. Il donna l'autorité nécessaire pour réduire les rentes exorbitantes, mais refusa celle de toucher aux arrérages. Je cherche encore en vain la logique de ce raisonnement. D'ailleurs je crois que le gouvernement Salisbury ne se souciait guère de la logique. Il lui fallait avant tout se tirer d'affaire, et ensuite laisser la plus grande latitude aux landlords. Et voici comment:

Le tenancier, écrasé sous le fardeau d'arrérages accumulés d'année en année par une rente excessive, se trouve complètement à la merci de son landlord. Si le tenancier parle d'en appeler à la cour pour qu'elle fixe une rente raisonnable, le landlord peut le retenir en le menaçant d'éviction: « Si tu fais application à la

cour, je te jette sur la voie pour ce que tu me dois. » Même lorsque le tenancier a obtenu l'intervention de la cour, il est aussi exposé que jamais à l'éviction. Si sa rente a été réduite, ses arrérages n'ont pas été touchés, et ainsi rien de plus facile que de lui faire sentir le bout du bâton pour avoir voulu se soustraire au plaisir si doux d'emplir la bourse de son seigneur à la sueur de son front.

De plus, le parlement a placé dans les mains des landlords une charmante petite machine que ceux-ci font jouer à merveille. Pour priver un tenancier de ses droits comme tenancier, il suffit de lui notifier légalement son éviction prochaine. Une notification par lettre chargée suffit, et le pouvoir magique de cette petite feuille de papier transforme immédiatement celui qui la reçoit de tenancier en simple gardien (care-taker).

Pourquoi a-t-on refusé au fermier irlandais ce qu'on a accordé au « crofter » écossais? En Écosse on donne pouvoir à la commission de protéger le tenancier dans cette matière des arrérages: les rentes sont diminuées de 30 pour cent, les arrérages de 61 pour cent. La proposition d'étendre cette loi à l'Irlande a été rejetée par le parlement. Voilà un exemple de la signification du terme de « lois égales » pour la Grande-Bretagne et pour l'Irlande. En janvier 1890 la commission irlandaise décrète une hausse de 15 pour cent; en même temps un sous-commissaire déclare qu'une rente de liv. st. 130. 13. 4 doit être réduite au chiffre de 67 liv. st. Si donc liv. st. 130. 13. 4 valent 67 liv. st. lorsque le marché est à la hausse, quelle en sera la valeur lors de la baisse?... Cependant ces dernières années ce tenancier a été chargé de liv. st. 130. 13. 4, et parce que la commission n'a pas eu le pouvoir de toucher à ses arrérages, il les lui faudra payer jusqu'au dernier sou ou se faire jeter dans la rue au nom des droits sacrés de la propriété. Si cela n'est pas la consécration légale de l'usurpation, je ne sais trop ce que c'est.

L'acte de 1887 n'est donc qu'une mesure boîteuse, viciée dans sa racine, incapable de faire face aux exigences de la situation présente. Si l'on avait réellement voulu venir en aide au fermier irlandais, on aurait donné aux administrateurs de cet acte le pouvoir de toucher aux arrérages; si l'on n'avait pas cherché à se faire un jeu cruel de la misère, on n'aurait pas introduit cette clause pour faciliter le service des notifications d'éviction, et transformer un tenancier en « care-taker » sans égard pour son intérêt sur la ferme, intérêt reconnu par le parlement, intérêt qui

égale presque toujours celui du landlord et qui bien souvent le surpasse.

Il ne serait peut-être pas hors de place de dire quelques mots ici de deux questions que l'on continue à regarder comme inhérentes à la question agraire irlandaise: je veux parler du « plan de campagne » et du « boycotting. »

En 1887, lorsque l'acte de coercition eut reçu la sanction royale et que le pouvoir exécutif fut revêtu d'un pouvoir très large et très arbitraire, les grands propriétaires s'en donnèrent à cœur joie. Ils avaient un gouvernement de leur goût, prêt à les protéger et à faire en quelque sorte pour eux la collecte de leurs rentes. Aussi tournèrent-ils la vis jusqu'à sa dernière spire. Mais la récolte avait été mauvaise et le tenancier n'avait pas d'argent; alors commença une campagne d'éviction furieuse sur presque toute l'étendue du pays. C'est à ce moment critique que le journal *United Ireland* publia ce plan de campagne qui a fait tant de bruit (on peut dire peut-être aussi tant de bien) et en recommanda fortement l'adoption aux fermiers qui ne pouvaient obtenir de réduction de leurs landlords.

Les tenanciers d'une propriété demandent, disons-nous, une réduction de 20 pour cent; le landlord refuse; les tenanciers payent leur rente, moins la réduction, entre les mains d'un tiers, et attendent le résultat des événements. Si le landlord en appelle aux tribunaux et occasionne des frais de procédure ou autres, ces frais seront payés sur le dépôt: plus il y aura de frais, plus la rente diminuera; s'il y a éviction, la terre restera déserte et le landlord n'y aura certes pas gagné. Généralement, après l'effervescence de la première colère, le landlord considère la situation à un point de vue plus juste et vient à composition. Mais il y a toujours deux conditions *sine qua non* à tout arrangement: s'il a occasionné des frais il les payera, s'il a évincé les *campagnards* il les réinstallera. Et il faut bien qu'il cède, s'il ne veut risquer de n'avoir jamais un sou.

Il n'y a pas à se le dissimuler, ce plan de campagne est un instrument très dangereux; mais on doit dire en toute justice pour '- tenancier irlandais qu'il ne s'en est servi que dans les situations sespérées; qu'il n'a jamais refusé, même après avoir adopté le plan, » de soumettre sa cause à l'arbitrage, et quelquefois la cision des arbitres a été que, loin d'être excessives, les demandes :s *campagnards* étaient trop modérées, vu leurs moyens. On ne

peut citer un seul cas où le « plan » se soit trouvé en défaut, et rien d'étonnant donc à ce que les intéressés aient fait tant d'efforts auprès du Vatican pour en obtenir la condamnation.

Un pendant nécessaire du plan de campagne, quoiqu'il ait existé avant et qui existera encore après, c'est le « boycotting » ou la société exclusive, cette protestation du silence contre ce que l'on considère un acte inique. Que quelqu'un commette une action propre à nuire à l'intérêt général, il n'est plus regardé par la société, on l'évite, personne ne lui parle, pas un commerçant ne voudrait avoir de rapports avec lui. Un fermier accepte-t-il une ferme dont le premier occupant a été évincé, il est regardé comme une brebis galeuse, et sans avoir recours aux voies de fait, on lui fait sentir si fortement la honte de sa trahison, qu'il ne tarde pas à ouvrir les yeux. Aussi les accapareurs du bien d'autrui sont-ils rares, et la ferme désolée par l'éviction reste déserte. C'est ce qui a fait la force et le succès du plan de campagne.

Je ne discute pas ici la moralité de ces deux instruments, je les examine seulement; et en regardant en arrière, je suis obligé de constater qu'ils ont été le salut du fermier irlandais à l'heure de la détresse. Si en 1887 ils n'étaient venus mettre un frein aux évictions inconsidérées, peut-être le mouvement agraire au lieu d'être aujourd'hui un mouvement pacifique ne serait-il qu'un éclat de vengeance, peut-être reverrions-nous les jours sanglants d'autrefois.

Revenons maintenant à la manière dont le parlement de Westminster a traité cette question agraire.

Le spécifique souverain des tories, car même les tories avouaient qu'un remède était nécessaire, a été l'achat des terres, connu sous le nom d'acte Ashbourne. En 1887 il ont voté une somme de 5 millions sterling pour son extension, et dame Rumeur nous souffle à l'oreille que la surprise réservée pour la prochaine session est tout simplement la demande de 20 autres millions pour le même gouffre.

Par cet acte, l'État avance aux fermiers l'argent nécessaire pour acquérir leur ferme: en fait, ce n'est qu'un changement de landlord. Lorsqu'un landlord et un tenancier se sont entendus p[illegible]
l'acquisition de sa propriété par ce dernier, ils font applicatio
la « Commission pour l'achat des terres, » nommant le mont
agréé, 16, 17 ou 18 années de la rente actuelle. Si les commis
res trouvent que la *valeur totale* de la ferme n'excède pa

somme demandée et que les titres sont valides, ils sanctionnent le payement de cette somme, moins $^1/_4$ retenu comme garantie, au propriétaire, sur le montant voté à cet effet. La collecte de la rente passe alors aux mains de l'État et il faudra qu'elle soit payée bon an mal an au taux fixé, car c'est sur elle que repose le contrat: le tenancier devient propriétaire de la ferme.

Un des inconvénients de ce système, c'est de rendre l'état créancier de l'individu. Mais le plus grave reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de ne pas offrir de protection suffisante au tenancier contre la pression que peut exercer sur lui un propriétaire pour le forcer d'acheter à son prix.

Un coup d'œil sur le dernier rapport (janvier 1890) de la Commission nous fera comprendre cela.

Les commissaires ont refusé leur saction au contrat en 2207 applications (valeur en chiffres ronds 1,071,960 liv. st.) parce que le prix exigé pour l'intérêt du landlord — sa part de la double propriété — était si haut que l'intérêt du landlord et celui du tenancier réunis n'offraient pas une sécurité suffisante pour l'avance demandée, même en retenant comme garantie $^1/_4$ de la somme totale. Étant donné donc, comme c'est presque toujours le cas, que l'intérêt du tenancier égale celui du propriétaire, le prix auquel le tenancier, sous menace d'éviction ou autrement, avait été forcé à consentir, était dans l'opinion des commissaires plus du double de la valeur de l'intérêt du propriétaire.

Plus loin le rapport dit :

« De ces cas où l'avance avait d'abord été refusée, 762 ont ensuite été sanctionnés pour une somme totale de 313,726 liv. st., l'application originale se montant à 375,833 liv. st. » L'intervention de la cour a donc sauvé aux tenanciers 62,107 liv. st.

Mais ces chiffres eux-mêmes prouvent que cette intervention quelque impartialement, quelque justement exercée qu'elle soit, ne saurait être une protection adéquate pour le fermier. Le devoir de la Commission est de décider si la valeur totale de la propriété, intérêt du landlord et intérêt du tenancier réunis, offre une garantie suffisante pour l'avance demandée. Dans cette limite, le landlord est même d'exercer toute la pression dont il est capable, — et le désir emplir son coffre-fort lui rend le génie inventif, — d'annuler s'il le ut l'intérêt du tenancier, intérêt qui est pourtant une propriété issi sacrée que la sienne ; et qu'il ne s'en fait pas défaut, l'exemple é plus haut en est une preuve bien frappante. Je ne dis rien de

ces cas où il a été assez prudent de se tenir sur la frontière et d'arracher autant que possible sans s'exposer et se voir rebuté par les commissaires. Sur 17,318 applicants dont les demandes ont été considérées, 2207, près du huitième, s'étaient laissés entraîner trop loin.

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaire.

Les partisans de l'acte Ashbourne l'ont déclaré une mesure de haute philanthropie: ses adversaires, un mouvement habile pour en imposer au peuple et grossir le plus possible la bourse des grands propriétaires. Près de 10 millions sterling ont déjà pris ce chemin. Quant à la philanthropie on peut s'assurer de la signification donnée à ce mot en jetant un regard sur la besogne accomplie. Ce n'est pas où il y avait de la misère que l'argent a été mis, c'est là où étaient les propriétaires les plus riches.

Sir Geo. Travelyan s'adressant à une assemblée réunie à Doncaster, au mois de janvier, disait:

« .... Le comté de Galway, qui est un des comtés pauvres, a eu 80,000 liv. st.; le comté de Clare, où la détresse est très grande, 20,000 liv. st.; le comté de Waterford, qui est très prospère, 409,000 liv. st.; le comté de Londonderry, qui l'est encore plus, 543,000 liv. st. Qui avons-nous acheté ? Sont-ce les petits landlords se débattant dans leur pauvreté, et qui, en conséquence, sont obligés ou se croient obligés de faire verser le dernier sou à leurs tenanciers ? Non. La Skinners' Company a eu 103,000 liv. st.; la Salters' Company 230,000 liv. st.; la Fishmongers' Company 117,000 liv. st.; le marquis de Bath 290,000 liv. st.; le marquis de Waterford, dans un comté, 109,000 liv. st.; sir Thomas Lennard 106,000 liv. st. Si l'on considère un comté en particulier, le comté de Donegal, dont la partie ouest est à peu près le point le plus misérable de l'Irlande, on trouvera que de 146,000 liv. st. répartis dans ce comté 116,000 liv. st. sont allés au seul duc d'Abercorn, dont quelques-uns des tenanciers sont parmi les plus à l'aise de tout le Royaume-Uni. Ce même duc d'Abercorn a reçu encore 142,000 liv. st. dans le comté de Tyrone. On dit que la propriété a été vendue aux tenanciers ! c'est plutôt au payeur d'impôts britannique qu'elle a été vendue. »

C'est en faisant ainsi de l'individu le créancier direct de l'É[illegible] que les législateurs ont manqué de sagesse; et ils n'ont certes [illegible] amélioré leur œuvre en omettant une clause qui eût pu au moi[illegible] restreindre l'agiotage scandaleux qui a lieu maintenant sur u[illegible] si vaste échelle.

J'exonère de tout blâme dans ce qui a été dit plus haut, les commissaires chargés de l'administration de l'acte Ashbourne. De l'aveu de tous, ils se sont conduits impartialement: la faute de la situation présente ne repose donc pas sur eux.

Les landlords voyant la valeur de la terre diminuer et n'ignorant pas le changement qu'un avenir prochain nous réserve, ont résolu de saisir l'occasion aux cheveux et de faire la récolte lorsque le temps est propice. Est-ce à dessein que l'acte Ashbourne leur a laissé une si grande porte ouverte? Je ne crois pas qu'il soit prudent de le nier. En tout cas, quiconque a des yeux peut se convaincre d'une chose: les landlords ont voulu forcer le marché à la hausse et le gouvernement les a aidés de tout son pouvoir.

M. John Morley s'exprimait, il y a quelques jours, d'une façon bien catégorique sur cette question de l'achat des terres.

« 1° Aucun projet, dit-il, ne sera satisfaisant qui fait de l'État britannique le créancier du débiteur individuel;

« 2° Aucun projet ne sera satisfaisant qui donne le bienfait de son opération, quelle qu'elle soit, aux seuls fermiers, sans y faire participer la généralité des « tax-payers » d'Irlande;

« 3° Je dis que, par quiconque connaît la position des choses en Irlande, aucun projet pour l'achat des terres ne sera considéré satisfaisant s'il ne concourt à la solution de ce grand mouvement politique que nous voyons se dérouler sous nos yeux, si les représentants de l'Irlande ne l'approuvent d'une manière active. »

Ce n'est donc pas sans raison que je signalais en commençant la nécessité d'une réforme radicale. Ce n'est pas avec du machiavélisme et quelques phrases sonores sur « les droits sacrés de la propriété » que l'on règle une question si importante et si épineuse que la question agraire irlandaise. L'arbre funeste a dans le sol des racines profondes; des siècles d'oppression et d'horreurs incroyables nous disent l'histoire de sa présence à travers les âges.

Nous sommes maintenant à l'heure décisive: ce n'est pas le coup de pistolet de l'individu qui s'efforce aujourd'hui de résoudre le problème. Un autre pouvoir plus grand, plus terrible est à l'œuvre: c'est l'esprit qui anime le peuple. Aveugle, qui ne voit la si-~nification de l'établissement et la cause du succès de l'« association pour la défense des tenanciers. » Le fermier riche s'est déclaré e protecteur de son frère pauvre: leur force est dans l'union, dans a solidarité. Ils se sont volontairement taxés à 3 d. dans le louis ur l'évaluation officielle: les fonds de l'association se montent main-

tenant à plus de 40,200 liv. st. Le temps n'est plus par ici où Caïn peut dire : « Je ne suis pas le gardien de mon frère. »

Les grands propriétaires devraient s'apercevoir qu'ils luttent contre une puissance où ils se briseront aussi infailliblement que la vague sur le roc. Ils jouent un jeu insensé en exaspérant la force grossissante du mouvement des masses. Au lieu de déclamer sur la propriété ils devraient s'efforcer de sauver le navire avant qu'il ne soit plus qu'une épave.

Le règlement de la question agraire s'impose d'une façon impérative. Il importe qu'un pouvoir public résolve cette difficulté d'une manière absolue avant que l'organisation populaire ait été trop loin. Cette réforme, le gouvernement tory, fidèle à ses principes de demi-mesures ne l'accomplira jamais; comme par le passé, il s'efforcera de rendre aussi vaines que possible les concessions que la force des circonstances lui aura arrachées. L'expérience de ces derniers temps a prouvé au fermier irlandais (si besoin de preuves il y avait) que l'espérance d'une solution raisonnable de la difficulté agraire en Irlande par le parlement de Westminster est une espérance vaine. Depuis plus de sept siècles l'Angleterre se mêle de notre question agraire: elle a tout brouillé à plaisir; depuis 90 ans elle a le contrôle souverain de nos affaires: je laisse au lecteur de former son opinion sur le chemin que nous avons fait.

Que l'on donne donc « fair play » à un parlement irlandais, maintenant qu'il n'est pas trop tard. L'esprit du peuple est naturellement conservateur et tout homme impartial avoue qu'il n'y a pas d'injustice à craindre. D'ailleurs un parlement irlandais en serait à son coup d'essai et se ferait un point d'honneur — quand il n'aurait pas d'autres motifs — de prouver au monde qu'il peut administrer justement et impartialement ses propres affaires et résoudre le problème le plus difficile à la satisfaction de tous.

J. A. G. C.

(*La suite à la prochaine livraison*).

DISPARUE[1]

(*Suite*).

IV.

Oh! comme notre fil s'emmêle
Dès que de tromper on se mêle!

L'attaque était si inattendue qu'au premier moment je devins écarlate et demeurai sans voix. Mon motif pour cacher mon nom à Viola avait été, sinon irrépréhensible, au moins dénué, j'en étais sûr, de tout alliage vil. Cette pensée me rendit du courage et je me sentis en état de regarder en face mon interlocuteur. Mais je ne me sentais pas peu mortifié d'être mis en demeure, afin de justifier ma conduite vis-à-vis de cet homme, de lui révéler mes sentiments les plus intimes.

— Vous connaissez mon vrai nom? demandai-je.

— Non. Mais je vous ai vu quelque part, à Vienne ou à Paris, je ne sais. Et là, on ne vous appelait pas Vane.

— Mon nom est Julian Loraine.

— Julian Loraine, répéta-t-il d'un air rêveur. J'ai entendu prononcer ce nom-là dans le monde et, si j'ai bonne mémoire, il n'y était pas en odeur de sainteté. Mais il ne pouvait être question de vous. Vous êtes trop jeune. Quel a été votre motif pour user de supercherie? Parlez! ajouta-t-il impérieusement.

J'imposai silence à la colère qui commençait à bouillonner en ıoi et lui expliquai les motifs qui m'avaient poussé à adresser es hommages à Viola sous un nom d'emprunt. Je crois qu'il

[1] Voir la livraison du 15 janvier.

ajouta foi à mes paroles, mais je vis son visage prendre une expression de mépris en m'écoutant.

— Vous avez agi comme un insensé, M. Loraine, dit-il. Ces sortes de ruses romanesques sont bonnes pour les poëtes et les romanciers. Viola Keith n'est pas femme à se soucier de la fortune ni de la pauvreté de l'homme qu'elle aimerait. Il ne tiendrait qu'à moi de battre en brèche tout l'échafaudage de votre félicité en lui faisant connaître vos doutes sur sa sincérité. Et je ne vois pas, vraiment, pourquoi je ne le ferais pas.

— Mais ce serait là une action diabolique, dis-je.

Il eut un rire désagréable.

— C'est vrai, dit-il, aussi ne la commettrai-je pas. Je ferai mieux, je garderai votre secret et vous laisserai mener à bien votre absurde projet. Mais savez-vous ce que je ferai encore? Je vous suivrai le matin de vos noces et constaterai de mes propres yeux que vous avez bien épousé Mlle Keith sous votre propre nom. Non, se hâta-t-il d'ajouter, en me voyant bondir, indigné, sur ma chaise; non, je n'accepterai aucune protestation. Vous vous êtes attiré vous-même ce témoignage de défiance de ma part.

— Auriez-vous l'obligeance de me faire connaître de quel droit et à quel titre vous intervenez dans mes affaires? dis-je.

— Jusqu'au vingt-et-unième anniversaire de Mlle Keith, je suis le tuteur de cette jeune personne.

— Un bien jeune tuteur, répliquai-je d'un ton sardonique.

— C'est vrai; mais moins que vous ne le croyez. Sa mère est morte il y a six ans et j'avais alors trente ans. Comme la mère m'a trouvé d'âge d'être le tuteur de sa fille, j'en remplirai les fonctions jusqu'au bout.

Le sens de ces dernières paroles ne m'échappa point. Elles impliquaient une bonne dose de défiance à mon égard et j'avais peine à contenir mon indignation.

— Peut-être, M. Grant, dis-je, seriez-vous disposé à prendre vis-à-vis de votre pupille des droits plus sacrés encore, — des droits qu'elle seule peut conférer.

Il se redressa de toute sa hauteur.

— Ceci, monsieur, dit-il avec calme, n'est pas généreux de vot part. J'espérais que mon amour pour Mlle Keith était ignoré tous excepté de moi-même. Oui, monsieur, ajouta-t-il, je l'ai comme vous êtes probablement incapable d'aimer une femme. je sacrifierais ma vie pour elle bien plus facilement que je ne s

crifie aujourd'hui mon amour. Et cependant, j'accomplis ce sacrifice et je vous dis à vous, mon rival : Prenez-la et rendez-la heureuse, — rendez-la heureuse!

La répétition de ces trois derniers mots n'était pas l'expression d'un souhait, c'était un ordre, une menace.

Grant était toujours devant moi : son visage était pâle et des gouttes de sueur perlaient sur son front. Son aspect me fit une impression étrange, mais je n'en laissai rien paraître et, me levant, je pris congé de lui et sortis. En dépit de l'aversion que cet homme m'avait inspirée, il y avait en lui une virilité et une dignité qui m'avaient frappé plus que je n'aurais voulu en convenir. Il m'avait accompagné à la porte. Lorsque celle-ci se fut refermée derrière moi, je m'arrêtai un instant pour allumer un de mes propres cigares puis je traversai la route. Arrivé en face de la maison que je venais de quitter, je jetai un coup d'œil en arrière. Le gaz brûlait encore dans le petit salon du rez-de-chaussée et les stores n'avaient point été baissés. Je vis Grant rentrer dans cette chambre, se jeter sur la chaise que j'occupais peu d'instants auparavant, étendre ses bras sur la table qui était devant lui et y ensevelir sa tête comme un homme en proie à un paroxysme de douleur. Il pleurait, sans doute, la perte irrémédiable du bonheur que j'avais conquis.

Il me faisait pitié, mais je le haïssais. Il me semblait impossible que si un pareil homme se mettait en tête d'obtenir un cœur de femme, il n'arrivât pas, tôt ou tard, à son but. Qu'adviendrait-il de moi, s'il lui prenait fantaisie d'user de son pouvoir pour me dérober l'amour de Viola? Je sentais que jusqu'au moment où elle aurait à son doigt l'anneau nuptial, je ne pourrais goûter aucune tranquillité d'esprit.

Le jour suivant, lorsque je me rendis chez Viola, j'étais torturé par la pensée de trouver Eustache Grant à ses côtés, exerçant sur elle, peut-être, ses arts magiques. En dépit de son apparente franchise, je le croyais prêt à user de ruse à mon détriment. Cette crainte n'avait aucun fondement et, ni ce jour-là ni les suivants, Grant ne mit aucun obstacle au monopole que j'exerçais sur Viola. Une ou deux fois je le rencontrai, revenant sans doute de chez sa pupille. Il me saluait gravement, mais ne s'arrêtait pas. Ses visites étaient évidemment calculées de façon à ne pas coïncider avec les miennes. L'idée qu'il avait le droit de rendre ainsi visite à Viola n'importe à quel moment, me rendait furieux, mais j'étais trop fier pour faire aucune observation à ce sujet. Ma seule consolation était

d'entendre, de temps en temps, Mlle Rossiter remarquer le rareté des visites d'Eustache, qu'on ne voyait presque plus, disait-elle.

Viola parlait rarement de lui. Elle avait sans doute observé, avec son tact féminin, que la mention de ce nom était déplaisante à mes oreilles. Néanmoins je ne pouvais douter qu'elle ne continuât à tenir son tuteur en très grande estime et n'aspirât au moment où nous deviendrions amis lui et moi. Cela, je me le jurai, n'arriverait jamais, et aussitôt Viola devenue ma femme, toutes relations, j'y étais bien décidé, cesseraient entre elle et ce trop obstiné et séduisant tuteur.

Comme je l'ai dit déjà, je suis un pitoyable héros!

Mais si je ne voyais pas Grant, je ne pouvais ignorer son existence, car il m'écrivit. Sa lettre me faisait savoir que, ayant été informé par Mlle Keith de la date prochaine de notre mariage, il désirait connaître mes intentions quant au placement de son petit avoir. Les termes de cette lettre étaient si péremptoires qu'elle me blessa profondément. Je répondis que le mariage devait en effet avoir lieu dans quelques semaines, mais que mon intention n'était pas de placer au nom de ma femme la somme qui constituait sa dot. Cette somme était tellement insignifiante qu'elle ne méritait pas de figurer dans le douaire considérable que je me proposais de placer au nom de Viola. Si M. Grant éprouvait quelques doutes quant à mes revenus, ajoutais-je, il était libre de prendre toutes les informations qui lui sembleraient nécessaires chez mon notaire qui avait reçu l'ordre de le renseigner sur tous les points.

Il ne répondit point à cette lettre, mais j'appris qu'il s'était renseigné auprès de mon notaire, selon mon avis. Il avait eu raison dans l'intérêt de sa pupille, mais je ne l'aimais pas davantage pour l'avoir fait.

Viola, vaincue par mes prières passionnées, avait consenti à un mariage presque immédiat. Il n'y avait, en réalité, aucune raison de retard. Elle m'aimait et consentait à me confier son avenir et, de mon côté, je ne pouvais attendre le moment qui devait me la donner pour toujours. Il me tardait aussi de pouvoir tout lui dire, de lui confesser la tricherie innocente dont j'avais fait usage et d'obtenir son pardon pour avoir douté, non pas d'elle, mais de son sexe. J'avais, parfois, le désir presque irrésistible de tout lui avouer sans attendre davantage. Mais la terrible crainte que Grant ava[it] jetée dans mon esprit, me revenait à la mémoire et je résolus [...]

garder mon secret jusqu'à ce que les paroles irrévocables eussent été prononcées.

La cérémonie de notre mariage s'accomplit le plus simplement du monde. Viola n'avait ni amies intimes ni parents qui pussent s'offenser de n'être point invités à la noce. La respectable vieille fille, plus soignée que jamais et très disposée à trouver «l'étiquette» (son expression favorite), insuffisamment observée, un frère de cette dame, non moins correct qu'elle-même, et un de mes meilleurs amis formaient tout le cortège de la noce. Eustache Grant avait été convié, mais Viola m'informa que, pour des raisons dont il ne lui avait point fait part, il avait refusé notre invitation, ce qui, évidemment, la contrariait beaucoup.

Je fus blessé, moi aussi, de ce refus, témoignant de la persistance de ses sentiments pour Viola et envers moi.

Cependant il se rendit à l'église. Il s'y trouvait même avant notre arrivée. En traversant l'aile du temple, j'aperçus distinctement son profil sévère et régulier. Il s'était placé sur un banc éloigné de l'autel et il n'y avait guère, dans l'église, d'autre spectateur que lui. Je ne doute pas qu'une fois la cérémonie terminée il ne se soit rendu à la sacristie pour constater de ses propres yeux que j'avais épousé Viola sous mon nom véritable.

De l'église, nous allâmes droit à la station du chemin de fer. Dès que nous fûmes seuls dans la voiture, Viola me dit:

— Julian, Eustache était à l'église, l'avez-vous vu ?

Ce furent là les premières paroles qu'elle m'adressa.

— Oui, je l'ai vu.

— Pourquoi n'est-il pas venu me dire adieu ? Cette omission ne lui ressemble pas. Je dois l'avoir offensé. Il faut que je lui écrive pour lui demander en quoi je l'ai blessé.

L'idée qu'Eustache Grant se trouvait être, au moment où nous nous trouvions, la première préoccupation de ma femme, m'était odieuse.

— Que vous importe, ma chérie, lui dis-je, et pourquoi vous soucier d'Eustache Grant ?

— Oh ! je m'en soucie beaucoup, Julian ! Eustache était l'ami de ma mère et il a été le mien également aussi loin que mes pensées —vent remonter.

— Je ne l'aime pas, dis-je.

— Mais vous l'aimerez, vous devez l'aimer. Il est si bon, si le, si intelligent. Promettez-moi que vous l'aimerez, Julian, r l'amour de moi.

Tout en refusant de lui reconnaître les deux premiers mérites que lui attribuait Viola, la bonté et la noblesse, j'étais disposé à croire à son intelligence — peut-être en avait-il trop. L'avantage qu'il avait eu sur moi durant cette certaine soirée où il me traita d'imposteur pesait encore désagréablement sur mon esprit. Aujourd'hui, cependant, mon bonheur était assez grand pour me rendre généreux. J'attirai Viola à moi.

— Eh bien oui, chérie, lui dis-je, je tâcherai de me défaire de mes préjugés à son égard, d'oublier que cet homme vous aimait et aurait voulu vous avoir pour femme. Et je tâcherai de cesser de m'étonner que, le trouvant si noble, si bon et si intelligent, vous m'ayez préféré à lui.

Viola appuya sa joue veloutée contre la mienne.

— Julian, mon époux, murmura-t-elle, n'avez-vous pas les mêmes qualités qu'Eustache Grant, et plus encore? D'ailleurs, je vous aime.

Ces douces paroles dissipèrent mes doutes, — pour toujours, je l'espérais. Les caresses et les baisers de Viola me rendaient même capable de plaindre mon rival malheureux. Une fois que nous fûmes installés dans le compartiment du train, où la vénalité du garde nous avait ménagé la solitude, je commençai à réfléchir au meilleur moyen de révéler à Viola que le nom sous lequel elle m'avait connu n'était pas le mien. Je commençai à connaître, ou au moins à croire connaître, la vraie nature de ma femme, et je me disais maintenant que la tâche qui me restait à accomplir n'était pas aussi facile que je l'avais cru d'abord. Ma révélation fut provoquée par une question qu'elle me posa elle-même.

— Julian, dit-elle, quel nom avez-vous inscrit sur le registre de l'église?

J'avais espéré que, dans l'agitation naturelle à une fiancée qui signe, pour la dernière fois son nom de fille, elle n'aurait pas pensé à jeter les yeux sur ma signature. Il paraît qu'elle l'avait fait, cependant, bien qu'elle n'en eût pas parlé jusqu'à ce moment.

Cette question me décida à faire le plongeon et à lui tout dire. Je lui révélai mon véritable nom et me mis à lui décrire la magnifique habitation qui nous attendait dans l'ouest et la vie dou[illegible] et dépourvue de tout souci qui s'étendait devant nous. Puis, j'i[illegible]plorai humblement son pardon pour lui avoir laissé ignorer t[illegible] cela et lui avoir fait supposer que je ne disposais que de ressour[illegible] très limitées.

Grant ne se trompait pas et il connaissait Viola mieux que moi lorsqu'il me disait que la révélation de ma tromperie pouvait risquer de faire crouler mon bonheur. Elle ne me répondit pour ainsi dire rien, mais je vis bien, à son air, qu'elle était profondément blessée. En vérité, je crois qu'elle eût sincèrement préféré la modeste position qu'elle avait cru accepter aux perspectives brillantes que j'étalais à ses yeux. Comme les hommes comprennent mal les femmes ! Peut-être aussi n'y en a-t-il pas deux qui se ressemblent.

Cependant Viola finit par me pardonner. Une femme pardonne toujours à l'homme qu'elle aime. Mais elle demeure contristée à la pensée que j'avais pu la croire capable de se laisser influencer par des considérations de fortune. Et de longs jours se passèrent avant que je pusse l'intéresser à aucun plan d'avenir.

Nous nous rendîmes dans une tranquille ville d'eau de la côte méridionale de l'Angleterre, et nous y séjournâmes une quinzaine de jours. Jours sereins et doux, que je n'oublierai jamais. Aucun nuage ne paraissait pouvoir ternir notre bonheur. Mes cyniques instincts de misanthropie ombrageuse semblaient à jamais évanouis. Je me disais que la société constante de la femme que j'aimais me rendait meilleur, en même temps qu'heureux.

Après notre séjour au bord de la mer, nous avions l'intention d'aller pour deux jours à Londres et de partir ensuite pour la Suisse. Là, ou dans quelque autre pays du continent, nous devions passer quelques mois, puisque je n'avais point de foyer à offrir à ma femme. Le locataire de l'abbaye de Herstal avait droit encore à la propriété pendant six mois, ce qui nous forçait pendant ce temps-là au rôle de voyageurs obligés.

Eustache Grant — j'avais presque oublié son existence — écrivit une fois à ma femme. Elle fut transportée de joie à la réception de cette lettre, mais la froideur cérémonieuse de son contenu la froissa. Cette lettre est sous mes yeux en ce moment, la voici :

« Chère Mme Loraine,

« Vous vous souviendrez, n'est-ce pas, que mardi prochain est le jour de votre vingt-et-unième anniversaire.

« Comme je compte m'absenter très prochainement, je désire us soumettre, à vous et à M. Loraine, les comptes de ma gestion. pprends qu'on vous attend en ville mardi. Pouvez-vous m'indiquer je vous trouverai, ou serait-il, peut-être, plus commode pour us que cette rencontre eût lieu chez mon homme d'affaires,

M. Monk, 36 Lincoln's Inn Fields? Faites-le-moi savoir, s'il vous plaît.

« Votre bien dévoué
« EUSTACHE GRANT. »

— Il aurait pu m'écrire un mot de félicitations, dit Viola d'un ton chagrin. Que dois-je lui répondre, Julian?

— Dites-lui que nous irons l'attendre chez M. Monk, mardi à midi.

Et Viola écrivit. Je ne lus pas sa lettre, mais je fus un peu étonné de sa longueur.

V.

QU'IL FAILLE EN VENIR LA!

Nous arrivâmes en ville le lundi soir et passâmes la nuit à l'hôtel. Notre départ pour le continent avait été fixé au jeudi. Outre l'entrevue arrangée avec Eustache Grant, j'avais plusieurs affaires à terminer. Je tenais, entre autres, à régler avec mon notaire le placement du douaire que je destinais à Viola. Je désirais aussi faire mon testament, précaution négligée jusqu'alors. Ainsi le mardi et le mercredi seraient suffisamment occupés. De son côté, Viola voulait rendre visite à son ancienne amie Mlle Rossiter. Celle-ci ne lui aurait pas pardonné de séjourner en ville sans venir la voir. Elle ne me pressa point de l'accompagner, ayant sans doute bien des choses à communiquer à sa vieille amie sur mon compte, confidences que ma présence eût gênées.

Je lui proposai donc de se rendre seule à son ancien domicile, de passer une heure auprès de sa vieille amie et de venir me rejoindre, à midi, au bureau de M. Monk. Pendant ce temps, je me rendrais chez mon notaire pour y régler mes affaires, que je préférais laisser ignorer à ma femme. Je pris une voiture de louage et y installai Viola. C'était la première fois, depuis notre mariage, que nous nous séparions pour une heure et cela juste le jour d- son anniversaire. J'avais célébré sa vingt-et-unième année en offrant une bague qui étincelait à son doigt. La valeur de ce bi- l'avait étonnée. Elle ne s'était point encore faite à l'idée d'être femme d'un homme riche.

En prenant congé d'elle, la pensée me vint que mes transactions financières pourraient durer un certain temps.

— Si je ne suis pas tout à fait ponctuel, dis-je, vous m'excuserez. Cela ne vous contrariera pas de m'attendre quelques instants, n'est-il pas vrai?

— Oh! non, au contraire. Eustache sera là et j'ai tant de choses à lui dire, à lui demander. Ne vous pressez pas, Julian.

Je crus comprendre que Viola désirait se trouver seule avec Eustache, afin de le persuader, comme elle avait essayé de me persuader moi-même, que si nous nous connaissions un peu mieux, nous nous aimerions en frères. Elle ne pouvait se faire une idée de l'abîme qui sépare deux hommes qui aiment la même femme. Je trouvais avantageux qu'elle vît M. Grant, il saurait peut-être lui faire comprendre que l'amitié entre lui et moi était impossible. Au moment où je donnais au cocher l'ordre de partir, Viola me regarda avec une espèce de moue. J'en devinai la signification et, passant par la fenêtre de la portière mes larges épaules qui en remplissaient tout l'espace et nous mettaient à l'abri de tout regard indiscret, je donnai à ma femme la possibilité de déposer un léger baiser sur mes lèvres, tandis que quelques paroles de tendresse s'échangeaient entre nous. On comprendra bientôt pourquoi j'insiste sur ces preuves d'affection.

Je regardai la voiture qui contenait tout ce que j'aimais au monde, gagner la grande artère commerciale, dont nous n'étions pas éloignés. Après quoi, j'allumai un cigare et, me sentant l'homme le plus heureux du monde, je me rendis à pied chez mon notaire.

Mes affaires me retinrent plus longtemps que je ne l'avais pensé. Il y avait beaucoup de questions à discuter. Quels fonds devaient rester placés, quels autres changer de destination, quels dépositaires fallait-il choisir, quelles dispositions prendre dans le cas d'une mort prématurée de Viola. De son vivant, devait-elle avoir voix au chapitre? Autant de questions qu'il fallait nécessairement résoudre. Bref, je fus si bien retenu par ces importantes affaires, qu'il était près d'une heure lorsque j'eus enfin le loisir de consulter ma montre. En voyant que l'heure était aussi avancée, je priai r n notaire de remettre au lendemain la rédaction de mon testan nt. Je sautai dans un fiacre et me fis conduire au nº 36 de Linc 's Inn Fields, tout préparé à faire les plus sincères excuses p mon retard peu courtois.

e montai au bureau de M. Monk, auquel je fis d'abord pré-

senter ma carte par un de ses employés. On m'introduisit aussitôt dans son appartement particulier, où il était occupé à mettre en ordre divers papiers.

— Vous trouverez vos amis dans la chambre voisine, M. Loraine, dit-il. Veuillez aller les rejoindre, je suis à vous dans un instant.

Le commis ouvrit une portière en serge verte et m'introduisit dans un second bureau. Mais je n'y trouvai ni M. Grant ni Viola. Je rentrai aussitôt chez M. Monk et l'informai que la chambre était vide.

— Alors, dit-il, il est probable qu'ils auront été fatigués d'attendre et seront allés faire un tour dehors. Une des portes de ce bureau ouvre sur un vestibule; ils seront sortis par là. C'est à votre tour de vous asseoir, M. Loraine, et de les attendre.

J'attendis une demi-heure, après laquelle je résolus de me mettre à leur recherche. Il était possible qu'ils fussent venus à ma rencontre. Je redescendis donc dans la rue et demandai au cocher du fiacre qui avait amené Viola s'il avait vu cette dame.

— Oui, monsieur, elle est sortie il y a environ une heure avec un homme de haute taille.

— Quelle direction ont-ils prise?

— Je ne sais, monsieur, je les ai vus faire signe à un fiacre et partir. Je n'ai point fait attention à la direction qu'ils prenaient.

Mais pourquoi, au nom du ciel, avaient-ils pris un fiacre alors qu'il y en avait un à la porte? L'idée de cette promenade de Viola dans les rues de Londres en compagnie d'Eustache Grant me mettait de fort mauvaise humeur. Toutefois, comme ils n'avaient point congédié le fiacre qui attendait à la porte, il paraissait certain que leur intention était de revenir. Après tout, ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'attendre. Jusqu'à ce moment le moindre soupçon de la vérité n'avait encore traversé mon esprit.

J'attendis donc, posté devant la porte de M. Monk durant une heure encore. Ma femme ne reparaissait pas. Je commençai à m'alarmer sérieusement. Quelque accident devait lui être arrivé, qui l'avait contrainte de retourner tout droit à l'hôtel. Mais alors Grant ne serait-il pas venu m'informer de la chose? Alors même la terrible vérité n'effleurait pas encore mon imagination. Mais où do[illegible] pouvait-elle être?

Je sautai dans le fiacre et me fis conduire à l'hôtel. [illegible] Mme Loraine n'y était pas.

Je me rendis chez Mlle Rossiter. Viola y avait été dans la [illegible]

tinée, mais s'en était allée vers onze heures et demie. Je ne pus voir Mlle Rossiter qui, à ma grande contrariété, était malade et gardait le lit. Comme dernière ressource, je me fis conduire chez M. Grant. Il était sorti et on ne l'avait pas revu de toute la matinée. On ignorait absolument quand il devait rentrer.

Il était trois heures passées. Comme une âme en peine, je retournai à l'hôtel pour y attendre le retour de ma femme. Même alors, pas un soupçon de la vérité.

Je passai le reste de l'après-midi à circuler de l'hôtel à la maison de Mlle Rossiter et, de là, chez M. Grant. Ce n'était que dans une de ces trois demeures que je pouvais espérer d'apprendre quelque nouvelle de Viola.

En me présentant à la porte de M. Grant vers onze heures du soir pour le je ne sais quantième fois, j'eus enfin l'avantage de le trouver à la maison.

Mais j'étais maintenant dans une disposition toute nouvelle. Me blâmera-t-on, après le tourment de cette attente inexplicable, d'avoir laissé un soupçon horrible, que je n'osais m'avouer à moi-même, pénétrer dans mon âme? La nouvelle que Grant était enfin rentré à la maison soulagea mon cœur d'un poids énorme. Lui, au moins, serait en état de me dire quand et dans quel lieu il s'était séparé de Viola. Il était sans doute porteur d'un message pour moi qui expliquerait tout.

M. Grant me fit informer par son domestique qu'il ne voulait recevoir personne ce soir-là. Je ne fis aucun commentaire sur cette détermination, mais poussant tout simplement de côté le domestique stupéfait, je traversai le corridor et entrai tout droit dans le petit salon où M. Grant m'avait interrogé lors de notre première rencontre. Je me jetai sur une chaise et attendis qu'il plût à quelqu'un d'informer de ma présence celui que je voulais absolument voir.

Il entendit, sans doute, le bruit causé par mon entrée brutale. Au bout d'une minute la porte à doubles battants qui sépare dans plusieurs appartements le salon de la chambre à coucher s'ouvrit toute grande et Eustache Grant parut à mes yeux. Au moment où la porte s'ouvrit, j'eus une échappée sur la chambre d'où il sortait. "ne valise, à moitié remplie me sembla-t-il, était posée sur le lit . d'autres préparatifs de départ étaient visibles.

Grant s'avança au-devant de moi, mais ne fit pas mine de me .luer. Il ne me tendit point la main et demeura bouche close. Je e levai et le regardai en face.

Il était d'une pâleur mortelle. Ses sourcils étaient froncés et un frémissement convulsif de sa narine révélait qu'il était en proie à une vive émotion, comprimée avec peine. Il jeta sur moi un regard hautain et colère, mais quoi qu'il pût avoir sur la conscience, il n'y avait, dans ce regard, ni crainte ni triomphe. Je le regardais avec stupeur mais, en même temps, avec la certitude absolue qu'il connaissait les motifs de l'absence de Viola.

Cependant, comme à ce moment encore, cette absence pouvait être expliquée d'une façon satisfaisante, je résolus de ne laisser percer aucune défiance anticipée qui pût permettre à cet homme de triompher devant moi.

Je fis un violent effort pour rester calme.

— M. Grant, dis-je, j'ai manqué un rendez-vous avec ma femme. Pourriez-vous me donner de ses nouvelles ?

— Non, répondit-il froidement.

— Où l'avez-vous laissée? Vous avez quitté le domicile de M. Monk avec elle.

— Je ne puis vous le dire, M. Loraine.

— Prétendez-vous ignorer où elle se trouve ?

— Je vous ai dit tout ce que je puis vous dire.

Mon sang commença à bouillir.

— C'est-à-dire que vous ne voulez et n'osez parler, misérable que vous êtes! m'écriai-je. Vous me le direz ou je vous tue!

Si la table n'eût été entre nous, je lui aurais sauté à la gorge.

— Vos menaces ne m'intimident nullement, M. Loraine, répondit-il avec un mépris glacé. Où que soit en ce moment Mme Loraine, elle y est de son plein gré.

— Elle est ici — dans cette maison, avec vous! criai-je.

— Cherchez-la. Visitez tous les coins et recoins de la maison. Je vais sonner et un domestique vous fera faire le tour de l'appartement. Révélez au public que vous êtes un mari jaloux à la recherche d'une femme infidèle. Non, cela ne doit point être, pour l'amour d'elle. Je vous l'affirme ; elle n'est point ici.

Il parlait comme s'il s'attendait à être cru sur parole. Et, chose étrange à dire, je crus à son assertion. La pensée que sa maison était la dernière où il aurait eu l'idée de cacher Viola m'ai[...] sans doute à ajouter foi à sa parole. Mais, à présent, je ne po[...] vais plus conserver un doute sur l'horrible vérité; cet homme, p[...] quelque ruse diabolique, avait réussi à détourner Viola de moi, avait enlevé cette femme qui, peu d'heures auparavant, avait [...]

posé sur mes lèvres un baiser de Judas, au moment même où elle allait rejoindre son amant.

Qui sait si le misérable ne l'avait pas tuée. On avait vu déjà plus d'une fois pareil acte de vengeance exercé par des hommes qui n'avaient pas obtenu la femme aimée. Peut-être avait-il réussi à l'emmener par ruse et la retenait-il captive contre son gré. Peut-être espérait-elle, dans ce moment même, me voir surgir pour la délivrer.

Ces pensées, qui tourbillonnaient dans mon esprit, m'ôtaient toute énergie. Je m'affaissai sur une chaise, tremblant de tous mes membres. Grant restait debout devant moi, immobile comme une statue.

— Misérable! m'écriai-je de nouveau, je veux savoir où elle est, je veux la voir!

Il se pencha en avant et me regarda fièrement.

— Écoutez! dit-il d'une voix terrible. Dans cette chambre même je vous avais dit: Prenez-la et rendez-la heureuse. L'avez-vous fait?

J'eus un rire sauvage.

— Si l'immolation de toute une vie suffisait à rendre heureuse une femme fausse, elle aurait dû l'être. Croit-elle trouver le bonheur dans une vie de honte auprès de vous?

Ses yeux étincelèrent.

— Vous feriez mieux de vous retirer, dit-il. Sortez sur-le-champ!

J'éclatai d'un rire moqueur. Maintenant que j'avais perdu tout espoir et que je n'avais plus qu'un désir, la vengeance, je pouvais parler avec calme.

— Je resterai ici, dis-je, jusqu'à ce que vous sortiez pour aller la rejoindre et je vous accompagnerai. Un époux a, je pense, le droit d'aller souhaiter bon voyage à sa femme. Je reste.

Pour toute réponse, Grant tira la sonnette:

— Ouvrez la porte de la maison et laissez également ouverte celle de la chambre, dit-il au domestique, et puis mettez-vous hors du chemin.

Il s'avança vers moi. En un instant, je fus sur pied et tentai d'appliquer sur sa figure pâle un vigoureux soufflet. Il para le coup -* je sentis ses bras m'envelopper.

Bien que la force physique soit généralement un héritage de mille dont nous n'avons aucune vanité à tirer, personne n'aime reconnaître chez un autre homme une incontestable supériorité usculaire. C'est donc avec un sentiment de profonde humiliation

que je me vois obligé de raconter l'issue de ce combat corps à corps. J'étais fort et m'étais mesuré déjà avec nombre d'adversaires, mais jamais avec un homme tel que celui-là. Dès le moment où il m'empoigna, je sentis que je n'aurais pas le dessus et que la cause juste n'est pas toujours celle qui triomphe. Les bras de Grant étaient comme deux barres d'acier. La largeur de sa poitrine était extraordinaire et il avait en outre deux pouces de plus que moi. Si quelqu'un fût venu me dire qu'un homme parviendrait à me lever de terre, à me transporter dans ses bras comme un enfant à travers deux portes ouvertes et à me jeter, enfin, tout haletant au milieu de la route, j'aurais trouvé risible une pareille prophétie. Cependant, tel fut le traitement que m'infligea Eustache Grant. Après m'avoir jeté dehors, il avait refermé sa porte au verrou sans m'avoir laissé le temps de me reconnaître.

Fou de rage, je me cramponnai, tout haletant, à la grille de la maison. Je maudissais à la fois Eustache Grant et ma femme infidèle. Je maudissais aussi ma propre impuissance. Mon exaspération était telle que si j'avais eu un pistolet sur moi, j'aurais attendu sur le seuil la sortie de ce traître et l'aurais tué sans remords. Une fenêtre s'ouvrit violemment au-dessus de moi, et mon chapeau, jeté dédaigneusement, roula à mes pieds. Force me fut de me baisser et de le ramasser si je ne voulais devenir un objet d'étonnement pour les passants.

Que me restait-il à faire? Je ne pouvais plus douter que, par quelque manœuvre diabolique, Grant n'eût réussi à détacher de moi Viola et à la persuader de me quitter pour s'attacher à lui. Je ne voyais, pour le moment, qu'un parti à prendre : attendre, devant cette porte, sa sortie de la maison, puis suivre ses pas à la piste jusqu'à ce qu'ils m'amenassent auprès de l'infidèle qui avait ruiné mon avenir tout en me couvrant de honte. Je gémis à la pensée de ce qu'avait accompli l'espace de douze heures. Le matin de ce même jour je me considérais comme l'homme le plus heureux de toute l'Angleterre; le soir, on n'aurait pu trouver un être plus infortuné que moi.

Durant plusieurs heures, je me promenai de long en large devant la maison du traître. Je vis les lumières s'éteindre. Une ou deux fois j'avais remarqué une main écartant légèrement un sto . Grant voulait voir, sans doute, si je n'avais pas quitté mon pos .

— Non, misérable traître, je suis toujours là et j'y resterai jusqu à ce que vous sortiez. Et où que vous alliez, je m'attacherai à vos p .

Les heures s'écoulèrent, l'aube commença à poindre et j'étais *toujours* à mon poste, objet de curiosité, sinon de soupçon, pour l'agent de police du quartier. J'aurais prolongé ma faction des heures encore si l'idée ne m'était venue, enfin, que Grant ne sortirait pas aussi longtemps que je serais là et qu'il fallait jouer au plus fin avec lui. Cependant je ne pouvais quitter ma faction avant d'avoir trouvé quelqu'un pour me remplacer.

A sept heures du matin je pus enfin gagner une espèce d'auberge qui se trouvait à peu de distance. Des vitrines de la salle commune on voyait distinctement la façade de la maison de Grant. Je m'assis à une table à côté de cette vitrine, et m'étant fait donner un livre d'adresses, j'écrivis à un agent bien connu de la police secrète, le priant de m'envoyer à l'instant un homme de toute confiance. Cette lettre écrite, je repris mon poste d'observation derrière la fenêtre.

A neuf heures, l'homme requis arriva et je lui donnai mes instructions. Il s'agissait de saisir le moment où Grant sortirait de chez lui, de le suivre jusqu'à destination et de m'informer immédiatement par voie télégraphique du lieu où il s'était rendu. Ces directions données, je quittai ce lieu maudit, rentrai dans mon hôtel et essayai de dormir.

En entrant dans la chambre que j'avais occupée avec Viola, il me semblait presque avoir rêvé les événements des dernières vingt-quatre heures. Tous ses effets personnels, ses gants, ses brosses et tous ses accessoires de toilette étaient restés étalés là où elle les avait laissés. Sa montre figurait parmi ces objets. Le ressort s'en était cassé au bord de la mer et nous n'avions pas eu le temps de le faire réparer avant notre départ pour le continent. D'ailleurs j'avais décidé de lui acheter une montre neuve à Paris. Le lendemain, — oui le lendemain, jeudi, nous devions passer en France. Grands dieux! que signifiait tout cela?

Dormir, avec ce tourbillonnement dans la tête, ce n'était pas possible. Dans le courant de la journée, pour faire quelque chose, mais sans attacher le moindre espoir à cette démarche, je me rendis à son ancienne demeure, et demandai si elle y était venue dans le ırant de la journée. Non, on ne l'avait pas revue depuis la veille matin. La servante s'en montrait fort surprise, Mlle Rossiter ınt assez gravement malade pour qu'on eût dû appeler un second cteur. Ces deux hommes étaient justement auprès d'elle.

Dans mon état d'esprit présent, je pris peu de souci de la ma-

ladie de la vieille demoiselle, mais je sentis à l'instant que, si Viola n'était pas auprès d'elle, la sachant malade, elle devait en être empêchée par la force. Et pourtant, une femme qui avait pu quitter son mari comme elle m'avait quitté, devait-elle avoir des égards pour les malaises d'une étrangère?

Maudite soit sa belle et fausse figure!

Je ne puis dire comment se passa cette matinée, mais elle s'écoula. Vers trois heures, on m'apporta un télégramme. J'en déchirai l'enveloppe. Il était daté de Folkestown et ainsi conçu:

« Suivi ici. Parti pour Boulogne par bateau. Rejoint sur la jetée, par dame, grande, blonde, voilée, portant bagues avec diamants de prix. Paraissait malade et bouleversée. N'ai pas suivi en France, n'ayant pas ordre de quitter Angleterre. »

Mon dernier espoir était évanoui! Viola et Eustache Grant avaient fui ensemble. Je serrai les dents et me mordis les lèvres jusqu'au sang, maudissant l'agent de ne les avoir pas suivis jusqu'au bout du monde, s'il le fallait. Ne lui avais-je pas donné des instructions suffisantes? A l'avenir je ne me fierais plus qu'à moi-même. Je jetai précipitamment quelques vêtements dans une valise et sonnai pour demander un indicateur des chemins de fer. Pourrais-je trouver un train qui m'amenât au bateau à temps pour faire la traversée cette nuit même? Une fois à Boulogne, il me deviendrait peut-être possible de retrouver la trace des fugitifs.

Mais avant d'avoir trouvé les heures soit des trains, soit du bateau, j'avais changé d'avis. Pourquoi les suivre? Qu'ils partent et que ma malédiction les suive! Je ne ferai pas, pour le moment, un pas à leur recherche; je me vengerais, mais ma vengeance, pour être différée n'en serait que plus complète. Ne devait-elle pas aimer cet homme follement pour commettre une pareille faute? Lui aussi l'aimait sans doute. Eh bien! que mon silence et mon calme les endorme dans une fausse sécurité. Qu'ils épuisent leur rêve de bonheur comme j'ai épuisé le mien. Ce sera alors que je viendrai les trouver et les frapper!

Je me jurai à moi-même que, d'une manière ou d'une autre, par procédé loyal ou déloyal, Eustache Grant ne mourrait que de ma main!

VI.

UN INDICE.

La description de la vie que je menai durant les deux années qui suivirent m'est odieuse à tracer. Je hais tout ce qui se rattache à cette période de mon existence et voudrais pouvoir l'en effacer. On m'excusera d'abréger le plus possible le compte-rendu de cette époque de ma vie.

Je serai candide et n'essayerai pas de me montrer sous un autre jour que celui de la vérité. Je ne chercherai pas non plus à excuser ma conduite en disant que beaucoup d'autres en auraient fait autant à ma place. J'espère que peu d'hommes au monde ont été appelés à subir une épreuve aussi cruelle que la mienne.

Tout d'abord, sans perdre de vue, en aucune façon, mon projet de vengeance sur Eustache Grant, je m'évertuai à bannir de mon cœur l'épouse indigne qui m'avait abandonné. Je fis vœu de détruire l'amour que je lui portais et d'en venir à ne plus ressentir pour elle que le mépris dû à la dernière des femmes. L'idée de demander mon divorce n'aborda pas même mon esprit, je ne tenais pas à reprendre ma liberté. Tant que je demeurais lié, je ne courais au moins pas le danger d'être trompé par une autre, si jamais je commettais l'insigne folie d'aimer encore une femme et de me fier à elle.

De plus, je redoutais l'éclat et le ridicule jetés sur un homme que sa femme a abandonné après quinze jours de mariage. Non, il valait mieux se borner à la mépriser et à l'oublier, et en rester là.

Mais comment faire pour l'oublier? Si je la maudissais le jour, je rêvais d'elle la nuit. Je la revoyais douce et pure comme le jour de nos noces. Je retrouvais ses yeux si doux, sa taille si gracieuse, sa voix si fraîche et, durant mon sommeil, j'étais heureux encore, car elle ne m'apparaissait jamais en rêve sous de fâcheuses couleurs. Seulement, au réveil, le souvenir des événements survenus m'arrachait des sanglots amers, tels que peu d'hommes forts

en connaissent et qu'ils ne se permettent que dans la surdité de la nuit, alors que nul ne peut les entendre.

Cependant j'étais décidé à oublier. Je me jurai d'oublier et, pour y parvenir, je me plongeai dans un vrai tourbillon de plaisirs. En apparence, je devins le plus écervelé d'une bande de viveurs. Je me mis à jouer et, en une seule séance, je perdais ou gagnais des sommes considérables. Ces pertes et ces gains me laissèrent aussi indifférent que tout le reste. Chose étrange, je ne me ruinai point au jeu. La fortune, au contraire me demeurait si propice que ma chance finit par devenir proverbiale. Ma chance! un sourire amer montait à mes lèvres lorsque je m'entendais nommer « l'heureux Loraine. »

Je cherchai l'oubli de toutes façons. Pendant un temps, je rougis de le dire, je m'adonnai sans mesure à la boisson, espérant, peut-être, abréger ainsi mes jours. Six mois s'écoulèrent de la sorte.

Alors vint la réaction, avec le dégoût de cette vie insensée et de moi-même. Mes compagnons de folie me parurent odieux. Tout m'ennuyait et me fatiguait, et rien ne pouvait plus me distraire, même pour un instant, de ma grande douleur. Tout à coup j'abandonnai toutes mes tentatives d'amusement, je partis pour l'abbaye de Herstal, que ses locataires venaient de laisser vacante et je m'y établis décidé à m'y ensevelir avec le même mépris souverain pour l'humanité professé jadis par le précédent propriétaire de ce domaine.

La population avoisinante ne douta pas que l'excentricité ne fût un patrimoine de famille et que le fils n'eût hérité de la bizarrerie du père.

Si, durant ces longs mois, je n'avais donné aucune suite à mes projets de vengeance contre l'homme qui m'avait fait un si grand tort, c'est que je n'aurais su où le dénicher. Lui et sa coupable compagne avaient disparu sans laisser de trace, ni aucun indice qui pût me permettre de les rejoindre. J'avais fait faire des recherches minutieuses et elles se poursuivaient encore, mais aucune n'avait abouti à découvrir la retraite de Grant. Ce dernier ne paraissait avoir ni amis ni parents. Mlle Rossiter, avec laquelle il était possible que Viola et lui-même eussent correspondu, était morte deux jours après l'enlèvement de ma femme. Je réussis découvrir son frère, mais il ne put me donner aucun éclairciss ment. M. Monk, son homme d'affaires, avait reçu défense expres de m'en donner aucun. Il ne me restait donc qu'à ronger mon fre

en soupirant après le moment où la destinée ramènerait Eustache Grant en ma présence. J'étais assez fataliste pour ne pas douter que la chose n'arrivât tôt ou tard.

Chaque jour se levait plus triste pour moi dans l'austère solitude de Herstal et me trouvait plus cynique et plus misanthrope. Mon ardent désir de vengeance était le seul lien qui m'attachât encore à la vie. Lorsque j'aurais vu Grant étendu mort à mes pieds, le but de mon existence aurait été atteint. Ainsi s'écoulèrent des mois. Si le précédent Julian Loraine avait pu me voir assis, heure après heure, plongé dans une sombre rêverie au fond de son fauteuil, il aurait jugé son fils d'adoption digne de son choix.

Ainsi s'écoulèrent les mois et les saisons. L'été succéda au printemps et l'hiver à l'automne sans amener aucun changement dans ma situation. Je fis une ou deux excursions forcées à Londres et à Paris dans le but d'y secouer la léthargie qui m'envahissait, mais mes efforts furent vains et je revins chez moi plus triste et plus misérable que je n'étais parti.

Pour m'occuper j'entrepris une tâche, négligée jusqu'alors; je me mis à dépouiller la correspondance privée de mon père. Je ne trouvai, parmi ses papiers, aucun document se rapportant à moi, si ce n'est un récit du naufrage et de ma naissance sur un roc nu, récit signé par le narrateur. Bien que l'existence de ce papier n'eût guère d'importance à mes yeux, je le pris et eus soin de le mettre sous clé. Du reste, peu m'importait à présent si le monde entier apprenait que Julian Loraine n'était pas mon père. J'avais de bien autres préoccupations que celle-là.

Je brûlai les autres papiers, sans en lire la moitié. Ce que j'en avais lu avait suffi amplement à me révéler ce qu'avait été Julian Loraine avant d'acheter l'abbaye de Herstal et d'y mener une vie de reclus. Quant à ma vie, à moi, elle était à jamais ternie par la trahison d'une femme! Et cependant, malgré l'indigne conduite de cette femme à mon égard, je ne pouvais la haïr. Non, il faut qu'on le sache, je l'aimais encore, je l'aimais tout en sachant qu'elle vivait dans la honte avec mon ennemi. Par moments il me prenait des désirs insensés de la voir, ne fût-ce qu'une minute, et de sentir sa main dans la mienne, comme autrefois. J'avais beau me dire que elle se traînait à mes pieds pour implorer son pardon, je la repousrais avec mépris, je savais, dans mon for intérieur, que je n'en ais rien et que si jamais cette femme perfide m'était rendue, urais vite fait litière de mon orgueil. Telle était la violence de

ma passion que je n'aurais plus alors, je le savais bien, qu'une pensée: la serrer sur mon cœur et l'y retenir jusqu'à ce qu'un nouvel amant vînt me la ravir encore.

Telle étant la nature de mes sentiments, on peut se figurer mon émotion lorsqu'un matin je trouvai sur ma table une lettre de l'écriture de Viola! Avec un cri de joie je l'ouvris et la pressai sur mes lèvres. Cette feuille de papier n'avait-elle pas été touchée par ses doigts? Elle ne contenait qu'une ligne:

« Si vous saviez tout, vous pardonneriez. »

Si je savais tout! Mais qu'y avait-il à savoir de plus? Elle m'avait abandonné, sans un mot d'avertissement, pour s'enfuir avec un homme qui l'aimait passionnément avant même que je l'eusse vue et ils étaient allés s'établir dans quelque lieu retiré, à l'abri des poursuites. Que pouvait-il encore me rester à apprendre?

Eh bien, honte à moi d'avoir à l'avouer! je sentis que je pouvais pardonner; bien plus, je sentis que je pouvais me persuader encore que cet homme autoritaire l'avait entraînée contre sa volonté, peut-être contre son gré. Je pouvais me la représenter malheureuse, pénitente et croire encore à son amour. Que dis-je pardonner! Je sentais que je pourrais la presser de nouveau sur mon cœur, me fier à elle et être fier de sa radieuse beauté. Oui, tout cela me serait possible, mais quand j'aurais vu Eustache Grant étendu mort à mes pieds. Quelle que fût ma faiblesse, je ne la serrerais pas sur mon cœur auparavant.

Où étaient-ils, à présent, elle et lui? Ensemble, sans doute. Je pris de nouveau la lettre: elle ne donnait aucun indice sur la résidence actuelle de celle qui l'avait tracée. Ce pli portait le timbre de Londres, mais il était froissé, ce qui indiquait qu'il avait été envoyé dans une autre enveloppe pour être mis à la poste à Londres. Envoyé à qui? me demandai-je. L'arrivée de ce morceau de papier produisit sur moi un effet prodigieux. Si je m'étais approché d'un état d'âme voisin de la soumission à l'inévitable, cet incident m'en fit brusquement sortir et me rendit des forces pour me remettre à la recherche des fugitifs. La lettre, — cette lettre écrite par Viola ne me quittait pas, — nuit et jour je la portais sur mon cœur. Tout infidèle qu'elle avait été, je l'aimais et, par moments, je demeurais encore confondu que le mal eût pu se glisser sous cet enveloppe angélique.

Je quittai l'abbaye de Herstal pour me fixer en ville. De là, . serais plus à portée de me rendre sans retard à la retraite de Gran

dès qu'elle me serait connue. Je commençais à croire, cependant, que cette rencontre ne serait due qu'à un pur hasard. Londres était bien le lieu où les rencontres fortuites ont chance de se faire. Il n'est pas un Anglais qui ne visite la capitale de temps à autre. Grant finirait bien par y reparaître un jour. Ainsi, je repris espoir et attendis.

Le hasard, en effet, et le hasard seul amena l'événement si ardemment désiré par moi, mais nullement comme je m'y étais attendu. Je ne rencontrai point mon ennemi face à face dans la rue, je n'entendis point prononcer son nom incidemment par quelqu'un auprès de qui je pusse m'informer. Voici comment cette rencontre eut lieu.

Il s'était publié à Londres, cette même année, un livre qui avait produit une énorme sensation. Ce n'était qu'un roman, il est vrai, mais un roman dont la haute portée, comme étude psychologique, jointe aux rares mérites du style fixa sur cet ouvrage l'attention du public. Tout le monde eût voulu connaître l'auteur de cet ouvrage dont la personnalité réelle se cachait évidemment sous un nom de plume. Peut-être, le mystère qui planait sur la provenance de ce livre ne contribuait-il pas peu à en assurer le succès.

Parfois, bien que rarement, depuis l'événement qui avait décoloré ma vie, il m'arrivait de lire ce qui me tombait sous la main. Ce livre, s'étant un jour présenté à mes regards, je l'avais ouvert. Et je dois avouer que je fus tellement captivé par le talent que révélaient les premiers chapitres, que j'éprouvai, à mon tour, l'impression d'enthousiasme qu'il avait fait naître partout à la ronde. Mais, avant d'être même arrivé à la moitié de l'ouvrage, mon intérêt était monté à un paroxysme où il n'a jamais été donné à un écrivain d'élever son lecteur. Je poussai un sauvage cri de triomphe. En même temps je jetai le livre loin de moi comme si j'eusse tenu un reptile. Eustache Grant était retrouvé !

Un des chapitres de ce livre, en effet, contenait le récit d'un voyage entrepris par le héros du livre dans une partie reculée de la Suisse, et ce récit était mot pour mot le même que j'avais entendu sortir de la bouche de Grant le soir où je l'avais rencontré pour la première fois. Les incidents de ce voyage étaient assez étranges et remarquables pour s'être gravés dans ma mémoire et je les retrouvais identiques dans les pages que je venais de lire. Eustache Grant était l'auteur de ce livre à la mode, et je pouvais rendre grâce à ma mémoire d'avoir conservé intact ce récit qui

m'en fournissait la preuve. Ma mémoire fit passer en même temps devant mes yeux la figure radieuse de Viola, tandis qu'elle écoutait les amusants récits de celui qu'elle appelait son tuteur. Et ce souvenir en évoqua d'autres encore. Je revis les jours où je lui avais fait ma cour ; celui où je lui avais avoué mon amour ; celui où elle s'était donnée à moi pour toujours, — je le croyais alors, — puis le jour sombre où elle avait fui, où je l'avais attendue durant des heures si longues sans vouloir croire à sa défection. Cette vision fugitive fit revivre, pour ainsi dire, les deux dernières et misérables années de ma vie en me remettant sous les yeux tous les trésors dont Eustache Grant m'avait dépossédé. La pensée que je touchais enfin à l'heure où il me rendrait compte de tous ses actes me faisait rire d'un rire démoniaque.

Je foulai aux pieds son livre. Misérable hypocrite! qui se permettait de parler d'honneur, de vérité et de vertu alors que sa vie était ce qu'elle était! Mais son heure avait sonné à la fin!

Il s'agissait maintenant de savoir où le trouver. Je me rendis le lendemain chez les éditeurs du livre. Je leur dis que j'avais de fortes présomptions pour croire que l'auteur de cet ouvrage était un de mes anciens amis et que je leur serais très obligé de me révéler son véritable nom.

Ils ne le purent pas, ne le connaissant eux-mêmes par un autre nom que par celui qui se trouvait inscrit sur la première page de son livre et qui était, sans doute, un pseudonyme. Je demandai à voir une de ses lettres. On m'en présenta une sans faire de difficulté. Je la confrontai avec la lettre que Grant m'avait écrite peu avant mon mariage et que j'avais eu soin de conserver. La confrontation faite, je la rendis aux éditeurs.

— Je vous remercie, messieurs, dis-je, je vois que je me suis trompé. Mon ami n'a pas la bonne fortune que je lui attribuais

Et je me retirai sans en dire davantage. Non, certes, je ne m'étais pas trompé, mais je craignais que l'idée ne vînt à ces messieurs de mentionner ma visite à leur client. Il n'y avait plus pour moi maintenant l'ombre d'un doute. Les deux lettres avaient été écrites par la même main et cette main était celle d'Eustache Grant. En jetant les yeux sur la seconde de ces missives, j'avais gravé dans ma mémoire l'adresse de l'en-tête. Cette lettre était datée de Sain Séverin, localité située, à ce que je découvris, sur la côte occide tale de la Bretagne, et qui n'était guère qu'un village de pêcheu

Ils n'avaient donc pas fui à une bien grande distance! Ta

mieux, car j'avais hâte de franchir le temps qui me séparait encore de ma rencontre avec Eustache Grant. En quarante-huit heures je pouvais me trouver transporté en sa présence.

Le soir même, je quittais Londres. Mes préparatifs de voyage avaient été vite faits. Parmi les objets de première nécessité que j'emportais avec moi, se trouvait une paire de pistolets à deux coups se chargeant à fortes balles et garantis de la dernière précision. J'avais déjà appris qu'en fait de pugilat mon ennemi était mon maître, mais que m'importait à présent que je serrais entre mes doigts la poignée de l'arme qui ramenait l'égalité entre nous?

Je partis donc, décidé à mettre fin au rêve d'Eustache Grant aussi brusquement qu'il avait terminé le mien!

HUGH CONWAY
(Imité de l'anglais).

(La suite à la prochaine livraison).

LA QUESTION DES BANQUES D'ÉMISSION EN ITALIE

Il y a longtemps déjà que la question d'une réorganisation radicale du système des banques d'émission s'agite en Italie; et bien qu'en général on ne se rende pas exactement compte de l'importance de la chose, on a écrit à ce propos bon nombre de brochures et une véritable avalanche d'articles. Le parlement, à son tour, a été saisi de plusieurs projets de loi sur ce sujet; celui qui est soumis actuellement à l'examen des bureaux de la chambre des députés est le quatrième de ceux qui ont été présentés depuis 1883. Bien qu'aucun d'entre eux ne soit arrivé à l'honneur de la discussion publique, les débats, auxquels l'examen des différents projets a donné lieu dans les bureaux, ont mis en lumière quelles sont sur cette question les vues et les opinions des personnages officiels.

Mais toutes ces brochures, tous ces articles et tous ces débats n'ont eu aucun résultat pratique. C'est que la question a été traitée à un point de vue tout à fait subjectif: on s'est borné à de vaines affirmations sans se préoccuper nullement de les démontrer d'une manière logique, et en mettant entièrement de côté l'examen approfondi de la question et le langage irréfutable des chiffres. Et même lorsqu'on a voulu avoir recours aux chiffres, cela n'a été que dans le but de soutenir une thèse, en faussant la vérité et en tirant les conséquences que l'on préférait. Mais même les chiffres lorsqu'on les emploie de cette façon, ne sont parfois qu'une opinion.

Tout ce qui a été écrit ou dit n'est donc que des théories d'école, ou l'expression d'idées personnelles et plus souvent encore la voix des intérêts que la discussion mettait en jeu. C'est pourquoi les

fleuves d'encre et de paroles qu'on a versés n'ont pas rapproché d'un doigt la question de sa solution, n'ont persuadé personne, n'ont détruit aucun des préjugés existants, grâce auxquels la question des banques en Italie a été singulièrement compliquée et aigrie.

C'est donc avec un véritable plaisir et un intérêt croissant que nous venons de lire les 148 pages d'un travail publié récemment par M. Tito Canovai sur *La questione bancaria in Italia;* travail qui se distingue à un haut degré par toutes les qualités qui manquent aux autres études sur la même matière: examen objectif et logiquement approfondi de la question, démonstration toujours évidente et serrée, abondance de chiffres puisés à des sources officielles, placés très à propos et interprétés avec la plus grande rectitude.

Dans ce travail, M. Canovai, en examinant les deux derniers projets de loi pour la réorganisation des banques d'émission déposés au parlement, a traité d'une manière très étendue la question des banques par rapport aux conditions économiques et financières de l'Italie, réfutant victorieusement les appréciations erronées qui ont couru jusqu'ici sur ce sujet, détruisant les préjugés existant sur les différents systèmes. On peut être partisan soit de la banque unique, soit de la pluralité des banques, soit même de la banque d'état; mais on ne peut refuser une valeur réelle aux arguments mis en avant par M. Canovai et on est forcé de reconnaître l'évidence de ses chiffres et de ses démonstrations.

Le travail de M. Canovai conclut en faveur de l'institution d'une banque d'émission unique; la démonstration de l'utilité et de l'opportunité de ce système pour l'Italie découle du commencement à la fin de son travail dont chaque chapitre est pour ainsi dire une pierre apportée à cet édifice.

Tout en réservant notre liberté d'appréciation sur cette grave question, nous donnerons ici un aperçu du travail de M. Canovai, rapportant les raisons principales qu'il met en avant pour le soutien de sa thèse.

I.

En abordant la question, M. Canovai examine avant tout le système de banques actuellement en vigueur en Italie, pour conclure que rien ne conseille de le maintenir. Les partisans de ce système

se basent sur des raisons historiques et sur les droits acquis par les instituts existants à la suite de la loi du 30 avril 1874, qui a donné à six institus la faculté d'émettre des billets. Pour ce qui est des raisons historiques, M. Canovai se demande quel précédent de cette nature a reconnu les droits des banques italiennes, sauf la loi ci-dessus mentionnée du 30 avril 1874. Mais il suffit de considérer que cette loi n'a eu d'autre but que de régler et de discipliner la circulation pendant le cours forcé à la suite des abus auxquels la faculté d'émettre des billets avait donné lieu auparavant, pour conclure que la loi de 1874 n'a pas été une loi organique, et que par conséquent elle n'a donné des droits à aucun des instituts existants.

En voulant rester sur le terrain des raisons historiques, l'exemple de l'Allemagne qui a fait suivre son unification politique de l'unification de l'émission par la création de la Banque de l'Empire, devrait plutôt démontrer qu'une manière de procéder correspondante aurait été tout à fait indiquée pour l'Italie, et que ce qu'on n'a pas fait jusqu'ici, pourrait bien être fait aujourd'hui.

M. Canovai démontre ensuite qu'il n'y aurait aucun danger à redouter si le privilège de la faculté de l'émission était accordé à un seul institut, tandis que l'unification du billet qui en résulterait serait un bénéfice considérable. De même, le fait que la Banque Nationale a quatre-vingts succursales répandues sur toute la superficie du royaume et qu'il n'y a que quatre villes dans la péninsule où elle n'ait pas d'établissements propres, tandis que ceux des autres instituts s'y trouvent, fait ressortir jusqu'à l'évidence, d'après l'auteur, que la coexistence des six instituts n'a pas eu, ainsi qu'on l'affirme, des effets utiles pour l'expansion du crédit. Quant à l'argument que l'émulation entre les divers instituts est profitable à l'économie nationale et aux instituts eux-mêmes, le manque de garanties pour l'émission, l'imperfection du fonctionnement de l'échange des billets, le fait qu'on n'a pas réussi à vaincre les difficultés qui se sont présentées, tout cela démontre que c'est le contraire qu'on pourrait affirmer.

La création de nouveaux instituts, autorisée par le projet de loi déposé à la chambre ne ferait qu'empirer cet état de choses q[illegible] a déjà été reconnu comme défectueux. Les nouveaux instituts n pourraient pas lutter avec les anciens, plus forts et soutenus pa la faveur du public, et ne manqueraient pas de donner lieu à d sérieux embarras et à des perturbations, surtout en cas de crise. [illegible]

le besoin se faisait sentir d'augmenter les moyens de circulation, il serait bien plus convenable d'autoriser les instituts existants à augmenter leur circulation respective.

II.

Le cheval de bataille de l'étude de M. Canovai est le chapitre qui a trait à la limite de la circulatien des billets.

Après avoir exposé les théories des partisans, soit de l'expansion, soit de la restriction de la circulation des billets, M. Canovai examine spécialement l'opinion si souvent exprimée par les premiers que, lorsque les billets sont émis en représentation d'opérations réelles et réalisables à l'échéance, ils ne sont jamais excessifs. Cette théorie n'est pas neuve; elle a été émise pour la première fois en 1804 par le conseil de la Banque d'Irlande par-devant le comité d'enquête sur la circulation irlandaise, qui ne se montra pas disposé à l'accepter. Ensuite, le *Bullion Committee,* nommé en 1810 pour examiner les conditions de la circulation anglaise, repoussa absolument cette même théorie comme irrationnelle et dangereuse. En effet, le papier créé pour opérations de commerce, passant successivement du premier aux autres possesseurs, est appelé à fonctionner comme monnaie et vient augmenter la circulation du papier, qui perd de valeur au fur et à mesure qu'il devient exubérant. Dans le régime du cours forcé le papier reste dans la circulation et ne fait retour à la banque que pour le payement des opérations pour faire face auxquelles il a été émis; mais dans le régime de la circulation fiduciaire, le papier peut revenir immédiatement à la banque pour être changé en métal.

La commission d'enquête nommée en France en 1866 repoussa aussi cette même théorie, l'opinion ayant prévalu à une grande majorité qu'il n'y a aucune identité de nature entre les billèts de banque et les effets de commerce, parce que, tandis que ces derniers représentent des opérations à terme, ceux-là remplacent le comptant. Entre ces deux titres, observe très justement M. Canovai, il y a donc la différence qui passe entre le présent et l'avenir.

Il en ressort que la base de la circulation fiduciaire est le métal possédé par les banques et existant dans le pays, et que c'est ce

dernier qui doit donner la mesure du montant du papier à émettre. Si l'émission du papier n'est pas proportionnée au métal, il en résulte une dépréciation plus ou moins marquée des billets émis.

Or, une comparaison entre la monnaie métallique et la circulation des billets dans les principaux États et en Italie, montre que la proportion dans ce dernier pays est moins élevée que partout ailleurs. Comment donc les partisans de l'expansion peuvent-ils soutenir qu'il faut augmenter l'émission des billets?

Il est vrai que les besoins ont augmenté par l'effet de l'augmentation du mouvement commercial et industriel, et que la circulation des billets auprès des autres banques d'émission européennes s'est considérablement accrue depuis quelques années. Mais les partisans de l'expansion qui ont eu recours à ce raisonnement n'ont pas vu qu'en même temps, avec la circulation des billets des banques étrangères, le fonds métallique avait augmenté dans une proportion plus considérable aussi, de sorte que la garantie de l'émission a augmenté et que les moyens mis à la disposition du public sont restés à peu de chose près invariables, une somme de métal ayant été remplacée dans la circulation par une somme presque correspondante de papier.

Une augmentation notable résulte, par contre, dans les opérations des chambres de compensation dans tous les principaux États, et c'est cette augmentation qui témoigne dans une juste mesure du développement obtenu par les commerces et les industries. Mais elle prouve encore qu'au fur et à mesure que les besoins grandissent, les moyens d'y pourvoir se perfectionnent, sans demander une augmentation correspondante dans les moyens ordinaires d'échange, métal ou papier.

Dans cet état de choses et pour ces considérations, l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe ne peut approuver la mesure proposée dans le projet de loi d'augmenter la circulation fiduciaire des banques de 755 à 1050 millions.

III.

M. Canovai, par contre, approuve pleinement la disposition d[u] projet ministériel qui porte de $^1/_3$ à $^2/_5$ la proportion entre la ré

serve métallique et la circulation, cette disposition augmentant les garanties des billets.

De même il trouve que la défense faite aux instituts d'émission de faire des emplois directs est opportune, ces emplois soustrayant aux besoins des commerces et des industries une partie des moyens des banques. Mais la défense ne doit pas être absolue, parce que lorsque les besoins commerciaux ne réclament pas toute l'activité des instituts, ceux-ci peuvent trouver dans des emplois de ce genre le moyen de donner une rémunération suffisante au capital des actionnaires, sans avoir recours à des opérations moins solides. Il se peut encore que l'action des banques, moyennant les emplois directs soit, non seulement utile, mais nécessaire pour venir en aide au crédit public, dans le cas de crises et de perturbations politiques, économiques ou monétaires.

La répartition de la nouvelle circulation à accorder aux instituts a été l'objet de discussions très vives dans la presse, chaque institut réclamant une large augmentation de circulation. Mais le projet de loi dispose que la répartition se fasse en raison des capitaux actuellement possédés par les banques, de façon à conserver à chacune d'elles le rang qu'elle occupe actuellement. L'auteur trouve cette disposition très opportune par la raison qu'elle ne donne pas une quantité de billets trop lourde aux instituts plus faibles, et accroît par contre les forces de la Banque Nationale, de ce puissant institut qui a déjà rendu de si grands services au pays et qui pourra lui en rendre d'autres encore dès que son intervention deviendra nécessaire. A ce propos l'auteur rappelle la nécessité qu'il y a, dans les conditions économiques, monétaires et financières de l'Italie, d'avoir le secours d'un grand institut de crédit. La puissante et efficace intervention de la Banque de France en 1870, et récemment encore à l'occasion de l'effondrement du Comptoir d'escompte et de la Société des métaux, est là pour porter un éclatant témoignage de cette vérité.

Dans le chapitre IX, M. Canovai examine la question de l'échange des billets entre les différents instituts à un point de vue qui prouve jusqu'à l'évidence la fausseté de certaines théories et l'injustice de c rtaines prétentions. On sait que les banques d'émission italiennes s t tenues d'accepter les billets émis par les autres instituts, et q l'échange de ces billets entre les différents instituts se fait à c ıque décade. Or, les instituts moins importants voudraient que l(plus grands remettent en circulation, au lieu de leurs propres

billets, les billets des autres instituts reçus en payement, ou, du moins, que l'échange se fît avec des limites de temps et de sommes. Mais ces prétentions sont absolument injustifiables, et M. Canovai fait ressortir que si les instituts font des opérations réalisables à l'échéance, l'échange réciproque des billets ne peut amener aucun embarras; tandis que l'échange devient une lourde tâche lorsque les instituts, oubliant leurs devoirs, effectuent des opérations qui n'arrivent jamais à l'échéance. Ce qui est précisément le cas de certains instituts d'émission de la péninsule.

Prétendre que les instituts les plus puissants émettent, en leur conférant l'autorité et le crédit dont ils jouissent, les billets des autres, est tout simplement une chose absurde. De même, imposer des limites de temps et de sommes dans les échanges serait un acte illégal, la loi ne pouvant pas intervenir dans le règlement des comptes, soit au débit, soit au crédit, en dehors du droit commun. Du reste, tout le bruit qu'on fait à ce sujet dépend d'un autre préjugé. On craint que les grands instituts n'accaparent les billets des petits pour les opprimer et même les étouffer au moment voulu. Mais on ne considère pas que tous les instituts sont intéressés à maintenir le prestige et le crédit des billets émis par n'importe lequel d'entre eux, attendu que la solidarité s'impose à tous dans cette matière et que l'expérience enseigne que, loin de vouloir atrophier les petits, les instituts puissants ne leur ont jamais refusé toutes les facilitations possibles. L'auteur cite ensuite les systèmes en vigueur dans les pays où la coexistence de plusieurs banques est permise, pour en conclure que nulle part on ne trouve un exemple des dispositions que l'on voudrait introduire en Italie.

IV.

Un chapitre des plus importants, est celui qui a trait aux taxes payées par les instituts d'émission italiens. Le rapport sur le projet de loi en question affirme que les instituts itali[...] payent au gouvernement, du chef des taxes, moins que la plup[...] des instituts étrangers. M. Canovai réfute victorieusement ce[...] affirmation, présentant en deux tableaux les *comptes profit[...] pertes* des principales banques étrangères et italiennes. Il res[...]

de ces tableaux, que les banques étrangères payent en moyenne, pour taxes, 12.07 % de leurs profits, tandis que pour les banques italiennes la proportion des taxes aux profits est de 26.45 %. Voici, au surplus, des chiffres représentant la moyenne pour les six dernières années :

Banques italiennes.

Banque Nationale dans le Royaume	24.70 %
Banco de Naples	31.98 »
Banque Nationale Toscane	34.39 »
Banque Romaine	25.96 »
Banco de Sicile	26.23 »
Banque Toscane de Crédit	31.46 »
Moyenne	26.45 »

Banques étrangères.

Banque de France	6.98 %
Banque Nationale de Belgique	24.00 »
Banque de l'Empire Allemand	17.91 »
Banque Austro-Hongroise	12.50 »
Banque d'Espagne	12.59 »
Banque de Portugal	8.14 »
Moyenne	12.07 »

Ces chiffres sont très éloquents et démontrent qu'aucun institut de l'étranger ne paye les taxes qui pèsent sur les instituts italiens.

Conçu dans un ordre d'idées tout à fait opposé, le projet de loi propose d'augmenter encore, et dans des proportions très lourdes, les charges des instituts. Constatons avant tout, que l'augmentation de la réserve de 1/3 à 2/5 a pour conséquence la restriction dans la circulation entièrement couverte et, par conséquent, une diminution des profits; diminution qui, d'après notre auteur, se chiffrerait par 1,500,000 francs.

Mais plus exorbitantes encore sont les propositions relatives à la taxe de circulation. En effet, le projet de loi propose que la taxe de circulation, fixée à 1 %, soit augmentée de 1/4 % du taux d'escompte dépassant 4 %, et que la taxe sur les billets à ordre s t portée de 1 ‰ à 1/2 %.

Il faudra de longues années avant que le taux de 4 % soit le t x normal de l'escompte en Italie, et le fait de l'avoir pris pour b e, prouve une connaissance imparfaite des conditions du pays. I ugmentation de la taxe sur les billets à ordre est absolument

inopportune, car elle aurait pour résultat de réduire l'émission de ces billets, tandis qu'il serait nécessaire, dans les conditions actuelles de l'Italie, d'en faciliter autant que possible la création.

Toutes ces charges réunies seraient intolérables pour les instituts qui se trouveraient forcés d'examiner s'il ne leur conviendrait pas mieux de renoncer au privilège de l'émission des billets, d'autant plus que l'exemple de tous les pays est là pour prouver que ce ne sont pas les banques d'émission qui réalisent les plus gros bénéfices.

V.

L'examen du projet de loi terminé, M. Canovai aborde la question principale: comment la question des banques doit-elle être decideé en Italie? Selon lui, le problème ne sera résolu que le jour où, tout préjugé mis de côté, on ne tiendra compte que des conditions financières, économiques et monétaires du pays.

Or ces conditions ne permettent pas que la situation actuelle soit maintenue. On sait quelles sont les causes de cet état de choses et quels en ont été les effets. En présence de la crise économique qui a éclaté dans le pays, les banques d'émission ont dû abandonner les règles d'un bon et sain régime de crédit pour satisfaire aux nombreuses demandes des industries frappées par la crise, de sorte que les portefeuilles des banques ont dû accueillir dans une large mesure les effets des industries édilitaire et agricole, effets représentant des opérations à longue échéance, pour lesquelles le billet de banque est un instrument impropre et dangereux.

En même temps le gouvernement, en face de nombreux besoins, puisait dans une large mesure et sous différentes formes au crédit des banques, de sorte que leur circulation dépassa les limites fixées par la loi et voulues par la prudence.

Selon M. Canovai, il faut abandonner au plus tôt la fausse voie prise ces derniers temps, pour en revenir aux bonnes règles de la science et de l'expérience. Il faut que les banques débarrassent leurs portefeuilles du papier édilitaire et agricole, et que les ressources nécessaires soient fournies à ces industries sous des formes de crédit plus appropriées, savoir, par le crédit hypothécaire et

agricole. Il faut encore que le Trésor, à son tour, cherche à mettre le budget de l'État dans la condition de se suffire à lui-même sans avoir recours au crédit des banques, de sorte que celles-ci puissent employer tous les moyens dont elles disposent pour le commerce et l'industrie. De cette façon les banques seront ramenées à leur véritable rôle et les dangers de la situation actuelle seront écartés. La circulation des billets, fixée au chiffre de 755,250,000 fr., deviendra suffisante à satisfaire les besoins commerciaux, et l'on pourra éviter une augmentation de papier-monnaie, ce qui dans les conditions monétaires du pays serait une grave erreur.

Mais comme le rôle des grandes banques d'émission n'est pas seulement celui de fournir les ressources nécessaires aux commerces et aux industries, mais aussi d'accomplir des missions bien plus importantes et se rattachant au crédit public, il faut ne pas oublier que les conditions spéciales de l'Italie réclament hautement cette sauvegarde de ses instituts.

L'insuffisance des réserves métalliques du pays, l'existence à l'étranger d'une quantité très importante de valeurs italiennes, et les mouvements soudains de baisse sur la rente ainsi que l'exacerbation des changes qui en dérivent, mettent très souvent en danger l'économie et le crédit du pays.

Pour faire face à ces déplorables éventualités et pour en mitiger les effets, il n'y a que l'action prompte, résolue et efficace d'un institut puissant pourvu d'une autorité suffisante et disposant de larges moyens, qui puisse, en adoptant les mesures que réclament les circonstances et les vicissitudes de la vie économique, éviter ou diminuer les crises, tourner les courants métalliques en faveur du pays et empêcher ou limiter le drainage des espèces.

Mais pour obtenir ce résultat il faut que la fonction de l'émission soit confiée à un seul et puissant institut, qui délivré du souci de la concurrence et de la lutte avec d'autres instituts, puisse consacrer toute son activité à la sauvegarde des grands intérêts du pays ; tandis qu'avec le système actuel de la pluralité des banques on ne peut prétendre que l'institut le plus considérable prenne sur lui cette tâche lourde et difficile, et il est possible aussi que les c constances deviennent telles que cet institut ne puisse pas, pour s ıvegarder ses intérêts, consacrer toute son activité aux intérêts d pays. Il est vrai que jusqu'ici la Banque Nationale a montré c nprendre non seulement ses devoirs, car ils n'allaient pas j que-là, mais les nécessités de la situation, en venant en aide

à l'État et au pays toutes les fois que le besoin s'en est fait sentir; mais il n'est pas juste qu'elle prenne sur elle ce rôle pesant et dangereux qui ne saurait être imposé à une banque que comme l'équivalent du privilège unique de l'émission des billets.

M. Canovai examine ensuite les moyens par lesquels il serait possible d'arriver à l'institution de la banque unique. A son avis, ce but peut être atteint, au grand avantage de l'économie et du crédit du pays, et sans le moindre préjudice pour les instituts existants, qui pourraient céder à l'institut plus considérable la faculté de l'émission ou se fusionner en lui.

L'ouvrage dont nous nous sommes occupés renferme encore d'autres considérations et une foule de chiffres et de données qu'il serait utile de connaître; mais l'espace dont nous disposons ne nous permet pas de nous étendre plus longuement sur le sujet. Nous renvoyons donc au livre de M. Canovai ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier à fond l'importante question de la réorganisation des banques en Italie, et se rendre compte exactement du revirement qui est en train de s'opérer dans l'opinion publique du pays sur la question et sur les moyens de la résoudre.

***

UN ENFANT DE LA NATURE[1]

(Suite et fin).

— Non! depuis le triste événement qui a coûté la vie à la pauvre Camille, nous ne l'avons pas même entrevu.

— Chose étrange, en vérité. Quand on pense à tout ce que peut recouvrir un cerveau humain! Personne ne se doutait de rien. Un garçon tranquille, timide presque jusqu'à la gaucherie. N'est-il pas vrai, madame, vous ne vous êtes doutée de rien?

— Quant à sa maladie? Oh! mon Dieu, si; comment pouvez-vous penser que j'aurais ignoré...? Ah! j'entends, à présent.... je n'avais pas compris d'abord.... Vous faites allusion à un principe héréditaire, n'est-il pas vrai? Je crois me souvenir, en effet, que son père a été conduit dans le temps au grand établissement d'Aarhuns, si je ne me trompe, M. Karlsen.

— Oui.... non.... c'est-à-dire on a mené le père à Aarhuns en effet, mais non pas à la maison de santé, — au cimetière, pour y être enterré auprès de sa première femme. Ce dont je voulais parler tout à l'heure, c'était du train de vie épouvantable.... oui épouvantable, — l'expression n'est pas trop forte, — que ce jeune homme mène, comme vous le savez, depuis deux ans et au delà.

— Réellement?... Mais n....n....non, je n'en savais rien.

— Est-il possible? Hum!... ce sont de ces choses dont on ne parle pas volontiers. Il ne faut pas.... vous comprenez.... On ne sau- oublier les égards dus au prochain. La famille du conseiller de ice....

[1] Voir la livraison du 15 janvier.

— En effet, vous avez parfaitement raison, c'est évident. Cependant, à le bien prendre, et en toute franchise, ne trouvez-vous pas, dites-le-moi, qu'il règne à l'époque où nous vivons une tendance foncièrement fausse, une sorte d'afféterie pieuse consistant à voiler, à couvrir les faiblesses du prochain? Je n'entends rien à ces choses, cela va de soi, — pourtant ne croyez-vous pas que ce système doit avoir des conséquences délétères pour la véracité, pour la morale publique? par où je n'entends pas la moralité, mais.... la morale, l'état général, en un mot.

— Sans nul doute! et je suis charmé de me trouver si parfaitement de votre avis sur ce point. Dans le cas donné.... s'il faut parler sans ambages, ce jeune homme s'est livré à des excès de toute espèce, il a vécu en véritable vaurien avec la lie du peuple et, pis encore, s'entourant de gens sans conscience, sans position sociale, sans religion, sans quoi que ce soit, de canailles, de fainéants, de buveurs et aussi.... la vérité m'oblige à le dire, de femmes de mœurs légères.

— Et cela, Dieu du ciel! après avoir été le fiancé de Camilla, et après une méningite de trois mois qui l'avait conduit à deux doigts de la tombe.

— Oui, et quelles dispositions cela ne donne-t-il pas lieu de présumer chez cet individu? Quelles suppositions cela ne permet-il pas de faire sur sa vie passée, que vous en semble?

— Sans doute; et Dieu sait de quelle façon il se sera conduit comme fiancé. Il m'a paru suspect de tout temps, je l'avoue.

— Veuillez m'excuser, madame, et vous aussi, M. Karlsen. Vous avez pris cette affaire à un point de vue un peu abstrait, je dirais même fort abstrait. Le hasard a voulu que je me trouve avoir entre les mains un récit tout à fait concret venant d'un des mes amis du Jutland et qui me permet d'exposer les faits en détail.

— M. Rönholt! vous n'allez pas, j'espère....

— Donner des détails! Au contraire, j'en donnerai avec la permission de madame, — qui me l'accorde, vous le voyez. Assurément, il n'a pas mené la vie qu'il faudrait mener à la suite d'une fièvre cérébrale. Il a flâné de foire en foire avec deux ou trois compagnons de débauche et doit avoir eu des accointances fréquentes avec les troupes de comédiens ambulants, avec les comédiennes su tout, à ce qu'il paraît. Mais attendez, je sais où mettre la main su la lettre de mon ami. Je cours la prendre dans ma chambre je reviens, si vous permettez. Je serai ici dans un instant.

— Notre ami Rönholt est d'une humeur charmante aujourd'hui, ne trouvez-vous pas, M. Karlsen?

— Sans contredit; mais n'oubliez pas, qu'il a vidé son fiel dans son article de la *Gazette du matin*. Dire que l'on a osé avancer des choses qui...! Mais c'est la sédition pure et simple, c'est le mépris de la loi, le.... hum!

— Vous avez trouvé la lettre, M. Rönholt?

— Oui, madame. M'autorisez-vous à commencer? Voyons.... ah! voici le passage: « Notre ami commun, ce jeune homme que nous rencontrâmes l'année dernière à Mönsted et que tu me dis avoir connu précédemment à Copenhague, se trouve dans la contrée depuis quelques mois; il n'a pas changé le moins du monde, c'est toujours le chevalier de la triste figure, morne et blême comme jadis. Il y a en lui un mélange ridicule d'enjouement forcé et de muet désespoir, une affectation d'indifférence poussée jusqu'à la brutalité, jointe à un laconisme méprisant; bien qu'il soit en ribote du matin au soir et du soir au matin, il n'a jamais l'air de se divertir le moins du monde, et j'en reviens à ce que je vous disais jadis: cet individu a l'idée fixe de se regarder comme personnellement offensé par la destinée. Il avait ici pour compagnons inséparables, d'abord un certain maquignon surnommé le roi des cabarets, qui passe sa vie à boire et à chanter, puis une espèce de vaurien, mi-matelot, mi-colporteur, connu et redouté sous la désignation de Pierre-le-briseur, sans compter la belle Abelone. Cette dernière cependant a dû céder la place depuis quelque temps à une certaine brune faisant partie d'une troupe de bateleurs dont les exhibitions acrobatiques ont égayé nos environs. Tu vois d'ici l'espèce de femme, une de ces frimousses jaunâtres aux traits marqués qui vieillissent avant le temps, une de ces misérables abruties par les privations et par le vice, avec cela couvertes de velours rapé et d'oripeaux malpropres. Et toute la bande à l'avenant. J'avoue ne rien comprendre à la passion de notre ami; on a beau parler de la mort tragique de sa fiancée, cela n'explique pourtant pas les choses, à mon sens. Laisse-moi te conter encore la façon dont il a quitté nos parages. Ça dépasse tout, tu vas voir. Nous avions une foire à deux ou trois lieues d'ici; après avoir longtemps rôdé, il s'était attablé avec ses intimes, le Briseur, le Maquignon et sa belle, dans la tente servant de cabaret; après avoir trinqué tous quatre une bonne partie de la nuit, vers les trois heures du matin ils commencèrent à en avoir assez et à songer au départ. Ils se hissèrent avec plus

ou moins de peine sur un char de chasse et pour commencer tout alla bien, mais soudain notre ami tire sur les rênes, abandonne la grande route et lance ses chevaux au grand trot à travers champs, par monts et par vaux. Le char ballottait de çà, de là, si bien qu'au bout d'un moment le maquignon, trouvant sa sûreté compromise, cria qu'il voulait descendre. Dès qu'il eut mis pied à terre, notre ami fouette ses bêtes de plus belle et les mène droit à un coteau couvert de bruyères. Alors c'est au tour de la femme de prendre peur et de sauter à terre, puis l'attelage gravit la colline et la redescend dans un galop tellement effréné que c'est pur miracle si le char n'est pas arrivé au bas de la pente avant les chevaux. J'oublie de dire qu'à la montée Pierre-le-briseur avait trouvé moyen de se glisser à bas de son baal et qu'en manière de remerciement pour cette belle course, il avait envoyé son couteau-poignard à la tête du cocher. »

— Le pauvre jeune homme! Mais cette affaire de la femme est fort répréhensible, cependant.

— C'est affreux, madame, positivement affreux. Pensez-vous réellement, M. Rönholt, que la description que vous venez de nous lire, mette ce personnage sous un jour plus favorable?

— Non, monsieur, mais sous un jour plus vrai. L'obscurité, vous le savez, fait aisément supposer les choses plus grandes qu'elles ne le sont.

— Serait-il possible d'imaginer pis que cela?

— Admettons, si vous voulez, qu'il n'y ait rien de pire; seulement souvenez-vous dans ce cas-là qu'on ne doit jamais penser trop de mal de son prochain.

— Oui, oui, j'entends. Selon vous, l'affaire n'est pas si mauvaise, somme toute. Elle implique un certain déploiement d'énergie, elle a des côtés éminemment plébéiens qui flattent vos penchants à la démocratie.

— Ne voyez-vous donc pas que ce jeune homme adopte des allures fort aristocratiques vis-à-vis de son entourage?

— Aristocratiques! Oh! pour cela, permettez, c'est du paradoxe; si cet homme n'est pas un démocrate, en vérité je ne sais pas ce qu'il est.

— Peuh! tout dépend de la façon dont on l'entend.

∴

De blanches ombelles de sureau, des touffes de lilas, d'épais buissons d'aubépine rouge et des cytises aux grappes d'or remplissaient l'air de leurs parfums tout autour de la maison. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes et les persiennes descendues. Axel venait d'en soulever une du dehors et passant la tête au dessous, il s'appuyait sur l'embrasure de la croisée, son œil reposant avec un sentiment de bien-être sur le jour doux, atténué, tranquille qui régnait dans l'appartement, après avoir été ébloui de l'éclat des reflets étincelants du soleil d'été sur la campagne et sur la mer. Il y avait quelqu'un dans la chambre: une femme grande et bien faite, un peu forte peut-être, le dos tourné vers la fenêtre, s'occupait à arranger des fleurs dans un grand vase. Elle portait une robe de matin d'un rose tendre, rassemblée en plis négligents sous la poitrine par une large ceinture noire de cuir laqué; un peignoir en mousseline d'une blancheur éclatante avait glissé derrière elle sur le parquet; sa chevelure blonde, épaisse et lourde était encore enfermée dans un filet écarlate.

— Tu es légèrement pâle après le réveillon d'hier, dit Axel, de la fenêtre.

— Bonjour, répondit-elle en tendant vers lui sans se retourner une de ses mains remplie de roses. Axel prit une des fleurs. Laura tournant à demi la tête de son côté, ouvrit la main et laissa tomber les roses une à une sur le parquet, après quoi elle se remit à disposer les fleurs dans le vase.

— Malade? demanda Axel.

— Fatiguée.

— Je ne déjeunerai pas avec toi aujourd'hui.

— Non?

— Nous ne dînerons pas non plus ensemble.

— Tu vas à la pêche?

— Non. Adieu!

— Quand est-ce que tu reviendras?

— Je ne reviendrai pas.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? demanda-t-elle, laissant ses rs pour arranger les plis de sa robe tout en se dirigeant vers croisée et s'asseyant sur une chaise qui était dans l'embrasure.

— Je suis las de toi, voilà tout.

— Tu es contrarié? Que s'est-il dont passé? Qu'as-tu à me reprocher?

— Rien au monde. Mais attendu que nous ne sommes ni mariés, ni fous d'amour l'un pour l'autre, je ne vois pas qu'il puisse y avoir rien d'extraordinaire à ce que je m'en aille.

— Es-tu jaloux? demanda-t-elle tout bas.

— D'une femme telle que toi? Dieu ne m'a pas encore enlevé l'usage de la raison!

— Mais explique-moi de grâce ce que tout cela veut dire?

— Ça veut dire que je suis las de ta beauté, que je connais par cœur ta voix et tes mouvements et que ni tes caprices, ni ta bêtise, ni ta ruse ne réussissent plus à m'amuser. Cela étant, je te demande en vertu de quoi je resterais ici un jour de plus?

Laura pleurait.

— Axel, Axel! Oh! comment as-tu le cœur de dire ces choses-là? Que vais-je faire, que vais-je faire, mon Dieu! Reste encore aujourd'hui, Axel, seulement aujourd'hui, je t'en supplie. Non! tu ne me quitteras pas, c'est impossible.

— Mensonges que tout cela, Laura; tu ne penses pas un mot de ce que tu dis. Ce n'est assurément pas l'amour que tu me portes qui te chagrine à ce point, c'est tout simplement l'imprévu du changement qui te fait prévoir quelque trouble dans tes habitudes journalières. Je connais tout cela sur le bout du doigt; tu n'es pas la première dont je me suis lassé.

— Ah! reste aujourd'hui seulement; après je ne te tourmenterai pas pour te retenir une heure de plus.

— Vous êtes comme les chiens, vous autres femmes! Vous n'avez pas d'idée de ce que c'est que l'honneur: qu'on vous donne un coup de pied, vous revenez en rampant à celui qui vous a frappées.

— Oui, oui! mais tu restes encore aujourd'hui, n'est-il pas vrai, tu restes?

— Rester? Non pas.

— Ah! tu ne m'as jamais aimée, Axel.

— Non.

— Mais si, tu m'as aimée une fois! Ne te souvient-il plus de ce beau jour de tempête sur le rivage, où nous nous sommes réfugiés ensemble à l'abri d'un bateau? Tu m'aimais alors.

— Folie!

— Ah! si je n'étais pas ce que je suis, si j'avais des paren respectables, une famille, tu resterais auprès de moi, tu n'aura

pas le cœur de me traiter avec cette dureté, — moi qui t'aime tant!

— Il ne faut pas que tu m'aimes.

— Non, je comprends; tu te soucies de moi comme de la poussière que tu foules aux pieds. Tu n'as pas un mot affectueux à me laisser, rien que des paroles offensantes; le mépris, je ne mérite rien de plus.

— Tes pareilles ne sont ni meilleures ni pires que toi. Adieu, Laura!

Il lui tendit la main, mais elle avait croisé les siennes derrière son dos et gémissait:

— Non, non! Pas adieu! Pas adieu!

Axel souleva la jalousie, recula d'un ou deux pas et la laissa retomber devant la croisée. Alors Laura la soulevant à son tour se pencha vivement sur l'appui de marbre et s'écria:

— Viens, Axel! viens me donner la main!

— Non.

Quand elle eut vu qu'il s'éloignait réellement, elle lui jeta encore ces deux mots d'un ton lamentable:

— Adieu, Axel!

Il se retourna vers la maison en soulevant légèrement son chapeau et poursuivit sa route.

— Une fille de cette espèce croirait encore à l'amour? se disait-il tout en marchant. Non, ma foi, elle n'y croit pas.

*
* *

Le vent du soir s'était levé de la mer; ses larges ondes balayaient la campagne, balançant en cadence les épis grisâtres des ajoncs et soulevant au passage leurs longues feuilles acérées, ébouriffant le duvet des roseaux et dessinant des milliers de fins sillons foncés à la surface du lac, où les feuilles de nénuphar, violemment agitées, semblaient prêtes à se détacher de leur long pédoncule. Plus loin, les bruyères au feuillage sombre se heurtaient l'une à l'autre en des oscillations saccadées, et au delà, vers l'intérieur des terres, l'avoine frôlait le sol de ses longues barbes, les frondaisons gracieuses du jeune trèfle frissonnaient sur leurs tiges frêles tandis que les champs de blé s'abaissaient et se relevaient en grandes vagues régulières; les tuiles volaient des toits, le moulin faisait entendre des grincements étranges, les girouettes tournaient comme

affolées et l'ouragan repoussait la fumée tout au fond des cheminées. Le vent secouait d'un bruissement incessant les peupliers du manoir et sifflait au travers de la basse futaie qui recouvrait la colline avoisinante. Étendu parmi les buissons, Axel laissait ses regards errer sur la terre qu'envahissaient rapidement les ombres du soir. La lune se montrait au firmament, au-dessus des prairies tout enveloppées de brouillard grisâtre. Quel triste tableau cela formait : derrière lui le vide, au devant l'obscurité ! Mais c'était bien l'image de la vie. Les gens qui s'imaginaient être heureux, ils étaient aveugles, tout simplement. Le malheur lui avait dessillé les yeux, tout n'était qu'injustice et fausseté ici-bas, la terre entière n'était qu'un mensonge colossal lancé dans l'espace; la fidélité, l'amitié, la miséricorde, mensonges, mensonges ! Tout était mensonge ! Et au nombre de toutes ces apparences trompeuses, celle à laquelle on donnait le nom d'amour, était encore la plus creuse et la plus décevante, — lumineuse, il est vrai, empruntant à la lumière ses flammes, son éclat, ses brûlures, — et rien de plus. Pourquoi était-il condamné à savoir ces choses ? Pourquoi la grâce de conserver sa foi en tous ces étincelants mensonges ne lui avait-elle pas été accordée ? Pourquoi lui fallait-il être clairvoyant, lui seul, là où tous les hommes étaient aveugles ? Il avait droit à la cécité, car il avait cru à toutes les choses auxquelles croient les humains quand ils ont la foi.

Dans la plaine qui s'étendait à ses pieds, les lumières de la ville s'allumaient une à une.

— Chacun de ces toits abrite une famille, se disait-il dans sa rêverie solitaire. Oh ! mon toit paternel et ma foi d'enfant à toutes les merveilles de la vie, — à tout ce qui est beau, à tout ce qui est bon !... Et si pourtant ils avaient raison, ceux qui y croient encore ! s'il y avait sur la terre des millions de cœurs palpitants et dans le ciel un Dieu d'amour !... Mais si cela est, pourquoi n'en sais-je rien ? Pourquoi ce que je sais est-il au contraire si déchirant, si amer, si réel, hélas !...

Le clair de lune inondait la campagne. Axel se leva et s'engagea dans le sentier qui descendait vers la ville en longeant le jardin du manoir ; tout en cheminant, il regardait dans ce jardin par-dess le petit mur de clôture à hauteur d'appui. Un grand peupl solitaire s'élevait au milieu d'une pelouse ; les rayons de la lı tombaient en plein sur ses feuilles agitées qui tournaient vers tantôt leur surface d'un vert glauque, tantôt leur envers arger

Il s'arrêta et s'accouda sur le mur afin de contempler ce bel arbre tout à son aise. Le feuillage frissonnant avait des façons de courir le long des rameaux pareil à une cascade; Axel s'imaginait pouvoir distinguer les bruissements de ces frondaisons d'argent. Tout à coup une voix ravissante et douce, une voix de femme se fit entendre tout auprès. Elle chantait:

Fleur de rosée,
Fleur parfumée,
Dis-moi tes rêves, dis-les-moi.
Songes-tu merveille et mystère,
Bonheur inconnu sur la terre
  Comme moi?
Au parfum des fleurs qui s'éveille,
A l'étoile qui la nuit veille,
Au doux soupir d'un chant qui meurt,
Dis, entends-tu, toi, dans ton cœur
L'appel inconnu du bonheur?

La voix se tut. Axel respira profondément puis retint son souffle pour écouter, mais en vain, car il n'entendit plus rien, sauf au loin une porte qui se fermait dans le manoir. Alors il recommença à percevoir le murmure des feuilles argentées, et au bout d'un moment, appuyant sa tête sur ses deux bras, il se prit à pleurer.

Le lendemain était une de ces journées comme on en voit beaucoup vers la fin de l'automne. Un vent frais soufflait par bouffées, chassant devant lui les nuages en une course rapide, avec un jeu incessant de clair-obscur à mesure que les nuages passaient et repassaient devant le soleil. Axel s'était rendu au cimetière, contigu au jardin du manoir. L'endroit était passablement dénudé; en fait d'arbres, un sureau nain étalait sa large ramure au-dessus d'un grillage en fer; quelques-unes des tombes étaient entourées d'une palissade de bois très basse, mais la plupart étaient tout simplement de petits monticules rectangulaires, ornés parfois de pseudo-monuments en fer-blanc portant des inscriptions, de croix de bois dont la couleur s'écaillait, ou de guirlandes en cire, le plus grand nombre des tombes, toutefois, n'ayant pas même ces humbles démarcations. Axel errait à la recherche d'un recoin où il pût se mettre à l'abri, mais on eût dit que le vent faisait rage des quatre côtés de l'église. De guerre lasse, il finit par se jeter sur l'herbe au pied d'un talus et tira un livre de sa poche, mais sa lecture à bâtons rompus ne le captivait guère. Un nuage lui dérobait-il un

moment le soleil, aussitôt un frisson secouait ses membres et l'avertissait que mieux vaudrait quitter sa place; puis, à peine s'apprêtait-il à se relever que la lumière qui reparaissait l'en dissuadait. Au beau milieu de ces alternatives, une jeune fille entrait dans le cimetière à pas lents, précédée d'un lévrier et d'un chien d'arrêt qui gambadaient en folâtrant devant elle. Elle s'arrêta une seconde, comme si elle eût eu l'intention de s'asseoir, mais ayant aperçu Axel, elle poursuivit son chemin, traversa le cimetière dans toute sa longueur et sortit par la porte grillée. Axel fut sur pied en un instant et la suivit des yeux; elle cheminait de son pas mesuré sur la chaussée, les chiens folâtrant toujours devant elle.

Axel avait fermé son livre; au bout de quelques instants, il se mit à déchiffrer l'épitaphe de la tombe la plus voisine. Il souriait quelque peu tout en déchiffrant, lorsqu'une ombre vint tomber sur le modeste monument qu'il considérait. Comme cette ombre demeurait immobile, Axel tourna la tête et vit debout à ses côtés un jeune homme au teint hâlé, une main passée dans la courroie de sa carnassière et tenant de l'autre un fusil de chasse.

— Elle n'est pas si sotte, cette inscription, dit le nouveau venu, en désignant l'épitaphe d'un signe de tête.

— Mais non, fit Axel, qui s'était redressé à la voix de l'étranger.

— Dites-moi, poursuivit le chasseur, tout en jetant des regards de côté et d'autre comme s'il cherchait quelque chose, vous êtes dans la contrée depuis une couple de jours et vous m'intriguez beaucoup, je l'avoue, bien que je n'aie pas su trouver moyen de vous approcher jusqu'à maintenant. Je vous vois aller et venir tout seul du matin au soir; pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté chez nous? Que pouvez-vous bien inventer pour tuer le temps? Car, enfin, vous ne faites pas d'affaires dans la contrée?

— Non pas. Je suis ici pour mon plaisir.

— Chacun son goût, sa folie! s'écria l'étranger avec un franc éclat de rire. Du moins n'allez-vous pas à la chasse? Ne seriez-vous pas disposé à m'accompagner? Il faut que je descende au village prendre du petit-plomb, et tandis que vous ferez vos préparatifs, je pourrai encore passer à la forge. Voyons, venez-vous?

— Volontiers.

— Ah! j'oubliais. Thora! Vous n'auriez pas aperçu par has[ard] une jeune personne?... Tout en parlant il avait escaladé le ta[lus] d'un bond et poursuivait: En effet, la voilà; c'est ma cousine [...] ne saurais vous présenter dans ce moment, mais n'importe, ve[nez]

suivons-la. Nous avons fait un pari, elle et moi, vous serez juge de l'issue. Elle aurait dû se trouver dans le cimetière avec les chiens et moi passer sur la chaussée le fusil sur l'épaule et la carnassière au côté, sans appeler ni siffler mes bêtes, et si les chiens me suivaient tout de même, elle avait perdu. Nous allons voir.

Les deux hommes eurent bientôt rejoint la jeune fille. Le chasseur allait droit son chemin, sans détourner les yeux; cependant il ne put s'empêcher de sourire légèrement en la dépassant; Axel ôta son chapeau. Les chiens, très surpris, suivirent des yeux le chasseur en poussant des grognements doux, puis ils regardèrent leur conductrice en aboyant à pleine gueule et au moment où elle se penchait pour les flatter de la main, ils s'éloignèrent d'elle pour se mettre à pas délibérés, en aboyant toujours, à la suite du chasseur. Deux ou trois fois, ils firent mine de s'arrêter pour couler en arrière un regard dubitatif vers la jeune fille, mais ne tardèrent guère à prendre leur décision définitive, et lorsque quelques élans forcenés les eurent amenés aux côtés de leur maître, leur ravissement ne connut pas de bornes, si bien que ces petits quadrupèdes menaçaient de renverser le vigoureux jeune homme en s'élançant sur lui à l'envi, pour courir ensuite à la ronde en zigzags capricieux et revenir aussitôt vers leur maître.

— Perdu! cria-t-il à la jeune fille. Elle acquiesça d'un signe de tête, d'un sourire et retourna sur ses pas.

La chasse se prolongea fort tard dans l'après-midi. William, le maître du lévrier et du chien d'arrêt, trouvait son nouveau compagnon à son gré et fit promettre à Axel, avant de se séparer de lui, de venir le trouver au manoir dès la soirée. Il s'y rendit, en effet, et devint très vite un visiteur assidu, presque quotidien. Seulement, malgré les instances réitérées de ses nouveaux amis, qui eussent désiré lui offrir l'hospitalité sous leur toit, il s'obstina à conserver son logement à l'auberge du village.

Une période agitée s'était ouverte dans la vie d'Axel. Au premier abord, la présence de Thora, la belle jeune fille qu'il avait rencontrée dans le cimetière, avait réveillé au fond de son cœur mille souvenirs douloureux et déchirants. Bien souvent, au milieu d'une causerie avec elle, il lui avait fallu se détourner brusquement vers quelque autre interlocuteur ou quitter l'appartement pour ne pas trahir son émotion. Elle ne ressemblait pas du tout à Camilla, et pourtant auprès d'elle c'était toujours Camilla qu'il voyait et qu'il entendait. Thora était petite et délicate, elle s'enthou-

siasmait aisément, un rien suffisait pour amener sur son doux visage le sourire ou les larmes. Elle pouvait causer longtemps et sérieusement avec n'importe qui, sans que son interlocuteur eût l'impression d'un progrès fait vers l'intimité, — elle semblait bien plutôt s'absorber en elle-même à mesure qu'elle parlait. Quelqu'un lui faisait-il un récit, une démonstration, une explication, son visage, toute sa personne exprimait une confiance sans bornes, une certaine attente aussi parfois. William et sa petite sœur ne la traitaient pas tout à fait en camarade, mais encore moins en étrangère; leur père et leur mère, le personnel du manoir, les paysans de la contrée du premier jusqu'au dernier, tout le monde lui faisait la cour, — une cour très discrète, empreinte d'une nuance d'anxiété. Les uns et les autres jouaient vis-à-vis d'elle le rôle du voyageur qui, en traversant une forêt, découvre sur un rameau à portée de sa main un de ces ravissants petits oiseaux chanteurs aux yeux expressifs et lumineux, aux attitudes d'une grâce indicible: le passager s'enchante de cette mignonne créature du bon Dieu, il brûle de s'en approcher, et pourtant il n'ose faire un mouvement, c'est à peine s'il ose même respirer, de crainte de la voir prendre peur et s'envoler.

Cependant plus Axel voyait Thora, plus ses souvenirs pâlissaient et s'effaçaient, et petit à petit il en vint à la voir telle qu'elle était. Auprès d'elle, il se sentait inondé de paix et de bonheur, et lorsqu'il lui fallait la quitter, son cœur se serrait de regret et se voilait de mélancolie, mais la mélancolie était douce et les regrets sans amertume. Il en vint à lui parler de Camilla et de sa vie passée, et au cours de ces récits, il se sentait saisi parfois d'une surprise étrange en étudiant de la sorte sa personnalité d'autrefois à la lumière de l'heure présente; souvent même il avait peine à admettre que ce fût bien lui qui eût été le héros authentique des faits qu'il décrivait, et que les sentiments, les idées qu'il rapportait eussent en vérité germé dans son cœur et dans son cerveau.

Un soir, Thora et lui regardaient le coucher du soleil du haut d'un monticule situé au bout du jardin. William et sa petite sœur faisaient assaut de vitesse et se poursuivaient à l'envi autour de cette colline en miniature. L'air étincelait de colorations lég[illegible]s et claires variées à l'infini, coupées çà et là de larges faisc[illegible]x de rayons lumineux. Axel détourna ses regards de ce spect[illegible]e pour les reporter sur la jeune fille qui était à ses côtés, p[illegible]e et mignonne dans sa toilette foncée: Dieu! qu'elle paraissait [illegible]u

de chose pourtant en face de cette orgie de couleurs ardentes! Il soupira en reportant aussitôt ses regards sur les nuages en feu. Toutefois ce qui venait de lui traverser l'esprit de la sorte, ce n'était point une pensée réfléchie; non, c'était tout au plus un reflet lointain et fugitif évanoui aussitôt que né, quelque chose comme une impression matérielle reçue par son œil et qui aurait tenté en vain de se formuler en idée.

— Voilà les gnomes de la colline contents, dit Thora, le soleil est tout à fait couché.

— Vraiment?

— Mais sans doute. Ignorez-vous donc que les gnomes aiment l'obscurité?

Axel sourit.

— Oui, je sais, reprit-elle, vous ne croyez pas aux gnomes, mais vous avez tort, je vous assure. C'est charmant de croire à tout cela, aux follets de la montagne, aux fées, aux sylphes. Je crois aussi aux sirènes et aux dryades, moi; à tous les bons esprits enfin, non pas aux mauvais. Qu'en dites-vous?

— Moi? Mais je ne sais trop. Je ne crois pas que je vous comprenne tout à fait.

— C'est que probablement vous n'aimez pas la nature?

— Mais au contraire!

— Oh! je n'entends pas la nature telle qu'on la voit des perspectives artistiques, des kiosques auxquels on monte par des escaliers pour l'inspecter en costume de cérémonie, mais la nature de tous les jours, la nature ordinaire. Cette nature-là, l'aimez-vous?

— Oui vraiment! Il n'est pas une feuille, pas une brindille, pas un rayon de lumière égaré au sein des ombres qui ne me révèle sa part de beauté. Il n'est pas de coteau si dénudé, pas de marnière si anguleuse, pas de chaussée si monotone que je ne puisse y trouver du charme, pour un instant au moins.

— Mais quel charme peut avoir pour vous un arbre ou un buisson, à moins que vous ne vous le représentiez habité par un être vivant qui en ouvre et en referme les fleurs, qui lisse les feuilles et les étend à la brise? Et quand vous voyez un lac, un beau lac ›fond et transparent, si vous vous arrêtez si volontiers à le conmpler, n'est-ce pas parce que vous vous figurez que là-bas dans s profondeurs cristallines s'agitent des êtres qui ont leurs joies leurs douleurs, toute une existence étrange, animée de songes de désirs incompréhensibles pour nous? Cette colline vers l'ho-

rizon, qui n'est ni belle ni intéressante en elle-même, elle le devient dès l'instant où vous vous représentez que sous ses pentes verdoyantes fourmille une population de tout petits gnomes, qui soupirent lorsque le soleil se lève, mais qui, à peine le soir venu, se mettent à exécuter des rondes folles autour de leurs mystérieux trésors.

— Quelles fantaisies étranges et gracieuses. Et vous voyez tout cela?

— Et vous?

— Ah! pour moi, j'aurais grand'peine à expliquer en quoi consiste la fascination des spectacles de la nature.... Elle est dans la couleur, je crois, dans le mouvement et dans l'infinie variété des formes, dans la vie surtout qui s'affirme à chaque pas, — par la sève qui circule sous l'écorce de l'arbre et dans la tige de la fleur, par l'action du soleil et de la pluie qui les font croître et grandir l'un et l'autre; par l'ouragan qui cingle les géants de la forêt et emporte sur ses ailes le sable de la grève en tourbillons; par le ruisseau qui murmure en se frayant un passage au travers des cailloux et des grandes herbes.... Mais, voyez-vous, ces choses-là ne s'expliquent pas: on les sent, on ne saurait les analyser.

— Et votre imagination n'en demande pas davantage?

— C'en est déjà trop pour elle, maintes fois, — beaucoup trop! Ces couleurs, ces formes, ces mouvements m'éblouissent avec leur grâce et leur légèreté. Mais du moment où ces merveilles recouvriraient un monde mystérieux, peuplé d'êtres fantastiques qui chantent leurs hymnes d'allégresse, qui pleurent leurs larmes de désespoir, qui jubilent, qui souffrent, qui vivent de leur vie propre, — savoir cela et être impuissant à soulever le voile qui nous sépare de cet univers enchanté! — mais il y aurait là de quoi nous faire paraître notre existence terrestre bien pâle et bien lourde.

— Non! je ne vous permets pas de vous attrister de la sorte en pensant à votre fiancée! s'écria Thora, un nuage passant dans ses yeux.

— Je ne pense pas à ma fiancée dans ce moment, je vous assure.

Elle allait répliquer; mais William et sa sœur étaient montés les rejoindre et ils rentrèrent tous ensemble au manoir.

A quelques jours de là, Axel traversait le jardin aux côtés [de] Thora. Elle tenait à lui faire voir la serre où croissait le rais[in] qu'on ne lui avait pas encore montrée. C'était un bâtiment bas [et] allongé; les rayons du soleil se brisaient en milliers de paillet[tes]

scintillantes sur les vitres du toit. Ils entrèrent. On y respirait un air tiède et humide, un peu lourd, et comme chargé des senteurs de la terre fraîchement retournée. Les beaux pampres dentelés et les lourdes grappes couvertes de rosée étendaient leurs trésors d'un bout à l'autre du vitrage, pareils à un océan de verdure où se jouait la lumière en d'admirables transparences. Thora avait levé la tête et contemplait ce spectacle avec un sourire heureux. Quant à Axel, il paraissait mal à l'aise et regardait d'un air préoccupé tantôt la jeune fille et tantôt les pampres.

— Savez-vous? dit tout à coup Thora d'un ton gai. Je crois que je commence à comprendre ce que vous disiez l'autre soir de la forme et de la couleur.

— Et.... n'avez-vous pas compris autre chose encore? demanda Axel, très sérieux et parlant bas.

— Non, murmura-t-elle en jetant sur lui un regard rapide; puis baissant les yeux et rougissant, elle ajouta: Pas ce soir-là.

— Ce soir-là! répéta Axel doucement, puis, mettant un genou en terre, il continua: Mais aujourd'hui, Thora?

Elle se pencha vers lui et lui tendit une de ses mains, tandis que de l'autre elle couvrait ses yeux, qui s'étaient remplis de larmes. Axel pressa cette main mignonne sur sa poitrine, et comme il se relevait, elle aussi leva la tête et il l'embrassa sur le front. Elle attacha sur lui ses yeux étincelants de bonheur au travers des larmes, lui sourit et dit très bas:

— Dieu soit béni!

Axel resta une semaine encore dans la contrée. Les noces furent fixées à la Saint-Jean d'été. Une fois cette décision prise, Axel partit, et bientôt l'hiver amena les jours sombres, les longues nuits, la neige et surtout des lettres, une infinité de lettres.

∴

Toutes les fenêtres du manoir étaient brillamment éclairées; des guirlandes de fleurs et de verdure tapissaient les portes; sur le vaste perron une foule de gens en grande toilette, tous les intimes, tous les amis de la famille, se pressait à la tombée de la nuit, tous les regards dirigés vers un même point dans le crépuscule grandissant: la voiture qui emmenait Axel avec sa jeune épouse.

La voiture cahotait quelque peu en roulant sur la chaussée nouvellement empierrée et les vitres cliquetaient dans leurs châssis.

De l'une d'elle, Thora regardait défiler devant ses yeux toutes ces choses familières qu'elle quittait: c'était le sentier qui menait à la forêt, puis le monticule où poussaient les premières primevères du printemps, puis la cabane de sa nourrice à l'ombre du grand sureau, puis le moulin et toutes les oies du meunier caquetant le long de la route, puis la colline où en hiver William et elle glissaient en traîneau lorsqu'ils étaient enfants; puis, en pleine campagne, elle voyait l'ombre des chevaux s'étendre démesurément grandie sur les prés et sur les champs de seigle. Tout en regardant de la sorte, elle pleurait tout bas, et parfois, quand elle essuyait la buée qui couvrait la vitre, jetait un coup d'œil à la dérobée vers Axel. Il était assis à ses côtés, le buste penché en avant, son paletot ouvert, son chapeau posé sur la banquette en face de lui, le visage enfoncé dans ses deux mains.

Ah! c'est qu'il avait à penser à bien des choses! Toute la journée, il avait vécu en plein rêve, et l'heure des adieux lui avait enlevé tout son courage. Il avait vu la chère créature s'arracher des bras de ses parents et de ses amis, abandonner les lieux aimés qui renfermaient ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, — et toutes ces séparations déchirantes, elle s'y soumettait pour le suivre, lui! Or lui, avec son passé de folies et de débauche, méritait-il bien un pareil sacrifice, était-il digne de la confiance de cet ange? Et d'abord, tout cela appartenait-il bien et définitivement au passé? Il était changé, il est vrai, changé à tel point qu'il avait peine à comprendre sa vie d'autrefois; mais est-ce qu'on parvenait jamais à se défaire radicalement d'une partie de soi-même? Toutes ces horreurs ne reposaient-elles pas encore en germe au fond de son être? Et on lui avait donné à garder cette enfant innocente. Bon Dieu! il s'était vautré dans la fange jusque par-dessus la tête, finirait-il tôt ou tard par l'y entraîner avec lui?... Oh! cela, non, jamais! jamais! Elle vivrait à ses côtés de sa douce et lumineuse existence de jeune fille, comme s'il n'eût pas existé!

La voiture roulait, roulait toujours. L'obscurité était tout à fait venue; on apercevait de loin en loin, à travers les vitres couvertes d'une épaisse buée, le scintillement de quelques lumières venant des habitations et des fermes devant lesquelles ils passaient. Th[illegible] avait fini par sommeiller. A l'aube, la voiture s'arrêta devant [illegible] campagne qu'Axel avait achetée et décorée pour y installer [illegible] jeune femme. Des torrents de vapeur chaude s'élevaient du co[illegible] des chevaux dans l'air frais du matin, d'entre les branche[illegible]

grands tilleuls de la cour, les moineaux lançaient quelques gazouillements égrenés et un panache de fumée s'échappait en ondoyant d'une des hautes cheminées de la maison. Dès qu'Axel l'eut aidée à descendre de voiture, Thora promena ses regards sur cette scène en souriant, l'air heureuse. Mais en dépit de la nouveauté de l'entourage et de sa curiosité bien naturelle, elle avait grand sommeil et était trop lasse pour réussir à le dissimuler. Axel la conduisit à sa chambre et redescendit au jardin. Là il s'assit sur un banc avec l'intention de contempler le lever du soleil, mais ses yeux qui se fermaient d'eux-mêmes ne lui permirent pas d'effectuer son projet. Vers midi, Thora et lui se rencontrèrent frais et dispos, et il commença aussitôt à promener la jeune femme dans son nouveau domaine et à lui en faire les honneurs. Que d'exclamations joyeuses alors, que de jolis cris d'admiration! et les surprises, et les graves conseils tenus à deux pour trancher quelque point épineux dans l'agencement du ménage, et les propositions ingénument naïves avancées avec un sérieux impayable et adoptées « à l'unanimité » comme merveilleusement pratiques! Mais ce n'était rien encore auprès des gracieuses tentatives de Thora pour prendre un air entendu et capable lorsque son mari lui présenta ses belles vaches, les reines du pâturage, et qu'il lui fallut se tenir à deux mains pour ne pas s'élancer en vraie fillette irréfléchie après une boule de poil fauve et noir, un mignon petit dogue de quelques semaines qui s'ébattait à peu de distance. Pendant ce temps, Axel discourait à perte de vue sur le drainage et la grande culture, tout en cherchant à se figurer à part lui l'effet que produirait dans la chevelure de Thora une touffe des coquelicots qu'il voyait briller parmi les blés.

Le soir, la scène avait changé, mais la comédie durait toujours. Après le dîner, ils s'étaient établis dans leur salon d'été, qui ouvrait sur le parc et où la lune dessinait en clair sur le parquet les larges baies des fenêtres. Quand ils eurent causé longtemps, Axel se mit en devoir de persuader à Thora très sérieusement qu'elle devait aller prendre du repos, qu'il était grand temps de se retirer, qu'elle devait être lasse, très lasse et tout en parlant, il ne laissait pas aller sa main qu'il tenait entre les siennes. Elle, à demi ıdeuse, ripostait qu'il était un méchant et ne cherchait qu'à se arrasser d'elle, qu'il regrettait déjà de s'être donné une femme.... -dessus, évidemment, une réconciliation était inévitable; quand eut été dûment scellée, ils rirent tous deux de leur différend

et de la sorte il se fit peu à peu très tard. Thora se décida enfin à se retirer dans sa chambre, mais Axel demeura au salon, désolé de ce qu'elle l'eût quitté et se plongeant dans un océan d'idées noires: s'imaginant qu'elle était morte et qu'il ne la reverrait jamais, qu'il était condamné à vivre seul au monde et à la pleurer éternellement. Sur quoi, sentant qu'il pleurait de vraies larmes, il entra en fureur contre lui-même et se mit à parcourir le salon à grands pas bruyants pour tâcher de recouvrer sa raison. Oui, il y a un amour noble et pur, sans aucun alliage de passion grossière et terrestre, se répétait-il sans cesse, oui, cet amour existe, et s'il n'existait pas, il faudrait le créer, car la passion détruit tout ce qu'elle approche, elle est repoussante, elle est indigne de l'homme.... Ah! comme il haïssait dans la nature humaine tout ce qui n'était pas pur et beau, délicat et fin! Cette force aveugle avait été trop longtemps son tyran, elle l'avait dominé, torturé, écrasé, elle s'était incarnée dans son œil, dans son oreille, elle avait empoisonné jusqu'à sa pensée. Un peu calmé par ses réflexions, il finit par rentrer chez lui. Il voulait lire; il prit un livre et lut en effet, mais sans avoir aucune idée de ce qu'il lisait. C'était toujours Thora qu'il voyait: il ne lui serait pas arrivé malheur? se demandait-il entre les lignes. Mais non! Que pouvait-il lui arriver? Au bout de quelques instants, la peur le reprit en dépit de ses raisonnements, il n'y tint plus et se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à sa porte: il écouta, rien que le silence et la paix profonde; en tendant l'oreille, il lui semblait pouvoir distinguer le souffle égal de l'endormie, et il entendait en même temps les battements de son propre cœur, qui palpitait à lui rompre la poitrine. — Il retourna à sa chambre et à son livre, mais il n'eut pas plus tôt ouvert le volume qu'il ferma les yeux pour mieux la voir. Ah! qu'il la voyait clairement! il entendait sa voix, elle se penchait vers lui et lui parlait bas. Comme il l'aimait, comme il l'aimait, comme il l'aimait! Ces mots arrivaient de son cœur à ses lèvres semblables à un chant rhythmé et ses regards perdus dans l'espace ne voyaient qu'elle, toujours elle! A cette heure elle dormait, calme et tranquille, un bras passé sous sa nuque, ses beaux cheveux défaits, épars autour d'elle, ses paupières étaient fermées, un souffle égal et doux sortait de ses lèvres; autour de sa couche, l'air était comme pénétré d'un re[illegible] de roses; les couvertures dessinaient en plis informes les conto[illegible] de son corps délicat, comme un faune maladroit qui s'essaye à i[illegible] ter la danse des nymphes.... Mais quoi! il s'était promis de ne

penser à elle de cette façon-là, non pas de cette façon-là, à quelque prix que ce fût! Et voilà que ces idées l'assiégeaient de toute part, s'attachaient à lui malgré ses efforts. N'importe; il les vaincrait, il les chasserait, il le fallait! Une grande partie de la nuit se passa dans ces alternatives jusqu'à ce qu'enfin le sommeil vint y mettre un terme.

Le lendemain soir au crépuscule, ils se promenaient ensemble dans le jardin, suivant lentement les belles allées au bras l'un de l'autre, sans échanger beaucoup de paroles, passant des effluves du réséda à celles de la rose et du jasmin. Çà et là quelque grande phalène frôlait leurs têtes dans son vol, et sauf l'appel monotone du grillon dans les blés, on n'entendait d'autre bruit que le froufrou de la robe de soie de Thora.

— Ne dirait-on pas que nous observons la règle du silence? s'écria-t-elle au bout d'un moment.

Axel sourit.

— Ou que nous nous sommes mis sur les rangs pour un concours pédestre, ajouta-t-il. Nous avons fait tout près d'une lieue ce soir, assurément.

Lorsqu'ils eurent marché encore quelque temps en silence:

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

— Je pense à moi-même.

— Alors nous avons la même pensée.

— Tu penses aussi à toi-même, Thora?

— Non pas! c'est à toi que je pense, à toi, Axel.

Il l'attira plus près de lui et se dirigea avec elle vers la maison. La porte vitrée du salon d'été était ouverte et laissait sortir des flots de lumière. Le salon brillamment éclairé avait un air de fête. La table à thé avec sa nappe étincelante de blancheur, où des fraises rouge-foncé reposaient dans une coupe de cristal auprès de la théière d'argent, des grands candélabres ciselés et du samovar fumant, offrait l'image du luxe de bon aloi et du confort domestique.

— C'est tout à fait le conte de fée, au moment où les deux enfants égarés arrivent devant le château enchanté au milieu de la fc-ît! dit Thora.

- Veux-tu entrer?

- Tu oublies qu'il y a une sorcière dans le château, prête à s' ancer sur les pauvres enfants au moment où ils y mettront les pi ds. Non! mieux vaut résister à la tentation, nous prendre par

la main et retourner courageusement dans le bois si noir, si noir!

Ils s'éloignèrent du perron et, appuyée tout contre Axel, elle reprit :

— Ce pourrait être aussi le palais du Grand-Turc, et tu serais l'Arabe du désert qui veut m'enlever : la garde est à notre poursuite, on voit briller la lame des cimeterres, et nous courons, nous courons à perte d'haleine; mais l'ennemi s'est emparé de ton cheval et bientôt il s'empare de nous et nous enferme dans un grand sac, tous deux ensemble, pour nous jeter au fond de la mer.... Voyons, quoi d'autre cela pourrait-il être encore ?...

— Pourquoi cela ne peut-il pas être tout simplement ce qui est ?

— Ah ! oui, cela aussi, mais c'est trop peu.... Si tu savais combien je t'aime, — mais je suis si malheureuse, — je ne sais pourquoi.... Nous sommes si loin l'un de l'autre.... je....

S'interrompant tout à coup, elle entoura de ses deux bras le cou de son mari, l'embrassa avec ardeur et pressa sa joue brûlante contre la sienne.

— Je n'y comprends rien, murmurait-elle, mais il y a des moments où je me surprends à désirer presque que tu me frappes ! C'est un enfantillage, je le sais bien, car je suis si heureuse, si heureuse !... et pourtant je me sens si malheureuse !

Elle posa sa tête sur la poitrine d'Axel et se mit à pleurer doucement; tandis que ses larmes coulaient une à une, le refrain qu'elle avait répété un soir avant de le connaître lui revint à la mémoire et elle se prit à chanter, tout bas d'abord, puis en élevant de plus en plus la voix :

> Dis, entends-tu,
> Entends-tu, entends-tu, mon cœur,
> L'appel inconnu du bonheur ?

— Ma chère petite femme bien-aimée ! murmura Axel. Et la soulevant à demi dans ses bras, il l'entraîna vers la maison.

Le matin, debout près du lit où elle reposait encore, il la regardait dormir. La lumière entrait douce et atténuée au travers des rideaux baissés, tout était calme dans l'appartement, toutes les lignes harmonieuses, toutes les couleurs pâles et douces, la paix et l'harmonie partout, nulle part le bruit ni l'éclat. Axel croyait se[illegible] l'air s'agiter autour de lui en ondes tranquilles, d'accord avec c[illegible] qui soulevaient régulièrement la poitrine de sa jeune femme. [illegible] tête reposait un peu penchée sur l'oreiller, ses cheveux encadrai[illegible]

le front lisse et blanc, l'une des joues était un peu plus colorée que l'autre, parfois un tressaillement très léger passait dans les paupières paisiblement arquées, et les lignes de la bouche allaient imperceptiblement du sérieux qui s'ignore au sourire de l'être endormi. Axel demeura là longtemps à la contempler, heureux et tranquille; la dernière des ombres de son passé avait disparu. Enfin il se glissa sans bruit hors de la chambre et alla l'attendre paisiblement dans la salle à manger. Il y était depuis un certain temps, lorsqu'il sentit sa tête se poser sur son épaule et sa joue frôler la sienne.

Ils sortirent ensemble par cette fraîche matinée. Le soleil s'élevait en jubilant dans l'espace, la rosée étincelait, les fleurs s'éveillaient au jour, ouvrant leurs calices parfumés, l'alouette gazouillait du haut des cieux, les hirondelles fendaient l'air à la poursuite des insectes. Ayant suivi les prairies, Axel et Thora atteignirent la pente où croissaient les grands seigles jaunissants et s'engagèrent dans le sentier qui les traversait. Elle allait en avant, très lentement, tournant sans cesse la tête pour regarder Axel par-dessus son épaule, car ils causaient et riaient tout en marchant. Enfin, quand ils furent arrivés vers le bas de la pente, ils disparurent complètement tous deux derrière les grands épis.

J. P. JACOBSEN.

POÈMES

I.

Aubépine rouge.

J'aperçois par la croisée les arbres du square fleuris d'aubépine carminée, — Et vous qui étiez tout mon amour et toute ma tendresse, aujourd'hui vous avez brisé mon cœur. — Pourtant, bien que je vous aie perdu et que je me lamente tant que le passé même en pâlisse, j'aperçois toujours, par la croisée, les arbres du square fleuris d'aubépine carminée.

II.

Pour une rose morte au matin.

Pétales de pourpre que la pluie a mouillés, que le soleil n'éclairera jamais plus et qui n'avez pas connu la splendeur ou le sourire des journées d'été, — Pétales qui tombez avant de connaître la rosée fraîche des soirs, comme vous mon âme souffre avant son heure et comme vous elle plaint et se lamente.

III.

Guirlandes de fleurs.

J'ai cueilli pour mon Amour un bouquet, — un bouquet au délicat que mon amour est fort, — un bouquet de lilas touffu et jonquilles jaune pâle.

Mais malheur de moi pour mon désespoir! — Pour mes fleurs pâles, malheur de moi! Une main plus audacieuse cueillit pour mon Amour une branche de pivoines rouges.

En ce jour, cueillons un bouquet, voulez-vous? — Un bouquet charmant de fleurs qui durent. Cueillez des roses, mon Amour, cueillez aussi des œillets en bouton, des branchettes de laurier, du myrte, des violettes, des muguets des bois au parfum entêtant, de la lavande et des graminées; un peu d'armoise tout autour, — d'armoise grise et sereine comme l'âge de la vieillesse. Mettez-y encore des clématites blanches, du thym lilas et de la sauge argentée. Sur le bouquet mettez un baiser et que près de mes lettres il repose jusqu'à sa mort.

Couronnez de pavots en fleur ma tête inerte. Mettez des pensées sur mes paupières et des pétales de rose sur mes lèvres jadis si rouges, au temps où les détresses ne les avaient point blanchies. Laissez, sous mes pieds si las, monter l'encens parfumé des giroflées.... seulement, ne raillez pas, par des paroles de gaîté ou d'amour, ne raillez pas un cœur qui est mort de faim.

Dans mon cœur il est un temple que ne détruisent ni les vers, ni la rouille, — un temple enguirlandé et pavoisé, tout prêt à recevoir mon Ame.

A ses portes des guirlandes qui durent à jamais sont suspendues. Oh! les roses du passé, elles restent éternellement enivrantes!

IV.

Rêve.

Je suis descendue dans la vallée de la mort, dans la prairie plantée d'asphodèles où l'herbe ne couvre aucune tombe, où l'on trouve ombre et repos. Le monde s'est dissipé à mes yeux. C'est à peine si je puis vous voir ou vous entendre, vous êtes si loin de mon pâle paradis, — bien que je sois avec vous, tout près de vous. Toutes les espérances, toutes les réalités sont tombées comme un manteau tombe des épaules, — laissant mon âme invisible s'envoler par delà.

Lorsque dans la vallée de la mort je m'éveillai, — la vallée me parut étrange et pâle comme une vision. — Ma douleur s'était dissi-

pée comme une fumée.... C'est ainsi que m'apparurent les vallées du paradis.

V.

Chanson.

Ma voix, j'ai perdu ma voix à chanter. Mes jours de bonheur sont passés. C'est fini, je n'exalterai plus chagrins ou joies, mais je me tairai — silencieuse. — Oh! les jours de bonheur sont vécus! — Assise, les yeux grands ouverts, avec désespoir — je regarde ma vie qui s'en va.

A quoi bon m'arrêter? A quoi bon dire à l'angoisse qui me tenaille : Laisse-moi et tout sera bien ; dure encore et ce sera la fin de moi. — A quoi bon dire cela? — Cette larme montant à mes yeux extasiés tombe sur un monde qui se meurt de désir et de souffrance.

VI.

Invocation.

O la voix du rossignol! — musique légère comme une étoile filante. Le grand silence est encore tout vibrant de ta tristesse. Il attend de nouvelles modulations. O voix du rossignol, ô musique, tu es l'âme de ce silence.

O la face pâle de la lune dans le ciel sans étoiles givrant de sa blancheur et la mer et la lande, — comme une rosée légère et pure, — tu illumines toute l'ombre et, — ô face pâle de la lune dans le ciel sans étoiles, — je crois que la nuit est ton ombre.

Silence des morts, nuit des ténèbres, lorsque le dernier crépuscule ombrera ma vie empêche la lune de paraître à l'horizon et les musiques qui voudraient chanter. Alors, ô silence des morts, ô nuit des ténèbres, si je pouvais enfin te connaître et te posséder!

MISS MARY ROBINSON (Mme DARMESTETER)
(Traduction inédite de M. ERNEST TISSO'

LITTÉRATURE RUSSE[1]

Décadence du roman russe — Léon Tolstoï — Le roman à tendance — Le théâtre — Les Revues, Vladimir Soloviev — L'histoire — La critique littéraire — Les dictionnaires — Les archéologues — Les naturalistes — La température — Nécrologie — Les sociétés savantes.

La littérature russe passe en ce moment par une période de transition; les écrivains de l'époque brillante ont disparu successivement. Pissemskii d'abord, puis Dostoïevskii, puis Tourguéniev; les autres se taisent. M. Gontcharev annonçait dernièrement qu'il avait détruit tout ce qui lui restait d'écrits ébauchés ou achevés et faisait ses adieux au public. M. Grigorovitch ne nous donne plus, et bien rarement encore, que de courtes esquisses, toujours dignes de lui cependant. Ostrovskii, le fécond auteur comique, est mort l'autre année et le piquant humoriste et satirique Saltykov, plus connu sous le nom de Chtchédrine, s'est éteint en 1889.

---

[1] Dans l'article qui suit, je m'écarte de la transcription traditionnelle créée par les Allemands, qui défigure souvent les mots russes, et je transcris les mots lettre à lettre. Les Russes emploient le *v* simple, — et non le double *w*, — partout où nous employons *v*. Aucun de leurs noms ne se termine par *f* simple ni double *ff*. Quand ils écrivent deux *ii*, j'écris aussi deux *ii*, et réserve l'*y* pour l'*i* grave, comme font les Polonais. …ris le son *ch* de *chercher*, *ch* et non *sch* (*sce* italien); quand le *ch* … se prononcer dur (*chê* italien), j'écris *kh*. Je figure le son du *j* fran…s, qui est fréquent en russe, par *i* et non par *sch*, etc. Il est temps …renoncer à une tradition qui induit souvent en erreur sans présenter …un avantage. Quant aux noms polonais, je leur laisse naturellement …forme.

Il ne reste debout que le comte Léon Tolstoï, le puissant romancier devenu réformateur religieux et social. Il ne nous donne plus, il est vrai, de grandes œuvres de l'envergure de *Guerre et Paix,* de la profondeur psychologique d'*Anna Karénine,* mais, de son domaine où il ne dédaigne pas d'exécuter manuellement les plus humbles travaux, il lance de temps en temps quelque œuvre qui nous montre qu'il n'a rien perdu de sa verve créatrice. On nous apprend qu'il vient de faire jouer chez lui, pour lui et ses amis, un drame qu'il avait composé autrefois et qu'il a remanié. L'ouvrage n'a pas été imprimé. Sa dernière œuvre a pour titre la *Sonate de Kreutzer.* C'est un drame d'intérieur, l'assassinat d'une femme par son mari. Cette action sert de cadre à une étude des questions sociales de la famille: l'éducation, l'amour et le mariage. Mais le livre ne court qu'en manuscrit, la censure, qui avait autorisé la publication de la *Puissance des ténèbres,* s'est effrayée cette fois des détails scabreux du sujet. La langue française n'a pas besoin de braver l'honnêteté, elle peut faire tout comprendre sans être grossière, il n'en est pas de même du russe. Dans cette langue, il faut absolument nommer les vilaines choses par de vilains noms. La *Sonate de Kreutzer* est plus crue encore que la *Puissance des ténèbres.* Nous sommes par conséquent condamnés à ne la voir guère mise dans le commerce qu'après traduction.

Les écrits du comte Tolstoï sont depuis longtemps ce qu'on appelle des romans à tendance. Il prêche pour son saint. Les romans à tendance ont été grandement à la mode en Russie. Nombre de livres ont été écrits sur ce thème: le moujik a toutes les vertus, l'homme bien élevé a tous les vices, l'aristocratie est profondément corrompue, etc. On a d'abord dépensé quelque talent à soutenir cette thèse. On l'a appuyée d'observations prises sur nature: puis le thème est devenu banal, chacun se l'est approprié, mais la vogue n'a pas cessé de sitôt. Le Russe aime assez à être flagellé par écrit, ou plutôt à voir son voisin flagellé. Gradovskii prétend même, dans un article publié depuis sa mort, que la popularité d'un romancier en Russie est en proportion directe du mal qu'il dit de ses compatriotes, et il explique ainsi, en partie du moins, la grande popularité de Gogol. La popularité de Gogol s'explique par d'autres raisons encore, abstraction faite de son talent; s'explique surtout, comme celle de Dostoïevskii, par son amour fond, par sa pitié affectueuse des humbles et des déshérités, n la thèse de Gradovskii a du vrai. Aujourd'hui le roman à tenda

commence à être terriblement démodé. On a assez de l'adoration du moujik, et le sentiment de fatigue qu'on éprouve de ce côté entraîne aussi dans son discrédit le roman aristocratique où l'on rendait aux démocrates, aux libéraux guerre pour guerre. Boleslaw Markéwicz a excellé dans ce roman-pamphlet qui versait le ridicule à pleines mains sur ceux qui ne partageaient pas ses idées. M. Orlovskii a hérité de ses tendances, il est moins exagéré, mais il a moins aussi de cette verve mordante qui emportait le morceau. Son dernier roman, les *Jeunes gens* est une histoire de nos jours, et contient le tableau des conspirations et de la catastrophe dont l'empereur Alexandre II a été victime. Ce que le public ne sait généralement pas, c'est que le spirituel conteur qui se cache sous le pseudonyme d'Orlovskii est, quoique jeune encore, impotent et privé de la vue. Il se souvient de ce qu'il a observé, il évoque dans son imagination les tableaux et les figures, et, comme le rossignol aveugle, il n'en chante que mieux parce que rien de visible ne le distrait de ses pensées ni de ses souvenirs.

M. Boborykine ne se rattache, lui, à aucun parti politique et ses romans n'ont rien de tendanciel. Il voit, il observe le monde qui l'entoure, même et surtout le monde qui se cache, et il le peint d'un trait leste et précis. Son observation est un peu extérieure, le fouillement philosophique des caractères n'a pour lui nul attrait. Les personnages qu'il a choisis le lassent même quelquefois avant qu'il les ait menés jusqu'au but, mais ils sont pris sur nature, et ses récits animés, dialogués spirituellement, composent une lecture, qui pour être légère, n'en fait pas moins réfléchir. Comme spécimen de son genre de récits, je résumerai rapidement le sujet d'un roman dont la fin a paru dans la dernière livraison de la *Pensée russe.*

L'ouvrage a pour titre : *En passant.* Le principal personnage est un de ces Russes qui vivent constamment à l'étranger et qui ont presque honte de leur patrie « encore barbare. » Il revient à Moscou, résolu à liquider sa fortune pour s'établir en France où il a une maîtresse. A Moscou, tout lui semble grossier, tout le choque : ses amis, ses parents, la ville elle-même et ses usages dont il s'est déshabitué. Tout lui semble « impossible. » Cependant, il est âgé, maladif : il a besoin d'être soigné, on le soigne affectueusement, on le dorlote ; il a besoin d'être distrait, on vient lui faire la lecture. La lectrice est sympathique. C'est une jeune Russe d'une trentaine d'années, d'agréable tournure. Le vieux viveur se laisse faire. Il

avait d'abord mandé sa maîtresse. La présence de la Parisienne jure dans cet intérieur familial, il la renvoie et se décide, suivant l'expression russe, à « achever son siècle, » comme ont fait ses pères.

A peine ce roman était-il terminé dans une revue, que nous voyons apparaître dans une autre un second récit signé du même nom. Les premiers chapitres de *En décadence* ont paru dans la livraison de janvier du *Messager de l'Europe*. Le début est heureux, mais il en est ainsi dans la plupart des romans de M. Boborykine. C'est la fin qu'il faut attendre.

Les *Oiseaux de passage* de M. Sévérov sont les étrangers qui s'abattent dans les villes situées sur le passage d'un nouveau chemin de fer. C'est là un cadre heureux pour faire évoluer des groupes variés; les simples curieux qui veulent voir du nouveau, les désœuvrés qui ont besoin de changer de place, ceux qui cherchent des débouchés pour écouler leurs marchandises, les filous et pick-pockets en quête d'un bon coup, etc., etc. Mais les auteurs russes ne procèdent guère par masses, ils s'attardent au détail et s'y délectent. C'est ce qu'a fait M. Sévérov; ses personnages sont quelconques, leurs aventures n'ont rien d'original, on s'attend à des types et les types font défaut. Le récit se lit cependant avec plaisir, mais ne laisse aucun souvenir durable.

Je ne cite qu'en passant un long roman de M. Mordovtsev, *Timoch*, qui nous reporte à l'époque du célèbre hetman Bogdan Khelminskii dont Mérimée a autrefois résumé l'histoire à l'usage des Français. M. Mordovtsev prend de grandes libertés avec les données de l'histoire, moins pourtant que M. Bourénine n'en prend avec les héros de l'épopée russe; mais M. Bourénine n'a pas la prétention de faire une œuvre historique.

On n'ignore pas que les Russes ont leurs traditions épiques, traditions curieuses et originales. Ils ont deux cycles ni plus ni moins que les peuples de l'Occident. Les deux grands cycles de l'Occident sont le cycle celtique, le cycle de la Table ronde, ou de l'amour, où la femme joue le rôle prépondérant, — et le cycle romano-germanique de Charlemagne et de ses pairs. Le cycle de l'amour est étranger aux Slaves; la jeune fille apparaît seule dans leurs traditions; une fois mariée, la femme s'efface, elle est d'ailleurs t-jours subordonnée, bien loin d'être l'objet d'un culte comme en -cident. En revanche, la tradition russe a un cycle commercia. t bourgeois, le cycle de Sadko, qui a pour centre Novgorod la Gra e,

— et un cycle héroïque de preux, groupés autour de Vladimir le Grand, avec Dobryna Nikitine et Élie de Mourom au premier rang. On trouvera ces traditions savamment exposées dans la *Russie épique* de M. Rambaud. Les poésies où l'on raconte les hauts faits de ces personnages n'ont été recueillies textuellement que depuis peu chez des paysans qui se les transmettaient par tradition, mais les traditions elles-mêmes couraient depuis longtemps sous forme de livrets populaires analogues à ceux qui composent en France la bibliothèque bleue. A la fin du siècle dernier des écrivains russes eurent la fantaisie de porter sur la scène quelques-unes de ces traditions populaires, en caricaturant quelque peu les vénérables personnages. Derjavine fit jouer un *Dobryna Nikitine* et Krylov, le fabuliste, un *Élie de Mourom.* On a vu là une imitation des fantaisies de Shakspere. Shakspere était peu connu à cette époque en dehors de l'Angleterre et il n'a rien à voir ici; l'exemple venait de plus près. Entre 1760 et 1780, un groupe d'amateurs se mit en France à fouiller les vieux romans du moyen-âge. On les édulcora, on les mignardisa, on les attifa au goût et au style du jour. Une publication périodique fut fondée tout exprès pour les faire connaître: la *Bibliothèque des romans;* les récits trop longs étaient publiés à part: *Amadis de Gaule, Tirant le blanc,* etc. Nombre de ces arrangements portent le nom du comte de Tressan, auteur de cette chanson militaire de Roland, que la *Nineteenth century Review* évoquait récemment. C'est de là que Wieland tira le sujet de son *Oberon;* c'est de là également que vint à Krylov et à Derjavine l'idée de porter sur la scène des héros de leur épopée nationale. La dégénérescence de cette excursion dans le moyen-âge fut en France le genre troubadour, auquel Victor Hugo au début ne dédaigna pas de faire quelques sacrifices. C'est à cette source d'inspiration que M. Bourénine, probablement sans le savoir autrement que par tradition, a obéi en faisant représenter au théâtre Alexandra et imprimer dans le *Messager russe* une pièce dont le titre paraîtra un peu long: *Comédie sur les faits et gestes de la princesse Zabava Pontiatichna et de la boïarine Vassilissa Mikoulichna.*

Je ne m'amuserai pas à vous raconter par le menu ce drame venture, où le grand prince Vladimir le Grand n'est pas plus pecté que Charlemagne ne l'est dans les *Quatre fils Aymon.* us voyons apparaître au premier rang un prétendu héritier du ne de Pologne (!) qui n'est autre qu'une jeune fille amoureuse

d'un troubadour vénitien; à côté d'elle, Élie de Mourom, une sorte d'Hercule mal élevé qui dit de dures vérités au grand prince et se fait exiler, une sorte de Don Juan russe, en amour avec la volage épouse d'un grave boïar. Ajoutez à tout cela une invasion de Tatars arrivant trois siècles avant leur tour, des surprises, des méprises, des prouesses insensées, un imbroglio à rendre jaloux une vieille comédie espagnole. Tout cela est extravagant, mais cela amuse pendant toute une soirée. Le drame se termine par une apothéose comme dans un ballet.

C'est M. Averkiev qui a eu le premier l'idée, il y a quelques années, de porter sur le théâtre ces épiques folies. Il a cette année fourni à M. Rubinstein le livret d'un opéra, qui a été joué pendant les fêtes du jubilé cinquanténaire du célèbre musicien. L'histoire, qui se passe sous Alexis, le prédécesseur de Pierre le Grand, est des plus lugubres. Un prince exilé dans ses terres s'est épris d'une sienne pupille, qui est devenue sa maîtresse. La princesse délaissée s'est consolée avec un jeune Ivane, élevé aussi dans la maison. Il prend fantaisie au prince de marier sa pupille à Ivane. Ivane refuse; — pourquoi? Les éclaircissements arrivent sous forme de coups de théâtre. La jeune fille devient folle, comme dans tout opéra qui se respecte, mais cela ne l'empêche pas d'être mise à mort par le seigneur; Ivane est pendu, et la princesse est envoyée dans un cloître. Rubinstein n'a tiré qu'un médiocre parti de ce sombre sujet; il y a prodigué l'*arioso,* une des plus désagréables inventions de la musique contemporaine et s'est montré avare de chants rythmés. Les parties les mieux réussies sont les épisodes. On peut citer à ce titre une fête rustique donnée par des Bohémiens, qui est d'une vieillotterie piquante. La représentation de cet opéra n'a pas gâté les six jours du jubilé de M. Rubinstein, c'est tout ce qu'on en peut dire. Le chef-d'œuvre du maître est toujours le *Démon,* tiré du poème de Lermontov.

On a dans tous les temps joué la comédie dans l'aristocratie russe, mais depuis deux années ces représentations d'amateurs ont pris de grandes proportions. On s'est attaqué naturellement aux pièces dont la censure interdit la représentation, absolument comme on faisait en France au dix-huitième siècle à propos du *Mariage de Figaro.* La différence cependant c'est que les pièces qu'on joue ici sont imprimées et à la portée du public; c'est *Boris Godounof* de Pouchkine, les trois drames d'Alexis Tolstoï, la *Mort d'Ivane le Terrible,* le *Tsar Féodor Ivanovitch,* le Ts

Boris. Cette année on a joué la *Puissance des ténèbres* de Léon Tolstoï, avec quelques adoucissements autorisés par l'auteur. Ces représentations se font avec un luxe extraordinaire de décors, de costumes et de personnages aristocratiques. Les acteurs, les actrices appartiennent au plus grand monde. On n'est admis que sur invitation. Les invitations se font sur une large échelle, mais elles ne laissent pas d'être fort recherchées, pour la perfection du jeu, qui est très remarquable, et aussi parce que dans la figuration des hauts personnages on trouve là une distinction de tenue et de manières à laquelle les acteurs ordinaires des théâtres russes sont incapables d'atteindre.

Les romans ne paraissent ici en librairie, la première édition du moins, que dans des cas complètement exceptionnels. Ils figurent d'abord dans les revues, qui payent assez grassement les auteurs, tandis que la vente en volumes est aléatoire et peu rémunératrice. Nos revues sont nombreuses, il en naît tous les jours, il est vrai qu'il en meurt non moins souvent. Les plus répandues aujourd'hui sont: la *Pensée russe*, qui paraît par gros volumes mensuels à très bas prix, le *Messager russe*, franchement réactionnaire, qui vient de se scinder: une partie des rédacteurs, ceux qu'on pourrait appeler la gauche libérale, ont fondé la *Revue russe* dont le premier numéro doit paraître dans quelques jours. On lit aussi la *Revue du Nord*, mais le recueil de ce genre le plus répandu est le *Messager de l'Europe* qui annonce près de huit mille abonnés.

Le *Messager de l'Europe* imprime à la première page de son numéro de janvier un *premier avertissement* qu'il a reçu du ministre de l'intérieur. Le régime de la presse en Russie est à peu près celui qu'il y avait en France sous Napoléon III. Les livres ne sont pas soumis à la censure, mais les brochures ne peuvent paraître sans autorisation. Les ouvrages périodiques peuvent paraître aussi sans être soumis à la censure préalable, mais ils doivent être autorisés et ils peuvent être frappés d'avertissements. Au troisième, la publication est supprimée et ne peut reparaître qu'à la condition de soumettre préalablement ses articles à la censure, ce qui est à peu près impraticable pour les journaux quotidiens. C'est ainsi que ...nt mortes il y a quelques années les *Annales de la Patrie*, men...elle, et la *Voix*, quotidienne. L'avertissement adressé au *Messager ... l'Europe* vise surtout une série de quatre articles de M. Vladimir ...loviev sur la situation intellectuelle de la Russie.

C'est un personnage très curieux que M. Vladimir Soloviev, un

convaincu, un penseur vivant en toute chose dans l'absolu et allant jusqu'au bout de ses principes dans la pratique. Il est végétarien et s'abstient de toute nourriture animale. Il refuse à la société le droit de verser le sang, même celui des malfaiteurs, et, lors de la catastrophe qui enleva Alexandre II, il soutient que le gouvernement n'avait pas le droit de punir de mort les assassins. Profondément religieux, il prêche la tolérance universelle en matière de dogme et rêve la réunion de toutes les églises chrétiennes en une seule société sous la suzeraineté d'un pape élu par tous. C'est la doctrine qu'il a développée dans un volume publié l'année dernière en français : *L'Idée russe.* Il a fait aussi paraître, dans le même ordre d'idées, un ouvrage en russe sur *les Théocraties,* qui a été imprimé à Agram, mais qui ne se vend pas en Russie.

Les quatre articles insérés dans le *Messager de l'Europe* visent surtout les slavianophiles — c'est ainsi qu'il les appelle — de Moscou, les disciples de Katkov et d'Aksakov, les inspirateurs du *Messager russe.* Il reproche aux slavianophiles de cette école de ne considérer comme bon que ce qui est russe et par cela seul que cela est russe. Tout ce qui vient de l'étranger est mauvais. L'expérience d'autrui ne peut être invoquée quand il s'agit de la Russie. Le mot humanité est vide de sens, l'homme typique n'existe pas, il n'y a que des hommes qui ont chacun leur originalité, leurs tendances spéciales. Les constitutions, les limites apportées à l'omnipotence des rois sont des idées occidentales sans application possible à la Russie. Ce qui caractérise le peuple russe, c'est l'amour de son chef, sa vénération pour le pouvoir, quel qu'il soit, et le pouvoir est absolu par essence; il ne saurait être limité sans mentir à son principe.

Ce qu'il y a de piquant, nous dit M. Soloviev, c'est que les doctrines que l'école de Katkov attribue au peuple russe, qu'il regarde comme constituant la pensée du peuple russe, ont été apportées de l'étranger. On en peut même fixer la date. Ce sont celles que l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* a développées dans ses *Considérations sur la France,* publiées avant que l'auteur fût envoyé en Russie comme ambassadeur du roi de Sardaigne.

Ceux qui propagent aujourd'hui ces doctrines n'ont peut-être pas lu Joseph de Maistre, mais ils n'en ont pas moins subi son influence. Le charmant causeur a semé ses idées autour de lui d ses conversations; elles ont fait leur chemin dans les esprits et katkoviens ont cru les inventer tandis qu'ils n'ont fait que les cueillir. M. Soloviev met en face des théories slavianophiles

Katkov de nombreux passages qui prouvent l'identité des deux doctrines. Il reproche aussi aux slavianophiles leur sympathie pour Ivan le Terrible qui, dans tout autre pays passerait pour le plus exécrable des monstres et dont ils ne parlent qu'avec indulgence et auquel ils élèvent des statues! La belle statue de M. Antokolskii n'est pas unique.

Un autre s'égayerait en constatant que cette prétendue idée russe sur laquelle on échafaude tout un système n'est au fond qu'une idée savoyarde. M. Soloviev s'indigne et la passion lui fait dépasser le but.

Le paradoxal penseur est un de ces logiciens à outrance qui, de raisonnement en raisonnement, finissent par ne voir qu'un côté des choses. Il ne vit du reste que par l'idée. C'est ordinairement la nuit qu'il travaille pour n'être pas distrait, il dort le jour et ne se lève guère qu'à trois ou quatre heures après midi. On sait du reste que George Sand ne faisait pas autrement.

Le penseur est chez lui doublé d'un écrivain. Ce que les Russes apprécient surtout en lui, même ceux qu'il choque par ses doctrines, c'est son style. Les écrivains russes qui traitent des questions philosophiques ont l'air de traduire de l'allemand. Pour lui, il parle toujours la langue russe la plus précise, la plus élégante et surtout la plus nationale. Il ne faut pas juger de son style par son livre français, c'est en russe qu'il a pensé et il n'a pas toujours trouvé le mot français correspondant à son idée.

La langue russe est quelque peu dépaysée quand il lui faut exprimer des idées générales, des idées philosophiques. Il vient cependant de se fonder une revue où l'on propose d'étudier les questions de cet ordre. Elle paraîtra tous les trois mois à Moscou sous le titre: *Questions de philosophie et de psychologie.* Le premier numéro contient un article de Vladimir Soloviev sur les beautés dans la nature. Le directeur est M. Grote.

Quatre revues spéciales s'occupent d'histoire, elles ne contiennent guère que des documents. Il va s'en fonder une cinquième, qui promet d'être plus littéraire, et de se modeler sur la *Revue historique de Paris.* La *Société impériale d'histoire* a publié dans l'année trois gros volumes de documents sur les rapports de la ·ssie avec les États de l'Occident au XVIIIe siècle, principalement ·c la France. Les ouvrages historiques imprimés à part ne sont ·re que des monographies ou des ouvrages de vulgarisation. ·st le caractère de l'*Histoire des grands-ducs de la Russie du*

Nord à l'époque de la domination tatare, d'une *Histoire de la Sibérie* qui n'est à proprement parler qu'un recueil de documents pour un futur historien; de deux mémoires, l'un sur les *Kirghizes du Syr-Daria,* l'autre sur les *Kirghizes de Bokéersk,* venus de l'Asie septentrionale à l'état de nomades il y a quatre-vingt-dix ans, maintenant sédentaires, et enfin de l'ouvrage sur *Les villes de l'État moscovite au* XVIe *siècle.*

A défaut d'ouvrages originaux, il a été publié cette année des éditions critiques des œuvres de plusieurs écrivains célèbres. M. Chliapkine a publié en deux volumes les *Œuvres complètes,* éditées ou inédites de Griboïédov l'auteur de la comédie: *Le malheur d'avoir de l'esprit,* avec commentaires, notes critiques et bibliographiques. M. Pypine a présidé de même à une copieuse édition des œuvres de Chtchédrine, le pamphlétaire. Une édition complète des œuvres de Gogol a paru également, redressant le texte souvent défiguré dans les éditions précédentes. Il avait été mis au jour antérieurement plusieurs éditions annotées de Pouchkine. Des éditions semblables des romanciers de la grande époque sont en préparation. Des critiques réunissent aussi en volumes, comme quelques-uns le font en France, les articles variés fournis par eux à divers journaux. Ceux de M. Skabitcheskii forment déjà deux volumes. Mais les plus intéressants sont les articles et mémoires de Panaïev, riches en anecdotes sur les écrivains des années qui ont suivi le milieu du siècle.

Dans le domaine de la science il a paru pendant l'année qui vient de s'écouler un compte rendu scientifique des voyages de Prjewalski avec la description de ses découvertes en histoire naturelle, une savante *Réfutation du darwinisme* par M. Nicolas Danilevskii; un *Cours de botanique* de M. Békétov et nombre de monographies et de travaux sur l'anthropologie, l'agronomie, l'hygiène et la médecine.

Le professeur de l'université M. Élie Bérézine, dont on fêtait dernièrement le jubilé demi-séculaire, a publié il y a quelques années une *Encyclopédie* russe, déjà vieillie à quelques égards. Une nouvelle va paraître sous la direction de M. Andréievskii, auteur de divers œuvrages de droit. Cette *Encyclopédie* aura de seize à dix-huit volumes avec figures et cartes, et l'on promet d'en achev[...] la publication en cinq années.

C'est aussi une Encyclopédie réduite à un seul sujet que p[...] blie M. Venguérov. Son *Dictionnaire des écrivains russes mo*[...]

et vivants est un ouvrage vraiment indispensable, car jusqu'à présent on en était réduit à des monographies éparses et incomplètes. On en pourrait dire autant du *Catalogue raisonné des peintres, graveurs et architectes russes* qui ont figuré aux expositions publiques depuis un quart de siècle avec des portraits et des dessins de leurs principaux ouvrages. Par malheur, le travail paraît fait avec un peu de légèreté et M. Sobks y a relevé de nombreuses inexactitudes.

Le gouvernement fait les frais d'une publication de luxe consacrée aux *Antiquités de la Russie.* Deux livraisons ont paru. La première comprend les antiquités classiques (gréco-romaines), la seconde les antiquités scytho-sarmatiques de la Crimée et de la Nouvelle-Russie. Hérodote et les auteurs de l'antiquité donnent aux peuples qui habitaient ce pays le nom général de Scythes, mais on les connaissait très peu. Les fouilles pratiquées dans les Kourganes, ou tumulus, nombreux dans la Russie méridionale, prouvent qu'une même population a occupé fort longtemps toute la contrée qui s'étend de la mer Noire à la Sibérie. On est libre de voir là les ancêtres des Slaves et des Russes. L'art national était chez eux très élémentaire, il ne s'appliquait guère qu'à des objets d'utilité ou de parure pour les deux sexes. Beaucoup de ces derniers objets sont de provenance grecque. Mais on voit cet art décoratif se modifier dans le cours des siècles et prendre un caractère original.

Ceci nous conduit au congrès archéologique ouvert à Moscou depuis une semaine, sous la présidence de Mme Ouvarov. Nombre de spécialistes étrangers ont été invités, des Français entre autres. On compte s'occuper surtout des antiquités de cette Scythie si mystérieuse encore, de celles du Caucase où tant de nationalités variées semblent s'être réfugiées, des antiquités de la Grande-Russie qu'on suppose pouvoir se rattacher à celles de la Scandinavie, si bien étudiées par les savants de la Suède et du Danemark. On signale aussi dans le Sud la fabrication de certains ornements en or, très caractéristiques qui se sont répandus de là en Grèce, en Espagne, en Gaule, en Angleterre et sur les bords du Rhin. Tel est, du moins en partie, le programme tracé au congrès. Un compte rendu journalier permettra même aux profanes de s'associer aux travaux de l savante réunion.

C'est ce qu'a fait aussi le congrès des naturalistes russes réuni à aint-Pétersbourg du 28 décembre au 7 janvier (9-19 janvier 1890). I compte rendu de ses réunions ne forme pas moins de 212 pages

in-4° à deux colonnes, avec une planche. Le nombre des membres inscrits s'élevait à près de quinze cents. On s'est réuni à l'université comme centre, mais deux des séances plénières ont eu lieu dans la salle des fêtes de la noblesse. Le congrès a été ouvert et clos par le ministre de l'instruction publique, comte Délianov, et présidé par M. Békétov, ancien recteur de l'université. Il s'est divisé en onze sections: mathématiques pures et appliquées et astronomie; physique, chimie, minéralogie et géologie; botanique ; zoologie: anatomie et physiologie; géographie, ethnographie et anthropologie; médecine scientifique; hygiène scientifique.

Pendant que quelques-uns des membres délibéraient dans les sections, on faisait visiter aux autres ceux des établissements de Saint-Pétersbourg de nature à les intéresser: l'observatoire météorologique, l'observatoire astronomique de Poulkova, la Monnaie, la fabrique de papier-monnaie, les musées scientifiques et artistiques, les établissements pour le traitement des maladies de diverses catégories, etc., le tout entrecoupé de discours officiels et de réunions gastronomiques.

Comme on devait s'y attendre, l'histoire des microbes a tenu une place notable dans le congrès. On s'est occupé des microbes utiles ou nuisibles en agronomie, car à côté du phylloxera, si meurtrier aux vignes, il y a des microbes qui favorisent certaines cultures. Il en est de même dans l'existence humaine. Il y a aussi pour les hommes des microbes bienfaisants à côté de ceux qui engendrent des maladies. M. Gustavson a lu une dissertation sur l'action de ces invisibles dans l'agriculture. M. Famintsyne a fort intéressé ses auditeurs en lisant une étude sur la vie psychique des microbes. La vie psychique de ces invisibles! Voilà qui eût fait jeter les hauts cris à Malebranche, lui qui battait sa chienne sans scrupule, persuadé que la pauvre bête était une pure machine. Le mot est justifié cependant; la vie psychique de ces êtres microscopiques n'est pas très étendue et les hautes spéculations philosophiques leur sont étrangères, mais il est curieux d'observer les moyens qu'ils emploient pour se procurer de la nourriture, pour éviter ou pour combattre leurs ennemis, se rapprocher de leurs amis, et les ruses auxquelles ils ont recours pour assurer leur existence et leur pullulante postérité. M. Famintsyne n'a pu [illegible] parler du bacille de l'influenza, la découverte du savant Vien[illegible]ois qui prétend l'avoir trouvé étant postérieure.

M. Stolétov, dans une dissertation savante et claire à la f[illegible]a

cherché à démontrer au grand public que les phénomènes désignés vulgairement sous les noms divers d'électriques, magnétiques, lumineux et caloriques sont dus à une substance unique, l'éther. Cette dissertation, qu'il nous est impossible de résumer ici, a été aussi fort écoutée.

Le temps s'est montré peu aimable pour le congrès des naturalistes. Leurs visites aux établissements scientifiques ont dû se faire sous une pluie neigeuse qui rendait les communications passablement désagréables. Cette dernière saison a été tellement extraordinaire pour Saint-Pétersbourg que ma correspondance serait incomplète si je n'en disais pas au moins quelques mots. Le règne de la neige commence ici généralement dès le mois d'octobre. Depuis de longues années, la température moyenne pendant les mois de décembre et de janvier se maintient entre quinze et vingt degrés, quand elle ne dépasse pas ce chiffre. Cette année, tandis que des pays méridionaux souffrent du froid, nous avons joui constamment de la température des îles de l'Atlantique réchauffées par le *gulf-stream*. En septembre et en octobre, pendant que les feuilles des bouleaux et des tilleuls tombaient en pluie au souffle du vent, que les feuilles des obiers se nuançaient de rouge en signe d'agonie, de nouveaux rameaux poussaient aux acacias et, dans l'herbe reverdie une quantité de fleurettes apparaissaient: pissenlits jaunes, cirses carmin, etc., puis les jours se sont assombris et raccourcis, on a allumé dans les rues les lanternes à électricité et à gaz dès deux heures et demie après midi, et la température n'a pas changé, elle s'est maintenue tiède, un peu brumeuse et avec des couchers de soleil où le ciel resplendissait des nuances les plus lumineuses: jaune, orangé, rouge, rouge surtout à faire pâlir une fournaise. Pas de neige, tout au plus quelques grains arrondis qui fondaient en touchant le sol. Puis le soleil s'est fâché, il a cessé de paraître. Noël est venu avec ses sapins, le premier de l'an avec ses visites, le soleil a continué à bouder, le 20/8 janvier seulement, par une gélée subite de 16 degrés centigrades, vent sud-est, tourbillonnant, tordant la fumée sortant des cheminées en colonnettes de la Renaissance, le soleil a surgi le matin surmonté d'une haute colonne lumineuse, conique et mal définie sur les bords flanqués, à distance voulue, de deux bases d'arc-en-ciel avec couleurs symétriquement disposées: violet rouge, orangé, jaune, vert, bleu imperceptible à la limite, se détachant sur un ciel bleu-gris-pâle où traînaient de fines écharpes de gaze blanche transparente. Cela a duré quelques

heures, puis le soleil s'est voilé de nouveau et nous en avons eu pour quinze jours.

Est-ce cette température humide et attiédie qui nous a valu l'épidémie qui est en train maintenant de faire le tour de l'Europe? Nous l'avons supposé d'abord. Saint-Pétersbourg étant bâti sur un marais, nous avons cru à l'éclosion de microbes spéciaux qui se seraient répandus dans l'air, à une sorte de malaria, mais il a fallu renoncer à cette explication quand nous avons vu la maladie se propager sporadiquement par le monde. Les bacilles de cette maladie abondent dans l'eau, au dire du savant qui prétend les avoir découverts, mais il faut bien admettre qu'ils se sont aussi propagés par l'air. Quoi qu'il en soit, notre population s'en est tirée à bon compte, beaucoup ont été atteints, mais ils en ont été quittes pour quelques jours de fièvre et de lassitude dans les membres, et l'on ne cite comme ayant passé l'arme à gauche que des personnes déjà atteintes d'autres maladies que l'influenza a exaspérées.

Toutes nos pertes de l'année écoulée en fait d'écrivains et de savants sont antérieures à l'apparition de l'influenza. Nous avons perdu au commencement de l'été le professeur Oreste Müller, orateur applaudi, slavonophile libéral et auteur d'un excellent ouvrage en deux volumes sur les romanciers qui ont écrit depuis Gogol. Nous avons perdu ensuite deux professeurs également estimés, à des titres différents, l'académicien Bézobrazov, beau-frère du comte de Gubernatis et auteur de divers ouvrages estimés sur l'économie politique de la Russie, et Alexandre Gradovskii, professeur aussi d'économie politique et journaliste acéré. J'ai mentionné plus haut un de ses écrits posthumes; un autre journaliste, plus mordant encore, le premier entre les humoristes russes, Chtchédrine, l'avait précédé de quelques mois dans la tombe; leur éditeur ordinaire, Kraïevskii, le directeur des *Annales de la patrie* et de la *Voix*, mortes par ordre administratif, ne leur a survécu que de quelques mois. Le plus célèbre de nos médecins, Botkine, est allé mourir récemment à Nice.

C'est à la fin de décembre et dans les premiers jours de janvier que les diverses sociétés qui s'occupent de choses intellectuelles tiennent leurs séances publiques annuelles. L'Académie des sciences, la Société de géographie, la Société d'hygiène, la Société d[illegible]chéologie, d'autres encore ont invité le public à leur séance [illegible]lennelle, distribué des prix et publié des programmes pour les p[illegible] à venir. L'Académie des sciences donnera des prix aux meille[illegible]

écrits en toutes langues, qui lui seront adressés sur les sciences mathématiques et naturelles, et en langue russe, aux ouvrages sur la chimie, l'histoire ecclésiastique des Slaves, ainsi qu'à une biographie scientifique de Lomonossov. La Société de géographie promet des prix à des voyageurs ou à des rédacteurs de relations de voyage.

Une nouvelle société vient d'être officiellement reconnue. Elle a pris le nom de Société néophilologique et a pour but l'étude de tout ce qui se rapporte aux langues, aux littératures, aux traditions populaires des peuples de l'Europe moderne. Son président, M. Alexandre Wesselofsky vient de publier deux volumes de recherches littéraires. Dans le premier, il étudie les rédactions slaves des romans occidentaux sur la prise de Troie, l'histoire de Tristan et Iseult, de Beuves d'Hantosme et des traditions sur Attila. Dans le second, il s'occupe de la poésie populaire-religieuse en Russie. La Société néophilologique et toutes les sociétés savantes publient des comptes rendus de leurs travaux qui par malheur arrivent rarement au grand public.

On voit donc que si l'année qui vient de s'écouler n'a pas produit d'œuvre éclatante en Russie, l'activité scientifique et littéraire ne s'est pourtant pas reposée. A défaut du brillant, elle a donné tout au moins l'utile.

JEAN FLEURY.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

SOMMAIRE: Le roman français en 1890 — 1° Les vétérans: MM. Ohnet, Daudet, Zola, Hector Malot, Cherbuliez, Theuriet, Ferdinand Fabre, Mesdames Gréville et Bentzon, etc. — 2° La nouvelle génération: MM. Pierre Loti, Bourget, de Maupassant, etc. — 3° Les productions récentes. Le théâtre et les derniers succès dramatiques.

J'ai la prétention d'être un homme austère, quoi qu'en disent mes ennemis qui m'accusent d'être un railleur implacable et impénitent, et j'avais résolu de me confiner dans l'étude des sciences morales qui suffirait seule à absorber l'existence de quatre critiques; mais un aimable conseiller à qui je ne saurais rien refuser, parce qu'il est la sagesse même, est venu m'induire en tentation, et, — non sans en rougir quelque peu, — je vais parler du roman et du théâtre comme un simple « boulevardier. » En abordant cette nouvelle tâche, je resterai d'ailleurs rigoureusement fidèle à mes préjugés orthodoxes comme à mon Don Quichotisme, et en songeant à la nombreuse clientèle cosmopolite de la *Revue Internationale,* je me suis dit avec joie qu'il y aurait là plus d'un hérétique à convertir, plus d'un consommateur de produits frelatés auquel il faudrait indiquer des aliments plus sains sinon plus abondants.

Parmi nos abonnés chinois, par exemple, gens positifs s'il en fût, — je ne parle pas de mon ami le spirituel général Tcheng-ki-Tong qui est une rare exception, — il est clair, en effet, [illegible]e MM. Ohnet, Daudet et Zola romanciers millionnaires doivent [illegible]e des lettrés d'un mérite égal et transcendant. Il m'en coûte d'a[illegible]ir à dissiper cette illusion commode et qui a cours aussi à Paris [illegible] plus d'une portière a dit à sa compagne: « Il faut acheter le *Ma*[illegible]e

des forges.... tout le monde l'achète! » La vérité *vraie* c'est que M. Ohnet est un fort habile marchand de prose, un digne concurrent de ces spéculateurs lombards lesquels vendent à leurs concitoyens confiants du maïs avarié qui donne la *pellagra*. Pour ce fabricant littéraire, la base du système c'est la banalité; il s'est persuadé que la famille de M. Prudhomme était innombrable, il a écrit pour elle et ces cent mille acheteurs sont les héritiers directs des admirateurs de ce brave M. de Pixérécourt qui fascinait la foule il y a quatre-vingts ans avec sa *Femme à deux maris*. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après avoir placé si bas son idéal, M. Ohnet ne se soit pas contenté d'un succès d'argent, qu'il ait osé aspirer à la considération publique, et tout le monde se rappelle les protestations ridicules de son éditeur comme les répliques mordantes de M. Jules Lemaître.

Le calcul, hélas! se glisse partout aujourd'hui; M. Alphonse Daudet est lui-même un spéculateur, mais un spéculateur de génie qui a fait un chef-d'œuvre: *Fromont jeune et Rissler aîné*, et qui a semé en grand nombre des pages délicieuses dans ses autres écrits. Plein d'imagination et de ressources, il pouvait arriver à la gloire par un chemin de fleurs, mais son dessein était tout autre et il faut avouer qu'il l'a poursuivi avec une singulière persévérance et un merveilleux savoir-faire. Il a commencé par oublier cette belle langue française qu'on lui avait enseignée avec tant de soin, et il a bientôt possédé à fond le jargon parisien et celui des mauvais lieux. C'est alors qu'armé de toutes pièces et soutenu par la coterie du *Figaro*, il a conquis, en écrivant le *Nabab*, *Numa Roumestan*, *Sapho* et l'*Immortel* un succès colossal de scandale et d'argent. Mais il a beau se raidir contre son naturel, les ailes repoussent toujours sur les épaules de cet ange déchu, et dans ses œuvres les plus vulgaires, au sortir des cloaques infects, on rencontre, çà et là, de fraîches et suaves oasis, où ne s'égareront jamais, avec M. Ohnet, les cent mille épiciers qui le lisent.

M. Daudet, en dépit de ses peintures pornographiques et de ses insultes à l'Académie, est en somme, et au premier chef, un personnage aristocratique et distingué; M. Zola, le troisième millionnaire, entre lui, un rude paysan trapu, qui respire avec joie l'odeur de la terre et celle du fumier. Ce qui lui manque du côté de la grâce, il se rattrape du côté de la solidité, car il est doué d'une étonnante puissance de travail, d'une faculté d'observation fort au-dessus de la moyenne et quelques-uns de ses romans, l'*Assommoir* et *Ger-*

minal, par exemple, sont traversés et soulevés, si je puis m'exprimer ainsi, par un souffle épique. Dans ce dernier ouvrage notamment il nous donne le frisson, rien qu'en analysant les sensations d'un vieux cheval qui vit depuis dix ans dans les ténèbres:

« Peut-être revoyait-il vaguement au fond de ses rêvasseries obscures le moulin où il était né, près de Marchiennes, un moulin planté sur les bords de la Scarpe, entouré de larges verdures, toujours éventé par le vent. Quelque chose brûlait en l'air, une lampe énorme, dont le souvenir exact échappait à sa mémoire de bête. Et il restait la tête basse, tremblant sur ses vieux pieds, faisant d'inutiles efforts pour se rappeler le soleil.... »

Et que n'aurais-je pas à dire du *Ventre de Paris*, ce chef-d'œuvre du genre bas, ce poème de la matière où l'homme semble petit à côté de la brute, et où la préoccupation des choses éternelles fait place à une stupéfaction inconsciente en présence des réalités entassées dans les Halles centrales! Ce livre a de la saveur, mais surtout de l'odeur; il est comme son héroïne, l'attrayante poissarde qui se lavait en vain, et qui gardait toujours la senteur de sa marchandise et son âcre relent! Le malheur c'est que pour apprécier M. Zola il faut avoir l'estomac solide, et les femmes du monde s'y prennent à deux fois avant d'aborder ses écrits les plus inoffensifs. Il faut bien constater en outre qu'on avait rarement vu un génie moins varié et plus inégal, et, comme le disait ingénieusement Sainte-Beuve en parlant de son ennemi Balzac: « nous admirions jadis quelques belles fleurs sur un petit tas de fumier; mais les fleurs sont depuis longtemps étouffées tandis que le fumier monte.... monte sans cesse! »

Cette petite étude à vol d'oiseau sur nos trois conteurs les plus populaires et les mieux rentés, n'est pas de nature à donner une bien haute idée de nos romanciers contemporains, mais il faut bien noter que le suffrage universel n'est point infaillible surtout en littérature, et je me prends à sourire du million de lecteurs de M. Zola quand je songe qu'en France il y a tout au plus quinze à vingt mille individus pourvus d'une solide instruction et de goûts esthétiques. Je vais donc poursuivre ma revue de vétérans sans trop d'appréhension et nous passerons ensuite aux « jeunes » qui valent certainement leurs aînés.

Il y a quelque vingt ans, j'entrais un jour chez M. Taine q
tous les mardis recevait ses amis et je le surpris lisant un rom
d'Hector Malot: « Connaissez-vous cet auteur? me dit le grand hist

rien; c'est une réduction de Balzac, « un Balzac au trait », entendons-nous bien, mais qui est bon à étudier et dont les vigoureuses esquisses m'intéressent vivement. » Et il énumérait les œuvres brillantes et inégales qui depuis les *Victimes d'Amour* jusqu'au fameux *Beau-frère* et à *Sans famille* ont exercé à leur heure une influence visible sur la mobile opinion. Que restera-t-il de Malot? je l'ignore, mais je ne saurais oublier, quant à moi, ces pages vengeresses qui avaient si vivement frappé Napoléon III, et qui, si l'empire se fût maintenu, nous auraient probablement valu la réforme radicale de nos maisons de fous!

Il est, je l'avoue, des renommées viagères dont bien des gens avisés qui ne croient ni à l'autre vie, ni à la postérité ne seraient que trop disposés à s'accommoder, et c'est là précisément le modeste lot que des critiques trop dédaigneux voudraient assigner à M. Jules Verne le père du roman scientifique. Mais j'incline à penser que ce conteur si fécond, si spirituel et si moral en même temps, mérite une réputation plus haute et plus durable, et, tant que le *Micromégas* de Voltaire comptera des lecteurs, il s'en trouvera aussi pour le *Voyage de la terre à la lune, Cinq semaines en ballon* et *Michel Strogoff*.

Du roman scientifique au roman militaire il n'y a qu'un pas, surtout aujourd'hui, et MM. Erckmann-Chatrian, les frères siamois irréparablement brouillés à l'heure qu'il est, iront à la gloire côte à côte drapés dans les plis flottants du drapeau tricolore, car nos petits-enfants contemporains de la poudre sans fumée et de la guerre à distance, liront et reliront sans cesse le *Conscrit de 1813*, le *Blocus*, *Mme Thérèse*, ces livres enflammés où l'on respire le salpêtre et que remplissent les héroïques exploits des grognards de l'empire.

Citons encore parmi les spécialistes M. Ferdinand Fabre, ce peintre si fidèle de la vie cléricale et passons à quatre *immortels* de bon aloi MM. Cherbuliez, Theuriet, Halévy et Loti. Le premier de ces écrivains qui, dès ses brillants débuts, il y a plus de trente ans, se posait en esthéticien consommé, en philologue érudit ami du beau langage, a réussi durant ce tiers de siècle à divertir et à charmer son public de choix, et il est parvenu à le séduire jusque dans ses compositions les plus contestées et les plus contestables. C'est que, pour nous plaire, ce magicien n'a qu'à ouvrir la bouche, et si quelqu'un en doutait, je l'inviterais à feuilleter *Miss Rovel*, le plus absurde et le plus délicieux roman qui me soit jamais tombé entre

les mains. Nous n'avons là, sans doute, sous les yeux que de jolies marionnettes, mais leur inspirateur est dans la coulisse prêt à suppléer à leur impuissance, et, comme l'aimable Mme Scarron, il nous fait oublier l'absence du rôti en nous contant d'agréables histoires. D'ordinaire, avec lui, nous en sommes réduits au récit subjectif, mais quand il veut bien prendre la peine de nouer une intrigue et de créer des personnages, il arrive à produire des livres achevés au rang desquels nous placerons *Meta Holdenis* et quatre ou cinq autres volumes qui suffiraient à l'illustrer.

M. Cherbuliez a l'esprit pétillant mais le souffle un peu court; M. Theuriet au contraire est l'homme des larges horizons. Nature douce, modeste, méditative, il consent à s'effacer devant ses personnages qu'il observe avec soin en leur donnant un relief étonnant et toutes les apparences de la vie, et il joint à la connaissance du cœur humain le sentiment exquis des beautés de la nature qui, sous son pinceau, s'épanouit dans toute sa splendeur. Theuriet décrit à merveille le monde bourgeois, les petits employés représentants de la « misère en habit noir, » les commerçants de province, les gens de la campagne et, — pour me résumer, — c'est un Dickens qui, pour tracer des scènes familières, aurait emprunté la plume de Chateaubriand.

En dépit de son génie sympathique, le poète-romancier des Ardennes n'est populaire que parmi les gens de goût; le vulgaire ignorant trouve ses récits trop savants et trop compliqués, et il gagne assurément beaucoup moins d'argent que M. Ludovic Halévy dont la verve facile rappelle l'écume du champagne. Mais la plupart des ouvrages de l'heureux académicien n'ont pas les fortes teintes, qui gagnent à vieillir, et je tremblerais pour sa renommée à venir s'il n'avait pas inscrit son nom en traits ineffaçables sur deux livres admirables : la *Famille Cardinal* et l'*Abbé Constantin*.

Ce qui fait le plus défaut, néanmoins, selon moi, dans les manifestations de ce talent si élevé et si pur, c'est l'imprévu et l'originalité, et personne ne s'avisera d'adresser une critique de ce genre à M. Pierre Loti. Ses romans qui nous promènent sous tous les climats sont, en effet, de véritables visions, nous voyons des rivages inconnus où dansent les almées, nous sillonnons avec lui les flots de la mer de corail et sa langue semble se transformer et s'ass-plir à son gré lorsqu'il lui plaît d'exprimer les choses qui éc[illegible]-pent à l'expérience ordinaire et le rêve même de l'invisible. M[illegible]s si son style est par moments plein d'ombre et de mystère, il s'écl[illegible]e

tout à coup pour nous dépeindre les drames éternels du cœur humain et si ses paysages orientaux « nous captivent, on l'a dit, c'est que tous sont doublés par la vue, — dans l'éloignement, — de la petite bruyère rose de Bretagne où le cœur des marins reste lié! » Loti nous montre l'incohérence du monde, et aussi sa parfaite unité, et cet auteur sera difficilement imité parce qu'il est à la fois très varié et très compréhensif.

M. Pierre Loti est jeune et si je le place parmi les vétérans c'est qu'il a débuté avant 1870, mais longtemps après nos quatre illustres conteurs féminins Mme Caro, le fameux auteur du *Péché de Madeleine;* Mme Henry Gréville qui écrivit *Dosia;* Mme Thérèse Blanc dont le nom restera attaché au petit volume de la *Grande Saulière* et Mme Craven qui sera plus longtemps célèbre pour ses pathétiques *Récits d'une sœur* que pour son agréable *Fleurange.* Ces intéressantes personnes sont, d'ailleurs, trop justement populaires pour que j'éprouve le besoin d'insister sur le mérite de leurs écrits et, avant de procéder à l'analyse rapide d'un roman impatiemment attendu et qui vient de paraître, je vais énumérer les romanciers du jour en commençant par M. de Maupassant, jeune homme d'un grand talent qui m'a donné durant des années de violentes inquiétudes mais qui, travaillant aujourd'hui pour le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes,* tourne décidément au psychologue.

A côté de lui, ou, peut-être, un peu au-dessous, je placerai M. Bourget qui gagne en vieillissant comme les vins des bons crus, mais dont je n'aurai garde de parler à Rome où on lisait le mois dernier une belle étude de M. Bonghi consacrée au *Disciple.*

Je citerai ensuite M. Léon de Tinseau, écrivain aristocratique, délicat et charmant; M. Bazin, l'auteur de la *Tache d'encre,* livre plein de verve, de grâce et de simplicité; M. Rabusson, peintre un peu prétentieux du grand monde; M. Pouvillon passé maître dans l'idylle rustique, M. Lerminat qui en remontrerait au plus habile juge d'instruction pour débrouiller un drame judiciaire; MM. Robert de Bonnières, Marcel Prévost, Paul Hervieu et.... le géant Richepin qui ébranle ma porte en ce moment, une porte mesquine qu'il renverse au passage et que j'aurais fait assurément élargir j'avais compté, il y a huit jours, sur la visite du fameux « Tounien ! »

Le *Cadet,* — c'est le nom de son roman qui m'est tout spécialement recommandé par mon spirituel éditeur Charpentier, — est,

à coup sûr, une œuvre considérable, mais bien que je ne m'adresse point ici à de jeunes pensionnaires rougissantes et pures, je me sens, je l'avoue prodigieusement embarrassé au moment d'esquisser la donnée de ce récit où le réalisme déborde. Le héros, Amable Randoin, m'a tout l'air d'être lui aussi un « Touranien » et un « blasphémateur, » et c'est dans tous les cas un de ces personnages violents et résolus qui « luttent pour la vie » de gaîté de cœur sans que rien les y oblige, et qu'aucun scrupule n'a pu arrêter dans la voie du désordre. Aussi, après avoir dissipé en quelques années sa part du copieux héritage paternel, vient-il sans façon s'asseoir comme en pays conquis au foyer de son frère aîné, le sage Désiré Randoin, le modèle des fils mais aussi le plus faible et le plus complaisant des frères. A peine installé, Amable dispose en maître des revenus sinon du capital d'autrui, et là, il nous semble que M. Richepin s'est fortement mépris en ne tenant pas compte de la force d'inertie des gens honnêtes et rangés qu'on trouble dans leurs habitudes et leurs sages calculs. Quoi qu'il en soit, notre triste *cadet* n'est pas homme à se contenter de concessions même plus radicales, c'est à la propriété même qu'il aspire, Désiré le gêne, Désiré doit disparaître.

Tandis que dans la pensée du monstre flotte vaguement l'idée du fratricide, Désiré se marie avec une fort jolie femme, et nous comprenons déjà que l'assassinat sera précédé d'un inceste. Amable réussit, en effet, à séduire ou à terrifier la pauvre Anaïs qui, plus tard, bourrelée de remords, se sauvera dans un couvent, — puis il tue son frère avec tant d'adresse que la responsabilité du crime et l'expiation retomberont sur un misérable comparse, et l'*honorable cadet* restera paisible possesseur de l'immeuble convoité.

Cette horrible histoire qui « est, nous dit l'auteur, le véridique miroir de la réalité, nous paraît complètement dépourvue de moralité, à moins que nous ne prenions au sérieux le conseil barbare de surveiller nos parents pauvres, et de laisser sur le pavé nos frères lorsqu'ils ont fait de fausses spéculations. Mais les personnes avides d'émotions n'auront certainement pas à se plaindre car le dernier tiers de l'ouvrage est réellement inabordable pour les lecteurs nerveux. Mais on aurait tort, malgré tout, de s'imaginer que ce soit là un livre méprisable; ce « Touranien » reste toujours un brillant écrivain et si, par un de ces heureux hasards qui ont bien servi peut-être plus d'un classique de l'antiquité, certaines pages du *Cadet* survivaient seules à l'état de fragments,

gens instruits de l'an 5 ou 6000 se pâmeraient sans doute en redisant les aphorismes du « sage Richepin. »

J'ai tenu à m'occuper d'abord de ce bruyant début et j'analyserai dans une prochaine chronique les *Trois cœurs* de M. Rod ainsi que deux ou trois autres romans nouveaux. Pour aujourd'hui, je cours au plus pressé, car ma chronique est presque aux trois quarts achevée et je ne veux pas renvoyer aux calendes grecques, c'est-à-dire au mois d'avril le compte rendu des derniers produits de l'art dramatique, lesquels veulent être appréciés dans toute leur fraîcheur. Personne en effet n'ignore que le théâtre français, le théâtre italien et tous les autres théâtres sont en pleine décadence, et qui sait si les chefs-d'œuvre fragiles de l'an 89 seront encore des chefs-d'œuvre un an plus tard? Plus heureux néanmoins que les affamés critiques du lundi, je suis à peu près sûr d'avoir tous les deux mois quelque chose à mettre sous la dent, et mon bilan du 15 février sera certainement fort au-dessus de la moyenne.

Commençons par le fretin et présentons nos compliments à M. Maurice Ordonneau pour ses *Moulinards*, vaudeville désopilant qui remplit tous les soirs la petite salle du Palais-Royal. M. Moulinard qui est un digne héritier des héros de Duvest et de Labiche est un bon bourgeois, ancien moutardier que son industrie réaliste a rendu millionnaire, et de même que la cocotte sur le retour aspire fatalement au prix de vertu, l'épicier enrichi prétend se décrasser à tout prix en faisant l'emplette d'un gendre convenablement galonné, camérier de cape et d'épée ou, tout simplement, sous-préfet de la république. La véritable gloire du bonhomme consiste pourtant à être le possesseur de la fameuse marque *Moulinard et Compagnie* qui fait rêver les jeunes décavés. Parmi ces derniers, Paul Bodard est le plus aimable et le plus ardent, il sollicite, — vainement hélas! — une sous-préfecture, mais il sera sauvé, grâce à une coquille providentielle du *Journal officiel;* il n'y a qu'heur et malheur, c'est Godard qui a été nommé, c'est Bodard qui épousera, car Cécile Moulinard est de connivence avec lui.

Le futur beau-père est toutefois bien gênant; il demande à visiter sans retard la petite ville où trônera son gendre, et on l'ins-lle ironiquement dans un hôtel garni, qualifié d'*hôtel de la sous-éfecture.* Les Moulinard prennent les habitués de l'auberge pour , commensaux de l'administrateur, Moulinard préside la table hôte comme s'il présidait un repas officiel, il harangue les fan-'es et des députations de cantonniers.... jusqu'au moment où ap-

paraît le véritable Godard. Mais la chance persistera jusqu'au bout, les protecteurs agiront dans l'intervalle et tout s'arrangera à la satisfaction des intéressés.

Telle est cette pièce folâtre qui, finement agencée d'ailleurs, pourrait bien rester au répertoire, et, parmi les acteurs, j'ai distingué Dailly encore peu connu et qui a fait du rôle de Moulinard une véritable création.

M. Ordonneau est un homme d'avenir coutumier du succès dans un genre un peu inférieur, mais je sais un gré infini au jeune M. Ambroise Janvier d'avoir pris le taureau par les cornes, en débutant bravement par une comédie. Son seul tort a été de nous offrir trois actes trop peu remplis et d'avoir délayé en trois actes un sujet qui peut-être n'en comportait que deux. Encore y aurait-il bien à dire là-dessus, car les trous, — il y en a évidemment quelques-uns, — sont par trop visibles pour le public, et le mérite des *Respectables* consiste principalement dans un dialogue excellent assaisonné de la plus froide et de la plus piquante ironie.

Quant aux personnages, je suis bien forcé d'avouer qu'ils sont fort médiocrement sympathiques et la situation est de celles qu'on rencontre rarement en dehors de Paris et d'un certain monde parisien. Nous pouvons du reste la décrire en deux mots. M. Ferdinand Verrier, « le moins heureux des trois, » comme eût dit le grand Labiche, a eu la mauvaise chance de plaire à la *respectable* et influente baronne de Formanville. Elle s'est violemment coiffée de ce petit cuistre de collège qu'elle a nettoyé, fourbi, civilisé, logé dans son hôtel et poussé en peu d'années jusqu'à l'académie des sciences morales et politiques. Mais on a beau être agrégé à la plus austère des assemblées, on n'en est pas moins homme, l'indomptable nature reprend quelquefois ses droits et le baron ayant découvert un beau jour que le pauvre Verrier est sur le point de commettre une escapade avec une cocotte, s'empresse de raçonter l'aventure à sa femme pensant la divertir. Celle-ci éclate naturellement et traite rudement son nègre-philosophe qui s'est vendu et ne s'est point livré, ou qui aspire du moins à la polygamie.

— Mais, réplique le baron, cet excellent Verrier a pourtant bien le droit....

— Non, monsieur, il n'a pas le droit! Que dirait le monde? V *ne comprenez donc rien!*

Ces derniers mots sont le sublime du genre et le mari est demment dans son tort, car autour de lui tout le monde *compr*

Au premier bruit de l'esclandre, les amis s'interposent pour remettre les choses dans « l'ordre, » car, ainsi que s'explique la comtesse de Chataincourt, « le scandale n'est au fond que le changement d'une situation légitime ou consentie. Une femme peut faire scandale de deux façons: en prenant un amant, — ou en quittant celui qu'elle a. » Pour ne pas cesser d'être *respectable,* Verrier courbera donc de nouveau la tête sous un joug abhorré, la baronne feindra de pardonner, sans oublier, et tous les deux s'agiteront jusqu'au bout dans le cercle glacé de l'enfer illégal.

Le succès a été réel et je le constate, mais les acteurs ont, cette fois aussi, comploté avec l'auteur et le public, et Mlle Magnier donne tant de charmes à la baronne de Formanville que je suis tenté de me rassurer au sujet de la portion congrue qui semble réservée au « respectable » académicien.

J'ai parlé sans trop de soucis de MM. Ordonneau et Janvier; un amuseur et un simple débutant, mais je suis consterné je l'avoue quand je songe à l'outrecuidance des petits critiques du lundi, lesquels osent disserter le même jour que Jules Lemaître, Sarcey et Faguet, ces maîtres éminents, sur des hommes tels que Pailleron et Meilhac dont le talent est tout en nuance et réclame pour être compris des interprètes souverains. S'il est parmi nos lecteurs des abonnés du *Temps* ou des *Débats* il est donc bien entendu que je n'écris pas pour eux, et, cette prudente réserve une fois faite, je retrouve mon aplomb d'Auvergnat, pour causer avec les gens indulgents qui constituent mon public ordinaire.

Je leur insinuerai en premier lieu qu'en dehors de Paris la donnée de l'ouvrage semblerait fort invraisemblable, car la délicieuse fillette née d'une grande cocotte morte à Buenos-Ayres a été léguée par elle à une autre cocotte qui fera d'elle indifféremment, un vice complet ou une demi-vertu. L'aimable fillette est matériellement vierge, mais elle a *vu,* elle a *compris,* et elle est en état de discerner le bon ou le mauvais chemin. Écoutez-la, par exemple, quand on lui demande ce qu'elle compte faire:

— Moi? je n'ai que deux choses en perspective: me flanquer à l'eau et je n'en ai pas envie, ou imiter marraine et je n'en ai guère plus envie que de me jeter à l'eau!

Un personnage si original, si intéressant, si réellement digne du pinceau délicat de Meilhac méritait d'être préservé sur le bord de l'abîme et, dès le premier acte qui, de l'aveu de tous est une merveille, les sauveteurs abondent presque tous un peu sujets à

caution, et le seul qui présente des garanties sérieuses c'est en somme le garde-chasse François. On sera peut-être tenté de rire des prétentions d'un si mince personnage.... et l'on aurait tort, car ce serviteur apparent est dans la réalité l'ami intime de Boisvillette qui n'en a pas pour longtemps et qui ne l'oubliera pas dans son testament. Il a l'instruction et les goûts d'un parfait gentilhomme, il est pourvu à un degré éminent de la douceur mêlée de fermeté qui est indispensable à l'époux d'une fille de cocotte et grâce à son obscurité, le moindre déplacement suffira pour lui éviter les vifs désagréments auxquels un homme du monde n'échapperait point à sa place.

Il semble que le sage Meilhac ait pensé à tout, et au sortir de son entretien dans le bois avec son cher François, Margot ne peut avoir aucun doute sur les pénibles conséquences qu'entraînerait une trahison ou un simple caprice. Souhaitons donc à cette jeune beauté de ne jamais sortir du droit chemin pour n'être ni tuée ni même rouée de coups, et accordons en finissant une mention honorable aux acteurs qui se sont surpassés, particulièrement Mlle Reichenberg.

AMÉDÉE ROUX.

LITTÉRATURE ANGLAISE

Par une heureuse coïncidence, les trois derniers mois ont vu paraître des ouvrages importants de presque tous les grands écrivains de la littérature anglaise contemporaine. Mais le principal événement littéraire de cette fin d'année aura été sans contredit la mort du poète Browning; et avant de passer en revue les publications nouvelles il convient de résumer brièvement l'œuvre et le mérite de ce remarquable écrivain que l'Angleterre vient d'installer solennellement à Westminster, parmi ses gloires nationales.

I.

Ce n'est pas, à dire vrai, que la mort de Browning, survenue à l'âge de soixante-dix-sept ans, puisse être considérée comme une perte sérieuse pour les lettres anglaises. Ce qu'il avait de bon à produire, Browning l'avait depuis longtemps produit; des nombreux ouvrages qu'il a publiés dans ces dix dernières années, il n'en est guère qui doive figurer parmi ses chefs-d'œuvre; et le volume d'*Asolando,* paru le jour même de sa mort, n'ajoute pas une note nouvelle à celles qu'il nous a données dans ses poèmes antérieurs.

Mais, — et sans parler du vide mystérieux que cause toujours dans un pays la disparition d'un grand homme, — peu d'écrivains ont autant que Browning laissé derrière eux des regrets, et d'aussi légitimes. Jusqu'au bout il n'a point cessé de s'intéresser

aux efforts des jeunes artistes, les suivant dans leur carrière avec une encourageante sympathie. Au contraire de quelques-uns des maîtres qui lui survivent, il ne croyait pas avoir dit sur toute chose le dernier mot, et son noble esprit avait conservé toute la fraîcheur de ses curiosités. La place qu'il occupait dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde n'était pas moins grande que celle qu'il avait prise dans la littérature de son pays.

De plus en plus, avec les années, il aimait le monde et s'y faisait aimer. Ce n'est pas lui qui aurait dit avec Byron, — le poète d'ailleurs dont la personne et les œuvres lui étaient le plus antipathiques: — « I have not loved the world, nor the world me. » Causeur brillant, encore qu'un peu absorbant, l'étendue de ses connaissances, le chaud intérêt qu'il portait à toutes choses, son pouvoir d'animer et de rendre expressifs les sujets dont il parlait, tout cela contribuait à le faire bien accueillir partout, et il savait mieux que personne tirer avantage de l'accueil qu'on lui faisait. Jamais un poète n'a eu l'esprit moins accaparé par les exigences de son art. On pouvait l'entendre causer pendant des heures sans que rien dans ses discours fît deviner sa profession. Plus d'une fois une grande dame qui avait été sa voisine à table était surprise d'entendre dire par la maîtresse de la maison que cet homme si aimable, et avec qui elle avait si bien causé de modes et de toilettes, était M. Robert Browning le poète.

Mais les regrets du monde, pour vifs qu'ils soient, durent peu, et il est probable que les salons aristocratiques de Londres auront depuis longtemps retrouvé un causeur aussi brillant, et même un poète aussi capable de ne pas en avoir l'air, alors que les lettres anglaises attendront encore une figure de l'originalité de celle de Browning. Car, quelque opinion que l'on ait sur la valeur absolue de l'œuvre du défunt poète, il est impossible de nier son extrême originalité littéraire, et l'originalité de la situation qu'il occupe dans l'art de notre temps.

Il arrive, une ou deux fois par siècle, que l'on voit surgir dans un pays un homme dont les idées et les moyens d'expression paraissent aller à l'inverse du développement normal de l'art contemporain. Et si l'on pouvait donner le nom d'*excentriques* à ces êtres exceptionnels, il faudrait dire que Browning a été l'un [illegible]s plus grands excentriques de l'Angleterre du dix-neuvième siè[illegible]. Keats, Tennyson, Swinburne, les poètes *pré-raphaëlites*, et les po[illegible]s de la génération nouvelle, issus en quelque façon des parnassi[illegible]s

français, marquent l'évolution régulière de la poésie anglaise depuis 1820, évolution qui a eu pour principaux caractères le constant respect de la forme, et un effort toujours plus accentué vers la parfaite clarté de l'expression. Comme les vers de Donne au dix-septième siècle, comme au dix-huitième siècle les écrits de Rousseau, l'œuvre de Browning n'a pas cessé d'être en opposition directe avec les tendances esthétiques de son temps. Malgré toutes ses qualités, la poésie de Browning n'est jamais parfaite: il a traduit les idées les plus belles dans une forme défectueuse; et son expression au lieu de devenir plus claire a toujours été enveloppée d'une obscurité plus épaisse.

Il n'est pas vrai, peut-être, comme on l'a dit, que ses admirateurs se soient exclusivement recrutés parmi les esprits indifférents au souci de la forme; mais il est sûr que ceux pour qui le côté artistique et formel n'est pas une chose absolument secondaire ne sauraient avoir pour lui un culte sans réserve. Ceux-là ne peuvent s'empêcher de lui reprocher une tendance trop fréquente à blesser leurs oreilles par une versification rocailleuse, et à fatiguer leurs cerveaux par les tours d'une phraséologie étrangement ardue. Nous avons le souvenir d'avoir entendu affirmer par un poète célèbre de la génération qui a suivi la sienne, « qu'il serait plus facile à Browning de détester la poésie que de parvenir à en réaliser de parfaite. » « S'il lui arrive par accident, » ajoutait ce peu bénévole confrère, « de produire une phrase harmonieuse et imagée, il ne manque pas de se repentir aussitôt d'avoir écrit une ligne poétique, et de réparer la chose en ajoutant une ligne aussi dure et aussi obscure que possible. »

Il nous paraît évident, au contraire, que le défaut de perfection des vers de Browning n'avait rien de prémédité, et résultait simplement d'une certaine infirmité naturelle; mais l'on comprend sans peine que des poètes soucieux avant tout de mouler leurs idées dans une forme parfaite n'aient jamais pu se rendre tout à fait à l'admiration d'un confrère pour qui toutes les formes étaient indifférentes, et qui se plaisait à y faire entrer sans distinction toute pensée, toute image, qui lui venaient à l'esprit.

Et il faut bien avouer que le mérite du philosophe chez Brow-ng ne suffit pas à compenser les défauts du poète. Lorsque l'on end la peine de dégager ses idées métaphysiques du langage ora-aire dont il les a recouvertes, on n'y découvre guère qu'un imisme monotone, sage, un peu banal, une croyance obstinée

au progrès universel, une incessante certitude du triomphe final du bien, un système ayant tout le vague et, en somme, toute la vulgarité de celui que Victor Hugo a su orner de ses vers les plus magnifiques. Vainement on chercherait des idées plus subtiles ou plus rares dans l'œuvre complète de Browning; et il n'y a pas autre chose dans ce trop célèbre *Rabbi Ben Ezra* que les admirateurs du poète considèrent comme la quintessence de sa philosophie.

Ainsi Browning n'aura été ni un grand poète, si l'on admet que la grandeur en poésie ne va pas sans la perfection de la forme et le choix des idées, ni un grand philosophe, si l'on réserve ce nom à ceux qui apportent dans la pensée humaine des éléments nouveaux. Mais cela n'empêche pas son œuvre d'être souvent forte et belle, et de s'offrir par plus d'un point à notre admiration. Un sentiment profond, plein de tendresse, un instinct psychologique capable de recréer les figures les plus diverses et les plus contraires, une observation vive et alerte, et de temps à autre une envolée lyrique saisissante malgré les négligences du style: autant de qualités de premier ordre qu'il est aisé de retrouver avec bien d'autres dans *A last ride together, Two in the Campagna, Old Masters at Florence, A toccata of Galuppi, Hervé Riel, Andrea del Sarto,* and *The Tomb at St-Praxed's,* poème où Ruskin disait que « Browning a senti et rendu l'esprit de la Renaissance avec plus d'exactitude qu'il ne l'a su faire lui-même dans aucun de ses écrits. »

La plupart des pièces que nous venons de nommer font partie du volume *Men and Women,* publié en 1855, quelques années après l'heureuse union du poète avec miss Élisabeth Barrett, la première en date, dans ce siècle, d'une longue série de femmes poètes anglaises, parmi lesquelles il nous suffira de citer après elle miss Christina Rossetti et miss Mary Robinson. Mrs Browning tenait de la nature un génie poétique plus spontané et plus pur que celui de son mari : au travers de son œuvre la plus parfaite, *A musical Instrument,* il court un souffle lyrique clair et soutenu que l'on chercherait vainement dans l'œuvre de Browning. Et c'est assurément en partie à l'heureuse influence de cette femme de génie que *Men and Women* doit d'être sans comparaison le chef-d'œuvre du poète. Il semble, d'ailleurs, que cette influence se soit prolongée au delà du tombeau; les œuvres les plus touchantes de Browning après la mort d'Élisabeth en 1861, *Prospice* et le morceau final du prologue de *The Ring and the Book,* lui ont été inspirées par le souvenir de cette femme toujours regrettée.

Browning a écrit plusieurs drames, mais des drames qui ne sont guère que des études psychologiques. Il avait, à un degré rare chez un poète, le pouvoir d'oublier sa personnalité pour s'identifier avec celle d'autrui; mais il mettait une certaine négligence dans l'appropriation de ses sujets aux sentiments qu'il voulait exprimer et il en est résulté souvent des invraisemblances fâcheuses, d'autant plus qu'il avait pris l'habitude de faire toujours parler des personnages historiques ou contemporains. C'est ainsi que dans le poème *The Glove,* Ronsard disserte sur un cas difficile de psychologie galante avec tous les raffinements d'analyse d'un élève de Stendhal; dans l'épilogue du *Dramatis Personae,* dont le sujet est une conversation entre le roi David, Browning et M. Renan, ce dernier émet des considérations métaphysiques d'une complexité et d'une obscurité de forme qui contrastent étrangement avec la merveilleuse clarté ordinaire de son style et de sa pensée.

Les petits ridicules de ce genre sont malheureusement nombreux chez Browning, et empêchent trop souvent de rendre justice à ce qu'il y a toujours eu en lui de noble et de touchant. Il faut ajouter à son éloge que si peu de poètes ont eu une curiosité aussi étendue, une érudition aussi complète du passé et une connaissance aussi éclairée du présent, peu d'entre eux ont eu au même degré le talent de mettre en œuvre, sans trace d'effort, tant d'éléments divers, et de leur appliquer une si remarquable justesse d'observation psychologique et plastique.

Ces rares qualités suffiront à sauver longtemps de l'oubli le nom de Browning. A défaut d'un poète, la postérité ne pourra manquer de voir en lui quelque chose comme un romancier de génie, détourné de la voie qui lui aurait le mieux convenu, mais toujours subtil, passionné, épris de la vie sous tous ses aspects.

Dans ce jugement que la postérité aura à faire de Browning, nous ne croyons pas qu'*Asolando,* le dernier recueil du poète, soit destiné à jouer un rôle bien important. Voici une courte pièce extraite de ce volume et qui peut servir à donner l'idée de la manière lyrique de l'auteur; encore devons-nous ajouter que, indifférent comme il l'était aux délicatesses de la forme, Browning gagne plutôt qu'il ne perd dans une traduction. La pièce est intitulée *Mauvais rêves :*

« La nuit dernière je vous ai vue dans mon sommeil. — Et combien le charme de vos traits était altéré ! Je vous ai demandé : — Quelque amour, quelque foi me gardez-vous ? Vous m'avez répondu : La foi partie, l'amour enlevé.

« Là-dessus je me suis réveillé. Un double bonheur ; de m'éveiller fut le premier, et ensuite arriva le second : bien que j'aie senti pour cela mon cœur se briser, je vous aimais encore de la même façon. »

Presque en même temps que Browning, est mort un dramaturge anglais dont les œuvres avaient obtenu, il y a une trentaine d'années, une renommée considérable, le docteur Westland Marston, père d'un poète de talent, Philip Bourke Marston, mort lui-même il y a trois ans. Il faut mentionner encore la mort à Madrid, à l'âge de quatre-vingt-six ans, de la señora Fanny de Llaños ; c'était la sœur de Keats, et les lecteurs de la correspondance du poète n'ont pas oublié la tendre affection qui l'attachait à elle.

II.

Le plus âgé et le plus génial des poètes anglais contemporains vient de publier un nouveau volume, *Demeter and other Poems.* Entre Tennyson et l'auteur d'*Asolando*, toute comparaison est impossible : il y a trop de différence dans la nature même des deux esprits, dans la conception qu'ils se sont faite de la poésie et dans leurs moyens de la réaliser. La suprématie poétique de Tennyson, d'ailleurs, après avoir été quelque temps contestée en Angleterre, par une réaction naturelle contre la rapidité et l'éclat de son succès, recommence depuis peu à être admise universellement. Il ne se trouvera pas aujourd'hui une personne compétente pour nier que l'auteur des *Idylles du roi* et de *Maud* est le premier des poètes anglais de sa génération, qu'il est encore le plus varié et le plus impeccable des poètes anglais de notre siècle. Son nouveau volume, publié et en partie écrit à quatre-vingts ans, nous le fait voir à peine touché par l'âge, et n'ayant guère perdu de ses qualités comme aussi de ses défauts.

Le poème qui donne son titre au recueil, *Demeter*, apparaît dans la majestueuse splendeur de son ïambe, dans la beauté et la justesse de ses images, comme une digne suite aux poèmes d'*Œnone* et de *Tithonus;* la chanson de Miriam, qui sert de prélude à la pièce intitulée *The Ring*, se place, par l'intensité des harmonies et de l'[illegible]o-

tion, parmi les plus beaux poèmes consacrés par Tennyson à la glorification de la lune; et l'on sait que, avec Baudelaire et Heine, le lauréat anglais complète la trinité des poètes qui dans notre siècle sont parvenus à traduire la mystérieuse magie de la lune.

Tennyson est, au point de vue de la forme, un artiste parfait. On risque, à le traduire, de lui faire perdre la plus grande partie de son charme, et M. Taine lui-même en a fait l'expérience dans les trop rares fragments dont il a essayé la traduction. C'est dans l'original qu'il faut lire ce délicieux petit poème *La Grive*, où Tennyson s'est efforcé d'imiter avec les mots le chant de l'oiseau; et *Far, Far, Away*, un pur chef-d'œuvre de songeuse mélancolie. Mais nous espérons que, même sous le travestissement d'une traduction, on pourra sentir la forte expression de la pièce qui clôt l'ouvrage et où le poète octogénaire prend congé de la vie.

« Voici le coucher de soleil et l'étoile du soir, et un clair appel pour moi! et puissent les flots ne pas trop gémir dans le port lorsque je m'embarquerai sur la mer;

« Mais que ce soit une marée qui tout en remuant semble endormie, trop pleine pour permettre le bruit ou l'écume, lorsque ce qui est sorti de la profondeur infinie y retournera de nouveau.

« Voici le crépuscule et la cloche du soir, et, après, la nuit; et puisse-t-il n'y avoir aucune tristesse d'adieu, lorsque je m'embarquerai.

« Car, bien que hors de nos limites du temps et de l'espace, les flots puissent m'emporter très loin, j'ai l'espoir de regarder mon pilote face à face, quand je serai sorti du port. »

On peut même dire que sur un point, le dernier volume du lauréat marque un progrès notable. Tout au long de sa carrière, Tennyson ne s'est montré un grand poète que lorsqu'il a évité de s'en prendre aux idées abstraites ou aux tirades patriotiques. *In Memoriam* a la prétention d'être un poème philosophique : mais quelle piteuse figure y fait la philosophie sous l'exquis travail de forme de l'artiste! Et dans les recueils précédents, combien fâcheuses toutes ces pièces d'un patriotisme si banal et si bourgeois: *Love thou thy land, Of old sat freedom on the heights*, etc. On se rappelle que, il y a à peine quelques années, lord Tennyson, à la risée des habitués des théâtres anglais, fit jouer sur une scène de Londres une pièce *The promise of May*, où il essayait de prouver qu'un sceptique en matière de religion ne peut manquer d'être un personnage immoral et menteur, un ravisseur de jeunes filles, un égoïste

de la pire espèce. Aussi avons-nous été heureusement surpris de trouver dans le volume nouveau un poème : *By an Evolutionist*, qui est vraiment un morceau plein de vigueur et de sens logique, un des rares poèmes anglais où l'auteur ne refuse pas d'admettre les révélations de la science moderne et ne paraît pas non plus trembler devant elles. Jamais Tennyson n'a rien écrit de plus solide dans cet ordre d'idées, et c'est là un progrès assez étrange chez un poète de son âge et de sa condition.

Il est malheureusement impossible de constater un progrès analogue en ce qui touche le second défaut de Tennyson, son chauvinisme prudhommesque, son incapacité à se représenter les autres nations autrement que par les yeux de John Bull. Il y a dans *Demeter* quelques lignes à l'adresse de Paris qui sont d'un comique achevé, et qui rappellent le fameux passage de *The Princess,* dirigé contre la France. Tennyson semble toujours avoir mis de l'affectation à conserver intactes en lui les qualités traditionnelles d'un parfait Anglais; et tout ce qu'il a dit des événements politiques est tel exactement qu'on pourrait l'attendre d'un *country gentleman* conservateur. On sait que, il y a quelque temps, il a adressé à Victor Hugo un sonnet plein de bonnes intentions mais dénotant la plus singulière ignorance de l'œuvre comme du caractère de son confrère français. Il n'a pas laissé échapper non plus l'occasion de parler avec mépris de « l'auge à porcs » du zolaïsme, sans se douter qu'un livre comme *La faute de l'abbé Mouret,* pour être écrit en prose, était plus riche en passion lyrique qu'aucun de ses poèmes. Mais c'est aussi à la nature anglaise qu'il faut attribuer un grand nombre des qualités qui constituent le génie de Tennyson. Son sens de la mesure, sa maîtrise de la forme, proviennent en grande partie d'une soumission intelligente à l'éducation classique traditionnelle des universités de son pays. Le relief plastique et la forte harmonie de son vers, il les a tirés du vieux Chaucer, de Spenser, de Marlowe et de Keats. Jamais poète n'a eu un génie plus national, plus absolument pur de tout élément étranger.

Il y a encore chez Tennyson un autre trait qu'il doit évidemment au caractère anglais, et que nous ne savons trop s'il faut appeler chez lui un défaut ou une qualité : c'est ce sentiment e respect pour la vie domestique avec toutes ses conventions, e l'on retrouve dans la plupart de ses poèmes, tantôt touchant, con e dans la *Fille du Meunier*, tantôt un peu ridicule comme dans *D* t,

ou comme dans les *Idylles du Roi*, où il introduit une moralité d'un anachronisme singulier. Le nouveau volume nous offre à son tour un poème de cette classe: *Le Remords de Romney*. Le peintre Romney s'était marié à dix-neuf ans, et, presque aussitôt, il avait quitté sa femme avec l'idée que le mariage des artistes nuit à leur art. C'est seulement à la fin de sa vie, dans sa dernière maladie, que Romney retrouva, comme garde-malade, cette femme jadis délaissée. Dans le poème de Tennyson, Romney, couché sur son lit de mort, avoue à sa femme que toute son existence a été une erreur, et qu'il aurait mieux fait de la passer toute entière tranquillement auprès d'elle, au risque, s'il le fallait, de sacrifier ses peintures. Les affections domestiques sont tout dans la vie; et l'art, en comparaison d'elles, ne signifie rien. Telle est la morale de ce poème, où brille comme une fleur dans un champ d'une belle verdure, une de ces ravissantes chansons de berceuses, où Tennyson a souvent excellé. Par tous les poèmes qu'il contient, en somme, le dernier recueil de lord Tennyson atteste chez le vieillard de quatre-vingts ans une jeunesse d'esprit et de cœur tout à fait extraordinaire.

Les deux autres poètes dont s'honorent aujourd'hui les lettres anglaises ont également publié ces temps-ci des volumes importants, des volumes en prose il est vrai. M. Swinburne, le plus érudit à coup sûr des écrivains anglais qui ne sont pas simplement des pédants, nous a donné une volumineuse étude sur *Ben Jonson*, un livre plein de science et de critique, et qui, comme c'est généralement le cas avec les livres de prose de M. Swinburne, ne nous fournit pas moins de renseignements sur la personne même du critique que sur l'œuvre critiquée. Le livre sur Jonson, d'ailleurs, nous paraît le plus frappant témoignage que M. Swinburne ait donné de son application et de sa patience: combien ces deux qualités ont dû lui être nécessaires pour lui permettre de réunir les éléments d'une étude approfondie sur Ben Jonson, ceux-là seuls pourront s'en rendre compte qui auront eux-mêmes essayé de lire l'œuvre abondante de ce pesant plagiaire, le moins intéressant à coup sûr des dramaturges contemporains de Shakspere. La prose de M. Swinburne a réalisé de sérieux progrès depuis qu'il a pour la première fois abordé la critique; sans rien perdre de l'intérêt et du caractère personnel qu'elle a toujours eus, elle est devenue plus sobre et plus mesurée; mais M. Swinburne est avant tout un poète et c'est surtout à ce titre qu'il mérite d'être connu. Malheu-

reusement, il n'a point publié de nouveaux volumes de vers depuis le printemps dernier, où paraissait la troisième série des *Poèmes et ballades*. C'est à peine si, dans ces derniers mois, quelques revues ont donné de petits poèmes de l'auteur d'*Atalanta*, poèmes entre lesquels la série des sonnets consacrés à la mémoire de Robert Browning, dans le *Fortnightly Review*, avec l'admirable solidité de leur facture, présentent un intérêt tout à fait exceptionnel. Mais nous connaissons l'activité littéraire de M. Swinburne, et nous avons la certitude que, avant peu, la publication d'un nouveau recueil nous donnera l'occasion d'étudier plus dignement les qualités de ce génial poète.

Le récent volume de M. William Morris porte le titre de *The Roots of the Mountains*. Mais avant de parler du livre, il convient de rappeler en quelques mots la personnalité de l'auteur, M. Morris étant un des poètes que l'Angleterre connaît le mieux, et qui sont au dehors les plus ignorés. Il y a dix ans, lorsque la presse et le public anglais se posaient le problème de la succession de Tennyson dans les fonctions de lauréat, William Morris, le compagnon de Swinburne à Oxford, le poète qui, avec Swinburne et Rossetti, avait formé le groupe des *pré-raphaëlites*, apparaissait comme inévitablement désigné pour le poste d'honneur. L'auteur du *Paradis terrestre* et de divers autres volumes d'une poésie gracieuse et magistrale ne s'était pas compromis, comme M. Swinburne, aux yeux du grand public par des attaques blasphématoires à toutes les divinités vénérées par la bourgeoisie anglaise; il n'avait pas non plus, comme Rossetti, terrifié ses compatriotes par des sonnets d'un réalisme sensuel poussé bien au delà du goût anglais. Les jeunes filles éprises d'art pouvaient les lire sans danger; et comme le culte assidu de la poésie ne l'empêchait pas de diriger une importante fabrique d'étoffes et de papiers peints, il n'y avait guère de maison esthétique dont les murs ne fussent pas tapissés de ses papiers, les fauteuils recouverts de ses étoffes et les guéridons chargés de ses livres.

Ainsi M. Morris était bienvenu des personnes les plus respectables en même temps que des artistes les plus intransigeants; et l'opinion anglaise se flattait de l'espoir que, lorsque le moment viendrait, il se trouverait au moins un poète ayant assez de gén et une tenue assez correcte pour occuper dignement la foncti de lauréat. Mais voilà qu'un beau jour le bruit s'éleva dans L dres que ce personnage exemplaire venait de se coiffer du bon

phrygien, et marchait par les rues en agitant le drapeau rouge. A la grande désolation du public anglais, ce bruit se trouva confirmé. William Morris venait, en effet, de s'engager dans les rangs du socialisme, et il n'a pas cessé depuis lors de rester fidèle à son rôle de révolutionnaire. Heureusement, cette ferveur politique n'a pas arrêté son activité littéraire. Dans l'intervalle des tournées de propagande qu'il fait en Angleterre et en Écosse, de ses *meetings* et de ses prédications en plein air, il publie dans le journal socialiste *The Commonweal* des poèmes et des articles; il écrit des romans historiques, tels que *The dream of John Ball*, œuvre pleine de couleur et de vie, admirable restitution du moyen-âge anglais. Mais le genre qu'il semble préférer aujourd'hui est une sorte de roman, parfois mêlé de vers et de prose, où il essaye, à l'aide de vieilles légendes, de faire revivre les anciennes mœurs scandinaves ou germaniques. C'est à cette catégorie qu'appartiennent *The House of the Wolfings* et ce *Roots of the Mountains* qui vient d'être publié. Sur une base historique assez peu sûre, M. Morris a voulu, dans son dernier livre, reconstituer la vie de l'une des tribus errantes de la Germanie aux temps primitifs. Le sujet, comme on voit, manque un peu d'actualité, et parviendra malaisément à intéresser le grand public; mais autant M. Morris, au nom de ses principes socialistes, est tenu de respecter l'opinion populaire dans les matières qui la concernent, autant il continue à la dédaigner dès qu'il s'agit de l'art. Dans ce roman nouveau comme dans les précédents, sa prose est archaïque et même avec une affectation exagérée; l'abus qu'il fait des termes anglo-saxons à l'exclusion presque absolue des termes d'origine latine achève de donner une originalité incontestable à son style, en même temps qu'il en rend l'accès plus malaisé.

Il faut bien se résigner d'ailleurs à ce que la littérature de M. Morris ne soit jamais bien goûtée en France ou en Italie. Il n'en est guère qui soit plus foncièrement teutonique d'esprit et de langage. Avec sa rêverie vague et troublante, son goût des couleurs vives et son dédain pour leur harmonie, avec sa conception sentimentale de l'amour, considérant la femme comme la ménagère et la servante du maître, M. Morris semble véritablement se rattacher à ces vieilles races du Nord dont il restitue l'existence légendaire: c qui ne l'empêche pas, dans son dernier livre comme dans les p cédents, de rester un des maîtres de la langue anglaise, et l'au-

teur des plus solides descriptions que l'on ait faites depuis Walter Scott.

L'école esthétique, que représentent dans la poésie Swinburne et Morris, a trouvé son théoricien dans un écrivain non moins remarquable, M. Walter Pater, dont le premier volume d'essais, *La Renaissance,* publié en 1873, constituait en quelque façon la synthèse des tendances dogmatiques de l'école : tendances d'ailleurs aussi peu dogmatiques que possible, marquées surtout par un extrême souci de la forme et de la musique des phrases, un dédain des idées abstraites, et une sorte de dilettantisme attribuant à toutes les doctrines artistiques et morales une égale importance. Le nouveau recueil d'essais que vient de publier M. Pater, sous le titre général d'*Appréciations* nous fait voir les mêmes tendances, avec peut-être une réalisation moins heureuse. Le style est devenu plus compliqué et moins sensuel; les phrases sont plus longues et plus chargées. Pourtant M. Pater n'a rien perdu de sa charmante sympathie pour toutes les formes de la vie et de l'art humains, de son aversion pour les jugements trop définitifs, de sa façon, un peu mélancolique et, pour ainsi dire, automnale, de considérer les choses; non plus, hélas! que de sa disposition naturelle à voir le monde dans les livres davantage que dans la réalité. M. Pater a vécu trop longtemps dans cette calme et grise université d'Oxford, à l'écart du monde réel, en tête-à-tête avec ses lectures et ses rêveries ; au lieu de regarder la vie en face, il s'est trop accoutumé à n'en considérer que les reflets. Mais si son idée y a perdu en exactitude, elle y a gagné en douceur et en délicatesse ; et nous lui sommes reconnaissants de l'image un peu effacée qu'il nous offre des choses, aux heures trop fréquentes où la réalité nous offusque. A l'exception d'un essai sur le style, écrit lui-même dans un style d'une complication presque byzantine, les diverses études que contient le dernier volume de M. Pater sont consacrées aux grands écrivains anglais ; il faut mettre au premier rang celles qui concernent Wordsworth et sir Thomas Browne, deux hommes dont la vie retirée et le génie réfléchi ne pouvaient trouver un meilleur historien.

C'est ainsi que, comme nous le disions en commençant, presque tous les grands écrivains de l'Angleterre contemporaine se [illegible] rappelés au public dans ces derniers mois. M. Herbert Spencer même est sorti de sa retraite pour dire, dans le *Nineteenth* [illegible]*tury,* diverses choses désagréables à son élève et ancien ami. M. [illegible]

ley, et, dans le même numéro de la même revue, M. Huxley, en démontrant l'inégalité naturelle de l'homme, a fait de son mieux pour réfuter diverses idées de M. Spencer. Seul, M. Ruskin n'a rien publié, ce qui, de sa part, n'est pas moins surprenant que fâcheux.

Et voici encore, comme pour compléter le cycle de l'école esthétique, un livre intitulé *Dante Gabriel Rossetti, dessinateur et écrivain*, un série de notes de M. William Rossetti sur le célèbre peintre-poète, son frère, mort il y a sept ans. Ce livre, qui d'ailleurs n'a pas la prétention de nous offrir autre chose, nous offre une foule de renseignements sur les habitudes et l'existence intimes d'un homme qui, au dire de tous ceux qui l'ont connu, a été l'une des personnalités les plus intéressantes du siècle. C'est à lui que Morris et Swinburne ont dédié leurs premiers livres; c'est à son influence plus qu'à toute autre qu'il faut attribuer cette génération nouvelle de jeunes esthètes, qui d'ailleurs, disons-le en passant, n'est pas en Angleterre aussi nombreuse qu'on l'imagine. Et puis Rossetti n'a pas été seulement une personnalité de premier ordre, il a été aussi un grand poète. Le plus âgé du groupe esthétique, il ne s'est fait connaître que le dernier: mais ses *Poèmes*, publiés en 1870, causèrent dans le monde littéraire anglais une impression énorme; et non moindre fut celle que produisit, onze ans après, l'apparition de son second et dernier livre, *Ballades et Sonnets*. La série de sonnets, qui porte le titre général de *La maison de la vie*, et dont une traduction très soignée a récemment paru en français, suffirait à établir la gloire d'un poète: c'est vraiment l'œuvre d'un contemporain du Dante, qui aurait pressenti la richesse de coloris de la Renaissance italienne. Dans tous les poèmes de Rossetti, d'ailleurs, il y a quelque chose d'italien, de subtil et de maladif, qui empêchera longtemps ce merveilleux artiste d'être pleinement apprécié du grand public de son pays; mais aucun des poètes anglais n'a trouvé pour l'aimer des admirateurs aussi passionnés et aussi exclusifs. A ceux-là une intéressante étude de M. William Sharp a donné déjà sur la vie et le caractère de leur poète préféré des renseignements précieux; mais nul ne pouvait parler de lui avec autant de compétence que son frère, le confident de tous ses rêves, et lui-même un écrivain très distingué.

On pourra s'étonner de ne pas trouver un seul roman (à l'exception peut-être du livre de M. Morris qui n'est guère un roman)

dans cette revue sommaire des principaux ouvrages récemment parus en Angleterre. Ce n'est pas que les éditeurs, dans ces derniers temps, aient manqué de publier des multitudes de romans; mais en vain nous en avons cherché un qui méritât d'être signalé et mis à part de la production courante. Il faut bien avouer que le roman anglais, malgré le nombre des auteurs et des lecteurs, occupe aujourd'hui un rang assez bas dans la littérature contemporaine; et si nous attendons avec impatience l'apparition d'un Dickens ou d'une Charlotte Brontë, nous craignons d'avoir à attendre longtemps. Cette décadence du roman anglais a eu des causes de toute sorte, qu'il serait intéressant de noter; mais l'espace nous manque et nous trouverons avant peu l'occasion d'y revenir.

Qu'on nous permette de signaler encore aujourd'hui une réimpression des *Voyages en France* d'Arthur Young, précédés d'une intéressante préface de miss Betham Edwards. Ce livre mémorable est aussi ignoré en Angleterre qu'il est en France connu et apprécié. Nos lecteurs savent de quelle importance ont été les notes de Young pour les historiens de la Révolution française, combien M. Taine et M. Baudrillart, pour ne citer que ceux-là, leur doivent de documents précieux. Mais en dehors même de sa valeur historique, le livre de Young est une œuvre pleine de franchise, de simple et solide bonne foi. Nous souhaiterions que l'exemple de ce brave *country gentleman* puisse servir un peu de leçon à quelques-uns de ses compatriotes d'aujourd'hui. Lui aussi, naturellement, était persuadé dans son âme d'Anglais que ce qu'il voyait sur le continent était essentiellement inférieur à ce qui existait chez lui; mais au moins, cela admis, il savait observer avec justesse, et traitait sans trop d'arrogance les étrangers qu'il rencontrait sur son chemin.

Un mot, avant de finir, sur deux traductions d'un vif intérêt historique. Mme Leader-Scott a traduit en anglais de l'italien la *Vie de sir John Hawkwood* (Giovanni Acuto) le fameux *condottiere* du quatorzième siècle: et M. J. A. Symonds a publié, avec une préface et des notes fort instructives, la *Vie du comte Carlo Go*[illegible]*i*. M. Symonds est encore l'un des écrivains qui occupent dans [illegible]es lettres anglaises d'aujourd'hui une place considérable. S'il n'est [illegible]as le plus parfait des prosateurs de ce temps, il est à coup sûr [illegible]n des plus séduisants, des plus amusants et des plus variés. P[illegible]e,

historien, critique, son livre célèbre sur la Renaissance en Italie suffirait à nous le rendre cher. Son dernier volume forme un digne pendant à l'excellente traduction qu'il a publiée il y a un an des *Mémoires de Benvenuto Cellini;* aux deux ouvrages, il a adjoint des préfaces qui mériteraient à leur tour d'être traduites en italien.

J.-P. NICHOL.

LITTÉRATURE DE LA SUISSE FRANÇAISE

Histoire littéraire de la Suisse romande — Les Français jugés par un Suisse — Croquis valaisans — Petite gazette artistique.

S'il était nécessaire de démontrer la grande place que la Suisse de langue française tient dans le domaine des lettres, nous n'en voudrions pour preuve que l'apparition simultanée de deux ouvrages considérables consacrés à l'étude de notre histoire littéraire.[1] Il s'est trouvé à Berne et à Neuchâtel des écrivains de talent qui ont été frappés des richesses de notre patrimoine, et se sont étonnés que l'on n'eût point songé encore à classer, à cataloguer toutes ces richesses, et à montrer que nous pouvons à bon droit revendiquer notre part d'influence, dans le grand monde des idées. Si la France nous a donné Calvin, elle nous doit Jean-Jacques Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Töpffer, Vinet, pour ne citer que les plus illustres.

Quoique ayant vu le jour au même moment que celui de M. Godet, le livre de M. Rossel en diffère essentiellement. Il faut du reste attendre pour le juger qu'il ait paru dans son entier : nous n'en possédons aujourd'hui que la première partie, et la seconde ne paraîtra guère avant une année. Mais quand on lit le volumineux travail de M. Rossel, on ne s'étonne point qu'il lui faille des semaines et des

---

[1] *Histoire littéraire de la Suisse française,* par Ph. Godet, 1 vol in-8°, Neuchâtel, 1890.

Histoire littéraire de la Suisse romande, par Virgile Rossel, 1 vol in-8°, Genève, 1890.

mois pour mener à bien une entreprise aussi considérable. Son livre présente une somme de recherches et de lectures vraiment colossale: il n'est pas de petit poète ou d'humble prosateur qui ne soit étudié et mis à son rang dans cette universelle revue. Puis l'auteur ne se contente pas de jugements de seconde main; il tient à se faire son opinion par lui-même, et ne craint point de l'exprimer avec franchise. Souhaitons-lui santé et persévérance: il élève à nos écrivains un véritable monument, et son livre restera pour les chercheurs une mine de documents précieux.

M. Th. Godet n'a point les mêmes préoccupations, il ne vise pas à l'érudition. Il se propose de tracer un tableau clair et vivant de la littérature française en Suisse. Il aspire à montrer ce que la Suisse française ajoute au trésor littéraire de la France, comme aussi à faire sentir l'influence de la littérature française sur le développement de notre littérature locale. Il veut enfin déterminer l'action réciproque et les rapports de ces deux courants parallèles.

Jusqu'à l'introduction de la Réforme il n'y a que peu à glaner dans notre petit pays: quelques chroniqueurs, parmi lesquels Bonivard, quelques auteurs de soties et de mystères. Mais avec Calvin, Genève devient la ville du refuge. Quinze cents familles françaises, trois cents familles italiennes, des familles espagnoles, anglaises, flamandes y obtiennent l'habitation, puis la bourgeoisie. Elles apportent avec elles leur savoir, leur industrie, leurs fortes convictions. Genève, capitale d'une grande opinion, comme l'appelle Mignet, devient un point lumineux qui attire et retient. Tandis que les foules se pressent dans les temples pour entendre Viret, Farel, Théodore de Bèze, la renaissance des lettres s'opérait, à l'instigation de ces mêmes hommes: des académies se fondent presque simultanément à Lausanne, Neuchâtel et Genève; les savants les plus illustres, les Casaubon, les Scaliger se font gloire d'y enseigner. Les Estienne transportent leurs presses dans la ville de Calvin; ils seront les imprimeurs en titre de la Réforme. Ce fut une période brillante pour les études classiques et scientifiques, pour les œuvres de discussion, de polémique, mais ce n'est qu'à grand'peine que l'on peut y découvrir un poète digne de ce nom. M. Godet prétend l'avoir trouvé dans la personne de Blaise Hory, un brave pasteur de campagne, d'origine neuchâteloise. Tandis qu'on se livrait alors presque exclusivement à la composition des vers latins, Hory se risqua à employer le français pour exprimer ses sentiments d'époux et de

père. Il a écrit en particulier des strophes émues sur la mort de sa femme:

> En ma tristesse dolente
> Je lamente;
> Tu me vois, Dieu tout-puissant,
> Privé de ma tourterelle....
> Je l'appelle
> Incessamment gémissant.

Les trois premiers quarts du XVIIIe siècle marquent pour l'activité littéraire de notre pays une période d'accalmie et de pauvreté. Sans doute on peut citer des noms d'érudits, de pasteurs très ferrés sur les textes sacrés, comme Diodati, comme ce Jean Mestrezat, pasteur de Charenton, qui disputa neuf jours de suite avec le cardinal de Retz et réussit à le mettre dans l'embarras! Mais la moisson serait un peu maigre sans la présence du poète des *Tragiques*, d'Agrippa d'Aubigné, bourgeois de Genève.

Tout le monde connaît la physionomie de ce guerroyeur intrépide; tout le monde connaît sa vie fertile en romanesques aventures. A l'âge de soixante-dix ans il sent gronder encore en lui ses belles rancunes et ses haines implacables. Il achève à cheval, entre deux batailles, ces *Tragiques* qu'on a pu appeler l'épopée du calvinisme. « Étrange poème à la fois religieux et vengeur, et qui dans ses pages les mieux inspirées rappelle l'énergie farouche et les saintes colères des anciens prophètes. » C'est la poésie huguenote, frémissante, agressive, animée de l'esprit même de Genève, de la Genève des proscrits héroïques.

Après la révocation de l'édit de Nantes qui amena en Suisse des milliers de familles françaises, on voit de nouveau fleurir les lettres et les sciences: de véritables dynasties de savants se fondent, à Genève en particulier. En revanche, plusieurs de nos compatriotes s'éloignent du pays natal et parcourent la Hollande, la France, l'Angleterre. Un pasteur célèbre, J. Turrettini, rend visite à Bayle, Saint-Evremond, Newton, Fontenelle, sans dédaigner même la spirituelle Ninon. Tandis qu'Osterwald donne sa célèbre traduction de la Bible, Béat de Muralt, un patricien bernois, vingt ans avant les *Lettres persanes*, plus de trente ans avant les *Lettres anglaisc* le Voltaire, publie ses *Lettres sur les Anglais et les Français*, m vrai petit chef-d'œuvre d'observation délicate et humoristique. sa peinture générale du caractère de ces deux peuples a gardé au' r-d'hui encore toute sa saveur et toute sa vérité. Précurse le

M. Taine, Muralt rattache le caractère de la race à ses origines. C'est ainsi que reconnaissant chez les Anglais un petit reste de férocité il ajoute: « Il me paraît qu'ils tiennent quelque chose des différentes nations qui les ont subjugués: ils boivent comme les Saxons, ils aiment la chasse comme les Danois; les Normands leur ont laissé la chicane et les faux témoins; ils ont retenu des Romains l'inclination pour les spectacles sanglants et le mépris de la mort. »

Muralt est sévère pour les Français. Ils ont de graves défauts; ils vivent *en dehors*, pour la société, et tiennent moins au fond qu'à l'apparence. Ils font consister leur bonheur à être crus heureux. Chacun fait étalage de ce qu'il a, et se met en scène. « Les marchands sont extrêmement civils, remarque l'écrivain suisse, empressés et infatigables à vous faire voir ce que vous leur demandez, et même ce que vous ne leur demandez pas. Vous diriez qu'en tant que Français ils prennent plaisir *à étaler*. » Et quel joli morceau sur l'empire de la mode et des usages consacrés. Écoutez plutôt:

« Ils font de la coutume la reine du pays, la grande reine, pas moins que de leur roi le grand roi. « Cela se fait, cela ne se fait pas, » leur sont des raisons sacrées. La mode les unit dans la nouveauté et contente leur humeur changeante. Tous reconnaissent son autorité, les grands et le roi comme les autres; la mode ressemble au Destin dont parlent les poètes, qui est supérieur à toutes les divinités et à qui Jupiter même obéit. L'étranger croit voir des gens qui essayent toutes sortes d'habits, sans en pouvoir trouver un qui leur convienne. Cependant, au bout de cent changements, tous de bien en mieux, on les voit revenir aux anciennes modes. Si quelque chose devait les arrêter, ce sont ceux de leurs voisins qui les imitent; de la manière dont ils outrent les modes et prennent plaisir à renchérir sur toutes les nouveautés qui leur viennent de France, il semble que leur dessein soit de tourner les Français en ridicule plutôt que de les imiter. Mais ce n'est pas cela; les Français ont bonne grâce dans leurs changements de mode, et toute nation qui veut les imiter se tourne en ridicule elle-même. Ils semblent être faits pour leurs habits, et toujours pour le dernier qu'ils mettent; et nous autres, avec chaque mode nouvelle, nous paraissons prendre un ridicule nouveau! »

Mais si Muralt voit les défauts des Français, il n'est point aveugle sur leurs qualités. Et ils en possèdent une qui fait oublier tous leurs torts, la bonté du cœur. Elle fait le fond de leur caractère

ainsi que la franchise qui en est l'ornement. Le mal qu'il y a à dire d'eux occupe beaucoup plus de place, mais il concerne d'assez petites choses: c'est une liste de bagatelles auxquelles ils mettent un trop grand prix. « Le bien est plus tôt dit, mais il regarde des qualités essentielles, qui s'étendent sur toute la vie. » Et l'auteur conclut en ces termes: « J'aimerais mieux faire la rencontre d'un Français homme de mérite que d'un homme de mérite anglais, comme il y aurait plus de plaisir de trouver un trésor en pièces d'or, dont on pourrait d'abord jouir, que d'en trouver un en lingots qu'il faudrait premièrement convertir en espèces. »

Nous avons particulièrement insisté sur Muralt, car il nous semble que son nom est trop peu connu au dehors, et qu'il mériterait de l'être davantage.

La fin du vxiiie siècle marque une des époques les plus brillantes de notre histoire littéraire. C'est un grand siècle, a dit Arago, que celui où un voyageur, dans la même journée, pouvait rendre hommage à de Saussure, à Haller, à Jean-Jacques et à Voltaire. Grand siècle pour Genève en particulier. Elle voit paraître l'esprit des lois, accueille Voltaire, produit Rousseau, donne à la France Necker et Mme de Staël, à Mirabeau des collaborateurs, à la Révolution des publicistes, de Saussure, Charles Bonnet à la science. Lausanne aussi, devenue un des rendez-vous de l'Europe intelligente, voit grandir Benjamin Constant, reçoit et forme Gibbon; Neuchâtel enfin possède Mme de Charrière et le grand Chaillet. On comprend quelles pages charmantes M. Godet a pu écrire sur cet âge d'or littéraire de notre pays.

Genève connut des jours non moins brillants lors de sa Restauration, quand la petite cité, en 1813, reconquit son autonomie. Ce fut une ère de joyeuse allégresse et de renaissance intellectuelle. Tandis que de Candolle renouvelait l'étude de la botanique, tandis que Sismondi achevait son histoire des républiques italiennes, des femmes d'élite comme Mme Necker de Saussure, faisaient le charme des salons genevois où se pressaient les étrangers de distinction. On comprend l'enthousiasme de Bonstetten s'écriant: « Tout ce qui pense et écrit en Europe passe dans notre lanterne magique. Genève, c'est le monde dans une noix. » Sainte-Beuve dit à ce p pos dans ses *Lundis:* « Nulle part peut-être on n'aurait trou réunis sur un aussi petit espace et dans des conditions de soci plus favorables une aussi grande variété d'esprits, de talents d'idées, une culture aussi diverse, aussi complète et aussi hono

blement désintéressée de toutes les branches de l'intelligence, un ensemble aussi supérieur, aussi éclairé, aussi paisiblemente animé, aussi honnête. »

Un peu plus tard voici venir Töpffer et ses *Nouvelles genevoises*, et Petit-Senn, et le poète Albert Richard. Le canton de Vaud soutient dignement la comparaison avec des hommes tels que Vinet et Juste Olivier; Fribourg avec le père Girard, et Neuchâtel avec la pléiade de savants dont Agassiz est le plus illustre représentant.

M. Godet ne poursuit pas son étude au delà de la première moitié de notre siècle. Dès lors les révolutions cantonales ont modifié la physionomie de la Suisse française et amené une phase nouvelle de son développement. Notre sèche analyse ne saurait donner l'idée du charme et de l'intérêt du livre de M. Godet, mais elle montre quelle a été la richesse de notre littérature. Placés au centre de l'Europe, unis à la France, à l'Allemagne et à l'Italie par des liens étroits, nous avons pu, nous Suisses français, comprendre, comparer, juger de sang-froid nos voisins, leur servir d'interprètes et d'intermédiaires. Notre culture à la fois française et germanique, nous permet d'avoir un développement spécial, un génie propre, fait de l'union de ces éléments divers. Concluons donc avec M. Godet que si nous représentons une culture originale, il nous faut la manifester: « Prouvons notre foi par nos œuvres; que dans nos livres se montre l'esprit d'un peuple qui travaille et qui pense; qu'on devine en nous lisant des traditions sérieuses, des vertus solides, mais point revêches, l'élévation des sentiments et la dignité des mœurs. »

Le grand écueil chez nous, c'est qu'on assimile beaucoup trop le bon livre avec le livre simplement pieux. Il faut nous efforcer d'être littéraires, d'écrire en bon français, en restant nous-mêmes, puisque « nous avons un caractère à nous, qui en vaut d'autres, un passé à nous qui défie les comparaisons, un pays à nous, le plus beau du monde, une patrie, en un mot, que nous aimons, même quand nous nous en plaignons. » Sachons vivre de notre vie, et nos œuvres, imprégnées de saveur locale, plairont doublement à l'étranger.

Cette thèse est si vraie que l'un des livres de la Suisse roande, qui a eu le plus grand succès l'an dernier, est consacré à description des paysages et des mœurs d'un de nos cantons trop ›u exploré jusqu'ici, le Valais. Un auteur anonyme que l'on soup›nne être une femme, a publié, sous le titre de *Un vieux pays*,

une série de croquis champêtres d'une particulière saveur. Nous voici transportés bien loin des boulevards bruyants des villes, bien loin de la civilisation raffinée et artificielle, en pleine nature, en pleine montagne.

Le décor est admirable et franchement nouveau. Dans cette grande solitude, dans ce grand silence des hauteurs, au milieu de ces rocs immuables, sur ce sol revêche imaginez çà et là quelques troupeaux, vaches et moutons de petite race, « le tintement mélancolique de leurs clochettes; des chalets frustes et noircis; de rares villages; des gens du même type, populations ou disséminées ou nomades; de rustiques sanctuaires, des croix sur les alpages ou aux carrefours des chemins; la robuste silhouette du montagnard qui s'en va chevauchant sur quelque sentier jeté en dévaloir au bord de l'abîme; les processions matinales, bannières au vent, qui se déroulent dans les clairières et sous la dentelle des sapins. »

Le sifflement des locomotives n'arrive plus à ces hauteurs, pas plus que les idées malsaines de notre civilisation. Là les mœurs sont pures, la foi puissante au cœur de ces rudes montagnards. Et que de coutumes gracieuses et charmantes, que d'antiques légendes tout imprégnées de poésie, que de variété dans ces paysages tantôt âpres et sauvages, tantôt riants et paisibles!

Au commencement de juillet, le voyageur qui traverserait ces hameaux de montagne se trouverait en présence d'un si étrange spectacle qu'il pourrait se croire le jouet d'un rêve. Quelque génie malfaisant a-t-il jeté un sort sur le village et l'a-t-il plongé dans un sommeil léthargique? Les volets sont clos, les rues désertes, le silence absolu. Point de bruits de voix, point de gloussements de poule; les cloches même de l'église sont muettes. Les habitants, de race nomade, sont descendus avec leur famille, leur bétail, leurs porcs et leurs chèvres pour faire les foins dans la plaine. Mais un beau matin, comme par enchantement, la ruche se repeuple, toute la population rentre dans ses foyers, les marmots sur les bras, dans des hottes, en deux par deux sur le bât des mulets. Le bétail marche en tête. On défait les paquets à la hâte, tandis que la basse-cour s'éparpille sur les fumiers et que les chèvres se suspendent aux haies fleuries.

Que c'est joli à voir un village qui reprend vie! Écoutez pl le conteur des croquis valaisans: « Toutes ces maisons noires, l ces vieux toits s'animaient; il en montait de petites spirale fumée ou blanche ou bleuâtre, et par les portes ouvertes on en

dait le feu pétiller dans l'âtre. Les volets s'ouvraient, et derrière eux les fenêtres avec leurs petites vitres enchassées de plomb, s'écarquillaient et semblaient sourire au soleil. Dans les ruelles et les carrefours, il y avait le va-et-vient des gens qui vaquent paisiblement à leurs travaux, des femmes aux fontaines et des enfants partout. »

Aimez-vous les représentations théâtrales? Allez entendre à Feschel la *Marie Stuart* de Schiller, jouée sur un théâtre rustique par les habitants de l'endroit. Cela ne ressemble en rien aux *premières* de l'Opéra, mais pour les âmes éprises de pittoresque, d'impressions simples et saines, un tel spectacle ne s'effacera jamais de leur souvenir. Si vous aimez mieux les émotions douces, assistez au défilé des anges, à Savièze, lors de la Fête-Dieu. Les belles filles blondes, parées comme des châsses, s'avancent fières et sérieuses, précédées d'un jeune garçon portant une houlette fleurie. Elles marchent avec une dignité de reine. Et ce groupe étrange il faut le voir sous le ciel bleu, en plein soleil, dans ce pays de verdure, ou bien à l'ombre des piliers, sous la voûte séculaire de l'église pleine encore des fumées de l'encens.

On voudrait s'attarder dans ces petits villages, cachés au milieu des noyers. Au détour du chemin, une maison se dresse au bord du chemin, puis une seconde, et d'autres encore, éparpillées çà et là, qui croissent où bon leur semble. « Elles ne sont pas toutes jolies ni neuves, ces maisons; les unes borgnes, les autres grises et lézardées; et il y en a qui sont très anciennes, mais elles ne sentent pas du tout la misère. Encadrées comme elles sont dans le désordre d'une verdoyante ramée, elles ont, au contraire, la physionomie heureuse des choses qui occupent une bonne place au soleil. » Elles sont si propres et si avenantes avec leurs vitres qui brillent, leurs fenêtres fleuries d'œillets et de réséda, les ustensiles de la laiterie, les beaux vases en bois d'arolle fraîchement lavés, exposés à l'air sous l'auvent des portes!

A côté de ces tableaux riants, la haute montagne nous en réserve de plus sévères et de plus grandioses. Il est de ces défilés, de ces gorges sauvages, où l'ombre s'attarde, où le soleil ne pénètre qu'à peine. Là nulle verdure, nulle maisonnette, nul chant d'oiseau; à droite, à gauche, l'œil ne rencontre que rochers menaçants, dressés vers le ciel avec des airs de forteresse. En face de ces paysages, on rêve de ces solitudes effrayantes du Hartz, où le

silence n'est interrompu que par les danses infernales des sorcières de Valpurgis.

Il nous en coûte de quitter cet original canton du Valais, mais il est temps de terminer ces pages, en vous donnant quelques détails sur notre vie artistique qui prend chaque année un plus grand développement. Les concerts classiques de Genève ont débuté avec éclat au mois de novembre; on nous a fait entendre successivement Joachim, l'incomparable violiniste, Bouhy, le chanteur de l'Opéra-Comique, Paderewsky, le pianiste à la mode. Mais le clou de la saison, c'est le *Lohengrin* de Wagner, monté au Grand-Théâtre avec une troupe exceptionnelle. Le succès de cette audition a été prodigieux et il augmente à chaque représentation. On retient des places par dépêche de Lausanne, Berne, Neuchâtel et même de Lyon. Le *Pater* de François Coppée, interdit à Paris, a obtenu aussi un accueil enthousiaste. Enfin, l'exposition municipale des beaux-arts, notre *salon*, vient de s'ouvrir. Je ne parle que pour mémoire des innombrables séances littéraires et scientifiques qui se donnent chaque jour dans notre ville. C'en est assez pour démontrer que Genève tient à conserver son antique réputation de cité vivante, éclairée, foyer d'une incessante et glorieuse activité intellectuelle.

AUGUSTE BLONDEL.

LA VIE EN ITALIE

Notre siècle qui est sur son déclin a revêtu, dès son début, et léguera à son successeur un caractère de sévérité, qui, vrai ou faux, ne manquera pas de produire une impression choquante et désagréable. Dans ces dernières années surtout on a éprouvé une sorte de joie malsaine à abattre tout ce que l'enthousiasme a pu créer, et l'immense démolition s'accomplit peu à peu par des coups d'autant plus mortels qu'ils sont silencieux.

Ne cherchez pas la cause de ce phénomène; probablement il n'y en a point, car la société est moins méchante qu'on ne le pense; parlons plutôt des choses destinées à mourir.

Parmi elles, le carnaval est au premier rang. L'allégresse nationale, soit par une suite fatale d'événements, soit par une complète transformation de sentiments, a perdu son cachet particulier; ce qui fait qu'en Italie maintenant tous les carnavals se ressemblent.

Or, cela est un mal, car le rire est l'un des traits les plus saillants de la physionomie d'un peuple. Les quelques souffles vitaux qui de temps à autre viennent galvaniser le corps paralytique du carnaval italien ne sont que des jets de vie artificielle, et non des symptômes d'une vie physiologique et naturelle. Le vrai carnaval, le carnaval historique est mort depuis le commencement du siècle, il a disparu dans les flots tumultueux de la révolution. Le carnaval romain, surtout, qui, autrefois, a brillé avec tant d'éclat dans les cours papales, s'est si bruyamment étalé dans les rues de la ville et a palpité dans les pages de tant d'écrivains, est aujourd'hui en pleine décadence.

On ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de regret en fouillant les chroniques des temps passés. C'est une vision éblouissante qui se déroule devant nos esprits, c'est une évocation folle et intense de personnes et de choses que vivifie et protège l'immatérielle distance du temps. Les quelques mots que je vais dire à ce sujet suffiront pour en donner une idée.

Les plus grands attraits du carnaval de Rome ont toujours été les courses ou les *palii*, institués par le pape Paul II en 1467. Ces courses étaient faites par des *barberi bipèdes et quadrupèdes*, c'est-à-dire tantôt par des juifs, tantôt par des garçons et des vieillards, tantôt par des bêtes à cornes.

Michel Montaigne qui demeurait à Rome en 1581, et qui « n'étant bourgeois d'aucune ville, était bien aise de l'être de la plus noble qui fût et qui sera oncques, » nous a laissé, au sujet du carnaval romain, des descriptions qui abondent en détails remarquables. J'en détache quelques-uns :

« Le carême-prenant qui se fit à Rome cette année-là, écrit Montaigne, fut plus licencieux, par la permission du pape, qu'il n'avait été plusieurs années auparavant....

« Le long du Cours, qui est une longue rue de Rome, qui a son nom pour cela, on fait courir à l'envi, tantôt quatre ou cinq enfants, tantôt des juifs, tantôt des vieillards tout nus, d'un bout de rue à l'autre. Vous n'y avez nul plaisir que de les voir passer devant l'endroit où vous êtes. Autant en font-ils des chevaux, sur quoi il y a des petits enfants qui les chassent à coups de fouet, et des ânes et des buffles poussés avec des aiguillons par des gens de cheval. A toutes les courses il y a un prix proposé qu'ils appellent *il palio:* ce sont des pièces de velours ou de drap.

« Les gentilshommes, en certain endroit de la rue où les dames ont plus de vue, courent sur de beaux chevaux la quintaine, et ils y ont bonne grâce ; car il n'est rien que cette noblesse sache si communément bien faire que les exercices de cheval. »

Après Montaigne, il n'y a pas d'étrangers distingués qui se soient occupés des choses romaines, aussi faut-il descendre depuis le seizième siècle jusqu'à la moitié du dix-huitième, où les mœurs ont subi des transformations remarquables.

Les spectacles populaires, bien que moins splendides, ont d ormais quelque chose de plus humain et de moins ignoble: p de juifs nus, plus de vieillards ridicules, car la dignité humaine e bien autrement comprise et respectée.

Quel dommage pourtant que M. le président Charles de Brosses qui se trouvait à Rome en 1740, n'ait pu assister au carnaval, interdit par suite de la mort du pape ! Ce charmant touriste nous aurait, certes, laissé des pages intéressantes et presque aussi précieuses que le sont celles qui ont été écrites sur le même sujet par deux écrivains célèbres: Wolfang Gœthe et M[me] de Staël.

Le premier, devant le charme de cette Rome si longuement rêvée, a eu des accents enthousiastes mêlés à d'incompréhensibles sévérités; la seconde, par contre, a toujours poussé son admiration jusqu'au lyrisme. Tous les deux se sont occupés des courses des *barberi,* et tous les deux, avec une singulière similitude d'expressions, ont magistralement et amplement raconté l'étrange scène de l'illumination des *moccoletti,* lorsque les premières ombres du soir flottent sur la grande ville.

Il vaut la peine de détacher quelques morceaux des récits des deux écrivains.

Dans son *Carnaval der Römer,* Gœthe a écrit:

« A peine fait-il sombre dans les rues étroites et profondes qu'on voit çà et là paraître des lumières aux fenêtres; elles se meuvent sur les échafaudages, et en peu de temps la circulation du feu s'étend de telle sorte que toute la rue est illuminée de cierges brûlants.

« Les balcons sont ornés de lanternes de papier transparent; chacun tient son cierge hors de la fenêtre; tous les gradins sont éclairés, et l'intérieur des voitures présente un aspect charmant, l'impériale étant munie de petits candélabres de cristal qui éclairent la société, tandis que dans une autre voiture, les dames, portant à la main des cierges de diverses couleurs, semblent vous inviter à contempler leurs charmes.

« Les laquais fixent des bougies au bord de l'impériale des carrosses; des voitures ouvertes se montrent avec des lanternes de papier bigarré, quelques promeneurs portent sur la tête de hautes pyramides de bougies; d'autres ont fixé leurs cierges sur des roseaux liés ensemble et qui atteignent la hauteur de deux ou trois étages.

« C'est un devoir pour chacun de porter à la main un petit cierge allumé, et l'imprécation favorite des Romains: *Sia ammazzato !* retentit de toutes parts. *Sia ammazzato chi non porta moccolo !* « Mort à celui qui ne porte pas une chandelle! » se crie-t-on les uns aux autres en cherchant à souffler les lumières.

« L'action d'allumer et d'éteindre, et l'exclamation *Sia ammazzato !* répandent bientôt la vie et le mouvement et un plaisir mutuel dans cette foule immense. »

Après d'autres détails, Gœthe conclut avec un léger accent de pessimisme :

« Une fête extravagante est donc passée comme un songe, comme un conte, et il en reste moins peut-être dans l'esprit des assistants, qu'à nos lecteurs. »

La conclusion de Mme de Staël, à cet égard, est presque la même. Elle écrit :

« .... Alors commence un autre genre d'amusement. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abandonnent leur poste, pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un petit flambeau appelé *moccolo,* et l'on cherche mutuellement à se l'éteindre, en répétant le mot *ammazzare* avec une vivacité redoutable. *Che la bella principessa sia ammazzata! Che il signor abate sia ammazzato!* crie-t-on d'un bout de la rue à l'autre. La foule rassurée, parce qu'à cette heure on interdit les chevaux et les voitures, se précipite de tous côtés ; enfin il n'y a plus d'autre plaisir que le tumulte et l'étourdissement. Cependant la nuit s'avance ; le bruit cesse par degrés, le plus profond silence lui succède, et il ne reste plus de cette soirée que l'idée d'un songe confus, qui, changeant l'existence de chacun en un rêve, a fait oublier pour un moment, au peuple ses travaux, aux savants leurs études, aux grands seigneurs leur oisiveté. »

A vrai dire, ce changement vague, indéfini de l'être ne se vérifie presque plus à présent, car la société moderne recherche surtout les émotions enivrantes des sens, mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter le charme qui se dégageait de cette extravagante fête nocturne.

Celles qui ont lieu à présent n'en sont que le morne et pâle reflet.

Le peuple, surtout, qui se voit fraudé de ses courses chéries, en veut terriblement aux autorités. Les vieillards, ceux qui se souviennent de leurs carnavals glorieux, en assistant au renouvellement des choses, hochent la tête en signe de muette protestation.

A ce propos, j'ai assisté, il y a quelques jours, à une petite scène caractéristique que je veux vous raconter. C'était chez un de ces coiffeurs du peuple, au coin d'une ruelle sombre, comme l'on en voit si souvent dans le Transtévère.

Le petit magasin sentait la dèche et la faillite. Sur la tablette de marbre écorné et fendillé, il y avait des pots de pommade et des flacons en verre bleu taillé. La balle en caoutchouc rouge du vaporisateur était constellée de taches noires. Au-dessus de la glace dont le tain s'effritait par endroits, d'anciennes réclames en chromolithographie étalaient leurs nuances criantes et fanées. En face, entre deux gravures collées au mur, dont l'une représentait une femme nue sortant du bain, et l'autre un champ de bataille, la Vierge des douleurs souriait, parmi les larmes, les sept épées d'or enfoncées dans la poitrine.

Une lueur blafarde traînait dans l'air, le soleil se couchait au-dessus de la rue.

Dans le silence, trois petits vieillards sommeillaient paisiblement, leur bavardage habituel s'était éteint dans cette grande mélancolie du crépuscule.

Tout à coup, un gamin entra, en criant, un masque au visage:

— Holà! eh! vive le carnaval!

Ce fut alors une grande explosion de colère.

Les trois hommes s'étaient levés, les poings fermés, les yeux en flamme.

— Fiche-nous la paix, chien! s'écrièrent-ils, nous en avons assez de votre carnaval!

Le gamin, le visage en avant, les mains croisées derrière son dos, ne bougea pas, en les défiant.

— Mais non, mais non! fit-il tout à coup, en s'approchant et en appuyant sur les mots. Demain, nous aurons les courses, vous savez, les *bar-be-ri.*

Il se fit un grand silence. Les trois hommes se regardèrent en face, attendris.

— Les courses! il y avait les courses! étaient-elles donc permises?

— Mais oui, étourdis que vous êtes, les courses! Ne savez-vous donc pas la nouvelle? Le syndic est mort et Pie IX est ressuscité! Tra la la la la la.

Et il s'enfuit, en chantant.

— Canaille! murmurèrent les vieillards, retombant sur leurs c ises.

Puis, ils se répandirent en diatribes amères contre la société. L regret du passé se mêlait à l'indignation du présent.

— Ah! les beaux temps des papes!

— Quels temps que les leurs! C'était un plaisir que d'assister à leurs fêtes!

— Les carnavals d'à présent? Pouah! Quelle misère! Les grands seigneurs eux-mêmes ne sont que des imbéciles.

A part la rudesse du langage, les bons vieillards n'avaient pas tout à fait tort.

Dans les siècles passés, c'était la noblesse qui organisait le carnaval. Maintenant, elle est indolente, elle a trop de soucis. L'aristocratie milanaise, qui est moins hautaine et plus abordable, a gardé, au contraire, ses enthousiasmes et ses joies. C'est pourquoi le peuple de Milan est le plus gai.

A Rome, dans l'attente de ce célèbre Buffalo Bill que les Parisiens connaissent si bien, on se réjouit médiocrement à l'idée des traditionnels *veglioni* au Costanzi et des quelques fêtes organisées par les étudiants et par les journalistes. Voyez quelle union! L'accord entre ces deux classes sociales est chez nous presque complet quand il s'agit d'organiser des fêtes patriotiques ou artistiques. Mais dans les temps ordinaires, on remarque entre elles une sorte de méfiance latente qui tôt ou tard éclate en hostilités d'autant plus regrettables qu'elles sont injustes.

Tandis qu'en Allemagne les étudiants se battent en duel entre eux, en Italie ils s'attaquent volontiers aux journalistes. Ce n'est pas moi qui dirai le résultat de ces tournois modernes, mais, quoi qu'il en soit, pour que cet état de choses ait un terme, nos amis devraient se passionner un peu moins pour la politique et beaucoup plus pour leurs études. Toutes les années immanquablement nous avons ce qu'on appelle la *questione degli studenti*. Comme, en général, ceux-ci sont d'un caractère ardent qui ne saurait supporter de freins, ils commencent toujours par protester; on proteste contre tous, professeurs, autorités, ministres. Des protestations aux voies de fait il n'y a qu'un pas et ce pas est bientôt franchi.

Cette année, par exemple, l'agitation qui est partie du sein de l'université de Naples, une des plus savantes d'Europe, s'est bruyamment répandue dans toutes les universités de la péninsule. L'origine de cette agitation n'est ni noble ni sérieuse, mais, comme on a dépassé la mesure dans les moyens de répression, les étudia ont fini par avoir raison. Faible victoire, pourtant, si l'on so aux conséquences futures!

Mais ce n'est pas le temps des reproches, livrons-nous pl

au plaisir que la saison peut donner. Le carnaval bat son plein et le refrain du poète, gai et hardi comme un chant de Bohême, retentit de tous côtés:

> La mort peut disperser les univers tremblants,
> Mais la beauté sourit et tout renaît en elle
> Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

⁂

Venons maintenant, bien qu'en passant, à la chronique triste. Sans parler de la cour qui est en deuil pour la mort du regretté duc d'Aoste, notre aristocratie a été bien douloureusement frappée. Nous avons eu, en effet, ces jours-ci à déplorer la mort du marquis Gaëtan Ferraioli, un type singulier de patricien et de savant.

La noblesse romaine, si on l'envisage dans ses origines, peut se diviser en trois catégories. La première est d'origine féodale, la seconde est le fait du népotisme, la troisième est due à la finance. C'est à la dernière qu'appartenait le marquis Ferraioli, mais son talent, ses mœurs, ses connaissances le plaçaient dans une sphère bien plus élevée. S'il n'était pas un esprit supérieur dans toute l'acception du terme, il était un *piocheur* plein de sagesse et de bonté; il avait la passion des beaux vieux livres, non pas la vaine curiosité du collectionneur; il aimait rêver les existences dont lui parlaient les volumes que tant de mains tombées maintenant en poussière avaient feuilletés. Dans sa maison vaste et splendide, il vivait en solitaire. Il passait ses longues journées dans la bibliothèque au milieu des livres les plus rares et des codes les plus précieux. C'est là qu'il recevait, écrivait, répondait à tous les bibliophiles et à tous les savants d'Europe.

Dans son fauteuil, il avait l'aspect d'un de ces gros savants allemands, avec sa barbe presque encore blonde et ses éternelles lunettes d'or.

Pour donner une idée de son grand amour des livres, je citerai lui un trait qui le caractérise.

En parlant un jour avec son ami M. Cimbali des grands trésors chés dans la bibliothèque Barberini, œuvre du pape Urbain VIII, regrettait vivement leur désordre et leur abandon.

Quelle aurait été sa joie s'il avait pu transporter à l'instant

tous ces nombreux et rares codes grecs, latins et italiens dans le grand salon au premier, si célèbre par les fresques de Pietro da Cortona!

Dans l'enthousiasme de son rêve, comme la conversation tournait sur une demoiselle de la famille Barberini, il dit, en souriant:

— Croyez-moi! Je l'aurais épousée rien que pour hériter de sa bibliothèque!

Quant à ses idées, le marquis Ferraioli n'était pas trop irrité contre les mœurs du temps. Il gardait les siennes en bon croyant et en bon citoyen; d'ailleurs, le mécontentement qu'il pouvait éprouver sur l'état actuel des choses était moins politique que littéraire ou artistique.

Il était resté fidèle à la cause du pape, mais cela ne l'empêchait pas de parler haut et vrai. Il comprenait mieux que tout autre le danger que le pape court sous la tutelle de ses protecteurs.

Il en voulait donc à l'ordre des Jésuites dont il connaissait toutes les intrigues. La fameuse question entre l'État et l'Église ne le laissait pas indifférent. Le désir de la conciliation lui souriait depuis longtemps. Quelquefois, pourtant, il ne pouvait songer sans regret à sa Rome auguste et religieuse, à l'ombre de laquelle vivait une génération tranquille de laboureurs: la Rome d'aujourd'hui, ce microcosme, où tout se mêle et se confond, le gênait; les hommes modernes avec leurs fièvres, leurs ambitions effrénées, cette bourgeoisie prétentieuse et frivole n'éveillaient en lui que le dégoût.

Avait-il donc tort, le bon marquis? Je ne saurais le dire. Cependant laissons-le à son repos et passons à un autre mort bien plus connu.

On n'est guère habitué à de tels mélanges, mais dans nos chroniques, qu'on peut comparer à d'imparfaites mosaïques byzantines, on est forcé de faire défiler les figures les plus différentes, les symboles les plus étranges, les événements les plus disparates; tantôt la comédie apparente de frivolité et de luxe, tantôt le drame réel de la douleur et de la passion.

Le nom du mort que j'ai évoqué est celui de Daniel Manin le grand patriote, qui fut l'âme et la vie de la révolution de Ver en 1848.

L'histoire de cet homme héroïque, qui n'avait qu'un seul bu celui de conquérir une patrie unifiée et libre, est si connue da

l'Europe entière qu'on ne peut rien dire de nouveau sur sa vie glorieuse, depuis son emprisonnement jusqu'à sa proclamation comme président de la république de Venise. La traînée de lumière qu'il a laissée sur son passage, à travers tant d'événements, ne s'effacera pas de sitôt. Qu'il me soit pourtant permis de joindre mon enthousiasme à celui des habitants de Florence, qui ont, ces jours-ci, élevé une statue au patriote éminent.

La fête d'inauguration a été splendide. Le bronze, qui est une œuvre remarquable de l'artiste vénitien Urbano Nono, scintillait, majestueux et solennel, sous le ciel pur de Florence.

Daniel Manin a été reproduit au moment où, après avoir lu à l'assemblée l'intimation du général autrichien, il enflamme les cœurs à la rébellion. Il tient dans sa main gauche l'ordre odieux, tandis qu'avec l'autre il esquisse un geste de refus.

A cette occasion, la ville de Venise a envoyé à Florence son drapeau qui est comme le symbole des mémoires antiques et des gloires de la république de Saint-Marc. Ce drapeau va être joint à ceux qui ont été donnés à Florence par toutes les villes d'Italie lors du troisième centenaire de Dante. Venise seule avait fait exception, car cette noble province gémissait encore sous le joug autrichien.

Après ces fêtes patriotiques qui fortifient l'âme, passons aux jouissances spirituelles que donne l'art.

Parlons, avant tout, des théâtres en prose.

A Milan, on a joué avec beaucoup de succès une pièce nouvelle qui a pour titre *Les Barbarò*. On a dit que ces représentations peuvent être rangées parmi ces événements qui marquent une saison. Je n'ai pas de peine à le croire, d'autant plus que l'auteur de la pièce est M. Gerolamo Rovetta, le charmant romancier si apprécié dans le monde des lettres.

On se souvient encore du bruit soulevé par son dernier roman *Le lacrime del prossimo*, où la société est étudiée sous l'un de ses côtés les plus dégradants et les plus désespérants. Il y avait une simplicité puissante, presque héroïque dans la façon dont l'écrivain y détaillait les vices et les turpitudes de ses personnages. Or, c'est de ce roman que M. Rovetta a tiré son drame. La tâche n'était point facile, vu les proportions du roman, mais il paraît que l'écrivain a su, aisément et triomphalement, se tirer d'embarras.

Comme il arrive pour tout ouvrage sérieux, les opinions ont été bien différentes, car la pièce a été applaudie, critiquée et même

conspuée, ce qui l'a marquée au vrai coin du succès. Les admirateurs de M. Rovetta, ceux qui en fait d'art n'admettent que les théories naturalistes de Zola et des de Goncourt, ne songeant pas au flux perpétuel des choses qui fera passer comme ses devancières l'école qui triomphe actuellement, ont proclamé *Les Barbarò* un des essais les plus parfaits de leurs doctrines artistiques. Ses adversaires ont prouvé précisément le contraire. Comme nous n'avons pas entendu la pièce, nous ne saurions donner notre avis là-dessus.

Le public qui aime à connaître ses auteurs favoris, nous saura sans doute gré de choisir cette occasion pour lui donner quelques détails sur la vie intime de celui qui a provoqué un pareil bruit dans le monde dramatique.

A l'époque où sa renommée commençait à se répandre, — il y a de cela une dizaine d'années, — M. Rovetta demeurait près de la place du Dôme, à Milan, dans un appartement très élégant à la fois austère et mondain, selon le caractère de son maître, qui est, soit dit en passant, un bel homme, à la barbe châtain et au monocle irrésistible.

Dans ces derniers temps, M. Rovetta est allé habiter une maison tranquille et silencieuse comme un cloître et où il ne donne jamais de nombreuses ni de bruyantes réceptions. On dirait que l'atmosphère de recueillement et le souffle spirituel qu'on y respire arrête les fâcheux et les oisifs.

C'est dans ce coin solitaire que Rovetta a donné vie à tant de rêves, a rassemblé tant de documents, étudiés d'après nature avec une constance admirable et en observateur pénétrant et fin à la manière de Zola, qualités qu'il doit surtout à son tempérament équilibré.

L'œuvre d'art n'est pas pour lui le produit de l'épanouissement fébrile d'un moment d'exaltation intellectuelle, mais le résultat d'une étude persévérante, scientifique des situations et des personnages. Ses *Lacrime del prossimo* en sont la preuve la plus frappante.

Jamais aucun écrivain à l'esprit rêveur, n'aurait pu développer le sujet de ce livre; jamais auteur ne remaniera ses propres œuvres autant que ce *bûcheur* infatigable. M. Rovetta est sur le point d'achever un nouveau roman qui a pour titre *La fiera delle virtù*. Ce titre nous rappelle celui de Thackeray *La foire aux vanités;* ajoutons que l'*humour* du romancier italien est de la même nature et presque aussi puissant que celui du romancier anglais.

Après cela, il a un nouveau drame en vue qui a pour titre *Marco Spada journaliste* et qui sera le développement de l'axiome de Rousseau *L'homme né honnête est gâté par la société.*

Avant de finir, je veux mentionner le succès médiocre que le *Pater* de F. Coppée a obtenu sur la scène du théâtre Valle à Rome. Évidemment la traduction en prose des alexandrins ailés et doux de M. Coppée a nui à la pièce. L'action dramatique, par contre, a ému et a triomphé.

Quant au théâtre lyrique, on a été dur avec *Lohengrin,* mais les détracteurs de Wagner se montreraient par trop puérils s'ils saisissaient cette occasion pour crier victoire, car l'œuvre d'un musicien ne se mesure pas à l'aune d'une exécution faible et confuse. Or c'est là précisément le cas.

ESTORE MOSCHINO.

CHRONIQUE POLITIQUE

Nous ne saurions commencer notre chronique mensuelle sans rappeler avec douleur le deuil qui a frappé la maison de Savoie et la nation italienne par la mort prématurée du duc d'Aoste. La disparition du prince vaillant et courageux, qui dans toutes les circonstances de sa vie a pu être cité comme un modèle de prince et de roi, est une perte cruelle pour la dynastie et la nation. Ce triste événement a soulevé partout les plus vifs regrets, non seulement en Italie, mais même à l'étranger où la presse de tous les partis a payé le tribut d'un hommage d'admiration au prince défunt.

Et puisque nous parlons de deuils, rappelons celui qui, au même moment, a frappé la diplomatie française. La mort de l'ambassadeur français à Rome, le regretté M. Mariani, a frappé l'Italie en même temps que la France. Les honneurs qui lui ont été rendus à Rome et les marques de regret et de sympathie données par le monde officiel et par la population, accourue en masse à ses funérailles, en sont la preuve manifeste. M. Spuller dans le discours qu'il a prononcé à Bayonne sur le cercueil de M. Mariani, a prouvé qu'il appréciait les sentiments dont la nation italienne a fait preuve à cette occasion à l'égard de la France. Cette triste circonstance a donc eu l'effet on ne peut plus heureux de mettre en relief que les tendances des deux nations, loin d'être empreintes d'hostilités, sont pour une entente cordiale. Des malentendus ont pu obscurcir pour un temps ces sentiments, mais ils ont fini par revenir au jour. On peut dire que M. Mariani y a contribué dans une large [illegible]e-sure par son habileté et en se consacrant avec amour à la miss[illegible]n de paix qu'il s'était proposée, et pour laquelle il a trouvé en M. Cr[illegible]pi un loyal concours, quoi que veuille en dire une certaine presse fr[illegible]-

çaise, hostile de parti pris à l'Italie. Nous souhaitons de grand cœur que le nouveau représentant de la France à Rome, comprenant tout l'intérêt que les deux nations ont de vivre en bonne harmonie, mette lui aussi toute son activité et sa bonne volonté à poursuivre l'œuvre si bien commencée et conduite par M. Mariani.

Tandis que l'on discerne dans certaines parties de l'Europe les signes d'un apaisement marqué des questions irritantes et des difficultés qui avaient surgi, dans d'autres pays au contraire il y a empirement accentué de la situation assez tendue que nous avons constatée la fois dernière.

Nous faisons allusion particulièrement au Portugal, où les événements menacent de prendre une allure dangereuse. Le conflit entre cet État et l'Angleterre, à propos des territoires africains, peut désormais être considéré comme tranché, le gouvernement anglais ayant refusé de soumettre la question à un arbitrage, et le nouveau cabinet Serpa Pimentel ayant été forcé de déclarer qu'il reconnaissait les engagements pris par son prédécesseur. Mais la question n'est pas vidée à l'intérieur : loin de là, les dernières nouvelles reçues nous informent que le courroux populaire excité par l'*ultimatum* anglais se tourne de plus en plus contre le gouvernement, grâce surtout aux menées du parti républicain qui ne cesse d'accuser la monarchie d'avoir trahi l'honneur et les intérêts de la nation par sa condescendance envers l'Angleterre.

Naturellement, la populace ne se rend pas compte despér ils auxquels le gouvernement aurait exposé le pays s'il avait voulu résister à l'*ultimatum* anglais, et prête volontiers l'oreille aux accusations des agitateurs républicains. Le télégraphe nous annonce au dernier moment que l'agitation a pris un caractère aigu et dangereux, que le peuple se porte dans les rues à des actes de violence et énonce des aspirations en opposition avec les institutions actuelles du pays. Le gouvernement a pris toutes les mesures nécessaires pour assurer et la tranquillité et le respect à la loi. Il faut souhaiter qu'il ait assez de force et d'énergie pour résister au courant populaire et pour en avoir raison; mais on ne peut se dissimuler que la situation tend à devenir très difficile, et que la ossibilité de quelque surprise de ce côté-là n'est pas exclue.

Oette situation se reflète aussi sur l'Espagne où les aspirations épublicaines couvent toujours sous la cendre; mais, pour le monent, on doit constater que la tranquillité du pays est complète. Le travail pour la reconstitution du ministère, interrompu à la suite

du danger imminent qui menaçait la vie du petit roi, a été repris aussitôt qu'une amélioration s'est manifestée dans ses conditions de santé. Et après une vaine tentative faite par M. Alonzo Martinez, c'est de nouveau M. Sagasta qui a réussi à composer le cabinet. Le nouveau ministère a déjà montré qu'il ne voulait pas s'écarter de la politique du cabinet précédent. Il représente trois nuances de la majorité, mais avec une tendance moins marquée vers la droite, à la suite de la défection du maréchal Campos. La chambre a favorablement accueilli le nouveau ministère, par le vote de la loi sur le suffrage universel, qui faisait si strictement partie du programme du parti libéral que ni le cabinet ni la chambre ne pouvaient tarder à la traduire en acte.

Après Madrid, Paris. Ces jours derniers on a souvent parlé de crise ministérielle en France, et, chose assez rare, cette crise n'aurait pas été provoquée par la chambre, mais par des dissensions surgies au sein du cabinet. On citait, en effet, les raisons de ces dissensions : la direction de la politique intérieure, la politique étrangère de M. Spuller, les bases sur lesquelles le ministre des finances voulait établir le budget de 1891, la décision sévère prise par le garde-des-sceaux contre les financiers responsables de la crise des métaux, décision à laquelle M. Rouvier ne se montrait pas disposé d'acquiescer, et finalement l'antagonisme personnel existant entre M. Tirard et M. Constans. Mais ces rumeurs, démenties et confirmées tour à tour, ont été mises au rancart à la suite du voyage de ces deux derniers ministres au Mans où une bourse de commerce a été inaugurée.

Bref, à cette heure tout semble à la paix dans le sein du cabinet français. Nous croyons pour notre part que le danger de crise a été éloigné pour le moment, les membres du cabinet, parmi lesquels existent des dissensions sentant le besoin de mettre de côté leurs jalousies. Mais on peut craindre que cela ne puisse se prolonger longtemps, et que le ministère finisse par être la victime des rivalités auxquelles il semble en proie.

Nous avons fait allusion au voyage des ministres au Mans. A cette occasion M. Tirard, faisant son discours d'inauguration, a exposé un programme de réformes à introduire surtout dans la législation sociale; et il a fait aussi une pointe sur le terrain douanes et des traités de commerce, mais avec une extrême p dence. On a pu constater, du reste, cette attitude de prudence cabinet même à l'occasion de la proposition faite par M. Méline p

l'institution d'une commission de 55 membres pour les douanes. Ainsi qu'on le sait, cette proposition a été approuvée par la chambre, malgré l'opposition du ministère, par 415 voix contre 38. Le caractère protectionniste de cette décision n'est pas douteux, de sorte que, si le vent ne change pas de nouveau on peut s'attendre à ce que, une fois les traités de commerce existants venus à échéance, la guerre de tarifs ne soit inaugurée par la France avec tous les États. On comprend maintenant la véritable raison pour laquelle le traité de commerce avec l'Italie n'a pas encore été renouvelé; ce qu'on ne comprend pas ce sont les accusations que la presse française ne cesse à chaque occasion d'adresser à l'Italie à cet égard.

L'arrivée du duc d'Orléans à Paris, son arrestation et la condamnation que le tribunal lui a infligée ont occupé toute la presse et l'opinion publique. La famille d'Orléans a voulu rappeler à la France qu'elle est toujours vivante et l'acte du jeune duc est sans doute de nature à lui procurer des sympathies; mais nous ne croyons pas qu'il aura une portée quelconque. Ce qui s'est passé ces derniers jours au tribunal, à la chambre et dans la rue en est la preuve.

Les questions économiques que nous avons vu se dessiner en France, nous serviront de transition pour passer en Allemagne, où la question ouvrière s'agite avec chaleur par le fait de la consécration impériale.

Les rescrits de Guillaume II ont en effet produit une impression profonde non seulement en Allemagne, mais même en Europe. Ce jeune soldat, que l'on ne supposait désireux que de gloire militaire, montre avoir des vues très larges et à l'unisson avec les temps modernes, au sujet de la question la plus grave de notre époque, la question sociale. Il n'y a pas besoin d'ajouter que les rescrits ont été accueillis avec la plus grande faveur par la presse libérale en Allemagne; mais ils ont en même temps soulevé bien des critiques, soit de la part du parti conservateur, soit des sceptiques qui ne croient pas au succès des velléités de l'empereur.

Quoi qu'il en soit, la volonté bien arrêtée de l'empereur Guillaume et sa puissante situation en Europe sont un levier efficace pour tâcher d'enrayer les obstacles et d'atteindre le but qu'il s'est proposé, c'est-à-dire de combattre le socialisme avec ses propres armes et d'en avoir raison.

Mais la défaite infligée par le Reichstag aux idées de répression contre les socialistes, la retraite du prince de Bismarck du ministère du commerce prussien et la nomination à cette place du

baron de Berlepsch, dont les idées de conciliation avec les ouvriers sont connues de tous, ont enflammé le parti socialiste qui, voyant une partie de son programme consacrée par la parole même de l'empereur, se prépare à combattre dans les prochaines élections générales avec toutes ses forces.

Les ouvrieurs mineurs, de leur côté, se sont calmés pour le moment, ne voulant pas entreprendre une nouvelle grève durant la période des élections, dans la crainte fondée que le gouvernement ne saisisse le prétexte des désordres pour empêcher les ouvriers de prendre part aux opérations électorales. Mais ils se montrent toujours fermes dans leur programme et ne semblent pas disposés à céder un pouce de leurs prétentions.

Quant aux bruits de dissensions entre l'empereur et le grand chancelier, nous ne croyons nullement qu'ils aient l'ombre de fondement. Nous supposons plutôt que tout ce qui s'est passé, y compris la démission du prince de Bismarck, a été combiné d'accord entre souverain et chancelier.

En Autriche-Hongrie le compromis tchèque-allemand est un fait important et même inattendu. Cet événement a été salué avec joie en Autriche, où le conflit désormais chronique entre les deux nationalités semblait une cause de faiblesse pour la monarchie l'accord qui vient de trancher ce conflit est donc interprété comme le commencement d'une ère nouvelle pour l'Autriche. Reste à savoir si le conflit, qui a son origine et sa raison d'être dans la tradition, dans l'histoire et dans les différences ethnographiques des deux peuples, sera vraiment terminé par le compromis ou s'il n'y aura qu'une simple trêve d'une durée limitée.

En Orient, la situation a risqué de tourner à la complication grave à la suite de la conspiration du major Panitza. Si cette conspiration était vraiment ce qu'on a dit, et si elle tendait à renverser le prince Ferdinand, nous aurions été surpris en plein calme politique par un orage dont les conséquences ne peuvent être mesurées. Ceci prouve une fois de plus quel foyer dangereux est la presqu'île des Balkans.

Un autre point noir dans l'horizon oriental est la situation de l'île de Crète. Le gouvernement ottoman a beau démentir qu'entre chrétiens et musulmans il n'existe ni rancune ni levain et que les germes de révolte sont désormais étouffés, l'opinion publique est fixée à cet égard et les derniers actes de la Porte ne sont pas

faits pour calmer les esprits et pour ramener la tranquillité dans l'île.

Après ce que nous avons dit en commençant, il ne nous reste rien à ajouter au sujet de l'Italie. La chambre des députés était à peine rentrée, qu'elle a dû fermer de nouveau ses portes pour la mort du duc d'Aoste. Elle s'est rouverte les premiers jours de février, par conséquent, les travaux n'ont fait que commencer. Toutefois on a approuvé déjà quelques projets de loi et on a abordé la discussion du budget de rectification.

X.

GUIDE DU TOURISTE

A mesure que l'on s'éloigne de l'hiver, que le beau soleil d'Italie inonde et réchauffe l'air, que les violettes, les lys et les jonquilles ouvrent doucement leurs corolles odorantes, notre ville abandonne l'air de lourdeur et de mélancolie que lui prêtaient les brumes glacées et se livre au charme des journées ensoleillées. La vaste plaine de la campagne romaine avec ses ondulations pareilles aux vagues d'une mer solidifiée a perdu son aspect triste et morne.

Durant les claires matinées de février l'*hallali* des chasseurs de renard retentit de tous côtés, et rien de plus charmant que d'assister à ces chasses où se donnent rendez-vous l'élite de la société romaine et les étrangers de distinction.

En disant les étrangers, je désigne aussi bien ceux qui demeurent à Rome pendant toute l'année que ceux qui n'y sont que de passage. Mais c'est à ces derniers que nous voulons donner quelques renseignements pratiques sur notre ville, tel ayant été notre but en ouvrant cette rubrique.

Pour tous les touristes, chacun le sait, le problème le plus difficile, lors de leur arrivée dans une nouvelle ville, est celui du logement. En fait de logements, il y a à Rome deux sortes d'appartements meublés: ceux où l'on est seul et ceux où les maîtres de céans habitent une partie de l'appartement et sous-louent l'autre; c'est le cas le plus ordinaire. Il n'y a pas à Rome de famille, même aisée, qui ne sous-loue ses chambres et ses cabinets. C'est une spéculation qui a désormais atteint d'alarmantes proportions et contre laquelle, par malheur, il n'est pas permis de protester.

L'indication des appartements meublés particuliers à louer est faite, en général, par des écriteaux, soit en italien, soit en français, le p[illegible] souvent en latin: *Est locanda.* Mais, au risque de nous attirer les colè[illegible] de toute la confrérie des loueurs, nous ne saurions conseiller aux étr[illegible]gers ce genre de logements. L'hôtel vaut bien mieux et nous allons c[illegible]tinuer la nomenclature des meilleurs établissements de ce genre co[illegible]mencée dans les livraisons précédentes.

Les principaux hôtels de la ville sont, pour la plupart, situés dans le quartier des étrangers, entre la porte du Peuple, la place d'Espagne, la via Condotti, le Corso et les environs de la gare. Ce sont les endroits les plus pittoresques, les plus animés, les plus distingués de la ville. Chacun offre des charmes particuliers. Tout le monde connaît la place d'Espagne, à l'air tranquille et seigneurial, qui tire son nom d'un palais appartenant à la cour d'Espagne. Elle est remarquable par la belle perspective de son escalier qui s'élève en triomphe jusqu'à la terrasse de l'église de la Trinité des Monts. Par les douces journées de mai, lorsque le soleil jette son manteau d'or sur les dalles, il a des reflets et des scintillements admirables. Au pied de l'escalier et au milieu de la place se trouve la fontaine du Bernin. De l'autre côté de la place, vis-à-vis de la façade de la *Propaganda Fide*, s'élève la colonne inaugurée en 1857 par Pie IX, pour consacrer le souvenir du dogme de l'Immaculée Conception de la Vierge.

C'est sur un des côtés de cette place admirable qu'est situé un établissement de premier ordre: l'*Hôtel d'Europe*, que l'on peut recommander aux touristes et aux familles, et qui offre à la fois le confort et l'élégance, un service modèle et toutes les commodités que recherchent les voyageurs riches. Son personnel parle toutes les langues.

L'*Hôtel de Russie*, rue du Babuino, réunit aussi de grands avantages. Cet établissement qui a été remis à neuf, à l'instar des meilleurs hôtels du continent, a l'avantage de posséder un magnifique jardin; les principaux appartements sont exposés au midi; l'hôtel tout entier est chauffé par deux calorifères; l'ensemble des arrangements et ses prix modérés sont de nature à satisfaire les plus difficiles.

Un établissement récemment ouvert et qui jouit déjà d'une très bonne réputation est l'*Hôtel Marini*, rue du Tritone, tout près de la Poste et de la place Colonna. Il occupe les trois étages d'un grand palais qui, à vrai dire, n'est pas un modèle d'architecture, ce qui ne diminue point d'ailleurs les avantages de l'établissement en question qui, par son service parfait, sa bonne table, peut être rangé parmi les meilleurs de la ville.

N'oublions pas l'*Hôtel du Capitole*, une des maisons les plus fréquentées en toute saison par la société cosmopolite. Situé au commencement du Corso, près du palais de Venise, — ce vaste édifice à l'aspect féodal construit en 1468 par Giuliano da Majano, — il offre de confortables appartements à tous prix.

Les touristes qui visitent notre ville et ceux que les prochaines fêtes de mai amèneront à Rome n'ont donc, quant aux logements, que l'embarras du choix, ce qui n'est pas une difficulté insurmontable.

⁂

[N]ous recevons d'un de nos correspondants de la Rivière la lettre s[uiv]ante:

[«] Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » Ce mot de l'[in]comparable fabuliste est bien, à quelque chose près, celui de la situati[on]. Un farceur me disait, en effet, l'autre jour, que les habitants de notre

vieille Europe pourraient se répartir en trois catégories: ceux qui avaient eu l'*influenza,* ceux qui l'ont actuellement et ceux qui l'auront. Quelques-uns, peut-être, de nos lecteurs, s'étonneront de voir la *Revue* conserver dans ce numéro la rubrique destinée au touriste, alors que c'était plutôt une bonne recette qu'il aurait fallu lui offrir avec le conseil de rester tranquillement chez lui sous peine de se trouver à portée de cette horrible *befana* qui à pleines mains fait pleuvoir autour d'elle les enchifrènements, les rhumatismes, les flèvres et.... tout ce qui s'ensuit.

« Mais les touristes qui nous font l'honneur de nous lire et qui ne sont pas plus poltrons que timides, auraient ri les tout premiers de notre silence et de nos conseils de prudence et de réserve; preuve en est que malgré les bruits sinistres et parfois intéressés qui ont couru sur les conditions sanitaires de la péninsule, le monde des voyageurs ne s'est pas arrêté et qu'il n'a pas pensé un instant à se mettre en grève et à brûler la politesse à ses stations d'hiver préférées. Les recettes des chemins de fer, de ceux en particulier qui longent la Méditerranée, sont là pour le prouver, et s'il serait exagéré d'affirmer que cette année les hôtels ont fait en général de brillantes affaires, on peut dire sans crainte de démenti que la clientèle ne leur a jamais manqué. Les touristes ne le sont pas laissés effaroucher par les articles à teinte sombre, par les télégrammes à sensation, par les chiffres alignés en ordre de bataille et par les médicaments aussi variés qu'illusoires qui s'étalaient sur les quatrièmes pages des journaux. Nous l'avons constaté dans notre dernier numéro, en parlant de la haute Italie où les étrangers ne se sont pas fait tirer l'oreille pour accourir; que dirons-nous donc de ces morceaux de paradis qui se sont détachés de la voûte céleste pour venir se poser sur la rive septentrionale de la Méditerranée d'où il se mirent dans son immense miroir azuré?

« Voici tout d'abord Nice, admirablement située dans la baie des Anges et où l'affluence des étrangers augmente d'année en année. Elle est toujours le rendez-vous d'une brillante et nombreuse société de malades et de gens bien portants de tous les pays. Cette ville possède des hôtels dont la réputation n'est plus à faire, comme celui des *Anglais,* du *Luxembourg,* de la *Méditerranée,* de *Rome*, où l'on trouve le plus grand confort et une société des plus choisies. L'*Hôtel de l'Univers* et celui des *Etrangers* sont surtout fréquentés par les voyageurs de passage.

« En suivant la célèbre route de la Corniche, qui présente à l'œil ravi une succession merveilleuse et ininterrompue de paysages charmants, on arrive à Monaco, petite ville pittoresquement assise sur un promontoire et célèbre surtout par son casino. Les hôtels ne manquent pas, comme on peut bien le croire; celui de *Paris* près du casino, et l'*Hôtel d'Europe* près de la gare, entre autres, avec leurs vastes jardins, leurs appartements richement meublés, sont dignes des hôtes les plus illustres. Le *Grand Hôtel Victoria* ajoute à ces avantages celui d'une posit exceptionnelle.

« Menton, avec ses plantations d'orangers et de citronniers, et ses vil innombrables est aussi très fréquenté par les touristes, qui trouver dans les *Hôtels de la Paix*, de la *Grande-Bretagne*, des *Anglais,* sit

au bord de la mer, dans le *Grand Hôtel National,* une vue splendide et tout le comfort désirable. L'*Hôtel d'Orient*, de proportions plus modestes et de prix plus modérés, est très recommandable aussi.

« Comme on le sait, Menton est reconnu comme un des endroits de la Rivière du Couchant les plus favorables aux malades, à cause de son climat tempéré (1 à 2 degrés centigrades de plus qu'à Nice).

« Si nous franchissons la frontière italienne, nous arrivons à Bordighera où prospèrent les bosquets de dattiers et de palmiers. Presque aussi chaude que Menton, mais plus aérée et avec un climat maritime prononcé, cette ville est très fréquentée, comme changement d'air par les personnes séjournant à Menton ou à San Remo. On en fait aussi une station d'hiver. L'*Hôtel Angst*, avec une vue superbe, et l'*Hôtel d'Angleterre*, tous deux de premier ordre, ont désormais une clientèle assurée.

« San Remo, dont la célébrité s'augmente du souvenir du prince-martyr qui y a séjourné avant de monter sur le trône, est également avec ses forêts d'oliviers et sa position, qui le met à l'abri de la violence des vents, un endroit très recherché par les voyageurs. Ici les hôtels et pensions sont en grand nombre. Nous nous contenterons de citer le *Grand Hôtel de Londres*, l'*Hôtel de Bellevue,* bien organisés et confortables, l'*Hôtel Royal* et l'*Hôtel Victoria* qui a de beaux jardins descendant jusqu'à la mer.

« Après San Remo, nous devrions parler de Gênes la Superbe, mais nous risquerions de fatiguer nos lecteurs par cette nomenclature peu intéressante assurément, mais très utile, croyons-nous, de ces établissements que nous pouvons recommander sans crainte aux touristes, et nous préférons remettre à une autre fois notre course à vol d'oiseau. »

BULLETIN DES LIVRES

Duchesse J. de la Roche-Guyon: *L'année shaksperienne.* (Fischbacher, Paris). — L'admiration qu'a inspiré le génie du grand dramaturge anglais a revêtu déjà bien des formes diverses; en voici une nouvelle, à ce que nous croyons du moins. La duchesse J. de la Roche-Guyon a réuni dans un élégant petit volume des passages détachés, empruntés aux ouvrages de Shakspere, et les a groupés de façon à former de deux ou trois d'entre eux une devise appliquée à chacun des jours de l'année. De la sorte, l'admirateur de Shakspere qui consulte cet almanach à son réveil peut placer sa journée sous l'invocation de telle ou telle des pensées du grand écrivain. L'ouvrage est en français et la langue de Shakspere est rendue avec autant de fidélité que d'élégance. Une compilation de ce genre aurait peut-être mieux atteint son but, en présentant dans son ordonnance l'imprévu et la variété qui caractérisent ces journées de la vie humaine « qui se suivent et ne se ressemblent pas: » toutefois Mme de la Roche-Guyon en a jugé autrement et a préféré grouper en un même mois des sujets analogues. C'est ainsi que janvier est consacré à la Vie, au Destin, aux Souhaits; que février donne pour chaque jour des proverbes, maximes ou sentences; que mars est voué au mal et juin au bien; avril à l'enfance, à la jeunesse, au bonheur; août aux paroles d'amour et septembre aux pensées grises; qu'octobre a les plaintes et décembre le temps, la vieillesse et le néant. Il est intéressant de noter en parcourant ce recueil combien de perles et de pierres précieuses l'admiratrice de Shakspere a su détacher de ses œuvres. Assurément il est petit le nombre des écrivains chez lesquels on peut glaner de la sorte, dont chaque pensée, dégagée du contexte, demeure lumineuse et importante par elle-même et brille isolée aussi bien que sertie dans l'ouvrage dont elle forme l'un des fleurons.

Arthur Claparède: *Au Japon.* Notes et souvenirs. (H. Georg, Genève - F. Payot, Lausanne, 1889). — Désire-t-on avoir sur le pays des chrysanthèmes et du soleil levant des impressions bien personnelles, sobres, choisies avec un discernement éclairé et exprimées dans une langue nette et précise toujours et souvent pittoresque? Le petit volume de M. Claparède répond à toutes ces exigences et le seul reproche que le lecteur soit tenté de lui adress en le fermant, c'est d'être trop cour Le Japon, malgré tout, est un pa encore si neuf qu'un voyageur q la rare fortune de pouvoir l'exp

rer jusque dans les contrées fermées encore à la généralité des étrangers, et le bonheur, non moins rare peut être, de savoir faire passer d'une plume vivante sous les yeux du lecteur les tableaux qui ont charmé ses regards, n'a aucune raison pour se montrer avare de récits. Il n'en contera jamais assez pour satisfaire la curiosité des milliers de sédentaires qui ne sauraient traverser à sa suite le Pacifique pour aller contempler de leurs yeux les merveilles de ce pays étrange, ces populations intelligentes et puériles à la fois, cette civilisation bien des fois séculaire, qui se transforme et « s'européise » soudain par une révolution à peu près pacifique, obéissant à l'acte de volonté d'un jeune souverain, le descendant d'une innombrable série d'empereurs-fainéants! Après un coup d'œil historique et géographique jeté sur le passé du Japon, puis sur la période actuelle, l'auteur passe à la description des villes principales, Yokohama et Tokio, et consacre les chapitres suivants au narré d'un voyage dans le « territoire fermé, » qui lui fournit autant d'observations intéressantes que de descriptions entièrement neuves des hommes et des choses. Puis à la fin de ce volume, trop court, nous l'avons dit, M. Claparède étudie la population japonaise, soit au point de vue de la famille, des mœurs et de la religion, soit à celui des lettres, des arts et de l'industrie. En un mot, l'étude est complète dans le dre restreint qu'elle s'est imposé, ouvre en outre une infinité d'aperçus intéressants sur ce vaste ys dont les immenses ressources parfaitement développées sont stinées à attirer tôt ou tard, - bon gré mal gré, - les capitaux et l'industrie de la vieille Europe.

Madame Edgar Quinet: *Edgar Quinet depuis l'exil* (Calmann Lévy, Paris, 1889). — Ce nouvel ouvrage complète l'historique des vingt-quatre années que l'éminent écrivain passa dans la proscription. Faisant suite au volume *Edgar Quinet avant l'exil* dû à la même plume, autorisée entre toutes à tracer le portrait du grand proscrit, il clôt la trilogie ouverte par les *Lettres d'exil d'Edgar Quinet*. Ces trois ouvrages donnent en entier, avec le narré des faits qui ont marqué ce long séjour sur la terre étrangère, l'histoire plus importante encore de la pensée de l'exilé, celle du travail jamais interrompu qui l'a aidé à supporter sa douleur. Pour y être dessinée avec détail, cette grande figure si sympathique n'en ressort pas moins en traits larges et nettement distincts. Après avoir lu, on connaît mieux le philosophe et le penseur que tant de livres importants avaient déjà commencé à révéler aux lecteurs sérieux. En assistant à la genèse de ces belles œuvres, de *Merlin*, de la *Révolution religieuse*, de la *Campagne de 1815*, de tant d'autres encore, on découvre le fil conducteur qui les relie entre elles, on les voit naître l'une après l'autre des préoccupations suprêmes qui agitaient l'âme du noble exilé, son esprit vivant toujours et tout entier dans la patrie, ému à toute heure des dangers et des maux dont il la voyait menacée sous le calme trompeur d'une prospérité apparente. On comprend mieux l'importance et la grandeur des assauts qu'il a livrés à la tyrannie en apprenant à connaître le culte intime qu'il

avait voué à la liberté, condition nécessaire, indispensable à ses yeux de tout bien, de tout progrès véritable de l'humanité.

A côté de la figure du penseur et du patriote, celle de l'homme ressort du livre de Madame Quinet harmonieuse, symétrique, captivante, entourée d'une galerie d'amis, ou voyageurs ou exilés comme lui, V. Hugo, Michelet, Henri Martin, une infinité d'autres, tous les premiers noms de la littérature de l'époque, qui s'empressent autour de lui à Bruxelles d'abord, puis dans le gracieux chalet de Voistanger où M. et Mme Quinet passèrent au bord du lac Léman les dernières années d'exil. Ces diverses figures, ébauchées les unes, burinées les autres, ajoutent leur quote part à l'intérêt du volume, aussi bien que de nombreux extraits de correspondances débordant de vie et d'actualité. Aussi dirions-nous, s'il fallait caractériser d'un mot cet ouvrage, que bien peu de livres offrent à la fois à l'esprit et au cœur une nourriture aussi saine et aussi abondante que ces mémoires d'exil.

Enrico Zanoni : *La civiltà.* (Fratelli Dumolard, Milano, 1890). — La relation intime qui unit l'humanité avec le monde extérieur et la loi de l'évolution qui règle cette relation elle-même, voilà les deux thèses qui sont développées dans cet ouvrage et qui constituent, comme on le voit, le cœur même du sujet traité dans ce volume. Après nous avoir montré l'influence exercée par la nature physique sur le développement de l'esprit humain qui est parvenu à soumettre les forces naturelles, l'auteur décrit brièvement l'âge préhistorique, sacerdotal, héroïque, civil, en mettant en relief les lois historiques qui tendent à former l'unité organique et civile des nations. Il étudie ensuite la civilisation telle qu'elle se présente chez les peuples anciens, du moyen-âge et modernes en passant en revue (et c'est là un chapitre des plus intéressants) les grands hommes de tous les temps et de tous les pays qui peuvent être envisagés comme les représentants des idées, des aspirations, des besoins, des révolutions sociales, à ces époques différentes. Il fait ressortir, enfin, les enseignements qui découlent de l'histoire et qui concourent puissamment à éclairer les esprits, à tremper les caractères, à éviter les fautes et les erreurs, et il constate que l'humanité s'avance de progrès en progrès, en dépit de tous les obstacles qui ne peuvent que suspendre un instant sa marche ascensionnelle et que la grande loi de l'évolution est fatalement destinée à surmonter.

L'auteur, qui nous a intéressé, soit en raison du sujet lui-même, soit par la manière dont il l'a traité, nous semble insister avec trop de force sur l'influence du monde extérieur sur l'homme et trop faiblement sur celle qui peut et doit s'exercer en sens inverse. Ces deux influences doivent se pénétrer l'une l'autre et se fondre en un tout harmonique qui aura pour résultat la vraie grandeur de la personnalité humaine et, partant, celle de la nation elle-même. Chez l'individu, en effet, le progrès est proportionné au sentiment de sa propre respon-sabilité, à la connaissance du m lieu où cette responsabilité est jeu. En d'autres termes, il est n cessaire de ne pas confondre l' fluence du monde extérieur qu

sa base dans une loi physique avec l'influence de l'homme qui découle d'une loi morale. La première est aveugle, la seconde est voulue et consciente et mérite un examen plus approfondi. Il n'est pas étonnant que M. Enrico Zanoni prête le flanc à cette critique, car d'après lui un ordre admirable régit l'univers, mais il est dû à cet univers lui-même, et les doctrines du fatalisme et de la providence, les deux pôles de la philosophie, sont en conséquence déclarées surannées. Nous ne savons vraiment pas, étant donné cette manière de voir, quelle évolution l'humanité pourrait accomplir, obligée comme elle serait de piétiner sur place dans un cercle vicieux: l'ordre dépend de l'univers qui en dépend à son tour! Le créateur esclave de sa créature! Fatalisme (la négation du progrès) ou liberté morale (qui en est la condition et la vie) voilà, selon nous, le vrai dilemme dicté par la logique et par le bon sens et dont l'auteur fait, nous semble-t-il, trop peu de cas en s'exposant ainsi à être

A Dio spiacente ed ai nimici sui.

Ces deux critiques fondamentales, est-il besoin de le dire? n'ôtent rien au mérite intrinsèque de l'ouvrage qui se distingue par des recherches profondes, par des données et des réflexions intéressantes et judicieuses et un esprit philosophique assez pénétrant pour pouvoir espérer que son *évolution* n'est pas encore accomplie.

Giuseppe Casazza: *Il teorema d l parallelogramma delle forze d mostrato erroneo* (con figure). (l ibreria Malaguzzi, Brescia, 1890). — Cet ouvrage est une étude app ofondie d'un théorème qui est, comme on le sait, la base même de la mécanique, car il a pour but de déterminer la résultante de deux ou plusieurs forces après qu'elles se sont heurtées entre elles et qu'elles se sont détruites complètement ou en partie. Selon l'auteur, les mathématiciens commettent une erreur fondamentale, soit lorsque, tout en considérant l'élément sur lequel s'opère la résultante des forces comme un point matériel, ils ne tiennent pas compte de la *masse* de ce point lui-même, soit lorsqu'ils représentent par des lignes droites non seulement les vitesses des forces, mais les forces elles-mêmes, alors que d'après le système usité en mécanique pour la composition des forces, leur résultante ne représenterait toujours que la vitesse seule, ce qui rend ce système illogique, puisque l'homogénéité de ce qui représente les forces et de ce qui représente la résultante n'est pas sauvegardée. En partant de ces données élémentaires, M. Casazza s'efforce de prouver, par une suite de considérations, l'absurdité de ce théorème, en le considérant dans ses rapports avec la dynamique et la statique. Cette absurdité, si elle est démontrée, est d'autant plus grave que ses conséquences en seraient incalculables, puisque l'on n'ignore pas que la physique, la chimie, l'astronomie et la philosophie elle-même (dans quelques-uns de ses systèmes) viennent se greffer sur la science du mouvement.

C'est ce que l'auteur fait surtout ressortir en passant en revue une série de faits qui tendraient à prouver à quelles erreurs ce théorème du parallélogramme des forces a donné naissance. Nous ne saurions entrer dans les développements de cet ouvrage ni nous prononcer sur

son mérite intrinsèque, nous nous contenterons de le désigner à l'attention sérieuse de tous ceux qui ne craignent pas la critique lors même qu'elle s'attaque à des dogmes aussi universellement reçus que celui que l'auteur bat en brêche avec cette autorité qu'une connaissance profonde de la matière traitée peut seule donner.

A. R. Levi: *Manuale storico della letteratura inglese dalle origini al tempo presente.* (Milan, Alfredo Brigola). — L'auteur, déjà favorablement connu par ses publications sur la littérature italienne, française, et espagnole, nous donne dans cet ouvrage une preuve nouvelle de son érudition, de sa science littéraire et bibliographique qui lui ont valu déjà les meilleurs éloges de la part de personnes compétentes. Les élèves, en particulier, des instituts supérieurs et techniques et des lycées du royaume auxquels cette œuvre est destinée, et, en général, ceux qui désirent se rendre compte de tout ce qui se rattache aux littérateurs anglais et à leurs ouvrages pour en connaître le caractère et en saisir l'esprit et les beautés, sauront gré à M. Levi de leur presenter un volume où ils trouveront une savante compilation didactique jointe à une étude critique vraiment remarquable.

Adolphe Ribaux: *Nos paysans*, 1re série avec illustrations par Eugène Colomb. *Coin de village, entre parents. La Tuillière, vieilles silhouettes.* (Fischbacher éditeur, Paris, 1890). — Datés pour la plupart d'un village du canton de Neuchâtel, ces pages décrivent avec charme la simple vie des campagnes de la Suisse romande, et avec poésie les horizons monotones du Jura neuchâtelois. Elles disent des aventures très simples, rappelant les idylles champêtres d'Auerbach avec peut-être un peu de longueur parfois et parfois aussi une bienveillance que d'autres trouveront excessive. En tout cas, il y a dans ce livre de l'observation doucement indulgente, des scènes gracieuses, avec sans doute des dénouements par trop tristes. Pour notre part, tout en préférant d'autres manières du talent très méritoire parce que très actif de M. Ribaux, nous reconnaissons que ces « histoires » sont extrêmement saines à lire, je dirai même, si je ne craignais d'être mal compris, qu'elles sont comme inspirées par une pitié sérieuse et vraie.

Je noterai en finissant la poésie de certaines pages, surtout celles sur le lac dans *La Tuillière.* M. Ribaux continue donc la bonne tradition de plusieurs écrivain suisses, Juste Olivier, T. Combe et d'autres desquels je n'oublierai pas Urbain Olivier quoi qu'on en pense. A lire son volume, on trouvera qu'il n'a pas tort et je pense que la Suisse saura apprécier comme elle le mérite cette œuvre si absolument patriotique. E. T.

Jean Fusco: *Pietro Seracini* (P. Ollendorff, Paris, 1890). — Jean Fusco a soin d'informer le lecteur dans une lettre-préface signée J. E. Raffaëlli qu'il est une femme: c'était bien la peine, cela étant, de prendre un pseudonyme masculin! Dans le siècle où ont écrit George Sand et George Elliot, on serait mal venu à refuser *a priori* aux romans sortis de plumes féminines les qualités de style, de composition ou d'invention qu'on a supposé longtemps être l'apanage exclu-

des hommes, toutefois ce n'est assurément pas M. ou Mme Jean Fusco qui les leur disputera. L'histoire de *Pietro Seracini* consiste en une série de souvenirs ou d'impressions de voyage en Italie, plus ou moins artistiques, rattachés les uns aux autres d'une façon plus ou moins plausible par l'inévitable intrigue d'amour, qui est comme la soie à laquelle les romanciers enfilent les perles – vraies ou fausses – de leur narration, le tout conté dans un style qui affiche des prétentions à l'originalité péniblement évidentes et rarement justifiées. Il se rencontre au cours du roman quelques jolies scènes, quelques descriptions bien enlevées, qui auraient peu donner une esquisse, une nouvelle aussi bonne que nombre de celles qui se publient : mais pour composer avec succès un roman sur l'Italie artistique après tous ceux qu'elle a inspirés déjà, il faut de tout autres matériaux et un tout autre « faire » que ceux dont dispose l'auteur de *Pietro Seracini.*

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 616 (15 janv. 1890):

TEXTE. — Ercole de' Roberti, par A. Venturi - Exposition universelle de 1889. L'art dans nos colonies et pays de protectorat, par Louis Brès - Notre bibliothèque.

GRAVURES HORS TEXTE. — L'ouvroir. Eau-forte de A. Lurat, d'après le tableau de François Bonvin (Collection de M. Paul Tesse) - L'édition du matin. Dessin de Gerke Henkes, d'après son tableau. (Exposition universelle de 1889).

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Jésus conduit au supplice - Saint Jean. Dessin de Charles E. Wilson, d'après Ercole de' Roberti - Dessin d'Ercole de' Roberti - Le Christ au jardin des Oliviers et l'arrestation du Christ. Dessin de Charles E. Wilson, d'après Ercole de' Roberti – Pavillon d'honneur du palais des colonies – Fragment du char de Bahour (ancien) – Char de Bahour (moderne) – Atelier de Samba Lowebé, bijoutier à Saint-Louis – Entrée du village sénégalais - Cour intérieure du palais de Cochinchine - Détail de la crête du palais de Cochinchine. Dessins de L. Le Riverend - Niches abritant des statues - Pots à oille en argent ciselé – Masque décorant une plaque de verrou (XVIe siècle) – Japon. Brûle-parfums en forme de canard – Bénitier portatif en ivoire (XIe siècle) – Médaillier en marqueterie de cuivre et d'écaille, par Boulle – Armoire à deux corps en noyer sculpté (XVIe siècle) - Moraillon en fer gravé et ciselé (XVIe siècle). Gravures extraites du *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration.*

P.-J. STAHL. *Magasin illustré d'éducation et de récréation.* Sommaire du n° 602, 15 janvier 1890:

César Cascabel, JULES VERNE.

Les fleurs de mademoiselle Hautmont, TH. BENTZON.

Semaine des enfants, par UN PAPA.

Kitty et Bo, J. LERMONT.

Les jeunes aventuriers de la Floride, J.-F. BRUNET.

Vues et monuments de France – La place Stanislas à Nancy, dessin de GUIAUD.

Étude des beaux-arts, C. et E. CARTERON, 9 dessins.

Livres reçus:

De la maison Hetzel et de la maison Quantin, Paris:

VICTOR HUGO, *William Shahspere* (1 vol.)

ID., *Avant l'exil* (2 vol.)

De la maison Ernest Leroux, Paris:

P. KISTELPUBER, *Recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'université de Heidelberg de 1386 à 1662* (1 vol. 1888).

De la maison Guillaumin et Cie, Paris:

A. DE LA CROISERIE, *La réforme du régime parlementaire* (1 vol. 1889).

Nouveau dictionnaire d'économie politique, 2e livraison contenant les articles suivants: Banque, Bastiat, Batbie, Baudeau, Bazard, Beaumont, Beaux-Arts, Bentham, Berkeley, Bertin, Besoins, Bétail, Billet de banque, Blocus continental, Bodin, Boeckh, Boileau, Boisguilbert, Boissons, Bourgeoisie, Bourse, Budget (1890).

De la maison Félix Alcan, Paris:

HENRI BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1 vol. 1889).

PAUL JANET, *La philosophie de Lamennais* (1 vol. 1890).

De la maison Paul Ollendorff, Paris:

MONTJOYEUX, *Lucine* (1 vol. 1890).

FRANCOIS OSWALD, *Mam'zelle Quinquina* (1 vol. 1890).

LÉO TRÉZENIK, *La confession d'un fou* (1 vol. 1890).

De la maison L. Roux, Turin:

ANGELO PESCE, *Tipi femminili in India e in Grecia* (1 vol. 1890).

De la maison Luigi Pierro, Naples:

VITTORIO PICA, *All'avanguardia*. Studi sulla letteratura contemporanea (1 vol. 1890).

Les Directeurs:
A. FANTONI.
D. MELEGARI

Le Gérant:
ALESSANDRO SCAMUZZI.

REVUE

INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-CINQUIÈME — IIIme LIVRAISON

15 Mars 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME
51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS
6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

S. M. L'IMPÉRATRICE FRÉDÉRIC[1]

Avec une persistance dont mon scepticisme s'étonne, j'entends répéter et je lis un peu partout que la poésie s'en va de nos civilisations, et, avec elle, les grandes vertus et les âmes vraiment grandes. Au fond, cette thèse n'est qu'un prétexte à phrases inutiles, et chacun sait bien ce qu'elle vaut, j'en suis persuadé; car si, par poésie, on entend certains petits sonnets chevillés où des jeunes hommes sentimentaux déplorent leurs printemps perdus et leurs

[1] BIBLIOGRAPHIE: *L'empereur Guillaume*, souvenirs intimes par LOUIS SCHNEIDER, traduits de l'allemand par Ch. Rabany, 3 vol., Berger-Levrault et Cie, Paris, 1888. *Le prince Albert de Saxe-Cobourg époux de la reine Victoria*, d'après leurs lettres, journaux, mémoires, etc. par Sir THÉODORE MARTIN, et traduit de l'anglais par Augustus Craven, 2 vol., E. Plon et Cie, Paris, 1883. *Der Kronprinz und die deutsche Kaiserkrone*, Erinnerungsblätter von GUSTAV FREYTAG, 1 vol., S. Hirzel, Leipzig, 1889. *Der deutsche Kaiser Friedrich*, eine Erwiderung auf GUSTAV FREYTAG's Schrift, 1 vol., 4e édit., Rosembaum und Hart, Berlin, 1889. *Lebensbilder der drei Kaiserinnen Augusta, Victoria und Augusta-Victoria*, herausgegeben von FÉDOR VON KÖPPEN, 1 vol., Hermann Peters, Berlin, 1889. *Kaiserin Friedrich und ihr Wirken für Vaterland und Volk*, herausgegeben von BERTHA VON DER LAGE, 1 vol., Théodor Hofmann. Gera und Leipzig, 1888. *Victoria, Kronprinzessin des deutschen Reichs*, von LINA MORGENSTERN, 1 vol. G. Kempe, Leipzig, 1883. *Frédéric III le prince héritier, l'empereur*, esquisse biographique par RENNEL RODD avec une introduction de S. M. l'impératrice Frédéric, 1 vol., Paul Ollendorff, Paris, 1888. *La dernière maladie de Frédéric le Noble*, par le Dr MORELL-MACKENZIE, 1 vol., Paul Ollendorff, Paris, 1888. *Souvenirs de Frédéric III. Deutsche Rundschau*, no du 1er octobre 1888. *Souvenirs de Frédéric III.* Examen critique et commentaires par DICK DE LONLAY et H. GALLI, 1 vol., Garnier, Paris, etc., etc.

amours défuntes à grand renfort de comparaisons et d'épithètes, certes nous avons raison de comprendre et de ne plus supporter l'affligeant ridicule de ces élucubrations naïves. Mais si, par poésie, on veut dire ce qui enthousiasme et magnifie l'âme, ce qui fait taire pour une heure la banalité d'ici-bas pour nous suggérer la vision inoubliable d'une passion, d'un courage inhabituels à nos vies, alors nous la retrouverons encore, malgré l'américanisme de l'époque, cette poésie aussi vieille que notre race et qui battra tant que battront des cœurs d'hommes. En pays germaniques, par exemple, n'avons-nous pas vu passer, pendant ces cinq dernières années, d'extraordinaires figures pour lesquelles les anciens eussent inventé des mythes? Louis II de Bavière, ce poète sur un trône, dont les châteaux sont des réalisations de rêves, — Guillaume Ier, l'empereur-soldat, celui qui a créé l'Allemagne de fer et de sang, — et Frédéric III, et Richard Wagner, et M. de Bismarck, et tant d'autres jusqu'à ces amants de Mayerling pour lesquels l'oubli ne doit pas encore venir? De ces destinées si diverses se dégage une poésie autrement poignante, autrement sérieuse que des plus belles lamentations d'un Victor Hugo ou d'un Alfred de Musset, parce que cette poésie n'est point faite avec des mots et avec des sentiments *littéraires*.

Aujourd'hui, je voudrais mettre en lumière la simple beauté de la vie familiale, d'une âme pieuse et charitable, en m'occupant avec quelques détails de S. M. l'impératrice Frédéric. Nous la suivrons dans ses jours d'enfance, dans ses jours de bonheur, dans ses jours d'épreuves, jusque dans ses jours de résignation, et toujours nous retrouverons la même femme sérieuse, fidèle, magnifiquement intelligente, forte devant les plus irréparables désastres, mais sans doute trop privée de gaîté, de grâce française et légère.

I.

La reine Victoria, le prince Albert avaient chacun vingt et ans, ils étaient mariés depuis une dizaine de mois, lorsque naq la princesse royale, le 21 novembre 1840, au palais de Buckingha « Pendant un instant seulement, dit la reine dans son *Journal* prince éprouva du désappointement de ce que c'était une fille

non un fils. » Épris de sa femme comme on l'est à vingt ans lorsqu'on a fait un mariage d'amour, le prince ne quitta guère la reine durant une convalescence qui fut d'ailleurs des plus courtes, et Victoria écrira: « Ses soins étaient ceux d'une mère et jamais il n'y eut une garde plus sage, plus tendre et plus attentive ».

Le 10 février suivant, on baptisa en famille la petite princesse sous les noms de Victoria-Adélaïde-Mary-Louise. Elle portait les armes de Saxe au milieu de celles d'Angleterre. Ses parrains furent le duc de Saxe-Cobourg et Gotha représenté par le duc de Wellington, le roi des Belges, la reine douairière, la duchesse de Gloucester, la duchesse de Kent et le duc de Sussex. C'est ainsi que le prince Albert raconte l'événement à la duchesse douairière de Saxe-Gotha: (12 février) « Tout s'est passé à merveille. Votre filleule s'est comportée très convenablement et en chrétienne. Elle était éveillée, mais elle n'a pas pleuré et semblait roucouler avec satisfaction en regardant les lumières et les brillants uniformes, car elle est très intelligente et très observatrice. Le baptême a eu lieu à six heures et demie. Il y a eu ensuite grand dîner et de la musique. On a bu à la santé de la petite avec enthousiasme ».

Alors, au milieu de toutes les élégances, dans le vieux château de Windsor, dans le parc fleuri d'Osborne, dans la solitude grandiose de Balmoral, avec des parents dont la vie n'était qu'harmonie et bienveillance, commençait une enfance qui fut une longue suite de journées heureuses et d'années ensoleillées. Je me figure un de ces délicieux babys anglais, comme Kate Greeway les dessine, tout pleins de santé, avec un teint de roses et de lait et de grands yeux intelligents, d'un sérieux que nos bébés n'ont jamais. Et pour cette petite princesse en robe de mérinos blanc garni de bleu, avec un amour de bonnet sur ses boucles longues, étaient trouvés de vrais petits noms d'amitié: Puss, Pussy, Pussette Vicky.... On allait célébrer son premier jour de naissance lorsque naquit, le 9 novembre 1841, le prince de Galles, Bertie comme l'appelle encore la reine. Puis Noël fut bientôt là, le Christmas anglais, le Weinacht allemand, la fête des enfants par excellence, et vous jugez bien qu'à Buckingham-Palace la reine d'Angleterre et le prince d'Allemagne n'eurent garde d'oublier la pieuse tradition des sapins, chargés de cadeaux et brillants de lumière; même le *Journal* dira: « La pensée que nous avons maintenant deux enfants dont l'un sourit déjà en voyant ces jolies choses me semble un rêve. » Enfin, le printemps venu, c'était vraiment la vie de famille. La jour-

née était aux affaires de l'État, mais avant l'heure du dîner, Victoria et Albert se promenaient volontiers dans les jardins solitaires; les nourrices, les grosses bonnes amenaient alors les royals babys et c'était, comme l'a écrit un peintre anglais bien connu, M. Urvins: « un tableau délicieux de véritable bonheur domestique. » Vie très simple d'ailleurs et sans histoire, n'est-ce pas, ainsi que toutes les vies heureuses. Jeunesse, santé, amour, un luxe admirable, la sympathie de toute une nation. La reine Victoria avait raison de dire que son existence lui semblait un rêve.

On pense bien qu'on ne laissait pas se développer au hasard ces petites intelligences. A côté des soins hygiéniques dont les Anglais seuls ont compris toute l'importance, — car en somme l'hygiène c'est la santé et la santé c'est l'avenir, — l'instruction commençait presque dès la première année; le baron Stockmar, le plus intime conseiller de la famille royale, prétendait fort justement que *l'éducation date du premier jour de la vie*. La gouvernante, Mme Charrier, fut bientôt remplacée par lady Sarah Lyttleton (1842) qui faisait partie des dames de la reine depuis 1838. L'intelligence de la princesse royale se développait extraordinairement. A trois ans elle parlait couramment l'anglais, le français, et se mettait à étudier le gaëlique. J'emprunte ici une anecdote au *Journal de la reine:* « Notre Pussette apprend par cœur les vers de Lamartine qui se terminent par ces mots: *Le tableau se déroule à mes pieds*. Pour vous montrer à quel point elle avait compris ce vers difficile, figurez-vous que, faisant après cela sa promenade sur son poney, et regardant les vaches et les moutons, elle se tourne tout à coup vers Mme Charrier et lui dit: « Voilà le tableau qui se déroule à mes pieds. » N'est-ce pas remarquable pour une enfant de trois ans? » C'étaient ensuite des professeurs spécialistes, sans que pour cela les parents abdiquassent aucunement. Avec la reine, elle dessinait, elle lavait de délicates aquarelles, elle apprenait à croire en Dieu, à ouvrir son âme de femme et d'enfant au Sauveur crucifié. Avec le prince, elle travaillait dans les laboratoires de chimie, de physique, elle étudiait la pratique de la photographie. Tous les jours de 6 à 7 heures, jusqu'à son mariage, elle lisait, elle pensait, elle raisonnait avec lui, — écrivant sans ai[illegible], des dissertations sur des thèmes assez ardus de littérature, d'l[illegible]toire, même de sociologie. Puis, sur les thèses principales la [illegible]cussion s'engageait. Et cela à quatorze, à quinze ans. On compre[illegible] que Stockmar écrive, lui qui n'est guère flatteur de nature: « [illegible]

tiens la princesse royale pour prodigieusement douée, et, dans bien des choses, jusqu'à l'inspiration. » Mais le plus beau témoignage qu'on puisse citer de la vigueur de son esprit est encore le jugement de son père qui, après l'avoir observée tant d'années, après avoir réfléchi, lu, analysé avec elle, disait avec le profond sérieux dégagé de toute amicale exagération qui le caractérise: *Elle a l'intelligence d'un homme et le cœur d'un enfant.* Enfin, à côté de cette instruction professorale, les arts, les exercices d'adresse n'étaient point négligés. J'ai dit que la princesse royale peignait; elle modelait aussi, elle sculptait, elle faisait de la musique; elle dansait à ravir. Adroite de son corps, elle conduisait volontiers et avait, en amazone, la pose gracieusement intrépide de certaines lithographies anglaises. Devant cette éducation si complète épanouissant avec harmonie les facultés psychiques et les facultés physiques, dans laquelle rien n'était oublié, rien n'était sacrifié, on pense bientôt au fameux portrait de la dame accomplie que dressait jadis, très jadis, le mantouan Balthazar Castiglione dans *il Cortegiano* et aussi à ces femmes du XVIe siècle italien qui joignirent des talents supérieurs à des instructions supérieures : Vittoria Colonna, Veronica Gambara, la duchesse de Ferrare et d'autres; mais, pourtant, pour les rappeler tout à fait, une vertu manqua toujours à la princesse royale : — la beauté; car toute sa vie elle conserva ces « bonnes grosses joues rouges et potelées » dont s'égayait le prince Albert en une lettre du 22 septembre 1844.

Avec l'âge, les premiers devoirs, les premières présentations : d'abord quelques voyages, sous la garde de ses parents; à quatre ans, en Écosse; à neuf ans, en Irlande; à dix ans, sur le continent; à onze ans, un séjour à Édimbourg, où se passa cette anecdote exquise que je regretterais de ne point dire. La famille royale avait choisi le palais d'Holyrood qu'aucune reine n'avait habité depuis Marie Stuart. A peine installée, Victoria, dans sa curiosité de jeune femme, avec ses deux filles et une gouvernante demande à voir les souvenirs. Une concierge les conduit: voici la chambre à coucher, le lit, le cabinet de toilette où rampèrent les assassins de Rizzio, l'endroit où il est tombé raide mort, et, montrant du doigt le parquet, la vieille ajoute, croyant parler à une femme de la suite: « Si la dame voulait se baisser là, elle verrait encore le rouge du sang. » C'est en souvenir de ce séjour au vieux palais d'Écosse que lord Belhaven offrit à la reine un coffret rapporté de France par Marie Stuart contenant une bourse brodée et une tresse de

cheveux de l'amante de Rizzio. Elles devaient être curieuses les réflexions que faisait Victoria, la femme au cœur simple, au cœur fidèle, en touchant de ses doigts sincères ces cheveux dorés, fins comme un écheveau de soie. Elle devait se demander pourquoi cette femme à l'âme de mensonge avait été si passionnément aimée jusqu'au mépris de la vie et pourquoi, depuis tant d'années que sa tête si belle avait roulé sur l'échafaud, son souvenir endolorissait toujours les cœurs des poètes? C'était un problème de psychologie passionnelle que lui empêchait de résoudre sa très pieuse honnêteté.

Le 29 août 1851, la princesse parut en public, à l'ouverture de l'Exposition universelle de Londres. Le cortège royal fit son entrée dans l'immense transept rempli de fleurs, de statues, de palmes flottantes, aux acclamations des voix, aux fanfares des cuivres. Le prince conduisait Victoria, avec la princesse royale à sa gauche. Le prince de Galles donnait la main à la reine. La cérémonie fut imposante, le *Journal* ajoute : « On se sentait rempli d'un sentiment de piété plus vif que celui que l'on éprouve dans n'importe quel service religieux. » — Puis, en 1855, ce fameux voyage à Paris qui semble, d'après le *Memorandum*, avoir été un spectacle-féerie de dix journées merveilleuses jusqu'à ce bal gala du château de Versailles où, au-devant des invités, s'avança, sous les lumières du grand escalier, l'impératrice Eugénie dans un tel rayonnement de beauté, de fleurs, de diamants, que l'empereur ne pourra s'empêcher de dire : « Comme tu es belle ! » et que Victoria écrira: « Elle avait l'air d'une reine des fées ou d'une nymphe. » Ce même soir, Vicky valsait avec l'empereur dans la salle des Glaces. Et deux jours après, à l'heure du départ, l'impératrice offrait à la princesse un bracelet garni de rubis, de diamants, contenant de ses beaux cheveux blonds de Venise.

Mais, à la cour d'Angleterre aussi, les visites de souverains étrangers étaient fréquentes. Parmi d'autres, vint, en 1851, le prince de Prusse Frédéric-Guillaume, un jeune homme de vingt ans, de caractère sérieux, un soldat aguerri déjà par douze années d'exercices militaires, un homme de courage, de loyauté, de travail. Et c'est en ces termes que l'impératrice Eugénie en parle à peu près à la même époque: « Il est grand, bien fait, d'une tête plus grand que l'empereur; vif, blond avec une légère moustache rousse, un Allemand comme les décrit Tacite. » Or, de ce premier séjour Frédéric de Prusse emporta un souvenir ineffaçable, celui d'une in-

cesse de onze ans, peut-être l'avait-il vue comme le poète rêvait Marie d'Espagne :

> La douce enfant sourit, ne faisant autre chose
> Que de vivre et d'avoir dans la main une rose,
> Et d'être là, devant le ciel, parmi les fleurs.

Aussi, quatre ans plus tard, en 1855, revint-il, avec le consentement du roi et du prince de Prusse pour demander la main de la princesse royale. Le mariage fut décidé; toutefois on ne devait en parler à la jeune princesse qu'après sa confirmation, au printemps suivant, et le mariage ne devait avoir lieu que lorsqu'elle aurait dix-sept ans. La diplomatie, la sagesse en avaient ainsi décidé, mais, n'est-ce pas, la jeunesse, même sérieuse, n'a guère souci de diplomatie ou de sagesse en affaires d'amour. C'est pourquoi, le 29 septembre 1855, furent prononcées quelques paroles très naturelles. Encore cette fois, je laisserai parler le *Journal* où la reine a un ton simple d'une bonhomie toute maternelle: « Notre chère Victoria a été aujourd'hui fiancée au prince Frédéric-Guillaume de Prusse qui était ici en visite depuis le 14. Déjà le 26, il nous avait fait part de son désir; mais nous n'étions pas sûrs, à cause de son extrême jeunesse, s'il devait faire sa demande à elle-même tout de suite, ou bien attendre qu'il revînt. Cependant nous avons pensé qu'il valait mieux qu'il la fît en ce moment, et, pendant que nous montions le *Craig-na-Ban*, cette après-midi, il a ramassé un morceau de bruyère (l'emblème du bonheur) qu'il lui a donné; et cela lui a fourni l'occasion de faire allusion à ses espérances et à son désir, comme ils descendaient *Glen Gimoch*, ce qui a amené l'heureuse conclusion. » Vous pensez qu'elle était fort émue, la princesse de quinze ans, aussi bien ce samedi-là que le mardi d'après où Frédéric de Prusse partit; et pourtant le prince Albert n'hésite pas à écrire « qu'elle se conduisit admirablement, montrant une simplicité, une innocence, une affection enfantines et charmantes. » Dès lors, le prince Frédéric revint souvent en Angleterre, en mai, en septembre 1856. Le 16 mars 1857, les fiançailles furent officiellement annoncées au parlement par la reine dans un message où elle exprima la confiance qu'elle serait aidée « pour la dotation de sa fille aînée qui allait contracter un mariage digne de la couronne et conforme à l'honneur du pays. » En réponse, le parlement accorda une dot de 4000 liv. st. et une rente annuelle de 8000 liv. st. Le mariage fut fixé au 25 janvier 1858.

Au point de vue diplomatique, cette alliance n'était pas sans froisser quelques susceptibilités, car les armées réunies d'Angleterre et de France venaient de combattre et d'être victorieuses devant Sébastopol. A la conférence de Paris, en 1855, l'empereur Napoléon s'en ouvrit très franchement au plénipotentiaire anglais, lord Clarendon, et il ne fallut rien moins, pour calmer ses craintes, que l'assurance donnée par lord Clarendon lui-même que « les sentiments privés de la reine n'influençaient jamais ses vues en ce qui concernait ce qu'elle croyait juste pour l'honneur et les intérêts de l'Angleterre. » (*Lettre de lord Clarendon du 25 mars 1855*).

La princesse royale était fiancée. Et les trois dernières années de sa vie de jeune fille ne furent pas des années perdues à rêver à l'ami lointain, mais, bien au contraire, des années de travail assidu et sérieux. Son père, le prince Albert, sachant et devinant les difficultés de sa future position, s'appliquait à lui faire juger simplement et sainement les choses de la vie, il apprenait à son esprit le bon sens utilitaire, l'activité philanthropique; sans exagérations sentimentales ou poétiques il la préparait à devenir une femme de cœur, une femme d'intelligence, simple en sa vie, revenue de bien des illusions, et habile à découvrir les raisons et les causes même des questions diplomatiques les plus embrouillées. Mais le temps passait; le 20 mars 1856 avait lieu, dans la chapelle privée du château de Windsor, la cérémonie de sa confirmation. A l'examen préliminaire, elle avait surpris le doyen Wellesley par la précision et la science de ses réponses. En juin elle pensa mourir: tandis qu'elle cachetait une lettre, sa manche de mousseline prit feu; en une seconde elle fut entourée de flammes; deux gouvernantes de sa sœur, miss Hildyard et Mrs Andersen, la sauvèrent en la couvrant d'un tapis. Son bras droit, profondément brûlé, fut lent à guérir.

Si longs que soient les mois d'attente, ils s'écoulent pourtant comme les autres, et le 25 janvier approchait. Déjà le fiancé et tous les princes d'Allemagne étaient arrivés à Buckingham, déjà les premiers bals et la représentation-gala de *Macbeth* n'étaient qu'un souvenir; puis c'est la fastueuse bénédiction dans l'antique Saint-James, avec les huit demoiselles d'honneur enguirlandées fleuries de roses et de bruyères blanches, et les nouveaux mari s'en vont aux accords de la *Marche nuptiale* de Mendelssohn, s'en vont avec les poignées de main, les révérences, les accla tions d'une foule affectueuse et enthousiasmée; — ils s'en v

mais ils ne quittent pas encore l'Angleterre et, cinq jours encore « jours d'amour, jours d'harmonie » ils restent à Windsor, puis ils s'en iront, et cette fois pour longtemps, pour bien loin. Le 2 février ils quitteront l'Angleterre, dans la neige qui tombe lentement, tristement, blanche comme un linceul, — le linceul où la princesse Victoria ensevelissait sa vie de jeune fille heureuse et bénie. La reine écrit : « Pauvre chère ! je l'ai serrée dans mes bras, je ne savais plus que lui dire. Fritz ne pouvait pas parler et les larmes étaient dans ses yeux. Je les ai embrassés encore tous les deux au moment où ils montaient en voiture et ils sont partis.... Quel affreux moment ! Quelle terrible journée ! Comme j'ai souffert ! Par moments je me sentais plus joyeuse ; mais aussitôt les larmes recommençaient à couler et je ne pouvais approcher du corridor de la chambre de Vicky. Tout me rappelait le temps passé ; les programmes, les listes des convives, étaient encore là, comme si tout n'était pas fini, *et cependant c'était bien fini !* »

II.

L'arrivée en Allemagne fut un rêve, mais ce devait être la fin du rêve. A Herbesthal, la première ville de la frontière, le comte Redern les attendait avec un message de bienvenue de la part du roi de Prusse. A Aix-la-Chapelle, à Cologne, où ils s'arrêtèrent pour la nuit, à Hanovre, où ils visitèrent le roi, à Magdebourg, partout, jusqu'à Potsdam, où ils arrivèrent le 5 février vers le soir, ils reçurent des députations, ils passèrent sous des arcs de feuillage, ils écoutèrent des cantates, le jour on les couvrait de fleurs, le soir on illuminait les rues sur leur passage. En Westphalie, on leur présenta, selon le vieil usage, les produits du pays, une pièce de la plus fine toile du monde, un gigantesque pain noir cuit dans un four construit, pour la circonstance, à Gütersloh, et un superbe étalon blanc en souvenir des chevaleresques vertus des vieux Saxons, symbole aussi de courage et d'indépendance. Deux journées le coup royal se reposa à Potsdam, au château Bellevue, puis, le lundi 8 février, ce fut l'entrée solennelle à Berlin, dans un carrosse doré, a elé de huit chevaux blancs, entouré d'une garde d'honneur, avec d sonneries de cloches, des salves d'artilleries par des rues fa-

buleusement pavoisées et débordantes d'une foule heureuse. La nouvelle princesse fut reçue au bas du grand escalier par le prince de Prusse. Puis, comme dans les contes de fées, les fêtes durèrent plusieurs jours et furent d'une magnificence infinie. Tant et si bien que la princesse de Hohenlohe écrivait à la reine Victoria « que jamais encore une princesse n'avait été reçue en Prusse avec un tel enthousiasme. » Chacun s'avouait charmé des manières exotiques et distinguées de la jeune Anglaise; on admirait sa profonde, sa complète instruction, et même son léger accent plaisait comme un de ces défauts séduisants qu'on pardonne volontiers aux dix-huit ans d'une femme. Aussi le prince Frédéric télégraphiait-il à Londres: « La famille royale est enchantée de ma femme. » Tout était ou tout semblait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pourtant, le prince Albert craignait l'avenir, il savait l'inconstance humaine; c'était un homme de bon sens, ce qui est plus rare qu'on ne le pense, car ici encore c'est le cas, ou jamais, de répéter le mot d'Hamlet: « Avoir du bon sens, au train de ce monde, c'est être trié sur dix mille. » Prévoyant donc le futur, il écrivait judicieusement: « Dans la nature des choses, il faut s'attendre maintenant à un peu de réaction. Le public, précisément parce qu'il s'est montré ravi et enthousiaste, deviendra maintenant minutieusement sévère, il vous étudiera sans ménagement, *il faut s'y attendre.* » Et, toujours inquiet du bonheur privé comme du bonheur public de sa fille, la même année, à Pentecôte, il vint examiner, de ses yeux, choses et gens. Il trouva ses enfants confortablement établis à Babelsberg et, le cœur soulagé, il écrivait à Londres (4 juin 1858): « Les rapports entre les deux jeunes gens sont tout ce qu'on peut désirer. J'ai causé longuement avec tous les deux ensemble et à part, j'en ai été parfaitement satisfait. » Deux mois plus tard, il revenait avec la reine Victoria. Ces quelques journées de vie commune sont minutieusement racontées dans le *Journal intime* avec une naïveté presque comique. Il y eut naturellement des fêtes, des dîners, des parades militaires et aussi des heures d'intimité entre la mère et la fille, à la suite desquelles Victoria écrivait ces paroles déjà moins rassurées: « Tout est relativement pour le mieux. » Puis, le prince Albert avait la tristesse de voir se réaliser un à un ses plus vagues pressentiments. Les lettres arrivaient d'Allemagne presque chaque jour avouaient bien choses, malgré leurs réticences. Et lorsque la princesse revin pays, en juin 1859, il ne pourra s'empêcher de remarquer:

séjour de Vicky lui a fait beaucoup de bien, à nous aussi. » Et encore lorsque la reine rencontrera sa fille, l'année suivante à Cobourg, elle éprouvera comme un serrement de cœur de la revoir, « vêtue de ce deuil allemand si profond, avec ses longs voiles de crêpe, ses pointes sur le front, entourée de ses dames vêtues de même et de ses chambellans. » Enfin, le 2 janvier 1861, le roi Frédéric-Guillaume IV mourant, la position de la fille de la reine Victoria changeait, elle devenait, par l'avènement au trône du prince régent, Guillaume Ier, princesse héritière de Prusse, et là-bas, en Angleterre, son père, le prince consort, était malade à la mort.

A lire les *Mémoires* de ce conseiller Schneider qui conserva toujours le ton et l'âme d'un cabotin, on découvre, — et c'est un amusement délicieux, — combien l'économie était strictement pratiquée à l'ancienne cour prussienne. Guillaume Ier, tout roi qu'il était, ne craignait pas d'économiser sur son chauffage, sur sa garde-robe, sur ses plaisirs, absolument comme un petit bourgeois de Nüremberg ou comme un juif de Walter Scott. Les détails donnés par Schneider sont tout à fait réjouissants. Surtout ce certain vernis au bleu de Prusse qui déteignait horriblement et que Guillaume Ier employa pour sa bibliothèque, parce qu'il était meilleur marché qu'aucun autre, si bien que tous ses livres devinrent bleuis sur tranches et que toutes les mains qui les touchaient s'azuraient poétiquement. Or, sans doute la princesse Victoria était habituée à une vie simple, familiale, mais vécue pourtant en un décor de luxe presque féerique. Et cette existence étriquée, cette cour où le roi portait de vieilles tuniques, ces palais où meubles et tentures étaient conservés comme dans des musées, ce manque de confort, d'élégance lui mettait forcément au cœur un peu d'ironie, un peu d'ennui. De plus, elle était instruite, très instruite, elle avait des préoccupations qui, en Allemagne, ne sont pas de bon ton pour une femme. Elle s'intéressait à la politique et, depuis la reine Louise, cela n'est plus toléré. A peine établie à Berlin, en pleine lune d'amour, n'avait-elle pas osé traduire une brochure de Johann Gustav Droysen: *Charles-Auguste et la politique allemande,* et un peu plus d'une année après, la constitution prussienne étant en discussion, n'eut-elle pas l'imprudence d'écrire un mémorandum sur les avantages d'une loi de responsabilité ministérielle? De ce travail, le prince Albert disait: « Il est remarquablement clair et compact. » (*Lettre du 18 décembre 1860*) Aussi, lorsqu'au mois de septembre 1862, le roi appela M. de Bismarck et qu'elle comprit que

la politique de l'Allemagne allait désormais être basée sur des principes opposés à ceux que son père lui avait appris à respecter et à suivre, alors, toujours plus, elle se sentit mélancolique, dépaysée. Et qu'arriva-t-il? Que tout naturellement elle regretta le pays où elle avait été heureuse, si heureuse, et qu'elle pensa trop souvent à ceux qui comprenaient les besoins de son esprit, qui étaient pour elle de véritables frères spirituels. Presque sans s'en rendre compte elle essaya de façonner le présent à l'image du passé. Elle métamorphosa le vieux parc de Potsdam en un jardin à pelouses anglaises; dans la ferme adjacente de Bornstedt elle installa une laiterie, une basse cour à l'instar de celles des campagnes du pays de Galles. Ses appartements étaient tapissés de vues d'Angleterre, remplis de souvenirs de la reine, des princesses ses sœurs, « reliques de son enfance bienheureuse, » ainsi que l'écrit M[me] Bertha von der Lage. Bientôt elle s'entoura d'Anglais, lord Ampthill et d'autres; malade, elle voulut des médecins anglais; mère, elle voulut des gouvernantes anglaises, mistress Hobbs, miss Archer; puis ce fut à l'anglaise toujours qu'elle éleva sa nombreuse petite famille, lui donnant le goût des exercices en plein air, du *lawn-tennis*, du canotage et d'autres jeux inconnus en Allemagne.... Ne songez-vous pas, malgré vous, à Marie de Médicis, à Concino Concini et aussi à Marie-Antoinette, au petit Trianon? N'entendez-vous pas, lugubrement, ces cris: « l'Italienne! » « l'Autrichienne! » Et pourtant tout s'explique. Or, expliquer simplement, n'est-ce pas excuser à demi?

Elle était venue, la réaction prévue par le prince Albert. La princesse Victoria se retirait de plus en plus dans la vie privée; mais, là encore, tout n'était peut-être point selon son cœur. Le jour de son mariage elle avait dix-huit ans, elle était bien jeune, et, malgré sa science et sa piété, parfois un peu gaie d'idées, j'imagine. Or, le prince Frédéric avait vingt-sept ans, il était morose, pour ne pas dire triste, et M. Freytag prétend que le rire et la plaisanterie étaient une erreur sur ses lèvres. A certaines heures, cela aussi devient pénible — la mélancolie appelle la mélancolie; et, déçue dans son âme, obsédée des regrets de la patrie perdue, solitaire dans ses pensées, froissée dans ses habitudes, — la princesse Victoria reporta tous ses besoins d'affection sur ses enfant et appliqua les merveilleuses facultés de son esprit à les bien éle ver. Elle fut mère huit fois: le 27 janvier 1859 naquit le princ Frédéric-Guillaume, l'empereur actuel; le 24 juillet 1860, la prin

cesse Charlotte, aujourd'hui princesse héréditaire de Saxe-Meiningen; le 14 août 1862, le prince Henri, aujourd'hui le prince marin; le 15 septembre 1864, le prince Sigismond, mort, âgé d'environ deux ans, pendant la guerre entre la Prusse et l'Autriche; le 12 avril 1866, la princesse Victoria; le 10 février 1868, le prince Waldemar, mort en 1879; le 14 juin 1870, la princesse Sophie; et le 22 avril 1872, la princesse Marguerite. Si la vie de famille suffisait à son activité, elle ne suffisait point à ses pensées, et puisqu'elle aimait les arts, puisqu'elle peignait, puisqu'elle sculptait, puisqu'elle écrivait volontiers des vers aimables en ses heures inoccupées, et puisqu'à Windsor enfin elle avait joué des fragments de Shakspere avec succès, les souvenirs de Gœthe, de la grande-duchesse Louise lui parurent des indications pour la tâche de sa vie. Ne pouvant devenir une souveraine politique, elle rêva d'être une nouvelle Léonore d'Este, — la Léonore d'Este des Torquato Tasso d'Allemagne. A cet effet elle commanda des traductions, — de l'anglais naturellement, — elle embellit des musées, elle favorisa des ignorés, elle visita des expositions, elle souscrivit pour des statues, pour des bustes, elle patronna des concerts, elle acheta des tableaux, elle donna régulièrement des soirées musicales, — le tout sans grand résultat et avec assez peu de discernement, semble-t-il. Son esprit judicieux, sévère, n'avait et ne pouvait guère comprendre l'imagination, la passion, choses où le bon sens n'a rien à voir; de plus sa piété plus exclusive que celle de son père l'empêchait encore d'accepter plusieurs faces de l'art moderne. C'est ainsi qu'elle favorisa des écrivains qui n'en sont pas, des peintres de troisième ordre, des musiciens inconnus, des chanteurs sans talent. Elle ne devina pas Wagner, la vraie personnalité artistique de l'Allemagne de son temps; Liszt ne fut point de ses familiers, ni Paul Heyse, ni Paul Lindau, ni Mme Materna, et si Gustave Freytag lui fit hommage de son roman *Les Ancêtres,* il convient de lire dans les *Pages de souvenirs* que la chose lui fut demandée en propres termes par le prince Frédéric lui-même. En résumé, la princesse Victoria n'eut pas, comme sa mère, un lord Tennyson pour enguirlander son règne de ces fleurs de poésie et de songe qui durent plus, souvent, que les fleurs de gloire, et appeler son palais « La cour des Médicis » n'est qu'une flatterie sans raison comme de dire à Louis XIV que *la pluie du Marly ne mouille pas.*

Mais, si elle ne fut ni une Léonore d'Este, ni une duchesse Louise, elle fut toujours infiniment compatissante aux malheureux;

comme dirait un Russe, elle eut, jusqu'à l'abnégation, la religion de la souffrance humaine. Or, je me souviens de la parole évangélique « quand vous faîtes l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite afin que votre aumône se fasse en secret ». Voici qu'il me vient de vrais scrupules à énumérer les charités de la princesse héritière, comme il m'en venait à lire le volume de Mme Bertha von der Lage, — un hommage magnifique, mais point assez discret, je le regrette, offert à l'âme pieuse de cette femme de bien. A mon tour, j'indiquerai quelques-unes de ses fondations charitables, pour être complet, mais combien de larmes essuyées, combien de blessures pansées par elle, combien d'œuvres pies que je ne sais pas, que la princesse n'a jamais dites et qui donnent à sa vie, — ni belle ni heureuse, mais utile, — des puretés de prière! Quand elle eut compris que, tant que l'empereur Guillaume Ier et M. de Bismarck seraient au pouvoir, on réduirait à rien son influence, ses projets politiques, pressentant peut-être combien l'art lui était étranger, trop supérieure d'esprit pour se borner à l'horizon de la famille, elle ne se découragea pas, elle n'intrigua jamais, mais, cœur chrétien, elle sut renoncer à ses désirs et se consacrer toujours davantage à Dieu et à la charité. Elle fonda en 1869, le lycée Victoria, le premier établissement d'instruction supérieure ouvert aux femmes (puisqu'en Allemagne les universités leur sont interdites), en 1877, la première école de gymnastique pour les jeunes filles, puis une pension pour les jeunes filles nobles, une maison de retraite pour les institutrices incurables, un établissement pour former des institutrices et des gardes-malades. Elle institua un fonds de pension pour les maîtresses et les institutrices allemandes, la dotation chaque année de dix-huit fiancées, une association contre la maladie. Outre cela elle protégea d'innombrables sociétés, elle dirigea des hôpitaux, elle visita des écoles, elle dota des hospices, des maisons de santé, et, pendant les guerres que l'Allemagne fit contre le Danemark, contre l'Autriche, elle fut, dans les ambulances, de ses mains princières, admirable de dévouement.

Les années succédaient aux années. Sa vie se déroulait avec des heures de joie et des semaines de deuil. Le 15 décembre 1861 son père mourait. Malade elle-même, elle n'avait pas la douc[e] de le revoir une dernière fois. Dans le prince Albert elle per[d] non seulement le meilleur des pères, mais un sage conseiller un ami qui comprenait tant de choses! L'hiver suivant, elle fais

avec son mari une expédition en Italie, avec des équipées à Tunis, à Malte, et un long séjour à Rome, au palais Caffarelli. Puis ce furent les guerres de 1864, de 1865, et, la paix signée, ce voyage à travers les provinces de la Baltique, la Silésie, où elle passa, distribuant des aumônes, soignant les malades, compatissante pour tous ceux qui souffraient. Elle rentra à Berlin, à Potsdam, et son existence reprenait avec les mêmes bonheurs, avec les mêmes difficultés; des enfants naissaient; elle pensait à son père, — mort, — à son fils, — mort, — mais courageuse elle regardait en avant, confiante en l'avenir, confiante en son mari dont elle admirait et appréciait toujours mieux l'inaltérable bienveillance, la sérieuse et absolue sérénité d'esprit. Maintenant c'était une femme de trente ans, qui n'avait jamais été belle et qui avait oublié le dicton français que lui répétait pourtant le prince Albert: « Il faut avoir deux enfants; le premier pour la santé, le second pour la beauté, le troisième gâte tout. »

Grande de taille, la princesse héritière était plus imposante qu'agréable à voir. Anglaise de teint, elle avait un regard ferme, un regard d'homme que d'aucuns trouvaient altier. Et, sans découragement, sans mélancolie, car ces sentiments ne lui étaient pas coutumiers, mais fatiguée peut-être et lasse d'attendre, elle devait répéter souvent ces paroles qui sont d'entre les dernières que lui adressa le prince Albert: « Puisse votre vie, qui a bien commencé, se développer toujours pour le bien des autres et le contentement de votre propre âme! Le bonheur intérieur ne peut s'acquérir que par la conscience intime de marcher toujours systématiquement vers un but bon et utile et *puisse le succès ne pas vous manquer, puisse votre vie intérieure vous épargner ces orages dont la seule appréhension fait souvent trembler nos tristes cœurs!* »

III.

endant la guerre de 1870, la princesse Victoria fut une sœur
de [illegible]arité. Le 24 juillet, dans l'anxiété, dans l'inquiétude générales,
on [illegible]baptisa la princesse Sophie; le 25, le prince héritier communia
av[illegible] la princesse et afin de lui épargner les affres d'une telle sé-

paration, il partit, en cachette, le 26, au petit jour, pour rejoindre la troisième armée, à Spire.

Alors, tandis que son mari enlevait des victoires à la pointe de son épée : Wissembourg, Wœrth, Sedan! — elle, la femme chrétienne, la femme compatissante « dont les mains industrieuses s'agitaient sans cesse » comme dit Schiller dans *Le chant de la cloche* — bâtissait, dirigeait, soutenait et améliorait d'immenses hôpitaux pour les blessés de toute nationalité. Devant les souffrances, devant les agonies, la princesse anglaise se souvenait qu'il commandait, ce Christ qu'elle priait chaque jour, de considérer les hommes comme des frères et non comme des amis et comme des ennemis. La guerre engagée, Victoria se transporta à Hombourg et là, en quelques semaines, son expérience, son activité firent des prodiges. L'hôpital militaire, les lazarets furent transformés d'après les plus récentes améliorations. Deux baraques spéciales furent construites pour les cas désespérés. L'une s'appelait: *Baraque Victoria.* Il ne se passait pas de jour où la princesse ne traversât elle-même ces interminables rangées de lits, ayant des regards pour tout, avec des paroles sympathiques, d'intelligentes attentions, étant elle-même, ainsi que le disait un blessé français, « comme une traînée de soleil » par ces salles tristes où l'on venait mourir. Or, ce qu'elle fait à Hombourg, elle le fait à Wiesbaden, à Eibingen, à Bingen, à Briebrich, à Friedberg, à Manheim. Enfin, non satisfaite de passer presque toutes ses journées dans l'air pestilentiel des hôpitaux, elle recueille deux officiers dans sa propre maison et les soigne avec des dévouements de diaconesse protestante. (Lieutenant von Cassel et lieutenant Degener). Ce sera devant de tels actes plus magnifiques que tout ce qu'on en pourrait dire que M. Freytag ne craindra pas d'insinuer avec perversité, avec obscurité, — je ne suis point seul à le remarquer, M. Schrader le dit aussi, — qu'il se pourrait que peut-être, durant la guerre, des nouvelles importantes eussent été communiquées en France, par l'intermédiaire de la cour de Londres. Il ne s'agirait pas précisément de l'affaire Morier mais de lettres intimes, de criminelles indiscrétions. Et voici, je m'afflige de cette perfidie, car si ceux qui ont étudié la grande âme et les grandes vertus de S. M. l'impératrice Frédéric savent ce qu'il faut penser de pareilles vilen[ies], pour les autres, hélas! le mot de Beaumarchais restera vrai, crue[lle]ment : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chos[e]

— les journalistes, les historiens auront beau dire: *il en restera toujours quelque chose.*

Le 17 mars suivant, Frédéric rentrait à Berlin, général vainqueur, prince impérial aux acclamations d'un peuple triomphant. Heureuse de le revoir, l'âme émue devant le bonheur revenu, devant la gloire nouvelle — pressentant déjà les difficultés et les devoirs futurs, la princesse Victoria lui offrit une couronne de lierre. Puis la vie recommença avec les mêmes joies et les mêmes tristesses que par le passé. Seulement l'âge venait, les fatigues, les maladies, et le prince Frédéric trouvait longues, longues les années d'attente. La préparation durait depuis trop longtemps; il avait des besoins d'activité; l'heure de l'action n'avait point encore sonné. Alors, de plus en plus, il s'absorba comme sa femme dans les prescriptions d'une utile mais un peu mesquine philanthropie. Les enfants devenus grands faisaient la maison vide un à un. Le prince Guillaume partait pour Cassel, en 1877; en 1878, la princesse Charlotte se mariait, puis c'était le prince Henri qui s'en allait à son tour. Il y avait tantôt vingt-cinq ans qu'ils étaient mariés. C'était déjà la cérémonie de leurs noces d'argent avec cette souscription qu'on leur offrit de 1,250,000 francs à distribuer à leurs pauvres, à leurs œuvres. Considérant la politique étrangère et intérieure de l'Allemagne ils répétaient sans doute mentalement ces prophétiques paroles de Shakspere: « Nous ne sommes pas les premiers *qui, désirant des choses bonnes, doivent supporter des choses pénibles.* »

Les années passaient marquées seulement de menus événements: de fréquents voyages en Italie, en Espagne, en Angleterre. C'est ainsi qu'ils étaient en visite à Hatfield-House au commencement de juin 1878, lorsqu'ils reçurent la nouvelle de l'attentat du socialiste Nobiling sur l'empereur Guillaume; le même soir, ils revenaient à Berlin et l'on sait que jusqu'en décembre, le prince Frédéric prit le gouvernement. Puis c'étaient des présentations, des présidences d'honneur, des discours à prononcer — tout le cérémonial fatigant et puéril d'une existence princière.

Pendant l'hiver 1886, à la suite d'un refroidissement sérieux, le p[r]ince fut constamment enroué. Il ne se plaignait point: — « Je ne p[e]ux plus chanter » disait-il plaisamment, et la princesse ne s'in-q[u]iétait pas outre mesure. Pourtant, lorsqu'elle remarqua qu'une c[u]re à Ems, que les traitements du Dr Gerhardt, des professeurs von B[e]rgmann, Tobold restaient sans effet, lorsqu'elle sut que les méde-

cins avaient décidé une opération sanglante et périlleuse, l'ablation du larynx (thyrotimie ou laryngofissur), alors, pleine d'inquiétudes, elle fit appel au savoir du célèbre praticien spécialiste sir Morell Mackenzie et ne tarda pas à lui avouer dans des promenades lentes et solitaires ses craintes et ses appréhensions. Sans reprendre une à une les étapes douloureuses de cette désolante maladie [1] je rappellerai le mieux passager qui permit au prince et à la princesse d'assister au jubilé de la reine Victoria, le 14 juin 1887, puis leurs zigzags à travers l'île de Wight, l'Écosse, enfin, avec l'automne, leur séjour dans le Tyrol, à Tolbach, où les étouffements commencèrent. Il fallut partir pour l'Italie, pour Venise, pour Baveno et les quartiers d'hiver furent établis à San Remo, à la villa Zirio. Tous ceux qui ont assisté aux dernières années d'êtres malades à la mort comprendront par quelles angoisses, par quelles espérances et par quelles douleurs passa la princesse impériale. Placée entre des médecins jaloux les uns des autres, d'opinions contraires, conseillant l'un ceci, l'autre cela, — assistant, malgré ses soins et avec désespoir, aux progrès d'un mal irréparable, pressentant le terme fatal — elle accorda bientôt sa confiance aux seuls médecins anglais: à sir M. Mackenzie, au Dr Hovell — et cela lui fut reproché comme un manque de patriotisme, car il était écrit que toutes les actions de cette femme de vertu seraient mal interprétées.

Pendant ce temps, à Berlin, le 9 mars 1888, l'empereur Guillaume s'éteignait rassasié de jours et de gloire. Un télégramme arrivait à San Remo adressé: « à Sa Majesté l'empereur d'Allemagne Frédéric III ». Privé de voix, malade sans espoir, mais fidèle à son devoir dans la mort comme dans la vie, il revint à Berlin par le froid, par la neige qui tombait — vivant linceul en lequel l'impératrice sentait que c'était son bonheur qui s'ensevelissait pour jamais. De réformes à accomplir, de projets à réaliser il ne pouvait plus être question — l'empereur en était aux souffrances suprêmes. Alors, avec un courage de romaine, l'impératrice oblia ses ambitions, ses rêves et sut se résigner à n'être qu'une garde-malade, qu'un amie pour aider à mourir celui qu'elle avait tant aimé et en qui elle avait placé de si grandes espérances. Écoutez sir M. Mackenzie: « Bien souvent lorsque nous perdions courage, nous é-

---

[1] Pour les détails je renverrai à un article que j'ai publié da[ns] la *Revue Internationale* du 10 mai 1889, t. XXII, p. 377 et suiv. su[r] *La maladie de l'empereur Frédéric III.*

decins, elle nous relevait, nous stimulait par son exemple, ses efforts étaient vraiment héroïques. Que de fois je l'ai vue, elle, qui essuyait ses yeux dans l'antichambre de l'empereur, venir à lui avec un visage souriant, apportant un rayon de lumière dans cette chambre de souffrance et chassant la douleur, la fatigue qui obscurcissaient les traits du pauvre malade! »

A cette époque, la reine Victoria passa quelques journées à Berlin. Il dut y avoir entre la mère, veuve depuis des années, mais inconsolable, et la fille qui savait qu'elle serait veuve bientôt — de ces paroles sérieuses où apparaît la misère, la profonde misère de cette vie. Mais voici la fin était proche. Depuis des jours, l'empereur était presque sans souffle. Le 13 juin, l'inflammation envahit les poumons et l'état du malade devint si inquiétant que vers les quatre heures du matin sir M. Mackenzie frappa doucement à la porte de l'impératrice. Elle vint aussitôt et s'assit au chevet ayant le courage de sourire au mourant. Comme il était très agité, le docteur lui donna un potion sédative. A 6 heures et demie, on lui administra un litre de lait coupé de cognac. La journée du 14 se passa sans incident: l'état du malade était toujours désespéré. L'impératrice ne quittait pour ainsi dire plus la chambre.

Le 15 à quatre heures du matin le Dr Hovell releva le Dr Mackenzie qui prit quelques minutes de repos dans un fauteuil; une heure après l'empereur demanda à boire, puis il parut mieux: « Pour ne pas troubler la douleur de la famille, raconte sir Morell Mackenzie, à dix heures j'allai prendre mon poste dans la salle à côté de la chambre de l'empereur que je venais voir à chaque instant. A onze heures, les yeux du pauvre malade qui suivaient chaque mouvement de l'impératrice devinrent fixes, l'intervalle entre chaque respiration fut de plus en plus long et, peu après onze heures du matin, j'eus la douleur d'annoncer à l'impératrice que tout était fini. Entouré de sa famille éplorée et de plusieurs de ses dévoués serviteurs à genoux près de son lit, Frédéric le Noble avait rendu le dernier soupir. » Le même jour l'impératrice Frédéric télégraphiait à l'impératrice Augusta, alors à Baden-Baden: « Pauvre mère, elle pleure avec toi, ton fils unique — celle qui fut si fière et si heureuse d'être sa femme. Aucune mère n'eut un tel fils. Sois rte, soit courageuse dans ton désespoir! »

Maintenant était terminée la carrière politique de l'impératrice 'rédéric. Elle avait quarante-huit ans, elle était dans la pleine maurité de son esprit. Les expériences qu'elle avait faites, le savoir

qu'elle avait acquis, les réformes qu'elle avait trouvé nécessaires — tout cela ne servirait à rien, tout cela ne serait jamais, jamais. Un nouvel empereur succédait à Frédéric III et bien que ce nouvel empereur fût son fils il n'y avait pas communion d'idées entre elle et lui. C'est pourquoi dans ses derniers portraits, l'impératrice Frédéric a dans ses nobles yeux quelque chose de si triste, de si indifférent aux choses de cette terre. Drapée de longs voiles de crêpe qui disent non seulement son veuvage mais aussi le deuil de tout son avenir, cette princesse, qui ne fut belle ni à dix-huit ans ni à trente ans, a gardé des jours d'épreuve une beauté douloureuse comme si son âme chrétienne transparaissait et illuminait sa large figure aux traits bienveillants. Et cette femme, dont on devine que l'âme est triste jusqu'à la mort, reste pourtant paisible, courageuse dans le malheur. On sent à son regard calme absolument que c'est bien en toute sincérité qu'elle écrivait le 18 juin 1888: « La douleur et la souffrance sont le lot de tous, les cœurs meurtris se trouvent dans les palais aussi bien que dans les chaumières, mais les liens de la fraternité ont plus de force encore *lorsque les cœurs sont unis par la piété et par l'amour, lorsque les âmes s'élèvent vers le ciel en vénérant ce qui est beau et bon.* » L'amour de Dieu la consola des douleurs de ce monde.

Une question se pose encore: Quelle influence exerça-t-elle sur le prince Frédéric? M. Freytag est précis, voici comment il s'exprime: « La soumission et la subordination du prince Frédéric à sa chère femme furent complètes. Cet amour fut ce qu'il y eut de plus grand dans sa vie, ce qui remplit tout son esprit. Elle fut la souveraine de sa jeunesse, la confidente de ses pensées, sa conseillère toutes les fois qu'elle jugeait à propos de l'être. Tracés de jardins, décorations d'intérieur, éducation des enfants, jugements sur les personnes et sur les événements, le prince réglait tout d'après son opinion. Lorsqu'il lui arrivait de ne pas pouvoir la suivre complètement, ou lorsque ses tendances secrètes contrecarraient ses prétentions il était profondément malheureux et mécontent de lui-même. Elle était venue à lui d'une cour plus riche. Comme préférée de son père elle avait reçu avec de rares facultés, avec un esprit prompt à entendre et apte aux philosophiques pensées — une instruction plus vaste, des observations plus nomb[...]ses. Dans les années heureuses, elle travailla avec zèle, ave[...]tience à éveiller dans l'âme de son mari les intérêts qui lui tena[...] au cœur et ce fut d'elle qu'il reçut dans sa manière d'être simp[...]

bienveillante ce qui devint si vivant en lui. Pour lui, ce fut comme s'il avait appris par elle à voir, à sentir, à reconnaître la vérité, à jouir du beau. » Or, parmi ceux qui ont cherché à réfuter l'ouvrage de M. Freytag, M. Alfred Freiherr de Eberstein qui a dans sa réponse des passages à la Veuillot tombe d'accord sur ce point et ajoute citant les paroles de Saint Paul aux Éphésiens: « Ce fut la ruine de cette maison. » Plus équitable et moins patriote, M. Schrader se demande s'il faut s'étonner qu'une femme universellement instruite comme la princesse royale d'Angleterre ait pris une telle influence sur le prince de Prusse en étant à même de partager ses pensées, ses travaux et ses dévoirs. Sans accepter les expressions littérales de M. Freytag, son jugement me paraît, en esprit, selon la nature des choses. D'instruction égale et je crois même supérieure à celle de l'empereur, l'impératrice Frédéric ne cessa de travailler, de réfléchir et sur des sujets de sociologie, d'économie politique, de morale philanthropique, étrangers aux femmes d'Allemagne. Encouragée dans ces travaux par son père, par son ami le baron de Stockmar — celle qui avait l'*intelligence d'un homme* y apporta les rares facultés de son puissant esprit et toujours perspicace, toujours sérieuse elle devina trop bien les raisons et les motifs de la politique allemande. Cherchant à synthétiser par quelques paroles cette intelligence d'élite, voici que me reviennent en mémoire des vers de Gœthe. Ils me semblent définir cette âme sans flatterie aucune, et pourtant les copier ici me paraît le plus grand hommage qu'on puisse rendre à l'impératrice Frédéric:

« Ton large esprit embrasse l'infini, la gloire de l'instant ne t'éblouit pas, la moquerie ne te trouble point, la flatterie délicieuse murmure en vain à ton oreille, ton bon sens reste ferme, ton goût juste, ton jugement sain, ta part est grande parmi les grandes, car jamais tu ne perds conscience de toi-même. »

Il se publie en Allemagne de petits ouvrages souvent fort habiles dans lesquels, sous prétexte de raconter la vie de tel ou tel prince, des auteurs généralement inconnus écrivent de véritables panégyriques.

La *Vie de l'impératrice Frédéric* de Mme Bertha von der Lage e même celle de M. Fédor de Köppen bien qu'utilement docu-
m ..tées toutes deux sont du nombre, je le crains. Au fond, ce sont
c . travaux de propagande politique qui n'ont rien à voir avec l'his-
t re proprement dite. Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire les

pages qui précèdent comprendront que tel n'a point été mon but. J'ai cherché avec l'impartialité de l'histoire moins à raconter qu'à éclaircir la vie d'une princesse anglaise transportée à la cour de Berlin et j'aurais voulu indiquer avec vraisemblance les grandeurs et les faiblesses de cette âme généreuse. Personne ne se rend mieux compte que moi des insuffisances de ce travail. J'espère néanmoins que si ces lignes tombent jamais sous les yeux de S. M. l'impératrice Frédéric, la souveraine intelligente qui a su comprendre tant de choses comprendra du moins le but que je me suis proposé. J'espère aussi qu'elle pardonnera la liberté de pensée d'un étranger qui a cherché à expliquer, ce qui ne veut pas dire qu'il ait bien expliqué et qui n'a pour l'excuser que sa sympathie charmée et que son admiration absolue mais clairvoyante pour celle qui fut certainement la plus grande des impératrices d'Allemagne de ce siècle.

Ernest Tissot.

UN COUP D'ŒIL

SUR LA QUESTION IRLANDAISE[1]

(*Suite*).

Erratum. — Dans la *Revue* du 15 février, page 247, j'ai reculé d'un an la date de la publication du plan de campagne. J'ai été induit en erreur par Collier, *History of the British Empire*, (édit. 1888, page 329, sous l'année 1887). C'est là un exemple de la confiance que l'on peut avoir dans les historiens anglais lorsqu'ils traitent des affaires d'Irlande. En voici un, en effet, qui voit se passer sous ses yeux un fait assez remarquable pour qu'il le juge digne de mention, et qui, cependant, ne peut lui donner sa place légitime. Le plan de campagne a été publié dans le journal *United Ireland*, du 23 octobre 1886, ce qui donne d'autant plus de force aux circonstances qui ont nécessité son adoption, même avant le passage de l'acte de coercition. Voici, sur la difficulté de cette époque, un témoignage qui, certes, ne peut être suspect: le *Times* de Londres du 20 mars 1886 dit: « Ce n'est pas exagérer de dire que le loyer

[1] Voir la livraison du 15 janvier.

Ayant fait de la *Revue Internationale*, ainsi que l'annonçait notre préface du 15 janvier, une tribune ouverte à la discussion de toutes les opinions, nous accordons volontiers l'hospitalité de nos pages à cet article qui nous arrive de Dublin. Suivant ce que nous avons également écrit s notre préface du premier numéro de l'année, nous laissons la responilité de l'article à son auteur qui, bien que ne signant que de ses inies, nous a autorisés à révéler son nom tout entier, si la demande nous était faite.

N. de la Direction.

de 538,000 fermes est pratiquement impossible à recouvrer (*is practically irrecoverable*) par les landlords, ou par le gouvernement anglais, ou même par un gouvernement irlandais. » Lord Salisbury avait, néanmoins, annoncé publiquement sa décision de n'accepter aucune loi qui donnât la faculté de toucher aux loyers. Il lui fallut céder plus tard et présenter le « land act » en août 1887, bien qu'auparavant il fût déterminé à n'en rien faire.

J. A. G. C.

II.

C'est une vérité, aujourd'hui passée en axiome, qu'un gouvernement, pour accomplir ce que je me permettrai d'appeler son apostolat dans la société, est tenu de suivre les règles de la prudence, d'être autant que possible en harmonie avec les peuples dont il dirige les destinées. L'homme d'état ne devrait jamais perdre de vue que son œuvre actuelle est comme un élan qu'il donne aux hommes et aux choses et dont l'avenir gardera les traces; qu'il n'a pas, en outre, le droit de se dire: « après moi le déluge » et de laisser une succession embrouillée, désastreuse peut-être. C'est le devoir de celui qui gouverne de n'avoir en vue que le bien et, conséquemment, de respecter les droits des peuples qui lui sont soumis, de ne pas fermer obstinément l'oreille aux représentations de leurs députés, de ne pas prostituer l'autorité au service de la vengeance, de ne pas se jouer des sentiments et des affections, car pour le peuple, comme pour l'individu, les blessures du cœur sont les plus cruelles.

Est-ce de la sagesse britannique que d'ignorer ces conditions essentielles d'un bon gouvernement, du moins en ce qui concerne l'Irlande, où on a violé avec un flegme vraiment saxon les lois de la prudence, je dirai même de la logique et du sens commun? Est-ce aveuglement volontaire ou obéissance inconsciente à ce Grand Inconnu qui dirige dans le mystère la destinée des empires? Je n'en sais rien, mais l'histoire du gouvernement de l'Irlande par l'Angleterre n'en est pas moins un tissu de fautes et d'erreurs dont la co cition « à perpétuité » des années dernières a été comme le poi culminant, coercition qui serait ridicule si elle n'était désastreu

Fidèle à la méthode de juger l'arbre par ses fruits, je me s

appliqué dans les pages qui vont suivre à m'en tenir aux faits sans me perdre en réflexions qui m'entraîneraient trop loin.

La cause principale des maux de l'Irlande ne date pas d'hier, elle remonte aux siècles lointains de la conquête, alors que le pays soumis n'était considéré que comme une province, alors que l'on imposait aux vaincus la langue et les lois d'Albion, à la pointe de l'épée, alors que le statut de Kilkenny déclarait le mariage entre Anglais et Irlandais un crime de lèse-majesté, alors que, pour tout dire en un mot, on foulait aux pieds les droits et ne tenait aucun compte des opinions des gouvernés. On ne manifeste pas ses sentiments au XIX[e] siècle, comme on les manifestait au XIV[e], mais l'esprit qui pousse à refuser si obstinément de prêter l'oreille au corps compact des représentants de l'Irlande est bien le même que celui qui dictait le statut de Kilkenny. Le but de l'Angleterre a toujours été de gouverner l'Irlande malgré elle et contre elle, but dont les hommes d'état britanniques, jusqu'à Gladstone, ne semblent avoir compris ni la fausseté, ni le danger. Macaulay lui-même, le grand historien, dans son *Essai sur Milton* déclare avec une cynique franchise « qu'une partie de l'empire, l'Irlande, était dans cette position malheureuse, à savoir, que sa misère était nécessaire à notre bonheur et son esclavage à notre liberté » *(its misery was necessary to our happiness and its slavery to our freedom)*. L'Irlandais n'a plus de droits dans le monde, dès qu'il coudoie l'Anglais et gêne quelque peu ses mouvements ou ses plaisirs.

Pour obtenir ce qu'ils désiraient, les chefs de l'empire britannique ont dû recourir, aujourd'hui plus que jamais, à la force brutale et établir un gouvernement de police, un de ces gouvernements dont Lamennais a dit qu' « ils noient dans leur boue la conscience du peuple. » Ici la police dépend directement du pouvoir exécutif, c'est lui qui dirige tout, qui distribue les affaires, qui récompense les serviteurs dévoués. C'est donc sur lui directement que retombe la responsabilité de la position actuelle; et, en effet, M. Balfour est incapable désormais de cacher au parlement son amour paternel pour ses œuvres; on a remarqué qu'il affecte, depuis un certain temps, l'emploi du pronom possessif de la première personne lorsqu'il parle de son gouvernement de l'Irlande. « Ils sont beaux, nos enfants! »

Quelque étrange que cette assertion puisse d'abord paraître, j'espère que ce que je vais dire la rendra évidente. Le bâton du *policeman* et les quatre murs d'une cellule, voilà l'instrument gouver-

nemental en Irlande. On a permis, on a protégé tous les excès de la police. Lors de l'enquête tenue touchant les cadavres des victimes du massacre de Mitchelstown le jury a prononcé un verdict de meurtre volontaire et a critiqué la manière d'agir de certains officiers et hommes de police. Ce verdict donné par douze hommes assermentés, n'a pas été respecté; un *nolle prosequi* a été prononcé en faveur des incriminés et le sang innocent crie encore vengeance. Les procédures ont été conduites d'une manière si impudente que Gladstone lui-même a dit que le mot d'ordre de tout Irlandais devait être: «Souvenez-vous de Mitchelstown! *Remember Mitchelstown!*»

Cette protection accordée à la police en tout et partout a rendu ces gens d'une intolérance insupportable. Le seul fait qu'une personne se tient à une foire, par exemple, près du bétail « boycotté, » ébauche un geste ou un mouvement de paupière ou un « sourire narquois » en présence de ces gardiens de la paix, suffit pour être traîné en prison comme un criminel ordinaire. Voici quelques cas qui donneront une idée de ce qu'on entend par *justice.*

L'inspecteur de police de district Barry, accuse à Dungarvon (comté de Waterford) un nommé Feely de « boycotting. » — Remarquez que c'est la police qui faisait les poursuites et que cette procédure se passa sous la loi ordinaire. — Or, il avait été prouvé que Feely avait été évincé de sa demeure et qu'un nommé Walsh en avait pris possession sous la protection de la police. Ce dernier avait amené à la foire de Dungarvon un certain nombre de bestiaux. Feely se place près de lui: deux acheteurs s'avancent; sans bouger de sa place, Feely leur fait un signe, puis parle à l'un d'eux, sans que Walsh puisse saisir un seul mot. Les deux acheteurs s'en vont. Là-dessus, Walsh lève son bâton pour enjoindre à Feely de s'en aller, mais celui-ci répond qu'il restera là où il est. Walsh ne put vendre son bétail. — Sentence: Feely doit fournir des cautions comme garantie de sa bonne conduite pendant douze mois ou subir un mois d'emprisonnement, conformément au statut d'Édouard III.

Quelque chose de plus caractéristique encore. A Carrick-on-Suir, MM. J. Nugent et E. Norris furent conduits devant une cour en vertu de « l'acte de coercition » comme accusés de faire partie d'une « conspiration avec certaines personnes inconnues, dans le but d' duire certaines personnes inconnues (*sic*) à ne point faire d'affair avec un nommé Édouard Davis de Carrick-on-Suir. » Davis dépo qu'il avait pourvu à ses intérêts sans être intimidé par personı

qu'un constable s'était approché de lui et, en lui montrant du doigt MM. Nugent et Norris (les accusés), lui avait demandé s'il ne leur avait rien vu faire, et qu'il avait répondu négativement. Un constable nommé Maguire, fut interrogé et il déclara qu'il n'avait pas remarqué que les accusés eussent engagé qui que ce fût à ne point avoir de rapports avec Davis, mais qu'ils avaient regardé ce dernier et avaient enfin souri en le regardant. L'avocat défenseur interrogea alors le témoin. Celui-ci définit un sourire un « geste; » mais, en présence de l'hilarité de l'auditoire, il se reprit et déclara gravement qu' « un sourire est un sourire. » Pressé de près par son interlocuteur, il dit que le sourire « ne ressemblait ni à ceux qui sont causés par une plaisanterie, ni à un sourire menaçant; c'était un sourire narquois, — *a humbugging sort of a smile,* — presque identique à celui qui errait en ce moment sur les lèvres de l'avocat qui l'avait interpellé. » L'avocat de la couronne s'efforça de démontrer que c'était « un cas très grave d'intimidation » et demanda un ajournement au 14 octobre, afin de produire d'autres preuves. Le 14 octobre (1889) les accusés furent amenés à la barre et leur cause fut encore ajournée; finalement, trois mois après les premières poursuites, l'avocat de la couronne annonça que cette accusation était abandonnée à cause d'une difficulté technique — *in consequence of a technical difficulty.*

Je demande pardon au lecteur de m'être étendu si longtemps sur cette affaire, mais comme je n'aime pas à être taxé d'exagération, je tiens à rapporter les faits dans toute leur crudité. Lorsque j'ai affirmé que la politique de nos gouvernants était une politique brutale d'exaspération, je n'énonçais qu'un fait. Que dire d'un gouvernement qui permet, qui encourage de tels procédés, d'un avocat de la couronne qui proclame le cas cité plus haut « un cas très grave d'intimidation, » d'une justice qui traîne trois fois devant son tribunal deux des principaux citoyens d'une ville sous une imputation plus que ridicule, qui les tient trois mois sous le coup des menaces des enquêtes, sans compter les autres désagréments et qui, en dernière analyse, ne pouvant condamner, lâche sa proie, prétextant la difficulté de résoudre une question technique?

Mais il y a plus.

Au moment même où j'écris (22 février) la ville de Newbridge, comté de Kildare, est littéralement en état de siège. Des évictions en masse doivent avoir lieu bientôt à une place voisine, Clongorey, où les fermiers travaillaient à s'élever des demeures provisoires,

lorsqu'un magistrat, le colonel William Forbes, déclara, le 14 février, cette action illégale, mais les travaux n'en continuèrent pas moins. Le 19 février, quatorze hommes furent arrêtés pendant qu'ils travaillaient à ces demeures sur une terre en possession d'un fermier et amenés, les menottes au poing, à Newbridge. « Le lendemain, — je traduis le rapport du *Daily News*, de Londres, — cent hommes de police, sous les ordres de l'inspecteur du district Locke, marchèrent en aide de Newbridge à Clongorey et entrèrent dans la cour de M. Daniel Kelly avec les baïonnettes en avant. On leur ferma la maison, mais la police en fit le siège croyant que les travailleurs qui avaient été engagés à la construction des demeures provisoires étaient à l'intérieur. Dans l'après-midi, sous la direction de M. V. Fitzgerald, magistrat résident, — c'est le nom que l'on donne aux magistrats nommés sous l'acte de coercition, — on attaqua avec des pinces de fer la porte de la maison qui céda bientôt et dix-huit personnes furent arrêtées, liées et conduites à pied à Newbridge. » Quelle autorité avait la police pour agir de la sorte? En vertu de quelle loi viole-t-on sans mandat le sanctuaire de la famille? Depuis quand une arrestation sans mandat d'amener est-elle légale? Sur le sol anglais une telle action ne serait pas tolérée. Et cependant, ce sont les descendants de ces hommes qui ont arraché à leurs rois la *Magna Charta* et l'*Habeas Corpus* qui protègent et qui encouragent aujourd'hui en Irlande la violation flagrante de ces mêmes droits!

En arrivant à Newbridge, les hommes de police, au lieu de prendre le chemin direct de leurs baraques, promenèrent leurs prisonniers par toutes les rues principales. Une foule s'assembla en peu de temps et comme il y en eut qui furent assez imprudents pour siffler ces gardiens de la loi et de l'ordre, ce fut le signal d'une bastonnade générale. Un blessé s'était arrêté un instant pour arrêter l'effusion de son sang, lorsqu'un *policeman* fondit sur lui, le sabre à la main, et menaça de l'en frapper s'il n'avançait. L'avocat des accusés ne put les voir. Le lendemain matin, le magistrat, M. Vesey Fitzgerald, arriva à Newbridge. Le premier soin de la police fut de vider les rues: conseillers municipaux, marchands, artisans, tout le monde était frappé, sans distinction; même un employé du télégraphe qui courait consigner une dépêche n'échap pas aux coups. Tout trafic, on le comprend, était suspendu. A de heures de l'après-midi, l'inspecteur Locke partit pour une troisiè expédition à Clongorey. Pendant ce temps, la milice accourai

Newbridge et deux cents dragons entraient dans la ville dont ils occupèrent toutes les issues et les points importants, sabre au poing et carabine chargée. Il ne fut permis à personne d'entrer ou de sortir. Les soldats refusèrent même le passage des ponts à un convoi funèbre et les voitures furent contraintes de passer à gué.

Arrivés à Clongorey, les hommes de police allèrent directement aux demeures provisoires où l'ouvrage se continuait et arrêtèrent quelques personnes. Le curé, M. l'abbé Kinsella, qui était présent, saisit une scie et commença à scier une pièce de bois en disant que « si ses paroissiens devaient aller en prison, la place du prêtre était à leur côté, que légalement ou non il était résolu à défendre et à aider son peuple dans sa misère, et qu'il l'engageait à continuer l'érection de ces demeures. » Il fut immédiatement arrêté et amené à Newbridge. M. l'avocat Hurley, qui avait reçu l'instruction de défendre le rév. M. Kinsella, ne fut admis à l'audience de la cour que lorsque la dernière déposition avait été faite; il demanda l'admission d'un représentant de la presse, le juge refusa, mais vers la fin de la séance un reporter fut admis.

Voici l'accusation portée contre le rév. M. Kinsella. Je donne le texte en marge, afin que ceux de mes lecteurs qui savent l'anglais ne perdent rien de sa saveur: [1] « Que le défendeur, le 21 février 1890, s'est assemblé avec d'autres personnes sur les possessions de Mary Kelly, Clongorey, dans le dessein et avec l'intention de procéder à l'exécution de certains travaux, savoir, l'élargissement de certains hangars, la continuation de cet ouvrage ayant été défendue par un ordre donné par l'honorable William Forbes, en date du 14 février 1890; et que là il s'est assemblé avec d'autres personnes dans le dessein de continuer ce travail, et en contravention à l'ordre du juge susnommé, et que le défendeur est une personne dangereuse, et que les actes du défendeur tendent directement à trou-

---

[1] That the defendant, on the 21st february 1890, did with others assemble on the premises of Mary Kelly, Clongorey, for the purpose, and with the intention of proceeding with certain works, to wit, the enlargement of certain outhouses, the continuance of said work having been prohibited by a precept granted by the Hon. William Forbes, dated 14th february 1890, and there did assemble with others for the purpose of proceeding with the said work in defiance, and in contravention of the precept of the justice aforesaid, and that the defendant is a dangerous person, and that the acts of defendant directly tend to cause a breach of the public peace, and to incite others to a violation of the law.

bler l'ordre public et à inciter d'autres personnes à violer la loi.» Sentence: deux mois d'emprisonnement dans la prison de Kilkenny. Une troupe de dragons et de *policemen* le conduisirent à la gare du chemin de fer, et les applaudissements de la foule à l'adresse du révérend prisonnier donnèrent un prétexte à une nouvelle bastonnade de la part de la police, qui couronna cette journée si bien remplie.

Dix-sept des prisonniers furent condamnés en même temps que l'abbé Kinsella à divers termes d'emprisonnement.

Jeudi, 27 février, quinze autres personnes furent citées devant MM. Mc Sheehy et Bowlby, magistrats résidents, accusées d'avoir désobéi à l'ordre du colonel Forbes. Les magistrats déclarèrent que cet ordre n'était pas valable, parce qu'il n'avait pas été promulgué comme l'exigeait un acte du parlement, et, en conséquence, prononcèrent une ordonnance de non-lieu.

Quelques instants après, les magistrats déclarèrent la cour dûment constituée selon l'acte de coercition, le colonel Bowlby étant le magistrat « du savoir légal duquel le lord lieutenant est satisfait, » comme l'a voulu le parlement. Seize personnes étaient accusées d'avoir participé à une assemblée illégale à Clongorey, c'étaient des ouvriers qui avaient travaillé nonobstant l'ordre du colonel Forbes. Trois des prisonniers qui venaient d'être absous furent de nouveau amenés devant le tribunal. Les magistrats, après une heure de consultation, ne purent s'entendre et les prisonniers furent rendus à la liberté.

Maintenant que les poursuites au sujet de l'ordre susdit ont été déclarées illégales, même par deux magistrats résidents, maintenant qu'on a émis une sentence de non-lieu en faveur de vingt-sept accusés, ouvrira-t-on les portes de la prison à l'abbé Kinsella et aux dix-sept autres inculpés sur lesquels, dans l'aveuglement de la première colère, on a passé condamnation?

D'après les statistiques fournies au parlement par le secrétaire en chef pour l'Irlande, M. Balfour, « concernant les procédures judiciaires sous l'« acte des crimes (Irlande) 1887, » du 30 novembre 1888 au 31 janvier 1890 neuf cent soixante-dix-neuf personnes ont été poursuivies, six cent quatre-vingt-dix-neuf condamnées, deux cent quatre-vingts acquittées. Il y a eu deux cent vingt-six appels, cent quatorze sentences confirmées, cinquante-trois réduites, seize annulées et quarante-trois cas pendants. » (*Débats parlementaires,* séance du 21 février 1890). Voilà l'œuvre de quatorze

mois; les chiffres sont officiels, j'ai cité textuellement les paroles de M. Balfour.

J'ai constaté de mes propres yeux quatre-vingt-sept sentences par suite de l'acte de coercition, durant le mois de janvier 1890, et je ne suis pas certain que ce soit tout. Elles se répartissent comme suit:

1° pour *Assemblée illégale.* — Soixante-six, dont quarante et une pour avoir allumé des feux de joie lors de la mise en liberté de W. O'Brien en décembre dernier et autres occasions semblables, et vingt-cinq pour avoir tenu une assemblée défendue par proclamation lors de l'anniversaire des « Martyrs de Manchester. » Sentences qui pour les premiers varient de sept jours à un mois et pour les derniers sont de six semaines chacun.

2° pour *Intimidation.* — Treize sentences variant de un à neuf mois presque toutes portant les travaux forcés. Un de ces cas mérite une mention spéciale. A Tipperay, le 20 janvier au soir, un jeune homme du nom de Ryan entra dans le magasin de sa cousine, une dame Shaw, et y trouvant des hommes de police lui dit: « — Comment, madame Shaw, vous faites des affaires avec la police! » Elle répondit affirmativement. « — C'est bien, dit-il; mais si vous continuez nous ne ferons plus d'affaires ici. » Et il sortit, mais un constable l'empoigna sur le seuil. Devant le tribunal, composé des magistrats résidents Fitzgerald et Waring, M. Shaw nia que sa femme eût été intimidée, et dit que son cousin « ne lui avait pas parlé d'un ton courroucé, mais plutôt pour lui donner un avertissement. » Le président du tribunal, après avoir fait une charge à fond sur l'esprit du peuple de Tipperay, annonça qu'il était « résolu à donner un exemple » (*sic*). Sentence: « Six mois d'emprisonnement avec travaux forcés, à l'expiration desquels le criminel devra fournir des cautions pour une période de douze mois, faute de quoi il subira six autres mois d'emprisonnement. »

3° pour *Résistance à la police.* — Trois sentences variant de un à neuf mois avec travaux forcés.

4° pour *Reprise de possession.* — Trois sentences également. Il s'agit de John Coleman, de sa femme et de leur bébé qui sont retournés à la maison d'où ils ont été évincés. L'homme a été condamné à quatre mois d'emprisonnement avec travaux forcés, la femme et le *bébé* à un mois d'emprisonnement *chacun!* (A Ballymote, comté de Sligo, le 23 janvier 1890. Magistrats, MM. Henn et Peel).

5° pour *Délits de presse.* — Trois sentences aussi. Deux éditeurs ont été condamnés: l'un à neuf mois d'emprisonnement, l'autre à quatre mois avec travaux forcés; un sous-éditeur s'est vu infliger deux mois avec travaux forcés. [1]

Voilà le résultat de quatre-vingt-dix années d'union intime avec l'Angleterre, voilà ce que l'on appelle le triomphe d'une politique habile et résolue. Lorsque ceux qui détiennent le pouvoir, lorsque les chefs d'un grand empire, sanctionnent et protègent à la face de l'univers un tel état de choses, ne nous est-il pas permis à nous spectateurs ou victimes, d'y voir cet aveuglement final dont parle le poète: *Quos Deus perdere vult dementat?* N'est-il pas permis à ces prêtres, à ces journalistes, à ces paysans que l'on enferme entre quatre murs pour six ou douze mois, que l'on parque avec la plus vile canaille pour des crimes inventés par un acte du

---

[1] Voici quelques extraits de la « List of cases tried under the Criminal law and procedure (Ireland) act 1887. » 3 sept. 1888 à janvier 1890:

Waterford, 15 novembre 1889. *Accusé:* C. P. Redmond. *Magistrats:* MM. Irwin et Considine. *Accusation:* Intimidation. *Sentence:* Deux mois d'emprisonnement.

Fermoy, Co. Cork, 18 novembre 1889. *Accusé:* M. Greany. *Magistrats:* Colonel Hutchison et H. Turner. *Accusation:* Intimidation. *Sentence:* Deux mois d'emprisonnement.

Crossmaghen, Co. Armagh, 29 novembre 1889. *Accusé:* G. McCormack et sa femme. *Magistrats:* Palmer et Hunter. *Accusation:* Chant dans les rues d'une ballade intitulée: « Quand les landlords seront partis. » *Sentence:* Trois mois chacun.

Waterford, 3 décembre 1889. *Accusé:* C. P. Redmond (seconde fois). *Magistrats:* Irwin et Considine. *Accusation:* Intimidation. *Sentence:* Deux mois.

Tipperay, 6 décembre 1889. *Accusé:* J. Cullinane. *Magistrats:* Major Irwin et colonel Caddell. *Accusation:* Assemblée illégale. *Sentence:* Six semaines.

Conna, Co. Cork. 6 décembre 1889. *Accusés:* J. Cahiel, P. Donovan. *Magistrats:* Colonel Loughbourne, colonel Desbarres et M. Braddel. *Accusation:* Avoir crié dans des cornes (blowing horns). *Sentences:* Quatre mois chacun sur refus de fournir caution conformément au statut d'Edouard III.

Dungarvon, Co. Waterford, 22 décembre 1889. *Accusé:* P. Power. *Magistrats:* Considine et Lynch. *Accusation:* Conspiration. *Sent*[illegible] Trois mois avec travaux forcés.

Les neuf cent soixante-dix-neuf procès constatés par M. Balfour [illegible] tous de cette espèce et les six cent quatre-vingt-dix-neuf sente[illegible] ses magistrats également.

parlement, d'aller plus loin et de se demander si l'on ne veut pas amener une crise, une de ces crises sanglantes qui marquent d'un cadavre et d'un échafaud les étapes de l'Irlande dans le chemin des siècles? On ne s'y est pas pris autrement par le passé. Pourquoi a-t-on contraint l'autorité à s'avilir ainsi? Que signifie ce manteau d'infamie dont on a couvert la justice lors de l'institution de ces juges spéciaux, dont au moins les deux tiers n'ont jamais étudié le droit,[1] amovibles à volonté et qui ne peuvent espérer de faveurs ou de promotions que s'ils font la besogne pour laquelle ils ont été créés? Pourquoi cet effort continu pour inspirer au peuple une haine invétérée pour la loi et pour l'ordre, en décorant de ces noms vénérables ces amas de boue et de sang que l'on proclame les piliers de la société en Irlande?

Certes, la puissance de l'espérance est immense, puisqu'elle a pu maintenir un peuple aussi excitable que le peuple irlandais calme au milieu de telles provocations. Et que n'a-t-on pas fait pour la détruire cette espérance qui conjure le danger d'un conflit désespéré! Que n'a-t-on pas fait pour démolir le crédit des partisans de l'agitation légale de P. O'Connell à Parnell! pour ruiner l'autorité salutaire du prêtre sur son troupeau, sans s'apercevoir que l'on voulait faire disparaître la seule chose qui maintînt l'ordre! Lorsqu'on veut fonder une société, faut-il détériorer ou briser tous les matériaux? Lorsqu'on veut planter un arbre, faut-il empoisonner ses racines?

Comme je veux voir dans le gouvernement quelque chose de plus noble et de plus utile à la société que la tyrannie brutale dont les Irlandais l'accusent, on me permettra de souhaiter l'avènement au pouvoir de quelqu'un qui ait un autre idéal que la police du bâton, un autre remède pour des outrages sept fois séculaires qu'un acte de coercition répété de parlement en parlement[2] et qui rappelle des charlatans d'autrefois: saignée et eau chaude.

---

[1] Un coup d'œil sur la liste des cas cités ci-contre (note), fera voir proportion des titres militaires. Ces cas étant pris au hasard ne peuvent toutefois donner une idée exacte de la proportion des militaires qui entrent dans cette magistrature, mais ils en font partie dans une proportion des deux tiers au moins.

[2] Voici une liste, avec leurs dates et leurs titres officiels des diffé-

III.

Pour assurer l'action parfaite d'un gouvernement d'exception, il fallait une justice qui pût lui prêter main-forte à l'occasion; il fallait des magistrats qui ne reculassent devant rien pour satisfaire

---

rents actes suspendant totalement ou en partie la loi ordinaire en Irlande, depuis l'Union. Quand avons-nous pu respirer?

1800 to 1805. Habeas Corpus Suspension.
Seven Coercion Acts.
1807. 1st February, Coercion Act.
Habeas Corpus Suspension.
2nd August, Insurrection Act.
1808-1809. Habeas Corpus Suspension.
1814 to 1816. Habeas Corpus Suspension.
Insurrection Act.
1817. Habeas Corpus Suspension.
One Coercion Act.
1822 to 1830. Habeas Corpus Suspension.
Two Coercion Acts in 1822 and one in 1823.
1830. Importation of Arms Act.
1831. Whiteboy Act.
1831. Stanley's Arms Act.
1832. Arms and Gunpowder Act.
1833. Suppression of Disturbance.
1833. Change of Venue Act.
1834. Disturbances Amendment and Continuance.
1834. Arms and Gunpowder Act.
1835. Public Peace Act.
1836. Another Arms Act.
1838. Another Arms Act.
1839. Unlawful Oaths Act.
1840. Another Arms Act.
1841. Outrages Act.
1841. Another Arms Act.
1843. Another Arms Act.
1843. Act Consolidating all Previous Coercion Acts.
1844. Unlawful Oaths Act.
1845. Additional Constables near Public Works Act.
1845. Unlawful Oaths Act.
1846. Constabulary Enlargement.
1847. Crime and Outrage Act.
1848. Treason Amendment Act.
1848. Removal of Arms Act.
1848. Suspension of Habeas Corpus.
1848. Another Oaths Act.
1849. Suspension of Habeas Corpus.
1850. Crime and Outrage Act.
1851. Unlawful Oaths Act.
1853. Crime and Outrage Act.
1854. Crime and Outrage Act.
1855. Crime and Outrage Act.
1856. Peace Preservation Act.
1858. Peace Preservation Act.
1860. Peace Preservation Act.
1862. Peace Preservation Act.
1862. Unlawful Oaths Act
1865. Peace Preservation Act.
1866. Suspension of Habeas Corpus Act (August).
1866. Suspension of Habeas Corpus.
1867. Suspension of Habeas Corpus.
1868. Suspension of Habeas Corpus.
1870. Peace Preservation Act.
1871. Protection of Life and Property.
1871. Peace Preservation Con.
1873. Peace Preservation Act.
1875. Peace Preservation Act.
1875. Unlawful Oaths Act.
1881 to 1882. Peace Preservation Act (suspending Habeas Corpus).
1881 to 1886. Arms Act.
1882 to 1885. Crimes Act.
1886 to 1887. Arms Act.
1887. Criminal Law and Procedure Act.*

* Notre acte de coercition d'aujourd'hui qui est illimité quant au temps et qui sera la loi ordinaire du pays selon le bon plaisir du parlement de Westminster.

leurs maîtres, de ces magistrats « dont le métier est d'expédier les accusés comme le bourreau les condamnés. » Dieu merci! on n'aurait pu trouver des hommes de cette espèce parmi des Irlandais. Les auteurs de l'acte de coercition le savaient bien, et avec une logique infernale ils ont créé cette magistrature d'un jour — que l'on paye le soir pour la besogne faite, — ces juges que l'on renvoie à l'armée ou à l'obscurité d'où ils ont été tirés, dès qu'ils ne fonctionnent plus à souhait, ces « amovibles, » *Removables,* comme on les appelle en Irlande.

Il fallait que la « loi » fût au niveau de l' « ordre, » la cour au niveau du bureau de police. La tentative a pleinement réussi.

Un nom qui occupe une place proéminente dans cette armée « légale, » est celui du capitaine Segrave. Son zèle pour la justice définie par l'acte de coercition était immense : il envoyait en prison prêtres, députés, journalistes et paysans, et ne manquait jamais l'occasion de leur faire une lecture sur la grande immoralité dont ils se rendaient coupables en ne respectant pas l'autorité et les ordres des magistrats ; ce fut même lui qui présida à la fusillade de Mitchelstown. Un jour, le Dr Tanner, M. P., demanda, lors d'une séance du parlement, au secrétaire en chef pour l'Irlande s'il savait que ce capitaine Segrave avait été renvoyé de l'armée du Cap, pour fraudes dans l'administration des affaires de sa compagnie, et pour s'être approprié une somme d'argent qu'un soldat lui avait confiée afin qu'il la remît à sa mère. Le gouvernement prétendit n'en rien savoir, mais, vu la gravité de l'accusation, donna l'assurance au Dr Tanner qu'il allait demander des informations aux autorités militaires du Cap.

Lors de la dernière session, M. Balfour annonça qu'il avait été officiellement informé de la vérité des allégations du Dr Tanner, que le capitaine Segrave *avait envoyé sa démission* comme magistrat résident et *qu'elle avait été acceptée.* (Cf. *Hansard,* n. 333 à 339, session 1889). Qu'on nous permette une réflexion : Que faut-il penser de l'ignorance où se trouvait le bureau de la guerre à Londres touchant la conduite de ce capitaine et son renvoi de l'armée du Cap ?

La majorité de ces magistrats se compose de capitaines, colonels, lieutenant-colonels, etc., qui ont passé la plus grande partie de leur vie à guerroyer aux Indes ou au Cap. On les a hissés sur le siège judiciaire irlandais en assurant le monde qu'ils étaient des hommes « dont la science juridique satisfaisait le lord-lieutenant » — *being*

persons of the sufficiency of whose legal knowledge the lord-lieutenant is satisfied. — Inutile de dire que le lord-lieutenant se contente de peu. L'obéissance et l'élasticité nécessaire pour soumettre les Irlandais à la « loi » passent avant les connaissances du droit.

Aux assises de janvier (1890) à Waterford, le juge Waters de la cour de comté, avait devant lui trois appels contre des sentences infligées par des magistrats résidents. Ces sentences furent cassées toutes trois. Deux concernaient des délits de presse. L'accusation qui avait motivé une de ces dernières était ainsi conçue.... « pour s'être servi envers Thomas Laurence de paroles calculées et tendant à lui faire injure.... etc. » Le juge Waters, en rendant ce jugement, s'exprima ainsi : « Ce cas présente au moins deux grandes difficultés. La première est de savoir si la phrase « se servir de paroles envers une personne » peut inclure la publication de matière imprimée, car il s'agit ici de l'application d'un statut pénal qui doit être entendu strictement. La seconde regarde plus particulièrement les responsabilités de la presse.... il faut distinguer entre un article de rédaction et un article de chronique.... J'en suis venu à la conclusion que l'accusé n'a publié les paragraphes incriminés que dans le but d'apprendre à ses lecteurs un fait qui pourrait les intéresser, et j'émets en conséquence une ordonnance de non-lieu. »

Nos magistrats résidents ne s'étaient pas rendu compte de l'absurdité dans laquelle ils étaient tombés en confondant la parole avec l'écriture et sur l'accusation magique d' « intimidation, » ils avaient condamné sans sourciller.

La loi ordinaire elle-même a subi le contre-coup de cette débandade générale. Non content d'avoir complètement aboli le jury dans les tribunaux sous l'acte de coercition, on a fait tout ce qui était possible pour rendre presque partout nulle et dérisoire cette institution qui donne à l'accusé le droit d'être jugé par ses pairs. D'après l'acte des jurys : « Toutes les personnes qualifiées à cet effet, sont portées sur la liste de ceux que l'on peut choisir pour remplir l'office de juré. Leurs noms sont strictement placés par ordre alphabétique ou ordre de dictionnaire. Quand une liste de jurés doit être formée, c'est le devoir de l'officier de la cour prendre un nom sous chaque lettre de l'alphabet, en suivant strict ment l'ordre alphabétique, jusqu'à ce que tous les noms d'une ces lettres soient épuisés : on ignore alors les lettres épuisées

on forme les listes des noms avec les autres lettres. » (Lord O'Hagan's Jury Act). Lors de la formation d'un jury, la loi donne à l'accusé le droit de refuser six des noms proposés pour juger sa cause; le privilège de la couronne d'ordonner aux jurés: « stand by, » c'est-à-dire de les empêcher de faire partie du jury, auquel telle ou telle cause sera soumise, est illimité.

Il y a donc deux moyens pour la couronne d'obtenir en réalité un jury qui puisse lui donner le verdict qu'elle désire : 1° La violation de l'ordre alphabétique tel que l'établit l'« act » de lord O'Hagan ; 2° l'exercice illimité de son privilège d'exclusion.

En soi, la violation de l'ordre alphabétique n'est pas un bien grand mal; mais ici, en Irlande, certains noms sont connus comme « noms catholiques, » certains autres sont portés par des familles dont les tendances politiques ne sont pas un mystère; et, fait remarquable, c'est que l'on passe volontiers par-dessus les lettres qui renferment ce que je me permettrai d'appeler ces noms génériques; on ignore souvent les D, les Mac, les M.[1] Lors de la formation d'une liste générale de jurés pour le comté de Dublin, en février 1887, si l'on avait agi conformément à la loi, la proportion aurait été de cent cinquante catholiques pour cent protestants, mais l'ostracisme judicieux de certaines lettres obtint le résultat contraire. D'ailleurs, dans une procédure pour violation de la loi, n'est-il pas au moins convenable que ceux qui poursuivent commencent eux-mêmes par se conformer à la loi?

Mais un autre instrument bien plus dangereux, un instrument outrageant et tyrannique, c'est l'exercice illimité du privilège d'exclusion; on jette l'injure, en présence des tribunaux, à toute une société, à toute une religion. Lorsqu'on refuse systématiquement aux catholiques l'admission dans le jury, ne leur dit-on pas: « Vous êtes indignes d'être crus sur votre serment, la religion que vous professez ne vous en enseigne pas le respect, vous êtes incapables de rendre justice à cet accusé qui est là devant vous, ou de venger la société attaquée par un criminel? »

Sur la liste générale des jurés du comté de Sligo, il y avait deux cent quatre-vingt-seize catholiques et deux cent soixante-quatorze

---

[1] Je ne veux pas dire par là que tous les noms renfermés sous ces lettres soient des noms de catholiques, mais certainement la grande majorité le sont.

protestants, pour une population où il y a neuf catholiques pour un protestant. Voici le résultat de la formation de six jurys :

Jury	Exclus par la couronne		Par l'accusé	Jury constitué	
1er. . . .	C.[1] 12	P. 5	6	C. 2	P. 10
2e. . . .	» 12	» 0	6	» 0	» 12
3e. . . .	» 25	» 5	6	» 1	» 11
4e. . . .	» 9	» 0	6	» 3	» 9
5e. . . .	» 9	» 3	6	» 0	» 12
6e. . . .	» 16	» 0	6	» 6	» 6
	83	13	36	12	60

Ainsi la couronne a exercé son privilège d'exclusion contre quatre-vingt-seize jurés, les accusés ont pu en refuser trente-six et sur une liste de jurés où les catholiques étaient en majorité, on a trouvé moyen d'obtenir une proportion de soixante protestants pour douze catholiques. Il est bon de remarquer que parmi les catholiques exclus par la couronne se trouvaient un ex-maire de Sligo et plusieurs magistrats, et parmi les protestants qui ont été l'objet de la même mesure il y avait des magistrats à tendance politique libérale.

Clergé, peuple, catholiques et protestants, tous ont protesté contre cette attaque honteuse. « Nous soussignés, évêques et prêtres du comté de Sligo, nous considérons de notre devoir de nous joindre aux jurés catholiques de notre comté en protestant contre l'insulte calomniatrice qu'ils ont eu à essuyer de la part des représentants de la couronne lors des dernières assises d'hiver.... Tout en protestant contre cette indignité commise contre notre église et contre les membres respectables de notre troupeau, nous considérons aussi de notre devoir de dire que, d'après l'opinion générale, le but des représentants de la couronne, dans le choix des jurés et dans les manipulations des listes du jury, était d'assurer la conviction des accusés, et qu'on a rejeté les catholiques, parce qu'on ne voyait aucun moyen de les amener à donner un verdict de culpabilité là où ils n'en voyaient aucune. Une telle conduite de la part des officiers de la couronne, autorisée et dirigée par la couronne elle-même est tout simplement un scandale monstrueux.... Nous déclarons qu'aussi longtemps que ces violations haineuses de la justice naturelle seront fomentées ou même tolérées par la co ronne, il ne peut y avoir de respect sincère pour la loi ni p

[1] C. = catholiques et P. = protestants.

ceux qui l'administrent, et que de tels procédés produisent et propagent un esprit de mécontentement. » Après un appel au parlement suivent les signatures de l'évêque d'Elphin, de l'évêque de Killala, de l'évêque d'Achonry et cinquante-trois prêtres.

Qu'en pensaient les jurés protestants eux-mêmes?

« .... Partageant la juste indignation des jurés catholiques...., nous voulons manifester le mécontentement avec lequel nous avons été témoins, non seulement aux dernières assises, mais aux assises ordinaires et aux sessions quaternaires, de l'exclusion systématique des jurés catholiques de toutes les causes où la couronne était anxieuse d'obtenir un verdict contre l'accusé.... Nous protestons contre l'imputation jetée ainsi indirectement sur nous. Nous déplorons l'emploi de telles méthodes dans l'administration de la loi et de la justice dans notre patrie. » Suivent les signatures de cinquante-deux jurés non-catholiques.

Mais on me dira peut-être que tout ceci est de l'histoire ancienne, cette manipulation de jurys datant des assises d'hiver du comté de Sligo, 1887.

Voici quelque chose qui certes ne perd rien pour être plus moderne. Pour l'intelligence complète de ce qui va suivre, il est nécessaire de remonter à la cause.

Un dimanche, le 3 février 1889, un détachement de police, sous les ordres de l'inspecteur Martin, entoura l'église de Gweedore, comté de Donegal, pendant le service divin, et lorsque le prêtre sortit, l'inspecteur l'arrêta au milieu de son peuple presque sur les marches de l'autel. Pourquoi avoir choisi ce jour, cette heure et ce lieu? Martin, craignant que sa provocation ne produisît des résultats désastreux en enflammant le sang celtique des paysans du nord, dégaîna son sabre et le leva sur la tête du prisonnier; quelqu'un, du milieu de la foule excitée, cria: « Ils vont tuer le prêtre! » Un coup de bâton étendit l'imprudent inspecteur roide mort.

Dix-sept personnes, y compris le curé, le rev. J. McFadden, furent citées devant les tribunaux sous l'accusation de meurtre. Les prisonniers furent jugés à Maryborough, comté de Queen, loin de l-ur contrée, dans un pays dont plusieurs ne comprenaient même] .s la langue, car leur langage est le celtique. Le procureur-{ ›néral d'alors, M. Peter O'Brien, conduisit la cause de la cou-ı nne. Le premier prisonnier amené à la barre se nommait Wil-] ım Coll. Inutile de dire que tous les prisonniers étaient ca-

tholiques. Le procureur-général ordonna à tous les catholiques « stand by » *et composa exclusivement le jury de protestants.* Malgré cela, ce jury déclara que le meurtre de l'inspecteur Martin n'était pas un meurtre volontaire (*murder*), mais un meurtre involontaire (*manslaughter*) à cause de la provocation et d'autres circonstances atténuantes. On forma alors le jury qui devait juger le deuxième prisonnier: dix protestants, un quaker, un catholique. Les jurés catholiques exclus protestèrent à l'audience contre l'injure qui leur était faite; le juge leur imposa silence, et chaque fois qu'un juré protestait contre la conduite éhontée du procureur-général, il infligeait une amende de 20 liv. st. Le deuxième prisonnier fut acquitté parce que la couronne *ne put prouver qu'il était dans la foule* lors du meurtre. L'avocat des accusés, voyant que le procureur général était décidé à exercer jusqu'au bout son privilège illimité d'exclusion et craignant qu'il ne parvînt enfin à former un jury qui pût donner à la couronne un verdict affirmatif, résolut de sauver au moins la vie de ses clients. D'après son conseil, cinq des accusés s'avouèrent coupables d' « homicide involontaire » et les autres de résistance à la police; la couronne retira l'accusation de meurtre et le juge Gibson condamna William Coll à dix ans de servitude pénale, deux autres prisonniers à sept années chacun, un à cinq, trois à six mois chacun avec travaux forcés. Pour les cas de résistance, les sentences varièrent de six à deux mois, trois portant les travaux forcés.

Ceci se passait à Maryborough le 30 octobre 1889.

L'accusation de conspiration contre l'abbé McFadden, et qui provoqua tous ces troubles, était si importante qu'elle ne fut jamais poursuivie! Après la mort de l'inspecteur Martin on le cita pour meurtre aux assises de Maryborough; cette accusation fut aussi abandonnée et remplacée par une accusation de « conspiration pour meurtre; » enfin, après avoir traîné ce prêtre pendant trois mois de prison en prison, après lui avoir imputé les crimes les plus graves, lorsqu'il se fut reconnu coupable d'avoir résisté à la police on lui rendit sa liberté sur sa promesse de comparaître devant le tribunal lorsqu'il y serait appelé. *Il ne le fut jamais.*

Un appel contre la sentence de William Coll fut produit devant une cour de neuf juges, connue sous le nom de « Court of cro[illegible] cases reserved, » siégeant à Dublin. Les quatre juges les plus ancie[illegible] le lord Chief Justice of Ireland, le lord Chief Baron, le juge Jol[illegible] son et le juge Andrews étaient d'avis que le prisonnier devait êt[illegible]

mis en liberté, vu que le juge, à Maryborough, avait admis qu'il s'agissait d'une illégalité flagrante, mais les quatre autres juges confirmèrent la sentence ; et le juge Gibson, le même juge qui avait présidé aux assises de Maryborough, donna par son vote la majorité « aux jeunes. » C'est ainsi que William Coll est condamné à passer dix ans au bagne pour un meurtre qu'il n'a peut-être pas commis, et cela après avoir vu sa condamnation déclarée illégale du haut du banc de la cour d'appel par le lord Chief Justice of Ireland sir M. Morris, par le lord Chief Baron Palles de la cour de l'Échiquier et par deux autres juges dont la science et l'impartialité sont indiscutables.

Est-ce que la « Magna-Charta » n'est pas virtuellement lettre morte là où de telles énormités peuvent légalement se commettre ?

Quelques jours après ces événements, sir M. Morris, le manipulateur des jurys de Maryborough, fut nommé par le ministère lord Chief Justice of Ireland.

En parlant de l'administration de la justice, je ne dois pas oublier notre vieil ami Édouard III. Quelques personnes auront peut-être un sourire d'incrédulité en apprenant qu'en Irlande en 1890, on condamne à la prison des prêtres, des députés, des journalistes, des paysans, en vertu de la constitution de l'an XXIVe du règne d'Édouard III, et qui a été promulguée en 1352. Cela n'est pourtant que trop vrai. Ce statut, dirigé contre les voleurs de grand chemin, les vagabonds et les femmes de mauvaise vie du XIVe siècle, donne aux magistrats un pouvoir très large qui leur permet de mettre sous caution ou d'envoyer en prison ceux qui leur sont suspects, sans forme de procès, par simple précaution. Le parlement d'Angleterre dans son adoration aveugle des monuments vermoulus du passé, aurait cru commettre un sacrilège en abolissant une loi qui, dit-on, fit beaucoup de bien au XIVe siècle. Les procédures sous Édouard III sont donc légalement en vigueur même aujourd'hui, car il n'y a qu'un acte de parlement qui puisse abolir un acte de parlement : c'est une « loi de suspects » en permanence, un merveilleux instrument de tyrannie dont nous a doté l'Angleterre, « cette terre classique de la liberté ! » Nouvel exemple des anomalies, des contradictions, j'ai presque dit des absurdités que l' rencontre si souvent dans les institutions et les lois de la G nde-Bretagne. Suivant le principe fondamental de la loi anglaise, l' cusé doit être tenu pour innocent jusqu'à ce qu'il ait été trouvé c pable par douze de ses pairs, et l'accusateur doit fournir les preu-

ves de ce qu'il avance. En face de ce principe se dresse le statut d'Édouard III, statut qui a sa place depuis des siècles dans le code des lois anglaises, qui permet à un seul magistrat, — violation flagrante de la plus haute maxime légale, — de condamner sans procès ni évidence; qui procède à l'inverse de la légalité en supposant l'accusé coupable jusqu'à ce qu'il se soit prouvé innocent. Un suspect est cité devant le tribunal « .... to show cause why he should not give bail to be of good behaviour for.... (tel temps), or go to jail for.... (tel temps). C'est la formule.

De nos jours, l'application de ce statut en Angleterre occasionnerait peut-être une révolution. Édouard III dormait depuis des siècles dans la poussière, quand on l'a réveillé dans le but de tyranniser et d'avilir l'Irlande. Depuis l'union, les lois des deux pays sont si égales aussi !...

L'exercice des pouvoirs conférés par Édouard III se pratique en Irlande sur une grande échelle. Il me suffira de citer le cas du Dr Tanner M. P. et de M. T. Barry, de Mallow, comté de Cork. Le Dr Tanner jugé, convaincu et condamné à un mois d'emprisonnement par des magistrats qui n'avaient aucune juridiction, le leur reprocha très vivement. Ces messieurs, insultés, considérèrent le docteur une « personne dangereuse » grâce à l'élastique constitution d'Édouard III, et sans autre forme de procès lui augmentèrent sa peine de trois mois. En appel, la cour du Banc de la Reine annula la première sentence, mais ne put toucher à la seconde, car l'emprisonnement, d'après cette constitution, n'est pas du tout « châtiment, » mais « prévention. »

M. Barry fut accusé de « boycotting, » en vertu de l'acte de coercition et *acquitté* faute de preuves. Là-dessus, on eut encore recours au vieux monarque, et l'homme innocent, acquitté par la cour, fut par cette même cour et au même moment, condamné à trois mois de prison « par précaution. »

Édouard III n'est pas le seul des tyrans d'un autre âge dont le statut soit encore en vigueur aujourd'hui. En novembre 1886, M. John Dillon M. P. fut cité devant la cour du Banc de la Reine à Dublin, aux termes de la constitution de Charles Ier, afin de fournir des cautions pour la bonne conduite future, sous peine de la prison, et cela pour avoir prononcé certains discours concernant le p[illegible] de campagne et la question agraire. Et, sans qu'il lui eût été p[illegible]mis, d'après le témoignage de M. Clancy M. P., de justifier sa c[illegible]duite, il fut condamné en décembre par deux juges de cette co[illegible]

sans jury, à fournir des cautions pour le montant énorme de 2000 livres sterling, ou à être emprisonné pour six mois. Notez que ceci se passe sous la loi ordinaire: l'acte de coercition n'a été voté par le parlement qu'en juillet 1887.

Ainsi, non contents de nous avoir donné une législation d'exception, d'avoir employé de véritables machines à condamner, d'avoir rendu presque dérisoire l'institution du jury, nos gouvernants pour compléter la légalité irlandaise, sont descendus sous les cryptes du passé, ont exhumé des lois virtuellement mortes, ont fouillé les vieux tombeaux et ont demandé aux cendres de leurs pères une parcelle de ce génie inventif avec lequel ces bons ancêtres savaient martyriser et en même temps étouffer les gémissements de leur victime.

Et nous, les vaincus, il nous faut courber la tête et adorer....

« Aussi longtemps, comme le disaient les évêques de Sligo dans la protestation citée plus avant, aussi longtemps que ces violations haineuses de la justice naturelle seront fomentées ou même tolérées par la couronne, il ne peut y avoir de respect cordial pour la loi ni pour ceux qui l'administrent. »

Et cependant, nos « unionistes » s'en vont chantant et célébrant les louanges du dieu placé sur leur autel en 1800 par le suicide Castlereagh; il n'y a d'adorable que les statuts d'Édouard III, les actes de coercition et autres décrets divins qui nous sont jetés de temps à autre depuis les galeries de Westminster.

J. A. G. C.

(La suite à la prochaine livraison).

DISPARUE[1]

(*Suite*).

VII.

FACE A FACE.

Le voyage jusqu'à Saint-Séverin me prit plus de temps que je n'avais calculé. J'atteignis Paris le matin suivant et, sans prendre le moindre repos, je montai dans le premier train partant pour Rennes. De Rennes je me rendrais directement à Lorient, dernière étape de mon itinéraire accessible par voie ferrée.

J'arrivai à Rennes le soir et fus obligé d'y passer la nuit, faute de train nocturne pour gagner Lorient. Le train du lendemain matin n'était point un express, aussi l'après-midi de ce second jour était-elle près de sa fin, lorsque nous fîmes halte enfin dans le port fortifié de la baie de Biscaye.

Informations prises quant aux meilleurs moyens de se rendre de Lorient à Saint-Séverin, je constatai que le plus avantageux était la diligence partant de Lorient tous les deux jours à dix heures du matin et passant à Saint-Séverin, situé à une distance d'environ vingt milles de Lorient.

Je bouillonnais d'impatience à la pensée de cet espace de temps qui me séparait ainsi forcément encore de mon ennemi. Un moment je fus sur le point de prendre des chevaux de poste et de faire le trajet pour mon propre compte sans un instant de reta[rd]. Mais l'arrivée d'un étranger, en pareil équipage, dans un villa[ge]

[1] Voir les livraisons du 15 janvier et du 15 février.

aussi retiré que Saint-Séverin me parut, en y réfléchissant, de nature à exciter trop de curiosité. Des commérages ne pourraient manquer de se faire et la nouvelle de mon arrivée avait chance de parvenir aux oreilles de celui que je venais chercher et de lui donner l'idée de fuir de nouveau sans laisser de traces. J'imposai donc silence à mon impatience, passai la nuit à Lorient et partis le lendemain matin par la lourde et lente diligence.

D'où vient donc que plus on a de hâte d'arriver quelque part, plus les moyens de locomotion pour s'y rendre semblent, et sont souvent en réalité, les plus lents qu'on puisse imaginer ?

Ces vingt milles, ou plutôt leur équivalent en kilomètres, me parurent plus longs à franchir que tout le reste du voyage ensemble. Il y avait, il est vrai, des pentes assez raides sur ce parcours, et l'attelage de la diligence n'était peut-être pas aussi vigoureux qu'il eût fallu. Mais aussi les voyageurs n'avaient pas, en général, la hâte fébrile d'arriver qui m'aiguillonnait en cet instant.

Cependant, le plus interminable des voyages finit par aboutir à son terme. J'eus peine à réprimer un cri de joie, je l'avoue, lorsque la diligence fit halte à Saint-Séverin et me déposa en face d'une misérable hôtellerie. A présent, Eustache Grant était, pour ainsi dire, à portée de ma main.

Je pénétrai dans l'auberge où je fus accueilli par des figures réjouies. Les hôtes devaient être rares dans ces parages et leurs visites espacées. A ma question sur la possibilité de passer la nuit à l'hôtel, il me fut répondu que j'y serais mieux logé qu'à Paris. A tout autre moment pareille outrecuidance m'eût fait sourire. Mais, pour le quart d'heure, rien ne pouvait me dérider. Peu m'importait d'ailleurs la nourriture et le logement, pourvu seulement que je fusse logé et nourri jusqu'à accomplissement total de ma mission dans ce village perdu.

Je dînai, car je commençais à ressentir les effets de l'épuisement du voyage. Ce devoir indispensable accompli, je sortis de l'auberge pour m'orienter sur les lieux.

Saint-Séverin était bien, comme on me l'avait dépeint, un misérable village dégradé. Quelques-unes des maisons étaient pittoresques à leur manière, mais la plupart d'entre elles n'étaient plus qu'une ruine. L'église, naturellement, avait des dimensions tout à fait disproportionnées avec l'importance du village. On voyait quelques pauvres boutiques, propres à répondre aux humbles exigences d'une population clairsemée, et c'était tout.

Je frappai de mon talon le sentier poussiéreux. Était-ce donc pour la vie que l'on pouvait mener dans un pareil trou que Viola m'avait abandonné? Fallait-il qu'elle aimât mon ennemi pour lui avoir sacrifié les conforts et le luxe dont je l'entourais, et venir partager avec lui cette misérable existence, parmi de rudes marins et des paysans! Ces réflexions n'étaient pas de nature à ramener la sérénité sur mon front.

La nuit commençait à tomber; je rentrai à l'auberge et demandai de la lumière et du café. La femme qui m'apporta ce que j'avais demandé était une bretonne à face ronde et à larges épaules. Je nouai l'entretien et, en dépit de son patois, je réussis à la comprendre.

Je m'enquis des usages de la localité et de ses habitants. Elle me répondit, en haussant les épaules, que le village déclinait d'une manière désolante. Autrefois, on avait pu y faire fortune, affirmait-on, mais ce devait être dans les siècles passés; car, aujourd'hui, ajoutait-elle, on ne connaît plus que la misère. Les parents ne pouvaient point donner de dots à leurs filles et les filles ne réussissaient pas à se faire un trousseau. Et puis, presque tous les jeunes gens partaient pour Lorient et se faisaient matelots. Aussi les mariages étaient-ils rares à Saint-Séverin.

— N'y avait-il pas parfois des visiteurs, des Anglais, par exemple, demandai-je, qui séjournaient dans le voisinage? Elle répondit d'abord que non, puis faisant appel à ses souvenirs, elle me dit qu'il y avait bien un monsieur anglais, qui vivait dans la ferme de Pierre Boulay, la ferme que l'on voyait là-bas au-dessus du rocher, tout joignant la mer.

Elle ne pouvait me dire son nom, ces noms étrangers ne voulaient pas se fixer dans sa mémoire. C'était un grand bel homme, qui vivait là depuis bien des mois. Il passait pour hérétique, mais il était bon pour les pauvres. Que pouvait-il bien faire sur cette rive nue? Ah! elle n'en savait rien. Il y avait bien le petit Jean, le fils du vieux Pierre qui disait que le monsieur s'enfermait des heures de suite à écrire. Et puis il y avait aussi monsieur le curé, qui le connaissait et disait le monsieur anglais un savant.

C'était bien lui, mon voyage n'avait donc pas été entrepris — vain. Je mourais d'envie de demander à cette fille si une dame vait auprès de lui, mais je refoulai cette question prématur Quand j'en aurais fini avec Eustache Grant, il serait temps de pens à Viola.

Où aurais-je la chance de le trouver? Était-il à la ferme en ce moment? Elle ne le pensait pas, ne l'ayant pas vu depuis un certain temps. Il avait coutume de descendre chaque jour sur la côte et de faire de longues promenades le long du rivage. Si monsieur avait envie de le voir, c'était là qu'il avait le plus de chance de le rencontrer. La côte était très belle et il y avait beaucoup de peintres qui venaient y prendre des vues. Monsieur était peut-être un artiste.

Elle me jeta un regard investigateur. Mes questions avaient éveillé sa curiosité. Cette question me fournit un motif pour expliquer mon arrêt à Saint-Séverin.

Elle ne se trompait pas, lui dis-je; j'étais un artiste et je venais chercher des points de vue sur la côte. Elle eut l'air très satisfaite d'avoir deviné juste et se hâta de me quitter, sans doute pour aller faire part de sa découverte à la ronde. Je ne la retins pas. Elle m'en avait dit assez.

Le sort me servait admirablement. J'avais déjà appris la résidence de Grant, située à une portée de fusil et le lieu de sa promenade quotidienne. Ce serait donc cette côte, éloignée de tout regard humain, qui serait le théâtre de notre rencontre. Tout ce qui importait le plus, à présent, c'était d'éviter une révélation intempestive de ma présence à Saint-Séverin.

Le lendemain matin, je sortis pour explorer le théâtre de l'action. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, s'étendait une bande de sable fin et jaunâtre, formant un tapis velouté entre la frange festonnée des vagues et la chaîne de rocs nus qui faisait face à la mer. C'est dans une trouée de cette chaîne que Saint-Séverin semblait posé comme un nid d'oiseau.

Je gravis le roc et, jetant un regard de l'autre côté de la vallée, j'aperçus distinctement la ferme où résidait l'objet de ma haine. Je n'osais approcher de la maison. Mais redescendant sur le rivage, je me mis à rêver avec volupté à cette rencontre prochaine où Eustache Grant me rendrait enfin ses comptes.

Les jours s'écoulaient cependant sans que je le visse et je les passais tout entiers sur la côte, me représentant incessamment la scène qui aurait lieu sous peu entre Grant et moi. Je le voyais en esprit sur cette lande déserte. Je lui reprochais ses forfaits et l'informais de la vengeance que j'allais tirer de lui. Puis je levais ma main droite, je tirais et le voyais tomber sans vie à mes pieds. Que de fois je répétai mentalement ce drame durant ces longues heures d'attente!

Je jouissais en pensant à la notoriété qu'il avait obtenue et aux gloires que l'avenir lui réservait, gloires auxquelles j'allais couper court comme il avait, lui-même, coupé court à mon rêve de bonheur. Oui, il valait mieux que ma vengeance eût tardé et ne l'atteignît qu'au moment où le monde était à ses pieds! Ainsi je lui enlèverais plus que la vie, je lui enlèverais la gloire. Oh! j'avais bien fait de tarder!

Je passai ainsi de longues journées assis ou couché sur la plage, à ruminer ma vengeance. Cependant le temps s'écoulait et Grant ne se montrait pas. Il était sans doute absent. N'importe, je l'attendrais un mois, une année, dix années s'il le fallait. J'avais assez de choses dans l'esprit pour m'aider à passer le temps. Je ne fis plus aucune question sur son compte, de peur d'éveiller des soupçons et attendis avec patience.

Un matin, j'étais resté dans ma chambre plus tard que d'habitude. En regardant à ma fenêtre, qui donnait sur la grande route conduisant au village, je remarquai que Saint-Séverin avait un air de fête. Des hommes, des femmes et des enfants endimanchés allaient et venaient sur la voie publique. Il me souvint alors avoir entendu dire à la femme qui me servait que ce jour-là était une fête de l'église. Mais j'avais prêté peu d'attention à la chose. Pendant quelques instants mon attention fut captivée par cette foule bigarrée. Tout à coup un spectacle qui m'eût ravi, si j'eusse été moins préoccupé, s'offrit à mes regards. Des jeunes filles et des jeunes garçons, porteurs de grandes corbeilles pleines de feuilles de différentes nuances arrachées à des fleurs et à des arbustes verts, firent leur apparition sur la route. A leur arrivée la bande sablonneuse qui s'étendait devant mes fenêtres fut évacuée en un instant et un jeune homme se mit à courir d'un point à l'autre de cet espace, tout en traçant des lignes dans le sable. Puis, je le vis saisir, l'une après l'autre, les corbeilles, et répandre leur contenu sur le sol, de façon à y former un tapis des couleurs les plus variées. Il ne lui fallut pas vingt minutes pour accomplir son œuvre.

Au moment où il jetait précipitamment les dernières feuilles de rose ponceau, la tête de la procession composée de prêtres et d'enfants de chœur parut sur la route. Elle fit une courte halte sur le tapis fleuri pour y accomplir quelque cérémonie du rite. En [illegible]t instant tous les fronts se découvrirent et tous les genoux se plo[illegible]-rent, à l'exception des miens, bien entendu. Alors, tout à coup, [illegible]r

les confins de la foule, la tête découverte par déférence mais le corps droit, j'aperçus la haute stature d'Eustache Grant.

Il était de retour ! Un frémissement de joie parcourut mes veines tandis que mes regards se posaient sur les traits détestés de l'homme qui m'avait ravi le bonheur. Je me retirai dans ma chambre et continuai à l'examiner de ma fenêtre. Mon heure avait enfin sonné !

La procession reprit sa marche, suivie, jusqu'à l'église, par la population du village. En un instant, la route se trouva de nouveau déserte, les différentes teintes du tapis de fleurs étaient confondues maintenant sans qu'on distinguât plus trace de dessin. Grant remit son chapeau sur sa tête, traversa la route et prit un sentier qui ne pouvait conduire qu'à la mer. Je ris en le voyant disparaître.

Sous l'empire d'une résolution sinistre, je déchargeai mes pistolets et les chargeai de nouveau. Aucune négligence de ma part ne devait donner une chance à mon adversaire. Après quoi je m'assis et attendis. Je tenais à lui laisser prendre une bonne avance afin que notre rencontre eût lieu le plus loin possible sur cette côte déserte.

Quand j'estimai lui avoir donné le temps de s'éloigner assez, je m'élançai sur ses traces, en prenant par le même sentier que lui. Je contournai le pied de la colline qui abrite Saint-Séverin des vents du nord-ouest et me trouvai alors avec la mer à ma gauche et la chaîne des rochers à ma droite, en face d'une plaine de sable s'étendant à perte de vue. A une grande distance, devant moi, je l'aperçevais comme une tache se détachant en blanc sur le sable jaune. La chaleur était intense et il portait un vêtement blanc. Il pouvait être à un demi mille de moi et marchait très près de la mer. Je hâtai le pas, de manière à diminuer promptement la distance qui nous séparait.

Il ne fallait pas m'approcher assez pour qu'il lui fût possible de me reconnaître en se retournant, car je n'avais point l'intention de le rattraper, mais d'attendre qu'il revînt sur ses pas. Alors, pensais-je, il lui serait tout loisible de me voir. Ma seule crainte était qu'il ne connût et ne choisît pour regagner sa demeure, quelque sentier de traverse parmi les rochers.

Grant marchait d'un pas mesuré, je me trouvai donc bientôt à moins de trois cents toises de lui. Je remarquai alors qu'il penchait la tête en avant, comme c'est assez la coutume de ceux qui réflé-

chissent en marchant. Il tenait les mains derrière le dos tout en arpentant la côte de son pas lent et allongé et ne se doutait certes pas d'avoir quelqu'un sur les talons.

Tout à coup, il se détourna et remonta la baie du côté des rochers. Je le vis atteindre le haut de la baie, puis disparaître derrière la façade rocheuse. Je doublai le pas, ivre de joie. Il était à moi maintenant! Depuis le temps que j'étudiais cette côte, j'en connaissais par cœur les moindres sinuosités. Je savais que derrière la paroi qui dérobait Grant à mes regards quelque grande convulsion de la nature avait séparé en deux le rocher et qu'un étroit défilé ne donnait accès qu'à une bande de sable entourée de récifs infranchissables. On ne pouvait qualifier cette retraite du nom de cave, puisqu'elle était à ciel ouvert, mais c'était un cul-de-sac.

Je connaissais cet antre; je l'avais exploré et avais même ardemment souhaité de pouvoir y acculer Eustache Grant et de l'y tenir captif, comme un rat dans une trappe. Et voilà que mon souhait se trouvait accompli et que mon ennemi, pour se soustraire, sans doute, à l'ardeur du soleil, avait choisi justement le lieu où j'avais désiré l'attirer. Je pouvais, en vérité, remercier le sort de sa connivence. Ici, je le tiendrais face à face, je le forcerais à la lutte et je le tuerais! L'heure avait sonné enfin!

Chose étrange, l'idée que ce combat pût avoir une issue funeste pour moi ne se présenta pas même à mon esprit. Je me sentais si absolument certain de la victoire que je fis halte un moment à l'entrée de la caverne pour affermir mon cœur par le souvenir des torts que j'avais endurés. J'y restai jusqu'à ce que le canon de mon pistolet, que j'avais tiré de ma poitrine, me brûlât la main, sous l'ardeur intense du soleil.

Alors, enfin, je me glissai entre les deux pans de rocher pour aller terminer mon compte avec Eustache Grant.

Le changement d'atmosphère qui se faisait sentir en passant de l'ardeur du soleil à la crudité sombre de cette espèce de grotte était si saisissant que, dans le premier instant, je n'y distinguai rien et ce fut seulement lorsque mes yeux se furent accoutumés à ce jour terne que je découvris Grant étendu sur un tas de sable à l'extrémité du ravin. Son chapeau à larges bords était posé à côté de lui et il paraissait profondément endormi. Je rampai jusqu'auprès de lui, mes pas ne faisaient aucun bruit sur ce sable [illegible] et sec. Je me penchai et revis cette figure puissante, ce cou h[illegible] ces membres vigoureux et solides. Il présentait un type parfai[illegible]

virilité. Qu'y avait-il d'étrange à ce qu'un pareil homme eût gagné le cœur d'une femme, s'il s'y était appliqué?

Un carnet de notes était posé à côté de sa main gauche. Probablement il venait d'inscrire quelque pensée qui l'avait frappé et la douce fraîcheur de cette retraite jointe au bruit sourd et monotone de la mer l'avait endormi, endormi d'un sommeil dont il ne se réveillerait que pour entrer dans l'éternel repos. Pourquoi n'aurais-je pas dirigé la bouche du pistolet sur son cœur pour le faire passer, sans réveil, d'un des sommeils à l'autre? Mais non, je n'avais pas l'intention de commettre ce meurtre de sang-froid; d'ailleurs je ne voulais pas qu'il mourût sans connaître la main qui le frappait. C'était un duel que je voulais entre nous, un duel à mort. Je me penchai donc et déposai un de mes pistolets tout près de sa main droite, après quoi je reculai vers l'entrée de la grotte, m'adossai à la paroi rocheuse et attendis son réveil.

Je ne chercherai pas à déguiser la soif diabolique de vengeance qui me faisait combiner avec ce calme glacé la mort de cet homme. Maintenant que des années se sont écoulées depuis ce jour, je ne demanderai même pas au lecteur de se souvenir du tort qui m'avait été fait, je me bornerai à raconter simplement les faits, prêt à encourir, sans murmure, le blâme qui ne me sera pas épargné.

Grant dormait de tout son cœur. J'attendis, ne voulant rien changer à mon plan. J'attendis jusqu'à ce que la crainte d'une surprise vînt m'éperonner. J'avais ruminé assez longtemps mon plan de vengeance; il était temps de le mettre à exécution.

Je détachai une petite pierre du rocher et la jetai dans la direction du dormeur. Le projectile atteignit sa main étendue à terre. Il tressaillit, se mit sur son séant, se frotta les yeux, puis, regardant tout autour de lui, il m'aperçut et comprit pourquoi j'étais là. Il lut sur mon visage la joie du triomphe et d'une résolution inébranlable. En un instant il était debout et s'avançait vers moi.

Je levai la main et ajustai le pistolet.

— Pas un pas de plus, dis-je, ou je tire!

L'homme le plus brave hésite à se jeter au-devant d'une mort certaine. Eustache Grant s'arrêta. Il voyait, sans doute, à mon air, que ce n'était point une vaine menace que je lui faisais et la fermeté de ma main lui garantissait que je ne manquerais pas mon coup.

— Vous êtes venu m'assassiner, dit-il d'une voix profonde.

— Non pas vous assassiner, mais vous tuer. Regardez à terre

derrière vous; prenez le pistolet que vous voyez là; nous serons égaux. Prenez-le, répétai-je et placez-vous. Vous pouvez tirer quand il vous plaira, j'attendrai mon tour.

Il se tourna et aperçut le pistolet, mais il ne le ramassa pas. Il me regarda sans défaillance, bien que mon arme fût toujours dirigée contre sa large poitrine. Si mortelle que fût ma haine pour cet homme, j'étais obligé d'admirer son courage.

— Je crois que vous êtes fou, dit-il; mais écoutez, j'ai quelque chose à vous dire.

Je frappai du pied.

— Misérable lâche, prenez ce pistolet à l'instant ou, je vous le jure, je tire sans vous attendre!

Il se baissa et ramassa l'arme. Un rayon de bonheur sauvage passa devant mes yeux. La vengeance ne pouvait plus être différée.

Mais il déjoua toutes mes prévisions, car, levant l'arme, il déchargea les deux coups en l'air. Je poussai un rugissement de rage.

— Vous êtes un homme d'honneur, je suppose, dit-il, et vous ne tuerez pas à bout portant un ennemi sans défense.

Je plongeai ma main gauche dans ma poche, en tirai une poignée de cartouches et les lui jetai. Il ne m'échapperait pas ainsi.

Il lança alors le pistolet bien loin au-dessus du roc inaccessible qui nous faisait face, faisant disparaître avec lui mon espoir de le tuer dans un combat loyal. Je serrai les dents en me jurant que, néanmoins, il ne m'échapperait pas.

— Lâche! vociférai-je, le doigt convulsivement appuyé sur le chien de mon arme.

Il était hardi, car il se tenait, sans broncher, debout devant moi. Il avait pâli, cependant, ce qui était naturel en face de la mort. Mais sa voix, lorsqu'il ouvrit la bouche, était claire et distincte.

— Écoutez-moi un moment, dit-il, avant de souiller votre âme de ce crime. Viola, votre femme....

Il n'en put dire davantage. La mention de ce nom avait éveillé en moi un accès de rage folle et tout mon calme d'emprunt me fit défaut tout à coup.

— Silence, chien que vous êtes! hurlai-je.

Grant dut voir le changement survenu sur ma physionom[illegible] et deviner ce qu'il présageait. Sans doute, la vie était précieuse à [illegible]s yeux, car il s'élança vers moi. Mon doigt pressa le chien et le c[illegible]p partit. Ma main n'avait pas tremblé en tirant; aussi, avant [illegible]e

de voir l'effet de la balle, je savais déjà qu'elle avait accompli son œuvre.

La fumée se dissipa. Grant trébuchait. Sa main droite comprimait sa poitrine et, entre ses doigts serrés, coulait un flot rouge qui teignait son habit blanc immaculé. Soudain il s'affaissa et demeura couché à mes pieds comme un chien. Enfin, le rêve que j'avais caressé durant tant de nuits et tant de jours était devenu une réalité.

Mais cette réalisation de tant d'espérances n'eut pas l'effet que j'en avais attendu. Au lieu de la joie anticipée, c'était un sentiment d'horreur qui me pénétrait. Une pensée unique remplissait mon âme: j'avais pris la vie de cet homme, j'étais un meurtrier.

VIII.

« DITES-MOI LA VÉRITÉ. »

Grant était tombé sur le flanc, la face tournée vers le roc et un de ses bras, étendu en avant, masquait sa tête. Pendant un instant, je demeurai immobile; l'action si longtemps rêvée, une fois accomplie, me rendait odieux à moi-même et me clouait sur place. Je me sentais incapable de soutenir le regard du mourant, le regard d'un homme que je venais de tuer presque de sang-froid. Oh! que ne pouvais-je annuler cette action!

Mais était-il réellement mort? J'avais bien visé son cœur, mais aurais-je frappé juste? Il fallait vérifier si j'étais un meurtrier de fait aussi bien que d'intention. Dans ce cas, mon pistolet avait une seconde balle et je ne manquerais pas non plus mon coup en en dirigeant l'orifice contre mon propre cœur.

Je laissai donc tomber à terre cette arme fatale et courus à l'homme qu'elle avait frappé. Je m'agenouillai devant lui et me mis, avec le calme du désespoir, à une funèbre investigation.

Non, grâce au ciel, il n'était pas mort, pas encore! Sa figure hâlée avait blanchi, ses traits étaient tirés et tendus par la douleur, mais il respirait toujours. Le sang ruisselait sur son habit blanc pour aller se perdre dans le sable insatiable qui formait sa couche. Toutefois il n'était pas mort.

Je le soulevai, pensant arrêter ainsi l'effusion du sang et je posai sa tête massive sur mon épaule. Il soupira légèrement et ses yeux s'entr'ouvrirent.

— Je crois que vous m'avez tué, dit-il, mais écoutez. Je vous jure sur l'âme d'un homme qui estime n'avoir plus que peu de moments à vivre, que Viola votre femme, est aussi pure que le jour où elle vous a épousé. La vérité vous demeurera peut-être éternellement cachée, mais vous pouvez me croire sur ce point.

L'effort qu'il avait fait pour parler l'avait épuisé, ses yeux se refermèrent et un frisson glacé parcourut mes membres. J'aurais donné tout ce que je possédais pour un flacon d'eau-de-vie, ou pour la certitude que ces yeux n'étaient pas fermés à jamais.

Les paroles prononcées par le moribond avaient décuplé mon angoisse, car je ne pouvais douter de leur vérité. Si mon âme était déjà bourrelée de remords alors que j'étais convaincu de sa culpabilité, quels étaient-ils maintenant que j'avais acquis la certitude d'avoir tué un homme qui ne m'avait point outragé? Ces paroles d'un mourant m'avaient entièrement convaincu.

Je devais agir, faire quelque chose, fût-ce même appuyer le canon de mon pistolet sur ma tempe et m'affaisser à mon tour à côté de ma victime. Je tirai de ma poche mon couteau et fendis avec sa lame l'habit et la chemise du blessé. Puis, après avoir noué son mouchoir de poche au mien, je ramassai un caillou rond et l'enveloppai dans un morceau de linge arraché à la chemise de Grant; au moyen de ce caillou je formai une espèce de tourniquet grossier. Le même pistolet qui avait fait la blessure servit à faire contrepoids et à comprimer le bandage jusqu'à arrêt de l'effusion du sang. Une légère teinte rosée reparut sur les lèvres de cire du blessé et, pour la première fois, je commençai à espérer qu'il ne succomberait pas.

Mais il me fallait chercher du secours. Dans cette retraite reculée nous aurions pu attendre jusqu'au jour du jugement sans voir paraître un visage humain. Il n'y avait qu'une chance de sauver le blessé, c'était de le quitter momentanément et d'aller chercher de l'aide.

Je doute que jamais la lande de sable qui nous séparait du village ait été parcourue d'une course aussi rapide. Je courais comme un fou, poursuivi par la crainte qu'un mouvement involontaire du patient ne vînt déranger son bandage improvisé et que je ne le retrouvasse à l'état de cadavre, — de cadavre dont je serais respon-

sable. Cette idée était bien faite pour donner des ailes même à l'homme le plus lent de nature.

Je me précipitai dans le village et demandai au premier homme que je rencontrai d'aller en chercher d'autres et de me procurer sans retard une porte, un volet, une planche quelconque sur laquelle on pût transporter un blessé, puis de remonter la plage sans perdre une minute. Je bondis dans mon auberge, y saisis un flacon d'eau-de-vie en donnant ordre, en même temps, de faire venir sans retard un docteur, puis je repartis aussi rapidement que j'étais arrivé.

J'eus bientôt dépassé les pêcheurs, qui s'étaient mis en route avec toute une ambulance improvisée. Ce ne fut pas sans une sorte de défaillance que j'atteignis le ravin où, peut-être, Grant avait cessé de vivre.

Mais non, grâce au ciel il respirait encore et était demeuré dans la même position où je l'avais laissé. Je soulevai sa tête et glissai entre ses lèvres une cuillerée de cordial. Il poussa alors un sourd gémissement qui me traversa le cœur comme une lame tranchante.

Peu d'instants après j'entendis les pêcheurs approcher. Je les appelai et, avec toutes les précautions possibles, nous transportâmes Grant hors de la caverne, le déposâmes sur le brancard et nous nous mîmes lentement en route pour le village.

A moitié chemin, environ, nous rencontrâmes le docteur. Il ordonna une halte, examina la blessure et me complimenta sur la façon dont j'avais appliqué mon pansement. Si le blessé était sauvé, il le serait grâce à ma prompte intervention. Comme il se doutait peu, le docteur, qu'avant d'essayer de sauver cette vie j'avais fait tout mon possible pour la perdre!

Il donna à Grant une nouvelle dose de stimulant.

— Mais comment donc cet accident est-il arrivé? demanda-t-il en se tournant vers moi.

J'étais en train de bégayer une réponse quelconque lorsque je vis Grant ouvrir les yeux et ses lèvres remuer comme s'il voulait parler. Le médecin se pencha aussitôt vers lui ainsi que moi:

— Un accident, dit-il, j'ai lâché la détente moi-même, très mal: lroitement.

— Silence, dit le docteur, vous ne devez pas parler.

Grant n'en dit pas davantage. Mais ses yeux se fixèrent un inst nt sur moi et leur regard semblait vouloir dire que, s'il mourait,

il ne prétendait pas que sa mort me fût attribuée. Mon cœur était trop plein pour me permettre de parler et je me détournai pour dérober mon émotion aux rudes porteurs qui allaient se remettre en route.

— C'est étrange, murmurait le docteur, un homme se tire difficilement dans la poitrine du côté droit, il faut qu'il soit gaucher.

Le danger de remonter Grant jusqu'à sa demeure élevée était trop évident pour être encouru. Je donnai donc l'ordre de le transporter à l'auberge où je logeais. Là, je fis déposer sur mon propre lit l'homme que, le matin même, j'étais décidé à tuer, et, en proie à une angoisse mortelle, j'attendis, penché sur le patient, le résultat définitif de l'examen du docteur.

Inspection faite, le chirurgien déclara que la balle avait pénétré au travers de l'ossature du côté droit de la poitrine, jusque vers l'omoplate de l'épaule, où elle était distinctement perceptible. Il était évident que ma main avait dévié en tirant. Le docteur pensait pouvoir extraire cette balle avec le temps et se flattait qu'aucune parcelle d'étoffe n'avait pénétré dans la blessure.

Mais vivrait-il et serait-il jamais de nouveau ce qu'il avait été? Le docteur crut pouvoir le garantir, à moins de complications imprévues. Le traitement serait long et pénible, mais la guérison était certaine.

En entendant cette sentence favorable, j'avais envie de me jeter au cou du docteur et de pleurer de joie. Puisque Eustache Grant, même en se croyant mortellement atteint, avait pu me pardonner assez pour vouloir éloigner tout soupçon de ma tête, je me sentais assuré qu'il me pardonnerait plus sûrement encore quand il serait guéri. Confiant en ce pardon, je pouvais espérer aussi qu'il m'aiderait à retrouver l'épouse, dont l'absence était demeurée un mystère pour moi. Mais cette lueur d'espoir devait rester à l'arrière-plan pour le moment. Jusqu'à nouvel ordre mon unique préoccupation devait tendre à détourner les conséquences de l'acte criminel que j'avais commis.

Je quittai la chambre et allai conférer auprès des maîtres de l'auberge quant aux soins dont j'entendais qu'on entourât le malade. La latitude illimitée que je leur donnais à cet égard fit briller les yeux de ces braves gens. Ils virent, sans doute, dans mes instructions, une aube pleine de promesses d'avenir pour Saint-Sève[illegible]
Je commençai par envoyer un messager à Lorient pour requ[illegible] les visites du premier chirurgien de l'endroit. Sans la crain[illegible]

perdre un temps précieux, j'aurais fait venir une sommité médicale de Paris. Puis je m'établis au chevet de mon ancien ennemi pour le soigner comme on soignerait un frère. Je ne raconterai pas en détail la lente guérison de Grant ni les alternatives quotidiennes de craintes et d'espérances par lesquelles je passai à chaque visite médicale. L'angoisse qui s'empara de mon âme lorsqu'un accès de délire menaça de l'enlever, me parut équivaloir presque, comme châtiment, à l'énormité de ma faute. Je le veillais nuit et jour, me contentant, pour tout repos, de me jeter parfois quelques instants sur un lit placé auprès du sien. Le monde entier, pour moi, était circonscrit dans cette chambre. Viola elle-même disparut, pour un temps, de ma pensée. Jusqu'à guérison complète de Grant, je ne pouvais songer qu'à lui seul.

Il ne prenait rien que de ma main, car il me semblait qu'un service d'esclave de ma part était un des devoirs de réparation auquel il avait droit. S'il eût détourné son visage et m'eût témoigné, par un geste quelconque, que ma présence lui déplût, je crois que je serais devenu fou.

Cependant, non seulement il me permettait de le soigner, mais il paraissait reconnaissant de ma sollicitude. Peut-être était-ce cette sollicitude même qui avait détourné de ma tête les soupçons qui auraient fort bien pu se diriger sur moi. Je crois pourtant que le docteur du village avait deviné quelque chose, mais c'était un homme discret qui ne faisait part à personne de ses impressions. Quant aux propriétaires de l'auberge, ils étaient trop enchantés de l'aubaine pour approfondir ses origines.

Ainsi que le docteur l'avait prédit, le cas eut de longues et ennuyeuses suites et ce ne fut qu'au bout de quatre semaines que je pus considérer le malade comme hors de danger. A dater de cette époque ses progrès vers la convalescence furent rapides et remplirent d'orgueil le petit docteur de l'endroit, qui s'en attribuait tout l'honneur.

Sur la requête de Grant, il fut transporté dans sa propre demeure sur le rocher.

La tête baissée et en rougissant, je lui demandai la permission de le suivre là-bas et de lui continuer mes services de garde-ma-e. Pour toute réponse, il me tendit sa main amaigrie. Cette main, était la gauche, pressa affectueusement la mienne et décida la estion.

A peine un mot avait-il été échangé entre nous quant à l'évé-

nement qui avait failli lui être fatal. Une ou deux fois, j'avais bégayé une demande de pardon. Il avait toujours coupé court comme un homme qui a déjà pardonné, ou n'a rien à pardonner. Et comme toute conversation avait été sévèrement interdite, je m'étais vu réduit à remettre à plus tard l'expression de mon repentir. Par esprit de contrition, je m'étais aussi imposé, durant ces longues semaines, de ne jamais prononcer le nom de Viola.

Grant, spectre émacié de ce qu'il avait été jadis, fut donc transporté à la ferme Boulay.

Le trajet ne lui fit aucun mal: on peut même dire que l'air du plateau plus vif que celui de la plaine lui fut très salutaire. Au bout d'une quinzaine de jours il se trouvait en état de marcher doucement, appuyé sur mon bras et chaque jour lui apportait des forces nouvelles.

Lorsqu'il était fatigué de marcher, je l'établissais sur une chaise longue devant la maison. Là, sous une espèce de dais que j'avais fabriqué au moyen d'une ancienne voile, il demeurait étendu pendant des heures, aspirant à pleins poumons la vivifiante brise de mer. Un jour, il se tourna brusquement vers moi.

— Julian, dit-il, — il m'appelait souvent par mon nom de baptême maintenant, — je me sens beaucoup plus fort, à présent, que ces jours passés et il me semble que je puis me remettre à la besogne. Voulez-vous me servir de main droite?

Son bras droit était encore invalide. Je le remerciai, les larmes aux yeux, de cette proposition.

Son regard alors se tourna vers moi plein de sympathie et de pardon. Je me levai et, d'après ses directions, je découvris et lui apportai une liasse de papiers manuscrits avec tout ce qui était nécessaire pour écrire. Puis, toujours étendu sur sa chaise longue et les yeux à demi clos, il me dicta page après page d'un ouvrage qui a paru depuis et a puissamment contribué à sa renommée.

N'eût été le désir, éveillé de nouveau en moi et gagnant chaque jour en intensité d'avoir des nouvelles de Viola, ces heures passées sur la crête d'un roc surplombant la mer, en compagnie de Grant, eussent été pour moi des heures vraiment fortunées. A part même le sentiment de reconnaissance qui remplissait mon cœur à la pensée de sa guérison prochaine, le charme de la société d' tel homme aurait suffi à enchaîner durant des mois à ses côtés je sentais qu'Eustache Grant était capable, non seulement de m'in truire, mais aussi de me rendre meilleur.

Et Viola! Il fallait pourtant une fois aborder ce sujet. La discrétion finit par trouver ses limites et Grant me paraissait assez fort maintenant pour être en état de discuter n'importe quel sujet. Je savais d'ailleurs que, tôt ou tard, il aborderait lui-même ce pénible thème et que ce ne pouvait être que de lui que j'apprendrais pourquoi ma femme m'avait quitté, où je la retrouverais et de quelle manière je pouvais espérer la reconquérir. Est-il surprenant que je languisse après le moment d'aborder cette question?

Ce moment arriva enfin. Par une de ces soirées de calme parfait où même les eaux turbulentes de la baie de Biscaye semblent assoupies, nous étions assis, Grant et moi, en dehors de la maison, au clair de lune. Il était d'humeur méditative et silencieuse, ce soir-là, et, pendant un certain temps, je respectai pieusement sa méditation. Mais, tout à coup, poussé par je ne sais quelle impulsion, je commençai de nouveau à lui exprimer ma profonde contrition pour l'acte odieux que j'avais commis et ma joie à la pensée de sa prochaine guérison.

Il m'arrêta vivement.

— Savez-vous, dit-il, quelle idée a traversé mon esprit au moment où je me sentis atteint par votre balle? Vous pouvez croire que je n'avais pas envie de mourir; non, mais je me disais que si j'étais à votre place et ignorais, comme vous, la vérité, j'en aurais fait autant que vous et pis encore. Si l'assurance de mon complet pardon peut vous causer quelque satisfaction, je vous la donne. Et maintenant, ne revenons jamais sur ce sujet.

Il me tendit sa main, que je pressai avec un sentiment de reconnaissance profonde et, de nouveau, le silence s'établit entre nous.

Mes pensées retournèrent alors à celle que j'avais perdue. Oh! si seulement elle était là près de moi, — près de nous, reprenais-je mentalement, car toute velléité jalouse à l'endroit de Grant m'avait abandonné. Oh! si seulement nous contemplions ensemble cette lune brillante, si je pouvais passer mon bras autour de sa taille tout en murmurant à son oreille des paroles d'amour; si je pouvais sentir la pression si douce et si connue de ses doigts sur ma main! Si....

Je ne pus plus contenir mon impatience. Me tournant de nouveau vers Grant, je m'écriai d'une voix vibrante d'émotion:

— Dites-moi tout! Dites-moi où elle est! Rendez-moi Viola.

Il se tourna brusquement vers moi. La lune éclairait en plein son visage pâle. Toute sa physionomie exprimait une vive sympa-

thie et une profonde compassion. Une pensée terrible traversa mon esprit.

— Elle n'est pas morte? demandai-je d'une voix étranglée.

— Non, elle n'est pas morte.

— Alors, où est-elle? Pour l'amour du ciel, dites-le-moi. Voyez, j'ai été patient, je ne vous ai jamais rien demandé. Mais, vraiment, le temps est venu de m'en instruire, je dois le savoir!

Je le vis froncer les sourcils, non par l'effet de la colère, mais par celui d'une profonde méditation. Mes lèvres tremblaient et mon émotion était si vive que je n'avais pas même la force de répéter ma question.

J'attendais, tout haletant, la réponse de Grant. Enfin, d'une voix grave, il rompit le silence:

— Vous croyez à la parole que je vous ai donnée à l'heure..., à l'heure où je me croyais mourant?

— Serais-je auprès de vous à présent, si je n'y croyais pas?

— Me croirez-vous si je vous dis qu'il sera plus heureux pour l'un comme pour l'autre de vous de ne plus vous rencontrer et de ne plus même entendre parler l'un de l'autre?

— Non, je ne le croirai pas. Comment le pourrais-je? La femme que j'adorais m'abandonne, sans un mot, et pour toujours à ce qu'il semble. Et il faut que j'accepte cet arrêt sans qu'on daigne me l'expliquer! Non, vous dis-je, cela ne se peut pas. Permettez que je la voie et que j'apprenne pourquoi elle en a agi ainsi avec moi.

Grant garda le silence, mais il reprit ma main et la serra.

— Parlez, poursuivis-je. Et souvenez-vous que, même après ce qui s'est passé récemment, j'ai le droit de vous demander explication de votre participation à sa fuite. Cela, au moins, m'est dû, n'est-il pas vrai?

— Oui, vous y avez droit et je vous le dirai.

Je serrai convulsivement mes mains l'une contre l'autre et me penchai en avant de façon à ne pas perdre une seule des syllabes qui sortiraient des lèvres de Grant. Tout mon avenir me semblait dépendre de ce que j'allais entendre. Grant commença à parler d'un ton calme et mesuré. Je fus frappé, même à ce moment-là, du sang-froid avec lequel il pesait chaque parole pour n'en pas lai[sser] échapper une de trop.

— Julian, dit-il, pour bien comprendre mon rôle dans les év[éne]ments qui nous occupent, il faut d'abord vous souvenir du fait

vous avez deviné par intuition lors de notre première rencontre, à savoir que j'aimais Viola de toutes les forces de mon âme. Je l'aimais depuis des années et vivais dans l'espoir de l'obtenir un jour. Ce fut un rude coup pour moi de trouver, au retour d'un de mes voyages, un autre homme sur le point de l'épouser. Je dus faire appel à toute ma force de caractère pour refouler mes sentiments et assurer son bonheur.

Il soupira et se tut quelques instants.

— Cependant, poursuivit-il, cette angoisse, si poignante qu'elle ait été, est maintenant dans le domaine du passé et j'ai repris possession de moi-même. Mon amour pour Viola est devenu aujourd'hui celui d'un frère pour sa sœur cadette. Vous pouvez croire à ma parole, Loraine.

J'inclinai la tête en signe d'acquiescement. Il reprit d'un ton plus dégagé:

— Oui, j'ai conquis cet amour et je crois pouvoir dire que je n'en ai plus d'autres que mes livres. Mais, dans ce temps-là, je l'adorais, j'aurais donné ma vie pour lui épargner un chagrin et ses moindres désirs étaient des ordres pour moi. Sa mère me l'ayant confiée, je n'estimais pas être libre de lui révéler mon amour avant sa majorité, voilà comment il se fit que j'arrivai trop tard.

Il fit une nouvelle pause. Sa figure exprimait une douleur intense. Si Eustache Grant avait vaincu sa passion sans espoir, il était évident que le souvenir en était encore vivant.

— Souvenez-vous aussi, poursuivit-il, que je me défiais de vous. J'hésitai longtemps avant de me décider à laisser les choses suivre leur cours. Votre romanesque déguisement de nom et de position explique assez cette défiance. J'étais donc dominé par deux influences puissantes, mon amour pour Viola et ma défiance de l'homme qui allait l'épouser. Comprenez-vous?

— Oui, mais pour l'amour du ciel, faites-moi connaître ce qui est arrivé!

— Le jour du vingt et unième anniversaire de Viola, commença-t-il....

Mais non, je ne donnerai point ici son récit textuel pour ne oint être obligé de l'interrompre à chaque instant par mes exclaations de surprise. Ce récit terminé, j'étais aussi peu éclairé 'auparavant et, s'il exonérait Viola de tout soupçon de vulgaire fidélité, il décuplait mon incertitude quant aux motifs qui avaient u la détacher de moi. Voici, en peu de mots, ce que j'appris de

Grant. En arrivant chez le notaire à la suite du rendez-vous donné, il y avait trouvé Viola qui l'attendait dans le bureau particulier où j'avais été introduit à mon arrivée chez M. Monk. Grant, après avoir échangé quelques mots avec Viola, s'était rendu auprès du notaire et avait discuté avec lui quelques points d'affaires. Il avait trouvé tout en bon ordre et prêt pour mon inspection et n'avait pas tardé à rejoindre ma femme à laquelle il avait beaucoup de questions à faire et, à ce qu'il espérait, beaucoup de félicitations à adresser.

Elle lui avait paru étrange, distraite et comme oppressée. Il supposa, d'abord, qu'elle était indisposée puis, tout à coup, à son indicible surprise, elle était tombée à ses pieds et l'avait supplié d'un ton d'ardente prière de l'emmener avec lui, où que ce fût, mais à l'instant même et de la mettre ainsi à l'abri de son mari. Elle voulait que celui-ci ignorât toujours où elle serait et ne la revît jamais. Il fallait partir à l'instant, sans perdre une minute et sans laisser de trace! Elle suppliait Grant de se rendre à ses instances, elle s'était mise à genoux devant lui pour obtenir cette faveur de sa part.

Son sang avait bouillonné. Là, devant lui, se traînait à genoux la femme qu'il avait tant aimée le suppliant d'un ton égaré de la sauver de son mari, et cela après quinze jours de mariage. Il n'y avait, aux yeux de Grant, qu'une seule conclusion à tirer de tout cela. Je devais l'avoir maltraitée d'une façon ou d'une autre, je devais être une manière de brute, ma femme avait découvert ma vraie nature et ne voyait d'autre refuge que dans la fuite. Était-ce à lui, Grant, à lui persuader de reprendre un joug qui, à en juger par ses supplications désespérées, devait être odieux? Non, elle implorait son aide, il le lui accorderait en jetant aux quatre vents toute considération de prudence humaine et sans en demander davantage. Il n'y avait, d'ailleurs, pas de temps à perdre, Viola paraissait hors d'elle de frayeur. D'un moment à l'autre je pouvais survenir et Grant, qui voyait qu'il m'avait suffi de quelques jours pour transformer en haine l'amour de ma femme, n'était nullement disposé à me montrer des égards. Il releva Viola et lui promit de la sauver. Alors, la faisant sortir par la porte ouvrant sur le v[illegible]tibule, il avait gagné avec elle la rue, appelé un fiacre, y avait [illegible]t monter ma femme et donné ordre au cocher de fouetter son che[illegible]l sans prendre même souci de lui indiquer une direction. Le seul [illegible]t

de Viola, pour le moment, était de se soustraire à une rencontre avec moi.

Une fois dans la voiture, Grant avait tâché d'obtenir de Viola des renseignements rationnels qui pussent, en quelque façon, pallier l'acte illégal et précipité qu'elle commettait. Tous ses efforts étaient restés vains. Elle se bornait à répéter incessamment qu'elle ne pouvait plus me revoir, qu'elle devait fuir, fuir bien loin, que si Grant ne voulait pas l'aider, elle irait seule. La voyant si résolue et ne doutant pas que ma conduite seule ne fût la cause originaire de cette détermination, il avait consenti à la seconder dans sa fuite. Ils s'étaient rendus à Charing Cross et avaient pris le premier train pour Folkestone. Là, Grant l'avait déposée, pour la nuit, dans un hôtel tranquille, était revenu en ville et avait eu, avec moi, la rencontre que j'ai relatée plus haut. Le matin suivant, comme j'en avais été instruit par l'agent secret, les fugitifs avaient passé à Boulogne. Là s'arrêta le récit d'Eustache Grant. Comme je l'ai dit déjà, ce récit ne faisait que décupler ma curiosité. Jusqu'au moment où Grant, se croyant frappé à mort, m'avait fait un aveu spontané de son innocence, la fuite de Viola n'avait, à mes yeux, qu'une seule explication, et une explication honteuse. Maintenant que toute pensée d'amour illicite était hors de question, cette affaire devenait inexplicable. Eustache Grant avait bien pu penser, et pouvait même croire encore, que ma conduite répréhensible vis-à-vis de ma femme avait déterminé sa fuite; mais moi, je ne pouvais admettre cette explication. Et elle, la pouvait-elle donner?

Cependant Grant ne m'en avait pas dit assez encore à mon gré.

— Continuez, lui dis-je, achevez.

— Je vous ai dit tout ce que je puis dire, Julian. Je vous ai révélé le rôle joué par moi, à tort ou à raison, dans l'affaire qui nous occupe, je ne vous ai rien promis de plus.

— Dites-moi où elle réside, afin que je puisse la voir et apprendre de sa propre bouche le mot de cette énigme.

— Elle est avec de bons amis, qui lui sont affectionnés. Je ne suis pas libre de vous en dire davantage.

— Est-elle heureuse? Répondez-moi franchement.

Il hésita.

— Je ne puis affirmer qu'elle soit heureuse, répondit-il, mais j stime qu'elle l'est autant qu'elle peut l'être en ce monde.

Ces réponses vagues étaient propres à me rendre fou.

— Grant, m'écriai-je avec impétuosité, pour une raison quel-

conque, vous me cachez la vérité. Je ne puis vous l'extraire par contrainte. Jusqu'à ce que je la connaisse, je ne puis dire si cette raison est légitime ou non. Mais je ne cesserai pas mes investigations jusqu'à ce que j'aie découvert le dernier mot de ce mystère. Dites-moi seulement un mot encore, je vous prie, attribuez-vous réellement cette fuite de ma femme à des torts dont je me sois rendu coupable vis-à-vis d'elle? Parlez.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Je ne puis répondre à cette question, dit-il enfin, ma réponse ferait naître d'autres demandes et j'en ai déjà trop dit.

— Vous y avez répondu! m'écriai-je tout triomphant. Vous y avez répondu lorsque vous avez lancé au loin le pistolet que je vous offrais; vous y répondez chaque fois que vous prenez ma main; chaque fois que vous m'adressez une parole affectueuse.

— Soit, répondit-il d'un air fatigué.

— Et maintenant, vous qui connaissez tout ce que j'ignore, dites-moi si vous approuvez Viola de m'avoir abandonné, moi qui l'aimais plus que tout au monde, moi, son mari, qui l'adorais; dites-moi seulement cela!

— Je n'en puis dire davantage. Je suis fatigué, épuisé. Aidez-moi, je vous prie, à rentrer dans ma chambre.

Je lui obéis et nous nous séparâmes pour la nuit. En me serrant la main, il me regarda bien en face.

— Julian, dit-il, soyez raisonnable et n'en demandez pas davantage. Quittez ces lieux et oubliez Viola. Le cas est sans espoir. Tout ce mystère, tout ce qui a été fait, l'a été pour l'amour de vous. Bonsoir.

HUGH CONWAY
(Imité de l'anglais).

(La fin à la prochaine livraison).

M. CRISPI

SA VIE - SON CARACTÈRE - SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(*Suite*).

L'œuvre de Crispi en Sicile, à l'époque où nous sommes, a deux phases bien distinctes. Durant la première, c'est-à-dire tant que l'expédition des Mille a devant elle un ennemi fort et redoutable non seulement par la présence dans l'île de troupes bien armées et bien disciplinées, mais aussi par le fait d'une administration civile, judiciaire, financière, bien établie et bien outillée, le but du secrétaire d'état du dictateur est essentiellement de désorganiser ce qui existe, d'amener le désordre dans les rouages du mécanisme et d'enrayer le fonctionnement de l'État. De Marsala à Palerme son action est résolument, franchement révolutionnaire. Elle vise à priver le gouvernement établi des ressources dont il dispose en hommes et en argent, pour faire affluer le tout dans les rangs ou dans les caisses de l'armée d'expédition; elle tend à détacher du régime abhorré qu'il s'agit de détruire les clients qui lui restent encore, pour rallier à Garibaldi, à la cause unitaire italienne qu'il représente, le plus grand nombre d'adhérents qu'il soit possible. A dater de l'arrivée de Garibaldi à Palerme, c'est-à-dire du jour où la révolution triomphe, lorsque, à des indices certains, on s'aperçoit que l'ancien édifice est près de tomber en ruines, lorsqu'il s'agit de se préparer à élever sur ses débris une construction nouvelle, le révolutionnaire disparaît et l'homme d'état se révèle et s'affirme. De là, entre certains actes de la première phase et d'autres de la seconde,

---

[1] Voir les livraisons du 25 octobre 1889 au 15 février 1890.

une apparente contradiction, un semblant d'incohérence dont les ennemis de Crispi n'ont pas manqué de se prévaloir contre lui, mais qui ne peuvent frapper que des esprits superficiels et irréfléchis. Comme révolutionnaire, dans la première période de l'expédition des Mille, Crispi avait procédé dans le but nettement déterminé de détruire l'état de choses existant; en tant que ministre et homme d'état, il procède, au cours de la deuxième période, dans un but nettement déterminé aussi, mais tout autre, celui d'organiser le nouvel ordre de choses. Dans la première comme dans la seconde phase, il procède avec la même clarté de vues, avec la même résolution, avec le même dégagement d'allures, avec la même énergie de volonté. Mais le but est autre; ce qui ne change pas c'est la logique, c'est la parfaite adaptation des moyens aux fins. Certes, dans sa tâche, Crispi eut à se heurter à des difficultés de toute nature et sans nombre qui entravèrent sa marche. Et cela se comprend sans peine si l'on réfléchit que la Sicile n'avait jamais eu de forces à elle, de police propre, qu'elle était, jusqu'à la veille, gouvernée et administrée en pays conquis, et que pour remplacer les éléments suspects qu'il fallait éliminer, le nouveau gouvernement ne disposait que d'un personnel improvisé, restreint et insuffisant. Crispi ne se découragea pas pour cela; son énergie, son sang-froid, sa décision furent toujours à la hauteur des obstacles qu'il rencontra, et il obtint dans des circonstances d'une difficulté extrême des résultats surprenants. Si La Farina, intéressé et déloyal, ne cessait de dénoncer l'*anarchie* sicilienne, Depretis, plus équanime, quoique mal prévenu lui aussi, Depretis qui allait assumer les fonctions de pro-dictateur, s'étonnait de ne pas trouver dans l'île le désordre qu'on lui avait annoncé.

∴

Pour Garibaldi, Palerme n'était qu'une étape. Les troupes napolitaines tenaient la campagne à peu de distance; une partie de l'île était encore entre les mains des Bourbons. Il fallait achever la conquête de l'île, passer sur le continent, gagner Naples et de là Rome, car, comme il le déclarait, il voulait que Victor-Emmanuel fût roi d'Italie, de toute l'Italie, non pas roi de Turin ou de Naples; et la possession de Rome était nécessaire au nouveau royaume. Il ne pouvait donc s'attarder; il devait poursuivre son œuvre de libération et, en quittant Palerme, y laisser un pouvoir établi,

gouvernement régulier, ayant à sa tête un homme qui jouît d'une autorité suffisante et d'une confiance assez justifiée pour gouverner en son nom. Il crut avoir trouvé cet homme en Agostino Depretis et s'adressa directement au Roi Victor-Emmanuel, le priant d'user de son influence pour décider Depretis à accepter et le cabinet sarde à ne pas s'opposer à ce choix. En attendant une réponse, comme les événements pressaient et qu'il fallait aller de l'avant, il nomma provisoirement pro-dictateur Sirtori, son chef d'état-major, en lui adjoignant Crispi comme secrétaire d'état.

∴

Étrange vie que celle de ce Sirtori que nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de nommer. Il avait commencé par porter la soutane; puis, en 1848, sous le grand souffle des idées patriotiques qui agitait l'Italie, il avait bravement jeté le froc aux orties, pour prendre un fusil et s'enrôler volontaire. Il lui restait, du sacerdoce, une onction de manières, des regards à côté qui trahissaient l'éducation du séminaire. Avec cela, marchant la tête haute, prenant volontiers le regard extatique, montant à cheval comme un évêque et conservant un masque clérical et des allures pontifiantes.

Cet ex-prêtre était, au feu, d'une intrépidité froide admirable et d'une chance qui l'eût fait croire trempé tout entier dans les eaux du Styx. Il sortait des combats criblé de balles, le manteau en lambeaux, la semelle emportée, les manches trouées, sans une blessure, sans une éraflure aux membres, à l'opposé de Cosenz et de Sprovieri, dont les corps semblaient attirer les balles.... Ce soldat héroïque n'était, comme général, qu'un brouillon confus, comme homme d'état qu'une nullité parfaite. Il eût fait, comme pro-dictateur, la plus piteuse figure, s'il n'avait pas eu à ses côtés celui qui, après avoir été l'âme de l'expédition était devenu, malgré les intrigues et l'oppositon factieuse d'ennemis sans scrupules, l'organisateur de la Sicile.

Cependant, même dans ces conditions, la pro-dictature de Sirtori ne pouvait être de longue durée. Sirtori n'avait pas l'autorité voulue, le prestige nécessaire pour une aussi haute situation. Cette autorité, ce prestige, Depretis les avait-il? Garibaldi le croyait. Quoique député d'opposition au parlement subalpin, Depretis s'était montré homme d'ordre, et ne pouvait inspirer de méfiances au

comte de Cavour. De plus, Garibaldi le savait ou le croyait dévoué à sa personne. En effet, lors d'un décret d'expulsion dont le général avait été frappé, Depretis l'avait ouvertement défendu ; depuis lors, Garibaldi avait eu quelques rapports avec lui, et récemment encore il l'avait vu avec quelque fréquence pendant que Depretis était à Brescia en qualité de gouverneur.

Le roi eût de beaucoup préféré Lorenzo Valerio, mais il ne voulait pas imposer de choix au général. Cavour opinait comme le roi. Il écrivait des deux candidats :

« Depretis a été mazzinien avant et après 1848. Il était encore, il y a peu de temps, en correspondance avec Mazzini et il a toujours évité de renier le prophète d'une manière solennelle et publique. De plus, sous des formes austères et malgré des manières qui pourraient lui faire attribuer un caractère décidé, Depretis est un homme indécis, irrésolu, qui sait mal affronter l'impopularité. Il a du talent, mais il manque d'études politiques nécessaires pour juger de l'opportunité des actes de nature internationale. Il serait un excellent instrument sous un chef énergique. Il ne réussira qu'un homme dirigeant très médiocre dans un grand mouvement politique.

« Valerio a été et est un démocrate outré, mais il n'a jamais été et n'est ni mazzinien, ni républicain. Il est résolu, hardi, orgueilleux ; il sait affronter les préjugés populaires et résister aux poussées de la foule. Italien autant et plus que Depretis, il saurait évaluer les conditions européennes dont il faut tenir compte. »

Si Garibaldi se fût, en cela, consulté avec Crispi, celui-ci n'aurait pas hésité. Comme le roi, comme M. de Cavour, Crispi voyait en Lorenzo Valerio l'homme le plus apte à exercer la pro-dictature en Sicile. Il avait connu l'un et l'autre pendant ses années d'exil en Piémont ; il était l'ami de l'un et de l'autre. Mais il avait constaté en Valerio, malgré ses défauts, un caractère ferme et droit, tandis que Depretis était déjà pour lui l'homme des compromis, des moyens termes et des indécisions. Il prisait hautement la nature honnête et loyale de Valerio. Il savait que Valerio désirait la pro-dictature et qu'il l'aurait acceptée avec empressement. Il regretta donc le choix de Garibaldi, mais il n'y avait plus à y revenir. Valerio s'imagina d'abord que c'était Crispi qui s'était opposé à ce qu'il fût choisi par le général ; il lui en garda secrètement rancune. Cette erreur se dissipa quelques mois plus tard, quand Crispi et Valerio se retrouvèrent députés à la chambre italienne. Valerio adressa

loyalement des reproches à son ancien ami, qui n'eut pas de peine à le convaincre qu'ils étaient immérités.

∴

Il se passa à Palerme, quelques jours avant l'arrivée de Depretis, un fait qui prouve bien à quel degré d'irritation les agissements de La Farina avaient fait parvenir le général Garibaldi. La Farina ne cessait de faire passer Crispi pour ennemi de la politique du gouvernement du roi et même de la maison de Savoie; — Crispi qui, dès le début de l'expédition, avait toujours voulu la devise « Italia e Vittorio Emanuele, » — Crispi, l'auteur du décret de Salemi, où pour la première fois Victor-Emmanuel était proclamé « Roi d'Italie ». La Farina ne cessait de répandre des soupçons sur lui et sur Fabrizi, qui venait d'arriver de Malte et se trouvait, de longue date, avec Crispi dans les termes de la plus intime amitié. Il les représentait l'un et l'autre, à Turin et ailleurs, à qui voulait l'entendre, comme des hommes d'une foi douteuse.... Un historien de Garibaldi qui est peu tendre pour Crispi, Guerzoni, lui reproche, au contraire, une politique trop rigidement unitaire, telle qu'elle détruisait les espérances et réduisait à néant les trames des régionalistes. Poursuivant dans cette voie, La Farina en arriva à conspirer contre Garibaldi, de concert avec le baron Natoli, et à proposer l'annexion par décret dictatorial: la conséquence d'un tel fait aurait été que Garibaldi devait se démettre des fonctions de dictateur et céder la place à un commissaire royal. Celui-ci, naturellement, dans l'esprit de La Farina ne pouvait être que lui-même, La Farina!

La patience du dictateur était à bout; c'en était trop. Garibaldi enjoignit péremptoirement à La Farina de quitter sur-le-champ la Sicile et le fit accompagner à bord du bâtiment amiral.

∴

Depretis arriva à Palerme le 20 juillet. Il vit tout de suite Sirtori et Crispi et partit avec celui-ci pour Milazzo, où Garibaldi venait de remporter sur les troupes napolitaines, commandées par leurs meilleurs généraux, une victoire mémorable.

Depretis arrivait avec des instructions secrètes. En l'envoyant, le gouvernement de Turin cédait au désir de Garibaldi, et apparemment Depretis se présentait pour remplir les fonctions de pro-

dictateur selon les vues du général. Mais il avait des instructions secrètes, d'après lesquelles il devait pousser à l'annexion immédiate. Il portait même en poche un décret tout signé, avec la seule date en blanc, décret qui, en prévision de l'annexion, lui conférait les fonctions de commissaire royal.

Depretis vit Garibaldi le 22. Il tâta le terrain et par des discours détournés en vint à parler d'annexion. Garibaldi refusa d'entrer dans cet ordre d'idées. Il se borna à dire que personne moins que lui ne désirait la toute-puissance; que Depretis et le gouvernement subalpin devaient mieux que tout autre en être assurés, mais que la dictature en Sicile lui était encore nécessaire. Depretis eut l'air de se laisser convaincre.

*
* *

Lors du départ de Garibaldi pour Milazzo, Crispi avait vivement insisté pour l'accompagner. Garibaldi avait ses raisons pour que Crispi restât auprès de Sirtori. Il l'avait donc prié de rester à Palerme, lui démontrant que sa présence était indispensable aux côtés du pro-dictateur provisoire. Crispi s'était résigné. Mais, avec l'arrivée de Depretis et son assomption à la pro-dictature, les choses avaient changé. Sa présence à Palerme n'était plus nécessaire, du moment que la pro-dictature était confiée à un homme d'état d'une expérience et d'une autorité déjà reconnues. Crispi profita donc de sa visite, avec Depretis, à Milazzo, pour réitérer au général l'expression de son désir de l'accompagner dans le reste de la campagne. Cette fois encore, Garibaldi s'opposa; il fit valoir toutes les raisons qui pouvaient toucher Crispi. Quelle que fût l'autorité de Depretis, comme homme politique, jurisconsulte, administrateur, il fallait qu'il eût auprès de lui un Sicilien. Crispi céda, non sans peine.

— Je vous fais un cadeau précieux, dit le général à Depretis. Je vous laisse un trésor. Sachez l'apprécier et le faire valoir. C'est Crispi.

Mais Crispi n'accepta pas la position qui lui était faite sans poser nettement ses conditions. Il s'ouvrit franchement avec Depretis.

— Je consens, lui dit-il, à rester dans la qualité, qui m'est offerte, de secrétaire d'état pour l'intérieur. Le général le désire et j'acc à son vouloir. Mais à une condition formelle. Et cette condit la voici. Il est hors de doute que l'annexion de la Sicile au royau de Sardaigne, qui sera bientôt, nous l'espérons tous, le royau

d'Italie, doit avoir lieu: elle est nécessaire, nous la voulons. Mais l'annexion doit se faire en son temps, et, quoi qu'on en pense à Turin, ce temps n'est pas encore venu. Aujourd'hui, avec les projets que nourrit le général, il serait prématuré, imprudent, insensé de l'effectuer. Ce n'est pas la Sicile qui doit être annexée; c'est tout l'ancien royaume des Deux-Siciles qui doit se réunir au royaume de Sardaigne. C'est toute l'Italie du sud qui doit se joindre à l'Italie du nord. Or, l'annexion intempestive de la Sicile pourrait compromettre l'annexion successive du royaume de Naples. La diplomatie ne manquerait pas de profiter d'une scission que nous aurions nous-mêmes produite dans l'Italie méridionale. Nous sauverions peut-être, par là, la dynastie que nous combattons, que nous voulons abattre. L'Italie du midi, continentale et insulaire, doit être solidaire et unie dans ses destinées. Diplomatiquement au moins, jusque après la conquête de Naples par Garibaldi, l'annexion serait une erreur et une faute dont je ne veux pas, à tout prix, me rendre complice. Il y a plus encore. Au point de vue militaire, et pour nous qui voulons la suite des succès du général et la réalisation du plan que son génie a mûri, l'annexion, au moment actuel, serait déplorable. Qu'arriverait-il, si passé le détroit, le dictateur subissait quelque revers? Quel remords ne serait pas le nôtre, celui de ceux qui l'auraient privé de sa base d'opération? Dictateur, il revient en Sicile, il y réunit de nouvelles forces, de nouveaux adhérents; dépourvu de l'autorité supérieure que lui confère la dictature, il n'a plus rien à faire ici. Il ne lui reste qu'à rentrer à Caprera. Laissons-le donc, avant tout, passer le détroit, vaincre encore, entrer à Naples. Le moment sera venu, alors; et nous ferons l'annexion non seulement de la Sicile, mais de tout le royaume. Enfin, dernière considération: pour la Sicile et pour le Piémont lui-même, il vaut mieux que l'annexion retarde. Pour la Sicile, car ce pays qui n'est plus habitué à se gouverner lui-même, cette population dont une partie a oublié l'usage de la liberté et de l'autonomie, doit reprendre conscience de ses forces, de ses moyens, d'elle-même en un mot. Pour le Piémont, car si le peuple sicilien pendant quelque temps ne doit compter que sur lui-même pour s'organiser, il trouvera des ressources et fera face, par ses propres moyens, à toutes les nécessités, ce qui sera autant de gagné pour le royaume unitaire; il fera volontiers tous les sacrifices que la situation exige; si, au contraire, la Sicile est réunie avant le temps au Piémont, elle s'en remettra à celui-ci du soin de la réorganiser, elle lui laissera la responsabi-

lité de la besogne à faire, qui est considérable; elle ne contribuera que pour une part, et la moindre possible, aux charges que cette besogne demandera. Ces charges, je le répète, sont considérables, car considérables sont les besoins de cette île, si longtemps négligée, presque abandonnée. La pro-dictature permet de faire rapidement ce qui, après la réunion de l'île au royaume, ne pourra qu'être l'effet de lentes réformes. Qu'on nous laisse porter la Sicile au point où en sont les autres provinces.... Je me résume: pour tous ces motifs, je m'oppose à l'annexion immédiate, à l'annexion de la Sicile seule. Je sais que tel est aussi le sentiment du général et je suis heureux d'être encore cette fois et sur une aussi grave question, en si entière et si étroite communauté d'idées avec lui. Ce programme nous est-il commun? Je prends le portefeuille que le général me destine. Voulez-vous, au contraire, pousser à l'annexion, comme je vous en soupçonne? Cherchez un autre collaborateur. Quant à moi, je vous le déclare franchement: je m'y opposerai de toutes mes forces.

Depretis s'engagea à ne rien faire pour précipiter l'annexion.

Crispi prit congé du général, et retourna avec Depretis à Palerme.

∴

La signature de F. Crispi reparaît dans les actes publics du gouvernement sicilien le 22 juillet 1860, sous le décret dictatorial par lequel Depretis est nommé pro-dictateur et reçoit tous les pouvoirs conférés à Garibaldi par les communes de la Sicile. Crispi signe ce document comme secrétaire d'état sans portefeuille. La nomination à secrétaire d'état de l'intérieur porte la date du 3 août; le même jour deux autres décrets avaient l'un réuni en un seul les deux départements de l'intérieur et de la sûreté publique; l'autre supprimé le secrétariat institué précédemment sous la dépendance directe et immédiate du dictateur.

C'est encore en date du 3 août, sous la signature de Depretis pro-dictateur et de Crispi secrétaire d'état, que paraît une pı clamation adressée aux Siciliens. Dans ce document, issu de plume de Crispi, il est dit:

« L'illustre soldat, honneur de l'Italie, que vous avez acclaı

comme votre libérateur, veut joindre à la gloire des armes le mérite des réformes civiles.

« Le statut du royaume italien, le pacte inviolable et non violé, qui unit l'Italie et Victor-Emmanuel, sera proclamé en Sicile.

« Cette loi suprême sera suivie d'autres lois. L'intérêt de la patrie commune réclame qu'un nouveau régime, conforme, en tout ce qui se peut, à celui dont jouit le royaume de Victor-Emmanuel, soit introduit dans l'île. Le nouvel ordre de choses, inspiré aux principes de liberté, effacera les derniers restes de la domination néfaste dont vous avez si longuement souffert.

« Siciliens! Vous avez accompli une révolution glorieuse. Vous devez, maintenant, vous organiser dans le calme et la sécurité qui conviennent à un peuple libre, résolu à aider, avec suite et profit, par toutes ses forces, à l'achèvement de notre grande œuvre : l'unité nationale.

« Que tous les bons citoyens soient avec nous dans ce but vraiment sacré, et qu'il n'y ait entre eux d'autres rivalités que celles de l'abnégation et du patriotisme.

« *Le pro-dictateur*
« DEPRETIS.

« *Le secrétaire d'état*
« CRISPI. »

Les considérants du décret pro-dictatorial qui introduit en Sicile la constitution octroyée par le roi Charles-Albert au royaume de Sardaigne méritent, nous semble-t-il, d'être reproduits :

« Considérant que par le vote exprimé dans la glorieuse révolution du 4 avril, au cri unanime des insurgés de Palerme, auquel répondit celui de toutes les populations de l'île, ainsi que par le drapeau déployé, par les adresses de toutes les communes, les Siciliens ont affirmé leur vouloir d'être réunis au royaume italien et constitutionnel de l'auguste monarque Victor-Emmanuel II, roi d'Italie ;

« Considérant que le vote ainsi exprimé est conforme au droit national, supérieur et éternel, qui fait que les peuples formant une m me nation tendent à se réunir ; et que ce vote est consacré par le sang de ceux qui, combattant sous les ordres du général Garib di, ont porté en triomphe et ceint de nouveaux lauriers le drap au tricolore où rayonne la croix de Savoie ;

« Considérant que les autres provinces italiennes et toutes les nations civiles ont salué avec admiration le programme « Italia e Vittorio Emanuele » ainsi que le drapeau de la révolution sicilienne;

« Considérant que, si les pouvoirs extraordinaires de la dictature, qui n'ont d'autre but que de consolider le nouvel ordre de choses, tendent à arriver aux fins que la révolution se propose, ne permettent pas de mettre immédiatement en vigueur le statut fondamental de la monarchie italienne, il est cependant nécessaire d'en hâter la promulgation, puisque cette loi fondamentale est celle sur laquelle reposent et se basent toutes les dispositions de la législation nouvelle, toutes les juridictions et administrations qui sont ou doivent entrer en vigueur;

« Le pro-dictateur décrète que le statut constitutionnel du 4 mars 1848, en vigueur dans le royaume d'Italie, est la loi fondamentale de la Sicile, » etc.

Suivaient les signatures de tous les secrétaires d'état, celle de Crispi en tête.

D'autres décrets dénotant bien clairement les projets d'unification qui inspiraient Crispi, furent successivement promulgués. Nous citerons celui qui réorganisait le service de la sûreté publique en Sicile conformément aux lois en vigueur dans le royaume d'Italie: le décret sur le service des passeports; celui qui règle la promulgation des lois; les décrets qui introduisent en Sicile la loi communale et provinciale et la loi sur la sûreté publique qui étaient en vigueur dans l'Italie du Nord.

∴

Celui qui a été journaliste tend volontiers à le redevenir. Crispi qui connaît la puissance de la presse et sait combien le journalisme, exercé avec conscience, comme une mission et un apostolat et non comme un métier et une spéculation, peut rendre de services à une bonne cause, Crispi avait, pendant ce temps, fondé un nouveau journal, le *Precursore*. Malgré le labeur écrasant auquel il s'était assujetti, il trouvait le temps d'y écrire quelquefois. Sa collaboration continua pendant les années 1861 et 1862. Le journal vécut jusqu'en 1864.

*
* *

Un jour, vers la fin du mois d'août, Crispi reçoit, dans sa poste journalière, une lettre d'un ami de la province de Caltanissetta, qui s'exprimait, à peu près, dans ces termes:

« Depretis vous trompe et trahit le dictateur. Il fait, en faveur de l'annexion immédiate, une propagande effrénée. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire le bulletin ci-joint. »

Ce bulletin était une sorte de circulaire portant l'en-tête de la pro-dictature et du cabinet du dictateur. Il y était dit que l'annexion immédiate était requise par des raisons de haute politique; que c'était un devoir de patriote que d'en presser l'effectuation; que le gouvernement subalpin saurait tenir compte de tous les efforts qui se faisaient pour l'amener, et ne manquerait pas de récompenser tous les bons citoyens qui s'emploieraient dans ce but.

Le soir, le lendemain, d'autres lettres, d'autres bulletins, tous semblables, mais provenant de différentes localités arrivent à Crispi de correspondants connus ou inconnus. Aucun doute ne lui était plus permis. Il se produisait, à son insu, par le fait de la pro-dictature un grand mouvement en sens annexionniste dans toute l'île.

Il se rend chez le pro-dictateur.

— Rappelez-vous, lui dit-il, mes conditions et vos promesses: le pacte bilatéral, en un mot, que nous contractâmes, l'un vis-à-vis de l'autre, le jour où le portefeuille de l'intérieur me fut offert, et qu'au lieu de suivre Garibaldi, comme j'en avais le plus vif désir, je me résignai à accepter le fardeau dont on m'imposait le poids. Vous êtes-vous, oui ou non, engagé à ne pas pousser à l'annexion tant que l'on ne pût réunir à l'Italie du nord toute l'Italie du sud? Si tels ont été vos engagements, pourquoi y manquez-vous?

Depretis se récria; jamais il n'avait eu l'intention de trahir la confiance que le dictateur avait placée en lui.

— Puisqu'il en est ainsi, et que vous l'affirmez, lisez ces lettres, voyez ces bulletins-circulaires. Les uns et les autres portent l'indication de leur provenance; les uns et les autres sortent du cabinet du pro-dictateur. Que sont ces excitations? Que signifient ces promesses?

Depretis continua à protester, à alléguer son ignorance de ce qui s'était passé. Les lettres, à l'en croire, avaient été rédigées et expédiées à son insu.

— C'est possible, répliqua Crispi; mais vous êtes responsable de ce qui se fait dans votre cabinet; et jamais le plus téméraire de vos dépendants n'eût envoyé de circulaires de ce genre, je ne dirai plus sans votre ordre explicite, mais sans votre tacite consentement. Vous savez mes idées: vous avez accepté mes conditions. Ce qui s'est passé me dégage de la tâche que j'avais assumée sur le désir du dictateur et sur vos insistances. Je reprends ma liberté et ne rentre au palais du ministère de l'intérieur que pour éviter une interruption dans la gestion des affaires publiques. Mais, dès ce moment, regardez-moi comme démissionnaire et pourvoyez à la nomination de mon successeur.

Depretis pria et supplia Crispi de ne pas abandonner le portefeuille dans des moments aussi graves. Crispi, en qui la confiance était ébranlée et qui a l'horreur de la duplicité jusque dans ses simples apparences, ne se laissa pas ébranler. Il quitta le pro-dictateur pour aller mettre ses papiers en ordre et se préparer à remettre son département à celui qui serait désigné pour lui succéder.

∴

Deux jours, trois jours se passèrent sans que Depretis prît une résolution. Il espérait que la crise se terminerait d'elle-même: jusqu'à la fin de ses jours, ce fut un principe de cet homme d'état que les affaires se faisaient toutes seules et que, par conséquent, l'inertie était une des formes de la sagesse politique. Il espérait que son collègue viendrait à résipiscence, qu'il ne s'agissait de sa part que d'un coup de tête, que l'amour du pouvoir qui, chez lui, l'emporta peut-être sur tout autre sentiment, aurait plus de prise sur Crispi que la conscience d'une situation incompatible avec sa dignité.... Il se trompait. Crispi aurait pu parvenir bien plus tôt au faîte de la puissance et des honneurs s'il avait voulu transiger avec ses convictions. Mais jamais il n'a désiré le pouvoir pour le pouvoir. Il a poursuivi sa carrière sans autre guide que ce qu'il regardait comme le bien du pays. C'est ainsi qu'il est arrivé tard au pouvoir, mais sans une compromission, sans une condescendance qu'il ait à regretter.

Les choses traînaient en longueur; Crispi n'attendait que le successeur invoqué, qui ne venait pas.

Il se rendit chez le pro-dictateur.

— Je vous ai prévenu, lui dit-il. Le temps ne vous a pas manqué pour aviser et pourvoir d'un titulaire le département que j'abandonne. Je viens maintenant vous avertir que je quitte la place et que le ministère de l'intérieur n'a plus de chef. Je vous laisse responsable des conséquences.

Depretis renouvela ses prières; il suivit Crispi dans le corridor par lequel il s'éloignait; il le conjura, à mains jointes et les larmes aux yeux, de se laisser fléchir, de garder encore la direction des affaires intérieures de la Sicile. Il essaya de lui prouver que lui seul, Crispi, pouvait mener l'organisation de l'île à bonne fin. Il alla jusqu'à le supplier. Crispi n'eut qu'une réponse:

— J'ai été trompé.... je pourrais l'être encore.

Lorsque Depretis s'aperçut que la décision de Crispi était de celles qui ne changent pas, il fut saisi du souci des conséquences d'une décision qu'il avait si maladroitement provoquée.

— Que comptez-vous donc faire maintenant?...

— Ce que je compte faire? Une chose bien simple et dont je vous préviens loyalement. Un bateau est en partance pour Naples où le dictateur est sur le point d'arriver, s'il ne s'y trouve pas déjà. J'y prends passage pour aller rejoindre Garibaldi et lui dénoncer vos procédés.

— Je partirai avec vous.

— A votre aise!

∴

De récentes publications nous ont appris quel était l'auteur de ces menées:[1] c'était encore La Farina. Son but était de susciter dans l'île une manifestation de toutes les municipalités, qui enverraient des adresses au roi Victor-Emmanuel, demandant l'annexion de la Sicile au Piémont, immédiate et sans conditions. L'idée de La Farina plut à Cordova et à Depretis. « Hâte les délibérations, lui

[1] V. *Ricordi di Filippo Cordova*, publiés par Vincenzo Cordova sénateur du royaume; Rome, Forzani et Cie, 1889.

écrivait Cordova; ton idée a plu au pro-dictateur, qui sait qu'elle est de toi. » Cela n'a pas empêché Depretis de déclarer solennellement à la chambre des députés, le 6 juin 1862, que jamais, tant qu'il avait été pro-dictateur en Sicile, il n'avait permis que la volonté du général Garibaldi y fût contrastée.

*
* *

Pendant le mois qui s'était écoulé, les événements militaires dans l'île et sur le continent avaient suivi leur cours, au grand étonnement de l'Europe dont les yeux étaient fixés sur l'Italie.

Après avoir battu près de Milazzo les meilleures troupes du roi de Naples, et obligé la garnison de la ville à capituler (23 juillet 1860), Garibaldi s'était rapidement porté sur Messine et le détroit. Il était maître désormais de toute la Sicile, à l'exception des places de Messine, d'Agosta et de Syracuse. Le général Medici ne tarda pas à entrer à Messine, qui n'opposa aucune résistance. La pointe du Phare et la côte entre le Phare et la ville furent occupées et fortifiées. On ne pensait plus qu'à traverser le détroit, et dans ce but, à réunir des forces suffisantes pour renverser les obstacles accumulés sur les côtes de Calabre et balayer les troupes qui y étaient concentrées. Un instant Garibaldi eut l'idée de dérouter l'ennemi par un de ces coups de main dont il avait le génie. Attendu dans les Calabres, il allait hardiment apparaître devant Naples par la voie de mer. Après un commencement d'exécution, ce plan fut abandonné et le débarquement des garibaldiens sur le continent eut lieu à Melito. Reggio, pris d'assaut, livra à Garibaldi des provisions considérables en vivres et en munitions, ainsi qu'un matériel de guerre abondant. Sans s'attarder un instant, Garibaldi se dirigea sur Naples par la voie la plus rapide. Sa marche à travers les Calabres fut triomphante; les populations l'acclamaient comme un libérateur. Les garnisons déposaient les armes devant le soldat du peuple; les provinces allaient au-devant de lui; villes et bourgs lui faisaient déditions.

Onze jours s'étaient écoulés depuis son débarquement en Calabre, lorsque Garibaldi, accompagné seulement de quelques aides-de-camp, précédant sa petite armée, qui le suivait à marches forcées, entrait à Naples au milieu d'une foule en délire. Selon

expression, il trouvait « le nid tout chaud ». La veille, François II avait quitté son palais pour se retirer à Capoue et organiser une défense suprême. Les troupes bourboniennes occupaient encore la ville; gagnées par l'enthousiasme général, elles présentaient les armes au héros triomphant.

C'était le 7 septembre.

∴

Ce jour-là même Crispi débarquait au port de la Nunziatella. Le voyage avait été singulier. Sur le même bateau s'étaient rencontrés les deux hommes qu'un si profond dissentiment venait de séparer. Dans leur longue carrière, les événements, deux fois encore, devaient les rapprocher au pouvoir: leurs deux natures si diverses, deux fois encore devaient se trouver en contact: l'une ondoyante et diverse, l'autre droite et rigide.

On avait causé à bord.

— Je verrai le dictateur, avait dit Depretis.

— Vous ne le verrez pas sans moi, répliquait Crispi qui avait ses raisons pour se méfier.

Aussitôt débarqué, Crispi saute en voiture et se rend au palais. Les portes s'ouvrent devant lui, il arrive jusqu'au dictateur, qui s'étonne de le voir. En deux mots il le met au courant de ce qui s'est passé. Sur ces entrefaites arrive Depretis, qui est introduit. La conversation reprend sur de nouveaux frais. Le cas n'était pas niable: la pro-dictature avait trahi les intentions du dictateur. La question était de savoir quelle part Depretis avait eue dans cette trahison.

Plusieurs jours se passèrent. Le dictateur ne prenait pas de décision. Un jour que Crispi et Depretis étaient dans son cabinet, et que le général se promenait de long en large, les mains dans ses poches, Depretis s'approcha de Crispi et lui glissa à l'oreille:

— Je repars pour Palerme. Y viendrez-vous?

Crispi se contenta de le regarder fixement dans les yeux.

En ce moment, on annonce au général qu'une députation sicilienne vient de se présenter et désire être introduite à sa présence. Le général interrompt sa promenade, fait signe aux personnes présentes qu'elles aient à se retirer et donne l'ordre que la députation entre.

Depretis et Crispi passent dans un salon voisin. Au bout d'un instant Depretis est demandé par le général, auprès de qui la députation se trouve encore. Il revient bientôt après et s'approchant de Crispi qui, debout devant la fenêtre, tambourinait des doigts sur les vitres:

— J'ai donné ma démission, lui dit-il.

Il avait trop attendu.

Ce fut Mordini que Garibaldi désigna pour succéder à Depretis. Il alla lui-même en Sicile pour installer le nouveau pro-dictateur et pour vérifier par lui-même l'état des esprits. La grande majorité avait pris parti pour Crispi et le nouveau ministère qui fut constitué ne se composa que de ses amis.

Un Italien.

(*La suite à la prochaine livraison*).

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Sommaire: Sciences morales et politiques. 1° Histoire: Georges Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, tome V, *Perse, Phrygie*, etc. — Paul Mesnard, *Vie de Molière* — Hector de la Ferrière, *Études sur Henri IV* — Jules Simon, *Mémoires des autres*. 2° Philosophie: Le père Maumus et son *Étude sur Saint Thomas d'Aquin* — Paul Janet, *Philosophie de Lamennais*. 3° Critique littéraire: Paul Deschanel, *Figures littéraires*.

Je lisais, l'autre jour, dans un journal italien, un piquant article où rendant pleine justice à la France et aux Français, M. Parmenio Bettoli déclarait que « nous sommes un peuple sérieux capable d'apporter aux plus difficiles entreprises l'esprit de suite et de persévérance qui les fait aboutir. » Contestable, peut-être, dans l'ordre politique, cette assertion ne l'est point dans l'ordre littéraire, et, pour mesurer toute la portée du progrès accompli je n'ai qu'à me rappeler les appréhensions de la puissante maison Hachette lorsqu'elle s'apprêtait à publier, il y a sept à huit ans, le premier volume de l'*Histoire de l'art* de l'illustre Perrot. L'éditeur faisait entendre prudemment qu'il s'agissait avant tout d'une œuvre de vulgarisation, qui serait accessible à toutes les bourses comme à toutes les intelligences, et il publiait comme ballon d'essai le tome premier consacré à l'Égypte. Véritable merveille de style et d'érudition, où l'auteur donnait le plus solennel démenti à ces timides préventions oratoires.

Le public était conquis désormais et le grand archéologue ne songea plus qu'à aller de l'avant soutenu par son digne collaborateur Chipiez architecte de talent, dessinateur de génie, dont les admirables « restitutions » ont plongé dans la stupeur tous les gens

compétents. Les deux nobles collaborateurs nous promenaient ainsi dans la région des rêves au travers des palais assyriens et jusqu'aux extrémités du monde sémitique. Quatre volumes avaient déjà paru, les lecteurs ne se lassaient point, mais sans qu'il y ait eu de la faute des éditeurs, le tome V s'est fait longtemps attendre. C'est qu'un événement mémorable s'était produit: la conquête archéologique de la Perse par les illustres époux Dieulafoy. Trois nouvelles salles venaient de s'ouvrir au Louvre, et ce n'était pas en quelques semaines, ou même en quelques mois, qu'on pouvait procéder à l'inventaire d'une si énorme masse de précieux documents.

M. Perrot a pris son temps et il a bien fait, mais nous n'avons rien perdu à cette longue attente car, pour la rédaction comme pour l'exécution matérielle, ce volume est peut-être supérieur encore aux précédents. Je n'insisterai pas sur le livre septième consacré à la Phrygie, pays fort curieux, pourtant, que l'auteur avait étudié à fond lors de sa fameuse mission d'Ancyre, et je me contenterai de signaler comme tout à fait neuves les recherches sur les origines des Phrygiens et leur histoire, et la dissertation sur l'art phrygien qui, dès le huitième siècle, signalait son originalité par des monuments imposants tels que le tombeau de Midas.

Le livre huitième, où l'on nous parle de la Lydie et de la Carie, ne nous arrêtera pas non plus bien longtemps quoiqu'il soit tout à fait digne d'une étude approfondie ne fût-ce que pour la description générale du pays et l'étude sur le tombeau d'Alyatte, où l'habile crayon de M. Chipiez a vraiment fait merveille. Nous nous bornerons aussi à citer en passant le livre neuvième si riche en descriptions géographiques et qui contient aussi de curieux renseignements sur l'architecture lycienne, et nous aborderons enfin ce fameux chapitre X sur lequel les généreux athlètes, l'artiste et le savant, ont concentré leurs efforts.

Ainsi que le remarque fort bien M. Perrot, l'art perse ne produit ses chefs-d'œuvre qu'à la fin du sixième et dans le cours du cinquième siècle: il ne se développe qu'après celui de la Grèce ionienne et certains des édifices qu'il a élevés sont même postérieurs au Parthénon et aux propylées de l'acropole d'Athènes; mais, malgré cette date avancée il reste, par son principe et par son esprit, le dernier venu des arts du monde oriental, qu'il résume tous d[...] une synthèse éclectique et grandiose. S'il n'a pu s'empêcher de f[...] quelques emprunts à l'art de cette Grèce qui était alors à l'apo[...] de sa gloire, pourtant, à le considérer dans son ensemble, dans [...]

méthodes qu'il applique et dans les traditions auxquelles il obéit, il demeure le disciple et le continuateur de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Assyrie. C'était donc bien ici qu'était marquée sa place et personne ne sera tenté de reprocher à M. Perrot d'avoir renvoyé au prochain volume ses belles études sur l'art grec, si impatiemment attendues qu'elles soient.

L'enthousiasme excité par l'ouverture de notre magnifique musée persan n'est pas près, en effet, de s'éteindre et M. Perrot qui a su si bien utiliser les découvertes de Flandin, de Coste et de tant d'autres explorateurs de l'Iran s'est surtout attaché à nous renseigner sur les résultats tout à fait inespérés auxquels ont abouti les ingénieuses et patientes recherches de M. Dieulafoy. Nous avons ici la reproduction exacte de la tour funéraire de Nakch-i-Roustem, une façade du palais de Darius, dans son état actuel, une vue générale de Persépolis et toute une série de prodigieuses restitutions accomplies par M. Chipiez, qui dans ses admirables chromo-lithographies nous montre dans toute leur splendeur d'autrefois la salle hypostyle, la salle aux cent colonnes, le grand palais de Persépolis restauré et orné de la fameuse frise des archers, et enfin cette luxueuse charpente du palais de Xerxès, assemblage compliqué dont la reconstitution fait tant d'honneur à l'artiste qui l'a exécutée.

La contemplation de cette longue série de monuments, en partie inédits, est bien propre à faire travailler l'imagination des esthéticiens et des archéologues, et l'on trouvera dans le volume de M. Perrot mille aperçus qu'il ne nous est malheureusement pas possible de reproduire ici, et nous passons aux deux chapitres qui terminent l'ouvrage et qui sont consacrés à la statuaire et à la glyptique.

La première de ces sections est de beaucoup la moins intéressante, car on ne pouvait guère s'attendre à rencontrer des émules de Phidias dans les districts montagneux de l'Iran et nous ne pouvons que nous associer au jugement final de M. Perrot, qui semble avoir parfaitement saisi le vrai caractère de cet art composite de la Perse:

« On ne saurait, dit-il, y voir la création toute spontanée d'un peuple qui emploie la langue des formes en même temps que celle des mots, pour traduire ses émotions et ses idées; il n'y a pas non plus de figures parmi celles qui appartiennent vraiment à la Perse, où l'on sente le frémissement de cette joie secrète que l'artiste éprouve chez les peuples vraiment doués pour la plastique, en présence d'un

corps qui offre des lignes harmonieuses et qui se ramasse ou se déploie dans l'effort. Ici, ce qui a décidé du choix de l'image ou de la pose, c'en est moins la beauté propre que la signification; ce que voulait surtout le sculpteur, c'était que chaque groupe, chaque personnage et chaque attitude, comme le rythtme général de la composition, concourussent à l'effet, rendissent plus profond encore et plus religieux le respect que devait au roi la foule de ses sujets. Inspirée tout entière de cette pensée, l'œuvre du sculpteur a cet avantage d'être expressive; partout s'y fait jour le sentiment qui dominait dans l'âme de son auteur; elle est comme pénétrée d'une sorte de gravité majestueuse et de recueillement qui ne laissent pas d'avoir leur charme, et cet ensemble présente une unité de style et de ton qui a vraiment quelque chose d'imposant. D'autre part, la noblesse soutenue en reste un peu froide. L'artiste n'y a jamais cédé, come le font souvent l'Égyptien et l'Assyrien, à la tentative de s'amuser du travail qu'il poursuit, de réveiller l'attention du spectateur par quelque épisode ingénieux et pittoresque, par l'heureux accident d'un mouvement imprévu. Tout est ici aussi bien réglé, on pourrait presque dire aussi compassé, que dans l'ordre et l'étiquette d'une cérémonie de cour. »

On ne saurait mieux dire et M. Perrot n'est pas moins bien inspiré lorsqu'il traite de la glyptique, c'est-à-dire des monnaies, des médailles, des intailles de toutes sortes qu'il a pu admirer, non pas seulement au Louvre, mais au Musée britannique et ailleurs. Cet archéologue pénétrant n'est pas de ceux qui se laissent prendre à de vaines apparences, ou dominer par de vagues traditions, et dans une suite d'études qui nous offrent le plus parfait modèle de la discussion érudite il nous démontre fort bien que les intailles perses sont le plus souvent, sinon presque toujours, l'œuvre d'artisans chaldéens ou de ces industrieux et patients Phéniciens qui s'étaient aussi approprié très vite les secrets du touret et de la pointe.

Mais, que le graveur fût chaldéen ou phénicien, peu importe; ce qui permet de classer ces pierres à la suite des sculptures de Persépolis et de Suse c'est qu'elles ont été travaillées pour servir de cachets à des Perses et qu'elles portent la marque de cette destination spéciale. A ce titre, elles fournissent un utile supplément d'informations. On y apprend quels ont été, parmi les différents thèmes que le statuaire avait appliqués à la décoration des palais et des tombes, ceux qui sont devenus les plus populaires. Il est tel

motif dont on remarque, non sans surprise, l'absence à Persépolis, et qui se rencontre sur les intailles, ce qui donnerait à penser qu'il avait trouvé place à l'époque des Achéménides dans des ensembles aujourd'hui détruits.

M. Perrot qui, dans cette admirable étude sur les pierres gravées, semble avoir épuisé son sujet, nous parle beaucoup plus sommairement des monnaies qui n'offraient à ses investigations qu'un champ beaucoup plus limité. Le numismate se désespère en effet lorsqu'il se voit réduit à constater que, deux siècles durant, on a frappé des dariques absolument semblables les unes aux autres et qu'il n'y a pas moyen de ranger ces pièces en une série continue. Il n'est donc pas surprenant que l'auteur ait consacré une bonne partie de ses recherches aux monnaies des petits États grecs de l'Asie Mineure et nous lui devons la reproduction fort exacte des jolies drachmes frappées à Tarse et à Mallos, et pour les médailles comme pour les pierres gravées il aboutit à cette conclusion que les graveurs se sont efforcés de populariser les types créés par la statuaire dans les diverses capitales de l'empire, les formes et les symboles dont elle s'était servie pour exalter la royauté, pour imprimer dans tous les esprits l'idée de sa puissance et de sa majesté.

Je n'ai pu qu'indiquer à grands traits les principales divisions de l'œuvre magistrale de M. Perrot, mais cette courte analyse suffira, je l'espère, à montrer à mes lecteurs tout le prix de ce volume qui fait tant d'honneur pour le fond comme pour l'exécution matérielle à l'auteur et aux éditeurs. La maison Hachette est, du reste, de celles qu'on n'ose plus louer et en quittant l'*Histoire de l'art*, ce sont encore ces mêmes vulgarisateurs du beau que nous rencontrons, en feuilletant cette intéressante *Vie de Molière* qui sert d'épilogue à l'édition monumentale des œuvres de notre grand comique.

On sait que cette vaste entreprise avait d'abord été confiée à M. Despois, — dont je puis garantir d'autant mieux le zèle consciencieux que nous avons échangé de nombreuses lettres au sujet des textes italiens imités par Molière, — et, plus que personne, je dois regretter que la mort ait enlevé si prématurément l'habile et vénéré critique. Ce petit tribut une fois payé à sa mémoire, je ne ferai pas néanmoins difficulté d'avouer qu'on a su lui découvrir un continuateur excellent dans la personne de M. Paul Mesnard, écrivain modeste et charmant qui connaît à fond le dix-septième siècle et qui a poussé heureusement sa tâche jusqu'au bout. Mais je n'ai

à m'occuper ici que de la notice biographique, livre intéressant et substantiel qui vient à son jour et à son heure, et où l'auteur a tiré le parti le plus ingénieux des innombrables découvertes opérées depuis vingt ans.

Grâce à M. Eudore Soulié, à M. Charles Livet, à M. Larroumet et aux fanatiques rédacteurs du *Moliériste*, nous savons, en effet, à peu près à quoi nous en tenir sur le bilan commercial de la famille Poquelin et sur la vie intime de son plus illustre représentant. Mais, dans un ordre d'idées tout à fait différent, les trouvailles sont nombreuses aussi et les belles études de M. Brunetière, de M. Jules Lemaître, de M. Sarcey nous ont fait envisager sous un jour tout nouveau des problèmes que les anciens commentateurs osaient à peine aborder et nous sommes aujourd'hui universellement édifiés, ou peu s'en faut, sur ce qu'il est permis de penser de la religion, de la philosophie et de la moralité de Molière.

Tous ces travaux épars qu'on ne pouvait se procurer sans quelque difficulté et beaucoup de dépenses, M. Paul Mesnard les a groupés et complétés, et les emprunts sont si habilement fondus dans la trame d'un récit attachant qu'on a grand'peine à les y retrouver. Le style c'est l'homme, et, en tant qu'écrivain, M. Mesnard a fort peu de rivaux; mais ce qui frappe, au premier abord, dans cette riche biographie, c'est la parfaite connaissance du sujet et la bonne grâce accomplie avec laquelle l'auteur nous fait les honneurs de l'époque du grand roi. Il en distingue fort bien les courants opposés et nous conduit tour à tour chez les « libertins » comme on disait alors, chez les libres-penseurs comme on dira plus tard, les chefs reconnus des trente mille athées qui, s'il en faut croire le père Mersanne, foulaient alors le pavé de Paris, — et chez les chrétiens Boileau, Racine derrière lesquels nous voyons surgir dans l'ombre les austères figures de Pascal et du grand Bossuet qui dans ses anathèmes contre le théâtre comique, devançait purement et simplement M. Brunetière l'interprète clairvoyant de *Tartufe*.

Il faut donc en faire son deuil, Molière a été un chrétien fort médiocre, — et j'avoue que le contraire me semblerait encore plus surprenant, — mais après avoir lu M. Mesnard qui lui garde au fond toute sa sympathie, nous imiterons Don Juan dans la scène du *Pa vre*, et nous excuserons notre cher comique « au nom de l'h manité. »

Outre la vie d'un grand écrivain, ce brillant volume nous re trace aussi l'histoire de la civilisation française durant la splendid

période qui sépare la défaite de la Fronde de la révocation de l'édit de Nantes et pour mesurer toute l'étendue des changements accomplis en peu d'années nous n'avons qu'à remonter légèrement le cours des âges et à consulter le bel ouvrage que le comte Hector de la Ferrière vient de consacrer à Henri IV. Dans ce volume écrit avec tant de verve par un octogénaire on trouvera pour ainsi dire l'antithèse du chef-d'œuvre de M. Poirson qui avait réussi à exposer minutieusement la vie de son héros sans dire un mot de Gabrielle d'Estrées. M. de la Ferrière, au contraire, attache une extrême importance aux intrigues amoureuses du Béarnais et il nous fait assister fréquemment à des scènes qui nous confondent par leur extrême brutalité. Henri IV, on ne saurait le nier, était peu délicat en amour; ses deux femmes et la plupart de ses maîtresses étaiens d'abjectes créatures et si l'histoire s'est montrée indulgente pour ses faiblesses, c'est uniquement parce qu'il fut un grand serviteur de l'État dont il ne sacrifia jamais ses intérêts à de viles favorites.

Il n'en est pas moins à peu près démontré aujourd'hui que si Henri IV eût été un homme chaste, il fût mort paisiblement dans son lit chargé d'ans et de gloire après avoir assis sur des bases solides cet équilibre européen qui est encore le grand *desideratum* du dix-neuvième siècle. Cette hypothèse que Michelet avait soutenue avec tant de talent peut être considérée maintenant, grâce aux découvertes de M. de la Ferrière comme la vérité pure, et nous renverrons avec confiance les sceptiques endurcis à ce beau chapitre final où l'auteur nous rapporte les dépositions de la femme d'Escoman. Lorsqu'on a entendu ce témoin si bien informé et si désintéressé on a la certitude morale que Mme de Verneuil et le duc d'Épernon ont été les complices de Ravaillac, et nous sommes persuadés que les historiens de l'avenir ratifieront cette condamnation.

M. de la Ferrière qui, en dépit de ses cheveux blancs, a conservé tout le feu et toutes les grâces de la jeunesse, est l'orgueil du parti royaliste; mais il est dans un autre camp un vieillard qui peut lui servir de pendant et qui écrit les *Mémoires des autres* avec une verve d'adolescent, et la plus incomparable malice. M. Jules Simon, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est, du reste, un de ces magiciens qui embellissent tout ce qu'ils touchent; il avait même réussi à rendre la république aimable pendant son trop court ministère et parmi les gens dont il médit dans son dernier volume, presque tous, j'en suis sûr, affecteront de paraître contents quoique battus.

Je n'ai pas, on le conçoit, l'impertinente prétention de rendre compte d'un livre qui vaut surtout par le style et le détail, mais je ne puis néanmoins résister à la tentation d'en citer quelque chose et je choisis charitablement deux portraits fort courts dont les originaux sont défunts et ne sauraient se plaindre. Et voici d'abord le fameux Guigniaut le *Symboliste* que j'ai connu durant mon adolescence, et qui est saisi à ravir:

« Le commerce de la symbolique avait donné à M. Guigniaut une grande largeur de vues, mais cette largeur était sans rivage. Il y avait deux choses qu'il ne savait pas quitter: son siège et quitter un sujet. Une fois assis sur la chaise de paille qui tenait lieu de chaire à nos professeurs, il y restait jusqu'à ce qu'on le suppliât de s'en aller.... il adhérait à ses sujets comme à sa chaise.... »

Cette silhouette est vraiment animée et vivante, mais, que dirons-nous de celle de Damiron?

« .... Le bon, le doux, le sage Damiron, le vrai modèle de l'homme de bien et du philosophe, le modèle aussi du professeur par son attachement à ses devoirs, sa ponctualité, son dévouement à la science, son attention pour ses élèves, n'était-ce pas le meilleur et le plus sûr des confidents? N'en doutons pas. C'était un confident, un ami, un père; ce n'était pas un maître. Il avait du bon sens; mais dans une sphère étroite. Il connaissait assez bien toutes les écoles; il n'y en avait pas qu'il n'eût visitée. Il ne restait pas à la porte, il entrait dans les appartements, les passait en revue, faisait l'inventaire exact du mobilier, écoutait attentivement ce qui s'y disait, et ne savait pas au juste en sortant de là, de quoi il avait été question.... »

L'instructif et spirituel volume de M. Jules Simon charmera tout à la fois les philosophes et les historiens et il nous servira tout naturellement de transition pour passer à l'histoire de la philosophie qui sera dignement représentée dans cette chronique par les deux solides ouvrages du père Maumus et de M. Paul Janet. Le premier de ces écrivains qui déjà s'était fait connaître par un fort bon livre sur la *Doctrine spirituelle de Saint Thomas d'Aquin*, nous expose aujourd'hui le système *intellectuel*, c'est-à-dire la philosophie du docteur angélique. Mais dans ce nouvel écrit l'habile théologien ne s'en tient pas à la simple exégèse; il aborde volontiers la critique et la controverse philosophique et s'attache à démontrer la supériorité de la méthode de Saint Thomas sur celle de Descartes. Nous regrettons vivement de ne pouvoir analyser à no

tre aise ce vigoureux traité qui, sans nous convaincre entièrement, a néanmoins entamé fortement nos convictions sur certains points de détail, et nous nous bornerons à dire que, des six livres qui composent l'ouvrage nous avons particulièrement distingué le premier où, critiquant la théodicée cartésienne, l'auteur constate que, dans la thèse capitale des preuves de l'existence de Dieu, Saint Thomas se place à un point de vue opposé à celui de Descartes, et que la théorie de ce dernier suppose plutôt qu'elle ne démontre l'existence divine. On lira aussi, non sans profit, le troisième livre consacré à la volonté, et surtout le sixième où le père Maumus s'occupe du grave problème de l'origine des idées, et après avoir exposé la doctrine de Saint Thomas qui se résume en deux mots: *la sensation et l'abstraction,* il passe en revue les différents systèmes des philosophes, signalant les indécisions de Descartes, les lacunes de Locke et de Condillac, les solutions erronées de Leibnitz et des ontologistes, sans oublier les nébuleux systèmes des princi paux philosophes allemands.

L'ouvrage du père Maumus, ne nous y trompons pas, est un livre de premier ordre, mais un livre austère comme le personnage dont il traite, et nous lui souhaitons sans l'espérer la vogue qu'obtient en ce moment le volume de M. Janet sur la *philosophie de Lamennais.* C'est que l'auteur des essais sur le *Bonheur* et sur la *Famille* répand un charme sympathique sur tout ce qu'il écrit et, cette fois d'ailleurs, en nous retraçant l'existence tourmentée du grand penseur breton, il touchait à nos plaies secrètes et faisait saigner nos anciennes blessures. Armé de sa pénétration naturelle et muni de riches documents inédits, le nouveau biographe a saisi mieux que personne le caractère complexe de son héros et, grâce à une étude attentive de l'intéressante correspondance avec M. de Vitrolles, il nous initie aux variations successives, mais radicales d'un philosophe qui débutait par l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* et qui écrivait pour ainsi dire son testament en composant les quatre volumes de l'*Esquisse d'une philosophie.* On est depuis longtemps fixé au sujet de l'*Essai sur l'indifférence* dont le tome premier mérite seul d'être lu aujourd'hui, et M. Janet a eu raison d'insister au contraire sur l'*Esquisse* qui vaut infiniment mieux que sa réputation. J'ai lu pourtant avec quelque surprise une note de M. Vincenzo di Giovanni où le célèbre professeur de Palerme accuse formellement Lamennais d'avoir dérobé son système au fameux Miceli. Mais, ainsi que me le faisait remarquer ré-

cemment M. Renan, toutes ces insinuations au sujet des prétendus plagiats tombent d'elles-mêmes lorsqu'on songe à la prodigieuse ignorance de notre philosophe dont le cerveau était une vraie table rase. C'était, en revanche, un grand inventeur qui aurait pu donner, comme étant de son cru, une foule de vieilleries qu'il avait bien réellement découvertes, comme Pascal enfant retrouvait, par la seule force de son génie, les formules d'Euclide, et si, comme il arrive toujours, ces traités philosophiques ont vieilli, nous n'hésitons pas à affirmer avec M. Janet qu'ils présentent un des plus curieux sujets d'étude que la psychologie puisse se proposer.

J'écourte, on le voit, l'article de la philosophie et je me tire notoirement d'affaire par la plus noire ingratitude à l'égard de M. Janet dont les premiers écrits ont charmé ma jeunesse; mais je suis homme de parole, et je ne sacrifierai à personne les quelques pages qui me restent lesquelles sont la propriété exclusive de M. Deschanel, le délicieux auteur des *Figures littéraires.* Dans cette troisième série d'*Études* qui obtiendra plus de succès encore que ses deux devancières, le jeune et pénétrant critique nous met à même de juger des progrès accomplis par lui depuis dix ou douze ans, car nous avons là son article de début sur la correspondance de Quinet, de solides essais sur Rabelais, Diderot, Mignet et Sainte-Beuve, et enfin deux morceaux de choix, les admirables portraits de Renan et de Bourget.

M. Renan est, on le sait, une sorte de Protée insaisissable, et comme disait Sainte-Beuve, pour parler convenablement de ce personnage si complexe et si fuyant quand on le presse et qu'on veut l'embrasser tout entier, ce serait moins un article de critique qu'il conviendrait de faire sur lui, qu'un petit dialogue à la manière de Platon. Depuis trente ans la situation n'a pas beaucoup changé à cet égard, mais il y a pourtant dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* un certain nombre d'indications précieuses dont M. Deschanel a tiré un parti merveilleux. Il a délicatement décomposé et recomposé son mobile personnage, étudiant successivement en lui le « Gascon » et le « Breton, » l'amoureux et l'ami, le sceptique et le croyant, et nous ne serions pas surpris qu'il eût dérobé le secret de cette âme tour à tour tourmentée et confiante. Aujourd'hui, comme dit très bien l'auteur, c'est le Gascon qui se[illegible] avoir pris le dessus; il s'est enfin débarrassé du joug importun de la conséquence et il se repose sur cette affirmation « qu'il [illegible]

des époques dans l'histoire de l'esprit humain où la contradiction est nécessaire. »

Mais s'il y a dans M. Renan un grand penseur, il y a aussi un grand artiste et tout en admettant qu'il doive quelque chose aux érudits allemands, l'auteur attribue à notre glorieux compatriote un tact littéraire que n'eurent jamais les docteurs de Tubingue: « Tout en s'assimilant, dit-il, la moelle germanique, M. Renan a su garder la simplicité élégante et la grâce de l'esprit français; oui, le souffle léger, le doux rayon de notre génie se joue dans son œuvre à travers la forêt hercynienne, et cette harmonie savante et exquise donne à l'écrivain une place unique dans l'histoire des littératures modernes. Mais, il ne se distingue pas seulement des théologiens allemands par la variété des nuances, par la finesse de l'analyse morale, par l'imagination divinatrice; il n'a pas seulement sur eux l'avantage d'être né et resté longtemps catholique, — ce qui est bien quelque chose lorsqu'il s'agit de raconter la formation et d'expliquer l'esprit du catholicisme; — il en diffère surtout en ce qu'il a renconstitué la personnalité de Jésus, qu'ils avaient en quelque sorte dissoute en même temps que sa divinité. L'hégélianisme, appliquant la philosophie du *fieri* à l'évolution religieuse comme à tout le reste, ne voyait dans le Christ que le rayonnement de l'esprit chrétien à travers les âges; la personne de Jésus, sa parole, s'étaient, si je puis dire, volatilisées sous l'action de l'exégèse; c'est l'impression que donne le livre de Strauss. Au contraire, dans l'ouvrage de M. Renan, Jésus revit et parle; l'ancien Sulpicien a accompli une véritable restauration historique et religieuse: il a ressuscité le dieu! »

J'ai tenu à citer cette page qui nous offre un si agréable spécimen du style élégant et nerveux de M. Deschanel, et je regrette maintenant de ne pouvoir analyser l'étude sur M. Bourget laquelle n'est en rien inférieure à la précédente. Nous avons ici un éloquent réquisitoire contre un coupable intéressant, mais fortement dévoyé, et tout le monde s'associera aux conclusions de l'auteur. « Les déterministes, s'écrie-t-il, ont-ils au moins fait avancer la science de l'homme? Sans doute, ils nous ont fourni des instruments de précision qui permettent de serrer de plus près l'analyse des esprits; mais, sont-ils parvenus à expliquer la personnalité propre de chacun, le don individuel du génie, à atteindre ce qu'Horace appelait l'étincelle divine? Toute cette prétendue vigueur scientifique, appliquée aux études morales, n'est-elle pas plus

apparente que réelle? Elle écrase la littérature, elle tue le goût, et elle est impuissante à saisir la pensée humaine en sa mobilité fuyante, à lui assigner des lois fixes, à supprimer le duel entre l'esprit et la matière. Nous admirons la vigueur de la tentative; mais nous sommes obligés d'en constater l'avortement. »

La tirade est poignante, mais pour en saisir tout le mérite, il ne faut pas oublier qu'elle s'adressait au Bourget d'il y a dix ans et non au pessimiste repenti qui écrit aux *Débats*, à côté de M. Deschanel, d'étincelants articles. A qui devons-nous ce changement de front opéré si à point? Je l'ignore, mais si j'avais écrit l'essai dont je viens de parler, j'irais certainement me vanter partout d'avoir été l'instrument de la grâce efficace. Les miracles opérés par la critique sont assez rares pour qu'on les signale à l'occasion, et me piquant d'honneur, je vais, moi-même, me dévouer avec une ardeur croissante à la transformation morale des jeunes *décadents*.

AMÉDÉE ROUX.

LITTÉRATURE ITALIENNE

SOMMAIRE : Maladies littéraires — L'art humain — *Mater dolorosa,* de Gerolamo Rovetta — La chronique quotidienne — Matière et esprit — Une galerie de portraits — Une victoire de l'esprit sur la matière — *Baci perduti* (Baisers perdus) de Ugo Valcarenghi — Une dédicace — De vieilles histoires — Paroles d'or — Un aémenti — *La fine delle guerre* (La fin des guerres) de Umano — Une idée belle et de nombreux inconvénients — Beaucoup de cœur et peu de tête — Ceux qui ont bien mérité de la presse — Vincenzo Pantaleo — *Vita pratica* (Vie pratique) et *Vita femminile* (Vie féminine) — Expérience et bon sens — Un trésor merveilleux — Une œuvre d'art — Traduction italienne des sonnets de Shakspere par Angelo Olivieri — Une opinion de Guizot — *Parigi e i Parigini* (Paris et les Parisiens) de C. Del Balzo — Écrivains impressionnistes — *I Prolegomeni a un corso d'estetica* (Les prolégomènes à un cours d'esthétique) de G. Ragusa-Moleti — Un vœu.

Lorsque les maladies littéraires parviennent à leur période [ai]guë, c'est un signe que la guérison est proche et certaine. Il y [a] quelques années à peine, en effet, aucun roman ne pouvait [ca]ptiver la faveur du public qu'à la condition d'avoir été préala[bl]ement tenu aux fonts baptismaux, patronné, en d'autres termes, [pa]r l'école réaliste-expérimentale-naturaliste. L'auteur devait [fa]ire sa profession de foi en affichant une grande admiration pour [Zo]la et en se déclarant le fidèle disciple de ce grand maître ; [l'é]crivain réussissait souvent ainsi à donner le change aux lecteurs, [as]sez illusionnés pour ne pas s'apercevoir de la pauvreté de son [es]prit et du dévergondage de sa plume. C'était comme une folie qui [a] envahi presque toute la jeunesse des lycées et des collèges, qui a

cet auteur et plusieurs de ses collègues! C'est bien la même matière première, informe, brute, d'où peut naître une ébauche ou un chef-d'œuvre, car la chronique c'est la matière sans esprit, mais tandis qu'un artiste ordinaire ne pourra jamais qu'en tirer une manière d'avorton, l'artiste puissant, créateur, parvient à donner à cette matière inerte et froide de l'animation, de la chaleur, un organisme actif, de la vie, en un mot. Or M. Rovetta est précisément un créateur, sa *Mater dolorosa* en est la preuve. Ce roman est, comme nous l'avons dit, une galerie de portraits saisis sur le vif, où nous voyons défiler devant nos yeux charmés: Prospero Anatolio d'Eleda, personnage nul et vain; Giacomo di Vharé, orgueilleux et ruiné; le lascif sexagénaire Pier Luigi di Castiglione; l'inconstante, capricieuse et sensuelle Lalla; l'égoïste et hypocrite miss Dill; Don Vincenzo, prêtre gras, débraillé et hâbleur; Sandrino Frascolini, surnommé le petit Dante, fils du secrétaire communal de Borghignano; Nena, servante aussi bonne que stupide; Ottavia la belle et corpulente épouse du pharmacien et Veronica « la poétesse » folles d'amour toutes deux pour le beau Sandrino. Viennent ensuite Giulia, l'avenante pupille de Castiglione, la Bertin, la Calandra, Gianni Rebaldi, — ces trois derniers de bien mauvaises langues, — les deux garçons du pays, savoir, les frères Lastafarda, la *diva* Désirée Soleil, mélange de vanité, de corruption et de bonté.

Parmi ces figures, étudiées toutes avec le même soin, deux surtout attirent notre attention, celles du comte della Valle et de la duchesse Maria d'Eleda, qui nous montrent que si M. Rovetta a voulu faire une œuvre purement esthétique, celle-ci laisse percer, malgré l'auteur lui-même, un but moral. Nous trouvons l'explication de ce fait étonnant dans la perfection de l'art lui-même, qui ne peut manquer de revêtir un caractère profondément éducateur lorsqu'il n'est pas à l'état d'ébauche seulement, mais qu'il produit une œuvre éminemment organique et par conséquent humaine dans toute la force du terme.

Nous ne pensons pas que le roman doive continuellement se proposer un but moral, ou servir de réponse à une thèse, mais nous admettons que le romancier doit être un véritable artiste, car. dans ce cas, sans y penser, le vouloir, ni même le soupçonner but moral jaillira immanquablement de son travail comme de source naturelle. Maria d'Eleda et Giorgio della Valle, qui pense sentent et agissent noblement dans un monde peuplé d'êtres o

naires, infimes même constituant les bas-fonds de la société humaine, représentent l'enseignement moral du livre, savoir, le triomphe de l'esprit sur la matière. C'est là précisément ce qui assure à *Mater dolorosa* et à un nombre très limité d'autres romans un succès qui ne finira pas avec le siècle.

∴

Ugo Valcarenghi, le jeune romancier bien connu des *Confessioni di Andrea* et de *Fumo e Cenere,* où ses tendances paradoxales sont accentuées, en est arrivé à la troisième édition de ses *Baci perduti* [1] (Baisers perdus). Les rééditions, on le sait, rajeunissent les livres et ajoutent à leur mérite, les auteurs pouvant profiter de la réimpression de leurs ouvrages pour les revoir, mais il ne paraît pas que M. Valcarenghi ait mis cette circonstance à profit. L'auteur dédie en ces termes son roman à Antonio Fogazzaro, le poète de *Miranda*: « Votre *Malombra* m'a fait pleurer et méditer. En vous dédiant cet ouvrage, je voudrais pouvoir vous témoigner un peu de ma reconnaissance, de ma vive admiration et de mon profond respect. »

Cette dédicace devrait équivaloir à des lettres de noblesse, car seul un sentiment profond de la dignité humaine et de l'art peut inspirer une telle admiration et une si haute considération pour une personnalité aussi distinguée que l'est Fogazzaro. Et cependant, il nous semble que, dans le cas actuel, l'ouvrage en question n'est pas digne de l'auteur de *Malombra*. Certes, les *Baci perduti* ont un cachet évident de vraisemblance, de réalité, même plus qu'il ne serait nécessaire; pour plusieurs lecteurs et sans nul doute pour plusieurs lectrices, certaines pages de ce roman sembleront des fragments de leur propre existence et leur arracheront cette confession involontaire: « Voilà précisément ce qui nous est arrivé. » Mais, quel intérêt ce roman peut-il bien inspirer à un lecteur sérieux? Quelle importance peut bien avoir, aux yeux de l'admirateur de *Malombra* et de *Daniele Cortis,* un personnage aussi fat et nul que le protagoniste des *Baci perduti,* savoir, un jeune homme sans aucune valeur morale, comme il y en a tant, qui laisse souffrir une jeune fille digne d'être estimée, pour s'attacher à une autre qui a perdu

[1] Ugo Valcarenghi, *Baci perduti,* scene della vita borghese, 3ª edizione. Milano libreria editrice Galli, 1890.

le droit de l'être? Ce sont là de vieilles histoires dont la lecture ne saurait produire aucune impression durable, aucune émotion noble et généreuse. Il y a cependant, il est juste de le dire, dans ces *Baci perduti* quelque chose qui donne à réfléchir. M. Valcarenghi met des paroles d'or dans la bouche de Lucia, la jeune fille douce et aimable: « Les romanciers anglais, dit-elle, sont en général plus calmes et plus justes que leurs confrères italiens qui copient presque toujours les français; et cela, parce que les romanciers anglais démontrent un esprit profondément observateur, minutieux mais sain, s'attachent à étudier les caractères et donnent une grande importance au sentiment. » Et ajoute-t-elle plus loin: « Il y a des âmes qui restent troublées par les *élans stériles de l'esprit* qui cachent un certain état morbide de la pensée.... la tranquillité de l'esprit est préférable, car le caractère s'y retrempe, ce qui est nécessaire vu les passions mesquines qui affaiblissent l'homme et le rendent incapable de ressentir les grandes passions. » Autant d'excellentes paroles que je signerais des deux mains. Malheureusement, — et cela est inexplicable, — l'ouvrage lui-même donne à ces nobles déclarations un démenti formel, et nous présente l'opposé de ce que son auteur admire et respecte, car il nous fait vivre dans le monde infect des petites passions éphémères, qui ne durent qu'un jour, qu'une heure même, qui effleurent à peine l'épiderme et qui n'ont pas besoin d'une âme pour être inspirées.

⁂

Un ami de l'humanité qui se cache sous le beau pseudonyme de *Umano,* a publié récemment un opuscule intitulé *La fine delle guerre*[1] (La fin des guerres). Ce titre est si alléchant qu'on ne peut résister à la tentation de déchiffrer sur-le-champ le grand mystère renfermé dans ces quelques pages.... Mais, demandera-t-on, qui est *Umano?* Impossible de répondre, car les éditeurs, MM. Chiesa et Guindani de Milan nous déclarent que « cet opuscule est dû à la plume d'un homme qui brûle d'amour pour l'humanité, qui exprime un peu crûment ce qu'il sent, sans égards pour les écoles, les églises ou les partis et veut conserver l'anonyme afin de ne pas avilir, par une personnalité et une nationalité, une cause aussi

[1] UMANO, *La fine delle guerre.* Milano, presso gli editori C. Chiesa F. Guindani, 1890.

blime que celle de l'humanité et du monde entier. » Ces déclarations suffisent pour nous révéler les qualités morales de l'auteur.

Ne vous attendez pas à ce que nous vous donnions ici un résumé complet de cet ouvrage, nous nous contenterons d'indiquer quel est le moyen que *Umano* prétend infaillible et grâce auquel les guerres seront désormais impossibles. Ce moyen consisterait, d'après l'auteur, dans la *Confédération des États-Unis d'Europe :* chaque État pourrait conserver sa forme de gouvernement républicaine ou monarchique, car cette confédération *ne devrait aucunement s'ingérer* dans la constitution intérieure des différents États. Ceux-ci devraient se faire représenter auprès de la confédération par un nombre de députés proportionné à leur population respective. Les relations mutuelles des nations dépendraient ainsi d'un *gouvernement commun,* d'un *parlement suprême* qui devrait se prononcer au fur et à mesure sur les divergences et les conflits diplomatiques entre les divers États, en première instance et sans appel. Il ne serait donc plus nécessaire de maintenir des armées permanentes formidables et les guerres cesseraient par ce fait même. L'auteur dédie son opuscule à la jeunesse de tous les pays d'Europe qui ont un gouvernement constitutionnel, « afin qu'elle s'agite et réclame de la part des parlements respectifs des propositions de fédération avec un ou plusieurs États et les engage à faire converger sur cette cause sublime toutes ces énergies féminines employées actuellement dans les associations de la croix blanche et de la croix rouge pour l'assistance des blessés à la guerre, tandis qu'il serait si humain et si facile (?) qu'il n'y eût plus dorénavant de blessés ni de guerres. » Afin que les délégués de chaque État pussent s'acquitter dignement de leur tâche dans les discussions importantes auxquelles ils devraient prendre part dans l'intérêt mutuel de tous les États, l'auteur est d'avis qu'ils devraient tous se servir de la langue française qui, de droit et non par faveur, est aujourd'hui, de fait, la langue internationale usitée chez tous les peuples de la terre.

L'idée est magnifique, on ne saurait le nier; malheureusement, elle est condamnée à rester à l'état d'utopie, exactement comme cette autre idée de l'égalité des biens. A supposer qu'on pût la réa-ser à force de bonne volonté, on devrait fatalement y renoncer lendemain. En effet, en admettant que cette idée ait déjà été ise en exécution en Europe, il y aurait un premier inconvénient: i les représentants internationaux devraient-ils se réunir? Or, il

serait impossible de choisir une ville, un village même, pour les séances du parlement fédéral. S'il ne s'agissait que d'un endroit où le parlement d'un peuple pût se réunir, cette localité, pouvant être Berne ou Bâle, Paris ou Versailles, Rome ou Naples, n'éveillerait aucune susceptibilité parmi les Suisses, les Français ou les Italiens, puisque ce serait toujours dans leur propre pays que le parlement siégerait. Mais, puisqu'il s'agit d'un congrès international, où devrait-il se tenir? Dans une ville française ou italienne, anglaise ou allemande? Quel est l'État qui serait prêt à faire des concessions à cet égard? Il est vrai que *Umano* pourrait répondre que les réunions du conseil fédéral se tiendraient tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, de telle sorte que si, par exemple, c'était aujourd'hui à Paris, ce serait à Berlin l'année prochaine, puis à Vienne ou à Londres ou à Rome et ainsi de suite, jusqu'à ce que après un certain nombre d'années tous les États confédérés eussent eu, chacun à leur tour, l'honneur de recevoir les membres du congrès. On recommencerait ensuite en suivant le même ordre. Mais cela est plus facile à dire qu'à réaliser, car le Conseil fédéral de tous les États d'Europe serait composé d'un nombre si considérable de personnes qu'il lui faudrait, dans les différentes villes, un palais immense pour ses séances et pour l'installation de ses nombreux bureaux. On oublie, en outre, les difficultés inhérentes au déplacement de cette légion d'employés et de cette quantité immense de papiers, de registres, etc.; l'expédition des affaires ne pourrait qu'en souffrir. Mais il y aurait un deuxième inconvénient: attendu que le nombre des représentants de chaque État devrait évidemment être proportionné à celui de ses habitants, comment les petits États, comme la Belgique, la Hollande, la Suisse, le Danemark, etc., pourraient-ils se flatter de faire valoir leurs raisons en cas de conflit diplomatique? La confédération ne pourrait-elle pas simplifier la carte politique de l'Europe en décrétant la suppression des petits États au profit des plus grands? Il est vrai que cela pourrait arriver sans la constitution du parlement fédéral; seulement, tandis que dans les circonstances actuelles, la jalousie réciproque des grandes puissances et l'horreur du sang, du pillage et de tout ce qui s'ensuit, empêchent les chancelleries de se jet[er] dans une guerre, ce qui fait que les petits États ne peuvent êt[re] menacés dans leur existence du jour au lendemain, ces dernie[rs] le seraient sûrement le jour où la majorité écrasante des délég[ués] des grandes puissances voterait au sein du parlement internatio[nal]

leur annexion à tel ou tel autre des États prépondérants. Ce remaniement de la carte politique de l'Europe se ferait ainsi sans que le sang fût répandu, mais ce n'en serait pas moins une spoliation, un vol.

Il y aurait encore un troisième inconvénient: l'État qui ne voudrait plus faire partie de la confédération ne serait pas libre d'en sortir. Si un État était persuadé que ses raisons, ses intérêts sont méconnus par suite d'un arrêté du parlement fédéral, peut-être avec cette circonstance aggravante que ce verdict est l'effet d'une entente entre les délégués de deux ou trois peuples d'une autre race, si, en outre, cet État se trouve être une nation généreuse et guerrière, la France, par exemple, comment pourrait-on éviter un soulèvement en masse de ce peuple? Et dans ce cas, comment pourrait-on échapper au danger d'une guerre si ce n'est par un retour de la part de tous les États confédérés à un armement général?

Mais il y a plus. Si, comme on peut le prévoir, la Russie n'entrait pas dans la confédération, comment cette dernière pourrait-elle se garantir contre cette puissance si ce n'est en maintenant ses armements? Et si tous les États confédérés se trouvaient sur pied de guerre qui empêcherait qu'un beau jour, au lieu de s'arranger à l'amiable, ils préférassent recourir aux armes pour vider leurs différends? Il y aurait encore plusieurs autres objections que nous pourrions présenter, mais ce que nous avons dit jusqu'ici nous semble suffisant pour montrer que *La fine delle guerre* de *Umano* est une utopie admirable qui fait beaucoup d'honneur au sentiment, mais non à la raison de son auteur.

*
* *

Nous ignorons s'il y a en Italie un institut, une société, une académie, dont le but est d'encourager la publication des livres utiles par des prix honorifiques ou pécuniaires et de les répandre, même à ses frais, le plus possible, en chargeant de ce soin toutes les autorités scolaires du royaume. Si un institut de ce genre n'existe pas, il nous semble qu'il serait temps de combler cette lacune. On obtiendrait ainsi deux résultats inappréciables: le nombre si restreint, as! des écrivains dignes de considération augmenterait et notre omplète législation scolaire aurait un puissant auxiliaire dans ccomplissement de sa mission qui doit être éducatrice. Nous proserions en outre que chaque fois qu'il s'agirait de couronner un

ouvrage de mérite, on donnât à ce fait la plus grande importance et un brillant apparat, que, à l'instar des chevaliers et des commandeurs, l'auteur qui recevrait cette médaille pût dans les occasions solennelles en décorer sa poitrine et que son nom fût inscrit dans un registre *ad hoc* avec ce titre: *Ceux qui ont bien mérité de la presse.*

J'ai ressenti ce désir en lisant, il y a quelques jours, un ouvrage excellent dont — je suis heureux de le reconnaître — j'ai retiré de grandes vérités. Ce livre est intitulé: *Vita femminile* [1] (Vie féminine) et son auteur est Vincenzo Pantaleo. Ce nom, obscur encore pour la plupart, aurait déjà droit à une page splendide dans l'histoire de notre littérature moderne, grâce aussi à un autre de ses ouvrages *Vita pratica* (Vie pratique). Ce dernier volume a été publié, il y a trois ans, par M. Barbèra de Florence, dans son admirable *Raccolta di opere educative* (Recueil d'ouvrages d'éducation), avec une préface due à une plume des plus autorisées où le pétillant écrivain palermitain a été mis à côté de l'illustre Holland dont cette même *Raccolta* avait publié les fameuses *Lettere alla gioventù* (Lettres à la jeunesse) sous le pseudonyme de Timoteo Titcomb. L'origine de *Vita pratica* peut être indiqué en peu de mots. M. Pantaleo, père de deux vifs et charmants enfants, — qui constituent, avec leur mère, est-il besoin de le dire? tout un monde pour cet écrivain — obsédé par la crainte d'une mort prématurée, a voulu écrire *à leur usage* un livre de souvenirs qui pût au besoin remplacer auprès d'eux l'intelligente direction paternelle. Dans cet ouvrage, l'affection et la raison marchent de pair; toute la vie humaine y est étudiée, depuis le berceau jusqu'à la tombe; l'auteur enseigne à ses enfants l'art d'éviter les écueils de la vie et de surmonter ses tempêtes. *Aristo* du *Fanfulla*, dans un excellent article a appelé ce volume l'*Évangile du petit monsieur*. L'édition élégante de cet ouvrage a été en peu de temps presque épuisée.

Vita femminile est le pendant de la *Vita pratica*, elles se complètent l'une l'autre. Au fond, la *vie féminine* est toujours la *vie pratique* à laquelle les jeunes filles et les femmes doivent se conformer. On n'aurait mieux su traiter un sujet aussi délicat et aussi difficile. Cet ouvrage est plein d'expérience et de bon sens et n'a ri[en] d'outré, de paradoxal ou de parti pris. M. Pantaleo a la notion exa[cte] des devoirs qui sont propres à la femme ou qui sont le prod[uit]

[1] VINCENZO PANTALEO, *Vita femminile*. Firenze, G. Barbèra, 189[illegible]

de notre époque. Son ouvrage n'est ni un traité, ni un code de la bonne société, c'est une série de conversations calmes, faciles et élégantes quant à la forme, nobles, élevées quant aux vérités auxquelles elles se rapportent et persuasives à cause de l'évidence des raisons qui y sont produites. C'est ainsi que toute femme trouvera dans cet ouvrage non seulement un sûr moyen de parvenir à se connaître elle-même, mais encore un sujet d'orgueil légitime en sachant et en sentant qu'elle est une source bienfaisante pour la famille et pour la société. Si c'est une femme qui lit cette *Vita femminile*, l'impression qu'elle en ressentira peut être comparée à celle qu'elle éprouverait en apprenant tout à coup qu'elle possède un trésor immense qui se multiplie à l'infini lorsqu'on le dépense pour soi-même et pour les autres. Si c'est un homme qui parcourt les pages de ce livre, il désirera ardemment que ce volume devienne le vade-mecum de sa compagne et de ses filles. Et, notez-le bien, ce n'est pas seulement la *dame* que M. Pantaleo a étudiée, mais la *femme* dans toutes ses conditions sociales. Il nous démontre cette grande vérité, savoir, que chaque femme, quel que soit son milieu social, a toujours à sa portée les moyens pour accomplir dignement sa mission, attendu que, que ce soit dans un palais ou dans une chaumière, le bonheur domestique et tout ce qui s'y rattache, comme le bien-être, l'ordre, la réputation, etc., dépend d'elle presque exclusivement.

Ce livre, destiné surtout aux femmes, est écrit sous une forme qui ne peut manquer de plaire tant à celles qui sont instruites qu'à celles qui ne le sont pas; il suffit que ces dernières sachent lire pour qu'elles soient en mesure de sentir et d'apprécier la haute compétence de l'auteur et de se conformer à ses conseils.

Il serait superflu, après cela, de dire que, bien que ce livre ait été écrit sans aucune prétention artistique, c'est une véritable œuvre d'art. Que de grâce dans ces croquis, ces maquettes et ces anecdotes! Que de perles dans le chapitre intitulé *Nozze in pompa* et dans la *Lettera a Luisa!*

En attendant que ce volume pénètre dans toutes les familles où il y a une enfant à élever dont la félicité à venir prime toute autre pensée, nous l'avons mis dans les mains de nos filles qui l'ont reçu avec enthousiasme, en déclarant qu'elles le reliront jusqu'à ce qu'elles le sachent par cœur, comme cela leur arrive dans les rares occasions où nous pouvons leur donner un livre à la fois beau et bon.

*
* *

Nous étions autrefois les premiers en tout, mais actuellement nous sommes malheureusement les derniers sous bien des rapports. Tandis que l'Allemagne et la France possédaient déjà plusieurs traductions des *Sonnets* de Shakspere, l'Italie, hier encore, en était dépourvue! M. le professeur Angelo Olivieri vient de combler enfin une aussi grave lacune par la publication de sa version italienne des *Sonnets* immortels avec le texte anglais en regard. [1] Cette traduction présente çà et là des variantes par rapport aux versions françaises que nous avons pu voir, celle de Guizot en particulier, qui a traduit, en 1871, non pas partiellement, — comme l'affirme M. Olivieri, — mais intégralement, toutes les œuvres de Shakspere, avec le concours d'Amédée Pichot; nous ne citerons qu'une seule variante, assez importante, qui se trouve dans les seize premiers sonnets. Tandis que, dans la traduction de Guizot, Shakspere s'adresse à une femme, dans la version du professeur Olivieri, il parle à un homme. D'où vient cette divergence? Serait-elle due au texte anglais qui se prêterait à une double interprétation? Ce texte est-il au masculin ou au féminin? Nous ne sommes pas à même de nous prononcer là-dessus, mais nous sommes convaincus que l'un et l'autre de ces traducteurs ont dû avoir de bonnes raisons pour s'attacher, chacun en particulier, à une interprétation diverse. Il est vrai que les sonnets de Shakspere ne sont pas toujours aisés à interpréter. Ainsi les deux premiers quatrains du vingtième sonnet indiquent clairement que le poète parle à un homme, mais peut-on admettre avec les commentateurs que c'est à un homme puissant qu'il s'adresse? Supposons, en effet, que dans les deux premiers quatrains Shakspere parle, comme quelques-uns le prétendent, à lord Southampton ou au comte de Pembroke, comme d'autres l'affirment; comment peut-on croire un seul instant que le poète ait pu lui dire sans l'offenser ou sans le mettre en ridicule: « Tu as été créé d'abord pour être femme, jusqu'à ce que la nature, tandis qu'elle te modelait, s'éprit d'amour pour toi, et en t'ajoutant *quelque chose* (sic) me priva de toi, en te donnant ce

---

[1] *I sonetti di William Shakspere,* tradotti per la prima volta italiano da Angelo Olivieri, con testo inglese a fronte riscontrato migliori esemplari. Palermo, Carlo Clausen, 1890.

qui pour moi n'est d'aucun usage? » Parlerait-on ainsi à un homme en chair et en os, et à un homme du rang de Southampton ou de Pembroke? Shakspere aurait-il osé s'adresser en ces termes à l'un ou à l'autre des deux lords, à une époque où la distance qui séparait le pair d'Angleterre de l'humble bourgeois était si grande? N'est-il pas plus naturel de penser que les personnages auxquels ce poète parle ne sont que des êtres imaginaires, comme le croient quelques-uns de ses plus illustres commentateurs? Guizot a écrit, à ce sujet, que les sonnets de Shakspere ne sont que « de simples amusements d'un esprit que séduisait toujours l'occasion d'exprimer une idée ingénieuse. » Cette manière de voir couperait court à plusieurs controverses et éclairerait bien des passages obscurs des *Sonnets*. Pour ce qui est de la traduction italienne du professeur Olivieri, nous n'attachons pas une grande importance aux variantes qui la distinguent des versions d'autres traducteurs étrangers et qui sont dues à l'ambiguïté même du texte, et nous trouvons que cette traduction peut marcher de pair avec les deux meilleures versions françaises, — celles de Guizot et de François Victor, ce qui est tout dire, — si même elle ne leur est pas supérieure. Elle est précédée d'une courte, mais savante préface sur le siècle, le génie et les œuvres de Shakspere, qui met en lumière certains points obscurs de la vie du poète et de tout ce que cette plume merveilleuse a produit.

*
* *

Nous informons nos lecteurs que la typographie du Sénat pupubliera bientôt la seconde édition de *Parigi e i Parigini* (Paris et les Parisiens) de C. Del Balzo. Le sujet, bien que traité déjà par une foule d'écrivains, revêt un caractère de nouveauté sous la plume du sympathique député napolitain. L'auteur, en effet, a évité avec soin d'entretenir ses lecteurs de ce que tout le monde connaît désormais, comme par exemple le Luxembourg, le Louvre, Notre-Dame, la coupole des Invalides et autres curiosités dont on trouve la description dans tous les guides de cette métropole. Son attention s'est arrêtée sur un ordre de choses et de faits plus important, savoir, sur la physionomie morale du Paris moderne telle qu'il a pu l'observer durant son séjour parmi les Parisiens. Son livre est en conséquence le produit de deux facteurs: l'observation et l'impression. C'est ce qui explique les jugements divers que la

critique a émis sur cet ouvrage et comment quelques-uns, comme nous le savons, l'ont loué tandis que d'autres l'ont censuré ouvertement. Le même phénomène ne peut produire une impression unique sur tous ceux qui l'examinent et tout écrivain impressionniste ne peut se flatter de contenter toute sorte de lecteurs. Ce qui n'empêche pas qu'avec le brillant de son style, ses récits vivants, ses descriptions d'après nature, *Parigi e i Parigini* ne soit un ouvrage qui méritât l'honneur d'une seconde édition.

∴

Depuis quelques années déjà M. le prof. Girolamo Ragusa-Moleti a sur le métier un ouvrage de longue haleine destiné au succès le plus complet: *I prolegomeni ad un corso d'estetica* (Les prolégomènes à un cours d'esthétique). Cette étude admirable, dont notre ami a bien voulu nous permettre de voir les matériaux immenses réunis jusqu'à présent, — qui surprennent non seulement par leur quantité, mais en raison des difficultés que l'auteur a dû surmonter pour se les procurer, — part du commencement, c'est-à-dire, de l'art instinctif des sauvages modernes grâce auquel nous pouvons, par analogie, nous faire une idée de l'art spontané des sauvages qui sont les ancêtres des peuples les plus civilisés de la terre. Tous les professeurs d'esthétique, si l'on en excepte Vernon qui donne un rapide aperçu de l'art préhistorique, commencent par les Égyptiens, par les Orientaux et par les Grecs, précisément par où ils devraient au contraire finir, puisque l'art de ces peuples n'est pas un art ébauché, instinctif, mais un art réfléchi et adulte. Voici ce qu'écrivait à ce sujet le prof. Ragusa-Moleti au docteur G. Pitré, l'illustre fondateur du Folk-lore sicilien : « L'art égyptien, oriental et grec sera pour moi le temple où au terme de mon voyage et avec la dévotion du pèlerin, je m'agenouillerai en adorant, pour accomplir le vœu d'un humble artiste. »

Plusieurs années étant évidemment nécessaires à la compilation d'un pareil ouvrage, nous souhaitons ardemment qu'aucun obstacle ne vienne l'arrêter et que M. Ragusa-Moleti puisse, le plus rapidement possible, mener à bonne fin ce travail aussi considérable.

A. Lo Forte-Randi.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

SOMMAIRE: Quelques mots sur la connaissance de la littérature espagnole à l'étranger et particulièrement en France — M. Menéndez Pelayo: *Histoire des idées esthétiques en Espagne* — Sur l'histoire de la philosophie platonicienne en Espagne — Les deux derniers volumes de l'*Ensayo de una biblioteca española,* de Gallardo — Les *Trovadores en España,* de Milá y Fontanals — Quelques ouvrages sur le théâtre. M. Muñoz Pena: *Tirso de Molina* — Romans récents: *Morriña,* de Mme E. Pardo Bazán; *la Incógnita* et *Realidad,* de M. B. Pérez Galdós — *La España moderna.*

Ce n'est point d'aujourd'hui que l'on se plaint en Espagne du dédain ou de l'ignorance des étrangers, et des Français en particulier, à l'égard de la littérature espagnole. Ces plaintes, que Jovellanos et Moratín, aussi bien que Larra et Mesonero Romanos faisaient déjà entendre, nous les retrouvons sous la plume des publicistes contemporains. Tout dernièrement encore, et à propos de l'intéressant ouvrage de M. Boris de Tannenberg sur la *Poésie castillane,* l'un des critiques espagnols les plus autorisés, M. Leopoldo Alas, dressait de nouveau un réquisitoire contre la légendaire légèreté française, pour laquelle l'ignorance de ce qui se passe au delà des frontières serait une forme du patriotisme. Ce n'est point le lieu de rechercher, d'une façon générale, si ces accusations continuent à être aussi fondées qu'elles sont sévères. Il me paraît qu'à priori elles s'accordent mal avec cette fureur d'exotisme et ce cosmopolitisme, qui est l'une des caractéristiques de l'époque actuelle. Et je crois aussi que M. Alas est lui-même imparfaitement informé, lorsqu'il assure que Leopardi, Carducci, Macaulay et Carlyle sont

à peu près ignorés chez nous. Mais, en ce qui concerne le mouvement intellectuel ou artistique de l'Espagne, ses reproches, il faut bien l'avouer, ne laissent pas que d'être mieux fondés. Rares sont les noms des écrivains espagnols qui ont franchi les Pyrénées, et la plupart de nos Parisiens, qui pourraient dire — sinon prononcer — les noms des trois ou quatre *toreros* à la mode, seraient certainement très embarrassés de citer un égal nombre de poètes ou de romanciers espagnols. Les plus remarquables parmi ces derniers, honorablement connus en Italie ou en Allemagne, n'éveillent que des idées fort confuses chez l'immense majorité des lecteurs français. Quelque honte que nous en éprouvions, nous sommes forcés d'avouer à MM. Nuñez de Arce et Campoamor qu'ils ne balancent point ici la popularité de Frascuelo ou de Lagartijo, et quant à M. Pereda, l'auteur de tant de délicats chefs-d'œuvre, il ne peut rivaliser avec Guerrita. Je ne parle pas de la petite gitane Soledad, dont les incartades ont si vivement intéressé l'attention publique. Combien chez nous ignorent le nom de la Soledad, et combien connaissent celui de Mme Pardo Bazán? D'où vient cela, et quelle est la cause de cette ignorance?

Est-ce donc, comme quelques-uns l'assurent, que dans le mouvement intellectuel ou dans la production littéraire de l'Europe la part contributive de l'Espagne puisse en effet être considérée comme une quantité négligeable? Ceux qui l'affirment disent que dans cette rivalité intellectuelle entre les nations, qui profite à la civilisation, ceux-là seuls sont oubliés qui méritent de l'être, et que d'ailleurs, grâce à la multiplication des moyens d'information, il est sans exemple qu'une tentative originale, qu'une œuvre supérieure n'aient point réussi à s'imposer à l'attention. Ils admettent que l'on étudie l'ancienne littérature de l'Espagne : elle compte des noms illustres, des œuvres célèbres; elle a exercé une influence, funeste parfois, mais certaine, sur la marche des idées en Europe. Mais l'Espagne contemporaine possède-t-elle donc une littérature à laquelle on puisse reconnaître une valeur propre, une originalité réelle? N'est-elle pas manifestement entraînée, comme un satellite obscur, dans un mouvement qui vient d'ailleurs et qu'elle a pris l'habitude de suivre passivement? S'il en est autrement, pourquoi ces plaintes perpétuelles des Espagnols eux-mêmes sur l'envahissement des productions étrangères, des imitations, des traductions, des adaptations, des contrefaçons? Il est clair que ces produits, plus industriels littéraires, ne se multiplient avec une telle abondance que pa

qu'ils trouvent la place libre. Et si l'on supprimait cette végétation parasite, dont les germes sont apportés par les quatre vents d'Europe, que resterait-il? Sans doute, l'Espagne a la grâce, elle a le charme, elle a le pittoresque, qui se fait rare, et la « couleur locale » chère aux romantiques. Mais n'est-ce pas précisément parce qu'elle est restée en dehors des grandes voies de la civilisation? Est-il une seule œuvre espagnole moderne dont devra forcément tenir compte le futur historien de la civilisation au XIXe siècle? Dans le domaine philosophique ou scientifique, quelle est la méthode nouvelle, la découverte capitale, quel est le progrès certain qui nous soit venu de l'autre côté des Pyrénées et qui ait enrichi le trésor commun? Est-ce la thérapeutique Ferran, ou l'institut Ibáñez, ou le sous-marin Peral? Or, dans un siècle essentiellement scientifique, un peuple fermé à la haute spéculation est un peuple qui ne compte pas. Il est inouï que la pauvre philosophie de Krause, un sous-disciple de Schelling, ait pu suffire exclusivement à la vie intellectuelle de plusieurs générations. Et c'est une vaine prétention que d'opposer l'esprit littéraire à l'esprit scientifique et de croire que celui-là doit forcément se développer parce que celui-ci n'existe pas. Loin de se nuire, ils se soutiennent et se complètent. Est-il possible que l'anémie de la pensée ne se fasse pas sentir dans toutes les branches de la production intellectuelle, et jusque dans les manifestations de l'art et de la littérature? La poésie qui n'est point nourrie du suc des idées, n'est plus qu'un vain gongorisme: dans le sable il ne pousse rien, pas même des fleurs.

Telle est la réponse que quelques-uns feraient volontiers aux plaintes dont nous parlions plus haut. Elle les dispense de pousser plus loin, et leur permet, sans plus ample informé, de s'en tenir à la formule: *ignotum, ergo ignobile.* Pour notre part, nous la jugeons injuste, et notre ambition serait de montrer dans ces notes l'extrême sévérité de cette condamnation sommaire, en apportant notre part d'informations et de renseignements sur les hommes, sur les œuvres et sur les choses de ce noble pays.

J'estime, avec les directeurs de la *Revue*, qu'en ce qui concerne l'Espagne, ces informations, quelque modestes qu'elles soient, peuvent avoir leur utilité, car il est bien certain que les communications littéraires et intellectuelles, si actives entre la plupart des nations européennes, sont languissantes entre ces dernières et l'Espagne. En ce qui concerne la France, sa voisine immédiate, la cause principale de cet état de choses, est, je crois, l'ignorance

de la langue castillane, laquelle n'est plus guère étudiée que par ceux qui espèrent en retirer un profit immédiat et matériel, tels que les commerçants et les industriels. Il faut bien le reconnaître en effet, c'est exclusivement à l'allemand et à l'anglais qu'a profité chez nous le grand mouvement en faveur des langues vivantes qui s'est produit il y a une vingtaine d'années. Dans les programmes universitaires remaniés, aucune place n'a été faite aux langues méridionales. L'enseignement officiel, à ses divers degrés, ignore absolument l'Italie et l'Espagne: or, l'on sait que, dans une nation aussi puissamment centralisée que la nôtre, l'enseignement d'État est, sinon l'unique, du moins le plus puissant facteur ou régulateur de l'esprit public. Cet oubli, ou ce dédain, peut avoir des conséquences fâcheuses de plusieurs sortes. La seule qui nous importe pour le moment c'est que le nombre des personnes en état de s'intéresser directement au mouvement intellectuel des deux nations voisines se réduit de plus en plus. Aujourd'hui, en France, nous connaissons moins l'Espagne qu'on ne la connaissait vers 1830: la barrière des Pyrénées s'est relevée. Même dans la région du Sud-Ouest, même le long de la frontière, on trouvera bientôt plus de personnes capables d'entendre un ouvrage allemand ou anglais que de lire un auteur espagnol. Ces assertions paraissent paradoxales: nous avons des raisons de les croire fondées, et si elles le sont, elles suffisent, à elles seules, à expliquer cette ignorance dont nous accuse M. Leopoldo Alas.

J'arrive maintenant, sans autre transition, aux quelques ouvrages espagnols, récemment parus, que j'ai à signaler aux lecteurs de cette *Revue* qui s'intéressent aux *cosas de España*. Ils voudront bien m'excuser si ce premier compte-rendu n'est pas aussi complet que je l'aurais voulu, mais j'ai dû, pour répondre à l'invitation qui m'a été faite, rédiger à la hâte ces quelques pages, et me borner aux ouvrages que j'avais sous la main.

⁂

Toutes les fois qu'il est question d'érudition espagnole, on peut être sûr que le nom de M. Menéndez Pelayo ne tardera pas à être prononcé. Quoique très jeune encore, il est en effet le représen le plus autorisé de la science au delà des Pyrénées. Ce qui fait originalité, c'est que, tout en restant très résolument attaché traditions religieuses ou politiques de l'ancienne Espagne, il a

que, avec une rare habileté, à la défense de ces idées les procédés d'investigation et les méthodes de la critique moderne. Son activité scientifique s'est déployée dans des directions assez diverses. Presque au sortir de l'université, il a entrepris et il a mené à bien des travaux qui eussent effrayé des travailleurs en apparence plus expérimentés et mieux préparés. Son *Histoire des Hétérodoxes* est une étude complète de la civilisation espagnole dans ses rapports avec l'orthodoxie catholique. Elle appelle, elle provoque parfois la contradiction, mais quelques réserves que l'on puisse faire sur ses conclusions, on ne saurait méconnaître la vaillance, ni l'abondante érudition de l'auteur. Ces mêmes mérites se retrouvent dans la *Science espagnole*, où M. Menéndez Pelayo s'est précisément efforcé de mettre en lumière, — du moins pour le passé, — les titres de son pays à l'estime du monde savant. Enfin, l'infatigable académicien poursuit son *Histoire des idées esthétiques en Espagne*, qui compte déjà sept volumes. Les deux tomes récemment publiés causeront peut-être quelque surprise ou quelque désillusion à ceux qui y chercheront des renseignements sur le développement des doctrines esthétiques en Espagne. Ils sont, en effet, entièrement consacrés à l'exposé des théories allemandes, anglaises, françaises: de l'Espagne, il n'en est point question. C'est qu'à mesure que l'auteur avance dans son travail, à mesure qu'il étend le champ de ses recherches, son plan s'étend aussi, se modifie, et devient de plus en plus encyclopédique. Aussi l'ouvrage, en dépit des promesses plus modestes du titre, s'est-il transformé en une étude substantielle et complète des variations de l'esthétique philosophique dans les nations modernes. Tel qu'il est, il sera certainement très utile, surtout en Espagne, où les informations exactes sur ces sujets ne sont pas nombreuses. Le plan n'en prête pas moins à certaines objections. Deux volumes compacts d'« Introduction », pour aboutir à l'esthétique de l'Espagne romantique ou même de l'Espagne contemporaine, c'est beaucoup! L'esthétique de Zorrilla, d'Espronceda, de Garcia Gutiérrez, de Gil y Zárate, méritait-elle tant de préparation et tant d'honneur? Après tout, c'est précisément parce que ces doctrines n'avaient aucune originalité propre, parce qu'elles ne furent guère que des reflets et un écho, que l'auteur a cru devoir monter à leur véritable origine. Comment expliquer la littérature pagnole du début du siècle, si l'on ne connaît au préalable ni Batux, ni Blair, ni Marmontel, ou le mouvement romantique, si l'on a point étudié les doctrines de l'école française contemporaine?

L'auteur était donc amené à donner une place secondaire à ce qui devait être le principal, et, par contre, à insister longuement sur ce qui, dans un plan rationnel, ne devait être que l'accessoire. Il y a là un renversement des sujets, difficile peut-être à éviter, mais qui fait songer parfois au Simonide de La Fontaine:

Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux...

C'est encore à l'histoire de la philosophie espagnole que M. Menéndez Pelayo a emprunté le sujet du discours qu'il a prononcé à l'inauguration du cours académique de 1889-1890, à l'Université centrale de Madrid. Ce discours, publié depuis, sort de la banalité trop ordinaire à ces sortes de harangues par le choix du sujet et par l'ampleur avec laquelle il est traité. C'est un aperçu du développement de la philosophie platonicienne en Espagne, considérée surtout dans ses rapports avec l'histoire des arts et de la littérature.

L'auteur suit les traces de l'influence platonicienne sur la pensée espagnole depuis Sénèque (qui a tout juste autant de titres à figurer dans l'histoire de la philosophie que dans celle de la littérature de l'Espagne), jusqu'au XVIII[e] siècle, qui vit le platonisme céder la place à une variété assez inconsistante d'empirisme sensualiste. M. Menéndez ne prétend point faire œuvre dogmatique, quoiqu'on puisse facilement entrevoir ses aspirations vers une sorte d'*idealismo realista,* ou d'armonisme entre les doctrines représentées par les noms d'Aristote et de Platon. « Heureux jeunes gens, s'écrie-t-il, si vous pouvez un jour voir fleurir cette plante de l'*Idéalisme réaliste*, dont le germe est enfoui dans notre sol sous l'épaisse couche amoncelée par tant d'années de décadence! » Ce germe, il se développe ailleurs peut-être, et l'auteur signale lui-même les tentatives de Lotze, de Max Schasler, de Ravaisson (et l'énumération est loin d'être complète), mais en Espagne il est en effet si profondément enfoui dans le sol, qu'on peut craindre qu'il n'y soit mort:

Las raices tal vez estarán dentro,
Mas no asoman el tallo.

Cet effort vers la conciliation et l'armonisme semble avoir au surplus la préoccupation des esprits les plus vigoureux en Es-

gne. Il se manifeste aussi bien chez Aben Gabirol que chez Ramón Lull, chez Sabunde que chez Morcillo. M. Menéndez consacre quelques pages substantielles aux tentatives si intéressantes de Judas Abarbanel (Léon l'Hébreu), de Fox Morcillo, et de Michel Servet, dont l'inquiet génie d'ailleurs était incapable de suivre longtemps une même discipline. En somme, si l'on met de côté les primitifs (Sénèque, Isidore de Séville, etc.), ainsi que les Juifs et les Arabes, dont l'influence fut grande sur la civilisation espagnole en dehors de laquelle ils restent cependant, le platonisme, tardivement et incomplètement connu, n'a eu sur la philosophie dans ce pays qu'une action directe assez faible. Sur les lettres et particulièrement sur la poésie au XVIe siècle, certaines théories platoniciennes ou pseudo-platoniciennes exercèrent une influence sensible, et c'est un point curieux que l'auteur met en lumière, en montrant comment cette inspiration idéaliste et mystique remonte en partie aux *Dialogues* de Léon l'Hébreu, qui eux-mêmes procédaient de la *Fuente de la Vida* de Salomon ben Gabirol et du *Zohar*.

Ces recherches historico-philosophiques ne suffisent pas à absorber entièrement l'activité de M. Menéndez Pelayo. Nous devons en effet signaler plusieurs publications, entreprises sous sa direction, et qui, dans un ordre d'idées différent, font honneur encore à la science espagnole. Je veux parler tout d'abord de la continuation de l'*Ensayo de una biblioteca española de libros raros ó curiosos*, de Gallardo. Entre la publication des deux premiers volumes, par les soins de MM. Zarco del Valle et Sancho Rayón, et celle des deux derniers, il s'est écoulé près d'un quart de siècle. Il paraîtra superflu à tous ceux qui l'ont eu entre les mains, de faire l'éloge de ce précieux répertoire, qui, à la vérité, est plutôt une anthologie qu'un véritable dictionnaire bibliographique. Gallardo, on le sait, s'était donné la tâche d'extraire des livres « rares ou curieux » qui lui tombaient entre les mains, les passages importants ou qui lui semblaient tels, les renseignements utiles, les pièces de vers peu connues ou caractéristiques, et cet infatigable collectionneur songeait bien moins, en amoncelant ses *papeletas* et ses extraits, à l'utilité des lecteurs futurs qu'à son plaisir personnel. là son silence sur des œuvres de premier ordre, ou la longueur certaines notices relatives à des livres d'un médiocre intérêt. ureusement, les lacunes ont été en partie comblées par des ouges postérieurs, tels que le catalogue de la Bibliothèque de knor, ou celui de la Bibliothèque de Salvá. Cette belle et utile

publication sera très probablement complétée par un cinquième volume, qui contiendra, avec les tables et les additions, un certain nombre d'opuscules d'érudition et de bibliographie de Bartolomé Gallardo.

C'est un service analogue que rend aux travailleurs M. Menéndez Pelayo en poursuivant la publication des œuvres complètes de Milá y Fontanals, éditées par Verdaguez, à Barcelone. Le tome premier contenait les *Principios de literatura general* et l'*Arte poética*. Le tome deuxième est formé par les *Trovadores en España*, étude de poésie et de langue provençales. Cet ouvrage, l'un des meilleurs de l'ancien professeur de l'Université de Barcelone, date de 1861. Depuis, l'étude scientifique du provençal a fait bien des progrès: il n'eût pas été sans utilité de signaler, dans cette réédition, les modifications ou les corrections à l'œuvre primitive rendues nécessaires par les travaux des spécialistes. Mais c'eût été exiger des éditeurs un nouvel ouvrage: ils se sont bornés à reproduire avec soin et correction une œuvre devenue relativement rare.

∴

En attendant que l'Académie Espagnole mène à bon port l'édition monumentale de Lope de Vega qu'elle a entreprise, quelques érudits continuent, de loin en loin, à apporter leur contribution à l'histoire encore si confuse du théâtre espagnol. Les uns, en publiant des documents nouveaux, se contentent de redresser quelques erreurs courantes, d'éclairer certaines figures mal connues. C'est ainsi que M. Serrano Cañete a étudié avec plus de précision qu'on ne l'avait encore fait la biographie de son compatriote, le chanoine de Valence Tárrega, dramaturge contemporain de Guillén de Castro, sur lequel un autre Valencien, M. L. Cebrián ne tardera pas à nous donner un travail bien nécessaire (*El canónigo Fr. Agustin Tárrega...* Valencia, 1889). Mais l'ouvrage le plus important qui, à ma connaissance, ait paru récemment sur le théâtre espagnol, est celui de M. Muñoz Peña sur Tirso de Molina (*El teatro de T. d. M...* Valladolid, 1889). C'est un essai de critique littéraire plutôt qu'un ouvrage d'érudition. Même après Hartzenbusch, [illegible]sonero Romanos, Schack et Ticknor, il reste évidemment beauc[illegible] à dire sur la valeur et la portée du théâtre de G. Téllez. En gé[illegible]ral, il est urgent de soumettre à une critique plus exacte les

nalités traditionnelles sur cette forme curieuse de l'art national, car nulle part ailleurs les préjugés, les jugements tout faits ne jouissent d'une plus grande autorité. Un esprit dégagé de cette admiration béate, qui a été trop longtemps l'unique règle de la critique espagnole, ferait justice de bien des sottises accumulées et soigneusement entretenues par un patriotisme inintelligent. Peut-être toutefois serait-il plus logique de commencer par une recherche exacte des faits. Que d'obscurités encore et que d'incertitudes ! N'est-il pas étonnant que la biographie de l'auteur du *Burlador de Sevilla*, de la *Villana de Vallecas*, de *Don Gil de las calzas verdes*, soit à peu près inconnue, et que la bibliographie de ses œuvres, malgré d'estimables essais de classification, soit encore à faire? Le concours ouvert, en mars 1885, par l'Académie Espagnole sur ce double sujet n'a donné aucun résultat: nulle réponse ne fut essayée aux questions posées. M. Muñoz Peña n'y répond pas davantage, mais il a traité avec conscience la question littéraire et esthétique.

Peut-être jugera-t-on que cette étude de 700 pages gagnerait à être réduite et allégée de répétitions inutiles, que le plan en est flottant, enfin que l'auteur est bien indulgent pour les défauts très réels de son héros. Du moins a-t-il montré avec une éloquence abondante ses mérites particuliers, qui sont l'invention dans les caractères (particulièrement dans les caractères de femmes), la verve spirituelle et mordante, et le talent de l'écrivain.

∴

Il me reste bien peu de place à consacrer aux dernières productions de la *literatura amena*. J'aurais voulu cependant signaler quelques romans récents et particulièrement deux œuvres, diverses d'inspiration, mais l'une et l'autre fort distinguées, de deux auteurs, qui soutiennent dignement le vieux renom de la *Novela Española:* je veux parler de la *Morriña* de Mme Pardo Bazán et de *Incógnita* et *Realidad* de M. Pérez Galdós.

Morriña (Nostalgie), *historia amorosa*, est un mélange délicat et curieux de réalisme et de poésie; de réalisme, car les person- r ges appartiennent à un milieu très bourgeois, et ils sont peints a rec une évidente préoccupation d'exactitude, — et de poésie, en c sens que la passion de l'héroïne, — qui est une simple servante, -- nous élève au-dessus des banalités ordinaires de la vie réelle.

C'est « l'histoire amoureuse » d'une petite Galicienne, Esclavitud, jetée sur le pavé de Madrid, puis entrant dans une famille, où elle ne tarde pas à devenir la maîtresse du jeune et insignifiant Rogelio. Chassée par la férocité maternelle, et livrée à un vieillard vert-galant, la pauvre fille, qui aimait de tout son cœur, se voit perdue, et elle se tue. Les aperçus que ce fait-divers ouvre sur les mœurs de la bourgeosie madrilène, la conscience de cette étude d'après nature, la singularité de cette servante trop sentimentale, et aussi les qualités ordinaires à toute œuvre signée du nom de Pardo Bazán, tout cela rend très agréable la lecture de *Morriña.* Ajoutons que le roman est fort joliment illustré, et qu'il a été publié, à Barcelone, par Ramirez, bien connu des amateurs de bonnes impressions et de beaux livres.

M. Pérez Galdós, le fécond et populaire auteur de *Doña Perfecta,* de l'*Ami Manso* et des *Épisodes Nationaux,* vient d'augmenter de trois volumes en quelques mois sa collection déjà si riche. Il est vrai que les sept nouvelles réunies sous le titre de *Torquemada sur le bûcher* (*Torquemada en la hoguera*) étaient écrites depuis longtemps. Il en est dans le nombre de bien amusantes, par exemple l'*Article de fond,* et de bien ingénieuses, telles que la *Plume au vent. Realité,* parue tout récemment est la seconde partie et aussi la clef de l'*Inconnue,* qui date de quelques mois. Les deux nouvelles s'expliquent l'une par l'autre. Les personnages que nous avait présentés sous forme épistolaire, dans la *Incognita,* le député Manuel Infante (M. Pérez Galdós est député aux Cortès), nous les entendons parler, nous les voyons agir dans *Realidad,* qui est une nouvelle dialoguée et divisée en cinq actes.

⁂

Je ne veux point terminer ces quelques notes, — très incomplètes, je l'avoue, — sans constater le succès croissant de la revue madrilène la *España Moderna,* dont l'apparition a comblé une lacune très sensible, malgré la *Revista de España* et la *Revista Contemporánea.* La *España Moderna,* qui a l'ambition d'être pour l'Espagne ce que la *Revue des Deux Mondes* est pour la Fran[illegible] vient d'entrer dans sa seconde année: elle a su grouper en un [illegible] lant faisceau les noms les plus célèbres dans les lettres et dans [illegible] arts, car elle compte parmi ses collaborateurs effectifs MM. Cá[illegible] vas del Castillo, Campoamor, Castelar, A. de Castro, Clarín ([illegible]

poldo Alas), Guillén Robles, Manuel del Palacio, Palacio Valdés, Mme Pardo Bazán, Pérez Galdós, J. M. Sbarbí, Valera et bien d'autres. C'est dire que nulle part on ne peut plus facilement se rendre compte du mouvement intellectuel, littéraire ou scientifique de la péninsule, et à ce titre la *España Moderna* méritait de ne pas être oubliée ici.

E. MÉRIMÉE.

LITTÉRATURE SCANDINAVE

Les trois royaumes scandinaves, le Danemark, la Suède et la Norvège, en politique trois États distincts et indépendants, ayant chacun ses lois, sa constitution et ses libertés municipales et politiques, sont pourtant intimement liés dans tout ce qui a rapport aux choses de l'esprit et spécialement en ce qui regarde la littérature actuelle. Il faut les considérer comme trois frères avec des facultés et des tempéraments différents, mais qui ont reçu un enseignement analogue et qui ont subi l'action des mêmes stimulants, et par conséquent se comprennent parfaitement l'un l'autre. Toutefois on doit dire que cet intime rapprochement intellectuel entre les trois pays scandinaves ne date que de la dernière moitié de ce siècle et que c'est la Norvège qui est devenue le trait d'union entre ces pays qui, malgré leurs affinités, diffèrent sur bien des points. La Suède et le Danemark ont des traditions et des mœurs distinctes, ils se sont autrefois combattus en maintes occasions et ils se comprennent si peu qu'il est nécessaire de traduire les œuvres qui paraissent dans les deux pays. Le Danemark, qui à la fin du siècle précédent et dans la première moitié de notre siècle eut une littérature florissante et magnifique, avait reçu ses impulsions de l'Allemagne, tandis que la Suède avait subi l'influence de la France.

De ces trois pays, la Norvège a été la dernière à prendre sa place au foyer de la littérature moderne. Unie au Danemark p- dant quatre cents ans, jusqu'en 1814, et presque complètem t tombée en servitude, elle a dormi; les grands écrivains qu'ell a pourtant produits de temps en temps ont reçu leur éducation à -penhague, ont écrit en danois et appartiennent effectivement à la

littérature danoise. En 1814, la Norvège s'est réveillée, a secoué son joug et est devenue un pays libre, bien qu'unie à la Suède. Sa constitution, qui a été rédigée d'après le modèle de la constitution française de la grande Révolution, assure aux Norvégiens une liberté beaucoup plus grande que celle que les deux autres pays scandinaves ont obtenue, car en Norvège on n'avait pas à compter avec la noblesse qui, en Suède surtout, est une puissance. La Norvège est donc un pays plus démocratique que ses voisins, et depuis sa libération du joug danois, elle a fait des progrès intellectuels étonnants. Cette jeune nation, enthousiaste de sa liberté recouvrée, a de jour en jour brisé les liens qui la tenaient intellectuellement attachée à la culture danoise, sa langue même se distingue peu à peu et visiblement de celle des Danois. Si ce développement de la langue norvégienne écrite et parlée continue, ce qui est très probable, on aura un jour trois langues scandinaves.

∴

Comme dans toutes les littératures modernes, c'est le réalisme qui, pour le moment, dans la littérature scandinave, tient le haut du pavé; mais la Suède et surtout le Danemark qui au temps du romantisme ont eu une littérature très riche, se ressentent encore de cet énervement qui est la conséquence des progrès trop rapides. Les auteurs danois et suédois sont devenus réalistes, parce qu'ils sont des hommes intelligents, cultivés et parce qu'ils se sont laissés entraîner par le courant général, mais au fond ils se trouvent dépaysés dans le réalisme, ils s'y sentent mal à leur aise, ils imitent tantôt les Français, tantôt les Norvégiens, ils hésitent, ils s'irritent, ils se vouent à tous les diables; la vérité est qu'ils sont blasés et énervés, ils cherchent fiévreusement, mais ils ne trouvent souvent que le paradoxe. C'est ce que nous observons, par exemple, chez le Suédois August Strindberg qui est devenu réactionnaire à force d'être libéral. Le réalisme est quelque peu anémique en Suède et en Danemark; en Norvège, par contre, il se porte à merveille. Il y a dans les littératures danoise et suédoise des auteurs et des poètes de beaucoup de talent, mais il n'y a pas un seul génie. Il faut se tourner vers la Norvège pour trouver les chefs actuels de la littérature scandinave. Le réalisme est tombé, dans cette contrée, sur un sol favorable, il a su s'adapter au caractère national, s'infiltrer dans le sang et se présenter sous une forme originale. Les deux

Norvégiens Henrik Ibsen et Bjornstjerne Bjornson sont des hommes éminents qui écrivent de vrais chefs-d'œuvre. Leurs qualités principales sont la force, la fraîcheur, la richesse de pensées, une volonté tenace; tous les deux font penser au vent du Nord, car, comme lui, ils sont impétueux, violents, irrésistibles, deux géants, en somme, qui se sont partagés le monde littéraire du Nord où ils règnent en maîtres. Pour le reste, ces deux hommes se ressemblent peu, quoiqu'ils marchent ensemble vers le même but, savoir la liberté de l'esprit et du cœur.

Henrik Ibsen est un penseur profond, un solitaire, un misanthrope; il vit à l'étranger; se sentant appelé à parler au monde entier, il regrette toujours d'être né dans un petit pays. Son premier voyage en Italie a été pour lui comme pour Gœthe une révélation, il a bu aux sources de la beauté et il a produit une série de drames qui lui assurent l'immortalité. Dans tous ces drames Henrik Ibsen a poursuivi avec une rare obstination, avec une logique inflexible un seul but: la liberté de l'individu. Il ne voit dans le monde entier que l'individu, il dira presque: hors de l'individu pas de salut. La politique, l'État, les questions sociales, tout cela lui est au fond parfaitement indifférent et l'intéresse seulement à cause de leurs rapports inévitables avec l'individu.

A l'exception d'un petit recueil de poésies, il n'a publié que des drames, dont chacun est un événement qui émeut et électrise tout le monde dans les trois royaumes scandinaves, à peine a-t-il vu le jour.

Étant toujours absent de son pays, on y a presque cessé de le regarder comme un être vivant; ses compatriotes discutent ses idées avec indignation ou avec admiration, mais ils n'attaquent jamais sa personnalité, qui est toujours respectée. C'est ce qu'il a voulu sans doute, car, malgré ses idées révolutionnaires, c'est un aristocrate d'esprit; il n'aime pas les coudoiements de la foule. Il fait, de l'Olympe, sa demeure, et c'est de là qu'il lance ses foudres.

En Suède, on lui a donné le nom de « poète de la femme », parce que dans ses derniers drames c'est surtout en faveur des droits du sexe faible qu'il combat. La beauté extérieure l'occupe peu, c'est la beauté morale qu'il prône par-dessus tout. Il veut que la femme soit mieux instruite, qu'elle ait plus de liberté, sous peine de n'ê qu'une poupée, l'esclave de son mari. Dans son dernier drame *Fru fra Havet*, publié à la fin de l'année 1888, c'est encore la ca de la femme qu'il plaide. Il n'a rien publié cette année, mais

sait qu'il a un nouveau travail sur le métier, et cette nouvelle production littéraire est attendue avec un vive impatience.

Le grand événement de cette année a été, dans le domaine des belles-lettres, la publication du roman de Bjornstjerne Bjornson : *Pa Guds Vejc* (Sur les voies de Dieu).

Bjornstjerne Bjornson forme, quant à son tempérament, un grand contraste avec son compatriote Henrik Ibsen. Celui-ci pourrait être appelé le cerveau et celui-là le cœur de la Norvège. Henrik Ibsen est concentré, mystérieux et a l'âme élevée comme ses montagnes; Bjornstjerne Bjornson est franc, doux, aimant, charmant, en un mot, comme ses vallées et ses golfes, remuant et capricieux comme la mer qui l'entoure, tout en étant un homme à poigne, un lutteur, un homme à conviction profonde qui poursuit son but avec une énergie admirable.

C'est une nature essentiellement active, comme Ibsen est une nature profondément contemplative. Ibsen est dramaturge, exclusivement dramaturge; Bjornson est aussi avant tout un auteur dramatique, mais il ne peut pas se borner à cette branche littéraire, il a trop de choses à dire, il sent le besoin de les exprimer de cent manières différentes, il ne peut se contenir, il déborde comme une rivière au printemps. Bjornson a commencé comme conteur avec des idylles admirables tirées de la vie des paysans norvégiens, il a créé des chants nationaux qui vivent sur les lèvres de tout le monde, il a fait des romans excellents, il a lancé des brochures et des articles de journal en quantité prodigieuse. Il aime la politique, il se passionne pour toutes les questions sociales, il a même exercé plusieurs fois une influence considérable sûr les événements politiques de son pays. Ajoutons que sa chaude éloquence en a fait le Castelar du Nord, car sa voix a une étendue et une vigueur surprenante. Il sait parler aux foules dans la rue, et il sait aussi charmer un auditoire élégant. Il est orateur et déclamateur, mais non pas causeur; il ne veut pas écouter, il veut être écouté. Avec ces qualités, il est tout naturel qu'il ait un grand nombre d'amis dévoués, fervents, comme aussi d'ennemis qui s'acharnent après lui, dans certains journaux, avec une violence inouïe....

C'est entre la campagne qu'il adore et Christiania qui est loin l'attirer, qu'il partage son séjour dans son pays natal, mais quand séjour lui est rendu par trop pénible par le fait des tracasseries ses adversaires, les conservateurs, il quitte sa patrie, il visite alie, l'Allemagne, la France, même les États-Unis de l'Amérique.

C'est avec enthousiasme qu'il parle de ce dernier pays, dont il ne cesse de louer les mœurs et les institutions, lorsque les controverses avec les théologiens, ses luttes politiques, ses plaidoyers en faveur des grévistes, etc. lui en laissent le loisir.

Malgré la haine vouée par le parti conservateur à cet homme éminent, il y a eu un moment où tous les partis, dans les trois royaumes, se sont rassemblés pour écouter avec recueillement ce qu'il avait à dire. Il y a quelques années, il résidait à Paris, trouvant qu'il pouvait y travailler plus à son aise qu'en Norvège, où il est trop dérangé. Pendant son absence, la bohème avait eu le temps d'envahir notre littérature, des auteurs de mérite et d'autres qui en étaient dépourvus prêchaient l'amour sans frein, c'était un moment critique, l'anarchie menaçait de s'emparer de notre littérature et de dévorer les esprits les mieux disposés. Sans hésiter, Bjornson fait ses malles, quitte Paris, et donne dans plusieurs villes des trois royaumes scandinaves, une série de conférences sur la morale et sur tout ce qui y touche. Il y traite vertement la bohème et ses doctrines, il montre la supériorité de la monogamie sur la polygamie, il exige la même pureté de mœurs chez l'homme que chez la femme. « Le libertinage gâte le caractère, brise les forces physiques et peuple les maisons d'aliénés. Gambetta, par exemple, est tombé à cause de ses excès. Nos lois sont imparfaites, il faut beaucoup de changements : plus de facilité pour divorcer, plus d'égalité entre les femmes et les hommes, les lois sont écrites par les hommes et pour les hommes. » Cette tournée mémorable marque une époque des plus heureuses dans la vie mouvementée de Bjornson. Sa campagne a été un triomphe continuel, car il a eu la joie de battre les bohémiens dans tous leurs retranchements et le mérite insigne d'empêcher la littérature d'aller se perdre dans les égouts de la rue.... Pour comble de bonheur ses ennemis même l'applaudissaient à l'envi. Mais ce n'était qu'une trêve, et les attaques recommencèrent plus violentes que jamais.

Mais revenons à son dernier roman.

Au milieu des descriptions admirables de la nature et de la vie norvégiennes, l'auteur nous présente deux personnages, dont l'un qui est médecin, est le représentant de la libre pensée, l'autre q est pasteur, est le porte-voix de l'orthodoxie; Bjornson, qui est lu même un libre penseur convaincu, a sans doute eu un penchant n turel pour le premier de ces personnages, qu'il a tiré de sa prop individualité, qu'il a fait chair de sa chair et os de ses os, et qui

en effet toutes ses manières d'être et de voir, même ses habitudes. Ajoutez à cela que Bjornson bien qu'auteur et précisément parce qu'il l'est, vise à être médecin lui aussi, mais à sa manière. En dépit de son génie incontestable, malgré tout le trésor d'expérience qu'il a accumulé dans ses nombreux voyages, il assure avoir les poches pleines de médicaments pour tous les maux de l'humanité; c'est un optimiste fervent, un croyant, mais au rebours. Malgré sa prédilection pour le libre penseur, Bjornson s'est efforcé de rendre le pasteur, Ole Tuft, aussi sympathique que possible, en le présentant lui aussi comme un homme de bien. « Là où marchent les hommes de bien, dit-il (croyants ou non croyants), là sont les voies de Dieu. » Cette citation caractérise le livre lui-même qui est un hymne à la tolérance.

A ces deux personnages il en ajoute deux autres bien distincts eux aussi. Il s'agit de deux femmes dont l'une est la sœur du médecin. Le pasteur l'épouse et elle se range aux idées de son mari et partage ses croyances, tout en lui rendant la vie amère, malgré l'affection sincère dont elle l'entoure. Son caractère est indépendant et fort, et prouve qu'elle est bien la sœur du médecin libre penseur, qu'elle admire tout en lui faisant, par étroitesse d'esprit, beaucoup de mal. Ce frère, Edward, un parfait honnête homme, rencontre à son tour une jeune femme, qui a épousé depuis un an le mari de sa sœur morte; ce mari, bientôt après son mariage, devient aveugle et paralytique par sa propre faute. Ragni qui ne s'était mariée que pour pouvoir soigner les enfants de sa sœur, est une personne douce, faible, pure, qui ne brille pas par son intelligence, mais a un goût très prononcé et très fin pour la musique. C'est le langage musical qu'elle emprunte, c'est par des images musicales qu'elle exprime ses pensées, et cela sans s'en douter: elle est en somme la musique incarnée. Ce don la rend si sympathique et si attrayante aux yeux du médecin, excellent musicien lui aussi, qu'il en devient amoureux et est payé de retour.

Elle fuit la maison de son mari, se rend en Amérique où elle épouse Edward. Ce dernier, se fixe avec sa femme dans la même ville où demeure son beau-frère le pasteur qui, ainsi que sa compagne, considère ce mariage comme une infraction à la loi divine, bien que légitime d'après la loi du pays. Les deux familles battent froid entre elles, car la femme du pasteur déteste cordialement Ragni qui, à son avis, a séduit son frère qu'elle aime et admire encore au fond de son cœur. Ragni, cette petite sensitive qui aurait tant besoin

de soleil et d'affection, dépérit dans cette atmosphère hostile, elle est minée par la phtisie et meurt. Edward, habile chirurgien, réussit par une opération difficile à sauver l'enfant de sa sœur, et il en profite pour prouver au pasteur et à sa femme l'innocence de Ragni, et les force à s'humilier devant le cadavre de sa bien-aimée et opère ainsi une réforme dans les idées du pasteur qui se convertit à la religion naturelle. Du haut de la chaire il exhorte ses fidèles par les paroles suivantes: « Ce n'est pas la foi qui est l'essentiel, c'est la vie. C'est ce que la charité nous enseigne dans les grandes douleurs. Il ne faut chercher la volonté de Dieu dans aucun livre, dans aucun sacrement, il faut la chercher dans la vie. Dieu nous parle par la vie, et l'amour pour les êtres vivants est le culte suprême de Dieu. La parole ne sera jamais ce qu'il y a de plus élevé, la révélation éternelle de la vie est ce qu'il y a de plus sublime, etc. »

*
* *

Après Ibsen et Bjornson, ces deux gloires de la littérature norvégienne contemporaine, nous devons citer deux romanciers d'un grand mérite, Jonas Lie et Alexander Kielland, qui marchent eux aussi vers les régions de la liberté et de la vérité. Si leurs noms ne sont pas aussi illustres que les deux premiers, leur réputation est pourtant solidement établie sur des ouvrages d'une grande valeur. Jonas Lie excelle dans les descriptions de la nature et de la vie de Nordland et Finmarken, ces provinces septentrionales, où l'existence des pêcheurs est une lutte héroïque contre une mer indomptable. Il connaît dans ses plus petits détails la vie que l'on mène au pays du soleil de minuit, pays merveilleux, aux femmes blondes et sveltes, aux pêcheurs intrépides, aux barques pittoresques. Que de contrastes dans ce pays! L'été est un jour continuel, resplendissant et gai, l'hiver ressemble à une nuit triste et sombre! On voit les Finnois, ce peuple nomade, parcourant avec leurs rennes ces contrées dans leurs costumes bizarres!

Jonas Lie a trouvé là une mine d'or qui l'a rendu célèbre. Plus tard, il a pris ses sujets un peu partout, il a quitté les légendes et les contes fantastiques, pour dépeindre le réalisme de la vie. Son dernier roman *Maïsa Jons,* publié à la fin de 1888, nous montre la tris existence d'une couturière à Christiania. On se sent pénétré dar cet ouvrage par cette chaude sympathie pour les souffrants qui anin chacune de ses pages. Jonas Lie se distingue réellement par la n

blesse de ses sentiments et l'humanité de ses vues. Il est optimiste par nature et croit à la perfectibilité de la société et de l'homme. Jonas Lie est en somme une personnalité noble et distinguée, exempte de toute vulgarité mais qui pêche peut-être quelquefois par une certaine lourdeur.

Il forme en cela un contraste avec Alexander Kielland, conteur élégant et spirituel, le plus raffiné des auteurs norvégiens. Les contes de Kielland sont de vrais bijoux ; ses romans et ses pièces de théâtre, quoique très intéressants, n'ont pas atteint la même perfection, mais l'auteur n'a encore que quarante et un ans et n'a pas dit son dernier mot.

L'année passée Kielland a eu la malheureuse idée de se faire rédacteur en chef d'un petit journal, dans la bonne intention sans doute de servir le libéralisme qu'il aurait pourtant beaucoup mieux servi par des ouvrages littéraires. Sans doute il a dit beaucoup de choses piquantes dans son journal, mais il n'a exercé aucune influence réelle sur la politique et il a perdu un temps précieux. Kielland n'est pas fait pour ce rôle de tribun qui convient parfaitement à Bjornson, parce que celui-ci en a les grandes qualités : l'éloquence, la chaleur, l'impétuosité ; Kielland, lui, a les bons-mots et de l'ironie, ce qui ne suffit pas. Heureusement, Kielland est revenu de son erreur, il vient de planter là son journal pour s'occuper de nouveau, sans doute, de travaux littéraires.

Dans les rangs des auteurs, qui travaillent pour le progrès, pour la tolérance, pour les droits de la femme, nous nommerons deux femmes, deux vétérans de notre littérature actuelle : Camilla Collett et Magdalene Thorsen, très douées toutes deux et stylistes distingués.

Avant de nous tourner vers le Danemark, il ne faudra pas non plus oublier un jeune auteur peu sympathique, mais doué d'une intelligence hors ligne : Arne Garborg, romancier lui aussi. Il est à remarquer qu'en Norvège on fait pour le moment très peu de vers. En cela aussi, les Norvégiens sont très modernes et très réalistes. La poésie en vers est beaucoup plus cultivée et estimée en Danemark et en Suède. Ibsen, qui dans sa jeunesse maniait la rime en maître, a dit que le vers allait bientôt disparaître de la littérature comme un reste de l'enfance de l'humanité.

Arne Garborg, fils d'un paysan pauvre, né à Jaderen, la contrée la plus aride et la plus monotone de la Norvège, a eu une enfance et une jeunesse pénibles. Il a dû travailler comme un nègre pour

arriver au baccalauréat. Il a connu la faim, et les affamés ont trouvé en lui un peintre vigoureux. Garborg a d'abord attiré l'attention sur lui par une critique brillante sur le grand ouvrage d'Ibsen: *Empereur et Galiléen*. Les théologiens et les orthodoxes ont à ce moment espéré trouver en lui un appui précieux pour la sauvegarde des dogmes, mais on s'est bien trompé. Il est aujourd'hui le plus positiviste de tous nos auteurs. Son meilleur roman *Bondestudenter* est un document littéraire d'un grand prix.

En Norvège, les fils de paysan qui étudient deviennent en général des théologiens, et on a dû remarquer que nos évêques se recrutent en grand nombre parmi ces paysans; or les ecclésiastiques qui ont une pareille origine deviennent plus réactionnaires et plus intraitables que tous leurs confrères, ce qui est singulier, parce qu'en Norvège les paysans sont les libéraux de la politique. Dans son roman, Garborg analyse ces étudiants issus du peuple, nous les montre à nu, car Garborg possède le don de sonder les cœurs dans les replis les plus cachés, et il s'en sert avec une satisfaction presque cruelle. Plus tard, il a publié quelques volumes qui ne valent pas autant que le roman que nous venons de nommer. Son dada dans ces derniers ouvrages, c'est l'excellence de l'amour libre; il l'exalte et le prêche avec un cynisme repoussant. Garborg a la haine du déclassé contre la société, il a un appétit glouton de jouir de la vie. Son style est énergique, net et tranchant. Il n'a encore que trente-neuf ans et est en somme un auteur très remarquable. Il écrit ses romans en idiome norvégien, ce qui contribuera sans doute beaucoup à modifier notre langue et à l'éloigner du danois.

∴

En jetant un regard sur la littérature actuelle du Danemark, on rencontre d'abord le nom d'un grand critique, celui de Georg Brandes et puis quelques noms de romanciers et de poètes moins illustres, quoique appréciés, ceux de Schandorph et de Pontoppidan, romanciers de talent, celui de Holger Drachmann, romancier et poète lyrique et épique brillant, celui de Karl Gjellerup, romancier et poète, un esprit d'élite, profond et fin, mais peu populaire, cel d'un feuilletonniste spirituel, Herman Bang, dont un volume de po sies langoureuses et sentimentales vient de paraître. On fait bea coup de vers en Danemark. Cette année Karl Gjellerup a publ

un volume de poésies sous le titre de *Le Livre de mon amour* (*Min Kjarligheds Boz*), Drachmann, un volume de poésies: *Sangenes Boz*. Parmi les poètes danois, il ne faudra pas oublier leur vénérable Nestor, Christian Richardt, à demi romantique, à demi réaliste, le plus charmant de tous les poètes danois. Il est simple, il est fin, il sait parler aux petits et aux grands, il nous fait aimer sa patrie, ces petites îles aux hêtres superbes et aux plaines fertiles. Cette année, il a publié sous le titre de *Notre Pays* (*Vort Land*), une série de poésies descriptives charmantes, accompagnées de gravures représentant les diverses contrées du Danemark, dans lesquelles il chante avec des accents délicats et sympathiques cette patrie adorée.

Georg Brandes est un critique que les pays les plus grands pourraient envier au petit Danemark. Il connaît à fond toutes les littératures modernes, il possède un don d'assimilation vraiment remarquable, il peut tout saisir, même les sentiments les plus opposés aux siens. Il est lui-même athée, mais cela ne l'empêche pas dans son dernier livre *Essays* de critiquer avec bienveillance les poésies pieuses d'Ingemann. Sa plume fine, spirituelle et élastique le sert à merveille, et il a publié une quantité considérable de critiques littéraires. Comme conférencier, Brandes n'a pas son pareil. Il a fait des conférences à Berlin, à Varsovie, à Saint-Pétersbourg. Le fruit de ses voyages en Pologne et en Russie a été deux grands volumes: *Impressions de Pologne* (*Initryk fra Polen*) et *Impressions de Russie* (*Indtryk fra Rusland*) publiés en 1888.

Brandes a des analogies avec Taine auquel il emprunte sa méthode d'analyse, sans le suivre, cependant, sur la voie de la réaction. Brandes est moins savant, moins original que Taine, mais plus littérateur. En Danemark, Brandes a joué un rôle important, qui échoit rarement à un critique esthétique. Au lieu de s'effacer humblement ou de suivre à la remorque comme font ordinairement les critiques, il s'est mis à leur tête en Danemark. C'est lui qui, le premier, a revendiqué la nécessité de mettre en discussion les problèmes de la vie dans les œuvres littéraires; il a enflammé les esprits, il a ouvert les portes de son pays et du Nord entier au grand mouvement du dehors, au réalisme dans l'art, il a soufflé sur les esprits son grand enthousiasme pour l'art moderne.

Les Danois surtout et même les Norvégiens et les Suédois lui doivent une grande reconnaissance, car si en ce qui concerne le Danemark il n'a pu malgré tous ses efforts susciter des génies,

son influence a été considérable: le critique sublime a contribué à former des auteurs de talent. Les Danois sont devenus réalistes, ils se sont démenés comme des forcenés, ils ont jeté comme un voile funèbre sur leurs longues descriptions, car les Danois sont très bavards, et sur les vies misérables qu'ils ont dépeintes, ils ont fidèlement copié les Français, ils ont juré et blasphémé, ils sont devenus raffinés et blasés, mais à quoi bon? Ils ont enfin réfléchi qu'il valait mieux pour eux redevenir de bons Danois, dont le tempérament est bon enfant, souple, gai, paisible et doux. Holger Drachmann, le disciple fervent de Brandes, a donné le signal de la retraite et Karl Gjellerup est sur le point de le suivre. Ils invoquent le retour aux sources nationales: A bas le cosmopolitisme! Vive le Danemark! *Vive le Danemark* est, en effet, le titre de l'un des derniers livres de Drachmann, qui est la plus faible de toutes ses productions.

Un disciple cependant est resté fidèle au grand maître de la critique, c'est Schandorph, qui dans son intéressante *Autobiographie* (*Oplevelser*), récemment publiée, rend un hommage chaleureux à Georg Brandes, né en Danemark de parents juifs et porté par sa naissance et par son tempérament vers le cosmopolitisme, ce qui ne l'empêche pas d'aimer sa patrie. Mais en général, les Danois en ont assez des pleurs et des récriminations; ils invoquent, ils réclament hautement la joie, et leur cri a trouvé un écho retentissant en Suède, où le réalisme se porte aussi mal qu'en Danemark.

Si, comme on ne saurait le nier, la littérature suédoise souffre d'un certain marasme, elle possède, au moins, un nom remarquable, celui de Rydberg, écrivain de grand mérite, chez qui la prose suédoise devient une vraie musique. Mais depuis quelque temps, cette étoile a quitté le ciel de la littérature pour habiter celui de la science et cette transmigration a été vivement déplorée. Nous nommerons encore le comte Snoilsky, poète distingué, August Strindberg, Gustav von Geierstam, Tor Hedberg, Verner von Heidenstam, Anne Loffler. Il est fort regrettable que le second, dont le talent est incontestable, gâte ses productions par des paradoxes grotesques et les souille par des trivialités qui provoquent le dégoût.

Tor Hedberg est, par contre, très sympathique. Dans son *Judas* où, en psychologue profond et habile, il nous peint le caractère les sentiments du disciple de Jésus, il parvient à nous inspirer de compassion pour Judas, ce personnage dur et triste, dont le gra défaut, selon Hedberg, est qu'il ne pouvait comprendre ni s

tir le bonheur. En cela, ce livre est bien caractéristique, c'est l'hymne à la joie de la littérature suédoise elle-même. Tor Hedberg vient encore de publier une petite fantaisie, un rêve où il prédit la renaissance de la joie. « La joie, dit Hedberg, naîtra de la souffrance actuelle, la joie est l'enfant de l'avenir et va bientôt paraître. »

Verner von Heidenstam, le dernier venu des romanciers suédois, n'est pas le moins hardi. Cet auteur a passé plusieurs années en Orient qu'il a appris à connaître intimement. Son roman *Endymion,* publié en 1889, en est la preuve. On le lit avec plaisir sans cependant lui donner toute l'importance que l'auteur lui-même semble lui attribuer. Heidenstam nous prédit dans ce livre l'arrivée d'un nouvel évangile dans la littérature, l'évangile du bonheur: c'est par le contact avec l'Orient que nous pourrons le saisir, c'est dans l'Orient qu'il faut puiser pour le trouver. « La joie, dit l'auteur, a été perdue en Occident, mais on pourra la retrouver en Orient. L'Orient se meurt, mais avant de mourir il nous léguera la joie. » Dans sa brochure: *Renaissance. Quelques mots de l'approchement d'une nouvelle ère dans la littérature,* Heidenstam accentue davantage ce qu'il a déjà indiqué dans son roman, il prédit, un peu présomptueusement selon nous, la mort prochaine du naturalisme dont Zola est le dernier représentant. Le naturalisme a accompli sa mission, « il a ajouté une touche de plus au piano de l'esthétique. » Mais il a fait son temps, ce dont Heidenstam est très heureux, parce que le tempérament suédois ne pouvait s'adapter au naturalisme; mais quand une ère nouvelle commencera qu'il nomme Renaissance et qui sera le retour de l'idéalisme, ou plutôt d'un idéalisme implanté sur le réalisme, alors on verra des merveilles. D'après Verner von Heidenstam, la résignation sera le mot d'ordre, la force, le grand résultat de cette ère nouvelle, car, dit-il: « la résignation est ce qu'il y a de plus beau sur la terre. »

L. Teilmann.

L'EXPOSITION DES TRAVAUX DE LA FEMME A FLORENCE

I.

Tout ce qui peut produire des résultats utiles a un droit indiscutable à l'attention, à l'aide et au concours du public intelligent et de bonne volonté. Si l'on examinait chaque question à ce point de vue, on éviterait bien des discussions stériles et oiseuses, bien des enthousiasmes puérils, et l'on ne tomberait pas si souvent dans ce dédain facile qui, s'attachant à la forme des choses ou à leur petit côté, en prend prétexte pour se désintéresser des œuvres sérieuses dans lesquelles se trouve le germe de la création ou du développement de telle ou telle branche d'activité.

Or, il nous semble que l'idée d'ouvrir à Florence une exposition de travaux féminins est justement une de ces idées auxquelles en dehors de toute autre question, le concours des gens de bonne volonté doit être acquis.

Les conditions actuelles de la vie moderne, si elles ont amélioré la situation de la femme à certains points de vue, l'ont empirée du côté économique. Le nombre des femmes qui aujourd'hui sont contraintes de gagner leur vie est de plus en plus nombreux et croît journellement. Il est donc nécessaire de leur ouvrir des champs d'activité nouveaux, de les pousser au travail, au développement des facultés qu'elles possèdent, à l'amélioration des tale qu'elles cultivent, et pour obtenir ce but l'émulation, les conco sont reconnus comme le meilleur des moyens, preuve en sont nombreuses expositions qui s'ouvrent chaque année d'un bout globe à l'autre.

Ce que nous venons de dire peut s'appliquer à tous les pays, parce que partout les conditions de la femme sont malheureuses, économiquement parlant.

Mais en Italie, plus que nulle part ailleurs, il est nécessaire d'exciter cette émulation, l'activité féminine sous toutes ses formes n'y ayant pas atteint encore le point où elle est arrivée dans les pays du centre et du nord de l'Europe. Il y a de brillantes exceptions à cette règle, nous nous plaisons à le constater, mais il est de fait que les Italiennes d'aujourd'hui ne tiennent pas, comme leurs fières ancêtres de la Renaissance, le haut bout dans le développement intellectuel et artistique des facultés de la femme. Plus que les autres par conséquent elles ont besoin d'être poussées et encouragées à l'activité. Leur intelligence prompte et vive les met en mesure de ne se laisser dépasser par personne, le jour où elles voudront sérieusement reprendre la place qu'elles occupaient autrefois.

C'est là, plus qu'on ne le croit, une question d'intérêt général; on peut dire qu'elle touche la famille entière. La femme paresseuse et frivole dans toutes les classes n'élèvera jamais ses fils de façon à en faire des hommes forts et laborieux. Et cela est vrai pour la mère de l'ouvrier comme pour celle de l'héritier d'un grand nom et d'une grosse fortune. Car il y a un développement intellectuel et moral pour tous les rangs de la société, comme il y a une activité à déployer dans toutes les situations de la vie.

Le comité exécutif de l'exposition de Florence l'a compris, aussi son appel s'adresse-t-il à la femme de toutes les classes, à l'artiste comme à l'écrivain, à la grande dame comme à l'ouvrière. Il suffit d'être une travailleuse. Nous dirons même que c'est surtout pour la femme qui fait œuvre de ses doigts que l'exposition aura des résultats pratiques et utiles. Elle pourra y faire connaître ses ouvrages; des comparaisons s'établiront entre les travaux féminins des différentes provinces de la péninsule; le public étranger qui ne manquera pas d'accourir aux fêtes de Florence apprendra à connaître et à apprécier les produits dus à l'industrie des ouvrières italiennes, et comme tout est perfectible en ce monde, il pourra suggérer des améliorations à y introduire.

Comme conséquence de l'exposition de Florence nous voudrions voir s'établir en Italie de nombreuses écoles professionnelles pour les femmes dans toutes les branches, comme il en existe déjà plusieurs, entr'autres à Rome et à Milan, où elles fonctionnent parfaitement et ont donné les meilleurs résultats. Mais cela est loin de

suffire aux besoins du pays. Il faut que ces institutions utiles se multiplient. Nous voudrions aussi, surtout pour ce qui concerne les arts décoratifs, voir s'ouvrir des concours, comme cela se pratique en Angleterre; c'est un puissant moyen d'émulation qui permet d'émerger même à celles qui, ayant le mérite, manquent de l'esprit d'initiative apte à le mettre en relief et à le faire connaître.

II.

Arrivons maintenant aux détails pratiques. C'est au mois de mai prochain que l'exposition des travaux féminins s'ouvrira à Florence; elle durera jusqu'au 30 juin et les fêtes qui l'accompagneront seront des plus variées. La vente des objets sera faite par des femmes des différentes provinces d'Italie, et, si c'est possible à organiser, elles porteront chacune le costume pittoresque de leur pays. Une série de concours littéraires, dramatiques et musicaux auront lieu dans les salles de l'exposition, au moyen de concerts, de conférences, de représentations théâtrales. On y verra aussi en œuvre différentes industries féminines de l'Italie.

L'exposition sera divisée en huit sections: 1° peinture, miniature, dessin et *arazzi;* 2° sculpture et gravure; 3° littérature; 4° travaux à l'aiguille et broderies; 5° ornements et vêtements de femme; 6° didactique; 7° hygiène domestique; 8° industries diverses. Comme on le voit, l'appel est adressé à toutes les branches d'activité.

Les objets exposés peuvent être vendus pour le compte des exposantes, ou dans un but de bienfaisance, ou retirés. Le comité exécutif se charge du renvoi des objets et veille à leur bonne conservation. Les demandes d'admission doivent lui être adressées; comme des sous-comités se sont formés dans les principales villes d'Italie, on peut également faire la demande par leur entremise.

Les prix seront des médailles d'or, d'argent et de bronze; il y aura également des prix en argent. La distribution des réc[illegible] penses aura lieu le 9 juin, septième centenaire de la mort de B[illegible] trice Portinari, que Dante a immortalisée dans ses œuvres. [illegible] génie italien aime les symboles, il a la tendance de mettre [illegible] ce qu'il fait sous la protection d'un nom glorieux ou poéti[illegible]

C'est pourquoi l'exposition, coïncidant avec le septième centenaire de la mort de l'inspiratrice du grand Florentin, portera le nom d'Exposition Beatrice. Il y aura à cette date du 9 juin une académie littéraire et musicale en l'honneur de la fille de Folco Portinari ; les hommes comme les femmes pourront y concourir et les étrangers aussi seront admis au concours.

A l'attrait de l'exposition se joindra celui des fêtes du centenaire. On annonce un *Calendimaggio* en costume du XIIIe siècle accompagné de chansons et de luttes de fleurs ; ensuite une série de tableaux vivants empruntés à la *Vita nuova* de Dante et l'illustrant. Tout cela éclairé par ce soleil de mai qui met si bien en relief le charme pénétrant, mélange de nature et d'art, de souvenirs et de réalités qui est la spécialité de Florence.

Le concours des visiteurs italiens et étrangers sera très grand, et nous nous en réjouissons, car ce sera le moyen de faire connaître et apprécier la femme italienne dans ses différentes manifestations. Il nous semble donc qu'il est patriotique de la part de chacun d'apporter au moins le concours de sa bonne volonté à l'atteinte de ce but louable.

AU VATICAN[1]

Le discours adressé par les cardinaux au pape lors de la réception du nouvel an, se compose invariablement de deux parties: les réjouissances et les doléances. Feu le cardinal Sacconi, l'ancien doyen du sacré-collège, restait toujours fidèle à cette division des matières. Le nouveau doyen, le cardinal Monaco La Valletta suit scrupuleusement le même système, et Léon XIII dans sa réponse, — qu'on a appelée avec esprit le discours de la couronne dans l'État de l'Église, — partage lui aussi ses pensées sur ce double programme: joies et douleurs. C'est, du reste, la loi naturelle de toutes les existences, de celles surtout qui suivent le grand mouvement.

Je suivrai, moi aussi, ce double ordre d'idées d'après les impressions du pape lui-même et de son entourage pour résumer la chronique du Vatican depuis le commencement de l'année 1890.

⁂

La fondation des universités catholiques de Washington et de Fribourg, les fêtes du dernier consistoire, les nouvelles éminences mises en possession du chapeau de cardinal et de leurs titres presbytéraux, les nominations des évêques, les béatifications, les travaux de restauration de l'appartement Borgia au Vatican et l'instal-

[1] Fidèles à notre programme de tenir nos lecteurs au courant mouvement général des idées en toutes nuances, nous inaugurons dan numéro la Chronique du Vatican que nos circulaires de la fin de l'an annonçaient à nos abonnés.

(N. DE LA D.

lation de l'observatoire astronomique modèle de la *Torretta*, le succès des négociations avec la Russie et les bonnes espérances des pourparlers avec l'Angleterre, l'impression satisfaisante produite par la dernière encyclique pontificale chez les catholiques du monde entier, constituent le côté rose, la part de satisfaction réservée au souverain pontife par les événements du commencement de l'année. La réforme des œuvres pies en Italie, les innovations fondamentales dans les rapports entre l'État et l'Église, apportées par le gouvernement provisoire de la nouvelle république brésilienne, la mort du cardinal Pecci, les nombreuses polémiques et les escarmouches quotidiennes entre le Vatican et ses adversaires forment les tons sombres, la partie désagréable des choses, qui contrastent avec les consolations apportées à l'Église par les événements précédemment mentionnés.

Parmi toutes ces nuances allant du noir au rose, il serait certainement interéssant et utile d'établir une juste proportion, afin d'en tirer des conséquences pratiques et de mettre en évidence de quel côté il y a excédant ou déficit.

Mais la besogne n'est pas facile pour moi; elle serait difficile même pour Léon XIII, dont l'esprit d'ordre et d'analyse doit se prêter souvent et presque inconsciemment à l'établissement de bilans pareils.

Quelles seraient ses conclusions au sujet de cette dernière période de temps? Ma foi! il faut que je l'avoue, il n'a pas songé à m'en informer. Je ne peux donc compter que sur des indices extérieurs et matériels pour éclairer le lecteur à cet égard.

⁂

Léon XIII, malgré les bruits répandus à la suite de la mort du cardinal Pecci, se porte mieux que cela ne lui était arrivé depuis longtemps; ce qui est un fait assez remarquable dans un organisme aussi susceptible et nerveux que le sien. Lorsque les journaux libéraux de Rome et les correspondants romains de la presse européenne lancent des nouvelles à sensation sur les syncopes, les défaillances et les maladies mortelles du souverain pontife, les journaux cléricaux se servent de gros mots dédaigneux pour dénoncer au public ces « explosions d'un désir mal dissimulé », comme ils les qualifient. Léon XIII n'est pas aussi tragique dans ses appréciations à ce sujet. Il plaisante de ces nouvelles, et serait presque tenté de

faire de sa main tremblante le geste bien connu contre la *jettatura.* Un soir la nouvelle de la mort du pape se répandit avec tellement d'insistance à Rome, que le neveu de prédilection de Sa Sainteté, le comte Camillo Pecci fit commander une voiture à la hâte et, en attendant, téléphona du club au Vatican pour avoir des nouvelles. Lorsque Léon XIII en fut informé, il haussa les épaules en souriant et un *Tu quoque....* s'échappa de ses lèvres.

La mort de son frère le cardinal Pecci a cependant vivement impressionné le pape. On ne s'y attendait guère en famille. L'illustre bibliophile avait eu déjà huit coups apoplectiques plus ou moins graves, aussi tous ses parents croyaient-ils qu'il leur serait enlevé par une congestion cérébrale; mais pas pour le moment, car dans la maison Pecci on a de nombreux exemples de *douze* attaques d'apoplexie sans conséquences fatales.

C'est pourquoi la mort du cardinal, survenue à la suite d'une pneumonie, a surpris toute sa famille et le pape a été celui qui en a été le plus ému, ce qui est naturel à son âge avancé.

Les liens du sang n'étaient pas des plus serrés entre le cardinal et ses parents. Cela arrive toujours dans les familles où plusieurs membres embrassent la carrière sacerdotale qui n'est pas faite pour développer les attaches terrestres. Au surplus le cardinal Pecci, à côté de ses admirables qualités d'intelligence et d'esprit, avait un caractère assez original et très indépendant des sentiments de famille. Il avait déclaré maintes fois à ses neveux qu'ils ne jouiraient pas de son héritage, sans que pourtant cette volonté arrêtée l'ait jamais décidé à faire un testament. Personne, pas plus le pape que les autres, n'a pu obtenir de lui l'accomplissement de cet acte, indispensable à donner de l'efficacité à ses volontés qui étaient contraires à la succession légitime.

La dernière fois que Léon XIII invita son frère à faire son testament, ce fut dans le printemps de 1889. Le cardinal d'un air ennuyé riposta que bientôt il exécuterait lui-même sa dernière volonté. En effet, il se présenta le lendemain chez le pape avec trois cent cinquante mille francs qu'il donna *brevi manu,* sans même un reçu, à Sa Sainteté. C'était son héritage en argent comptant.

« Quant à ma bibliothèque, ajouta le cardinal Pecci, — une bibliothèque très précieuse spécialement pour la collection des œuv de Saint Thomas, qui est évaluée à un million et demi, — je la lai à l'Académie de Saint-Thomas d'Aquin. On n'a qu'à la retirer mes appartements. »

C'était toujours le même système des transmissions *brevi manu.* Mais tout le monde jugea peu convenable de priver le généreux donateur de ses livres favoris qu'il avait rassemblés avec tant de patience et de sacrifices. Aussi lorsque la mort est venue, la bibliothèque se trouvait toujours là, comprise, faute de testament, dans la succession des parents légitimes.

Sans l'influence de Léon XIII, j'ai motif de croire que ces livres n'auraient pas décoré les salles de l'Académie de Saint-Thomas. Les neveux du cardinal, libres de tout devoir de reconnaissance, auraient interprété le manque de testament comme un changement dans les volontés autrefois exprimées, et ainsi l'ordre de succession légitime aurait suivi son cours. Mais le pape était là avec son autorité pour faire respecter ses promesses; il ne fallait pas le contrarier, et la succession du cardinal fut refusée sans hésitation.

∴

Malgré ces épisodes de famille assez attristants, Léon XIII n'a pas longtemps tardé à reprendre sa bonne humeur habituelle. Il aime à se promener dans les jardins pontificaux, au grand mécontentement du docteur Ceccarelli, son médecin, toujours préoccupé des courants d'air et des émanations de la riche végétation vaticane. Il aime...., c'est-à-dire il déteste moins que d'ordinaire les visites, à base de curiosité, des étrangers de passage à Rome: presque tous les jeudis, Sa Sainteté a accordé deux ou trois heures d'audience aux personnages de distinction qui insistent avec acharnement pour être reçus. Ce sont des généraux russes ou allemands, des députés belges ou français, des protestants anglais, des dames et des demoiselles américaines, aussi millionnaires qu'indifférentes en fait de politique ou de religion, tout un monde qui, après avoir vu le Colysée, le Panthéon et Saint-Pierre, veut raconter aux parents, aux amis qui ne voyagent pas, le détail des appartements pontificaux et l'accueil reçu par le pape.

Sur une invitation de Mgr Della Volpe, le maestro di camera de Sa Sainteté, impatiemment attendue, ils se précipitent au Vatican pour voir le fameux vieillard devant lequel ils s'agenouillent comme des catholiques fervents, échangeant avec lui quatre phrases banales sur leur patrie, sur l'évêque de leur diocèse, sur leur chef d'État. A la suite de quoi, après avoir reçu une bénédiction, tou-

jours bonne venant d'un octogénaire, ils s'éloignent satisfaits, souvent émus, dans la gêne de la triple prosternation requise par le cérémonial. Et Léon XIII, qui s'était décidé avec peine à s'asseoir sur son trône pour ces réceptions inutiles, se lève dès qu'elles sont finies, l'esprit plus gai et raffermi.

Ces audiences forment la seule note mondaine dans l'existence papale de ces derniers mois. Car je ne comprends pas dans la mondanité le trantran des longues, interminables réceptions des cardinaux, des diplomates, de l'aristocratie romaine pour les compliments *di calore* au commencement de l'année et aux anniversaires de l'élection et du couronnement pontificaux.

Quelques distractions d'un genre plus intéressant ont été fournies à Léon XIII par les travaux de restauration de l'appartement Borgia, qu'on va ouvrir bientôt aux visiteurs du Vatican, et par l'installation de l'observatoire astronomique et météorologique de la *Torretta*.

Quoique le goût artistique de Sa Sainteté soit assez discutable, il est certain qu'elle tient beaucoup à laisser au Vatican des souvenirs remarquables de la protection qu'elle a accordée aux beaux-arts; Léon XIII a le talent de remédier au défaut de son génie esthétique par le choix des artistes auxquels il accorde sa confiance. Maintenant il s'agit de restaurer le pavé des salles Borgia en tâchant d'imiter scrupuleusement les quelques restes des anciennes briques coloriées qui sont encore en place. Le choix du dessin et des couleurs a été une affaire très compliquée, le pape n'étant pas d'accord avec ses conseillers. Mais l'intervention de Mgr Ruffo-Scilla, majordome de Sa Sainteté, protecteur des productions napolitaines de ce genre, appuyée par l'autorité indiscutable du professeur Seitz, a donné gain à la bonne cause et la restauration des pavés, une fois accomplie, sera une sérieuse œuvre d'art, quoique par son caractère sévère peu appréciable pour la moyenne des touristes.

L'observatoire astronomique fonctionne sous la direction du père Denza depuis le 1er mars. Il paraît que c'est une institution scientifique de premier ordre, comparable aux meilleurs observatoires modernes. Le nom du père Denza, digne successeur du père Secchi, est, du reste, une solide garantie. Les détails des machi et des perfectionnements ont trop circulé partout pour qu'il vai la peine d'en parler ici.

⁂

A côté de ces agréables passetemps — on les appelle ainsi au Vatican — Léon XIII a eu des occupations beaucoup plus importantes: celles, qui se réfèrent aux intérêts religieux, sociaux et politiques du saint-siège. La fondation des universités catholiques en Suisse et aux États-Unis a occupé, peut-être, le premier rang dans ses pensées. Pour un homme aussi dédié aux études et pour un apôtre aussi zélé de l'instruction religieuse, cela a été certainement un de ses plus beaux triomphes. Et que d'activité et d'argent il a consacrés aux brillants résultats obtenus! Cent mille francs pour l'université de Fribourg, cinq cent mille francs pour celle de Washington! Ce sont les sommes connues par tout le monde; elles sont assez considérables; j'ai pourtant raison de croire que la générosité de Léon XIII ne s'est pas bornée là. Mais la chose en valait la peine; les inaugurations de ces universités, honorées à Washington par la présence du président des États-Unis, et à Fribourg par celle des représentants du gouvernement local, ont convaincu le mécène que son œuvre était solidement fondée et commençait à fonctionner sous les meilleurs auspices.

L'université de Fribourg a une importance moindre aux yeux du pontife, que les universités du nouveau monde. L'Amérique semble réserver de grandes joies à l'Église romaine, à en juger par les conquêtes colossales faites par le catholicisme et par l'enthousiasme avec lequel tous les évêques, tous les prêtres américains parlent au Vatican de l'existence sociale, civile et religieuse du clergé catholique dans ces régions. Le clergé américain est le seul clergé catholique au monde qui soit complètement satisfait de sa position vis-à-vis du gouvernement et de la situation de l'existence civile vis-à-vis de l'existence religieuse.

Mais l'Amérique est grande et tous ses gouvernements ne sont pas assez acatholiques pour ne pas penser à restreindre dans certaines limites la force expansive de l'Église romaine.

Le Brésil est depuis quelque temps un point noir dans l'horizon américain! Avec ses quatorze millions et neuf cent mille sujets catholiques sur quinze millions d'habitants, il semblerait devoir marcher de plein accord avec le saint-siège; mais depuis deux mois cette supposition devient tous les jours moins fondée. Le gouverne-

ment provisoire républicain a des tendances réformistes et les applique tout à fait à l'américaine. Du jour au lendemain, un État qui n'avait que les curés catholiques pour enregistrer les actes de l'état civil, qui ne reconnaissait que le mariage religieux, passe à l'application la plus complète du principe de séparation entre l'Église et l'État! faisant suivre, naturellement, cette innovation de l'introduction du mariage civil!

C'est une révolution aussi importante peut-être que celle qui a éliminé l'empire. C'est un coup d'état, dont les conséquences pour le clergé catholique, comme pour l'organisme révolutionnaire ne peuvent encore être prévues. Le clergé, privé subitement des subsides du gouvernement, en ressentira immédiatement de sérieux dommages, mais la révolution aussi s'est aliéné en lui, par un acte qui semble irréfléchi à plusieurs, une force très considérable, traditionnelle, fondée sur un pouvoir incontesté de plusieurs siècles.

Malgré cela, les rapports diplomatiques entre le Brésil et le saint-siège ne sont point rompus. Loin de là. Un nouveau ministre plénipotentiaire, choisi parmi les meilleurs diplomates de carrière, est, dit-on, destiné à la légation de Rome; en attendant, l'ancien représentant reste à son poste, comme agent officieux, dans une situation assez gênante, à vrai dire, mais que rend possible son tact et son intelligence et l'internonce pontifical est toujours tranquillement à Rio-Janeiro, afin d'arranger d'un commun accord les dispositions transitoires de la grande réforme.

Tout cela a l'air étrange, n'est-ce pas, mais n'en est moins vrai. Je le tiens d'une source très autorisée. Je vous dirai même que le haut prélat qui me parlait de ces faits, les appréciait avec la plus grande sérénité et indifférence.

« Église libre dans un État libre! (*libera Chiesa in libero Stato*) s'écria-t-il. Plût à Dieu que ce rêve se réalise dans le monde entier! Les rapports officiels de nos jours entre les deux pouvoirs, remplis de méfiance et de jalousie, sont bien pires qu'une séparation.... La période de transition serait certainement dure; mais dans l'avenir notre clergé pouvant allier à la jouissance complète de tous les droits civils, *sans aucune restriction*, l'immense pouvoir moral lui venant de son ministère, deviendrait inévitablement la plus grande force politique de tous les États; et les temps de G. goire VII ne tarderaient pas à revenir. »

Je laisse, naturellement, à mon interlocuteur toute la resp. sabilité de ses convictions, fondées peut-être sur un optimisme e:

géré pour ce qui regarde les droits civils du clergé sous le régime de la séparation.

« Les Brésiliens sont des Américains, reprenait mon prélat, le paradoxe est, *en apparence,* dans toute leur existence. Trois semaines après la proclamation de la séparation entre l'Église et l'État, ils ont proclamé législativement la sanctification du dimanche, — notez: *sanctification*, non pas *repos!*

« Plusieurs de mes amis ont versé à cette nouvelle des larmes de consolation; ils se trompent; la seconde proclamation n'est qu'une conséquence naturelle de la première.

« Le Brésil a besoin de population, d'immigration. Son ancien régime ne lui fournissait que des catholiques, les réformes nouvelles lui ouvriront l'affluence des acatholiques de l'ancien et du nouveau monde; et les anglicans, et presque tous les protestants ne sauraient choisir comme patrie une terre où l'on ne sanctifie pas le dimanche.

« N'allez donc pas chercher la Franc-Maçonnerie et l'anticléricalisme là où ne se trouve que de l'opportunisme et des tendances pratiques.... »

Si ces idées ont réellement prévalu dans les hauts conseils de la curie, on s'explique aisément la ligne de conduite tempérée et presque passive que le Vatican a adoptée pour le moment. Elle ne semble pas manquer d'habileté.

Et la passivité est arrivée jusqu'à supprimer le service funèbre à le chapelle Sixtine, pour le repos de l'âme de l'impératrice du Brésil, morte en exil. Comme souveraine catholique elle aurait eu presque droit à l'absoute de Léon XIII. Pourquoi cette cérémonie n'a-t-elle pas eu lieu au Vatican? On dit que c'est l'internonce à Rio de Janeiro qui a conseillé au pape de suspendre cette cérémonie solennelle, et que Léon XIII s'est facilement résigné à ne consacrer à la malheureuse impératrice que ses suffrages privés....

Résumant les phénomènes du nouveau monde de l'observatoire du Vatican, le baromètre semblerait donc devoir marquer « hausse » dans l'Amérique du Nord et « baisse » dans l'Amérique du Sud. Succès auprès des nations non catholiques, insuccès auprès des gouvernements catholiques.

***

En Europe c'est un peu partout la même histoire. Hausse en Angleterre, en Allemagne, en Russie; baisse sensible en Italie, état stationnaire ailleurs. Ce qui au point de vue de la religion des États indique: succès auprès des acatholiques, insuccès ou neutralité auprès des catholiques.

L'Angleterre a envoyé un représentant extraordinaire avec le titre de ministre plénipotentiaire à Rome pour traiter avec la curie au sujet de quelques arrangements très importants regardant l'île de Malte. Le général Simmons assiste depuis quelques mois en grande uniforme et décorations, accompagné par son secrétaire le major Ross à toutes les cérémonies officielles du Vatican, et a présenté au pape, avec les autres ministres plénipotentiaires, les compliments de son gouvernement, les jours destinés pour cela.

Le premier lord de la chancellerie anglaise a déclaré à la chambre des communes que lord Simmons n'est pas à Rome un diplomate, qu'il n'est qu'un *négociateur*. C'est une distinction très fine, certainement très fondée et exacte, sans être pourtant appuyée par les apparences. En tous cas, la question adressée par l'opposition au gouvernement anglais et la réponse du premier lord sont un indice assez expressif des rapports entre l'Angleterre et le Vatican.

Léon XIII a toujours été très aimable pour les conservateurs anglais, pour la reine et pour son gouvernement. Sa Sainteté s'est fait représenter officiellement au jubilé de la reine Victoria, prenant une initiative de courtoisie qu'après le rappel de lord Herrington tout le monde n'aurait pas prise si facilement à sa place. Par le bref de la congrégation de Propaganda Fide contre le boycottage et le plan de campagne, le saint-père s'est mis dans une position très risquée vis-à-vis des catholiques socialistes d'Irlande, en faveur du gouvernement anglais. Et les concessions qu'il est en train de faire dans l'accord relatif à Malte peuvent être très salutaires pour le Royaume-Uni.

La Russie se trouve dans les mêmes conditions que l'Angleterre. M. Iswolsky a débarqué à Rome, venant de Washington, avec une mission assez limitée et qu'on disait de courte durée: quelques nominations d'évêques à des sièges vacants depuis de longues années: car la fameuse question des langues n'a jamais existé que dans l'ima-

gination des bons Polonais. Après tant de brouilles, de reprises et d'interruptions de rapports on est arrivé, pour les évêques nommés au dernier consistoire, à un arrangement très satisfaisant pour le Vatican. Car les nouveaux titulaires des diocèses de la Pologne ont été nommés par le czar, mais sur un choix de trois noms présentés par les chapitres du clergé des diocèses en question. C'est une affaire assez simple et ne demandant pas des négociations excessivement longues. Et pourtant, M. Iswolsky est toujours à Rome, faisant partie du corps diplomatique, avec son joli uniforme flamboyant et fantaisiste, le plus grand succès du jeune diplomate auprès des monseigneurs et des cardinaux, et auprès des belles dames de l'aristocratie, même libérale, et du *sport*.

∴

L'Allemagne traverse elle aussi une bonne phase pour les aspirations de l'Eglise. La fâcheuse impression de la visite de l'empereur Guillaume à Rome et au Vatican a été atténuée par les derniers événements. L'Allemagne a, depuis quelques jours, dans sa loi de recrutement pour l'armée, des privilèges pour le clergé catholique, comme il ne s'en trouve dans aucun autre État militaire d'Europe. Les dernières élections pour le Reichstag montrent que vis-à-vis du fractionnement et de l'affaiblissement de tous les partis modérés, le centre catholique est le seul à consolider sa position, à agrandir son influence, pour favoriser toujours davantage les intérêts de l'Église catholique dans ce pays.

On se souvient du temps où la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* publia une suite d'articles très vifs contre la curie romaine et les catholiques; elle parla d'absolutisme théocratique, d'aveuglement systématique, du ton le plus dédaigneux. C'était le temps des procès aux évêques, de la proscription des jésuites, le temps du *kulturkampf* dans toute sa rigueur. Cet état de lutte a duré sans interruption jusqu'en 1879. Maintenant les temps sont changés; les journaux officieux ont beaucoup modifié leur langage et les faits correspondent exactement à leurs paroles. Léon XIII est très fier de ce changement qu'il attribue à sa politique.

La mort du célèbre anti-infaillibiliste le docteur Doellinger a déterminé aussi au Vatican un nouveau courant de bonnes espérances. Tout le monde connaît par les souvenirs du dernier concile œcuménique de 1869 et aussi par le bruit récent fait autour

du cercueil de l'illustre professeur, le schisme qui a eu son origine en Allemagne et spécialement en Bavière par la proclamation de l'infaillibilité du souverain pontife. M. de Bismarck, dans la séance du 14 mai 1872 au Reichstag, donna, lui-même, la définition politique de cette proclamation. Il affirma que « le dogme de l'infaillibilité était une base rendant impossible à tout gouvernement un accord avec le saint-siège. »

Les progrès des anti-infaillibilistes et des vieux-catholiques étaient donc très dangereux pour la paix de l'Église romaine. La primitive expansion fougueuse du nouveau schisme a ensuite progressivement diminué, de sorte que son spectre n'était plus ces dernières années aussi menaçant qu'au début. Mais c'est égal; la disparition du grand chef des anti-infaillibilistes est, d'après le jugement des amis du Vatican, toute au profit de l'unité catholique en Allemagne.

*
* *

Avant de passer à la politique intérieure du saint-siège, il me reste à noter deux faits assez saillants, qui ont beaucoup occupé l'opinion publique. Ce sont les exclusions des représentants du pape à la conférence anti-esclavagiste de Bruxelles et au congrès pour les ouvriers, qui doit avoir lieu à Berlin. Les deux grandes réunions internationales ont été initiées par la Belgique et l'Allemagne, deux puissances, qui sont dans les meilleurs rapports avec le Vatican. Le sujet des discussions est certainement de la compétence de l'Église catholique, qui depuis longtemps se préoccupe, même sur un terrain assez positif, des deux grands problèmes, ce qui est prouvé par la croisade anti-esclavagiste du cardinal Lavigerie escortée du demi million de Léon XIII, et par les nombreux discours et encycliques du saint-père sur les ouvriers.

Malgré cela, l'intervention du saint-siège a été exclue, les initiateurs des deux conférences ayant requis seulement le concours des puissances territoriales.

*
* *

La loi sur les œuvres pies présentée par M. Crispi et qui actuellement à l'étude au sénat forme le noyau principal de la politique intérieure du Vatican.

Les tendances initiales de ce projet ont été déplacées, peut-être, de leur direction originaire par les discussions et les polémiques, qui ont été le résultat de l'intérêt tout spécial que lui a prêté l'opinion publique.

Au point où nous en sommes arrivés, cléricaux et libéraux pensent presque tous que la loi en question a le but — indirect si vous voulez — d'amoindrir l'influence du Vatican et du clergé. Les discours de plusieurs députés au parlement, l'agitation initiée contre la réforme par le parti clérical, et les déclarations du gouvernement lui-même, lors de la discussion à la chambre des députés, donnent une apparence de vérité à cette supposition; il en est de même du fait que l'application de la loi, telle que le gouvernement l'a proposée, amènerait la suppression d'environ dix mille corporations laïco-religieuses et la fermeture de plusieurs milliers d'églises et d'oratoires.

Du reste, que le but des initiateurs de la loi ait été inoffensif ou non, il est certain qu'au Vatican on y a vu un attentat des plus dangereux contre les intérêts de l'Église et qu'on a tâché de s'en défendre, mais avec une tactique des plus oscillantes.

Au commencement ou montra une grande réserve fondée sur la plus complète confiance dans l'opposition du parlement; on se disait que des députés destinés à se présenter bientôt aux électeurs — car la présente législature est à son terme — n'auraient pas le courage de mécontenter un demi million de membres des confréries supprimées, dont la majorité a et *exerce* le droit électif. On redoutait en outre qu'une position prise trop nettement par le Vatican contre la loi, n'aigrît la question. Le pape se borna donc à bénir les efforts particuliers d'un comité laïque très indépendant qui se forma au mois d'avril 1888 pour combattre la loi, sans intervenir directement; et quelques évêques trop zélés furent priés de renvoyer à un moment plus propice la publication des protestations énergiques qu'ils avaient préparées. La campagne agitatrice du comité laïque central, secondé par de nombreux comités provinciaux, fit assez de bruit, organisa des réunions, publia des brochures, put réunir plusieurs centaines de pétitions au parlement, procura à ses vues l'appui des députés modérés; mais le résultat définitif a été un insuccès complet.

Ce n'est qu'après ce premier échec que l'urgence de prendre ı parti décisif est apparue dans toute son évidence. Les réserves 'e la première période ont été alors mises de côté, du moins en ırtie; le pape a risqué ses premières phrases de reproche dans

le discours du 25 décembre au sacré-collège, et les évêques d'Italie, invités à émettre une protestation collective contre la loi, ont tous répondu à l'appel.

Maintenant, après l'intervention du parti modéré dans la lutte, et sur les bruits insistants de l'opposition que la loi rencontrera au sénat, le Vatican est de nouveau rentré dans l'ombre.

C'est que le pape et ses conseillers ne se font aucune illusion sur la portée de l'action extra-parlementaire des évêques et des cléricaux. Pour faire de l'opposition au gouvernement, un sénateur modéré est coté plus que dix évêques des plus belliqueux. Et si, comme on se l'imagine au Vatican, le marquis Alfieri, l'honorable Lampertico, l'honorable Jacini ainsi que plusieurs autres sénateurs mènent le combat avec vigueur, les résultats, on l'espère, seront assez satisfaisants. Certes l'influence des idées modérées ne sera pas suffisante pour débarrasser la loi de tous les défauts que le saint-siège lui reproche, mais, quoi qu'il arrive, on est convaincu au Vatican que la bataille, une fois engagée entre libéraux, restera naturellement sur un terrain plus favorable, augmentant la probabilité d'un conflit entre le sénat et la chambre. Si la loi votée à la chambre n'est approuvée par le sénat qu'avec des modifications assez importantes, et si cela n'arrive qu'après Pâques, ce sera seulement la chambre issue des nouvelles élections qui sera saisie l'année prochaine de la loi modifiée.

En attendant, il est hors de doute que l'agitation des modérés et des cléricaux sur la loi des œuvres pies a ramené sur le tapis la question de l'organisation d'un parti conservateur d'opposition. Quoiqu'on ait l'air de se montrer au Vatican indifférent et insensible à ce mouvement, il y produit déjà une vive impression.

La dernière encyclique du pape sur les devoirs des chrétiens est loin d'avoir coupé à jamais aux cléricaux italiens le chemin de la vie politique. Si un programme habilement combiné permettait aux cléricaux purs de s'allier au parti modéré, l'accord se ferait avec le consentement, peut-être explicite, certainement sous-entendu de la papauté.

Le Vatican est maintenant tout à la politique étrangère; le parti qui a le dessus dans la curie est celui qui, pour l'accomplissement de ses idées, ne compte que médiocrément sur les Italiens qu'il croit pas capables de défendre sa cause avec la force nécessaire. ne songe aucunement à atténuer les divergences dont il tâche de se servir au bon moment et qui se prêtent à son jeu.

Mais l'événement le plus simple, le plus imprévu peut faire prévaloir l'autre parti: le parti italien, qui souffre des accusations d'antipatriotisme qu'on lance continuellement aux cléricaux, qui mesure avec angoisse le terrain perdu tous les jours en Italie par le sentiment religieux, qui est fier des missionnaires catholiques, parce qu'ils portent le nom de Rome et le nom italien chez les peuples les plus éloignés et les moins civilisés du monde, qui bénit avec effusion le cercueil d'un libéral qui à ses derniers moments a baisé une croix, ou a demandé la présence d'un prêtre à son enterrement.

C'est là le parti le moins impressionnable aux incidents de la lutte de tous les jours, le plus calme et le plus réfléchi, partant le parti le plus solide, quoique aujourd'hui le moins nombreux. C'est le parti qui s'imposera certainement à bref délai, pour peu que l'occasion se présente. Et la loi des œuvres pies semble avoir toutes les chances d'offrir cette occasion.

COMTE N***.

LA VIE EN ITALIE

Toutes les années, au commencement du printemps, tandis que dans le sein invisible de la terre s'accomplit le grand mystère de la vie qui se renouvelle, on remarque dans l'esprit des hommes le même ferment mystérieux et fécond.

C'est le moment où la production intellectuelle atteint de vastes proportions, et l'on peut s'en convaincre rien qu'en observant le grand nombre de volumes qui s'étalent dans les vitrines des libraires et en assistant à l'ouverture de tant d'expositions artistiques qui, disons-le tout de suite, ne gagnent jamais complètement l'intérêt du public. Quelle est donc la raison de cette indifférence qui tarit toute source d'enthousiasme et qui, pareille à un poison subtil, étouffe dans le cœur des artistes tout rêve de gloire et de foi? Qu'il me soit permis d'affirmer que ces insuccès doivent être attribués, en grande partie, aux artistes eux-mêmes.

Les expositions artistiques actuelles ressemblent à s'y méprendre à celles qui les ont précédées. Qui en a vu une, les a toutes vues. On se trouve toujours en présence d'œuvres médiocres d'artistes qui, suivant leurs voies particulières, sans tenir compte des traditions des maîtres et des tendances des temps, choquent le goût des raffinés, même des simples amateurs.

On travaille un brin pour l'art et beaucoup pour l'acheteur, et le public qui ne sait pas toujours démêler le bon du mauvais, finit par ne rien acheter et par tout mépriser.

Ceux qui aiment l'art et qui ont un idéal, — cet idéal qui n'e guère de mode, maintenant, — ne peuvent, certes, accepter cet ét de choses.

Ils forment donc des associations, et en rassemblant tout ce qu'il y a de mieux dans le domaine artistique, tâchent de s'imposer à l'attention du public. C'est là le but que s'est proposé la Société *In arte libertas,* dont l'initiateur a été M. Giovanni Costa, le peintre bien connu; mais, malgré cela, je crois que le vœu des artistes n'a pas été exaucé.

Pourtant, je ne puis me passer de reconnaître le sérieux des tentatives et l'incontestable supériorité que l'exposition de cette année a sur ses devancières. La sculpture, comme il arrive toujours dans nos expositions, y est médiocrement représentée. A l'exception de deux œuvres remarquables: l'*Ovidius* de M. Ettore Ferrari, — une statue colossale, qui est peut-être trop connue pour que nous ayons à y revenir, — et *Mater dolorosa,* — une tête modelée avec un sentiment doux et profond par M. Kopt, — tout le reste nous paraît être plutôt du dilettantisme que de l'art véritable. M. Maccagnani, qui est un artiste de talent, nous donne de petits bronzes qui, malgré leur fine exécution, n'éveillent pas un bien vif intérêt.

Mais venons à la peinture. Parmi les aquarelles de la seconde salle nous notons ceux de MM. Colemann et Glennie. M. Corelli, malgré ses visibles efforts, malgré ses compositions empruntées à des sujets grandioses, reste toujours un romantique peu attrayant. L'air de lourdeur qui se dégage de ses toiles n'est pas fait pour lui concilier les sympathies des connaisseurs. Il devrait s'éclairer, se vivifier, acquérir une science plus intime des couleurs, faute de quoi, sa peinture ne sera pas à la hauteur du talent que nous reconaissons à cet artiste.

La section des dessins et des eaux-fortes, bien que contenant des noms célèbres, tels que ceux de Millet, de sir J. Leighton, de Dante Gabriel Rossetti, pourrait avoir une plus grande importance.

M. Burne Jones, ce puissant évocateur des beautés antiques, est représenté par une remarquable étude de tête. M. Murray, moins personnel, mais également incisif, par un portrait de femme.

Parmi les œuvres les plus marquantes des artistes romains, nous notons une série de dessins de M. Cesare Maccari, représentant les épisodes de la vie parlementaire et de la vie guerrière dans Rome antique. Ce peintre a tâché d'appliquer le principe scientifique et naturaliste à l'histoire romaine, et si l'on se souvient des

peintures exécutées d'après ces dessins dans la salle du Sénat, il faut avouer qu'il y a complètement réussi.

Ces restitutions archéologiques sont d'une facture large et ferme, la science de composition éclate vigoureuse; tous ces personnages vêtus de tuniques et de toges s'enlevant en blanc sur le fond des colonnades de marbre ont l'allure cadencée et une noble et vivante expression.

M. Maccari a déjà à son actif beaucoup de toiles d'une valeur réelle; ses eaux-fortes, traitées avec le même art, augmentent l'intérêt qu'on éprouve à visiter cette exposition.

La sixième salie exigerait une observation moins sommaire, mais comme notre espace est limité nous n'indiquerons que les œuvres qui ont le plus d'importance.

Malgré la différence des écoles et l'union des maîtres avec des inconnus, nous ne savons trouver dans cette forêt de tableaux, ni une note puissante, ni un accent d'innovation, si l'on en excepte la petite toile de M. Hébert, le digne président de l'Académie de France à Rome. Il s'agit d'une *Madone*, une douce madone au front pensif, qui a dans ses bras le divin enfant.

La peinture de M. Hébert reste la même, cette pâte solide, transparente, harmonieuse que nous aimons tant. Le coloris délicat et scintillant de son style n'a pas varié, et cette délicatesse de la couleur n'est point une délicatesse superficielle, car M. Hébert est aussi fin dessinateur que fin coloriste. Le tableau de Puvis de Chavannes est trop inférieur à la réputation du maître pour que nous puissions le louer; nous en dirons autant à l'égard d'une toile de De Nittis, l'*Esplanade des Invalides*, d'une opacité monotone et peu attrayante.

Les portraitistes sont largement représentés sans que pour cela la valeur de leurs tableaux soit augmentée.

M. Packza est trop dur dans les lignes; ses têtes n'ont pas de relief; M. Lembach, par contre, qui est un physionomiste des plus incisifs, est représenté à l'exposition par des portraits pleins de vie où l'on retrouve toujours le coup de brosse ferme et vibrant. Les portraits de M. Böklin sont également appréciables.

Dans cette exposition nous remarquons avec plaisir le grand nombre des paysagistes. La reprise du paysage dans des écoles de quelque temps façonnées au réalisme est très louable. Les pein.. sont d'instinct paysagistes, et comment ne le seraient-ils pas sein de la contrée la plus pittoresque de l'Europe?

Notre pays si ensoleillé, si varié d'aspects, dont les côtes sont baignées par trois mers, dont les frontières sont bornées par d'admirables chaines de montagnes, qui a des prairies toujours verdoyantes, des plaines fertiles arrosées par de grands fleuves, des vallées où s'épanouissent les fleurs et où les fruits brillent parmi les feuillages, a toujours suggéré d'admirables visions à nos artistes dont les sympathies pour le pittoresque sont héréditaires.

MM. Costa, Signorini, Gioli et Carlandi, selon leur talent et leurs moyens, marquent tous un mouvement décisif vers l'analyse de la réalité. Le premier, qui est, certes, le plus distingué, loin de chercher l'effet, par la dimension de ses toiles, ou le scandale de son coloris, se contente, pour reproduire sa pensée, d'une page restreinte et d'un style très sobre.

La grande poésie silencieuse de la campagne romaine a elle aussi ses interprètes.

MM. Raggio et Coleman, l'un avec ses plaines solitaires où les arches des aqueducs se déroulant à l'infini estompent dans le ciel des tâches noires, avec ses chevaux sauvages à la flottante crinière; et l'autre avec ses cieux ardents et ses aubes tranquilles, nous donnent des scènes caractéristiques, d'une grande vérité.

Un tableau qui accuse en son auteur une habileté peu commune est celui de M. Pontecorvo: *Retour de la pêche.* La disposition bien que très simple est peu artistique: dans un ciel vaste et sombre, de grands nuages pareils à des montagnes incandescentes roulent avec une majestueuse lenteur: la mer avec des voiles blanches filantes s'élargit au loin, sans aucun reflet. Le calme de l'eau, sous l'incendie des nuages, est mal exprimé. Tous ces tons verdâtres ne donnent pas l'idée de vagues en repos. Et puis cette grande ligne bleuâtre qui sépare le ciel de la mer est-elle assez juste pour donner la vision complète de la scène?

M. Pontecorvo a encore des progrès à faire, mais il a du talent et il réussira.

M. Marius De Maria prête le flanc aux mêmes critiques, mais les toiles de ce peintre qui sont des impressions de coloriste sombre et vigoureux plutôt que des visions d'observateur précis, ont un charme plus durable, une vigueur plus intense.

L'« éventail » qu'il a exposé: l'*Angelus,* bien que nous paraissant moins beau que ses autres œuvres, a des qualités réelles de style et de coloris.

La scène qui a été peut-être inspirée par le célèbre tableau de

Millet est à la fois tendre et vigoureuse: dans la vallée, au fond de la toile, montent les ombres du jour; à droite, des brebis qui reviennent du pâturage, à gauche, sur un escalier, un paysan agenouillé et une femme qui murmure des prières, les bras appuyés à la balustrade de pierre.

Tout cela respire un air de recueillement profond, a un cachet de virtuosité que ni M. Knupfer, avec ses naïades moulées en plâtre, ni MM. Lebayle et Axilette, deux pensionnaires de l'Académie de France, avec leurs figures gauches ne possèdent ni même ne s'efforcent de posséder.

Et maintenant, après avoir remarqué les jolis tableaux de M. Cabianca, dont la plupart sont connus de nos lecteurs, passons à la septième salle où M. Aristide Sartorio expose son immense toile: *La famille de Caïn* qui a remporté la médaille d'or à l'exposition de Paris. Le sujet de ce tableau, héroïque et biblique à la fois, demandait une habileté de composition absolument extraordinaire: il s'agissait de rendre violemment cette unité d'expression de tous ces hommes et de ces femmes, frappés par l'implacable châtiment divin.

Eh bien! disons-le avec regret, il nous semble que M. Sartorio malgré les efforts de son vigoureux talent n'y soit pas arrivé. L'ensemble du tableau qui devrait donner des frissons de terreur, nous laisse, au contraire, froids et indifférents. Toutes ces figures nues, — certaines desquelles sont d'un dessin puissant et d'une effroyable vérité, tel que cet enfant mort au premier plan, — sont mal groupées et mal éclairées.

Un tableau ne se compose point de sept à huit figures traitées séparément, mais de la fusion même de ces figures dans une intention unique et primordiale. Or, M. Sartorio s'est attaché à huit figures réunies dans un même cadre. Il a eu ainsi le prétexte d'exhiber de merveilleuses études de nu, mais c'est le tableau qui manque.

Ces tons jaunâtres trop abondamment répandus donnent à la scène quelque chose de péniblement lourd. La lumière nous paraît mal distribuée, et nous avons insisté sur ces défauts, car M. Sartori qui possède un vigoureux talent d'artiste, destiné à un brillant avenir et qui est digne d'exposer ces admirables pastels qui c toient le grand tableau du milieu, ne nous en voudra pas de i critiques bienveillantes et saura, s'il le veut, les mettre à prc

Que les lecteurs nous suivent maintenant dans la dernière s

où on a rassemblé toutes les œuvres d'un artiste mort à vingt-cinq ans, Alfredo Ricci, *Riccetto,* comme l'appelaient ses amis.

Ce peintre était un travailleur infatigable. Que de luttes, que d'angoisses, que de rêves douloureux dans sa courte et glorieuse carrière!

Ses tableaux étaient le résultat d'une méditation profonde. Son talent remontait, ailé et vigoureux, vers les origines de l'art antique. Lorsque le mouvement préraphaélique reportait les imaginations aux œuvres primitives des artistes de la première renaissance, Alfredo Ricci nous donnait cette admirable étude du *Printemps* de Botticelli.

Mais c'étaient surtout les enfants qui inspiraient à Ricci ses plus belles compositions.

Toutes ces têtes enfantines, pareilles à de blondes aurores, s'enlevant du fond clair et rose des toiles, ont un extraordinaire rayonnement de vie, cette vie qui lui manquait, pauvre et malheureux artiste!

Il était aussi bon paysagiste que fin portraitiste et ses quelques scènes rustiques empreintes d'une réalité sereine et vibrante sont aussi appréciables que le portrait de la duchesse d'Avigliano où la belle dame, debout, en robe noire, se révèle dans tout l'éclat de sa sévère beauté.

∴

Quant au mérite intrinsèque de l'exposition elle-même, nous croyons inutile de nous prononcer là-dessus attendu que le public a ses goûts, ses prédilections qu'il faut respecter.

Sans doute il préférerait, une fois encore, une représentation de ce célèbre Buffalo-Bill à toutes les expositions de l'univers. Car ce sont les Indiens et les *cow-boys* qui triomphent à présent.

Cet écuyer extraordinaire, à tête de rapin-photographe, qui d'aventurier militaire est devenu barnum de Peaux-Rouges, — jaunes serait plus exact, — a su éveiller l'intérêt de toute une ville, depuis les patriciennes romaines jusqu'à la plus insignifiante des femmes du peuple.

Grâce à ses mirobolantes réclames, la curiosité dès son arrivée était immense. Mais la fin a eu le sort misérable des pièces des jeunes auteurs: on a sifflé.

Ce dénouement peu flatteur d'une si brillante série de specta-

cles est dû à la hardiesse des *butteri*, ces sauvages de la campagne romaine, qui ont défié et vaincu les chevaliers errants de la table.... d'hôte de roi Cody.

∴

Parmi les publications les plus remarquables de ce mois il faut ranger un livre de critique, qui par sa sincérité mérite toute la bienveillance des gens de lettres. Lorsque la formule nouvelle de l'école naturaliste, partant des solitaires allées de Médan, vint s'abattre sur notre pays, elle amena une révolution complète dans le champs des lettres.

Nos écrivains qui s'efforçaient inutilement de tracer une voie à leurs idées saisirent avec joie cette formule qui indiquait de nouveaux horizons.

Ce fut alors une chasse acharnée au document humain, une recherche minutieuse du détail, une exposition brutale et puissante des turpitudes humaines et des misères de la vie.

Parmi les apôtres des nouvelles idées, M. Vittorio Pica a été l'un des plus ardents et des plus convaincus.

Son admiration pour les écrivains naturalistes poussée jusqu'à l'enthousiasme débordait dans tous ses écrits. Cet enthousiasme, soutenu par une singulière éloquence et par des facultés analytiques peu communes, ne manquèrent pas de produire un mouvement favorable aux nouvelles théories. Plus tard, lorsqu'en France l'école des parnassiens et des décadents atteignit son plus grand éclat par les bizarres et obscures conceptions de deux poètes d'une sensibilité exquise, mais évidemment morbide, Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé, M. Pica se fit un devoir de proclamer hautement le mérite de ces écoles et l'impeccable souveraineté des deux maîtres.

L'art de ces poètes préoccupés de la beauté, qui considèrent la clarté comme une grâce secondaire et qui pourvu que leurs vers soient nombreux, musicaux, originaux et au besoin languissants à l'excès se moquent de tout pour plaire aux délicats, cet art, disons-nous, donnait au jeune critique napolitain de singulières jouissances spirituelles.

Ses joies, trop vives peut-être, il tâchait de les faire part.. au public par de nombreuses études qu'il publiait tour à tour toutes les feuilles de la péninsule. Or ce sont ces écrits qu'il a

semblés dans le volume que nous venons de nommer: *All'avanguardia* (chez Pierro, Napoli 1890).

Tous les maîtres du naturalisme, depuis Flaubert jusqu'à Daudet et à leurs élèves, y sont analysés; M. Pica a eu pour tous son grain d'encens à brûler.

Peut-être les lecteurs ne partageront-ils pas ces sentiments; peut-être lui reprocheront-ils d'avoir fait un travail d'importation; ils ne pourront, pourtant, s'empêcher de reconnaître la valeur du critique qui est l'un des plus jeunes, des plus incisifs et des plus savants polémistes que possède l'Italie.

Du naturalisme au fantastique, de la critique littéraire qui analyse et dessèche à la musique qui éveille les rêves silencieux la distance est grande sans doute, mais nous saurons aisément la franchir. *Loreley,* la fée du Rhin, la blonde et méchante enchanteresse des marins sentimentaux est arrivée chez nous avec son cortége de sylphes et de nymphes, évoquée par M. Alfredo Catalani qui est un de nos compositeurs distingués.

Le sujet de cet ouvrage qui se joue sur les scènes du Regio à Turin n'a rien de nouveau; c'est l'histoire de tous les temps et de tous les lieux: l'amour inassouvi avec ses conséquences implacables et féroces, même quand il s'agit de personnages enveloppés des voiles de la légende.

Ce sujet n'a pas l'heur de plaire à tout le monde. Pour moi tout sujet est bon, s'il est prétexte à composer de la bonne musique. Or la musique de cette *Loreley,* qui n'est que la dérivation ou, pour mieux dire, la savante réduction d'*Elda,* la première manifestation lyrique du jeune musicien, a des qualités fort appréciables.

D'après les critiques les plus autorisés nous apprenons que cet ouvrage, malgré ses défauts, a été digne du succès obtenu. Point de longueurs, point d'obscurités. Les phrases musicales à l'allure souple et élégante se développent sans efforts, l'instrumentation est à la fois délicate et vigoureuse.

Nous ne pouvons en dire autant du *Roi d'Ys* de M. Lalo donné ces soirs-ci à l'Argentina à Rome.

Le théâtre en prose suit lamentablement sa voie. M. Panzacchi qui est un poète et un nouvelliste des plus spirituels d'Italie n'a s eu de succès avec sa *Villa Giulia* jouée à Rome. On a trouvé pièce puérile et maladroite. Peut-être y a-t-il quelque exagéra-n dans ce jugement, mais on ne saurait nier qu'elle n'est pas ne de son auteur.

Pour les amateurs du naturalisme théâtral, pour ceux qui croient toujours à l'aphorisme de M. Zola: « Le théâtre sera naturaliste ou il ne sera pas, » nous avons une nouvelle à donner. M. Capuana qui est un des chefs du mouvement réaliste en Italie donnera bientôt à Naples sa nouvelle pièce: *Le Marquis de Roccaverdina.*

Aura-t-elle le même sort que *Giacinta?* C'est ce qu'un prochain avenir nous apprendra.

ESTORE MOSCHINO.

CHRONIQUE POLITIQUE

L'événement de la quinzaine a été le renouvellement du Reichstag allemand. Les élections du 20 février, desquelles il est sorti, ont été une défaite complète pour le parti du *compromis*, et surtout pour celui des nationaux-libéraux. Les progressistes ont gagné plusieurs siéges, mais ceux qui ont remporté un véritable triomphe sont les socialistes: ils étaient onze dans le précédent Reichstag; ils sont maintenant trente-sept.

La victoire des socialistes à Berlin et à Hambourg, deux villes assujetties au petit état de siége, est particulièrement remarquable. Il est donc manifeste que ni les lois de répression, ni les lois sociales ont eu le pouvoir d'arrêter la marche des idées nouvelles. Voilà un échec bien grave et douloureux pour le prince de Bismarck, qui a vu condamné par la volonté populaire le système qu'il avait suivi avec une énergie si puissante, et renversé l'édifice parlementaire qu'il avait bâti avec tant de persévérance pour assurer l'exécution de ses plans. Cet échec doit sembler d'autant plus dur au prince de Bismarck, qu'il voit son jeune souverain s'engager dans une voie tout à fait contraire à celle qu'il a constamment suivie. En effet, on ne peut croire que l'auteur des lois de répression contre les socialistes approuve la nouvelle direction que l'empereur Guillaume a donné à la question sociale. En tenant compte de ces précédents, et voyant la fermeté avec laquelle l'empereur tenait à ses idées, on était allé jusqu'à prévoir et à annoncer la prochaine retraite du grand chancelier. Mais ces rumeurs n'ont pas été confirmées: on a, par contre, fait allusion au projet du gouvernement de représenter, dès l'ouverture du nouveau Reichs-

tag, la loi contre les socialistes. Tout cela montre que jusqu'à ce qu'un nouveau groupement de partis ne s'est pas dessiné à la chambre et que les vues, soit de l'empereur soit du prince chancelier, n'ont pas été arrêtées en public, on ne saura pas à quoi s'en tenir, ni à l'égard de la marche des choses en ce qui a trait aux lois sociales, ni au sujet de la position du prince de Bismarck.

Du reste, la question des lois sociales dépend aussi en partie des travaux de la conférence qui va s'ouvrir le 15 courant à Berlin. Le programme de la conférence, arrêté dans les séances du Conseil d'état présidées par l'empereur lui-même, est désormais connu. Toutes les puissances ont fait adhésion à la conférence, mais avec des réserves et des restrictions qui ont fait surgir le doute que tant d'études et de discussions savantes ne puissent aboutir à des résultats pratiques. Toutefois, l'initiative prise par le jeune souverain sur cette question, — importante s'il en fût, car d'elle dépend peut-être le calme ou le trouble de l'Europe pour une longue période d'années, — mérite sans contredit toutes les louanges. Il est à souhaiter en même temps que cette initiative trouve chez les délégués des puissances la meilleure volonté et dans les divers intérêts en jeu des éléments de réussite, de façon à lui assurer les résultats les plus positifs qu'il soit possible d'obtenir.

En attendant, nous nous réjouissons de ce que ni l'issue des élections générales, ni la nouvelle orientation que le jeune souverain semble vouloir donner à la politique intérieure de l'Allemagne aient ébranlé la situation du prince de Bismarck de façon à faire redouter de sa part une retraite prochaine. Cette retraite ne serait pas sans produire une très mauvaise impression et ne serait pas non plus sans danger pour l'Europe, qui serait ainsi privée désormais de cette œuvre de modération, de cet esprit élevé et puissant qui ont joué jusqu'ici un rôle si important en faveur de la paix.

Mais si une crise de cette nature et de cette importance a pu être éloignée de l'Allemagne, elle a éclaté en d'autres pays de l'Europe, quoique l'importance en ait été bien réduite.

La retraite de M. Tisza de la présidence du cabinet hongrois est désormais un fait accompli. On connaît la haine que l'opposition avait accumulée contre cet homme d'état éminent, dans qu ans de gouvernement. Son autorité avait reçu une rude atte lors de la discussion de la dernière loi militaire, et dès lors avait prévu que des dissensions n'auraient pas tardé à surgir le sein du cabinet. A cette occasion, M. Tisza appela à

partie du gouvernement M. Szilagyi, qui pendant longtemps avait été le chef de l'opposition modérée; mais au lieu de consolider le cabinet, il en a été un élément de dissolution. En effet, selon toute vraisemblance, c'est M. Szilagyi qui a fait l'opposition la plus vive au projet de loi sur l'indigénat, et qui, en amenant les autres ministres à partager son opinion, a forcé M. Tisza à se retirer.

C'est maintenant le comte Jules Szapary, ministre de l'agriculture dans le cabinet Tisza, qui lui succède à la présidence du Conseil, prenant aussi le portefeuille de l'intérieur. Le comte Bethlem succède au comte Szapary dans le portefeuille de l'agriculture; les autres ministres conservent leur portefeuille. Le nouveau cabinet se présentera à la Chambre lundi prochain. L'opinion publique en Autriche, représentée par les journaux libéraux, s'est émue du changement survenu dans la direction du gouvernement en Hongrie, craignant que l'opposition cléricale et réactionnaire, une fois M. Tisza tombé, ne réussît à prévaloir au delà de la Leithe, et que l'influence de ce changement ne se fasse sentir même en Autriche. On a émis aussi l'opinion que la marche des affaires de l'État sera rendue plus facile à la suite de la retraite de M. Tisza, qui était devenu un élément de discorde; mais les faits diront si cette appréciation est juste, ou si le parti libéral hongrois perd en lui une force puissante, et si cette force pourra être remplacée par le comte Szapary ou par d'autres hommes d'état hongrois.

Mais si le parti libéral hongrois vient d'être privé de la direction d'un homme aussi vaillant que l'était M. Tisza, la Hongrie tout entière a été frappée d'une perte bien plus cruelle et irréparable par la mort du comte Jules Andrassy. Cette perte a été profondément sentie même en dehors de la Hongrie, le comte Andrassy étant un des hommes qui avaient joué une rôle très important dans les événements dont provient l'état actuel des choses en Autriche-Hongrie, et qui ont contribué à la stabilité de l'alliance entre cette puissance et l'Allemagne. Les honneurs qui ont été rendus à l'éminent homme d'état par la nation et par son chef, l'empereur François-Joseph lui-même, disent le compte dans lequel il était tenu, bien que dans ces dernières années il ait été mis un peu à l'écart.

Une crise s'est produite encore au sein du cabinet français; mais elle a eu une étendue très limitée n'ayant eu que la durée d'un jour et s'étant bornée à la personne du ministre de l'intérieur, M. Constans, remplacé tout de suite par M. Bourgeois. On a allégué bien des prétextes pour expliquer les démissions de M. Constans;

mais quoi qu'il en soit à ce sujet, les véritables raisons des dissensions, existant depuis quelque temps entre le président du conseil et le ministre de l'intérieur, doivent être cherchées dans le rôle prépondérant que celui-ci avait joué à l'époque des élections générales et dans l'attitude de sauveur de la république qu'il avait prise depuis cet événement. La discorde était depuis longtemps latente entre ces deux hommes d'état et elle a fini par éclater.

Mais il semble que la sortie de M. Constans du cabinet, n'ait pas fortifié celui-ci. Deux fois déjà il a été en danger, une première fois par suite de l'interpellation de M. Dreyfus concernant le motif des démissions de M. Constans et une seconde fois à cause de l'interpellation de M. Laur touchant la participation de la France à la conférence de Berlin. Cette dernière interpellation n'offrait pas un terrain assez favorable aux adversaires du ministère pour lui livrer bataille, étant manifeste qu'il n'aurait jamais été renversé sur une question aussi délicate de politique internationale. Mais le danger a été, par contre, très sérieux pour le ministère Tirard à l'occasion de l'interpellation au sujet de la crise ministérielle et sans l'habileté du nouveau ministre de l'intérieur, M. Bourgeois, M. Tirard serait tombé sans doute. Son existence semble toutefois bien précaire. Actuellement il jouit d'une trêve, en raison de l'absence de toute question importante; mais nous ne savons pas si cette trêve pourra se prolonger longtemps encore.

Un projet d'expédition militaire contre le roi du Dahomey est maintenant sur le tapis en France, et les opinions sont partagées sur l'attitude à prendre par le gouvernement pour punir ce souverain barbare et cruel. On hésite, et avec raison, en présence des périls et des dépenses d'une expédition pour la conquête du pays; mais on est d'avis en général d'infliger une leçon sévère au roi Kondo pour la trahison dont il s'est rendu coupable envers les Français. Par cela on peut croire que ce ne sera pas cette question qui mettra le ministère en danger.

Passant maintenant la Manche, nous trouvons même en Angleterre, sinon une menace de crise ministérielle, qui semble encore bien lointaine, des difficultés parlementaires soulevées par la question bien connue du procès *Parnell-Times*. Le rapport de la commission parlementaire sur cette question ayant fait en très gr[illegible] partie raison des accusations lancées aux Nationalistes et aux Ir[illegible] dais, ces derniers ont relevé la tête. Le vénérable vieillard qui [illegible] fend leur cause, M. Gladstone, a prononcé un discours en vue d[illegible]

tenir de la chambre qu'elle exprime son regret pour les accusations dont M. Parnell et les Irlandais avaient été les victimes, soulevant ainsi une fois encore la question dont il se fait le porte-voix. Mais, ainsi qu'on pouvait le croire, la chambre n'a pas accepté sa proposition; elle l'a repoussée par une majorité moins considérable qu'en d'autres circonstances précédentes. En outre, les résultats des élections de ces derniers jours ont montré que la cause des Irlandais gagne du terrain, et ont fourni à ces derniers l'occasion de faire entendre leur voix plus nettement à la chambre, se procurant par là même quelques rappels à l'ordre par le président. M. Labouchère, lui aussi, a voulu contribuer pour sa part aux tumultes de la chambre, en se faisant suspendre à cause d'un démenti infligé à lord Salisbury.

Dans les autres parties de l'Europe, nous ne trouvons pas grand'chose à dire.

En Portugal, le gouvernement à fini par avoir raison de l'agitation soulevée à la suite du mémorandum anglais et des manœuvres des républicains qui semblaient décidés à saisir cette occasion pour tâcher de renverser la monarchie de Bragance. Tout est maintenant redevenu calme, de sorte qu'on peut espérer que les élections générales pourront avoir lieu dans des conditions favorables au gouvernement et avec des résultats capables d'assurer la tranquillité du pays.

La Bulgarie continue à faire parler d'elle. D'abord, la Russie ayant demandé au gouvernement de Sophia de régler le payement des sommes qui lui étaient dues comme arrérages pour les dépenses d'occupation, on a voulu voir dans cet acte une reconnaissance de l'état actuel des choses en Bulgarie. Mais cette appréciation, ainsi qu'il était bien naturel, a été démentie par les journaux russes. L'affaire a été, du reste, réglée suivant la volonté de la Russie, les sommes demandées se trouvant déjà déposées à la Banque Nationale. Ensuite M. Stambuloff a fait des démarches auprès de la Porte et des autres puissances pour obtenir la reconnaissance du prince Ferdinand de Cobourg. Mais les réponses qu'il en a obtenues doivent lui avoir fait connaître que le temps n'est pas encore mûr pour cela, et que si la Bulgarie veut sortir vraiment des incertitudes actuelles, elle n'a d'autres moyens que de proclamer son indépendance. Voilà le spectre que le gouvernement de Sophia ne cesse d'agiter aux yeux de l'Europe pour en arriver à ses fins. Certes, cette éventualité n'est pas à dédaigner en ce qui a trait à la tran-

quillité générale; mais il est à croire que les dangers auxquels la Bulgarie s'exposerait, finiront par persuader son gouvernement à ne pas traduire en fait un projet si souvent annoncé.

Venant en dernier lieu à l'Italie, nous constatons qu'ici aussi nous avons eu un instant une menace de crise ministérielle à la suite d'un petit différend surgi entre le président du conseil et le président de la chambre; mais le différend a été immédiatement tranché, de sorte que la position de M. Crispi reste plus solide que jamais, et M. Biancheri, après un jour d'absence, a fait sa rentrée à la chambre aux applaudissements de tous ses collègues.

Les travaux de la chambre ont été très actifs; mais les lois qu'on vient de voter n'ont pas une grande importance, si l'on excepte la loi pour la suppression de nombre de juges de paix, suppression qui apportera une économie considérable dans le budget et qui constitue une réforme hardie de la part du gouvernement, surtout à la veille des élections générales, plusieurs intérêts locaux se trouvant atteints.

Ces dernières séances ont été occupées par des interpellations qui ont fait perdre beaucoup de temps et à la chambre et au gouvernement.

Parmi ces interpellations, toutefois, celle qui roulait sur la situation de l'Italie en Afrique a donné au ministère l'occasion de faire connaître le véritable état des choses; et à la chambre celle de se prononcer nettement sur la question, de façon à donner un vote splendide de confiance au ministère. Du reste, la marche de l'empereur Ménélik vers le Tigré, marche confirmée cette fois de façon à ne laisser subsister aucun doute, tranche toute question à ce sujet et montre la justesse des prévisions et des assurances du gouvernement sur la réussite de la politique italienne en Afrique.

X.

ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

ARMAND COLIN ET Cie ÉDITEURS, PARIS.

L'activité de la maison éditrice Armand Colin est infatigable. Les nombreux ouvrages de sciences morales et politiques qu'elle publie en sont la preuve. On pourra en juger par les notes bibliographiques suivantes sur quelques-uns de ses ouvrages:

Le Saint-Empire romain germanique et l'Empire d'Allemagne.

Étude sur l'Allemagne au moyen-âge, par M. JAMES BRYCE, professeur de droit à l'université d'Oxford, membre de la chambre des communes, traduit par M. ÉMILE DOMERGUE, avec une préface de M. ERNEST LAVISSE, professeur à la faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-8°, broché. Prix 8 fr.

L'ouvrage du célèbre historien anglais, M. Bryce, dont ce volume est la traduction, avec une introduction de M. Ernest Lavisse, est un livre qui s'adresse au grand public, et qui est aussi attrayant par la forme qu'instructif pour le fond.

L'*Histoire du Saint-Empire romain germanique* est en réalité celle des idées très grandes et très singulières qui ont conduit le monde pendant des siècles et dont l'effet est ressenti jusqu'à nos iours. Il est impossible de bien comprendre, non seulement l'hisoire de l'Allemagne et de l'Italie, mais celle de la France et de 'Europe entière, si l'on ne sait pas comment ces idées se sont fornées, comment elles se sont répandues, et la puissance extraordi.aire qu'elles ont exercé sur les faits.

Ce n'est pas un livre d'histoire ancienne que celui-là. La querelle de l'État et de l'Église, du spirituel et du temporel, qui y tient une grande place, n'est pas terminée. Pour bien savoir où elle en est aujourd'hui, il faut en connaître les antécédents.

M. Bryce a eu soin d'ailleurs de suivre jusqu'à l'heure présente l'histoire du Saint-Empire. Son dernier chapitre, consacré à l'Allemagne contemporaine, nous mène jusqu'en 1871.

Dans une longue introduction, qui est à elle seule un livre, M. Ernest Lavisse a résumé d'une façon magistrale la philosophie du livre de M. Bryce. Il le recommande à l'attention des historiens, des politiques et de tous les hommes éclairés qui aiment réfléchir sur les grandes causes lointaines des événements.

L'ouvrage de M. Bryce en est à sa huitième édition en Angleterre, où il est classique. La valeur de l'introduction de M. Ernest Lavisse lui assurera un grand succès en France.

Vue générale de l'histoire politique de l'Europe

par M. Ernest Lavisse, professeur à la Sorbonne, 1 vol. in-18 jésus. Prix 3 fr. 50.

Faire tenir en 300 pages d'une lecture facile et attachante l'histoire de trente siècles, même en la dégageant des faits particuliers, pour n'étudier que les grandes lignes d'un si vaste tableau, c'est là une tâche difficile, qui demandait une profonde connaissance des événements du passé et une grande sûreté de jugement.

M. Ernest Lavisse a su, dans l'*immense enchaînement* des affaires européennes, choisir les faits indéniables, écarter les circonstances incertaines ou obscures, et il a, par cette simplification de l'histoire, rendu possible une vue d'ensemble de la formation, à travers les âges, de la carte moderne de l'Europe.

Avec cette clarté, cette simplicité de méthode, qui sont le propre des érudits et des lettrés de la France, il retrace le rôle actif et passif joué par les peuples, tour à tour maîtres ou victimes des événements.

Sans se laisser entraîner par son patriotisme à exagérer la place de la France dans le monde, l'auteur la trouve toujours au prem rang des nations qui ont constamment lutté contre les conséquen brutales, contre la fatalité des faits matériels d'ordre géographi ou politique.

La France économique, statistique, raisonnée et comparative (année 1889)

par A. De Foville, professeur au conservatoire des arts et métiers, chef du bureau de statistique du ministère des finances, ancien président de la société de statistique de Paris, 1 vol. in-18 jésus. Prix 6 fr.

Voici un livre qui a déjà rendu et qui va rendre encore de bien grands services. Il répond, nettement et sûrement, à toutes les questions dont la vie économique et sociale du pays peut faire l'objet et il résume à lui seul vingt publications différentes, officielles et autres. Autrefois on reprochait aux gouvernements de ne pas faire assez de statistiques; on leur reprocherait presque aujourd'hui d'en faire trop, car les bibliothèques publiques elles-mêmes ne savent où loger les montagnes de papier imprimé qui sortent chaque année de nos ministères et de ceux des autres États. Cependant que de lacunes encore et parfois que de contradictions!

M. De Foville a su, en quelques centaines de pages, analyser, coordonner, compléter, discuter et illustrer les innombrables documents avec lesquels ses fonctions et ses travaux l'ont depuis longtemps familiarisé. De là le rapide succès de cette *France économique*, dont, de l'autre côté des Alpes, une plume autorisée disait hier encore: « C'est une œuvre admirable de synthèse et de vulgarisation. » De là le rapide succès de l'ouvrage; tous ceux qui veulent voir clair dans l'organisme national, hommes d'État et hommes d'affaires, professeurs, journalistes, etc.... en ont fait leur *vade-mecum*, et l'on peut dire que l'ouvrage est devenu classique dès sa première édition.

L'édition nouvelle, qui n'est pas seulement remise à jour, mais soigneusement revue et notablement augmentée, arrive fort à propos. On y trouve la France du centenaire comparée tour à tour à l'ancienne France et aux principales nations contemporaines. L'exposition universelle qui, pendant six mois, a fait de Paris le centre du monde et les élections législatives qui ont renouvelé en partie l'effectif parlementaire assurent à la *France économique* de 1889 plus de lecteurs encore que n'en a eu la *France économique* de 1887.

Études et étudiants

par M. Ernest Lavisse, professeur à la faculté des lettres de Paris, 1 vol. in-18 jésus. Prix 3 fr. 50.

Ces pages consacrées au passé, au présent et à l'avenir de l'enseignement national soulèvent et approfondissent bien des questions qui touchent à la vie même du pays, et dont l'esprit public est en ce moment sérieusement préoccupé. Nul n'était, plus que l'auteur, à même d'aborder ces questions, car il a, comme on le sait, pris une grande part au mouvement de relèvement des études et au groupement des étudiants en une association pleine d'avenir et de promesses.

Recueil de fac-similé pour servir à l'étude de la paléographie moderne

(XVII[e] et XVIII[e] siècles)

publié d'après les originaux conservés principalement aux archives du ministère des affaires étrangères, par Jean Kaulek, chef du bureau au ministère des affaires étrangères, et Eugène Plantet, attaché aux archives du ministère des affaires étrangères. *Rois et reines de France*, 1 vol. in-folio avec vingt-quatre planches en photoglyptie. Prix 20 francs.

Les études d'histoire moderne sont traitées aujourd'hui avec la même rigueur scientifique que celles qui ont l'antiquité ou le moyen âge pour objet.

La connaissance des documents originaux s'impose donc à tous ceux qui veulent connaître à fond notre histoire nationale. Mais la lecture de ces documents présente des difficultés avec lesquelles il est bon de se familiariser par l'étude des anciennes écritures.

Le recueil des fac-similé que MM. Kaulek et Plantet ont choisis avec soin parmi les pièces les plus intéressantes des archives du ministère des affaires étrangères présente une excellente série d'exercices de lecture paléographique.

Ces pièces reproduites avec une admirable fidélité offrent généralement, qu'elles soient déjà connues ou inédites, un haut intér

historique. Elles méritent aussi d'être étudiées au point de vue graphologique et peuvent prendre place dans les collections d'autographies.

Pour chacune d'elles, les auteurs donnent une transcription du texte et l'accompagnent, lorsqu'il en est besoin, de notes, d'éclaircissements fort sobres sur les signataires des lettres ou leurs correspondants, souverains, ministres, diplomates, personnages ayant joué au cours des deux derniers siècles un rôle dans l'histoire de notre pays.

Atlas de statistique financière

publié par le ministère des finances, 1 vol. in-folio, cartonné, avec trente-six cartes en couleur. Prix 15 francs.

La statistique graphique jouit aujourd'hui d'une faveur si générale qu'il serait superflu d'insister sur les avantages qu'elle offre, non seulement pour l'analyse des faits, mais aussi pour l'étude des lois auxquelles les faits obéissent. A ce double point de vue rien n'est plus instructif qu'un diagramme clairement conçu ou un cartogramme judicieusement établi.

Dans cet ordre d'idées, le présent atlas rendra, nous en sommes convaincus, autant et plus de services que le précédent atlas publié par le ministère des finances en 1881.

Cette première tentative avait reçu le meilleur accueil de la presse et des sociétés savantes, qui ont besoin pour leurs travaux de documents récents et très sûrs de statistique financière.

L'atlas de 1889 présente les principaux éléments de la statistique financière de la France sous forme de cartes où des teintes conventionnelles convenablement graduées permettant de juger les faits économiques les plus frappants et d'apprécier, d'un coup d'œil, la distribution de telle ou telle production imposable, de tels ou tels mouvements de valeurs ou d'espèces. C'est une géographie spéciale, mais non moins utile que celle qui s'attache uniquement à décrire la configuration extérieure du sol.

Indépendamment des légendes qui accompagnent les cartes, chaque donnée statistique est l'objet d'une notice, résumant en quelques lignes les conséquences à tirer des faits enregistrés.

GUIDE DU TOURISTE

Sur les stations d'hiver du littoral la saison se prolonge de plus en plus. A Cannes, par exemple, les étrangers déjà nombreux s'augmentent chaque jour de nouvelles recrues qui descendent aux cinquante ou soixante hôtels foisonnant dans cette ville et dont nous nous contenterons de citer les plus importants. Près de la mer, le Splendid-Hotel, l'Hôtel de Genève, le Grand Hôtel, dans le genre des grandes maisons de Paris; sur la route de Fréjus les Hôtels de Beau-Site, du Pavillon, de Bellevue; dans l'intérieur de la ville, les Hôtels du Nord et de la Poste; l'Hôtel de France, du Phénix, du Louvre près de la gare; parmi les pensions nous recommandons tout particulièrement la Pension Imbert: Villa des Orangers, qui offre tous les comforts; les étrangers qui s'y trouvent témoignent en faveur de l'excellente tenue de la maison.

Ce ne sont, maintenant surtout, dans cette petite ville que soirées se succèdant aux soirées, et réunions aux réunions, toutes élégantes et brillantes. Nous avons à signaler la présence d'hôtes illustres que chaque jour y amène: le grand-duc Georges Michaïlowitch, cousin de l'empereur de Russie, le prince de Lichtenstein, le comte et la comtesse Borye des Renaudes, le marquis et la marquise de Goyon-Matignon, le baron et la baronne Schmeider, la marquise de La Tour-Maubourg, le comte et la comtesse Shaftesbury, le comte de Grammont, le baron de Noirfontaine, le général Hammon, le vicomte Robert de Pommereu, la générale de Ricaumont, etc.

Située dans une contrée pittoresque, au bord du golfe de la Napoule, Cannes est bien faite, en effet, pour attirer les touristes. Elle est abritée contre le vent du Nord par les monts Estérel, ce qui la fait rechercher comme séjour d'hiver par les malades de poitrine. Ses environs sont charmants et parsemés de nombreuses villas.

A Nice, l'affluence des étrangers est plus considérable encore et les hôtels regorgent de touristes dans ces jours de fête surtout. Les établissements de premier ordre — comme l'Hôtel Westminster, sur la pro-

menade des Anglais, qui se recommande de lui-même en raison de sa bonne table, son service parfait et toutes les commodités que recherchent les riches voyageurs — sont envahis par une foule de personnages de distinction.

Parmi ceux qui sont arrivés tout récemment, nous notons S. A. R. la princesse héréditaire de Suède et de Norvège, avec une nombreuse suite; les princes Charles de Furstenberg et la princesse Amalia; les princes Paul Sapieha, Anatole Kourakine et Basile Kotshoubey; le baron et la baronne Dimitri Delwin, la comtesse Samaroff, la marquise Spinella, les comtesses de Meastre, de Cuerras, Sampierre, du Monceau; le comte et la comtesse de Chantemerle, le général Saint-Marc, le vicomte et la vicomtesse Siestorph, le baron de Franchetti, le vicomte de Castri, le marquis de Marini, le comte Wladimir-Lazansky, Mme de Dorlodot, Mme de Lorière, M. et Mme de Boisdebord, etc. La raison de ce brillant contingent aristocratique et due, — nous ne parlons pas des autres attraits que Nice exerce constamment sur les étrangers, parce qu'ils lui sont naturels, — aux divertissements aussi nombreux que variés, aux fêtes dites du printemps, qui ont été institués dans cette ville, comme suite aux magnifiques fêtes du carnaval, à la mi-carême; car là, en effet, tout est prétexte aux distractions. C'est ainsi qu'après la bataille des fleurs qui a eu lieu sur la splendide promenade des Anglais les 10 et 12 mars, il y aura, samedi 15 et dimanche 16 mars des régates internationales, et dans la soirée de ce dernier jour une grande fête vénitienne sur la mer. Cette soirée sera terminée par le dernier grand veglione du théâtre municipal. Une fête essentiellement champêtre, d'un caractère tout à fait local et qu'on est en train d'organiser, mettra fin aux fêtes de la mi-carême.

N'oublions pas d'ajouter que le Grand Théâtre donnera la *Muette de Portici, Rigoletto, Aida* et peut-être *Mireille*, après avoir joué *Faust* et l'*Africaine* avec succès. Le 6 avril prochain il y aura un concours international présidé par M. E. Dollfus, au champ de tir militaire du Var qui a été mis à la disposition des organisateurs de ce concours par le général gouverneur.

A Monaco, après les régates du 9, 10 et 12 mars, qui ont déjà eu lieu, il y a eu comme à Nice une bataille de fleurs qui a pleinement réussi. Une foule nombreuse et pleine d'entrain remplissait les tribunes qui s'élevaient sur le boulevard de la Condamine. Les hauts dignitaires de la principauté assistaient à cette fête, ainsi que la colonie étrangère qui s'y était donné rendez-vous. De nombreux équipages circulaient au son de la musique et au bruit du canon, entre deux haies de spectateurs en bataillant avec acharnement. Trois bannières, des médailles en vermeil et des bouquets ont été distribués aux vainqueurs de cette lutte courtoise.

Le prince et la princesse de Monaco assistèrent au défilé qui a . jusqu'à cinq heures.

Favorisée par le soleil, cette fête printanière a été un vrai succès l'avis de tous, en considérant que c'était chose absolument nouvel Monaco.

Menton aura aussi ses régates qui auront lieu les 25 et 26 mar-

y attend sous peu l'arrivée du roi et de la reine de Saxe qui seront invités à assister à une fête de nuit qu'on est en train de préparer.

Comme on le voit, ce ne sont que divertissements, spectacles et fêtes sur les points principaux du littoral. Le carnaval est passé et les étrangers sont conviés à de nouvelles distractions, qui contribuent à prolonger la durée et à ajouter de nouveaux attraits à ces stations d'hiver qu'on ne cesse d'apprécier, d'admirer et de visiter, car leurs charmes sont de ceux que la main du temps ne peut détruire et ne fait qu'accroître.

BULLETIN DES LIVRES

Édouard Rod : *Les trois cœurs.* (Librairie académique Didier, Perrin et Cie., Paris). — Nous le dirons d'emblée : voici un roman dont la haute portée, comme étude psychologique, et les rares mérites du style, ne manqueront pas de fixer l'attention du public. Ici point de ces descriptions fastidieuses et de ces récits rétrospectifs qui tiennent beaucoup de place et ne sont que des hors-d'œuvre, de ces clichés sur les précédents des personnages qui sont mis en scène ; l'auteur s'est efforcé d'échapper, sans y avoir toujours réussi cependant, à la tyrannie des faits trop concrets et des figures trop précises, il a été très sobre en fait de scènes théâtrales, à effet et souvent banales qui sont le fort, la pièce de résistance des romans de second ordre. C'est de la psychologie littéraire qu'il a voulu nous offrir, c'est l'autopsie du cœur humain qu'il a eu l'intention de faire, afin de surprendre ses oscillations à la recherche de l'amour vrai, dépouillé de ses mots trompeurs, éblouissants et vides de sens, de ses mirages séduisants et vains, de ses fantaisies, de ses chimères. Ce sont les battements factices d'un cœur artificiel qu'il compare à ceux d'un noble cœur épris d'un amour sans violences, sans souillures, sans excès, sans scories. En un mot, c'est un roman exclusivement intérieur se passant dans le cœur humain que M. Rod présente au public. C'est une sorte de protestation contre le naturalisme qui étudie les mœurs bien plus que les caractères, les choses plus que les âmes et qui ne saurait par là même jamais satisfaire tous les besoins de l'esprit. Cette étude aussi intéressante que profonde du jeu du cœur humain sera, nous n'en doutons pas, appréciée comme elle mérite de l'être.

Léon de la Morinerie : *France-Algérie.* (Auguste Ghio, Paris, 1890). — Nous avons lu avec plaisir ce recueil de poésies qui révèle chez son auteur des sentiments d'artiste. Il y a, en effet, dans ce petit volume des plaquettes charmantes de grâce et de naturel, des croquis saisis sur le vif dont le seul défaut est la brièveté, et des notes plaintives, funèbres parfois, qui étonnent chez un homme jeune encore et qu'on dirait déjà mûri par la douleur! Parmi ses tableaux si gentiment saisis d'après nature nous avons remarqué : *Alger*, *Près d'une fontaine*, *Coin du port*, *Café mau* *Vendeuse de jasmin*, *Une terras* D'autre part, *Le vieil arbre*, *I* *ré-mi-fa-sol-la-si*, *Pourquoi ?* *Moineau et Tourterelle*, etc., sc des conceptions inspirées par u

âme et un cœur de poète. *Le nègre d'Algérie* est une pièce vibrante de patriotisme, et que François Coppée lui-même ne désavouerait pas. Nos congratulations et nos encouragements au jeune poète avec un conseil: moins d'élégie et plus d'enthousiasme!

Fernand Lagrange: *L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens.* (Félix Alcan, Paris, 1890). — Voici un livre qui sera salué avec joie par les éducateurs, les médecins, les pères de famille, les officiers de l'armée, tous ceux enfin qui sont persuadés de la nécessité qu'il y a à bien diriger, non seulement l'éducation intellectuelle et morale, mais aussi l'éducation physique, d'après l'adage de l'école de Salerne: *Mens sana in corpore sano.*

Le docteur Lagrange a déjà publié, chez le même éditeur, un ouvrage couronné par l'Académie des sciences, sous le titre: *Physiologie des exercices du corps* où il expose les effets physiologiques de l'exercice musculaire. C'est la suite de cet ouvrage qui vient de paraître et qui en est, pour ainsi dire, l'application pratique. Dans ce nouveau volume, l'auteur distingue parmi les effets physiologiques ceux qui sont d'accord avec l'hygiène et ceux qui s'en écartent, en les classant en exercices naturels et en exercices artificiels, et en les étudiant au point de vue de leur adaptation à la nature des sujets et aux résultats qu'on veut obtenir. Ses observations sont prises sur le vif et faites d'expé- 'ence dans les gymnases, sur la anche des salles d'armes, sur les ncs des canots à rames, sur les ntiers escarpés des montagnes. vec la grande compétence qu'on plaît à lui reconnaître en France et à l'étranger, l'auteur formule avec une précision remarquable les règles à suivre dans les exercices physiques dont l'inobservation peut amener les conséquences les plus funestes. Nous signalons au lecteur d'une façon particulière les chapitres consacrés à la gymnastique athlétique, la gymnastique hygiénique, les exercices en plein air, la gymnastique orthopédique, l'éducation des mouvements, la gymnastique des filles. Cet ouvrage fournit de très utiles indications sur les dangers de l'exercice et sur les précautions à prendre, ainsi que sur son rôle hygiénique et moralisateur. Un troisième volume est sous presse où le même auteur s'occupera de l'importance de l'exercice physique chez ceux qui ont atteint ou dépassé l'âge de la virilité, de sorte que le public aura une œuvre complète où il pourra puiser une foule de notions et d'indications d'une utilité incontestable.

Jean Bertheroy: *Femmes antiques.* (Paul Ollendorff, Paris, 1890). — Ce n'est pas un recueil de poésies mais une série de tableaux vivants, terriblement vivants même, où l'imagination, la sève poétique qui en déborde nous feraient presque oublier la réalité. C'est comme une évocation, nous allions dire une résurrection, des principales héroïnes de la légende, de l'histoire et de la bible. Ces aïeules de nos charmeresses modernes passent tour à tour devant nos yeux éblouis, chacune avec sa couronne de gloire ou de fange, son sceptre ou ses chaînes, ses charmes ou ses blessures hideuses. On ne saurait nier à ces créations dramatiques une hardiesse étonnante de conceptions, bien qu'elle soit un peu atténuée

— et nous sommes loin d'en faire un reproche — par l'élégance et, disons le mot, l'habileté de la forme. L'auteur, avec une dextérité remarquable, a su diriger sa plume au milieu de tant d'écueils sans la laisser s'égarer dans les bas-fonds de la vulgarité; en d'autres termes, tout en décrivant la vertu sous ses attraits les plus touchants, il a su faire passer sur la passion la plus effrénée comme un souffle de poésie qui, sans la rendre moins méprisable nous permet cependant d'en supporter la vue. Ce volume qui en est à sa 2me édition ne passera certes pas inaperçu, malgré le grand nombre d'élucubrations poétiques qui inondent le marché des livres et dont le manque d'originalité est souvent le moindre des défauts.

Revue universelle illustrée, 128 pages in-4°, prix: 1 franc le numéro (12 francs par an), 29, cité d'Antin, Paris.

Ce très remarquable recueil mensuel, modèle de goût et de morale irréprochable, est promptement devenu la lecture par excellence du foyer. L'extrême variété de sa rédaction, son rare mérite littéraire, ses morceaux de musique inédite, le luxe de ses illustrations, sa perfection typographique, son bon marché sans précédent, tout justifie l'éclatant succès qui a accueilli cette création de la *Librairie de l'Art.* Ainsi que le disait récemment un important journal anglais, c'est la première fois que l'on fonde sur le continent une revue vraiment digne de rivaliser avec les célèbres publications anglaises du même genre.

La livraison de janvier a très brillamment inauguré le septième volume de la *Revue Universelle Illustrée.* M. Vautier y a donné *Vieille Année, Jeune Année* - M. Pougin: *Un Théâtre enfantin* - M. Chavelier: *Les Editeurs parisiens* - M. Georges Servières: *Souvenirs de Bavière* - M. de Roquebrune: *Poètes d'autrefois* - M. d'Hamières: *Un Humoriste* - M. Germain: *La Maison* - M. Tinet: *Causerie scientifique*, et M. Pierre Joret, une mélodie exquise sur des paroles d'Armand Silvestre: *Poème de mai.*

Le Semeur, revue artistique et littéraire, paraissant tous les quinze jours. - Bureaux du journal: Paris, 117, rue Notre-Dame-des-Champs - Lausanne, Le Cytise, Montbenon.

Sommaire du n. 3, 3me année: Littérature et grosse caisse, par M. Ch. Fuster - Poésies, par MM. Henri Chantavoine, A. Grospas, André Lemoyne, René Veber - L'éventail de la cousine (*suite et fin*), par Mme la comtesse de Castellana Acquaviva - Joseph de Maistre dans l'intimité (*suite*), par M. Th. de la Rive - En vivant, par M. Ch. Fuster - Marc-Monnier et Petit-Senn, par M. Jules Vuy - Impressions d'automne: la première neige, par M. Georges de Montenach - Petites fables populaires du Nivernais, par M. Achille Millien - Les petits chefs-d'œuvre: le lion, par M. Frédéric Cousot - Pages oubliées: la fusion, par M. Charles Monselet - Curiosités: impressions, par Mme Louis Michel - Les livres: histoire de la philosophie pendant la Révolution. 1789-1804, par M. E. Garin - Le mouvement artistique en Belgique, par M. Théodore de Geræs - Chronique littéraire et artistique de la Suisse française - Ce qui se passe - Jc naux et revues - Pensées du *Sem*

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, cité d'Antin, et chez tous les p cipaux libraires).

Sommaire du n. 617 (1er fév. 1890):

Texte. — Les mosaïques byzantines de la Sicile, par Charles Diehl, maître de conférences à la faculté des lettres de Nancy - Le Mobilier à l'Exposition universelle de 1889, par Marius Vachon - Exposition universelle de 1889. L'art dans nos colonies et pays de protectorat (suite), par Louis Brès.

Gravures hors texte. — Scène de carnaval. Eau-forte de Alexis Vollon, d'après son tableau du Salon de 1889 - Le chroniqueur. Dessin de Gerke Henkes, d'après son tableau. (Exposition universelle de 1889).

Gravures dans le texte. — Figures de saints. Dessins de Mlle Marie Weber - Campanile de l'église de la Martorana, à Palerme. Dessin de Mlle V. M. Herwegen - Vue intérieure de l'église de la Martorana, à Palerme - La nativité du Christ - Le Christ Pantocrator - Le Christ couronnant le roi Roger II - L'amiral Georges d'Antioche aux pieds de la Vierge. Dessins de Mlle Marie Weber - Grande table à rallonges, par Gallé - Etagère à papillons, par Gallé - Coffre à bijoux, par Zwiener - Vitrine Renaissance, par Flachat et Cochet - Table-console Louis XV, par Flachat et Cochet - Cabinet Renaissance en noyer - Table-console Louis XIV, par A. Blanqui - Rampe d'escalier, exécutée par Damon. Dessins de Lucien Laurent-Gsell - Bonze en prière - Cloche tonkinoise et son support en bois sculpté - Lits annamites et bât d'éléphant. Dessins de L. Le Riverend.

L'Economista (Florence, via Cavour, 1, palazzo Riccardi - Prix de l'abonnement: pour l'Italie: un an 20 fr., six mois 10 fr., trois mois 5 fr.; pour l'étranger: un an 25 fr.; six mois 13 fr.).

Sommaire du n. 820 (2 févr. 1890):

Il credito fondiario - La situazione finanziaria del comune di Roma - Un articolo del sig. Gladstone sul libero scambio - E. Masè Dari: Di un'antitesi tra l'imposta progressiva e la democrazia - R. D. V. Rivista bibliografica - Rivista economica (I periodi di sviluppo e di reazione nella speculazione - Il rapporto ministeriale sulla situazione dei minatori nella Westfalia - La produzione mondiale del vino - La situazione del Tesoro al 31 dicembre 1889 - Il bestiame argentino in Europa - Cronaca delle Camere di commercio - Mercato monetario e Banche di emissione - Rivista delle Borse - Notizie commerciali - Avvisi.

P.-J. Stahl: *Magasin illustré d'éducation et de récréation*. (J. Hetzel et Cie, Paris).

Sommaire du n. 603, (1er févr. 1890):

César Costabel, par Jules Verne - Les fleurs de Mlle Hautmont, par Th. Beutzon - Kitty et Bo, par J. Lermont - Curiosités de la vie des animaux. Les animaux à bourse, par P. Noth - Semaine des enfants, par un Papa - Les jeunes aventuriers de la *Floride*, par J.-F. Brunet - Le goûter de quatre heures, dessin de J. Geoffroy - Étude des beaux-arts, C. et E. Carberon. 11 dessins.

Statistique de la Belgique: *Tableau général du commerce avec les pays étrangers pendant l'année 1888*, publié par le ministre des finances. (Ad. Mertens, Bruxelles, 1889). — Cette publication officielle démontre que le comme ce

international belge en 1888, présente dans son ensemble une augmentation de 5 % sur les résultats généraux constatés pour l'année 1887. Un tableau spécial indique pour chaque année, depuis 1831, les résultats généraux du commerce extérieur de la Belgique et les deux diagrammes qui sont annexés à ce tableau permettent de suivre facilement les fluctuations qui se sont produites dans le mouvement commercial de ce pays.

Royaume de Belgique : *Chemins de fers, postes, télégraphes, marine.* Compte-rendu ministériel des opérations pendant l'année 1888. (Fer. Gobbaerts, Bruxelles, 1889).

Annuaire statistique de la Belgique : 20e année. 1889. Ministère de l'intérieur et de l'instruction publique. (Veuve Monnom, Bruxelles, 1889).

Livres reçus :

De la maison F. Alcan, Paris:

Dr F. Genevoix, *Les procédés industriels*, (vol. 102e).

Id. *La lutte contre l'abus du tabac*, préface par Alph. Karr., (1 vol. 1890).

De la maison Louis Mensio, Aoste:

J.-B. De Tillier, *Historique de la vallée d'Aoste*, (2me édition, 1 vol. 1888).

De la maison Paul Ollendorff, Paris :

G. Gabaret, *Résurrection, Souvenons-nous!* (2me édition, 1 vol. 1890).

Les Directeurs :
A. Fantoni.
D. Melegari

Le Gérant:
Alessandro Scamuzzi.

VII[me] ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,
Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE.*

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord **Asie**	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C[ie], libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C[ie], libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et C[ie],** 8, Place de la Bourse, Paris.

REVUE INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATION
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE
TOME VINGT-CINQUIÈME — IVme LIVRAISON

15 Avril 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME	PARIS
51, Corso Vittorio Emanuele, 51	6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . .	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).



LE LIBÉRALISME EN ALLEMAGNE

On le disait mort, le libéralisme en Allemagne, et voilà qu'il se relève! Selon les réactionnaires, il s'était éteint, parce que son impuissance à contenir le mouvement communiste, l'erreur de ses principes économiques, son incompatibilité avec le militarisme imposé à l'Allemagne par sa position géographique, étaient enfin devenus évidents aux yeux de la nation. Les conservateurs aux allures un peu plus libres cherchaient la cause de sa décadence dans son manque d'appréciation pour un gouvernement fort, dans son opposition au culte de l'État, dans son indifférence à l'endroit de l'agrandissement colonial de l'empire. Certaines gens même tombérent sur une explication assez singulière de l'affaiblissement du parti: la revue importante connue sous le titre de *Preussische Jahrbücher* attribua l'attiédissement des élections au fait que le libéralisme avait déjà obtenu en Allemagne tout ce qu'il pouvait raisonnablement réclamer.

Dans les dernières élections le libéralisme, c'est-à-dire le parti des *Deutschfreisinnige,* sur sept millions de suffrages, vient d'en réunir près d'un million deux cent mille, tandis qu'au mois de février 1887 il en avait obtenu moins d'un million. Au lieu des trente-deux siéges qu'il occupait alors à la diète impériale, il en possède maintenant soixante-dix; et les démocrates ou radicaux (*Volkspartei*) qui n'avaient aucun représentant à la dernière chambre, en comptent dix dans l'assemblée actuelle. La démocratie sociale a élu trente-cinq membres. La diète n'en comptant que trois cent quatre-vingt-dix-sept, ce ne sont pas là des nombres effrayants. Toutefois, la perte de soixante-dix-huit arrondissements pour les

trois partis gouvernementaux constitue un avertissement donné au pouvoir et, comme tel, a impressionné à juste titre l'Allemagne et l'Europe. Or, les causes de ce double mouvement de flux et reflux valent la peine d'être examinées, d'autant plus que nos amis à l'étranger, — nous en avons, je l'espère, — ont en général la vue trop exclusivement dirigée sur notre politique extérieure pour s'intéresser beaucoup à nos crises intestines. Et, s'ils le font, c'est plutôt avec le désir bien explicable d'approuver tout ce qui semble fortifier la position de l'Allemagne dans ses rapports avec l'étranger.

I.

La baisse du libéralisme en Allemagne provenait en grande partie de la poltronnerie de ses anciens adhérents. Chez les électeurs, la crainte d'une guerre européenne et l'appréhension d'une révolution sociale primaient tout. Une concurrence excessive, les difficultés multipliées de la lutte pour l'existence, avaient engendré partout un désir dominant: celui de ne pas être dérangé à la poursuite de la fortune; en présence de l'agitation communiste toujours croissante, les travailleurs redoutaient à bon droit de se voir dérober le fruit de leurs peines par les masses révolutionnaires. Sous l'impulsion de ces deux motifs, la bourgeoisie se résigna à remettre à un temps plus propice le développement des institutions libérales. De leur côté, les gouvernements ne manquèrent pas de tirer tout l'avantage possible de cet égoïsme de propriétaire, de cette défaillance de la classe moyenne. Les députés de la bourgeoisie n'hésitèrent pas longtemps à faire volte-face comme leurs électeurs: ils abandonnèrent les traditions du libéralisme pour se ranger à côté du gouvernement dans la coalition nouvelle qui reçut le nom de « Cartel. » Ils auraient agi plus loyalement, à mon sens, en adoptant le nom d'opportunistes, de possibilistes, de transigeants, ou franchement celui de conservateurs. Mais ils préférèrent garder leur ancienne dénomination de nationaux-libéraux. Le gouvernement n'en témoigna aucun déplaisir; cette enseigne devait att à son appui une foule fanatique pour l'ordre, désireuse cepend de passer pour libérale et point prête encore à se laisser quali de conservatrice. Pour rendre pleine justice à ces soi-disant l

raux, il faut cependant ajouter qu'un feu follet les séduisait. Dans leur optimisme, ils voyaient toujours le moment venir, où le prince de Bismarck allait se convertir au libéralisme modéré. Il avait déclaré hautement qu'on pouvait alterner dans les principes gouvernementaux ; que les circonstances pouvaient permettre de remplacer un régime autoritaire par un régime libéral. Il y avait donc de la part des libéraux devoir évident de se rattacher à la personne du chancelier, afin de l'enlever ensuite un beau jour avec eux vers la terre promise, pour inaugurer à ses côtés une ère nouvelle. Se séparer de lui, c'eût été commettre une faute politique de la dernière gravité et faire l'affaire de la réaction, peut-être même de l'ultramontanisme. Ce raisonnement péchait par la base ; toutefois il y aurait eu justice à mettre en doute la bonne foi de nombre de personnes qui tenaient couramment des propos de ce genre. L'ambition naturellement ne tarda pas à se mettre de la partie pour sanctionner ces calculs. Avec une rapidité surprenante, les nationaux-libéraux se transformèrent en bismarckiens et en chauvinistes de la plus belle eau. Ils se mirent à la tête de la campagne entreprise à l'aide des fonds secrets contre toute opinion sage, humaine, modérée, tolérante. Ils surpassèrent d'un bond, dans leur *Gazette de Cologne,* la servilité et l'outrecuidance des feuilles subventionnées. Loin d'admettre les motifs réalistes et opportunistes de leur volte-face, loin de se louer franchement de leur naturalisme en politique, ils accablèrent d'injures ceux de leurs anciens collègues dont la constance politique mettait en évidence leur propre faiblesse de caractère.

Si le prince de Bismarck avait pris des allures libérales; s'il avait récompensé par des portefeuilles ministériels le dévouement fanatique de ses nouveaux alliés; s'il n'avait pas exigé d'eux d'abord d'augmenter les impôts sur les céréales, sur la viande, etc., puis de livrer les agitateurs socialistes à toutes les chicanes et vexations de l'autorité, sans en excepter l'exil; si ses mesures avaient refoulé en effet le flot montant du communisme, la désillusion du peuple se serait probablement opérée moins brusquement. Mais l'ère libérale ne venant pas, le spectre d'une guerre européenne reculant vers un lointain indéterminé, le sentiment de sécurité contre une métamorphose sociale plus ou moins violente diminuant de jour en jour au lieu de s'accroître et l'argent ne se faisant pas avec la facilité voulue, le peuple se reprit à réfléchir. Il s'aperçut que les vivres, la houille, le pétrole renchérissaient; que la police abusait

de la loi contre les excès du socialisme pour défendre des réunions, pour fermer des assemblées; que les impôts devenaient plus lourds, sans que l'électeur eût obtenu la faculté de modifier sérieusement le système financier, de dégrever véritablement les contribuables. Voyant que les mesures contre les agitateurs socialistes ne faisaient qu'exaspérer la classe ouvrière et que ni le gouvernement ni les députés du « Cartel » ne songeaient à transformer la dictature en système constitutionnel, le peuple se souvint qu'en votant pour le septennat en 1887 il s'était expressément réservé le droit de demeurer libéral.

Telles sont les causes, soit de la baisse, soit de la hausse successives du libéralisme. La dictature, — il sera permis de la nommer ainsi, — cherchait à l'écraser. De 1866 à 1876, elle n'avait dissimulé qu'à grand'peine la répugnance qu'elle éprouvait à faire usage de cet aide antipathique, de ce fâcheux auxiliaire. Elle proclamait une politique réaliste; elle se moquait de l'idéalisme libéral. Et son « sain réalisme » fit école. L'intérêt personnel, l'intérêt de chacun des nombreux groupes qui constituent les classes supérieures de la société, se drapa de cette enseigne. Le chauvinisme fut sommé de venir en aide à la réaction pour détacher les foules du libéralisme. Une presse servile déploya tantôt le spectre rouge, tantôt le fantôme d'une invasion étrangère pour faire entrer les badauds de toute espèce dans le parc gouvernemental. Et l'intérêt matériel poussant fortement dans la direction de l'ordre à tout prix, la bourgeoisie quitta son vieil habit libéral pour endosser la livrée du gouvernement; ce ne fut pas sans éprouver une certaine satisfaction qu'elle se trouva tout à coup en excellente société, côte à côte avec la noblesse et les confidents du pouvoir. Désillusionnée, elle en revient aujourd'hui à ses vues d'autrefois; elle retire de l'armoire l'habit ancien dont elle rougissait un peu naguère; elle se demande si le libre choc des opinions ne serait pas plus apte à convaincre le quatrième état de la fausseté de ses vues économiques que l'oppression et la répression. Elle va plus loin encore; elle est assez insubordonnée pour se poser la question : le gouvernement fédéral ne jouissait-il pas d'une autorité plus grande durant l'ère libérale de 1866 à 1876? Un gouvernement est-il fort quand le nombre des électeurs mécontents s'élève à quatre millions et demi, tandis que les électeurs satisfaits ne déposent que deux millions et demi de votes?

Car c'est ainsi, je pense, qu'il faut classer les suffrages aux der

nières élections. Le dénombrement des fractions représentées à la diète, la liste des suffrages émis pour l'une ou pour l'autre, ne renseigneraient qu'imparfaitement le lecteur sur le courant des sentiments populaires. Ce serait plutôt un moyen de l'induire en erreur. On ne compte pas un million et demi de communistes en Allemagne, ainsi que la statistique électorale pourrait le faire supposer. Le programme du parti, il est vrai, est le communisme tout cru; un communisme qui n'existera que tout juste vingt-quatre heures, si jamais on réussit à l'établir. Mais les deux tiers au moins de ces votants ne sont que des mécontents. Il n'y a pas davantage en Allemagne un million et demi de catholiques, rêvant d'asservir l'État à l'Église, désireux d'assujettir la société au joug intolérable d'une hiérarchie dirigée par les jésuites. Loin de là, cette fraction de la nation allemande n'est nullement indifférente aux idées de progrès, pas plus qu'elle n'est opposée à l'unité et à la liberté. En grande partie, ce ne sont au fond que des mécontents. De même pour les partis guelfe et antisémite; ils s'évanouiraient devant un régime vraiment constitutionnel, comme la brume aux rayons du soleil; ce ne sont que les produits d'une atmosphère ténébreuse, d'une éclipse de la liberté. Sous un régime libéral qui saurait satisfaire aux besoins légitimes des ouvriers, le nombre des suffrages socialistes se réduirait considérablement, tandis que le parti catholique disparaîtrait avec le temps. Il a perdu sa raison d'être depuis son triomphe sur les lois de Falk, et, en effet, il n'a rien à faire dans le parlement d'un peuple libre et tolérant. La majorité de ses partisans irait grossir les rangs de l'armée libérale; une minorité se joindrait aux conservateurs.

On a attribué le fractionnement de la diète à l'opiniâtreté du caractère allemand, au manque de savoir-faire et d'expérience politiques, aux vues étroites du paysan, à la profondeur de ses convictions religieuses. Mais on oublie trop souvent que le système bismarckien qui n'offrait aucun avenir aux partis parlementaires, a mis le comble à ces défauts. Le gouvernement cherchait à discréditer le système représentatif aux yeux du peuple; il faisait tout pour étouffer l'indépendance, pour diminuer l'importance tant du parlement en général, que des partis et des individualités qui le composaient. Sous un guide qui ne subissait le parlementarisme que comme un malheur inévitable, — sous un chef qui ne redoutait rien autant que la formation d'un parti capable de gouverner le pays, qui ne voyait pas de bon œil l'ascendant d'un député sur

les autres, la division de la diète en deux grands partis n'a pas pu se produire. La participation de la nation au pouvoir est restée nécessairement limitée au droit de choisir un certain nombre de conseillers, fonctionnaires non-rétribués, chargés de préserver le gouvernement des bévues et des faux pas. Les gouvernants voulaient-ils se débarrasser d'une responsabilité onéreuse, c'était sur la représentation nationale qu'ils s'en déchargeaient. Si l'on considère à quel point ce partage des rôles entre le chancelier et la diète était peu équitable, on a lieu de s'étonner et d'admirer à la fois qu'il n'y ait jamais eu disette complète de candidats pour la diète, — que tant de chefs de l'opposition soient demeurés à leur poste, et qu'on ait jusqu'ici trouvé des remplaçants pour ceux que le temps fait disparaître.

Le parti gouvernemental se recrute parmi les gens satisfaits; les mécontents forment l'opposition, qui a maintenant la majorité. Laissant de côté les fractions polonaise et danoise, antisémite et guelfe, ainsi que les députés de l'Alsace et de la Lorraine, nous nous trouvons en présence de six à sept partis. Trois d'entre eux ont formé une coalition surnommée *Le Cartel.* C'est une droite composée de vieux conservateurs, de conservateurs libres et de nationaux-libéraux. En vertu du droit non-écrit de ce qu'on se plaît à appeler la société, tout homme qui se respecte appartient à l'une de ces nuances gouvernementales. S'il se soustrait à cette obligation, il est mis au ban, on lui applique l'épithète d'« ennemi de l'empire », et la presse a carte blanche pour le calomnier. Tandis que les hobereaux de vieille souche, les militaires, les doctrinaires de l'ancienne et de la nouvelle école réactionnaires siègent à l'extrême droite, renforcés, à titre d'alliés, de certains ambitieux aux convictions élastiques, — les grands seigneurs et les hauts employés se rangent de préférence au centre du Cartel et s'intitulent *Freikonservative,* ou bien le parti de l'empire, pour indiquer qu'ils acceptent l'ordre de choses établi par la constitution impériale. Jointes aux soi-disant libéraux, convertis naguère à l'évangile du gouvernement fort, ces fractions constituent le Cartel.

Les mécontents se subdivisent en trois groupes principaux. A droite, le parti ultramontain, troupeau d'une centaine de députés sans programme politique, qui se nomme volontiers le centre. gauche, les socialistes au nombre de trente-cinq, et au milieu, noyau d'environ quatre-vingts députés, soixante-dix libéra (*Deutsch-Freisinnige*) et dix députés de nuance radicale ou démocr

tique. Un régime sincèrement populaire, libéral, parlementaire depuis 1876 aurait empêché cette agglomération de mécontents fort peu maniables de se constituer. Au lieu de ce fractionnement malsain et pernicieux il aurait fait surgir du suffrage universel une forte opposition dynastique, instrument d'une utilité incalculable entre les mains d'un empereur rempli de zèle pour le progrès et las de ce rouage bureaucratique qui roule éternellement sans avancer, qui travaille incessamment sans rien créer. Des chefs capables ne manquaient pas; pour remplacer les Vincke, les Twesten, les Lasker enlevés par la mort, les Bennigsen et les Miquel convertis, il y avait les Forckenbeck, les Stauffenberg, les Bamberger et d'autres encore, sans en excepter l'habile et puissant orateur Eugène Richter, taxé d'impolitesse par nos gouvernants et dont cependant le langage est d'une courtoisie parfaite mis en regard de celui des Labouchère, Sexton, Healy, Conybeare dans le parlement britannique, bien moins rude et moins tranchant que celui des Cassagnac qu'on trouve un peu partout dans les assemblées nationales.

II.

L'impression est assez généralement répandue que la nomination d'un nouveau chancelier ne signifie qu'un changement de décoration; que le gouvernement personnel, procédant naguère du ministre, vient d'être transféré à la couronne; qu'il est redevenu strictement monarchique. On cite beaucoup le mot célèbre du prince de Bismarck: « L'empereur deviendra son propre chancelier. » On me citerait à cet effet des mots de l'empereur lui-même qu'il n'en serait pas besoin pour motiver l'impression entièrement favorable que je ressens. Je pense que la nouvelle ère doit briser pour toujours le système dont je viens de tracer la silhouette. Je vais m'expliquer. Ce système avait pour principe le groupement autour du trône de tous les intérêts personnels, de tous les intérêts de classe, le tous les préjugés, de mille vanités, de mille ambitions; il ten'ait à fortifier de plus en plus le faisceau des privilégiés en y rat.achant sans cesse des rameaux nouveaux. Le suffrage universel, . politique sociale n'étaient que des prétextes d'altruisme servant mieux dissimuler l'égoïsme des classes dirigeantes. Jadis le cercle

privilégié était réservé à la noblesse et à l'église. Le dix-neuvième siècle y admit le capitalisme avec ses ramifications multiples. Une fois installé dans cette position, le capital fit la sourde oreille aux réclamations des ouvriers. Demander une hausse des salaires au milieu d'une crise commerciale et industrielle traversant le monde entier, quelle folie! Quant à une façon plus humaine de traiter les travailleurs, — le traitement qui leur tombait en partage était excellent; encourager la formation de comités d'ouvriers pour discuter les intérêts du travail avec leurs maîtres et leurs directeurs, ce n'était pas seulement superflu, c'était dangereux, impossible.

Cette marche des choses, où devait-elle aboutir inévitablement? A l'émeute, c'était clair comme le jour. Eh bien! pensaient nombre de personnes, la force armée est là pour étouffer les émeutes. Ces soulèvements nous fourniront un prétexte admirable pour nous défaire du suffrage universel, pour réparer la seule grande faute du prince de Bismarck, qui, seul, est capable de nous délivrer de ce fléau. Avançons résolument sous sa conduite; le moment est arrivé de trancher d'un coup d'épée le nœud gordien! Ce raisonnement si bien équilibré avait un défaut cependant, celui d'oublier que cette épée est une arme à deux tranchants. Au dix-neuvième siècle, le gouvernement en tient encore la poignée; au vingtième, les masses ouvrières s'en empareront. La répression sanglante des soulèvements sans réforme sociale, sans progrès libéral, sans vie constitutionnelle — c'est l'abîme, c'est le gouffre, c'est la révolution sociale et le triomphe du communisme. Le césarisme serait incapable de mener jusqu'au bout la réforme sociale. Un souverain philanthrope ne peut pas gouverner sans l'aide du libéralisme.

Si l'amélioration du sort de l'ouvrier n'était qu'un caprice de jeune homme, si le désir de gagner une popularité hors ligne en écoutant les vœux de la nation, en étudiant l'opinion publique éclairée, n'était qu'une ambition passagère de l'empereur, je serais un faux prophète. Mais j'apporte des preuves à l'appui de ma thèse. N'est-ce pas Guillaume II qui a accordé aux ouvriers des établissements militaires de Spandau le droit d'élire des représentants? C'est lui qui a fait introduire une mesure analogue dans les mines de houille de Saarbrücken; c'est à lui que remonte l'initiative de l'œuvre utile de la conférence de Berlin. Il a donné un exemple qui ne manquera pas de porter des fruits. C'est grâce à la discussion à l'amiable et sur le pied d'égalité que capitalistes et ouvriers anglais sont parvenus à ajuster leurs différends, à diminuer la di

tance qui les séparait. Les comités d'ouvriers sont décidément le remède par excellence de la situation actuelle, la condition *sine qua non* d'un développement favorable à l'avenir. Ce que l'empereur a si bien commencé, il voudra le mener à bien; son honneur, sa renommée y sont engagés. Il vient d'ordonner que la police accorde une liberté de parole plus étendue aux réunions d'ouvriers. Le croira-t-on capable de restreindre l'expression de l'opinion parmi les classes plus cultivées?

Examinons maintenant les obstacles que l'empereur va trouver sur la route que la bienveillance jointe à la prudence lui ont fait choisir. D'abord il est impossible d'alléger le fardeau des pauvres en mettant au défi les lois économiques. L'existence d'une industrie dépend avant tout du prix de vente de ses produits, et cela principalement lorsque ses marchandises vont à l'étranger. Le prix, à son tour, dépend des frais de production, entre autres de l'élévation des salaires. Or, augmenter les salaires, c'est souvent rendre la vente d'une denrée impossible, ruiner le capitaliste et l'ouvrier tout ensemble.

Là n'est pas la seule impasse. L'amélioration du sort de l'ouvrier diminuera en général les profits du capital. Ce n'est qu'aux frais des classes dirigeantes qu'on peut élever les salaires des travailleurs. Il sera bien difficile de leur procurer des logements vraiment salubres, sans arrêter la spéculation qui renchérit les emplacements. On ne saurait abaisser les impôts qui oppriment la classe ouvrière, sans accroître ceux qui pèsent sur les classes aisées. Tandis que les propriétaires de tout genre verront diminuer de plus en plus leurs rentes et leurs profits, l'État les sommera avec une voracité croissante de verser des sommes de plus en plus considérables pour satisfaire à ses besoins. Pour chaque ouvrier satisfait, il y aura parmi les rentiers un mécontent de plus.

En présence d'obstacles aussi graves, on se trouvera porté à soulager les ouvriers en diminuant ou en abolissant les droits de douane qui renchérissent leur pain et leur viande, leur bois et leur charbon, ainsi que d'autres objets de première nécessité. C'est bien, c'est juste, c'est admirable! Mais en tournant le dos au système protectionniste, nous rompons le lien qui rattachait les fabricants aux propriétaires ruraux. Le Cartel s'écroule. Jamais les fabricants n'auraient obtenu les droits de douane qui haussent leurs profits, sans accorder aux agriculteurs les impôts sur les denrées. Si ce système de pots-de-vin réciproques aux frais du public commence à

tomber, que deviendra la coalition des intérêts sur laquelle repose depuis douze ans l'édifice gouvernemental? Le lecteur reconnaîtra qu'un changement de système n'est pas facile à opérer. Ayant passé Charybde, le navire du progrès se voit en face de Scylla. Et nous ne sommes pas au bout; la réforme sociale a encore d'autres obstacles à franchir. En abandonnant le protectionnisme, l'État perd annuellement quelques centaines de millions de francs que lui rapportaient les droits d'importation. Les remplacer par une élévation correspondante des contributions directes, ce serait porter un coup assez rude aux classes élevées, et assommer, à peu de chose près, la classe moyenne. Les princes offriront-ils de payer dorénavant des impôts sur leurs revenus? Les ministres de la guerre et de la marine se résigneront-ils à voir rogner leurs budgets? Ou bien la bureaucratie proposera-t-elle une réduction des emplois salariés? La paperasserie se retirera-t-elle enfin devant le téléphone et les divers arrangements modernes qui facilitent l'expédition des affaires de vive voix?

Pour améliorer le sort de l'ouvrier, il faut surmonter des obstacles tellement considérables, il faut un changement de système si complet, qu'un gouvernement ne saurait, dans cette entreprise, réussir sans la coopération de la population tout entière. Pour s'assurer cette coopération, il lui importe tout d'abord d'adopter une politique opposée à celle que suivait le prince de Bismarck, une politique plus conforme aux aspirations du peuple vers la liberté. Il ne saurait se passer de l'appui de la représentation nationale, de la sanction de l'opinion publique non seulement favorable, mais spontanément enthousiaste. Mais on n'avance pas en enchaînant la presse derrière le char gouvernemental. C'est par devant qu'il faut atteler l'opinion publique. Puissant auxiliaire toutes les fois qu'elle proclame d'une voix retentissante ses propres convictions, elle ne fait que peu de prosélytes lorsqu'on lui souffle à l'oreille la liste revue et corrigée des croyances admises, des doctrines tolérées; lorsqu'on s'en sert pour mettre au ban les penseurs indépendants, pour avilir les amis du progrès et des réformes, pour exciter contre eux la haine des ignorants.

Une erreur fondamentale du système de Bismarck, c'était l'idée de créer à la diète un seul parti de l'ordre. La sagacité que n remarquons chez Guillaume II nous inspire l'espoir qu'il a péné ce secret. L'empire a besoin de deux partis dynastiques; une gauc capable de prendre en main les rênes du gouvernement quand

droite a perdu sa popularité, — c'est une condition inséparable du système représentatif, c'est la sauvegarde indispensable de la monarchie. Pas plus l'extrême droite que l'extrême gauche ne fournissent des fondements solides pour les gouvernements. Le secret du constitutionnalisme, c'est la transition du centre droit au centre gauche. Quand on n'a qu'un parti de l'ordre, qu'un seul parti monarchique, et que le moment arrive où ce parti fait banqueroute, — la monarchie tombe, l'anarchie se substitue à l'ordre, ou bien la république s'installe dans la place laissée vide. Il serait absurde de croire que l'Allemagne puisse séparer sa vie de celle des autres pays du monde. Laissons des préjugés pareils aux panslavistes, qui s'imaginent être sous la domination d'une loi d'évolution spéciale, qui croient poursuivre un développement dont la Providence n'a pas jugé dignes les autres nations.

Le prince de Bismarck s'est imaginé qu'on peut introduire le suffrage universel sans en tirer les conséquences; qu'avec un peu de prestige, un opportunisme adroit trouvera moyen en toutes circonstances de s'assurer une majorité suffisante. La perspicacité de l'empereur le gardera de cet écueil. La banqueroute du système chancelant du gouvernement personnel est d'autant plus éclatante, que le mérite hors ligne de l'homme placé à la tête des affaires lui donnait un prestige sans exemple. Il est temps de retourner à la constance politique, aux principes fermes; mais ne reprenons pas les idées soi-disant conservatrices qui ont conduit à la révolution de 1789; efforçons-nous plutôt de deviner celles du vingtième siècle.

Le libéralisme c'est l'amour de la liberté. La liberté de la pensée, la liberté religieuse et civile sont pour lui ce qu'il y a de plus précieux. Il ne connaît pas un instrument plus sûr du progrès, une meilleure voie à la civilisation du monde. Il ne peut pas concevoir une liberté nationale sans la liberté aussi grande que possible de l'individu. Le libéralisme c'est surtout l'individualisme. D'après lui, la liberté est un ensemble de libertés, d'institutions libres. Sans la presse libre, sans liberté de parole, d'association, de réunion, de coalition, sans représentation communale, municipale, cantonale, provinciale et nationale il ne peut se figurer un état social avantageux. Il ne se contente pas à la longue d'un parlement qui n'aurait qu'à obéir au souverain, qu'à faire la volonté de ce corps bureaucratique qui, le plus souvent, tient la souveraineté en main. Les libéraux allemands ont lu avec tristesse dans leurs journaux ce calcul, suivant lequel en additionnant les condamnations, plus d'un

siècle d'emprisonnement a été infligé à des citoyens allemands à cause de propos dirigés contre M. de Bismarck. On se demande si les victimes qui se trouvent encore en prison pour des injures de caractère politique, ne seraient pas de dignes objets de la clémence impériale?

Le libéralisme est contraire à l'exclusivisme national. Le chauvinisme est pour la famille des nations ce que l'arrogance de l'employé, de l'homme bien né, ou titré, ou décoré est au sein d'une nation. C'est illogique de se moquer de la vanité individuelle et d'applaudir à la vanité nationale. Le chauvinisme n'est qu'un manteau d'hypocrisie pour couvrir la nudité de l'orgueil personnel, qu'un masque pour cacher les prétentions éternelles de l'homme ordinaire à une considération plus qu'ordinaire. C'est une décoration dont le moindre individu peut se parer; voilà son charme. M. de Bismarck a fait grand usage du chauvinisme; il partageait ses vues; il le cultivait; il l'adorait presque. Ce qui distingue le grand chancelier de M. de Treitschke, c'est que M. de Bismarck reconnaissait l'existence de ce chauvinisme tout en se plaignant de son manque de sève. M. de Treitschke au contraire le nie et le prêche. L'ombre de la haute futaie du chauvinisme obscurcit à tel point la vue de notre écrivain célèbre qu'il ne voit pas les arbres dont la forêt se compose. Il proclame qu'il n'y a pas de chauvinisme en Allemagne, et l'ivraie pullule autour de lui. C'est le Saint François Xavier du chauvinisme reniant l'évangile auquel il convertit les masses ignorantes. Nous reconnaissons qu'il est un grand apôtre, mais il est médiocre comme psychologue, et un mauvais botaniste; il classe parmi les vertus chrétiennes une plante dont les racines sont la vanité et l'orgueil, dont les fruits sont la haine, la guerre, la vengeance. Il étale un patriotisme dont le pharisaïsme s'accorde peu avec l'antisémitisme qu'il aide à répandre.

Pas une trace d'un pareil excès d'orgueil chez Gœthe, Schiller, Heine; chez Leibnitz, Lessing, Kant; chez les frères Humboldt ou chez Stein. Frédéric le Grand était aussi libre de ce défaut que feu l'empereur Frédéric. Si nous sommes fiers de nos grands hommes, imitons-les! C'est le seul hommage à rendre au mérite transcendant. Nous croyons qu'il n'est pas convenable que des homm de petite taille endossent l'uniforme criant du fanatisme natio Le peuple allemand demandait le pain de la liberté; et on lui fer la bouche avec la pierre du chauvinisme.

Le libéralisme subit du reste la loi d'évolution. Le laisser-fa

absolu n'est plus possible. On peut bien permettre l'ingérence de la législation ou de l'administration dans plusieurs départements, où suffisait autrefois l'initiative des individus ou des associations. Je ne nommerai ici que la surveillance de l'État sur l'industrie au moyen des inspecteurs de fabrique. C'est une institution qu'il faut renforcer et élargir. Les inspecteurs ont fait beaucoup en Autriche pour maintenir ou établir de bonnes relations entre les ouvriers et les entrepreneurs. Comme les autres mesures recommandées par la conférence de Berlin, cette réforme se trouve déjà depuis longtemps dans le programme des libéraux.

Le libéralisme reconnaît la haute valeur de l'exemple du gouvernement en introduisant des réformes dans ses mines et dans ses usines. De cette manière il oblige les établissements privés, les sociétés d'actionnaires, à s'occuper plus sérieusement qu'auparavant du bien-être des ouvriers. Ce qui distingue le libéralisme du socialisme d'état, malgré plusieurs points de contact entre eux, c'est que les libéraux se rendent parfaitement compte du mal que l'ingérence de l'État produit en affaiblissant l'initiative des citoyens. Convaincus que cette initiative contient le remède le plus efficace aux maux de l'humanité, qu'elle est la seule source intarissable du progrès national, il craint de la voir dépérir par manque d'exercice. Si le gouvernement fait tout, les citoyens perdront la force vitale du *self-help*, du secours qu'on trouve en soi-même. Les meilleures réformes sont alors capables d'arrêter le génie national au lieu de le pousser en avant. Le mal emporte souvent la balance. En faisant pleuvoir du ciel les œufs d'or, on fait une concurrence trop grande à la poule qui les pond si bien; elle tombe malade et périt enfin.

Le libéralisme de nos jours reconnaît que la bourgeoisie a souvent trop pensé à ses propres besoins et intérêts; que son empressement pour améliorer le sort de l'ouvrier a maintes fois langui; qu'elle ne s'est pas toujours acquittée de ses promesses envers les classes inférieures. Mais pour le reste il repose encore sur ses anciennes assises. Il parle encore avec respect d'Adam Smith; il croit que l'offre et la demande devront toujours régler la production; il tient haut le drapeau du libre échange. Il pense que l'Australie et l'Amérique du Nord compromettent leur avenir en se livrant corps et âme au protectionnisme qui étouffe l'Europe. Ces peuples s'imaginent avoir découvert le vrai évangile, et ils ne font que retarder la marche de l'humanité à cause de leur principe égoïste d'exclusivisme.

L'empereur a des idées nouvelles. Ses intentions à l'égard de l'enseignement sont à la hauteur de l'opinion moderne avancée. Il veut détacher l'éducation de la jeunesse de sa base du quinzième siècle. Actuellement l'écolier de nos gymnases ignore que les découvertes de Copernic ont changé la face du monde. Pour lui, Newton et Darwin n'ont pas existé; Gœthe et Shakspere ne sont que des noms; la réalité pour lui c'est Cicéron; — que dis-je? ce sont les grammaires! Guillaume II n'imitera pas son feu chancelier en sauvant de l'extinction méritée cette écriture tudesque que les moines du moyen-âge inventèrent pour tourmenter la jeunesse et pour rendre illisible aux nations voisines les produits littéraires et épistolaires du génie allemand. Il désire que l'école s'occupe de former des caractères; qu'elle enseigne d'abord à la jeunesse sa langue maternelle et lui permette de se réjouir sur les fraîches hauteurs du Parnasse allemand; qu'elle lui fasse ensuite apprendre d'autres langues vivantes pour s'abreuver aux sources fécondes de la littérature cosmopolite. Ses décrets au sujet des duels et du luxe dans l'armée, du traitement des conscrits, de l'instruction dans les écoles militaires, sont remplis de l'esprit de réforme. Tout cela lui assure un grand succès, une popularité extraordinaire.

Mais il voudra la garder; en homme sage il songera à l'avenir; il ne voudra pas supporter toujours à lui seul une responsabilité qui pourrait un jour l'accabler. L'exemple de M. de Bismarck est là pour l'avertir du danger qu'il court. On peut gouverner quelque temps en rattachant à sa personne une classe après l'autre, tantôt des passions, tantôt des intérêts. Mais après le gouvernement personnel, — le déluge! Pour se tenir debout une majorité dynastique a besoin de deux pieds. Le char gouvernemental verse à moins qu'il n'ait deux roues. L'empereur ne pourra se passer d'une droite et d'une gauche, toutes les deux sincèrement constitutionnelles. Chacun de ces partis devrait compter de 120 à 160 députés à la diète. Le ministère actuel pourrait former une droite avec l'aide des Gneist, Miguel, Schmoller, du duc de Ratibor, des princes de Hatzfeldt-Trachenberg et Carolath. La gauche serait le parti du *Deutsch-Freisinn* avec des hommes tels que Virchow, Hänel, Barth Rickert, etc. Ce serait au peuple de décider en faveur de l ou de l'autre de ces partis aux prochaines élections. Il n'y a d'autre moyen que le parlement pour que la nation partage la r ponsabilité impériale. Quand la critique devient sévère, impito

ble, il faut lui imposer silence en confiant la conduite des affaires à l'opposition. En la mettant au travail, on la guérit du pessimisme; les passions se calment aux ministères. Et après tout ce sont les ministres qui doivent être responsables de la gestion des affaires. La responsabilité du monarque doit se limiter au choix des ministres.

Avec un parti du progrès lent et délibéré, — un autre du progrès résolu et hardi, comptant ensemble 300 députés, et admis tour à tour, selon le résultat des élections, à conseiller le gouvernement, — l'empereur pourra achever des réformes qui le couvriront de gloire. Mais pas en détachant des hommes politiques de la cause populaire pour grossir un soi-disant parti de l'ordre (*staatserhaltend*) qui, en vérité, est subversif. Nier le principe d'évolution qui régit le monde entier, conserver ce qu'il y a de suranné, de décrépit, brouter les pousses de l'arbre de liberté, — cela conduit à la révolution. C'est donc subversif. Si l'on veut que le peuple respecte la constitution de l'empire, qu'il s'attache au système représentatif, celui-ci doit cesser de n'être qu'une farce. Depuis 1876, le système de M. de Bismarck a fortement ressemblé à celui de M. Guizot. La maison des Hohenzollern a des fondements plus solides que ceux de la maison d'Orléans. Mais ce serait pourtant dangereux, si elle croyait pouvoir négliger les leçons de l'histoire. Pour gouverner constitutionnellement l'Allemagne, il n'est pas permis de se servir des Kleist-Retzow, Rauchhaupt, Helldorf, — aussi peu que des Windhorst ou Bebel. Et quant aux opportunistes à outrance, ils ne sont pas de plus grande valeur que les féodaux.

Le peuple allemand ne manque pas entièrement de bon sens. Il serait capable de se rallier aux deux partis de réforme que je viens d'esquisser, l'un avec une petite nuance du socialisme d'État en vogue, l'autre imbu de l'individualisme. Mais à la condition de prendre part au gouvernement du pays par le moyen de ses représentants et des chefs de parti. La permanence ministérielle peut continuer pour les ministres de la guerre, de la marine et des affaires étrangères. Mais on agirait sagement en réservant les autres ortefeuilles aux capacités parlementaires ou, tout au moins, à des ıembres de la bureaucratie aux convictions politiques sincères et ononcées.

On prétend que les forces et les méthodes qui ont créé un État, nt aussi celles qui le conservent le mieux. On en tire la consé-

quence que l'Allemagne étant l'œuvre de la Prusse, la Prusse l'œuvre de l'absolutisme patriarcal de Frédéric-Guillaume Ier, c'est par la discipline et par la rigueur qu'il faut la maintenir. Et pourtant les îles Fidji prospèrent sans leur cannibalisme traditionnel. Il y a trente ou quarante ans qu'un Fidjien faisait ainsi l'éloge de son fils défunt: « Son courage, disait-il, n'avait pas de pareil: si sa femme excitait sa colère, il la mangeait. » Les petites-filles de cet homme fréquentent aujourd'hui régulièrement le service divin à la chapelle protestante. Il est donc clair que la civilisation peut avancer tout en quittant les vieilles ornières. Les prêtres et sorciers des Fidjiens leur ont sans doute prédit la vengeance des dieux pour avoir méprisé l'exemple des aïeux. Il leur en aura cuit d'abolir des coutumes sanctionnées par un temps immémorial. Cela leur aura coûté cher de renoncer à une friandise remplaçant si heureusement le divorce. Mais les dieux pensent souvent autrement que les prêtres; les habitants se trouvent bien de leur infidélité.

Mais s'il fallait absolument que l'Allemagne rentrât dans ses vieilles ornières, pourquoi s'arrêter alors aux derniers siècles? Pourquoi ne pas retourner aux vraies origines germaniques, à ces temps où les Anglo-Saxons jouissaient de la belle autonomie, d'où sont sorties toutes les libertés de l'Europe?

La liberté politique qu'on prive des libertés sur lesquelles elle s'étaye, ressemble à un couteau sans lame qui aurait perdu son manche. Un régime autoritaire et une assemblée nationale sortie du suffrage universel, c'est comme de l'huile et de l'eau; cela ne se mélange pas.

Il existe une panacée pour les maux politiques, — une seule! C'est la réforme continuelle des abus. Comme le bonheur de l'âme humaine ne s'accomplit que par une série ininterrompue d'efforts de perfectionnement moral conduisant par degrés à une régénération, ainsi le bonheur de la société dépend de la transformation continue des éléments atavistes. Le présent se compose en grande partie des ruines d'un état de choses suranné, comme l'esprit de l'homme ordinaire consiste en un amas de préjugés qu'il a hérités ou ramassés. Chaque jour la science élargit notre horizon intellectuel et nous montre des restes de sauvagerie cachés sous les dehors brillants de la civilisation moderne, le fétichisme, la magie et l'idolâtrie au fond de nos croyances ou cérémonies religieuses. Quand la science ne trouvera plus une seule plaie sociale pour y mettre son doigt, ce jour-là le parti libéral pourra se retirer de l'arène

politique. Jusqu'alors il n'y aura pas de vie nouvelle sans destruction de l'ancienne. Et a-t-on jamais entendu dire qu'Augias ait nettoyé ses propres étables? On prétend qu'Hercule l'a fait. Il me paraît plus probable que le peuple entier s'est chargé lui-même de la besogne. Car tout le monde n'a pas seulement plus d'esprit que l'homme le plus spirituel; il est aussi plus puissant que l'homme le plus fort.

Pour faire entrer le vin nouveau dans les outres du régime ancien, pour raccommoder et rapiécer ces outres du dix-huitième siècle, il n'y avait au monde aucun magicien plus habile que le premier diplomate de notre temps. Un hasard lui a fait quitter le pouvoir au moment où la fermentation de l'esprit moderne menaçait de faire éclater les outres. Et cet heureux hasard se serait vraiment produit malgré lui? C'est clair donc que des fées le protègent; juste à temps elles ont enlevé leur favori pour le placer sur une de ces falaises abritées d'où, selon Lucrèce, c'est un plaisir de contempler les naufrages.

A la fonderie où l'on convertissait les intérêts personnels en intérêts de la société, de l'État, la machine fonctionnait à souhait. Pour chauffer la fournaise on avait le principe du devoir, le principe du collectivisme, la passion pour la discipline, les haines nationales, l'orgueil de classe, l'orgueil d'éducation, les emplois, les titres, les décorations. En y entrant, la bourgeoisie s'est approchée de trop près de la machine; son manteau a été pris dans l'engrenage, puis sa redingote, et il s'en est fallu de peu que sa chemise à son tour ne subît le même sort et ne tombât dans le moule gouvernemental. Mais voici que le départ soudain de l'ingénieur en chef cause un moment d'arrêt. La bourgeoisie en profitera-t-elle pour fuir le danger? Ou sa crainte et son aversion pour la folle avarice des ouvriers et prolétaires auraient-elles étouffé son amour pour la liberté constitutionnelle? Espérons que non!

THEODOR VON BUNSEN.

LE JOURNAL D'UNE AMBASSADRICE

On nous communique les bonnes feuilles d'un livre qui va paraître prochainement à Paris. [1] C'est une traduction française d'un journal que lady Dufferin écrivit pour sa mère lors de son séjour aux Indes, pendant la vice-royauté de son mari. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir quelques pages de cette primeur que nous ferons précéder de la préface par laquelle Mme Blaze de Bury présente au public l'œuvre distinguée qu'elle vient de traduire.

Préface de Mme Blaze de Bury.

Prenons ce livre pour ce qu'il est: le livre d'une femme, mais d'une femme supérieure, qui sait beaucoup, raconte ce qu'elle sait le plus simplement du monde, et de son œuvre personnelle (une des plus importantes qu'il y ait), ne fait jamais montre, mais s'oublie dans l'impression que produit sur elle ce qui l'entoure.

Dans le sens le meilleur et le plus exact du mot, lady Dufferin est une *impressionniste.* Elle n'intervient guère, elle reflète; quand vous avez subi avec elle son impression, vous avez vécu aux Indes, réellement vécu — vous avez la sensation du contact éprouvé des choses — ce qui est tout différent de l'ombre flottante et in-

---

[1] *Quatre ans aux Indes anglaises, notre vice-royauté; fragments de mon journal 1884-1888,* avec le portrait de l'auteur, par la marquise DE DUFFERIN et D'AVA. Calmann-Lévy, éditeur, Paris. 1 vol. format grand in-18.

décise qu'elles laissent derrière elles en passant par les descriptions d'un tiers.

L'écueil du livre était dans le nom de l'auteur. *Notre Vice-Royauté aux Indes!* cela disait tout, et le public étranger se lançait aussitôt à la recherche, et à travers la femme concluait au mari. Deux valeurs si diverses et si unies déplaisent instinctivement, et, ne pouvant les disjoindre, on cherche inconsciemment à avantager l'une aux dépens de l'autre. Malgré soi on reporte tout au mari. Or, ici, de tout cela rien n'est vrai: Lord Dufferin, en tant que vice-roi, est absent du livre qui, sans se mêler de politique, vous fait connaître l'Inde de tous les jours, l'Inde vivante, l'Inde humaine. Et cependant, à .défaut de révélations, on y trouve bien des surprises; dans les accidents de la vie ordinaire, vos idées préconçues sont renversées à chaque instant. Au lieu des « torrides chaleurs » qui doivent décimer les Européens, vous avez la pluie de *Marion Delorme!* « toujours de la pluie! » vous pestez contre la « brise » que le *Punkah* est censé vous apporter; et « quant aux brouillards » s'écrie l'auteur, « je n'en parlerai plus — ils sont trop fréquents. » Vous comptiez soulever un coin des draperies qui cachaient la fameuse entrevue au camp de Rhawul Pindi, et ce qui vous divertit c'est l'équipée de la duchesse de Connaught, belle-fille de la reine Victoria, emmitouflée de waterproofs, chaussée de bottes de postillon, et pataugeant avec son hôtesse lady Dufferin au milieu de l'océan de boue glaciale qui sépare sa tente de celle de l'Ameer d'Afghanistan! [1]

Il ne faut rien exagérer pourtant du côté de la vie de tous les jours aux Indes; les changements déjà survenus depuis vingt ans, — et surtout ceux qui, depuis quatre ans se produisent sous nos yeux, — ne doivent point nous faire croire à une transformation sociale qui aura besoin de longues années avant de s'être pleinement opérée. Ici encore lady Dufferin touche partout la note juste. Quand elle peint la charmante Maharanee, de Kutch Behar lui serrant les mains en s'écriant toute radieuse: Comme je me sens chez moi chez vous! (*I feel so at home here!*) et montrant son bambin de fils de quatre ans en partance pour l'Angleterre, où il deviendra un *Eton school boy* — elle vous a plus rendu familière l'existence anglo-indienne d'aujourd'hui que si elle vous avait expliqué tous les *Durbars* imaginables tenus pour négocier des clauses se-

[1] 1er vol., p.

crètes de lois agraires ou les traités les plus compliqués arrêtés avec les rajahs les plus récalcitrants.

Et malgré les prodiges qu'a accomplis lady Dufferin à propos des *coutumes* si anciennes, si enracinées dans le monde indien féminin, ce n'est point l'Inde moderne seule qui la préoccupe. Loin de là: l'éternelle poésie ne perd aucun de ses droits, et les *Mille et une Nuits* l'attirent et demeurent le fond de tout, comme il convient à toute personne élevée dans un *nursery* britannique. Lady Dufferin a sous ce rapport une devancière bien connue en France, célèbre même: lady Mary Wortley Montagu, et elles se ressemblent trop à certains égards pour qu'on n'ait la tentation de marquer les ressemblances. Lady Mary, femme de diplomate, suivit son mari à travers l'Europe d'alors (1720) à moitié dominée par le croissant, et gagna Constantinople, par Vienne et Pesth, sur lesquels, malgré tout, le prestige du *Grand Seigneur* exerçait une sorte de fascination. Mais la différence est frappante entre la femme du XVIIIe et celle du XIXe siècle. L'unité de lieu, bien que rompue par les faits, domine les deux récits, en ce sens que, soit à Belgrade ou à Bénarès, à Calcutta ou à Stamboul, l'atmosphère de Bagdad recouvre tout, et c'est au soleil du légendaire Haroun-al-Raschid que tout s'éclaire; mais si l'on quitte le terrain des *Nuits Arabes* et que l'action se passe parmi les *vivants* de l'une ou de l'autre époque, la femme de nos temps revendique sa supériorité morale absolue.

La spirituelle fille des Pierrepoint demeure dans les harems du Bosphore ce qu'elle était sur les rives de la Tamise. Elle est toujours femme de cour et d'intrigues politiques, épistolière incomparable, correspondante de Pope — elle dépeint à ravir les *apparences* de toute chose, depuis les jolies petites immoralités de la cour de Marie-Thérèse dont l'abbé Metastasio est le Racine, jusqu'aux boutons de diamants, gros comme des noisettes, des sultanes qui la bourrent de confitures et la comblent de chatteries de tout genre; — mais tout s'arrête là. Lady Mary ne pousse pas plus avant. Lady Dufferin va plus loin, s'inquiète des *dessous*, est plus *humaine*. Son cœur de femme, de mère s'épouvante à la découverte de tant de misères que cachent les aspects encore brillants, encore luxueux, des magnificences traditionnelles. Son parti est pris sans hésitation. Elle se consacre à une œuvre de sauvetage, et la mène à bien avec une vaillance telle qu'au bout de quatre ans, elle laisse derrière elle une civilisation féminine réformée, une population fémi-

nine soumise à d'autres règles, à d'autres principes, à d'autres habitudes.

De prime abord, tout semblait impossible; aussi ne saurait-on dans quelques pages avoir la prétention même d'esquisser une entreprise aussi vaste que celle par laquelle lady Dufferin a porté, jusque dans les villages les plus reculés de la péninsule indienne, les conquêtes de la science moderne, les moyens *pratiques* qui assurent aux femmes la santé physique et morale, la paix intérieure, la vie.

Pratique! voilà le mot, le seul qui explique tout. L'Œuvre est essentiellement *pratique*, et sans cela n'eût pu exister. Ce n'est point œuvre de *missionnaire*, ce qui du reste eût été inimaginable avec le culte étroit, soit de Mahomet, soit de Brahma; — c'est une œuvre, qui, respectueuse de toute croyance, vise exclusivement la vie et n'atteint l'équilibre de l'âme qu'à travers la santé du corps.

N'ayons garde d'oublier que, depuis le berceau jusqu'à la tombe, la femme indienne ne recevait jamais de *secours* proprement dits. A dater de l'âge de dix ans, elle pouvait être livrée à un mari, et ce dernier venant à mourir, elle devenait victime du *Suttee* et perdait toute considération si elle ne consentait à se laisser brûler vive! Malade, ou bien elle endurait les pires souffrances, isolée, et sans espoir de guérison, ou bien elle se résignait au traitement que lui infligeait la *Dhai*[1] officielle dont aucune parole ne peut décrire les procédés barbares tolérés partout par les lois et par la tradition. Le médecin n'approchait jamais, n'entrait jamais au Zenana, et du Zenana, aucune femme ne sortait pour se faire soigner au dehors.

Cependant, ici, on n'avait affaire ni à Mahomet, ni à Brahma, — aucun culte ne prescrivait de marier l'enfant avant qu'elle ne pût devenir mère, ni ne défendait à la femme la plus dévote d'étudier la médecine et de se mettre à même de venir en aide aux infirmes, de sauver la vie aux autres personnes de son sexe. Sans esprit de prosélytisme, sans *Bible Societies*, ni *Tracts*, sans prédications professionnelles, sans appel à autre autorité qu'à celle de la simple humanité et du bon sens, sans autre force que la vaillance du cœur, lady Dufferin se mit résolument à la besogne, et protégée par les

---

[1] La *Dhai* était l'espèce de vétérinaire féminin, qui seule répondait à l'appel des femmes malades.

seules lois séculières et appuyée avec un enthousiasme universel par tout ce que l'Inde masculine possède de distingué ou de prédominant, la femme du vice-roi, par ses efforts individuels, a pu établir son œuvre de sauvetage sans que, pour cela, l'intervention de son mari, *en tant que vice-roi* fût en quoi que ce soit requise.

Un des charmes de ce livre consiste à juxtaposer les deux aspects de la civilisation aux Indes: celui du passé et celui du présent.

D'un côté, les *Mille et une Nuits,* de l'autre, le réalisme du XIXe siècle. Autour du *Taj Mahal* de Shah Jehan, les jardins embaumés, enguirlandés de lumières, comme de son vivant; et les vastes tapis de fleurs jetés sur le cristal des eaux vives qu'offre le fantasque roi d'Aoüde aux yeux éblouis de ses vainqueurs! Tous les lointains lumineux, tous les reflets de splendeurs qui ont ravi votre enfance à vous (quand vous y croyiez!) tout cela y est; vous y êtes dans ce pays dont les *Mille et une Nuits* constituaient le fond de la vie usuelle. Mais, devant vous se dresse aussi notre monde prosaïque avec son respect de la loi, son souci de l'humanité souffrante et obscure, son culte du devoir, sa gravité et son absence de grâce!

Ce contraste éclate dans le moindre incident et, n'ayant que faire d'être *dépeint,* s'impose comme le fait toute chose réelle. L'élégance, par exemple, reste à la civilisation antique quand elle veut bien ne pas se laisser attirer par la défroque et la friperie de nos *modes* européennes sans style; et on partage pleinement le déplaisir de l'auteur à la vue des *robes princesses* et des « coiffures de marabouts » dont s'affublent les « petites filles de bronze » des écoles de haute volée.

Mais à côté des tableaux si remarquables que contiennent ces volumes de l'état actuel des Indes, il faut se souvenir de l'*Œuvre* qu'a poursuivie l'écrivain et on ne peut se faire le complice du silence de lady Dufferin à ce sujet.

« Le but des fondations dont il s'agit, — dit sèchement un *rapport* officiel (à propos des écoles spéciales, hôpitaux, cliniques, etc., établis par lady Dufferin), — *concerne la vie de cent millions de femmes !* »

Le but est atteint; la péninsule se couvre d'établissements sanitaires, la liste des diplômées indigènes se remplit des plus hauts noms et les *femmes de caste* mêmes témoignent d'une grande aptitude partout.

C'est là l'*Œuvre* dont on peut dire, je crois, avec justice qu'il n'en est point de plus importante, et à cette œuvre on ne trouvera que de rares allusions dans les pages qui vont suivre.

Répétons-le : dans ce *Journal* de lady Dufferin, il faut surtout chercher l'*impression* qu'ont laissée sur elle les *autres*.

Fragments détachés du journal de lady Dufferin.

Jeudi, 1er janvier 1885. — La nouvelle année a réellement commencé, pour moi, le 13 novembre. C'est alors que j'ai tourné la page blanche, je ne suis pas prête pour un nouveau changement. Quoi qu'il en soit, nous avons commencé l'année 1885 par une dure journée de travail, car aux Indes le 1er janvier n'est pas seulement le jour de l'an, c'est encore « le jour de l'impératrice » ; en conséquence, c'est jour de fête carillonnée. Dès huit heures du matin, les devoirs ont commencé. Je suis partie en voiture à quatre chevaux, pour assister à une revue. Le vice-roi était à cheval. Bien que ce fût D. qui passât la revue et qu'il parcourût incessamment les rangs, je considère que c'est moi qui ai eu, dans cette affaire, le rôle le plus pénible. Mes quatre chevaux me causaient des terreurs folles et je ne vivais pas dans l'appréhension des « feux de joie. » Les pauvres bêtes se sont pourtant admirablement conduites et tout s'est bien passé. Il faisait un temps merveilleux ; succès sur toute la ligne, — manœuvres excellentes.

Le soir, grande innovation ! Il devait y avoir un grand dîner officiel de cent couverts, un dîner d'hommes seulement, mais D. a manifesté le désir de nous voir toutes les trois y assister ; c'est ce que nous avons fait en rompant ainsi avec toutes les traditions. Cette révolution a d'ailleurs été couronnée d'un plein succès, car le dîner a été moins froid. Nous nous étions donné beaucoup de peine, nous avions mis un grand tapis dans le hall de marbre, sorti toute notre argenterie, et orné et éclairé la table, de sorte que l'ensemble était vraiment très beau. Nowell était très ému, songez-y, un premier dîner de cent couverts, il a dû déployer tous ses talents d'organisateur. Je ne sais pas si je vous ai dit que nous l'avions mis à la tête de tout le service intérieur. C'est un grand repos pour moi. Les indigènes sont de très bons domestiques, mais ils ont besoin de sentir constamment la main du maître.

Dimanche, 4. — Ce matin, nous sommes plus enchantés encore,

s'il est possible. Tout est divin, le temps, l'atmosphère, les arbres, les fleurs, les arbustes, les plantes grimpantes, le soleil!

Les jardins sont admirablement bien tenus. Des arbres superbes et de toutes les variétés possibles; des roses en abondance et quelques-unes d'une taille phénoménale; de grands convolvulus bleus couvrent tout un mur bas qui entoure un petit jardin rempli d'héliotropes et d'autres fleurs odoriférantes, et au milieu duquel une jolie petite fontaine coule en babillant dans une vasque de marbre: puis ce sont des massifs d'arbustes rouges et pourpres et un adorable oranger qui couvre tout le balcon sur lequel je vous écris. Je suis installée dans une sorte de pièce ouverte, sur un balcon carré à ciel ouvert, au fond de laquelle se trouve le salon. Et il faut que vous vous souveniez que nous sommes au cœur de l'hiver! Il me semble pourtant qu'il fut un temps où je patinais en janvier et où une jaquette et un bonnet de fourrure étaient indispensables à mon bien-être. Aujourd'hui il me faut prendre des précautions contre le soleil, porter un chapeau de feutre doublé, et ne jamais quitter mon ombrelle blanche. Je puis dire, en tout franchise, que ces deux températures extrêmes m'ont également plu. J'ai aimé le Canada avec ses hivers rigoureux, comme j'aime l'Inde avec ses hivers ensoleillés. Ce matin, D. et moi nous avons fait un petit tour sur nos domaines, puis nous sommes revenus nous asseoir sous l'immense banian où nous avons déjeuné: le petit singe de Nelly qui s'était perché sur une des branches semblait aussi content que nous.

Comme nous avons l'intention de passer la plupart de nos dimanches ici, il importe que nous soyons aussi satisfaits de l'église que du reste. Elle est à notre porte; nous y allons à pied en longeant une pièce d'eau couverte de superbes nénuphars rouges. Service très simple, sermon très familial et très tranquille.

Il est délicieux de vivre dans un endroit pareil! Je pense avec le plus amer regret que mes chers absents ne peuvent même pas se faire une idée de mon paradis.

Lundi, 5. — A sept heures et demie ce matin, délicieuse promenade à cheval, et après déjeuner autre promenade sur notre éléphant. Il s'agenouille, on appuie contre son flanc une échelle par laquelle on monte, tandis que les domestiques se servant de sa queue comme d'une corde grimpent sur son dos. Quand nous avons été enfermés dans le « howdah » ou litière, l'éléphant s'est relevé. Au moment où il se met sur ses jambes de devant, on dirait que

tout va glisser en arrière; il faut se cramponner sous peine de tomber, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son aplomb : il était superbe avec son manteau de drap rouge, son howdah plein de monde, et nous nous trouvions fort bien si haut perchés.

Le « mahout » ou cornac est assis sur le cou de l'éléphant et le dirige avec ses pieds.

Nous sommes rentrés à Calcutta par le bord de l'eau. Le vice-roi a été absent toute la journée pour l'inauguration d'un chemin de fer. Il est enchanté de sa journée. Il a fait une vingtaine de milles sur la nouvelle ligne, lunché sous la tente et visité un sanctuaire, sur lequel on raconte l'histoire suivante: Un homme avait une vache qui ne lui donnait jamais de lait; or un jour qu'il la surveillait, il la surprit en train de répandre son lait sur une pierre et de l'offrir en libation à la divinité. Depuis ce jour tout le monde suit l'exemple de la vache. On apporte des présents et des offrandes au Dieu: le prêtre qui a la garde de ce sanctuaire « fait une fortune ». Cet homme sort de prison, il avait été condamné pour un crime assez grave. On avait donc expliqué au vice-roi qu'il fallait qu'il lui témoignât à la fois la considération que l'on doit à un haut personnage et celle que l'on doit à une canaille. Je crois que D. s'est parfaitement tiré de cette situation délicate.

Ne croyez pas qu'après cela nous soyons rentrés nous reposer. Nous avons dû aller au théâtre, et bien que les réunions du soir aient toujours lieu de bonne heure ici, le théâtre toutefois commence et finit tard; nous n'étions pas rentrés avant une heure du matin. Les acteurs ont vraiment très bien joué *Les cartes artificieuses;* mais ces pauvres gens meurent de faim et il faudra que nous y retournions, ne fût-ce que pour les aider.

Mercredi, 7. — Dans l'après-midi, j'ai visité le Grand-Hôpital et la maison de lady Canning. La maison est tenue par des sœurs (clewer) dont la mission est de former des gardes-malades. Presque toutes les femmes qu'elles instruisent sont ce qu'on appelle ici des « Eurasiennes », c'est-à-dire des femmes nées de père européen et de mère indienne, et vice versa. Ce sont de très bonnes gardes-malades, quand une fois on les a convaincues par l'exemple et la parole qu'il n'était pas au-dessous d'elles d'offrir un verre d'eau à un malade et qu'on peut rendre de petits services sans l'intervention d'un coolie. Le climat, à cette époque de l'année, est très favorable, car on peut vivre les fenêtres ouvertes. Les cholériques

même ne sont pas isolés. Je suppose que cette possibilité de laisser l'air circuler partout rend le danger de contagion moins grand que chez nous.

Dîner chez le gouverneur général et soirée. La maison est délicieuse et nous avons passé une soirée charmante.

Mercredi, 11 février. — Dans la matinée, Nelly a emmené miss Fergusson faire quelques visites, et, dans l'après-midi, elles ont joué au tennis.

J'étais conviée à une distribution de prix qui avait lieu à la mission Zenana dirigée par une miss Hoare, femme très énergique, qui ne s'attarde pas aux bagatelles. Vous auriez bien ri si vous aviez vu le petit signe de tête amical qu'elle m'a adressé après que j'ai eu distribué un certain nombre de poupées et de boîtes et si vous l'aviez entendu me dire : « Jusqu'ici, c'était des récompenses ; maintenant, voilà la corruption. » Toutes ces petites Indiennes sont extrêmement séduisantes : elles ont l'air de petites miniatures de femmes avec leurs cheveux relevés, leurs petites têtes couvertes de bijoux, leurs colliers, bracelets, et ces mousselines de toutes les nuances qui les enveloppent !

C'était vraiment un coup d'œil ravissant que de les voir s'avancer pour recevoir leurs prix. Je regrette d'avoir à constater que le costume européen commence à faire quelques ravages parmi elles. Je venais à peine de remettre une poupée entre les bras d'une délicieuse petite Orientale, quand, ô horreur ! quelque robe de calicot, du modèle le plus anglais, m'apparaissait. La partie supérieure de la toilette est encore bien la plupart du temps ; — mais qui les délivrera, Seigneur, de ces horribles bottines de cuir noir sur lesquelles dansent de la façon la plus incongrue sept ou huit bracelets d'argent ! Une des petites filles boîtait si fort en approchant que j'ai demandé si elle était blessée ou infirme ; — la pauvrette souffrait seulement de bottines trop étroites ! N'est-ce pas navrant ? Ces bijoux, ces ornements d'or, ces mousselines cramoisies ou vert tendre, avec des bas de coton blanc et des souliers ! Et j'encourage bien malgré moi cette tendance déplorable, en distribuant de petites blouses de cotonnade comme on en porte en Angleterre et des poupées habillées à la dernière mode et bien faites pour pervertir le goût de la nouvelle génération. Ces horreurs sont pourtant envoyées par de bonnes âmes de chez nous. Ces braves gens devraient bien se procurer des modèles de vêtements indiens et en faire aussi bien pour les enfants que pour les poupées. M

heureusement on fabrique celles-ci avec des chignons et des bottines, et on ne pourrait sans doute pas les avoir sans cela.

Nos convives, ceux qui étaient venus de Bombay, nous ont quittés après dîner pour rentrer chez eux et nous avons fini la soirée au cirque, un cirque que nous protégeons.

La pluie tombait avec une telle violence qu'elle traversait la tente et que les gouttes d'eau rebondissaient sur le dossier de nos chaises.

Vendredi, 13. — J'ai grand'peur que vous n'ayez par-dessus les yeux de mes écoles, missions, etc.; mais nous sommes dans le mois des distributions de prix. Aujourd'hui j'en ai eu encore une, et ce n'est pas la dernière. La fête avait lieu au Belvédère, et tous ces enfants alignés sur les gazons offraient un coup d'œil charmant. Ces petites filles m'intéressent passionnément; leurs costumes étranges, leur existence plus étrange encore, leur avenir mystérieux, tout ce que je vois ou entends dire d'elles surexcite encore cet intérêt. Une entre autres m'a frappée; son costume mérite vraiment d'être décrit: douze ans environ, sur le derrière de la tête des cheveux nattés et serrés où étaient piquées de grosses fleurs en laine en forme de peigne, une large bande d'or cache la raie et se termine par un ornement qui pend sur le front; deux bandes d'or pareilles couvrent les deux côtés de la tête et se terminent sur les oreilles par deux ornements pareils. Ajoutez à cela une veste bleu et or à manches courtes, une écharpe très fine, rayée, verte et rouge et bordée d'un large galon d'or qui passait sur les deux épaules ou plutôt un grand voile retenu autour de la taille par une ceinture qui drape tout le petit corps et l'enveloppe des pieds à la tête dans ses plis gracieux. Sur chacun des petits bras une quinzaine de bracelets d'or, des bracelets aux chevilles et une perle nacrée au bout du nez. Avec cela une petite physionomie très intéressante, une dignité qui eût presque pu passer pour de la mauvaise humeur. Aucun des enfants ne comprend réellement l'anglais, mais ils répètent: « J'aime le petit chat, » « Marie a un petit agneau, » d'un ton monotone et tragique.

Lord Randolph Churchill est parti ce soir.

Mercredi, 18. — J'ai été prendre le thé chez la maharanee de Kuch Behar; j'y ai été reçue d'une façon charmante. Sa maison est très jolie et meublée à l'européenne. Elle porte encore le costume du pays, mais avec des souliers très voyants et des bas; ses sœurs et belles-sœurs ont les pieds nus. Trois de ses sœurs

sont encore des enfants, et de très jolies enfants avec de grands yeux tendres ; sa belle-sœur qui parle anglais à merveille est tout à fait gentille.

Je suis partie enchantée. La maharanee elle-même est gaie et aimable, elle rit d'un joli rire éclatant et musical et elle paraît très intelligente ; elle s'est très vite mise au courant de toutes nos habitudes européennes. Jamais elle n'a l'air gauche ni embarrassée.

Lundi, 23. — Nous étions invités chez Rai Juggodanund Mookerjee à une fête tout à fait nationale. Nous nous y sommes rendus à travers les bazars, les longues rues boueuses, bordées par des baraques de bambou pleines de couleur et d'odeurs locales. Les indigènes, groupés çà et là, battaient des mains sur notre passage ; près de la porte de la maison où nous allions, une foule compacte et un orchestre.

Notre hôte est venu nous recevoir sur le seuil de sa maison et nous a fait traverser le jardin tout illuminé ; on marchait sous un dôme de verdure semé de grandes fleurs de lotus blanches, qu'on avait, je pense, attachées à un filet ; — elles formaient comme un véritable toit.

Ce chemin fleuri conduisait à une énorme tente tendue de drapeaux, éclatante de lumières, bougies et lumière électrique ; une foule compacte, des femmes fort élégantes, des uniformes ; çà et là quelques costumes indigènes donnant à l'ensemble un air oriental.

On nous avait préparé des sièges au premier rang, en face de la scène ; lorsque le rideau s'est levé, nous avons donc pu admirer quelques fées bien en chair, debout sur des fleurs aussi solides qu'elles-mêmes et qui chantaient en bengali les lignes suivantes:

Ainsi qu'on voit au ciel la troupe des étoiles
Incliner vers la lune un front respectueux,
Nous aussi, vice-roi, sans détour et sans voiles,
Te prions d'accepter nos saluts et nos vœux.

Célébrons les vertus de la clémente reine,
Qui pour notre bonheur a su si bien choisir.
Nos cœurs reconnaissants sauront trouver sans peine
De sincères accents dignes de la bénir.

Nous, acteurs, nous avons la tâche peu facile
D'amuser l'auditoire, prié très humblement
De rire et d'applaudir si nous sommes habiles,
Ou si nous l'ennuyons d'être encore indulgent.

La représentation a commencé. La pièce que l'on jouait avait pour titre : *Les tribulations matrimoniales.*

Au point de vue de l'étude des mœurs et des costumes, le spectacle était fort intéressant. Après le premier acte, on nous a fait monter à l'étage supérieur où une nouvelle surprise nous attendait. « Nautch (ballet) dans la salle du haut, » disait le programme. Les vieux Anglo-Indiens, les blasés, ont branlé la tête d'un air méprisant; mais nous qui ne sommes pas blasés, cela nous a beaucoup amusés. Cinq musiciens se tenaient derrière les deux danseuses et semblaient les pousser, les encourager. Leurs instruments ressemblent à de petites mandolines. L'une des deux danseuses était très jolie; elle portait un costume très lourd, très long, très large, mais très riche, velours et or avec une écharpe verte et or; l'autre au contraire était très court vêtue, des jupes roses superposées; mais lorsqu'elle pirouettait et que ses jupes s'enlevaient, on voyait très bien qu'elle avait un maillot complet de drap d'or qui descendait jusqu'aux chevilles. Rien de plus convenable, de plus doux, de plus mélancolique, de plus calme que cette danse, si même cela peut s'appeler de la danse. La première danseuse sans bouger de place, les coudes écartés légèrement, les deux mains étendues, la paume vers la terre, les doigts relevés et secoués imperceptiblement, glisse en avant, mais si doucement qu'elle ne paraît pas bouger, fait un tour sur elle-même, lève les bras en les agitant doucement pendant un instant, recule en glissant encore de quelques pas, puis s'arrête brusquement. La seconde danseuse procède de la même manière pendant que la première, au second plan, semble renaître à la vie, témoigne qu'elle a chaud et essaye de se rafraîchir avec beaucoup plus d'énergie qu'elle n'en a mis tout à l'heure à danser. Il y a si peu de mouvements dans toutes ces danses qu'il est assez difficile de se rendre compte si elles sont gracieuses ou non. La plus âgée se contorsionne et a une manière de soulever sa gorge, de la faire aller de côté et d'autre, comme si elle était désarticulée, qui n'a rien d'agréable. J'ai vu faire cela à des danseuses égyptiennes. En dehors du « ballet, » nous avons eu de la musique du pays, un homme qui tirait des sons bizarres d'une espèce de bassin ou de bol rempli d'eau, tandis qu'un autre frappait du bout des doigts sur deux petits tambours. Un autre faisait résonner deux trompettes en les plaçant contre les muscles de son gosier (ne m'en demandez pas davantage). Un autre encore jouait assez joliment d'un instrument un peu métallique. Après la musique, grand souper

à l'européenne, puis nous avons été admises dans le Zenana.[1] J'avais pensé qu'aucun homme, d'un grade inférieur à celui de gouverneur général ne serait admis: mais plusieurs simples mortels ont réussi à se faufiler. Quatre dames étaient là pour nous recevoir, la femme de notre hôte, sa fille et deux parentes ; je ne parle pas de la foule de femmes qui, plus ou moins cachées derrière nous, cherchaient à voir. Ces dames portaient des écharpes très riches et un nombre incalculable de bracelets et de bagues; elles semblaient très contentes de nous voir, mais un peu timides. Après avoir causé un moment avec nous, la maîtresse de la maison nous a offert des bouquets, nous a couvertes de fleurs, a inondé nos mouchoirs d'eau et d'essence de roses et nous a donné à chacune un de ces petits paquets poissés qui contiennent de la noix de bétel dont je vous ai déjà parlé.

Après quoi, ornées de nos guirlandes, nous sommes retournées pour assister au dernier acte de la pièce et nous sommes rentrées très satisfaites de notre soirée.

Jeudi, 12 mars. — Dans l'après-midi j'ai été faire ma première visite à un zenana. La maison est située dans la ville indigène: nous y sommes allés en voiture. Le maître du zenana est venu au-devant de nous jusque sur le seuil de la maison et nous a conduites dans l'appartement de ces dames. C'est une suite de pièces très petites, meublées à l'européenne et garnies de punkahs qui se balançaient si bas, si bas, que l'on passait son temps à les esquiver. Sa femme portait une sorte de robe en soie violette et or, une jaquette de velours et une quantité de bijoux; elle en avait partout, sur le front, aux oreilles, au nez, huit ou neuf colliers magnifiques, au moins seize bracelets à chaque bras et un large ornement sur le dos de la main auquel sont attachées des chaînes qui correspondent à une bague passée à chacun des doigts. Sa belle-fille, une grande personne en noir et or, très timide, cachait sa tête dans ses mains; mais comme le beau-père ne cessait de répéter: « Vous pouvez la regarder », nous avons soulevé le voile et jeté un coup d'œil. Elle était vraiment très jolie. Une petite fille, magnifiquement attifée aussi, et une fille mariée complétaient la famille. Nous avons causé quelques instants, fait signe que nous admirions beaucoup les bijoux; puis on a fait sortir la jeune fille qui était voilée afin que son beau-frère pût entrer.

Seconde partie de la fête: un *five o'clock tea* sous forme de r-

[1] Zenana, appartement réservé aux femmes.

de coco et de gâteaux au « ghi », [1] une sorte de beurre fondu qui les rend pour nous absolument immangeables, du champagne et des glaces. J'ai courageusement goûté tous les gâteaux qui avaient été faits par la maîtresse de la maison elle-même, mais j'avoue que je n'ai pu qu'y goûter. Puis, nous sommes retournées dans le zenana où notre hôtesse nous a ornées de guirlandes de fleurs qui sentaient horriblement fort, a parfumé nos mouchoirs d'odeurs plus fortes encore et nous a offert à chacune un gros bouquet de roses garni de clinquant; ainsi ornées, nous avons traversé en voiture toutes les rues de Calcutta. Nous avons dû embaumer toute la ville; j'avoue que j'ai été bien contente en rentrant de me débarrasser de mes guirlandes, de mon mouchoir, et de sortir de cette voiture si odorante.

Le soir, grande réception. Tout le premier étage était ouvert d'une véranda à l'autre, orchestre, buffet dans le grand hall de marbre. Le coup d'œil était ravissant, toute cette suite de grands salons au milieu desquels allaient et venaient de superbes costumes orientaux.

Mercredi, 8 avril. — Je vais aujourd'hui essayer de vous donner une idée du grand durbar. Pour l'occasion, on avait réuni la tente du durbar et la grande shamiana, qui ne formaient plus qu'un immense velum. A l'extrémité, faisant face à l'entrée, trois troncs sous un dais. Les invités se pressant en foule partout, laissant seulement libre au milieu de la tente un large passage couvert d'un tapis rouge. On avait préparé des sièges pour les chefs Punjas qui arrivaient selon leur rang, plus splendides les uns que les autres. Patatia était assis le premier, avec un turban jaune serin orné de chaînes de diamants auxquelles pendaient de gros diamants. Bahawalpur s'était surpassé; une tiare ruisselante de pierres précieuses, hérissée d'aigrettes de diamants gigantesques, ornée de rang de perles et d'émeraudes, resplendissait sur sa tête. Elle fléchissait un peu sur le front, et l'aigrette du milieu avait deux fois la hauteur du visage. Avec cela, un habit de velours noir brodé de perles de verre soufflé; je crois même que le devant était brodé de pierres précieuses, mais je ne pouvais guère voir que l'ensemble des choses, les détails m'échappaient. En dehors des chefs, une foule d'indigènes ayant droit de paraître aux durbars, d'officiers en uniformes, de dames, et comme il faisait un temps splendide, tout pa-

[1] Beurre fondu extrait du lait de buffle.

raissait à son avantage. Nous attendions avec impatience l'entrée du vice-roi. Enfin le canon retentit, on voit s'avancer l'état-major, puis le vice-roi en grande uniforme, avec tous ses ordres, ses colliers, l'Étoile des Indes, etc.! Le duc marchait à sa gauche, chamarré de décorations, tandis que l'émir venait à droite vêtu d'un uniforme très sombre, brun presque noir. Lorsqu'ils eurent tous les trois pris place sur les trônes, le vice-roi se tourna légèrement du côté de l'émir, lui disant sans doute qu'il était heureux de le voir et qu'il espérait qu'il avait bien dormi; l'interprète ayant transmis ces paroles de circonstance, l'émir s'empressa d'y faire une réponse au moins aussi originale. C'était des salamalecs, des saluts, des sourires, qui nous amusaient de loin. Tout à coup, une voix retentissante a annoncé: « les robes de gala de S. A. l'émir ». Ce fut alors un défilé interminable de serviteurs portant des plateaux remplis de très jolies choses que nous aurions tous aimé à avoir. On posait tous les plateaux par terre, il y en eut bientôt partout; auprès de la porte les chevaux, les éléphants, les chameaux, les pièces de montagne qui venaient s'ajouter à la liste déjà longue des cadeaux. Bien que l'émir n'eût pas semblé attacher d'importance à tous ces présents, je crois cependant qu'ils lui ont été agréables et ont réchauffé son ardeur, car il a aussitôt après commencé un discours que le sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères a traduit; ce discours était une chaleureuse déclaration d'amitié vis-à-vis de l'Angleterre, faite dans le langage d'un soldat. Pour couronner le tout, entrée sur un coussin, du sabre d'honneur que D. prit entre ses mains et présenta à l'émir en lui demandant la permission de lui offrir ce sabre comme un témoignage d'estime personnelle et comme un gage de l'amitié que Son Altesse venait de proclamer. La réponse de l'émir fut encore plus cordiale, plus belliqueuse que son précédent discours, pour la plus grande joie des soldats anglais qui applaudirent énergiquement.

Vendredi, 17. — Nous avons vu tant de choses, et tant de choses merveilleuses, que c'est avec un véritable sentiment de désespoir que je prends la plume. Tout est intéressant, tout est beau, et cependant il m'est aussi impossible de vous faire partager seulement la dix millionième partie de notre plaisir, que de vous décrire minutieusement toutes les beautés qui nous enchantent e nous émerveillent.

Le soleil étant légèrement voilé sous les nuages, nous avons p avec une témérité dont on parlera longtemps, rester dehors depu

neuf heures jusqu'à midi. A travers mille jardins enchantés, le long de routes ombreuses, nous avons gagné en voiture les portes de Delhi. Il m'a semblé que nous pénétrions dans un autre monde: ces rues étroites, ces vieilles maisons d'aspect étrange avec leurs fenêtres brodées à jour, encombrées de monde, rues dans lesquelles nous avions peine à circuler. Franchissant une autre porte, nous nous sommes ensuite trouvés dans la cour extérieure d'une mosquée dont la façade est décorée de faïences aux couleurs éclatantes et d'un dessin d'une finesse remarquable. La cour extérieure, la mosquée et les minarets étaient autrefois entièrement recouverts de ces mêmes faïences, et, bien que le temps en ait détruit un grand nombre, il en reste encore assez pour faire juger de la beauté de la chose. En quittant cette mosquée, qu'on appelle la mosquée de Wazir-Khan, nous en avons visité une autre plus petite avec des dômes dorés. Sur notre passage, des enfants effeuillaient des feuilles de roses. Visité ensuite quelques travaux tout récents pour la canalisation des eaux, une autre mosquée; dans la grande cour paisible du temple, de petits garçons apprenaient le Coran. Les murs sont recouverts d'une sorte de marbre avec un dessin en relief imitant les anciennes Perses.

Vu aussi le tombeau de Runjeet-Sing; il est admirable. Le sépulcre est de marbre; au-dessus, un vase d'argent de forme ronde avec un couvercle: c'est le vase qui contient les cendres. Autour de ce vase, onze boules de marbre, quelques-unes unies, d'autres sculptées; ces dernières contiennent les cendres des reines de Runjeet-Sing, les autres, celles des esclaves, ses veuves, qui ont été brûlées sur son bûcher; dans les coins, deux autres de ces pierres tombales de forme ronde contenant les cendres de deux pigeons qui étaient venus s'abattre sur le bûcher. Le toit du dôme est en or avec un léger décor en couleur; sur la colonnade extérieure nous avons remarqué un ravissant ornement que nous n'avions pas encore vu: l'ensemble est d'un ton gris extrêmement doux obtenu par la réunion de petits morceaux de miroirs de forme convexe incrustés dans un motif en plâtre blanc d'une grande délicatesse et représentant des feuilles et des fleurs. Il semble que Runjeet-Sing ait beaucoup aimé ces deux genres de décoration, car, lorsque nous avons visité son palais, nous les avons retrouvés dans plusieurs pièces.

Il suffit de voir ces merveilles une fois pour en garder une impression ineffaçable, mais il est aussi difficile de résumer cette im-

pression que d'essayer de les décrire. Je sens si bien que l'énumération de ces beautés : portes de marbre ajourées, dalles de marbre, dômes d'or, portiques sur lesquels sont peintes à fresque les histoires des dieux, tuiles aux couleurs éclatantes, ne peuvent donner une idée d'une matinée passée à courir d'une chose belle et intéressante à une autre plus belle et plus intéressante encore.

Visite au fort, au palais de Runjeet-Sing dont je vous ai déjà parlé et à une école de jeunes filles indigènes que le vice-roi a été autorisé à visiter. La rue qui y conduit est si étroite que j'ai dû descendre de voiture et suivre en palanquin D. qui était à cheval. Nous aurions pu toucher les deux côtés de la rue en étendant les bras.

J'étais absolument *grisée d'admiration*. A peine étions-nous rentrés que le vice-roi repartait pour rendre sa visite au marajah de Kashmir et voir la nouvelle cathédrale. Ensuite, lunch et départ! Au dernier moment un envoyé du rajah m'a offert en présent quelques châles magnifiques que j'ai acceptés gracieusement, et que j'ai immédiatement repassés au sous-secrétaire d'état, aux affaires étrangères pour qu'ils soient revendus au profit du gouvernement.

Lundi, 18 mai. — *Déplacement pour la foire de Sipi.* — Il nous a fallu faire huit milles à cheval au bord d'un précipice pour arriver à « Wild flower hall » (villa des fleurs sauvages) ; mais je n'ai pas peur des précipices quand je suis montée sur Begum, bien qu'elle se soit permis un petit écart en apercevant sur le bord de la route un fakir d'une mine inquiétante qui secouait les longues mèches rouges de ses cheveux. Cette petite maison de campagne que nous avons louée, est située à plus de trois cents mètres au-dessus de Simla. Elle est bâtie sur le sommet d'une colline au milieu d'une forêt de pins qui embaument. La vue sur les montagnes environnantes est admirable. Un véritable océan de montagnes, escarpées, abruptes, dénudées, rocheuses, ou verdoyantes, un véritable chaos, un monde tourmenté et accidenté, borné à l'horizon par la chaîne des grands pics neigeux.

C'est un simple cottage ; ce qu'il y a de plus grand dans la maison, ce sont les cheminées fort heureusement, car il fait très fr[oid]

Mardi, 19. — A onze heures nous étions à cheval et nous c[om]mencions la descente. Course ravissante au milieu d'une forêt [de] chênes et de pins; les collines, couvertes de capillaires et de [fou]gères, étincelaient au soleil dont les rayons filtraient au travers

grands arbres; et c'était tout le long du chemin des groupes pittoresques de gens se rendant à la foire, les cris joyeux qui montaient du fond de la vallée.

Rien ne peut vous donner une idée de l'animation de ce champ de foire: vingt carrousels de chevaux de bois tournaient à la fois emportant des cargaisons d'hommes, de femmes et d'enfants; puis, c'étaient de petites boutiques gaiement tendues de toiles éclatantes où l'on vendait les dernières nouveautés de Birmingham, des charmeurs de serpents, des singes savants, des hommes qui frappaient sur des *tam-tam;* c'était un éléphant magnifiquement harnaché et un petit dieu d'airain assis dans un fauteuil auquel on offrait de menues pièces de monnaie. L'exhibition la plus importante était « le banc des mariées. » Le mariage est, dit-on, le but de cette foire; aussi les candidates aux honneurs matrimoniaux se réunissent-elles dans une sorte d'amphithéâtre sur le versant de la colline. Je n'affirmerais pas que ce soient toutes des fiancées, mais c'étaient au moins des rangées et des rangées de femmes et de jeunes filles parées de tous leurs atours. Pantalons bouffants, vestes brodées, écharpes aux brillantes couleurs et sur la tête, au cou, au nez, aux oreilles, aux bras, aux chevilles, des bijoux en profusion. Une femme vraiment élégante doit porter des ornements d'or et d'argent qui lui retombent sur le front et couvrent presque entièrement ses cheveux; aux oreilles, aux bras et aux chevilles des bracelets, des anneaux de toutes les tailles, de toutes les formes, et dans le nez un cercle d'une telle dimension qu'il est nécessaire de le maintenir à sa place par une large chaîne qui traverse la figure et s'attache aux oreilles déjà surchargées; d'innombrables colliers s'enroulent autour de son cou, tombant jusqu'à la taille; ses doigts sont couverts de bagues, et sur le pouce elle porte un petit miroir monté en argent, objet indispensable à une femme aussi parée.

La plupart de ces femmes sont jolies, elles ont des têtes fines et intelligentes; les femmes mongoles seules sont extrêmement laides, et la façon dont elles s'habillent n'est pas faite pour les embellir; elles sont enveloppées dans de longues tuniques très sombres et fort suspectes au point de vue de la propreté. Elles portent sur leurs cheveux mal peignés une sorte de bonnet de drap rond et plat; elles aiment aussi beaucoup les bijoux et cousent autour de leur coiffure des quantités de turquoises à l'état brut.

Vendredi, 26 juin. — Voilà quelque temps déjà que cela m'oc-

cupe, mais je ne voulais pas vous en parler avant que mes plans ne fussent arrêtés. Cependant le rajah, que j'ai intéressé à mes projets, ayant souscrit une grosse somme, et le major Barrington Foote m'ayant promis la recette d'un concert pour mon œuvre, je renonce au secret.

Mon idée est de former une association nationale, avec un comité central et une caisse centrale, ayant des branches dans tout l'Hindoustan et des comités locaux, pour donner une instruction médicale aux femmes, procurer des soins médicaux et des remèdes, fonder des hopitaux de femmes dans tout le pays et ouvrir une souscription dans ce but.

Mais comme je vous enverrai toutes les notices ayant rapport à ce travail, je ne vous en dirai pas grand'chose dans ce journal. J'espère beaucoup que nous réussirons; ce serait un grand bienfait pour les femmes de ce pays-ci. L'œuvre s'appellera: « Caisse de la comtesse Dufferin, fondée en vue de procurer des secours médicaux aux femmes de l'Inde. » Si vous rencontrez des gens ayant de l'argent disponible, n'oubliez pas de leur parler de mon œuvre.

Samedi, 1er août. — Mes affaires médicales sont en pleine crise; j'espère que samedi on arrêtera les termes du prospectus. Je serai bien contente quand on sera dans la phase du travail et quand j'aurai sauté le pas. Le travail ne me fait pas peur, mais je tremble quelquefois devant cette publicité et regrette que ce soit une affaire qui fasse tant de bruit. Le maharajah de Kashmir m'a envoyé l'autre jour douze mille cinq cents francs. Il me faut ouvrir un compte, lancer des chèques, donner des reçus, avoir un copie-lettres, enfin tâcher de prendre dès le début des habitudes d'homme d'affaires.

Jeudi, 26. — Peut-être me reviendra-t-il plus tard d'autres détails, mais, pour l'instant, il m'est absolument impossible de penser à autre chose qu'au « Taj. » Une seule idée se détache bien nette: j'ai vu le Taj! Vous savez qu'il a été construit par l'empereur shah Jean pour servir de tombeau à sa femme Mumtaz Mahal (l'ornement du palais), et que lui et elle sont couchés là côte à côte. Le Taj est en marbre blanc sculpté et incrusté d'agate, d- jaspe et autres pierres précieuses. Ce sont des fleurs, des dessir délicats, ou encore des inscriptions en caractères persans, les le tres en marbre noir. Le Taj est bâti sur une grande terrasse au quatre coins de laquelle se dresse un minaret, ce qui lui don

l'air, selon nos idées, plutôt d'une mosquée que d'un tombeau; tout autour, un jardin entouré de murs, coupé d'allées droites, bordées de cyprès ou autres arbres verts, avec des pièces d'eau et des fontaines au centre. On y entre par un portique de granit rouge, et au delà de ce jardin silencieux, on aperçoit devant soi le Taj! Je n'essayerai pas de le décrire. On dirait que ses murs renferment une âme, qu'il a été créé et non point construit, tant est mystérieuse la fascination qu'il exerce. On ne peut imaginer un temps où il ne fut pas, ni un temps où des ouvriers bruyants et grossiers fussent employés à élever cette merveille; la pensée seule qu'un marteau ou un outil quelconque pourrait en approcher est odieuse; c'est seulement comme à un rêve, comme à quelque chose d'irréel, de presque sacré, que vous pouvez y songer. Et rien, nulle part, ne vient troubler cet effet. Lorsque vous entrez et que vous regardez les tombeaux de shah Jehan et de son « Élue du palais » entourés de cette merveilleuse grille de marbre blanc, vous entendez chanter par quelques voix qui vous semblent surnaturelles les notes d'un accord qui, répétées à l'infini dans les profondeurs de la voûte, produisent une harmonie qui ne pourrait être comparée qu'à la voix d'un orgue ou au chœur des anges. L'écho se prolonge peut-être quinze secondes, mais les tons se répercutent si vivement que l'accord chanté note par note en bas se reproduit en un tout harmonieux dans les régions supérieures; lorsque, par instant, on n'entend qu'une note à la fois, il serait impossible de dire où s'arrête la voix humaine et où commence l'écho. Le Taj exerce sur vous un charme indéfinissable; après l'avoir vu dans le jour, vous y retournez au clair de lune, vous souhaitez le voir au lever du soleil, vous sentez que, si vous viviez à Agra, toutes les fois que vous auriez besoin de paix et de repos, toutes les fois que vous vous sentiriez ou triste ou malheureux, vous viendriez là méditer ou pleurer. Voilà pourquoi je dis que cette merveille a une âme; elle produit une impression que la blancheur idéale de son marbre, que ses proportions exquises ne suffisent pas à expliquer.

Samedi, 13 février 1886. — Excursion ce matin au monastère de la reine. Le monument central qui est sculpté de la manière la plus exquise est entièrement doré; les maisons environnantes sont également sculptées sur bois naturel. Toutes les maisons du Birman sont construites sur élévation, si bien que, lorsque comme dans le cas présent le bâtiment est élevé sur des colonnes en bois de teck doré, le rez-de-chaussée prend des airs de vestibule à colonnes.

Aux encoignures, des dragons sculptés semblent soutenir le monument; des marches extérieures conduisent au premier étage, autour duquel, formant véranda, se déploie une rampe sculptée en bois massif.

Nous fûmes avertis que l'évêque désirait nous voir, et on nous introduisit dans la pièce où il se tenait assis, entouré de ses moines. Ne vous le figurez pas avec des manches de batiste et en surplis. Non, il était drapé dans une magnifique toge jaune, qui faisait paraître plus extraordinaire encore sa tête absolument chauve et nue. La pièce dans laquelle se tenait l'évêque défie toute espèce de description: colonnes, murs, portes, plafonds, tout est en or. A peu près à hauteur d'homme, en partant du sol, s'enroule autour des piliers une sorte de ruban de sculpture en relief dans lequel sont enchâssés des diamants ou du moins des pierres imitant les diamants. A l'une des extrémités, sous un dais éblouissant, est assis le Bouddha avec son éternel sourire. Sur toutes les portes, ce sont des figures sculptées en relief; le plus petit morceau de bois, le plus petit interstice est aussi fouillé, aussi travaillé que le bijou le plus fin. De l'or, de l'or, on ne voit partout que de l'or, si ce n'est d'en bas d'où l'on aperçoit la doublure rouge des toits, un rouge magnifique et qu'on emploie partout là où l'on ne met pas d'or. Les innombrables toits des pagodes, du mur de la ville sont tous de ce rouge foncé et simplement bordés d'or.

Mardi, 16. — Dans l'après-midi, réception qui a réussi à merveille. Je craignais un peu que les dames du Birman ne me tinssent rigueur, mais à quatre heures j'en vis arriver une soixantaine, toutes plus parées et plus pimpantes les unes que les autres, vêtues de ces jolies soies souples, si fines de ton; autour du cou des colliers de diamants et de perles, dans leurs beaux cheveux noirs des fleurs, et aux oreilles des boucles d'oreilles qui méritent une mention spéciale: ce sont des tubes tout droits en ambre, cristal, jade ou or, passés au travers du lobe de l'oreille. Ces tubes sont aussi gros que le pouce et longs de deux ou trois centimètres; quelquefois à l'extrémité on enchâsse une pierre précieuse, mais la plupart sont creux. D. et moi nous nous tenions à la porte et nous accueillions nos invitées une à une. Trois marches amèn[illegible] au salon; ces trois marches à gravir avec des jupes fendues du h[illegible] en bas par devant et sans que la jupe s'écartât indiscrètemen[illegible] c'était une grande difficulté. Elles s'en sont si bien tirées, qu'il m'[illegible] été impossible de m'apercevoir que leur jupe n'était point fer[illegible]

si on ne m'en avait point avertie. Ces dames nous serraient la main, puis passaient comme des flèches et allaient s'accroupir par terre, ce qui épargne une foule d'arrangements plus ou moins habiles; on aura beau faire, jamais des sièges, si bien groupés qu'ils soient, ne vaudront cette fantaisie qui exclut toute raideur. La première fois pourtant que je vis toutes mes invitées ainsi assises par terre, je fus quelque peu étonnée, et je me demandais aussi avec une certaine inquiétude ce que j'allais faire pour les occuper. Je commençai par m'asseoir sur une chaise très basse, à côté des femmes des ministres, et par leur offrir une tasse de thé et des biscuits, leur faisant quelques questions et en même temps admirant leurs bijoux. Quand elles eurent pris suffisamment confiance, elles me demandèrent mon âge, ce qui, selon l'étiquette birmane, est la marque de la plus extrême politesse; après ces quelques préliminaires tout a marché dans la perfection. Nous avons examiné le salon en détail. Le triple miroir de la reine a eu le plus grand succès, elles étaient enchantées de se voir de trois côtés à la fois. Je leur ai ensuite montré une boîte à musique, et la glace étant tout à fait rompue, elles me demandèrent à voir les autres appartements. Suivie de cette brillante escorte, je me mis donc en devoir de montrer le palais du roi Teebaw à ses ex-sujettes. Elles riaient, causaient très gaiement, disant qu'elles étaient déjà venues au palais, « mais pas ainsi. »

Le *Journal* de lady Dufferin, dont nous venons de citer quelques fragments, se poursuit jusqu'en 1888, époque où lord Dufferin cessa d'être vice-roi des Indes.

DISPARUE[1]

(*Suite et fin*).

IX.

UN ADIEU.

Je rentrai dans ma chambre et, me jetant sur un siège, j'y restai jusqu'à l'aube, enseveli dans mes pensées et tâchant d'y découvrir une clef qui pût ouvrir la porte qui s'était subitement fermée entre ma femme et moi. Mes efforts restèrent sans résultat. J'étais comme un homme entouré d'une haute muraille sans issue et, de quelque côté que je me tournasse, mes yeux ne rencontraient que d'insurmontables obstacles.

C'était pour l'amour de moi que ce profond mystère était gardé! On me plongeait dans le désespoir, on m'affirmait que je n'avais rien à attendre de l'avenir et que c'était pour l'amour de moi qu'on m'infligeait cette torture. L'énigme devenait de plus en plus insoluble. Grant était, sans doute, en mesure de la résoudre, mais le ferait-il?

Non pas. Le lendemain, je revins sur le sujet, j'implorai, j'usai d'autorité, de menaces; rien n'y fit. Au moment où j'allais le quereller pour tout de bon, je me souvins que si jamais je pouvais retrouver Viola, ce ne serait que par son aide et j'imposai silence à ma légitime colère. Un morne silence succéda à mon infructueux interrogatoire.

Je m'attardai à la ferme longtemps encore après qu'Eustache

[1] Voir les livraisons du 15 janvier, du 15 février et du 15 mars.

Grant était assez bien pour se passer de mes services. Où aurais-je été? De qui d'autre que d'Eustache Grant avais-je chance d'apprendre quelle était la résidence actuelle de ma femme? Il fallait attendre et veiller. Une parole, saisie au vol, une lettre, un hasard quelconque pouvait me mettre tout à coup sur sa trace. De plus, j'avais comme un pressentiment que Viola n'était pas bien éloignée. Lorsqu'on est parvenu aux dernières limites de ses facultés inventives, on en arrive à faire cas des pressentiments.

Malgré toute l'affection que Grant m'inspirait à présent et les vifs remords que j'éprouvais encore pour la tentative de meurtre commise sur sa personne, j'avais peine cependant à respecter, comme honorable, sa résolution de silence à mon égard. Et cela d'autant moins que j'étais intimement convaincu qu'il me suffirait d'une seule rencontre face à face avec ma femme pour dissiper tout malentendu et ramener entre nous le doux accord, si malencontreusement rompu. Pour faire renaître le passé, il ne fallait que la voir, j'en étais sûr, que prendre sa main et lui rappeler ces beaux jours d'autrefois où nous étions tout l'un pour l'autre. J'apprendrais alors la vérité et je sortirais vainqueur de cette épreuve.

Un matin, Eustache me parut distrait et mal à son aise, il répondait de travers à mes questions.

— Consentiriez-vous, me demanda-t-il tout à coup, à faire un petit voyage pour moi?

— Certainement. Où s'agirait-il d'aller?

— J'ai besoin de plusieurs choses qui me manquent et ne peuvent se trouver ici. Seriez-vous homme à aller à Lorient pour moi?

— Très volontiers. Mais comment faire le trajet? La diligence ne fait pas sa course aujourd'hui.

— Jean pourrait vous conduire dans le petit char, mais ce serait une course ennuyeuse. Je vous louerai plutôt un cheval.

Je donnai la préférence au cheval. Un trajet de vingt milles dans le char du vieux Boulay n'avait rien d'attrayant. On loua donc un cheval et je me décidai à passer la nuit à Lorient pour n'en revenir que le lendemain. Les emplettes faites seraient confiées à la diligence.

Grant me donna une liste des objets qu'il désirait que je lui achetasse. Je fus frappé de la nature superflue et triviale de plusieurs des articles de cette liste. Il me semblait même que tous ces objets, les uns comme les autres, auraient pu être commandés par écrit. Mais j'avais accepté l'ambassade. Je partis donc, et après avoir

descendu une première pente, qui me ramenait à Saint-Séverin, je traversai ce village assoupi pour gravir la seconde rampe qui aboutissait à la route poussiéreuse de Lorient.

La journée était suffocante et le soleil si ardent que je me repentais de n'être pas parti de meilleure heure le matin ou de n'avoir pas attendu le déclin du jour. J'étais étonné aussi que Grant ne m'eût pas proposé cette dernière alternative.

Cet étonnement coïncida dans mon esprit avec une autre pensée, une pensée qui me fit battre le cœur. Je me souvins de l'importance qu'il avait attachée à ce que je fisse le voyage ce jour-là, importance qui ne cadrait absolument pas avec la nature des commissions données. Serait-il possible que, pour quelque raison cachée, il désirât m'éloigner? Tout en avançant sur la route, j'examinais cette question et plus je la retournais dans mon esprit, plus je demeurais persuadé que ce voyage à Lorient n'était qu'une ruse. Une fois arrivé à cette conclusion, ma résolution fut bientôt prise. Je fis halte à la première ferme qui se présenta sur mon chemin, et, laissant là mon cheval sous prétexte qu'il boitait, je promis aux fermiers de le faire chercher sous peu et me remis rapidement en route à pied dans la direction de Saint-Séverin. Arrivé sur le sommet de la crête, d'où j'avais aperçu pour la première fois la maison de l'homme que j'étais venu tuer, je me jetai à terre et demeurai là étendu durant des heures, les yeux fixés sur cette maison et le chemin qui y aboutissait.

Si je n'apercevais rien qui justifiât ma prévision, je pourrais rejoindre mon cheval et gagner Lorient après la tombée de la nuit. La lune serait sur l'horizon et je trouverais certainement ma route.

Je tins donc mes regards rivés sur les abords de la maison de Grant jusqu'à ce qu'enfin j'aperçus une voiture montant péniblement la rampe opposée. Cette voiture devait avoir traversé Saint-Séverin. Je la voyais distinctement disparaître et reparaître suivant les courbes du chemin. Elle finit par atteindre le plateau et s'arrêta devant la ferme de Grant. Mon cœur bondit de joie.

Je vis Grant sortir et aider quelques personnes en vêtements sombres à descendre de voiture, puis je vis ces dernières entrer dans la maison à sa suite. Les chevaux et la voiture furent alc conduits dans une écurie située derrière la ferme. Je n'en attend pas davantage, et, me levant, je partis pour aller au-devant de c que le sort tenait encore en réserve pour moi.

Je descendis la colline, au sommet de laquelle j'étais, remontai rapidement celle qui lui faisait face et me dirigeai à grands pas du côté de la ferme. J'avais l'intime certitude que cette voiture avait apporté Viola dans ma résidence temporaire et que Grant avait été informé de cette visite. De là cette expédition à Lorient. J'étais furieux à l'idée d'avoir été si près de tomber dans ce piège.

A environ cent toises de la maison, j'aperçus, assise sur un rocher à ma gauche une silhouette de femme. Mon cœur se mit à battre si fort que, pendant un instant, je fus obligé de demeurer immobile.

Sous ce costume inconnu et cette apparence étrangère, je l'aurais reconnue entre mille. Après deux ans entiers d'absence, je revoyais enfin Viola! Elle était vêtue de noir, elle qui jadis détestait si fort les couleurs sombres! Assise sur un roc bas, elle tenait les mains jointes autour de ses genoux. Sa tête, légèrement penchée en avant, avait une attitude pensive et attristée. Elle semblait regarder la mer, mais évidemment ne voyait ni n'entendait rien. Je grimpai sans bruit sur le gazon fin jusqu'à ce que je me trouvasse tout près d'elle.

Et maintenent que je touchais à l'instant si ardemment souhaité, qu'allais-je faire? L'accabler de reproches? Lui demander froidement une explication ou bien l'engager instamment à reprendre sur-le-champ le chemin du devoir?

Non, je ne ferai rien de tout cela. Mon seul désir était de me jeter à ses pieds, de la serrer dans mes bras, de couvrir son visage de baisers et de lui dire que, en dépit du passé, je l'aimais encore comme jadis. J'allais suivre cette impulsion toute-puissante, lorsqu'elle tourna la tête et m'aperçut.

En un instant elle fut sur pied et, avec un gémissement douloureux qui ressemblait presque à un cri d'horreur, elle se détourna et se mit à fuir du côté de la maison.

Je la suivis, la rattrapai et m'emparai de ses mains:

— Viola, m'écriai-je, mon amour, ma femme, pourquoi donc me fuyez-vous?

Sans répondre, elle se mit à lutter pour se dégager.

— Parlez! ma chérie, regardez-moi, dis-je d'une voix suppliante. e puis pardonner! Ne me dites qu'une chose, c'est que vous n'aimez!

Elle me regardait les yeux dilatés de terreur.

— Laissez-moi partir, dit-elle enfin d'une voix rauque, ou je nourrai!

— Jamais! répondis-je, avant que vous m'ayez tout dit. Que signifie tout ceci? Que dois-je penser?

Elle eut un rire égaré.

— Penser? dit-elle. Pensez que je suis une femme infidèle, que j'aime un autre homme que vous, que je vous déteste! Mais laissez-moi aller, Julian, laissez-moi aller!

Sa voix prit une intonation suppliante en prononçant ces dernières paroles.

— Jamais! répétai-je, en l'entourant de mes bras et en l'embrassant avec passion. Elle tremblait de tous ses membres et lorsque, de nouveau, ses yeux rencontrèrent les miens, son regard me glaça le sang dans les veines.

Soudain, s'arrachant de mes bras par un suprême effort, elle s'enfuit avec la rapidité d'une flèche du côté de la ferme. J'allais m'élancer à sa poursuite lorsque, tout à coup, une violente révolution s'opéra dans mes sentiments. Qu'avais-je donc fait à cette femme pour que le toucher de ma main lui fût odieux, pour qu'elle me regardât avec effroi et horreur? Je l'avais comblée des marques de mon amour, je me montrais prêt à la reprendre sur mon cœur sans lui demander un mot d'explication, sans qu'elle prononcât un mot de regret pour les tortures qu'elle m'avait infligées, et cependant elle me fuyait comme le plus venimeux des reptiles. Quelque profond et aveugle que soit l'amour d'un homme pour une femme, il y a pourtant une limite à l'abaissement volontaire auquel il se soumet. Aussi, lorsque je me dirigeai à grands pas vers la ferme pour aller rejoindre Eustache Grant, mon cœur était rempli de pensées noires et amères à l'endroit de cette femme que j'avais tant aimée.

J'entrai dans le salon de Grant sans heurter ni donner aucun avis de mon arrivée. Il était assis en face d'une femme à visage très doux, qui paraissait d'une dizaine d'années plus âgée que lui et était revêtue du costume de sœur de charité. Il paraissait plongé dans une conversation très intéressante avec elle. A mon entrée Grant bondit sur ses pieds et me regarda d'un air très étonné.

— Vous ici, Loraine? s'écria-t-il.

— Oui, je ne suis pas allé jusqu'à Lorient.

Il se dirigea vers la porte.

— Excusez-moi, dit-il, je reviens à l'instant. Je vous présente ma sœur.

La dame, ainsi désignée, me fit un gracieux salut.

— C'est trop tard, Grant, dis-je d'un ton un peu froid, vous ne pouvez empêcher la rencontre, elle a eu lieu déjà.

— Pauvre fille! dit-il. Puis, se tournant vers sa sœur, il ajouta en français: Vous feriez mieux d'aller rejoindre Viola.

Elle se leva et sortit. Grant et moi nous nous retrouvâmes seuls.

— Eh bien! dit-il avec calme, vous l'avez vue?

— Oui, en dépit de vos subterfuges.

— J'ai agi pour le mieux. La nouvelle de leur arrivée ne m'est parvenue que ce matin. Ma sœur avait appris, je ne sais comment, ma récente maladie et, n'ayant pas reçu de lettres de moi depuis des semaines, elle avait voulu connaître la vérité par elle-même.

— D'ou vient-elle?

— De Nantes, où elle dirige un établissement religieux. Elle n'est que ma demi-sœur; sa mère était française.

— Mais pourquoi Viola est-elle avec cette femme?

— Elle lui a été confiée depuis le jour où elle vous a quitté. C'est auprès de ma sœur que je l'ai conduite.

Une pensée traversa mon esprit. Sûrement, dis-je, Viola, une femme mariée, n'a pu se lier par aucun vœu? Elle n'est pas entrée dans l'ordre?

— La congrégation n'a d'autre but que la charité. On y entre et on la quitte à volonté. Viola a été l'hôte de ma sœur, rien de plus.

— Grant, dis-je, je me trouve être, en ce moment, sous le même toit que ma femme. Elle ne le quittera pas que je ne sache toute la vérité. C'est de sa bouche que je veux tenir l'explication de sa conduite. Allez la chercher.

Il ne répondit pas, mais quitta la chambre et revint, quelques minutes après, amenant ma femme. Elle se laissa tomber sur une chaise d'un air fatigué et se mit à tordre nerveusement ses doigts. Je pus remarquer alors les changements que ces deux années avaient produits en elle. Certes, elle était belle encore, mais non plus de cette beauté enfantine qui avait gagné mon cœur. C'était la beauté douce et triste d'une jeune femme qui a souffert. La jeunesse était là encore mais toute son exubérante beauté avait disparu. Ses joues étaient plus pâles, son corps plus frêle. Toute sa personne, en un mot, avait pris un aspect éthéré et diaphane. Pendant quelques instants elle détourna les yeux de moi, puis, voyant que je ne lui adressais pas la parole, elle me regarda. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— Eustache m'assure que vous voulez me parler, dit-elle; Julian, épargnez-moi, je suis si malheureuse!

— Vous épargner? Vous-êtes malheureuse? M'avez-vous épargné, moi? Qu'avez-vous fait de ma vie depuis le jour où vous m'avez quitté? Pensez-y et ayez, vous-même, pitié.

Elle pressa son front de ses mains et je l'entendis sangloter. Je ne pus supporter la vue de cette douleur. Je m'agenouillai à côté d'elle.

— Viola, murmurai-je, dites-moi tout. Faites-moi connaître ce sombre abîme qui nous a séparés. Dites-moi la raison de votre fuite.

— Je ne le puis, je ne le puis, gémit-elle.

Sans faire attention à Grant, qui était resté dans la chambre, je la suppliai de m'éclairer ou, au moins, de me dire qu'elle m'aimait encore et que maintenant que nous étions réunis, rien ne nous séparerait plus. Toutes mes instances furent vaines. Elle demeura inexorable dans son refus.

— Ne me le demandez plus, Julian, dit-elle enfin; c'est pour l'amour de vous que je ne parle pas.

Pour l'amour de moi! Le mot de Grant répété à la façon du perroquet! Je me levai furieux et me tournai vers Grant.

— Dites-lui, m'écriai-je, dites à cette femme qui porte mon nom et qui est toujours ma femme, dites-lui que rien ne peut rendre ma vie plus horrible que ce mystère. Dites-lui dans quelle disposition d'esprit j'étais lorsque nous nous sommes rencontrés. Ordonnez-lui de parler. Vous avez de l'influence sur elle, elle vous obéira à vous, sinon à moi.

— Viola, dit Grant, d'une voix singulièrement solennelle, il a raison et c'est nous qui avons tort. Il faut qu'il soit instruit.

Elle souleva son visage décoloré.

— Jamais, jamais! gémit-elle.

— Il le faut! poursuivit Grant. Il est un homme, et s'il y a un fardeau à porter, c'est son droit d'en réclamer sa part. Il doit être instruit de tout.

Elle étendit ses bras vers lui d'une façon suppliante.

— Eustache, murmura-t-elle d'une voix étranglée, c'est horrible! Qu'il me déteste plutôt, qu'il me maudisse, puis, qu'il parte m'oublie!

— Il faut qu'il sache la vérité, répéta Grant d'une voix fer

Elle mit ses mains sur ses yeux et demeura quelque instants

lencieuse. Quant à moi, je bronzais mon cœur et ne parlais ni ne remuais, bien que je visse les larmes ruisseler entre ses doigts serrés.

Enfin elle ouvrit la bouche.

— Non, dit-elle, pas avant que je sois partie, pas avant que le vaisseau ait mis à la voile.

— Mis à la voile! Quel vaisseau? m'écriai-je, me tournant vers Grant.

— Viola part pour l'Amérique la semaine prochaine. Quelques amies de sa mère résident à New-York et elle ira les rejoindre.

Je marchai droit à Viola:

— Pourquoi partez-vous? lui demandai-je violemment.

Elle sembla tout effrayée du changement de ma voix. Je répétai ma question.

— Je suis trop près, trop près de l'Angleterre, dit-elle, d'une voix basse et plaintive.

— Trop près de moi, voulez-vous dire?

— Oui, il faut qu'il y ait des milliers de milles entre nous.

Je frappai du pied avec colère; ma patience était tout à fait à bout. Sa seule pensée, son seul désir semblait être celui de m'éviter.

— Allez! m'écriai-je, et puissé-je ne jamais revoir votre beau et menteur visage! Allez! et emportez avec vous le souvenir de la vie que vous avez ruinée, des espérances que vous avez anéanties, de l'amour dont vous avez fait litière! Allez!

Je tournai sur mes talons. A ce moment je vis, dans la petite glace posée sur la cheminée, Viola se lever pâle et chancelante, et Grant passer son bras autour de sa taille pour la soutenir.

— Je ne puis supporter cela, l'entendis-je dire; je souffrirais tout pour l'amour de lui, excepté ses reproches. Eustache, quand je serai partie, dites-lui tout. Mais pas avant que je sois partie. Julian, adieu!

Au son de ces dernières paroles, je me retournai. Viola était déjà sous le porche. Je m'élançai en avant, mais Grant me retint. Des larmes coulaient lentement sur ses joues.

— Non, dit-il, laissez-la partir. Il n'y a rien à faire. Vous la tuerez si vous insistez. Julian, quittez la maison pendant une heure, elles seront parties à votre retour. Croyez en ma parole; il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

— Mais je dois tout savoir!

— Oui, quand elle aura quitté l'Angleterre.

— Non, dites-le-moi à présent. Quel que soit l'obstacle qui nous sépare, je le ferai disparaître et j'empêcherai son départ. Je la retiendrai auprès de moi. Si vous vous êtes engagé à garder son secret pendant un temps, rompez cet engagement et, pour l'amour d'elle, pour l'amour de moi, parlez!

Il posa la main sur mon épaule.

— Julian, mon pauvre ami, dit-il d'une voix pleine de sympathie, si vous conservez quelque espoir, abandonnez-le. Aucun amour, aucun pouvoir terrestre ne vous rendra Viola.

Ces paroles tombèrent sur mon cœur comme du plomb. Je n'ajoutaï pas une parole, et obéissant à sa requête, je quittai la maison. Mais je m'embusquai sur la route pour voir passer la voiture. Il fallait que je la visse encore une fois avant qu'elle me quittât, comme Grant me l'annonçait, pour toujours.

La voiture passa, Viola m'aperçut et nos yeux se rencontrèrent. Son regard exprimait une douleur poignante et sans espoir. Elle fit un léger mouvement comme pour tendre les bras, mais l'instant d'après, elle avait disparu. Ceci fut notre dernier adieu!

Domptant un désir impérieux de me précipiter après la voiture, d'en arracher ma femme et de la forcer à me suivre, je me détournai lentement et pris le chemin de la côte.

J'errai sur la plage jusque bien avant dans la soirée. Puis, harassé et misérable, je me traînai vers la ferme.

Grant m'attendait, l'inquiétude peinte sur le visage. Je me jetai sur un siège, ensevelis ma tête dans mes mains et éclatai en sanglots. Les désappointements de la journée, les perspectives désespérées de l'avenir m'avaient anéanti, brisé.

Je me sentais dans l'état d'esprit d'un homme qui confine au suicide.

— Eustache, m'écriai-je, n'avez-vous pas une parole d'espoir à m'adresser?

— Mon pauvre ami, il serait cruel de vous tromper, il n'y a pas d'espoir.

— Partons d'ici! murmurai-je. Venez avec moi en Angleterre, à Londres. Je deviendrais fou ici et finirais par me jeter dans la mer du haut du rocher.

Le lendemain matin, nous partions ensemble pour l'Angleterr

X.

« C'ÉTAIT UN RÊVE: OUBLIONS-LE. »

Quelque étrange que la chose puisse paraître, je ne pressai pas davantage Grant de me révéler le mystère dont il avait la clef. Ses dernières paroles, cette solennelle assertion que je n'avais rien à espérer jointe au souvenir de la douleur de Viola et de sa persistance à m'éviter, avaient fait une profonde impression sur moi, si profonde même que je commençai à redouter la révélation promise. Jusqu'au jour où elle me serait faite, je pourrais au moins me dire encore qu'un moment viendrait où le bonheur d'autrefois renaîtrait. La dernière expression que j'avais vue dans les yeux de Viola me hantait nuit et jour. Ses dernières paroles : « Julian, adieu ! » résonnaient encore à mes oreilles. Son regard, comme le son de sa voix, m'avait dit qu'elle m'aimait encore, mais que cet amour était sans espoir et que nous n'avions en perspective qu'une vie décolorée. Il n'était donc pas surprenant que je désirasse maintenant différer la certitude qui m'attendait.

Nous descendîmes dans un hôtel de Londres. J'étais sombre et taciturne, un triste compagnon pour celui auquel j'avais lié ma vie et auprès duquel je cherchais force et courage. En effet, Eustache me semblait être la seule créature humaine à qui je pusse demander aide et sympathie dans mon affliction. Il se montra très bon et compatissant pour moi durant ces sombres journées. Je trouvai en lui plus qu'un ami, plus qu'un frère même. Mais en dépit de la pitié évidente que je lui inspirais, pas une parole d'espoir ne sortait de ses lèvres. Sa sympathie m'était douce, mais j'aurais voulu de l'espoir.

Les jours s'écoulèrent et on approchait du terme fixé pour le départ de Viola. Je commençai à devenir très agité et à perdre le ommeil. J'étais hanté de l'idée extravagante de repartir pour la 'rance et de la voir encore, de presser une dernière fois sa main vant d'apprendre ce terrible secret qui, j'en étais convaincu à résent, nous séparerait pour toujours.

— Quand part le vaisseau? demandai-je un soir brusquement à Grant.

— Après-demain.

— Et d'où?

— Du Havre.

Dans quarante-huit heures, elle serait partie et moi je saurais pourquoi elle m'avait quitté.

— Eustache, dis-je, avant de connaître ce qui me reste à savoir, i'aurais certaines mesures à prendre. Viola est ma femme. Dans peu je saurai si elle a bien ou mal agi; mais, dans tous les cas, ie suis tenu de pourvoir à son avenir.

— Oui, dit Grant, vous avez raison.

— Accompagnez-moi demain chez mon notaire et je lui donnerai mes directions.

Grant consentit à ma proposition et j'écrivis, sans retard, au notaire pour fixer un rendez-vous.

Je résolus d'arranger cette affaire avant le départ de Viola afin de lui démontrer que, de quelque nature que fût la révélation dont j'étais menacé, je lui avais conservé mon amour et ma confiance. Je fis part à Grant de mes intentions et demeurai surpris du peu d'étonnement qu'il exprima pour une conduite qui méritait au moins d'être taxée de générosité, sinon de don quichottisme.

— Ce sera juste et honorable, dit-il tranquillement. Faites comme vous dites et ne tardez pas.

L'après-midi du lendemain nous nous rendîmes chez mon notaire. Là, le volumineux coffret d'étain portant pour étiquette: « Julian Loraine, esq. », fut descendu du rayon où il était posé, épousseté et ouvert. Les papiers relatifs aux arrangements pris par moi deux ans auparavant furent extraits du coffret et dépliés. Je désignai Grant comme premier curateur et mon notaire, en qui j'avais pleine confiance, comme second. Tout devait être conclu aussi promptement que possible. Je souriais tristement et avec un peu d'amertume à la pensée de cet acte dressé en faveur d'une personne dont l'unique ambition semblait être de mettre quelques centaines de lieues entre elle et moi.

J'étais en train de feuilleter des documents lorsque mes regards furent frappés par du papier intitulé: « Copie du testament de J lian Loraine. » Je le tirai de la liasse, l'ouvris et le tendis à Gra

— Voyez, dis-je, voilà mon titre à la fortune que je possèd

Quel immense privilège ces lignes me semblaient conférer au m

ment où elles me furent lues! Et, après tout, quel bien m'ont-elles apporté?

— Je n'ai jamais vu un testament de ce laconisme-là, M. Grant, dit le notaire. Si tous les testateurs étaient aussi simples que l'auteur de ces lignes, les hommes de loi n'auraient plus qu'à mourir de faim.

Grant, sans grande marque d'intérêt, prit le papier que je lui tendais et le parcourut des yeux. Tout à coup son regard devint fixe et hagard comme celui d'un homme qui verrait un revenant. Jamais encore je n'avais vu une physionomie changer pareillement en une seconde. J'en fus moi-même tout saisi.

— Qu'y a-t-il donc? m'écriai-je.

Il se tourna vers le notaire:

— Puis-je vous demander, monsieur, dit-il, de nous laisser seuls une minute?

Le notaire parut surpris de cette brusque requête, mais ne fit pas de difficulté de quitter le bureau.

Grant me saisit alors le bras avec une étreinte d'acier.

— Que signifient ces mots? demanda-t-il d'un ton de sauvage énergie. Et en parlant ainsi, il posait son index sur les deux mots « fils adoptif. »

— Ce qu'ils signifient? Mais c'est de l'anglais. Ils signifient ce qu'ils disent.

— Vous n'êtes pas le fils de cet homme?

— Pas plus que vous ne l'êtes vous-même. J'ai toujours passé pour tel et n'ai pas jugé nécessaire de réfuter l'erreur générale à cet égard. Peut-être l'extrême modestie de mon origine entrait-elle pour quelque chose dans le silence que j'ai gardé, ajoutai-je avec un pâle sourire.

Il ne fit aucune attention à mon essai de justification.

— Racontez-moi tout ce qui vous concerne, aussi brièvement que possible, mais n'omettez rien.

En quelques minutes je lui eus exposé l'histoire que Julian Loraine m'avait racontée quelques années auparavant.

Je lui fis part de ma naissance curieuse au milieu de l'Océan et de mon étrange adoption par M. Loraine. Je n'étais pas arrivé à la moitié de mon récit que Grant me quittait précipitamment et que je l'entendais, dans le bureau extérieur, réclamer des formulaires télégraphiques d'une voix si haute que les commis avaient l'air tout scandalisés d'un pareil manque de décorum. Il écrivit rapidement deux dépêches, jeta à l'employé un souverain et demanda

qu'on envoyât sur-le-champ un messager exprès au bureau du télégraphe. Cela fait il rentra et me saisit le bras.

— Venez! Tout ce fatras peut attendre, s'écria-t-il, en désignant les liasses de papiers d'affaires ouvertes devant nous. Venez avec moi.

En parlant ainsi, il m'entraînait comme un tourbillon en bas de l'escalier et jusque dans la rue.

Là il fit signe à un fiacre et l'instant d'après nous roulions ventre à terre dans la direction de notre hôtel. Si je n'avais pas deviné qu'il était surexcité par quelque émotion profonde me concernant directement, j'aurais cru qu'Eustache Grant devenait fou. Mais je devinais qu'il avait fait quelque découverte qui amènerait de grands changements.

— Qu'y a-t-il? Parlez! dis-je.

— Je ne puis. Attendez un instant.

— Dites-moi, au moins, qu'il y a quelque chose à espérer pour Viola et pour moi.

Il saisit ma main.

— Julian, dit-il, il y a tout à espérer.

Je retombai sur le coussin de la voiture incapable d'en dire davantage. Pour le moment, l'assertion que je venais d'entendre me suffisait et je ne demandais rien de plus. Je gardai volontiers le silence jusqu'à ce que nous eussions atteint l'hôtel.

Grant jeta négligemment au cocher une poignée de monnaie, passa son bras sous le mien, et m'entraîna dans notre petit salon avec une célérité qui excita la curiosité de tous ceux qui nous virent passer. Arrivé dans l'appartement, il saisit mes deux mains et les secoua vigoureusement. Puis il me quitta sans mot dire.

Au bout d'une minute, il était de retour, tenant deux lettres à la main. Il m'en tendit une.

— C'est elle qui l'a écrite, dit-il; c'est un adieu qui devait vous être remis lorsque vous auriez été instruit de tout.

Je la lui arrachai des mains et allais l'ouvrir.

— Arrêtez, me dit-il, cette seconde lettre est un pli qui m'a été remis par la mère de Viola. Sur son lit de mort elle me l'a confiée avec prière de le remettre à sa fille le jour de son vingt et unième anniversaire. Votre femme a lu cet écrit dans le bureau de M. Monk pendant qu'elle vous attendait et que je causais a le notaire. Lorsque vous l'aurez lue, représentez-vous ce qu' a dû éprouver et tout vous sera expliqué.

Grant se retira et me laissa seul avec les lettres.

Laquelle ouvrir d'abord? Celle de Viola, sans doute. Quelque triste que fût cette lettre, elle contiendrait, au moins, une parole d'amour qui me serait précieuse. Je la portai à mes lèvres et déchirai l'enveloppe. Voici le contenu de cette lettre:

« Mon bien-aimé, quand vous lirez ces lignes vous serez instruit de tout. Si nous ne nous étions pas rencontrés, si vous aviez pu même me croire infidèle, j'aurais pu emporter dans la tombe mon terrible secret et vous auriez pu être heureux encore dans l'avenir. Vous m'avez contrainte à vous révéler la vérité et cette vérité vous fera comprendre que cette lettre est un éternel adieu. J'avais pensé qu'une fois, peut-être, après des années, nous pourrions nous revoir. Mon bien-aimé, cela ne pourra jamais être. Cet espoir même nous est refusé. Julian, la destinée a été cruelle pour nous et me paraît plus cruelle encore maintenant que vous devez partager ma honte en même temps que ma douleur. Adieu. »

Je posai cette lettre sur la table et pris le second pli. C'était aussi une lettre d'écriture féminine, elle était conçue en ces termes:

« Ma fille, si je meurs, ceci est mon testament, qui doit vous être remis à votre vingt et unième année. Le nom que je porte n'est pas le mien. Je suis la femme, — vous êtes la fille, — de Julian Loraine de l'abbaye de Herstal dans le comté de Somerset. Comment je fus traitée par lui et pour quelle raison je le quittai, sont des points sur lesquels il est inutile de revenir. Votre père était un démon à face humaine. Jamais je ne le reverrai et il ignore lui-même si je suis morte ou vivante. Je vous dis ceci, non pour vous engager à aller à sa recherche et à réclamer auprès de lui vos droits de fille, mais afin que vous soyez à même d'éviter dans le monde toute personne portant son nom maudit. Il est riche, mais la richesse n'apporte pas le bonheur. Vivez en dehors de son atteinte, épousez un honnête homme et que votre vrai nom et le fait de votre parenté avec celui qui m'a si cruellement outragée ne sortent jamais de votre bouche. Si jamais vous étiez tentée d'aller trouver cet homme et de lui dire: « Je suis votre fille,» souvenez-vous de moi et des années de souffrance que je lui dois. Et qu'il meure sans apprendre jamais qu'il a une fille belle et aimante comme vous.

« Votre mère affectionnée

« MARGUERITE LORAINE ».

Le pli où étaient tracées ces lignes contenait deux papiers timbrés: l'un était le certificat de mariage de Julian Loraine et de Marguerite; l'autre, l'acte de naissance de Viola.

Maintenant je savais tout et je restais immobile, me représentant l'horreur indicible de ma pauvre Viola à la lecture de cette fatale lettre lui révélant que son mari était le fils de son père, probablement pensa-t-elle, issu d'un premier mariage. Je la voyais frappée en plein cœur par ce coup, comme je l'avais été moi-même par son abandon. Je comprenais maintenant son effroi à l'idée de me revoir, ses prières désespérées adressées à Grant de l'emmener et de la cacher loin de moi. Je m'expliquais aussi pourquoi elle n'avait fait aucune démarche pour me révéler son nom véritable et préférait passer à mes yeux pour parjure et infidèle plutôt que de me voir apprendre cet horrible mystère et souffrir ce qu'elle avait souffert. Oui, je comprenais à présent ce que Grant et elle avaient tenté pour l'amour de moi!

A quel fil fragile une vie peut tenir! Pourquoi n'avoir jamais raconté à Viola l'histoire de ma naissance et de mon étrange adoption? Pourquoi n'en avoir jamais parlé à Grant? Si j'avais dit un mot, tout aurait été expliqué à l'instant.

Chose étrange, l'idée ne m'était jamais venue de parler de ces circonstances ni à l'un ni à l'autre. Après avoir pris possession de la fortune de mon prétendu père, ma position me semblait si bien légalisée que je trouvais tout naturel de passer pour le fils du défunt et que le souvenir même de ma vraie extraction finit par sortir de ma mémoire. Depuis des années je n'avais pas donné une pensée à mon origine. Mais que je maudissais à présent ce silence fatal qui nous avait valu à ma femme et à moi deux années entières de cruelles souffrances!

La pensée que chaque minute qui prolongeait l'ignorance de Viola était une minute de douleur inutile me fit bondir et courir à la recherche de Grant.

L'excellent ami! Lorsque je le rejoignis, il avait déjà emballé ses effets dans sa valise et était en train de préparer la mienne.

— Si nous nous hâtons, nous atteindrons encore le train de Southampton, dit-il.

Je le remerciai d'un regard, jetai pêle-mêle quelques vêteme[illegible] dans ma malle et peu d'instants après nous étions de nouveau [illegible] route pour la France.

Nous avions du loisir de reste, le bateau ne quittait pas So[illegible]

ampton avant minuit et le train suivant nous aurait encore amenés en temps utile. Mais je préférais être parti tout de suite puisque, en arpentant le quai de Southampton, je pouvais me dire que je m'étais déjà rapproché de bien des milles de Viola.

Pourrai-je jamais oublier cette traversée! La nuit était belle, je ne me couchai pas et la passai tout entière sur le pont à guetter l'apparition des deux grandes lumières du cap de la Hère, à écouter le bruit régulier de la machine et à me dire que chaque évolution de l'hélice me rapprochait de Viola. Parfois je me penchais sur le bord du bateau et m'amusais à suivre des yeux l'écume blanche rejetée par la roue. Je me sentais naviguer loin de tous mes chagrins et savais que le sillon lumineux tracé par la lourde quille du navire sur cette mer éclairée par la lune, était un sentier qui me conduisait à une ineffable joie. Je demeurai presque toute la traversée seul avec mes pensées. Grant, en homme sage, était allé chercher le sommeil dans sa cabine. Peut-être, en dépit du bonheur que lui faisaient éprouver les derniers événements, mes questions incessantes et répétées devenaient-elles un peu fatigantes pour lui. Il avait été obligé, en effet, de me répéter au moins cent fois qu'une de ses dépêches, en tout cas, serait arrivée à temps pour arrêter le départ de Viola. Il avait télégraphié au steamer en même temps qu'à l'hôtel de l'Europe, où il savait qu'elle devait loger. Sa dépêche portait ces seules paroles: « Ne partez en aucun cas demain. » Et Grant était certain que Viola renverrait son départ et attendrait une explication.

Mais l'aurait-elle fait ? Quelques paroles de Grant auraient-elles suffi à lui faire changer tous ses plans ? Que deviendrais-je si le steamer américain avait quitté le Havre quand nous y arriverions et que, après tout, Viola se fût embarquée sur ce navire ?

— Ce que nous ferions ? avait répondu Grant, nous prendrions le bateau suivant et irions la rejoindre. Ce ne serait qu'un retard d'une semaine et ce voyage vous ferait du bien.

Mais je n'aurais pu envisager avec calme la pensée de savoir Viola ignorante de la vérité pendant une semaine de plus. Aussi forçai-je Grant à me répéter à satiété que nous ne pouvions manquer de la trouver au Havre en compagnie de la sœur de Grant qui devait l'y accompagner et l'y embarquer.

J'avais d'autres questions encore à poser à Grant. Il me tardait de savoir quand il avait appris la vraie raison de la fuite de ma femme et comment la chose lui avait été révélée. Il ne

me répondit pas sur-le-champ. Enfin, après un moment de silence:

— Loraine, dit-il gravement, je vais, une fois pour toutes, mettre mon cœur à nu devant vous. Un mois après avoir placé Viola sous la tutelle de ma sœur, je me dis en moi-même: Cet homme, qui devait la rendre heureuse, l'a forcée, par ses mauvais traitements, à fuir sa présence. Pourquoi sa vie se consumerait-elle dans la douleur, puisque je l'aime? Je lui écrivis donc, — je n'aurais pu lui parler, — je lui écrivis que je l'aimais encore. Je lui demandai de ne s'inquiéter d'aucun jugement du monde, de se faire libérer par la loi de la chaîne qui la liait à vous et de me permettre de la rendre heureuse encore. Pour toute réponse, elle me renvoya ma lettre, accompagnée des papiers que je vous ai remis aujourd'hui. Elle savait que je lui garderais le secret et moi, de mon côté, je sus alors que sa fuite n'avait pas pour cause une diminution de son amour pour vous. A dater de ce moment la haine que j'avais éprouvée pour vous et ma passion pour Viola se changèrent en une profonde pitié. Et maintenant, ajouta Grant, vous savez tout.

Grant m'avait fait cette révélation juste avant de se retirer dans sa cabine. Mes pensées eurent donc ample pâture durant les heures solitaires de la nuit. L'aube me trouva plongé encore dans mes réflexions. De mon poste d'observation je vis le soleil monter à l'horizon, puis le bateau cingler dans le port du Havre. Enfin, je posai le pied sur le large quai de cette ville en me disant que dans peu d'instants, peut-être, je serrerais dans mes bras ma femme bien-aimée.

Arrivés à l'hôtel, nous apprîmes que ces dames y étaient encore, le télégramme de Grant avait donc atteint son but. Ma première impulsion fut de me précipiter à la recherche de Viola, mais Grant me retint en me faisant observer qu'elle n'était encore instruite de rien et qu'il était préférable qu'il eût d'abord, avec elle, un entretien qui ôtât de son esprit jusqu'à l'ombre d'un doute. Une fois qu'elle serait bien convaincue que j'étais le fils adoptif de Julian Loraine, je pourrais la voir et le plus tôt serait le mieux.

Je me soumis et imposai silence à mon impatience. Assis dans cour de l'hôtel, je comptais les minutes que pouvait prendre le ré de Grant. Il me sembla, à un moment donné, qu'elle devait sav à quoi s'en tenir et languir après le moment de me voir. Ne c

vait-elle pas être dans la joie? Pourquoi ne m'appelait-on pas? La joie l'aurait-elle tuée? Je ne pus plus attendre.

Au moment où je me levais, la figure de Grant parut sur le seuil. L'expression de ses traits m'avertit aussitôt que la nouvelle donnée n'avait amené aucune catastrophe. Je courus à lui. Il saisit ma main.

— Attendez encore un instant, dit-il, elle le désire.

— Elle est bien? Il ne lui est rien arrivé?

— Elle est bien et heureuse. Dans dix minutes vous la verrez.

Je me rassis en silence. Nous fûmes rejoints alors par la sœur de charité à la douce physionomie, qui avait quitté le costume officiel de sa vocation et portait une simple robe noire. Elle causa de divers sujets; mais si je lui répondis, ce fut mécaniquement car le sens de ses paroles ne parvenait point jusqu'à mon esprit. Elle se leva, enfin, et je compris qu'elle désirait que je la suivisse. Comme je passais devant Grant, il prit ma main et la serra.

Avec un violent battement de cœur, je suivis mon guide sur le large escalier de l'hôtel. Arrivée dans un vestibule elle s'arrêta et posa la main sur la poignée d'une porte. Alors, elle se tourna vers moi et murmura:

— M. Loraine, je connais la triste histoire de ces deux dernières années et je sais ce que cette pauvre enfant a souffert. Il y a des douleurs qui sont trop aiguës pour être même mentionnées. Prenez-la dans vos bras comme si vous l'aviez quittée depuis une heure et, jusqu'à ce qu'elle aborde elle-même ce sujet, ne parlez pas des deux années qui viennent de s'écouler.

Puis, elle fit un signe de croix, ouvrit la porte et me laissa libre d'entrer.

Quel spectacle s'offrit alors à mes regards! Viola était identiquement la même que le matin où elle m'avait quitté si peu de temps après notre mariage. Elle portait la même robe que je lui avais vue ce jour-là. Comme je me la rappelais bien, cette robe, dont la teinte et l'étoffe s'étaient empreintes dans ma mémoire! Longtemps après, elle me raconta avec quel soin religieux elle avait conservé et gardé tout près d'elle tout ce qui lui rappelait ces quelques jours passés auprès de moi et si brusquement terminés par la fatale erreur qui nous avait plongés dans le désespoir. Je revoyais Viola devant moi exactement la même que jadis, portant à son doigt cette bague de prix qu'il me semblait y avoir mise le matin même. C'était bien là ma Viola chérie, ma femme!

La porte se referma doucement derrière moi, par un effet, sans doute, de la discrète sollicitude de la sœur. J'ouvris les bras et, avec un cri de joie délirante, Viola s'y précipita, riant et sanglotant tout à la fois sur mon épaule.

— Mon bien-aimé, murmura-t-elle, quand elle eut enfin retrouvé la voix et put prononcer autre chose que des paroles d'amour entrecoupées, mon bien-aimé, nous avons fait un rêve, un triste et cruel rêve !

Elle frissonnait en parlant. Je la serrai plus étroitement sur mon cœur.

— Oublions-le, lui dis-je.

Puis, la main dans la main, nous sortîmes ensemble de ce lugubre rêve pour rentrer dans cette zone ineffable de joie que peuvent seuls connaître ceux dont la vie est éclairée par un amour tel que le nôtre !

HUGH CONWAY
(Imité de l'anglais).

M. CRISPI

SA VIE — SON CARACTÈRE — SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(*Suite*).

Le général Garibaldi désirait vivement que Crispi l'accompagnât en Sicile. Il avait besoin de ses conseils. Il se sentait perdu, sans lui, au milieu des intrigues qui l'entouraient.

Crispi se refusait à faire le voyage. Il avait laissé le pouvoir dans les meilleures conditions où un homme d'état puisse abandonner une haute position. On l'avait regretté; dans ses différends avec Depretis on lui avait donné raison. — Que de fois, dans les lassitudes que lui fait éprouver le poids du gouvernement, au milieu des dégoûts que ne lui épargnent pas des adversaires acharnés, que de fois il a éprouvé ce désir : descendre du pouvoir comme au mois de septembre 1860!

Après les luttes et les discussions qui avaient eu lieu entre lui et le pro-dictateur, le retour en Sicile aux côtés de Garibaldi était le plus grand triomphe qui pût être réservé à son amour-propre. Non seulement Garibaldi avait obligé Depretis à se démettre, mais il tenait à donner une approbation publique et solennelle à celui qui avait été le fidèle interprète de sa pensée, le collaborateur dévoué de sa grande œuvre. Si ce n'est que Crispi a toujours professé le dédain de semblables triomphes. Le résultat obtenu lui suffisait.

Et comme Garibaldi insistait :

— Non, disait Crispi, je ne dois pas vous accompagner. Si je le

[1] Voir les livraisons du 25 octobre 1889 au 15 mars 1890.

fais, c'est moi que vous placez à la tête du gouvernement de l'île. Telle serait votre intention, je le sais; tel sera le conseil qui vous sera donné. Or, on ne manquera pas de dire que je m'impose à vous et que vous m'imposez à la Sicile.

— Vous avez tort, répliquait le général surpris de cette résistance. Nous sommes entrés ensemble à Palerme le 27 mai, au milieu d'une pluie de boulets et de balles; c'est ensemble, encore cette fois, que nous devons y reparaître.

— On comprenait ma présence à vos côtés le 27 mai; elle s'expliquait d'elle-même. Il n'en serait pas de même aujourd'hui.

La discussion continua; le général s'irrita de plus en plus et en vint à dire:

— Je le veux; je vous ordonne de venir.

Crispi s'inclina. Mais il s'arrangea de façon à ne pas accompagner le général. Il manqua l'heure et ne se trouva pas à temps, sur le port, pour monter en bateau avec Garibaldi. A la vérité, il prit une embarcation pour rejoindre le bateau à vapeur, mais il eut soin que ce fût au moment où celui-ci levait l'ancre. Revenu à terre, il expédia un télégramme à Palerme, exprimant ses excuses au général.

On a dit que Crispi n'avait pu se faire conduire à bord, faute de l'argent nécessaire pour payer un batelier qui l'y conduisît. Cette version s'accrédita et Crispi ne se soucia jamais de la démentir. Mais elle est inexacte. Crispi était pauvre, certainement; mais non pas au point de ne pouvoir disposer des quelques *grana* dont se serait contenté un batelier napolitain.

*
* *

Le voyage de Garibaldi eut la rapidité d'un coup de foudre. Le général partit de Naples le 16 septembre, à huit heures du soir, à bord de l'*Elettrico*. Le 17, à trois heures de l'après-midi, il arrivait à Palerme. Personne ou presque personne ne l'attendait. A peine débarqué, il se dirigea en voiture vers le palais royal. Chemin faisant, la foule le reconnut et le suivit en l'acclamant. Il appela immédiatement à lui les secrétaires d'état, leur annonça qu'il avai accepté les démissions de Depretis et qu'il acceptait les leurs. La foule s'étant réunie sous les fenêtres du palais royal, Garibald parut au balcon et improvisa un discours, un des plus beaux e des mieux inspirés qu'il ait jamais prononcés. Il proclama que l'an-

nexion serait intempestive aussi longtemps que des Italiens supportaient encore le joug de l'esclavage; il parla de son affectueux dévouement pour le roi Victor-Emmanuel, dévouement que personne ne pouvait avoir au même degré que lui; il parla de la déloyauté de ceux qui lui avaient attribué des visées occultes. Il fit le panégyrique de Crispi, dont il loua hautement l'abnégation, l'esprit de sacrifice, le désintéressement, les qualités éminentes de patriote et d'homme d'état. Revenant à son point de départ, il conclut que le plébiscite italien ne se ferait qu'à Rome, au Capitole.

Des applaudissements, des bravos, des vivats enthousiastes accueillirent ses paroles.

Garibaldi reçut ensuite quelques fonctionnaires et quelques amis. Par décret rendu à Naples, le 16, jour de son départ, prévoyant que les nécessités de la guerre l'éloigneraient du centre administratif de l'Italie méridionale, le général avait décidé que deux pro-dictateurs le représenteraient, l'un pour la Sicile, en remplacement de Depretis, l'autre pour les provinces continentales. Son indécision sur les choix à faire était grande. Il profita des instants qu'il passa à Palerme pour sonder les esprits; il interrogea ceux qui vinrent à lui, sans tirer des indications vraiment aptes à le guider. Pressé d'en finir, il rendit un décret par lequel Antonio Mordini, auditeur général de l'armée, était nommé pro-dictateur en Sicile. Il désigna les ministres destinés à former le cabinet sicilien, et moins de quatre heures après son arrivée, il repartit pour Naples, où il arriva le 18, dans la matinée.

En quittant Palerme, Garibaldi avait lancé une proclamation résumant sa pensée. « On vous a poussé à l'annexion, disait-il, comme s'il pouvait y avoir de plus zélé que moi pour la régénération de l'Italie. Mais les fins de ceux qui vous parlaient étaient impures; leur but était de servir à de mesquins intérêts individuels. Vous avez dignement répondu.... C'est à Rome, ô peuple de Palerme, que nous proclamerons le royaume d'Italie; c'est là, là seulement, que nous consacrerons l'union de tous les enfants de la même terre italienne!

« A Palerme, on voulait l'annexion pour que je ne passasse point le détroit.

« A Naples, on la voudrait pour que je ne passe point le Volturne.

« Mais tant qu'en Italie il y aura des chaînes à briser, je poursuivrai ma voie — ou j'y laisserai la vie... »

*
* *

Le surlendemain de son retour à Naples, par un décret que contresigna Bertani, secrétaire général de la dictature, le général Garibaldi établissait qu'il y aurait auprès de lui deux secrétaires d'état, l'un pour les affaires de Sicile, l'autre pour les affaires du continent napolitain. Le secrétaire général de la dictature conservait les prérogatives qui avaient appartenu, sous le régime tombé, au président du Conseil. Le secrétaire d'état pour la Sicile ne pouvait être que Crispi, qu'un autre décret dictatorial du 22 nomma, en outre, secrétaire d'état pour les affaires étrangères. Au départ de Bertani, que l'accomplissement de son mandat législatif appelait au Parlement subalpin et qui, abreuvé d'amertumes, fatigué des intrigues qui s'agitaient autour de lui et des calomnies qui ne cessaient de le battre en brèche, aspirait depuis quelque temps à se retirer, Crispi fut désigné à lui succéder. Il accepta cette nouvelle charge, sans ignorer que, comme son prédécesseur, il serait en butte aux traits d'une calomnie acharnée.

Bertani n'aurait peut-être pas renoncé à son poste, qui était, somme toute, un poste de combat, s'il n'avait compris que son successeur était tout trouvé. Il savait qu'il serait dignement remplacé. Dans un colloque avec Cattaneo et Mazzini, Bertani avait dit:

— Je suis las. Il y a, par là, trop d'intrigues et trop d'intrigants. Garibaldi lui-même finira par y succomber.

— Raison de plus, lui répondit Cattaneo, pour que tous les vrais amis du dictateur restent auprès de lui.

— Eh bien! n'y es-tu pas, toi-même? N'y a-t-il pas Crispi, pour qui le général nourrit tant d'affection?

*
* *

Nous n'avons pas besoin de dire que justice fut faite, sinon des calomniateurs, du moins des calomnies qu'une malveillance éhontée répandit contre Bertani et contre Crispi. Bertani fut accusé d'avoir détourné des fonds de l'État; d'avoir ordonné au gouverneur de Teramo de recevoir à coups de fusil les troupes piémontaises; d'avoir reçu un pot-de-vin de quatre millions pour faire signer à Garibaldi un contrat portant concession d'une ligne de chemin de

fer à des conditions que l'on affirmait ruineuses pour l'État; d'avoir mis sous séquestre huit ou dix ou seize millions (on n'était pas fixé sur le chiffre) appartenant à la famille des Bourbons, sans les verser dans les caisses de l'État....

On sourit de pitié, aujourd'hui, en relatant d'aussi basses accusations et en pensant à la vertu des hommes contre qui elles devaient porter. Nous ne les rappelons que pour montrer à quelles extrémités peut entraîner la haine politique, la plus aveugle des haines. Quant à Crispi, il fut relativement épargné. On se borna à affirmer qu'il avait perçu, comme secrétaire général de la dictature, la somme de dix mille ducats, soit 42,500 lires. On eût été bien embarrassé de fournir les preuves d'une semblable allégation, qui reçut le démenti le plus péremptoire. De même qu'en Sicile, Crispi refusa à Naples d'émarger au budget. Il vécut pauvrement, dans un très modeste logis, à Chiatamone. Il profita si peu de sa haute position que, l'année suivante, élu député, il fut sur le point de refuser le mandat législatif qui, en Italie, est gratuit. Faute de moyens d'existence, il fallut que, par une souscription dont le montant fut plus tard strictement remboursé, ses amis lui vinssent en aide.

Ses ennemis eurent alors recours à d'autres armes. Le *Nazionale,* journal du parti modéré, que dirigeait Ruggero Bonghi, ne cessait d'insulter l'*avocat Crispi,* l'éternel Crispi, l'accusant « d'usurper une autorité que personne ne lui avait confiée, d'agir ouvertement contre les intentions du dictateur, etc. » Crispi ne donna à ces accusations que de calmes et méprisantes réponses, ce dont la fureur du journal ne fit que s'accroître. Bonghi écrivait de lui: « Le mauvais génie du vaillant général, celui qui pervertit les plus nobles intentions de Garibaldi, celui qui trouble les esprits.... cet homme-là s'appelait autrefois Bertani; il s'appelle aujourd'hui Crispi.... »

*
* *

Cependant, les troupes bourboniennes, qui s'étaient retirées de Naples à l'arrivée de Garibaldi, se concentraient au delà du Volturne et se massaient autour de Capoue. Il fallait poursuivre les opérations militaires et les pousser avec vigueur pour que l'ennemi, dont les forces étaient encore considérables, ne reprît pas l'offensive. Le général Türr, avec une division, occupa Caserte et Santa

Maria, formant la gauche des forces garibaldiennes. Bixio prit position à Maddaloni, formant la droite. Le général Medici, renforcé par la brigade que commandait le général Avezzana, se fortifia à Monte Sant'Angelo, y constituant le centre. Cette ligne de bataille avait un grand défaut: elle était beaucoup trop étendue. Garibaldi le reconnut, sans pouvoir y remédier.

Chaque jour, soit de Naples, où les soins du gouvernement l'appelaient encore, soit de Caserte, où il avait établi son quartier-général, Garibaldi se rendait à Monte Sant'Angelo, position dominante, d'où il épiait les mouvements et surveillait les préparatifs des troupes napolitaines. Aux approches du 1er octobre, il s'aperçut à des indices certains que l'ennemi se préparait à l'attaque.

Les troupes en présence se composaient, du côté des royalistes, de quarante-deux mille hommes aguerris, disciplinés, bien armés, disposant d'une artillerie formidable; du côté des garibaldiens, de vingt mille hommes à peine, pour la plupart volontaires, dont un tiers seulement avait vu le feu.

Le 1er octobre, à trois heures du matin, Garibaldi partait de Caserte par le chemin de fer, accompagné de Crispi et de ses aides-de-camp. Il arrivait à Santa Maria vers l'aube, au moment où la fusillade commençait à crépiter sur la gauche. Sans perdre un instant, il monte en voiture avec Crispi et deux officiers, pour se porter du côté où la bataille s'engageait. Chemin faisant, il s'aperçoit que peu à peu la fusillade gagne du terrain et se rapproche du centre, s'étendant sur toute la ligne, depuis l'extrême gauche jusqu'à Sant'Angelo.

Pendant que la bataille s'engageait, les généraux de François II, bons connaisseurs du terrain sur lequel ils opéraient, essayaient, par un mouvement adroitement conçu et bien exécuté, de passer à travers les lignes garibaldiennes. Il existe autour de Sant'Angelo des ravines profondes, creusées par les eaux torrentielles; ces ravines, par les temps secs, peuvent servir de chemins couverts. Profitant de cette particularité, de forts détachements bourboniens s'avançaient, protégés et inaperçus, au milieu des garibaldiens, dans le but de les dépasser et de tomber soudainement sur eux par derrière. Garibaldi, qui ne se doutait pas de la chose, n'avait pas encore atteint sa ligne de bataille quand un détachement ennemi, débo chant d'une des ravines et comme sortant de dessous terre, l'attaq à l'improviste. La voiture est entourée; un des chevaux roule bles sur le sol; le cocher tombe mort de son siège; la voiture est c

blée de balles. Pendant que Crispi, et les deux aides-de-camp du général se mettent sur la défensive et font usage de leurs armes, Garibaldi se dresse debout dans la voiture et par un coup d'audace, d'une voix retentissante, commande à un escadron imaginaire de charger les royalistes. Surpris, déconcertés, se voyant déjà sabrés par les guides de Missori, les soldats napolitains hésitent. Ne sachant d'où viendra l'attaque, ne comprenant pas où se cache l'ennemi qui les menace, ils ne voient que l'attitude énergique et résolue de Garibaldi et de ses compagnons, et, par leur indécision, donnent aux compagnies de Simonetta et de Mosto le temps d'accourir. Ils sont mis en déroute. Garibaldi sort sain et sauf d'un des plus grands dangers qu'il ait courus, et prend aussitôt la direction de la bataille. Vingt balles ont sifflé aux oreilles de Garibaldi et de Crispi sans les effleurer.

A cinq heures de l'après-midi les deux batailles du Volturne et de Maddaloni étaient gagnées. A dix heures du soir Crispi télégraphiait à Bertani, rentré à Turin :

« Nous avons vaincu sur toute la ligne. Il ne reste qu'une colonne isolée de royalistes du côté de Caserte. Nous avons l'espoir de la faire prisonnière. »

Cette espérance devait se réaliser. Le jour suivant à une heure de l'après-midi, Crispi télégraphiait encore à Bertani :

« Les Bourbons ont été repoussés de Caserte. Le dictateur, Sirtori et Sacchi leur ferment toute retraite. »

Et moins de deux heures plus tard :

« Nous avons fait deux mille prisonniers que nous envoyons à Naples. La garde nationale vient à leur rencontre pour les recevoir. »

.
. .

Sur ces entrefaites était arrivé à Naples le marquis Giorgio Pallavicino-Trivulzio, ancien libéral, appartenant à une grande famille lombarde, et qui avait été condamné par l'Autriche, en 1821, avec Confalonieri, Silvio Pellico et d'autres. Pallavicino était bien vu par le général, qui l'avait choisi déjà comme pro-dictateur des provinces continentales, sans procéder encore à sa nomination. Pallavicino venait de Turin; il avait vu le roi et M. de Cavour et pris leurs instructions. La formule de M. de Cavour était alors celle-ci : « Aucune transaction avec les mazziniens; aucune faiblesse

avec les garibaldiens, mais pour leur chef des égards infinis. » Pallavicino venait proposer au général un accord avec le gouvernement de Turin. Malheureusement, il posait comme base de l'entente à établir l'expulsion de Crispi, de Bertani et de Mazzini. Une semblable condition était inacceptable de la part de Garibaldi qui connaissait la pureté d'intentions et la droiture de ceux contre lesquels on voulait qu'il sévît. Il se ressentit vivement de la proposition que lui fit Pallavicino et fut sur le point de renoncer à se servir de lui. Oublieux, comme toujours, des torts des autres, Crispi, bien qu'au courant de tout, insista auprès du général pour qu'il donnât suite à son idée première. Cattaneo le seconda. Le choix avait du bon: Pallavicino, par son nom historique, représentait l'Italie du nord dans ses traditions glorieuses; par son passé, il pouvait personnifier le principe de liberté et l'esprit de sacrifice. Crispi espérait d'ailleurs qu'au contact des hommes dont on lui avait appris à se méfier, Pallavicino reviendrait de ses préventions; qu'il respecterait la volonté du dictateur et emploierait une influence bienfaisante sur le gouvernement de Turin. Garibaldi finit par céder. Le décret dictatorial nommant Giorgio Pallavicino-Trivulzio à la prodictature, en remplacement de Sirtori, qui en avait provisoirement exercé les fonctions, parut en date de Caserte, 3 octobre.

Le 5, un décret pro-dictatorial supprimait le département des affaires de Sicile auprès du gouvernement de Naples. Crispi conservait les fonctions de secrétaire général de la dictature et celles de secrétaire d'état pour les affaires étrangères.

*
* *

Nous avons laissé Palerme, au moment où Garibaldi venait d'y installer le pro-dictateur. Mordini ne fut pas heureux dans l'exercice de ses hautes fonctions. Entouré d'hommes d'une valeur médiocre, il se laissa gagner par ceux qui, s'inspirant de la pensée du cabinet de Turin, poussaient à l'annexion immédiate de la Sicile à l'Italie du nord. Il trahit ainsi, par faiblesse et sans le vouloir, le programme que lui avait laissé le dictateur. On arriva à lui dire que le comte de Cavour se proposait d'envoyer devant Palerme une flotte et d'y faire débarquer un régiment de bersaillers. Il le cr prit peur, s'affola, réunit à la hâte le conseil des ministres et décider qu'une assemblée sicilienne serait convoquée pour vo la réunion de la Sicile au Piémont. Une commission nommée, sé-

tenante, partit pour Naples dans le but d'annoncer au dictateur, avec les explications nécessaires, la délibération adoptée.

Avant de demander audience à Garibaldi, la commission sicilienne se présenta à Crispi, qui exerçait encore, à ce moment, les fonctions de secrétaire d'état pour les affaires de Sicile. Dès qu'il apprit ce qui s'était passé, Crispi mesura l'erreur commise et l'effet qu'elle produirait sur le dictateur. Jamais le général, dont les idées au sujet de l'annexion étaient si nettes et si précises, n'approuverait la décision du cabinet sicilien.

— Qu'avez-vous fait? dit-il aux commissaires. Qui a pu vous faire méconnaître ainsi la pensée de Garibaldi? Il n'y a pas un mois qu'il vous indiquait lui-même, de sa parole enflammée, son but, sa pensée, ce qu'il regardait comme sa mission; et vous vous êtes laissé entraîner à un acte aussi contraire à ses vues! Quel fait, dans l'intervalle, a pu vous amener à croire qu'il eût changé d'avis? Ne savez-vous pas que maintenant, comme alors, Garibaldi veut que l'annexion n'ait lieu que lorsque la guerre sera finie, et que la guerre n'aura de fin pour lui que le jour où il pourra, du haut du Capitole, proclamer l'unité italienne sous le sceptre de Victor-Emmanuel? Avez-vous donc oublié que dès mon retour au pouvoir, j'ai reçu de Garibaldi l'ordre formel de destituer tout fonctionnaire qui favoriserait l'annexion; que j'ai dû donner aux gouverneurs les instructions les plus strictes pour réprimer, coûte que coûte, tout mouvement, toute pétition même en sens annexionniste; que Bertani, d'ordre de Garibaldi, a chassé de Naples, pour s'être montrés partisans de l'annexion immédiate, des hommes tels que Cordova, que Spaventa, que Scialoia, ce dernier, naguère, notre collègue dans les conseils de Garibaldi?...

Mais la faute était désormais irréparable. Calvino, qui faisait partie de la commission et avait été un des Mille, supplia Crispi de préparer le général à les entendre. Ils connaissaient tous le caractère fougueux de Garibaldi et craignaient l'explosion de sa colère. Crispi n'ignorait pas les inconvénients d'une telle démarche, mais il accepta par amitié, résolu à faire tout son possible pour sauver Mordini, qu'il savait de bonne foi.

Par le premier train, il partit pour Caserte où se trouvait le général. Il y arriva dans le cœur de la nuit. Garibaldi reposait. Il attendit son réveil, en méditant sur la manière dont il lui présenterait les choses.

A peine éveillé, le général le reçoit. Crispi commence, avec tou-

tes les précautions oratoires voulues, à raconter ce qui s'est passé. Quand il en vient au fait, à la convocation de l'assemblée sicilienne pour formuler un vote annexionniste, Garibaldi ne se domine plus. Il bondit sur sa couche en proie à une violente fureur.

— Et Mordini a toléré cela!... et il a laissé faire!...

Crispi attendit que la colère du lion se calmât. Alors il reprit:

— Nous ne pouvons rien à ce qui a été fait. Envisageons la situation et voyons ce qu'elle comporte. Depretis a déjà dû donner sa démission parce qu'il favorisait l'annexion. Voulez-vous, à si peu de distance, destituer aussi Mordini? L'effet d'une semblable mesure, suivant la première à si bref intervalle, ne serait-il pas déplorable?

Garibaldi dut en convenir.

— Je n'ai cependant, dit-il, que deux partis à prendre: demander à Mordini ses démissions, ou approuver ce que j'ai condamné; me mettre en contradiction avec moi-même!...

— Et d'autre part, reprenait Crispi, si vous demandez à Mordini ses démissions, vous voilà obligé de lui donner un successeur et de former un nouveau cabinet. Or vous avez déjà vu, par vous-même, la difficulté de trouver un pro-dictateur et celle de composer un ministère en Sicile.... D'ailleurs Mordini vous est dévoué; il s'est trompé, il a été entraîné; mais tout autre l'aurait été peut-être comme lui. Entre deux maux, choisissez le moindre. Abandonnez le premier parti et embrassez le second: approuvez la convocation de l'assemblée sicilienne.

— Et pour Naples?

— Faites de même: convoquez une assemblée napolitaine.

Cela se passait le 6 octobre. Le conseil des ministres approuva à la majorité la réunion d'une assemblée. Mais Pallavicino se rallia à la minorité et mit son veto. Il craignait que, donnant prise aux menées du parti républicain, l'assemblée n'usurpât des pouvoirs trop étendus et ne devînt constituante. Sans abandonner l'idée, à laquelle Crispi l'avait gagné, Garibaldi décida que, pour le moment, les populations seraient appelées à voter plébiscitairement l'annexion et chargea Crispi de trouver la formule du vote.

∴

Le décret du 16 septembre qui avait institué les deux pro-dictatures réservait au général la direction suprême des affaires poli

tiques et militaires, ainsi que la sanction des actes législatifs. C'est ainsi que le dictateur continuait à nommer les ministres et les représentants à l'étranger, les secrétaires d'état, les conseillers d'état, le juge de la légation apostolique en Sicile, les ministres, les directeurs des ministères, les gouverneurs, le préfet de police de Naples, les questeurs de la sûreté publique en Sicile, les officiers supérieurs de l'armée et de la marine, etc.

A l'approche du jour où les populations de l'Italie méridionale allaient être appelées à décider de leur destinées, il devenait nécessaire que les pro-dictateurs reçussent les pouvoirs que le dictateur s'était réservés et sans lequels ils n'auraient pas eu la liberté d'allures requise dans un pareil moment. Un décret dictatorial de Caserte (7 octobre), y pourvut. Le lendemain, un décret pro-dictatorial, contresigné par Crispi, Conforti et les autres ministres, convoquait en comices le peuple des provinces continentales de l'Italie méridionale pour le 21 du mois, l'appelant à se prononcer, par oui ou par non, pour ou contre l'annexion.

La formule du plébiscite fut celle-ci:

« Le peuple veut l'Italie une et individuelle *avec* Victor-Emmanuel, roi constitutionnel, et ses descendants légitimes. »

⁂

Mais l'idée de convoquer une assemblée napolitaine n'avait pas été abandonnée. Le 11 octobre, Garibaldi approuvait un projet de décret ainsi conçu :

« *Italie et Victor-Emmanuel.*

« Le dictateur de l'Italie méridionale, dans le but de rendre plus complètes les dispositions du décret du 8 octobre qui convoque le peuple à formuler un vote plébiscitaire; — de vérifier la régularité des actes relatifs et de déterminer l'incorporation de l'Italie méridionale dans l'Italie une et indivisible, décrète:

« Art. 1er. Une assemblée de députés des provinces continentales de l'Italie méridionale est convoquée pour le 1er novembre dans la ville de Naples;

« Art. 2. Les députés seront nommés par suffrage universel;

« Art. 3. Le pro-dictateur de Naples fixera le nombre des députés à nommer, établira la circonscription électorale et préparera la réunion de l'assemblée;

« Art. 4. Le pro-dictateur et les ministres sont chargés de l'exécution de la présente loi. »

Ce projet, dont la rédaction était de Crispi, fut envoyé par Garibaldi au marquis Pallavicino, avec les mots suivants tracés de sa main :

« Voici, me semble-t-il, ce qui avait été combiné entre nous. Ce projet a mon entière approbation. Si vous êtes d'accord avec moi, envoyez-m'en une copie signée. Je la signerai à mon tour. »

Pallavicino, opposé à la convocation du corps électoral napolitain, vit dans cette insistance du général l'exécution d'un plan qu'il attribua à Crispi. Toutes ses préventions contre lui se réveillèrent. Il crut à un subterfuge pour retarder l'annexion, pour perpétuer l'agitation dans le pays, pour susciter des tendances municipales, pour éveiller des intérêts régionaux !

Il voyait déjà dans l'assemblée napolitaine une Constituante ou même une Convention !

Hors de lui de fureur, il se rend à Caserte, où Crispi, Cattaneo, Mario, les ministres se trouvent réunis autour du général. Il prend la parole pour attaquer avec véhémence Crispi et dénonce ses projets subversifs. Si Crispi veut l'assemblée, c'est parce qu'elle amènera la république. Il l'accuse en termes ouverts de désirer la guerre civile et de la provoquer.

Le général l'interrompt et le rappelle au respect des convenances.

Pallavicino insiste.

— Crispi est l'homme néfaste; qu'il s'en aille, ou je me retire !

Crispi se taisait. Ce fut Garibaldi qui se leva.

— Jamais, dit-il, je ne sacrifierai mes amis à vos lubies, surtout quand ces amis sont des patriotes désintéressés et courageux comme Crispi.

Et s'avançant jusqu'au pro-dictateur qu'il fixait dans les yeux :

— C'est lui que j'ai choisi et non pas vous.

A ces mots dits d'un ton brusque, même brutal, Pallavicino ne sut que répondre. Il balbutia :

— Je me retire.

Dans son trouble il ne trouvait plus la porte. Quelqu'un lui offrit le bras.

En sortant, il aperçut Cattaneo et lui tendit la main. Cattaneo refusa de la prendre.

— Que ne savez-vous connaître et respecter, lui dit-il, ceux qui sont les véritables amis de Garibaldi!...

De Caserte même, avant que ceux qui avaient assisté à cette scène pénible fussent revenus à eux-mêmes, Pallavicino avait donné ses démissions de pro-dictateur. Le ministère, suivant son exemple, signa le lendemain, 12 octobre, du palais d'Angri, à Naples, sa démission collective, rédigée par Conforti.

Garibaldi fit aussitôt promulguer le décret convoquant à Naples, pour le 11 novembre, l'assemblée des députés des provinces continentales du sud de l'Italie. Il chargeait en même temps Crispi de former le ministère.

Le 12 octobre, le parti modéré de Naples organisait une démonstration contre Mazzini et contre Crispi. Une foule de gens, payés ou excités par des accusations mensongères à la charge des deux patriotes, parcoururent les rues, aux cris de: « Mort à Crispi! Mort à Mazzini! » Garibaldi dut se montrer au balcon du palais de la Foresteria et haranguer le peuple, auquel il reprocha ces cris: « Vous ne devez, dit-il, invoquer la mort qu'aux ennemis de l'Italie! » Il saisit l'occasion pour répéter presque textuellement son discours de Palerme.

Mais les ennemis de Crispi ne désarmaient pas. Ils cherchaient non seulement d'ameuter la foule, mais aussi de détacher de lui Garibaldi. S'ils réussirent un moment dans leur premier dessein, ils échouèrent dans le second: Garibaldi ne voulut jamais se séparer de celui qu'il regardait comme le mieux inspiré et le plus fidèle de ses conseillers. Le résultat des intrigues ourdies contre Crispi fut de lui rendre impossible la composition du cabinet et de l'amener à donner (15 octobre) ses démissions de ministre des affaires étrangères, pour ne garder que les fonctions de secrétaire du dictateur. De son côté, Garibaldi, las et aigri, n'insistait plus pour la réunion de l'assemblée napolitaine. Il soupirait après sa retraite de Caprera. Ce même jour, il publiait, sous forme de décret, une proclamation où il était dit que « les Deux-Siciles, qui devaient leur rachat au sang italien versé et qui l'avaient librement nommé dictateur, faisaient partie intégrante de l'Italie une et indivisible, ayant pour roi constitutionnel Victor-Emmanuel et ses descendants. » Il annonçait en même temps qu'il déposerait la dictature entre les mains du roi, à son arrivée.

Le 21 octobre eut lieu le plébiscite à Naples et en Sicile. Une majorité imposante vota la dédition de l'ancien royaume des Deux-Siciles à Victor-Emmanuel.

*
* *

Le 29 octobre, Garibaldi adressait au roi Victor-Emmanuel la lettre suivante, dont l'original se trouve aujourd'hui entre les mains de M. Farini, président du Sénat italien, et dont la minute, rédigée par Crispi et tout entière de sa main, est restée au premier ministre italien.

« Sire,

« Lorsqu'en touchant le sol de la Sicile, j'assumai la dictature, je le fis en votre nom et pour vous, noble prince, sur qui se réunissent toutes les espérances de la nation. Je satisfais donc à un vœu de mon cœur et je remplis une promesse consacrée par des actes nombreux en déposant entre vos mains le pouvoir qui, à tous les titres, vous appartient, maintenant que le peuple des provinces de l'Italie méridionale s'est solennellement prononcé pour l'unité de l'Italie et pour votre règne et celui de vos descendants légitimes.

« Je vous remets l'autorité suprême sur dix millions d'Italiens, en proie jusqu'il y a peu de mois à un despotisme stupide et féroce, et pour lesquels un régime réparateur est désormais nécessaire. Ce régime, ils l'auront de vous, que Dieu a élu pour fonder la nation italienne et pour la rendre libre et prospère à l'intérieur, puissante et respectée à l'étranger.

« Vous trouverez dans ces régions un peuple docile autant qu'intelligent, ami de l'ordre autant que désireux de liberté, prêt aux plus grands sacrifices toutes les fois qu'ils lui sont demandés dans l'intérêt de la patrie et d'un gouvernement national. Pendant les six mois que j'en ai eu la direction, je n'ai eu qu'à me louer du caractère et du bon vouloir de ce peuple, que j'ai le bonheur — conjointement à mes collaborateurs — de rendre à l'Italie, dont *nos* tyrans l'avaient séparé.

« Je ne vous parle pas de mon gouvernement. La Sicile, malgré les difficultés qu'y ont suscitées des gens venus du dehors, a reçu des institutions civiles et politiques égales à celles de l'Itai supérieure et jouit d'une tranquillité sans exemple. Ici, sur le continent, où la présence de l'ennemi constitue encore un obstacle le pays marche à grands pas (et tous nos actes en font foi) ver

l'unification nationale. Ces résultats sont dus à l'activité et à l'intelligence des deux patriotes distingués à qui j'ai confié les rênes de l'administration.

« Veuillez cependant, Majesté, me permettre une prière, qui sera la seule, aumoment où je vous remets le pouvoir. J'implore de vous que votre très haute protection soit accordée à ceux qui ont été mes collaborateurs dans cette grande œuvre de l'affranchissement de l'Italie méridionale, et que vous accueilliez dans votre armée mes compagnons d'armes, qui ont si bien mérité de vous et de la patrie.

« Je suis, Sire, etc.

« Caserte, 29 octobre 1860. »

A cette même date, Garibaldi accomplissait, par l'inspiration de Crispi, un acte de justice envers les Siciliens, victimes des guerres de 1848 et 1849 et de la restauration des Bourbons.

Le 18 septembre, le ministre de l'intérieur, Raffaele Conforti, qui appartenait au parti modéré, avait fait saisir à Naples, chez un nommé Rispoli, agent et homme de confiance de la maison de Bourbon, un certain nombre de titres de la dette publique napolitaine, pour une rente totale de 501,794 ducats, environ onze millions de livres italiennes. Cette rente précédemment inscrite au grand livre, partie au nom de Rispoli lui-même, partie au nom de tel ou tel autre membre de la famille royale, avait été déclarée acquise à l'État. Un décret dictatorial, contresigné par le même ministre Conforti, établit, le 25 octobre, qu'on prélèverait sur le montant du capital représenté par la dite rente, une somme de six millions de ducats destinée à indemniser les victimes du gouvernement tombé.

Les considérants du décret rappelaient que le 15 mai 1848, jour de malheur, le gouvernement des Bourbons avait manqué à la foi jurée, rempli Naples de terreur et de sang, substitué à l'autorité de la loi celle de l'arbitre et de la violence; — que le gouvernement issu de ce cataclysme avait sévi pendant douze ans avec une effroyable opiniâtreté, violant le sanctuaire de la justice et de la famille, condamnant à des peines criminelles des hommes de bien, peuplant de patriotes les prisons, en obligeant d'autres à chercher leur salut dans l'exil; — que les pertes et dommages de tout genre, directs et indirects, causés par cette tyrannie inhumaine avaient été immenses; — qu'en y réparant dans la mesure du possible, on ne faisait que payer une dette de justice, etc. Le décret avait fixé les catégories des ayants-droit.

Crispi n'avait pas approuvé ce séquestre. Comme jurisconsulte, il le croyait illégal. Mais une fois l'acte consommé et devenu irrévocable, il voulut que les Siciliens fussent appelés à en profiter. Ils avaient été à la peine et au sacrifice; pourquoi ne seraient-ils pas à la réparation?[1] En Sicile aussi des propriétés avaient été détruites, un grand nombre de familles avaient été privées de leurs soutiens ou de leurs membres; là aussi, les bagnes, les prisons s'étaient remplies de gens de bien, et d'honnêtes patriotes avaient dû prendre la voie de l'exil. Un décret du 29 octobre établit qu'un quart de la somme à distribuer aux victimes du despotisme des Bourbons serait réservé aux Siciliens.

⁂

Quelques jours après Garibaldi se rendait au-devant du roi; et à Teano avait lieu l'épique rencontre du premier roi d'Italie et du dernier et du plus illustre des *condottieri:*

— Salut au premier roi d'Italie!

— Salut à mon meilleur ami!

Crispi n'accompagna le général que jusqu'à Santa Maria di Capua. Pendant les fêtes qui suivirent l'entrée du roi à Naples (7 novembre), il se tint à l'écart. Après le départ de Garibaldi pour Caprera, il se rendit à Palerme.

⁂

Bien que sans mandat et sans fonctions, l'amitié qui liait Crispi à Mordini, et l'autorité que lui conférait son passé, faisaient de lui le chef du parti libéral sicilien. Or, à la fin de novembre, le roi Victor-Emmanuel devant se rendre en Sicile, il avait été décidé que S. M. serait accompagnée du chevalier de Montezemolo, récemment nommé lieutenant-général du roi pour la Sicile, et de La Farina, un des conseillers de la lieutenance, chargé du ministère de l'intérieur. L'aversion notoire que La Farina inspirait à Crispi et à Mor-

[1] Crispi fut requis plus tard, comme avocat, par les héritiers du duc de Capoue, de défendre une cause intentée par eux à l'État en reven cation de la somme séquestrée. Il accepta, mais à la condition expres que ses services seraient gratuits. Il reste, de cette cause, qui eut un gra retentissement, deux vigoureux et éloquents mémoires de Crispi, q l'on peut citer comme des modèles du genre.

dini fit modifier ce projet. Montezemolo et La Farina ne débarquèrent que le jour du départ de Victor-Emmanuel. Cavour écrivait à ce sujet: « Je n'aime guère cet expédient, que je regarde cependant comme acceptable. Mais, pour l'amour de Dieu, que l'on ne fasse pas de nouvelles concessions aux *Crispini* et aux *Garibaldini!...* »

Montezemolo et les deux conseillers de la lieutenance, La Farina et Cordova entrèrent en fonctions le 6 décembre. Le second consacra tous ses soins aux finances, le premier à l'administration politique et à la police. Mais La Farina était impopulaire, et la gestion de Cordova souleva des mécontentements et des appréhensions. Le 31 décembre, on remarquait dans les rues de Palerme et dans les endroits publics une animation insolite, signe précurseur de troubles. Le bruit se répandit qu'une démonstration allait avoir lieu contre la lieutenance. La Farina crut le moment venu pour assouvir, une fois pour toutes, sa haine contre Crispi et résolut de le faire arrêter.

Dans la nuit du 31 décembre 1860 au 1er janvier 1861, Crispi était tranquillement chez lui, plongé dans le sommeil, quand des coups de sonnette le réveillent en sursaut. Il se lève et se dirige vers la porte d'entrée; par un guichet qu'il entr'ouvre, il aperçoit des figures inconnues et suspectes.

— Qui êtes-vous?

— La gendarmerie. Nous avons un mandat d'amener contre l'avocat Crispi, que nous venons arrêter d'ordre de Son Excellence.

— Qui est-ce que « Son Excellence? »

— Son Excellence M. le conseiller de la lieutenance. Ouvrez.

La porte solide et bien verrouillée permettait à Crispi de résister à l'injonction qui lui était faite.

— Je n'ouvre pas.

Les gendarmes firent quelques tentatives pour forcer la porte, sans y réussir. De part et d'autre on attendit l'aube.

Le jour paraissait à peine que Crispi se mit à un balcon de son appartement, donnant sur la rue de Tolède. La grande artère de Palerme, malgré l'heure matinale, commençait à s'animer. Il donne l'alarme en criant: « Aux voleurs! »

Quelques citadins s'arrêtent. D'autres accourent. On reconnaît Crispi. On l'écoute.

— Appelez la garde nationale. Il y a des voleurs dans la maison.

On court chercher la garde. La nouvelle que Crispi court un danger quelconque se répand de proche en proche. En quelques instants la foule est rassemblée sous ses fenêtres. La nouvelle, en circulant, assume des proportions inattendues. Dans la ville on prend les armes; on bat aux champs dans les corps de garde. Les premiers debout sont déjà arrivés et s'apprêtent à pénétrer dans la maison. Crispi impose le silence du geste et parle à la foule. Il dénonce l'attentat dont il a risqué d'être victime. On a voulu l'arrêter nuitamment. La lieutenance viole la liberté des citoyens....

Pendant ce temps les gendarmes continuent à se morfondre devant la porte qu'ils n'ont pu enfoncer. Le bruit de la foule arrive jusqu'à eux. Des éclats de voix et cette rumeur de mer houleuse qui est propre aux masses humaines leur font comprendre que quelque chose d'insolite et de grave se passe dans la rue. Ils descendent précipitamment les trois étages; entr'ouvrent la porte, tâchent de parlementer avec les plus rapprochés, d'expliquer leur présence. On les hue, on les frappe, si bien qu'ils referment la porte d'entrée et comptant sur la prompte arrivée des secours que la lieutenance ne manquerait pas d'envoyer, remontent reprendre leur faction à la porte de celui qu'ils ont l'ordre d'arrêter. Mais Crispi ne les a pas attendus; profitant de l'instant où les gendarmes sont descendus, il est passé chez un voisin, M. Marinuzzi, aujourd'hui directeur général de la loterie de l'État. De là, grâce à une autre issue, il gagne une rue de traverse, saute dans une voiture fermée et prend le large.

Le bruit de l'attentat s'était déjà répandu dans toute la ville. La garde nationale était sous les armes. Toute la population en fermentation se reversait dans les rues. La lieutenance prend peur. Comprenant qu'il lui est impossible de compter sur la garde nationale pour le maintien de l'ordre, La Farina demande au général qui commandait la garnison de faire sortir la troupe et de charger le peuple.

— Vous n'y songez pas, répond cet homme de bon sens. Le gouvernement du roi Victor-Emmanuel vient à peine de s'établir et vous demandez qu'il verse du sang!

Il ne restait qu'un parti à prendre aux hommes qui avaient maladroitement créé une situation aussi grave: disparaître. Bien que les collègues de La Farina n'eussent pas été unanimes à approuver la direction qu'il avait imprimée à l'administration, ils firent cause commune avec lui. Dans la nuit du 1er au 2 janvier

La Farina, Raeli, Cordova remirent leurs démissions entre les mains de Montezemolo. Le 2 janvier, La Farina s'enfuit de Palerme par les jardins du palais royal, qui confinaient alors avec les murs de la ville. Le 3, il partait avec ses collègues pour Messine et le continent, à bord d'un navire de la marine sarde.

UN ITALIEN.

(*La suite à la prochaine livraison*).

UN COUP D'ŒIL

SUR LA QUESTION IRLANDAISE[1]

(Suite).

IV.[2]

Deux espèces de liberté sont surtout chères aux hommes: la liberté qui les consacre citoyens et celle qui les reconnaît hommes, la liberté publique ou politique et la liberté privée. Chez un gouvernement qui se pique de constitutionnalité, qui se vante d'avoir pour pierre angulaire le peuple, on devrait au moins s'attendre au respect des droits du citoyen et de l'individu. L'administration anglaise, à laquelle ces prétentions ne manquent certes pas, respecte sans doute ces droits en Angleterre même; mais dans ce pays soumis aux *lois égales*, dans cette province qu'on appelle encore l'Irlande, on en a bien vite fait table rase. Les admirateurs d'Albion devraient, ce me semble, ne pas oublier dans leurs panégyriques enthousiastes du constitutionnalisme anglais que, dans un tiers du Royaume-Uni, la loi depuis un siècle n'est que la suspension ou

---

[1] Voir les livraisons du 15 février et du 15 mars.

[2] Quelques inexactitudes s'étant glisseés dans l'article du 15 mars, nous prions le lecteur de les rectifier comme suit:

Page	421	au lieu de	de P. O'Connell	lisez	d'O'Connell
»	423	id.	parmi des Irlandais	id.	sur le banc judiciaire irlandais.
»	429	id.	Sir M. Morris, le manipulateur des jurys de Maryborough, fut nommé	id.	Sir M. Morris ayant été élevé à la Chambre des Pairs, le manipulateur.
»	429	id.	avait admis qu'il s'agissait d'une illégalite flagrante.	id.	avait admis des témoignages qui dans leur opi (des juges de la cour d pel) étaient d'une illé flagrante.

la violation de la loi ordinaire, qu'après avoir reconnu nos droits inviolables on les méconnaît avec une désinvolture vraiment remarquable. En effet, la facilité avec laquelle on suspend une loi semble être en proportion directe de l'importance de cette loi elle-même; ainsi, l'acte de l'*Habeas corpus* qui est la charte des libertés individuelles, comme la *Magna charta* est la charte des libertés politiques, n'a été totalement suspendue que seize fois depuis l'Union, sans parler des suspensions partielles que comportent tous les actes de coercition!

Il est dans la nature des tyrannies de ne supporter ni l'analyse ni même la publicité; de tous temps, les gouvernements oppresseurs se sont fait un devoir d'étouffer les cris de leurs victimes et de fermer la bouche à la critique. Pas plus que la Russie, l'Angleterre ne s'est soustraite à cette loi. On a foulé aux pieds le droit d'assemblée ou de manifestation quelconque, la liberté de la parole, la liberté de la presse; on a même été plus loin: le génie subtil de M. Balfour a trouvé qu'il n'y avait aucune différence entre un prisonnier politique et un criminel ordinaire, qu'un député emprisonné pour un discours ou pour un article de journal doit revêtir la livrée de la honte et marcher de pair avec le rebut de la société. Et cela aux approbations frénétiques des *gentlemen of England.*

En premier lieu, il nè faut pas oublier qu'ici le « crime » est une chose locale qui dépend de la volonté du lord-lieutenant. Ce qui à Dublin n'entraînerait aucune conséquence, vaudrait à Cork trois mois d'emprisonnement avec travaux forcés, plus une virulente dénonciation de la criminalité irlandaise. La loi de 1887 donne au vice-roi le pouvoir de définir par proclamation la moralité ou l'immoralité d'un acte humain. Quand il juge bon de mettre sous le coup de la coercition tel comté ou telle partie du pays, tout ce qui dans ces limites ne plaît pas au gouvernement est immoral; et la justice fondera ses décisions non sur la valeur intrinsèque de l'acte, mais sur cette moralité fictive qui dépend de la volonté d'un homme, plus encore, d'un tyran au sens pratique du mot.

Cela posé, considérons les fruits de cette tige qui a crû dans une atmosphère moralement saturée de miasmes aussi infects que ceux qui exhalent la mort sur les rives du lac Asphaltite.

Quelques notes échangées en 1886 entre le procureur-général d'alors, l'honorable H. Holmes (maintenant juge), et sir Michael Hicks-Baech, le prédécesseur de M. Balfour, nous donneront d'abord la mesure de la liberté de critique et montreront le danger auquel

on s'expose en exprimant des opinions qui ne plaisent pas au ministère. Cette correspondance a vu le jour, comme les dates l'indiqueront, alors que nous étions sous le régime de la loi ordinaire, avant l'acte de 1887. Le représentant d'un journal avait prononcé un discours dans l'assemblée d'une section de la Ligue nationale, qui n'était pas alors « supprimée. » La police locale s'empresse d'envoyer son rapport au gouvernement et le procureur-général écrit au secrétaire en chef :

« Quoique le discours soit dangereux, il ne contient cependant pas d'attaques personnelles, et je doute beaucoup qu'il puisse servir de base à une procédure heureuse. On devra à l'avenir surveiller cette personne et noter soigneusement tous ses mouvements et tous ses discours.

« *Signé:* H. HOLMES.

« 16-8-86. »

« Convenu, si cet homme attaque des individus, ou de quelque autre manière que ce soit (*in any other way*) donne occasion de prendre des mesures contre lui, il ne doit pas être épargné.

« *Signé:* MICHAEL HICKS-BAECH.

« 18-8-86. »

Il serait superflu de faire remarquer que la même chose se pratique depuis 1887. La seule différence, c'est qu'aujourd'hui il n'est nullement nécessaire pour être accusé de se livrer à des attaques personnelles. La merveilleuse découverte de l'*incitation à la conspiration* facilite considérablement les poursuites. En effet, n'est-il pas plus simple de prendre des mesures contre un orateur pour avoir « incité certaines personnes inconnues à faire partie d'une conspiration avec certaines autres personnes inconnues, dans le but d'induire certaines personnes également inconnues à ne point avoir de relations avec certaine partie des sujets de Sa Majesté, au dommage et détriment probables des dits sujets, etc. ? » On pourra ainsi condamner M. William O'Brien M. P. à trois mois de prison comme un criminel ordinaire pour avoir conseillé au peuple de se servir contre ses ennemis « des méthodes employées par les dames de la *Primrose League* contre leurs adversaires politiques, » c'est-à-dire la société exclusive. Il ne faut pas oublier que le *boycotting* est une vertu aux yeux des grandes dames conservatrices, mais en Irlande comme il ne servait nullement les intérêts tories, on a cru plus sage d'en faire un crime.

Dans tous les lieux « sous proclamation, » il suffit d'un acte portant la signature d'un magistrat résident pour déclarer illégale une assemblée quelconque, et toute personne qui y prend part s'expose à se voir poursuivie et condamnée. Quelquefois aussi on ne se donne pas même la peine de lancer une proclamation ; on se contente de faire une charge à fond de train sur la foule, et s'il y a quelque velléité de résistance, eh bien, on fait feu. Mitchelstown a déjà été mentionné dans les articles précédents : ce cas est trop typique pour que je n'en parle pas plus au long.

Lorsque la police désire la présence d'un *reporter* officiel à une assemblée populaire, on a coutume de demander pour lui aux organisateurs une place sur la plate-forme, rêquete qui s'accorde très facilement. A Mitchelstown, le 9 septembre 1887, la police n'a pas pris cette précaution, et au beau milieu d'un discours, alors que sept ou huit mille personnes se pressaient autour de la tribune, une troupe de gendarmes accompagnant un *reporter* officiel a voulu se frayer de vive force un passage à travers cette immense multitude, jusqu'à l'orateur! Après quelques tentatives infructueuses, ils rebroussèrent chemin. Quelques instants après, les mêmes gendarmes avec un renfort de troupes *et sans le reporter*, ont chargé l'assemblée — qu'aucune proclamation n'avait déclaré illégale — bâtonnant et houspillant à droite et à gauche les hommes et les chevaux. La résistance énergique de la foule a contraint alors la police à tourner les talons, poursuivie de quelques pierres. Mais ces *policemen* ont déchargé des fenêtres de leurs casernes, sans ordres et sans aucune provocation, vingt à vingt-cinq coups de carabine sur la place publique, tuant un homme, en blessant cinq autres, dont deux moururent quelques jours plus tard, et atteignant un enfant qui perdit la raison. Pour justifier leur conduite, ils ont prétexté que leurs casernes avaient été attaquées. Un officier de volontaires écossais, M. Cronbrough, qui était présent dans la rue lors de la fusillade, dit au cours de la déposition : .... « Je traversai la voie sans rien craindre, car j'étais sous l'impression que les agents de police tiraient des cartouches blanches (cartouches sans balle) dans le but d'effrayer le peuple.... il n'y avait alors presque personne dans la rue. » Outre cette assertion d'un témoin oculaire, on jugera de la probabilité de la prétendue attaque par la déclaration faite sous serment à l'enquête par un des constables, à savoir qu' « il y a sur la façade des casernes dix fenêtres de seize vitres chacune et que *sur ces cent soixante vitres, six avaient été cassées !* » et en-

core les débris de deux ou trois carreaux gisaient-ils « à l'ext… comme si les vitres eussent été brisées de l'intérieur. » Évid… ces hommes avaient fait feu sans ordres. Voici quelqu… aveux faits dans le courant de l'enquête.

LE CONSTABLE O'DOHERTY. Je ne reçus aucun ordre de prendre ma carabine.... je fis comme les autres....

L'AVOCAT DE LA POLICE. Nous admettons que le sergent Kirwan ne reçut aucun ordre de tirer, mais il tira.

Le témoignage du constable Ryder jette une lumière instructive sur l'état des choses. Questionné par l'avocat représentant les parents des victimes, il a déposé :

AVOCAT. Quel inspecteur vous a donné l'ordre d'avancer?

TÉMOIN. Sur mon serment, je ne puis le dire.

AVOCAT. Lequel vous a donné l'ordre de reculer ?

TÉMOIN. Je ne sais.

AVOCAT. Était-ce un officier supérieur?

TÉMOIN. Je pense que oui.

AVOCAT. Lequel ?

TÉMOIN. Je ne sais.

AVOCAT. Était-ce le même officier qui vous a commandé d'avancer et de reculer ?

TÉMOIN. Les choses étaient dans une telle confusion que je ne puis dire si c'était le même....

AVOCAT. Avez-vous visé quelques personnes en particulier?

TÉMOIN. Oui.

AVOCAT. Avez-vous visé pour tuer ?

TÉMOIN. Oui.

Après la fusillade, une cinquantaine de gendarmes qui s'étaient réfugiés dans les maisons, se sont rangés en ordre dans le square de Mitchelstown encore tout rempli de monde. Une pierre lancée étourdiment par un enfant eût pu causer un massacre général, car le peuple et la police étaient là en présence, frémissants de rage et exaltés par leurs blessures; et ces hommes n'avaient pas de chef:

— Où est le capitaine Segrave ? demanda M. John Dillon M. P.

— Je ne sais, fut la réponse.

— Quelqu'un peut-il le trouver ?

— Nous ne savons pas où il est.

— Qui est votre officier commandant ?

— Le seul officier commandant que nous ayons est le co… table en chef.

M. Dillon a prié alors ce constable d'éloigner la police.

— Je ne puis, dit-il, je n'ai pas d'autorité.

— Et où pouvons-nous donc trouver un officier?

— Je l'ignore.

Et ces hommes demeurèrent là pendant plus de dix minutes alors que la place était « comme une poudrière, » pour me servir de l'expression de M. Dillon. Lorsqu'ils furent enfin partis et que la multitude commençait à se séparer, le capitaine Segrave est apparu « un cigare à la bouche et les mains dans ses poches, » suivi de soixante soldats qu'il a fait marcher du côté de la ville où les députés venaient de faire écouler la foule. Par respect pour mes lecteurs, je me garderai de citer la réponse qu'il a faite aux représentations de M. Dillon; de telles paroles ne se répètent pas dans la bonne société. Ceux qui désireraient connaître cette réponse cynique pourront consulter le *Hansard*, session 1887, séance du 12 septembre, au discours de M. Dillon.

M. Balfour a défendu, loué même la conduite de la police et le conseiller légal du gouvernement a annulé le verdict de meurtre rendu à l'enquête contre ceux qui avaient « tiré pour tuer. »

Le dimanche, 30 juin 1889, une réunion publique interdite par une proclamation, devait se tenir à Cork. Dès le samedi soir un régiment de hussards, une compagnie de Scotch Rifles et une force supplémentaire de police ont envahi la ville. Le peuple savait par expérience à quoi s'en tenir; quelques groupes se sont chargés de donner les fausses alarmes et ont promené nos soldats d'un endroit à l'autre pendant que l'assemblée véritable se tenait à quelques milles de Cork. Mais les démonstrateurs étaient attendus à leur retour. Les gendarmes qui avaient passé près d'une journée en marches et contre-marches, au grand amusement des paisibles habitants, ont pris une revanche digne d'eux, par une de ces bastonnades en règle dont la police irlandaise a seule le secret. Un des orateurs, M. William O'Brien M. P., revint à Cork par le chemin de fer; mais il fut reçu au débarcadère par un constable porteur d'un mandat d'arrêt et immédiatement emmené dans un train spécial; il était près de dix heures du soir. La foule s'assembla aux gares le long de la route; à Mallow, la police sortit du wagon et chargea le peuple: l'effusion du sang ne fut arrêtée que par le curé, qui se jeta au-devant des baïonnettes. A Charleville l'excitation était intense, dans le tumulte une vitre du train fut brisée; trois coups de feu retentirent, et au sein de la foule massée dans l'enceinte

de la gare, deux hommes tombèrent; la police avait tiré à bout portant sans même attendre des ordres. Voilà le cas que l'on fait de la vie humaine en Irlande. Inutile de dire que M. Balfour a couvert ses mirmidons de son aile protectrice et que les serviteurs dévoués de la couronne, coupables d'avoir seulement logé quelques balles dans une foule irlandaise, n'ont été nullement inquiétés, bien au contraire, ils seront très probablement récompensés par une promotion plus rapide. Après de tels événements, peut-on croire qu'il y ait des occasions où un corps de police hésiterait à faire feu? Ils n'ont rien à craindre, le secrétaire en chef pour l'Irlande les défendra toujours et la majorité conservatrice ne manquera pas d'applaudir à outrance au coup hardi qui vient de sauver l'empire et l'administration énergique des lois égales.

Croirait-on que l'on a pu pousser l'audace, la provocation, jusqu'à interdire des funérailles? Rien n'est sacré pour ces gardiens de la loi et de l'ordre: ils iront jusqu'à violer le cimetière, presque jusqu'à bâtonner le peuple sur une tombe entr'ouverte. M. Michael O'Dwyer, un homme aimé et respecté, qui avait extraordinairement souffert pour la grande cause nationale, mourait à Tipperary le 21 janvier 1890. Les funérailles eurent lieu le 24 et la foule accourut de tous les environs pour adresser un dernier adieu à celui que l'on considérait comme l'un des plus nobles caractères de la ville. Quelque minute avant que la procession quittât l'église, le colonel Caddell, magistrat résident, fit placarder une proclamation portant « qu'ayant été informé qu'une assemblée devait se tenir à ou auprès de Tipperary, et considérant qu'une telle assemblée causerait de la terreur et de l'alarme aux sujets de Sa Majesté, » il décrétait que « toute tentative de tenir la dite assemblée serait réprimée par la force. » Une copie de cette proclamation fut élevée à la vue du peuple et quatre *policemen* montèrent la garde autour, puis un fort détachement, armé de carabines, fut rangé sur la voie en face de l'église. La procession passa sans s'inquiéter de rien. Sur un point donné, quatre voitures chargées de gendarmes traversèrent à bride abattue le cortège afin de prendre possession du cimetière. Là, le colonel Caddell, avec vingt-cinq hommes, gardait l'entrée, le reste de la troupe se trouvait dans le cimetière même; les soldats ne s'opposèrent cependant pas à l'entrée du peuple, mais au moment où on descendait le cercueil dans la fosse, lorsque la voix grave du prêtre troublait seule par une dernière prière le silence du champ des morts, la police se jeta sur la fo

et voulut se frayer un chemin jusqu'à la tombe. Les habitants de Tipperary bondirent sous le coup de cette insulte aux cendres de celui qui avait été leur chef, et au cri d' « hommes de Tipperary, ne laissez pas ces gens déshonorer la tombe de Michael O'Dwyer! » les rangs se serrèrent impénétrables. M. William O'Brien M. P. protesta contre la conduite de la police et put payer un dernier tribut à « celui qui avait été l'un des amis les plus loyaux, l'un des plus vaillants soldats de la cause irlandaise. » Les gendarmes firent un second effort désespéré pour rompre la masse compacte qui entourait la fosse, mais en vain. En quel autre pays du monde une telle scène peut-elle se passer? Je ne connais personne qui ne se fût écrié avec l'un des assistants: « C'en est plus que la patience humaine ne saurait supporter! »

La presse ne pouvait rester libre au milieu d'un tel état de choses. L'acte de coercition, par un oubli malheureux, n'établissait pas la censure! Il fallait pourtant subvenir à cette erreur, tout en prétendant ne porter aucune atteinte à la liberté de la presse. Ce devoir incombait à l'habile M. Balfour, qui écrit en janvier 1890:

« Aucune personne en relations avec la presse, n'a été poursuivie sous l'administration actuelle, — quoique plusieurs aient violé la loi, — à moins que sa conduite illégale ne compromît les droits civils de personnes ayant droit à la protection de la loi. »

Cette phrase est vague sans doute et susceptible d'une remarquable élasticité, mais, si je ne me trompe, elle signifie que toutes les personnes poursuivies l'ont été pour attaques *contre les droits civils* d'individus quelconques. M. Balfour aurait dû savoir mieux que personne que tel n'est pas le cas. Je ne m'attarderai pas sur le fait que des crieurs de journaux, même des enfants, ont été emprisonnés sous l'administration actuelle pour avoir vendu le journal *United Ireland*, par exemple; qu'un *newsagent* a vu sa demande de renouvellement d'un permis de vente frustrée par la police et tous les efforts imaginables faits pour le ruiner, à cause du même crime; qu'un autre a subi deux mois d'emprisonnement pour avoir exposé à sa fenêtre un croquis du même journal, etc. Je ne sais sous quelle catégorie M. Balfour range ces délits; mais le fait qu'il a cru sage de ne pas s'attaquer au journal lui-même et a restreint ses vengeances aux agents et aux crieurs semble dès l'abord montrer qu'il a respecté la liberté de la presse. Il y aurait sans doute moyen d'équivoquer longtemps s'il s'était borné à ces tentatives. Comme tous les journaux cependant n'étaient

pas aussi à craindre que l'*United Ireland*, on en a profité; j'espère que les quelques cas qui vont suivre donneront aussi la mesure de la véracité de M. Balfour.

1887, octobre 27. — M. Walsh. *Wexford People*. Trois mois d'emprisonnement pour avoir publié dans son journal les comptes-rendus des sections de la Ligue nationale, supprimée par le pouvoir exécutif.

Id. décembre 2. — T. D. Sullivan M. P., lord maire de Dublin, propriétaire de la *Nation*, emprisonné deux mois à Tullamore pour la même offense.

Id. décembre 8. — E. Harrington M. P. *Kerry Sentinel*. Même offense, un mois.

Id. décembre 19. — Conseiller Hooper M. P. *Cork Herald*. Même offense, deux mois.

1888, janvier 9. — P. Corcoran. *Cork Examiner*. Même offense, deux mois.

Id. juillet 30. — M. McHugh. *Sligo Champion*. Publication d'articles auxquels le gouvernement trouvait un « caractère d'intimidation, » six mois.

Id. décembre 31. — E. Harrington M. P. *Kerry Sentinel* (2e fois). Publication des comptes-rendus des sections supprimées de la Ligue, six mois.

1889, janvier 25. — M. Powell. *Midland Tribune*. Publication d'un article condamnant la conduite des tenanciers qui payaient des loyers exorbitants, trois mois.

Id. mars 18. — M. Conlan. *Carlow Nationalist*. Publication des comptes-rendus de la Ligue, deux mois.

Id. mars 20. — M. O'Mahony. *Tipperary Nationalist*. Publication d'un article incitant au *boycotting*, deux mois.

Id. mars 21. — M. O'Mahony. *Tipperary Nationalist* (2e fois). Publication d'un second article sur le même sujet. Six semaines devant suivre immédiatement l'exécution de la première sentence.

Id. mai 8. — M. O'Mahony. *Tipperary Nationalist* (3e fois). Condamné à deux mois d'emprisonnement pour conspiration, sur la seule preuve de la publication dans son journal d'une lett mentionnant par leurs noms certaines personnes.

Id. septembre 3. — M. Fisher. *Munster Express*. Publication d comptes-rendus de la Ligue, six semaines.

1889, octobre 31. — M. O'Mahony. *Tipperary Nationalist* (4e fois). Publication des comptes-rendus de la Ligue, deux mois.

Id. novembre 15 et 29, et 3 décembre. — C. P. Redmond. *Waterford News*. Diverses charges d'intimidation, de publication des comptes-rendus de la Ligue, etc., entraînant en tout huit mois d'emprisonnement. Ces sentences ont été annulées par le juge Waters (cf. *Revue*, 15 mars, p. 424), mais M. Redmond n'en a pas moins subi quinze jours d'emprisonnement à cause de la publication d'un compte-rendu de la Ligue.

Id. décembre 3. — M. Fisher. *Munster Express* (2e fois). Publication des comptes-rendus de la Ligue, deux mois. Sentence annulée par le juge Waters.

1890, janvier 9. — M. McEnery. *Limerick Leader*. Publication de deux articles dans un but d'intimidation (nommant par leur nom certaines personnes), neuf mois.

Id. janvier 11. — M. Henry O'Connor (sous-éditeur). *Leinster Leader*. Publication des comptes-rendus de la Ligue, deux mois avec travaux forcés.

Id. janvier 13. — M. McHugh. *Sligo Champion* (2e fois). Huit charges contre lui, y compris la publication des comptes-rendus de la Ligue. Quatre mois d'emprisonnement avec travaux forcés, à l'expiration desquels il lui faudra fournir caution pour sa bonne conduite future ou subir deux autres mois d'emprisonnement.

Id. janvier 25. — M. Walsh. *Wexford People* (2e fois). Publication des comptes-rendus de la Ligue, deux mois.

« L'Irlande est un des pays ou la presse a réellement le plus de liberté, » dit M. Balfour. Et ailleurs : « Aucune personne en relations avec la presse n'a été poursuivie sous l'administration actuelle, — quoique plusieurs aient violé la loi, — à moins que sa conduite illégale *ne soit en opposition avec les droits civils* de personnes ayant droit à la protection de la loi. »

En agissant ainsi, M. Balfour s'est jugé lui-même, car un gouvernement juste n'a pas peur de la critique, un gouvernement fort peut la dédaigner ; il n'y a que les tyrannies faibles, les tyrannies qui se sentent menacées sur leur trône de boue, qui s'efforcent de bâillonner l'opinion publique, de poursuivre et de diriger dans les ténèbres l'œuvre néfaste d'une dernière vengeance.

Mais là où l'administration a franchi les derniers degrés de la

honte, c'est dans le traitement qu'elle inflige aux prisonniers politiques. M. Balfour a voulu déshonorer ceux qui maintenaient le peuple dans l'agitation légale, il a voulu confiner entre les quatre murs d'une cellule des adversaires à qui il ne pouvait répondre. Partant du principe qu'il n'y a pas de prisonnier politique, qu'il n'y a pas de différence entre l'homme qui désobéit à un acte de coercition et celui qui viole les lois morales et naturelles, il n'a pas rougi d'imposer la livrée de la honte à ses confrères du parlement, à leur donner pour société la bête humaine qui grandit entre les murs d'une prison. A toutes les protestations, à toutes les résistances, on a répondu par l'emploi de la force brutale. John Mandeville a été jeté nu sur le pavé de pierre de sa cellule, par une froide et humide journée de novembre 1887, pour avoir refusé de revêtir la blouse du forçat; on lui arracha même une serviette qu'il avait saisie pour cacher sa nudité; deux planches sans aucune couverture lui furent données pour lit, et lorsque la nature humaine brisée s'affaissa dans le cauchemar et le délire, les gardiens de la prison en profitèrent pour accomplir leur œuvre. Le médecin officiel déclara le prisonnier capable de supporter toutes les punitions, redoublement de sévérités, régime au pain et à l'eau, etc., auxquels on jugea bon de le soumettre; et quinze jours après l'expiration de sa sentence, John Mandeville, l'homme autrefois joyeux et fort, n'était plus qu'un cadavre. Le Dr Ridley, médecin officiel de la prison où M. Mandeville avait été enfermé, reçut ordre de comparaître à l'enquête. Le malheureux docteur avait été forcé par le gouverment d'agir comme il l'avait fait, sous peine de démission; dans son désespoir, il se coupa la gorge. Lors de l'enquête du « coroner, » le jury choisi par la police[1] rendit le verdict suivant, dont l'éloquence se passe de commentaires: « Nous estimons que le Dr James Ridley est mort le 20 juillet 1888 à Fermoy par suite des blessures infligées de sa propre main le même jour avec un rasoir, pendant qu'il était sous l'influence d'une folie temporaire produite par la crainte de révélations à l'enquête de Mitchelstown[2] et *qu'il a été forcé d'agir en sa qualité officielle à l'encontre de ses propres vues pleines de prudence et d'humanité, (and that he was compelled to act in his official capacity in con-*

---

[1] C'est la police qui choisit les jurés pour les enquêtes du « coroner » qui sont les enquêtes préliminaires sur le verdict desquelles toute procédure subséquente est généralement basée.

[2] L'enquête qui devait se tenir sur le corps de John Mandeville.

travention of his own humane and considerate views). Nous tenons aussi à exprimer notre plus vive sympathie pour Mme Ridley et Mme Mandeville dans leur poignante affliction. » Le verdict de l'enquête de Mitchelstown déclara que la maladie qui avait emporté John Mandeville était due « aux traitements indignes qu'il avait subis dans la prison de Tullamore » et censura fortement la conduite du pouvoir exécutif en cette matière. M. Balfour répondit dans un discours public par une attaque audacieuse contre sa victime: il poursuivit jusqu'au delà de la tombe, il foula aux pieds la mémoire de cet homme de bien.

Le fils d'un paysan nommé Larkin, condamné d'après le nouveau code de morale, était entré en prison plein de santé: on apprit un jour qu'il était mort. Lorsque le père pénétra dans la cellule étroite et sombre où son fils avait rendu le dernier soupir, il ne put d'abord reconnaître son cadavre. Quelle tragédie s'était donc passée dans le cachot? Le mystère le plus complet enveloppe encore toute cette affaire, car on a refusé une enquête sur le traitement infligé à ce jeune homme en prison. Et par une de ces coïncidences comme on n'en voit peut-être qu'en Irlande, à l'heure même où l'on descendait le fils dans la tombe, la loi et le landlord évinçaient le père.

En février 1889, les outrages dont on accabla M. William O'Brien M. P. dans la prison de Clonmel, excitèrent l'indignation de la race irlandaise aux quatre coins du globe et soulevèrent un peu le voile qui cache aux yeux de l'étranger les mystères des donjons de Sa Majesté britannique. « J'entreprends cette lutte, dit d'abord M. O'Brien au médecin de la prison, non comme un malade mais comme un prisonnier politique. Il ne s'agit pas d'une question de nourriture ou de traitement, mais de classification. Que l'on fasse une classe séparée de toutes les personnes condamnées par suite de l'acte de coercition, je n'aurai aucune objection à revêtir n'importe quel costume que l'on jugera bon d'assigner à cette classe ou de faire n'importe quel ouvrage manuel imposé à mes camarades. Ceux qui affectent de nous croire criminels auraient la satisfaction de nous punir autant que des criminels ordinaires, et nous, nous aurions gagné à faire reconnaître que c'est d'après cet acte et cet acte seul que nous sommes *criminels*. Le but du traitement que nous subissons est évidemment de nous dégrader en nous confondant avec les prisonniers ordinaires. Vous entreprenez là une chose impossible et qui est contre nature, et c'est afin d'arrêter la continuation de ces attentats que je souffrirai tout

plutôt que d'abandonner la position que nous avons prise. » Mais l'établissement de cette distinction ne s'accordait guère avec les ordres reçus par le gouverneur de la prison. On voulait noyer dans la honte l'agitation légale en en déshonorant les promoteurs, on voulait se débarrasser par la torture d'adversaires politiques incommodes. M. Balfour lui-même, en effet, dans un moment de laisser aller, a avoué à M. Wilfrid Blunt que quelques-uns des chefs irlandais mourraient dans le cachot s'ils ne prenaient un autre ton. M. Blunt croyait d'abord à une plaisanterie, mais à la vue du traitement de William O'Brien et de la mort de John Mandeville, il est sorti de sa réserve et a révélé à l'Angleterre étonnée sa conversation avec l'honorable secrétaire en chef pour l'Irlande.

Je voudrais pouvoir donner au complet la déposition orale que M. O'Brien a faite à M. Healy M. P., son avocat, quelques minutes après l'assaut brutal dont il a été l'objet dans la prison de Clonmel. Cette déposition a été sténographiée par l'avocat; mais comme elle est un peu longue, je me contenterai d'en citer la partie principale. On voulait forcer ce député à revêtir l'habit de la prison:

— « Je m'adossai, dit-il, contre le mur de ma cellule; trois gardiens se jetèrent immédiatement sur moi avec le gardien en chef. Tous les quatre me saisirent et une lutte violente s'ensuivit; le gouverneur de la prison se tenait debout près de moi. Ils réussirent après un effort à me jeter sur le dos sur le pavé, et m'arrachèrent en même temps mes habits; lorsque je fus à terre, un des hommes plaça son genou sur ma poitrine, non pas, je crois, par brutalité, mais en appuyant d'une manière qui me fit beaucoup souffrir; j'entendis quelqu'un, le gardien en chef je crois, dire: « Ne lui faites pas de mal; » on me relâcha un peu et je parvins à me relever; la lutte continua pendant que l'on m'arrachait un à un mes habits. Je fus alors jeté sur le pavé pour la seconde fois, cette fois la face contre terre. Je résistai de toutes mes forces pendant que l'on me revêtait de l'habit de la prison, et je devins si faible qu'ils durent interrompre par deux fois leur besogne pour me donner à boire. Mes forces m'abandonnèrent; j'entendis le gouverneur donner ordre de me couper la barbe et les cheveux; et je me rappelle les premiers coups de ciseaux; puis je perdis connaissance.... Lorsque je revins à moi j'avais la bouche remplie de cheveux et j'étais soutenu sur un tabouret par deux gardiens qui me tenaient encore les bras. Le conseiller Hackett, un des juges

visiteurs,[1] que je ne connaissais pas à cette époque, entra sur ces entrefaites et trouvant que je respirais avec difficulté, courut, sans que je le lui demandasse, chercher un prêtre.... Je restai jusqu'à huit heures du soir arpentant ma cellule, sans autre vêtement qu'une chemise; la température était terriblement froide et les dents me claquaient, mais je pus me réchauffer quelque peu en m'étendant le long des conduits d'eau chaude.... Le lendemain matin à sept heures un gardien entra avec une lumière et me cria:

— « Debout! Je me levai.

— « Balayez votre cellule, me dit-il. Je refusai.

— « Enlève les planches, dit-il à son compagnon. Et le lit de planches fut enlevé. Je saisis une couverture, mais on me l'arracha.

— « Voulez-vous donc m'enlever aussi cela! demandai-je.

— « Tout, dit-il, puisque vous ne voulez pas balayer votre cellule. Et je fus laissé seul dans les ténèbres, marchant de long en large, en chemise comme la veille, les os brisés par la violence qui m'avait été faite et par les planches sur lesquelles j'avais passé la nuit. »

Lorsque ce fait fut avéré, l'excitation populaire ne connut plus de bornes, si bien que M. Balfour crut prudent de céder. Deux jours après, en effet, on permettait à William O'Brien de revêtir ses habits. Pas un des officiers de la prison ne nia les faits affirmés par M. O'Brien; le gouvernement recula devant la lumière et refusa de faire une enquête. Le soir même de l'attaque de ses policiers contre son prisonnier, M. Balfour prononçait dans un banquet les paroles suivantes:

« La dernière chose de laquelle j'eusse désiré parler, c'est du traitement de M. O'Brien en prison. Je prends peu d'intérêt à ces pantomimes d'histrion. La première représentation peut m'offrir quelque intérêt, mais dès la seconde[2] je n'en ressens plus. »

Je serais injuste envers l'honorable secrétaire en chef pour l'Irlande si je ne publiais pas sa défense touchant les griefs portés

---

[1] On appelle juges visiteurs *(visiting justices)* certaines personnes comme les maires, conseillers municipaux, juges de paix et autres, qui ont en vertu des privilèges attachés à leurs fonctions ou grâce à une nomination officielle spéciale, le droit de visiter les prisons, de surveiller le traitement des prisonniers et de faire un rapport sur l'état des choses en général.

[2] C'était la seconde fois que M. O'Brien subissait ce traitement.

contre lui par W. O'Brien, mais comme elle ne peut être bien comprise qu'accompagnée des explications du maire de Clonmel, un des juges visiteurs, je les résumerai en quelques mots. M. Balfour voulant détruire à tout jamais « la légende O'Brien, » a écrit en date du 9 février 1889:

« Il n'est pas vrai que cinq gardiens l'ont jeté sur le pavé de sa cellule, se sont agenouillés sur lui et ont lutté avec lui pendant une demi-heure. »

EXPLICATION DU MAIRE DE CLONMEL. Ni M. O'Brien ni moi n'avons dit qu'il ait été attaqué par *cinq* guardiens, le nombre est quatre. *Il est avéré* que *quatre* guardiens ont attaqué W. O'Brien, l'ont jeté sur le pavé de sa cellule et lui ont arraché ses habits pendant qu'il gisait à terre, après une lutte de près d'une demi-heure. Je n'ai toutefois aucune objection à ce que M. Balfour dise vingt-neuf minutes et demi au lieu de trente minutes.

M. BALFOUR. Il n'est pas vrai que pour le revêtir des habits de la prison on lui a tordu les bras en arrière; qu'il est tombé épuisé et en syncope, et qu'on l'a trouvé peu après respirant avec difficulté.

LE MAIRE. C'est pour lui *arracher ses habits* non pour *lui imposer de force les habits de la prison* qu'on lui a tordu les bras.... C'est lorsqu'il *gisait à terre* que le prisonnier s'est évanoui, et il est donc tout à fait *balfouresque* de nier qu'il s'évanouit *en tombant.* Le conseiller Hackett a trouvé le prisonnier *respirant avec difficulté,* et alarmé de son épuisement, a couru chercher un prêtre. Ne sachant pas de quels termes on se sert dans la langue de M. Balfour pour décrire une situation semblable, je répète que le conseiller Hackett a trouvé M. O'Brien respirant avec difficulté. Il est très curieux que M. Balfour n'ait pas songé à nier qu'on ait coupé la barbe et les cheveux de sa victime et qu'on lui ait enlevé ses lunettes.[1]

M. BALFOUR. Il n'a pas été traîné par cinq gardiens dans la cour de la prison.

LE MAIRE. Non, il y en avait quatre.

---

[1] Les myopes pourront avoir quelque idée de l'effet produit sur un homme affligé d'une myopie extraordinaire comme M. O'Brien, par l'enlèvement subit de ses lunettes entre les quatre murs d'une cellule blanchie à la chaux. On les lui avait enlevées pendant la lutte et on refusa de les lui rendre.

M. Balfour. C'est une fausseté que de dire qu'il est resté nu durant trente-six heures dans sa cellule.

Le maire. Non, on lui a laissé sa chemise; il n'a donc pas été dépouillé comme un ver ainsi que le malheureux John Mandeville à Tullamore, où on ordonna que la serviette qu'il avait saisie pour cacher sa nudité lui fût enlevée, s'il ne revêtait immédiatement le costume du forçat.

Cette correspondance est un exemple de la manière dont M. Balfour traite les accusations catégoriques qui sont souvent portées contre lui; lorsqu'il lui est impossible de nier, il tâche de se tirer d'affaire par des subterfuges tout aussi indignes que ceux qu'il a mis à jour dans sa lettre du 9 février 1889. Cette fois-ci M. Balfour n'a pas jugé prudent de répondre au maire de Clonmel, mais depuis lors on a cessé d'imposer de vive force l'habit du criminel au prisonnier politique. Le cri de la conscience publique a contraint le secrétaire en chef pour l'Irlande de s'arrêter au milieu de sa noble carrière; mais, si en 1890 on ne tue pas dans les prisons de Sa Majesté britannique comme on le faisait en 1887 et en 1889, le principe si cher à la liberté anglaise qu'*il n'y a pas de prisonniers politiques* n'en est pas moins aussi vivace que jamais. Pas plus tard que le 20 mars 1890, M. Balfour disait au parlement: « Je puis vous assurer que tout en prenant un intérêt naturel à l'administration générale des prisons en Irlande, je n'en ai aucun pour le *sort individuel* des *prisonniers individuels* lorsqu'ils y sont. Aussi longtemps qu'ils sont *convaincus d'après la loi du pays,* ils sont *soumis à la discipline ordinaire de la prison,* et ce n'est nullement mon intention de leur faire aucune faveur. » (Cf. *Hansard,* session 1890, n° du 20 mars). Ainsi, qu'on se le tienne pour dit: « la terre classique de la liberté » ne reconnaît pas de prisonniers politiques.

V.

L'individu n'a pas été plus respecté que le citoyen; les libertés privées ont eu le sort des libertés publiques: elles aussi ont eu leurs martyrs.

Le 28 septembre 1887 à Coolgreany, le shérif, suivi de dix-sept hommes, s'en alla faire une saisie à la ferme d'un nommé Kava-

nagh. Cette saisie était tout à fait illégale, et le tenancier en ayant appelé à la cour, un décret fut rendu en sa faveur le 23 juin 1888, obligeant le landlord à la restitution et au payement des frais de procédure. Cette attaque n'était donc qu'une invasion arbitraire du domaine privé. On s'en allait en armes violer la demeure du citoyen; car ces braves gens « étaient armés, pour me servir de l'expression du juge O'Brien, comme personne ne s'arme de ce côté-ci du Texas »: ils avaient quinze revolvers et trois carabines. En arrivant à l'entrée de la cour, le chef de la bande dit à Kavanagh qu'il avait un mandat d'arrestation contre lui pour 57 liv. st. à cause d'arrérages de loyer, (le loyer n'était que de 55 liv. st.). Le tenancier demandant à voir une copie de ce mandat, le shérif répondit par un refus. Kavanagh protesta qu'il ne permettrait pas la saisie avant de voir le mandat. « Nous sommes assez de monde pour, l'effectuer de force » fut la réponse. Pendant ce dialogue un des hommes du shérif avait escaladé la barrière dans l'intention de pénétrer à l'intérieur. Il y avait plusieurs personnes dans la cour, car des huttes y avaient été bâties pour certains tenanciers évincés. Un de ces derniers, John Kinsella, frappa la barrière avec une, fourche à foin qu'il tenait à la main; il n'essaya même pas d'en frapper l'homme qui l'escaladait. Un des *emergencymen* [1] fit un pas en avant et cria: « Recule, ou par Dieu, je vais tirer sur toi! » et avant de finir sa phrase il avait tiré, et Kinsella était tombé raide mort. Un autre cria: « Feu, mes gars, feu! » et la bande tira sur les gens dans la cour deux volées de dix à douze coups chacune.

Lors de l'enquête, sept témoins jurèrent que la balle qui avait abattu Kinsella avait été tirée par Freeman, un des *emergencymen*. Cinq jurèrent qu'ils avaient vu de leurs yeux Freeman tirer sur Kinsella et celui-ci tomber. « Je vis Freeman viser délibérément Kinsella et tirer: Kinsella tomba » dit l'un; un autre: « Freeman tira le premier coup et au même instant le défunt tomba sur mes genoux » etc. Le jury du « coroner » rendit un verdict de meurtre volontaire contre Freeman, et blâma ses compagnons pour l'avoir aidé et encouragé. Lorsque cette cause parut devant le

[1] Les *emergencymen*, hommes d'occasion, de circonstance, sont employés par les landlords pour évincer les tenanciers, effectuer les saisies et autres besognes semblables. Ils forment une espèce de classe à part et sont renommés pour leur brutalité et leur mauvaise conduite; mais comme ils sont très utiles aux grands propriétaires, la police ferme les yeux sur leurs fredaines lorsqu'elle ne les encourage pas.

grand jury de Wicklow, le 6 décembre 1887, malgré l'évidence écrasante contre Freeman, le grand jury annula le verdict du « coroner » et n'envoya au petit jury des assises [1] qu'une accusation de *manslaughter* contre sept des compagnons de Freeman, sans même y comprendre celui-ci! Les jurés, tous protestants, rendirent un verdict d'acquittement. Le petit dialogue que voici fournira peut-être quelques explications sur cette affaire. Un cousin du défunt fut brusquement interrompu par le juge, au moment où il donnait son témoignage:

— Avez-vous été évincé pour non-payement de loyer, ou votre ferme a-t-elle été vendue?

LE TÉMOIN. J'ai été évincé pour non-payement de loyer.

LE JUGE. Alors vous pouvez vous racheter. La période du rachat est-elle écoulée?

LE TÉMOIN. Non. La loi m'accorde encore quelques jours.

LE JUGE. Bien, je n'ai pas besoin de vous faire observer que ces jours sont de la plus grande importance pour vous et que vous feriez beaucoup mieux d'arranger vos affaires que de comparaître ici comme un des témoins de la couronne. [2]

Si l'on se rappelle maintenant que ce témoin était cousin du défunt, qu'il avait été témoin oculaire de sa mort, qu'il avait déposé sous serment: « John Kinsella était debout devant moi; Freeman tira et au même instant le défunt tomba sur mes genoux, » on peut se faire une idée de la façon dont toute cette procédure a été conduite.

Ici, dans cette contrée soumise aux lois égales, la vieille maxime du droit anglais qui proclame « la maison du citoyen sa forteresse » n'est qu'une ironie; bien plus, la vie même du citoyen n'est en sûreté nulle part: l'expérience nous a prouvé que lorsqu'il plaira à la police ou aux *emergencymen* de tuer, ils pourront le faire impunément. Nous ne valons pas plus aux yeux de l'administration actuelle que les *mere Irish* ne valaient aux yeux du duc de Clarence.

---

[1] Les jurys se divisent en grand et petit. A l'ouverture des assises, toutes les causes passent devant le grand jury, qui marque sur chacune: *true bill* ou *no bill*. Les dernières sont abandonnées, tandis que les premières marquées *true bill* sont envoyées au petit jury, en présence duquel se débattra le procès et qui prononcera un verdict de « coupable » ou de « non-coupable ».

[2] La couronne représentait là les parents du défunt.

Il n'y a personne qui n'ait entendu parler du « cabinet noir » du second empire et du système d'espionnage et de délation qui étayait ce pouvoir destiné à tomber dans la boue de Sedan. « Il n'eut jamais son égal! » s'écriait avec regret un cynique, par manière d'oraison funèbre sans doute. Qu'aurait-il pensé s'il avait pu jeter les yeux sur le petit coin de terre qui gît au delà du canal de Saint-George? En fait de *mouchardisme,* en effet, l'habile Français n'a jamais pu égaler le « bon Saxon. » Le parlement de Westminster ne vote que 30,000 livres sterling par année pour ce service seul appliqué à l'Irlande. Si la chasse au prêtre n'est plus de mode aujourd'hui et si l'on ne met plus à prix la tête d'un adversaire politique, le système actuel, toutefois, s'il n'a pas la barbarie de l'ancien, le surpasse en bassesse, en trivialité ignoble et choquante. En novembre 1886, une circulaire secrète, envoyée à la police, exigeait « sans délai les noms des personnes qui, dans chaque district, participent à l'agitation connue sous le nom de mouvement national irlandais, » de ceux « qui ont pris ou qui sont *susceptibles* de prendre part aux outrages » (*who have taken or are* LIKELY *to take part in the commission of outrages*), « des prêtres catholiques romains qui suivent le mouvement national, indiquant aussi le degré de leur influence sur le peuple; dans la colonne, en face du nom de chaque personne, donnez ses antécédents, son caractère, ses *opinions* (extrêmes ou modérées), en un mot, tout ce que vous pourrez savoir à son sujet. » On ne se contente pas de surveiller la conduite des suspects, on en veut aussi à leurs *actions possibles,* et on ordonne au mouchard de descendre dans l'âme du prêtre et d'y découvrir son opinion! Naturellement la publication de ces circulaires « secrètes » ne causait aucun plaisir aux autorités. On a donc résolu de ne pas laisser les originaux entre les mains de ceux à qui ils seraient adressés. Tout employé qui reçoit un document officiel de cette nature est aujourd'hui tenu de le renvoyer après en avoir pris connaissance; il peut toutefois prendre des notes s'il le juge nécessaire. En le remettant, il doit faire « une liste détaillée de toutes les personnes qui y ont eu ou *auraient pu de quelque manière y avoir eu accès* lorsqu'il était en sa possession, en donnant toutes les particularités de temps, de lieu et de circonstance. » Quelqu'un a fort justement observé que l'on ı prend pas plus de précautions dans le palais du czar.

Veut-on savoir maintenant de quelle manière ce système d'e pionnage fonctionne? Dans toutes les casernes de police, il y a un re

gistre spécial dans lequel un constable, nommé à cet effet, note chaque soir un résumé des mouvements de tous les individus qui lui ont été signalés par le pouvoir exécutif. Tous les deux jours, ou à peu près, un rapport est envoyé au gouvernement concernant les actions des personnages surveillés: on y indique en détail ce qu'ils ont fait, ceux à qui ils ont parlé, les maisons où on les a vus entrer; — et, s'ils quittent la place: là où ils ont été, le jour de leur départ, celui de leur retour, quelles affaires ils avaient à négocier, etc. Afin que cette surveillance puisse se faire avec plus de facilité, un certain nombre de constables en sont exclusivement chargés, et dans quelques villes, à Belfast par exemple, ils sont en costume civil.

A Belfast, il y a quelques jours, le président de la section locale de la Ligue nationale était un des invités à une réunion chez le vice-président. Au beau milieu de la soirée, un gendarme voulut se faire admettre afin de prendre les noms des personnes présentes!

Mais on a été plus loin.

M. l'abbé Kennedy, de Meelin, comté de Cork, est un des nombreux « prêtres catholiques romains » sur lesquels la police tient toujours les yeux ouverts. Au mois de janvier dernier, comme il recevait dans son presbytère un de ses paroissiens, avant qu'il pût fermer complètement la porte, un *policeman* l'ouvrait de force, prenait le nom du visiteur et annonçait son intention d'assister à l'entretien, menaçant même de poursuivre le prêtre jusque dans sa chambre à coucher.

Ceci, toutefois, n'est qu'une peccadille en comparaison de la conduite de la police envers le même curé, le 9 février 1890. Ce jour-là, il avait été appelé auprès d'une pauvre femme mourante, et ainsi qu'il le raconte lui-même:

« .... Comme je m'approchais du lit de la malade, un gendarme, le sergent Hyde, une carabine à la main, parut à la fenêtre et en collant son visage presque contre la vitre, il effraya tellement ceux qui étaient à l'intérieur que j'eus beaucoup de peine à les rassurer et à leur faire comprendre que le premier bruit qu'ils entendraient ne serait pas la détonation d'une arme à feu. [1] Aucune

[1] Ceci est un exemple de l'impression que l'usage inconsidéré des armes à feu par la police et les fusillades qui ont lieu si souvent ont laissé sur le bas peuple surtout.

plume ne peut décrire l'effet de cette apparition sur la pauvre malade: une pâleur livide couvrit son visage et un moment je crus qu'elle était morte. Alarmé, je courus à la fenêtre et saisissant un châle je le clouai devant la vitre et écartai ainsi le spectacle terrifiant du gendarme et de sa carabine. Quelque longue que soit ma vie, jamais je n'oublierai l'éclair de rage qui brilla sur la figure de Mac Carthy, lorsque bondissant à mes côtés, il se dirigea vers la porte pour s'élancer sur le coquin qui lui avait presque enlevé son épouse, qui avait presque privé ses enfants d'une mère.... [1] Je commençai à administrer la malade; pendant ce temps, le gendarme, marchant près du mur, faisait avec ses bottes un bruit terrible, tel que je ne pouvais me faire comprendre.... »

L'Indien, dans la solitude de ses grands bois, dans toute la barbarie de sa nature sauvage, respecte les derniers moments de ceux qui partent pour les rives éternelles; il fallait la civilisation britannique et la philosophie humanitaire de M. Balfour pour entourer le lit de mort des terreurs insultantes du casque et de l'acier.

L'espion n'aurait pu faire son œuvre qu'à demi, si le secret de la correspondance avait été respecté. Ici encore on a été pour le moins au niveau du « cabinet noir » du second empire. On n'a pas même daigné s'en défendre, loin de là; en certains cas il semble même qu'on ait affecté un cynisme révoltant. M. William O'Brien M. P. qui, naturellement, a été l'une des premières victimes, écrivait:

« Les bords de l'ouverture des enveloppes étaient tous déchirés et salis, et j'ai remarqué par deux fois des morceaux de gomme épaisse, substituée à celle qui avait été enlevée par la chaudière à vapeur du bureau de poste, qui faisaient saillie au revers de l'enveloppe. »

La correspondance du lord maire de Dublin n'a pas été traitée avec plus de respect, et les choses ont été poussées à un tel point que son secrétaire a dû en appeler au pouvoir exécutif et protester publiquement contre cette insolente violation du droit des gens. Cet état de choses n'a pas été produit par la coercition; on peut même dire qu'il a atteint son apogée en 1886, si toutefois il est vrai qu'il ait été plus florissant à certaines époques qu'à d'autres. Et nous

[1] Ce furent des provocations de ce genre, et pires encore, qui ont produit autrefois les sociétés secrètes, celles des féniens et toutes ces organisations de vengeance où la nature humaine était poussée par la rage du désespoir. Ce n'est pas la faute du gouvernement si son attitude actuelle n'aboutit plus à de tels résultats.

n'avons pas à nous plaindre; nous sommes gouvernés « d'après l'esprit de la constitution britannique! » La gomme des lettres des députés irlandais est nécessaire à l'intégrité et à la stabilité de l'empire.

VI.

« L'Union a identifié les intérêts commerciaux de l'Irlande et de l'Angleterre, cette grande « nation de marchands : » l'union ne saurait donc être que profitable pour l'Irlande et, dans l'intérêt du pays, elle doit être maintenue. » C'est là le point capital des unionistes tant anglais qu'irlandais. Quoique je n'évalue pas en livres et schellings les libertés d'un peuple, je prends cependant un intérêt spécial à sa prospérité matérielle, et je ne serais pas du tout fâché que l'on nous eût au moins laissé cette faible compensation pour ce que l'on nous enlevait. Mais, hélas! vain espoir, ici, comme ailleurs, le vent de mort a soufflé. La meilleure réponse que l'on puisse faire à cette prétendue prospérité que les partisans de l'Union proclament si bruyamment, se trouve dans les famines périodiques qui désolent l'Irlande. Si le commerce et l'industrie fournissaient leur contingent à la richesse nationale, est-ce qu'une récolte de pommes de terre manquée réduirait à chaque décade des milliers d'individus à la plus abjecte misère, coucherait le long de la voie publique cent quarante cadavres, victimes de la faim, comme on a pu l'observer dans le petit village de Clifden, comté de Galway, en janvier 1847? Ceux qui ont quelque peu l'expérience de la vie et la connaissance des principes généraux qui, dans un pays à l'état normal, régissent les rapports de la production et de la consommation, n'oseront pas le prétendre. La cause de cette situation se trouve dans le fait que dès le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, l'Angleterre, trouvant que l'industrie irlandaise nuisait à la sienne, écrasait nos manufactures et forçait patrons et employés à devenir agriculteurs. Le vingtième statut d'Élisabeth proclamait l'importation en Angleterre de bétail irlandais un dommage, « nuisance; » Charles II déclarait « contrebande » l'importation de la laine irlandaise; par un statut de Guillaume III, l'industrie lainière d'Irlande était détruite et 20,000 manufacturiers émigraient. Les ports du levant de l'Europe, l'océan au delà du Cap de Bonne-Espérance étaient fermés

à notre commerce de soie; l'importation directe en Irlande du sucre, du coton et du tabac était interdite, etc. Deux siècles et demi de cet ostracisme acharné ont rejeté le peuple entier sur la terre « avec une impulsion aussi désastreuse, dit lord Dufferin, que celle des eaux d'une grosse rivière, lorsque, brusquement arrêtées dans leurs cours, elles reculent et submergent la vallée qu'elles fertilisaient. » Voilà pourquoi nous sommes aujourd'hui une nation de cultivateurs; voilà pourquoi toute notre richesse repose sur la récolte et invariablement sur la récolte de l'année présente, car le landlord a soin de saisir pour son fermage tout ce que le paysan ne mange pas, quelquefois même davantage; voilà pourquoi si l'année est mauvaise, si la pluie ou la gelée détruit la pomme de terre, la faim hagarde promène partout la désolation et la mort.

Cela est-il étonnant quand on s'est rendu compte de notre organisation sociale, politique et surtout économique?

Mais le mal est-il donc sans remède? Lorsqu'à la fin du siècle dernier l'Irlande a pu respirer quelque peu lors du parlement de Grattan, l'essor que notre industrie a immédiatement pris a prouvé que si l'on nous donnait, comme aux autres nations, une place au soleil, si l'on ne nous enfermait pas sous une machine pneumatique, à l'instar des autres nations nous pourrions marcher vers le progrès au lieu d'être stationnaires et de côtoyer un abîme.

Voyons donc quel a été l'effet de l'union sur nos manufactures. En 1800 il y avait:

A Dublin	90	manufactures de laine	employant		4918	personnes
Id.	30	carderies	id.	id.	230	id.
Id.	13	fabriques de tapis		id.	230	id.
Id.	2,500	tisserands en soie				
A Cork	1,000	tresseurs de fil				
Id.	2,700	tisserands en laine				
Id.	3,000	personnes employées à la fabrication des bas				
Id.	2,600	tisserands de coton				
A Wicklow	1,000	tisserands				
A Kilkenny	56	fabricants de couvertures				
A Balbrigan	2,500	métiers à toile en activité.				

Que reste-t-il de tout cela aujourd'hui? Rien!... Tout s'e[st] écroulé, tout, à l'exception d'une seule manufacture de drap [à] Dublin, et rien n'a poussé sur les ruines. Le visiteur qui parcou[rt] le pays peut voir partout les marques de l'influence salutaire

l'union: factoreries sans toit au milieu d'un champ abandonné, roues de moulin sur lesquelles le lierre a grimpé, hangars vides où l'herbe a poussé entre les pavés disjoints, où les vitres gisent en débris entre les grilles de fer rongées par la rouille; ruines éloquentes qui célèbrent les bienfaits de la protection anglaise. Par contre, de 1800 à 1886 le parlement a dû passer 43 actes pour l'allégement temporaire de quelque détresse exceptionnelle. « En 1799 il y avait sept banqueroutes à Dublin, en 1810 il y en avait cent cinquante-deux. »[1] Les chiffres cités par le greffier général pour l'Irlande dans un discours devant la *Statistical and Social Inquiry Society of Ireland*, en janvier 1890, nous montrent quel chemin nous suivons. Puisque nous sommes essentiellement une nation agricole, considérons d'abord l'état de nos statistiques agricoles. En 1888 nous avions 11,000 chevaux de moins qu'en 1841; entre 1872 et 1888 le bétail avait diminué de cent mille têtes, mais malgré cela nous en avions un million de plus qu'en 1841, de sorte que nous pouvons compter pour cinquante ans une augmentation d'un million de têtes de bétail. Pendant la même période, la population a décru au delà de deux millions. Un million d'animaux compense-t-il la perte de deux millions d'hommes?... En 1850, 3,150,000 acres étaient ensemencés de blés, pois et fèves; en 1888, 1,157,000.

Voici un tableau de la valeur moyenne des récoltes et du bétail pour les deux périodes 1851-1855 et 1884-1888:

	1851-1855		1884-1888	
Récoltes . .	43,633,000	liv. st.	16,466,000	liv. st.
Bétail . . .	28,325,000	id.	37,548,000	id.
	71,958,000	id.	54,014,000	id.

Soit l'effrayante diminution de prés de dix-huit millions de livres sterling, — 25 % en trente ans! Il faut avoir du courage pour parler de la prospérité irlandaise en face de ces chiffres. Mais dira-t-on peut-être: « La population a diminué dans cet intervalle et une petite somme distribuée entre un petit nombre peut donner plus à chaque individu qu'une grosse somme partagée entre un grand nombre. » Je le veux bien, mais les chiffres sont là, et le greffier général lui-même nous apprend que la richesse du pays répartie entre les individus donnait en 1851-1855 une moyenne de 11.613 par habitant et, en 1884-88, de 11.048; ce qui, calculé en

[1] *Report of the Select Committee on Dublin Local Taxation*, 1825.

livres sterling, donnerait à l'individu de nos jours environ douze schellings de moins que n'en auraient reçus ses pères dans les années d'épuisement qui ont suivi la grande famine de 1847.

Nos exportations sont les mêmes qu'en 1846, trois cent mille tonnes *y compris le lest des navires !*

Nous avons de nombreux chemins de fer et notre réseau a augmenté de 500 milles de 1876 à 1888. En 1876, le trafic a donné un produit de 2,737,000 liv. st.; en 1888, de 2,780,000 liv. st.; d'où l'on peut conclure que si les nouveaux 500 milles de voie ferrée ne constituent pas un déficit, ils ne sont certainement pas un gain notable.

Mais, dit-on, il y a eu une augmentation de deux millions de livres sterling dans les dépôts reçus par les banques d'épargne des bureaux de poste et autres institutions de ce genre ; mais, répondons-nous, lorsqu'on cite comme un indice de la prospérité du pays cet accroissement de 2,953,000 liv. st. en 1871 à 4,975,000 en 1888, on oublie généralement de mettre en regard la diminution dans les placements en obligations du gouvernement, lesquelles de 40,112,000 liv. st. qu'elles comportaient en 1860 sont tombées à 29,839,000 liv. st. en 1888. Il faut être plus savant mathématicien que Pascal pour découvrir là un progrès. Il y a toutefois un point sur lequel les gens qui se font un devoir de proclamer à haute voix les bienfaits de l'union et la prospérité féerique du pays, se gardent de toucher. Et cependant la situation nous force bien à le faire: « Où vont nos pêcheries ? » Le parlement a fermé les yeux pour mieux voir et les unionistes, pour mieux savoir, n'ont pas étudié; or cette industrie a décliné de plus en plus. Ce n'est pas le poisson qui fait défaut, ce sont les bras et les voiles: en 1867 il y avait 11,845 vaisseaux et bâtiments employés aux pêcheries de pleine-mer et aux pêcheries côtières; en 1887 ils n'étaient plus que 5,865; en 1867 48,624 personnes étaient occupées à cette industrie; en 1887 elles n'étaient plus que 21,750 ! soit une diminution de plus de la moitié en vingt ans ! Le gouvernement avait bien autre chose à faire que de s'occuper des pêcheurs; occupé comme il l'était uniquement à inquiéter et à persécuter les députés irlandais, à les torturer dans les cachots et à maintenir la coercition et le régime de la baïonnette, il ne pouvait que vo 30,000 liv. st. pour l'encouragement et la rémunération du dé teur et du mouchard. A quoi bon aider le pêcheur ? Est-ce qu' Irlande l'industrie la plus utile au ministère n'est pas l'espionnag

Encore vingt ans d'une administration aussi intelligente que celle des quatre-vingts dernières années, et où serons-nous ? On dit que l'éloquence des chiffres est la plus convaincante; eh bien ! les chiffres de la prospérité irlandaise, je les livre à la réflexion de tout homme impartial et je lui demande son verdict sur un gouvernement qui n'a été capable que d'entasser ruines sur ruines, qui n'a été capable que de passer la charrue et de semer le sel sur un pays qui a eu un jour quelque velléité de sortir de la misère.

VII.

Pour quiconque connaît le caractère irlandais et a suivi de près la conduite provocatrice du pouvoir exécutif depuis cinq ou six ans surtout, c'est presque un mystère que la nature humaine poussée à bout n'ait pas obéi à l'instinct qui crie au fond de son être: « Œil pour œil et dent pour dent. » Quelques-uns ont pu s'oublier sans doute, mais on ne saurait rendre une société responsable des actions de certains individus agissant sans autre mandat que leur caprice ou leur colère. L'esprit de parti a fermé les yeux de plusieurs sur cet axiome de sens commun; les tories et les unionistes en ont fait fi avec une audace qui n'a d'égales que leur sagesse et leur science des hommes et des choses; mais leurs beaux raisonnements, il faut l'espérer, ne convaincront que ceux qui veulent à tout prix être convaincus, ceux qui se contentent de l'ombre d'un prétexte à défaut du prétexte lui-même. Je ne trouve qu'un mot pour qualifier la conduite du peuple depuis la formation du parti national actuel en 1879: c'est le mot « admirable. » A toutes les provocations, à toutes les violences, on n'a répondu que par ce dédain né d'un espoir qui pénètre au delà de l'horizon brumeux du présent. Plus d'une fois sans doute, lorsque la balle d'un gendarme abattait son frère à ses pieds, l'Irlandais a senti sa nature ardente et chevaleresque bondir sous l'outrage, mais il a su se contenir; il n'a pas voulu ruiner l'édifice construit avec tant de patience par ses chefs, il a sacrifié la vengeance sur l'autel de l'agitation légale. Ce serait la ruine, pour le moment du moins, de la cause irlandaise auprès des masses anglaises, si le paysan, dans son désespoir, en venait à se procurer lui-même cette justice qu'on lui refuse, à venger le sang

par le sang, le meurtre par le meurtre. Les hommes d'état qui se sont engagés à maintenir à tout prix ce que Byron appelait « l'union du requin à sa proie » ne l'ignorent pas. A la vue de leur conduite il n'y a qu'une conclusion à laquelle on puisse logiquement arriver. Je sais toute la gravité de l'accusation que je porte, mais j'ai vu les choses de près, j'ai vu les hommes se mouvoir sous mes yeux, et je n'hésite pas à affirmer que: le gouvernement tory voyant le *Home Rule* gagner du terrain de jour en jour chez le peuple anglais et considérant comme inévitable le triomphe de la politique de conciliation, a résolu de recourir aux moyens extrêmes pour retarder ce triomphe aussi longtemps que possible, a résolu, en outre, pour ruiner la cause de l'Irlande en Angleterre, *de forcer, par la provocation la plus révoltante et les dénis de justice les plus criants, le peuple irlandais à abandonner l'agitation légale et à avoir recours à la justice sauvage de la vengeance.*

Cette politique honteuse réussira-t-elle ? Je ne le crois pas. L'espion instigateur d'outrages, payé par le gouvernement, béni de la bénédiction paternelle de Dublin Castle, qui s'en va par le pays organisant le crime lorsqu'il n'en trouve pas en quantité suffisante pour l'or que lui donnent ses maîtres, cet espion, disons-nous, peut bien faire tomber dans ses pièges des individus isolés, mais le peuple connaît trop ses manœuvres maintenant; la triste expérience de 1840 à 1880 l'a instruit. De plus, la *Land League* et la *Ligue Nationale* ont détruit le grand champ d'activité des constables Talbot de la dernière décade: les sociétés secrètes. Nous avons aujourd'hui l'organisation publique qui manquait à nos pères. Si le sentiment populaire parle par les « résolutions » d'une assemblée paisible au lieu de se traduire par une explosion de dynamite nuitamment complotée dans une caverne, il n'en faut certes pas remercier le gouvernement qui a fait tout ce qui était en son pouvoir pour rejeter dans les catacombes une organisation assez audacieuse pour s'affirmer en Irlande au grand jour!

Un écrivain français a remarqué que la Ligue constituait pour ainsi dire un État dans l'État, un gouvernement dans le gouvernement. Je conviens de la vérité de cette remarque, mais elle ne me conduit pas à la même conclusion que cet écrivain qui voulait, comme conséquence, la destruction de la Ligue. Lorsqu'il n'y a p[as] un gouvernement, une autorité quelconque qui ait droit à l'obéi[s]sance et au respect, on a l'anarchie. L'administration anglaise [ne] poursuivait en Irlande que les intérêts d'une clique; on ne gouve[r]

nait pas le pays, on l'enchaînait sans autre excuse qu'un caprice ou qu'une vile cupidité: comme résultat nous avons les années terribles de 1848 à 1879. Lorsque la Ligue a trouvé enfin sa place au soleil, elle s'est emparée de cette partie importante du gouvernement dont on avait dédaigné de s'occuper: le bien-être des sujets. Bien plus, elle a pris la place des sociétés secrètes et a dirigé les aspirations, mais vers la lumière, les efforts, mais vers la légalité. Comparez les *calendriers criminels* d'il y a vingt ans et ceux d'aujourd'hui, vous verrez ce qu'a fait l'agitation légale organisée par la Ligue. Aux assises du Printemps, ouvertes le 5 mars dernier, près d'un tiers des grands jurys ont présenté aux juges les gants blancs, ce qui signifiait qu'il n'y avait point de cause criminelle à juger. Ailleurs il ne s'agissait que de quelques procès insignifiants, et d'un bout à l'autre du pays on a pu entendre les juges féliciter les grands jurys sur l'état pleinement satisfaisant de l'Irlande sous le rapport de la légalité. Cette voix n'est-elle pas très discordante au milieu du grincement des fers de la coercition? La Ligue est un gouvernement, mais un gouvernement pour le bien. Il est sans doute malheureux que l'existence de deux pouvoirs soit ici une nécessité; mais s'il en fallait détruire un, je ne détruirais certainement pas celui qui dirige la nation vers un noble but, celui qui, en dépit de l'autre, a tiré le peuple de la boue, l'a mis sur le chemin de l'espérance, et lui a dit: « Marche droit, je te soutiens. »

Une autre association qui contribue beaucoup au maintien de la paix, c'est l'« association pour la défense des tenanciers. » L'homme évincé ne se trouve plus seul maintenant; ses frères lui tendent une main secourable et lorsque la *brigade du Crowbar* a renversé sa demeure, ils lui en élèvent une autre que la main du landlord ne pourra toucher. Il y a vingt ou trente ans, l'éviction signifiait l'exil ou la mort par le froid et par la faim. Est-il étonnant que le meurtre des grands propriétaires, — ce qui veut dire des grands évicteurs, — fût alors à l'ordre du jour? Aujourd'hui l'éviction signifie encore la lutte et les privations sans doute, mais du moins le paysan jeté sur le pavé avec sa famille n'a plus le désespoir seul pour conseiller; on le défend, on le protège, on lui montre à l'horizon sous le nuage sombre l'aurore d'un jour meilleur. L'espérance est tout aussi nécessaire aux peuples qu'aux individus; et si celui qui ravive ce feu sacré dans l'âme où il était près de s'éteindre, a bien mérité de la société, que dire de celui qui inspire cette espérance à une section entière de la société, qui main-

tient un peuple dans la voie droite par la foi en l'avenir? C'est là cependant l'œuvre de ces deux associations que l'on s'est tant plu à calomnier. Si le crime décroît, si les masses résistent à l'insultante provocation, ce n'est pas au parlement de Westminster qu'on en est redevable; ce n'est pas à la politique de lord Salisbury et de son neveu, M. Balfour; leur œuvre ne se compose que d'une guerre sans foi et sans merci contre tous les agents pacificateurs; ils n'ont pu que ruiner sans rien édifier. Il convenait donc que, par une de ces dérisions comme l'histoire nous en présente à tout instant, le plus grand éloge de la Ligue fût prononcé par un de leurs émissaires. Je ne saurais rien ajouter aux paroles du général sir Redvers Buller, au cours de son témoignage devant la commission Cowper dont il a déjà été question (cf. *Revue,* 15 février). On lui demandait si la Ligue avait encore de l'influence sur le peuple: « Certainement, répondit-il; et pourquoi n'en aurait-elle plus? *La Ligue a été le salut du peuple.* Avant la Ligue, il n'y avait personne pour le protéger. La loi existait bien, mais elle n'existait que pour un parti; la loi n'était pas faite pour le peuple. »[1]

En examinant les influences qui exercent sur le peuple une action salutaire, il ne faut pas oublier le clergé. Quoi qu'il en puisse être ailleurs, le prêtre en Irlande est un pouvoir politique en même temps que religieux. Prêtres et paysans en effet ont souffert ensemble à l'époque de la persécution; l'abolition des « lois pénales » ne signifiait pas l'abolition de la tyrannie; il fallut continuer sous une autre forme la lutte pour la liberté. C'est dans cette phase nouvelle qu'une influence forte et vénérable était le plus nécessaire; car il fallait maintenir le peuple dans les bornes, le diriger avec sagesse et autorité. Les hommes à qui ce devoir incombait spécialement n'étaient-ils pas ses chefs religieux, auxquels la persécution l'avait uni par les liens d'un martyre commun? Le prêtre devint alors le conseiller naturel, et c'est pourquoi son rôle est aujourd'hui si important dans la politique irlandaise. Ce rôle, je suis fier de le dire, n'a été exercé qu'à l'avantage de tous; cette influence a servi de frein aux passions populaires. Le curé comme président des sections locales de la Ligue, l'évêque comme guide et défenseur ont été écoutés avec respect; et leur parole a souvent été le seul moyen de calmer l'agitation trop vive qui aurait p avoir des résultats néfastes, de neutraliser et d'anéantir l'actio

[1] *Report of the Proceedings of Earl Cowper's Commission,* 1887.

des partisans de la force, des féniens et des dynamitards. L'archevêque-primat de Dublin, Mgr Walsh, et l'archevêque de Cashel, Mgr Croke, sont deux personnalités qui laisseront leur trace dans l'histoire ecclésiastique et sociale d'Irlande. En traitant de l'influence du clergé, il serait injuste de ne pas payer un tribut de reconnaissance à ces hommes supérieurs qui n'ont rien épargné pour relever le niveau des masses, pour soutenir par l'influence morale la cause de l'agitation parlementaire.

L'action de ces divers agents pacificateurs a fortement contribué à rendre la conduite du peuple telle qu'elle devait être; l'état actuel des choses prouve, — s'il y avait besoin de preuves, — que la « double dose de péché originel » dont on se plaisait à gratifier l'Irlande n'était qu'une fiction. Si le fils d'Érin a su se gouverner lorsque « la loi n'était pas faite pour lui, » lorsque la provocation s'étayait du nom pompeux de gouvernement, ne le pourra-t-il pas dans des circonstances normales? Ne possède-t-il pas tout aussi bien que n'importe qui les qualités nécessaires pour prendre soin de ses intérêts, pour veiller à l'administration de ses affaires, pour conduire sa patrie vers la paix et la prospérité?

Je n'ai pu donner dans ces quelques pages qu'un indice bien faible du régime sous lequel il nous faut courber la tête; j'espère toutefois que les faits rapportés seront suffisants pour conduire à une même conclusion ceux que la poussière de l'arène n'aveugle pas. Ces faits sont tous authentiques et ceux qui ne sont pas d'expérience personnelle sont appuyés sur des autorités incontestables; si j'ai pu quelquefois ne pas les citer, c'était afin d'éviter les répétitions fâcheuses qu'on peut tolérer dans une histoire, mais non dans une revue. D'ailleurs, je crois que les faits qui sont ici des événements de tous les jours n'ont pas manqué de transpirer quelque peu à l'étranger. L'ouvrage le plus impartial que je puisse recommander sur la question irlandaise est le *Hansard,* le sec et prosaïque recueil des débats parlementaires. Il est impossible pour quiconque n'est pas un partisan, pour quiconque connaît, et désire voir mis en pratique, les principes qui servent de base au gouvernement des nations, de ne pas devenir tôt ou tard un *home ruler* après avoir consulté cet ouvrage.

Mon but en commençant cette revue n'était pas de faire une étude politique ou sociale de la question irlandaise: je ne voulais que donner au public une occasion de « juger l'arbre par ses fruits. » Voilà pourquoi je me suis tant attaché au récit des faits.

On me reprochera peut-être de n'avoir fait qu'un catalogue d'horreurs; j'ai scruté en vain tous les coins de l'horizon et partout je n'ai vu que des horreurs.

Au nom de l'union, de l'identité avec l'Angleterre, on nous a donné un gouvernement de police et on a fait de la coercition la loi ordinaire du pays; au nom du constitutionnalisme, on a étouffé la voix de nos représentants, on a jeté l'injure et le mépris à tout un peuple; au nom de la justice, on a inventé la magistrature militaire amovible, on a mis eu vigueur les lois d'Édouard III et de Charles Ier; au nom de la liberté, on a voulu noyer dans le sang l'organisation au grand jour, fermer la bouche à l'orateur, bâillonner la presse; au nom de l'humanité, on a jeté William O'Brien nu sur le pavé de sa cellule, et on assassinait à petits coups John Mandeville à Tullamore; au nom du progrès, on a ruiné nos manufactures, on a détruit notre commerce et notre industrie; de 1845 à 1880 on a jeté sur la voie publique plus de trois millions d'individus, et ceux d'entre eux qui ne prirent pas le chemin de l'exil, ont succombé à la misère, au froid et à la faim.

Non seulement on a voulu nous anéantir comme nation, mais on nous a refusé même la croûte de pain de l'esclave. Le parlement a exercé tout son pouvoir et toute sa volonté à voter des actes de coercition. « Législation mauvaise, législation insouciante, législation criminelle, voilà la cause de tous les désastres de l'Irlande, » disait en 1849 un député anglais, M. Horsman. Et John Bright en 1866: « On a répondu à toutes les demandes de l'Irlande soit par le refus, soit par le dédain, soit par l'insulte. » La même chose ne se répète-t-elle pas aujourd'hui? Le parlement de Westminster a-t-il plus fait pour nous que pour nos pères? De 1871 à 1886, il a voté neuf actes suspendant la loi ordinaire, neuf actes de coercition: durant la même période il a rejeté trente-deux projets de loi présentés en vue de la solution pacifique de la question irlandaise. [1]

Cet état de choses doit-il durer toujours? Faut-il maintenir l'union, si l'union n'a produit que des désastres pour l'Irlande et

---

[1] Comme ces projets font un pendant instructif au tableau des actes d coercition cité dans la *Revue* du 15 mars, je vais les donner ici avec leurs titres, les noms de ceux qui les ont proposés, et le sort qu'ils ont e Ce n'était pas des projets de *Home Rule* que l'on traitait ainsi; la plupa

de la honte pour l'Angleterre? Ce n'est pas la fantaisie d'un moment qui a jeté le cri de *Home Rule;* c'est l'impuissance où les neuf décades qui viennent de s'écouler ont prouvé que l'Angleterre était de gouverner l'Irlande. La conduite du parlement de Westminster n'a été depuis 1800 qu'un long crime de lèse-nation. Et cependant, malgré tout, l'Irlande ne désespère pas de l'Angleterre;

---

concernaient l'amélioration de la situation agraire; mais il suffisait qu'ils fussent présentés par un Irlandais, ou simplement en faveur de l'Irlande, pour que leur rejet fût certain.

Date	Projet	Proposé par	Sort
1871	Landed Property, Ireland, Act, 1847, Amendment Bill	Serjeant Sherlock	Retiré
1872	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Butt	Abandonné
1873	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Butt	»
»	Landlord and Tenant Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Butt	»
»	Landlord and Tenant Act, 1870, Amendment Bill, No. 2	Mr. Heron	»
1874	Landlord and Tenant Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Butt	»
»	Landlord and Tenant Act, 1870, Amendment Bill, No. 2	Sir J. Gray	»
»	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Butt	»
»	Irish Land Act Extension Bill	The O'Donoghue	»
1875	Landed Proprietors, Ireland, Bill	Mr. Smyth	»
»	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Crawford	Rejeté
1876	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Crawford	Retiré
»	Tenant Right in Expiration of Leases Bill	Mr. Mulholland	Abandonné
»	Land Tenure, Ireland, Bill	Mr. Butt	Rejeté
1877	Land Tenure, Ireland, Bill	Mr. Butt	»
»	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Crawford	Retiré
1878	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Herbert	Abandonné
»	Tenant Right Bill	Lord A. Hill	Rejeté par les pairs
»	Tenant Right, Ulster, Bill	Mr. Macartney	Retiré
»	Tenants' Improvements, Ireland, Bill	Mr. Martin	Rejeté
»	Tenants' Protection. Ireland, Bill	Mr. Moore	Abandonné
1879	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Macartney	Rejeté
»	Ulster Tenant Right Bill No. 2	Lord A. Hill	Retiré
»	Landlord and Tenant, Ireland, Bill	Mr. Herbert	Abandonné
»	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Taylor	»
»	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill, No. 2	Mr. Downing	Rejeté
1880 1re sess.	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Taylor	Abandonné
»	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Macartney	»
»	Fixity of Tenure, Ireland, Bill	Mr. Litton	Rejeté
1880 2e sess.	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. O'C. Power	Abandonné
»	Compensation for Disturbance, Ireland, Bill (to prevent eviction under circumstances of excessive hardship)	Mr. W. E. Forster	Rejeté par les Pairs
1886	Tenants' Relief, Ireland, Bill	Mr. C. S. Parnell	Rejeté

elle a foi en une justice, tardive sans doute, mais qui lui permettra enfin de gouverner le peuple pour le peuple, non contre lui, de prendre sa part des droits et des devoirs des nations civilisées, de marcher vers le progrès de l'avenir sous l'étendard triomphant du patriotisme et de la liberté.

J. A. G. C.

LES ORIGINES D'UNE SOCIÉTÉ ÉDITRICE

L'industrie typographique et le commerce des livres ont eu en Italie, dans le cours de ce siècle, une existence si chétive et si pénible que plusieurs faits qui s'y rapportent et qui nous semblent tout à fait nouveaux, ne sont, au contraire, que la répétition de phénomènes identiques qui se sont produits autre part, notamment en France. Toutefois, le fait dont nous entretenons aujourd'hui les lecteurs de la *Revue* est vraiment extraordinaire, à tel point que nous ne pensons pas qu'il ait eu des précédents dans aucun pays.

On pourrait citer un grand nombre de grandes typographies très prospères malgré leurs origines plus que modestes, comme aussi bien des hommes qui sont, on ne sait comment, devenus peu à peu éditeurs grâce à la faveur du public et dont les œuvres ont été durables, fécondes et lucratives; on pourrait aussi parler de plusieurs autres personnes qui, par leur habileté ou grâce uniquement à la bonne foi de ces mécènes inconscients qu'on appelle les créanciers, ont fait gémir bien des presses et des machines et dont les livres ont rempli les vitrines et les magasins; on pourrait, en outre, mentionner les noms de plusieurs sociétés qui ont fait preuve de plus ou moins d'audace, sans que cette audace même leur ait été nuisible et cent ou mille autres cas semblables. Mais il s'agit de bien autre chose. Nous sommes en présence de dix ouvriers typographes, aussi dépourvus de ressources pécuniaires que doués de bonne volonté et d'habileté technique, qui ont constitué entre eux une société éditrice afin d'améliorer leurs conditions économiques et qui ont offert au public dans un laps de temps restreint le fruit de leurs économies et de leurs veilles, savoir, un de ces rares livres

qui ont le privilège de satisfaire pleinement les amateurs du beau et de l'utile réunis en un tout harmonique.

Une voie plus large et bien plus aisée s'ouvrait cependant devant eux pour parvenir au but qu'ils se proposaient. Ils n'avaient qu'à rééditer à bas prix d'immondes libelles ou des chansons de carrefour ou des nouvelles et des romans licencieux. En foulant aux pieds le décorum, en faisant abstraction de toute idée morale, en se servant de caractères déformés, d'encre puante, de papier ligneux ou de kaolin, ils auraient pu compter sur le concours modeste, il est vrai, mais empressé du bas peuple et, bien ou mal, ils auraient pu satisfaire leur vénalité. Ou bien encore, à l'instar de certains éditeurs peu scrupuleux, ils auraient pu devenir plagiaires en dépit des lois qui trouvent bien rarement quelqu'un qui sache ou veuille les faire respecter, et tout au détriment des éditeurs ou des auteurs honnêtes qui se verraient ainsi frustrés du fruit de leurs sueurs et de leurs travaux. De tels moyens répugnent naturellement à quiconque a conservé sa dignité d'homme, est attaché à l'art qu'il professe et n'est pas tout à fait insensible aux louanges qu'il sent d'avoir méritées.

Certes, ces braves ouvriers typographes ne pouvaient se flatter de débuter par la publication d'un de ces ouvrages qui font du coup la réputation de l'éditeur, grâce à la célébrité d'auteurs contemporains. En effet, ceux qui peuvent compter sur un cercle nombreux de lecteurs, comme De Amicis, Carducci, Mantegazza et quelques autres, bien qu'ils soient libres de leur choix, seraient incapables de faire faux bond à leurs éditeurs, auxquels ils sont en partie redevables de leur renommée. Pour qu'ils laissent le certain pour l'incertain, il leur faut autre chose que l'attrait que pourrait présenter à leurs yeux le mérite d'avoir pris part à une généreuse entreprise, d'avoir aidé d'excellents ouvriers et de les avoir encouragés, par ce fait même, à démontrer par l'exemple, à leurs compagnons, combien il est préférable d'employer son temps de cette façon que de courir les cabarets. Ces grands écrivains se laisseront, tout au plus, émouvoir parfois par un désastre public ou par des sollicitations irrésistibles, à publier quelque article dans un album, dans une étrenne, ou dans un numéro unique de journal. L'ouvrage lui-même est déjà placé avant d'être écrit, quelquefoi avant même d'en avoir tracé le plan général. Et cela se compren et s'explique aisément, attendu que l'auteur est lui aussi un ouvrier qui travaille pour lui et pour les siens et non pas dans un but d

bienfaisance, et dans le cas où il se sentirait poussé à des œuvres philanthropiques, il n'aurait que l'embarras du choix, les moyens d'être généreux étant si nombreux. D'autre part, les livres nouveaux ne sont pas toujours les meilleurs. Dans le nombre de ceux sur lesquels personne ne peut prétendre avoir des droits de propriété, il y en a qui sont assez beaux, assez bons ou assez curieux pour mériter de revoir le jour. Et cela d'autant plus que les vieux exemplaires qui ont été préservés de l'action délétère du temps, des insectes et de l'humidité, gisent dans les bibliothèques où ceux qui en auraient le désir ou le besoin ne peuvent pas toujours les lire ou les consulter à leur aise. Les anciens auteurs, en outre, ont aux yeux des typographes un mérite que les littérateurs vivants possèdent rarement, savoir, celui de ne pas se repentir, de n'apporter aucun changement à leurs écrits, en d'autres termes, de ne pas remplir les épreuves de corrections qui exigent parfois plus de temps que la réimpression elle-même.

Publier au fur et à mesure des livres d'une valeur incontestée et d'un débit facile, voilà quelle a été la pensée qui a inspiré cette nouvelle et modeste société coopérative de typographes, dès son origine. Sa sphère d'activité était assez grande pour lui permettre d'illustrer les ouvrages anciens avec des études inspirées par les nouvelles méthodes de la critique; bien plus, cette société a compté pour cela sur le concours de plumes autorisées qui donnassent plus de relief aux éditions qu'elle se proposait d'exécuter avec beaucoup de soin, avec luxe même, si possible. Il était nécessaire, en outre, de recourir aux conseils de ceux qui étaient à même de guider ces nouveaux éditeurs dans le choix des livres à publier. Ceux qui furent interrogés à cet égard ne reculèrent pas devant une tâche aussi difficile que délicate. La proposition qui réunit le plus de suffrages au sein de l'UNIONE COOPERATIVA EDITRICE qui désirait débuter sous des auspices aussi heureux que possible, fut celle du secrétaire général du ministère de l'instruction publique, savoir, de réimprimer le *Trattato della Pittura* (Traité de la peinture) de Leonardo da Vinci. Cette œuvre magistrale n'avait plus trouvé d'éditeurs depuis 1818, c'est-à-dire depuis que le bibliothécaire de la Barberiniana à Rome, Guglielmo Manzi, en avait publié une édition réduite à l'usage de leçon moderne, avec les caractères de De Romanis, de cette ville.

Comme on le voit, cette société nouvelle n'a pas été déçue dans ses espérances; loin de là, car avant le sous-secrétaire d'état, M. Phi-

lippe Mariotti, d'autres personnes, non moins autorisées, l'avaient largement assistée par leurs conseils et leurs encouragements, comme M. le député Martini, M. le sénateur Messedaglia et M. Tabarrini, l'illustre vice-président du sénat et président de l'Institut historique.

Le choix d'un livre excellent et recherché malgré son antiquité, la certitude de pouvoir l'offrir au public avec une préface ou plutôt un traité de mérite et inédit, la permission obtenue de la part du bibliothécaire de la Marucelliana et préfet de la Laurenziana, l'excellent M. G. Biagi, de reproduire des notes d'une aussi grande valeur que celles de l'érudit G. Milanesi sur la vie et les œuvres du grand Leonardo, en voilà plus que n'oserait exiger un éditeur aisé pour entreprendre la publication d'un volume aussi promettant. Mais nos jeunes éditeurs, qui, comme nous le verrons, avaient déjà tant travaillé pour obtenir ce résultat encourageant, allaient se trouver en présence de nombreuses difficultés.

Où trouveraient-ils une imprimerie qui, comptant sur leur solvabilité et sur le succès de leur publication, consentirait à leur avancer les fonds nécessaires? Et, en supposant qu'ils parvinssent à dénicher un propriétaire-imprimeur aussi confiant, comment pourraient-ils lui inspirer l'amour qu'ils ressentaient pour leur œuvre future, de façon à ce qu'il leur permît d'y consacrer le soin minutieux qu'ils jugeaient nécessaire? Il fallait, pour le moins, se résigner à faire cette publication avec des caractères déjà usés et non pas neufs et élégants comme ils l'eussent désiré. Et puisque tenus, comme ils étaient, à une stricte économie, sous peine de s'exposer à des pertes trop fortes, en cas de non réussite commerciale, ils avaient décidé d'accomplir tout le travail de composition le soir et les jours fériés, le propriétaire de la typographie, quelle que fût son amabilité, aurait consenti bien difficilement à laisser ouverte, à de telles heures, sou imprimerie pour leur usage exclusif.

Que faire? Pour éviter des obstacles aussi sérieux, il leur fallait devenir de petits propriétaires et transformer l'union éditrice en union typographique éditrice. Mais l'industrie typographique qui s'occupe de la production des livres ne peut être exercée avec peu ou point de ressources, elle exige au moins un petit capital, quelques milliers de francs; or, nos ouvriers, bien que non tout à fait pa vres, étaient bien loin de posséder même approchamment la somi nécessaire. L'artisan qui au dernier chapitre d'une nouvelle ou dernier acte d'une comédie jette sa blouse et se présente en r

dingote et avec un chapeau à haute forme est un idéal, une sorte de merle blanc. L'ouvrier qui s'appauvrit chaque jour davantage en proportion du déclin de ses forces et du nombre de ses hivers, voilà bien plutôt la réalité, ainsi que l'a démontré récemment un journal de Londres en publiant les comptes des recettes et des dépenses tenus, durant une longue suite d'années, par un ouvrier anglais honnête et laborieux. C'est contre une pareille destinée que nos ouvriers éditeurs ont décidé de lutter de toutes leurs forces, en constituant leur société.

Ils ont dû se borner, tout d'abord, à l'achat des caractères. Ils ont trouvé à cet égard le type qu'ils préféraient dans les échantillons d'une fonderie qui par un heureux hasard poursuit le même but que l'Union éditrice, nous voulons parler de la Fonderie coopérative milanaise. C'est à elle qu'ils s'adressèrent, dans la conviction qu'elle accorderait à une société sœur toutes les facilitations possibles. Ils ne se trompèrent pas dans leurs prévisions. Grâce à M. le député Maffi, qui a été lui-même ouvrier fondeur et qui est maintenant le président de cette jeune société coopérative de fondeurs, les pourparlers furent très courts, les demandes modestes des ouvriers typographes de Rome furent immédiatement accueillies sans aucune modification par les ouvriers fondeurs lombards. La société coopérative milanaise exécuta la commande d'une façon digne de tout éloge, ainsi que le témoignent les caractères clairs, bien proportionnés et bien alignés, employés dans la nouvelle édition du *Traité* de Leonardo da Vinci.

L'entreprise était donc en bonne voie d'exécution. Une fois les caractères arrivés, il ne serait pas trop difficile de trouver une bonne imprimerie qui se chargeât de les mettre sous presse au fur et à mesure de leur composition. Les courageux ouvriers étaient encore, toutefois, bien éloignés du but. Il fallait des casiers pour les caractères et tout le matériel nécessaire devait, en outre, trouver place dans un local convenable où la lumière au moins ne fît pas défaut lorsqu'on y travaillerait les jours de fête. Il fallait encore trouver l'argent pour payer les gravures et se préparer à faire face aux emprunts qu'ils avaient pu obtenir, grâce à l'intervention de quelques amis.

Les associés pourvoyaient aux petites nécessités de leur industrie avec les quotes-parts hebdomadaires qu'ils s'étaient imposées. Ils ont fait plus, en hommes sérieux et prévoyants, — ce qui est leur cas, — ils n'ont pas oublié de se mettre sur le terrain de la

légalité en faisant reconnaître par les autorités leur association comme une société collective, en règle avec toutes les prescriptions du code commercial.

Nous avons voulu mentionner tous ces détails qu'on pourra taxer de futilité, car notre but est de faire connaître toutes les péripéties par lesquelles a passé cette courageuse entreprise, et de montrer tout le travail préparatoire d'une institution qui nous semble destinée à un brillant avenir et qui, comme tant d'autres, pourrait, un jour, paraître à tort comme ayant été favorisée par le sort inconstant et aveugle.

On trouva bien vite une imprimerie qui devait se charger de mettre sous presse l'ouvrage en question. Les ouvriers qui ne doutaient pas de l'adhésion de leurs chefs, s'adressèrent à eux tout d'abord, savoir, à MM. Forzani et Cie, dont la réputation parmi les typographes-éditeurs de Rome n'est plus à faire et est au-dessus de toute atteinte. Bien loin d'être contrariés dans leur noble entreprise, ils y furent secondés par leurs patrons qui étaient incapables de sentiments vulgaires et mesquins.

La typographie du Sénat dont ces messieurs sont propriétaires est la même qui imprime la *Revue Internationale*, et nous sommes heureux de savoir que les mêmes ouvriers éditeurs du *Trattato della Pittura* sont chargés de la *composition* de la *Revue*, à partir du jour où ses bureaux ont été transportés à Rome.

Aux difficultés économiques venaient s'ajouter des obstacles de divers genres, mais non moins graves et qu'il vaut la peine d'indiquer.

La publication du *Traité de la Peinture* une fois décidée, on reconnut, — suivant en cela le conseil de l'honorable Mariotti, — qu'il était nécessaire de l'offrir au public dépouillé, autant que possible, des archaïsmes qui en rendent çà et là le sens obscur. Il fallait, d'abord, confronter le manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque du Vatican avec une reproduction typographique qui en avait été faite pour une édition antérieure. L'époque, cependant, ne pouvait être moins propice. On se trouvait dans le cœur de l'été et cette bibliothèque devait se fermer à l'occasion des fêtes habituelles; il ne restait plus que trois ou quatre jours qui se réduisaient à quelques heures par jour, attendu qu'un horaire limite le temps dont on peut disposer pour consulter les livres et les manuscrits. Néanmoins, il n'était peut-être pas impossible d'obtenir un permis spécial pour pouvoir se servir de la bibliothèque pen-

dant les fêtes. Si les associés éditeurs n'y parvenaient pas, ils n'auraient certes pu publier aussi vite le *Traité*, vu que la bibliothèque ne se rouvrirait au public qu'en automne; or, un travail aussi important que le collationnement en question exigeait du temps pour être fait avec tout le soin voulu.

Il fallut frapper à bien des portes avant de pouvoir espérer d'être arrivé à bon port. Les courageux ouvriers obtenaient enfin une promesse de la part d'un personnage éminent et ils s'attendaient d'un instant à l'autre à ce que la bibliothèque leur fût ouverte, lorsque, le même jour, ils apprennent que Mgr Ciccolini, le bibliothécaire, était destiné par le pape à une autre charge. Il leur fallait donc recommencer; ils le firent avec une persévérance plus grande encore qui fut couronnée d'un succès mérité. Deux semaines après, le collationnement du manuscrit était terminé et l'ouvrier chargé de cette besogne avait la satisfaction de pouvoir montrer à ses collègues les erreurs diverses qu'il avait découvertes dans la reproduction typographique de l'original. Cette dernière fut ensuite confrontée avec l'édition citée plus haut, de De Romanis. Il résulta de cet examen, qui exigea plus de temps et autant de peine que le premier, que l'édition romaine de 1818 passait à tort pour fidèle et correcte, car on y trouva bien des lacunes et un grand nombre d'erreurs de tout genre. De sorte que, à ce point de vue encore, l'édition nouvelle, enrichie de reproductions du grand artiste et imprimée avec une clarté qui peut difficilement être surpassée, se montrait supérieure aux éditions connues du *Traité*.

La nouvelle Union éditrice devait se trouver en présence de difficultés plus graves au sujet de la préface, dont un ouvrage aussi important ne pouvait se passer et qui devait être écrite par un auteur illustre dans les arts, ou dans les sciences, ou dans les lettres. Le professeur Gilberto Govi, choisi déjà par l'Académie dei Lincei pour surveiller l'édition des œuvres littéraires de Leonardo da Vinci, était le plus érudit de tous ceux qui, en Italie, ont écrit sur ce dernier et sur son génie multiforme. Aurait-il pu ou voulu accepter le mandat que la nouvelle société désirait lui confier? M. le député Maffi étant allé en personne auprès de lui pour plaider la cause de ses amis, M. Govi se rendit généreusement à cette invitation, mais il tomba malade et mourut bientôt après. Une aussi grave nouvelle émut profondément nos ouvriers et les rendit perplexes en présence de tant d'obstacles qui se succédaient sans cesse. Il était trop tard, toutefois, pour abandonner l'entreprise, mainte-

nant qu'ils avaient acheté les caractères et pris une foule d'engagements. Il est vrai qu'ils pouvaient s'adresser à l'éminent vice-président du sénat, M. Tabarrini, qui aurait pu suppléer à une perte si regrettable et qui n'avait pas caché la sympathie qu'il ressentait pour leur société. Mais il s'était déjà chargé de la présenter au public, ne serait-ce donc pas être indiscret que de lui demander une nouvelle faveur? Un autre nom se présenta alors à leur esprit, celui du sénateur Tullo Massarani, qui à une érudition vaste et solide allie le sentiment et la pratique même de l'art. M. Massarani promit de satisfaire leur désir, mais il lui fallait quelques mois avant qu'il pût remettre le manuscrit, attendu qu'il était très occupé à recueillir les écrits de Cesare Correnti et à en préparer la publication. Or, les ouvriers ne pouvaient attendre plus longtemps, car un délai pouvait être funeste à leur entreprise. Ce fut alors que, prenant leur courage à deux mains, ils retournèrent chez M. Tabarrini, qui promit et maintint sa promesse d'une façon au-dessus de tout éloge.

Nous ne parlerons pas de plusieurs autres difficultés que l'Union a rencontrées et surmontées, grâce surtout à l'harmonie qui ne cessa de régner parmi ses membres, et d'autant plus admirable que dans de semblables sociétés où tous jouissent des mêmes droits, l'intelligence, l'habileté technique et le travail sont bien loin parfois d'être les mêmes chez tous, quelque grande que puisse être la bonne volonté de chacun en particulier.

C'est ainsi qu'en quelques mois, la nacelle de l'Union coopérative, en voguant sur des eaux constamment agitées et hérissées d'écueils, arrivait à bon port, malgré la distance qui l'en séparait, et qui semblait si grande à ceux qui méconnaissaient la force des rameurs qui se trouvaient dans cette barque. La première idée au sujet de cette association a été émise au mois de mars 1889; le décret royal qui légalise la société est daté du 13 juin de la même année. On pourra se rendre compte de la tâche à laquelle nos dix compositeurs devaient s'assujettir, lorsqu'on saura qu'en vue de pourvoir à leurs besoins immédiats, ils devaient chaque jour travailler pendant dix heures à la typographie du Sénat, située dans l'ancien centre de Rome, avant de pouvoir se rendre, pour composer le *Trait*, au local qu'ils avaient loué, par économie, à un cinquième étag de la rue Cadorna, près de porta Pia! Le *Traité de la Peintu* est pour le moment la publication la plus importante, mais d'autr. livres ont été édités par l'Union coopérative. Si l'ouvrage de Le

nardo da Vinci démontre clairement l'expérience technique et le bon goût artistique de nos ouvriers, l'*Almanacco di Bertoldo,* qui est un opuscule illustré, et qu'on pourrait presque appeler un livre envoyé en éclaireur pour explorer des parages inconnus, prouve la sage modération des principes politiques des membres de cette association. Ceux-ci pensent avec raison que la société humaine est susceptible de progrès par le moyen de réformes équitables, mais détestent en même temps les violences et croient que les ouvriers peuvent faire beaucoup par eux-mêmes; ils ne comprennent pas qu'il puisse y avoir des hommes qui se vantent de ne pas ressentir les saintes affections qui doivent unir chaque être humain à la famille et à la patrie.

Outre cet *Almanach,* qui n'a pas eu pour l'Union le résultat favorable qu'elle en espérait, par le fait de la mauvaise foi des débitants auxquels les exemplaires de l'almanach ont été expédiés, la société a aussi publié les *Due famose Mazarinades* dont la *Revue Internationale* s'est occupée avec bienveillance dans son fascicule du 15 janvier dernier. Le *Traité de la Peinture* aura-t-il un sort plus favorable? Sera-t-il considéré comme il mérite de l'être? Pour autant qu'on peut le prévoir, nous répondons affirmativement. Le résultat, pour le moment du moins, a dépassé toute attente. Quoi qu'il en soit, les dignes membres de la Société éditrice pourront se vanter, à juste titre, d'avoir tenté de faire ce qui pouvait paraître plus que téméraire aux personnes réservées et prudentes et d'avoir débuté par où d'autres, plus expérimentés et plus riches qu'eux, seraient charmés de pouvoir finir.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Sommaire. Les nouveaux romans: *Trois cœurs*, par M. Édouard Rod — M. Zola et la *Bête humaine* — *Les Noellet*, par M. René Bazin — *La Gageure* de M. Cherbuliez — Deux mots sur le théâtre.

« Les délicats sont malheureux » dit le poète, et je puis ajouter que les scrupuleux ne sont pas moins à plaindre. S'ils ont à parler de leurs ennemis, ils sont toujours tentés de leur adresser quelques compliments pour échapper au reproche de partialité et ils se sentent gênés, en revanche, lorsqu'il s'agit de louer l'ami de la maison. M. Édouard Rod est en effet un de nos collaborateurs les plus distingués, mais comme ce brillant jeune homme a les reins solides je me tirerai d'affaire par la brutalité et je suis bien décidé à le traiter comme le premier venu.

Occupons-nous d'abord de sa piquante préface, pièce capitale où l'auteur disserte sur ses propres origines comme s'il avait seulement soixante ans, et nous glisse dans l'oreille — *horresco referens,* — qu'à une époque toute récente, au sortir du collège, il a été l'admirateur sinon le disciple du coupable Zola! C'est évidemment un de ces péchés d'imagination qu'on n'avoue pas lorsqu'ils ont tiré à conséquence, et quelle apparence y a-t-il que M. Rod ait pataugé dans la boue où se vautrent les membres de la famille Rougon, lui qui dans son style si parfaitment immatériel formule ce programme éthéré:

« J'ai cherché, écrit-il, à dégager le roman de quelques-unes de ces théories qui l'empêchent de se développer dans le sens indiqué: de la description, d'abord, qui me paraît fastidieuse et surtout illusoire. Car elle tient beaucoup de place, dit peu de choses

et n'explique rien; puis surtout, des récits rétrospectifs, qui, destinés à présenter les personnages, sont devenus, à force d'exemples, des clichés sur l'enfance, l'adolescence et l'éducation; qui ont en outre l'inconvénient, quand par hasard ils signifient quelque chose, de marquer trop les lignes, de trop préciser les contours; et enfin, des scènes qui conserveront presque toujours un air désagréablement artificiel et théâtral. »

Nous n'avons pas besoin d'en lire davantage pour constater, — ce dont il ne convient pas du reste, — que M. Rod est un disciple, ou, si l'on préfère, un émule de M. Bourget, mais le nouveau venu pousse le système à outrance, il le surmène et le distend jusqu'à le faire éclater, et si cette école devait prospérer, ce qui me semble difficile, le conteur en serait réduit à disserter sur la morale et la psychologie. Si vilaine qu'elle soit, la théorie de M. Zola est du moins plus naturelle, plus saisissable pour l'immense majorité des lecteurs, et je serais presque tenté de dire plus « humaine » car elle fait couler devant nous « les larmes des choses » comme dirait Virgile.

M. Rod qui est très jeune réussira-t-il a écrire vingt ou trente romans en y mettant de l'intérêt et de la variété? S'il le fait, il aura accompli un véritable tour de force car les illustres pessimistes qui ont voulu vider l'amertume de leur âme, s'en sont généralement tenus à un seul ouvrage tel qu'*Adolphe* ou *Oberman*, et lorsque je lis les *Trois cœurs* j'imagine que l'auteur ne pourrait, sous la même inspiration, composer un second livre sans se répéter quelque peu. « Qui veut faire l'ange fait la bête » disait Pascal; pour plaire à la grande masse du public, il faut tenir compte dans une certaine mesure de ses infirmités intellectuelles, et jalonner sa route de réalités intéressantes qu'on est toujours libre de faire élégantes et nobles; tandis que les personnages vaporeux de M. Rod ressemblent uniquement à des allégories et à des symboles.

Mais, passons à l'analyse de ce curieux roman et disons un mot de Richard Noral, cet égoïste individu qui absorbe dans son horrible « moi » toutes les femmes qui l'aiment et qui méritaient une meilleure fortune. Il est riche à ce qu'il paraît et délicieusement installé dans un logis coquet où il vit avec une femme belle et spirituelle qui ne demande qu'à l'adorer, et qui lui a donné une ravissante petite fille. En de pareilles conditions, un homme qui ne serait pas trop exigeant pourrait vivre parfaitement heureux et s'il plaît à notre héros de donner dans le pessimisme et de « bâiller

sa vie » comme Chateaubriand, la société a mieux à faire que de s'apitoyer sur des chagrins factices.

Le gran tort de M. Rod est donc d'avoir pris pour sujet d'étude un maniaque entouré de malades; les exceptions ne prouvent rien et presque tous les individus qui s'agitent sous nos yeux sont bien réellement des êtres exceptionnels. Mme Noral, elle-même, est un esprit inquiet, habile à se torturer par d'ingénieux soupçons, elle devine, sans le moindre indice apparent, que telle femme qui salue Richard doit être sa maîtresse, et, à défaut de sujet réel, ses conjectures se poursuivent volontiers dans le vide.

Et que dire de cette petite Jeanne qui sert en quelque sorte d'arbitre entre son père et sa mère, qui saisit les nuances les plus subtiles en écoutant les entretiens de ses parents, et s'épanche à chaque instant en réflexions profondes et navrantes:

Quand ils ont tant d'esprit les enfants vivent peu,

et Jeanne meurt tout naturellement sans qu'on puisse accuser son père de l'avoir assassinée, mais je plains bien sincèrement cette aimable Rose Mary qui a la faiblesse de se jeter à l'eau parce qu'elle se croit trahie par un drôle au cœur desséché qui n'avait jamais adoré que lui-même! M. Rod qui est plein de respect pour les « intuitivistes » n'est pas assez sévère pour lui bien qu'il le juge parfois un peu durement; écoutez plutôt:

« Hélène et Rose Mary! il les évoquait ensemble dans un même apitoiement, l'une ayant déjà, grâce à lui, sa place marquée dans la file douloureuse, l'autre condamnée à l'avoir demain; celle-là dévorée par les larmes qu'il lui faisait répandre, celle-ci pressentant peut-être l'effroi du vide qu'elle allait découvrir en lui; toutes deux victimes, — ses victimes, — mais toutes deux ayant ce qui lui manquait, ce qu'il aurait voulu acquérir au prix de leurs larmes: la puissance d'aimer; toutes deux ayant vibré pour lui, sans être pour lui autre chose que les termes d'une même désillusion.... en sorte que par tous les chemins il revenait à lui-même, et que sa propre autolâtrie les vengeait largement du mal qu'il leur avait fait. »

J'ai dit tout le mal que je pensais de Richard Noval, et m[...] peut-être que n'en laissent supposer les subtiles analyses M. Rod, mais ce que je reproche à l'auteur c'est la conclu[...] paisible du roman. Nous y voyons les époux réconciliés et chard se penche en souriant sur le berceau de sa seconde f[...]

tandis que, comme Chambige, il devrait croupir au fond d'un bagne. Ce dénouement m'a, je l'avoue, échauffé les oreilles, mais il sera beaucoup pardonné à M. Rod parce qu'il a beaucoup aimé la langue française qu'il manie à ravir, et depuis Jean-Jacques Rousseau Genève n'avait pas produit un talent de cette puissance ni de cette envergure.

Si l'auteur des *Trois cœurs* nous fait avaler des pilules amères elles sont du moins bien enveloppées et agréables à l'œil; en passant à M. Zola nous serons en présence de monstres pris sur le fait et des réalités les plus épouvantables.

Mais au moment de parler de la *Bête humaine,* je me trouve, je l'avoue, dans le plus grand embarras. On sait qu'en matière littéraire je suis très ordinairement de l'avis de M. Jules Lemaître, car je n'aurai pas l'impudence de soutenir que c'est lui qui est toujours du mien, mais il me semble cette fois le surprendre en flagrant délit d'hérésie. Il assure, en effet, que « ce roman lui a laissé une impression très forte » et il n'hésite pas « à le placer au rang des plus belles œuvres, à côté de *Germinal,* de l'*Assommoir* et de la *Conquête de Plassans.* »

Ce n'est pas, il est vrai, dans le *Journal des Débats* que le spirituel critique formule ce jugement, mais dans le *Figaro* auquel il réserve d'habitude ses plus jolis paradoxes et ses aperçus les plus hasardés; aussi feindrons-nous de ne l'avoir pas lu et nous irons hardiment de l'avant à nos risques et périls. Ce qui me blesse, tout d'abord, dans ce prétendu chef-d'œuvre qu'on a déjà plaisamment qualifié de « roman des chemins de fer, » c'est le peu de place qu'y occupent les êtres humains et le récit proprement dit auquel M. Zola a soudé un énorme épisode qui constitue un excellent manuel pour les ingénieurs.

Nous allons donc nous débarrasser en deux mots, pour n'y plus revenir, des êtres animés et l'on devra constater que leur histoire est des moins ragoûtantes, car il y a dans la *Bête humaine,* si j'ai bonne mémoire, trois assassinats, deux morts violentes, un suicide et deux condamnations au bagne. Si l'on veut maintenant des noms de personnages antipathiques je citerai le sous-chef de gare Roubaud, qui par vengeance assassine en vagon un vieillard, le premier séducteur de sa femme Sévérine, laisse accuser un innocent, et plus tard abruti par le jeu assiste complaisamment à l'inconduite de Sévérine; — la femme Sévérine complice du premier crime, qui complote l'assassinat de son mari pour s'enfuir avec

son amant ; — l'amant de Sévérine, le mécanicien Jacques Lantier, érotomane hanté de l'idée de meurtre qui, en attendant le mari qu'il doit tuer, égorge « voluptueusement » la femme qu'il aime; — Norine, la belle-fille jalouse qui fait broyer tout un train pour tuer sa rivale.... et je crois que c'est tout. On ne verrait pas mieux dans une ménagerie, mais il va sans dire que M. Zola excuse tout au moyen du grand principe de l'hérédité et qu'il nous redonne pour la centième fois l'*uomo delinquente* de M. Lombroso. Mais passons à l'accessoire qui vaut mieux que le principal.

L'héroïne du livre, la véritable *bête*, c'est en effet une locomotive « qui vit comme un monstre et comme une femme, » et, dit l'auteur, son mécanicien « l'aimait en mâle reconnaissant, cette *Lison* qui partait et s'arrêtait vite ainsi qu'une cavale vigoureuse et docile, » et lorsque la *Lison* mourra éventrée par le choc d'un tombereau chargé de pierres nous penserons assister au trépas de la vierge la plus intéressante. On ne saurait nier, du reste, qu'il y ait dans cette portion du volume un certain nombre de pages éloquentes et pathétiques, mais, à y bien voir, en ce récit l'utilité l'emporte encore beaucoup sur l'agrément, car M. Zola se donne un mal infini pour nous rendre la science amusante et travailler à notre éducation technique. Nous savons, grâce à lui, à quel moment la locomotive lâche de la vapeur, à quel moment elle lâche de l'eau et dans quelle quantité elle réclame à l'instant psychologique le charbon qui doit la remonter; enfin, nous sommes initiés à tous les détails de sa vie de machine sans parler de son organisation intérieure qui n'a plus de secret pour nous. Déjà mille mots techniques flottent dans ma mémoire, et il ne tiendrait qu'à moi d'éblouir mon lecteur au moyen de mon érudition fraîchement acquise, mais non à bon marché.

M. Zola est évidemment un mécanicien dévoyé, mais on lui ferait tort en supposant qu'il se confine dans l'étude des cylindres et des pistons. C'est un spécialiste universel; il y a en lui un chef de gare, un commissaire de surveillance, un distributeur de billets, un homme d'équipe et les larmes de la reconnaissance nous montent aux yeux lorsque nous feuilletons son admirable « horaire » de la ligne de l'Ouest. Seuls, désormais, les gens illettrés réussiront à manquer le train dans cette direction, et les gens habiles désireux de circuler en pleine sécurité de Paris au Havre, se procureront sans doute le parfait indicateur; mais ils feront bien d

se hâter, car M. Charpentier, me dit-on, n'a plus en magasin que 300,000 exemplaires.

Plaisanterie à part, la *Bête humaine* représente une des plus pénibles lectures qu'un homme aventureux se puisse proposer, et l'on ne saurait équitablement la mettre en parallèle avec le *Ventre de Paris, Germinal* ou l'*Assommoir;* c'est en revanche la continuation pas trop empirée de *Pot-bouille* et de la *Terre* et il est douloureux de voir un écrivain puissant et laborieux, un infatigable collectionneur de « documents humains, » s'égarer de plus en plus dans un monde de fantaisie où s'agitent au hasard des mammifères fort voisins de la brute.

On dira, si l'on veut, que j'ai le goût vieillot et que mon suffrage ne compte pas, mais je n'ai jamais cessé d'avoir foi dans le bon sens national et je vois avec plaisir, — et sans trop de surprise, — que les jeunes gens ne se laissent pas griser par des succès de mauvais aloi. J'ai déjà cité avec éloge *La tache d'encre* de M. René Bazin et ce vaillant débutant que nous attendions curieusement à son second ouvrage vient de combler et de dépasser toutes nos espérances en publiant *Les Noellet.*

Le modeste héros de cette idylle n'est autre qu'un fils de fermier, un enfant intelligent qu'enivrent promptement ses succès au collége. A dix-huit ans, dévoré d'ambitieux désirs, il méprise le travail et la terre auxquels les siens ont dû leur large aisance et la paix de leur âme. Il est de plus excité dans ses aspirations à la gloire et à la fortune par un amour secret qu'il sent au cœur pour une jeune fille riche et noble, héritière d'un grand nom, et, malgré les protestations de ses parents, il part pour Paris afin d'y chercher aventure. Mais il faut, pour percer dans le métier de journaliste, plus de talent et de force de caractère qu'il n'en a, et tandis qu'il se débat contre sa mauvaise chance, il apprend le mariage de celle qu'il aimait. A partir de ce moment son courage l'abandonne, il se livre à l'absinthe et revient enfin à la ferme ramené par son père qui, après l'avoir maudit, a fini par lui pardonner. Mais le jeune déclassé ne pourra pas survivre à ses rêves déçus: les lettres ne veulent plus de lui; la terre qu'il a méprisée le rejette; il décharge sa famille d'une bouche inutile et disparaît.

Ce dénouement est triste, j'en conviens. Mais ainsi que l'indique le titre de son livre, l'auteur n'a pas prétendu nous retracer l'histoire d'un seul individu; c'est à toute la tribu des Noellet qu'il en veut, et il a parfaitement réussi à nous exposer la « grandeur

et la décadence » d'une famille de paysans. Il sait nous intéresser au noble patriarche Julien Noellet, à sa femme et à chacun de ses enfants: Pierre et Jacques, Antoinette et Marie, qui, tous, — sauf Pierre, — n'avaient qu'une idée: rendre la propriété plus avenante et plus belle. Le succès avait été complet et je ne puis résister à l'envie de reproduire une jolie description qui fait grand honneur à M. René Bazin:

« Un air de prospérité marquait cette ferme et cette famille; les parents étaient sains, les enfants d'allègre venue. Le domestique lui-même, robuste et sérieux, attestait le point d'honneur du maître. Le plat de terre brune plein de lard aux choux; le saladier à fleurs bleues que surmontait un dôme de laitues fraîches, n'avaient pas une écornure. Tous les meubles luisaient. Dans les étables, d'où arrivait par moments le roulement des chaînes à travers le bois des crèches, il y avait les animaux les mieux nourris de la contrée, des vaches laitières dont le beurre faisait prime sur le marché de Beaupréau, six bœufs superbes à voir quand ils labouraient ensemble, la vieille jument et son poulain, et des porcs et des bandes de poules et de canards, sans parler du bouc, animal solennel, réputé indispensable à la santé des troupeaux. »

Cette ferme florissante que M. Bazin nous fait aimer est, à vrai dire, un des principaux attraits de son livre; nous en arrivons à la considérer comme une personne vivante; nous frémissons involontairement quand après d'affreux déboires le patriarche Julien est contraint de se défaire de ses deux bœufs de choix, mais aussi nous oublions la mort du pauvre Pierre et nous renaissons à la vie, lorsqu'à la fin du volume nous apprenons que le père de famille a remonté ses écuries, qu'il a trouvé un gendre digne de lui et que la noble tribu va se reconstituer et prospérer sous une nouvelle raison sociale.

J'ai toujours eu une prédilection pour les talents bien équilibrés comme celui de M. Bazin et je m'irrite, au contraire, lorsque je vois un homme de l'esprit le plus rare, chercher à violenter mon sens intime et à m'imposer ses paradoxes à force de verve et de bonne humeur. Telle est l'impression que j'éprouve en lisant *La Gageure* de M. Cherbuliez, roman que la vénérable *Revue des Deux Mondes* place à côté des meilleures œuvres du maître; mais ell ses raisons pour cela. J'ai quant à moi, citoyen indépendant, la préte tion de ne jamais abdiquer mon libre arbitre et il suffira, je pen d'une courte analyse pour que mes lecteurs se rangent à mon av

Claire Vionnaz est la fille d'un brave général qui, devenu veuf, aspire à la vie de garçon; aussi se laisse-t-elle accaparer sans peine par une amie de sa famille, la duchesse d'Armanches, femme excentrique et beauté un peu mûre. Cette grande dame est coutumière du fait; elle domine entièrement tous ceux qui l'entourent et, prenant des amants pour son compte, elle réussit à persuader à sa jolie pupille qu'il n'y a de solide au monde que l'amitié et l'amour platonique. Il semble donc que la pauvre Claire doive rester à perpétuité l'intendante et la fille de compagnie de son absorbante divinité. Mais un caprice soudain appelle la duchesse en Espagne; elle passe des mois sans donner de ses nouvelles et Claire, qui est allée en Suisse avec son père, y fait la connaissance d'un brillant gentilhomme, le comte de Louvaigue; il lui plaît et elle l'épouse en dépit de ses serments.

La duchesse à son retour est d'autant plus furieuse que Louvaigue lui avait fait la cour autrefois et, tout en cachant habilement son jeu, elle travaille activement à mettre le trouble dans le jeune ménage. Elle sermonne le comte, lui donne des avis sur sa prétendue froideur à l'égard de Claire et gage contre lui qu'avant peu il sera complètement brouillé avec sa femme. Elle pense prédire à coup sûr, car Louvaigue est un cerveau brûlé et la comtesse, que M. Cherbuliez nous donne comme étant la sagesse même, fait tout ce qu'il faut pour pousser à bout l'homme le plus patient. Elle a résolu de réduire son mari à l'amour platonique et, lorsque après un stage assez long il se croit arrivé au moment décisif, elle se retranche impudemment dans sa chambre et tire les verrous.

A la suite d'un tel incident, on conçoit que le tête-à-tête paraisse un peu pénible; et tandis que Louvaigue prend l'air durant quelques semaines, Claire se réfugie sottement chez la duchesse qui envenimera la plaie et donnera à son ancienne protégée d'effroyables conseils. Celle-ci, heureusement, a la bonne idée de consulter son père qui lui arrache le secret de la brouille et, grâce à lui, tout s'arrange pour le mieux dans le plus mauvais des romans possible.

Oui, je l'ai dit et je ne me rétracte point, *La Gageure* est un roman exécrable, mais c'est un livre charmant comme tous les ouvrages du magicien Cherbuliez. Il a mis de l'esprit partout, semant çà et là des aperçus sérieux dont profiteront sans doute les philosophes et les politiques, mais ce que je mets au-dessus de tout c'est

l'admirable scène d'explication entre le général et sa fille au sujet du devoir conjugal. Ce grognard est le seul homme sensé de l'ouvrage et il a déployé en cette circonstance une verve moliéresque des plus désopilantes; c'est un Gorgibus fort supérieur à l'ancien qui n'en savait pas si long, et pourquoi faut-il que j'ajoute, — cela fera de la peine à M. Cherbuliez, — que Claire de Louvaigue, « femme accomplie, » est une bien bonne *Précieuse ridicule!*

On est heureux de rencontrer la comédie, même dans un roman, alors qu'on la découvre si rarement ailleurs, car bien qu'en une seule semaine j'aie noté six premières représentations, je dois dire que, depuis deux mois, il a paru tout au plus trois pièces qu'on puisse citer sans trop de honte dans une chronique internationale: un drame austère, une comédie dans le genre cynique et un vaudeville fort plaisant sinon fort vraisemblable: commençons par l'ouvrage sérieux.

Amour de M. Léon Hennique a été monté avec grand soin par le directeur de l'Odéon qui a, du reste, été admirablement secondé par l'élite de ses artistes, et l'auteur a obtenu un grand succès d'estime bien que deux de ses personnages sur trois nous soient horriblement antipathiques et, pour cause, ainsi qu'on va le voir.

Nous sommes en 1512; Gaston de Foix après un sanglant assaut est entré dans la ville de Brescia qui est livrée au pillage et le brave Jean de Ligny, chevalier idéaliste qui rendrait des points à Bayard, va s'installer dans le palais des Rona. A peine a-t-il mis le pied sur le seuil qu'il aperçoit une belle jeune fille se débattant au milieu de soldats ivres qui l'ont surprise dans un grenier, et qui n'est autre que l'héritière du comte Rona. Ce dernier vient d'être exécuté sur la place publique, et Jean, qui ne fait pas les choses à demi, prend Maria sous sa sauvegarde, et l'épouse.

Au second acte, Maria est en Dauphiné dans la demeure seigneuriale des Ligny, sous la protection de son beau-frère Philippe, tandis que Jean, resté en Italie, a été fait prisonnier à la bataille de Ravenne. *Loin des yeux, loin du cœur,* dit le proverbe: Philippe a supplanté l'absent et ses relations criminelles avec sa belle-sœur sont déjà la fable du pays, lorsque le héros rentre dans sa maison. Informé de tout, il veut d'abord tuer les coupables, puis il se contente de les expulser tous les deux.

Inconsolable dans ses regrets, car il aime toujours Marie, Jea se décide à partir pour la Palestine et, la veille du jour fixé pov son pèlerinage, nous le voyons s'endormir près de la haute ch

minée de sa chambre. Un rêve terrible vient agiter son sommeil: il voit Philippe et Maria s'apprêter à l'assassiner, lui et son fils, pour s'emparer de leurs biens.

Ce rêve se transforme immédiatement en réalité. Avant que Jean se soit éveillé, les deux meurtriers sont devant lui; Philippe hésite à poignarder son frère et c'est Maria qui s'empare du couteau et le plonge dans la gorge de celui qui l'a tant aimée. Aux cris de la victime les serviteurs accourent. Jean, avant de mourir, pardonne à son frère et ordonne qu'on épargne aussi Maria Roma.

Il y a du Don Quichotte dans ce Jean de Ligny, mais tous ses actes sont empreints de simplicité et de grandeur, et c'est, en résumé, un type assez bien conçu. M. Hennique est évidemment un écrivain de la vieille et bonne école et s'il y a en lui une tendance au pessimisme régnant, je la surprends surtout dans le titre de l'ouvrage. *L'amour*, tel qu'on nous le dépeint, est, en effet, un fléau ravageur qui entraînera également la ruine de l'innocent et celle des coupables; mais Maria est une belle furie, et si l'on étudie son rôle de près on devra reconnaître en elle une fort estimable réduction de Phèdre et de Clytemnestre. Les défauts de la pièce sont ailleurs; il y a çà et là des trous et des invraisemblances, dont quelques-unes, il est vrai, doivent être attribuées à la mise en scène si remarquable qu'elle soit, et il faut espérer que l'auteur avant sa prochaine reprise procédera à des remaniements.

Tandis que M. Hennique obtenait le suffrage des gens austères, MM. Paul Alexis et Oscar Méténier remportaient aux *Variétés* un succès plus brillant encore, mais de moins bon aloi. Leur comédie *Monsieur Betsy* est aussi l'histoire d'un ménage à trois, mais ici l'association est volontaire et d'un cynisme parfait.

Au lever du rideau, nous surprenons M. Gilbert Laroque dans un grand embarras. L'infortuné plaide en séparation, et il ne saurait sans inconvénients pour sa cause s'installer sous le toit de sa maîtresse. Mais l'héroïsme de Mlle Betsy le tirera d'affaire; elle a distingué Francis, garçon de café, un drôle intelligent et bien tourné, et lui offre de l'épouser à charge par lui de remplir le rôle de mari *in partibus*.

L'accord règne longtemps entre les deux hommes qui vivent en excellents camarades et vont jusqu'à se confier leurs fredaines, lorsqu'ils se permettent de tromper Betsy, mais c'est précisément cette double débauche qui va tout compromettre. Francis, un beau jour surprend sa maîtresse en conversation criminelle avec l'ami

Gilbert et une violente querelle éclate en plein café; des gros mots on va passer aux coups, lorsque le maître de l'établissement s'avise de faire éteindre le gaz. La réflexion agit dans l'obscurité et lorsque la lumière reparaît, les deux associés rentrent au logis bras-dessus, bras-dessous.

L'horrible cynisme de la pièce progresse d'acte en acte, et nous apprenons au dernier lever de rideau que Laroque vient de mourir. C'était le cas ou jamais de revenir à « l'ordre moral, » mais Francis est habitué « à être trois » et il ne peut se faire à ce que sa position lui semble avoir d'irrégulier. Mais Betsy n'est pas femme à le laisser dans la peine, elle se procurera sans peine l'indispensable recrue et l'ouvrage s'achève sur les mots adressés au nouveau venu : « Prenez donc la peine de vous asseoir. »

Je ne pense pas qu'au théâtre libre on ait jamais rien joué de plus démoralisant et nous devons rendre hommage à l'austérité de la censure qui arrête impitoyablement au passage le *Mahomet* de M. de Bornier, le *Pater* de M. Coppée, et qui laisse passer *Monsieur Betsy* et tant d'autres ouvrages moins gais, mais non moins immoraux.

Pour être fidèle à mon programme j'aurais maintenant à analyser le *Mariage de Barillon* de MM. Feydeau et Desvallières, vaudeville fort divertissant, mais qui repose malheureusement sur une série de quiproquos des plus invraisemblables. On commet sans doute beaucoup de bévues dans la manipulation des actes de l'état civil, mais ces erreurs ne sauraient être assez multipliées pour marier et démarier quatre individus à contre-temps dans la même journée. Qu'il nous suffise donc, pour conclure, d'ajouter que Barillon finit par épouser sa chère Virginie, au grand regret de la fausse veuve Tumbart qui s'était crue un instant remariée avec un jeune homme et qui retrouve l'ancien M. Tumbart exilé, huit années durant, dans une île déserte.

AMÉDÉE ROUX.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Passer en revue les publications d'un pays où la production littéraire assume le caractère et atteint les proportions d'une production industrielle serait une tâche surhumaine. Comment, en effet, embrasserait-on d'un coup d'œil l'ensemble du mouvement littéraire d'un vaste pays où des éditeurs actifs et entreprenants se comptant par milliers, répandent à l'envi le produit de la pensée d'écrivains d'une fertilité souvent regrettable, qui se chiffrent à leur tour par centaines de mille? Chaque jour qui se lève voit poindre une nouvelle arlequinade de couvertures bariolées et fantaisistes aux étalages des librairies; impossible de songer à s'orienter dans ce chaos. On le pourrait d'ailleurs, que ce serait s'imposer une tâche inutile, sans résultat ni profit pour le lecteur de discernement désireux de se former une opinion sur la production littéraire, attendu que les neuf dixièmes des livres qu'on étale aux vitrines décorés de cette étiquette alléchante: *new*, sont à peine dignes de figurer dans une nomenclature pure et simple.

Le choix des livres nouveaux qui méritent d'être analysés ou signalés à l'attention publique n'est pas moins difficile. Est-ce le renom de l'auteur, la valeur du livre, le retentissement qu'il a eu, ou tout simplement sa nouveauté qui devra guider notre jugement? Cette dernière qualité ne saurait nullement nous influencer, on le comprend, car elle est commune à un nombre trop considérable d'ouvrages. D'autre part, nous ne pouvons pas tenir compte strictement et exclusivement de la valeur intrinsèque du livre lui-même, attendu que, dans ce cas, nous devrions nous occuper exclusivement de l'ouvrage de M. Brice: *The American Commonwealth.*

Or, notre intention est de servir de guide au lecteur étranger dans le dédale des publications récentes dont les auteurs sont déjà avantageusement connus et qui ont éveillé l'attention du public; c'est un rôle plus facile et moins compromettant.

I.

La race anglo-saxone est croyante. Le Français se soucie fort peu d'avoir un *credo* bien déterminé, il ignore presque l'existence d'un Être suprême et ne tient pas à être renseigné là-dessus. L'Anglo-saxon, par contre, est vivement préoccupé de savoir ce qu'il doit croire, cette question le tourmente sans cesse; il y a plus, ce qu'il croit, il le croit fermement et à bon escient, car c'est une religion rationnelle qu'il lui faut; l'anglicanisme avec sa foi tempérée d'une dose de logique l'attirera donc bien plus que le catholicisme, dont le sentimentalisme outré atrophie et paralyse la pensée. Les doctrines même de la réformation n'échapperont pas à sa critique. Si elles lui semblent dépourvues de bases rationnelles, il ne pensera plus qu'à les *réformer* à son tour; c'est ce qui explique le nombre infini de sectes que l'on connaît. Le rationalisme ne parviendra jamais à étouffer l'instinct religieux chez l'Anglo-saxon; lorsque ce dernier s'éprend de la libre-pensée, elle ne revêt point chez lui ce caractère indécis, vague et nonchalant qu'elle a chez les peuples de race latine, car son premier soin est de l'organiser méthodiquement, de la doter de l'apostolat, de lui ériger des temples, d'en faire, en un mot, une religion nouvelle ayant ses dogmes, ses prêtres et son culte. Qu'on la nomme *agnosticisme* ou *théosophie,* une fois acclimatée au sol anglo-saxon, la libre-pensée cesse d'être libre pour devenir une croyance. La race anglo-saxonne, nous le répétons, est foncièrement religieuse, elle se passionne pour les discussions en matière de foi; aussi tout imposteur y trouve facilement des dupes et toute doctrine des adeptes.

C'est ce qui explique le succès prodigieux que le livre de Mme Humphrey-Ward a obtenu dans le monde de langue anglaise des deux côtés de l'Atlantique. Un tel succès serait impossible en France où la *Vie de Jésus*, malgré l'auréole du nom de son auteur, n'est pas parvenue à pénétrer les masses de façon à exercer sur

elles une influence appréciable. Ici, les éditions du livre de Mme Ward se sont succédé avec une rapidité étonnante: en moins de trois mois, plus d'un demi million d'exemplaires a été englouti par la marée montante des lecteurs. Tout le monde a lu cet ouvrage, tout le monde en parle, M. Gladstone lui-même ne dédaigne pas de le critiquer.

Robert Elsmere est une longue dissertation théologique exposée sous forme de roman. La psychologie des personnages est plus ou moins écourtée, plus ou moins forcée, mais enlève toutefois à l'argumentation métaphysique ce qu'elle pourrait avoir d'indigeste ou d'incompréhensible pour nombre de lecteurs. L'action n'occupant qu'une place secondaire dans la pensée de l'auteur, il a tenté en vain de la rendre dramatique. Cette action peut se résumer en quelques lignes.

Un jeune homme depuis longtemps épris d'une jeune fille élevée pieusement selon les dogmes de l'Église anglicane, l'épouse, une fois ses études terminées, et va occuper une place de pasteur dans une petite commune du Royaume-Uni. Le jeune ménage jouissait au sein de cette paroisse de tout le bonheur possible, que rien ne semblait menacer. Mais il y avait dans la contrée un vieux château contenant une bibliothèque remplie de volumes in-octavo, traitant de religion et d'....irréligion. L'intendant de ce château, voulant être agréable au nouveau pasteur, mit cette bibliothèque à sa disposition et ce dernier s'empressa d'en profiter. L'étude de ces livres impies ne fit qu'alimenter les doutes que Robert Elsmere avait déjà puisés dans les leçons de ses professeurs concernant les objets de sa foi.

L'arrivée du châtelain, — un lord érudit et athée qui occupait ses loisirs à composer une réfutation des dogmes du christianisme, — vint brusquer le dénouement. Robert Elsmere finit, en effet, par devenir incrédule, grâce aux discussions interminables qu'il a avec le noble lord au cours de leurs longues promenades.

Ici commence la lutte entre sa conscience et son bonheur ou son devoir. Il frémit à l'idée que bien des pasteurs pussent être obligés de dissimuler leur pensée, d'afficher des idées qu'ils reniaient dans leur for intérieur. Quant à lui, il était fermement résolu à ne pas les imiter, car son honneur, sa conscience le lui interdisaient; mais bien plutôt à avoir le courage de ses opinions, en les proclamant hautement. S'il est un renégat, il ne sera pas du moins un hypocrite. Il fallait, avant tout, mettre sa femme pieuse

et croyante au courant du changement d'idées qui s'était opéré chez lui, au risque de l'affliger, de provoquer un conflit qu'il redoute et qui fera, il le pressent, crouler l'édifice de son bonheur. Il passe outre, et c'est ici le point le plus intéressant de l'ouvrage; nous voulons parler de la lutte désespérée que son intelligence livre contre les croyances de sa femme, de la femme qu'il aime et qui l'aime. C'est une période de déchirements et de vexations mutuelles, de désappointements et de rancunes, qui aboutit à une séparation complète.

Après l'analyse, la synthèse. Robert Elsmere part pour Londres, où il a une mission à remplir. Il veut propager ses idées, car il n'a déraciné ses croyances que pour les remplacer par des doctrines nouvelles. Il a renoncé à la religion de ses pères, il s'en fera une à lui et il s'efforcera de la définir. Dans cette dernière phase de luttes et de découragements, d'espoirs et de désillusions, de tracasseries, d'élans, de remords, tout se passe bien jusqu'à sa mort et nous n'aurions rien à ajouter si tout finissait là. Malheureusement, Mme Ward a tenu à nous informer que Mme Elsmere s'est repentie amèrement de son inflexibilité et de sa rigidité et à nous faire connaître ses faits et gestes subséquents. Il n'était pas nécessaire, nous semble-t-il, de nous donner tant de détails à cet égard, sans même nous en fournir une explication plausible, de nous montrer cette femme pieuse et fidèle aux prises avec les inconvénients inhérents à ces vertus elles-mêmes et se repentant de les avoir déployées !

On a prétendu que Mme Ward a raconté une histoire vraie, celle de sa propre sœur, dans *Robert Elsmere*. Quoi qu'il en soit, cette histoire est trop courte et trop longue à la fois. La pensée y joue le rôle principal au détriment du cœur, qui est beaucoup trop laissé dans l'ombre. La théorie y empiète sur le sentiment, ce qui ne nous paraît pas conforme avec les exigences d'une analyse psychologique de bon aloi. Quant aux théories elles-mêmes, l'argumentation négative rappelle confusément celle de Renan et la synthèse peut être désignée d'un seul trait par le mot de Lamennais: « C'est un club sous un clocher. »

II.

Après le *Quick or the dead,* holà! mais après le *Witness of the Sun,* hélas! On se rappelle sans doute le livre de miss Rives, dont la renommée s'est répandue, l'année dernière, d'un bout à l'autre des rivages de l'Atlantique. La pruderie américaine s'était effarouchée à la lecture du *Quick or the dead,* et lui avait lancé l'anathème, ce qui a assuré le succès de l'ouvrage, succès immense, bien supérieur au mérite de l'auteur.

Quelques critiques, qui passent pour les plus prévoyants, n'hésitèrent pas à caractériser cette publication comme l'avant-garde d'une invasion de la littérature pornographique française, désignant sous cette épithète toute tentative de littérature naturaliste. Il n'y avait vraiment dans cette étude vibrante de vérité et palpitante de réalité rien d'immoral ni même de leste, qui rappelât de près ou de loin ce que qu'on appelle en France le genre pornographique. Le seul reproche qu'on pût lui faire, c'était d'avoir été écrite par une jeune fille, chose peu choquante, du reste, dans un pays où les jeunes filles ne rougissent pas de se montrer instruites sur les causes et les effets de crises physiologiques d'une certaine nature. On a par la suite appliqué un nom plus pompeux et moins vif aux productions littéraires de ce genre, que l'on qualifia comme provenant de l'*école hystérique.* Pour avoir le plaisir de créer une nouvelle école aborigène du nouveau monde, une sorte de juste milieu entre le *dévergondage littéraire* (*sic*) français et le puritanisme britannique, on pardonna à miss Rives son audace et on classa avec le sien des livres les plus disparates, dont nul n'avait le droit de revendiquer les libertés et les franchises que le prologue de *Germinie Lacerteux* exige pour le roman d'enquête sociale et d'analyse psychologique, des livres d'une obscénité voilée, des hardiesses saugrenues, tels que *Transaction in hearts,* ou *Miss Midlothian's lover, Eros, The romance of a quiet place, Kattie,* et mainte autre élucubration fastidieuse d'un intérêt éphémère, cherchant à satisfaire une curiosité malsaine afin d'obtenir un débit facile.

Moins heureuse avec le *Witness of the Sun,* miss Rives n'a pas eu la joie de voir son œuvre obtenir un succès inespéré, ni la dou-

leur de le voir exposé aux flèches empoisonnées d'une critique aveugle. Cet ouvrage, publié par le Lippincott's Magazine, n'a éveillé aucun écho. Et pourtant c'étaient les mêmes tableaux impressionnistes, les mêmes scènes magistralement étudiées, le même style, cette marque de l'individualité, un peu plus affermi, imagé et coloré comme une page de Barbey d'Aurevilly, jusqu'aux inégalités et aux hardiesses.... Mais, miss Rives a eu le tort énorme, impardonnable, de prêter l'oreille à la critique et de tromper l'attente du public, elle s'est élevée dans des régions plus sereines au lieu de descendre.

Après les scènes farouches de l'hystérisme du *Quick or the dead,* on s'attendait à des descriptions du délire de la volupté, et l'on n'a trouvé qu'une analyse d'amour maternel, étrange, compliqué, mais nettement dessiné. Dans cet ordre d'idées plus élevé, miss Rives a déployé un talent d'autant plus incontesté qu'il était pur de toute scorie, de toute vulgarité; on peut lui reprocher cependant de n'avoir pas su décrire d'une manière plus nette, plus précise la rivalité constante et acharnée d'un amour maternel jaloux avec l'amour proprement dit. Mais on pourrait objecter que cette lutte psychologique ressort moins saillante dans un roman qui n'est ni à la manière de Zola ni à celle des de Goncourt surtout, et qui est bien loin de nous entretenir des regrets et des aspirations d'une hystérique.

III.

Décidément l'esprit s'épuise. Non pas l'esprit satirique qui, aussi longtemps qu'il y a des choses ridicules, percera toujours; non pas l'esprit mordant et sanguinaire, qui, aussi longtemps qu'il y a des choses enviables, se fera jour sur les lèvres haineuses; mais l'esprit bouffon, cet esprit bénin et enjoué qui provoque l'hilarité sereine. C'est la réflexion que j'ai faite en lisant le dernier ouvrage de M. Marc Twain : *A Connecticut Yankee in king Arthur's court.*

A vrai dire, je n'ai jamais goûté l'esprit qu'on attribue à M. Twai Lourd et naïf, il me semblait sortir avec armes et bagages des co lonnes de quelque journal humoristique d'outre-Rhin. Des balour dises accumulées à foison et capables de faire pâmer de rire les

grasses et rougeaudes portières allemandes, des anachronismes ridicules et enfantins semblables à ceux qui dérident les faces rébarbatives des pédants *professors,* point de piquant ni de ces saillies gauloises si spirituelles et si fines, voilà l'esprit de M. Twain. Et dire que cet écrivain est considéré comme le premier des humoristes chez un peuple qui fait de l'*humour* un des traits saillants de son caractère national!

L'idée fondamentale de cet anachronisme hardi est un parallélisme outré entre l'héroïsme chevaleresque du temps jadis et l'inventivité ingénieuse et pratique de notre époque. Armes, jeux, combats, carrousels, tout ce fastueux apparat du moyen âge fait complètement défaut. Tout s'affiche et se parade pour être surpassé et ridiculisé par les trucs de la *clownerie* moderne. Cependant, comme de juste, ce tournoi entre la chevalerie et le plus plat positivisme n'est qu'imparfaitement traité. La marche de l'ensemble est parfois sacrifiée à l'épisode humoristique, à l'intrigue sans tête ni queue, le tout émaillé de saillies plus ou moins spirituelles. On sait bon gré à l'auteur de nous avoir épargné cette fois ces mots abracadabrants, empruntés à des langues fantastiques et exprimés en caractères hiéroglyphiques pyramidaux dont il a l'habitude d'orner ses livres. Si l'auteur n'a voulu par cet anachronisme que tendre une attrape-lourdaud, il y a complètement réussi. Un lecteur de l'*A Connecticut Yankee in king Arthur's court* remarquait naïvement à la fin de sa lecture: « Je ne crois pas que ce soit vrai. » Si le récit lui-même n'excite que le sourire, de pareilles bévues amènent sur les lèvres un rire inextinguible.

IV.

Les ouvrages de M. Haggard sont écrits dans l'anglais le plus pur. Le style en est clair et correct comme celui d'un livre oublié sur les rayons d'une bibliothèque et couvert d'une couche de poussière vénérable. L'auteur dédaigne le clinquant des néologismes, les tournures ingénieuses, cette forme brillante et trompeuse au prix de laquelle les écrivains modernes s'efforcent de racheter la pauvreté du fond, la banalité de leur pensée. A peine si dans quelques types vieillis on voit percer une phraséologie surannée, mais

parfois démentie par la peinture de quelque tableau à couleurs modernes. Ce style est surtout en harmonie avec le sujet du dernier roman de M. Haggard, *Cleopatra,* bien plus que ce n'est le cas de ses ouvrages précédents.

L'auteur est si habile à feindre, que l'illusion est complète et le lecteur finit par se persuader que le *papyrus* découvert par M. Haggard, avec l'histoire qu'il raconte, a été écrit en anglais. Mais, il faut l'avouer, là se borne toute la satisfaction qu'on puise dans ce livre.

M. Haggard avait déjà atteint dans les lettres américaines une certaine renommée, qu'il vient de compromettre par son dernier ouvrage. L'attraction que quelques héroïnes tristement célèbres de l'histoire exercent sur notre fantaisie, à travers le double prisme de la multitude des siècles et de la multiplicité de leurs vices, doit être irrésistible, puisque des écrivains de mérite n'hésitent pas à y risquer une réputation acquise.

Ressusciter la pécheresse couronnée, éclaircir le mystère de sa fuite lors du combat naval d'Actium, a été pour M. Haggard un devoir de piété filiale et la réalisation d'un rêve de jeunesse. Oh! ces rêves de jeunesse! Celui d'une Italie libre et unie valut un trône à Napoléon III et Sedan à la France. Et l'on voit souvent des écrivains qui après s'être évertués à se procurer des lecteurs, se les aliènent en les abusant par leurs rêves de jeunesse. Je ne dis pas cela pour M. Haggard, encore moins pour son public de langue anglaise, car l'écrivain peut se surpasser d'un jour à l'autre et quant aux lecteurs, ils estiment que l'essentiel est de lire et non pas de choisir leurs lectures. Mais, pour revenir à *Cleopatra*, M. Haggard n'a pas du tout atteint le double but annoncé dans sa préface, c'est-à-dire la réhabilitation de Cléopâtre, victime d'une volonté de fer, poursuivant sa vengeance, et l'explication de l'abandon du triumvir par la flotte égyptienne au moment où se décidait le sort du monde.

En effet, est-ce le vrai moyen de relever Cléopâtre dans l'opinion des gens réfléchis que de la leur montrer comme étant le jouet d'une fatalité aveugle? Encore si ce fatalisme ressemblait à celui des religions de l'Orient, mais il s'en éloigne par le cachet de casuistique que l'auteur lui a imprimé.

Affubler notre déterminisme moderne d'une robe antique, signifie pas faire renaître le fatalisme de la religion des pyra des. Nous savons fort bien qu'à présent l'engouement est gén

pour tout ce qui a trait à l'antiquité préhistorique. Notre imagination longtemps bridée par la méfiance que nous ressentions à l'endroit des rapports d'Hérodote sur les peuples anciens, a repris son élan en face des découvertes inattendues d'une civilisation d'autant plus éblouissante qu'elle semblait tout d'abord mythique. Mais cet engouement et la crédulité qui en est résultée ne peuvent pas durer éternellement, car il est le fait d'une aberration momentanée qui nous fait voir dans chacune des divinités monstrueuses de la vallée du Nil une allégorie philosophique, dans chaque rituel d'un culte hideux, le symbole d'une loi physiologique. C'est le charme du mystère qui nous pousse à voir dans l'immobilité du marbre inanimé le recueillement d'un être surnaturel, le Sphinx. Mais la froide critique succédera bientôt à la manie des recherches fiévreuses et dépouillera le Panthéon égyptien du manteau de la légende qui le recouvre pour nous le montrer tel qu'il est, savoir, la cristallisation des révélations fallacieuses et des tentatives hiératiques faites en vue de pénétrer le mystère de la cosmogonie. C'est un travail de cette nature qui finira par dissiper notre engouement.

L'explication que l'auteur a donnée de l'incident qui causa la défaite d'Antoine, est telle qu'elle ne saurait rester debout un seul instant. La solution des problèmes historiques ne s'obtient que par des recherches subjectives et sérieuses. Les vues individuelles et les descriptions les mieux réussies sont insuffisantes pour atteindre ce but. La fiction, quand elle est parfaite, loin de faire la lumière sur ces points contestés, les obscurcit en accentuant ce qu'ils ont déjà de fabuleux et de légendaire.

Toutefois, la littérature des romans historiques, — un genre spécialement allemand, — s'est enrichie d'un ouvrage qui n'est pas sans mérite.

Espérons que le nouveau roman de M. Haggard, *Beatrice*, sera supérieur au précédent, bien qu'il paraisse dans un journal qui ne nous semble pas des plus sérieux.

V.

Mme Atherton, dont les romans sont aussi en vogue que ceux de miss Rives, a infiniment moins de talent que celle-ci mais plus

de savoir-faire. Se mettre au niveau de son public, l'attirer, voilà son but; lui plaire et l'amuser, voila sa coquetterie. Sans qu'elle l'avoue, comme lors de sa querelle malencontreuse avec Mme Wilcox, d'où elle est sortie amoindrie, on le devine sans peine dans tous ses écrits, dans sa correspondance californienne aussi bien que dans ses romans.

Son livre *What dreams may come*, est un nouveau symptôme de cette inclination, si répandue dans les pays de langue anglaise, vers le mysticisme de l'extrême Orient, spiritualisé et dégagé des superstitions grâce à l'esprit du temps. La connexion de l'âme avec le souffle infini et puissant qui anime la nature, imprime à l'esprit une direction inverse à celle que lui donneraient ses aptitudes naturelles. C'est ainsi que le penseur est amené à chercher dans les spéculations métaphysiques l'explication d'un grand nombre de phénomènes, tandis qu'elle se trouve dans les recherches expérimentales des sciences naturelles. C'est ainsi encore qu'il attribue les effets d'une imagination déréglée et fourvoyée à des causes surnaturelles, voilées d'un casuisme vraisemblable et logique. Malgré cette tendance au mysticisme l'auteur, sans recourir à des trucs vieillis, est parvenue à impressionner et à intéresser ses lecteurs avec son dernier livre, *Hermia Suydam*. Comme il était à prévoir, ce livre a été classé à son tour parmi les productions de l'*école hystérique* et accusé d'immoralité. En se défendant de cette accusation devant un *reporter*, Mme Atherton a dit qu'elle n'a fait que se mettre au niveau de ses lecteurs, afin que sa pensée fût mieux saisie, et que s'il y avait dans son roman quelque obscénité, elle n'en était pas responsable. Nous ne demanderions pas mieux que de la croire sur parole et de ne point l'incriminer des délits de pensée de ses lecteurs, si elle ne les avait provoqués par le fait même qu'elle s'est mise trop complaisamment à la portée de leur imagination. Le développement psychologique se ressent des lacunes auxquelles l'imagination la plus éveillée peut le moins suppléer. Est-ce à un entraînement des sens, est-ce à un défaut d'expérience qu'est due la chute de Hermia Suydam? Ces deux suppositions sont également pernicieuses, car l'auteur ne précisant rien, il en résulte que si l'une des hypothèses ne ressort pas clairement [illegible] l'enchaînement des faits, l'autre en revanche n'est point franch[illegible] ment écartée. Ainsi le reproche d'immoralité que l'on peut faire [illegible] sujet de *Hermia Suydam* se trouve justifié sinon par les faits, [illegible] moins par la pensée. Il y a dans ces rêvasseries incohérentes d'u[illegible]

volupté calculée, dans ces délectations de rêves volontairement lascifs, beaucoup plus d'intention assurément de dire des choses qui ne se disent pas, que de courage pour les faire.

Au reste, *Hermia Suydam* est une espèce de *Rêve,* mais un rêve profane et laid, tel que peut le faire un cœur égoïste et pervers. L'héroïne n'éveille ni sympathie ni intérêt; une curiosité malsaine peut seule rendre supportable la lecture de ce roman. On est tenté de voir comment cette créature impossible réalisera ses aspirations; on est étonné des sentiments calculés, prémédités, dont elle fait preuve, des passions mesquines qu'elle ressent. Même quand l'amour a prise sur elle, nous n'y observons aucun de ces effets qui relèvent la femme, si bas qu'elle soit tombée, nul de ces emportements instinctifs, de ces tressaillements de l'imagination, de ces délires d'ivresse, de ces abandons irréfléchis, momentanés, d'où la volonté est absente, mais, bien au contraire, le calcul d'un bonheur coté et escompté à sa juste valeur. Peut-être, après tout, c'est là l'amour tel qu'il est compris et pratiqué des jeunes misses de New-York.

Quant au reproche d'avoir décrié le mariage, nous le trouvons déplacé. Ce sujet n'a été traité qu'incidemment pour servir d'amorce au lecteur, en ces temps surtout où la question: *Is marriage a failure?* (Est-ce que le mariage est un échec?) est si vivement débattue. Si Mme Atherton en a un peu médit, elle n'a jamais songé à en faire un sujet de thèse. Plusieurs critiques malveillants ont prétendu reconnaître en Hermia Suydam Mme Atherton elle-même. Bien qu'il n'y ait là aucune ombre de vérité, Mme Atherton s'est bien gardée de démentir formellement cette invention absurde et de courir ainsi le risque ou de l'accréditer, ou de compromettre le succès de son livre. Elle la laissa passer et elle fit bien, car le public, qui désire vivement d'être renseigné sur la vie intime des écrivains en général et dont la curiosité est bien plus ardente lorsque cet écrivain est une jeune et jolie veuve, a récompensé cette dernière de sa longanimité en faisant à son livre un accueil des plus flatteurs.

VI.

Si l'on nous demandait pourquoi nous rangeons un livre français, d'un auteur français, parmi des publications américaines, nous répondrions que c'est parce qu'il traite de l'Amérique et que son succès a été exclusivement américain.

M. Paul Bluët a, en effet, écrit son ouvrage pour les États-Unis et il l'a fait en français, vu que l'anglais ne lui était pas aussi familier et qu'il avait en même temps un traducteur modèle dans la personne de Mme Bluët. En France, on est tellement absorbé par ses propres affaires qu'on peut à peine s'occuper de celles d'autrui. En Amérique, par contre, on éprouve une grande curiosité de connaître son prochain, et si l'on ne parvient pas à s'en faire une idée juste, ce n'est pas faute de bonne volonté, tandis qu'en retour on se plaît également à être connu et un peu, disons le mot, admiré. Les Américains sont toujours très flattés quand on parle d'eux dans une langue étrangère, et que ce soit en bien ou en mal, ils ne manqueront pas de lire l'ouvrage qui les concerne. Aussi, M. Bluët, qui aurait déridé même une nation habituée aux bons mots, blasée en somme, n'a pas eu de peine à les émotionner. Il a su se mettre à leur niveau. Les Américains aiment les saillies et prétendent les goûter, il leur en a servi de toutes les façons; ils désirent être encensés sur ce qu'on appelle conventionnellement leur excentricité, il n'a pas manqué de la porter aux nues; ils ne peuvent souffrir qu'on critique leurs institutions ou leurs coutumes, il leur en a parlé avec tout le respect et l'admiration possibles. Ce n'est pas tout, pour plus de prudence, il s'est flanqué d'un prétendu collaborateur américain, en guise de bouclier destiné à recevoir les traits ou les reproches qu'on aurait pu lui lancer. Le titre de son livre, *Jonathan et son continent*, bien fait pour exciter la curiosité du Yankee, nous semble trop pompeux eu égard à l'ouvrage lui-même, qui est loin de nous donner une étude du pays et du peuple des États-Unis, car ce n'est qu'une agglomération, intéressante il est vrai, de no superficielles et d'impressions personnelles puisées dans un séjo de quelques mois.

Nous n'avons pas voulu laisser passer l'occasion du second voya

de M. Bluët aux États-Unis sans rappeler un succès français obtenu loin de la France, et dont l'écho, malgré la rodomontade de l'auteur devant le reporter du *World,* ne traversera certainement pas l'Océan.

VII.

En Amérique, il est plus qu'ailleurs nécessaire de se méfier des apparences dans le jugement que l'on doit porter sur les ouvrages qui y sont publiés. Le succès, si brillant qu'il paraisse, n'est souvent que de la réclame à l'américaine, le retentissement qu'il produit est dû dans la plupart des cas à des coups de grosse caisse dont on salue l'apparition d'un grand nombre de publications ineptes. Celui qui puise ses informations à de bonnes sources n'ignore pas que bon nombre de ces livres, si bruyamment prônés par certains journaux, n'ont jamais pénétré la masse du public. Nous pourrions citer par centaines des ouvrages dont le succès proclamé n'est qu'un trompe-l'œil. Ainsi pour n'en indiquer que quelques-uns, *Earth born,* un ouvrage à surprises; *Morton's Transgression,* un livre où l'auteur montre une habileté de clown admirable; *That Frenchman,* une série d'incohérences; *Velvet voice* et *That pretty girl,* dont la plus belle partie est la couverture.

Dans la foule de ces publications dont le succès n'est qu'apparent, celle de M. Saltus, *Transaction in hearts,* mérite une mention spéciale, car elle nous présente un phénomène intéressant de ce *plagiarisme* habituel en deçà de l'Atlantique. Nous y rencontrons entre autres la petite phrase ronflante et creuse que voici, échappée imprudemment: *Il ouvrait sur une des fumisteries*[1] *de Renan.* Nous pensions que l'auteur qui avait la présomption de qualifier les œuvres de Renan de fumisteries, devait avoir écrit de bien belles choses. La lecture de quelques-uns de ses livres nous a bien vite détrompé. Son œuvre, déjà assez volumineux, n'est qu'un plagiat hardi, délibéré et habile des ouvrages de Daudet. Ici, c'est Numa Roumestan qu'il a mis a profit; là, l'Immortel; plus loin l'Évangéliste ou Sapho. Idées, scènes, situations, réapparition des personnages déjà

---

[1] *Fumisterie* se trouve tel quel dans le texte anglais, et remarquez que la langue anglaise ne connaît pas ce mot.

connus, répétition des mots des héros, jusqu'au style singé, moulé d'après les procédés de la diction rapide du brillant romancier français, mécanisme et construction, tout est copié de Daudet, moins l'éclat de la vie, le génie de ce maître. Dans cette imitation, tout semble roide ou coulant, lourd ou traînant, guindé ou ample comme une toilette de grande dame qui serait portée par sa femme de chambre. Tout semble artificiel et affecté et l'on voit percer un effort constant qui est une preuve d'impuissance.

Nous ne sommes donc pas étonné de constater que le naturalisme délicat et pétillant de Daudet ne peut se frayer sa voie dans les lettres américaines, pas plus que celui de Zola, et à plus forte raison celui des de Goncourt qui est, en tant que naturalisme scientifique, moins à la portée de tout le monde. L'initiateur que Daudet a involontairement trouvé en M. Saltus, est bien au-dessous d'une telle tâche; son talent n'égale en rien son audace.

* * *

Un critique, nous ne nous rappelons plus si c'est M. Edgar Fawcett ou quelque autre, en défendant miss Rives à propos du *Quick or the dead*, — peine bien superflue, du reste, — a dit que l'influence de la littérature française se fait de plus en plus sentir dans la littérature américaine; celle-ci se rapproche et ressemble de plus en plus à celle-là. On peut juger d'après les exemples que nous avons donnés combien peu cette assertion est fondée; elle sera vraie peut-être avec le temps, mais pour le moment, ces deux littératures n'ont d'autre ressemblance entre elles que celle qui existerait entre un pré plongé dans l'obscurité et parsemé de vers luisants et le ciel étoilé.

CONSTANT CASANGÈS.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Sommaire : *Josua, eine Erzählung aus biblischer Zeit* (Josué, récit des temps bibliques), par George Ebers. Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, Leipzig, Berlin, Wien, 1890 — Trois contes par Félix Dahn: *Was ist die Liebe?* (Qu'est-ce que l'amour?), 1888 - *Frigga's ja* (Le oui de Frigga), 1889 - *Skirnir,* 1890. Leipzig, Breitkopf und Haertel.

I.

Après avoir fait, pour ainsi dire, une excursion en Allemagne[1] avec son roman *Die Gred,* conte de l'ancien Nuremberg, George Ebers est revenu à ce que l'on peut appeler son domaine par excellence, l'ancienne Égypte. Nul autre que lui ne connaît aussi bien cet antique berceau de la civilisation, les traditions, les coutumes, le culte, la langue et la littérature de ce merveilleux pays, ainsi que sa nature et ses monuments séculaires. Les grandes œuvres d'Ebers sur l'Égypte et la Palestine, son charmant ouvrage *Par Gosen au Sinaï* publiés il y a plus de vingt ans, sont la preuve incontestable de sa profonde érudition et de ses vastes connaissances; cependant ce ne fut que lorsque le *poète* vint s'unir à l'érudit, qu'il devint célèbre et même populaire jusqu'à un certain point. Le souffle créateur du poète vivifia ce grand passé qui remplissait son âme. Des figures animées se détachèrent du fond des siècles, et nous crûmes assister à leur vie intime, à leurs actes, à leurs luttes et à leurs passions.

[1] Le premier de ses romans dont la scène ne se passe pas en Orient, mais en Hollande, est *La femme du maire (Die Frau Bürgermeisterin).*

Quiconque connaît la littérature allemande moderne se souviendra du succès inouï qu'eut le premier roman historique d'Ebers: *Une princesse égyptienne* (*Eine aegyptische Kœnigstochter*). Ce livre est aujourd'hui à sa quatorzième édition; c'est beaucoup pour un roman de trois volumes, d'un prix assez élevé (15 fr.) et dont les lecteurs se trouvent exclusivement dans les classes possédant une éducation supérieure.

Uarda, le second de ses romans égyptiens, qui parut quelques années plus tard, eut un succès égal; certains même le préféraient au premier, bien que quelques critiques lui reprochassent une certaine modernité dans plusieurs détails et surtout dans les sentiments des personnages.

Nous n'entrerons point dans la question trop souvent agitée, si le roman historique a le droit d'être et dans quelles conditions il peut être une œuvre d'art. Il est vrai que l'histoire et la fiction sont souvent difficiles à concilier; qui pourrait le nier? Moins que tout autre l'historien lui-même, conscient de son devoir de rester *fidèle* à sa science et aux lois de la vérité. Ce devoir, Ebers ne l'a jamais oublié; l'archéologue érudit, l'égyptologue par excellence, est pour nous un guide sûr à travers les siècles; nous pouvons être certains surtout, que chaque détail dans ses descriptions du paysage, des monuments, des coutumes, des vêtements mêmes, de l'arrangement dans les demeures des anciens Égyptiens, est basé sur des faits, sur des recherches consciencieuses, et fréquemment sur des observations faites par lui-même et sur place. Quant aux sentiments et aux idées que le poète prête à ses héros et héroïnes d'une antiquité très reculée, il serait fort difficile de décider s'ils sont d'accord avec leur entourage et leur temps, *il loro ambiente,* comme on dit si bien en italien, ou s'ils tiennent trop du moderne, surtout pour ce qui se rapporte à l'amour entre les deux sexes. L'axiome: l'homme est le même partout, tient bon jusqu'à un certain point. Il est certain cependant que les personnages d'Ebers sont loin d'être *modernes* comme les héros de la tragédie classique française; ils n'ont rien de conventionnel et c'est déjà beaucoup.

Ebers nous dit dans la préface de son dernier livre, qu'il en conçut le plan, à dos de chameau, il y a plus de vingt ans. Tout en suivant les traces du peuple hébreu à travers le désert de la péninsule du Sinaï, il lui vint l'idée de raconter leur exode sous une forme poétique. Les grandes difficultés de l'exécution le firent

hésiter; cependant son dessein ne fut point oublié. Il en avait parlé à son ami Gustave Baur, un des plus érudits théologiens allemands, profond connaisseur de l'Écriture sainte, et celui-ci ne cessait pas de lui demander: « Comment va ce conte de l'Exode? » jusqu'à ce qu'enfin Ebers se mit au travail sérieusement. C'est aux mânes de cet ami, mort avant l'achèvement du livre, auquel il se serait si vivement intéressé, que l'auteur a dédié son *Josué.*

Baur, comme Ebers lui-même, considérait l'exode des Hébreux de l'Égypte comme un fait historique, malgré toutes les objections de certains critiques modernes.

L'auteur de *Josué* a dépeint la scène telle qu'il l'a vue lui-même dans son voyage à Gosen dans la péninsule du Sinaï. L'identité de l'endroit appelé Pithom-Succoth ne permet plus le moindre doute après les excavations de Naville, qui ont mis au jour le grand magasin de Pithom, dont il est question dans la Bible.

Comme les Hébreux se reposèrent à Succoth avant de continuer leur marche, on peut supposer qu'ils prirent la forteresse et s'emparèrent des provisions entassées dans les vastes magasins, dont les restes ont été conservés jusqu'aujourd'hui.

Ebers avait déjà prouvé dans son livre: *L'Égypte et les livres de Moïse, commentaire à la Genèse et à l'Exode,* (Leipzig, 1868) que l'Etham de la Bible est identique au Chetham des Égyptiens; c'est-à-dire la ligue de forts protégeant le détroit de Suez contre les invasions des peuples de l'Orient; ses déductions ont été reconnues justes par les meilleures autorités.

Ebers prévient ses lecteurs que plusieurs d'entre eux seront surpris par certaines parties de son récit qu'il base sur d'anciennes traditions égyptiennes. La plupart d'entr'eux ne se seront sans doute pas même demandé quel effet les événements racontés dans la Bible avaient produit sur les anciens Égyptiens, ni quel était l'état politique de l'Égypte au temps de l'émigration des Hébreux. Quant au caractère du Pharaon de l'exode, Ebers l'a tracé d'après le récit biblique, parfaitement en harmonie avec les descriptions égyptiennes du roi Menephta, homme faible, vacillant et parfois très entêté.

Le récit commence la nuit terrible, où la main du Seigneur frappa les premiers-nés des Égyptiens, tandis que les Hébreux, après avoir mangé l'agneau pascal, quittaient le pays de la servitude à l'abri des ténèbres et de la terreur générale de leurs oppresseurs. Du haut d'un temple le grand-prêtre d'Amon Ra et son petit-fils

entendent les gémissements et les cris désespérés de la cité retentissant dans le silence de la nuit; puis ils voient une masse informe se déroulant à travers la nécropole et le quartier des étrangers, — au clair de la lune, fendant les nuages de moment en moment, ils distinguent que ce n'est pas un seul monstre gigantesque qui passe là-bas, mais une foule de formes, qu'ils prennent pour les âmes des condamnés.

Rien de plus saisissant que la description de cette exode nocturne avec ses bruits indistincts d'hommes et de bêtes! Ensuite nous la verrons de plus près, cette procession de milliers d'Hébreux, enflammés par la parole de Moïse et d'Aaron, quittant leurs foyers, non sans regrets cuisants, pour aller chercher la terre promise. Nous entendrons leurs plaintes et leur reproches et serons témoins de leur pusillanimité et de leurs craintes, ainsi que de leur chant de triomphe après la traversée de la Mer Rouge. C'est dans les descriptions qu'Ebers excelle; il y déploie toute son éloquence, toute la richesse et la beauté de sa langue, tandis qu'avec quelques touches délicates, quelques traits caractéristiques, et certains détails, apparemment insignifiants, il donne à son récit une vivacité telle que, le cœur palpitant, nous croyons voir les choses se passer sous nos yeux.

Le passage de la Mer Rouge est un chef-d'œuvre dans ce genre. Sans doute, le récit de la Bible, dans son laconisme superbe, sera toujours ce qu'il y a de plus sublime, et nous en restons saisis comme d'une merveille. Sans vouloir en diminuer l'impression merveilleuse, Ebers nous en donne pour ainsi dire un commentaire explicatif.

Moïse ayant reconnu qu'il serait impossible de rompre la chaîne des forts d'Etham, se décide à tenter le passage de la mer ou plutôt du golfe au pied de la montagne de Zéphon, pendant la basse marée, encouragé par quelques marins phéniciens et pressé par la poursuite des Égyptiens, qui rend le retour, tant désiré par le peuple, désormais impossible. C'est encore, comme dans la Bible, le vent très puissant d'Est qui dessèche la mer et laisse passer la foule tremblante des Hébreux derrière leurs guides chantant et priant le Seigneur. C'est la haute marée qui revient à l'aube du jour et couvre les chars des ennemis qui déjà étaient proches. Nous croyons les entendre rouler dans l'abîme, sentir les angoisses des fugitifs, entendre les prières naïves et ferventes de ce jeune Éphraïm, pour nous le personnage le plus sympathique du récit, qui voudrait

être partout, encourager et assister tous ses compagnons dans son jeune enthousiasme et sa foi fervente. Un détail touchant, c'est le soin qu'on a des faibles et des malades, surtout des lépreux, qu'on n'a pas voulu laisser en arrière.

Le style de l'ouvrage est toujours élevé, son langage noble, souvent sublime. Pourtant, quand nous lisons, au milieu du récit le chant du triomphe après le passage de la Mer Rouge, reproduit dans les paroles bibliques, nous sentons qu'il y a là-dedans une beauté suprême, à laquelle nul homme de nos jours ne pourra arriver.

Non moins grandiose est la description de la bataille contre les Amalékites à la fin du volume, où Josué se montre dans toute sa grandeur héroïque. Nous devons confesser que le mérite du livre qui nous occupe consiste plus, selon nous, dans ces incomparables descriptions, dans ces tableaux vivants que l'auteur met devant nos yeux, que dans le récit même dont ils font partie. C'est toujours chose risquée d'introduire dans un roman des personnages bibliques, même quand on le fait avec autant de piété et de respect que notre auteur; on risque de les rapetisser, de leur faire perdre quelque chose de leur sublime simplicité et de leur grandeur.

Il est vrai que nous ne savons rien des antécédents de Josué, fils de Nun; or, là, l'auteur avait la main libre et tout ce qu'il nous en raconte, ne sert qu'à accroître notre admiration pour ce héros.

Hoséa, fils de Nun, un des plus vénérables vieillards parmi les Hébreux de Gosen, est officier dans l'armée de Pharaon. Il rentre d'une campagne en Égypte après l'exode de son peuple et c'est lui que Pharaon envoie pour plaider avec les fugitifs, afin qu'ils retournent en Égypte sous des conditions les plus favorables. En même temps Hoséa, qui depuis s'appelle Josué, selon la parole du Seigneur, a reçu un message par le jeune Éphraïm, fils de sa sœur.

C'est Miriam, la prophétesse qui l'envoie à Hoséa. Elle le conjure de rejoindre son peuple et telle est aussi la volonté de son père. Josué veut rester fidèle au serment juré au roi d'Égypte; il espère pouvoir concilier son devoir envers Pharaon et celui envers son peuple, en induisant ce dernier au retour en Égypte. En même temps, c'est la voix de l'amour qui l'appelle auprès de Miriam. La scène entre ces deux amants dans le silence de la nuit, sous le sycomore mystérieux, est très remarquable. L'amour est puissant dans leurs cœurs; plus puissant encore, au moins dans l'âme de Miriam, sœur de Moïse, le désir de servir Dieu et son peuple élu. Elle empêche

Josué de communiquer au peuple inconstant et déjà vacillant les propositions de Pharaon; elle croit entendre la voix du Seigneur dans les rameaux tremblants du sycomore, elle croit que cette voix lui ordonne d'élever une barrière insurmontable entre elle et son amant, et tout d'un coup elle accorde sa main au vieux Hur.

Le lecteur est presque aussi surpris de ce dénouement que le pauvre Josué qui, fidèle à son serment, comme un autre Régulus, retourne en Égypte, où, bientôt après, il est condamné à l'affreux supplice du travail dans les mines. Hasana, une jeune veuve égyptienne, qui lui avait été chère comme une sœur, fait tout ce qu'elle peut pour le sauver, cas elle l'aime passionnément, bien qu'il ait refusé à son père de devenir son gendre. Elle sacrifie à Josué plus que sa vie, car elle se donnè au prince Siptha qu'elle déteste dans l'espoir d'obtenir de lui la délivrance de son bien-aimé. Ayant suivi le prince au camp de Pharaon, elle faillit mourir dans le naufrage; emportée dans la tente de Nun, elle confesse à ce vénérable vieillard et au jeune Éphraïm, qui l'adore, ce qu'elle a fait pour sauver Josué.

Le dévouement de cette pauvre créature sacrifiant tout pour son amour forme un vif contraste avec la fierté de Miriam. Cependant il nous semble qu'on fait tort à cette dernière, du moins si elle croyait vraiment obéir à une inspiration divine. La Miriam de la dernière partie du récit n'est plus celle de la première, la jeune fille aimante et passionnée, la prophétesse inspirée; c'est une femme dure, ombrageuse, ambitieuse, jalouse, qui ose même reprocher à Josué sa faiblesse pour la pauvre Hasana et qui mérite le reproche de manquer de cœur. Cette femme qui n'a pas aimé son mari, se sent pourtant profondément blessée quand il veut céder son poste à Josué, destiné à être le chef de l'armée des Hébreux. L'ambition et l'orgueil la dévorent. Ce développement de son caractère n'est guère motivé et peu agréable.

Josué enfin a conduit son peuple à la victoire, pendant que Moïse priait sur la montagne soutenu par Hur et Aaron. Ils sont arrivés au pied du mont Sinaï, (selon Ebers le Serbâl d'aujourd'hui et non le Sinaï des moines). Josué repose au pied de la montagne et lorsque Moïse le rejoint, il ouvre son cœur à cet homme de Dieu et lı dit ce qui a tourmenté son âme pendant toute la nuit, — l'ingr titude, l'insubordination du peuple. Et Moïse lui répond:

— L'anarchie au camp! oui, elle gâte le peuple. Mais le Seigneu a mis dans nos mains le pouvoir de l'écraser. Malheur à qui ı

siste! Ce pouvoir, majestueux comme cette montagne, inébranlable comme ses rochers, ils le sentiront. »

— Et quel est ce pouvoir? demanda Josué après quelques moments de silence.

— La loi! dit Moïse d'une voix ferme, et de sa baguette il indique le sommet de la montagne.

Josué réfléchit à ces paroles, mais plus il y pense, plus il sent que la loi ne pourrait pas suffire à ceux qu'il aime comme ses frères et sœurs. Il leur faut encore autre chose, mais quoi? En vain il cherche la réponse à cette question. Enfin il s'endort et un rêve lui fait voir Miriam et une belle jeune fille ressemblant à Hasana, telle qu'il l'avait vue, enfant, courir à sa rencontre, suivie d'un agneau blanc. Ces deux visions lui offrent chacune un don, en le priant de choisir l'un ou l'autre.

Miriam tient dans ses mains une lourde plaque d'or, portant inscrit en lettres de flammes le mot: *La loi*. L'enfant lui offre un de ces beaux éventails en palmes, qu'il avait souvent porté comme messager de paix.

L'aspect de la plaque d'or le remplit d'une sainte terreur, la branche du palmier le salue avec amour, il la saisit avec empressement. Mais à peine la tient-il dans sa main, que la figure de la prophétesse Miriam se dissout dans l'air comme un brouillard à l'aurore du matin. Péniblement surpris, il regarde le lieu où elle était et c'est étonné et inquiet de son choix étrange, pourtant sentant avoir rencontré juste, qu'il demande à l'enfant ce que son présent signifie pour lui et pour son peuple.

La jeune fille lui montre de la main l'horizon lointain et prononce trois mots, dont le son doux et harmonieux lui touche le cœur. Mais, quoi qu'il fasse, il ne peut pas les comprendre, et lorsqu'il demande à l'enfant de les lui expliquer, il s'éveille au son de sa propre voix.

Plus tard il tâche de se rappeler ces paroles, mais toujours en vain!...

« La vie glorieuse et active de Josué, qui gagne une nouvelle patrie pour son peuple est connue de tous.

« Là, dans cette terre promise, après bien des siècles naquit à Bethléem un autre Jehoshua (Josué), qui donna à toute l'humanité ce que le fils de Nun avait cherché en vain pour le peuple hébreu.

« Et les trois paroles dans la bouche de l'enfant, que le héros

n'avait su comprendre, avaient été: « Charité! Grâce! Redemption! »

Le langage et le style d'Ebers sont d'une noblesse et d'une beauté admirables, toujours à la hauteur de son sujet; nous y retrouvons cette « noble simplicité et cette calme grandeur (*edle Eifanlt und stille Groesse*) que Winckelmann appelle les caractéristiques de l'art classique.

Nous avons dit que l'auteur de *Josué* nous présente fréquemment de véritables tableaux dans ses descriptions. La preuve en est la *Ebers-Gallerie,* collection d'illustrations faites par des artistes distingués tels que P. Thumann, Alma Tadema, H. Kaulbach, Gentz, etc. représentant les principales scènes des divers romans d'Ebers.

⁂

Le nom de Félix Dahn est connu à l'étranger surtout par son beau roman: *Un combat pour Rome* (*Ein Kampf um Rom*) traduit en plusieurs langues.

Cet ouvrage a été suivi d'autres romans historiques dont les sujets sont pris dans le moyen-âge, et surtout dans les luttes acharnées entre la race latine et les tribus germaniques.

Récemment, ce sont des temps plus reculés encore qui ont occupé l'imagination du poète et durant les trois dernières années il a donné au public à chaque Nöël un petit récit, qu'on peut appeler un poème en prose. C'est une prose claire, énergique, d'une forme toute particulière, dont se sert le poète dans ces compositions, introduisant dans ses phrases cadencées l'allitération, — cette répétition régulière de certaines consonnes, propre à l'antique poésie épique du Nord. Nous la trouvons par exemple dans l'*Edda,* dans le chant de Hildebrand, etc., et même, quand la rime l'a supplantée, l'allitération ne disparaît pas entièrement de la poésie germanique. De nos jours, W. Jordan l'a employée avec beaucoup de succès dans sa nouvelle version des Nibelungen, à laquelle il a voulu donner une empreinte primitive et, d'une manière plus ou moins heureuse, Richard Wagner a introduit l'allitération dans les *libretti* de ses fameux opéras. Félix Dahn s'en sert d'une main de maître. Il faut lire à haute voix ses vers ou bien sa prose poétique pour en sentir tout le charme, inimitable dans une autre langue.

Félix Dahn n'est pas un fils du Nord; la belle ville qu'on a ap-

pelée l'Athènes sur l'Isar, Munich, l'a vu naître et c'est là qu'il a passé sa première jeunesse. Plus tard nous le retrouvons à l'université de Koenigsberg, avant-poste de la civilisation germanique à l'est de l'empire, et actuellement il occupe une chaire de droit à l'université de Breslau.

Ses études de droit germanique, des lois et des coutumes des peuples du Nord, l'ont d'abord conduit à s'occuper de leurs traditions et de leurs légendes. Son imagination s'est éprise de leur mythologie fantastique et grandiose, de ces héros du Nord, grands et puissants presque à l'égal de leurs dieux, qui, après leur mort, les appelaient auprès d'eux dans le Walhalla. Or les créations poétiques de Félix Dahn sont encore, (semblables en ceci aux romans d'Ebers), des fleurs épanouies sur le sol de la science; semblables aux bluets et aux pavots croissant au milieu d'un champ ensemencé et en faisant le plus bel ornement, ses vers sont nés à l'ombre de ses études sérieuses, au milieu de ses œuvres scientifiques.

L'âme du poète s'est imbue des traditions du Nord; sa fertile imagination y a trouvé l'inspiration de créations nouvelles et originales. « Qu'est-ce que l'amour? » demande le poète dans le premier des contes dont nous allons nous occuper, ou plutôt il pose cette question par la bouche d'Halla, la blonde fille du roi Ring de Haloguland, prisonnière dans une île solitaire. Le roi Hako l'a ravie le jour même où elle fut fiancée à Kjartan, prince d'Irlande, qu'elle avait à peine connu, mais auquel elle veut garder sa foi, espérant qu'il viendra la délivrer. « Qu'est-ce que l'amour? » se demande-t-elle dans sa solitude; elle craint non seulement les menaces de son rude geôlier, qui veut en faire sa femme, mais plus encore peut-être la voix enchanteresse du Shalde Dagfred, chanteur norvégien, qui seul peut l'arracher à sa mélancolie. Ayant donné sa foi à l'Irlandais, elle ne doit point penser à un autre, elle ne doit et ne veut aimer que son fiancé.

La réponse à la question qui la tourmente, lui vient de la bouche de la jeune Dala, nièce du gardien; elle lui répète une chanson, qu'elle a entendu chanter à Dagfred:

L'amour, c'est la douleur,
C'est le désir ardent,
Puis, les délices d'un bonheur divin.
Ou bien une aspiration dévorant le cœur,
C'est mourir noblement, en silence,
Mais toujours l'amour est éternel!

La charmante petite Dala a bien compris ce que c'est que l'amour. Son cœur est tout dévoué à Dagfred, bien qu'elle sache qu'il ne l'aime pas. Ses ardents désirs ne seront jamais satisfaits, mais, si elle ne peut pas vivre pour lui, elle saura mourir pour lui sauver la vie, noblement, en silence, sans que jamais personne, et lui-même moins qu'un autre, ne connaisse son sacrifice. La flèche du traître, qui devait le tuer, perce le cœur de la jeune fille revêtue du manteau du Shalde, et marchant sur l'étroit sentier, où son ennemi croit le voir venir et le frappe de loin. Sans proférer un soupir, elle se laisse glisser dans la mer victime de son dévouement.

Dagfred, c'est le roi Harold, qui a disparu de son royaume depuis quatre ans. Déguisé, il s'était rendu à la cour de Ring pour gagner non seulement la *main* de sa fille — que le roi lui aurait accordée joyeusement — mais l'*amour* de la belle Halla. Hélas! il arriva trop tard! Elle venait d'être fiancée à ce prince irlandais, indigne d'elle, qui ne savait pas même la défendre contre les guerriers du roi Hako.

Harold, toujours sous le nom de Dagfred, la suit dans l'île solitaire où elle est détenue, afin de la protéger contre tout et contre tous. Il ne peut combattre ni pour ni contre son fiancé, qui enfin arrive pour la délivrer. Il ne peut pas violer le droit de l'hospitalité, ni tuer celui qui a reçu la foi de Halla, ou il la perdrait à jamais. Du haut de la tour, Halla voit le combat; elle croit son fiancé tué de la main de son ennemi, et se perce le sein pour ne pas tomber entre les mains de son rude geôlier. Au moment du plus haut danger Harold engage le combat avec ce barbare et le tue. Un instant après, Kjartan entre, en triomphant, quoique ce ne soit pas lui mais les braves guerriers de Ring qui ont gagné la victoire. Il espère reconduire sa belle fiancée et la trouve mourante! « Elle meurt pour toi! lui dit Harold, prends le poignard de sa poitrine et meurs avec elle! »

Kjartan ne comprend pas, il n'a point l'âme héroïque; il quitte la jeune fille mourante, car la vie lui est douce, même sans elle. C'est Harold, qui tire le poignard de la blessure d'Halla, pour se donner lui-même le coup mortel. Dans ce moment suprême, leurs âmes sont unies. Elle sait ce que c'est que l'amour — l'amour éterne

Frigga's ja (le oui de Frigga) nous transporte à Asgard, le séjo des dieux. La belle Frigga est la fiancée du grand Odhin, le dieu su prême, mais elle refuse de devenir sa femme. Apparemment froid glaciale, elle le repousse toujours, jusqu'à ce qu'enfin elle voit so

désespoir qui le pousse à chercher des aventures pas toujours dignes de lui et dangereuses pour les mortelles qu'il approche. Elle lui confesse son amour et la cause de son refus: les Nomes, (les Parques du Nord), lui avaient prédit que son union avec Odhin serait à la fois l'apogée du bonheur des dieux et des hommes, mais en même temps la cause de la destruction d'Asgard et de la chute des dieux. Voilà pourquoi elle avait résisté. Son consentement rend la paix à l'âme d'Odhin; uni à elle, il ne craint rien, il se résigne à ce que la volonté suprême, une volonté inaltérable, supérieure à la sienne propre soit accomplie. C'est un chant de triomphe de l'amour, tandis que dans le dernier des trois contes, *Shirnir*, c'est le sentiment du devoir qui triomphe de tout.

Shirnir, fils unique d'un pauvre paysan, est aveugle dès sa naissance; bon, doux, résigné, il croit aux dieux, malgré son malheur, malgré la misère qui les afflige lui et sa famille et qui fait douter son père de la bonté, sinon de l'existence des éternels.

C'est surtout Freir, le dieu du soleil, qu'adore le pauvre aveugle, c'est à lui qu'il adresse ses touchantes prières: « O mon dieu Freir! seigneur du soleil. Beau dieu de la lumière! Je crois en toi, fermement! La lumière doit être belle et douce comme les cheveux de ma mère bien-aimée, ou douce comme sa voix chérie, réjouissant le cœur, ou comme le miel des abeilles l'est à la langue, si doux.

« Assiste-nous, ô mon dieu Freir! Guéris le pied cassé de mon pauvre père! Tu peux le faire aisément. Je ne veux pas demander davantage de toi. Je n'en ai pas le droit, puisque je suis aveugle et ne te connais pas. Aide-nous! En revanche, moi, bien que né libre, je veux être à toi comme ton serf; je veux te servir fidèlement toute ma vie. Et à toi je veux donner tout, ma vie, et s'il y a quelque chose de plus précieux que la vie, je le donnerais encore pour toi, tout! tout! »

Le dieu exauce sa prière, il guérit son père, il bénit leurs champs et surtout il lui donne la vue.

« Je vois! oh! que c'est doux, que c'est beau! mais non, plus que ça, c'est indicible! Oh! la lumière est incomparable. Prends ma vie pour un seul regard, pour ta splendeur qui remplit mes yeux! »

« Pas ta vie, dit le beau dieu, en secouant les ondes luisantes de sa chevelure, seulement ton service, comme tu me l'as promis. Tout à l'heure tu devras m'aider. Suis-moi! »

Depuis ce temps Skirnir est inséparable de son protecteur qui

devient son ami, son frère d'armes. Un jour les dieux l'envoient à Riesenheim, le pays des géants, pour épier les desseins de leurs implacables ennemis.

Là, Skirnir rencontre la belle Gherda et lorsqu'il la voit, il croit encore voir la lumière pour la première fois. Depuis ce moment, il sait ce qui est plus précieux encore que la vie.

Son récit enthousiasmé excite la curiosité de Freir; lui aussi veut voir cette belle fille des géants. Mais à peine l'a-t-il aperçue qu'il tombe sans puissance dans les bras de son ami: la merveilleuse beauté de Gherda l'a frappé comme un coup mortel. Il ne pourra guérir de sa langueur que par l'amour de la jeune fille. Par sa libre volonté, non ravie par la violence, elle doit venir au Walhalla rendre la vie et le bonheur au bien-aimé parmi les dieux.

L'heure de l'épreuve est venue pour Skirnir. Odhin l'envoie à Riesenheim, c'est lui qui doit gagner la jeune fille, lui qui doit la conduire à Freir.

Il se souvient de sa promesse et il la tiendra quoi qu'il en coûte. Gherda consent à le suivrè. Une fois elle a entrevu le dieu rayonnant de lumière et de beauté, et son cœur a parlé pour lui. Skirnir l'enveloppe de la capote qui la rend invisible, (la *tarnkappe* qu'Odhin lui avait prêtée pour son voyage dangereux), et sur son cheval blanc Hvitr elle s'enfuit avec lui.

Skirnir trouve cependant contre son honneur de la dérober lâchement à ses frères; il donne lui-même le signal d'alarme qui invite les géants à sa poursuite, et tandis que la vélocité du cheval blanc emporte Gherda, toujours invisible, un combat mortel s'engage entre Skirnir et le géant Beli. Victorieux de son adversaire, qu'il a désarmé, Skirnir lui prête sa propre arme pour en recevoir le coup mortel.

Odhin arrive en ce moment suprême; il veut récompenser le héros fidèle en l'emportant avec lui dans le Walhalla. Mais le mourant le prie de le dispenser de cette récompense; il veut descendre à Hel, parmi les tristes ombres qui ne voient pas les dieux. Odhin l'a compris.

« Pauvre enfant! ce ne fut pas pour ton bien que Freir s'est approché de toi! »

« Ah! oui! puisque c'est à lui que je dois de l'avoir vue, elle! »

Cette conclusion nous paraît sublime; le jeune héros peut se résigner à tout, sauf à voir dans les bras d'un autre la femme qu'il a tant aimée. Il préfère descendre dans les tristes ténèbres des

morts où il emporte le souvenir d'une joie ineffable et la conscience d'avoir été fidèle au devoir de la reconnaissance et de l'amitié.

Ces figures de héros légendaires sont tracées à grands traits, pleines de vigueur, et, dans leur sévère grandeur, elles nous rappellent les cartons d'un Cornélius.

TH. HOEPFNER.

LA VIE EN ITALIE

Le printemps avait commencé trop tôt en Italie; il nous avait donné des journées de mai au commencement de mars; l'hiver, qui n'est pas endurant au sujet des empiétements de ses droits, a voulu montrer qu'il n'était pas mort, et nous est retombé sur le dos en plein avril. Les belles journées ont été payées par des temps gris qui menacent de s'éterniser, par des orages qui se succèdent à court délai et par des rafales qui rappellent Noël en pleine semaine sainte. S'il est vrai qu'il existe des peuplades sauvages qui se réjouissent quand le temps est mauvais, parce qu'elles savent par une longue expérience qu'après la pluie vient le beau temps, les Italiens feront bien de décréter des fêtes nationales à Jupiter-Pluvius, car si la donnée qui précède ne souffre pas d'exception, nous pouvons espérer un soleil radieux pour les fêtes de mai.

∴

Ces fêtes de mai qui se préparent à Rome, à Florence, à Milan et autre part encore peut-être, font espérer un grand mouvement, surtout dans la colonie étrangère. C'est le carnaval civil qui remplace peu à peu le carnaval religieux, institution qui paraît désormais morte et enterrée et qu'un comité d'hommes de bonne volonté, récemment nommé, tâchera de faire revivre l'année prochai[n]. Nous doutons beaucoup que cette galvanisation d'un cadavre puis[se] donner de bons résultats. A notre avis, le carnaval religieux éta[it] mal placé dans le calendrier et le carnaval civil a toutes les cha[nces]

ces de recueillir sa succession. En effet, le froid empêche les réjouissances publiques, tandis qu'au mois de mai tout le monde est content d'être hors de chez soi. Les *corsi* ne gagnent pas comme coup d'œil, quand on ne voit dans les voitures que des dames ensevelies sous un amas de fourrures; au contraire, les toilettes printanières, en général de nuances tendres, ajoutent une note gaie à la gamme splendide de couleurs que le soleil illumine. Les conséquences des plaisirs, quelquefois si terribles, sont bien moins à redouter au printemps qu'au cœur de l'hiver, et on a un nombre infini de chances favorables de ne pas prendre une fluxion de poitrine en sortant d'un bal ou un rhumatisme en s'approchant d'une fenêtre, dangereuse même quand elle est fermée, si la bise hivernale s'introduit traîtreusement à travers les interstices.

Nous avons donc tout lieu d'espérer que ces fêtes seront splendides. Beaucoup de chevaux, venant de différents pays sont inscrits pour le grand prix; les fleurs qui commencent déjà à s'épanouir et qui seront alors en pleine floraison, orneront les voitures pour le *corso dei fiori;* les théâtres préparent des spectacles à grand orchestre, avec des célébrités de *primo cartello;* les cercles organisent des bals où les beautés indigènes, si nombreuses, tâcheront de s'effacer pour faire place aux beautés exotiques qui honoreront à cette occasion la ville éternelle de leur présence; les couturières sont sur les dents pour créer des toilettes Grand-prix, Grand-derby, Printemps-italien, etc. etc., et ceux qui ne viendront pas à Rome regretteront de ne pas avoir vu ces robes merveilleuses — et surtout les jolies femmes qui les porteront.

*
* *

En attendant, la *season* du sport de 1890 a déjà commencé. Elle a été inaugurée par le concours hippique à Tor di Quinto, un des plus beaux *fields* qui existent, et dont la Société du Latium a récemment doté la ville de Rome.

Ses beaux équipages ont été présentés au concours et ont défilé par ordre de mérite, devant le roi, qui pour la première fois depuis la mort de son frère a paru en forme publique. Le premier prix d'équipages de chasse a été gagné par un *dog-cart* à deux roues du comte Bennicelli, les autres par d'autres *dog-carts* et une *charrette.* Le premier prix d'équipages de promenade est échu au *landau* du duc Jules Grazioli-Lante. Les courses de *gentlemen riders,*

avec obstacles ont éveillé un grand intérêt dans le public nombreux et élégant qui y assistait. Plusieurs officiers y ont pris part avec des jeunes gens de l'aristocratie romaine. Ce concours est destiné à clore les chasses au renard qui continuent à être la *great attraction* de la *season* romaine, et qui cet hiver ont été un peu contrariées par le beau temps obstiné, qui rendait le terrain de la campagne romaine trop dur pour les sabots des chevaux, au grand désespoir des *hunters*. Ils ont été pourtant largement indemnisés de cet inconvénient par la part qu'ont pû prendre aux *galops* les amazones de premier rang qui ont assisté à ces chasses pour la première fois.

.·.

La semaine sainte n'a pas apporté au tombeau des apôtres un contingent de visiteurs aussi nombreux que les années précédentes. On a fait ces derniers temps trop de pèlerinages à prix réduits, et tous ceux qui avaient envie de bénédictions en ont trop largement profité pour qu'il reste encore beaucoup de personnes ayant soif de voir les saintes reliques qu'on expose le vendredi saint à Saint-Pierre, et d'entendre la musique un peu vieillotte que répètent les échos de ses voûtes majestueuses. Ceux qui aiment à entendre les *voix blanches,* comme on les appelle dans le monde, diminuent d'année en année même parmi les vieux connaisseurs, et on désirerait voir de temps en temps renouveler le répertoire de la musique sacrée, sans pourtant faire injure à Pergolese et aux autres anciens maîtres, dont les miséréré et les ténèbres sont désormais trop connus, si admirables qu'ils soient. Et même en restant fidèle aux anciens maîtres, on possède d'eux une quantité imposante de musique sacrée, inédite ou peu connue, qui donnerait le moyen d'appliquer au chants d'église l'aphorisme de l'école de Salerne, *variata placent,* plutôt que l'autre *repetita juvant* qui s'applique mieux à la médecine qu'aux arts. Ce qui s'oppose à ce renouvellement est, à ce qu'il paraît, outre le conservatisme clérical, la difficulté provenant du nombre des chanteurs, dont les rangs s'éclaircissent tous les ans, et qu'on trouve difficilement à remplacer.

*
* *

Tandis que Rome organise ses fêtes de mai et Florence son centenaire de Béatrix, Naples est toute aux préparatifs d'une fête politique qui ne manquera pas de retentissement. C'est le banquet où M. Magliani doit faire un discours-programme sur la situation économique et financière du pays. Ne voulant pas envahir le champ de la chronique politique, nous nous contenterons de dire qu'on prépare pour la même époque des fêtes qui ne manqueront pas d'augmenter le nombre des visiteurs; Naples aura des *steeple-chases,* qui seront le prologue de celui qui sera couru entre M. Magliani et M. Crispi, et certainement la piste sera parsemée d'obstacles. On ne sait pas encore si au banquet la soupe à la vraie tortue qui a été le clou du banquet de Palerme sera remplacée par une purée d'écrevisses saupoudrée de piment rouge, mais les personnes bien informées assurent que dans l'ensemble le poivre ne fera pas défaut. Quant au plat de résistance, il sera certainement constitué par une financière bien soignée, arrosée d'un mouton de Rothschild 1884, année de l'apothéose de M. Magliani, qui s'est close avec 55 millions de surcroît de recettes sur les dépenses. Hélas ! ce temps est encore bien plus loin du nôtre que l'arithmétique ne le démontre, et c'est pourquoi le cru en question aura toutes les chances de paraître aussi vieux que celui de l'année de la comète, même aux palais les plus difficiles.

*
* *

Et puisque nous sommes dans la finance restons-y un moment encore pour raconter en quelques mots le renvoi des trois correspondants de journaux étrangers, qui viennent d'être accompagnés à la frontière par des commissaires de police, pour avoir annoncé des faillites de maisons de banque, ce qui n'était que le produit de la fantaisie surexcitée d'une bande de baissiers qui ne rêvent que plaies et bosses dans les caisses d'autrui afin de remplir les leurs, qui se trouvaient depuis un temps immémorial plus vides qu'un théâtre à la première d'un jeune auteur. L'un d'eux, M. Lavallette, le correspondant du *Matin,* n'a eu que quelques heures pour faire ses paquets et écrire le *p. p. c.* traditionnel sur les cartes de visite

destinées à ses amis et connaissances. Le moment solennel du déjeuner a été attristé pour lui par la présence du commissaire de police, qui lui a fait avaler de travers l'entrecôte quotidienne. Un autre, M. Grünwald de la *Frankfürter Zeitung*, a obtenu un sursis de quarante-huit heures parce qu'il était marié! C'est un avantage de l'état conjugal qui n'était pas encore classifié, mais qui ne manquera certainement pas de l'être dans la suite; dorénavant les directeurs de journaux obligeront leurs correspondants à l'étranger à convoler. Le troisième, M. Chenard du *Figaro*, a remué ciel et terre, aidé par un de ses directeurs, M. Wolf, qui était de passage à Rome, mais inutilement, car il s'est heurté contre un rocher, la volonté du ministre de l'intérieur.

∴

La presse en général a été vivement impressionnée par cette mesure, d'ailleurs parfaitement légale, qui reçoit pour la première fois son application en Italie; mais si l'on réfléchit combien le crédit d'une banque est chose délicate, et qu'il suffit de l'annonce qu'il a faibli, pour persuader tous ceux qui ont des fonds dans la maison à les retirer, on comprend aisément qu'une nouvelle semblable, si fausse qu'elle soit au début, peut devenir vraie par le seul fait d'avoir été colportée. Et non seulement les chefs et associés de la banque, mais un grand nombre de familles se trouvent être ruinées par le fait d'un chroniqueur mal informé, qui veut faire du zèle, et qui, tout en étant de bonne foi, cause des dommages irréparables.

∴

L'exposition industrielle et artistique qui se prépare en ce moment à Rome sera, à ce qu'on dit, très intéressante. Quoiqu'elle ne soit accessible qu'aux producteurs romains et de la province de Rome, elle sera à plus d'un point de vue une révélation. On sera surpris de voir que l'industrie de cette province, censée être tout à fait dans l'enfance, indique un état de développement prenant. La partie artistique, que quelques-uns croyaient reprise de l'exposition qui a eu lieu il y a quelques semaines, *arte libertas*, sera au contraire très nombreuse et renferm des tableaux et des statues qui sont complètement inconnus au

blic et qu'on a réservés exprès pour cette exposition destinée à attirer un grand nombre de visiteurs.

Nous pourrions nommer plusieurs artistes qui nous ont donné les prémices de leurs œuvres, mais en nous faisant jurer le silence le plus absolu sur les sujets traités. Fidèles à notre serment, quoique les serments des publicistes soient en ce genre moins rigoureux encore que ceux qu'on fait aux jolies femmes sur l'éternité de l'amour qu'elles inspirent, nous ne dirons rien pour le moment, et nous laisserons planer un mystère impénétrable sur ces œuvres que le public est appelé à juger sans qu'il ait besoin qu'on lui prépare d'avance la besogne que le juge d'instruction fait aux jurés. Qui vivra verra, et comme il y a tout au plus une vingtaine de jours d'ici à l'ouverture de l'exposition, nous espérons avec fondement qu'aucun de nos lecteurs ne nous faussera compagnie.

⁂

Un deuil récent vient de frapper nombre de familles de l'aristocratie romaine. Le prince Jean-André Doria, que tout le monde connaissait à Rome sous le nom plus familier de *don Giannettino,* nom historique dans la famille, vient de mourir, à la suite d'une opération douloureuse, qui a peut-être anticipé de quelques jours un dénouement inévitable. Des regrets sincères ont suivi le prince Doria dans le tombeau de sa famille sous les platanes séculaires de la villa Pamphili, bien connue par tous les étrangers qui ont visité Rome, et qui est une des plus belles du monde. Il a été grand seigneur toute sa vie et son testament en est une preuve. Il a laissé plus d'un million entre différents legs dont les pauvres et les hôpitaux ont eu une large part. Le legs le plus fort (500,000 fr.) est échu à l'hôpital de Santa Maria in Cappella, qui est une fondation de la famille Doria, entretenu presque exclusivement à ses frais, et qui avait besoin d'argent pour s'agrandir et répondre mieux aux exigences que l'accroissement de la population de Rome lui impose. Les autres legs ont été divisés entre les établissements religieux et les civils, montrant ainsi que le prince était mort comme il avait vécu, partageant ses sympathies entre l'ancien régime et le nouveau.

Il est regrettable que sur ce tombeau récent et vénéré se soit ouverte une polémique qui serait plus à sa place dans l'arrière-boutique d'un apothicaire. Quelques médecins (immortel Diafoirus,

tu n'aurais pas trouvé ça!) ont prétendu que l'opération qui a accéléré la fin du prince Doria ne devait pas être faite, car il n'était pas en état de la supporter. Ces considérations auraient furieusement l'air d'être faites après coup, si les médecins italiens qui soignaient don Giannetto n'avaient réellement refusé de l'opérer. C'est tellement vrai qu'on a dû faire venir de Paris un des princes de la science. Le fait est que l'on a endormi le patient avec le chloroforme et qu'il ne s'est plus réveillé; mais il faut dire que cette solution de l'opération avait été prévue et que le prince l'avait courageusement acceptée. En tous cas, il aurait mieux valu que le silence n'eût pas été rompu autour de cette tombe, et qu'on n'eût pas obligé la famille en deuil à prendre connaissance des démêlés de la faculté. La mort du prince était inévitable dans les quinze jours et peut-être cette opération, qui a coûté quatre-vingt mille francs, lui a-t-elle épargné bien des souffrances.

*
* *

Un concours de beauté aura lieu prochainement à Rome. A propos, doit-on dire concours de beauté ou concours de beautés? A notre avis cette dernière expression nous semble la plus correcte. Effectivement la femme ou la jeune fille qui remportera la pomme ne pourrait avoir la prétention d'être, à l'instar de l'Hélène des temps mythologiques, la plus belle femme du monde; elle ne peut raisonnablement prétendre à autre chose, qu'à être jugée la plus belle des concurrentes. Et encore! comme c'est un jury d'artistes qui est chargé de prononcer la sentence, nous risquons fort d'avoir pour premier prix une de ces irréprochables poupées au nez grec, à la bouche en cœur, aux yeux fendus en amande, douée de tous les attributs de la beauté conventionnelle, ce qui forme souvent un ensemble des moins attrayants. Un minois légèrement chiffonné qui vous dit quelque chose est bien préférable, selon nous, à cet assemblage de beautés classiques, qui laisse en général froids les observateurs de bon goût. Pour remédier à cet inconvénient nous avançons humblement une proposition qui aurait à plus d'un point de vue des avantages. Au lieu de faire juger les concurrentes p[illegible] des artistes, on devrait avoir recours à une sorte de suffrage u[illegible]versel. Les beautés qui concourent se feront admirer au théât[illegible] dramatique National; on n'aurait qu'à mettre dans le vestibule u[illegible] urne en verre transparente pour éviter toute tricherie, dans la

quelle chaque spectateur déposerait en sortant un bulletin avec le nom de celle qui l'a frappé davantage. Ce serait une application tout à fait nouvelle du grand principe qui forme la base du droit public moderne. Mais ce ne serait pas le seul avantage. On éviterait de cette façon tous les inconvénients d'un tribunal ordinaire:

1° Impossibilité de corruption des juges; car qui nous dit que quelques-unes des concurrentes, dénuées de scrupules, ne profitent pas de l'éclat de leurs yeux pour lancer aux juges des œillades chargées de promesses? On comprendra aisément que ce n'est pas à un public de trois mille personnes que ces avances pourraient être faites;

2° On aurait ainsi immédiatement un jugement en dernier ressort, une espèce de haute cour de cassation en pleine fonction. En effet, c'est le public qui est le juge des artistes, c'est lui qui leur décerne la renommée, et leur donne, en achetant leurs tableaux et leurs statues, le prix qu'ils convoitent. En faisant juger les concurrentes par le public, on aurait donc l'avantage d'un jugement sans appel, tandis que ce même public, qui persiste à se croire plus spirituel que M. de Voltaire, se réserverait toujours le droit de critiquer le jugement du jury.

On objectera qu'il est aussi composé de femmes, et que les femmes ne sont pas en général bons juges de la beauté féminine. L'objection est plutôt spécieuse que fondée, car en l'absence de toute arrière-pensée de jalousie ou d'intérêt, les femmes jugent aussi bien que les hommes de la beauté des autres femmes. Mais afin d'éviter cet inconvénient on pourrait mettre dans le vestibule du théâtre deux urnes: l'une, destinée aux votes des hommes; l'autre, à ceux des femmes. Le vote de ces dernières serait purement consultatif, celui des hommes décisif. Notre proposition mériterait d'être acceptée.

GREVIUS.

CHRONIQUE POLITIQUE

Nous arrivons trop tard pour parler de l'événement le plus saillant de ce dernier mois, la retraite du prince de Bismarck, toutes les appréciations, même les plus étranges, ayant été déjà émises là-dessus, tous les commentaires ayant été faits par la presse de tous les pays et de tous les partis. Par conséquent, cet événement, si grand qu'il soit, a perdu beaucoup, sinon de son importance, certes de l'intérêt qu'il a tout d'abord éveillé dans le public. Mais notre rôle de chroniqueur nous impose cependant de ne pas le passer sous silence.

La dernière fois nous constations déjà que la direction que le jeune empereur Guillaume venait d'imprimer à la politique intérieure de l'Allemagne et l'énergie avec laquelle il poursuivait ses plans trahissaient l'existence de dissentiments profonds entre lui et l'auteur des lois de répression contre les socialistes, qui ne pouvait approuver les nouvelles mesures que son souverain semblait disposé à adopter. De même, ce que l'on rapportait des vues de l'empereur au sujet de la politique étrangère de l'empire allemand était de nature à faire craindre que, de ce côté également, le dissentiment ne fût très grand.

Or, ce sont précisément ces différences de points de vue qui, éclatant plus vivement à un moment donné, ont provoqué la démission du prince de Bismarck. Bien que les explications donné par les journaux sur le grand événement aient été infinies, et q l'on ne soit pas encore fixé sur le dernier motif qui l'a occasion personne ne peut désormais douter que des divergences très viv d'opinion existaient entre le souverain et son chancelier, et que

divergences étaient de nature à ne pas permettre à ce dernier de demeurer au pouvoir, car elles ne se bornaient point à une question spéciale, mais à la ligne de conduite tout entière de la politique. Les innombrables suppositions faites pour expliquer la retraite de l'homme qui dans l'espace de vingt-huit ans a rendu tant de services à sa patrie, tombent devant ce fait. Il faut, en vérité, que les nouvelles idées de l'empereur soient bien ancrées dans son cerveau et qu'il s'en promette de grands résultats pour qu'il soit arrivé à reconnaître la nécessité de se séparer du prince de Bismarck.

Mais quelles sont ces idées que le jeune souverain poursuit avec tant de vigueur? La demande n'est pas superflue, car si l'on sait, jusqu'à un certain point, à quoi s'en tenir au sujet des projets de législation sociale qui sont à l'étude, on ignore à peu de chose près les vues qui dirigeront la politique étrangère, à moins que l'on ne prenne au sérieux les bruits mis en circulation ces jours-ci, ou que l'on soit disposé à accepter, sans bénéfice d'inventaire, les déclarations officielles que rien ne sera changé dans le système actuel de la triple alliance, même à une assez longue échéance, ni dans les rapports des grandes puissances entre elles. Serait-ce donc que les divergences d'opinions entre l'empereur et le chancelier se bornaient à la politique intérieure et ne touchaient pas la politique étrangère?

Pour le moment nous n'en savons rien, et personne, croyons-nous, n'en sait davantage. C'est l'inconnu. Le seul fait positif jusqu'ici, est que l'homme qui durant tant d'années a tenu dans ses mains tous les rouages de la politique européenne a disparu de la scène. A cet homme expérimenté succède un jeune souverain animé d'un ardent désir de gloire, énergique et peut-être même téméraire dans ses idées de réformes.

Deux courants d'opinion se forment à ce sujet. Les uns déplorent le changement survenu, leur confiance est ébranlée. D'autres au contraire croient et espèrent dans l'avenir. Leurs yeux sont tournés vers le jeune empereur, comme vers l'homme prédestiné peut-être à apporter à la pauvre humanité le soulagement auquel elle aspire. Malheureusement, il y a dans les rapports sociaux et dans la politique internationale, des problèmes si compliqués, si difficiles à résoudre, concernant les intérêts les plus opposés et que la science la plus profonde, l'expérience la plus éprouvée, les vues les plus larges n'ont pas réussi encore à résoudre.

Le mystérieux empereur d'Allemagne possède-t-il ces qualités et à un degré assez élevé pour pouvoir assumer la tâche de résoudre les questions qui menacent la paix et la tranquillité de l'Europe, en suivant une route opposée à celle qu'on a suivie jusqu'ici ? L'avenir nous le dira. Mais s'il devait s'arrêter dans la voie entreprise, s'il se heurtait à des difficultés insurmontables, si une réaction s'imposait forcément un jour à sa conscience de souverain, il faudrait toujours lui tenir compte d'avoir essayé de sauver le monde de la crise qui le menace.

Après avoir constaté que c'est maintenant l'empereur seul qui dirige la politique de l'empire, nous croyons inutile de nous attarder à examiner les changements survenus dans la chancellerie allemande. Mais nous n'en avons pas pour cela fini avec l'Allemagne.

La conférence qui s'est tenue à Berlin dans la seconde moitié du mois de mars pour régler la législation ouvrière a eu plus d'importance encore qu'on ne s'y attendait. Certes, les décisions qui y ont été prises n'ont abouti qu'à des vœux platoniques; mais ces vœux rappelleront aux gouvernements qu'il y a quelque chose d'urgent à faire, pour tenter au moins d'éloigner l'épouvantable tempête qui plane sur l'Europe. C'est pourquoi, quels que soient les résultats pratiques de la conférence, elle occupera une place éminente dans l'histoire de l'humanité et du progrès.

Parmi les idées qu'on attribue à l'empereur Guillaume, il faut citer celle du grand développement à donner à l'expansion coloniale. On en voit déjà des symptômes dans la politique suivie en Afrique, et dans les objectifs que l'on attribue à l'entrée d'Émin pacha au service de l'Allemagne et à son expédition prochaine dans l'intérieur du continent noir. Cette expansion, du reste, n'est que la continuation de la politique inaugurée sous le prince de Bismarck. Examinant il y a quelque temps l'action de l'Allemagne au Zanzibar, nous avons prévu le jour ou ces idées d'expansion se traduiraient en fait et avons constaté que cela ne se ferait pas sans créer de sérieuses difficultés avec l'Angleterre, jalouse de sa puissance dans le même domaine. Or les protestations, ou du moins l'éclat de mécontentement que l'entrée d'Émin pacha au service de l'Allemagne vient de soulever en Angleterre nous donnent complètement raison. Il va sans dire toutefois que nous n'allons pas jusqu'à prévoir que ce mécontentement puisse se traduire d'une façon nuisible, mais il témoigne des tendances qui se manifestent.

Par contre, la visite que le prince de Galles vient de rendre à la cour de Berlin témoigne que l'entente entre les gouvernements allemand et anglais est parfaite. On sait que l'Angleterre n'est pas entrée officiellement dans la ligue des puissances centrales; mais tout porte à croire que le cas échéant, (cas qui ne se présentera pas) elle prendrait parti plutôt pour les puissances qui travaillent au maintien de la paix. Les déclarations maintes fois répétées à Londres et à Berlin que la flotte britannique et l'armée allemande sont les plus valides garanties de la paix européenne, en sont une preuve manifeste.

Et puisque nous parlons de l'Angleterre, nous ne pouvons manquer de rappeler le bill qui est à l'examen au parlement pour une mesure en faveur de l'Irlande, dont l'importance ne peut échapper à personne. Ce bill tend à mettre à la disposition du gouvernement une somme de 35 millions de livres sterling devant servir à des avances à faire aux agriculteurs irlandais pour leur permettre de se rendre propriétaires des terres qu'ils cultivent et des maisons qu'ils habitent.

Cet bill rencontre une vive opposition de la part des parnellistes et des gladstoniens. On comprend aisément, à part le mérite de la loi, que toute mesure proposée par le gouvernement conservateur tendant à apporter un soulagement aux Irlandais, ne peut être approuvée par le parti contraire. Voilà la logique des partis! Mais le bill sera approuvé tout de même, et ses bénéfices ne manqueront pas, croyons-nous, de se faire sentir; mais on ne peut espérer voir cesser l'agitation du parti irlandais, car cette agitation a bien d'autres causes. Il faut relever à ce sujet l'importance du discours prononcé par sir Randolph Churchill à la Chambre des communes, discours dans lequel le chef des libéraux unionistes s'est séparé de ce parti, par un réquisitoire acharné contre le gouvernement à cause de son attitude dans le procès Parnell-*Times*.

Repassant la Manche, nous constatons que nos prévisions de la dernière fois sur la prochaine chute du cabinet Tirard se sont complètement vérifiées. Mais la crise qui a porté M. de Freycinet au pouvoir a si peu d'importance, qu'il est inutile, à un mois de distance, de nous attarder là-dessus. Le changement de cabinet en France n'a en rien changé l'orientation des partis. C'est un cabinet éminemment protectionniste sur le terrain économique, et qui, en politique, ne penche trop ni vers les modérés, ni vers les radi-

caux. Du reste, les vacances de Pâques ayant interrompu les travaux de la chambre, il faut attendre pour voir le ministère à l'œuvre. Les chambres doivent se réunir le 25 avril.

Dans la péninsule ibérique les agitations ne cessent pas.

En Portugal, les élections des députés aux cortès ont été favorables au ministère; mais les décrets dernièrement émis par celui-ci, décrets réglant la liberté de la presse et de réunion, ont provoqué un assez vif mécontentement. Mais ce mécontentement a cessé depuis quelques jours de se manifester par des éclats de violence, comme dans le passé.

En Espagne, la question Daban préoccupe vivement l'opinion publique et le gouvernement. Les faits sont bien connus. Ce général, dans une circulaire aux autres généraux, a âprement critiqué les mesures adoptées par le gouvernement d'introduire des fonctionnaires civils dans les colonies et de réduire les dépenses de l'armée, à la suite de quoi le ministre de la guerre l'a condamné à deux mois d'arrêts. Des généraux ayant pris parti pour leur collègue et porté la question au sénat, l'agitation est devenue très vive et menace de s'étendre même à l'armée. L'Espagne, étant la terre des pronunciamientos, une agitation de ce genre est toujours à redouter; mais nous croyons que près de seize années d'un gouvernement sérieux doivent avoir appris aux Espagnols à apprécier les bénéfices de la tranquillité. C'est pourquoi nous croyons et espérons que les crises du parti militaire n'auront pas un écho bien profond dans le pays.

D'autres raisons d'agitation existent dans la presqu'île des Balkans. D'un côté la Serbie et la Bulgarie qui se menacent encore une fois, de l'autre la Grèce qui a toujours les yeux fixés vers l'île de Crète, faisant mine de vouloir traverser la mer pour venir en aide aux chrétiens maltraités par les musulmans. Tels sont les signes manifestes du feu qui couve sous la cendre. Le conflit diplomatique entre la Serbie et la Bulgarie au sujet de l'incident des étudiants macédoniens de l'institut de Saint-Sava vient d'être tranché par le rappel de l'agent bulgare à Belgrade; mais les rapports entre les deux États ne sont pas moins tendus. Pour ce qui est de la situation à Crète, le gouvernement ottoman fait démentir officiellement tout bruit d'agitation; mais les correspondants des journaux anglais confirment que des désordres arrivent presque tous les jours et qu'une nouvelle révolte est à craindre d'un moment à l'autre. Il paraît qu'il y a quelque chose de vrai dans tout cela

bien que les correspondants de certains journaux anglais soient bien connus par leurs fausses nouvelles alarmistes.

Les désordres qui ont éclaté à Vienne, nous rappellent la date du 1er mai fixée par le parti ouvrier pour une démonstration universelle en faveur de leur cause. Après les progrès faits par les idées socialistes dans ces derniers temps et la consécration officielle qu'elles ont reçue à Berlin, cette manifestation ne peut rien ajouter à l'importance de la question en elle-même. Tout au plus on pourrait craindre qu'elle ne donnât lieu à des désordres; mais nous croyons que cette crainte n'est pas fondée, les gouvernements étant à même de prendre des mesures pour les empêcher.

Les désordres qui ont éclaté en Russie parmi les étudiants sont d'une tout autre nature. Bien que le gouvernement ait tenté d'en masquer les véritables raisons, elles sont surtout politiques et proviennent du désir de liberté des populations et de la tyrannie du gouvernement. Nous ne pouvons que hâter de nos vœux le triomphe de la cause de la liberté, même dans ce malheureux pays.

Arrivant maintenant à l'Italie, nous en avons fini avec les désordres; dans la péninsule en effet tout est tranquille. Mais la matière nous manque. Les dernières séances de la chambre, avant les vacances de Pâques, qui prendront fin le 24 de ce mois, ont été occupées par l'approbation de quelques projets de loi.

La discussion sur l'autorisation à donner à l'arrestation du député A. Costa, qui a forcé le ministère à intervenir, lui a fourni l'occasion de remporter un vote de confiance.

On a parlé un instant de la probabilité de la dissolution de la chambre à bref délai; mais ces bruits ont été démentis, d'importants projets de loi devant encore être discutés, entre autres, celui pour l'institution d'un grand institut de crédit foncier.

La situation en Afrique, quoi qu'en disent quelques journaux d'opposition, n'a pas changé; l'empereur Ménélik s'est retiré du Tigré, son armée ne pouvant y trouver les ressources nécessaires à son entretien; mais il ne l'a fait qu'après avoir réglé la position politique de cette importante région.

X.

ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous continuons notre série d'articles bibliographiques sur les productions de la librairie française.

MAISON J. HETZEL ET CIE, 18, RUE JACOB, PARIS.

La découverte des mines du roi Salomon

d'après Rider Haggard par C. Lemaire, avec préface et postface par TH. BENTZON, 1 vol. in-18 illustré par Riou. Prix : 3 fr., franco 3 fr. 50.

Les récentes explorations de Stanley, du capitaine au long cours Trivier; celles, plus anciennes, de Cameron et du major Serpa Pinto, occupent, plus que jamais, l'opinion publique. L'Afrique équatoriale est à l'ordre du jour.

Les curieux de ces voyages extraordinaires, qu'une relation pure et simple ne satisfait pas, et qui cherchent, en même temps que des indications précises sur les contrées explorées, une action romanesque et attachante, trouveront, dans la *Découverte des mines du roi Salomon,* par Rider Haggard, la synthèse, pour ainsi dire, de toutes ces explorations.

Ce roman, récemment publié par l'éditeur J. Hetzel, présente, sous une forme des plus attrayantes et très souvent dramatique, une exposition aussi réelle que pittoresque des êtres et des choses de ces contrées toujours si imparfaitement connues.

Impossible de rendre avec plus de force et d'art l'impression grandiose et terrible de ce que l'on nomme aujourd'hui le *Continent mystérieux.*

Contes de tous les pays

par TH. BENTZON, 1 vol. in-18 illustré. Prix: 3 fr., franco 3 fr. 50.

Les dix-sept récits qui composent les *Contes de tous les pays,* ont une marque particulière, un cachet *sui generis.* Les conteurs anglais, allemands, suédois et norvégiens, traduits ou adaptés par Th. Bentzon, forment un des volumes les plus intéressants qu'il soit possible d'imaginer, et, au milieu de ces récits, *Ti-Trésor*, un conte original de M. Bentzon, conserve encore un parfum exotique, puisque l'action se passe dans les Antilles.

Il serait bien difficile de faire un choix parmi ces bijoux littéraires sertis par un orfèvre des plus habiles. Le mieux est de laisser la préférence au choix des lecteurs.

En somme, les *Contes de tous les pays* forment un de ces excellents volumes qui ont fait la juste renommée de la maison Hetzel et que l'on ne rencontre nulle part ailleurs dans la librairie française.

Ajoutons que des illustrations charmantes ornent cet ouvrage si bien fait pour inspirer à la jeunesse de salutaires réflexions et de bonnes pensées.

Mémoires d'un collégien russe

par ANDRÉ LAURIE, 1 vol. in-18 illustré. Prix: 3 fr., franco 3 fr. 50.

On sait quel vif succès ont obtenu les *Mémoires d'un collégien russe,* par André Laurie, sous la forme du volume in-8° de luxe. L'édition in-18 illustrée, que la librairie Hetzel met en vente aujourd'hui, ne sera pas moins populaire: l'œuvre du prestigieux conteur est peut-être la plus captivante de cette série de « la Vie de collège dans tous les pays », aujourd'hui devenue classique et qui a exercé sur la réforme de nos mœurs scolaires une influence décisive.

GUIDE DU TOURISTE

Florence se prépare à recevoir dignement les nombreux visiteurs qui ne manqueront pas d'y accourir à l'occasion de la célébration du sixième centenaire de la mort de celle qui fut l'inspiratrice du Dante, Béatrice dei Portinari.

Nous ne parlerons pas de tout ce que la « ville des fleurs » présente d'attrayant avec ses superbes monuments, ses édifices grandioses, ses musées si riches, ses incomparables galeries de tableaux, ses quais admirables ou *Lungarni,* ses boulevards spacieux ou *Viali,* ses *Cascine* luxuriantes, son inoubliable *Viale dei Colli,* ses environs enchanteurs; nous passerons sous silence le caractère hospitalier et enjoué, l'esprit prompt et fin, le tempérament profondément artistique de ses habitants; nous ne répéterons pas tout ce que l'on a écrit de flatteur au sujet de son climat, de son air, de son ciel, qui lui ont valu d'être considérée comme une des meilleures stations d'hiver, et d'être fréquentée par une société choisie, élégante, aristocratique, royale même.

Le nom de Florence suffit pour évoquer tout un monde de souvenirs, d'aspirations, d'harmonies, de poésie et de bonheur! Quel est le touriste qui n'ait rêvé, au milieu de ses voyages et de ses pérégrinations, de visiter lui aussi ce coin de paradis, cette majestueuse reine de l'Arno qui, grâce à la fascination qu'elle exerce, voit défiler chaque année, comme dans un kaléidoscope, une légion innombrable d'étrangers? Touristes de tous les pays, de toutes les langues, de toutes les latitudes, de toutes les conditions, savants, lettrés, artistes, commerçants, industriels, hommes d'état, princes et rois, sont venus tour à tour admirer ses grâces, applaudir à ses charmes, s'extasier devant les merveilles innombrables de la nature et de l'art qui ne se trouvent réunies nulle part ailleurs qu'elle étale complaisamment à leurs yeux éblouis.

On peut affirmer, en un mot, sans crainte de démenti, que si da l'antiquité l'Italie c'était Rome, au moyen âge et dans les temps mode nes le centre de la vie spirituelle s'est trouvé à Florence. N'est-ce pa elle, en effet, qui a donné l'essor à la langue et à la littérature, ain

qu'aux beaux-arts, si bien qu'aujourd'hui encore la supériorité intellectuelle et artistique de ses habitants est incontestable?

Mais « noblesse oblige » et cette ancienne capitale ne pouvait vivre seulement des souvenirs d'une histoire importante pour l'Europe entière et dont une foule de monuments grandioses rappellent les différentes phases, mais elle devait se montrer à la fois digne d'un passé aussi glorieux et affronter courageusement les grands et mystérieux problèmes de l'avenir.

Aussi, après avoir, il y a trois ans, émerveillé le monde entier, par l'achèvement d'une entreprise gigantesque, la façade de Santa Maria del Fiore, à laquelle les plus célèbres artistes auraient été fiers d'attacher leur nom, elle prépare, à l'instar de Milan, Turin, Bologne et Palerme, une exposition nationale dans un avenir très rapproché, et cela en dépit des circonstances exceptionnellement critiques que cette ville a dû traverser.

Tandis qu'on travaille activement au succès de cette exposition, Florence a voulu célébrer l'anniversaire du sixième centenaire de la mort de Béatrice, l'inspiratrice du plus grand poète, et faire de cette sublime figure comme la personnification de la femme italienne, en ouvrant une exposition artistique et industrielle à laquelle le beau sexe du pays où le « *sì* suona » est seul appelé à concourir.

Cette exposition d'un nouveau genre, qui s'ouvrira dès le 1er mai prochain, ne manquera pas d'attirer un très grand nombre de touristes qui viendront en foule observer dans les vastes locaux du Politeama, transformé pour la circonstance en ville de Florence au moyen-âge, les travaux industriels et artistiques les plus variés de la femme italienne et l'entendre développer dans des conférences spéciales des sujets tels que ceux-ci: *La femme italienne dans notre siècle* (Mme E. Luzzatti, Milan); *L'avenir de la femme italienne* (Mlle Emilia Mariani, Turin); *Les peintres et les sculpteurs italiennes* (Mme Sofia Bisi-Albini, Milan); *Les poétesses* (Mme Carlotta Ferrari, Lodi); *Les actrices* (Mlle Irma Melania-Scodnik, Turin); *La femme et les études supérieures* (Mlle Maria Bobba, Turin); *La femme italienne dans la famille* (Mme Teresa De Gubernatis, vedova Mannucci, Rome); *La femme inspiratrice* (Mme Matilde Serao, Naples), etc.

Ces concours littéraires seront suivis de concours dramatiques et artistiques.

Le 15 mai enfin on chantera l'*Ode à la paix,* composée par Mlle Augusta Holmès qui sera le clou de l'exposition de Florence comme la belle fête musicale, où a été entendue l'*Ode des nations*, a été un des attraits de l'exposition de Paris.

Florence à cette occasion offrira en outre à ses visiteurs une série de fêtes parmi lesquelles un *Calendimaggio* (ancienne fête florentine où les sérénades avaient une grande part) et plusieurs tableaux vivants représentant des scènes de la *Vita nuova* de Dante avec intermèdes musicaux.

En somme, rien n'a été négligé pour attirer le plus grand nombre de voyageurs possible. Messieurs les touristes peuvent s'estimer heureux.

Florence, *la Belle,* va revêtir pour eux son plus beau costume de fête, s'orner de ses plus beaux atours, et être pendant quelques semaines le rendez-vous féminin de ce que l'Italie a de plus artistique, de plus raffiné, de plus élégant.

Qu'ils se hâtent donc de venir ou de retenir leur logement, car les hôtels seront bondés de monde et ils risqueraient fort d'éprouver la prosaïque réalité du proverbe italien:

Chi tardi arriva male alloggia.[1]

[1] Celui qui arrive tard loge mal.

BULLETIN DES LIVRES

Louis Duchosal: *Le Guet*, drame en un acte. 1 vol., H. Stapelmohr, éditeur, Genève, 1890. — Un acte de poésie et de grâce où dans le mensonge d'une aventure très romanesque mais charmante M. Duchosal s'est donné le plaisir délicat d'évoquer et de faire revivre pour une heure, des personnages de Shakspere: Miranda, le duc. J'ignore si ce drame est jouable, mais je pense qu'il est plein de choses ravissantes et je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne soit pas en vers — cette phrase surtout: « Je sais un vallon ignoré où il y a une chaumière et des fleurs. On ne nous y trouvera pas; nous oublierons le monde et le monde nous oubliera. » E. T.

Au Noël de l'an passé nous annoncions ici même, les premiers numéros de l'*Illustration nationale suisse*. Depuis, le journal a progressé, son format s'est agrandi; les gravures sont devenues plus actuelles, mieux réussies — et surtout, depuis cette année, M. de Spengler a fait de véritables sacrifices pour offrir à ses lecteurs des articles variés, intéressants, signés de noms connus. C'est ainsi que le numéro de Noël a réuni des nouvelles, des contes, des poèmes de presque tous les écrivains de la Suisse romande — le tout accompagné d'artistiques illustrations et de trois planches en couleurs tout à fait charmantes. Depuis l'*Illustration nationale suisse* a publié: *Mes débuts dans les Lettres* de M. Edouard Rod, des pages de souvenirs, pleines d'anecdotes curieuses, de détails inédits sur le Paris littéraire de ces dix dernières années. Des pages qui rappellent avec avantage, les *Souvenirs* de M. Theuriet que publiait naguère la *Revue Bleue* de Paris. A citer encore d'admirables vers de M. Édouard Tavan: *Les deux voix*, des nouvelles de MM. Frédéric de Spengler, T. Combe, Duchosal, etc. Enfin l'*Illustration nationale suisse* a des *Billets du Lundi* signés X, Y, Z. (Ernest Tissot) et c'est M. Mirande qui écrit la *Chronique Musicale*. On en juge, l'*Illustration national suisse* prend place, de plus en plus, parmi les remarquables publications illustrées de l'Europe et si l'on ajoute que son prix d'abonnement est de 16 fr. pour la Suisse, de 21 fr. pour l'étranger, on comprend que son succès aille et mérite d'aller sans cesse grandissant.

Charles Fuster: *Les poètes du clocher*. (E. Nommerat, Paris, 1889).

— Ce volume de près de trois cents pages renferme des pièces de vers dignes de cette noble terre de France qu'elles célèbrent avec une vigueur d'esprit, une chaleur, un enthousiasme bien naturels. On ne peut s'empêcher d'être ému à la lecture de certains de ces morceaux dus à la plume de différents poètes contemporains d'où semble jaillir à flots cet amour du sol natal, ce patriotisme sincère, sans fanatisme et sans fard, qui est le cachet des nobles âmes, des cœurs jeunes, simples et ardents. Certes, ceux qui savent ainsi exalter les beautés de leur pays natal, ceux auxquels le tourbillon de la vie et le cosmopolitisme envahissant n'ont pas fait oublier cette terre de leurs aïeux avec ses souvenirs sacrés, ses joies simples et pures, cette vie rustique si paisible et si attrayante, ceux qui, en un mot, ne dédaignent pas de se souvenir de leur clocher et le vénèrent, sont non seulement des patriotes, mais des philanthropes, car l'amour du sol natal conduit à celui de l'humanité.

Nous sommes donc reconnaissants au compilateur de ce recueil de nous avoir introduits dans ce salon d'un nouveau genre et de nous en avoir, en *cicérone* habile et expérimenté, fait admirer les beautés admirables qui fortifient et élèvent l'âme, forment le cœur et y entretiennent l'étincelle divine.

Guido Turin: *Elsa,* novella. (Alberto Piccolo, Rome, 1890). — Cette nouvelle, nous le dirons d'emblée, ne ressemble pas à bien des ouvrages de ce genre où la forme s'efforce de racheter la pauvreté du fond. Le style simple, clair, enjoué et vigoureux est bien celui qui convient à des idées élevées, saines, profondément morales, telles que celles que l'auteur a cherché à mettre en relief. Ce dernier a su éviter le clinquant, le prétentieux, les espressions trop emphatiques raffinées, outrées, par lesquelles la jeunesse littéraire trop souvent croit se distinguer, en courant après l'esprit ou tout au moins l'originalité pour ne produire chez le lecteur réfléchi qu'un sentiment de pitié ou d'ennui. A une imagination fraîche et vive, à un cœur honnête et généreux M. Turin allie un esprit observateur et réfléchi qui éveille la sympathie et l'intérêt, d'autant plus que l'auteur fait à dix-sept ans seulement ses premiers pas dans la carrière littéraire. Son travail a déjà été favorablement jugé par une partie de la presse et nous croyons avec elle que pour un tout jeune homme, nous dirions un adolescent, cet heureux début doit être signalé et encouragé.

G. Tarde: *Les lois de l'imitation.* (Félix Alcan, Paris, 1890). — Cette étude sociologique est remarquable par son caractère, éminemment scientifique; c'est de la sociologie très précise et très positive, nourrie de données statistiques et archéologiques. M. Tarde s'est efforcé de dégager, avec le plus de netteté possible, le côté purement social des faits humains, les initiatives individuelles imitées. Les sociologistes, les économistes et les psychologues, les philosophes et les savants y trouveront une riche mine à exploiter, car la vie de la société y est largement examinée avec profondeur de vues et finesse d'appr ciation sous ses divers aspects: li guistique, religieux, politique, ju dique, industriel ou économiq esthétique et moral. L'auteur s'e

force de déterminer les lois sociologiques de l'imitation dans le domaine humain et de mettre en relief les applications sans nombre de ces lois ou de ces théories fondées sur des faits et dont l'étude ne peut que favoriser la solution des problèmes sociaux qui nous tourmentent.

M. Guyau: *L'art au point de vue sociologique,* avec une introduction de M. Alfred Fouillée. (F. Alcan, Paris, 1889). — Après avoir montré dans son précédent ouvrage l'idée sociologique sous l'idée religieuse, Guyau a voulu faire voir dans ce nouveau volume posthume qu'elle se retrouve également dans l'idée fondamentale de l'art; que l'émotion esthétique la plus complète et la plus élevée est une émotion d'un caractère social; que l'art, tout en conservant son indépendance, se trouve de la sorte relié par son essence même à la vraie religion, à la métaphysique et à la morale. On le sait, les recherches relatives à la sociologie constituent l'idée-mère qui a présidé aux études philosophiques de Guyau; selon lui, l'originalité du dix-neuvième siècle et surtout des siècles qui viendront ensuite, devra consister dans la constitution de la science sociale et dans son hégémonie par rapport à des études qui jusque-là en avaient parus indépendantes: science des religions, métaphysique, science des mœurs, science de l'éducation esthétique enfin. Or, personne avant Guyau n'avait étudié l'art à ce point de vue proprement sociologique, dans son influence sur le développement de l'instinct social. Ce point de vue fait l'originalité de son livre. Tous les problèmes que soulève l'art sont rajeunis et offrent un intérêt nouveau, mis en regard du réalisme et de l'idéalisme modernes, de la nature du roman sociologique et de l'influence croissante qu'il exerce, en regard aussi de l'introduction des idées sociales et philosophiques dans la poésie, de la littérature des déséquilibrés, des criminels et des décadents, — en regard, en un mot, de tous les phénomènes intellectuels qui caractérisent notre époque. M. Guyau a apporté à l'étude de ces questions les mêmes qualités de philosophe et d'artiste qui distinguent ses précédents ouvrages, la profondeur et la clarté, la sincérité absolue de la pensée, l'émotion et la poésie du style.

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 620 (15 mars 1890):

Texte. — Aux abonnés de l'*Art*. Nos concours - L'Œuvre gravé de Caylus, par Samuel Rocheblave - Les candélabres de bronze fondus par Annibale Fontana pour la Chartreuse de Paris, par Émile Molinier - Cours de littérature musicale des œuvres pour le piano au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, par César Cui - L'orfèvrerie civile à l'Exposition universelle de 1889, par Émile Molinier - John Jackson, par John Dubouloz.

Gravures hors texte. — Are you better? Eau-forte de Mlle Hélène Formstecher, d'après le tableau d'Henry Bacon - La saulaie. Fac-similé d'un dessin de Jules Dupré.

Gravures dans le texte. — Le dormeur; Madone. Gravures du comte de Caylus - Ph. Cl. de Thubières, comte de Caylus. Portrait dessiné par Cochin le fils - Portraits



et croquis - La cène - Le miroir ardent - Le pèlerin - Le satyre ivre - La tour carrée - Le berger endormi - Paysages - Charles-Quint assis. Gravures du comte de Caylus - Candélabre en bronze, par Annibale Fontana - Robert Schumann - Surtout de table en argent de style Louis XV - Vase en vieux chine bleu, avec monture en argent de style Louis XV, par André Aucoc - Seau à rafraîchir, soupière, par Boin-Taburet. (Exposition universelle de 1889).

L'Economista (Florence, via Cavour, 1, palazzo Riccardi - Prix de l'abonnement: pour l'Italie: un an 20 fr., six mois 10 fr., trois mois 5 fr.; pour l'étranger: un an 25 fr.; six mois 13 fr.).

Sommaire du n. 831 (6 avril 1890):

La legislazione internazionale sul lavoro - Lo Stato e la capitale - Vilfredo Pareto. I bilanci di alcuni Stati d'Europa in relazione collo stato economico dei popoli - Alfieri. Cavour economista - Rivista economica (La camera di commercio di Lione e la questione doganale - Il movimento dei matrimoni e delle nascite in Inghilterra e la situazione economica - Le decisioni della conferenza di Berlino) - L'azienda dei sali nell' esercizio finanziario 1888-89 - Bullettino delle banche popolari nell'anno 1889 - Cronaca delle camere di commercio - Mercato monetario e banche di emissione - Rivista delle borse - Notizie commerciali - Avvisi.

Magasin illustré d'éducation et de récréation fondé en 1864 par J.-P. Stahl. (J. Hetzel et Cie, Paris).

Sommaire du 1er avril:

César Cascabel, par Jules Verne, chapitres IX et X - Jud et Nib, par Th. Bentzon (suite) - Kitty et Bo, histoire de deux bébés, par J. Lermont, chapitre VIII - Semaine des enfants, par un Papa - Les jeunes aventuriers de la *Floride*, par J.-F. Brunet, chapitre VII - Étude des beaux-arts, C. et E. Carteron - Neuf dessins.

Journal des économistes. Rédacteur en chef: M. G. de Molinari (Librairie Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14, Paris, 48e année).

Sommaire du numéro de mars:

La législation anglaise sur l'indemnité de plus-value au fermier sortant, par M. Ch. Parmentier - La propriété foncière dans l'État de New-York, par M. G. Schelle - Notions fondamentales, par M. G. de Molinari - La crise charbonnière en Belgique, par M. L. Strauss - Revue de l'Académie des sciences morales et politiques, par M. J. Lefort - La société de consommation des ouvriers des forges et aciéries de Trith Saint-Léger (Nord), par M. A. Raffalovich - Protection et libre échange. Discussion contradictoire entre MM. Gladstone et Blaine, par M. Henri de Beaumont - Un ami de la liberté à M. Pouyer-Quertier, par M. E. Martineau - Bulletin - Société d'économie politique (réunion du 5 mars 1890). Compte rendu par M. Charles Letort - Société belge d'économie politique. Séance du 16 janvier 1890 - Comptes rendus - Chronique économique, par M. G. de Molinari - Chronique financière, par M. R. d'A.

Livres reçus:

De la maison Theodor Fischer, Kassel:

OTTO WACHS, *Die Weltstellung Englands,* militärisch-politisch beleuchtet namentlich mit Bezug auf Russland. Mit 7 Karten (1 vol. 1886).

Documents relatifs à l'arbitrage de la réclamation Cerruti, publiés par le ministre des affaires étrangères de Colombie. Paris, imprimerie A. Lanier et ses fils (1 vol. 1890).

De la maison Paul Ollendorff, Paris :

PARISIS (Émile Blavet), *La vie parisienne, 1889* (1 vol. 1890).

ALFRED CAPUS, *Qui perd gagne.*

LOUIS ROQUELIN, *L'étreinte* (1 vol. 1890).

MADAME CARETTE NÉE BONNET, *Deuxième série des souvenirs intimes de la Cour des Tuileries.* (6me édition, 1 vol. 1890).

CATULLE MENDÈS, *La princesse nue.* (1 vol. 1890).

JEANNE MAIRET, *Peine perdue.* (1 vol. 1890).

De la maison Félix Alcan, Paris:

MARCELLIN PELLET, *Variétés révolutionnaires.* (3me série, 1 vol. 1890).

M. GUYAU, *La genèse de l'idée du temps* (1 vol. 1890).

De la maison Hetzel et Cie, Paris:

ANDRÉ LAURIE, *Mémoires d'un collégien russe.*

VICTOR HUGO, *Les rayons et les ombres* (1 vol.).

De la maison Victor-Havard, Paris :

BOYER D'AGEN, *Pascal Bordelas* (1 vol. 1890).

PAUL GAULOT: *L'empire de Maximilien* (1 vol. 1890).

Annali dell'industria e del commercio, 1890. Atti del Consiglio dell'industria e del commercio (Roma, Eredi Botta, 1890).

SANTI SIRENA, *Sulla resistenza vitale del bacillo virgola di Koch nelle acque.* De Angelis, Napoli.

DOTTOR ARTURO BRUCHI, *I tribunali civili e la scienza del diritto criminale.* Siena, tip. e lit. Sordomuti di L. Lazzeri (1 vol. 1890).

Les Directeurs:
A. FANTONI.
D. MELEGARI

Le Gérant:
ALESSANDRO SCAMUZZI.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGT-CINQUIÈME

PREMIÈRE LIVRAISON (*15 janvier 1890*).

DEUXIÈME LIVRAISON (*15 février 1890*).

TROISIÈME LIVRAISON (*15 mars 1890*).

QUATRIÈME LIVRAISON (*15 avril 1890*).

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,

Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE.*

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord **Asie**	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE **chez tous** les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie**, 8, Place de la Bourse, Paris.

